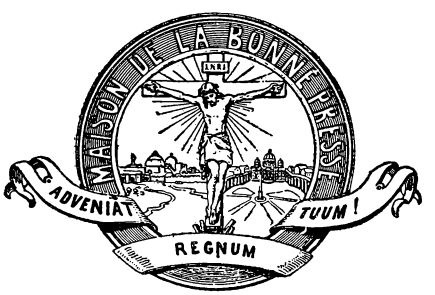
VIES DES SAINTS

ILLUSTRÉES

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

OCTOBRE



PARIS
MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, RUE BAYARD, 5

TABLE DES VIES DES SAINTS

RACONTÉES DANS CE VOLUME

OCTOBRE.

1. V. Jean de Palafox, 1 566.
SS. Piat de Tournai, martyr, et Chryseul, 987.
S. Remy, 865.
2. Les saints anges, 139.
S. Léger d'Autun, martyr, 244.
3. S. Gérard de Brogne, 346.
B. Jean Massias, 1 534.
Ste Romaine, martyre, et S. Madalvé, 555.
4. S. Ammon, 1 708.
S. François d'Assise, 88 ; en gravures, 89 ; dans ses rapports avec la nature, 1 126.
5. S. Apollinaire de Valence, 514.
Ste Enimie, 711.
Ste Flore, 399.
B. Raymond de Capoue, 1 179.
6. S. Bruno, 33 ; en gravures, 34 ; fondation de la Chartreuse, 1 231.
Ste Foi d'Agen et ses compagnons, martyrs, 452.
Ste Marie-Françoise, 556.
7. S. Arthaud de Belley, 663.
Ste Justine de Padoue, martyre, et Ste Pélagie, 400.
V. Marie de Salles Chappuis, 1 334.
V. Thomas de la Vierge, 1 348.
8. Ste Brigitte de Suède, 43.
S. Démétrius de Thessalonique, martyr, 660.
V. Jean de Saint-Joachim, 1 495.
9. Le patriarche Abraham, 1 075.
S. Denis l'Aréopagite, martyr, 245.
S. Ghislain ou Guillain, 765.
S. Louis Bertrand, 347.
S. Savin de Barcelone, 1 283.
10. S. François de Borgia, 295.
Ste Salsa, martyre, 661.
11. Ste Bertille de Marœuil, 537.
S. Bruno le Grand, de Cologne, 1 128.
Ste Ethelburge et S. Ercouwald, 1 659.
B. Jean Leonardi, 1 557.
SS. Tarachus, Probus et Andronic, martyrs, 462.
12. B. Jacques d'Ulm, 504.
N.-D. del Pilar, 348.
S. Séraphin de Monte-Granaro, 1 023.
S. Wilfrid d'York, 506.
13. S. Daniel et ses compagnons, martyrs, 1 687.
S. Edouard, roi, 36.
B. Gérard Tenque ou Tom, 815.
S. Géraud d'Aurillac, 1 284.
14. S. Calixte Ier, pape et martyr, 1 024.
S. Dominique l'Encuirassé, 296.
Bse Madeleine de Panatieri, 766.
Ste Menchould et ses sœurs, 662.
15. S. Euthyme le Jeune, 1 704.
B. Philippe de Chantemilan, 1 182.
Ste Thérèse en gravures, 123 et 124, 609 ; fondatrice de monastères, 1 180.
16. S. Bertrand de Comminges, 1 684.
S. Elophe de Soulosse, martyr, 349.
S. Gall, 70.
B. Gérard Majella, 762 ; en gravures, 1 496.
S. Junien de Limoges, 919.
S. Maimbœuf d'Angers, 1 181.
SS. Maxime et Martinien, martyrs, 472.
S. Mommelin, 503.
17. S. André de Crète, martyr, 1 405.
B. François-Isidore Gagelin, martyr, 1 079.
V. Jean-André Carga, martyr, 1 357.
V. Marcel Mastrilli, martyr, 1 418.
Bse Marguerite-Marie Alacoque, 696.
Ste Soline, martyre, 1 020.
VV. Ursulines de Valenciennes, mm., 1 444 et 1 445.
18. S. Luc, évangéliste, 192.
19. V. Agnès de Jésus, 1 373.
V. Philippe Howard, martyr, 1 757.
S. Pierre d'Alcantara, 1 450.
B. Thomas Hélye, 612.
S. Varus et ses compagnons, martyrs, 1 463.
20. S. Artémius, martyr, 350.
Ste Foi d'Agen et ses compagnons, 452.
S. Jean de Kenty, 558.
Mater admirabilis, 767.
21. S. Hilarion, 141.
V. Louis La Nuza, 1 521.
Ste Ursule et ses cc. mm., et S. Malchus, 193.
S. Walfroy des Ardennes, 920.
22. S. Abercius de Hiérapolis, martyr, 13.
B. Ladislas de Gielnow, 971.
S. Mellon de Cardiff, 868.
Stes Nunilo et Alodie, martyres, 501.
S. Philippe d'Héraclée, martyr, 1 186.
23. B. Barthélemy de Brégance, 1 364.
SS. Crépin et Crépinien, martyrs, 298.
S. Ignace de Constantinople, 1 234.
B. Jean le Bon, 297.
SS. Lugle et Luglien, martyrs, 1 029.
S. Magloire de Dol, 460.
S. Romain de Rouen, 505.
S. Théodoret d'Antioche, martyr, 1 734.
24 V. Antoine-Marie Claret, 1 492.
S. Martin de Nantes, 921.
S. Procle de Constantinople, 1 409.
S. Raphaël, archange, 611.
25. SS. Chrysanthe et Darie, martyrs, 1 027.
S. Front du Périgord, 143.
B. Jean-Ange Porro, 1 752.
S. Loup de Bayeux, 1 025.
V. Marie-Julienne du Très-Saint-Sacrement, 1 562.
S. Péthion, martyr, 1 556.
26. B. Alfred le Grand, roi, 712.
B. Bonaventure de Potenza, 454.
Bse Bonne d'Armagnac, 1 479.
27. S. Frumence, 429.
Bse Hélène de Valentini, 599.
28. S. Jean le Khozibite, 1 683.
SS. Simon et Jude, apôtres, 768.
29. B. Archange Caneti, 567.
Bse Bienvenue de Bojani, 455.
Ste Ermelinde, 557.
V. Gaétan Errico, 1 595.
S. Germain de Talloires, 972.
Bse Paule de Montaldo, 817.
S. Theudère, 1 026.
Translation des reliques de saint Yves, 589.
30. S. Alponse Rodriguez, 427.
B. Ange d'Acri, 403.
S. Feuillen ou Foillan, martyr, 1 078.
31. B. Christophe de Cahors ou de Romagne, 1 239.
S. Quentin, martyr, 246.
B. Thomas de Florence et S. Epimaque, 664.

N.-D. du Saint-Rosaire (1er dimanche d'octobre), 866.
Le Saint Rosaire en gravures, 35, 814.
N.-D. de la SainteEspérance (4e dim. d'octobre), 1 601.

LE SAINT ROSAIRE

1er DIMANCHE D'OCTOBRE

La Sainte Vierge donne le Rosaire à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne.

Le *Rosier mystique de Marie,* ou ROSAIRE, réunit les plus saintes prières à la méditation des plus hauts mystères. Il fut révélé à saint Dominique. L'Eglise l'a enrichi d'abondantes indulgences. Il est la prière populaire par excellence, surtout à l'heure des calamités.

Le Rosaire se compose de 15 dizaines d'*Ave,* précédés d'un *Pater* et suivis d'un *Gloria ;* pour gagner les indulgences, chaque dizaine doit être accompagnée d'une courte considération sur chacun des 15 mystères. Ces mystères forment trois séries : les joyeux, qui se rapportent à l'*Incarnation ;* les douloureux, qui se rapportent à la *Rédemption,* et les glorieux, qui se rapportent *à la gloire de la Sainte Vierge* et *à l'union glorieuse de l'âme avec Dieu au ciel.*

I. MYSTÈRES JOYEUX

L'Incarnation.

1° L'Annonciation. Préparation de l'Incarnation par l'intervention des anges. Fruit : *la Chasteté.*

2° La Visitation. Préparation de l'Incarnation par l'intervention des hommes. Fruit : *la Charité envers le prochain.*

3° La Naissance de N.-S. **Accomplissement du mystère.** Fruit : *la Pauvreté.*

4° La Présentation de N.-S. Premier résultat de l'Incarnation dans la première révélation de Jésus-Christ. Fruit : *l'Obéissance.*

5° Jésus retrouvé au temple. Résultat final : la vérité est enseignée aux hommes. Fruit : *la Recherche de Jésus, vérité éternelle.*

II. MYSTÈRES DOULOUREUX

La Rédemption.

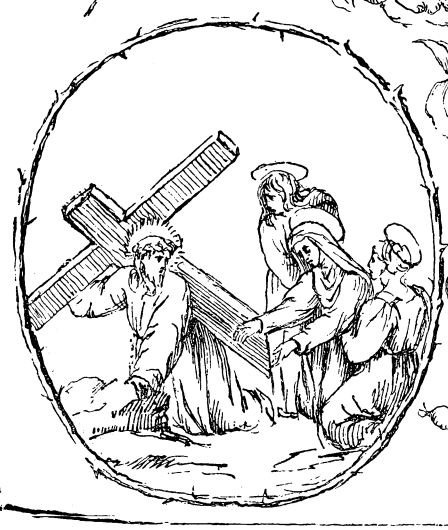
1° L'AGONIE DE JÉSUS, l'ange le fortifie. Préparation de la Rédemption par l'intervention des anges. Fruit : *la Contrition.*

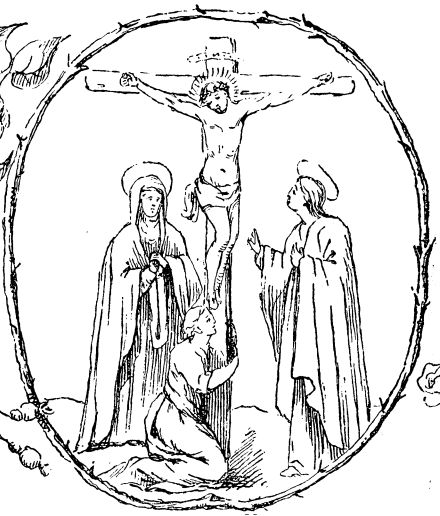
2° LA FLAGELLATION. Préparation de la Rédemption par l'intervention des hommes. Fruit : *la Mortification corporelle.*

3° JÉSUS COURONNÉ D'ÉPINES. **Accomplissement du mystère.** Jésus est présenté au peuple pour être la victime : *Ecce Homo.* Fruit : *la Mortification de l'esprit.*

4° JÉSUS PORTANT SA CROIX. Premier résultat de la Rédemption. Fruit : *la Patience dans les épreuves.*

5° JÉSUS CRUCIFIÉ. Résultat final. Fruit : *l'Abnégation.*





III. MYSTÈRES GLORIEUX

Union de l'homme avec Dieu.

1° La Résurrection annoncée par deux anges au Saint-Sépulcre. Préparation de la gloire par l'intervention des anges. Fruit : *la Conversion.*

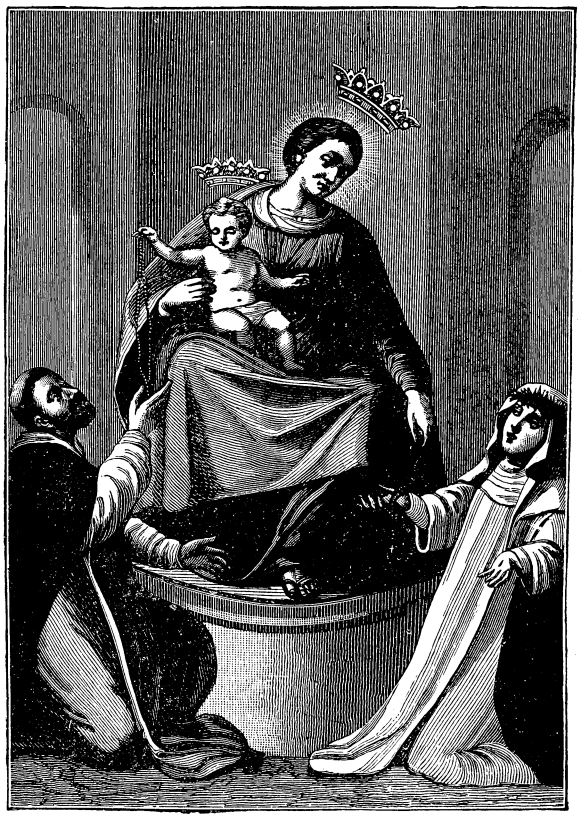
2° Jésus, montant au ciel devant les hommes de Galilée, donne mission aux apôtres de prêcher et baptiser. Préparation de la gloire par l'intervention des hommes. Fruit : *le Zèle pour les âmes.*

3° La Descente du Saint-Esprit sur l'Eglise. **Accomplissement du mystère.** Fruit : *l'Esprit surnaturel.*

4° L'Assomption, gage de notre résurrection, premier résultat de l'union glorieuse. Fruit : *la Grâce d'une bonne mort.*

5° Couronnement de la Très Sainte Vierge. Résultat final : *Le ciel.* Fruit *la Dévotion à Marie.*

LE ROSAIRE



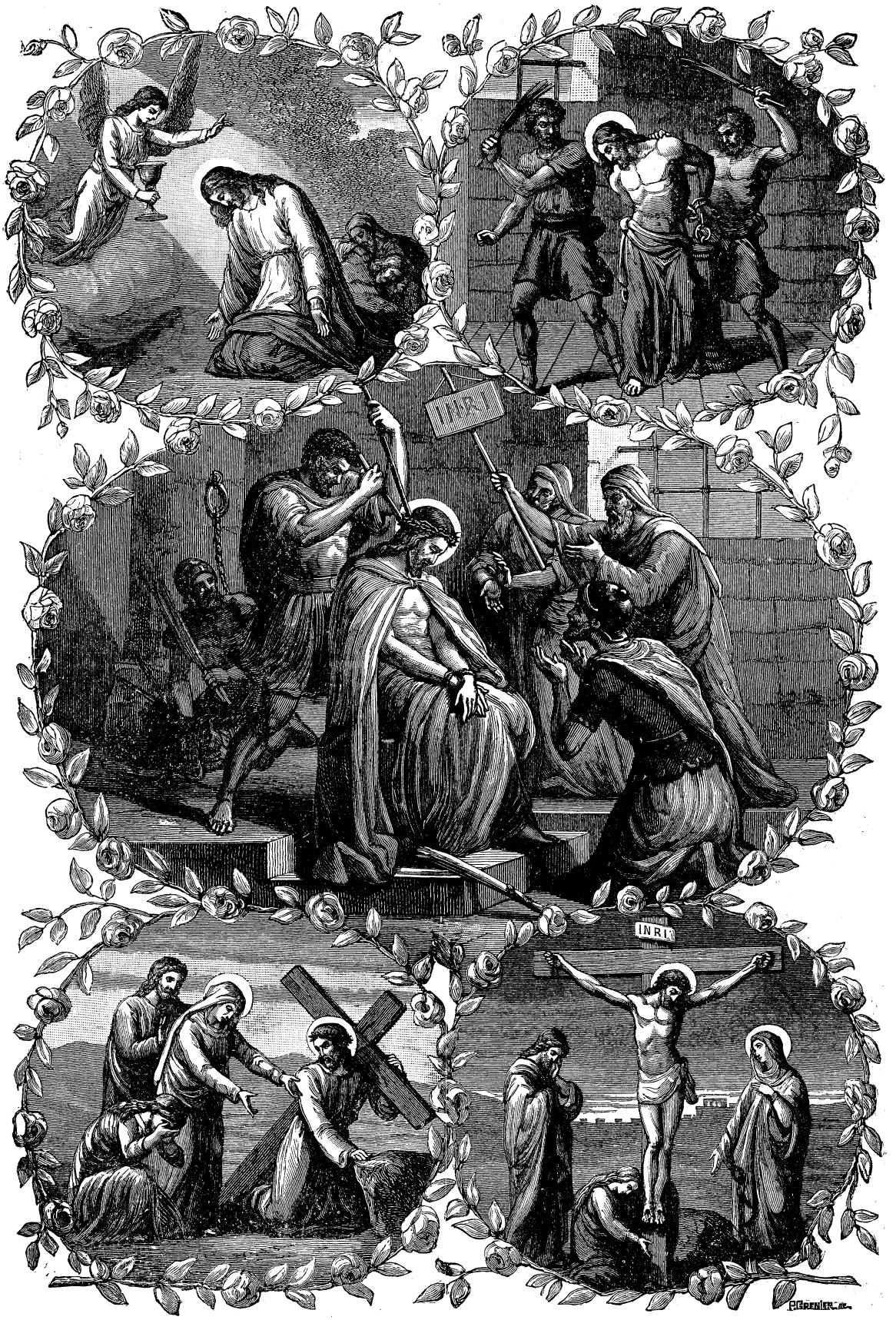
L'image du Rosaire de Pompéi, transportée de la cellule du P. Sadente à ce village, y opère des miracles.

S. S. le Pape **Léon XIII**, *par six Encycliques publiées successivement au 1er septembre 1883, 30 août 1884, 22 septembre 1891, 7 septembre 1892, 8 septembre 1893 et 8 septembre 1894, a recommandé la dévotion du Rosaire et montré le prix qu'il y attache pour l'Eglise et le salut de la société.*

*Le Rosaire est une prière vocale qui consiste à réciter cent cinquante fois la Salutation angélique. Chacune de ces quinze dizaines d'*Ave **Maria** *s'ouvre par l'Oraison dominicale : elle se termine d'ordinaire par cette belle doxologie ou « parole de gloire » que la Sainte Église emprunte à la liturgie même du ciel pour rendre hommage aux trois personnes divines, et qui, depuis les temps apostoliques, sert de conclusion à bon nombre de prières sacrées, spécialement à chaque psaume de l'Office, ainsi que l'a définitivement réglé l'illustre pape saint Damase.*

Ainsi appuyée sur la prière même que le Sauveur nous a enseignée, et couronnée par un chant céleste, chacune de ces dizaines est, de plus, destinée à honorer les quinze principaux mystères évangéliques où Marie a le plus de part : d'où vient qu'ils sont justement appelés les mystères de cette Sainte Vierge, encore que, par le fond, ils soient ceux de Jésus. Enfin, ces quinze mystères sont divisés en trois séries, et chaque série contient cinq mystères, dont les premiers sont appelés joyeux, les seconds douloureux et les troisièmes glorieux.

Le règne de Jésus-Christ dans la joie, préparé dans l'Annonciation et la Visitation;
accompli dans la Nativité et l'adoration des Rois,
complété dans la Présentation et le séjour de Jésus au Temple.



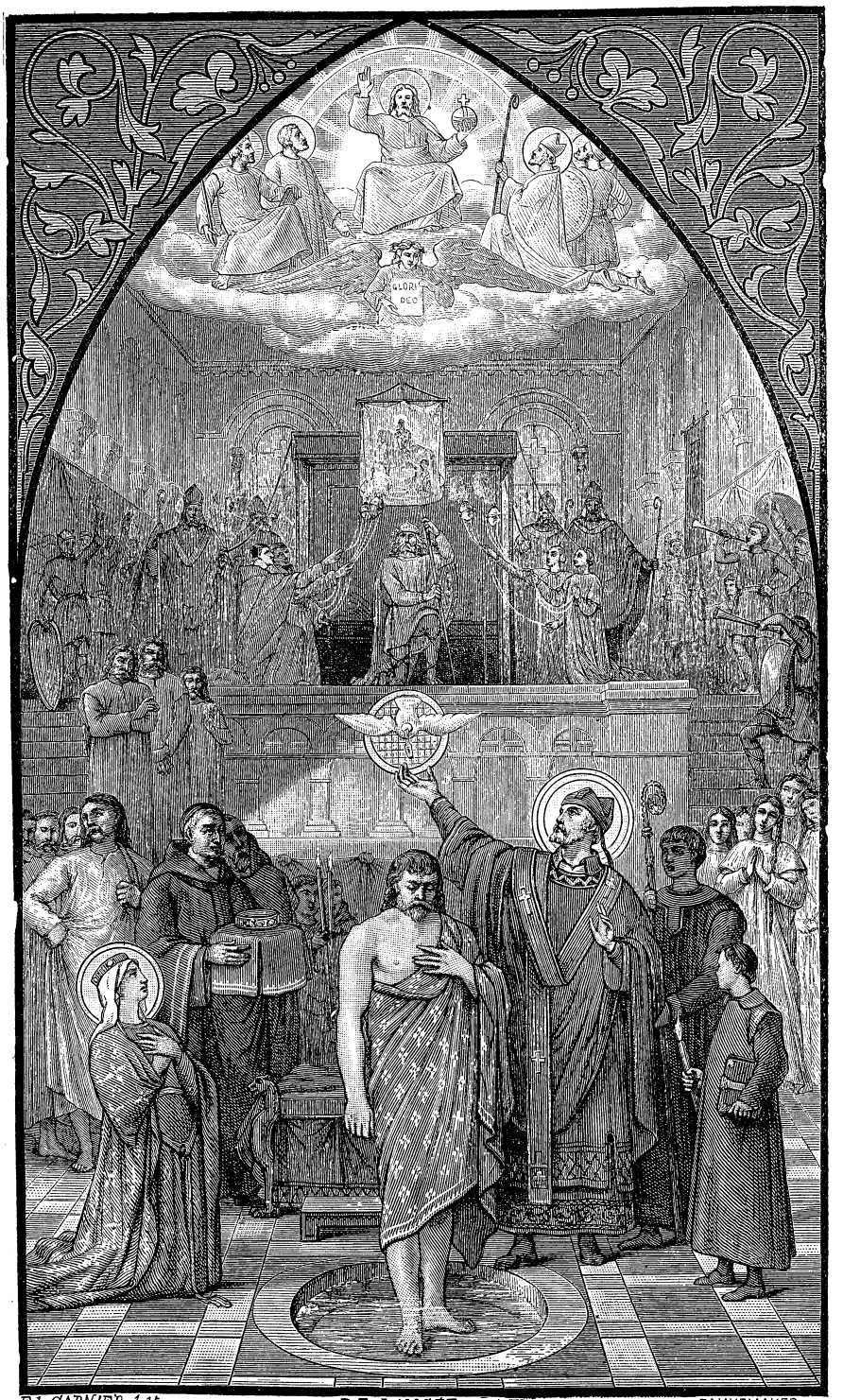
Le règne de Jésus-Christ dans la douleur, preparé dans l'agonie de Gethsémani et dans la flagellation, proclamé par le couronnement d'épines; achevé dans le chemin de la Croix et le Crucifiement.

Le règne glorieux de Jésus-Christ préparé par la Résurrection et l'Ascension du Sauveur.
réalisé sur la terre au jour de la Pentecôte,
consommé au ciel par l'Assomption et le Couronnement de Marie.

SAINT REMY

ARCHEVÊQUE DE REIMS ET APOTRE DES FRANCS

Fête le 1er octobre.



Saint Remy baptise Clovis

PRÉDICTION DE SA NAISSANCE

Au milieu du cinquième siècle vivait, près de Laon, un saint ermite, nommé Montan, adonné depuis bien des années aux veilles, aux jeûnes et à l'oraison. Aveugle depuis longtemps, il s'affligeait beaucoup moins de son infirmité que de l'état déplorable où se trouvait la religion chrétienne dans les Gaules.

Or, une nuit, tandis qu'il demandait avec larmes au Seigneur la paix de l'Eglise, il entendit une voix qui disait : « Dieu a daigné regarder la terre du haut du ciel, afin que toutes les nations du monde publient les merveilles de sa toute-puissance et que les rois tiennent à honneur de le servir. Célinie sera mère d'un fils qu'on nommera Remy, auquel je réserve la gloire de sauver mon peuple. »

Célinie, femme d'une haute vertu, était l'épouse d'Emile, comte de Laon. Déjà avancée en âge, elle eut peine à croire au message divin. Et comme elle exposait ses doutes au moine Montan : « Non seulement vous aurez un fils, répondit l'homme de Dieu, mais vous le nourrirez de votre lait, et lui-même me rendra la vue avec quelques gouttes de ce lait mises sur mes yeux. »

NAISSANCE DU SAINT

Ces prédictions s'accomplirent à la lettre.

Saint Remy naquit à Laon, dans la demeure seigneuriale de ses parents.

Doué d'une rare intelligence, il fut envoyé de bonne heure aux écoles, où il surpassa en savoir et en vertu tous ceux qui lui étaient supérieurs en âge. Ses progrès dans la voie de la perfection ne furent pas moins rapides. Il exerçait une grande vigilance sur lui-même, attentif à tempérer les mouvements trop vifs de son cœur.

Son éducation terminée, on le voit, peu soucieux de l'avenir brillant que la noblesse de sa naissance et son mérite personnel pouvaient lui faire espérer, revêtir la bure de l'ermite et se retirer dans une solitude, aux environs de Laon. Là, avec toute l'énergie de son caractère et la vigueur propre à son âge, il se livra à la pratique des grandes mortifications, aux veilles et à l'oraison, et surtout à la méditation des livres saints.

Après quatre années de cette vie cachée, Dieu exalta son humble serviteur en le revêtant de la pourpre des pontifes.

IL EST ÉLU ÉVÊQUE

Bennagius, archevêque de Reims, venait de mourir. Le peuple, inspiré par Dieu, sut découvrir la lumière cachée sous le boisseau et Remy fut désigné par acclamation pour lui succéder. Il fit tous ses efforts pour rejeter la charge qu'on lui imposait, mais Dieu, qui l'avait choisi par la voix du peuple, fit connaître d'une façon sensible combien ce choix lui était agréable. Un rayon de lumière illumina tout à coup le front du Saint et une huile sainte, répandue par une main invisible, consacra sa tête en exhalant dans la salle le plus suave parfum.

A ce prodige, l'enthousiasme du peuple redoubla, et Remy, craignant de résister à l'appel si manifeste de la divinité, accepta le joug du Seigneur et reçut quelques jours après l'onction sainte. Il n'avait encore que vingt-deux ans.

VERTUS ÉPISCOPALES

A peine le nouvel élu était-il consacré que déjà on voyait briller en lui toutes les vertus d'un apôtre.

Dès les premiers jours, il montra une telle aptitude et un tel dévouement dans l'accomplissement des devoirs de sa charge, qu'on l'aurait cru évêque depuis de longues années.

Il était ardent à procurer le salut de son peuple; sa parole forte et persuasive était une consolation pour les malheureux et un vif aiguillon pour les pécheurs endurcis.

Toujours compatissant aux misères d'autrui, il ne se retirait jamais de la demeure des pauvres et des malades sans leur laisser, avec quelques bonnes paroles de consolation, d'abondantes aumônes.

La profonde humilité, qui était la base de tant de vertus, le poussait souvent à s'asseoir à la table de ses serviteurs, pour les exhorter dans une conversation familière à la pratique des vertus chrétiennes. Souvent il interrompait ses entretiens pour donner aux oiseaux descendus du ciel les miettes de pain qu'il recueillait sur sa table.

Les serviteurs admiraient la grande simplicité de leur maître et reconnaissaient à ce prodige que l'esprit de Dieu était avec lui.

SES MIRACLES

Parmi les devoirs de sa charge pastorale, celui qu'il remplissait avec le plus de fidélité, c'était la visite des églises de son diocèse; il tenait à s'assurer par lui-même de l'état de son Eglise et des progrès de la foi dans les âmes.

Un jour, dans une de ses visites pastorales, on lui amena, près du village de Chaumuzy, un homme aveugle et possédé du démon, d'un de ceux dont Notre-Seigneur dit dans l'Evangile qu'on ne les chasse que par le jeûne et l'oraison.

Dès que ce malheureux fut en présence du Saint, le démon lui infligea de si horribles tortures, qu'il se roula à terre en vomissant d'affreux blasphèmes.

Saint Remy se prosterna sur le sol pour demander à Dieu un miracle, et sa prière n'était pas terminée, que les yeux de cet homme s'ouvrirent et que sa langue, libre de toute entrave, remercia Dieu.

Peu de temps après, on lui amena une jeune fille de Tours, aussi possédée du démon. Ses parents l'avaient déjà conduite au tombeau de saint Pierre, à Rome, et à saint Benoît, abbé du Mont-Cassin, mais Dieu ne l'ayant délivrée en aucun de ces lieux, saint Benoît l'envoya à saint Remy, et lui écrivit pour le prier d'exercer son pouvoir et sa charité envers cette malheureuse.

Alaric, roi des Goths, lui écrivit pour le même sujet. Le Saint résista longtemps à ces demandes, ne se jugeant pas digne, dans son humilité, de tenter ce que le saint abbé Benoît n'avait pu faire; mais les instances de son peuple furent si vives qu'il consentit à prononcer des exorcismes sur la possédée, et il pria le Seigneur de la délivrer. Le démon quitta en effet sa victime, mais en lui infligeant des souffrances si terribles qu'elle mourut peu après.

On eut de suite recours au Saint, qui s'était déjà retiré; il revint dans l'église où il l'avait laissée, et sa parole, qui avait mis en fuite l'ennemi du genre humain, eut aussi la puissance d'arracher la jeune fille à la mort.

Saint Remy, qui par ses austérités fut si terrible au démon, est efficacement invoqué dans les tentations de la chair et de l'esprit; de plus, ceux qui se livrent difficilement à la méditation, ceux qui n'ont pas l'intelligence des choses divines, ceux enfin que la tiédeur jette dans le découragement trouvent toujours en lui un puissant intercesseur.

Dieu se plut encore à glorifier son fidèle serviteur dans plusieurs autres circonstances.

Un terrible incendie dévorait la ville de Reims, tous les efforts pour conjurer le danger étaient inutiles et on désespérait de sauver une seule habi-

tation. On s'empressa de prévenir l'évêque. Sans perdre un instant, le Saint se dirigea vers la basilique de Saint-Nicaise où, prosterné devant l'autel, il fit une courte oraison, puis s'étant relevé avec énergie, il jette un regard suppliant vers le ciel et s'écrie : « Seigneur, Seigneur, soyez propice à ma voix. » Il courut vers le foyer de l'incendie, et, armé du signe de la croix, il opposa son corps comme un rempart insurmontable aux flammes, qui reculèrent devant lui. Puis levant les yeux au ciel, il invoqua le nom de Jésus, et au même moment toutes les flammes réunies en globe immense se dirigèrent précipitamment vers une des portes de la ville sans causer plus de ravage.

Il serait trop long de raconter ici toutes les merveilles que le Saint accomplit en sa vie, il semblait qu'il n'avait qu'à parler pour que le ciel exauçât sa prière.

A Cernay, il remplit de vin, par un signe de croix, un muid qui était presque vide, pour reconnaître la charité de Celse, sa cousine, qui l'avait reçu dans sa maison.

LA BATAILLE DE TOLBIAC

Le temps approchait où la prédiction du vieux moine allait s'accomplir. Depuis plus d'un demi-siècle, tout le nord des Gaules avait été envahi par les tribus de la nation des Francs, vaillante et belle, mais païenne et barbare. Un jeune prince, plein de bravoure, mais livré aux superstitions de ses ancêtres, était devenu roi des Francs, c'était Clovis. La sainteté de Remy exerçait une salutaire influence sur le jeune roi, qui ne pouvait s'empêcher de le respecter et d'écouter ses conseils. On pense qu'il dut au saint archevêque la pensée d'épouser une jeune princesse catholique, de grande piété et charité, Clotilde.

Mais Clovis retardait toujours d'exécuter la promesse qu'il avait faite à Clotilde, d'embrasser le christianisme. Clotilde, soutenue par saint Remy et sainte Geneviève, ne se décourage pas. Elle fait baptiser ses enfants; l'un d'eux, mort au berceau, va prier au ciel pour son père.

La guerre ayant éclaté entre les Francs et les Allemands, Clovis marcha contre les ennemis et les atteignit à Tolbiac; la bataille fut effroyable, les bataillons des Francs refoulés en désordre les uns sur les autres s'entretuaient mutuellement. Tout semblait perdu. A la vue de ce désastre, Clovis ne put retenir ses larmes. « J'ai invoqué mes dieux, s'écria-t-il, ils ne m'ont point écouté. Jésus-Christ, que Clotilde adore et appelle le Fils du Dieu vivant, si vous m'accordez la victoire, je jure de croire en vous et de me faire baptiser en votre nom. » A peine cette prière fut-elle achevée que le combat changea de face, les Francs revinrent à la charge, les Allemands plièrent, leur roi fut tué, et leur défaite fut complète. — Clovis était chrétien.

BAPTÊME DE CLOVIS — FONDATION DE LA FRANCE CHRÉTIENNE

La pieuse reine Clotilde, heureuse du changement survenu en son époux, s'empressa d'appeler à la cour l'évêque de Reims, pour instruire le roi des vérités de la religion. Clovis en connaissait déjà les principales qu'il avait entendues de la bouche de saint Waast, vénérable prêtre qui habitait un ermitage sur les bords de la Meuse et qui avait suivi le roi lors de son passage à Toul, de sorte que saint Remy ne fit qu'achever l'instruction du roi.

Le saint prélat sut captiver par l'onction de sa parole l'attention de ce roi, et Clovis l'écoutait avec passion. L'ardeur de la foi s'alluma si fortement dans son cœur qu'il se fit apôtre de ses sujets avant même d'être baptisé. Il assembla les grands de la cour et toute son armée, leur montra la folie et l'extravagance du culte des idoles et les sollicita de ne plus adorer qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre.

« Pieux roi, répondirent les Francs, nous abjurons le culte des dieux mortels, nous voulons servir le Dieu immortel que Remy adore. »

Cette réponse fut rapportée à saint Remy qui en rendit grâces à Dieu et prépara tout pour le baptême solennel. Pendant ce temps, saint Waast instruisait la foule des catéchumènes. L'élan de leur cœur était admirable, mais l'enthousiasme du roi le dépassait de beaucoup. Un jour qu'il écoutait le récit de la Passion du Sauveur, il interrompit tout à coup la lecture et s'écria avec indignation : « Que n'étais-je là avec mes Francs! j'aurais vengé les injures de mon Dieu. »

Dans la nuit qui précéda la cérémonie du baptême — c'était la nuit de Noël de l'an 496, — saint Remy passa plusieurs heures en prière devant l'autel de l'église Sainte-Marie, puis il se rendit auprès du roi, voulant profiter du silence de la nuit pour lui donner ses dernières instructions. Il le conduisit dans l'oratoire du palais, où la reine Clotilde les attendait dans la prière. Quelques seigneurs du palais et plusieurs clercs les y accompagnèrent. Ils s'assirent. Le Saint leur fit un admirable discours sur l'unité de Dieu, la Trinité des personnes, l'incarnation du Verbe, et l'œuvre de la Rédemption.

Pendant qu'il parlait, une lumière céleste éclata soudain, effaçant la lueur des cierges allumés; une odeur agréable se répandit dans le sanctuaire et une voix d'en haut fit entendre ces mots :

« La paix soit avec vous; c'est moi, ne craignez » rien, demeurez dans mon amour. »

Après ces mots, la lumière surnaturelle disparut; le roi et la reine se précipitèrent aux genoux du saint prélat. Le visage de l'homme de Dieu brillait d'un vif éclat et, poussé lui-même par l'esprit prophétique, il prononça ces paroles : « Votre postérité gouvernera noblement ce royaume, elle » glorifiera la sainte Eglise et héritera de l'empire » des Romains. Elle ne cessera de prospérer tant » qu'elle suivra la voie de la vérité et de la vertu. » Mais la décadence viendra par l'invasion des vices » et des mauvaises mœurs; c'est là en effet ce qui » précipite la ruine des royaumes et des nations. »

La grandeur de la France a toujours été liée à sa fidélité envers l'Eglise catholique.

La prière de saint Remy à l'autel Sainte-Marie est restée dans la mémoire nationale et s'est traduite par l'adage chrétien : « *Regnum Galliæ regnum Mariæ* : ***Le royaume de France est le royaume de Marie.*** »

Le lendemain, Clovis se rendit à l'église de Notre-Dame. Tout le parvis avait été tendu de tapisseries et de guirlandes, les rues étaient couvertes de riches étoffes, le portail de la basilique étincelait de mille feux et un parfum précieux embaumait l'atmosphère.

Saint Remy conduisait le roi par la main. Celui-ci, frappé de tant de richesse, lui dit : « Père très » saint, est-ce là le royaume de Dieu que vous » m'avez promis? — Non, répondit l'évêque, c'est le » commencement du chemin qui y conduit. »

Clovis s'approcha de la piscine baptismale et demanda humblement le sacrement de régénération. Saint Remy lui fit confesser sa foi aux mystères de la religion, et avec toute la majesté du pontife il lui dit : « *Baisse la tête, doux Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré.* »

En cet instant il arriva que le clerc chargé de porter le saint chrême avait été séparé du cortège

royal sans pouvoir le rejoindre tant la foule était compacte, et quand le pontife voulut mêler le saint chrême à l'eau baptismale, il ne le trouva pas. Remy, les mains et les yeux levés au ciel, se mit en prière, les larmes inondaient son visage. Soudain, une colombe plus blanche que la neige s'approche de lui, elle tenait dans son bec une petite ampoule pleine de saint chrême; le pontife l'ouvrit, il s'en exhala une odeur suave et la colombe disparut. Clovis étant incliné devant le pontife fut baptisé au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, avec deux de ses sœurs, trois mille soldats de son armée et une multitude d'autres personnes. De nombreux prêtres prêtèrent leur concours à l'évêque.

La fiole d'huile miraculeuse, apportée à saint Remy par la colombe, servit pendant de longs siècles au sacre des rois de France. On l'appelait la *sainte Ampoule*.

Depuis ce jour, Clovis montra pour saint Remy un profond respect et un grand attachement. Il lui fit don de plusieurs domaines dont il enrichit la cathédrale de Reims et d'autres églises. Le roi n'entreprenait jamais rien de considérable sans prendre l'avis et la bénédiction de l'archevêque. Il fut délivré de beaucoup de périls et remporta de brillantes victoires par les prières du Saint qui lui obtenait la protection de Dieu.

SAINT REMY AU CONCILE D'ORLÉANS

Pendant ces triomphes de la foi, le démon jaloux cherchait à perdre les âmes en les enveloppant sous les replis de l'hérésie. La doctrine impie d'Arius soutenue par les Visigoths, dans le midi de la France, cherchait à pénétrer dans les provinces du Nord. Un concile dut se réunir à Orléans pour la combattre.

Saint Remy ne manqua pas de s'y trouver avec les évêques des Gaules. A son arrivée dans l'assemblée des Pères, les évêques présents se levèrent pour lui faire honneur, un seul qui était arien et en même temps très orgueilleux se tint assis par mépris et ne daigna pas même le saluer. Son arrogance fut punie sur le champ, il perdit l'usage de la parole.

Reconnaissant alors sa faute, il se jeta aux genoux du Saint, le priant par signe de lui obtenir miséricorde. Saint Remy exigea l'entière rétractation de ses erreurs, l'évêque pénitent la donna et au même instant, sa langue se déliant, il recouvra la parole pour confesser que Jésus-Christ est un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit.

DERNIÈRES ANNÉES DU SAINT — SA MORT

Accablé d'infirmités sur la fin de sa vie, notre Saint fit toujours paraître une grande résignation à la volonté de Dieu. Il perdit la vue, mais loin de s'en affliger il s'en réjouissait, jugeant l'occasion excellente pour embrasser avec plus d'amour la croix de Jésus-Christ Il était toujours en oraison. et des larmes de componction coulaient sans cesse de ses yeux. Il connut, par révélation, le temps de sa mort, et, plusieurs jours avant, la vue lui fut rendue. Il en profita pour distribuer ses biens aux pauvres, et célébrer une dernière fois les saints mystères. Quand il eut béni son peuple et embrassé ses disciples sans qu'il parût avoir aucune maladie mortelle, mais étant seulement épuisé de vieillesse, sa belle âme quitta la terre pour aller occuper dans le ciel le trône de gloire que Dieu lui réservait. Il était âgé de 96 ans et avait passé 74 années sur le siège de Reims. C'est le plus long épiscopat dont l'histoire ait gardé le souvenir.

MIRACLES APRÈS SA MORT

De nombreux miracles s'accomplirent au sépulcre du Saint. Un des plus célèbres est celui que rapporte saint Grégoire de Tours :

La peste, après avoir dépeuplé l'Allemagne et l'Italie, ravageait les provinces françaises. Les Rémois, pour empêcher que l'horrible fléau n'entrât dans leur ville, tirèrent du sépulcre un drap dont le corps du Saint était couvert et le portèrent en procession autour de leurs murs. Le secours du Saint ne se fit pas attendre. La peste approchant jusqu'au cercle que la procession avait fait, n'osa jamais franchir ces limites, et bien que les oiseaux même mourussent à trois pas de là, personne n'était frappé dans l'enceinte de ce cercle mystérieux.

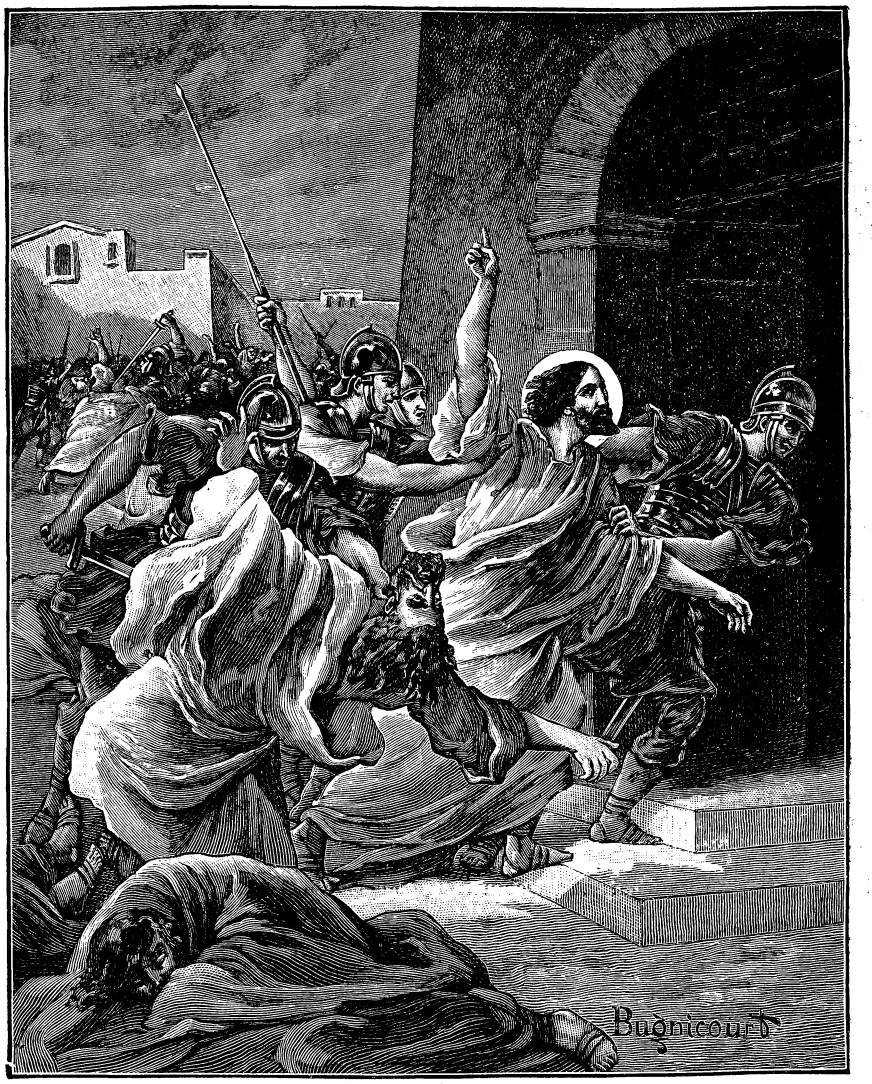
En reconnaissance de ce bienfait, les habitants de Reims voulurent donner au corps de leur protecteur une sépulture plus honorable. Les hommes chargés de la translation, s'étant approchés du cercueil, le trouvèrent si pesant qu'ils ne purent même pas le soulever. Après plusieurs heures d'inutiles efforts, un doux sommeil les assoupit et les anges exécutèrent ce qu'ils n'avaient pu faire. A leur réveil, ils trouvèrent les reliques au lieu qui leur était destiné et l'église parfumée d'une odeur céleste que celle des lys et des roses ne peut jamais égaler.

Le mausolée de saint Remy a été plusieurs fois reconstruit; une magnifique réparation l'a vengé des ravages de la Révolution, en 1847, sous le pontificat de Mgr Gousset.

Aujourd'hui plus que jamais, nous devons invoquer saint Remy, le glorieux père du peuple franc, afin qu'il sauve la France des dissensions et des erreurs impies, et que notre nation reprenne, avec la foi catholique des anciens jours, la suite de ses grandes destinées.

SAINT PIAT, APOTRE DE TOURNAI ET MARTYR

Fête le 1er octobre.



Saint Piat est jeté en prison par les persécuteurs et ses compagnons sont massacrés.

PREMIÈRES ANNÉES

Saint Piat (1) naquit à Bénévent, ville d'Italie, d'une noble et riche famille. Sur la date de sa naissance et sur ses premières années plane une grande incertitude. Parmi les hagiographes, les uns le placent au nombre des missionnaires envoyés dans les Gaules par le pape saint Clément, au Ier siècle, les autres le font mourir pendant la persécution de Dioclétien, à la fin du IIIe siècle. Le problème semble impossible à résoudre, quoique l'opinion qui le fait vivre sous Dioclétien paraisse plus fondée.

On raconte que Piat s'attacha dès l'enfance à Jésus-Christ, et que, parvenu à l'âge d'homme, il vendit les biens qu'il possédait en grand nombre pour en distribuer le produit aux pauvres, ne se réservant qu'un seul vêtement.

Il se livra aussi de bonne heure à la pratique de la mortification : il ne mangeait ordinairement que du pain et des herbes crues, et se contentait d'eau pour toute boisson. Pendant la sainte quarantaine, sa pénitence devenait encore plus rigoureuse, car il ne prenait alors que deux repas par semaine.

Tel était saint Piat : chrétien austère et charitable, et, au surplus, si patient, si humble, si affable, qu'il semblait « vivre sur terre d'une vie plus angélique qu'humaine ».

(1) Honoré aussi sous le nom de Piaton ou Pithon.

MISSION ET PRÉDICATION DE SAINT PIAT DANS LA GAULE-BELGIQUE

Ce n'était pas assez pour le généreux serviteur de Jésus-Christ. Il lui sembla qu'il devait travailler à la conversion des âmes.

Une persécution terrible désolait l'Eglise, et on eût dit que les empereurs romains avaient pris à tâche d'exterminer les chrétiens. Les hommes apostoliques, poursuivis par la haine des païens, se souvenaient de la parole du Sauveur : « Si l'on vous persécute dans une cité, fuyez dans une autre », et ils se rendaient en foule auprès du successeur de saint Pierre, s'offrant à lui pour aller porter la bonne nouvelle de l'Evangile dans quelque contrée lointaine. Saint Piat fut du nombre de ces apôtres, et le Souverain Pontife, charmé de sa vertu et de son zèle, le reçut avec joie et l'envoya prêcher dans les Gaules. « La moisson est abondante, lui dit-il, allez, et que le Seigneur guide vos pas. »

Il est probable que le Pasteur universel, en confiant cette mission à l'apôtre, lui conféra la dignité du sacerdoce, peut-être même celle de l'épiscopat.

Piat s'en vint à Tournai, une des principales villes de la Gaule-Belgique. Il espérait que les fiers guerriers, dont Jules César avait si difficilement triomphé, seraient d'autant plus faciles à gagner à Jésus-Christ qu'ils avaient offert plus de résistance aux soldats romains. Son espérance ne fut pas trompée. Les conversions se multiplièrent. A sa voix, disent les historiens, 30 000 païens, sans compter les enfants et les femmes, embrassèrent le christianisme. Ce chiffre ne paraîtra pas exagéré, si l'on considère avec les savants Bollandistes que le Saint prolongea, durant trente ans, son fructueux apostolat dans la Gaule-Belgique.

A cette chrétienté nouvelle, il fallait un lieu de réunion. Un néophyte, nommé Irénée, offrit sa maison pour servir d'église, et Piat la consacra au Seigneur. Plus tard, sur l'emplacement de ce premier sanctuaire, s'éleva la magnifique cathédrale de Notre-Dame de Tournai.

Le saint missionnaire ne se contenta pas d'évangéliser la ville de Tournai; il parcourut aussi le pays qui se trouve entre l'Escaut et la Lys. Douai, Orchies et Seclin entendirent sa voix et abjurèrent leurs erreurs.

L'ARRESTATION

L'ennemi de tout bien ne pouvait voir sans jalousie les heureux résultats de ce zèle apostolique. La persécution contre les chrétiens sévissait en diverses parties de l'empire : il se hâta de faire venir à Tournai les ouvriers d'iniquité.

Un jour que saint Piat prêchait au peuple, il aperçut des gardes romains qui avaient ordre de se saisir de sa personne. « Mes frères, mes fils bien-aimés, dit-il aux fidèles qui l'écoutaient, voici que les ministres de ma mort s'approchent pour me prendre. Je vous en conjure, conservez la foi que je vous ai annoncée. Ne craignez point les menaces des princes; méprisez plutôt la fureur de ce monde; que les richesses ne vous trompent point, mais pensez à celui qui a souffert la mort pour nous ouvrir le ciel. Aimez-le, servez-le, adorez-le à toute heure. Remerciez-le aussi de ce qu'il m'a jugé digne de souffrir pour son nom. »

Après avoir ainsi réconforté son troupeau, le pasteur sortit de la ville, accompagné seulement de quelques disciples dévoués, mais les soldats païens se mirent à sa poursuite, l'arrêtèrent, firent mourir sous ses yeux les gens de sa suite et le conduisirent en prison.

INTERROGATOIRE ET TOURMENTS

Le Saint demeura enfermé dans son cachot du 8 septembre au 1er octobre.

Durant ce temps, il eut à subir plusieurs interrogatoires. « N'as-tu pas honte, lui disaient les bourreaux, de séduire le peuple et de l'empêcher d'immoler aux dieux comme l'ordonnent les empereurs?

— Je ne séduis personne, répondait le magnanime prisonnier; instruit par la grâce divine, je montre le chemin de la vérité au peuple du Christ et lui enseigne à suivre d'un pas ferme mon Seigneur Jésus-Christ qui, tout Dieu qu'il était, n'a pas hésité à se laisser crucifier pour le salut du genre humain.

— Comment! tu appelles Dieu celui que tu dis avoir été crucifié?

A quoi saint Piat répondit : « Vos oreilles profanes, depuis longtemps sourdes à la vérité et ouvertes aux mensonges de l'infidélité, ne méritent point d'entendre l'explication des mystères du très clément Roi du ciel; je les exposerai néanmoins brièvement pour le peuple qui nous écoute. »

Et le saint martyr développa avec éloquence le mystère d'un Dieu fait homme, sans lequel il n'y avait point de pardon ni de ciel possible pour le pécheur malheureux. Il reprocha aux bourreaux leur aveuglement.

Irrités, les soldats se précipitent sur leur captif, lui lient étroitement les mains et l'accablent de leurs coups. Piat supporte sans une plainte le pénible tourment. Lassés de sa patience, les persécuteurs, après lui avoir enfoncé entre les ongles et la chair des clous rougis au feu, lui tranchèrent la tête.

Mais voici que, tandis que l'âme du Bienheureux montait vers le trône de l'Eternel, une lumière éclatante s'éleva au-dessus de son corps inanimé, et on entendit une voix qui disait : « Fort bien, Piat, mon fidèle serviteur, vous qui avez donné pour moi votre vie mortelle, recevez la palme du martyr, venez vous réjouir avec les saints et occuper le trône qui vous a été préparé dans la céleste cité..... »

Tel est le récit des Actes du martyre de saint Piat, reconnu pour les plus authentiques par les Bollandistes. Nous ne pouvons toutefois passer sous silence ce que disent d'autres Actes auxquels il faut joindre la tradition de Seclin. D'après eux, le Saint devait bien avoir la tête tranchée, mais le licteur, soit par mépris, soit par maladresse, n'enleva que le sommet du crâne, et le corps demeura étendu par terre, lorsque se fit entendre la voix céleste promettant la récompense au fidèle serviteur. Celui-ci se releva aussitôt, prit entre ses mains le sommet de sa tête tranchée par le glaive, et marcha vers Seclin, où il s'étendit de nouveau dans le repos de la mort.

RELIQUES DE SAINT PIAT

Quoi qu'il en soit de cette tradition, saint Piat fut enseveli à Seclin. Ses reliques y restèrent cachées de longues années. Elles furent tirées de leur obscurité au VIIe siècle par saint Eloi, évêque de Noyon et de Tournai. A côté des ossements du serviteur de Dieu, on trouva les clous dont

les bourreaux avaient transpercé ses doigts. Le ministre de Dagobert recueillit avec bonheur ces précieuses reliques et les déposa dans une magnifique châsse, tout enrichie d'or et de pierreries, dont il donna lui-même le modèle.

Le corps du saint martyr dut être soustrait aux fureurs sacrilèges des Normands. Dans ce but, il fut transporté d'abord à Saint-Omer, en 848, puis à Chartres. Enfin, Seclin rentra en possession de son trésor. Mgr Regnier, archevêque de Cambrai, et depuis cardinal de la Sainte Eglise Romaine, en fit, le 23 octobre 1853, une translation solennelle de l'ancienne châsse dans une nouvelle, de style gothique, sculptée en bois de chêne.

SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum, au 1er octobre : *de sancto Piatone.*

Les Saints de France, par Ch. Barthélemy, 1er vol., p. 696-724.

Notice historique sur saint Piat, martyr, et sur le culte de ses saintes reliques conservées à Seclin. Lille, J. Lefort.

SAINT CHRYSOLE OU CHRYSEUIL, MARTYR

Fête le 7 février.

Saint Chrysole doit être placé au nombre des généreux missionnaires qui aidèrent saint Piat à évangéliser la Gaule-Belgique.

Comme son illustre compagnon d'apostolat, il était étranger au pays qu'il arrosa de ses sueurs et de son sang. Une pieuse tradition indique l'Arménie comme le lieu de sa naissance, et lui donne comme père un des rois qui gouvernaient alors cette contrée de l'Asie.

Chrysole devait un jour lui succéder sur le trône, mais il préféra au gouvernement des hommes le service de Jésus-Christ. Son cœur brûlait de zèle pour le salut des âmes, et il reçut dans son pays l'onction épiscopale.

Quel motif le porta à quitter sa patrie pour venir évangéliser les peuples d'Occident, on ne le sait? Peut-être connut-il, par une révélation céleste, qu'il recevrait dans les Gaules la palme du martyre.

Quoi qu'il en soit, Chrysole se rendit à Rome, où le Pape l'accueillit avec tendresse. Les mêmes traditions déjà citées rapportent que le Vicaire de Jésus-Christ, en témoignage de bienveillance, donna à l'apôtre venu d'Arménie la boîte dans laquelle l'apôtre saint Pierre gardait la Sainte Eucharistie, puis il l'adjoignit à la phalange des missionnaires qu'il envoyait dans les Gaules.

Dès leur arrivée en ce pays, les apôtres se partagèrent les provinces, et saint Chrysole partit avec saint Piat et saint Eubert pour les contrées de la Gaule-Belgique.

Là, il se mit à prêcher avec zèle l'Evangile de Jésus-Christ. La connaissance de la langue latine lui fut un grand secours dans ses prédications; mais n'était-ce pas surtout par sa vie exemplaire, par ses prières et ses sacrifices qu'il attirait les âmes à Dieu? Les conversions furent abondantes, depuis le Pont-d'Estaires jusqu'à Comines, et au delà. Rien n'arrêtait son dévouement, ni les distances, ni les difficultés des voyages, ni les dangers de tout genre auxquels il était exposé. Sa confiance en Dieu ne se démentait jamais, et, selon la parole du divin Maître, « il ne craignait rien de ceux qui peuvent tuer le corps, mais qui n'ont aucun pouvoir sur l'âme ».

Le Saint confirmait par de nombreux miracles les vérités qu'il annonçait au peuple; il guérissait les malades en invoquant sur eux le nom de la Très Sainte Trinité; aucune infirmité ne résistait à sa prière; les maladies les plus incurables disparaissaient sans laisser la moindre trace. Aussi les conversions se multipliaient-elles de jour en jour; on abattait les idoles, on désertait leurs temples, on méprisait leurs autels.

Le bourg de Comines, situé à trois lieues de Lille, était la résidence habituelle du Saint dans l'intervalle de ses courses apostoliques. Il y construisit un oratoire, qui fut vraisemblablement la première église de cette contrée. Saint Chrysole dédia ce sanctuaire à l'apôtre saint Pierre, et le grand autel à la Très Sainte Trinité. C'était à Comines que le Saint remplissait les principales fonctions du ministère; il se servait, pour administrer le sacrement d'Eucharistie, de la boîte précieuse qu'il avait reçue du Pape, et qu'il portait constamment suspendue à son cou.

MARTYRE DE SAINT CHRYSOLE

La même persécution qui valut à saint Piat la couronne du martyre devait apporter la même grâce à saint Chrysole, son compagnon d'apostolat. Ses miracles et son zèle étaient trop connus pour ne pas le signaler à la haine des persécuteurs. Le saint apôtre pressentit son martyre prochain, mais il ne s'en effraya pas. Il continua de prêcher le nom de Jésus-Christ sur le territoire de Comines et d'Armentières, puis remonta jusqu'au village de Verlinghem, où la mort l'attendait.

Verlinghem était alors une bourgade assez peuplée, distante d'un peu plus d'une lieue de la ville de Lille, qui à cette époque n'était guère importante. Chrysole y prêchait l'Evangile auprès d'un temple d'idoles, quand il fut tout à coup surpris et arrêté par des soldats. Ceux-ci le chargent de chaînes, le frappent de verges et couvrent son visage de crachats. Le Saint, heureux d'être traité comme son Sauveur, ne répondit que par la douceur et la patience aux injures et aux brutalités dont il était l'objet. Il priait pour ses persécuteurs, offrant à Dieu son sang pour la conversion de ce pays, où l'idolatrie et le druidisme avaient encore tant d'empire sur les cœurs. « Mon Dieu, disait-il, vous êtes ma patience. Si le grain de froment tombé en terre ne meurt point, il ne produira pas d'épi; que je meure donc pour que mon corps soit une semence de chrétiens. »

Les bourreaux achevèrent bientôt leur victime. Une tradition que nous nous contentons de signaler assimile son trépas à celui de saint Piat. Comme à cet apôtre, les persécuteurs ne lui tranchèrent que le sommet de la tête, peut-être pour insulter davantage au caractère sacré dont il était revêtu.

D'après une ancienne tradition, Dieu aurait alors opéré en faveur de son serviteur le même prodige par lequel il avait glorifié saint Piat. A peine les bourreaux s'étaient-ils retirés, que Chrysole se releva et prit entre ses mains la partie de sa tête que le glaive avait séparée. S'acheminant alors vers la Lys, il revint à Comines, entra dans l'église, et déposa sur l'autel sa tête et la boîte dans laquelle il conservait la Sainte Eucharistie. Puis, s'agenouillant pour recommander à Dieu son âme et son peuple, il s'endormit dans le Seigneur.

Saint Chrysole avait été frappé à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'église de Verlinghem. On y voit son autel et un vitrail qui représente son martyre. Dans le village même, à quelques mètres de l'église, se trouve une fontaine qui porte le nom du Saint, et en face de laquelle est placée une de ses antiques statues. Cette source, de l'eau la plus pure, jaillit, dit la tradition, aux pieds du Saint, alors qu'il accomplissait son dernier voyage, après son martyre.

Voici ce qu'en dit un auteur du XVIIe siècle (1):

« Encore de nôtre temps fort renommée, bien entretenue de bonne maçonnerie, elle est appelée du nom de Saint-Chrysole. On y va puiser de l'eau pour guérir de la fièvre, de sorte que je sais par rapport digne de foi, quand j'y ai été et par autre témoignage, que de notre temps, au retour d'un voyage de France que fit le duc de Parme avec son armée, messire Jacques-Philippe de Rasseghem, comte d'Iseghem, après avoir été malade de fièvre fort violente en son château de Lommes, quelque six semaines, sans trouver aucun remède des médecins, eut dévotion à saint Chrysole, et, ayant bu de l'eau de ladite fontaine, contre l'avis du docteur, fut guéri. »

RELIQUES DU SAINT MARTYR

Les chrétiens de Comines ensevelirent saint Chrysole à l'endroit qu'il avait choisi lui-même, au côté droit du grand autel, consacré à la Sainte Trinité. Dans toutes ses prédications, il avait tant parlé de ce grand mystère que les peuples l'appelaient le « Prédicateur de la Trinité ». En souvenir de cette dévotion du saint apôtre, les pèlerins font trois fois, en priant, le tour de l'autel du Saint, ou de ses reliques quand elles sont exposées.

Saint Eloi, évêque de Noyon et de Tournai, autorisa le 7 février 656 le culte des reliques de saint Chrysole. Il vint lui-même à Comines pour faire élever de terre ces précieux restes, et les plaça dans une châsse d'argent richement travaillée.

Comines ne resta pas toujours en possession de son trésor; les guerres et le malheur des temps le lui enlevèrent, et il fut partagé entre l'église de Lens et celle de Saint-Donatien de Bruges. Cette dernière possède encore la plus grande partie du saint corps. Au XVIIe siècle, quelques ossements furent rendus à la dévotion des habitants de Comines et de Verlinghem, qui les reçurent en grande joie et vénération.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum. — *Les saints de France*, par C. BARTHÉLEMY, t. Ier. — *Vie de saint Chrysole, martyr.* Opuscule chez Lefort, Lille. — Abbé DESTOMBES, *Hagiographie de Cambrai et d'Arras.*

SAINT EUBERT ou EUGÈNE

COMPAGNON DE SAINT PIAT

Fête le 1er février.

On sait peu de chose de la vie de saint Eubert. Il naquit à Rome de parents nobles et fortunés, mais il méprisa les avantages que pouvait lui procurer sa naissance pour se dévouer au salut des âmes.

Il fut du nombre des missionnaires que le Souverain Pontife envoya dans les Gaules avec saint Piat. Pour sa part, il annonça l'Evangile aux Nerviens et aux populations de la Châtellenie de Lille.

Une tradition veut qu'il ait été marqué du caractère épiscopal. Moins heureux que ses compagnons d'apostolat, il n'eut pas à répandre son sang pour sa foi, mais il trépassa doucement en la ville de Seclin.

Après avoir été conservées à Seclin pendant plusieurs siècles, les reliques de saint Eubert furent transportées à Lille, dans l'église collégiale de Saint-Pierre, l'an de grâce 1067.

Quelques années plus tard, elles furent transférées à l'abbaye d'Hasnon, à l'occasion de la dédicace de ce célèbre monastère. Mais elles n'y demeurèrent pas : en 1229, Gautier, évêque de Tournai, de passage à Lille, y reconnaissait pieusement les précieux restes.

Saint Eubert n'a pas cessé d'être honoré dans la capitale de la Flandre jusqu'à l'époque de la Révolution. Chaque année, disent les Bollandistes, le 1er février, jour de la fête du Bienheureux, on exposait ses reliques à la vénération des fidèles. Chaque année encore, on les portait à travers les rues de la cité, dans la magnifique procession qui se faisait en l'honneur de Notre-Dame de la Treille. Mais, depuis la destruction de l'église du Prince des Apôtres, le culte de notre Saint allait disparaissant de plus en plus, quand une épidémie, le choléra-morbus, vint soudain réveiller la dévotion des Lillois. En 1848, le cardinal Giraud, alors archevêque de Cambrai, sollicita et obtint du Saint-Siège que, dans tout le diocèse, on pût célébrer la fête de saint Eubert. A Lille, cette fête est même double de première classe.

(1) Jean Cousin, dans son *Histoire de Tournay*, 1609.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

LE VÉNÉRABLE JEAN DE PALAFOX

Évêque d'Angélopolis et ensuite d'Osma (1600-1659.)

Portrait authentique du vénérable Palafox.

ENFANCE DE JEAN DE PALAFOX

Don Jean de Palafox eut pour père don Jaime de Palafox y Mendoza, cadet de la maison d'Ariza, l'une des plus illustres d'Espagne. Fils illégitime, le Vénérable ne dut la conservation de sa vie qu'à une protection de la divine Providence. Il était né à Fitero, en Navarre, le 24 juin 1600. La crainte du déshonneur fit prendre à sa mère l'affreuse résolution de noyer son fils, de nuit, dans la rivière.

Une servante fut chargée d'exécuter ce crime. Par bonheur, un garde l'aperçut, et, surpris de voir une femme seule se diriger, dans les ténèbres, du côté de la rivière, il eut la curiosité de la suivre. Se doutant de quelque mauvais dessein, il lui demanda ce qu'elle portait dans son panier, l'intimida et finit par lui faire avouer son sinistre projet. Il lui fit alors une sévère réprimande, se chargea lui-même de l'enfant et ordonna à la servante de retourner au château de sa maîtresse pour l'assurer qu'elle avait exécuté ses ordres. Ce garde était un sage vieillard qui confia l'enfant à sa propre sœur afin qu'elle eût soin de lui comme de ses enfants. Jean de Palafox fut baptisé le septième jour après sa naissance. Outre les merveilleux effets de la grâce, le baptême opéra en lui des effets sensibles : son corps, que les mauvais traitements avaient rendu livide et difforme, reprit alors toute sa beauté naturelle.

A LA COUR DE CASTILLE — PREMIERS SUCCÈS

La pauvre famille qui avait adopté Jean de Palafox l'éleva avec soin jusqu'à l'âge de dix ans. Il fut alors conduit à son père, qui, non seulement le reconnut, mais le fit élever comme son fils légitime et l'envoya étudier aux Universités

d'Alcala et ensuite de Salamanque, où il se distingua entre tous les écoliers par sa science et sa piété.

Ayant eu l'occasion de l'apprécier, le duc d'Olivarès, ministre d'Etat, lui conseilla de suivre la cour, lui promettant de lui donner bientôt une charge importante. La première qu'il obtint fut celle de procureur du roi au Conseil de guerre, et peu après il fut appelé à celui des Indes. Dans ces deux emplois, il réalisa parfaitement l'idée qu'on avait conçue de lui. Les plus anciens et les plus sages l'écoutaient comme un oracle, le roi l'honorait d'une estime particulière, et, entre tous les avis dont on lui faisait lecture dans le Conseil, il distinguait ceux de Palafox par la solidité des raisons et la beauté de l'expression. « Je suis assuré, disait-il, que cet avis est de Palafox. »

Il parlait comme il écrivait, c'est-à-dire avec la même grâce, et personne n'avait la repartie plus juste ni plus agréable. Son caractère obligeant, ses manières sincères et aimables, n'avaient pas moins d'attraits pour gagner les cœurs que son éloquence pour charmer les esprits. Don Palafox était un homme accompli selon le monde, mais la Divine Providence, qui l'avait délivré, dès sa première jeunesse, de beaucoup de dangers, voulait encore en faire un homme selon le cœur de Dieu.

CONVERSION DE PALAFOX

Deux hommes très distingués de la cour d'Espagne étant morts, don Palafox assista à leurs funérailles et fut si touché par cette lugubre cérémonie qu'il résolut de se donner tout entier à Dieu. Une confession générale lui donna la paix de l'âme et préluda à sa nouvelle vie. Il avait alors vingt-huit ans. De l'avis de son directeur, pieux religieux de la réforme de saint Pierre d'Alcantara, il embrassa la carrière ecclésiastique. Son élévation au sacerdoce sembla mettre le comble aux merveilleuses transformations que la grâce avait opérées en lui.

Il redoubla ses exercices de piété et ses austérités : il se prescrivit trois disciplines par jour, et chaque année plusieurs carêmes, tels qu'on les pratiquait dans l'Ordre de Saint-François. Pour se préparer à la célébration des saints mystères, il prenait une rude discipline, entendait une messe, se confessait et montait ensuite au saint autel. Pendant qu'il célébrait, on voyait se refléter sur son visage la ferveur de son âme. Les jours où se tenait le Conseil royal — il avait gardé sa charge au Conseil des Indes, — il ne demeurait qu'une demi-heure à l'autel, mais les autres jours, libre de suivre sa ferveur, il employait plus d'une heure à la célébration du Saint Sacrifice.

Philippe IV le donna comme grand aumônier à sa sœur Marie d'Autriche, reine de Hongrie. A son retour en Espagne, après trois ans d'absence, il passait un jour par une petite ville du Bas-Palatinat nommée Préten, et il entra dans une église à demi ruinée qui présentait de tous côtés les marques de la fureur des hérétiques. A la vue d'un crucifix mis en pièces et jeté dans un coin, il crut entendre une voix qui lui disait intérieurement : « Tire-moi d'ici, ce sont tes péchés et mon amour qui m'ont mis en cet état. » Ces paroles firent sur son cœur une vive impression qu'il n'oublia jamais; il recueillit avec respect tous les débris de cette sainte relique et les emporta avec lui en Espagne. Comme les bras du crucifix manquaient, il en fit faire de vermeil et exposa son précieux trésor ainsi restauré dans sa chapelle domestique sous un dai de velours noir bordé de franges d'or.

DON PALAFOX, ÉVÊQUE D'ANGÉLOPOLIS ET GOUVERNEUR DU MEXIQUE

Quelques années après, notre Vénérable était nommé par le roi, gouverneur du Mexique. On sait qu'à cette époque les hommes d'Eglise étaient souvent appelés à remplir des charges civiles. On lui offrait là, d'ailleurs, un poste de confiance et de dévouement, car il importait de réparer dans ce malheureux pays les maux dont l'avait accablé la mauvaise administration de ses vice-rois. Et pour donner plus de crédit au nouveau gouverneur, il fut nommé en même temps évêque d'Angélopolis.

Dès qu'il eut reçu ses Bulles, Jean de Palafox fut sacré à Madrid, le 27 décembre 1639, à l'âge de trente-neuf ans; il s'embarqua à Cadix le jour du Vendredi-Saint 1640 et arriva à Vera-Cruz le 23 juin de la même année.

Ici s'ouvre le théâtre des grands travaux et des tribulations du serviteur de Dieu. Don Palafox s'attacha avant tout à bien remplir ses devoirs d'évêque. Son premier soin fut d'achever la construction d'une cathédrale qui avait déjà coûté tant d'argent qu'on l'appelait *l'église d'argent*. Il fonda ensuite un Petit Séminaire pour assurer le recrutement du clergé. N'ayant point de palais épiscopal, il acheta et donna à ses successeurs les locaux que ses prédécesseurs avaient loués jusqu'à lui.

Ses libéralités s'étendaient sur tout son diocèse; il fit réparer à ses frais plus de cinquante églises et de nombreux hôpitaux et fonda plusieurs monastères; enfin, dans toutes les nécessités publiques, il répandait avec profusion ses revenus en faveur des pauvres.

Le diocèse d'Angélopolis mesurait cent trente-six lieues du Nord au Midi et plus de soixante-dix de l'Orient à l'Occident. Il fallait pour le parcourir traverser de vastes solitudes, des montagnes escarpées, par des sentiers bordés de précipices. Palafox visita à cheval ce grand diocèse au prix de fatigues inimaginables. Les Espagnols avaient coutume de se faire porter par des esclaves, surtout dans les chemins difficiles; mais le saint prélat ne voulut jamais souffrir que des hommes lui rendissent ce service.

Dans chaque village, il assemblait tous les Indiens, leur faisait d'abondantes aumônes, les interrogeait sur le catéchisme et les instruisait avec une patience et une bonté admirables.

Souvent, après avoir donné la confirmation à plus de mille Indiens dans une après-midi, il écoutait encore les confessions jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Comme gouverneur civil, il avait à corriger bien des désordres; il fallait rappeler au devoir les premiers hommes du gouvernement dont la cupidité n'avait pas de borne, les ecclésiastiques livrés aux passions du siècle, et des religieux qui se prévalaient de leurs privilèges et de leurs immunités pour contester les droits légitimes de l'évêque. Tous ces hommes rebelles à la voix du prélat se conjurèrent contre lui. Dieu le prévint en divers temps et de diverses manières pour le disposer aux croix qui devaient exercer sa patience. Un homme recommandable par ses vertus lui disait souvent : « Monseigneur, Dieu veut que vous soyez un saint, non pas en peinture, mais en relief, un saint travaillé au ciseau et au marteau. »

PERSÉCUTIONS ET ÉPREUVES

Le comte de Salvatierra lui ayant succédé comme gouverneur civil, les ennemis de Palafox, qui ne le redoutaient plus désormais, commencèrent contre lui une guerre acharnée.

Ceux dont l'évêque eut le plus à souffrir furent quelques religieux, qui, dans la défense de leurs privilèges, semblent avoir dépassé, de bonne foi peut-être, les bornes de la justice et de la charité.

Les choses en vinrent même à ce point qu'un recours à Rome fut décidé et que, en attendant la décision de la cour pontificale, Palafox se vit obligé pour le bien de la paix de se retirer dans les montagnes. Laissons-le parler lui-même dans une lettre qu'il écrivit au Pape du fond de sa solitude :

« Ayant résolu, dit-il, de sauver l'Etat par ma fuite ou au moins d'adoucir la rage de mes ennemis, en portant le poids de leur fureur, plutôt que de permettre qu'il tombât sur mon peuple qui en était innocent, je recommandai mon troupeau au Roi éternel des âmes, je ne gardai que deux de mes officiers, mon confesseur et mon secrétaire; je renvoyai tous mes domestiques par divers chemins, afin que cette confusion de différentes routes empêchât mes ennemis de découvrir le lieu où je serais caché; je pris la fuite dans les montagnes et je cherchai dans la compagnie des scorpions, des serpents et autres animaux venimeux dont ce pays est infesté la sécurité et la paix. Après avoir passé vingt jours en danger de perdre la vie, et si dépourvu de toute nourriture que nous n'avions souvent pour mets et pour boisson que le seul pain de l'affliction et l'eau de nos larmes, nous trouvâmes enfin une petite cabane où j'ai été caché pendant quatre mois. »

En effet, il se trouva un jour réduit à n'avoir qu'un morceau de pain et un œuf à partager avec ses compagnons. Plein de confiance en la Providence, il disait : « C'est maintenant que je parais véritablement évêque, et non quand j'avais bonne table et lit moelleux. »

La cabane dont il parle était une petite maison de campagne très éloignée d'Angélopolis, qui appartenait à don Jean de Salas, gentilhomme qui voulut le suivre dans sa fuite. On entrait dans la chambre qu'il occupait, non par la porte qui était murée, mais par une espèce de fenêtre qu'on couvrait d'un tableau pour mieux le cacher.

Malgré les accusations de ses ennemis, l'estime que les diocésains de Palafox avaient pour lui ne fit que grandir pendant son exil volontaire, et tous soupiraient vers le retour de leur bien-aimé pasteur. Le Pape et le roi d'Espagne, informés des événements, donnèrent raison à Palafox, et celui-ci put enfin rentrer triomphalement dans sa ville épiscopale.

UNE JOURNÉE DU VÉNÉRABLE PALAFOX, ÉVÊQUE D'OSMA

Quelque temps après, notre Vénérable était rappelé en Espagne et nommé à l'évêché d'Osma. Cette translation fut, de la part du roi d'Espagne, un moyen de le soustraire à la fureur de ses ennemis et en même temps une marque de son estime pour le prélat qu'il voulait placer sur un siège plus voisin de la cour.

C'est à Osma qu'il joignit plus parfaitement encore les exercices de la vie intérieure aux fonctions pastorales et qu'il mit le comble à ses vertus. Il couchait sur la paille tout vêtu, et, pendant son repos, il tenait une grande croix de bois entre ses bras. Il se levait de grand matin, donnait une heure à l'oraison, et en sortait plein de lumières pour composer les ouvrages admirables qu'il nous a laissés. Ce travail durait jusqu'à 7 heures; il entrait alors dans sa chapelle pour se préparer à la célébration des saints mystères.

Entre 8 et 9 heures, il faisait ouvrir sa porte et donnait audience à tous ceux qui se présentaient. Cette audience, qui durait au moins deux heures, l'empêchait d'assister à l'office des chanoines, et il ne se rendait à la cathédrale qu'après sexte, pour y réciter le rosaire.

Pendant le dîner, qui avait lieu à midi, un chapelain faisait la lecture. Après les grâces, auxquelles il ajoutait toujours une prière pour les morts, suivait la récréation pendant l'espace d'une heure. Il allait ensuite dans sa chapelle prendre une rude discipline. A 2 heures, il récitait vêpres et complies, ajoutant quelques autres prières de dévotion qui consistaient en partie dans l'office de la Très Sainte Vierge et l'office des morts.

Entre 3 et 4 heures, il donnait audience aux officiers de la curie épiscopale, se rendait ensuite à l'église avant matines et y passait ce temps en prière, après quoi il retournait aux soins de son ministère et répondait aux lettres qu'il avait reçues.

Une demi-heure avant le souper, on sonnait la cloche pour la prière en commun, et tous les gens de la maison s'assemblaient dans la chapelle, où un prêtre lisait le sujet de méditation. Le prélat soutenait la ferveur des assistants par de pieuses exhortations, puis, après l'acte de contrition récité en commun, il leur donnait sa bénédiction. et chacun retournait à son office ou se rendait à table. La lecture s'y faisait en commun, comme à midi. La récréation du soir durait jusqu'à ce que les domestiques qui couchaient dans son appartement eussent soupé, après quoi il se retirait, prenait une dernière discipline et priait encore longtemps avant de se mettre au lit.

Outre les aumônes communes qu'il faisait distribuer chaque jour, il choisissait douze pauvres, tous les jeudis, pour leur donner à dîner. Chacun d'eux avait son couvert, un pain de deux livres et une entrée de fruits, selon la coutume espagnole. Le prélat les servait lui-même et les entretenait familièrement des vérités du salut.

ZÈLE ET VERTUS DE PALAFOX
SA DÉVOTION A L'ENFANT JÉSUS ET A LA SAINTE VIERGE

L'obligation d'instruire les fidèles regarde principalement les évêques, comme premiers pasteurs des âmes. Don Palafox s'acquitta avec ferveur du devoir de la prédication et de l'administration des sacrements. Il visitait en personne son diocèse, prêchait et faisait le catéchisme dans toutes les paroisses, était assidu à entendre les confessions et à administrer la confirmation. Pendant le Carême, il prêchait tous les vendredis matin dans sa cathédrale; les mercredis et dimanches, dans l'église des Carmes déchaussés.

Son zèle lui suggérait toutes sortes de moyens propres à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il établit dans les églises du diocèse d'Osma la coutume de réciter tous les jours le rosaire à deux chœurs. Il commença par la cathédrale, mais le Chapitre trouva d'excellentes raisons pour le détourner de son projet. Le prélat, animé d'une sainte confiance, fit faire par un habile sculpteur la statue de saint Dominique en habit de chanoine régulier; il fit dorer toute la stalle que le Saint avait occupée pendant qu'il était

chanoine d'Osma, et y plaça cette statue pour exciter, par la vue du Saint, la dévotion des chanoines. Tous les jours, en sortant du chœur, lorsque les chanoines se retiraient chez eux, il entrait avec ses familiers dans la chapelle de la Sainte Vierge pour y réciter le rosaire. Son exemple entraina bientôt les chanoines auxquels se joignirent beaucoup de pieux fidèles.

Palafox avait une statue de Jésus enfant, vêtu en pasteur, de la hauteur d'un pied, dont on lui avait fait présent en Flandre. Ce petit pasteur était l'objet de sa plus tendre affection, il le portait dans tous ses voyages dans une corbeille ornée de fleurs. Tant qu'il se servit d'un carrosse pour ses visites, c'était l'Enfant Jésus que l'on y faisait entrer le premier et il lui donnait la droite : « C'est, disait-il, la place qu'il a dans mon cœur. » Ayant vendu son carrosse par esprit de pauvreté, il faisait porter le petit Jésus avec ses ornements pontificaux. Sa dévotion envers lui croissait de jour en jour à la vue des prodiges qu'il opérait. Il le présentait aux malades pour les consoler, les animer à la patience, et souvent même pour recevoir de lui, avec la guérison de l'âme, celle du corps.

Pendant son séjour au Mexique, le Vénérable avait commandé à un sculpteur indien, encore idolâtre, une statue de la Très Sainte Vierge. Cet ouvrier la fit si belle et si achevée, qu'en étant lui-même surpris, il se convertit et demanda le baptême, disant qu'il ne savait point comment il avait pu se former l'idée de cette statue et qu'il était impossible qu'une image qui lui paraissait si belle ne fût celle de la Mère du vrai Dieu.

MORT DE DON PALAFOX — SA CAUSE DE BÉATIFICATION

Le 19 juin de l'année 1659, le saint prélat, pénétré du sentiment de sa fin prochaine, écrivit son testament. Le même jour, il dut s'aliter par suite d'une forte fièvre ; mais ce n'était encore qu'une première alerte : il reprit ses forces pour quelque temps. Il profita de ce répit pour se dépouiller de plus en plus, voulant avoir la consolation de mourir dans la parfaite pauvreté de Jésus-Christ crucifié. Il répétait souvent : « Qui laisse peu en ce monde emporte beaucoup dans l'autre vie, et qui laisse beaucoup n'emporte rien ou emporte très peu. »

Au mois de septembre de la même année, la fièvre l'ayant repris, il demanda le saint Viatique. Lorsque le cortège entra dans sa chambre, il se leva malgré sa faiblesse, et se prosterna devant Notre-Seigneur. Il fit ensuite signe à son secrétaire de lire à haute voix la profession de foi écrite et signée de sa main. La lecture de cet acte excita la plus vive émotion dans tous les cœurs. Le secrétaire fut souvent obligé de s'interrompre au milieu des larmes de tous les assistants.

Le troisième jour après cette cérémonie, les médecins commencèrent à désespérer de la vie du Vénérable. Lui-même leur dit : « Je touche à ma fin, il ne faut plus différer de me donner l'Extrême-Onction, car je veux la recevoir en plein jugement. »

Il se fit étendre tout habillé sur son lit et répondit avec une grande présence d'esprit aux prières du rituel. Le jour de la fête de saint Michel, un redoublement de fièvre l'affaiblit extrêmement. Il s'écria tout à coup : « Au secours, au secours! » On lui demanda ce qu'il désirait. « Qu'on m'apporte, dit-il, l'image de l'Enfant Jésus et de sa Très Sainte Mère. » On les lui apporta, et, les embrassant tendrement, il étendait la main et répétait souvent : « Sors, sors d'ici, maudit esprit; que cherches-tu auprès de moi, puisque je tiens Jésus et Marie à qui j'ai donné mon cœur? Qu'on prenne de l'eau bénite et qu'on la jette çà et là! » En même temps il indiquait de la main les endroits où il fallait en répandre. Ce combat fut assez long et il en sortit vainqueur; il parut ensuite avec un visage plus serein et dans un grand repos d'esprit.

La fièvre le consumait; on lui présenta des biscuits, du sucre rosat et un verre d'eau. Il prit le sucre, et, se tournant vers l'image de Jésus, il dit : « Seigneur, je vous l'offre et m'en abstiens par amour pour vous. » Il fit la même chose pour les biscuits. Prenant ensuite le verre d'eau, il dit en le regardant avec une sorte de plaisir : « Seigneur, soyez béni, vous qui avez créé cet élément et qui l'avez élevé à ce haut point d'honneur d'en faire l'instrument de la première grâce qui nous fait vos enfants. Heureuse l'âme qui serait aussi pure que cette eau, puisque ce fut sous la forme de cet élément que vous fites connaître à votre serviteur François quelle doit être la pureté de ceux qui aspirent au saint ministère que j'ai eu l'honneur d'exercer, tout indigne que j'étais.

» O belle eau, ta clarté fait mon accusation et ta pureté ma condamnation! »

A l'entendre ainsi parler, on croyait qu'il boirait avec plaisir le verre d'eau, mais il le rendit en disant : « Seigneur, je vous sacrifie cette eau, quoique la soif que je souffre soit extrême; celle que vous avez soufferte pour moi sur le Calvaire était incomparablement plus grande. » C'est dans ces sentiments qu'il expira, entre midi et 1 heure, le premier jour d'octobre de l'an 1659, âgé de cinquante-neuf ans, dont vingt passés dans l'épiscopat.

Le renom de sainteté du serviteur de Dieu poussa le roi catholique Charles III à écrire au pape Clément XIII pour solliciter la béatification du pieux évêque. Sa demande fut accueillie favorablement, et la cause de don Palafox fut introduite en cour de Rome. Un premier décret concernant l'orthodoxie du serviteur de Dieu et déclarant sa cause introduite fut rendu en date du 27 août 1766. Depuis lors, le procès de béatification est resté suspendu en raison des vives controverses qu'il suscita, controverses au milieu desquelles ses adversaires eux-mêmes ne mirent jamais en doute la sainteté de sa vie et la droiture de ses intentions.

SOURCES CONSULTÉES

Vie du vénérable Palafox, Cologne, 1766. — *Vita del venerabile Giovanni Palafox, tradotta dall' edizione francese del MDCCLXXII*, Venise, 1773. — *Décrets pontificaux relatifs à la cause du vénérable Jean Palafox.*

LES SAINTS ANGES

Fête le 2 octobre.

Y A-T-IL DES ANGES? — CE QUE C'EST QU'UN ANGE

Y a-t-il des anges? Sans doute. Les démons, dont les œuvres ne révèlent que trop l'existence, sont des anges, bien que des anges mauvais, c'est-à-dire des anges qui, au moment de l'épreuve à laquelle ils furent soumis, après leur création, se révoltèrent contre Dieu. Mais, heureusement, il en est d'autres qui demeurèrent fidèles. Ce sont les bons anges. Ils ont apparu, nous le verrons tout à l'heure, bien des fois à l'homme, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament.

«La philosophie nous enseigne qu'il n'y a pas de saut dans la nature, ni de rupture dans la chaîne des êtres. Toutes les créatures, visibles à nos yeux, se superposent les unes aux autres. De degré en degré, tout vient aboutir à l'homme. L'homme est évidemment plus parfait que la créature purement matérielle, puisque, s'il est matière par son corps, par son âme il est esprit. Mais, quel abîme immense encore entre lui et Dieu! Il convient donc qu'il y ait au-dessus de l'homme un être purement spirituel, qui comble le vide existant entre un esprit enchaîné à la matière, et l'être souverainement spirituel qui est Dieu : c'est l'*ange*, mot qui signifie *messager* ou *envoyé*, parce que les anges sont les ambassadeurs de Dieu vers nous.

Les anges sont des esprits, c'est-à-dire des créatures incorporelles douées d'intelligence et de volonté.

Ils n'ont point de corps, ils sont, par conséquent, incapables d'exercer aucun acte de la vie sensitive et végétative. Pourtant, de l'air ou de tout autre matière déjà existante, ils peuvent se former des corps et leur donner une figure ou une forme accidentelle. *Lorsque j'étais avec vous,*

disait l'ange Raphaël à Tobie, *je paraissais boire et manger, mais je faisais usage d'aliments invisibles.*

Il faut donc prendre dans un sens figuré ce que l'Ecriture Sainte nous dit de la face et des ailes des anges.

De la spiritualité de leur nature, il suit que les anges sont incorruptibles, c'est-à-dire qu'ils ne connaissent ni la maladie, ni les faiblesses de l'enfance, ni les infirmités de la vieillesse. Leur beauté, beauté merveilleuse, parce que, dans la chaîne des êtres, ils sont près de la source même de toute beauté, qui est Dieu, conserve toujours son éclat.

Et leur intelligence, qui en dira l'étendue ? Pour eux, le ciel et la terre n'ont rien de caché dans l'ordre naturel, et depuis qu'ils sont confirmés en grâce, ils connaissent la plupart des vérités de l'ordre surnaturel.

De la spiritualité des anges naît encore leur agilité. Dans l'homme, le mouvement de l'âme est gêné par les organes; en un clin d'œil, l'ange peut être dans un lieu, puis dans un autre, sans que les corps opaques puissent lui faire obstacle, pas plus que les corps diaphanes n'arrêtent les rayons du soleil. Rien, quand il s'agit d'exécuter les ordres de Dieu, ne peut défier leur puissance sur le monde comme sur l'homme. L'histoire nous raconte comment ils transportèrent la maison de Marie à Nazareth en Dalmatie, et de la Dalmatie à Lorette, où elle reçoit aujourd'hui les hommages du monde catholique; et l'Ecriture nous apprend comment un ange mit à mort dans une nuit tous les premiers-nés des Egyptiens, comment un ange encore mit en pièces cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib, roi d'Assyrie. Pourtant, les anges ne peuvent forcer la volonté de l'homme à se déterminer contre son gré, pas plus qu'ils ne connaissent, en vertu de leurs lumières naturelles, ses pensées secrètes. *Dieu seul a dans sa main le cœur du roi, et seul il connaît ses secrets.* Mais les anges peuvent inspirer de bonnes pensées. Demandons-le leur.

COMBIEN SONT-ILS ? — CHŒURS DES ANGES

Combien sont-ils ? Il est difficile de les compter. Job se demande avec étonnement si cela est possible. Leur nombre, en effet, dépasse notre imagination. Sainte Françoise Romaine, favorisée de révélations spéciales sur ce point, les vit sortir des mains de Dieu comme la neige qui tombe serrée sur la terre aux premiers jours de l'hiver; et quand les auteurs inspirés, comme Daniel, saint Jean, après leurs visions, veulent indiquer le nombre des anges, ils ne parlent que de millions et de centaines de millions, c'est-à-dire que leur nombre est incalculable.

Puisqu'ils sont si nombreux, il faut nécessairement qu'il y ait un ordre établi entre eux : le monde angélique n'est pas la République... Et, en effet, point là de confusion, mais une harmonie parfaite, résultant de la subordination mutuelle de ces êtres spirituels, suivant leur degré de perfection. C'est ce qu'on appelle la *hiérarchie*.

Saint Thomas en compte trois, dont chacune comprend trois chœurs ou Ordres différents, qui sont comme l'aristocratie, la bourgeoisie et le peuple dans ces bienheureuses principautés du ciel, que la jalousie ne trouble jamais, parce que les derniers sont humbles, et qu'il n'est pas d'orgueilleux parmi les premiers : les orgueilleux sont en enfer.

De là donc, les neuf chœurs des anges dans une triple hiérarchie. Saint Grégoire-le-Grand les classe ainsi : dans la première hiérarchie, les Séraphins, les Chérubins et les Trônes; les Dominations, les Principautés et les Puissances dans la seconde; enfin, dans la troisième, les Vertus, les Archanges et les Anges.

Magnifique armée que nous allons voir en mouvement.

ANGES ASSISTANTS — ANGES ADMINISTRATEURS

Relativement à leur dignité et à leurs fonctions, les Anges se divisent en anges *assistants* et en anges *administrateurs*. Les premiers, qui composent la première hiérarchie, considèrent en Dieu même la raison des choses à faire, et les manifestent aux anges inférieurs, chargés de les exécuter : ce sont les Séraphins, les Chérubins et les Trônes.

Les Séraphins ou *ardents* sont ainsi appelés, parce qu'ils sont tout brûlants d'amour pour Dieu. Demandons-leur de faire descendre en nos cœurs une étincelle de ce feu céleste qui les embrase.

Les Chérubins possèdent la plénitude de la science. Demandons-leur de nous donner la science de Dieu, sans laquelle toute autre science n'est rien.

Les Trônes, éblouissants de beauté, intiment les ordres de Dieu aux anges inférieurs. Demandons, pour ceux qui sont chargés de diriger, la sagesse dans le commandement.

Les Trônes finissent la hiérarchie des anges assistants, et les Dominations, qui indiquent et commandent ce qu'il faut faire, commencent celles des anges administrateurs. Les Principautés sont princes des nations, qu'ils conduisent à l'exécution du plan divin.

Les Puissances sont chargées d'ôter les obstacles à l'exécution des ordres de Dieu, de combattre l'influence des mauvais anges sur les peuples.

Les Vertus exercent leur empire sur la création matérielle. C'est une croyance fort ancienne et très raisonnable, que le mouvement des astres est réglé, dirigé, maintenu par ces intelligences supérieures, intermédiaires puissants entre Dieu et ses œuvres.

La terre, la mer, les eaux ont leurs anges.

Il y en a aussi qui président à la vie des plantes et des animaux.

L'erreur des anciens qui peuplaient les eaux et les forêts de divinités secondaires, de génies, de nymphes et de satyres, n'était que l'altération de cette notion traditionnelle des anges proposés aux forces de la nature, à toutes les manifestations de la vie.

Ceci, bien entendu, n'est pas article de foi, mais une pieuse croyance.

Les Archanges remplissent des missions auprès des hommes; ils veillent, sous le commandement de saint Michel, à la garde de l'Eglise en général et de chaque Eglise en particulier, de chaque ville et de chaque communauté.

Enfin, les anges du dernier chœur de la dernière hiérarchie, n'ajoutant rien à leur fonction commune d'envoyés, s'appellent tout simplement *anges*. C'est parmi eux que sont pris les anges gardiens des hommes, ces fidèles paranymphes de notre âme, comme les appelle saint Bernard, cette abeille vigilante, comme parle saint Anselme, qui s'empresse, dans son vol de la ruche, qui est le ciel, vers les âmes qui sont les fleurs; chaste

essaim, qui ne connaît point de souillure et obéit avec empressement.

L'ANGE GARDIEN

La théologie nous apprend que tous les hommes ont un ange gardien. Rien de plus naturel. L'homme, dans la vie présente, s'avance vers la patrie, mais, dans son chemin, sont cachés bien des pièges, il rencontre bien des dangers. On donne des guides à des hommes qui doivent suivre un chemin peu sûr; de même tout homme doit avoir, pendant tout le cours de son voyage, un ange pour guide et pour gardien.

Le père donne un maître à son fils pour cultiver son esprit, former son jugement, modérer ses passions, le conduire sagement, en un mot. Nous sommes les enfants de Dieu. Notre Père céleste connaît l'aveuglement de notre esprit, les faiblesses de notre volonté, la malice des démons qui nous environnent, le grand nombre de périls auxquels nous sommes exposés, et il nous donne pour tuteurs et pour guides ces esprits célestes qui sont nos frères aînés.

Les païens avaient imaginé des divinités préposées à la garde des enfants et un de leurs philosophes a dit que le maître des dieux donne à chaque homme, dès le moment de sa naissance, un génie pour l'initier aux mystères de la vie. « Pour nous, dit Tertullien, nous croyons que ce sont les bons anges. » — « Oui, à chacun de nous, ajoute Origène, est présent un bon ange, qui nous dirige, nous gouverne, nous corrige, et expose à Dieu nos prières. »

Mais à quoi s'étendent leurs soins? A toutes les circonstances de notre vie, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Gardiens fidèles, les anges ne nous quittent jamais en cette vallée de larmes. Pendant notre sommeil même, ils sont là, veillant sur nous. « Ils entrent et sortent avec nous », dit saint Augustin.

Qu'il n'y ait donc rien en nous que de saint. « Je considère souvent mon ange gardien, disait un Père du désert, mon ange gardien qui est toujours à mes côtés, qui m'assiste dans tous mes besoins, et qui écrit, après chacune de mes actions, la manière dont je l'ai faite. Cette vue me pénètre pour lui d'un religieux respect, et fait que je suis toujours attentif à ne rien dire et à ne rien faire qui puisse lui déplaire. »

C'est qu'en effet, témoins de toutes nos actions, les anges seront, au jour du jugement, nos défenseurs ou nos accusateurs, suivant la nature de nos actes.

LEURS BIENFAITS — HISTOIRES VRAIES

Qui pourra jamais dire les bienfaits dont ils nous comblent?

Ils viennent à notre secours à l'heure du danger. Dieu a résolu de détruire Sodome. La veille du dernier jour de cette ville infâme, Loth, le juste Loth, reçoit chez lui deux anges sous la figure de deux jeunes hommes. La foule qui environne sa maison demande à grands cris ces étrangers. Loth refuse. On l'attaque avec violence, il va être écrasé par cette multitude impie; mais les anges frappent d'aveuglement ceux qui sont dehors, depuis le plus petit jusqu'au plus grand.

« Tous ceux qui sont à toi, disent les anges à Loth, fais-les sortir de cette ville, car nous allons détruire ce lieu par ordre de Jéhova. » Comme Loth différait, le lendemain, à la pointe du jour, les anges le pressaient: « Lève-toi, prends ta femme et tes deux filles si tu ne veux périr avec cette cité du crime. » Les quatre justes furent conduits par les anges hors de la ville et préservés ainsi de la mort. »(*Genèse*, XIX, 15-17.)

Hérode, voyant qu'il s'était rendu agréable aux Juifs par la mort de l'apôtre saint Jacques, fit mettre saint Pierre en prison. Le prince des apôtres y était gardé par seize soldats. Cependant, l'Eglise était en prières pour demander la liberté du Vicaire de Jésus-Christ. Or, la nuit même du jour où il devait comparaître devant les juges, tandis que ce saint apôtre dormait chargé de chaînes, entre deux soldats, et que les autres gardaient la porte de la prison, l'ange du Seigneur apparut tout éclatant de splendeur, réveilla saint Pierre et lui dit de se lever; et aussitôt ses chaînes tombèrent de ses mains. Il suivit l'ange aux portes de la prison qui s'ouvrirent d'elles-mêmes. L'envoyé de Dieu, l'ayant conduit jusqu'au bourg le plus voisin, disparut. Alors saint Pierre, revenu comme d'un profond sommeil, s'écria: « Maintenant je suis assuré que le Seigneur a envoyé un ange pour me tirer des mains d'Hérode et me soustraire à la fureur des Juifs. » (*Actes*, XI.)

« Non, je ne subirai point de souillure, disait sainte Agnès, au préfet de Rome, Symphronius, qui la menaçait de lui arracher la couronne de sa virginité, je ne subirai point de souillure, parce que j'ai un gardien de mon corps, l'ange du Seigneur. » Et, en effet, cet ange punit de mort la sacrilège audace du fils de Symphronius, qui avait voulu réaliser ce criminel dessein.

Les anges nous protègent contre les obstacles que nous rencontrons dans le chemin du salut: ils nous défendent contre les démons. Sara avait vu successivement ses sept maris mis à mort par celui qui est homicide dès le commencement, *mais l'ange Raphaël s'empara du démon et l'enchaîna dans le désert de la Haute-Egypte.* (*Tob.* VIII, 3.)

Ils nous soutiennent dans nos tentations, nous fortifient dans nos faiblesses, nous consolent dans nos afflictions, nous animent dans nos découragements.

Voici Agar, cette pauvre servante, qu'Abraham vient de chasser: elle est dans un désert brûlant; son fils, son cher Ismaël va périr. « Je ne verrai point mourir mon enfant », s'écrie-t-elle; et le laissant sous un arbre, elle va s'asseoir au loin pour pleurer. Or, Dieu, dit l'Ecriture, entendit la voix de l'enfant et l'Ange de Dieu appela du ciel Agar, lui disant: « Que fais-tu, Agar? Ne crains point, car Dieu a ouï la voix de l'enfant. Lève-toi, prends l'enfant et tiens-le par la main: car je le ferai devenir un grand peuple. » Et Dieu ouvrit ses yeux, et elle vit une source d'eau: elle alla et remplit le vase, et donna à boire à l'enfant.

Elie, le prophète, a pris la fuite devant la fureur d'Achab: il s'en va jusqu'à Bersabée, puis, de là, il s'avance à travers le désert d'Arabie. Après une journée de marche, découragé à la vue de la décadence de son peuple, il s'assied sous un génévrier et prie Dieu de le laisser mourir. « C'est assez, ô Eternel, dit-il, prenez mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères. » Epuisé de fatigue, il s'endort, et voilà que l'ange de Jéhova le touche et lui dit: « Levez-vous et mangez. » Elie regarde, et voit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mange, il boit, et il s'endort de nouveau. L'ange, revenant une seconde fois, le touche encore et lui dit: « Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. » Elie se lève, mange et boit, et, ainsi fortifié, marche quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, Horeb.

Les anges nous inspirent de saintes pensées. Ne les contristons point par nos résistances.

Ils offrent à Dieu nos prières. Voilà pourquoi Raphaël disait à Tobie : « J'ai présenté à Dieu tes supplications ». « L'ange de l'oraison, dit Tertullien, vient recueillir nos prières,» et saint Jean nous les représente montant de la main de l'ange jusqu'au trône de Dieu. Ils offrent encore nos aumônes, font valoir nos bonnes œuvres et recueillent jusqu'à nos désirs et nos pensées.

Mais qui pourrait dire avec quelle joie ils portent à Dieu les larmes du repentir et les travaux de la pénitence. C'est alors que s'élève au milieu d'eux un cri d'allégresse: « Enfin ! ce rebelle endurci a rendu les armes ! Cette tête superbe s'est humiliée !... »

Le pèlerinage est terminé; la mort arrive, elle va frapper sa victime. L'ange défend, dans ce moment terrible, celui qu'il a protégé depuis son berceau ; il l'encourage contre le désespoir, le remplit d'une crainte salutaire contre l'orgueil et la présomption, l'éclaire et le fortifie contre les difficultés de la foi et fait naître en son cœur des sentiments de componction et de pénitence.

L'âme abandonne-t-elle le corps, l'ange la suit jusqu'au tribunal de Dieu ; il se tient près d'elle pour plaider sa cause. Est-elle condamnée, son ministère est fini. Cette âme descend-elle en Purgatoire, son ange la visitera, la consolera; le jour enfin où elle sera purifiée, il la portera au ciel.

Le corps lui-même est l'objet de ses soins. Un tyran cruel fit jeter dans la mer les restes précieux de l'illustre diacre saint Vincent; mais, avertis par les anges du ciel, des mariniers vinrent le prendre et lui donnèrent la sépulture. Les anges confient aux flancs du Sinaï le corps de sainte Catherine; les anges, comme jadis pour le pape saint Clément, précipité au fond de la mer, font un mausolée dans le Tage, où l'on avait jeté le corps de sainte Irène, martyre de la chasteté.

NOS DEVOIRS

Tant de charité nous oblige, et naturellement la reconnaissance, le respect et l'obéissance s'imposent à chacun de nous.

Reconnaissance à leur charité... Quelles actions de grâces ne dut pas rendre saint Pierre à l'ange qui le délivra de la prison d'Hérode ! Notre ange nous rend les mêmes offices. « L'ange, disent les Actes, parut en présence de Pierre et se tint près de lui. » Il se tient aussi près de nous. « Une brillante lumière illumina sa prison. » Notre ange nous éclaire. Nous sommes, comme Tobie, aveuglés par la fiente d'hirondelle, c'est-à-dire par les biens de ce monde, qui nous quittent au moment de la mort comme les hirondelles en hiver.

Notre ange nous rend la vue. Il frappa Pierre au côté pour l'éveiller; il nous tire de notre torpeur spirituelle et du sommeil du péché. Il dit à Pierre : « Lève-toi ! » et, en même temps, il brise ses chaînes. Notre ange nous aide à nous relever en éloignant les obstacles qui nous retiennent dans le mal. Ouvrons donc souvent les yeux de l'esprit pour le considérer près de nous et dire comme Tobie: « Quelle récompense lui donner pour tant de bienfaits? » Il ne veut autre chose que de pieux désirs, des pensées saintes, de bonnes œuvres.

Reconnaissance, mais aussi respect. « Ne soyez pas si hardi, disait saint Bernard, de faire en présence de votre ange ce que vous ne feriez pas en ma présence. » Honorons aussi les anges gardiens de notre prochain. C'était autrefois dans le midi de la France la coutume de saluer l'ange gardien des personnes qu'on rencontrait, en leur disant: « *Bonjour, Monsieur et la compagnie!* » la personne fût-elle seule.

Saint François de Sales avait grand soin de se recommander aux anges gardiens des villes et des villages où il allait. Lorsque cet infatigable apôtre conférait avec les hérétiques, il saluait leur bon ange. Quand il prêchait, il faisait une longue pause après l'*Ave Maria*, promenant ses regards sur tous les points de l'auditoire, et, un de ses chanoines lui en ayant un jour demandé la raison: « Je salue, lui répondit-il, l'ange de chacun de mes auditeurs et le prie de préparer le cœur de ceux dont il a la garde: J'ai reçu de très grandes faveurs par cette pratique. »

Soyons, de plus, obéissant à notre ange. « Voilà que j'enverrai mon ange devant vous, disait le Seigneur sous la loi ancienne à son peuple choisi, afin qu'il vous précède et vous garde dans le chemin; qu'il vous introduise au lieu que je vous ai préparé. *Respectez-le et écoutez sa voix.* » (Ex., XXIII, 20.)

Pour encourager la dévotion à l'ange gardien, les papes ont attaché de grandes indulgences à la prière suivante : *Angele Dei, qui custos es mei, me tibi commissum pietate superna, hodie et quotidie illumina, custodi, rege, guberna.* C'est-à-dire : « Ange de Dieu, qui êtes mon gardien, la divine Providence m'a confié à votre sollicitude. Aujourd'hui et tous les jours de ma vie, éclairez-moi, protégez-moi, dirigez-moi, gouvernez-moi. Ainsi soit-il. »

On gagne ainsi les indulgences suivantes :

1° *Cent jours d'indulgence* chaque fois qu'on récitera cette prière avec un cœur contrit ;

2° *Indulgence plénière* aux conditions ordinaires (confession, communion et visite d'une église) pour ceux qui la récitent chaque jour de l'année, matin et soir ;

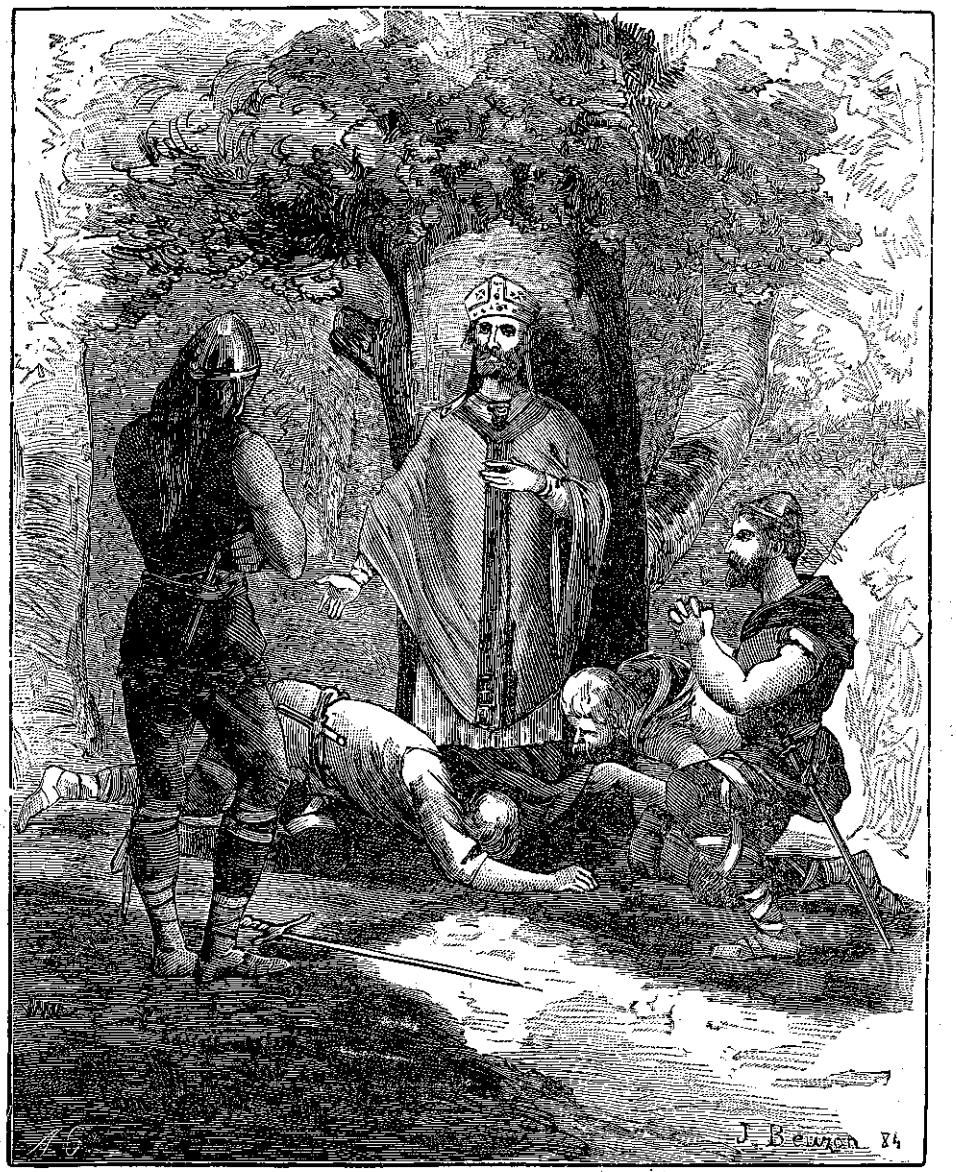
Indulgence plénière à l'article de la mort pour ceux qui l'auront récitée fréquemment pendant la vie. (Pie VI, 2 octobre 1795 et 20 septembre 1796.)

Pie VII, le 15 mai 1821, a confirmé toutes ces indulgences en ajoutant une *indulgence plénière* aux conditions ordinaires, *une fois par mois*, pour ceux qui réciteront la même prière une fois par jour du mois.

SAINT LÉGER, ÉVÊQUE D'AUTUN

MARTYR

Fête le 2 octobre



Trois des bourreaux de saint Léger se jettent à ses pieds pour lui demander pardon.

L'ENCENSOIR ET L'ÉPÉE

Le glorieux Léodégar (ou Léger) naquit vers l'an de grâce 615, en une famille illustre.

De bonne heure, nous le voyons livré, encore enfant, avec son frère Warein qui partagera avec lui les palmes d'un commun martyre, au roi Clotaire II, pour être nourri à la table royale parmi les jeunes Francs rassemblés au palais.

Cependant, le jeune Franc montrait plus de goût pour l'encensoir que pour l'épée; il préférait l'étole des clercs au baudrier des chevaliers. Sa mère le comprit, et elle n'hésita pas à le retirer de la cour pour le confier à l'un de ses frères,

Diddo, évêque de Poitiers. Diddo fondait sur son neveu les plus grandes espérances; il le plaça dans son école cathédrale. « Ce fut là, dit un de ses contemporains, que l'âme de l'adolescent s'abreuva à longs traits aux sources de la doctrine, pour en épancher plus tard, dans les cœurs qu'il enseignera, les effusions plus douces que le miel. »

Léodégar, en peu de temps, devint un modèle accompli de sainteté et de vertu. Les portes du sanctuaire s'ouvrirent devant lui. Heureux de devenir plus étroitement son père, Diddo le reçut aux marches de son trône, et lui donna, avec la tunique de lin et la couronne cléricale, sa part dans l'héritage du Seigneur.

A vingt ans, par un privilège spécial, il fut consacré diacre. Peu après, son mérite monta si haut, qu'il fut fait archidiacre.

Poitiers vit alors un grand spectacle : c'était dans une ville accoutumée aux fêtes de l'éloquence chrétienne, les foules se pressant autour de la chaire qui résonnait encore du nom de saint Hilaire, et suspendues aux lèvres d'un archidiacre de vingt ans. Un avenir des plus brillants s'ouvrait devant lui. Ce fut pourtant alors que Dieu lui fit entendre la parole du prophète : « Je le mènerai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur. » Destiné à devenir le père de beaucoup d'âmes, il lui fallait pour dernière initiation la forte discipline du cloître.

SAINT MAIXENT — LE DÉSERT

En descendant de Poitiers, vers les grandes solitudes de l'Océan, il est, à l'occident de la ville, une vallée déserte que baigne la Séparis. Là s'élevaient, à l'époque de saint Léger, quelques cellules sans nom, rangées autour d'un tombeau de martyrs. Un noble enfant de la Septimanie, saint Maixent, était venu le premier se cacher dans ce désert. Quelques moines de Saint-Hilaire, fuyant devant les bandes d'Attila, s'étaient unis à lui. Saint Maixent était mort quand Léodégar arriva. A peine admis parmi les serviteurs de Dieu, il vit ses frères s'agenouiller devant lui, le nommer Père et le conduire à la cellule de leur abbé, récemment appelé à Dieu. Léodégar ne céda qu'après y avoir été contraint par son oncle Diddo, qui conservait toujours sur le monastère quelques droits de paternité.

Sous son gouvernement, l'humble maison religieuse qui prit le nom de Saint-Maixent reçut un développement considérable. Ce fut lui qui y introduisit la règle de saint Benoît, et il voulut s'y soumettre comme le dernier des moines. Souvent, en cette solitude ignorée, les anges et les pauvres de Dieu virent le fils des leudes, le frère des comtes, l'allié des rois, s'en allant aux champs avec les instruments du pâtre et du colon, et usant à la peine ses bras qui naguère s'étendaient sur les peuples et qui bientôt soutiendront le sceptre des rois. Après six années de retraite, Léodégar se trouva prêt pour les épreuves : Dieu l'arracha à cette solitude où il goûtait le bonheur. « Heureux, dit-il, je l'étais, puisque j'avais ce qui suffit à Dieu et à l'ange, la paix et l'amour. »

SAINT LÉGER ET SAINTE BATHILDE

Il arriva donc un jour dans le désert des hôtes illustres, des grands du siècle, des troupes d'hommes d'armes. Jamais, depuis le lendemain de la victoire sur Alaric, où Clovis avec ses Francs était venu s'agenouiller aux pieds de saint Maixent pour bénir avec lui le Dieu de Tolbiac, la solitude de la Séparis n'avait vu autant d'émoi.

Mais voici qu'à leur tour les étrangers sont aux pieds de Léodégar; ils lui offrent d'échanger son gouvernement monastique contre l'administration de trois royaumes. Le bruit de son mérite était venu jusqu'au palais, et Bathilde, reine et veuve, avec ses trois enfants, appelait le concours de sa sagesse. Léodégar résista d'abord de toutes ses forces, mais Bathilde avait fait appuyer sa demande des puissantes recommandations de Diddo et des évêques de France, et l'humble moine dut gravir les marches du trône.

Bathilde appelait saint Léger au palais, principalement pour se décharger sur lui du plus grave objet de sa sollicitude, l'éducation de ses fils; il se dévoua avec amour à son œuvre et prépara pour sa patrie un demi-siècle de bonheur.

Sainte Bathilde put dès lors se livrer, sous la main habile de Léodégar, à toutes les réformes nécessaires dans le royaume. « Cette rose de Saxe, dit un chroniqueur, plantée au milieu des lis, leur rendra une odeur suave, et les comblera d'un bonheur incomparable. »

Elle mit la main à toutes les grandes choses de son temps; au clergé qu'elle régularisa, à l'épiscopat qu'elle glorifia par des saints, aux monastères, à la royauté qu'elle affermit, en concentrant son prestige et sa force. Mais, derrière cette ferme administration, apparaît l'incomparable ministre, saint Léger. Bientôt sainte Bathilde se verra obligée de s'en séparer, mais il demeurera toujours de loin son plus fidèle conseiller.

SAINT LÉGER, ÉVÊQUE D'AUTUN

L'Eglise d'Autun, fondée par des disciples de saint Polycarpe, était bouleversée : deux Francs se disputaient à la pointe de la lance le pouvoir épiscopal : dans la mêlée, l'un des compétiteurs fut frappé de mort, l'autre s'enfuit, poursuivi par la malédiction publique. Les troubles s'étaient répandus partout, et toute la province était en feu.

Bathilde, dont la vigilance avait l'œil ouvert sur toute la France, se hâta de ramener la paix. Au milieu de ces superbes Burgondes encore à demi barbares, il fallait un homme de grand ascendant, de nom illustre, de race conquérante, habitué au commandement : Léodégar fut choisi.

Son premier soin, en prenant possession de la chaire de saint Rhétice, fut d'appeler à son secours la sagesse des nombreux évêques réunis pour sa consécration. Il assembla un Concile dont quelques canons sont parvenus jusqu'à nous. Il s'attacha surtout, au commencement de son épiscopat, à faire fleurir dans son diocèse la vie monastique. Ce sage administrateur formulait ainsi nettement cet axiome de philosophie sociale, que nos âmes priant dans la solitude ne sont pas inutiles au monde : qu'il faut, dans la balance de Dieu, un contrepoids aux crimes des nations. L'œuvre de saint Léger n'était pas facile; il s'agissait de rassembler dans un même bercail une population diverse de mœurs, de langue, de sang et de nom. Pour consommer cette œuvre de conciliation, il employa le plus persuasif de tous les langages, les œuvres de charité et le dévouement épiscopal. Il peupla la ville de monuments chrétiens, remplaça les idoles d'Odin et de Teutatès par la croix du Christ, et fit de cette ville (riche en trésors et en volupté selon l'expression de Tacite), une cité chrétienne parfaite.

EBROÏN — SAINT LÉGER GOUVERNE LA FRANCE

Au moment où Léodégar quittait le palais, sainte Bathilde allait bientôt s'éloigner aussi.

Un barbare, Ebroïn, était parvenu, à force d'intrigues, à la mairie du palais. L'éloignement de Léodégar ne fit que favoriser son ambition. Habile à dissimuler, il feignait d'avoir les mains liées, pillait, massacrait, égorgeait et puis rejetait sur sainte Bathilde l'odieux de ses crimes. Sa première victime fut l'évêque de Paris, Sigobenand, conseiller de la reine : les autres, après lui, furent bientôt gagnés, Léodégar seul l'effrayait du fond de la Bourgogne, mais il ne désespérait pas de pouvoir l'atteindre.

Toutes ces violences coupables jetaient la reine en d'inextricables angoisses. Impuissante à punir, incapable de faiblir, Bathilde résolut de se venger en reine. Sa régence touchait à sa fin : elle se retira. Ebroïn semblait au comble de ses vœux, il était seul maître du palais. Deux enfants, Childéric et Clotaire, régnaient en Austrasie et en Neustrie; Bathilde et Léodégar étaient loin. Mais il lui manquait ce qui consolide les trônes, la religion. Aussi, toute sa fortune commencée avec lui s'éteindra avec lui.

Ebroïn ne put se dissimuler l'importance de Léodégar au centre de la Bourgogne, derrière les remparts d'Augustodunum. Il suffisait que les Burgondes se déclarassent pour la Neustrie ou pour l'Austrasie, et l'un des deux royaumes serait vaincu. Aussi, à la mort de Clotaire, roi de Neustrie, Ebroïn s'empressa de proclamer, au mépris des droits de Childéric son frère, le plus jeune des fils de sainte Bathilde, Théodoric, roi de Neustrie. Pour mieux assurer sa victoire, il fit publier, au nom du roi, un édit défendant aux Burgondes de venir au palais. Mais les Burgondes, bravant les ordres du tyran, se soulevèrent et vinrent s'unir aux Austrasiens pour proclamer Childéric roi de Neustrie et d'Austrasie.

Ebroïn, vaincu, mendia un asile au pied des autels. Grâce à la généreuse intervention de Léodégar, on ne lui imposa qu'une sainte et magnifique prison, la grande abbaye de Luxeuil. Par peur ou par calcul, Ebroïn fit plus : il accepta l'habit monastique et la tonsure cléricale.

Théodoric partagea le sort d'Ebroïn : il fut relégué à Saint-Denis; mais le jeune roi renversé soutint plus noblement sa chute.

LES LOIS DE L'ÉGLISE

Childéric se trouvait ainsi avoir trois royaumes à gouverner. Il fallait, pour les maintenir en paix, un bras plus puissant que le sien. Childéric le reconnut, et il appela à son aide son ancien maître, Léodégar. L'œuvre était difficile, en ces temps d'orage; mais Léodégar se dévoua pour sa patrie, il dépensa tout ce qu'il avait de sagesse, de force et de génie administrateur, « et révéla, dans toute sa virilité, selon l'expression de son biographe, cet *homme* céleste que le monde mérovingien, déjà vieilli et appesanti par le vice, ne pouvait supporter. » Il voulut d'abord mettre la maison du roi en règle avec les lois de l'Eglise.

Childéric, au mépris des saints canons, avait épousé Bilchilde, la fille de son oncle. Saint Léger l'en blâma hautement. C'était le blesser dans ses affections les plus vives. Childéric, au lieu d'écouter le Saint, voulut le renvoyer en son Eglise; il alla même jusqu'à s'égarer dans des pensées de meurtre. Les choses en étaient venues à tel point que Léodégar devait, ou par connivence faiblir à son devoir, ou rompre avec scandale. Il n'hésita pas et se retira.

Le jeune roi, cependant, se repentit bientôt d'avoir ainsi éloigné son maître et son aide indispensable. C'était un usage, parmi les rois francs, de célébrer la Pâque dans une des villes royales; or, Childéric voulant réparer l'injure faite à son ancien maître, choisit, pour l'année 673, la cité d'Autun. Léodégar fut très touché de cette considération, mais il demeura inflexible. Cette fermeté n'allait pas aux conseillers du roi. Ils imaginèrent d'accuser l'évêque d'un complot contre le roi. Childéric, violent et irréfléchi, eut bientôt accueilli tous ces bruits. Il jura qu'il en voulait finir avec lui.

La nouvelle en vint aux oreilles de Léodégar. Au jour de la mort du Sauveur, le saint Pontife ayant fait à Dieu le sacrifice de sa vie, voulut tenter un dernier effort pour ramener Childéric. Il alla le trouver et lui parla en père. Cette liberté chrétienne, au lieu de calmer le fougueux Mérovingien, l'irrita à un tel point qu'il porta la main à ses armes, et si la crainte de Dieu ne l'eût retenu, il eût frappé l'élu du Seigneur.

Il refusa le lendemain d'assister aux saints mystères, et, au lieu de se rendre à la basilique, il se retira dans son palais, et passa les veilles saintes en festins scandaleux.

La nuit suivante était la grande nuit où s'accomplissaient les merveilles de la Pâque : le baptême des catéchumènes, la réception des pénitents. On était encore au baptistère, à la clarté de mille flambeaux, au milieu des parfums de l'encens et des chants enflammés des néophytes, répétant l'hymne à l'Agneau de Dieu, quand une troupe d'armes envahit la basilique. Childéric est à leur tête, agitant un glaive : « Léodégar, Léodégar, s'écrie-t-il. — Me voici, répond l'imperturbable pontife, s'avançant avec majesté. — Le roi demeure interdit, cette vue lui rappelle les souvenirs de son enfance, et il sort, sinon converti, du moins apaisé.

LUXEUIL

Au sortir de la cérémonie, Léodégar vint trouver le roi, et il essaya de le convaincre, mais ce fut en vain. Il voulut, du moins, lui épargner un épouvantable sacrilège, et il quitta Autun pour aller s'enfermer à Luxeuil. Saint Léger y rencontra Ebroïn, « moine par l'habit et non par le cœur. » Il y avait longtemps que Léodogar lui avait pardonné; Ebroïn vint se jeter à ses pieds, afin de pouvoir mieux le trahir dans la suite.

Léodégar retrouvait à Luxeuil tous les souvenirs de Saint-Maixent : ses frères dans le Christ, les fêtes et les chants du désert. On y respirait un air d'héroïsme et de vaillance : le secret de cette force, l'âme de Luxeuil, c'était le *Laus perennis*. Trois cents moines, partagés en divers chœurs, mêlaient jour et nuit leurs voix aussi infatigables que celles des anges, au chant des collines éternelles. Ce fut là que Léodégar se prépara à la dernière phase de sa vie, à son long martyre. Plus d'une fois, pendant ce temps, Childéric avait frémi. Léodégar, enfermé à Luxeuil, était comme un reproche continuel adressé à son cœur. La main de Dieu ne tarda pas à châtier le monarque infidèle : Childéric périt avec son épouse Bilchide et son fils Dagobert, dans une partie de chasse.

La France se trouvait alors dans la plus cruelle situation : les peuples, habitués à tourner leurs regards vers les maisons de Dieu, attendaient de Luxeuil le salut de la patrie : une députation de Burgondes partit pour Luxeuil, afin de ramener le glorieux captif.

Au moment où Léodégar partait pour revoir son Eglise, les portes de Luxeuil s'ouvraient à un autre exilé. Ebroïn sortit, mais il n'avait

point cru devoir jeter encore le masque ; s'armant de son titre de moine pour en imposer au peuple, il réunit autour de lui ses complices.

A peine rentré dans sa ville épiscopale, saint Léger, voulant mettre un terme aux maux de la France, proposa aux leudes et aux évêques de reconnaître pour roi légitime successeur du trône, Théodoric, le dernier enfant de sainte Bathilde. Il lui fallait le consentement d'Ebroïn : il avait lieu d'y compter puisque, trois ans auparavant, l'ancien maire du palais s'était déclaré en faveur du jeune prince. Léodégar se rendit aussitôt à Paris et fit proclamer Théodoric. Le peuple l'accueillit avec enthousiasme ; une mairie du palais fut créée avec Leudèse, et une majorité alliée au nouveau pouvoir.

LE RÉVEIL DU LION

Ebroïn était humilié du triomphe de Léodégar et blessé dans sa puissance. Il s'était retiré, avec sa famille, dans les déserts de l'Austrasie, afin de nouer plus fortement ses intrigues dans l'ombre et de se venger par où il avait succombé, par une surprise. Théodoric, l'année même de son élévation au trône, vint passer l'hiver dans sa villa de Novientum, sur les bords de Seine-et-Oise. Ebroïn crut le moment favorable pour exécuter son dessein et le surprendre sans défense.

Au cœur de l'hiver, réunissant ses complices, il jeta son habit de moine et tomba inopinément sur Novientum au milieu de la nuit. Il taille en pièces les gardes royaux, poignarde Leudèse et s'empare de Théodoric. Poussant même sa cruauté jusqu'à la démence, il fit promener, au travers de la France, un enfant, qu'il décora du grand nom de Clovis. Il lança ses émissaires partout, forçant les peuples à se prosterner devant son fantôme de roi, ravageant les provinces, déshonorant l'épiscopat, inspirant partout la terreur : « Ebrémer (c'était le nom qu'il avait pris après avoir jeté le froc), disent les chroniques du temps, poussait alors, comme un lion au milieu de bêtes fauves, des rugissements qui faisaient trembler toute la terre des Francs. »

Un seul homme restait debout devant Ebroïn, Léodégar.

Ce fut là désormais l'unique point de mire de ses coups. Pour en finir plus tôt, il réunit une puissante armée et vint camper sous les murs d'Autun : la ville n'en fut pas surprise ; elle était prête au combat. Le saint évêque lui-même, avait rangé en ordre de bataille, contre les ennemis, toutes les milices dont il disposait.

Bientôt, la ville fut attaquée par un assaut général ; on combattit vaillamment jusqu'au soir : le lendemain, 26 août, jour anniversaire du martyre de saint Symphorien, un enfant d'Autun, ses ennemis entrèrent.

Une dernière fois, Léodégar alla se prosterner dans sa basilique. Comme les martyrs allant à la mort, il se fortifia par la participation au pain et au vin eucharistiques, dit adieu à ses enfants, et s'avança, revêtu des ornements pontificaux, au-devant de ses bourreaux.

Malgré les cris du peuple, demandant leur évêque, Léodégar fut conduit à la partie orientale de la ville, sur les flancs de la montagne, Là, il eut les yeux arrachés des orbites creusées avec des pointes de fer rougies au feu.

LONG MARTYRE — LA PRIÈRE DES VIERGES

Ebroïn livra ensuite son prisonnier aveugle à Waimes, l'un de ses officiers, pour être conduit en Champagne : il ordonna qu'on le menât au fond d'un bois, qu'on fît courir le bruit qu'il s'était noyé et qu'on lui élevât un tombeau pour mieux tromper les peuples, tandis qu'on le laisserait mourir de faim. Mais Dieu renouvela pour le Saint le miracle d'Elie : il demeura longtemps dans le désert et, à la fin, il fut trouvé vivant.

La nouvelle du miracle parvint bientôt aux oreilles d'Ebroïn ; sa fureur se ralluma ; mais des années s'étaient écoulées depuis, les évêques avaient repris leur ascendant au palais, et le temps n'était plus où le glaive seul faisait la loi. Ebroïn voulait cependant à tout prix se défaire de son ennemi. Il l'accusa d'avoir trempé, avec son frère Warein, dans le meurtre de Childéric : des témoins furent achetés et les deux frères condamnés à mourir.

Warein, attaché à un poteau, battu de verges, demeura ferme jusqu'au bout, et périt sous une grêle de pierres.

Léodégar eût désiré finir sa vie avec son frère ; Ebroïn, comme s'il l'eût compris, différa sa mort. Il aurait entrepris, selon le témoignage de ses contemporains, de porter sa victime au désespoir, à force de tortures lentes et aiguës : il eut voulu en prolongeant ses souffrances, lui faire endurer des tourments éternels. Il ordonna donc qu'on le jetât dans une piscine et qu'on le traînât, les pieds nus, sur les pierres aiguës et tranchantes : qu'on lui coupât les lèvres, qu'on lui déchirât le visage et qu'on lui arrachât sa langue. Les lèvres déchirées, les pieds ensanglantés, la langue mutilée, les yeux arrachés, Léodégar n'avait plus pour lui que Dieu ; et Dieu, qui entend le langage des cœurs, qui n'a pas besoin du bruit des lèvres, consola son serviteur.

Lassé et vaincu, Ebroïn appela un noble personnage qu'il croyait des siens, Waning, et lui confia le martyr, se réservant pour un autre temps la fin de ses cruautés. Plus d'une fois, il s'est rencontré sous l'habit de geôlier des âmes compatissantes que Dieu envoie dans les cachots, comme autrefois les anges. Waning était un de ces anges de paix. Converti récemment à la religion chrétienne, il avait fondé sur les rivages de la Manche, dans une de ses propriétés, un monastère de vierges. Ce fut à ce monastère de Fécamp qu'il confia son dépôt sacré.

Dès que le glorieux martyr eut entendu les voies angéliques des vierges consacrées à Dieu chantant les psaumes, il recouvra l'usage de la parole.

La foule accourut au pied de la chaire de cet apôtre aveugle, sans langue et sans lèvres.

LA PALME

Depuis deux ans, Léodégar vivait sur les plages de l'Océan. Ebroïn ordonna de l'exécuter.

Le comte d'Artois, Robert, envoya quatre de ses gens qui conduisirent Léodégar dans la forêt de Sarcing, auprès d'Arras. Après avoir longtemps erré sans trouver un endroit favorable à leur entreprise, ils s'arrêtèrent ; le Saint leur en désigna un, et, empruntant une parole du divin Maître : « Ce que vous êtes venu faire, faites-le promptement, leur dit-il, accomplissez le vœu du méchant. »

A ces mots, trois de ses bourreaux tombèrent à genoux, lui demandant pardon et baisant sa robe ; mais le quatrième, nommé Wadhard, demeura debout, l'air féroce.

L'homme de Dieu ayant donné sa bénédiction à ses meurtriers, tendit la gorge ; Wadhard lui trancha la tête. C'était le 2 octobre de l'an 678.

SAINT GÉRARD DE BROGNE

BÉNÉDICTIN, REFORMATEUR MONASTIQUE AU Xe SIÈCLE

Fête le 3 octobre.

Saint Pierre, accompagné de saint Paul et de saint Eugène, indique à saint Gérard l'emplacement et la dimension d'une basilique élevée sur les ruines de l'ancienne abbaye de Brogne.

PREMIÈRES ANNÉES — CHASSE — VISION

Le bienheureux abbé Gérard naquit à Staves, petit village situé sur le territoire de Namur, sous l'empereur Charles le Gros, c'est-à-dire, au commencement du xe siècle. Il était fils du comte Stance, de la famille des ducs d'Austrasie, et de Plectrude, sœur d'Etienne, évêque de Tongres. Dès son enfance, ses parents le formèrent aux rudes exercices de l'art militaire, comme il convient aux enfants des princes; malheureusement, ils négligèrent beaucoup la culture de son intelligence. Mais le noble enfant suppléa, par une ferveur et une application bien rares à son âge, aux défauts de son éducation. Il aimait à visiter les églises pour y entendre la parole de Dieu, à laquelle il s'efforçait ensuite de conformer sa conduite. Le monde n'avait pour lui aucun attrait : servir Dieu en tout et partout, tel était l'unique objet de sa jeune ambition.

Un jour, le comte de Namur, Bérenger, vint à passer par Staves. Le jeune Gérard lui fut offert pour vivre au palais et y commencer le métier des armes. Sa bravoure, sa prudence, son dévouement au comte, et par-dessus tout sa fidélité à Dieu, le firent remarquer entre tous. On admirait la sagesse profonde de cet adolescent, le charme de sa noble figure, la douceur de sa parole. Sa vigueur corporelle, son adresse, son courage furent signalés dans plusieurs expéditions guerrières. Mais la vie des camps n'altérait en rien sa grande pureté; il restait chaste, humble, assidu à la prière, et avait grand soin de fuir les mauvaises compagnies. Son unique préoccupa-

tion était d'établir le règne de Dieu parmi ses compagnons d'armes, et de faire honorer le nom du Christ en toute occasion ; aussi disait-on de lui, qu'il était revêtu d'une armure invincible, c'est-à-dire, qu'il avait le casque de la foi, la cuirasse de la justice, le glaive de la parole de Dieu, et enfin le bouclier inexpugnable du droit et de l'équité.

Le comte Bérenger ne tarda pas à apprécier tant de belles qualités réunies, et il en fit son ami et son compagnon assidu ; il voulut l'avoir sans cesse à ses côtés, aussi bien dans la tranquillité du palais que sur les champs de bataille. Les exercices du corps, la chasse, cette image de la guerre, étaient, on le sait, fort en honneur chez les princes francs. Bérenger partageait les prédilections de sa race ; et, en un jour solennel, il partit pour la chasse dans la forêt de Marlaigne, emmenant avec lui son fidèle Gérard, qui n'était pas moins passionné que lui pour ces sortes d'exercices. Or, sur le soir, le comte rassembla ses gens pour rentrer à Namur ; mais, cette fois, Gérard manquait à l'appel. Pendant que ses compagnons, tout entiers aux vanités du monde, poursuivaient avec une fougue belliqueuse les bêtes fauves de la forêt, notre jeune chasseur, guidé par la Providence qui lui réservait de plus hautes destinées, s'était arrêté près d'un oratoire en ruines, dans le coin le plus reculé du bois. C'était tout ce qui restait de l'ancienne abbaye de Brogne, bâtie autrefois en ce lieu par Pépin d'Héristal qui aimait à s'y retirer lorsqu'il venait chasser dans la forêt voisine. Il y avait deux siècles que cet oratoire avait été consacré au culte divin par saint Lambert, évêque de Liège, l'héroïque martyr de la morale chrétienne qui ne craignit pas de dire la vérité aux puissants de ce monde, et mourut victime des fureurs d'Alpaïde, femme illégitime de Pépin d'Héristal. Au jour de cette consécration, la pierre de l'autel avait laissé couler une huile miraculeuse.

La mort du comte Stance, son père, laissait Gérard seul maître de ce domaine. Le pieux héritier, voulant honorer ces lieux témoins d'un si grand miracle, avait fait venir un prêtre pour y célébrer les saints mystères, et c'était pour y assister qu'il s'était séparé de la troupe du comte de Namur. Or, dit l'hagiographe, dans la nuit qui précéda l'auguste sacrifice, comme il s'était endormi sur les pierres du sanctuaire désert, il vit se dresser devant lui trois hommes revêtus de robes éclatantes. *C'étaient saint Pierre et saint Paul*, les deux colonnes de l'Eglise, et ils était accompagnés de *l'illustre martyr saint Eugène* qui fut, dit-on, disciple de saint Denys et premier évêque de Tolède. Il serait ensuite revenu dans les Gaules et aurait souffert le martyre au village de Deuil, près de Paris. Le prince des apôtres semblait marquer avec une baguette d'or, qu'il tenait à la main, l'emplacement et la dimension d'une basilique. Puis, revenant vers Gérard : « Hâte-toi, lui dit-il, de bâtir une église en ce lieu, de la manière et de la forme que je viens de t'indiquer ; car bientôt, mon cher fils Eugène doit venir y fixer sa demeure. » Le voyant n'avait même jamais entendu prononcer le nom du glorieux confesseur de la foi ; mais, dit le chroniqueur, saint Pierre se chargea de lui procurer ce précieux trésor, et la vision disparut.

AMBASSADE — VOCATION

Gérard s'empressa d'accomplir les ordres qu'il avait reçus d'en haut, et, peu de temps après, il achevait les constructions d'un nouveau monastère. Brogne relevé de ses ruines, était transformé en une vaste abbaye de chanoines réguliers, et le petit oratoire était devenu une superbe basilique, en l'honneur de Marie, des saints apôtres Pierre et Paul et de saint Jean-Baptiste. Le généreux fondateur dota le monastère de toute sa fortune patrimoniale, champs, bois, pâturages avec tous leurs droits, telle qu'il la possédait en héritage.

L'église était donc bâtie ; des clercs y chantaient jour et nuit l'office divin ; seul le corps de saint Eugène manquait encore. Mais saint Pierre allait aussi accomplir sa promesse.

Or, il advint qu'en l'an 917, le comte Bérenger chargea son illustre ami d'une mission auprès du prince Robert, fils du comte Robert le Fort et frère du roi Eudes qui avait régné entre Charles le Gros et Charles le Simple. Le Saint, ayant laissé à Paris ceux qui l'accompagnaient, alla seul loger à l'abbaye de Saint-Denys, résolu de passer la nuit en prières près du tombeau où repose le glorieux apôtre des Gaulois. Pendant que tout dormait dans la nature, Gérard veillait et priait avec ferveur. Puis les moines, devançant la lumière du jour, se rendirent au chœur pour y célébrer l'office divin. Notre pèlerin écoutait attentivement la louange de Dieu, et voici qu'il entend les religieux invoquer dans leurs litanies saint Eugène martyr. A ce nom, il tressaille de joie et se croit au terme de ses recherches. L'office terminé, il va trouver les moines et leur demande quel était ce Saint. « C'est, disent-ils, le premier évêque de Tolède et un disciple de notre glorieux patron saint Denys. » Gérard verse alors un torrent de larmes, et, prosterné à deux genoux, il les supplie de lui donner les reliques du saint martyr. Mais, d'une commune voix, tous refusent. « C'est Dieu lui-même, disent-ils, qui nous a envoyé Eugène pour patron. Les miracles sans nombre qu'il opère chez nous le prouvent assez. » Mais comme s'ils eussent voulu tempérer la dureté de ce refus, ils lui font entendre que s'il veut se faire moine à Saint-Denys, ils pourront peut-être lui accorder ce qu'il demande.

Gérard, un peu rassuré par cette dernière proposition, se retira néanmoins fort consterné. Diverses pensées agitaient son esprit ; mais laissant bientôt échapper un profond soupir : « Que faisons-nous, s'écria-t-il, ô mon âme ! Pourquoi aimons-nous encore le monde et sa vanité ! pour quelle récompense ? Sa gloire ne passe-t-elle pas comme l'ombre qui se dissipe, ou le torrent qui s'écoule ? » Méprisant alors toutes ces choses périssables, Gérard conçut le projet de prendre rang dans l'armée du Seigneur et revêtir l'habit monastique.

GÉRARD SE FAIT MOINE — COMMENT ON DEVIENT SAVANT

Or, dit le chroniqueur, l'aurore commençait à jeter ses premiers rayons. Gérard, ayant terminé sa mission près du comte Robert, reprit en toute hâte le chemin de Namur. Bérenger le reçut avec l'affection d'un père pour son fils ; mais il découvrit bientôt qu'il ne prenait plus le même goût aux inutiles et bruyants passe-temps d'autrefois. Comme il lui en demanda la raison : « Prince, répondit Gérard, vous savez avec quel dévouement je vous ai servi depuis le jour où je suis entré dans votre milice ; partout j'étais à vos côtés. Maintenant donc, écoutez la parole de votre serviteur, ou plutôt de votre ami. Je vous demande la permission de servir désormais le Roi éternel dans une nouvelle milice ; car mon vœu le plus ardent est de servir Dieu dans un

monastère. — Seigneur Gérard, dit le comte en versant d'abondantes larmes, le meilleur des amis! quelle dure parole vous venez de prononcer. Votre demande me blesse au cœur; et si vous aviez préféré à mon amitié un roi ou un empereur quelconque, je le prendrais à injure, et rien, fût-ce même une armée, n'aurait pu vous arracher de ce palais. Mais puisque vous souhaitez devenir soldat du Roi des anges, je ne puis m'y opposer, puisque moi-même je n'en suis que l'humble vassal. » Puis, se jetant au cou de son ami, il lui dit un dernier adieu, et Gérard quitta pour jamais le palais de son ancien maître, pour venir s'enfermer dans l'abbaye de Saint-Denys.

Dès son entrée au couvent, il déposa immédiatement le ceinturon militaire pour revêtir la coule bénédictine et les livrées du Roi des cieux. On lui coupa les cheveux et la barbe, qui, selon une ancienne pratique, étaient consacrés à Dieu. Plus Gérard avait été élevé dans le monde, plus il voulut s'abaisser dans le monastère, et le fait suivant le prouve assez. Comme il avait négligé la culture de son intelligence dans la carrière des armes, et comme il sentait les suites malheureuses de l'ignorance, il demanda comme suprême faveur la permission de se livrer à l'etude. Il l'obtint, mais on s'aperçut bientôt qu'il ne connaissait même pas les simples éléments. Un moine fut chargé de lui apprendre l'alphabet comme à un enfant de cinq ans. Le noble élève fit si bien que, peu de jours après, il surpassait son maître dans les sciences divines et humaines. Comme une diligente abeille, dit l'hagiographe, il parcourait sans cesse le pré spirituel des Livres sacrés et des Saints Pères, allant de fleur en fleur pour en extraire le suc qu'il distillait ensuite dans la ruche de son cœur.

Il fit des progrès non moins merveilleux dans la perfection chrétienne; et, malgré les oppositions de son humilité, ses supérieurs l'obligèrent deux ans après à recevoir les premiers Ordres (924). Mais il fallut lui accorder ensuite cinq années entières pour se préparer à celui de la prêtrise, tant était grande l'idée qu'il s'était formée de la dignité sacerdotale. Il y avait dix ans qu'il menait la vie religieuse dans l'abbaye, quand il fut promu au sacerdoce par Adhelme, évêque de Paris.

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT EUGÈNE

Gérard, dont tout le désir consistait à faire la volonté de Dieu, crut alors que le moment était venu de retourner dans son pays pour y prendre soin de son église de Brogne. Mais il ne pouvait s'éloigner sans emporter avec lui les reliques de saint Eugène, et il réunit les religieux pour leur demander une seconde fois ce précieux trésor. L'homme de Dieu voulait obtenir de leur piété seule ce qu'il ne pouvait exiger à titre juridique, ni acheter au poids de l'or. Il commença donc par d'humbles prières, leur représentant avec larmes l'indigence de sa petite église de Brogne, comparée aux richesses de leur abbaye. D'ailleurs, leur terre n'en serait pas moins illustrée à jamais par le sang d'un martyr, et le patronage de saint Eugène resterait pour toujours acquis à ceux qui lui avaient donné les premiers la sépulture.

Son angélique visage, le miel de sa parole captivèrent toutes les âmes. Les moines de Saint-Denys, vaincus par la persuasion, non seulement accédèrent à sa demande, mais lui prêtèrent encore un concours empressé, et lui donnèrent un certain nombre de religieux pour l'accompagner. Gérard quitta donc l'abbaye emportant avec lui le corps du saint martyr (1), et l'autel portatif dont s'était servi saint Denys, le patron des Francs. La translation attira un concours immense; et le pieux cortège, ou plutôt cette magnifique ovation, décernée à un saint par une population qui ne l'avait jamais connu, même de nom, arriva ainsi au petit village de Couvin, à l'entrée du diocèse de Tongres. Une multitude immense, accourue de toutes les provinces de la Flandre, du Hainaut et du Brabant s'y trouvait réunie; aussi la translation de Couvin à Brogne fut-elle une véritable marche triomphale. Le précieux trésor fut déposé dans l'église que Gérard avait fait élever avec autant de zèle que de magnificence (18 août 930). C'est ainsi que saint Eugène, après avoir fécondé de son sang le sol des Francs, apportait aux habitants du Brabant son protectorat céleste.

Saint Gérard s'attacha dès lors à faire revivre dans son monastère la discipline et la ferveur des anciens jours. Voyant que les clercs qu'il y avait d'abord établis ne faisaient point leur devoir et ne voulaient aucunement changer de conduite, il les chassa et les remplaça par des religieux bénédictins qu'il avait amenés avec lui de Saint-Denys. Telle fut l'origine de la célèbre abbaye de Brogne, qui allait devenir un des foyers de la réforme monastique dans le nord de la France.

VOYAGE DE ROME — BIJOUX PERDUS ET RETROUVÉS

L'année suivante, saint Gérard voulut faire le voyage de Rome pour mettre son abbaye naissante sous la puissante protection du Saint-Siège, et pour solliciter du Pape une bulle nécessaire à l'exécution de ses plans.

Etienne VIII (929-931) siégeait alors sur le trône de saint Pierre. Le Pontife accueillit avec bonté ce fils dévoué de l'Eglise romaine. Il confirma les divers privilèges concédés à son abbaye par la munificence des précédents rois ou empereurs, et la prit sous la sauvegarde de l'immunité apostolique. Gérard, si paternellement secondé par l'autorité d'Etienne VIII, prit bientôt congé de ce Pontife, pour aller porter à son cher monastère de Brogne les privilèges pleins de consolation qu'il était venu chercher aux pieds du successeur des apôtres.

Le passage des Alpes offrait à cette époque les plus grands dangers. Le Saint prit la route de Mont-Joux, sur le sommet duquel un grand apôtre, saint Bernard de Menthon, devait, moins de trente ans plus tard, bâtir un monastère pour servir d'hospice aux voyageurs. Mais la Providence n'avait pas encore envoyé cet ange terrestre sur ces monts glacés, et notre pèlerin était exposé à plus d'un fâcheux incident. Ce fut en effet ce qui arriva. Une bête de somme, chargée de bijoux et de pierres précieuses destinés à orner la châsse de saint Eugène, roula tout à coup dans un affreux précipice. Le Saint n'en témoigna ni regret ni émotion, tant son cœur était détaché et soumis à toutes les dispositions de la Providence. « Dieu soit béni, dit-il à ses compagnons consternés, Dieu soit béni pour tous ses bienfaits! » Mais comme il avait coutume de dire que tout ce qui est rare nous est cher, il ne vou-

(1) L'abbaye de Saint-Denys ayant cédé plus tard (xvie siècle), à l'église de Tolède des reliques de saint Eugène, évêque et martyr, il est à présumer que saint Gérard n'en reçut qu'une partie, ou reçut les reliques d'un autre Eugène; il y a eu plusieurs martyrs de ce nom.

lait pas que tout fût perdu, et il envoya un de ses serviteurs chercher le trésor. A juger humainement des choses, l'animal devait avoir été déchiré et mis en lambeaux par les nombreuses pointes de rochers escarpés et aigus qu'il n'aurait pas manqué de heurter dans sa chute. Il n'en fut rien cependant, et l'animal fut trouvé debout, dans le même état qu'auparavant, sans porter la moindre marque de la plus légère blessure. Le Saint en bénit Dieu, et continua sans autre incident sa route jusqu'à Brogne.

GÉRARD RÉFORMATEUR — L'ABBAYE DE SAINT-GUISLIN

Cependant, le bienheureux Gérard, qui avait fui les honneurs du siècle, se vit bientôt poursuivi dans sa solitude par les hommages populaires rendus à son éminente sainteté. Il voulut se dérober à ceux-ci comme il s'était soustrait à ceux-là. Se voyant donc obsédé par la foule des peuples qui avaient recours à lui de tous les points du Hainaut, du Brabant et de la Lorraine, il s'était construit une cellule à l'écart pour y vivre en reclus et converser avec Dieu en toute liberté. Mais la divine Providence en avait disposé autrement et allait l'arracher à sa douce retraite. Le chasseur des bêtes fauves de la forêt de Marlaigne allait devenir chasseur d'âmes.

Un jour, il vit arriver à la porte de sa cellule des envoyés de Ghislebert, duc de Lorraine: « Saint Guislin est apparu à notre maître, disent-ils, et lui a ordonné de vous confier le soin de rétablir son abbaye.

Saint Guislin, venu d'Orient, avait jadis évangélisé une partie de la Belgique, et fondé dans le Hainaut une abbaye qui porta depuis son nom. Mais les Normands en avaient chassé les moines; des paysans avaient secrètement enlevé les reliques du saint fondateur, et quelques clercs mondains occupaient seuls la partie du monastère restée debout.

Ce fut un grand sacrifice pour Gérard de quitter sa retraite, mais, comprenant la volonté de Dieu, il se mit courageusement à l'œuvre. Les clercs refusent d'embrasser une vie plus parfaite, il les remplace par une colonie bénédictine, répare les ruines du monastère, retrouve miraculeusement les reliques de saint Guislin que les ravisseurs avaient cachées dans l'église de leur paroisse, et les fait rapporter en grande pompe.

DEUX GRANDS MIRACLES
ARNOUL LE GRAND, COMTE DE FLANDRE

L'abbaye de Saint-Guislin devint dès lors célèbre dans la contrée, et, grâce à son Abbé, elle y répandit avec la foi du Christ, la bonne odeur de toutes les vertus. Aussi Gérard ne put, pas plus qu'à Brogne, trouver la solitude en ce lieu que des miracles sans nombre désignaient à la reconnaissance des multitudes.

Une femme aveugle, du village de Boussu, près de là, se fit un jour conduire au monastère: « J'y viens chercher, disait-elle, la miséricorde de Dieu et celle de son serviteur Gérard. » Après la messe, elle demanda instamment qu'on lui apportât l'eau qui avait servi à purifier les mains du serviteur de Dieu. Elle s'en frotta les yeux, qui s'ouvrirent aussitôt à la lumière.

La nouvelle de ce miracle se répandit bientôt dans les pays voisins. Or, à cette époque, c'est-à-dire vers l'an 937, Arnoul le Grand ou le Vieux, ainsi nommé à cause de son grand âge (il mourut à quatre-vingt dix ans), avait succédé depuis quelques années à son frère Adolphe dans le comté de Flandre. Ce prince possédait d'immenses richesses, dit naïvement le chroniqueur, mais il ne se possédait pas lui-même. Il était, en effet, gravement malade de la pierre, et ne pouvait se résoudre à subir une opération douloureuse et non sans danger.

Déjà on désespérait de sa vie, quand un de ses serviteurs lui fit savoir qu'un thaumaturge venait de paraître dans ses Etats. Des messagers, envoyés en toute hâte, vont supplier l'homme de Dieu de venir à la cour de Flandre. Gérard accourut: « Confiez-vous en Dieu, dit-il, et répandez d'abondantes aumônes en expiation de vos péchés, car les maladies sont souvent le châtiment des crimes des hommes. »

Notre Saint ne se trompait pas. Arnoul retenait en son pouvoir plusieurs abbayes que son père, Baudouin le Chauve, avaient injustement extorquées. Et ce qui est peut-être plus épouvantable encore, il venait, l'année précédente, 943, de faire assassiner traîtreusement Guillaume Longue-Epée, duc de Normandie, dans la petite presqu'île de Picquigny, sur la Somme. Après trois jours de jeûnes et de prières, le serviteur de Dieu célébra la solennité de la messe, et fit communier le prince au sacrement du Corps de Jésus-Christ. A l'instant, il fut complètement guéri.

DERNIER VOYAGE — PUITS MIRACULEUX

Cependant, notre Bienheureux avançait en âge, et il fut divinement averti du jour où il quitterait la terre. Mais, jusqu'à la fin, il voulait s'acquitter avec le plus grand zèle des obligations nombreuses de ses importantes fonctions, et, avant de mourir, il fit une dernière visite à tous les monastères qui étaient sous sa direction, laissant à la tête de chacun d'eux un de ses plus fervents disciples pour y continuer son œuvre.

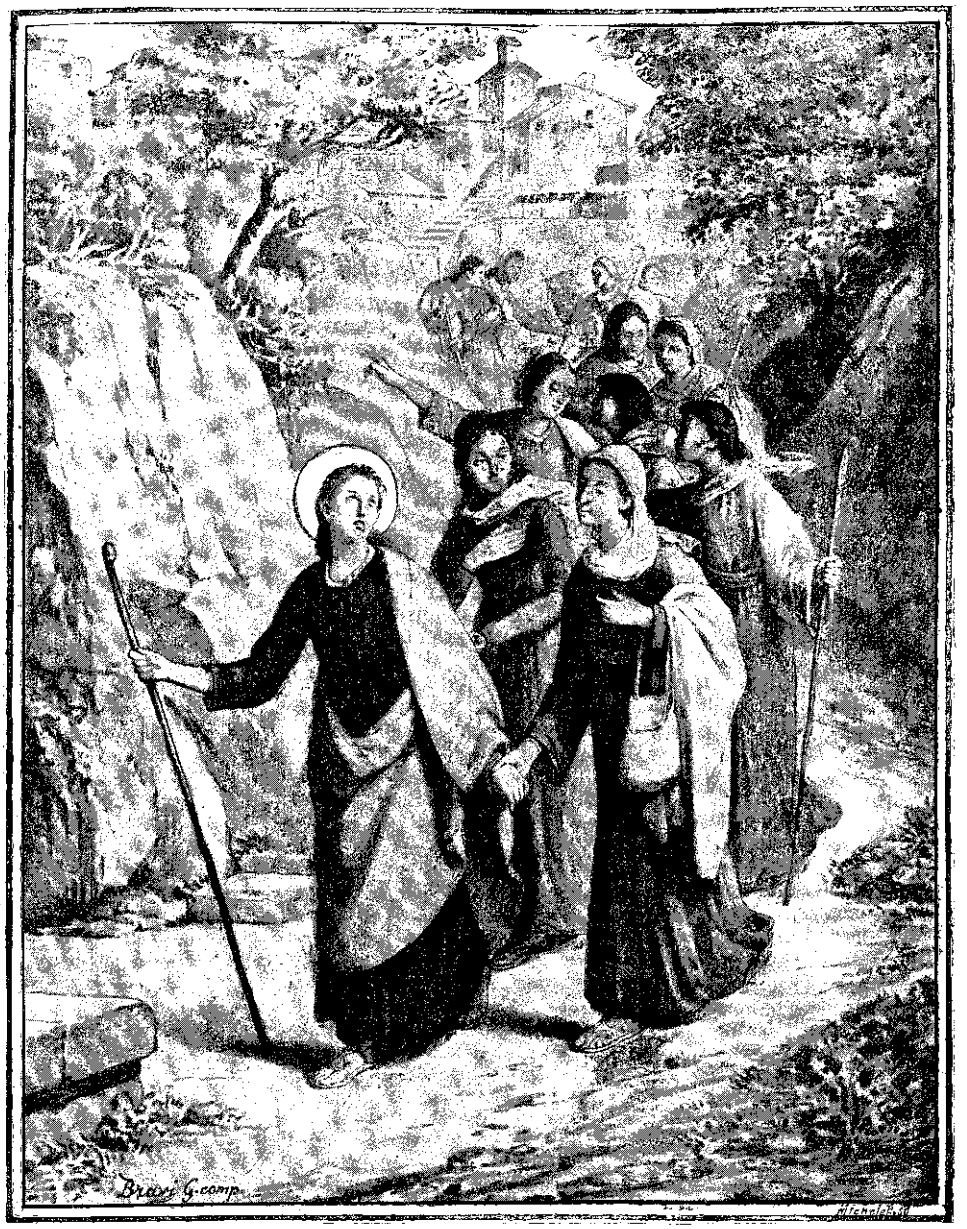
Or, dit l'hagiographe, pendant qu'il se dirigeait vers Marchiennes, sur les bords de la Sambre, la nuit le surprit dans la forêt qui précédait cette abbaye. Alors le Saint s'enfonça avec ses compagnons dans la profondeur du bois, pour y chercher un asile sous la voûte de quelque grand arbre. La journée ayant été longue et pénible, on prépara un modeste repas. L'homme de Dieu, assis au pied d'un chêne séculaire, bénissait chacun des mets, mais ne touchait à aucun. Comme ses disciples s'en étonnaient. « O mes bien-aimés, leur dit-il, vous n'avez pas de poisson, et c'est ma seule nourriture. » A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'un corbeau laissa tomber du haut de l'arbre un beau poisson sur les genoux du Saint. Celui-ci ne put rejeter ce don de la Providence, mais il n'en mangea que la moitié, et rendit le reste à l'oiseau pour nourrir sa couvée.

Le Saint entra ensuite à Marchiennes. Les religieux de cette abbaye, voyant son grand âge, le supplièrent de rester chez eux pour y terminer ses jours. « O mes enfants, leur répondit le Saint, il est une autre terre que j'ai choisie pour le lieu de mon repos. » Cette terre de prédilection était son cher monastère de Brogne, où il revint en effet quelque temps après pour s'étendre sur le lit où il devait mourir.

Enfin, le lundi 3 octobre de l'an 959, les anges emportèrent son âme bienheureuse en leur paradis. Au même moment, une source jaillit miraculeusement à côté du monastère, et devint le centre de merveilles sans nombre. « C'est ainsi, dit l'abbé Darras, que Dieu faisait éclore ces saintes fleurs de la solitude sur les champs désolés du X^e^ siècle. Si orageuse que puisse être une époque, il ne faut pas désespérer de son avenir quand elle produit des saints. »

SAINTE ROMAINE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 3 octobre.



Douze vierges apôtres, sainte Romaine en tête, vont dans les Gaules pour y prêcher la foi et verser leur sang.

UNE COMMUNAUTÉ DE VIERGES, AU PREMIER SIÈCLE DE L'EGLISE

Sous le pontificat du pape saint Clément, deuxième successeur de saint Pierre, l'Eglise romaine, après avoir donné au ciel tant de martyrs durant la persécution de Néron, voyait ses fils se multiplier de nouveau en nombre et en vertu. La princesse sainte Flavie Domitille, parente de sainte Pétronille, consacrait sa virginité à Jésus-Christ. D'autres jeunes chrétiennes, renonçant pour l'amour du Christ aux vanités du monde, embrassaient la croix et suivaient le même chemin, s'envolant comme des anges loin de la dépravation païenne.

C'est ainsi que douze vierges s'étaient réunies pour mener ensemble une vie de retraite et de prière. Elles s'exhortaient mutuellement à grandir tous les jours en l'amour de Dieu et à sauvegarder le beau lys de leur innocence.

Sainte Benoîte, fille d'un riche sénateur romain, les avait recueillies dans sa maison, et, comme elles, vivait dans tous les exercices de la plus solide piété. Parmi ces jeunes filles, ornées toutes des dons de la grâce et formées à l'école de l'Esprit-Saint, Romaine se faisait remarquer par sa mortification et son humilité, remparts indispensables aux cœurs jaloux de conserver le trésor de leur pureté.

Romaine était née à Rome de parents riches, mais idolâtres. Jeune encore, elle avait eu le bonheur de connaître la religion chrétienne, répandue dans Rome par saint Pierre et saint Paul et illustrée par le courage des martyrs; elle avait cru en Jésus-Christ et avait reçu le baptême. Désireuse d'appartenir sans réserve à son divin Sauveur, elle pria le Pape de placer sur sa tête le voile de la chasteté, distribua ses biens aux pauvres, et, après avoir choisi le Christ pour Epoux et unique héritage, elle se retira avec plusieurs compagnes dans la maison de Bénédicta (sainte Benoîte).

ELLE SE FAIT APOTRE DES GAULES

Saint Clément avait envoyé dans les Gaules de saints missionnaires, parmi lesquels saint Denys, saint Rieul, saint Lucien, et le récit des conversions qu'ils opéraient remplissait de joie l'Eglise. Romaine et ses compagnes, brûlant du désir de faire connaître et aimer Jésus-Christ et de sauver des âmes, se sentirent inspirées par l'Esprit de Dieu d'aller aussi en Gaules sur les traces de ces saints missionnaires, pour convertir des âmes et conquérir la palme du martyre. Animées d'une sainte ardeur, elles abandonnent leurs parents et leur patrie, et se mettent en route pour les Gaules.

Ni la fatigue d'un long et pénible voyage, ni la crainte des brigands qui infestaient toutes les routes, aucun obstacle enfin n'arrêta les courageuses vierges. L'Esprit-Saint semblait les conduire comme par la main et la force même de Dieu soutenir leur âme.

Arrivées au centre de notre pays, les vierges apôtres averties par l'Esprit de Dieu de se séparer, prirent chacune la route que leur indiqua le zèle qu'elles avaient de la gloire de Jésus-Christ. Sainte Benoîte fut couronnée par le martyre, à Origny (Aisne); sa compagne, sainte Léobérie, remporta la même victoire à Laon.

Romaine s'avança vers Beauvais, où saint Lucien avait fondé une chrétienté. Là, par l'exemple de ses vertus et par les exhortations familières qu'elle adressait avec une admirable ferveur, de nombreuses âmes furent gagnées à la religion catholique. S'unissant aux disciples de saint Lucien, elle parcourait les lieux voisins de la cité à la recherche des âmes propres à recevoir la vérité; puis elle amenait au saint évêque les infidèles dont elle avait commencé la conversion, afin qu'il achevât de les instruire et de les préparer au baptême.

Romaine jeûnait tout le jour, passait de longues heures en prières et méprisait tous les biens de la terre pour l'amour de la céleste patrie. Son humilité attirait tous les cœurs; sa patience, au milieu des peines et des difficultés était admirable; son langage plein de douceur et de charité; ceux qui avaient le bonheur de l'entendre ne se retiraient jamais sans profit pour leur âme.

MARTYRE DE SAINTE ROMAINE

Quand saint Lucien, arrêté par les persécuteurs, eut scellé de son sang sa prédication, Romaine resta comme l'ange consolateur des chrétiens de Beauvais. Non contente de soutenir le courage des fidèles, elle continua par ses discours, ses pénitences et ses prières à travailler activement à la conversion des païens.

Ses succès suscitèrent la haine du démon et la fureur du préfet de la province. Romaine fut arrêtée et conduite devant le juge; elle avoua franchement qu'elle était chrétienne.

Le juge exposa à ses yeux beaucoup d'instruments de supplices, la menaçant des plus terribles tourments si elle ne renonçait sur l'heure à Jésus-Christ pour adorer les idoles. En récompense de son obéissance, il lui faisait les promesses les plus magnifiques et les plus capables de tenter un cœur attaché aux plaisirs et aux liens de ce monde. Romaine, insensible aux promesses comme aux menaces, répétait qu'elle ne renoncerait jamais à Jésus-Christ, et qu'elle était prête à mourir plutôt que de l'offenser par une apostasie. Désespérant de vaincre son courage, le juge barbare la condamna à mort. La vierge-missionnaire offrit avec joie sa tête au coup de hache, et son âme s'envola au ciel, ornée de la double couronne de la virginité et du martyre, prendre part aux noces éternelles de l'Agneau.

Les chrétiens recueillirent son corps avec de grands sentiments de douleur et de vénération et l'ensevelirent pieusement. Ils venaient prier sur son tombeau.

Quand les persécutions eurent cessé, les habitants du Beauvaisis purent témoigner plus librement leur dévotion envers sainte Romaine, qu'ils vénéraient comme leur mère et leur patronne. Ses reliques furent portées dans l'église-cathédrale, un monastère fut élevé sur la colline de Montmille en l'honneur de sainte Romaine et de saint Maxien.

Au neuvième siècle, Gurg, évêque de Beauvais, ayant fondé un monastère sous l'invocation de saint Quentin, fit don à cette abbaye des reliques de sainte Romaine. Mais l'exil l'empêcha de terminer cette fondation et les moines de la nouvelle abbaye se trouvèrent sans ressources. Alors, ils se mirent en procession, portant les reliques de la sainte martyre, et ils s'arrêtaient dans les villages de la contrée pour solliciter la charité des fidèles. Les populations accouraient sur leur passage pour vénérer les reliques et invoquer sainte Romaine. La vierge martyre favorisa ses serviteurs de nombreuses grâces, et les populations reconnaissantes offrirent au monastère les aumônes nécessaires à son complet établissement.

A Nantes, un homme, nommé Bérenger, retenu au lit depuis trois mois par une douloureuse maladie, se fit porter auprès des saintes reliques et y resta durant toute la nuit avec les religieux qui les gardaient. Le lendemain, la foule le trouva pleinement guéri : « Je priais avec ferveur auprès des reliques de la bonne sainte Romaine, racontait-il, lorsque, vers le milieu de la nuit, il m'a semblé voir la glorieuse martyre s'approcher de moi, et chasser le mal dont je souffrais. Me sentant délivré de mon infirmité, je me levai aussitôt et, avec les religieux, je remerciai la divine bonté de m'avoir rendu la santé. »

SAINT MADALVÉ, ÉVÊQUE DE VERDUN

Fête le 3 octobre.

Saint Madalvé naquit au commencement du VIIIe siècle, d'une noble famille, parente de rois mérovingiens. Cette famille, très chrétienne, était alors attachée, non au service du palais royal, mais à celui de l'église de Verdun. L'enfant, élevé dans l'amour du Roi du ciel, et confié de bonne heure à des maîtres pieux et savants, fut bientôt initié aux premiers principes de la religion et de la piété chrétienne. Assidu à la prière autant qu'aux leçons de ses maîtres, il avança rapidement dans les sciences divines et humaines. Il préférait de beaucoup l'étude des Ecritures et des Pères de l'Eglise aux auteurs profanes qui ne parlent pas de Dieu. Dans ses actions, il travaillait uniquement pour Dieu et fuyait l'esprit du monde. Il aimait particulièrement à fréquenter les églises, les sanctuaires dédiés à la Sainte Vierge, les lieux qui rappelaient quelque souvenir religieux et capables d'augmenter la ferveur de son âme. Animé d'un saint respect pour les prêtres, les religieux et les personnes consacrées à Dieu, il trouvait son bonheur à les servir, à leur obéir, à jouir de leur présence et de leur conversation; il les écoutait avec joie parler de Dieu, de Marie, des saints, des mystères de notre foi.

En quelques années, il parcourut avec les plus grands succès tout le cercle des études de son temps : grammaire, rhétorique, dialectique, arithmétique, musique, géométrie et astronomie.

Mais sachant bien que la science qui n'est pas accompagnée des vertus chrétiennes ne sert qu'à nourrir l'orgueil et à développer les moyens de mal faire, il s'appliquait avec une ardeur de plus en plus grande à l'instruction religieuse et à la sainteté. Humble, obéissant, laborieux, pur, modeste, réglé en toutes choses, il veillait sur lui-même avec énergie pour n'être pas surpris par l'ennemi. Se défiant des passions qui exercent souvent tant de ravages dans l'âme des jeunes gens, il méditait la parole de saint Paul : « Toute âme qui vit dans la chasteté devient le temple du Saint-Esprit. » Aussi se respectait-il lui-même comme une chose sainte qu'il serait criminel de profaner, et, éclairé par une grâce spéciale de Dieu, avec pleine prudence et délibération, il fit vœu de virginité perpétuelle au pied d'une statue de la Sainte Vierge.

Dès ce jour, il s'efforça de ne servir que celui qu'il avait choisi pour sa part d'héritage ; et il marchait avec courage sur les traces de Jésus crucifié en s'imposant de continuelles pénitences ; car sans l'humilité et la mortification, on ne peut acquérir la force de conserver l'innocence et la pureté du cœur.

IL DEVIENT PRÊTRE ET ABBÉ DE SAINT-VANNES

Saint Madalvé était demeuré quelque temps à la cour de Pépin d'Héristal : sa piété et sa douceur lui gagnèrent tous les cœurs, mais les joies et les plaisirs d'une cour ne plaisent guère aux âmes parfaites. Aussi dès qu'il fut libre de se retirer, le jeune page demanda-t-il à entrer dans la communauté des clercs de Saint-Vannes, sorte de séminaire où les jeunes clercs se formaient, sous une règle monastique, à la piété, à l'étude des Saintes Lettres, à la prédication de la parole de Dieu.

Située en dehors des murs de Verdun, cette maison était une ancienne abbaye, qui fut d'abord dédiée sous l'invocation des apôtres Pierre et Paul et qui remontait à l'origine même de la chrétienté verdunoise. Les quatre premiers évêques de Verdun avaient leur siège dans cette abbaye ; mais quand le siège épiscopal fut transféré dans la ville, saint Vannes y établit une communauté de clercs.

Ainsi Madalvé dit adieu au monde, et se consacra définitivement au Seigneur dans le cloître. Là son cœur prit un nouvel élan dans l'amour divin, et toutes ses vertus se perfectionnèrent d'une manière admirable. Il évitait avec grand soin toute compagnie séculière, afin de se préserver de l'esprit du monde. Son temps se partageait entre la lecture, la prière et l'étude des Livres Saints. Il vendit son riche patrimoine et le distribua tout en bonnes œuvres, ne voulant désormais d'autre trésor que Dieu seul.

Il fut bientôt jugé digne d'être élevé au sacerdoce, et peu après, malgré son âge, jeune encore, il fut chargé de gouverner la communauté.

L'abbaye avait beaucoup souffert au spirituel et au temporel, durant les guerres civiles et par suite des usurpations laïques. Madalvé, par ses exemples et ses exhortations, fit refleurir la régularité et la ferveur, augmenta les ressources temporelles de la communauté, releva les études trop négligées, et enseigna à tous l'humilité et l'obéissance.

IL EST NOMMÉ ÉVÊQUE DE VERDUN

Les vertus et la science de l'abbé de Saint-Vannes avaient porté au loin sa renommée, malgré l'humilité dans laquelle il se cachait. L'église de Verdun, privée de pasteur légitime et ravagée par un intrus, le comte Ascelin, fit appel à son dévouement apostolique. Après de longues résistances, Madalvé céda enfin aux instances du clergé de Verdun et reçut la consécration épiscopale.

La charge épiscopale est lourde en tout temps, mais elle est surtout effrayante aux époques où les pouvoirs laïcs empiètent tyranniquement sur les droits et la liberté sacrée de l'Eglise. Or telle était la situation qui s'offrait aux regards attristés du nouvel évêque. C'était le résultat des guerres et des désordres politiques.

Charles Martel, qui dominait alors en France, fut toujours un vaillant capitaine dans les batailles, mais dans le gouvernement des provinces il prêta trop facilement la main à de graves abus que la sagesse de ses dernières années ne réussit pas à guérir.

Il distribuait à ses officiers, en guise de solde, les abbayes, voire même les sièges épiscopaux. Ces pasteurs d'un nouveau genre pouvaient être de bons soldats, mais c'étaient de fort mauvais évêques. Trèves, Reims, Vienne et beaucoup d'autres évêchés avaient été ainsi conférés à des laïcs dont la vie scandalisait les fidèles.

A Verdun, la plupart des clercs de la cathédrale avaient été mis à mort ou dispersés. Ceux qui restaient encore avaient oublié les devoirs de leur état et abandonné l'office divin.

Le nouvel évêque ne se découragea point. Ses prédications brûlantes touchèrent vivement les cœurs des fidèles; les ecclésiastiques imitant le zèle de leur Père menèrent dès lors une vie digne de leur sainte vocation. Les églises furent recons-

truites et les monastères rétablis ; l'office divin fut chanté aux heures fixées, le jour et la nuit; des ressources convenables furent assurées pour la subsistance des prêtres attachés au saint ministère, et de larges aumônes furent distribuées aux pauvres.

Cependant la France, victorieuse des Sarrasins, se relevait aussi de ses ruines spirituelles, grâce à l'influence apostolique de saint Boniface et du nouveau roi qu'elle s'était donné avec l'autorisation du Pape. Ce grand roi était Pépin le Bref, fils de Charles Martel. Saint Madalvé avait assisté à l'élection et au couronnement du prince, à Soissons, en 752.

Trois ans plus tard, il recevait la visite d'Etienne III et de Pépin le Bref, qui venait d'être sacré de nouveau avec ses deux fils des mains du Pape. Le roi, touché de l'extrême dénûment de l'église de Verdun, restitua au saint prélat les terres usurpées sous Charles Martel, et lui concéda plusieurs autres domaines, entre autres, celui de Warnoncourt et celui de Rembercourt.

Après avoir réformé la ville épiscopale, le saint évêque s'appliqua avec non moins de zèle à rétablir la piété dans les paroisses de la campagne et, en peu d'années, tout le diocèse fut renouvelé dans la vie chrétienne.

Le saint prélat continuait à diriger les clercs de Saint-Vannes : leur règle fut augmentée de nombreux articles concernant particulièrement l'office divin et la pureté des mœurs. Les clercs s'y soumirent généreusement: l'ordre, la paix et l'union prirent un nouvel éclat dans la communauté. Saint Madalvé aimait tant cette abbaye que, malgré ses nombreuses occupations, il ne voulut jamais abandonner la charge de prévôt; souvent, il allait prêcher à ses enfants, les animer à la vertu et s'édifier lui-même de leurs bons exemples. Il ne laissa jamais, même dans les dernières années de sa vie, aucune des austérités qu'il avait accoutumé de pratiquer dans ce monastère.

Enfin il augmenta les revenus temporels du couvent, pour lui permettre de recevoir un plus grand nombre de clercs et répandre de plus abondantes aumônes.

PÈLERINAGE DE JÉRUSALEM

Madalvé, dans son amour pour Jésus-Christ, souhaitait vivement vénérer les lieux sanctifiés par les souffrances et la mort du Rédempteur : dans son humilité, il espérait qu'un si pieux pèlerinage lui donnerait l'occasion d'expier ses péchés, et ranimerait sa foi et sa piété.

Il part, suivi de plusieurs compagnons. Il passe les Alpes et arrive à Rome où Paul Ier, qui occupe le trône de saint Pierre, le reçoit avec joie. Il visite les catacombes et verse des larmes d'amour sur les tombeaux des martyrs et des saints apôtres; de Rome, il se rend au mont Gargan pour y invoquer saint Michel; il y célèbre la messe, distribue la communion à ses compagnons de voyage, et, après s'être recommandé au messager divin, il s'embarque pour la Palestine.

Une violente tempête survient; le vaisseau semble perdu, les matelots et les passagers n'ont plus d'espoir qu'en Dieu. Madalvé, à genoux, adresse au Seigneur une ardente prière et les flots sont apaisés.

Après mille dangers et périls, il arrive heureusement au terme d'un si long voyage, et baise avec amour le sol du Calvaire arrosé par le sang de notre Rédemption.

Quand l'évêque eut satisfait sa dévotion dans les divers lieux sanctifiés par la présence du Sauveur, le patriarche de Jérusalem Théodore, émerveillé de la piété du noble pèlerin de France, le supplia de fixer sa demeure dans la ville. Saint Madalvé n'aurait pas demandé mieux, mais l'Esprit-Saint l'avertit que le pasteur devait rentrer au milieu de ses brebis. Théodore congédia son hôte en lui donnant plusieurs reliques précieuses et un beau calice de cristal. Les deux pontifes s'embrassèrent une dernière fois sur cette terre, et Madalvé reprit la route de l'Occident. Son peuple, qui l'attendait avec une profonde tristesse, fêta son retour.

La cathédrale, incendiée peu avant son départ, était reconstruite. Le pontife convoqua les fidèles pour en faire la dédicace solennelle, et plaça avec de grands honneurs dans l'abside principale, les reliques sacrées qu'il avait apportées de Jérusalem. Deux dents et des cheveux de sainte Madeleine, qui lui avaient été donnés à Ephèse, furent déposés dans une église bâtie, en l'honneur de la pécheresse pénitente, auprès d'un couvent de religieuses qui existait encore deux cents ans plus tard. Au xie siècle, le monastère, tombé en ruines, fut reconstruit, et, aujourd'hui encore, ces reliques sont exposées à la vénération des fidèles.

A la suite de ce pèlerinage, la ferveur de Madalvé brilla avec un nouvel éclat ; il redoubla ses jeûnes et ses mortifications corporelles; il se dépouilla de plus en plus de tout attachement aux choses terrestres pour vivre uniquement de Dieu, tellement qu'on croyait voir en lui un ange dans un corps mortel. Avec quelle onction ne parlait-t-il pas au peuple des mystères de la sainte Humanité et de la passion du Sauveur! sa parole alors était tout enflammée d'amour, son cœur était un brasier ardent d'où s'échappait le feu de la charité divine.

Infatigable dans le travail, il ne chercha aucun repos, et bien qu'il fût déjà âgé, il voulut se faire jusqu'à la fin le serviteur de ses frères.

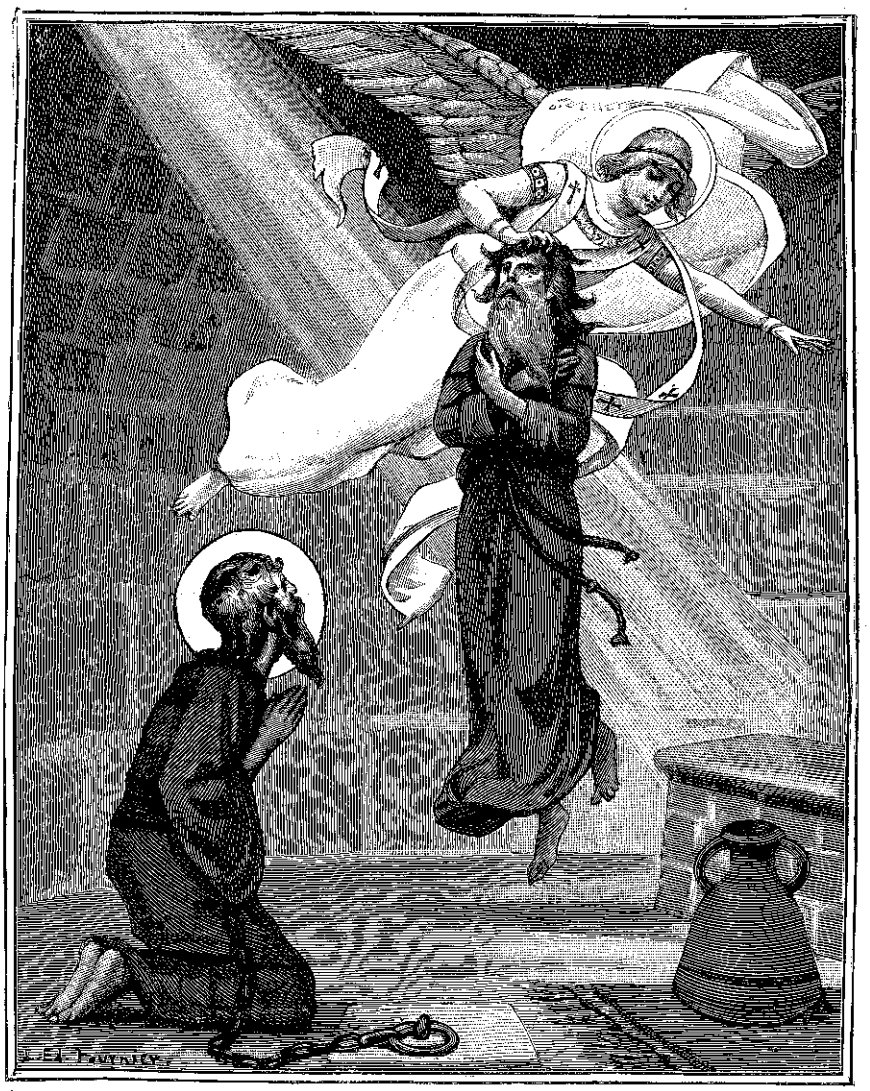
Enfin il plut à Dieu de récompenser à jamais tant de mérites. Le Saint revenait du concile d'Attigny, lorsqu'il fut pris d'une forte fièvre. Il continua cependant la visite de son diocèse. L'église de Neuville fut la dernière qu'il consacra. Une grande foule était accourue à la fête. Au milieu de la cérémonie, Dieu révéla à son serviteur l'heure prochaine de sa mort.

Saint Madalvé annonça aux fidèles ce que le Seigneur venait de lui apprendre et leur adressa ses adieux. Que de larmes! que de soupirs et de gémissements ses paroles arrachèrent à la multitude. Mais le Saint était plein d'allégresse. Il revint à sa résidence de Verdun n'ayant plus qu'un seul désir: être séparé de son pauvre corps pour régner avec le Christ. Le mal s'aggrava bientôt, et le pieux évêque reçut son Seigneur en viatique, il demanda pardon une dernière fois à tous ceux qui l'entouraient, puis il alla au ciel recevoir la couronne de gloire et de félicité, couronne qui ne lui sera pas enlevée dans les siècles des siècles. C'était en 777, le 4 octobre.

Les fidèles accoururent vénérer les précieuses dépouilles de leur pasteur; leurs larmes coulaient abondamment, mais un miracle vint les consoler: Deux colombes plus blanches que neige descendirent des hauteurs des cieux, et comme pour figurer la douceur, la simplicité et la pureté de cœur du saint évêque, elles vinrent se poser sur la croix qui était placée sur son corps, et y restèrent jusqu'à la fin de la cérémonie funèbre.

SAINT JEAN ET SAINT GEORGES DE KOZIBA

3 octobre et 8 janvier.



Saint Jean de Koziba ayant fait vœu de ne point quitter sa solitude, un ange transporte miraculeusement un moine qu'il désirait entretenir.

LE MONASTÈRE DE KOZIBA

La vie religieuse revêtit en Orient trois formes principales.

Dans les laures, les *ermites* habitaient des cellules isolées; ils vaquaient à la prière et au travail manuel pendant cinq jours de la semaine et se réunissaient le samedi et le dimanche pour assister aux offices et aux repas communs.

Les *cénobites* menaient dans leur couvent et en commun une vie régulière comme les moines d'aujourd'hui.

Saint Gérasime inventa une heureuse combinaison de la vie solitaire avec la vie cénobitique. Les monastères de ce genre comprenaient, à côté de maîtres experts, de jeunes religieux qui se formaient à l'école des premiers dans la science de l'ascétisme. Dès qu'on les jugeait assez avancés, on leur permettait d'habiter une cellule particulière. Ils ne rentraient au couvent que le samedi pour rapporter les objets fabriqués par eux pendant la semaine, ordinairement des nattes ou des corbeilles, et participer à la célébration des Saints Mystères.

Koziba était un monastère de cette troisième catégorie.

Il est encore accroché comme un nid d'aigle à une anfractuosité de roche entre Jérusalem et Jéricho. A cent mètres en bas, le Ouady Kelt, affluent du Jourdain, roule ses eaux torrentielles, formant çà et là, comme pour se reposer de sa course précipitée, de petits bassins entourés d'un cercle de verdure, joncs, roseaux, saules et caroubiers, chétifs arbustes que la dent des chèvres maintient à l'état de buissons.

Le couvent s'abrite en partie dans des grottes naturelles. A la vue de ce monastère aérien, projetant sur les rochers bruns l'ombre crue de sa coupole blanche et de ses pauvres murs, pendant qu'un soleil de feu plonge dans l'étroite gorge, le voyageur s'arrête comme fasciné par l'âpre beauté de ce site sauvage.

Les grottes du torrent furent d'abord habitées par cinq hommes de Dieu, d'origine syrienne, Pronos, Elie, Gennée, Eas et Zénon. Ils s'aménagèrent de petites cellules dans les anfractuosités de la roche et vécurent là dans la concorde et l'amour de Dieu.

Tels furent les débuts du monastère.

SAINT JEAN DE KOZIBA

Saint Jean, une de ses gloires, naquit à Thèbes d'Egypte, vers 450, de parents riches qui partageaient les idées hérétiques des eutychéens, c'est-à-dire n'admettaient en Jésus-Christ que la nature divine. L'enfant fut élevé par eux dans la haine du Concile de Chalcédoine, qui avait solennellement condamné cette erreur.

Cependant, un instinct mystérieux le poussait vers les Lieux Saints. Une nuit, il eut un songe: avant que d'adorer le bois de la vraie croix et de poser ses lèvres sur la pierre du Saint-Sépulcre, il devait accepter la communion de l'Eglise catholique. Ebranlé dans ses convictions religieuses, Jean accomplit son pèlerinage, renonça à l'hérésie, prit congé de ses parents et revint en Palestine où il embrassa la vie monastique à Koziba.

Cette vie fut toute de prières et de pénitence. Des caroubes et des racines formaient toute sa nourriture. Il s'enchaîna pour s'ôter toute tentation de sortir jamais de sa cellule.

Une fois, pourtant, il désirait vivement visiter un moine nommé Marcien, son émule en sainteté, et parler avec lui des choses du ciel. Dieu eut pitié de cet innocent souhait et le satisfit sans que son serviteur eût à rompre son vœu. Il envoya un ange qui renouvela pour Marcien le miracle du prophète Habacuc, le saisit par les cheveux et le transporta dans la cellule de Jean.

Les vertus de celui-ci lui valurent encore l'amitié de l'illustre saint Sabas, et sa nomination au siège épiscopal de Césarée de Palestine. Il assista en cette qualité au Concile de Jérusalem de 518 qui anathématisa de nouveau l'hérésie des monophysites.

Mais il ne tarda pas à résigner sa charge et courut s'enfermer dans sa cellule de Koziba, pour y mourir.

SAINT GEORGES A LA RECHERCHE D'UN COUVENT

Saint Georges naquit dans l'île de Chypre, de parents pauvres, mais pieux, qui laissèrent leur fils aîné Héraclide suivre librement son attrait pour la vie monastique.

Quand ils moururent, Georges, le cadet, fut confié à l'un de ses oncles. Il le quitta bientôt dans le dessein de se donner à Dieu, et vint rejoindre son frère Héraclide à la laure de Calamon.

Toutefois, quel que fût son désir d'entrer en cette solitude, il n'y fut pas reçu. Calamon n'était pas un monastère où l'on vécût en commun, mais une laure n'admettant que des ermites ou anachorètes, et les anciens Pères avaient posé cette règle pleine de sagesse de ne point admettre à une vie si retirée des jeunes gens imberbes. Georges, encore dans la fleur de son adolescence, fut invité par Héraclide à se rendre au monastère de Koziba, qui accueillait les postulants de son âge.

Koziba était alors appelé le couvent de Notre-Dame ou de la Mère de Dieu, à cause des faveurs singulières que la Sainte Vierge y avait plusieurs fois départies aux moines.

Georges y vint, sur l'avis de son frère, prit rang parmi les cénobites, et, au bout de peu de temps, vu ses bonnes dispositions, il reçut la tonsure et l'habit monastique.

VIE DE SAINT GEORGES A KOZIBA

Nous ne devons pas juger des *cœnobia* de l'Orient et apprécier la vie de leurs habitants d'après la connaissance que nous avons des monastères occidentaux mais bien plutôt d'après les couvents grecs modernes.

La journée des moines se partage entre la psalmodie ou récitation de l'office divin, quelques heures d'un travail manuel calme et paisible, et de longues oraisons accompagnées de multiples prostrations.

Les mortifications, l'abstinence, le jeûne surtout y sont en grand honneur, et le tiers de l'année au moins se passe en austérités de ce genre.

Telle fut à Koziba la vie que mena saint Georges. Sans s'arrêter à en décrire le cours régulier, Antoine, l'un de ses disciples, nous en narre quelques épisodes.

Georges fut attaché au service d'un moine de caractère un peu brusque. Celui-ci s'emporta un jour jusqu'à le frapper; mais son bras, paralysé soudain, l'avertit que son disciple était déjà le favori du ciel. Dans cette persuasion, il revint à de meilleurs sentiments; il supplia le moine Georges de demander avec lui au ciel sa prompte guérison, et recouvra bientôt, grâce aux prières du Saint, l'usage de son membre.

Effrayé du bruit qui se fit autour de lui à cause de ce prodige, Georges s'enfuit à Calamon auprès d'Héraclide qui ne tarda pas à mourir.

La division s'étant mise parmi les moines à l'occasion du choix d'un supérieur, notre Saint, ami de la paix, revint à Koziba et supplia l'higoumène (supérieur) Léonce de l'admettre parmi les ermites soumis à son obéissance.

On lui donna une cellule de trois coudées de long, située sur le bord du torrent.

Depuis ce moment, sa vie est tout occupée par l'oraison et la pratique de continuelles pénitences. Ce que nous savons, dit son biographe, c'est que jamais il ne prenait de vin, d'huile, ni de pain, mais le dimanche, quand il venait au monastère, il demandait aux moines hôteliers quelques restes des légumes qu'ils avaient offerts aux étrangers et aux pèlerins: c'était toute sa provision pour les six jours suivants.

Parfois, dans le courant de la semaine, il sortait de sa cellule, et, par charité, montait au couvent pour certains travaux plus pénibles qu'il demandait à ses frères de ne point faire en son absence. C'était lui, par exemple, qui se chargeait d'entretenir le feu lorsqu'on cuisait le pain pour les moines et les hôtes. Il regardait comme un acte important la préparation de cette nourriture destinée aux serviteurs de Dieu. Il demeurait patiemment près du foyer ardent dont tous s'éloignaient, et ses frères, en le voyant, disaient: « Cet ermite a un corps d'airain. »

Georges agissait ainsi en esprit de pénitence.

LE BON CONSEILLER — UNE LEÇON AU DÉMON

Il était apprécié de tous pour ses conseils pleins de sagesse.

Quand des pèlerins, de passage à Koziba, venaient interroger sur quelque point difficile l'higoumène Dorothée, successeur de Léonce, celui-ci leur répondait: « Nous avons un ermite admirable qui habite près d'ici dans une cellule. Allez le consulter. »

Le dimanche soir, quand les exercices de la communauté monastique avaient pris fin et laissé place à une paisible récréation, les moines aimaient à entourer le saint homme. Ils lui parlaient de leurs emplois, lui montraient le fruit de leur travail, sollicitaient ses prières, et, souvent aussi, lui confiaient les secrets de leur âme.

Une fois, ces entretiens spirituels de saint Georges avec l'un de ses frères se prolongèrent bien avant dans la nuit. Malgré l'heure tardive, il ne voulut pas néanmoins coucher au monastère, mais il regagna sa cellule, selon qu'il en avait coutume. En route, le démon tenta de le précipiter du haut d'un rocher abrupt. L'ermite connaissait le moyen de le vaincre. Recourant à la prière, il dit à l'esprit malin: « Retire-toi. » Mais il eut beau réitérer l'injonction, celui-ci refusa d'obéir.

« Puisqu'il en est ainsi, Dieu soit béni! reprit Georges, tu vas me porter à ma cellule. »

Le démon, comme contraint par une force irrésistible, se baissa, offrit ses épaules, et dut porter le vieillard à son ermitage.

« Cela t'apprendra à t'enorgueillir et à t'élever contre nous, humbles pécheurs », lui dit encore l'homme de Dieu, en le congédiant.

LE MONASTÈRE ENVAHI PAR LES PERSES

Cependant, un orage terrible vint fondre sur la Palestine.

En 614, sous la conduite de leur roi Chosroës 1er, les Perses s'emparèrent de la Ville Sainte. Ils se retiraient, gorgés de butin, traînant après eux un long cortège de prisonniers. L'avant-garde, composée d'arabes guidés par les juifs, fouillait les bords du Ouady Kelt.

Ermites et cénobites s'étaient depuis longtemps enfuis au delà du Jourdain, vers l'Arabie. Seuls, les vieillards et les infirmes s'étaient cachés dans les grottes de Douka (Mont de la Quarantaine) ou les fourrés de Calamon. Saint Georges était parmi ces derniers.

Découverts par les soldats perses, la plupart furent emmenés en captivité. Un Syrien centenaire, nommé Etienne, fut massacré près de la fontaine d'Elisée. Notre Saint échappa comme par miracle à l'exil et à la mort. Son extrême pauvreté, la douceur de ses paroles, l'austérité de sa vie, poussèrent ses ennemis à lui laisser sa liberté.

Il se sauva la nuit dans la région du Jourdain, attendant que le torrent dévastateur venu de Jérusalem fût entièrement passé. Alors il se réfugia dans la Ville Sainte dont saint Sophrone était alors évêque; quand la sécurité fut enfin rétablie, il revint à Koziba.

Tout y était désolé et désert.

Les broussailles rendaient inaccessible l'entrée des grottes; saint Georges se retira dans les ruines du monastère et y mourut bientôt.

KOZIBA AUJOURD'HUI

Koziba fut rebâti; de tout temps, des hommes choisirent le silence de sa retraite pour ne penser qu'aux choses de l'éternité.

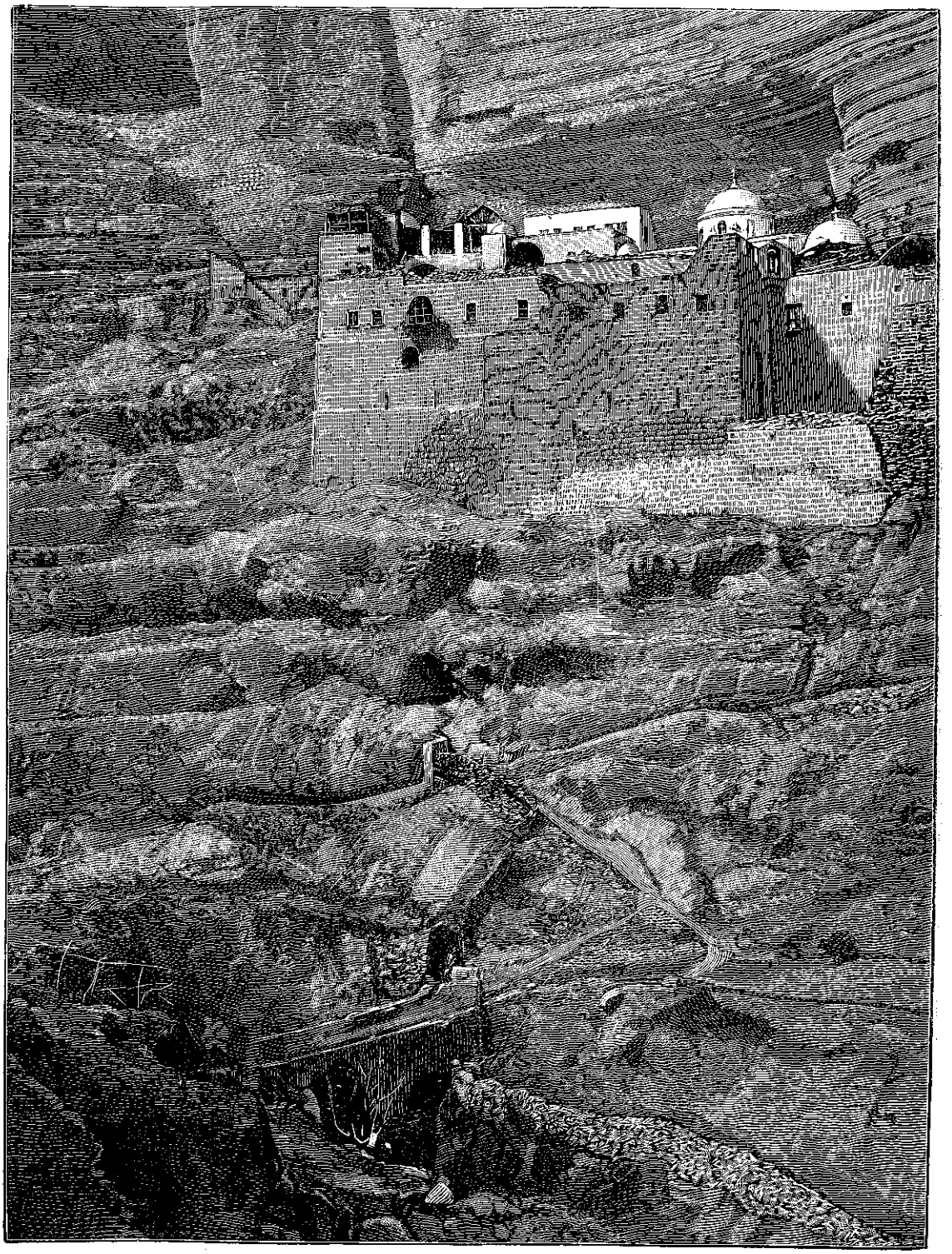
Aujourd'hui, les pèlerins qui descendent de Jérusalem à Jéricho ne manquent pas de s'arrêter en ces lieux consacrés pendant de longs siècles par les austérités de beaucoup de saints.

Des moines grecs habitent encore la gorge sauvage. Les grottes, auxquelles on n'accède qu'avec des échelles de corde pendues aux flancs de la montagne, servent toujours d'asile à des ermites.

La vie de ces hommes est austère comme autrefois; ils consacrent de longues heures à la psalmodie de nuit et de jour. Hélas! ils ne sont pas unis à la prière de l'Eglise catholique. Vienne le jour où la Vierge Mère de Dieu, l'antique protectrice de cette solitude, où les Saints de Koziba, ramèneront à l'unité de l'Eglise véritable ces frères égarés. Alors ce monastère cessera de végéter et l'on y verra refleurir les exemples de sainteté des anciens moines et des anciens anachorètes.

* * *

(Vie extraite du Bulletin des *Missions de l'Assomption en Orient*, mars 1901, et complétée par les *Analecta Bollandiana*, t. VII: *vie de saint Georges de Koziba*, par Antoine, son disciple.)



Vue du monastère de Koziba.

LE BIENHEUREUX JEAN MASSIAS

religieux convers de l'Ordre des Dominicains (1585-1645).

Fête le 3 octobre.

Portrait authentique du Bienheureux

NAISSANCE
ORPHELIN A CINQ ANS — ADOPTION MERVEILLEUSE

Dans la ville de Rivera, qui se trouve en Espagne, dans la province de l'Estramadure, vivaient à la fin du XVI^e^ siècle, dans les liens sacrés du mariage, Pierre d'Arcas et Agnès Sanchez, tous deux issus de noble race. Des revers de fortune avaient bien pu diminuer leurs revenus, mais ils ne leur avaient pas enlevé ce trésor de vertus chrétiennes dont ils étaient si jaloux.

Pierre était un employé modeste du tribunal de l'Inquisition; Agnès vaquait aux soins du ménage et veillait sur le petit troupeau de brebis dont le rendement suffisait à leur subsistance.

C'est dans cette maison bénie que naquit notre Bienheureux, le 2 mars de l'année 1585. Il reçut au baptême le nom de Jean. Les parents se préoccupèrent de bonne heure de former ce fils qui leur était confié à la connaissance des vérités religieuses et à la pratique des vertus chrétiennes. L'enfant correspondait, d'ailleurs, d'une façon parfaite à ce qu'on attendait de lui.

Il avait à peine quatre ans que, possédant déjà l'usage de la raison, il se rendait compte de ses devoirs envers Dieu et les remplissait avec une joyeuse promptitude.

A l'âge de quatre ans et demi, une dure épreuve

vint affliger son cœur. Il perdit coup sur coup son père et sa mère, et se vit au monde, seul et abandonné avec une sœur plus jeune que lui. Tous deux furent recueillis par un de leurs oncles, et le petit Jean fut employé à la garde d'un troupeau.

Or, un jour qu'il conduisait ses brebis dans un riant pâturage et qu'il jouissait de toutes les beautés de la nature, il vit soudain à ses côtés un enfant du même âge que lui. L'ayant salué d'une façon courtoise, le jeune étranger lui dit : « Je suis Jean, l'apôtre et évangéliste que Dieu a commis à ta garde. Je te conduirai en des pays lointains où s'élèveront plus tard des autels et des temples en ton honneur; j'ajoute, pour confirmer cette vérité, qu'Agnès Sanchez, ta mère, est allée droit au ciel et que ton père, Pierre d'Arcas, n'est resté que peu de jours en purgatoire. »

A ces paroles, le pastoureau s'écria, tout joyeux : « Que s'accomplisse en moi la volonté de Dieu. Je ne veux que ce qu'il veut lui-même. » L'apôtre disparut alors, laissant l'enfant tout à la joie de penser que ses parents jouissaient de l'éternité bienheureuse.

Tous les matins, lorsque le soleil apparaissait à l'horizon, le petit pâtre prenait son troupeau et le conduisait dans les collines voisines. Pendant que les brebis cherchaient leur nourriture, lui-même élevait son esprit vers Dieu; son guide spirituel était toujours l'apôtre saint Jean qui, dans des apparitions, lui enseignait à prier. C'est durant ces visions, dans ces colloques délicieux qu'il avait avec la Sainte Vierge et l'apôtre bien-aimé, qu'il apprit le secret de sa future vocation religieuse.

L'enfant grandit ainsi, tout en restant en contact perpétuel avec le ciel.

DÉPART POUR L'AMÉRIQUE — LA VOCATION RELIGIEUSE

A l'âge de vingt ans, alors que sa sœur n'avait plus besoin de ses soins, Jean quitta son village natal, dans le dessein de se donner à Dieu, et, pour que son sacrifice fût plus complet, il résolut de s'embarquer pour le Nouveau Monde.

Il trouva, à Carthagène, un bateau en partance pour les îles Canaries, y prit place et descendit à Ténérife; de là, il s'embarqua pour Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade, et se rendit à Quito, dans l'Equateur. Il gagna ensuite la ville de Lima, voyageant tantôt à cheval, tantôt à pied, dans un pays infesté d'ennemis, où des tribus hostiles se faisaient une guerre sans merci. En quatre mois, notre Bienheureux couvrit 900 lieues au milieu des privations et des souffrances de toutes sortes.

En attendant que la voix de Dieu lui eût indiqué une communauté religieuse où il pût être admis, il entra au service de Ximénès Menacho, riche Péruvien, possesseur d'immenses troupeaux. Son nouveau maître lui confia aussitôt l'administration d'une grande ferme; habitué à la garde des brebis et aux travaux des champs dès sa plus tendre jeunesse, le Bienheureux correspondit d'une façon parfaite à ce que son maître attendait de lui. Sous sa direction, le rendement de la propriété doubla; Ximénès l'estimait d'autant plus que, en outre des qualités d'administrateur qu'il découvrait en lui, il lui connaissait une franchise et une fidélité à toute épreuve.

Cependant les soucis de la terre ne faisaient pas oublier à Jean Massias le but de son voyage en ces régions lointaines.

Ses fonctions d'intendant durèrent deux ans et lui permirent d'entrer en relations avec le prieur d'un couvent de Dominicains établi dans la ville; c'est là que Dieu l'appelait. Il prit congé de son maître, distribua aux pauvres une partie de l'argent qu'il avait gagné, envoya le reste à sa sœur et entra au monastère de Sainte-Madeleine, à Lima.

Le P. Salvator Ramirez, prieur du couvent, après avoir entendu l'histoire de sa vie et le récit des appels réitérés de Dieu, l'admit à la prise d'habit : c'était le 22 janvier 1622. Le jeune novice commença son temps d'épreuve sous les plus heureux auspices. En effet, la nuit suivante, l'apôtre saint Jean lui apparut, parla longuement avec lui et le fortifia dans ses saintes résolutions.

En cette première nuit de vie religieuse, le Fr. Jean, réconforté par la vision céleste, résolut de cultiver en lui l'amour du silence, ce gardien vigilant des vertus religieuses.

Docile, comme Samuel, aux divines inspirations, il s'attacha passionnément aux moindres pratiques de la vie du cloître; son supérieur l'adjoignit comme portier au Fr. Paul de la Charité; ce fut un grand bonheur pour le novice. Il le dit plus tard dans une lettre à son confesseur, le P. Garcia : « Je passai l'année du noviciat en sa sainte compagnie comme portier en second. Le Fr. Paul était si bon, si mortifié, si charitable pour les pauvres! A son exemple, je commençai, moi, pauvre pécheur, à faire six et sept heures d'oraison nuit et jour, et je trouvai ce temps bien court. »

L'année du noviciat terminée, le Fr. Jean fut admis à la profession solennelle le 23 janvier 1623. Ce fut une réjouissance pour toute la communauté; tous voyaient en lui le digne émule des grands saints de l'Ordre; leurs espérances ne furent pas déçues. Le Fr. Jean, tout à Dieu désormais par ses vœux, redoubla de ferveur, se rapprochant tous les jours, par la grandeur de ses vertus, des illustres modèles que l'Ordre avait jusqu'alors donnés à l'Eglise. Son assiduité à la prière était telle que la moitié de sa vie se passait à genoux.

ATTAQUES FURIEUSES DE L'ENFER

Cependant, le démon, jaloux des progrès que l'humble convers faisait dans la vie spirituelle et des faveurs dont le ciel le comblait, engagea contre lui une lutte à outrance.

Non content de l'attaquer par des suggestions et tentations diverses, il l'accablait de coups, le couvrait de blessures, lui labourait le visage de ses ongles, le renversait à terre et le laissait parfois tout meurtri et à demi mort.

Une nuit, tandis que le Fr. Jean priait dans la chapelle du Rosaire, il vit surgir de terre un démon à face humaine dont les yeux, la bouche et les narines jetaient des gerbes de flammes. Ce monstre prit le serviteur de Dieu par le capuchon, le jeta à terre, le traîna dans la cour et là, lui posant un pied sur la poitrine, il tenta de l'étrangler. « Jésus, mon Sauveur, Marie et Joseph, secourez-moi! » s'écria aussitôt le bienheureux, Cet appel fut entendu et le démon prit la fuite.

Le lendemain, lorsque les religieux virent sur le visage du Frère la trace des coups, les meurtrissures et les plaies saignantes, ils lui en demandèrent la cause, et lui de répondre avec simplicité : « C'est le démon qui m'a traité un peu durement. »

Ces persécutions de l'enfer durèrent nuit et jour pendant plus de douze ans.

AIMABLE CORRECTION DES NOVICES

Il y a des esprits faux qui croient que, en ce monde, la sainteté n'est possible qu'à de rares

états de vie et que les saints sont plutôt dans la solitude des déserts et le silence du cloître que dans la vie agitée du monde et le trouble des affaires temporelles.

Le Fr. Jean, à qui était échue l'humble fonction de portier, montra par son exemple qu'il est possible de se sanctifier en s'occupant presque continuellement d'affaires temporelles et dans une charge qui semble contraire à tout recueillement. Il s'imposa d'abord la règle absolue du silence, ne le rompant que si les devoirs de sa charge et la charité fraternelle l'exigeaient.

Sa charge de portier lui faisait un devoir de veiller à ce que rien ne s'introduisit dans le monastère qui fût contraire aux saintes règles. Les mères des jeunes novices, ayant le cœur un peu trop tendre, cachaient des friandises dans le linge qu'elles envoyaient à leurs fils. Le Fr. Jean ne s'y trompait pas, et, en remettant le tout aux religieux, il leur disait avec un sourire aimable et grondeur à la fois : « Attention, mes enfants, voici des vêtements permis et des friandises défendues. » Des observations faites avec une telle douceur les corrigeait à tout jamais.

LE PÈRE DES PAUVRES

Sa charité envers les pauvres l'avait fait surnommer le « Père des pauvres ».

Il quêtait en ville pour subvenir à toutes les misères qui recouraient à lui; de toutes les villes du royaume, les dons affluaient; même les plus avares étaient subjugués par son insistance et ouvraient généreusement leur bourse.

Si, par aventure, il rencontrait de la mauvaise volonté, Dieu se faisait lui-même son vengeur.

Un jour, il se présenta chez un riche négociant, François de Bestamante, lui demandant, pour l'amour de Dieu, du drap pour vêtir un indigent. Sur le refus brutal du marchand, Fr. Jean reprit le chemin du couvent, attristé de son insuccès. A partir de cette heure, le marchand ne vit plus un seul client entrer dans sa maison, bien qu'il eût le magasin le mieux achalandé de la ville. Cela dura plusieurs jours, au bout desquels le propriétaire, désespéré, résolut de liquider son fonds et de se retirer. Ses amis, apprenant la cause d'une telle détermination : « Quelle est donc, lui dirent-ils, la dernière personne qui est entrée chez toi? — C'est un Frère lai de Saint-Dominique, portier du couvent de Sainte-Madeleine; il m'a demandé une aumône que j'ai refusée fort aigrement. — Voilà l'origine de ton malheur; ce Frère est un saint, c'est le Père des pauvres; porte-lui ce qu'il te demandait, et tes affaires changeront de face. » Le négociant suivit ce conseil, il apporta une riche pièce de drap au Fr. Jean, et les clients, aussitôt, revinrent plus nombreux que par le passé.

UNE LETTRE PESANTE
UN COMMISSIONNAIRE COMME ON EN VOIT PEU

Ce qu'il y avait de merveilleux dans les aumônes du Fr. Jean, c'était l'à-propos avec lequel il les faisait. Dieu lui révélait les nécessités de chacun, et il savait ainsi épargner l'amour-propre de ses clients.

Un prêtre sortait du couvent de Sainte-Madeleine, lorsque le saint religieux l'arrête, lui remet gracieusement un paquet assez volumineux en disant : « Monsieur le licencié, voilà de la toile pour deux chemises. » Le pauvre prêtre, qui, comme le pâtre heureux de la légende, était dépourvu de ce vêtement intime, remercia Dieu de la clairvoyance de son serviteur.

Une pauvre mère vint un jour tout éplorée demander l'aide du Fr. Jean pour doter ses deux filles dont la vertu chancelait. Le Bienheureux lui donna une lettre où il priait un riche négociant de la ville de donner pour l'amour de Dieu à la solliciteuse le poids de la lettre en argent. La dame partit fort mécontente. Cependant, elle se rendit chez le négociant; celui-ci, après avoir lu le billet, le posa sur un des plateaux de la balance et sur l'autre plateau, il mit d'abord un réal, puis deux, dix et cent; à la stupéfaction générale il fallut mille réaux pour établir l'équilibre. C'est ainsi que Dieu, en éprouvant la charité du riche, manifestait la sainteté de son serviteur.

Si les hommes étaient rebelles quelquefois aux conseils du Fr. Jean, par contre, les bêtes lui obéissaient ponctuellement. Il envoyait chaque jour faire une tournée de quête le petit âne du monastère; il lui indiquait les maisons hospitalières où il devait s'arrêter et l'ordre qu'il fallait garder. L'âne partait tout guilleret avec deux paniers sur son bât, il piaffait sur le seuil des maisons indiquées et ne repartait qu'après avoir reçu une aumône; il allait au marché des poissons, chez les boulangers.

Tout le monde en ville connaissait le commissionnaire du Fr. Jean, et ses paniers étaient bien vite pleins à déborder.

Si, par aventure, quelques mauvais sujets voulaient lui alléger sa charge, c'était alors une défense héroïque par des ruades et des coups de dents qui mettaient en fuite les plus audacieux. Comme tout serviteur fidèle, il prenait les intérêts de son maître.

APPEL DES AMES DU PURGATOIRE

Fr. Jean ne cherchait en sa vie qu'à gagner des âmes à Jésus-Christ. Ses prières et ses aumônes n'avaient pas d'autre but, mais, à force de penser aux vivants, n'avait-il pas un peu oublié les morts? Les âmes se plaignirent de cet oubli.

Une nuit, il priait selon sa coutume dans la chapelle du Rosaire, lorsqu'il entendit une sorte de frémissement s'élever dans le sanctuaire; c'était comme un murmure de voix nombreuses qui allait grandissant. Bientôt, ces paroles distinctes arrivèrent à ses oreilles. « Souviens-toi de nous, ne nous oublie pas, viens à notre secours. Obtiens par tes prières la délivrance de nos maux. »

Il demanda quelles étaient ces voix. « Nous sommes, répondirent-elles, les âmes détenues en purgatoire. » Ce furent alors au sein de cette multitude, des soupirs, des sanglots, des cris semblant s'élever d'un océan de douleurs. Cette vision remplit de pitié le cœur compatissant du bon Frère. A partir de ce jour, il leur promit d'appliquer à leur soulagement toutes les souffrances de sa vie et de dire trois rosaires chaque jour; en outre, il appliquait à la même intention ses visites au Saint Sacrement, ses communions et ses cruelles flagellations.

Quelle n'était pas sa joie lorsqu'il lui était donné de voir apparaître les âmes purifiées et libres qui venaient l'avertir et le remercier de leur délivrance! Quel redoublement de ferveur lorsqu'ensuite il voyait devant lui surgir des âmes souffrantes qui lui criaient toute leur misère.

Au moment de sa mort, le Bienheureux déclara à son confesseur qu'il savait, par révélation, avoir délivré un million quatre cent mille âmes des flammes du Purgatoire.

DES CLOUS DANS LES SANDALES « QUE LA PIERRE SE TAISE »

A un jeûne continuel, le Fr. Jean ajoutait de longues veilles. Il passait presque toutes ses nuits devant le Saint Sacrement. Lorsque la nature réclamait trop impérieusement le sommeil, il s'étendait sur le pavé, appuyait la tête sur le marchepied de l'autel, et, après avoir dormi quelques instants, il reprenait sa prière.

Non content de mortifier son corps en le privant de repos, il lui infligeait de terribles supplices; sur sa chair il portait une chemise en crins et autour de sa taille une ceinture de fer garnie de pointes. Meurtri dans tous ses membres, il s'en allait tout courbé, clochant péniblement; les novices, le voyant marcher ainsi avec difficulté, disaient qu'il avait mis dans ses sandales des clous et des épingles.

Outre les pénitences de règle, il s'ingéniait à se torturer de mille manières à l'insu des autres religieux. Profitant des heures de repos de la communauté, il se rendait à la chapelle ou à la salle du Chapitre, et, là, armé de lanières plombées, il meurtrissait son corps à grands coups jusqu'à ce que des flots de sang vinssent inonder le sol. Les religieux se demandaient tout d'abord d'ou pouvaient venir les larges taches qu'ils découvraient journellement en divers endroits du couvent : le secret fut découvert lorsqu'ils virent un matin le sang découler de la robe du Frère et faire une forte traînée dans la poussière.

Les lanières plombées ne suffisant pas, il prenait souvent une grosse pierre et se frappait la poitrine. Le supérieur en fut averti. Un soir durant la discipline commune, il entendit le bruit insolite de la pierre que maniait un bras vigoureux; élevant aussitôt la voix, il s'écria : « Que la pierre se taise, pas de coups sur la poitrine. » Le bruit cessa aussitôt, mais le serviteur de Dieu, obligé par l'obéissance de tempérer la rigueur de ses austérités, pleura amèrement ses péchés et, faute de sang, versa des flots de larmes.

UN NOVICE PEUREUX

Le Fr. Jean se défiait beaucoup des visions et révélations surnaturelles; il craignait toujours que l'ange des ténèbres ne se transformât pour le tromper en ange de lumière, aussi choisit-il pour confesseurs et directeurs des religieux prudents, instruits et très expérimentés dans les choses de la vie spirituelle.

D'une obéissance rigoureuse, d'une humilité parfaite, il était certain, guidé par eux, de ne point s'égarer. Les faveurs célestes qu'il redoutait lui furent néanmoins prodiguées par Dieu. Le crucifix qu'il avait dans sa cellule lui parla à différentes reprises pour lui révéler le triste état de certaines âmes.

Un soir de l'année 1638, il se trouvait dans l'église en prière, lorsqu'il se sentit doucement élevé dans les airs. Or, peu de jours auparavant, on avait inhumé dans le sanctuaire le chevalier Don Pedro de Castille; un jeune novice vint allumer à l'autel pour le chant des matines, le souvenir du mort le rendait fort timide, et, se croyant seul dans l'église, il avançait, tenant une chandelle allumée, avec une grande circonspection. Arrivé à l'endroit même où le Fr. Jean était en extase, il heurta tout à coup du front les pieds du Bienheureux. A la pensée qu'il avait devant lui le spectre du défunt, le jeune religieux fut envahi d'une telle frayeur qu'il poussa un cri d'épouvante et s'évanouit; deux moines accoururent aussitôt et le trouvèrent inanimé sur les dalles; ils le portèrent sur son lit, et, revenant à la chapelle, ils virent la cause involontaire de l'accident : le Bienheureux était toujours suspendu entre ciel et terre, tout absorbé en Dieu. Le novice en fit une longue maladie; mais, guéri par les prières du Saint, il n'eut plus désormais peur des morts.

DERNIÈRE MALADIE — LA MORT D'UN SAINT

Cependant le serviteur de Dieu, le corps exténué par les travaux, les veilles et les austérités de tous genres, eut enfin la révélation de sa fin prochaine. Il en parla au Fr. Denis de Villa, à qui il annonça qu'il lui succéderait bientôt dans son office de portier. Il tomba malade peu de temps après, le 2 septembre 1645. Atteint d'une forte dysenterie qui lui occasionna des douleurs terribles, il conserva toujours au milieu de ses souffrances, non seulement une sainte résignation, mais une bonne humeur qui égayait, malgré eux, ceux qui venaient le voir. « Je remercie Dieu des présents qu'il m'envoie », disait-il à chacune des crises qui survenaient.

Autour de son lit de mort ses amis se pressaient nombreux, pleurant amèrement à la pensée de le perdre; il s'efforçait de les consoler tous. Lorsque les médecins, appelés en consultation, abandonnèrent tout espoir de le sauver, il s'écria plein d'une sainte allégresse : « Que la sainte volonté de Dieu soit faite », et il se prépara à son prochain départ. Il voulut d'abord faire une confession générale de toute sa vie, et c'est alors qu'on sut qu'aucun souffle impur n'avait jamais terni le lis de sa virginité. Cette confession dura plusieurs jours et fut pour lui l'occasion de manifester les faveurs célestes obtenues durant sa vie.

Parmi ces faveurs, une des plus touchantes, c'est la nombreuse assistance qui descendit du ciel pour adoucir ses derniers moments. « Levez-vous, dit-il tout à coup à son confesseur et au Père prieur qui étaient assis près du lit, levez-vous et saluez respectueusement, car je vois là, près de moi, Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, l'apôtre saint Jean, saint Pierre, saint Paul, sainte Marie-Madeleine, saint Dominique et un grand nombre d'anges, de saints et de saintes. » La confession générale terminée, il voulut qu'on le revêtit de l'habit religieux; se dressant péniblement sur son lit, il reçut à genoux le saint viatique, et l'Extrême-Onction. Le 16 septembre 1645, à la tombée de la nuit, les mains jointes sur la poitrine, les yeux fixés au ciel, l'humble Frère convers rendit dans un acte d'amour sa belle âme au Créateur.

Les miracles qui se multiplièrent sur son tombeau permirent de commencer son procès de béatification en 1762, sous le pontificat de Clément XIII; il fut interrompu durant de longues années par suite des troubles de l'Amérique latine; ce fut Grégoire XVI qui lui accorda le titre de Bienheureux le 31 janvier 1836.

N. C.

SOURCE CONSULTÉE

Vita del B. Massias, Converso dell' Ordine de' Predicatori, dal F. Tommaso Cipoletti. Roma, 1837.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Fête le 4 octobre.

I — SA JEUNESSE

Elevé dans la vanité, lancé dans des affaires de négoce, porté naturellement vers les jouissances de la terre, François sut résister à leur entraînement. Bon et généreux, une fois seulement il refusa l'aumône à un pauvre, s'en repentit aussitôt, le combla de bienfaits, et promit à Dieu de donner toujours à ceux qui s'adresseraient à lui en son nom.

Il hésitait toutefois encore entre Jésus-Christ et le monde, quand Dieu lui fit la grâce de l'éprouver par de longues souffrances. Son âme s'y purifia comme l'or dans la fournaise et, peu après, rencontrant un soldat pauvre et mal habillé, il se dépouilla de ses vêtements pour l'en revêtir.

La nuit suivante, il vit un riche palais orné de faisceaux d'armes couronnés par la croix, et une voix du ciel lui dit que ces magnificences seraient pour lui et pour sa milice. Mais, peu versé encore dans les choses spirituelles, François crut qu'il s'agissait d'une milice terrestre et il résolut de se consacrer au métier des armes.

Dieu lui parla de nouveau : « François, qui peut le plus pour toi, le maître ou le serviteur, le riche ou le pauvre ?

François répondit :

— Le maître et le riche peuvent faire davantage ?

— Pourquoi donc laisses-tu le maître pour l'esclave, et Dieu si riche pour l'homme si pauvre?

Et François de s'écrier :

— Que voulez-vous que je fasse, Seigneur ?

— La vision qui t'a frappé a un sens tout spirituel, répondit la voix, ce n'est pas une pensée humaine qui la réalisera, mais une pensée divine. »

François abandonna ses projets, et voulant attirer sur lui les bénédictions de Dieu, il suivit avec fidélité, dans les moindres détails de sa vie, les inspirations de la grâce, renonça au négoce et appliqua son cœur à l'oraison.

Un jour, il chevauchait à travers la plaine quand se présente à lui un lépreux dont la vue seule lui fait horreur, mais, fidèle aux pensées de perfection dont son âme est pleine, il saute à bas de son cheval et court embrasser le lépreux qui disparaît aussitôt. François, pensant que Jésus-Christ lui-même lui était apparu, rendit grâces à Dieu.

Un autre jour, il priait avec larmes, demandant la connaissance et l'accomplissement de la volonté divine en lui, quand Jésus-Christ lui apparut attaché à la croix et, au même instant, la mémoire de la Passion s'imprima si fortement dans son cœur que désormais, il ne pouvait y penser sans verser des larmes. Il comprit cette parole de l'Evangile : *Si tu veux venir après moi, fais abnégation de toi-même, porte ta croix et suis-moi.* Pénétré en même temps du véritable esprit de pauvreté et d'humilité, et se souvenant de Jésus-Christ réputé méprisable et prenant pour l'amour de nous les apparences d'un lépreux, il se condamna lui-même au mépris et à l'humiliation, et se consacra au service des lépreux. Il les visitait, leur distribuait d'abondantes aumônes, les embrassait avec une touchante affection.

Il se dépouillait de tout, et venait principalement au secours des pauvres prêtres, surtout quand il s'agissait des ornements sacrés.

II — SA CONVERSION — GUÉRISON D'UN HABITANT DE SPOLÈTE

François priait seul dans la pauvre église de Saint-Damien, quand il entendit une voix lui répétant par trois fois : *François, va et répare ma maison.* L'obéissant disciple partit aussitôt pour Foligno, y vendit plusieurs pièces d'étoffe et son cheval, et revint plein de joie demander humblement au pauvre prêtre qui gardait l'église la permission de la réparer et de demeurer avec lui. Le prêtre lui permit de rester, mais refusa l'argent, et François, n'en faisant pas plus de cas que d'une vile poussière, le jeta par la fenêtre.

Or, il advint que Pierre Bernardon, son père, apprenant qu'il demeurait avec le pauvre prêtre, accourut furieux. François, encore novice dans les combats du Christ, se cacha dans une cavité secrète. Pendant plusieurs jours, il ne cessa de prier, et enfin, honteux de sa pusillanimité, il sortit de sa retraite et prit hardiment le chemin d'Assise où ses concitoyens, voyant ses traits altérés et ses idées nouvelles, le crurent fou, le bafouèrent et lui jetèrent de la boue et des pierres. Le serviteur de Dieu traversa les rues comme s'il n'entendait et ne voyait rien, mais son père, hors de lui, l'accabla de reproches et de coups et l'enchaîna. Pendant son absence, sa mère l'ayant délivré, Pierre courut à sa recherche ; mais cette fois, François fortifié par la grâce, se présenta de lui-même, et dit d'une voix ferme qu'il comptait pour rien les chaînes et les coups, et qu'il était prêt à

tout souffrir pour l'amour de Jésus-Christ. Son père le conduisit auprès de l'évêque où il lui ordonna de renoncer à l'héritage paternel. Loin de contester, François se dépouilla de tout, même de ses vêtements qui cachaient un cilice, et dit à Pierre : « Jusqu'à ce jour je vous ai appelé mon père, maintenant je puis dire en toute vérité : Notre Père qui êtes au ciel, en qui j'ai placé mon trésor, mon espérance et ma confiance. »

A ces mots, l'évêque embrassa François avec larmes et, le couvrant de son propre manteau, lui fit apporter les vêtements d'un pauvre ouvrier. Le Saint reçut le présent avec autant de reconnaissance que de joie, le marqua du signe de la croix, et ainsi revêtu des livrées de la pauvreté, quitta sa ville natale pour aller chercher la solitude.

Il traversait une forêt tout en chantant les louanges de Dieu, quand des voleurs se précipitent sur lui et lui demandent qui il est : « Je suis le héraut du grand roi, répondit-il. »

Ils le frappèrent et le jetèrent dans un trou rempli de neige : « Va, pauvre héraut du roi, » dirent-ils. François se releva plein de joie, et continua sa route en chantant, puis il demanda l'aumône à la porte d'un monastère où on la lui donna comme à un inconnu.

Vers le même temps, un habitant du comté de Spolète, affligé d'un chancre au visage et déclaré incurable par tous les médecins, mit sa confiance en Dieu et en la sainteté de son serviteur. Il voulut baiser les pieds de François ; mais celui-ci le pressa dans ses bras et déposa un baiser fraternel sur cette horrible plaie. Aussitôt elle disparut.

III — RÉPARATION DES TROIS ÉGLISES — FRANÇOIS SE FIXE A SAINTE-MARIE DES ANGES — L'ÉVANGILE LUI SERT DE RÈGLE.

François cependant n'avait pas oublié l'ordre céleste de réparer l'église de Saint-Damien et, en vrai pauvre du Christ, non seulement il se mit à mendier sans honte auprès de ceux qui l'avaient connu dans l'abondance, mais encore il portait lui-même sur son corps, affaibli par les jeûnes, de lourdes charges de pierres.

Il fit de même pour l'église de Saint-Pierre et pour celle de la Portioncule, originairement appelée Sainte-Marie des Anges.

Car, dit saint Bonaventure, « par ordre de la divine Providence qui le dirigeait en toutes choses, François a érigé trois églises matérielles avant de commencer l'établissement de son Ordre, s'élevant ainsi par degrés, des choses sensibles aux choses spirituelles, des petites aux grandes ; car de même que trois églises sont réparées sous sa direction, de même l'église de Jésus-Christ devait par ses soins obtenir une triple réforme. »

François, souvent visité par les esprits célestes, passait ses jours et ses nuits dans le sanctuaire de Sainte-Marie des Anges, quand, assistant à la messe des saints apôtres, il fut frappé des paroles de l'Évangile : *Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni sac sur la route, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâtons.*

« Voilà ce que je veux ! » s'écria-t-il, et, jetant au loin ses souliers, sa besace et le peu d'argent qu'il possédait, il ceignit ses reins d'une corde et partit prêcher l'Evangile.

Ses paroles et encore plus ses exemples lui attirèrent des disciples. Le vénérable Bernard fut le premier et, comme il demandait à François des règles pour la pratique des vertus évangéliques : « C'est Dieu qu'il faut consulter, répondit François. »

Ils prièrent longuement, puis, ouvrant trois fois, en l'honneur de la Sainte-Trinité, le livres des Evangiles, ils lurent d'abord ces paroles : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres ;* puis : *Vous ne porterez rien dans le chemin,* et enfin : *Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive.*

« C'est là, ajouta le Saint, notre vie et notre règle. »

IV — FRANÇOIS OBTIENT L'APPROBATION DU SAINT SIÈGE — VERTUS DES PREMIERS FRÈRES — FRANÇOIS ABSENT LEUR APPARAIT SOUS LA FORME D'UN GLOBE LUMINEUX

Le nombre de ses disciples s'étant accru, François voulut que leur règle eût la sanction du Siège apostolique. Innocent III, l'ayant vu en songe soutenir la basilique du Latran, figure de l'Eglise catholique, accueillit favorablement sa demande et donna aux Frères Mineurs, ainsi qu'ils s'appelaient eux-mêmes, la mission de prêcher la pénitence.

Revenus à Assise, François et ses compagnons s'établirent dans une pauvre maison abandonnée où ils vivaient de travail et de privation « s'appliquant plus à se nourrir du pain des larmes que de celui qui sustente les corps. »

Une nuit, l'homme de Dieu était absent. Il s'était retiré dans une chaumière pour y faire son oraison. Vers minuit, tandis que parmi les Frères les uns reposaient, les autres persévéraient dans la prière, un char de feu entra dans la maison et en fit trois fois le tour. Sur ce char resplendissait un globe lumineux ayant l'aspect du soleil. Ceux qui veillaient furent émerveillés, ceux qui dormaient se réveillèrent épouvantés. Tous éprouvèrent que la lumière avait pénétré au fond de leurs cœurs, car ils purent lire dans les consciences les uns des autres et ils comprirent que, sous cette forme lumineuse, ils avaient vu leur bienheureux Père et qu'ils pouvaient sans crainte marcher à sa suite.

V — LE TIERS-ORDRE — LES CLARISSES — RÉUNION EN CHAPITRE GÉNÉRAL DE CINQ MILLE FRÈRES MINEURS

De Sainte-Marie des Anges, François et ses compagnons prêchaient au loin l'Evangile. Les foules s'attachaient à leurs pas et, émus de leurs exhortations, beaucoup de laïques, même mariés, s'engagèrent à mener une vie sainte. Sous le nom de Frères de la Pénitence, ils furent les premiers du Tiers-Ordre de Saint-François qui a fait germer tant de vertus dans l'Eglise.

Désireuses d'une perfection plus haute encore, de jeunes vierges, et à leur tête l'illustre sainte Claire, embrassèrent la pauvreté et la règle de saint François dans toute leur rigidité ; tant il est vrai qu'il suffit d'un vrai saint selon le cœur de Dieu pour peupler le monde de saints.

Les Frères Mineurs étaient déjà au nombre de cinq mille, quand François les réunit en chapitre général dans la plaine d'Assise. Toutes les choses nécessaires manquaient en ce lieu, mais la Providence y pourvut, parce qu'elle pourvoit toujours au besoin de ceux qui se confient en elle : la nourriture fut constamment abondante et les santés excellentes.

VI — MORTIFICATIONS DE FRANÇOIS

Attentif à cette parole de l'Apôtre : *Que ceux qui sont à Jésus-Christ crucifient leur chair afin de porter dans leurs corps l'amour de la croix,* François s'accordait à peine le nécessaire. Rarement il mangeait des aliments cuits, et alors il les assaisonnait de cendres ou les noyait dans l'eau pour les rendre

insipides. La terre nue lui servait de lit et il n'était couvert que d'une légère tunique.

Une nuit qu'il vaquait à l'oraison, le démon s'approcha et l'appela par trois fois : « Il n'y a pas dans le monde de pécheur, qui, s'il se convertit, ne trouve son pardon, lui dit-il, mais quiconque se sera livré à des pénitences excessives ne sera jamais pardonné. »

Une révélation vint bientôt faire connaître à l'homme de Dieu les tromperies du démon dont les intentions perverses se traduisirent aussitôt par une violente tentation. Aussitôt François déposa ses vêtements et se fustigea sévèrement.

« Allons, frère âne, dit-il à son corps ; tu dois subir cette destinée, ce traitement te convient. La tunique c'est l'habit de religion, elle porte le signe de la sainteté. Il ne convient pas qu'un être possédé par la passion s'en empare, ce serait un vol. »

Puis, animé d'un saint zèle, il sortit et s'étendit sur la neige.

Cette fois le tentateur fut si bien vaincu qu'il ne reparut plus.

VII — HUMILITÉ DE FRANÇOIS

François se regardait comme le dernier des pécheurs, parce que, disait-il, si un brigand avait reçu les mêmes grâces que moi, il en aurait mieux profité ; aussi ne pouvait-il souffrir le respect et la vénération dont il était l'objet.

Un jour, accablé par la maladie, il modéra un peu son abstinence. Ses forces revinrent et avec elles son ardeur à s'humilier. « Il n'est pas juste, s'écria-t-il, que le peuple me croie pénitent quand, en secret, je me nourris confortablement. » Et appelant le peuple d'Assise, il entre à l'église, la corde au cou, se fait traîner jusqu'à la pierre où on avait coutume de placer les malfaiteurs, y monte et malgré un froid rigoureux et sa fièvre quarte, il déclare qu'on avait tort de le regarder comme un homme spirituel, qu'il était un homme charnel, un gourmand digne de mépris.

VIII — PAUVRETÉ DE FRANÇOIS

François rappelait souvent à ses disciples les paroles de l'Evangile : « *Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids, mais le Fils de l'homme n'a point où reposer sa tête.* Il ajoutait que l'imitation de la pauvreté de Jésus-Christ était le fondement de l'Ordre des Frères Mineurs, et que la ruine de cette vertu serait la ruine de son institution.

Un jour, il traversait la Pouille, quand il trouva sur le chemin une énorme bourse gonflée comme si elle eût été pleine d'argent. Son compagnon l'engage à la ramasser et à en donner le contenu aux pauvres. Lui s'y refuse, disant qu'il ne veut pas prendre le bien d'autrui. Néanmoins, vaincu par les instances du frère, il se met en prières et lui ordonne de ramasser la bourse. Le frère tremble involontairement, il obéit toutefois, et aussitôt un serpent monstrueux s'échappe de la bourse. « L'argent mon frère, dit François, n'est pour les serviteurs de Dieu que le démon qui est un dangereux reptile. »

Dans une de leurs courses apostoliques, les compagnons de François ayant faim s'enquirent de ce qu'ils pourraient trouver et ne trouvèrent rien. « Vous n'avez rien trouvé, dit le Saint, parce que vous avez eu plus de confiance dans vos mouches que dans le Seigneur. » Or, il appelait mouches les pièces de monnaie. « Retournez sur vos pas et demandez l'aumône avec humilité, offrant pour prix l'amour de Dieu. » Et, en effet, les habitants pauvres, mais touchés de la grâce, donnèrent tout ce dont ils purent disposer.

IX — PUISSANCE DE FRANÇOIS SUR LES ANIMAUX

François appelait les animaux du nom de frère et de sœur et aimait d'une affection plus tendre ceux qui, comme les agneaux, symbolisent la sainte mansuétude du Sauveur. Les bêtes lui rendaient son affection : un jour, il salua un grand troupeau de moutons. Ceux-ci accoururent en levant la tête et lui firent une telle fête que les bergers et les Frères en étaient dans l'admiration.

Une autre fois on lui offrit une brebis qu'il reçut avec plaisir, à cause de l'innocence et de la simplicité de cet animal. Il l'avertissait d'être attachée aux louanges de Dieu et de n'offenser en rien les Frères. La brebis obéissait. Quand les Frères étaient au chœur, elle entrait d'elle-même à l'église, fléchissait les genoux et lorsqu'on élevait l'hostie elle s'inclinait comme si elle eût voulu inviter les fidèles au respect envers le Saint-Sacrement.

De même les poissons, les lapins et d'autres animaux, loin de s'effrayer, accouraient au-devant du Saint et jouaient en sa présence.

François traversait un jour les marais de Venise au milieu du gazouillement d'une multitude d'oiseaux. « Nos frères les oiseaux louent le Créateur, dit-il à son compagnon, allons au milieu d'eux et nous aussi louons Dieu et chantons nos heures canoniques. » Mais comme à cause de leur gazouillement, les religieux ne pouvaient s'entendre : « Mes frères les oiseaux, dit François, cessez vos chants jusqu'à ce que nous ayons acquitté la dette de reconnaissance que nous devons à Dieu. » Les oiseaux se turent et ne reprirent leurs chants que quand les religieux eurent cessé le leur.

X — FRANÇOIS, ATTIRÉ PAR L'ESPOIR DU MARTYRE, VA EN SYRIE ET N'Y TROUVANT QUE DES DÉLICES, REPART AUSSITOT

Dévoré depuis longtemps de la soif du martyre, François partit pour la Syrie avec le frère Illuminé, comme lui grand serviteur de Dieu. Ils furent pris par les Sarrasins qui les traitèrent ignominieusement, les frappèrent à coups de fouet et, les fers aux pieds, les conduisirent au Soudan de Babylone (Caire). Le Saint prêcha au prince les mystères de la Sainte Trinité et de l'Incarnation, et offrit d'entrer dans un feu allumé pour prouver la vérité de sa foi, pourvu que les prêtres de Mahomet consentissent à faire de même. Ils s'y refusèrent, mais le Soudan, tout en ne voulant pas se convertir, admira la foi et la constance des missionnaires. Il voulut les combler de richesses et d'honneurs, mais les serviteurs de Dieu trouvant ainsi les délices à la place du martyre se hatèrent de partir.

XI — LES SACRÉS STIGMATES

Deux ans avant sa mort, François s'était retiré sur une montagne élevée appelée le mont Alverne pour y jeûner et y prier pendant quarante jours en l'honneur de saint Michel. La contemplation des choses célestes répandit dans son âme des consolations extraordinaires et comme un serviteur fidèle et prudent, il recherchait le bon plaisir de Dieu pour s'y conformer aussitôt. Le Seigneur lui ayant révélé intérieurement qu'en ouvrant les Evangiles il y apprendrait ce que Dieu aurait de plus agréable, il prit sur l'autel le livre sacré, et le fit ouvrir par son compagnon trois fois, en l'honneur de la Sainte Trinité. Chaque fois, ils tombèrent sur l'endroit où il est question de la passion du Sauveur et François comprit qu'il devait ressembler à Jésus-Christ dans les douleurs de sa passion. Quoique l'austérité et les souffrances de sa vie eussent déjà été excessives,

il ne s'en troubla point, et s'anima avec plus de force à souffrir le martyre qui lui était demandé. Et un matin, comme il priait, il vit un séraphin descendu du ciel. Il avait six ailes étincelantes comme des flammes, et d'un vol rapide il arriva auprès de François. Celui-ci vit alors un homme crucifié. Deux ailes s'élevaient au-dessus de sa tête, deux autres lui servaient pour voler et les deux dernières lui couvraient tout le corps.

Nous laissons la parole à saint Bonaventure.

« François s'étonna et une joie mêlée d'amertume se répandit dans son cœur. Il était heureux de voir, dans cette gracieuse vision, Jésus-Christ le regarder sous la figure d'un séraphin, mais son crucifiement transperçait son âme de douleur et de compassion...

» Le Seigneur lui révéla que la divine Providence avait fait luire à ses yeux une pareille vision pour qu'il apprît que ce n'était pas par le martyre de la chair, mais bien par le feu de l'amour qu'il devait se rendre entièrement semblable à Jésus-Christ crucifié. La vision disparut laissant François animé du plus tendre amour de Dieu et, sur ses pieds et sur ses mains, apparurent les sacrés stigmates. Ses membres semblaient percés au milieu par des clous dont la tête se voyait dans l'intérieur des mains et dans la partie supérieure des pieds, la pointe ressortant de l'autre côté. La tête des clous était ronde et noire, leur pointe longue et tordue comme si on eût frappé dessus. En outre, François avait au côté droit une cicatrice rouge, marquant la place d'une plaie formée par un coup de lance, et il en sortait souvent un sang béni qui mouillait sa tunique. »

Les quarante jours qu'il avait résolu de passer sur la montagne étant écoulés, François redescendit, portant avec lui l'image de Jésus-Christ gravée non pas sur la pierre par la main humaine d'un ouvrier, mais sur sa propre chair par la main du Dieu vivant. Et parce qu'il est bon de cacher les secrets du roi, le Saint, dépositaire du secret royal, le cachait le plus possible aux yeux du vulgaire, mais il plut à Dieu d'opérer publiquement des prodiges par les stigmates sacrés, afin que leur force merveilleuse apparût plus manifestement.

Par un grand froid d'hiver, François, à cause de son extrême faiblesse, voyageait sur un âne, et la neige l'ayant empêché de continuer, il dut s'abriter dans le creux d'une roche élevée. Pendant la nuit, il entendit son conducteur pousser des cris plaintifs causés par la rigueur du froid. François étendit la main et, ô merveille! à peine touché par cette main devenue sacrée, le froid s'éloigne de cet homme, la chaleur le gagne au dedans et au dehors, et il dort sur les pierres et dans la neige d'un meilleur sommeil que dans son lit.

XII — ZÈLE DE FRANÇOIS POUR LE SALUT DES AMES SA PATIENCE

Désormais, attaché à la croix de Jésus-Christ selon la chair et selon l'esprit, François ne brûlait pas seulement pour Dieu d'un amour de séraphin, mais avec Jésus-Christ il avait une soif immense du salut des âmes. Ne pouvant plus marcher à cause des plaies de ses pieds, il se faisait traîner à travers les villes et les campagnes pour exciter les autres à porter la croix de Jésus-Christ. « Commençons à servir le Seigneur notre Dieu, disait-il à ses disciples, car tout ce que nous avons fait jusqu'à présent n'est rien. » Pour satisfaire sa soif de souffrances, Dieu permit qu'il fût attaqué de maladies graves et si multipliées qu'il ne lui restait presqu'aucune partie du corps où il ne ressentît une violente douleur. Et ses peines, il ne les appelait pas des peines: « c'étaient des sœurs, » disait-il.

Un jour, un frère lui conseilla naïvement de demander à Dieu de le traiter avec moins de rigueur: « Si je ne connaissais votre simplicité et la pureté de vos intentions, lui répondit le Saint, j'aurais désormais votre société en horreur. Quoi! vous avez osé juger blâmables les justices de Dieu à mon égard! »

Puis, se laissant tomber à terre (car il était épuisé par la maladie), il la baisa humblement en disant: « Je vous rends grâce, Seigneur mon Dieu, de toutes les douleurs que j'endure, et je vous conjure de m'en envoyer cent fois plus, si tel est votre bon plaisir. »

XIII — MORT DE FRANÇOIS

Il y avait vingt ans que François s'était converti. Depuis deux ans il avait été marqué des stigmates sacrés. Il était arrivé à la perfection sous l'action répétée des tribulations. Connaissant d'avance l'époque de sa mort, il en prévint les frères et se fit porter à Sainte-Marie de la Portioncule, pour rendre à Dieu la vie, là où il avait reçu la grâce. Il s'étendit sur la terre nue, et levant les yeux au ciel:

« Pour moi, dit-il, j'ai accompli ma tâche; que Jésus-Christ vous apprenne ce que vous avez à faire. »

Il leur recommanda la fidélité à la sainte Eglise romaine, la patience et la pauvreté; puis, après avoir étendu les bras en forme de croix et avoir béni les frères présents et ceux qui étaient absents:

« Mes enfants, fortifiez-vous dans le Christ, leur dit-il. Le moment de la tentation et de la tribulation approche. Heureux ceux qui persévéreront! Pour moi, voilà que je m'en vais à Dieu et je vous remets à sa grâce. »

Et il expira peu après.

Aussitôt le frère Augustin, qui depuis longtemps avait perdu la parole:

« Attendez-moi mon père, s'écria-t-il, attendez-moi, je viens avec vous. »

Il ajouta, s'adressant aux frères étonnés: « Ne voyez-vous pas notre Père François qui va en Paradis? » Et, en effet, un des disciples vit cette âme bienheureuse sous l'apparence d'une étoile très brillante portée au-dessus des grandes eaux sur une nuée blanche qui la conduisait au ciel.

Et l'âme d'Augustin, s'échappant de son corps, suivit de près son très saint Père.

Et les alouettes, accourant en foule, voltigèrent autour de la maison, remplissant l'air de leurs gazouillements joyeux, en l'honneur du Saint qui les exhortait sans cesse à chanter les louanges du Créateur. — C'était le 4 octobre de l'an 1226.

LA VIE MERVEILLEUSE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

LE PAUVRE DE JÉSUS-CHRIST

1. A quelques jours de sa naissance, le petit Jean, plus tard surnommé *François*, fut salué par un pèlerin inconnu qui dit à sa mère que l'enfer était en grand émoi depuis la naissance de cet enfant.

2. La Vocation. Riche et mondain dans ses premières années, François entend une voix partie du crucifix, qui l'appelle à réparer l'église. Prenant ces paroles à la lettre, il se dévoue à la restauration de l'église Saint-Damien, à Assise.

3. Le père de François, irrité de ses largesses, le conduit devant l'évêque d'Assise et prend à témoin le prélat qu'il déshérite son fils. Celui-ci lui rend même ses habits, et quitte son père de la terre pour servir celui du ciel.

4. Pendant que François sollicitait l'approbation de sa règle nouvelle, le pape Innocent III vit en songe le pauvre de Jésus-Christ soutenant la basilique de Saint-Jean-de-Latran qui menaçait ruines.

5. Les tentations violentes dont François était assailli le trouvèrent invincible. Un jour, il se roula dans un buisson d'épines afin d'émousser l'aiguillon de la chair par l'aiguillon de la douleur. Les feuilles de ce buisson portent aujourd'hui encore des taches de sang.

7. Pendant une maladie, l'évêque d'Assise oblige François à venir se faire soigner à l'évêché. Aussitôt guéri, il se fait conduire, la corde au cou, sur la place publique, par un des Frères qui crie aux passants : Regardez ce gourmand qui passe pour un saint.....

6. Assoiffé d'humiliations, saint François ordonne au Fr. Bernard, au nom de l'obéissance, de le fouler aux pieds et de lui mettre le pied sur la gorge et sur la figure, en le traitant d'orgueilleux et de ver de terre.

8. Pour montrer combien l'Ordre nouveau lui est agréable, Jésus-Christ lui-même apparait, revêtu de l'habit franciscain, à un jeune homme qui hésitait sur sa vocation, et lui ordonne d'embrasser la pauvreté évangélique dans toute sa rigueur.

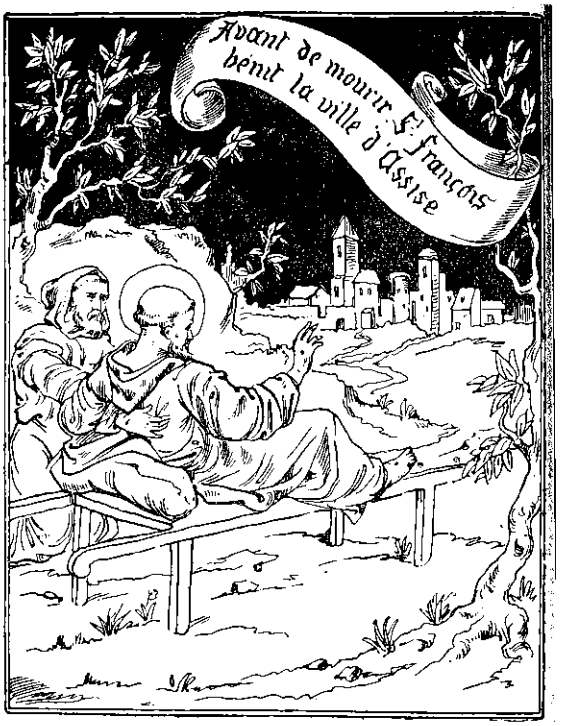
9. Saint François parlait familièrement avec les oiseaux, qui obéissaient à sa voix. Tantôt il les invitait à louer Dieu, et écoutait leurs chants avec joie, tantôt il leur imposait silence pour prêcher plus librement, et ils se taisaient.

10. Un pêcheur lui fit don un jour d'un magnifique poisson qu'il venait de prendre. Le Saint le remit dans l'eau en l'invitant à louer Dieu; ce que voyant, tous les poissons s'approchèrent pour recevoir sa bénédiction.

11. Embrasé du désir du martyre, saint François s'embarque pour l'Orient, et va prêcher Jésus-Christ devant le Soudan d'Egypte, au Caire. Il propose aux prêtres mahométans l'épreuve du feu, qu'ils refusent, et François, comblé d'honneurs, revient en Italie.

12. Une brebis dont le Saint prenait soin le suivait à l'église, et témoignait par son attitude le désir de s'unir à la prière. Pendant la messe, à l'élévation de l'Hostie, elle pliait les genoux et se prosternait.

13. Pendant un long Carême au mont Alverne, épuisé par la lutte avec le démon, saint François sent ses forces défaillir. Mais un ange lui fait entendre un concert céleste qui le réconforte.



15. Se sentant près de sa fin, le Saint se fait porter sur un grabat hors du couvent, et du haut de la colline, il bénit la ville d'Assise, berceau de trois Ordres séraphiques, d'où sortiront tant de saints.

14. Un séraphin lumineux qui présente aux yeux la figure du Crucifix apparaît à saint François. Pendant cette vision, des traits de feu le frappent aux mains, aux pieds et au côté, et impriment dans sa chair les stigmates de la Passion.

16. Epuisé de travaux et de souffrances, l'imitateur fidèle de Jésus-Christ meurt à l'âge de quarante-cinq ans, réconforté par les sacrements de l'Eglise, laissant à son immense famille, pour tout héritage, le trésor de la pauvreté volontaire.

Saint François d'Assise
dans ses rapports avec la nature

AMOUR DE JÉSUS-CHRIST — ROSES AU LIEU D'ÉPINES
JEAN DE CAPELLA

L'homme est, avant tout, né pour aimer. Et parmi cette multitude de saints couronnés de leur auréole, agenouillés devant le Saint des saints, et dont le regard ne se rassasie jamais de creuser dans les profondeurs de Dieu, il n'en est pas de plus aimable, de plus délicieux à restituer quelques instants à la terre, que ceux-là dont la science s'est inspirée surtout de l'amour de Jésus-Christ au pied de sa croix; ceux-là qui ont répandu leur cœur altéré d'amour sur tout ce qui leur rappelait le Créateur dans la nature, depuis l'homme jusqu'au petit oiseau. Saint François de Sales emprunte à cette nature, dans ses ouvrages, plus d'une comparaison charmante; et les chimères de sa physique embellissent poétiquement, même d'une manière très utile, la force réelle de sa morale. Mais il n'a pas dans sa candeur, j'allais dire aristocratique, la naïveté populaire de saint François d'Assise. Cette simplicité qui va au cœur, sans qu'un grain de poussière ou quoi que ce soit de particulier à l'éducation en altère la perfection quasi divine ou en arrête l'effusion communicative, cette naïveté, disons-nous, sortait du cœur même de Jésus-Christ, où François se cachait, des heures et des jours, pour aimer l'Amour. Il partait de là comme un torrent débordé; il se répandait, sans pouvoir se contraindre et comme pour se consoler, dans l'intervalle de ses extases, sur l'homme et sur toute la nature. A l'exemple de

Jésus-Christ et par sa grâce, il eut sur cette nature un empire immense.

Résiste-t-il au sommeil, en se roulant dans les épines, « les épines rougies de son sang se couvrent à l'instant de roses blanches et rouges ». La nature se revêt des couleurs de son sang.

Voici qui est plus sinistre : Jean de Capella, le Judas des douze nouveaux apôtres, est revenu de Rome, comblé de louanges par le Saint-Père; il a eu des extases. Il rentre au monastère; et le Saint, qui pénètre l'âme sous l'épaisseur de la chair et la beauté des apparences, lui reproche son orgueil, lui prédit une fin terrible. En effet, le misérable, atteint de la lèpre, se pend comme l'apôtre désespéré de Jésus-Christ.

AGNEAUX, ALOUETTES, TOURTERELLES ET HIRONDELLES

Il y a mieux : saint François, dont on a fait parfois une sorte de janséniste avant l'heure, conduit, sur son ordre, la corde au cou, par la ville d'Assise et criblé d'injures pour avoir goûté l'aile ou le blanc d'un poulet, aimait beaucoup dans le Seigneur une sainte veuve, Jacqueline de Settesoli, qu'il nommait Fr. Jacqueline (1), de la plus illustre noblesse de Rome. Il recevait chez elle l'hospitalité, et, de sa main, acceptait certains mets pour lesquels il avait une préférence. Quand elle vint le voir une dernière fois au couvent de Sainte-Marie des Anges, elle lui apporta, en même temps, son mets préféré, et un drap de couleur cendrée, pour couvrir son corps, après le départ de son âme pour le ciel.

Le saint mourant avait désiré la présence de Jacqueline, et l'on s'était empressé de lui envoyer un message. Mais quand le messager allait partir, Fr. Jacqueline arriva avec toute sa maison au seuil du couvent. Le désir de François avait passé immédiatement, à travers la distance, du cœur du Saint au cœur de la pieuse veuve. Un jour, il lui avait fait cadeau d'un petit agneau, image, par sa douceur, de Jésus-Christ, et l'agneau, inspiré sans doute par François, ne quittait plus sa maîtresse et la suivait à l'église.

« Le matin, tardait-elle à s'éveiller, il l'appelait de ses bêlements plaintifs et la pressait à coups de tête de se relever et de se rendre à la messe. »

Cet agneau nous remet en mémoire l'amour de François pour les créatures du bon Dieu les plus douces et les plus innocentes.

Voyant un jour des alouettes à la robe grise et cendrée comme la sienne, s'élever en l'air en chantant, dès qu'elles avaient pris quelques grains sur la terre, il s'attendrit et dit aux Frères qui l'entouraient : « Voyez, mes Frères, ces créatures! Elles nous apprennent à rendre grâces au Père commun qui nous donne la nourriture, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre, et à nous élever au ciel, où doit être notre conversation! » (2)

Et les tourterelles! Il en vit un jour qu'on allait vendre au marché. Le jeune homme qui les portait les lui donna avec joie. Alors, François : « Tourterelles innocentes et chastes, pourquoi vous êtes-vous laissé prendre? Mais je veux vous arracher à la mort et vous faire des nids où vous puissiez vous multiplier, selon l'ordre qui vous en est donné par votre Créateur! » Aussitôt, de ses mains, il leur disposa des nids aux environs du monastère. Les tourterelles s'y fixèrent, firent des œufs, élevèrent leurs petits; et toutes se jouaient avec le Saint et les autres Frères, confiantes et apprivoisées comme des oiseaux domestiques. Pour le jeune homme qui les avait données à saint François, il mourut dans la paix du Seigneur, revêtu de l'habit des Frères Mineurs. Le Saint le lui avait prédit.

Un jour qu'une multitude d'oiseaux, par leurs chants, l'empêchaient de réciter son office, il leur dit avec douceur : « Mes frères les oiseaux, cessez de chanter jusqu'à ce que nous ayons payé à Dieu notre part de prières. » Et les oiseaux se turent, ne reprenant ensuite leurs chants qu'avec la permission du Saint. Encore un peu, c'eût été la paix du paradis terrestre!

De même, interrompu dans un sermon au village d'Alviano par le gazouillement des hirondelles..... « Hirondelles mes sœurs, leur dit-il, vous avez assez parlé, il est temps que je parle à mon tour. Ecoutez la parole de Dieu, et gardez le silence pendant que je prêcherai. » Ce qu'elles firent, et restèrent immobiles sans seulement remuer leurs ailes.

Les oiseaux semblaient reconnaître en lui Adam avant sa chute, alors que les reptiles eux-mêmes, sans venin, venaient ramper à ses pieds.

Un jour, au sommet de l'Alverne, une multitude d'oiseaux de tout plumage se posèrent sur sa tête, sur ses épaules, sur ses mains et jusque sur sa poitrine, lui témoignant leur allégresse par des battements d'ailes et des chants joyeux (1).

L'HORLOGE VIVANTE — LE LIVRE OUVERT

Même un oiseau de proie, un faucon dont l'aire était proche, prit le Saint en grande amitié. Par son cri, il lui annonçait comme une vivante horloge l'heure de la prière. S'il était accablé de fatigue, il ménageait sa faiblesse et retardait l'heure de son réveil matinal; même, raconte saint Bonaventure, il modérait l'éclat de sa voix semblable à la cloche adoucie du monastère. Le bon Saint dut lui en être reconnaissant, lui qui compatissait au sort même des vers de terre et les posait doucement hors du chemin pour qu'ils ne fussent pas écrasés! Enfin, au rapport de Thomas de Célano, pendant l'hiver, il faisait porter aux abeilles du miel et du vin pour les nourrir et les réchauffer.

Tout cela naissait de son humilité et de la force absorbante de son amour. Dieu était si bon et si grand, et François si petit, « un ver de terre! »

Ce qui suit sur le séraphin d'Assise, nous l'empruntons surtout aux *Petites Fleurs des Saints* d'un anonyme, à savoir comment Bernard, de la même ville, se fit Frère Mineur à l'exemple de son compatriote. Après l'avoir, en faisant semblant de dormir, entendu crier toute la nuit : « Mon Dieu! mon Dieu! » en admirant l'excellence de la majesté divine et la bonté infinie de Dieu qui voulait sauver le monde et sauver l'âme du pauvre François, il désira changer de vie et s'en ouvrit à son ami.

« C'est grand et difficile, dit le Saint; il faut prendre conseil de Notre-Seigneur Jésus-Christ; nous ouïrons la messe, et ensuite, après avoir prié, nous ouvrirons un missel, trois fois, pour que Dieu nous manifeste la voie à choisir. » A la première ouverture du livre se trouva cette parole du Christ dans l'Evangile au jeune homme

(1) *Etudes franciscaines.*

(2) *Histoire populaire de saint François d'Assise*, par ANATOLE DE SÉGUR.

(1) ANATOLE DE SÉGUR.

qui demandait la voie de la perfection : « Si tu » veux être parfait, va et vends ce que tu as; » donne-le aux pauvres et suis-moi. » A la seconde ouverture du livre, à la troisième, il en fut de même; c'est-à-dire que, sous différentes formes de langage, le ciel répondit aux deux amis qu'ils devaient remettre à Dieu tout le soin de leur vie et tourner toutes leurs pensées à la prédication du Saint Evangile.

C'est ainsi que la nature inintelligente apportait, dans les caractères muets des Saintes Ecritures, la lumière à l'intelligence et au cœur de François.

SAINTE INDIFFÉRENCE

Quand il réunit ce merveilleux Chapitre de 5 000 Frères, à Sainte-Marie des Anges, son lit était la terre nue, son oreiller, la pierre ou quelques morceaux de bois; il dormait tout de même autant qu'il fallait pour vivre, ayant vaincu la nature, quelquefois si dure marâtre; et les Frères voulaient l'imiter. Mais beaucoup qui portaient sur la chair le cilice et des cercles de fer n'y purent résister, n'étant pas saints comme François. Aussi leur ordonna-t-il de déposer devant lui ces instruments de supplice, ce qu'ils firent par obéissance.

Au nom de la même obéissance, il avait commandé à tous les Frères de n'avoir nulle inquiétude ni aucun souci du boire, du manger, ni des autres choses nécessaires au corps. Prier suffisait. Même saint Dominique, qui vint à passer par là, trouvait François indiscret; et c'est François qui eut raison. De toutes parts arrivèrent, comme à flots, « des hommes avec des bêtes de somme, des chevaux, des charrettes chargées de pain, de vin, de fèves, de fromages et d'autres choses bonnes à manger comme les pauvres du Christ en avaient besoin. » La nature s'était pliée, sous l'inspiration du ciel, aux désirs de l'Apôtre. Et saint Dominique alla s'agenouiller aux pieds du Saint et reconnaître sa faute.

PETIT AUDITOIRE ATTENTIF

Nous avons déjà fait allusion à l'empire de François sur les oiseaux, même sur l'oiseau de proie, sur les hirondelles, les tourterelles et les alouettes, sur tout ce qu'il y avait de plus misérable, le ver, sur tout ce qu'il y avait de plus poétique, l'abeille. C'est ainsi que, dans son amour, puisé dans l'amour de Jésus-Christ pour nous, amour universel, il parcourait la chaîne des êtres, ne se rassasiant jamais d'aimer, et souffrant bien moins de ses heureux stigmates, tout saignants comme les plaies de Jésus-Christ, que de ne pas aimer au gré de ses violents désirs. Mais il s'agit des oiseaux.

Un jour (au moment de fonder le Tiers-Ordre) qu'il allait par la campagne, prêchant ici et là avec une ferveur entraînante « sans considérer ni chemin ni sentier » il leva les yeux et vit, à côté de la route, quelques arbres sur lesquels étaient une multitude presque infinie d'oiseaux; de quoi saint François s'émerveilla (1) et dit à ses compagnons : « Vous m'attendrez ici sur le chemin et j'irai prêcher aux oiseaux. »

Il entra donc dans le champ, et se mit à prêcher aux oiseaux qui étaient à terre.

Aussitôt, ceux qui étaient sur les arbres s'en vinrent à lui, et tous ensemble restèrent tranquilles jusqu'à ce que saint François eût fini de prêcher; et alors, ils ne partirent qu'après qu'il leur eut donné sa bénédiction, et saint François allait au milieu d'eux, les touchant avec sa robe, et aucun ne bougeait.

Il leur disait, en substance :

« Mes oiseaux, vous êtes extrêmement obligés à Dieu votre Créateur, et toujours, en tous lieux, vous devez le louer, parce qu'il vous a donné la liberté de voler partout, et qu'il vous a donné un double et un triple vêtement..... Vous ne semez ni ne moissonnez, et Dieu vous nourrit et vous donne les fleuves et les rivières pour vous abreuver; il vous donne les montagnes et les vallées pour votre refuge et les grands arbres pour y faire vos nids. Et parce que vous ne savez ni filer ni coudre, Dieu prend soin de vous vêtir, vous et vos petits, en sorte que votre Créateur vous aime beaucoup, puisqu'il vous accorde tant de bienfaits. Gardez-vous donc du péché d'ingratitude et étudiez-vous toujours à louer Dieu. »

Saint François leur ayant dit ces paroles, les oiseaux, tous tant qu'ils étaient, commencèrent à ouvrir le bec et les ailes, tendant le cou et inclinant la tête jusqu'à terre, et, par leurs mouvements et par leurs chants, ils montraient que le Saint leur causait un très grand plaisir; et saint François se réjouissait avec eux; il était charmé et s'émerveillait beaucoup d'une telle multitude d'oiseaux, de leur admirable variété, de leur attention et de leur familiarité; et pour cette raison il trouvait sujet en eux de louer dévotement le Créateur.

Finalement, la prédication terminée, saint François leur fit le signe de la croix et leur donna licence de partir. Alors tous ces oiseaux s'élevèrent dans les airs avec des chants merveilleux; puis, suivant la croix que saint François avait faite, ils se divisèrent en quatre parties; l'une vola vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, l'autre vers le Midi, et la quatrième vers l'aquilon, et chaque bande s'envolait répétant des chants merveilleux.

UNE VIGNE, UN LÉPREUX ET UN LOUP

Il nous reste à suivre et à admirer le bon Saint dans ses rapports avec une vigne, un lépreux et un loup.

La vigne d'abord, cette image symbolique du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ! Or, saint François prit un jour le chemin de Rieti. Mais, quand il fut près d'arriver, la multitude qui venait au-devant de lui était si grande qu'il ne voulut pas entrer dans la ville, et s'en fut à une église qui était à peu près à deux milles dans le voisinage.

Les habitants, sachant qu'il était là, accoururent tout alentour pour le voir (1), tellement que la vigne de cette église en fut dévastée et le raisin cueilli; de quoi le prêtre du lieu s'affligea jusqu'au fond du cœur, et il se repentit d'avoir reçu saint François dans son église.

Mais la pensée du prêtre étant révélée à saint François, il le fit appeler et lui dit : « Mon très cher Père, combien de charges de vin te rend cette vigne par an, quand elle te rend le plus? » Il répondit : « Douze charges. » — Saint François dit : « Je te promets de la part de mon Seigneur Jésus-Christ qu'elle te rendra chaque année vingt charges. »

(1) *Les Petites Fleurs de saint François.*

(1) *Les Petites Fleurs de saint François.*

Le prêtre, se confiant dans la promesse de saint François, laissa librement entrer dans la vigne ceux qui venaient. Merveilleuse chose ! la vigne fut toute ravagée et dépouillée, de telle sorte qu'à peine y restait-il quelque grappes de raisin.

Vint le temps de la vendange : le prêtre recueillit ces grappes, les mit dans la cuve et les foula; et, selon la promesse de saint François, il recueillit vingt charges de très bon vin.....

Et, parmi la multitude qu'on voyait venir à l'église de Rieti, en passant par la vigne, beaucoup s'en retournaient enivrés du divin amour, et abandonnaient le monde.

Mais saint François fit plus que multiplier les raisins, à l'exemple du Seigneur qui avait multiplié les pains; il guérit miraculeusement un lépreux de sa lèpre et du désespoir. Or, le désespoir paraît sans remède; témoin Judas.

Ce méchant lépreux, possédé du malin esprit, en voulait à Dieu. Alors François se mit en oraison, et pria dévotement pour lui.

L'oraison faite, il lui dit : « Mon fils, je veux te servir, puisque tu n'es pas content des autres. — Je le veux, dit le malade, mais que pourras-tu faire de plus qu'eux ? »

Saint François répondit : « Ce que tu voudras, je le ferai. » Le lépreux dit : « Je veux que tu me laves tout entier, car je pue si fortement, que moi-même je ne puis pas me souffrir. »

Alors, saint François fit tout de suite chauffer de l'eau avec des herbes odoriférantes, puis il le dépouilla et commença à le laver de ses maux; et un autre Frère versait de l'eau. Or, par un divin miracle, là où saint François touchait de ses saintes mains, la lèpre s'en allait et la chair redevenait parfaitement saine; et, en même temps que la chair commençait à se guérir, aussi commençait à se guérir l'âme.

Et le lépreux, se voyant guéri, se prit à ressentir une grande componction et repentance de ses péchés, et il se mit à pleurer amèrement..... « Malheur à moi (1), dit-il, qui suis digne de l'enfer pour les méchancetés et les injures que j'ai faites et dites aux Frères, et pour mon impatience et mes blasphèmes contre Dieu. »

A la vue de ce miracle, saint François partit de ce lieu, voulant fuir toute gloire par humilité. Pour le lépreux, guéri de la lèpre et du péché, il ne tarda pas à mourir d'une autre maladie, mais saintement et armé des sacrements de l'Eglise.

Il apparut dans l'air à saint François qui se tenait en oraison dans une forêt et lui dit : « Me reconnais-tu ?

— Qui es-tu ? dit saint François.

— Je suis le lépreux que le Christ a guéri par tes mérites, et aujourd'hui je m'en vais à la vie éternelle, de quoi je rends grâces à Dieu et à toi..... Réjouis-toi donc, remercie Dieu. »

Il s'en alla au ciel, et saint François demeura fort consolé.

Qui ne connaît enfin l'histoire du loup très féroce de Gubbio ?

Par peur de ce loup, on en vint au point que personne n'osait sortir de la cité. François, plein de compassion pour les hommes de ce pays, fit sur lui-même le signe de la très sainte croix, plaça toute sa confiance en Dieu, et prit son chemin vers le lieu où était le loup; et quand il le rencontra, sans s'effrayer de lui voir la gueule ouverte comme pour le dévorer, il lui fit le signe de la très sainte croix et lui dit, en l'appelant : « Viens ici, frère Loup; je te commande de la part du Christ de ne faire de mal ni à moi, ni à personne. » Incontinent, le loup terrible ferma la gueule, s'arrêta de courir, et, obéissant au commandement, vint, doux comme un agneau, se coucher aux pieds de saint François.

Alors le Saint lui parla ainsi : « Loup, tu fais beaucoup de dommages en ce pays; tu as commis de grands méfaits, détruisant toutes les créatures de Dieu, sans sa permission; et non seulement tu as tué et dévoré les bêtes, mais tu as eu la hardiesse de tuer les hommes faits à l'image de Dieu, cause pour laquelle tu es digne de la potence comme un voleur et homicide très méchant. Les gens crient et se plaignent de toi, et toute cette ville est ton ennemie, mais je veux, loup, faire la paix entre eux et toi, si bien que tu ne les offenses plus désormais, qu'ils te pardonnent les offenses passées, et que ni les hommes ni les chiens ne te persécutent plus. »

Ces paroles dites, le loup, par les mouvements de son corps, de sa queue et de ses yeux, inclinant la tête, faisait signe d'agréer ce que saint François disait et de vouloir s'y tenir.

— Tu ne pâtiras plus de la faim, ajouta le Saint, mais je veux, loup, que tu me promettes de n'attaquer jamais aucune personne humaine, ni aucun animal. Me promets-tu ceci?

Et saint François tendit la main pour recevoir la foi du loup. Celui-ci leva la patte droite de devant, et familièrement la posa sur la main de saint François, lui donnant ainsi tel signe de foi qu'il pouvait.

De même le loup promit au peuple de Gubbio de n'offenser plus jamais personne en aucune chose, à condition qu'il recevrait chaque jour le nécessaire. Il s'agenouilla et inclina la tête, et, avec les mouvements de son corps, en flattant de la queue et des oreilles, il témoigna autant que possible qu'il voulait observer le pacte; puis, levant la patte droite, il la posa dans la main de saint François.

Et tous commencèrent à crier vers le ciel, louant et bénissant Dieu de leur avoir donné saint François, qui, par ses mérites, les avait délivrés de la gueule d'une si cruelle bête. Le loup vécut ensuite deux années à Gubbio, il entrait familièrement dans les maisons de porte en porte, sans faire de mal à personne, et sans qu'il lui en fût fait, nourri courtoisement par les gens du lieu; et tandis qu'il s'en allait ainsi par la ville et par les maisons, jamais aucun chien n'aboya contre lui. Enfin, après deux ans, le loup mourut de vieillesse, et les habitants le regrettèrent beaucoup; car, le voyant aller si débonnairement par la ville, ils se rappelaient mieux la vertu et la sainteté de saint François.

Saint François avait quarante-deux ans quand il mourut, en 1224; mais il vit plus que jamais aujourd'hui même sur la terre dans les Pères Franciscains, dans les pauvres Clarisses et dans le Tiers-Ordre qui porte son nom, et qui résoudra la trop fameuse question sociale, par la fraternité et l'humilité!

François est, de tous les Saints, celui qui approche le plus de Jésus-Christ par l'innocence de sa vie et par ses stigmates, qui rappellent ce que Jésus souffrit de plus cruel dans sa Passion, sur la croix. Il n'y a que Dieu, incarné dans l'homme, qui pouvait aimer et souffrir davantage.

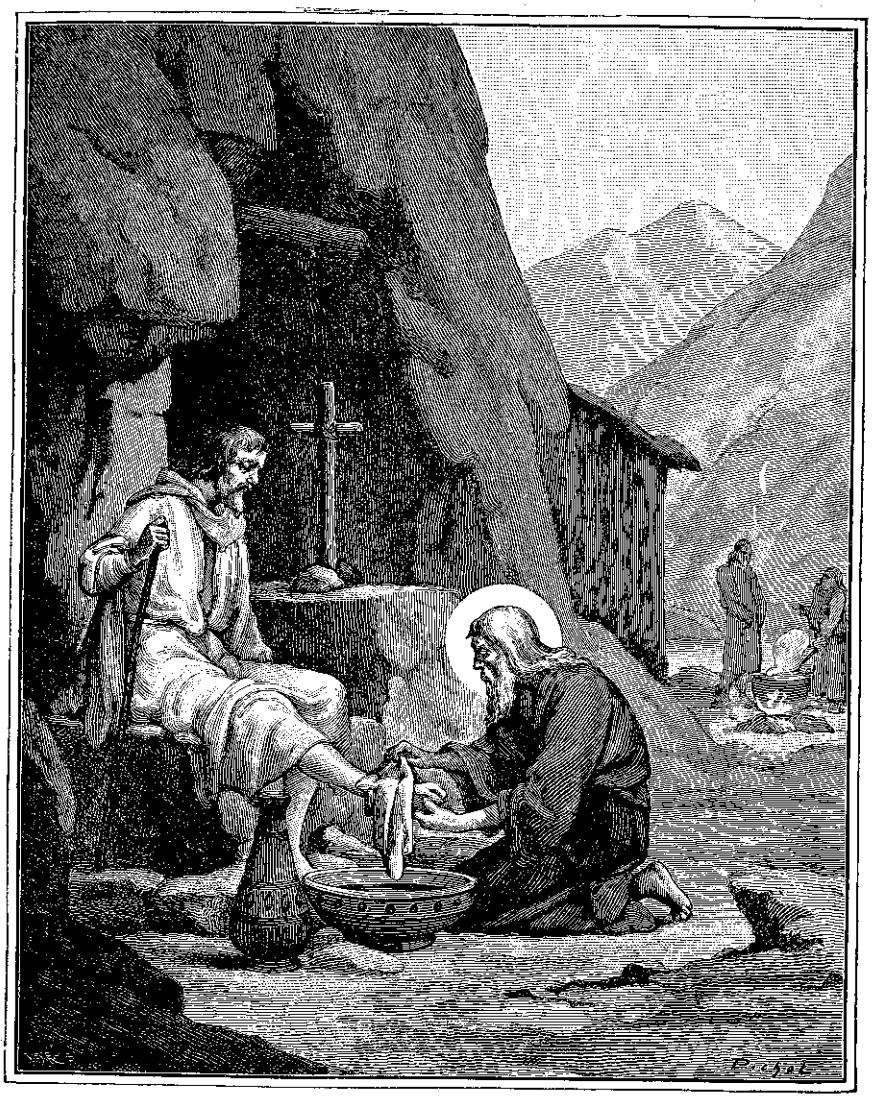
A. CHARAUX.

(1) *Les Petites Fleurs de saint François.*

SAINT AMMON.

solitaire d'Égypte (IVe siècle).

Fête le 4 octobre.



Réception d'un voyageur par saint Ammon dans le désert de Nitrie.

MARIAGE FORCÉ — VOEU DE CONTINENCE

Vers la fin des persécutions, les déserts de l'Egypte et de la Palestine se peuplèrent de chrétiens désireux de vivre dans la solitude et la contemplation des choses divines. L'un des principaux propagateurs de cette vie sainte fut saint Ammon, qui persévéra jusqu'à la vieillesse dans les exercices de la pénitence et qui habita le premier dans la solitude de Nitrie, où il devint le patriarche de centaines d'ermites.

Il était Egyptien et originaire d'une famille riche et fort illustre. Etant demeuré orphelin à l'âge de vingt-deux ans, ses proches voulurent l'obliger à se marier, malgré ses désirs de vivre dans la continence. Son oncle surtout le pressa tellement de s'éta-

blir qu'il ne put résister à ses sollicitations.

Or, le jour même de son mariage, lorsque toutes les cérémonies alors en usage eurent été terminées, il prit à part son épouse et lui parla avec éloquence de l'excellence de la chasteté, afin de l'exciter à demeurer vierge avec lui. En même temps il ouvrit le livre des Saintes Ecritures, et lui lut ce que Jésus-Christ et l'apôtre saint Paul, dans l'Epître aux Corinthiens, disent touchant la virginité et le mariage, y ajoutant de lui-même beaucoup de considérations, selon que l'Esprit de Dieu les lui inspirait.

Son épouse fut tellement touchée par la grâce qu'elle entra aussitôt dans son sentiment et consentit à garder la virginité aussi bien que lui, à la condition toutefois qu'ils ne se sépareraient pas. Ils passèrent ainsi dix-huit années dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes et de la charité la plus éminente.

UN SAINT JARDINIER

Les deux époux s'éloignèrent des bruits du monde autant qu'ils le purent, afin d'imiter les religieux qui vivent dans la solitude. Bien qu'il eût pu occuper un rang considérable dans la société de son temps, Ammon s'astreignait par humilité à pratiquer un métier manuel.

Il possédait une propriété couverte d'arbres produisant le baume et qu'on cultive à peu près comme des plants de vigne. Il passait donc toute la journée à ce travail, sans parler à personne et l'esprit occupé à méditer les mystères divins. Le soir, en rentrant à sa maison, il faisait encore une longue oraison, prenait ensuite son repas avec sa femme, puis récitait avec elle la prière du soir et, le lendemain, de grand matin, retournait à son jardin.

Sa femme, de son côté, s'occupant de la même façon, ils arrivèrent tous deux à cette heureuse paix que ressentent les âmes qui ont vaincu leurs passions et ne désirent rien sur la terre.

VIE PLUS RETIRÉE

Ammon, cependant, demandait toujours à Dieu d'augmenter la piété de sa femme, afin qu'ils pussent vivre tous deux dans une retraite encore plus absolue. Ses prières opérèrent enfin ce qu'il souhaitait.

En effet, sa femme, admirant sa vertu, lui proposa elle-même de se séparer pour vivre dans une solitude plus entière. Ammon reçut cette proposition avec joie ; il l'en remercia et en glorifia Dieu.

Comme ils n'avaient plus ni l'un ni l'autre aucun parent qui pût les retenir, il laissa sa femme dans la maison où elle devait assembler en peu de temps un grand nombre de vierges ; pour lui, il se retira dans le désert le plus proche sur la montagne de Nitrie, vers la solitude de Scété (1).

Il vécut ainsi pendant vingt-deux ans, n'allant rendre visite à sa femme que deux fois par an. Tous deux ne prenaient que du pain sec, sans user de vin et d'huile. Parfois même, ils restaient deux ou trois jours sans prendre aucune nourriture.

GUÉRISON D'UN JEUNE HOMME ENRAGÉ

Rufin raconte qu'il n'y avait pas encore de monastère dans la solitude de Nitrie, lorsque Ammon vint s'y fixer, et qu'il fut le premier à y mener ce genre de vie. Il y assembla en peu de temps un grand nombre de disciples, dont plusieurs se sont rendus très célèbres.

Il devint encore illustre par des miracles nombreux. Les solitaires d'Egypte, qui en étaient très bien informés, en conservaient la mémoire avec grand soin, mais comme ils se les transmettaient par une tradition orale, sans les consigner par écrit, ils ont été presque tous perdus pour l'histoire. Les premiers solitaires préféraient, en effet, pratiquer les vertus des saints que d'écrire leurs miracles.

Rufin en rapporte quelques-uns. Un jeune homme, ayant été mordu par un chien enragé, avait lui-même contracté cette maladie. Il fut amené, solidement garrotté, par son père et sa mère devant le saint solitaire, afin qu'il le soulageât.

Voyant la désolation de ces malheureux, Ammon leur dit :

— Pourquoi venez-vous ainsi me tourmenter ? Ce que vous désirez est au-dessus de mes forces. Je puis néanmoins vous assurer que son salut dépend de vous et qu'il vous sera accordé si vous rendez à telle veuve le bœuf que vous lui avez volé.

Ces personnes furent bien étonnées de voir que le larcin qu'elles avaient commis en secret n'était pas inconnu à l'homme de Dieu; en même temps elles se réjouirent de ce qu'il leur ouvrait la voie pour obtenir la grâce sollicitée. Ayant donc rendu sans différer ce qu'ils avaient volé, et le Saint ayant prié Dieu pour eux, leur fils fut aussitôt guéri.

UN ANE QUI PORTE LA CHARGE D'UN CHAMEAU

Une autre fois, deux hommes étant venus le trouver pour en obtenir une faveur, Ammon leur déclara, pour les éprouver, avoir besoin d'un bassin en pierre qui lui servirait à mettre sa provision d'eau. Ceux-ci lui promirent de lui en apporter un. Cependant l'un d'eux, craignant de faire mourir son chameau s'il le chargeait d'un fardeau si pesant, dit à son compagnon :

— Portez cette cuve si vous le voulez ; quant à moi, je ne veux pas tuer ma bête.

— Vous savez, répondit celui-ci, que je n'ai qu'un âne et point de chameau ; or, un âne portera-t-il ce qu'un chameau ne saurait porter ?

— Faites comme vous voudrez, repartit l'autre ; c'est votre affaire ; quant à moi, je ne veux pas m'exposer à perdre mon chameau.

— Puisque vous êtes dans cette résolution, répliqua le dernier, je rendrai néanmoins service à l'homme de Dieu, espérant que ses mérites obtiendront que ce qui est impossible puisse se faire.

Il chargea ensuite la cuve sur son âne et vint jusqu'au monastère avec une telle

(1) Localité du désert de la basse Egypte, à l'ouest du Delta, au bord des lacs de Natron. Elle servit longtemps de lieu de retraite à un grand nombre d'ermites.

facilité que sa bête semblait n'avoir aucune charge.

Saint Ammon, le voyant, lui dit :

— Vous avez bien fait d'apporter cette cuve sur votre âne, car le chameau de votre compagnon est mort.

L'homme, étant retourné chez lui, trouva que ce que le solitaire lui avait dit était arrivé.

AMITIÉ DE SAINT AMMON POUR SAINT ANTOINE

La réputation de sainteté dont jouissait le vénérable solitaire se répandit jusque sur la montagne où saint Antoine et ses disciples habitaient, bien qu'ils fussent séparés par une distance de treize journées de marche. Il semble même que saint Ammon pratiquât des austérités plus effrayantes encore que celles du grand patriarche de la vie monastique. Du reste, ils allaient souvent se visiter, afin de s'édifier mutuellement.

Or, un jour que saint Antoine était venu voir son ami, celui-ci lui fit remarquer qu'il y avait déjà un grand nombre d'ermites sur la montagne, et, comme quelques-uns voulaient s'enfoncer plus avant dans le désert, il le pria de marquer combien il fallait mettre de distance entre ces nouvelles cellules et les anciennes.

Saint Antoine lui demanda de faire préparer un petit repas pour 3 heures, après quoi ils iraient ensemble au désert choisir l'endroit le plus convenable. Ils marchèrent alors jusqu'au coucher du soleil, puis ils se mirent en prière, et saint Antoine, ayant fait planter une croix en ce lieu, déclara que les Frères pouvaient bâtir à cette distance, en sorte que s'ils voulaient se rendre visite ils pussent retourner chez eux après avoir mangé à l'heure de None.

COMMENT VIVAIENT LES SOLITAIRES

Les disciples de saint Ammon se multiplièrent d'une façon extraordinaire, au point qu'à la fin du IV^e^ siècle le désert de Nitrie contenait plus de cinq mille solitaires, divisés en cinquante monastères, assez proches les uns des autres et placés sous la conduite d'un seul supérieur. Les religieux avaient la liberté de vivre comme ils voulaient, s'occupant surtout à la prière. Tous rivalisaient d'ardeur dans la pratique des vertus, et particulièrement de la mortification.

Il n'y avait qu'une église sur la montagne, mais elle était très vaste et avait pour la desservir huit prêtres et des diacres. Les solitaires s'y assemblaient le samedi et le dimanche seulement, car les autres jours ils restaient dans leurs cellules.

Le soir, les étrangers qui venaient visiter les moines étaient émerveillés d'entendre sur la montagne et dans la plaine un concert d'hymnes, de cantiques et de prières qu'on adressait à la louange de Jésus-Christ. La ferveur était telle qu'on se serait imaginé être dans un paradis de délices.

On voyait dans l'église trois palmiers, à chacun desquels était suspendu un fouet, l'un pour corriger les solitaires qui avaient commis quelque faute, comme cela est ordonné par la règle de saint Macaire ; l'autre pour punir les voleurs, s'il s'en rencontrait, et le troisième pour châtier les étrangers quand ils étaient convaincus de méfaits. On leur faisait embrasser ces palmiers, et, après avoir appliqué un certain nombre de coups, on les renvoyait.

Il y avait sept boulangeries sur la montagne. On y trouvait également des médecins et des pâtissiers. Du reste, la plupart des solitaires se contentaient de pain et de sel; quelques-uns y ajoutaient un peu d'huile. Ils ne se couchaient pas pour dormir, mais demeuraient assis et n'interrompaient pas la méditation de la parole divine.

Auprès de l'église se trouvait un hospice, où l'on recevait en tout temps ceux qui se présentaient et qu'on gardait aussi longtemps qu'ils le désiraient. Durant la première semaine, on ne les obligeait à rien, mais ensuite on les occupait à divers travaux, tels que la boulangerie, le jardinage, etc.

CHARITÉ ET HOSPITALITÉ DES SOLITAIRES

Rufin décrit en ces termes sa réception à Nitrie :

« Aussitôt que nous approchâmes et que ces Saints connurent que c'étaient des frères étrangers, ils sortirent tous comme un essaim d'abeilles de leurs cellules, et, avec une extrême joie, vinrent au-devant de nous ; la plupart nous apportèrent des pains et des outres pleines d'eau. Ils nous menèrent ensuite à l'église en chantant des psaumes, puis nous lavèrent les pieds et les essuyèrent avec des linges, comme pour nous soulager de la lassitude du chemin, mais en réalité pour attirer dans nos âmes une force et une vigueur spirituelle par cet office de charité qu'ils exerçaient envers nous.

» Que dirai-je de leur civilité, de leur charité et du plaisir qu'ils prenaient à nous témoigner leur affection par toutes sortes de devoirs et de services ? Chacun s'efforçait comme à l'envi de nous mener dans sa cellule, et, ne se contentant pas de satisfaire à tous les devoirs de l'hospitalité, ils nous donnaient par leurs exemples les instructions de l'humilité qu'ils pratiquaient si parfaitement, de la douceur d'esprit et de ces autres biens de l'âme qui s'apprennent parmi eux, comme parmi des personnes qui ne se sont retirées du monde que pour cela, avec des grâces différentes, à la vérité, mais avec une doctrine toujours la même.

» Nous n'avons jamais vu ailleurs une si ardente charité ; nous n'avons jamais vu la miséricorde de Dieu s'exercer avec tant de ferveur et de zèle ; nous n'avons jamais vu une si parfaite et si admirable hospitalité, une si forte méditation, une si grande intelligence des Saintes Ecritures, ni de si continuelles occupations dans la science des saints, au point qu'il n'y en avait pas un seul qu'on ne prît pour un docteur dans la divine sagesse. »

ESTIME DE SAINT ATHANASE POUR SAINT AMMON

Telle est la vie que mena saint Ammon jusqu'à l'âge de soixante-deux ans. Comme nous l'avons dit, il fut très célèbre de son vivant, et néanmoins saint Athanase le mettait au nombre des solitaires qui étaient d'autant plus agréables à Dieu que leur vertu

était moins connue des hommes, sans doute à cause de son humilité profonde.

Nous possédons encore une lettre de saint Athanase à ce patriarche de la vie érémitique, où il le qualifie « de père, de frère très aimé et très honoré, de vieillard chéri de Dieu ».

Cette lettre confirme que saint Ammon était à la tête d'un groupe considérable de solitaires ; elle a pour but de dissiper quelques scrupules que le démon semait parmi les ascètes, afin de les troubler et de les empêcher de travailler à leur avancement spirituel.

UNE VISION DE SAINT ANTOINE

Saint Ammon termina saintement sa vie au milieu de ses nombreux disciples. On ignore la date exacte de sa mort, mais ce dut être entre les années 340 et 345.

A l'heure même où il rendit le dernier soupir, saint Antoine se trouvait sur une montagne, à treize journées de Nitrie. En levant les yeux vers le ciel, il vit un personnage s'élever en l'air et plusieurs autres qui venaient à sa rencontre avec de grandes démonstrations de joie. Le Saint en fut tout heureux, et, bénissant cette sainte assemblée, il souhaita ardemment d'apprendre ce que ce pouvait être. Soudain il entendit une voix qui lui apprit que c'était l'âme d'Ammon, solitaire de Nitrie, qui s'envolait vers Dieu.

Les disciples qui se trouvaient auprès de lui, le voyant comme en extase, lui demandèrent la cause de son ravissement, et ils apprirent que saint Ammon venait de rendre le dernier soupir. Les solitaires notèrent alors le jour et l'heure où ce fait était arrivé, et ils surent, un mois après, par des Frères qui venaient de Nitrie, que c'était le moment où Ammon les avait quittés. Ainsi ils admirèrent la sainteté de saint Antoine qui avait vu un événement qui se passait à treize jours de marche, et celle de saint Ammon, qui était jugé digne de posséder les biens célestes.

D. H.

PRATIQUE : Nous ne sommes pas tous appelés à la vie religieuse, mais tous nous devons nous sanctifier, quel que soit le travail auquel Dieu nous ait assujettis, fût-ce celui de jardinier, comme saint Ammon dans les premières années de son mariage.

SOURCES CONSULTÉES

Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, par TILLEMONT, t. VII, p. 153-166. — *Acta sanctorum*, t. II, octobris, p. 412-422.

FLEUR DES SAINTS

FLEUR DE SAINT

Saint Jean, abbé en Egypte, s'entretenant avec un autre solitaire, qui depuis quarante ans vivait au désert, lui demanda quel profit il en avait retiré. Le solitaire répondit :

— Depuis que je suis au désert, jamais le soleil ne m'a vu mangeant !

Et Jean lui dit :

— Ni moi en colère !

De la même manière, comme l'évêque Epiphane nourrissait de viande le solitaire Hilarion, celui-ci lui dit :

— Pardonne-moi, car depuis que j'ai revêtu cet habit, je n'ai point mangé de nourriture animale.

Et l'évêque :

— Moi, depuis que j'ai revêtu cet habit, jamais j'ai permis que quelqu'un allât dormir qui avait dans son cœur un grief contre moi ; et moi-même, jamais je ne me suis endormi en ayant au cœur un grief contre quelqu'un.

Et Hilarion répondit :

— Pardonne-moi, car tu es meilleur que moi !

Jean résolut un jour de ne rien faire pour lui-même, à la façon des anges, afin de se consacrer entièrement à Dieu. Il se dépouilla donc de son froc, sortit de sa cellule et, pendant une semaine, mourant de faim et tout dévoré des morsures des mouches et des guêpes, il alla frapper à la porte d'un de ses frères. Et celui-ci :

— Qui es-tu ?

Et lui :

— Je suis Jean !

Mais le Frère :

— C'est impossible ! Jean est devenu un ange et n'est plus parmi les hommes !

Et Jean :

— Je t'assure que c'est moi !

Mais le Frère refusa de lui ouvrir la porte et le laissa en peine jusqu'au lendemain. Puis, lui ouvrant la porte, il lui dit :

— Si tu n'es qu'un homme, tu as besoin de travailler pour te nourrir et pour vivre !

Et Jean :

— Pardonne-moi, Frère, car j'ai péché !

(Extrait de *La légende dorée*, traduction de Wyzewa, p. 684.)

SAINTE FLORE

RELIGIEUSE HOSPITALIÈRE DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM

Fête le 5 octobre.

L'archange saint Michel, prince des armées célestes, présente à sainte Flore une épée lumineuse, symbole de la divine parole, pour combattre les puissances infernales.

UNE FLEUR DE L'AUVERGNE

Le XIV^e^ siècle était à son début lorsque l'Auvergne, ce sol fécond en nobles dévouements, vit éclore une de ces fleurs humbles et chétives aux regards des hommes, mais d'une beauté sublime, d'un éclat incomparable aux yeux de leur Créateur. Nous allons voir se reproduire dans l'âme d'une jeune vierge ces traits d'héroïsme qui n'appartiennent qu'aux saints.

On admire à juste titre la bravoure que déploya Vercingétorix sur les champs de bataille de cette même Auvergne, on s'enthousiasme à la vue du magnanime sacrifice que s'impose le vaillant athlète des Gaules pour sauver ses concitoyens, mais on ne songe pas assez à ces saintes légions d'hommes et de femmes qui vont, au pied de l'autel, s'immoler spontanément, et dont les prières et les expiations concourent plus au bien de la société que toutes les armées réunies.

Sainte Flore est une de ces âmes d'élite, qui, l'esprit et le cœur en présence de Dieu, les mains remplies de bonnes œuvres et ouvertes aux malheureux, servent comme de traits d'union entre le ciel et la terre.

ENFANCE DE SAINTE FLORE — SON ATTRAIT POUR LA VIE RELIGIEUSE

Notre Sainte naquit à Maurs, petite ville du Cantal. Ses parents joignaient à une ardente piété la plus tendre compassion pour les pauvres : deux vertus qu'ils ne s'appliquèrent pas en vain à inculquer à leurs dix enfants. Flore était la plus jeune de cette nombreuse famille : ce fut elle qui profita le plus des instructions et des exemples reçus à la maison paternelle, puisque, pour se vouer au service de Dieu et des pauvres, elle quittera bientôt le monde.

Après Jésus-Christ, la sainte Vierge avait le plus de part à son amour. C'est qu'elle affectionnait tout particulièrement la virginité, cette vertu-reine dont la mère de Dieu était comme la personnification. Aussi la voyait-on fuir avec horreur les mauvaises compagnies et les occasions pernicieuses. Grave et recueillie, les jeux bruyants des enfants de son âge la trouvaient indifférente. Sa principale ou plutôt son unique joie consistait à s'entretenir dans la prière avec Jésus-Christ et les saints du ciel. Elle mena de la sorte, jusqu'à l'âge de quinze ans, une vie plus angélique qu'humaine.

Le moment était venu pour elle de faire choix d'un état. Tandis qu'à son insu, ses parents s'épuisaient à la recherche d'un parti qui pût lui convenir, Flore ne songeait à rien moins qu'à tout quitter pour se donner à Dieu sans réserve. Aux premières propositions que lui fait son père sur plusieurs mariages avantageux, elle répond respectueusement que son cœur appartient à un Epoux plus digne de son amour; elle le conjure en même temps de ne pas mettre obstacle à son désir d'embrasser la vie religieuse. Celui-ci, en homme sage et prudent, croit devoir s'assurer si la vocation de sa fille est sincère et si elle lui est inspirée du ciel. A cet effet, il renouvelle ses instances pour l'engager dans les liens du mariage. Flore demeure inébranlable, et son père, convaincu que telle est la volonté de Dieu, lui donne toute liberté de se consacrer à son service.

L'HOPITAL BEAULIEU

Parmi les institutions qui font le plus d'honneur au moyen âge et que produisit l'enthousiaste élan des Croisades, l'Ordre des Hospitaliers et Hospitalières de Saint-Jean de Jérusalem occupe une place considérable. Fondé, comme son nom l'indique, pour l'entretien des pèlerins, des voyageurs et même des indigents, il rendit à la société d'alors des services signalés. Notre âge ne doit-il pas, lui aussi, une grande reconnaissance à l'Eglise de Jésus-Christ pour des bienfaits semblables; l'admirable saint Vincent de Paul a perfectionné ces œuvres de charité et de dévouement et y a mis la dernière main en créant la Sœur de Charité.

Un siècle avant la naissance de sainte Flore, des religieuses de Saint-Jean s'étaient fixées aux environs de Maurs; leur monastère, qui prit le nom d'Hôpital Beaulieu, opéra dans la contrée un bien immense, autant par la sainteté que par la charité de celles qui en faisaient partie. Il va sans dire que les inclinations de Flore se trouvaient en parfaite harmonie avec l'esprit de ces dignes servantes de Jésus-Christ et de ses membres souffrants. C'est là qu'à l'âge de seize ans, foulant aux pieds les appâts trompeurs du monde, elle va chercher la paix et le repos que procure l'union habituelle avec Dieu.

PREMIER ASSAUT DU TENTATEUR

La jeune vierge, en franchissant le seuil du cloître, n'eut pas de peine à se former aux vertus de l'Hospitalière. La vie qu'elle avait menée jusqu'alors n'avait-elle pas été un noviciat continuel? Quand vint le moment de la profession, elle ne fit que sceller par des engagements solennels le sacrifice d'elle-même qu'elle avait offert à Dieu dès sa plus tendre enfance.

Mais Jésus-Christ n'est entré dans sa gloire qu'après avoir traversé les humiliations et les souffrances de la Croix. Il voulait que son épouse goûtât au calice amer de ses douleurs et sentît les épines de la tribulation avant de recevoir la couronne des élus. Lui-même permit autrefois au démon de le tenter, pour donner aux hommes l'exemple de la résistance. Si le Maître n'a pas échappé aux attaques du prince des ténèbres, ses disciples auraient-ils la prétention d'être à l'abri de cette épreuve? Non, sans doute, puisque la vie chrétienne est un combat, le mérite ne consiste pas à n'avoir point de lutte ni de difficultés, mais à les soutenir avec courage et confiance et à demeurer vainqueur. A la suite de Jésus-Christ, à la suite de tous les saints, Flore marchera par la voie royale de la Croix.

Le malin esprit connaissait trop son horreur du mal pour le lui présenter brusquement devant les yeux; il a recours à un autre expédient non moins funeste. Les Sœurs Hospitalières recevaient des fidèles une grande quantité d'offrandes qu'elles convertissaient en aumônes. C'en est assez pour qu'il jette le trouble dans une âme qu'il voudrait perdre. « Comment, lui suggère-t-il, sans cesse occupée des biens terrestres, pourras-tu conserver intérieurement la pauvreté d'esprit recommandée par Jésus-Christ? » A cette pensée, qu'elle ne reconnaît pas comme venant du démon, car il se transforme souvent en ange de lumière, elle est toute consternée. La crainte de manquer à son vœu et de s'être engagée dans une voie qui ne serait pas la sienne, lui revient continuellement à l'esprit. Enfin, pressée par la douleur, elle se jette à genoux et implore le secours du ciel. Il ne se fait pas attendre longtemps; Dieu conduit au monastère un directeur éclairé, auquel elle révèle ses peines intérieures. « Ne craignez rien, ma fille, lui dit-il; combattez cette tentation de toutes vos forces. Si votre cœur n'est pas attaché aux choses de la terre, en les distribuant aux pauvres, le mérite de l'aumône se joint à celui du détachement. » Ces paroles la raffermissent et le scrupule qui la tourmentait disparaît complètement après une fervente prière.

NOUVEAUX COMBATS ET NOUVELLES VICTOIRES — APPARITION DU SAUVEUR — CRUCIFIEMENT INTÉRIEUR

Au trouble qui l'agitait si cruellement avait succédé pour sainte Flore un temps assez considérable de paix et de consolations. Cependant, son ennemi ne dort pas; il épie dans l'ombre l'occasion de revenir à la charge. Cette fois, il lui présente sous un faux jour, non plus son vœu de pauvreté, mais celui de chasteté. Pour la faire tomber dans le piège, il renouvelle la tactique inaugurée au désert, en citant à son appui des textes de la Sainte Ecriture. Ses efforts sont inutiles : Flore lui oppose une vigoureuse résistance. Alors, ne gardant plus de mesure, il lui remplit l'imagination de choses horribles qu'elle repousse avec indignation. Mais cette lutte à outrance épuise ses forces : elle se croit abandonnée de Dieu. Son état d'abattement devient tel que les autres religieuses la prennent pour une folle et bien souvent, au lieu de lui prodiguer leurs consolations, elles ont la faiblesse regrettable de ne lui faire entendre que des paroles railleuses. La Sainte supportait ces contrariétés en expiation de ses péchés. Quelquefois, la violence de ses douleurs lui faisait pousser ce cri vers le ciel: « Délivrez-moi, Seigneur, mais que votre volonté soit faite et non la mienne.»

Elle est, en effet, délivrée de la tentation, mais non pas de toute souffrance. Voici en quelles circonstances : un jour qu'elle épanchait son âme devant Dieu dans l'oraison, Jésus lui apparaît attaché à la croix. Depuis lors, l'impression que lui causa cette vision ne la quitte plus; il lui semble qu'elle porte en elle-même la croix de son Dieu; elle éprouve réellement les douleurs de la Passion. Le feu de l'amour divin, déjà si véhément, est activé par les ardeurs de son martyre spirituel et achève de la consumer; son Epoux céleste prend irrévocablement possession de ce cœur qu'elle a su si bien garder malgré les tentatives réitérées du ravisseur des âmes.

LE GLAIVE A DEUX TRANCHANTS — RAVISSEMENT PROLONGÉ

Parmi les grâces extraordinaires dont elle fut ensuite favorisée, deux seulement suffiront à donner une idée de ses rapports avec les habitants du ciel.

Elle avait aux saints anges une grande dévotion, mais particulièrement au vainqueur du démon, au protecteur de sa patrie, le glorieux saint Michel, qu'elle avait constitué, conjointement avec la Mère de Dieu, le gardien de sa vertu. L'archange fidèle, dans une de ses fréquentes apparitions, portait un glaive tout étincelant de lumière. Le présentant à Flore : « Prends, épouse de Jésus-Christ, lui dit-il, prends cette arme à deux tranchants, emblème de la parole divine; par elle tu vaincras les puissances de l'enfer. » La Sainte saisit le glaive pour marquer sa résolution de ne jamais reculer devant l'ennemi.

Une autre fois, c'était le jour de la Toussaint, elle se trouvait au chœur avec la communauté. Lorsque l'on fut arrivé au passage de l'office où il est question de la grande multitude d'élus qui font cortège à l'Agneau divin, elle est subitement ravie en extase : sa prière, commencée sur la terre, s'acheva dans le ciel. Vingt jours durant, elle jouit, comme autrefois saint Paul, de la vue des splendeurs éternelles. Dieu se plaît ainsi quelquefois à faire briller aux yeux de ses amis un reflet de l'ineffable clarté, en attendant qu'il leur soit permis de la contempler sans voile et à découvert.

APPLICATION DE SAINTE FLORE A CÉLÉBRER DIGNEMENT LES JOURS DE FÊTES

La sollicitude maternelle de la Sainte Eglise propose pour chaque jour de l'année un saint à imiter ou un mystère de la vie de Jésus-Christ à méditer. Flore ne pouvait laisser passer une seule fête sans s'efforcer d'acquérir la vertu du saint que l'on vénérait. On ne saurait apprécier les avantages immenses qu'elle retira de cette pieuse pratique.

Son zèle devenait plus intense aux fêtes de Notre-Seigneur et de Marie. A l'Annonciation, elle accompagnait l'archange Gabriel et saluait avec lui la Vierge des vierges. A Noël, elle se prosternait aux pieds de l'Enfant Jésus, couché dans la crèche, lui promettant d'être toujours douce, humble, pauvre, dépouillée de sa volonté propre. Pendant la Semaine Sainte, elle suivait en esprit le Rédempteur sur la Voie douloureuse et au Calvaire. Les larmes qu'elle répandait alors manifestaient assez ses sentiments intérieurs. La fête de Pâques la remplissait d'une allégresse inaccoutumée; elle soupirait après l'heureux moment qui verrait finir son exil et commencer les joies de la patrie véritable. Il en était de même pour toutes les autres solennités.

Il résulta de ces communications surnaturelles une grande abondance de lumières spirituelles, comme le don de prophétie, le discernement des cœurs. Ces grâces, elle sut les employer d'une manière utile au salut du prochain. La renommée de ses vertus avaient franchi les limites restreintes du cloître; des personnes de toute condition venaient de loin se recommander à ses prières et la consulter sur des affaires importantes. Ceux qui s'adressaient à elle ne la quittaient jamais sans éprouver les effets de sa médiation puissante.

VÊTURE D'IMMORTALITÉ — NAISSANCE DE SAINTE FLORE A LA VIE DE LA GLOIRE

L'humilité de Flore était si grande qu'elle cachait même à ses sœurs les prodiges extraordinaires que Dieu opérait en elle. Mais ses efforts pour dissimuler les ardeurs de l'amour qui la dévorait n'empêchaient pas toujours les religieuses d'en apercevoir le rayonnement à l'extérieur : ce qui excitait en elles une sainte émulation et leur inspirait un respect profond pour ce tabernacle vivant de l'Esprit-Saint.

Pour récompenser cette vertu pratiquée d'une manière héroïque, l'Homme-Dieu apparaît à l'humble Hospitalière, entouré de toute la cour céleste. Les esprits bienheureux descendent vers elle et la revêtent de la robe nuptiale, lui signifiant par là que le jour des noces éternelles n'est pas éloigné. Puis un archange se détache de la sainte phalange et lui montrant un trône magnifiquement paré « Voilà, dit-il, la récompense que Dieu destine à ceux qui persévèrent dans son service jusqu'à la fin. Courage! l'heure du triomphe approche. »

A cet avertissement du ciel, elle ne se sent plus de joie. Ses chaînes vont être enfin brisées, et son âme va s'élancer vers le séjour de la vraie liberté. C'est avec une tranquillité douce et sereine qu'elle voit venir la mort. Le 11 juin 1347, âgée seulement de 38 ans, elle ferme les yeux du corps aux ténèbres de cette terre pour aller contempler à jamais le Soleil sans déclin.

CULTE DE SAINTE FLORE — ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION

A peine la Bienheureuse eut-elle rendu le dernier soupir, que son corps parut environné d'une auréole resplendissante, et qu'un parfum délicieux se répandit dans tout le monastère. Un grand nombre de miracles s'opérèrent à son tombeau, ce qui détermina treize ans après l'évêque du diocèse à faire solennellement l'exaltation de ses reliques. Dès que son tombeau fut ouvert, le même prodige qui s'était accompli le jour de sa mort se renouvela. Tous les malades et infirmes présents à la cérémonie recouvrèrent la santé. Depuis lors, la vénération populaire pour la Sainte alla toujours croissant à travers les siècles.

Laissons au digne prêtre (1), dont la paroisse a le bonheur de posséder plusieurs reliques de sainte Flore, le soin de raconter comment elles furent miraculeusement sauvées de l'incendie pendant la Révolution :

« A cette époque néfaste de notre histoire, le corps de sainte Flore était encore dans la chapelle du couvent; les cheveux étaient encore adhérents à sa tête; tous les ans, on y faisait une grande fête et on y exposait ses saintes reliques déposées sur un voile de soie rouge.

» Tel était l'état où se trouvaient les reliques de sainte Flore lorsque la Révolution de 1793 éclata. Alors commencèrent ces scènes d'horreur dont le récit épouvante encore après tant d'années : le marteau démolisseur s'abattit sur l'hospice comme aussi sur le couvent et sur la chapelle; tout fut pillé, profané et dévasté, et pour que rien ne manquât à ce drame lugubre, les restes sacrés de Flore furent livrés aux flammes sur le seuil même de cette maison toute resplendissante encore de l'éclat de ses vertus et de ses miracles, à cette même place où elle avait accueilli avec tant de bonté les pauvres et les voyageurs, où ses mains s'étaient si souvent ouvertes pour répandre dans le sein de l'indigence les trésors de la charité. Mais le feu ne pouvait brûler ces ossements sacrés; la tête virginale de Flore roulait toujours du milieu des flammes; rendus plus furieux par l'impuissance des éléments contre Dieu, ils la rejetaient dans le feu en poussant d'horribles blasphèmes. Le feu respecta même les blonds cheveux de Flore qui n'avaient jamais servi d'appât à la vanité. Heureusement, au milieu de cette tourbe de

(1) M. l'abbé Lacarrière, curé d'Issendolus.

scélérats, se rencontra un homme de bien qui, passant par hasard, assistait avec douleur à cet horrible drame; il s'empara de cette tête sacrée, la conserva avec respect et la déposa au monastère de la Visitation de Saint-Céré. Une parcelle de la tête de Flore, reconnue authentique par l'évêque de Cahors, est déposée dans l'église d'Issoudun.

» Ainsi fut détruit le monastère de l'Hôpital Beaulieu; fondé en 1235, il avait duré environ cinq cent cinquante-six ans. Les reliques de sainte Flore, déposées dans un lieu éminent de la chapelle le 11 juin 1360, jetées dans le feu vers la fin de 1792, avaient reposé dans le lieu saint, entourées de la vénération publique, pendant quatre cent trente-deux ans.

» La gloire et le culte de sainte Flore ont survécu à la ruine de son monastère; son souvenir est demeuré vivant et en honneur à l'Hôpital Beaulieu. Aujourd'hui encore, on se plaît au baptême à donner le nom de Flore; on l'invoque dans les orages, avec sainte Barbe, contre la foudre. »

AUTRES SAINTES DU MÊME NOM

Avant la sainte religieuse dont nous venons de résumer l'histoire, quatre servantes de Dieu avaient déjà illustré le nom de *Flore*, *Fleur*, ou *Flora*, mais nous n'avons que peu de détails sur leur vie. C'est :

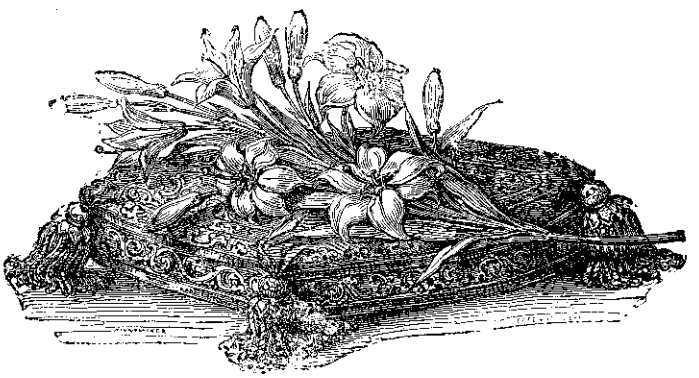
Sainte Flore, vierge et martyre à Rome, sous l'empereur Gallien, fête le 29 juillet.

Sainte Flore, martyre à Catane en Sicile, fête le 31 décembre.

Sainte Flore, vierge et martyre à Cologne. C'était une des compagnes de sainte Ursule; fête le 22 octobre.

Sainte Flore, vierge et martyre à Cordoue. Elle fut longtemps retenue en prison par les Musulmans, avec une de ses compagnes nommée Marie. Enfin, sur leur refus constant de quitter Jésus-Christ pour embrasser la religion de Mahomet, on leur trancha la tête, l'an 851.

Que celles qui ont l'honneur de porter leur nom soient dignes d'elles par leur courage chrétien.



SAINT APOLLINAIRE, ÉVÊQUE DE VALENCE

Fête le 5 octobre.

Saint Apollinaire, exilé et prisonnier pour la défense des droits de l'Eglise, n'ayant même pas d'eau pour étancher sa soif, ordonne à un serviteur fidèle de creuser la terre aride, et une source jaillit.

Le culte de saint Apollinaire, nommé par les anciens Valentinois *saint Aïplonay*, remonte à une haute antiquité. Le martyrologe de saint Adon, archevêque de Vienne (VIII[e] siècle), en fait ainsi mention : « *A Valence, dans les Gaules, fête de saint Apollinaire, dont la vie rayonna de tant de vertus, et la mort de tant de prodiges et de miracles.* »

SA NAISSANCE ET SON ÉDUCATION

Apollinaire, frère de saint Avit, archevêque de Vienne en Dauphiné, naquit dans cette ville, vers l'an 453, de parents aussi recommandables par leur piété que par la noblesse de leur origine. Son père, Isique, était sénateur de Vienne, et sa mère, la bienheureuse Audance, descendait probablement de l'empereur Avitus. La mort prématurée d'Audance ouvrit à son pieux époux le chemin du sacerdoce. Il reçut les Ordres sacrés, et confia l'éducation du petit Apollinaire à l'archevêque de Vienne, saint Mamert. Les saints ne se forment qu'à l'école des saints : voilà pourquoi le diable s'efforce, par tous les moyens, de multiplier les écoles sans Dieu.

Mamert vécut assez pour conférer les Ordres sacrés à son fils adoptif, et l'admettre dans son clergé. A sa mort (477), Isique fut jugé digne de lui succéder sur le siège primatial des Gaules. Apollinaire, alors âgé d'environ vingt-cinq ans, partagea avec son père la sollicitude pastorale, et remplit les diverses fonctions du ministère avec autant de bonheur que de zèle. Sur ces entrefaites, le siège de Valence vint à vaquer par la condamnation de son indigne titulaire. Apollinaire fut choisi pour lui succéder.

IL DEVIENT ÉVÊQUE

Cependant, les barbares, occupés à se partager les dépouilles de l'empire romain, se disputaient la Gaule : les Burgondes (Bourguignons), venus par la Suisse, avaient fondé le royaume de Bourgogne, et les Alains occupaient le Valentinois : les uns étaient idolâtres, et les autres chrétiens entachés d'arianisme.

Telle était la situation, quand Apollinaire monta sur le siège de Valence. Il ne s'agissait pour lui, ni plus ni moins, que d'y rétablir le catholicisme, si profondément ébranlé par les scandales de l'indigne Maxime, et menacé davantage encore par les erreurs grossières des nouveaux envahisseurs. Apollinaire fut à la hauteur de sa mission.

SON ZÈLE POUR LA FOI ET LES MŒURS

Isique venait de mourir : Avit, son autre fils, lui succédait à la primatiale de Vienne et devenait le métropolitain de son frère, le siège de Valence étant suffragant de celui de Vienne. Les deux frères unissent leurs efforts pour convertir la province. Ils obtiennent de Gondebaud, roi de Bourgogne, l'autorisation d'une conférence publique entre les évêques catholiques et les évêques ariens : elle eut lieu à Lyon. Les Ariens y furent réduits au silence. Gondebaud en fut vivement impressionné : il avoua même, à partir de ce jour, ses préférences pour la religion catholique; s'il n'osa point la professer ouvertement, il l'entoura de respect dans la personne de ses évêques et lui laissa toute liberté au sein même de sa cour; c'est ainsi qu'on put voir la princesse Carténé, vraisemblablement son épouse, devenir fervente catholique, s'engager dans les plus hautes voies de la perfection, fuir les fêtes mondaines, répandre autour d'elle d'abondantes aumônes, se couvrir de cilices sous l'or et la pourpre; pratiquer, en un mot, cet ensemble d'austérités que tant de catholiques ignorent, mais qui font les saints et qui les révèlent. Les enfants de Carténé marchèrent sur ses traces, et Sigismond, qui succédera à Gondebaud, non seulement abjurera l'arianisme, mais encore méritera, malgré quelques écarts de gouvernement, plus tard sévèrement expiés, d'être honoré comme un saint.

Apollinaire put revendiquer sa glorieuse part à toutes ces royales conversions.

Si tel était son zèle contre les hérétiques du dehors, quel ne dut-il pas être contre ceux de son diocèse ? L'hérétique et impudique Maxime y avait fait de profonds ravages : il y fallait refaire l'intégrité de la foi, raviver le sentiment disparu de l'honnêteté, faire resplendir à nouveau tout ce cortège de vertus, qui font la gloire d'un peuple, et sans lesquelles il se ravale jusqu'à reculer les frontières du vice. Nous ne savons pas les détails de cette restauration de son diocèse. Voici un trait, cependant, qui révèle la courageuse et apostolique fermeté du saint évêque.

C'était sous le règne de Sigismond, fils et successeur de Gondebaud, au trône de Bourgogne. Etienne, trésorier du roi, avait contracté un mariage incestueux avec Palladia sa belle-sœur, les évêques de la province l'invitent à s'en séparer. Il refuse. Apollinaire et son frère, l'archevêque de Vienne, prennent l'initiative d'un concile provincial, à Lyon, où accourent Séculace, évêque de Die et Victor, évêque de Grenoble. Etienne est excommunié. Mais le roi Sigismond, quoique bon chrétien, a la faiblesse de prendre en main la cause de son subordonné. Il en vient jusqu'à menacer le concile, s'il ne reçoit Etienne dans la communion de l'Eglise. Apollinaire ne tremble pas : son avis est qu'on maintienne l'excommunication, et il le fait prévaloir dans l'assemblée. Sigismond, furieux, fait cerner le concile et exile les évêques dans un désert tout près de là. Ils partent « joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir la persécution pour le nom de Jésus-Christ ».

IL SOUFFRE COURAGEUSEMENT LA PERSÉCUTION

Cependant, la colère du roi fait place à des sentiments plus humains; il a honte de son propre excès : « Les évêques, pense-t-il tout bas, n'ont, après tout, voulu que remplir un devoir. » Et il les renvoie dans leurs diocèses, à l'exception d'Apollinaire, retenu comme promoteur d'une résistance qu'il croit injurieuse, en définitive, au moins dans la forme, à la majesté royale. Comme le Saint dut sentir vivement la séparation ! C'était décupler les douleurs de son exil ! Le voilà seul, manquant de tout, même d'eau pour étancher sa soif ! Il pria et Dieu lui vint en aide. Un fidèle serviteur, à qui l'amour pour son ancien maître fit préférer l'exil à la liberté, creusa la terre sur son invitation; une source jaillit miraculeusement !

L'hymne de l'ancien office propre de saint Apollinaire, au diocèse de Valence, relate ainsi le miracle :

O quam felix suffossio
Potum negante fluvio
Qua donum Christi cernitur
Et vir sanctus reficitur !

Oh ! l'heureuse excavation, qui, dans un lieu privé de tout ruisseau, se remplit d'une onde pure, don du Christ pour désaltérer le Saint.

La source dura autant que l'exil d'Apollinaire et finit avec lui, voici comment :

Sigismond, tout à coup, tombe gravement malade : le voilà aux portes du tombeau, de l'aveu des médecins qui cherchent, sans la trouver, la cause de la maladie. La reine (1), sa pieuse épouse, est plus perspicace : elle sait la cause et, mieux encore, le remède. Elle court se jeter aux pieds de l'évêque exilé, le supplie d'oublier l'injure qu'il a reçue du roi et de prier pour son rétablissement.

Apollinaire se laissa toucher : « Prenez, dit-il, ce manteau, couvrez-en le malade, il sera guéri ! » L'événement justifia la prédiction, et l'église de Valence chantait encore, au commencement du XVII^e^ siècle (1613) : *La reine obtint ce que le roi ne méritait point, elle apaisa sa fièvre et lui rendit la santé avec le manteau du Saint.*

Regis uxor obtinuit
Quod ipse rex non meruit
Nam per vestis suffragium
Vis est ablata febrium.

(1) Ostrogothe, fille de Théodoric, roi d'Italie, convertie par saint Avit, archevêque de Vienne.

Le roi, rétabli, vient à son tour aux pieds du Pontife, rendre grâces et demander pardon. Il le fait reconduire avec honneur en sa ville épiscopale; le prélat est reçu triomphalement par ses fidèles Valentinois et reçoit des lettres de félicitations de tous les évêques voisins; celles de Vienne, on le devine, ne firent point défaut. C'est la joie du triomphe qui suit inévitablement, souvent même en ce monde, les tristesses de la persécution.

SON AMOUR POUR LE PAPE ET L'ÉGLISE

Si Apollinaire aima la foi et la morale, il aima surtout l'Eglise, gardienne de l'une et de l'autre. Combien souvent n'appela-t-il pas de ses vœux l'union tant désirée de l'Eglise de Constantinople à l'Eglise de Rome! Il prit encore part à la défense du pape Symmaque, injustement accusé, et à la lettre d'adhésion au décret du pape Hormisdas qui condamnait l'hérétique Eutychès. Il se distingua au Concile d'Epaone (aujourd'hui probablement Yenne (1) en Savoie), réuni pour réformer l'Eglise de Bourgogne. Avec quelle vigueur n'affirmait-il pas la suprématie pontificale, quand il disait: « On peut réformer un prêtre qui se déforme, mais admettre qu'on puisse réformer le Pape, c'est-à-dire que l'évêque de Rome soit jugé par ses inférieurs, c'est ébranler par la base, non un évêque, mais l'épiscopat tout entier! » Et encore: « Ce n'est point au troupeau à menacer le pasteur, mais au juge même du pasteur », c'est-à-dire à Jésus-Christ.

Il eut souvent à lutter contre les Juifs, dont les erreurs et les crimes lui faisaient horreur. Et Agobard, archevêque de Lyon, 300 ans après, écrivant à Louis-le-Débonnaire contre « *la perfidie* des Juifs, invoque à l'appui » le zèle de saint Apollinaire *qui les exécrait* « *Judæos execrantis* ». A son tour, Agobard, défendit *absolument* aux chrétiens de les fréquenter. Un de leurs crimes était de voler des enfants chrétiens et d'aller les vendre comme esclaves aux infidèles. Leurs usures, leurs outrages à la foi et à la morale chrétiennes, leurs trahisons obligèrent les princes à prendre contre eux des lois d'exception pour protéger les chrétiens. La Révolution s'est empressée de supprimer toutes ces barrières, dont plusieurs étaient nécessaires, comme on l'a vu depuis.

SON ZÈLE POUR LA MAISON DE DIEU

Bien qu'il donnât la part principale de ses préoccupations aux intérêts fondamentaux de l'Eglise, notre Saint ne négligeait point les détails extérieurs de son culte: saint Avit, plusieurs fois, le remercie chaleureusement de dons précieux faits à son église. Et ne faut-il pas croire qu'il bâtit à ses frais, dans sa ville épiscopale, les deux édifices religieux à la dédicace desquels il convie les foules à la suite de son frère l'archevêque de Vienne? Sa modestie, qui l'a tu, ne peut nous le laisser ignorer. Voici la réponse tout apostolique de saint Avit à l'invitation d'Apollinaire: « Si, pour recevoir tant de monde, vous avez seulement cinq pains, deux poissons en plus suffiront. Jésus ne vous fera pas défaut, plus sera grand le nombre des invités, plus vous recueillerez de corbeilles des restes du festin. »

SON CULTE DES MORTS ET SON AMITIÉ FRATERNELLE

Notre Saint avait aussi le culte des âmes du Purgatoire. Apollinaire et Avit s'étaient engagés à célébrer annuellement un service anniversaire pour leur sœur défunte. Or, il arriva qu'une année Apollinaire oublia d'accomplir la promesse au jour et au moment même où Avit la remplissait. La nuit suivante, un songe surnaturel vint la lui rappeler : « Je vis, dit le Saint, une colombe au plumage empourpré et resplendissant, se poser près de moi; puis, de son aile, me frôler la main comme pour en détacher une souillure. A mon réveil, j'avouai humblement, mais sans comprendre, l'indignité figurée de mes mains; ma conscience ne me reprochait rien de particulier... soudain, la promesse du service annuel de ma sœur me revint à la mémoire! J'avais la solution de l'énigme. » Ces faits sont moins rares qu'on ne pense; nous en pourrions citer de tout récents qui témoignent que les âmes du Purgatoire ont des moyens d'obliger les vivants trop oublieux à se ressouvenir. Notons ici l'antiquité de la prière pour les morts dans l'Eglise, la droiture de conscience du saint prélat et la solidité d'une amitié fraternelle, qui ne s'arrêtait point aux portes de la tombe.

Voici un autre trait d'amitié fraternelle : Apollinaire invita un jour très instamment son frère, l'archevêque de Vienne, à une grande fête annuelle (probablement la dédicace d'une de ses églises). Avit ne répondit point à l'invitation : pour quel motif? un froissement? Apollinaire l'ignorait. Toutefois, il se vengea, voici comment : en envoyant à son frère de magnifiques présents. Avit comprit la leçon; il ne voulut point rester en retard et, aux présents, il répondit par des présents accompagnés de félicitations et d'excuses personnelles. C'est la seule vengeance que se permettent les saints.

SES DERNIÈRES ANNÉES — SES MIRACLES — SA MORT

Cependant, Apollinaire a dépensé trente-quatre ans de sa vie pour l'église de Valence. Il pressent sa mort: peut-être même en a-t-il eu révélation, c'est l'opinion de quelques-uns. Il ne veut point clore son exil de la terre sans faire un pèlerinage au tombeau de saint Genès, en Provence. Il a pour ce saint une particulière dévotion, et il croira, en foulant sa tombe, mettre le pied sur le seuil du Paradis. Il s'embarque sur le Rhône, accompagné du prêtre Salutaris, du diacre Eladius et de quelques serviteurs. Le Rhône est tranquille, et pendant que l'embarcation glisse, légère et silencieuse, sur les eaux rapides du fleuve, la nuit tombe et Apollinaire s'endort. Déjà Avignon apparaît dans un lointain obscur, fièrement assis sur les hauteurs qui lui servent de fortifications naturelles : soudain, le fleuve grossit et roule d'énormes vagues qui menacent la barque. Au même instant, Eladius, qui lit sur son hamac une leçon de saint Hilaire, voit un des serviteurs de l'évêque, pris d'un tremblement étrange, accompagné de cris insolites assez semblables aux bêlements ou aux mugissements des troupeaux domestiques. Eladius réveille le prélat, qui ne peut retenir ses larmes en entendant les gémissements de son serviteur: « C'est contre le vieil ennemi du genre humain que nous soutenons la lutte en ce moment, dit-il, mais ne craignons rien, ayons confiance. » Puis il ordonne à Salutaris d'imposer les mains au malheureux possédé. Il est guéri sur-le-champ, la tempête s'apaise et tous les passagers louent Dieu de la sainteté qui vient d'opérer de pareils miracles.

Cependant, voilà les passagers en vue d'Arles. l'évêque saint Césaire est là, entouré des

(1) L'*Epaona du concile de 517*, par M. le chanoine Ducis, archiviste de la Haute-Savoie.

magistrats de la ville et d'une foule sympathique et respectueuse, pour recevoir Apollinaire. On le conduit en triomphe jusqu'à la demeure épiscopale. Deux proches parents, Parthénius et Ferréol, qui ont rang parmi les premiers citoyens, le comblent de riches présents : il les vend et en donne le prix aux pauvres.

Une dame de Marseille, sa parente également, épouse du sénateur Arcucamie, le conjure d'apporter en sa maison le parfum de ses vertus et les bénédictions attachées à la présence d'un saint. Apollinaire y consent. Il embrasse saint Césaire et part.

Un serviteur avait reçu une forte somme à distribuer aux pauvres qu'il trouverait en route. L'ayant perdue, il va confier son chagrin au diacre, compagnon d'Apollinaire. Celui-ci escompte la sainteté du prélat et répond : « Il a destiné cet argent aux pauvres, il ne saurait être perdu, allez à sa recherche. » Il le trouve, en effet, au milieu du chemin, échappé miraculeusement à la foule des passants.

Nous ne savons rien du séjour d'Apollinaire à Marseille, si ce n'est qu'il y guérit un possédé sourd-muet qu'on lui présenta. Il l'oignit de l'huile des catéchumènes, suivant les prescriptions du Pontifical, le démon fut chassé et le malheureux recouvra l'ouïe et la parole.

Le démon prit sa revanche : Le prélat, retenu au lit par une indisposition passagère, voit un de ses serviteurs accourir furieux sans motif apparent et le frapper en plein visage. La punition suit de près : le brutal serviteur ne peut bouger du lit où une force invisible le retient ; d'autres serviteurs accourent et constatent le miracle avec étonnement. Le Saint prie pour le malheureux ; le démon qui l'excitait s'enfuit, il recouvre son bon sens et sa liberté. Et l'Eglise de Valence chantait :

Præsul passus injuriam
Sua sponte dat veniam
Exsolvens pœnæ subditum
Malignum fugat spiritum.

« *Il reçoit une injure. Il y répond par le pardon. Il délivre le coupable et chasse le malin esprit.* »

Apollinaire achève son pèlerinage sur lequel les détails nous manquent et revient à Valence. Sa mort est prochaine, il le sait ; sa préoccupation unique sera de s'y préparer et de resserrer de plus en plus cette union intime avec Dieu, dont la consommation pour lui est prochaine.

Son archidiacre Leubarède raconte qu'un jour le Saint s'étant, contre son habitude, absenté de l'office au chœur, il voulut en savoir la cause. Il court à sa cellule ; mais un jet de lumière rayonnant par la porte entr'ouverte l'arrête soudain ! Il hasarde encore quelques pas et voit le Saint inondé de lumière, les yeux et les mains levés vers le ciel, où son corps tout entier paraît vouloir s'élancer ; derrière lui, s'élèvent majestueusement deux colonnes lumineuses et une auréole d'or couronne sa tête.

Le lendemain, l'église de Valence était en deuil, on annonçait la mort d'Apollinaire. C'était le 5 octobre de l'année 520, environ. Il était âgé de soixante-sept ans, et avait été trente-quatre ans évêque de Valence.

Il fut enseveli dans l'église monastique des saints apôtres Pierre et Paul, dans la banlieue de la ville.

Les foules accourent à son tombeau et obligent son pieux successeur, l'évêque Dambert, à donner à sa dépouille une demeure plus digne : on le dépose dans la basilique de Saint-Etienne, alors cathédrale de Valence. Elle fut reconstruite, plus tard, en 1095, consacrée par le pape Urbain II et dédiée aux saints martyrs Corneille et Cyprien ; mais les miracles de saint Apollinaire firent peu à peu reléguer au second plan les patrons désignés de la basilique, qui n'eurent garde de s'en offenser, car les saints au ciel ne se jalousent, point ; l'ancienne basilique de Saint-Etienne, rebâtie et dédiée aux saints Corneille et Cyprien, devint définitivement la basilique de Saint-Apollinaire. Les Valentinois, depuis ce temps, l'honorent comme le patron de leur diocèse. Ils conservèrent religieusement ses reliques jusqu'au XVI^e^ siècle, époque à laquelle les protestants, Vandales impies, après avoir saccagé et incendié la cathédrale, violèrent le tombeau du Saint et jetèrent ses reliques au Rhône. Mais son culte demeure aux Valentinois, à défaut de ses reliques, et sa puissante protection les paye largement de retour. Gloire à Dieu dans ses Saints !

MIRACLES A SON TOMBEAU

Le saint archevêque de Lyon, Agobard, atteste que beaucoup de prodiges s'opéraient au sépulcre de saint Apollinaire. Des historiens postérieurs et dignes de foi en citent d'autres accomplis depuis.

Un enfant, muet de naissance, nommé Pastorellus, entra un jour, par hasard, dans l'église de Saint-Etienne : le clergé était réuni au chœur pour l'office du soir ; l'hebdomadier venait d'entonner le *Deus in adjutorium*. Au moment où le chœur achevait le répons par l'*Alleluia*, le muet sent sa langue se délier et chante, lui aussi, avec le chœur, son premier *Alleluia*.

Voici encore deux faits consignés dans les *Actes des évêques de Valence*, p. 252 :

Une jeune fille, dont les membres étaient affreusement contractés depuis de longues années, se redresse soudain comme n'ayant jamais éprouvé ni douleur, ni infirmité, sitôt qu'elle met le pied dans la basilique de Saint-Apollinaire.

Une autre jeune fille, Ermengarde, était possédée d'un démon qui ne redoutait rien tant que le tombeau du Saint. Son frère, ému de pitié, fait un vœu pour obtenir sa délivrance ; il est exaucé. Comme il négligeait son vœu, le démon ressaisit la malheureuse, on imagine alors de la conduire enchaînée et de vive force au tombeau du Saint. L'esprit malin dut bien, cette fois, quitter définitivement sa victime ! Saint Apollinaire ! chassez-le aussi de tant d'âmes qu'il possède et qui ne s'en doutent pas !

SAINTE ÉNIMIE, PRINCESSE, VIERGE ET ABBESSE

Fête le 5 octobre.

Guérison miraculeuse de sainte Énimie. — Saint Ilère et sainte Enimie chassent le démon.

La vie pauvre et austère de la royale princesse sainte Enimie fut, pour le siècle où elle a vécu, un grand exemple et une grande leçon. Mais cette mission que Dieu lui a donnée autrefois, il ne tient qu'à nous d'en profiter encore.

UNE PRINCESSE DE FRANCE

Enimie était la fille chérie de Clotaire II, roi de France (584-628), et de la reine Bertechilde.

Ses nobles parents se préoccupèrent de la faire instruire dès son enfance et la reine elle-même prit soin de la former à la vertu. On donnait un jour à la royale enfant une leçon de lecture, et le livre choisi était la Sainte Ecriture. Enimie lut ces paroles, qui la frappèrent vivement: *Heureuse la nation qui a Dieu pour maître: heureux le peuple qu'il a choisi pour son héritage!* Elle les retint dans sa mémoire et les répétait souvent.

A mesure que sa raison se développait, on voyait croître en elle un double attrait: l'amour de la prière et l'amour des pauvres. Elle fuyait les vanités et la dissipation du palais, pour se recueillir au pied des autels et y passer une bonne partie de son temps à s'entretenir avec Dieu.

Sa meilleure récréation était de distribuer des aumônes aux pauvres, qui accouraient toujours nombreux à la porte du palais, ou bien se pressaient sur son passage quand la bonne princesse

sortait dans la ville. Elle leur donnait abondamment, car le roi son père, et la reine sa mère, heureux de lui faire plaisir, lui fournissaient volontiers ce qu'elle demandait pour ses aumônes.

Quand la princesse fut plus grande, cette manière de secourir les indigents ne parut plus suffisante à sa charité; alors elle se mit à laver les pieds des pauvres et à leur servir à manger. Elle allait aussi les visiter dans leurs réduits, leur portait des aumônes et souvent les servait de ses mains.

DIEU RÉCLAME SON BIEN

La jeune princesse méprisait les honneurs et les biens de la terre, et souhaitait appartenir uniquement à Jésus-Christ. Ce n'était pas le dessein de ses parents, car les plus grands seigneurs du royaume insistaient pour contracter alliance avec une si noble et si vertueuse princesse. Le roi, ayant fait son choix parmi les prétendants, voulut contraindre sa fille à consentir à ce mariage.

Enimie le pria de ne point l'obliger à un acte qui lui déplaisait si fort, mais Clotaire ne comprenant pas qu'on osât résister à son autorité royale, ne tint pas compte de ces objections et fit commencer les préparatifs de la fête nuptiale.

Retirée dans ses appartements, la princesse priait avec larmes Jésus-Christ de venir à son aide, en ces circonstances difficiles, et de ne pas permettre que son cœur fût partagé entre une créature et lui. Elle passa en prières toute la nuit qui devait précéder la bénédiction nuptiale. Dieu l'exauça. Le lendemain matin, quand on vint la chercher, on la trouva toute couverte de lèpre.

En présence d'une telle maladie, il ne pouvait plus être question de noces. La douleur fut grande au palais. Les médecins les plus habiles furent appelés, mais les remèdes ne servirent de rien.

Retirée dans un coin isolé du palais, la princesse lépreuse passait ses journées dans le recueillement et le silence, souffrant avec patience sa maladie, et remerciant Dieu au fond de son cœur de ce qu'il l'avait délivrée du monde.

GUÉRISON MIRACULEUSE

Plusieurs années s'étaient déjà écoulées dans cet état de souffrance et d'humiliation, lorsqu'un ange apparut à la servante de Jésus-Christ et lui dit : « Dieu veut enfin vous rendre votre santé première. Allez vous laver à la fontaine de Burle, en Gévaudan, et vous y serez guérie. »

Enimie raconta cette vision au roi son père qui se réjouit grandement à la pensée que sa fille pourrait être guérie. Pour aller dans le Gévaudan chercher la fontaine mystérieuse, il fallait traverser plus de la moitié de la France; mais ce long voyage n'effrayait pas la malade. Le roi s'empressa de lui fournir une escorte brillante et honorable, composée de seigneurs et de dames de la cour, et l'on se mit en route.

Après avoir parcouru plus de cent cinquante lieues, on arriva enfin au pays du Gévaudan et l'on demanda à une personne du pays où se trouvait la fontaine de Burle.

« J'ignore s'il existe en ce pays une fontaine du nom de Burle, répondit cette personne. Mais puisqu'il s'agit d'une malade à guérir, il y a près d'ici une source dont les eaux sont très efficaces contre diverses maladies, c'est sans doute à celle-ci qu'on a voulu vous envoyer. »

Elle voulait parler de Bagnols-les-Bains, dont les eaux thermales sont assez renommées.

On alla donc à Bagnols, où l'on arriva le soir. Durant la nuit, pendant que ses compagnons de voyage goûtaient les douceurs d'un repos bien mérité, sainte Enimie, inquiète, priait pour connaître la volonté du ciel, car l'ange ne lui avait point parlé de Bagnols, mais de Burle.

Alors l'ange lui apparut de nouveau : « Ce n'est pas aux eaux de Bagnols que Dieu vous envoie, lui dit-il, il ne veut pas que votre guérison puisse être attribuée aux remèdes naturels, il veut l'opérer directement lui-même par sa souveraine puissance. Allez donc à la fontaine de Burle; c'est une eau froide ordinaire et sans propriété médicale. C'est là que vous serez guérie. »

Le lendemain, la princesse donna ordre à ses gens de se remettre en route. Après avoir quitté la vallée du Lot, on errait à l'aventure sur les hauteurs qui dominent le Tarn, lorsqu'on entendit des bergers de la montagne parler de la fontaine de Burle. Enimie les appelle et leur demande des renseignements précis sur le lieu de la source. La fontaine de Burle jaillissait dans une gorge des Cévennes et ne tardait pas à se jeter dans le Tarn.

Arrivée enfin auprès de cette fontaine si désirée, Enimie, aidée des femmes de son escorte, s'y plonge avec confiance. « O Dieu tout-puissant, disait-elle, vous qui êtes le Maître de la santé et de la maladie, vous qui avez bien voulu guérir le Syrien Naaman, d'une maladie semblable à la mienne, en lui ordonnant, par la bouche du prophète Élisée, de se plonger dans les eaux du Jourdain, j'implore à mon tour votre miséricorde et je vous supplie de purifier et de guérir mon corps dans cette source, selon la promesse que vous m'en avez faite. »

Aussitôt qu'elle eut terminé sa prière, il tomba de son corps comme des espèces d'écailles et sa chair se retrouva pure et saine comme celle d'un enfant.

La princesse et ses compagnes rendirent à Dieu de ferventes actions de grâces.

DIEU RÉCLAME SON BIEN UNE SECONDE FOIS

Les barons de l'escorte furent dans une grande joie en voyant revenir vers eux la fille du roi pleine de santé.

Ils la pressèrent de se remettre au plus tôt en route, afin que le bonheur de son père et de sa mère ne fussent pas retardés.

Enimie se rendit à leurs désirs. Mais, à peine s'est-on remis en marche que la princesse est de nouveau reprise de la lèpre. On s'arrête, on s'afflige. Mais Enimie, pleine de foi, prie les dames de sa compagnie de la reconduire à la fontaine miraculeuse. Elle s'y lave de nouveau et en sort guérie comme la première fois.

Elle revient auprès des barons et l'on reprend avec joie la route de Paris.

Mais aussitôt la lèpre reparaît une troisième fois !

La princesse comprend le sacrifice que Dieu exige d'elle : Dieu lui demande de renoncer définitivement aux splendeurs du palais paternel, aux douceurs de sa famille terrestre, aux richesses et aux honneurs du monde. Ce n'est pas à Paris, ni dans l'éclat d'une cour royale, qu'il la veut à son service, c'est dans ce désert solitaire, perdu au milieu des montagnes. Dieu veut donner cette leçon aux amis du monde qui

ne songent point au ciel. Enimie comprend tout, elle accepte tout. Une troisième fois, elle se rend à la fontaine : une troisième fois elle en sort parfaitement guérie.

Alors, se tournant vers les personnes qui l'ont accompagnée, elle leur dit d'une voix ferme et résolue :

« Le Dieu qui m'a guérie veut évidemment que je le serve en ces lieux. Je ne puis résister à sa volonté sainte, et je me sens le courage de m'y conformer. Quant à vous, je vous remercie des soins dont vous avez bien voulu m'entourer pendant mes longues épreuves, et je vous permets de retourner en votre patrie. Si toutefois quelques-uns veulent rester en ce pays-ci avec moi, j'en bénirai Dieu et je les considérerai, non plus comme mes serviteurs et mes servantes, mais comme mes frères et mes sœurs. »

La plupart demandèrent à ne point la quitter : « Nous voulons, dirent-ils, être exilés et souffrir avec vous en cette contrée, afin de pouvoir régner avec vous dans le ciel. »

Les autres retournèrent auprès du roi lui annoncer la guérison de sa fille en même temps que sa résolution de se consacrer à Dieu dans la solitude.

LA ROYALE RECLUSE

Sainte Enimie procura une demeure convenable aux personnes de sa suite qui avaient voulu partager son exil. Pour elle, gravissant la montagne escarpée d'où s'échappe la fontaine de Burle, elle choisit pour retraite une grotte profonde, où elle s'établit, ne gardant auprès d'elle qu'une jeune fille, sa filleule, à qui elle avait donné son propre nom.

Quelle différence entre le palais royal de son père et cette grotte solitaire et dénudée! Quelle pauvreté! Quelles privations durant les froids de l'hiver. C'est là pourtant qu'une princesse de France vécut plusieurs années, dans la pénitence et la prière. Presque tout son temps s'écoulait dans des entretiens avec Dieu.

« On parle de miracles, dit un ancien auteur, mais cette complète abnégation d'une princesse qui lui fait préférer aux richesses auxquelles l'avait prédestinée sa naissance, une entière pauvreté; aux fêtes et aux réjouissances de la cour, des gémissements continuels; aux magnificences de la grande cité qui l'a vue naître un exil volontaire dans un pays sauvage, tout cela ne constitue-t-il pas, aux yeux de la foi, un vrai et très grand miracle? »

Quand cette douce et héroïque victime de l'amour divin se fut ainsi élevée à une grande sainteté, Dieu voulut se servir d'elle pour le salut de beaucoup d'âmes.

On commença à parler dans tout le pays des admirables vertus de la royale solitaire; beaucoup venaient, attirés par la curiosité, et surtout pour se recommander à ses prières et recevoir ses conseils. Des malades vinrent la supplier de prier pour eux et furent guéris : de ce nombre furent un lépreux et un homme estropié d'un bras depuis son enfance. Le fils unique d'une veuve s'étant noyé dans le Tarn, son cadavre fut apporté aux pieds de la Sainte, qui obtint de Dieu la résurrection du jeune homme et le rendit vivant à sa mère.

Le concours devint de plus en plus considérable, le nombre des guérisons se multiplia et des multitudes d'âmes se mirent à mener une vie plus chrétienne. Plusieurs jeunes filles supplièrent la Sainte de les garder auprès d'elle et de leur enseigner le chemin des vertus parfaites.

Enimie ne put résister à leurs prières et se décida à faire construire, pour elles, un couvent près de la source de Burle.

L'ABBESSE — L'ÉVÊQUE CHASSE LE DÉMON

Déjà les ouvriers s'étaient mis à l'œuvre, le terrain avait été aplani, les fondations du monastère creusées, et les murs commençaient à s'élever au-dessus du sol, quand le démon, furieux, renversa tout à terre. Cet infernal ennemi des âmes rugissait à la pensée de tout le bien qui allait s'accomplir dans ce cloître.

Sur l'ordre d'Enimie, les ouvriers recommencèrent leur travail; mais le soir de chaque samedi, le démon renversait l'ouvrage de la semaine.

Sur ces entrefaites, saint Ilère, évêque de Mende, visitant son diocèse, arriva dans la région. Il avait un grand désir de voir la sainte recluse, la plus illustre brebis de son troupeau. Il resta quelque temps dans le pays, et il venait souvent s'entretenir avec la princesse-religieuse. Celle-ci le recevait comme un messager céleste et lui demandait avec confiance et respect les conseils utiles à son âme.

Elle lui raconta la persécution du démon contre son futur monastère. Un jour, ils se trouvaient ensemble, quand ils virent de leurs yeux le démon, sous la forme d'un monstre furieux, se précipiter vers les constructions nouvelles. A cette vue, Enimie pousse un cri d'effroi et supplie avec larmes le saint évêque de la défendre.

Celui-ci, saisissant deux morceaux de bois, les place en forme de croix, et, armé de ce glaive victorieux, court avec assurance vers le dragon infernal. Le dragon s'enfuit et ne reparut plus.

Les constructions purent dès lors se continuer sans accident. Quand elles furent terminées et que le nouveau couvent fut prêt à recevoir une communauté, l'évêque revint de nouveau afin de le bénir. Il donna solennellement le voile des vierges aux nouvelles religieuses, et constitua comme abbesse sainte Enimie, que toutes demandaient unanimement pour Mère.

Ce fut un grand sacrifice pour la sainte solitaire de quitter la grotte paisible où elle avait vécu si longtemps dans le silence et la prière. Elle eût souhaité y demeurer toujours, tout en donnant de temps en temps à ses filles spirituelles les enseignements qu'elles viendraient lui demander. Mais l'évêque voulait qu'Enimie vînt habiter au milieu de la communauté dont il lui donnait la direction; obéissante, comme tous les saints, la princesse se soumit.

Elle donnait à toutes ses filles l'exemple d'une régularité parfaite. Ses exhortations, appuyées par une vie si sainte, avaient une efficacité merveilleuse pour enflammer les cœurs, les détacher des choses du monde et les conduire dans le chemin de la perfection.

LA FIN DE L'EXIL

A mesure que l'amour de Dieu grandissait dans l'âme de la bienheureuse abbesse, elle sentait grandir en même temps le désir de quitter cette terre d'exil pour s'unir à jamais, dans le ciel, à son Bien-Aimé.

Comment vivre encore, loin de la vue d'un objet si cher? et comme plus tard sainte Thérèse, il lui semblait « qu'elle dût mourir de ne point mourir ».

Enfin, l'Epoux céleste lui révéla le jour de son

entrée au festin éternel. Enimie garda pour elle ce secret; mais quand le jour du départ fut proche, elle réunit ses filles et leur parla à peu près dans ces termes :

« Mes chères Sœurs, mon cœur éprouve une grande joie, car je vais quitter les misères de ce monde pour m'unir à mon Dieu. Il m'appelle et m'invite aux délices de son éternité. Je remercie le Seigneur qui, par la maladie, d'abord, et ensuite par la vocation à la vie cachée, m'a préservée des dangers du monde et des vains honneurs auxquels ma naissance semblait me destiner.

» Ne vous affligez point de mon départ. Je ne cesserai point là-haut d'être votre mère. Soyez fidèle à vos saintes résolutions et l'Epoux céleste, à son tour, tiendra magnifiquement les promesses qu'il vous a faites.

» Ma chère filleule Enimie me suivra bientôt. Vous ensevelirez son corps au-dessus du mien, dans le même tombeau. »

Ces dernières paroles cachaient une seconde prophétie, comme nous le remarquerons bientôt.

La sainte abbesse reçut ensuite les derniers sacrements, au milieu de ses filles en larmes; puis elle s'endormit dans la paix du Seigneur.

Durant ses funérailles, son visage parut tout rayonnant.

LA PROTECTRICE DU GÉVAUDAN

Les peintres placent un serpent au pied des images de la sainte patronne du Gévaudan, parce que, dit-on, elle délivra le pays de ces bêtes venimeuses.

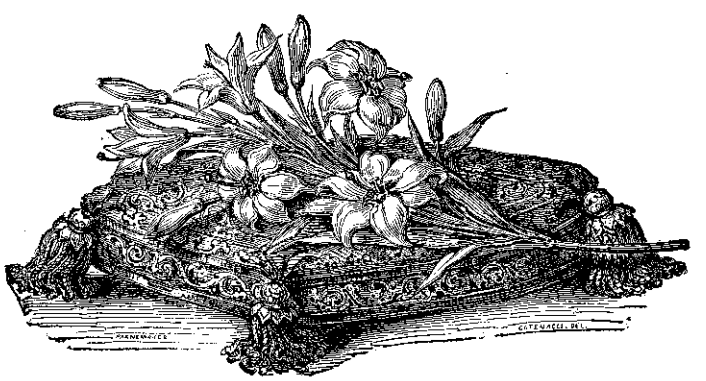
La pieuse princesse était morte depuis déjà un certain temps, lorsque son frère Dagobert I^er^, roi de France, après avoir fondé la royale abbaye de Saint-Denis, songeait à l'enrichir de reliques. Les restes de sa sainte sœur lui parurent dignes de reposer près des reliques des saints. Il vint lui-même en Gévaudan les chercher, fit ouvrir le tombeau et emporter le premier cercueil qu'on y trouva. C'était celui de la filleule, et le corps de la sainte abbesse resta auprès de ses filles.

Plus tard, on le cacha; peut-être par crainte des Sarrasins qui dévastèrent le midi de la France au VIII^e^ siècle; toujours est-il qu'on perdit la mémoire du lieu précis où il se trouvait.

Après de longues années, un saint personnage, nommé Jean, fut averti, dans trois révélations, de faire des recherches à un endroit qui lui fut désigné. Il prévint l'évêque et celui-ci donna ordre de procéder aux fouilles. Devant de nombreux témoins, on se mit à creuser, dans l'église, à l'endroit indiqué. On découvrit un petit caveau, contenant un sépulcre. Dès qu'on eut ouvert le sépulcre, un parfum céleste envahit l'église et tous les malades qui étaient présents furent guéris.

Les reliques de la Sainte n'ont pas cessé, depuis lors, d'être vénérées à Burle. Transportées plusieurs fois à Mende, à l'époque de certaines assemblées, elles furent l'instrument de nombreux miracles. En 1036, la ville du Puy les accueillit avec honneur dans ses murs et en reçut de grands bienfaits durant leur séjour.

Le monastère de Sainte-Enimie fut donné par l'évêque de Mende l'an 951, aux Bénédictins, qui l'habitèrent jusqu'aux dévastations de la révolution, en 1789. La paroisse de Sainte-Enimie est aujourd'hui dépositaire des reliques de sa sainte patronne.



SAINTE GALLA

SAINTE TULLIE. SAINTE CONSORCE, SES FILLES

Fête de sainte Tullie le 5 octobre. — Fête de sainte Consorce le 22 juin ou le 13 mars.

Sainte Galla et ses deux filles dans l'île Sainte-Marguerite.

UNE FAMILLE AU IVe SIÈCLE.

Près des côtes embaumées de la Provence, en face des dernières ramifications des Alpes, qui viennent se perdre dans la mer, s'élèvent au sein de la Méditerranée deux îles verdoyantes, aux formes allongées d'une gracieuse nacelle, semblables à deux corbeilles de fleurs perdues au milieu des eaux.

Strabon et les historiens profanes les appelaient les îles de Lérins, du nom de « Léro », corsaire fameux qui y avait résidé; mais elles ont reçu de la tradition chrétienne un nom moins barbare. La plus petite a pris celui de Saint-Honorat, en mémoire du saint fondateur de la célèbre abbaye; l'autre a emprunté le sien au nom gracieux de la jeune sœur de saint Honorat, sainte Marguerite.

La tradition nous apprend, en effet, qu'au moment où saint Honorat quitta le Cap Roux,

en 375, pour se retirer à Lérins, sa sœur, qui était entrée dans un couvent de Marseille, vint le rejoindre et demanda à vivre sous sa protection dans l'île voisine.

Elle n'y demeura point seule.

Une lettre de saint Paulin nous apprend que cette île était habitée par saint Eucher et ses enfants. L'histoire de cette famille est une des pages les plus touchantes de la sainteté au IVe siècle. Le père et la mère, saint Eucher et Galla, ses deux fils Salonius et Véran, et ses deux filles Tullie et Consorce, portèrent tous l'auréole des saints.

Saint Eucher était né en Provence au milieu du IVe siècle, d'une famille patricienne; l'étendue de son génie, l'éclat de ses connaissances, la majesté de son éloquence lui avaient attiré l'attention de tous ses contemporains. Elevé au rang de sénateur de l'empire, il épousa une jeune fille de haut rang, Galla, digne, par la noblesse de son cœur, l'élévation de son esprit, de devenir la femme d'un saint. « Elle était, en tout, le miroir parfait des vertus de son mari » dit un chroniqueur du VIe siècle.

Dieu sembla, tout d'abord, refuser aux nouveaux époux les bénédictions de la famille, mais les larmes et les prières de Galla lui valurent du ciel les joies de la maternité. Dieu lui donna une fille qu'elle nomma *Consorce*, dans l'espoir qu'elle lui serait *associée* dans la patrie céleste, comme sur la terre; bientôt après, la naissance d'une seconde fille Tullie vint accroître son bonheur. Enfin, elle fut au comble de la joie quand elle eut donné le jour à deux nouveaux enfants : Salonius et Véran. Cette femme vraiment chrétienne se vit alors entourée de toutes les félicités qu'une mère puisse désirer ici-bas : un époux admirable et plein d'affection, une couronne d'enfants heureux, une fortune immense, relevée par le crédit et les charges honorifiques dont son mari avait été revêtu.

NOUVELLE VIE — LA THÉBAIDE ET LÉRINS

Ce fut cependant au milieu de ces joies que Galla, de concert avec son époux, conçut le dessein de renoncer au monde pour embrasser la vie des solitaires. La voix de Dieu ne se fit pas entendre comme il arrive souvent, au milieu des souffrances et des épreuves; elle parla au sein même de la plus heureuse félicité. Le récit des merveilles accomplies par les solitaires de la Thébaïde avait touché leur cœur et leur avait inspiré le désir de les imiter.

Saint Eucher voulut apporter à l'exécution de son projet tout l'apparat d'une grande fête. Il réunit une dernière fois dans son palais ses nombreux amis et leur fit ses adieux en leur annonçant son projet.

Il se retira ensuite sur les bords de la Durance, dans une solitude qui lui appartenait et y demeura quelque temps en compagnie de sa femme. Ce fut là, sous la conduite de l'Esprit-Saint, que les deux solitaires firent les premiers essais de leur nouvelle vie. Cependant, les mortifications et les pénitences ne suffisaient point à ces âmes généreuses. Ils résolurent de se rendre en Egypte pour se former à la vie monastique à l'école des grands solitaires. Mais il leur paraissait difficile d'abandonner dans le monde leur famille jeune encore, et il leur semblait peu sage de l'emmener avec eux.

Ce fut sous l'impression de ces pensées qu'ils renoncèrent à leur voyage. Ils vinrent à Lérins se jeter aux pieds de saint Honorat. Le nom du fondateur était déjà célèbre à cette époque; on accourait à Lérins comme à une nouvelle Thébaïde.

C'est ce que Cassien écrivait aux deux pieux anachorètes : » Semblables à des colombes engourdies par le froid, vous soupiriez vers de plus chauds parages; vos désirs vous entraînaient jusqu'à ces zones brûlantes où le soleil de justice fait mûrir les fruits divins de la vie anachorétique; mais voici un nouveau guide qui vous fera visiter sans fatigues et sans dangers les monastères de la Thébaïde. »

Saint Honorat reçut avec joie les deux illustres voyageurs. Il approuva leur genre de vie et leur assigna pour demeure l'île voisine de la sienne.

L'AMITIÉ DES SAINTS

Le Saint s'y retira avec toute sa famille. Sous la direction de saint Honorat, ils formaient dans l'île un véritable monastère, semblable à celui que saint Paulin de Nôle et sa pieuse femme Tharasia avaient constitué en Campanie.

Des relations d'amitié existaient déjà entre les deux familles. La similitude de vie vint resserrer encore entre les deux solitudes de Nôle et de Sainte-Marguerite les liens de cette pieuse affection.

Saint Eucher écrivait à saint Paulin. Le solitaire de Nôle, à son tour, profitait de toutes les occasions pour s'entretenir avec les nouveaux anachorètes. Nous avons encore une de ces lettres pleine de tendresse et de piété suave, adressée par saint Paulin de Nôle à Eucher et à Galla son épouse :

« A mes chers enfants, si dignes d'éloges, de vénération et d'amour, Eucher et Galla, Paulin, évêque :

» Sachant combien une lettre de ma part sera agréable à votre charité, je profite avec empressement de toutes les occasions pour vous écrire et vous donner une preuve de mon inaltérable attachement. Recevez en ces quelques paroles l'expression de ma vive amitié et conservez-les comme un gage de mon souvenir et de ma tendresse. J'espère de la miséricorde du Seigneur Jésus que vous lirez ma lettre en bonne santé..... Ce n'est point un sentiment humain, mais bien la grâce divine qui nous a rapprochés et unis dans le sein de Jésus-Christ, Aussi, toujours, entre nos âmes, doit exister l'affection que le Sauveur nous a inspirée..... »

LES DERNIÈRES ANNÉES

Les souhaits de saint Paulin se réalisèrent pleinement. Les bénédictions du ciel firent germer autour d'Eucher et de Galla comme de jeunes plants d'oliviers que Dieu leur avait donnés.

Salonius et Véran entrèrent au monastère de Saint-Honorat; ils y étudièrent les lettres et la théologie sous la direction de Salvien et de saint Vincent de Lérins. Ils furent dignes tous deux de porter plus tard la couronne épiscopale : Salonius sur le siège de Genève et Véran sur celui de Vence. Enfin, tous deux méritèrent l'auréole plus belle encore de la sainteté.

Tullie et Consorce vécurent auprès de leur mère après le départ de saint Eucher, et méritèrent, elles aussi, d'être comptées au nombre des vierges saintes.

Saint Honorat ne tarda pas à attirer dans son île Eucher lui-même. Il lui écrivait des lettres touchantes pour l'engager à venir vivre au milieu des Pères de l'abbaye. Saint Eucher finit par se

laisser convaincre : « Vous avez rendu à la cire son miel, » écrivait-il à saint Honorat, en faisant allusion aux conseils paternels que le saint abbé lui avait envoyés, gravés sur des tablettes enduites de cire.

Plus tard, il se retira dans une grotte du Cap-Roux ; c'est là que les envoyés de l'Eglise de Lyon vinrent le chercher pour en faire leur évêque. Il mourut en 450.

BEAUTÉ DE LA SOLITUDE

Quand saint Eucher et ses fils se furent retirés à Lérins, l'île demeura tout entière à sainte Galla et ses filles.

D'autres vierges et d'autres dames abordèrent plus tard à ces plages tranquilles. Les temps orageux de la fin du IVe siècle étaient d'ailleurs favorables à cette entreprise. Semblables aux colombes qui fuient la tempête ou les filets du chasseur, les dames romaines s'en allaient à Bethléem avec sainte Paule ou au mont des Oliviers avec les deux Mélanie et Albina.

Un grand nombre dut également chercher une retraite aux solitudes de Lérins. Saint Ambroise, en expliquant à son peuple l'ouvrage des six jours, ne peut s'empêcher de reporter sa pensée aux îles de la mer, peuplées, disait-il, « de vierges et de solitaires ». Le saint évêque, parlant des îles de la Méditerranée, avait sans doute en vue les fondations d'Honorat et de sa jeune sœur.

« C'est là, s'écriait-il, c'est dans ces îles jetées par Dieu comme un collier de perles sur la mer, que se réfugient tous ceux qui veulent se dérober aux charmes des plaisirs déréglés..... La mer leur donne comme un voile et un asile secret..... Elle les aide à acquérir et à défendre une continence parfaite en leur offrant une retraite où tout est grave et sérieux. Rien n'y trouble la paix, tout est fermé aux sauvages passions du monde. Le bruit mystérieux des flots s'y mêle au chant des hymnes, et pendant que les vagues viennent se briser avec un doux murmure sur la plage de ces îles heureuses, de leur sein montent vers le ciel les paisibles accents du chœur des élus. »

Sainte Galla devint, sans doute, la mère de cette petite communauté, mais l'histoire est muette sur ce point. La tradition seule nous a conservé le souvenir de ces institutions monastiques des vierges à Lérins.

Tullie, la plus jeune des filles de sainte Galla, mourut à la fleur de l'âge. Elle fut ensevelie dans un domaine appartenant à son père, situé sur le rivage de la mer. La tradition de ces contrées veut que Tullie soit la même que *Théoule* ou *Thèle*, et que cette Sainte ait donné son nom à cette petite rade. Peut-être avait-elle été envoyée fonder sur ces rivages un nouveau couvent, comme nous verrons sa sœur envoyée à Mandelieu.

Galla fut désolée de cette mort. Elle ne pouvait s'en consoler. On raconte que, s'étant endormie après le chant de Matines, sa fille lui apparut, revêtue d'une robe blanche et d'un manteau resplendissant d'or. « Mère, pourquoi me pleures-tu comme perdue, lui dit-elle ; moi que le Seigneur a placée au nombre des vierges qui marchent à sa suite? Sache que tu me suivras auprès de lui, et que déjà il t'a préparé la couronne. »

La Sainte ne tarda pas, en effet, à aller rejoindre sa fille au tombeau et Consorce demeura seule pour administrer les riches domaines de sa famille, en Provence.

L'auteur de sa vie veut qu'après avoir vécu quelque temps à Lérins, sainte Galla se soit retirée au Cap-Roux, dans la grotte qu'avait habitée son mari. C'est là qu'elle serait morte entre les bras de sa fille Consortia.

Mérita-t-elle aussi, comme son mari, l'auréole des saints? Les anciens hagiographes qui ont écrit son histoire ne désignent point le jour de sa fête.

La mémoire de sa fille sainte Tullie est honorée le 5 octobre dans le martyrologe de France.

FONDATIONS DE SAINTE CONSORCE

La communauté de Lérins se trouva bientôt à l'étroit dans son île. Sainte Consorce passa la mer et vint fonder à Mandelieu, (Mando-locus), non loin de la Théoule où s'était établie sa jeune sœur, un nouveau couvent sur des terres qui lui appartenaient. Elle y construisit une église sous le vocable de saint Étienne, premier martyr, et fonda un hospice pour les pauvres.

Les religieuses, après avoir offert à Dieu leurs chants et leurs prières, consacraient au service des pauvres les heures qui leur restaient.

Les chroniqueurs ont raconté une foule de miracles opérés par la Sainte. Il est difficile de distinguer, au milieu de ces récits, ce qu'il y a d'historique. Quoiqu'il en soit, c'est là une marque de vénération accordée à sainte Consorce.

PORTRAIT DE LA SAINTE — SA MORT

Le Seigneur, raconte un hagiographe, avait accordé à sa servante une si grande grâce devant Dieu et devant les hommes, que tous la regardaient comme un de ses anges. Elle était d'une figure placide, d'un langage suave, ornée des perles de toutes les vertus ; avec une seule parole, elle calmait ceux qui étaient en colère, ramenait au bon accord ceux que troublait la discorde. L'abondance des dons célestes croissait aussi chaque jour en elle et se manifestait par des miracles.

Peu de temps avant sa mort, Jésus-Christ lui apparut ; « Dans huit jours, lui dit le Maître, tu viendras à moi, j'enverrai à ta rencontre le chœur des vierges ; elles te tendront la main pour te recevoir à ton entrée au ciel. »

A son réveil, elle rendit grâces pendant trois jours ; elle appela ensuite les prêtres et les pauvres, et leur dit : « Sachez, mes frères, que l'heure de ma mort est proche. Priez, de peur que la puissance des ténèbres ne se lève contre moi, et, afin que, reçue par les anges de lumière, j'entre dans le repos des Saints. Quant à mon chétif corps, ensevelissez-le dans l'oratoire de Saint-Etienne. »

La fièvre se déclara bientôt, et, au jour fixé, elle s'endormit entre les bras de son divin Epoux. Ses compagnes l'ensevelirent, comme elle l'avait demandé, dans l'oratoire du couvent et commencèrent à l'invoquer. Les reliques de la Sainte furent plus tard transportées à Cluny. Au commencement du XIIe siècle, on y célébrait sa fête au 13 mars et au 22 juin.

SOURCES CONSULTÉES

Patrologie latine, t. 50 et 124, col. 699-704. — *Acta sanctorum Boll.* t. 7 de juin, p. 678. — *Gallia Christiana*, t. IV. — *Gouilloud*, Saint Eucher, Lérins et l'Eglise de Lyon au Ve siècle, in-8°, Lyon, Briday, 1881. — *Cruvelier et Andrieu*, Histoire religieuse et hagiologique du diocèse de Digne, Nicot, Aix, 1893.

LE BIENHEUREUX VICTOR, ÉVÊQUE DE GRENOBLE

Fête le 17 août.

LUTTE CONTRE L'ARIANISME

La martyrologe gallican fait mention, au 17 août, du bienheureux Victor ou Victurius, évêque de Grenoble. Cet évêque, comme plusieurs de ses prédécesseurs, eut à lutter contre les ariens, protégés par les rois burgondes. Après l'exil de saint Cérat, évêque de Grenoble, ce siège était même resté quelque temps au pouvoir des hérétiques. Dans les luttes de l'Eglise catholique contre l'arianisme, le bienheureux Victor fut le bras droit de son métropolitain saint Avit, archevêque de Vienne, dont le zèle, dit le martyrologe romain, préserva les Gaules des ravages de cette perfide doctrine. Une correspondance active entre les deux prélats leur permettait de prendre des mesures communes contre l'erreur arienne.

DOUCEUR ET FERMETÉ

Gondebaud, prince moitié arien, moitié catholique, avait laissé paraître ses doutes religieux jusque dans l'éducation de ses enfants; tandis que Sigismond, l'un de ses fils, était, par les soins de saint Avit, élevé dans la religion catholique, l'autre, nommé Godemar, était resté arien. De la sorte, le conflit religieux se perpétua même après la mort de Gondebaud, car, tandis que Sigismond groupait autour de son trône les évêques catholiques, les prêtres ariens, réunis auprès de Godemar, constituaient un redoutable parti.

A cette époque, Victor fut remis en possession des églises que les ariens avaient usurpées dans sa ville épiscopale. Quelques-uns de son entourage voulaient, désireux d'en finir avec l'hérésie, chasser les ariens des églises que ces derniers avaient eux-mêmes fait bâtir; Victor crut devoir sur ce sujet consulter son métropolitain.

Dans sa réponse, saint Avit recommanda aux Grenoblois une tolérance que les hérétiques et les sectaires de toutes les époques ont été bien éloignés d'imiter. « On nous accusera, disait-il, de persécution; un prince hérétique pourra régner plus tard, et alors viendront des représailles : les rois étrangers traiteront les catholiques de leurs Etats comme nous aurons traité les ariens. » Ces conseils de prudence furent écoutés par le bienheureux Victor. « C'est à vous, disait-il à son métropolitain, qu'il appartient de régler notre conduite. »

Si, dans les relations avec les hérétiques, le bienheureux Victor employait une grande modération, et s'il tempérait à l'égard des nouveaux convertis encore mal affermis dans leur foi la rigueur des anciens Canons, il savait au besoin se montrer ferme lorsqu'il jugeait un exemple utile.

Un citoyen de Grenoble, nommé Vincomalus, avait pris en mariage la sœur de sa femme défunte. Victor, après avoir consulté saint Avit, leur imposa la séparation sans exiger toutefois de pénitence publique comme il était d'usage à cette époque.

FONDATION DU MONASTÈRE DE SAINT-MAURICE D'AGAUNE

Les évêques du royaume des Burgondes furent convoqués par le roi Sigismond à la dédicace solennelle du monastère qu'il venait d'édifier à Agaune. Les évêques présents agitaient entre eux de la possibilité d'établir la psalmodie perpétuelle dans cette nouvelle maison religieuse; le saint évêque de Grenoble, Victor, les engagea à diviser les 500 moines appelés à cet effet par le roi Sigismond en classes ou bandes selon les monastères d'où ils seraient tirés. C'étaient les monastères les plus fameux des Gaules, ceux de Vienne, appelés Griniaciens, du Jura, de Lérins, de l'île Barbe.

Ainsi répartis, chantant alternativement l'office canonial, les moines ne cessaient de prier jour et nuit auprès des reliques des saints martyrs. Sur le conseil du bienheureux Victor, le saint abbé Innimond, tiré des monastères de Vienne, fut préposé à cette armée de cénobites dont il devint le père et le modèle. Victor opina aussi pour que les moines qui chanteraient au chœur la psalmodie perpétuelle fussent dispensés du travail des mains et s'adonnassent à la vie contemplative. Ce qui fut adopté.

Ainsi fut établi à Agaune le premier essai d'adoration et de prières ininterrompues. D'autres monastères imitèrent cet exemple. Ce flot de prières qui ne se taisait ni jour ni nuit, a dit Montalembert, était une sublime institution qui faisait de la terre un écho du ciel et un émule des chœurs angéliques.

CONCILES D'ÉPAONE ET DE LYON

En 517, on trouve le bienheureux Victor au Concile d'Epaone, présidé par saint Avit de Vienne et où assistèrent un grand nombre d'évêques dont plusieurs sont honorés à cause de leur sainteté.

Un an après, 11 de ces évêques en tinrent un second à Lyon, auquel assista le bienheureux Victor de Grenoble. C'était au sujet de l'excommunication prononcée par saint Avit et ses suffragants contre un seigneur gallo-romain, Etienne, préfet du fisc, qui, contre toutes les prescriptions de l'Eglise, avait épousé sa belle-sœur. Le roi Sigismond, se considérant comme outragé en la personne de son ministre, fit éclater sa colère par des menaces contre les évêques. Ceux-ci donnèrent un admirable exemple de solidarité. « Si notre roi très excellent, dit le 3e Canon de ce Concile, de sa propre volonté se sépare de l'Eglise et de la communion des prêtres, pour lui laisser le temps de rentrer dans le giron de notre Sainte Mère, tous les évêques se réfugieront sans délai dans les monastères jusqu'à ce qu'il plaise au roi de se laisser fléchir et de rendre la paix à l'Eglise. »

La fin de l'épiscopat du bienheureux Victor fut troublée par les guerres entre les enfants de Clovis et ceux de Gondebaud. L'anéantissement des Burgondes et le triomphe des Francs amenèrent la chute complète de l'arianisme. Ce fut vers cette époque que le bienheureux évêque passa à une vie meilleure. On croit que ce fut le 17 août.

E. V.

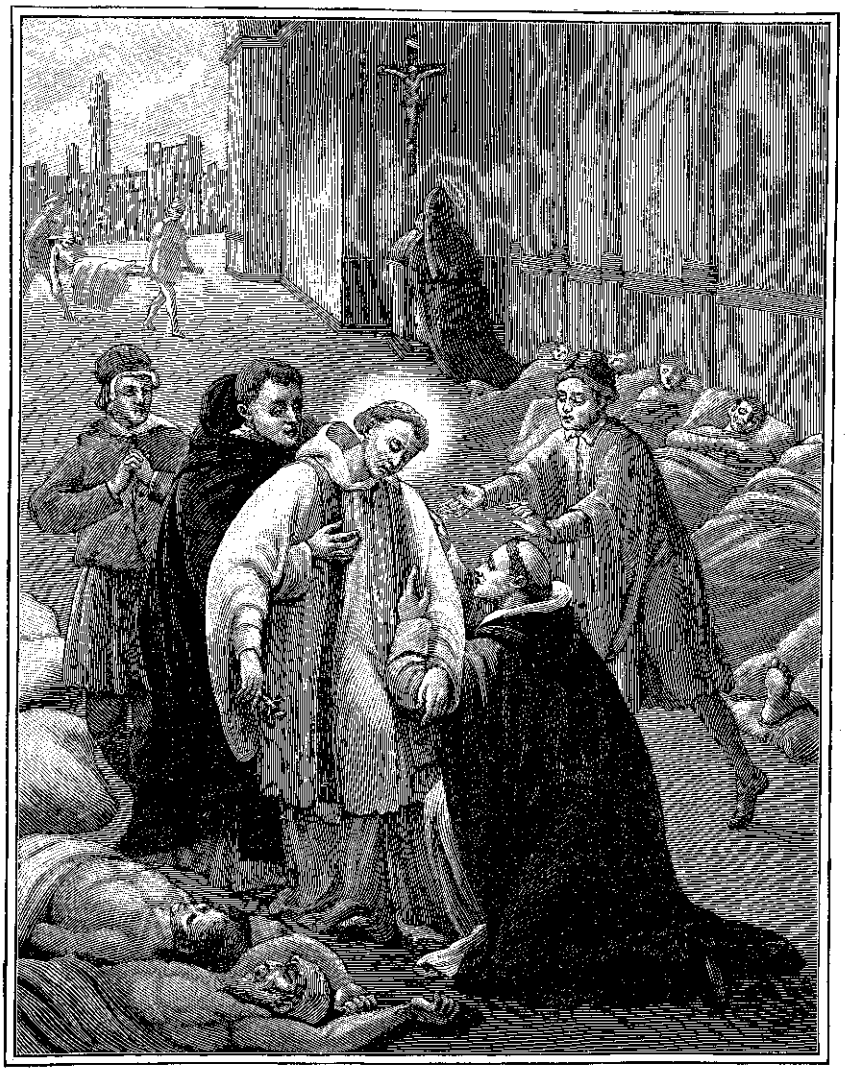
SOURCES CONSULTÉES

Masures de l'Isle-Barbe, par Le Laboureur. — *Notes sur saint Avit*, par Sirmond. — *Histoire de Grenoble*, par Pilot.

LE BIENHEUREUX RAYMOND DE CAPOUE

XXIII[e] GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

Fête le 5 octobre.



Atteint de la peste, le bienheureux Raymond fut guéri par les prières de sainte Catherine de Sienne.

VOCATION RELIGIEUSE ET DÉBUT DANS L'APOSTOLAT

C'est dans la ville de Capoue que le bienheureux Raymond prit naissance, vers l'année 1330.

Ses parents eurent un égal souci de développer en lui le goût des sciences et l'amour de la vertu.

Il avait reçu de sa mère, Dona Maria, cette douceur, cette modestie, cette dévotion envers la Reine des cieux, qui caractérisèrent toute sa vie. A son père et aux traditions de la famille, il dut cette rectitude d'esprit, cette sincérité, ce culte de la justice, cette énergie à défendre l'autorité, et, en même temps, cette modération dans les formes qui se révèlent partout dans ses écrits, inspirèrent toujours sa conduite.

La vivacité de son esprit, son application à l'étude et sa fidélité constante aux exercices de piété lui faisant connaître la vanité des choses du monde, il résolut de se retirer dans le cloître, et il rapporte, non sans confusion, qu'il fut appelé miraculeusement dans l'Ordre des Frères Prêcheurs par saint Dominique lui-même.

Dès son arrivée au monastère, il se distingua

par son amour de l'oraison et par une exacte observance des Constitutions, s'opposant ainsi de tout son pouvoir au relâchement malheureusement introduit dans l'Ordre à l'occasion de cette horrible peste qui avait enlevé plus d'un tiers de la population dans les années 1348-1349.

Ses études scolastiques achevées, Raymond se trouvait déjà digne des fonctions apostoliques, et il se mit à travailler avec fruit au salut des âmes. Il devint habile théologien, excellent prédicateur, et demeura cependant si humble qu'il n eût jamais accepté le doctorat en théologie, si le pape Urbain VI n'eût ordonné à l'évêque de Florence de le promouvoir à ce grade.

Sa vie exemplaire et l'expérience qu'il avait dans les voies de Dieu portèrent ses supérieurs à lui confier la direction de plusieurs monastères de religieuses. On lui commit entre autres celui que, sur la fin du siècle précédent, sainte Agnès avait fondé à Montepulciano, et qui jetait alors beaucoup d'éclat en Italie.

DÉVOTION DE RAYMOND ENVERS MARIE — ELLE LE DÉSIGNE COMME CONFESSEUR A SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Le zèle du serviteur de Dieu pour les âmes était accompagné de la plus tendre dévotion envers Marie, mère de Dieu, et il l'inspirait à tous ceux qui marchaient sous sa direction.

Il rendait chaque jour à Marie quelque hommage particulier. Malgré la faiblesse de sa santé, il jeûnait la veille de ses fêtes, soutenu en cela par une grâce particulière de cette Mère de miséricorde, car il eut toute sa vie des faiblesses d'estomac qui le privaient d'observer les jeûnes de son Ordre.

Il s'en exprime ainsi : « En punition de mes péchés, le Dieu tout-puissant m'afflige d'une faiblesse d'estomac et d'un mal de tête continuels, tellement que je suis tombé plusieurs fois en défaillance pendant ma jeunesse. Pourtant, j'ai souvent essayé de jeûner et je ne me tromperais pas de beaucoup en disant que je l'ai fait peut-être cinq cents fois. Tous ceux que j'ai consultés m'ont répondu que je ne devais plus m'imposer de si grands efforts. Ce n'est pas trois fois seulement comme l'Apôtre, mais je ne sais combien de fois, que, par moi-même et par d'autres, j'ai prié le Seigneur de mettre fin à cette épreuve sans jamais avoir été exaucé. »

Grâce aux relations des disciples de Raymond, nous avons quelques détails sur sa dévotion à Marie. Thomas, évêque de Crémone, qui avait reçu de lui l'habit religieux, nous dit : « Il fut très dévot à la Vierge Marie; dans ses solennités, il chantait la messe de temps en temps, et il prêchait au peuple en langue vulgaire. Tous les jours, outre le Petit Office de la Vierge, il insistait sur certaines oraisons particulières. »

Il composa, nous apprend un autre de ses disciples, le bienheureux Etienne Maconi, général des Chartreux, un pieux et très beau traité, malheureusement perdu, sur le cantique *Magnificat*.

Le chroniqueur Olmeda raconte à son tour que, « sous Raymond, la fête de la Visitation de la bienheureuse Vierge, instituée par Urbain à cause du schisme pestilentiel et confirmée par son successeur Boniface, fut reçue dévotement dans l'Ordre. Et ce fut Raymond qui en dicta l'office à l'instar de celui de saint Dominique, tel que, pendant plus de cent ans, on l'a chanté selon son annotation ».

Raymond reçut de Marie, comme récompense de sa piété une faveur insigne : celle d'être choisi pour confesseur de sainte Catherine de Sienne.

Cette séraphique vierge, remplie de confusion pour les grâces reçues de l'Epoux céleste, craignait d'être le jouet de quelque illusion. Son éloignement pour ces faveurs, sa docilité à la volonté des supérieurs et les effets admirables que produisait en son âme cette effusion de grâces, la rassuraient bien un peu sur son état, mais elle était malgré tout agitée par la crainte et pénétrée du sentiment de son indignité.

Or, un jour qu'elle invoquait Marie, lui demandant un confesseur qui la préservât de tout égarement dans des voies si extraordinaires, cette Mère de miséricorde lui apparut d'une manière sensible, calma ses frayeurs et lui offrit pour guide le bienheureux Raymond, en lui disant : « Ne crains rien, Catherine, car je te donne un confesseur selon mon cœur et dont tu recevras beaucoup plus de consolations que de tous les autres ; c'est un homme juste, craignant Dieu, plein de zèle, et qui a pour moi le plus grand amour. »

Sainte Catherine s'empressa donc d'aller trouver Raymond au couvent de Sienne où il était alors, et lui raconta ce qui s'était passé. La candeur et l'extrême confusion qu'elle manifestait, en découvrant la révélation dont elle venait d'être favorisée, édifièrent grandement le Bienheureux, qui accepta la conduite de cette âme si pure.

Ce choix n'est pas assurément un éloge médiocre : Dieu confie ordinairement les âmes éminentes en sainteté à des directeurs déjà très avancés eux-mêmes dans les voies de la perfection. N'a-t-on pas toujours regardé les confesseurs de sainte Thérèse comme des hommes du plus haut mérite, par cette seule raison qu'ils avaient été chargés de la conduite d'une si grande âme ?

SAGE DIRECTION DONNÉE A SAINTE CATHERINE PAR RAYMOND

Sous la conduite d'un tel directeur, Catherine marchait à pas de géant dans la voie de la vertu. Mais Raymond, abîmé dans le sentiment de son néant, éprouvait d'étranges anxiétés.

Les grâces qu'il remarquait en son illustre pénitente étaient si peu en rapport avec la petitesse d'une créature, qu'elles lui firent redouter pour elle quelque secrète illusion.

Il n'y eut donc pas de précaution qu'il ne prît afin d'arriver à découvrir et à déjouer, s'il en était besoin, toutes les ruses du démon.

Une censure rigoureuse des plus légères imperfections de Catherine, un mépris habituel et affecté de ses visions et révélations et une attention continuelle à la mortifier et à l'humilier furent longtemps la tactique de ce directeur éclairé. Mais, constatant toujours dans cette servante de Dieu un esprit égal, une ingénuité ravissante, une obéissance aveugle, une fidélité scrupuleuse aux inspirations de la grâce, une vigilance extraordinaire sur tous les mouvements de son cœur, un amour extrême pour les souffrances, un saint empressement pour les humiliations et un détachement parfait vis-à-vis des faveurs célestes, il comprit que ni le démon ni l'imagination n'étaient le principe de ces grâces singulières.

Cette tranquillité lui demeura quelque temps, mais il retomba bientôt dans sa première inquiétude. Alors, il eut recours à la prière, et prescrivit à Catherine de Sienne de lui obtenir une

vive contrition de ses péchés; cette grâce ne pouvant venir que du ciel, il trouverait, concluait-il, dans une telle contrition, un signe indubitable de l'esprit qui conduisait sa fille spirituelle.

Dès le lendemain, Catherine, étant venue lui rendre visite, lui parla avec tant d'onction de la bonté de Dieu et de l'ingratitude des hommes, que, frappé du souvenir de ses péchés, il fondit en larmes au grand étonnement des assistants; le gage du ciel était donné.

Après l'examen auquel le Bienheureux soumit l'esprit de cette vierge séraphique, c'est bien mal à propos que certains critiques se sont permis de frapper de leurs censures les faveurs célestes accordées à sainte Catherine, comme si de telles faveurs étaient « peu proportionnées à l'idée que nous devons avoir de la conduite de Dieu envers les saints qu'il donne à l'Eglise pour modèles ».

La fidélité et l'exactitude seules du bienheureux Raymond à nous raconter ce qui s'est passé à l'égard de celle dont il était le confesseur, sont assurément plus que suffisantes pour rassurer les esprits les plus exigeants.

ZÈLE DE RAYMOND POUR LE SALUT DES AMES ET LA PACIFICATION DES CITÉS

L'assistance que Raymond donnait à Catherine lui fournit fréquemment l'occasion de se dépenser pour le salut des âmes. Beaucoup de personnes touchées de sentiments de pénitence, aux paroles tombées des lèvres de la Sainte, réclamaient de préférence, pour se réconcilier avec Dieu, le ministère de son confesseur, au point que celui-ci, occupé du matin au soir à les entendre, avait à peine le temps de prendre un peu de nourriture.

En l'année 1374, Raymond se trouva à diverses reprises à Sienne pendant que la peste y faisait les plus grands ravages. Sa charité ne lui permit pas de laisser les habitants sans le secours de son ministère. Il y fut si assidu qu'il contracta lui-même la contagion et on l'eût bientôt vu enlevé de ce monde si sainte Catherine n'eût obtenu du ciel sa guérison.

Ces actes de charité furent suivis de plus grands travaux. Florence s'était, en 1375, révoltée contre le Pape, et ses habitants, égarés par quelques factieux, furent enfin frappés d'excommunication. Cependant, les Florentins effrayés rentrèrent en eux-mêmes, cherchèrent un médiateur et jetèrent les yeux sur le bienheureux Raymond, priant sainte Catherine de se joindre à son confesseur.

Arrivés à Avignon, où résidait le Pape, ils furent reçus avec beaucoup d'honneur par les cardinaux et par le Pontife et obtinrent aisément de lui une amnistie générale pour les Florentins. Mais quelques séditieux excitèrent de nouveau à la rébellion le peuple de Florence, et pour lors, les négociations échouèrent.

Cette ambassade eut néanmoins un important résultat. Grégoire XI, encouragé par Raymond et Catherine, résolut de regagner Rome où la Providence a placé le siège de la papauté.

En revenant, lui aussi, en Italie, Raymond s'arrêta avec sainte Catherine à Toulon. Une foule immense entoura bientôt l'hôtellerie où ils étaient descendus, demandant à voir *la Sainte*. Raymond permit aux femmes seulement d'entrer. Parmi elles était la sœur du vicaire de l'évêque, portant entre ses bras une créature qui ressemblait plus à un monstre qu'à un enfant: « Daignez seulement, épouse de Jésus-Christ, s'écria-t-elle, tenir mon fils dans vos bras et il reprendra figure d'homme. »

Catherine dans sa charité tendit les bras, et, à peine eut-elle touché de ses mains cet être informe, qu'il prit aussitôt une parfaite figure humaine.

Les voyageurs s'arrêtèrent ensuite à Varazze, dont les habitants, sur le conseil de Catherine, firent vœu de bâtir un temple à la Très Sainte Trinité pour être délivrés de la peste. Raymond lut solennellement la formule du vœu et la grâce tant désirée fut obtenue.

Dans cette ville encore, Dieu fit connaître à Catherine que, par un effet de sa bonté infinie, en considération des mérites de la Bienheureuse Vierge Marie et de saint François d'Assise dont c'était la fête, et par égard aussi pour les prières qu'elle lui avait adressées elle-même, il avait accordé à Raymond la rémission de tous ses péchés. Elle lui raconta le fait en lui recommandant de célébrer tous les ans le souvenir de cette grâce insigne.

RAYMOND PRIEUR DE LA MINERVE SA DÉPOSITION SUR L'ÉLECTION D'URBAIN VI

L'application du serviteur de Dieu au bien de l'Eglise ne l'empêchait pas de veiller aux intérêts de son Ordre. Elu à cette époque prieur du couvent de la Minerve à Rome, il y fit refleurir l'esprit de saint Dominique, avec une sagesse qui lui attira l'estime et l'affection de tous.

Grégoire XI, ravi d'avoir près de lui un religieux si plein de l'esprit de Dieu, lui témoigna la plus singulière vénération.

Mais la mort du Pontife, en mars 1378, fut le signal de grands malheurs. Les cardinaux réunis en conclave, au nombre de seize, pour lui donner un successeur, se trouvèrent partagés en diverses factions. Les quatre Italiens réclamaient un Pape d'Italie, et les Romains faisaient beaucoup de bruit pour les soutenir, craignant, si un étranger était élu, qu'il ne se transférât encore à Avignon. Les cardinaux français prétendaient, au contraire, faire élire un Pape de leur nation.

Par suite de ces dissidences, l'élection resta quelque temps en suspens. Enfin on élut canoniquement un Napolitain, Barthélemy Batillo, qui fut couronné sous le nom d'Urbain VI. Mais, voulant dès les premiers jours de son pontificat rendre à l'Eglise romaine sa première beauté et réformer tous ceux chez qui l'ambition, le luxe, la simonie elle-même n'étaient que trop enracinés, son zèle suscita contre lui mille haines. Aussi, tout en rendant hommage à la pureté de ses intentions, les historiens lui reprochent-ils un manque de mesure dans une entreprise si juste, mais si délicate.

Les cardinaux mécontents protestèrent que, le peuple romain les ayant forcés d'élire un Italien, l'élection était nulle. Ils nommèrent donc un autre Pape, qui prit le nom de Clément VII et vint résider à Avignon. Par cette conduite, ils se contredisaient, ne voulant plus reconnaître celui qu'ils avaient élu et publiquement honoré au début comme chef de l'Eglise. Mais, dans la suite, les factions grandissant de part et d'autre, et chacun des deux prétendants ayant pour soutien, non pas seulement des princes, mais des personnes recommandables par leur science et leur sainteté, il devint de plus en

plus difficile de discerner lequel des deux était le véritable Pape.

Raymond s'efforça de montrer la vérité dans un écrit par lequel il proteste devant Dieu, avec serment, des faits dont il fut le témoin.

En dépit de ses efforts, le schisme s'accentua, ce qui porta Urbain VI à charger le Bienheureux de la croisade contre les schismatiques. Jeanne, reine de Naples, partisan fanatique de l'antipape Clément VII, tenta l'impossible pour paralyser ses efforts, cherchant d'abord à le gagner par prières et par promesses d'argent, puis, recourant aux menaces, et allant jusqu'à lui dresser des embûches, jusqu'à attenter à sa vie. Mais Dieu veillait sur lui et le réservait à de plus grandes choses.

RAYMOND ÉLU MAITRE GÉNÉRAL — PLAN DE RESTAURATION MONASTIQUE

Elie de Toulouse, religieux de grand mérite, était Général de l'Ordre lorsque le schisme commença, et il prit, comme toute la France, le parti de Clément VII. Les provinces fidèles à Urbain VI convoquèrent un Chapitre général à Bologne pour s'y donner un chef en communion avec le vrai successeur de saint Pierre.

Raymond, qui était électeur comme provincial de Lombardie, s'apprêtait à quitter Gênes pour obéir à la convocation, quand Catherine de Sienne lui apparut le 29 avril 1380, au moment même de son décès à Rome, et lui dit: « Ne crains rien, ne crains rien, je serai avec toi. » Il allait avoir besoin de cette protection, car les représentants de l'Ordre jetèrent les yeux sur lui, et il fut élu unanimement Maître Général.

L'Ordre des Frères Prêcheurs n'était pas alors dans un moins triste état que l'Eglise elle-même, tant à cause du schisme que du relâchement introduit en beaucoup de couvents à la suite de la grande peste.

Le sage Général, persuadé qu'il était impossible de ramener les religieux aux primitives observances s'ils ne s'y assujettissaient volontairement, fit établir dans chaque Province un ou deux couvents de parfaite régularité, dans lesquels pourraient toujours se retirer les religieux jaloux de vivre selon la perfection de leur état.

Cette mesure, fortement appuyée par le Pape, produisit les résultats les plus heureux. Le nombre des religieux fervents augmenta peu à peu et l'on put les répartir dans les autres Provinces et les autres couvents, si bien que la régularité fut rétablie en beaucoup de maisons et de pays.

Sachant combien les lettres adressées par les Supérieurs aux simples religieux ou aux Provinces servent à réveiller l'esprit d'observance, à entretenir la charité, à développer le zèle, Raymond se servit de ce moyen. Il adressa en particulier une belle circulaire aux religieux de la Province d'Angleterre à l'occasion des erreurs de Wiclef. Il leur recommandait de s'élever, comme des chiens fidèles du troupeau du Seigneur, contre les hérétiques, dans les sermons, les réunions, les discussions, par la voix, la plume et les écrits.

Ses exhortations furent entendues et le P. Humbleton, docteur de l'Université à Oxford, par son livre contre les Wicléfistes, excita tellement leur haine qu'ils lui administrèrent du poison; ce ne fut que par la grâce de Dieu qu'il échappa à la mort.

CE QUE FAIT RAYMOND POUR LA GLOIRE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Raymond, dans sa vénération et sa reconnaissance envers Catherine, n'omit rien pour procurer sa gloire et exécuter ses recommandations.

Elle lui avait dit de se dévouer au Saint-Siège et à l'Eglise, lui écrivant: « Confortez-vous, très cher Père, dans la douce Epouse de Jésus-Christ, car plus y abondent les tribulations et l'amertume, plus aussi la divine Vérité promet d'y faire abonder la douceur et les consolations. »

Fidèle à ce mandat, il se dévoua tellement à l'Eglise, surmontant sa timidité naturelle et ses goûts innés pour la vie de cellule, que Boniface IX put l'appeler « sa bouche, son bras, ses yeux et ses pieds ».

Catherine avait confié à Raymond ses disciples: « Soyez pour cette famille, lui dit-elle, comme pasteur, gouverneur et père, afin de la conserver dans la dilection de la charité, en parfaite union, de sorte qu'ils ne soient pas comme des brebis dispersées. »

Raymond prit, en effet, un soin affectueux de ce troupeau de disciples volontaires qui, du reste, ne lui donnait guère que des consolations et qui compte dans ses rangs plusieurs Bienheureux.

Catherine avait chargé Raymond de ses écrits, en ces termes: « Je vous prie que le livre (le *Dialogue*), et toute écriture de moi que vous trouverez, vous les recueilliez et en fassiez ce que vous croirez plus à l'honneur de Dieu. »

Il mit, en effet, tous ses soins, en même temps qu'il écrivait la vie de la Sainte et y retraçait ses maximes, pour que le *Dialogue* fût conservé, traduit même en latin à l'usage des peuples étrangers; et, si absorbé qu'il fût par ailleurs, il fit lui-même une bonne partie de cette traduction ; c'était pour lui une récréation, une oraison.

Sienne désirait une relique insigne de sainte Catherine, son illustre compatriote. Ce fut le bienheureux Raymond qui la lui obtint. A cette occasion, il transféra dans un sépulcre plus convenable, en l'église de la Minerve, à Rome, le corps de la Sainte et, muni de la permission d'Urbain VI, il en détacha la tête et la fit transporter à Sienne dans une urne de cuivre doré. Il ménagea si bien les choses auprès de l'évêque et des magistrats, que, sans enfreindre les règles de l'Eglise, la Sainte n'étant pas encore canonisée, il lui procura le plus magnifique des triomphes.

Un détail intime rehaussa la splendeur des fêtes. Tant de Dominicains y avaient afflué qu'au couvent le pain manqua. Il fallut en aller demander aux amis. Mais comme les envoyés, vu l'immense concours, avaient peine à en trouver, Raymond, sans attendre leur retour, fit mettre tout le monde à table, et les quelques morceaux qui restaient, distribués par ses mains, se multiplièrent tellement qu'il y en eut encore pour les pauvres.

Ce grand homme s'endormit dans le Seigneur, au couvent de Nuremberg, le 5 octobre 1399. Lors des ravages du protestantisme en Allemagne, son corps fut transporté dans l'église de Saint-Dominique le Majeur, à Naples, et il est actuellement placé sous le maître-autel.

Le culte immémorial dont il jouissait a été approuvé par S. S. Léon XIII, le 15 mai 1899.

***

(D'après la *Vie du bienheureux Raymond*, par le R. P. HYACINTHE MARIE CORMIER, Rome, imprimerie vaticane, 1899.)

SAINT BRUNO

Fête le 6 octobre.

Saint Bruno.

(D'après la statue de Houdon, à Sainte-Marie des Anges, de Rome.)

LES CONTEMPLATIFS

Dans notre siècle d'activité fiévreuse, la multitude sourit lorsqu'elle entend parler de vie contemplative et de religieux contemplatifs. Le *vivit Dominus cujus in conspectu suo* du prophète Elie; ces paroles d'Elisée aux fils des prophètes : *Ego novi, silete,* qui résume si bien cette vie de contemplation dans laquelle l'homme, fixant les vérités, se possède dans le calme et le silence, en présence de son Dieu, ne sont plus à la portée de notre époque. Pourtant, il est impossible de rencontrer un savant s'il n'a longtemps contemplé. Le philosophe qui approfondit les vérités générales dans l'ordre naturel, qui les médite, qui les raisonne, est un contemplatif des vérités naturelles; il se borne à l'homme tel qu'il est en lui-même. Mais tout n'est pas là. Etabli sur l'ordre naturel, il y a l'ordre surnaturel qui élève l'homme au-dessus de sa nature par la grâce et le dispose à voir Dieu tel qu'il est en lui-même. Cet ordre surnaturel embrasse un ensemble de vérités religieuses, une science qui s'étend à la fois à l'ordre naturel et à l'ordre surnaturel; une science qui embrasse le ciel et la terre, le temps et l'éternité, Dieu et l'homme, Dieu et ses œuvres, Dieu considéré en lui-même et à travers ses créatures, l'homme avec ses destinées présentes et futures. Elle présente ainsi un immense ensemble de vérités vivantes et vivifiantes que l'intelligence du chrétien, même dans la gloire, ne parviendra jamais à connaître, à contempler et à aimer

autant qu'elles peuvent être aimées, contemplées et connues.

DEUX OCÉANS

C'est au milieu de cet océan de vérités formées par l'union des deux ordres naturel et surnaturel que l'intelligence du chrétien vit et agit comme le poisson dans l'eau. Dans les vastes flots de la mer, le poisson se promène, se repose, monte à la surface et plonge aux profondeurs de l'abîme; tantôt il s'élance avec impétuosité, tantôt il se repose et dort immobile; mais il est toujours heureux et toujours vivant, car il est dans son élément, il ne mourra que s'il en sort. Il en est ainsi de l'homme élevé à l'état surnaturel, au milieu de l'immensité des vérités religieuses.

En conséquence, il y a dans l'Eglise catholique, pour les âmes ferventes, un besoin extraordinaire de prière, de méditation et de contemplation. C'est de ce besoin de contemplation que naissent les Ordres contemplatifs qui favorisent, pour les intelligences créées, l'exercice le plus élevé et le plus pur, l'apprentissage même des fonctions de l'éternité.

Nous savons bien qu'au jugement dernier tout ce qui aura été caché sera révélé au grand jour. Que de sublimes contemplations, que de conceptions magnifiques, que de mouvements d'amour cachés dans la solitude des cloîtres, dont Jésus-Christ aura tiré sa gloire! En attendant, ces intelligences occupées de vérités toutes pures, ces cœurs enflammés d'ardeurs célestes auront consolé le Cœur de Dieu des impuretés et des immondices qui souillent tant de cœurs et tant d'autres intelligences. Puis, comme l'Eglise de Jésus-Christ est la communion des saints et des choses saintes, ce saint exercice de la contemplation ne profite pas seulement à l'individu qui le fait, mais au corps entier dont il est le membre.

Il est pour lui une source continuelle de grâces, de lumière, de force et de vie. Et de même que, dans le corps humain, les esprits vitaux se portent vers le membre qui en a le plus besoin, ainsi, dans l'Eglise, ces grâces, ces lumières et cette force se portent vers la partie qui en a le plus besoin. De là peut-être cette force, cette prudence et cette lumière surabondantes des saints, qui semblent ne faire qu'un avec l'Eglise de Dieu, qui ne vivent, ne pensent, n'agissent, ne meurent que pour elle, comme saint Athanase, par exemple.

Saint Bruno et ses compagnons distribuent leurs biens aux pauvres.

PREMIÈRES ANNÉES DE BRUNO

C'est au XIe siècle, au moment où l'Eglise était déshonorée dans la partie qui doit donner la lumière et l'exemple, que Dieu suscita un nouveau patriarche de cette vie contemplative, réputée de nos jours inutile : un homme qui devait, par la vie pénitente, reproduire les exemples de la Thébaïde, le fondateur d'un Ordre qui, après huit siècles, est encore le même, sans avoir jamais eu besoin de réforme. Cet homme est saint Bruno, fondateur des Chartreux.

Saint Bruno naquit en la ville de Cologne de riches et nobles parents. Enclin dès son jeune âge à la vertu et aux lettres, il fut envoyé à l'Université de Paris. Ses succès et sa réputation pour sa doctrine lui firent donner la chaire de l'école de Reims. Manassès, archevêque de Reims, le nomma son chancelier; mais Manassès se laissait aller à la simonie. Bruno l'accusa, ce qui lui attira les persécutions de l'archevêque qui le priva de ses bénéfices.

Bruno conçut dès lors le désir d'une vie plus parfaite. C'est à Reims qu'il forma, avec plusieurs de ses amis, le dessein d'embrasser la vie monastique; ils discouraient ensemble sur la caducité des biens et des plaisirs de la terre, comparés à la durée des joies célestes. On regarde généralement cet entretien avec ses amis comme la cause de sa retraite. Voici une autre cause épouvantable :

FUNÉRAILLES EFFRAYANTES

Parmi les docteurs de l'Université de Paris, Bruno avait un grand ami estimé, vertueux et savant. Il mourut, et tous les membres de l'Université assistèrent à ses funérailles. Pendant le service, lorsque l'un des petits choristes commença la leçon de Job : *Responde mihi, quantas habeo iniquitates*, le corps du défunt, qui était dans le cercueil, au milieu de l'église, leva la tête et dit d'une voix effroyable : *Je suis accusé par un juste jugement de Dieu!* et il se remit dans son cercueil.

Les terreurs causées par un événement aussi étrange firent différer l'enterrement au lendemain pour voir ce qui arriverait. La renommée rassembla à l'église une assemblée beaucoup plus nombreuse. Pendant l'office, à la même leçon, le cadavre s'écria d'une voix plus horrible encore : *Je suis jugé par un juste jugement de Dieu!*

Le peuple fut plus effrayé et l'on ne l'enterra point ce jour-là.

Le troisième jour, il se leva encore en s'écriant

d'une voix éclatante et terrible : *Je suis condamné par un juste jugement de Dieu!*

Ces paroles glacèrent le sang dans les veines de ceux qui les entendirent.

On jeta le corps du mort à la voirie ; car il ne devait point reposer en terre sainte, celui qui avouait sa propre condamnation.

Tant par la considération des vanités du siècle que par la crainte de la justice divine, Bruno résolut de quitter le monde et de mourir à la vie qui passe, pour vivre de l'éternelle vie.

LA GRANDE CHARTREUSE

Pour exécuter son dessein, il s'associa six compagnons d'une grande ferveur ; ils vendirent tous leurs biens, en distribuèrent l'argent aux pauvres, consultèrent un saint ermite sur le genre de vie qu'ils devaient embrasser, puis se rendirent à Grenoble. Là, était un saint évêque nommé Hugues. **La visite de Dieu précéda d'une manière admirable les sept compagnons auprès du saint évêque.** Il eut un songe, dans lequel il vit un immense désert, où Dieu le Père se bâtissait une maison pour demeurer ; sept étoiles brillantes, en forme d'une couronne élevée de terre, différentes de celles du ciel en situation, en mouvement et en clarté, cheminaient devant lui comme pour lui montrer le chemin.

Les disciples de saint Bruno se préparent des oratoires.

Saint Hugues ne savait ce que cette vision signifiait, lorsque, le lendemain, les sept pèlerins vinrent se prosterner à ses pieds, s'ouvrant à lui de leur résolution, et le priant de leur venir en aide. Saint Hugues jugea que les sept pèlerins seraient pour son diocèse comme autant d'astres éclatants par leurs vertus et leur doctrine. Il les reçut avec joie, car ces hommes ne pouvaient que procurer la gloire de Jésus-Christ, les encouragea et les confirma dans leurs saintes résolutions.

Il leur donna comme retraite des montagnes affreuses, près de Grenoble, nommées la *Chartreuse*, plus propres aux bêtes sauvages qu'à la demeure des hommes.

Bruno ne se laissa décourager ni par l'âpreté des montagnes, ni par les neiges qui les couvrent une grande partie de l'année, ni par la stérilité du sol pierreux. Enflammés du désir de servir Notre-Seigneur, ils bâtirent sur le flanc de la montagne, en l'honneur de la Sainte Vierge, à deux kilomètres environ du monastère actuel, un oratoire qui existe encore aujourd'hui, et qui porte le nom de Sainte-Marie *de Casalibus*. C'est là, et dans un oratoire qui se trouve quelques pas plus haut, en face des rochers où saint Bruno contemplait des journées entières, qui renferme l'autel sur lequel il célébrait le Saint Sacrifice, que les touristes de la Grande Chartreuse devraient se rendre pour demander au patriarche des moines qu'ils visitent un peu de cette puissance de contemplation et de pénitence qu'il leur a léguée.

Les sept compagnons bâtirent, autour de leur oratoire, de petites cabanes assez près de la chapelle et éloignées les unes des autres. C'était vers la Saint-Jean de l'année 1084.

Tels furent les commencements du nouvel Ordre, qui a donné et donne toujours à l'Eglise, et en particulier à la France, qui fut son berceau, des exemples peu communs de sainteté.

C'est là, dans ce désert de la Chartreuse, qui donna son nom à tous les monastères de l'Ordre, que saint Bruno et ses compagnons imitèrent la vie de saint Jean-Baptiste. Portant le cilice sur la chair nue, vêtus d'habits de laine grossière, dans l'abstinence complète de la viande, ne faisant qu'un seul repas par jour, ils unissaient à l'oraison une merveilleuse pénitence ; partageant leur temps entre la prière et quelques travaux manuels, particulièrement la traduction de quelques bons livres pour se procurer leur pauvre nourriture.

Saint Hugues n'avait point de consolation plus sensible que d'aller souvent à la Chartreuse s'édifier de la vie sainte que menaient ces vaillants solitaires. Saint Bruno prenait souvent la liberté de le renvoyer à son Eglise : « Allez à vos ouailles, lui disait-il, elles ont besoin de vous ; rendez-leur ce que vous leur devez. » Le saint évêque obéissait à Bruno comme à son supérieur, et, quand il avait passé quelque temps avec son peuple, il revenait dans la solitude, où son humilité, lui faisant oublier sa dignité, il tenait à honneur de servir les serviteurs de Dieu.

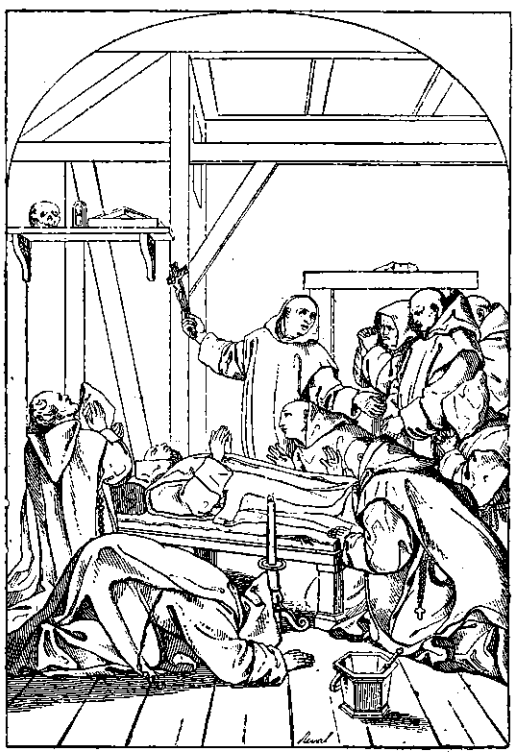
Tous tendaient à la perfection, et saint Bruno plus rapidement que ses compagnons, lorsque le pape Urbain II, qui avait été disciple de saint Bruno, à Reims ou à Paris, apprit la sainte vie qu'il menait depuis six ans dans les montagnes de la Chartreuse. Connaissant, d'ailleurs, sa science et sa sagesse, il l'appela auprès de lui pour profiter de ses conseils dans le gouvernement de l'Eglise. Il était impossible pour le pauvre solitaire de recevoir un ordre plus dur à exécuter. Il fallait s'arracher à sa chère solitude, quitter ses Frères qu'il aimait tendrement, s'exposer au danger de voir dissiper le petit troupeau qu'il avait ras-

semblé avec tant de peine. Son respect pour le Saint-Siège ne lui permit pas de délibérer; il nomma Lauduin, l'un de ses compagnons, prieur de la Chartreuse, pendant son séjour en Italie, et partit.

Mais les solitaires, accoutumés à souffrir avec joie les plus grandes austérités, ne purent supporter l'absence de leur Père. La Chartreuse qui, avec lui, leur paraissait un paradis terrestre, redevint à leurs yeux ce qu'elle était, en effet, un désert affreux et inhabitable. Ils ne purent en supporter les ennuis et en sortirent sans toutefois se séparer. Ils y revinrent après les exhortations de Lauduin.

Bruno fut reçu par le pape avec la distinction due à sa piété et à son mérite; il était souvent consulté sur les affaires les plus importantes de l'Eglise; mais l'embarras et le tumulte inséparables de la cour romaine, où toutes les causes du monde chrétien étaient portées, ne pouvaient satisfaire un religieux qui avait éprouvé les douceurs de la solitude et de la contemplation. Bruno demanda donc avec instance la permission de retourner s'ensevelir dans sa chère Chartreuse.

Le pape, loin de le lui accorder, le pressait d'accepter l'archevêché de Reggio; mais le solitaire s'en excusa avec une humilité si vraie, que le pape ne voulut point lui faire violence. Il lui permit même de se retirer dans une solitude de la Calabre avec quelques compagnons qui voulaient partager sa vie.



Mort de saint Bruno.

Un jour, Roger, comte de Sicile et de Calabre, allant à la chasse, vint jusqu'au désert de Torre, où vivait Bruno avec ses compagnons; il les trouva à genoux et en prières. Il s'informa de leur genre de vie, et fut si édifié qu'il leur fit présent de l'église de Saint-Martin et de Saint-Etienne.

Roger aimait tellement saint Bruno que, parfois, il l'envoyait chercher ou le venait voir, pour prendre ses conseils et se recommander à ses prières. C'est par les prières du Saint que le comte fut délivré d'un grand péril lorsqu'il assiégeait Capoue, où l'un de ses capitaines le trahissait; il eût été perdu, si, par le moyen de saint Bruno, il n'eût reçu un avertissement du ciel.

De la solitude de Calabre, Bruno écrivait en ces termes à son ami Raoul pour l'engager à renoncer au monde; l'austérité de sa vie n'empêchait point l'épanouissement et la poésie de son âme :

« J'habite, lui disait-il, un désert sur les confins de la Calabre, assez éloigné du commerce des hommes. Comment vous décrire la beauté de ce lieu et la pureté de l'air qu'on y respire? C'est une plaine spacieuse et agréable qui s'étend au loin entre des montagnes, et où l'on trouve des prairies toujours vertes et des pâturages toujours fleuris. Il ne m'est pas possible de vous peindre l'agréable perspective que forment les collines qui s'élèvent insensiblement, et l'enfoncement obscur des vallées, où les fontaines, les ruisseaux et les rivières qui les arrosent, présentent aux yeux le plus charmant spectacle. Mais pourquoi m'arrêter à faire ce détail des agréments de notre solitude? L'homme sage y trouve d'autres plaisirs plus agréables et plus purs parce qu'ils sont plus divins. Cependant, l'esprit, fatigué par la méditation et les exercices de la discipline régulière, a besoin de trouver dans ses plaisirs une belle campagne, un délassement innocent; car un arc toujours tendu perd sa force. »

Après avoir exhorté à la persévérance, dans une lettre, ses religieux de la Chartreuse, il tomba malade et son âme fut portée dans les cieux, sur les ailes des vertus dont il avait donné l'exemple. C'était l'an 1101.

Sa postérité spirituelle s'est multipliée sur la terre et conserve encore aujourd'hui, après sept siècles, la vie austère et silencieuse de ses premiers âges.

Nous possédons encore de saint Bruno divers écrits, témoins de sa science et de sa piété.

SAINT BRUNO *(Fête le 6 octobre)*

Bruno assiste aux sermons de Raimond Diocrès, éloquent chanoine de Paris. Il est rempli d'admiration.

Diocrès, vénéré de tous, meurt. Bruno, à genoux, pleure. Le démon, au chevet, attend l'âme, car Diocrès était un hypocrite.

Aux obsèques, Diocrès se soulève du catafalque pour dire : *Je suis accusé.* On interrompt; le lendemain il se lève : *Je suis jugé ;* et le 3e jour encore, il répond : *Je suis condamné.*

Frappé de ce spectacle et effrayé des périls de son âme, Bruno demande à Notre-Seigneur de ne plus rien faire pour le monde. Au fond, deux hommes ensevelissent sans honneur le corps du damné.

Bruno enseigne la théologie avec éclat et sanctifie ses élèves autant qu'il les instruit, montrant sans cesse Dieu, but unique de nos pensées et de nos désirs.

Saint Bruno, poussant son enseignement jusqu'aux sommets de la vérité, détermine six de ses élèves dire adieu à leur famille pour le suivre dans la solitude.

Saint Bruno reçoit, dans un songe, la visite de trois anges qui le confirment dans ses désirs de perfection et lui enseignent le chemin qu'il doit suivre : chasteté, pauvreté, obéissance.

Saint Hugues, évêque de Grenoble, ayant reçu Bruno et ses compagnons, les conduit lui-même au désert abrupt de la Chartreuse, qu'il leur donne; il se fait précéder de provisions.

Saint Bruno fait élever un pauvre monastère au milieu du désert de la grande Chartreuse, et l'artiste, dans le tableau, proportionne la construction matérielle à la grandeur de la Chartreuse dans l'édifice de l'Eglise.

Saint Bruno, vêtu de blanc, reçoit de saint Hugues le scapulaire qui est l'habit caractéristique du nouvel ordre; deux moines l'accompagnent, d'autres attendent leur tour à la porte de l'église.

Odon de Lageri, élève de saint Bruno à Reims, créé pape sous le nom d'Urbain II, envoie un message au Saint pour l'appeler. Bruno reçoit le message avec tristesse.

Saint Bruno, en arrivant à Rome, oublie que Urbain a été son élève pour ne voir que le Pape et se prosterne. Urbain II le relève pour le traiter comme un père.

Bruno refuse l'archevêché de Reggio en Calabre, et le Pape, ne pouvant vaincre sa résolution, lui permet de vivre en solitaire dans le pays dont il devrait être évêque

Le comte Roger, seigneur de ce pays, rencontrant le Saint dans une partie de chasse, tombe à genoux et l'oblige à accepter ses bienfaits pour le monastère.

Pour récompenser le comte, saint Bruno vient lui révéler dans un songe la trahison qui va le livrer à ses ennemis. Roger réveille ses officiers, poursuit les traîtres.

Saint Bruno, enlevé au ciel par les anges, rend grâce à Dieu de la bénédiction accordée à ses enfants, qui demeurent fervents et réguliers à travers les siècles.

SAINTE FOI

SAINT CAPRAIS, SAINTE ALBERTE, SAINT PRIME, SAINT FÉLICIEN ET AUTRES MARTYRS D'AGEN

Fête le 6 et le 20 octobre.

Sainte Foi, étendue sur un lit de fer brûlant, triomphe des flammes que les bourreaux s'efforcent en vain d'exciter en y versant de l'huile.

La lutte sanglante de l'Eglise contre le paganisme durait depuis trois siècles ; elle allait enfin se terminer. Le sang de milliers de martyrs avait préparé et assuré le triomphe de la Croix sur les idoles des faux dieux. Chaque cité importante avait comme tenu à honneur de donner, à cette glorieuse phalange de martyrs, ses plus nobles citoyens pour rendre à la foi du Christ le témoignage du sang répandu. Paris avait eu son saint Denys; Nantes, les deux frères martyrs Donatien et Rogatien; Lyon, saint Pothin et sainte Blandine ; la ville d'Agen, jadis évangélisée par saint Martial et saint Firmin, ne devait pas voir se terminer ce combat glorieux sans fournir au Christ son contingent de soldats et de vainqueurs.

LA PERSÉCUTION EN GAULE

L'empire d'Occident était aux mains du cruel Maximien. Ce prince sanguinaire avait confié le gouvernement des Espagnes à un sacrilège et féroce proconsul nommé Dacien. Pour un tel barbare, cette contrée était trop bornée; il ne pouvait y satisfaire sa soif de sang contre les disciples du Christ. Il résolut donc de porter son glaive persé-

cuteur au sein des Gaules. « Aussitôt, disent les anciens bréviaires de l'Eglise d'Agen, ce féroce brigand, Dacien, ce dévastateur de l'Eglise d Occident, s'avance vers Agen. Déjà il s'élance sur les flots courroucés de la Garonne, et pénètre, accompagné d'une escorte nombreuse, dans cette ville que défendent d'immenses remparts. »

A son approche, les chrétiens effrayés s'enfuient dans les montagnes, les païens au contraire se portent en foule à sa rencontre, avides d'entendre sa bouche impie prononcer l'arrêt de mort contre les déserteurs du culte des faux dieux.

L'HÉROÏNE D'AGEN

Dieu se plaît à choisir les faibles pour confondre les forts. Un petit nombre de fidèles seulement sont restés dans la ville pendant que tous les autres ont fui; encore ce faible petit troupeau se tient-il étroitement caché. Cependant une jeune vierge, malgré la faiblesse de son sexe et de son âge, ne craint pas de s'avancer seule pour braver, la première, la rage du tyran.

Cette jeune vierge se nommait *Fides* (Foi). Elle était digne de porter le nom de la première vertu théologale. Les dons du Christ l'avaient encore plus ennoblie que sa naissance illustre; la pureté virginale de son front formait la plus belle parure de son âme; jeune, au moment de son martyre, ses sentiments et ses actions respiraient la maturité d'une sage vieillesse. Enfant d'Agen par sa naissance, elle mérita d'en devenir la patronne par ses souffrances et par sa mort.

Telle est la jeune vierge que Dieu s'est choisie pour exciter tous les chrétiens à avancer courageusement au devant des supplices. Le féroce Dacien, après avoir promis de grandes récompenses aux fidèles adorateurs des idoles, menace des plus horribles supplices les disciples du Christ, et ordonne de lui amener sainte Foi. Dès que la vierge connaît l'ordre du proconsul, elle se marque du signe de la croix et adresse à Dieu cette prière : « O Dieu qui ne refusez jamais votre secours à vos serviteurs, daignez dicter mes réponses, et mettez sur mes lèvres des paroles qui vous soient agréables. » Ainsi armée du bouclier de la Croix, et fortifiée du secours de Dieu, elle se livre alors elle-même aux soldats et marche résolument au martyre, le sourire sur les lèvres.

INTERROGATOIRE — PREMIÈRES TORTURES

A peine sainte Foi est-elle arrivée au pied du tribunal, que le proconsul lui demande avec douceur : « Quel est votre nom ? — Mon baptême et mes œuvres m'ont fait appeler Foi, répond hardiment la Sainte. — Quelle est votre religion? — Depuis ma naissance je suis chrétienne, consacrée au service de mon Seigneur et Dieu Jésus-Christ, auquel je me confie toute entière. »

Le préfet s'efforce de contenir la colère qui agite violemment son cœur, et avec une douceur affectée, il reprend : « Croyez-moi, écoutez un conseil nécessaire à votre beauté et à votre jeunesse; reniez Jésus-Christ, sacrifiez à Diane et je vous comblerai de riches présents. »

Mais que sont ces présents et ces promesses pour la jeune chrétienne auprès de la récompense éternelle que Dieu réserve à sa constance? Elle répond aussitôt : « Les traditions de mes pères m'ont appris que vos dieux ne sont que des démons. Comment donc osez-vous m'offrir des présents pour m'engager à adorer de telles divinités? »

A ces paroles le proconsul, ne pouvant plus maîtriser sa rage, s'écrie avec force : « Comment, tu ne crains pas d'appeler nos dieux des démons! Fléchis les genoux et offre-leur de l'encens! si tu refuses, songe aux effroyables tortures qui t'attendent. » Loin de pâlir et de s'effrayer, en présence de ce courroux et de ces menaces, sainte Foi sent grandir son espérance et sa joie, en songeant que le martyre va bientôt lui ouvrir le ciel. A son tour, elle dit à Dacien : « Tyran, sache-le bien, pour l'amour de mon Seigneur Jésus, non seulement je suis prête à souffrir tous les tourments, mais je n'ai qu'un seul désir, celui de mourir pour la confession de son nom sacré. »

La rage du persécuteur croissait : « Soldats, crie-t-il aux bourreaux, apportez un lit d'airain, étendez sur ce lit cette chrétienne obstinée, et allumez au-dessous un brasier ardent. La jeune vierge prévient la cruauté des bourreaux ; elle s'étend elle-même sur ce gril embrasé dont la seule vue faisait frémir. Les soldats l'entourent et enchaînent ses membres sur ce lit terrible, en les tirant avec tant de violence qu'ils les disloquent. Pour activer la flamme qui s'agite au-dessous, ils versent de l'huile dans le brasier.

A la vue de cette cruauté inouïe, les païens eux-mêmes sont émus et le peuple s'écrie tout d'une voix : « O impiété ! ô jugements iniques ! Pourquoi tourmenter cette noble jeune fille ; elle ne s'est rendue coupable d'aucun forfait. Son seul crime est d'adorer son Dieu. » Parmi cette foule, un grand nombre de païens, dont les noms sont restés inconnus, touchés du courage de la jeune martyre, reconnurent la vérité de la religion catholique, et manifestant hautement leur foi en Jésus-Christ, ils reçurent en ce même jour la palme du martyre.

SAINT CAPRAIS — LA COLOMBE MYSTÉRIEUSE

Cependant Caprais, évêque d'Agen, veille sur son troupeau. A l'approche de Dacien, il s'est enfui lui aussi ; ce n'est pas par lâcheté, ni par crainte de la mort, mais pour se conserver à ses fidèles jusqu'au moment où Dieu lui manifestera clairement sa volonté. Il erre fugitif au milieu des cavernes, sur les montagnes escarpées qui entourent la ville et porte à ses brebis, dispersées çà et là, des paroles de consolation et de courage. Enfin il s'est fixé dans une grotte au nord de la cité. De cette retraite il peut apercevoir tout ce qui se passe dans les murs. Vers le milieu du jour il jette les yeux sur Agen. A ce moment sainte Foi subissait le supplice du feu. Il la voit étendue sur ce lit d'airain embrasé et livrée aux plus effroyables tortures. Elevant alors les mains au ciel, il supplie le Tout Puissant d'accorder la victoire à cette athlète courageuse.

La prière de l'évêque est exaucée aussitôt. Quand, pour la troisième fois, saint Caprais regarde vers Agen, il voit descendre du ciel, comme un flocon de neige, une colombe toute resplendissante, qui vient déposer sur le front de sainte Foi une couronne éclatante, symbole de son triomphe. Puis s'élevant doucement au milieu des airs, la colombe mystérieuse bat légèrement de ses petites ailes ; une pluie fine tombe alors du ciel et comme un torrent impétueux éteint les flammes du brasier. En même temps la bienheureuse Vierge se dresse ferme, comme un athlète victorieux, prêt à un nouveau combat. Les coups des bourreaux n'ont pas déchiré ses membres et les flammes semblent n'avoir point effleuré ses chairs.

HÉSITATION DU PONTIFE — LA SOURCE MIRACULEUSE

Dès ce moment Caprais sent naître en lui une immense ardeur pour le martyre. « Quoi! se disait-il, mon courage sera-t-il inférieur à celui d'une

faible vierge! » Cependant il hésite encore. Que va devenir son troupeau, ainsi dispersé, sans pasteur et sans père? N'est-ce pas un crime de l'abandonner à ce moment? Un nouveau prodige vient mettre un terme à ces hésitations, à ces doutes pénibles pour le cœur du pontife et lui marquer clairement la volonté de Dieu : Caprais frappe le rocher de sa main; aussitôt une eau limpide s'en échappe. Cette source n'a tari en aucun temps et de nos jours elle répand encore ses eaux salutaires auxquelles Dieu a communiqué une vertu miraculeuse. Tous ceux qui, atteints de quelques infirmités viennent, avec foi, se plonger dans la source de saint Caprais, ou s'y désaltérer, sont immédiatement rendus à la santé par les mérites du saint martyr.

SAINT CAPRAIS ET DACIEN

Caprais, reconnaissant à ce signe que Dieu approuve les désirs de son cœur, quitte sa retraite en secret et se rend au tribunal du féroce proconsul.

« Quel est ton nom, ta famille, ta patrie, lui demande ce barbare? — Je suis chrétien, c'est là mon plus beau titre, mais au baptême le prêtre m'appela Caprais. — J'admire la noblesse de vos traits et de vos allures, écoutez mes conseils, et vous prendrez place à mes côtés, parmi les premiers seigneurs de mon entourage. — Je n'ai qu'un seul désir, répond Caprais à ces perfides flatteries, c'est d'habiter le palais de celui que j'aime depuis mon enfance. Il accorde le salut à tous ses fidèles serviteurs. — Que ne puis-je vous faire abandonner cette erreur pernicieuse reprit le païen, je vous comblerais de riches présents. — Dieu seul est fidèle dans ses promesses, de lui seul j'attends ma récompense et une récompense éternelle. »

Désespérant alors de le gagner par les flatteries, Dacien dit avec colère : « Inutile de raisonner plus longtemps avec cet insensé, je n'obtiendrai rien : soldats, emparez-vous de lui, flagellez-le comme un esclave; peut-être les coups viendront-ils à bout de son obstination. » Mais Caprais est plus fort que tous les tourments, cette cruelle flagellation, il la supporte sans faiblir. Tandis que les fouets mettent son corps en lambeaux, il ne cesse de prêcher le nom du Christ à la foule qui l'entoure, et qui, touchée de compassion, maudit la cruauté des bourreaux.

UNE MÈRE

Dacien voit ainsi toutes ses promesses et toutes ses menaces échouer devant la fermeté du saint confesseur. Transporté de rage, il ordonne de conduire Caprais au temple de Diane et de lui trancher la tête s'il refuse de sacrifier à cette déesse. Une telle sentence met le comble aux vœux du martyr; au milieu des soldats, il s'avance vers le lieu de sa victoire joyeusement, mais avec peine, car les supplices l'ont déjà épuisé. Durant le trajet, sa mère l'aperçoit; et comme autrefois la mère du jeune martyr Symphorien d'Autun, elle encourage à haute voix ce fils devenu son père par l'épiscopat. « Mon fils, lui dit-elle, tu vas où est le Christ. Elève ton cœur avec moi, regarde le ciel, c'est là que règne Jésus-Christ. Ce n'est pas à la mort que tu vas; tu échangeras une vie périssable pour une gloire immortelle. »

DEUX SŒURS ET DEUX FRÈRES

Cependant sainte Foi était restée attachée sur son lit de fer, elle ne souffrait plus depuis le miracle qui avait éteint la flamme au-dessous d'elle, elle priait pour le triomphe de son saint évêque et partageait de cœur son martyre.

Mais dès que saint Caprais a cessé d'occuper les bourreaux, ceux-ci saisissent leurs instruments de torture et s'acharnent à déchirer le corps de la faible vierge. Soudain une jeune fille traverse la foule, elle va droit au proconsul et lui dit devant tout le peuple : « Moi aussi je suis chrétienne! » C'est *Alber a*, sœur de sainte Foi; elle ne veut point être séparée dans la souffrance et dans la mort de celle qui fut la compagne de sa vie.

Au même moment deux jeunes Nitiobriges (Agénais) les deux frères Prime et Félicien, excités par la constance de Foi et l'audace d'Alberta, s'avancent pour cueillir eux aussi la palme du martyre.

Le démon tente alors un suprême effort pour vaincre tant de courage Il inspire tour à tour à l'infâme Dacien des paroles de flatterie et de douceur, puis les imprécations et les menaces les plus terribles : mais tout est inutile. La fureur du proconsul est au comble, il ordonne de joindre les trois nouveaux confesseurs aux autres martyrs et de les conduire avec eux au temple de Diane pour les faire apostasier ou périr sous le glaive.

LE TRIOMPHE

Ainsi augmenté, le glorieux cortège marche courageusement au lieu du triomphe. Arrivés au temple de Diane, le pontife des faux dieux leur présente l'encens pour l'offrir à l'idole; mais les généreux athlètes du Christ repoussent avec dédain cette main sacrilège. Alors les soldats se jettent sur eux et font tomber leur tête sous le tranchant du glaive. Ainsi se termina ce glorieux combat. A la même heure ces saints confesseurs conquirent la couronne de gloire et d'immortalité. Les deux frères et les deux sœurs avaient été dignes les uns des autres. Heureuse fraternité qui est une source de soutien mutuel dans le bien; heureux les frères qui marchent vers le ciel en se tenant par la main.

CULTE ET RELIQUES

Pendant que leurs âmes s'envolent glorieuses vers les cieux, les corps mutilés des saints martyrs restent abandonnés par les cruels bourreaux. Aussitôt quelques fideles vont recueillir ces saintes reliques et les enfouissent en secret et avec soin dans la ville, pour les dérober à la fureur du tyran. La Providence voulait que la cité témoin de la naissance, du combat et du triomphe de ces vaillants soldats eût aussi la garde de leur tombeau.

Ces saintes dépouilles restèrent ainsi longtemps enfouies sans honneur, jusqu'au moment où saint Dulcide monta sur le siège épiscopal d'Agen. L'Eglise alors n'était plus persécutée; le premier soin du nouvel évêque fut de retirer ces reliques du lieu qui les tenait cachées à la vénération des fidèles, pour les placer dans une magnifique basilique dédiée à sainte Foi et à saint Caprais.

Vers le milieu du IX^e^ siècle ces restes glorieux furent dispersés dans différentes villes. Le monastère de Beaulieu, au diocèse de Limoges, eut en partage les corps de saint Prime et de saint Félicien. Au même temps le moine Aronisde emportait secrètement le corps de sainte Foi dans l'illustre abbaye de Conques, en Rouergue. Les reliques de sainte Alberta furent portées à Périgueux, puis à Vénerque, dans le diocèse de Toulouse; celles de saint Caprais à Saint-Germain-du-Teil, dans le diocèse de Mende. Mais la ville d'Agen resta heureusement en possession du chef de sainte Foi et de saint Caprais, et les pieux compatriotes de ces illustres martyrs peuvent les vénérer encore dans la cathédrale de cette ville.

Sainte Foi est la patronne de Bitry, au diocèse de Nevers, de l'ancien monastère de Longueville en Normandie et de beaucoup d'autres églises.

SAINT PHÉBADE, SAINT DULCIDE, SAINT VINCENT

SAINT PHÉBADE, ÉVÊQUE D'AGEN

Fête le 26 avril

Saint Phébade (appelé aussi saint Fiari) vivait au IVe siècle. Agen, ville déjà célèbre, eut le bonheur de l'avoir pour évêque. Les hérétiques ariens troublaient alors toute l'Eglise et prétendaient que Jésus-Christ n'était pas Dieu. Le grand saint Hilaire, évêque de Poitiers, défendait avec courage la doctrine véritable. Saint Phébade, digne et fidèle ami de saint Hilaire, combattait avec lui contre les ennemis de la foi, et contribua pour sa part à maintenir notre patrie dans la vérité. En 358, à Sirmium, les hérétiques avaient entraîné plusieurs prélats dans une profession de foi suspecte; le saint évêque d'Agen, non content de combattre par la parole, prit la plume et, dans un écrit remarquable que nous possédons encore, démasqua la perfidie des ariens avec une justesse de doctrine et une solidité de raisonnement qui donnent une grande idée de son savoir.

L'année suivante, au concile de Rimini, surpris lui-même un instant par un symbole à double sens que deux prélats ariens présentaient comme gage de conciliation, il ne tarda pas à découvrir la mauvaise foi et l'intrigue des hypocrites prélats; il réclama hautement et protesta avec vigueur contre le piège qu'on avait tendu à sa droiture. Il se promit d'être désormais plus circonspect, et les conciles de Paris et de Sarragosse le virent parmi les plus intrépides défenseurs de la divinité de Jésus-Christ. Il mourut dans un âge avancé, vers la fin du IVe siècle; ses reliques, transportées à Périgueux, furent ensuite données à Venerques (diocèse de Toulouse) où elles sont encore vénérées dans l'église d'une ancienne abbaye fondée par Louis le Débonnaire.

SAINT DULCIDE, ÉVÊQUE D'AGEN

Fête le 16 octobre.

Né d'une noble famille gauloise, Dulcide pouvait se promettre beaucoup de richesses et d'honneurs en ce monde; mais *à quoi sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme?* Dans cette pensée, préférant Dieu à tout le reste, et désireux de marcher avec sûreté dans le chemin du ciel, Dulcide vint se mettre sous la direction de saint Phébade, évêque d'Agen. Sous ce maître savant et saint, Dulcide réalisa, dans la vertu et la science ecclésiastique, des progrès qui réjouirent le cœur du vieil évêque; Phébade en fit son archidiacre et lui confia le ministère de la prédication. Ses succès consolèrent les derniers jours de saint Phébade, qui s'endormit paisiblement dans le Seigneur, après avoir déclaré que son premier diacre était le plus digne de lui succéder.

Dulcide fut en effet élu aussitôt, ordonné prêtre et sacré évêque d'Agen, au milieu de la joie de tout le peuple. Le nouveau pontife se signala par sa dévotion envers sainte Foi et les autres martyrs d'Agen, et fit placer avec honneur leurs reliques précieuses dans une basilique. Il se dévoua au bien de son peuple au milieu des calamités de cette époque. Les Vandales, peuple barbare, sanguinaire et dévastateur, venu du nord de l'Allemagne, traversèrent la France comme un fléau épouvantable et ne s'arrêtèrent qu'au fond de l'Espagne; bientôt après, les Visigoths, autres barbares, s'établirent dans le midi de la France. Les Visigoths étaient ariens. Saint Dulcide dut reprendre les luttes de son prédécesseur, pour la défense de la vérité contre les hérétiques. Ses vertus et ses miracles étaient un magnifique soutien de sa parole. Il mourut vers le milieu de Ve siècle.

Ses reliques furent transportées à Chamberet, au diocèse de Tulle, où notre Saint est très honoré sous le nom de Dulcet. Le saint évêque n'a pas oublié au ciel ses diocésains. Au moyen âge, la ville d'Agen fut délivrée, par son intercession, d'une peste terrible appelée le *mal des ardents.*

SAINT VINCENT, DIACRE D'AGEN ET MARTYR

Fête le 9 juin

Vincent, diacre de l'Eglise d'Agen, plein de zèle et de ferveur, vivait à la fin du IIIe siècle. Un jour, pendant qu'il était en prière, un ange lui dit de se préparer au martyre. Cette nouvelle le remplit d'enthousiasme et de joie, et il redoubla d'ardeur pour convertir les âmes. Il prêchait à Agen, dans les environs et jusqu'au Puy-en-Velay. Arrêté dans cette dernière ville par ordre du préfet païen, il est conduit au tribunal : « Es-tu ce scélérat, qui méprise les dieux, lui dit le juge, et qui par tes maléfices cherche à paralyser leur puissance? Apaise par des sacrifices leur majesté outragée ou prépare-toi aux tourments. » Vincent ne répondit pas, il priait Dieu au fond de son cœur.

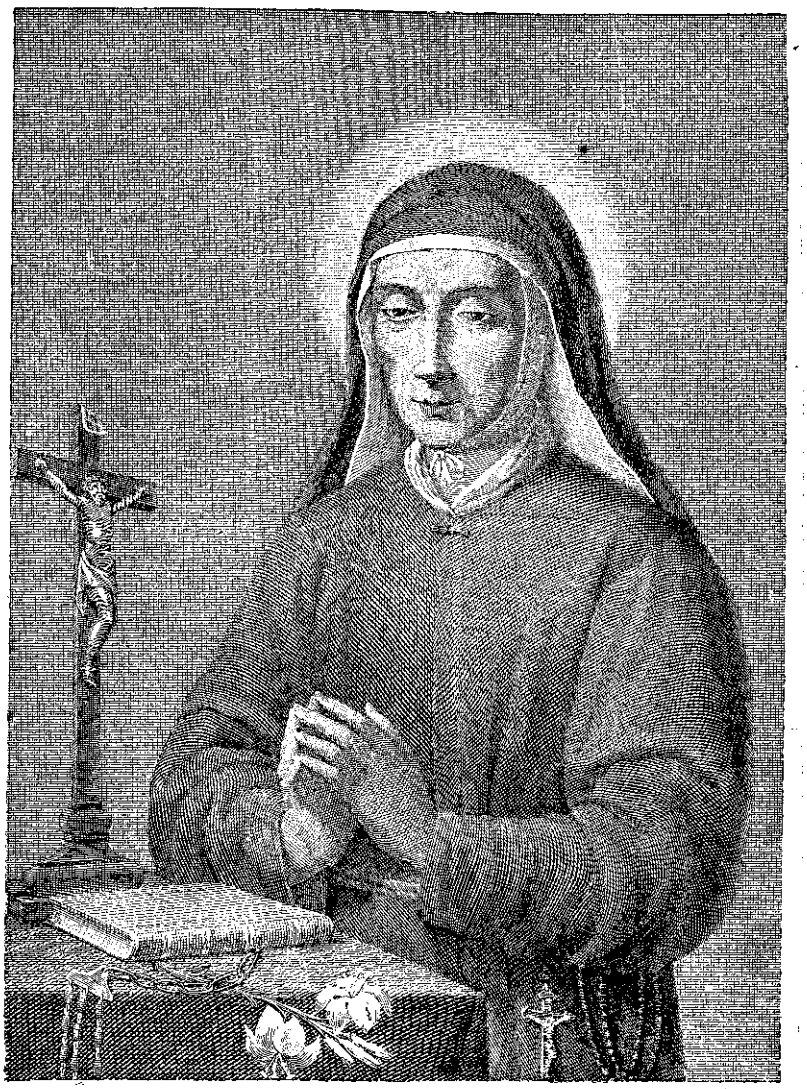
« Quel est ton nom, ta patrie, ta famille ? demande de nouveau le magistrat. — Je m'appelle Vincent, dit le martyr, et malgré mon indignité je suis serviteur de Jésus-Christ et lévite. — Cet homme est un insensé, cria le préfet, tout à l'heure il ne répondait pas, et maintenant il déraisonne. Les supplices lui rendront son bon sens. » Sur son ordre, le généreux diacre est attaché à trois pieux, et pendant longtemps les bourreaux le flagellent jusqu'à faire voler ses chairs en lambeaux. Le martyr gardait un visage calme et joyeux. On le détache enfin ruisselant de sang, et on le conduit vers un temple des idoles. Mais à la prière du martyr, Dieu manifeste sa puissance, le temple s'écroule sur ses idoles écrasées. Le préfet accourt furieux, entouré de ses satellites, et ordonne immédiatement de trancher la tête au diacre. Les chrétiens lui donnèrent à la hâte la sépulture. Ses reliques furent plus tard découvertes dans un parfait état de conservation et portées au monastère de Conche. *(Résumé des leçons de l'ancien bréviaire d'Agen.)*

Saint Grégoire de Tours raconte que, de son temps, des soldats du roi Gontrand, à la poursuite du prétendant Gondebaud, pillèrent et incendièrent la basilique vénérée, élevée en l'honneur de saint Vincent au Mas-d'Agénois. Le châtiment de Dieu fut prompt : plusieurs de ces pillards furent possédés du démon et se noyèrent dans la Garonne; d'autres furent pris aux mains de douleurs terribles, il semblait qu'un feu intérieur leur dévorait les doigts. Saint Grégoire atteste avoir vu plusieurs de ces malheureux en proie à ces souffrances, avouer que c'était le châtiment de leur rapacité sacrilège.

SAINTE MARIE-FRANÇOISE

TERTIAIRE FRANCISCAINE DE SAINT PIERRE D'ALCANTARA

Fête le 6 octobre.



Portrait authentique de sainte Marie-Françoise.

ENFANCE PRIVILÉGIÉE

Sainte Marie-Françoise est une sainte des temps modernes; elle vivait au siècle dernier, et elle a été canonisée de nos jours par Pie IX.

Elle naquit à Naples, le 25 mars 1715, et reçut au baptême les noms de Anne-Marie-Rose-Nicolette. Son père se nommait François Gallo et sa mère Barbe Basinsin; ils étaient tous deux catholiques, mais d'un caractère bien différent; autant François était difficile, avare et violent, autant Barbe était douce, aimable et patiente.

L'enfant commençait à peine à balbutier, et déjà, lorsqu'elle voyait passer des prêtres, elle s'agitait toute joyeuse dans les bras de sa mere en criant : « *Les christs! les christs!* » Prévenue de grâces très admirables dès son berceau, elle ne connut pour ainsi dire pas les puérilités de l'enfance : les passe-temps et les jeux de cet âge la laissaient aussi insensible qu'une grande personne; sa récréation préférée était de se faire expliquer les vérités du catéchisme. Elle avait deux sœurs plus grandes, et quelquefois elle leur offrait son goûter ou les friandises qu'on lui donnait, pour les engager à lui enseigner les vérités de la foi. Dieu la récompensa de son zèle en lui donnant un maître plus habile : son bon ange gardien commença à lui apparaître de temps en temps, et il l'instruisait lui-même. Aussi

eut-elle bientôt dépassé ses sœurs dans la connaissance de notre sainte religion, et elle devint maîtresse à son tour ; à l'âge de quatre ans, elle réunissait ses petites compagnes et leur apprenait à connaître et à aimer Jésus-Christ, s'exprimant avec des paroles si claires, si justes, si touchantes que les enfants l'écoutaient, comme suspendues à ses lèvres, et que ses sœurs et ses parents eux-mêmes en étaient dans l'admiration.

Déjà elle méditait chaque jour sur la passion de Notre-Seigneur, elle versait d'abondantes larmes sur les souffrances du divin Maître, et, pour s'y unir, elle se frappait avec des verges et s'imposait diverses pénitences. Non contente des prières que l'on faisait chaque jour en famille, elle se retirait à l'écart devant un petit autel qu'elle avait dressé elle-même, pour prier seule, et parfois on l'y trouvait si absorbée dans l'oraison qu'elle semblait n'être plus de cette terre. Durant la nuit, elle se levait en silence pour prier encore.

A la sainte messe et aux cérémonies de l'Eglise, elle était si attentive, si recueillie et se tenait si bien que ceux qui la voyaient en étaient profondément touchés et édifiés. On commençait à l'appeler la *petite sainte*, ce qui lui faisait beaucoup de peine, car elle ne s'estimait rien et pensait n'avoir droit qu'au mépris des autres. Cette humilité, jointe à sa grande innocence, la rendait très agréable au Cœur de Jésus.

Quand sa mère lui lavait le visage, elle disait parfois : « Oh ! oui, lavez cette tête de mort; un jour ces yeux en sortiront en pourriture, ces chairs tomberont mangées par les vers, et de ce visage il ne restera que les os. »

A Noël, on dressait dans une chambre une petite *crèche ;* c'était toujours Anne-Marie qui se réservait l'honneur d'y placer l'Enfant Jésus, et avec quelle tendresse elle allait s'entretenir avec lui !

Elle n'avait pas cinq ans, quand elle commença à se confesser. Combien elle eût souhaité recevoir dès lors son bien-aimé Sauveur Jésus, dans le sacrement de l'Eucharistie ! mais son confesseur crut devoir la faire attendre encore deux années, qui parurent bien longues aux ardents désirs de la sainte enfant. Enfin, à l'âge de sept ans, elle fut admise à faire sa première communion : jour de joies inexprimables, pendant lequel bien des larmes inondèrent son visage rayonnant de bonheur et d'amour. A cause de sa ferveur et de l'innocence de sa vie, ses confesseurs lui permirent dès lors la communion très fréquente et même quotidienne.

Le sacrement de Confirmation vint bientôt apporter à son âme de nouvelles forces.

ELLE REFUSE UN RICHE MARIAGE POUR L'UNIQUE AMOUR DE JÉSUS-CHRIST

Ainsi se passèrent les années de l'enfance, sa force d'âme, qui n'avait fait que grandir, était prête à affronter les plus grandes épreuves pour l'amour de Dieu, elles ne lui manquèrent pas. Sa famille n'était pas riche, et dès que la jeune fille fut à même d'apprendre un métier, son père l'employa à tisser des rubans mêlés de soie et d'or, dont il faisait le commerce. Mais n'écoutant que son amour du gain, il l'accabla tellement de travail que sa constitution délicate n'y put résister. Parfois elle jetait un flot de sang par la bouche ; bientôt une grosse fièvre se déclara et la réduisit à l'extrémité. Elle reçut les derniers sacrements, disposée à tout ce que Dieu voudrait d'elle. Elle invoqua avec confiance la Très Sainte Vierge, et revint à la santé à l'étonnement des médecins.

Elle fut alors appliquée à filer l'or, métier moins pénible, qu'exerçaient déjà sa mère et ses deux sœurs. Toujours obéissante, elle se livrait avec courage au travail ; mais elle restait fidèle à ses exercices de piété : confessions fréquentes et chaque jour méditation, messe, communion, chemin de la Croix. Ses sœurs lui reprochaient ces « pertes de temps », mais quand, le soir, on pesait leur travail, Anne-Marie l'emportait toujours sur elles; et alors elles comprirent que son ange gardien l'aidait dans sa tâche, afin de lui permettre de prier plus longtemps.

Elle atteignait l'âge de seize ans, quand les charmes de ses vertus et de toute sa personne inspirèrent à un riche jeune homme de Naples le désir de l'épouser, et il demanda à François Gallo la main de sa fille. Celui-ci, au comble de la joie, devant des propositions si avantageuses, donna sa parole, sans même consulter sa fille.

Tout était réglé, quand il appela Anne-Marie pour lui annoncer cette nouvelle. La jeune fille tomba dans une grande stupeur. « Mon père, dit-elle, c'est inutile de vous occuper de moi à ce sujet, je ne veux rien avoir à faire avec le monde, il y a longtemps que je suis décidée à revêtir l'habit religieux de Saint-Pierre d'Alcantara, et je demande la permission de le recevoir dès maintenant. »

François Gallo supplia sa fille de changer de sentiment, elle fut inébranlable. On sait que Gallo n'était pas patient, il entra en fureur et en menaces ; mais sans succès. Alors, s'oubliant lui-même, il saisit une grosse corde et se mit à battre sa fille à coups redoublés. La mère accourut au bruit et arracha l'innocente victime à la colère de son bourreau. Anne-Marie n'avait pas proféré une plainte : c'était pour l'amour de Jésus, et Jésus n'avait-il pas été flagellé.

Gallo ne se tenait pas pour battu. Il enferma sa fille dans une chambre étroite, avec défense à la mère et aux deux sœurs d'aller la voir ; il ne lui donnait pour nourriture que du pain et de l'eau. Il en fut ainsi durant plusieurs jours. Anne-Marie consacrait tout son temps à la prière. L'Epoux céleste l'exauça.

Un religieux de grande vertu, le père Théophile, franciscain de l'Observance, parla au père avec tant de force et de douceur et l'éclaira si bien sur ses devoirs, que François Gallo, revenu chez lui, réunit la famille, déclara qu'il regrettait sa conduite et qu'il permettait à Anne-Marie de suivre la vocation qu'elle choisirait. Celle-ci, émue, au point de ne pouvoir parler, se jeta aux genoux de son père et les embrassa en pleurant de joie. Elle passa le reste du jour en actions de grâces dans sa chambre.

SŒUR-MARIE FRANÇOISE DES CINQ PLAIES

Elle s'empressa de profiter de la permission obtenue ; le 8 septembre 1731, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, devant un autel dressé par ses soins dans la maison paternelle, elle reçut l'habit des tertiaires franciscaines de Saint-Pierre d'Alcantara, des mains de son directeur spirituel, le P. Félix de la Conception, religieux de cet Ordre. Elle prit le nom de sœur *Marie-Françoise des cinq plaies de Jésus*, par dévotion pour Jésus souffrant et pour saint François d'Assise (1).

---

(1) Il y avait autrefois en Italie trois sortes de sœurs tertiaires : 1° les tertiaires séculières, vivant dans le monde suivant leur état et portant, sous leurs habits, le scapulaire ou insigne de l'Ordre ; 2° les tertiaires régulières, vivant en communauté sous le costume religieux et prononçant les trois vœux monastiques ; 3° une classe intermédiaire, dont les membres portaient également l'habit religieux, prononçaient le vœu de chasteté et même ceux d'obéissance et de pauvreté, sous la dépendance de leur confesseur, tout en restant dans leur famille. Notre Sainte appartient à cette dernière classe.

Elle gagnait sa vie du travail de ses mains et déployait beaucoup d'habileté dans les ouvrages à aiguille.

La Passion de Notre-Seigneur était le sujet habituel de ses méditations. C'est dans la croix du Sauveur, dit saint Augustin, que se rencontrent *l'humilité et la majesté, la faiblesse et la puissance, la mort et la vie*. Chaque jour, elle faisait le Chemin de la Croix, au milieu de beaucoup de larmes, et parfois les élans de son amour et de ses douleurs étaient si violents, qu'elle s'affaissait sur le sol, privée de sentiments. Mais un ordre de son confesseur suffisait à la rappeler à elle-même. Tous les vendredis, elle jeûnait rigoureusement.

Le divin maître lui accorda l'insigne faveur de l'associer à ses souffrances : le premier vendredi de carême, après la communion, elle se retirait dans sa chambre loin des regards de la foule et participait à l'agonie du jardin des Oliviers ; toutes ses forces l'abandonnaient et son visage avait la pâleur d'un cadavre, ses mains, fixées derrière le dos, semblaient attachées avec des cordes ; le second vendredi, elle souffrait les douleurs de la flagellation ; le troisième, celles du couronnement d'épines, des gouttes de sang ruisselaient de sa tête endolorie ; ses souffrances étaient telles que sans un secours spécial de Dieu, elle en serait morte. Le quatrième vendredi, elle était associée au crucifiement, les bras étendus en croix, et les pieds comme cloués l'un sur l'autre, et elle endurait dans sa bouche les amertumes du fiel. Enfin le cinquième vendredi, elle éprouvait les dernières angoisses de l'agonie sur la croix, et semblait sur le point d'expirer. Pendant ces merveilles, sa chambre se remplissait d'un agréable parfum qui s'échappait de son corps.

Elle fut également honorée des stigmates, mais elle pria Notre-Seigneur de voiler d'une peau légère ces saintes plaies, afin qu'elles échappassent aux regards du public.

Ces souffrances, que l'amour de Jésus crucifié produisait miraculeusement en elle, ne furent point les premières ni les seules de cette généreuse amante de la croix. Elle ne transgressa jamais aucune des règles du sévère Institut qu'elle avait embrassé. Elle se levait la nuit pour prier, observait chaque année trois carêmes ; non contente de se donner la discipline aux jours marqués par sa règle, elle se frappait chaque jour de verges jusqu'au sang, couvrait ses épaules et sa poitrine d'un rude tissu en poil de chameau, et chargeait de chaînes de fer ses reins, ses jambes et ses bras.

Elle eut à endurer en outre de fréquentes et terribles maladies, de grandes épreuves morales, des persécutions, des désolations intérieures et autres épreuves qu'il serait trop long de raconter ici. Au milieu de ses plus cruelles souffrances, elle avait coutume de dire : « Mon Dieu que votre volonté soit faite ! Mon Dieu, faites de moi tout ce qu'il vous plaira ! Dieu soit béni dans tous les siècles ! »

Son âme, complètement maîtresse des sens par une mortification si grande, et élevée à Dieu par la contemplation, fut souvent éclairée de sublimes lumières sur les mystères de la foi. Dieu lui révéla souvent les secrets de l'avenir et le fond des cœurs. Son humilité cachait ces faveurs ; la charité seule les lui faisait parfois manifester pour convertir certaines âmes, pour en préserver d'autres des malheurs qui les menaçaient, pour relever le courage de quelques-unes par l'annonce des heureux événements que Dieu leur ménageait.

Obligée de nouveau par l'avarice de son père à des travaux excessifs, son corps délicat, affaibli par les austérités, succomba et fut pris d'une fièvre de consomption. Les médecins la déclarèrent poitrinaire, et au bout de quelques mois elle se trouvait à l'extrémité. Le directeur de la Sainte reprocha sévèrement à François Gallo sa dureté, mais la malade, qui ne se plaignait jamais, se contentait de souffrir et de prier. Saint Pascal Baylon lui apparut et lui dit : « Lève-toi, Marie-Françoise, lève-toi. » Et, la bénissant, il disparut. Sœur Marie-Françoise appela sa mère, demanda ses habits et se leva : elle était parfaitement guérie.

Son ange gardien continuait à lui apparaître fréquemment ; il lui apprit à distinguer les apparitions célestes des illusions diaboliques, en prononçant le nom de Jésus. Parfois le divin Sauveur venait consoler lui-même sa servante ; mais ces douces faveurs étaient toujours précédées ou suivies d'épreuves crucifiantes.

En 1748, la mort lui enleva son vénéré directeur, le P. Félix. Cette douleur fut bientôt suivie d'une autre : sa chère mère tomba gravement malade. Marie-Françoise, très souffrante elle-même, se fit conduire auprès de sa mère et l'assista de ses prières et de ses pieuses exhortations. Barbe passa saintement de ce monde à l'éternité.

François Gallo, songeant à se remarier, aurait voulu laisser tout le poids de la maison à la charge de Marie-Françoise ; il exigeait déjà d'elle dix ducats comme loyer de la pauvre chambre qu'elle habitait. Elle ne pouvait suffire à pareille tâche. Les projets de Gallo ayant échoué, celui-ci accusa sa fille d'en être la cause ; de là de nouvelles persécutions. Finalement, Marie-Françoise se retira d'abord dans la vertueuse famille de Marciano d'Amelio, noble Napolitain, et après quelques mois elle vécut dans une maisonnette avec sœur Marie-Félicie, ancienne servante devenue tertiaire alcantarine, comme elle. Cette personne fut pendant de longues années l'amie et la compagne de notre Sainte.

Parfois, pendant qu'elles étaient à coudre ensemble, sœur Marie-Françoise, considérant son aiguille, ne pouvait retenir ses larmes et disait à sa compagne avec un profond soupir : « Ainsi des épines aiguës et acérées perçèrent la tête de mon aimable Rédempteur ! »

La paix dont elle jouit alors ne fut pas de longue durée. L'ancienne maîtresse de Marie-Félicie regrettait sa servante, et accusait Marie-Françoise de l'en avoir privée ; cette dame en vint à une telle animosité contre notre Bienheureuse, que, non contente de la diffamer dans le public, elle alla l'accuser auprès de l'archevêque de Naples : c'était, affirmait-elle, une personne dangereuse, hypocrite et victime des illusions du démon.

L'archevêque, pour remplir sa charge, voulut savoir si l'esprit qui animait Marie-Françoise venait de Dieu ou du démon ; il ordonna à la sainte fille de se soumettre à la direction de don Ignace Mostillo, curé de la paroisse de Sainte-Marie-d'Ogni, qu'il chargeait d'examiner sa conduite. Don Ignace, sachant que l'humilité est la pierre de touche de la vraie sainteté, traita rudement sa nouvelle pénitente. La première fois qu'elle se présenta à lui, il lui dit brusquement dans l'église : « Ah ! voilà le beau cadeau que m'envoie aujourd'hui monseigneur l'archevêque ! Mets-toi à genoux là et attends que je te fasse appeler. »

Sœur Marie-Françoise obéit. Le curé la fit ensuite appeler au tribunal de la pénitence et lui dit ironiquement. « C'est donc vous la *Sainte?* c'est vous qui avez tant de visions de l'Enfant-Jésus? — Non, mon Père, je ne suis pas une sainte, mais une misérable pécheresse, » répondit l'humble servante de Dieu.

Ce directeur sévère l'humilia de toutes les façons; il la privait souvent de la communion; quelquefois, il la lui permettait, puis il lui reprochait d'avoir osé communier. Le Jeudi-Saint, il lui ordonna d'aller s'asseoir sur un siège qu'on avait préparé au milieu de l'église pour le célébrant, afin que tout le monde se moquât d'elle. Elle obéit. D'autres fois, il disait avec moquerie aux fidèles : « Ecartez-vous, place à la *Sainte!* »

Après plusieurs mois de cette pénible épreuve, le savant, mais rude directeur, pleinement édifié sur le compte de Marie-Françoise, alla faire son rapport à l'archevêque : « Cette personne est une grande servante de Dieu, dit-il, et le Seigneur l'a ornée de beaucoup de dons surnaturels. » L'archevêque s'en réjouit, et permit à la Bienheureuse de prendre désormais le directeur qu'elle voudrait. Mais celle-ci pria Mostillo de continuer à lui donner ses conseils.

MORT DE SON PÈRE — LES AMES DU PURGATOIRE. LA SAINTE EUCHARISTIE

Notre Sainte était clouée sur son lit depuis cinq jours par de si cruelles douleurs d'entrailles qu'on craignit plusieurs fois de la voir expirer, lorsqu'on vint lui apprendre que son père était mourant. Sa douleur fut grande, car elle l'avait toujours filialement aimé et respecté malgré son dur caractère. Ce qui rendait sa peine encore plus vive, c'était de ne pouvoir accourir auprès de lui pour lui porter ses soins ; elle s'offrit du moins à Dieu pour souffrir les douleurs de l'agonie à la place de son père. Dieu l'exauça aussitôt, car ses douleurs augmentèrent et dès ce moment son père cessa de souffrir, et ensuite il s'endormit doucement du dernier sommeil. En apprenant qu'il avait rendu le dernier soupir, sa sainte fille se chargea également devant Dieu de son purgatoire.

Elle avait d'ailleurs une grande charité pour les âmes du purgatoire ; elle s'imposait pour les soulager de terribles austérités, récitait de nombreuses prières, et gagnait toutes les indulgences qu'elle pouvait. Elle s'efforçait de répandre autour d'elle cette bienfaisante dévotion et en parlait chaleureusement à ceux qui la visitaient. Parfois, Dieu la récompensa en lui montrant les âmes qu'elle avait délivrées entrant joyeuses dans la gloire céleste.

Notre Sainte avait assisté à ses derniers moments un Napolitain, nommé François Aletto. Le défunt venait d'expirer depuis environ un quart d'heure, quand il revint soudain à la vie, et s'écria d'une voix lamentable : « Au secours ! au secours ! oh ! qu'elles sont terribles les peines du purgatoire ! Déjà je suis condamné ! — A quoi ? demanda Marie-Françoise. — Au purgatoire ! » Et il expira de nouveau. Les assistants étaient terrifiés : « François, dit la Sainte, je paierai pour vous. Soyez-en sûr. » Et en effet, elle fut prise de grandes douleurs, accompagnées de spasmes, qui la martyrisèrent durant trois mois. Au bout de ce temps, elle apprit par révélation que cette âme avait été délivrée.

Rien ne lui semblait trop pénible pour soulager ces chères âmes ; aussi était-elle heureuse de souffrir les nombreuses et cruelles maladies qui l'affligèrent une grande partie de sa vie. Souvent son corps avait l'apparence d'un cadavre, ses jambes et sa tête étaient enflées. On espéra soulager par une saignée son pied malade, mais une veine s'ouvrit, et pour combattre la gangrène il fallut couper et brûler ses chairs.

Mais son plus grand tourment était les désolations et les sécheresses intérieures auxquelles l'Epoux céleste l'abandonnait parfois, pour accroître son humilité et la détacher pleinement d'elle-même.

La sainte Eucharistie fut toujours la grande force de son âme. La plus héroïque preuve d'obéissance que ses directeurs pussent lui demander était de la priver d'une communion. Elle en perdait l'appétit et le sommeil. La faim qu'elle avait de cette nourriture céleste est inexprimable : parfois elle suppliait humblement son directeur d'anticiper l'heure de sa messe afin qu'elle n'eût pas à attendre plus longtemps la visite de son bien-aimé Rédempteur. Plusieurs fois l'archange saint Raphaël, devançant le prêtre, lui apporta miraculeusement la communion.

Elle obtenait toujours les grâces qu'elle demandait à Dieu par l'intercession de la Très Sainte Vierge Marie. Elle l'appelait sa tendre mère et avait pour elle la plus filiale dévotion. Elle avait placé son image sur chacun des murs de sa chambre, sur la porte et au-dessus de l'escalier. Elle se préparait aux fêtes de Marie par des prières et des austérités spéciales. « Ayez bien soin, disait-elle, de ne point déplaire à cette sainte Mère en offensant Jésus, son divin Fils, et alors Dieu vous accordera par elle toutes sortes de grâces. »

DERNIÈRES SOUFFRANCES ET JOIES ÉTERNELLES

Marie-Françoise fut dans les mains de Dieu une très pure et très généreuse victime d'expiation pour les péchés de son siècle. Malgré ses nombreuses et terribles maladies et la délicatesse de sa complexion, Dieu lui conserva la vie jusqu'à l'âge de soixante-dix-sept ans. Ce fut un long martyre : elle-même avouait qu'il n'y avait pas de maux qu'elle n'eût soufferts. En 1791, elle gisait épuisée sur son grabat, affligée de hernies et de convulsions, avec deux côtes brisées et repliées sur elles-mêmes. Un religieux, touché de compassion, la bénit, aussitôt ses douleurs cessèrent et ses côtes reprirent leur place normale.

Le jour de l'Assomption, elle voulut descendre de son lit, mais la douleur qu'elle ressentit aux pieds lui arracha des larmes et il lui semblait que tout son corps était percé de lames de feu. Assise sur une chaise, elle reçut le Saint Viatique et l'Extrême-Onction, et demanda humblement pardon aux assistants des peines qu'elle avait pu leur causer.

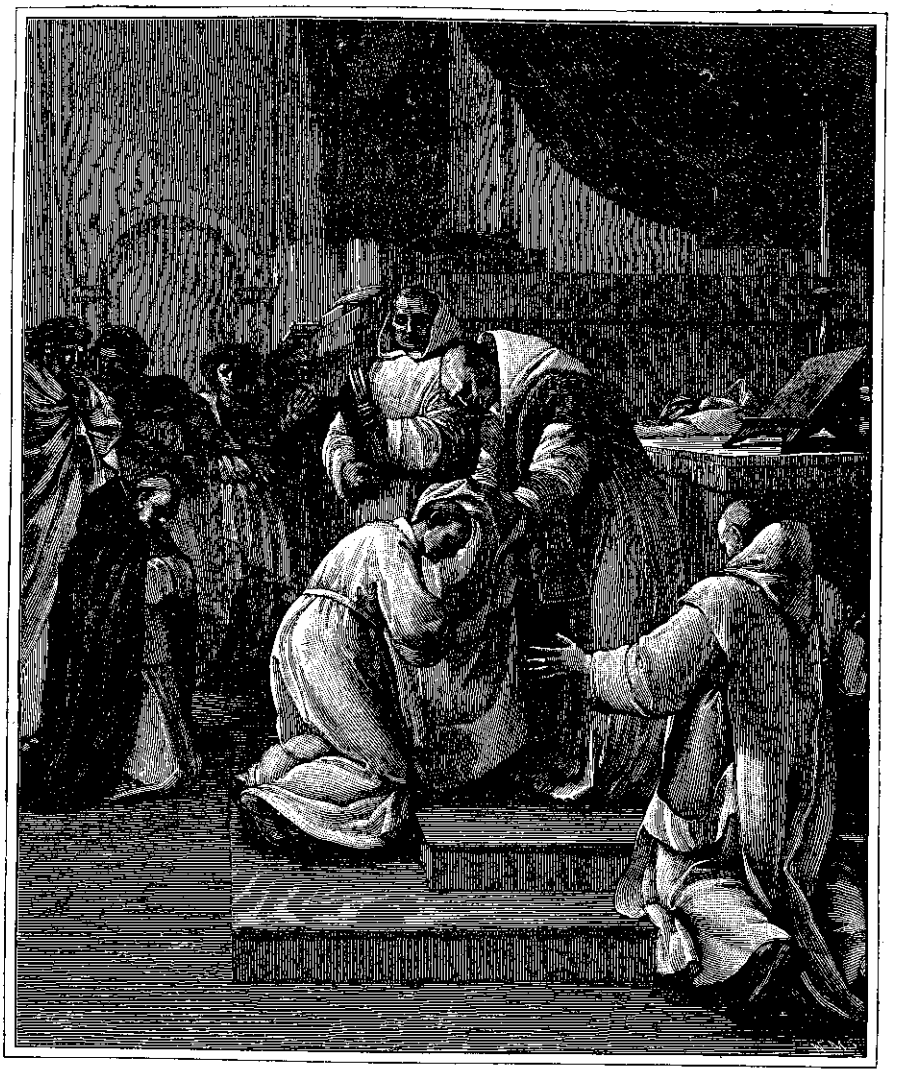
Elle priait sans cesse avec les prêtres qui se succédaient charitablement auprès d'elle. Le 13 septembre, une grande croix semblable à celle du Sauveur lui apparut. Elle avait hâte d'aller au ciel ; le 6 octobre, son confesseur lui ayant donné la permission de mourir, elle commença à participer aux angoisses de l'agonie de Jésus sur la Croix ; une sueur froide couvrait son corps, ses membres s'agitaient convulsivement ; c'était un spectacle déchirant. Par trois fois, elle leva ses yeux au ciel, en disant : « Pardonnez, ô mon Père ; Père bien-aimé, pardonnez. O Père, ayez pitié. »

Puis elle resta deux heures en silence ; sa respiration était haletante ; on attendait le dernier soupir. Tout à coup, elle paraît se réveiller d'un profond sommeil ; elle récite le rosaire d'une voix distincte et y ajoute treize *Gloria Patri* en l'honneur de la Sainte Trinité. Son confesseur lui apporte alors la sainte communion et après l'avoir reçue elle entre en extase, son visage est transfiguré, on dirait un ange du ciel : « Voici, dit-elle, voici Marie, ma Mère, qui vient : Oh ! ma Mère !... » Soudain la pâleur reparaît sur ses traits. Le prêtre approche le crucifix de ses lèvres, elle soulève sa tête et le baise avec transport ; puis elle retombe sur son chevet ;... son âme venait de s'envoler au ciel au sein de l'Epoux divin. Voici déjà un siècle qu'elle y règne ; mais qu'est-ce que cent ans devant l'éternité qui se déroule devant elle... ?

SAINT BRUNO ET LA FONDATION DE LA CHARTREUSE

(24 juin 1084)

Fête de saint Bruno : le 6 octobre.



La cérémonie de la vêture d'un Chartreux.
(Tableau d'Eust. Le Sueur, au Louvre.)

L'ÉCOLATRE DE REIMS

Au mois de juin 1084, en la fête de saint Jean-Baptiste, saint Bruno vint prendre possession du désert de la Grande Chartreuse.

Bruno, né à Cologne vers 1035, de la famille Hartenfaust, appartient à la France plus encore qu'à l'Allemagne : ses contemporains l'appelèrent Bruno le Français, et non sans raison.

Tout jeune, il se rendit à Reims dont les écoles jouissaient de la plus grande réputation dans toute l'Europe, depuis que le fameux Gerbert, plus tard Pape sous le nom de Sylvestre II, y avait mis les études sur un niveau très élevé par son remarquable enseignement. Bruno se distingua de suite entre tous ses condisciples et remporta de si brillants succès que l'archevêque de Reims, ayant dû remplacer l'écolâtre de la cathédrale, n'hésita point à confier cette charge importante au jeune Bruno, qui devint directeur des hautes études, inspecteur général des écoles du diocèse, chanoine, puis chancelier de la métropole.

Le nouveau professeur rassembla immédiate-

ment autour de la chaire où « il lisait en théologie » une foule de jeunes gens d'élite, avides de l'entendre et de profiter de ses doctes leçons.

Il compta parmi ses élèves Eudes de Châtillon, le futur Urbain II, homme au cœur chevaleresque et vraiment Français, qui conçut l'idée des Croisades, et le premier jeta l'Occident sur l'Orient pour délivrer la Terre Sainte et briser l'empire de Mahomet. A ses côtés s'assirent sur les mêmes bancs : Robert, des ducs de Bourgogne, plus tard évêque de Langres; Rangier, mort cardinal et archevêque de Reggio, après avoir été archidiacre de Saint-Paul de Londres; Maynard, dans la suite abbé de Cormery, près de Tours; enfin, un tout jeune homme, Hugues de Châteauneuf, que nous retrouverons bientôt sur le siège de Grenoble où il jouera un si grand rôle dans la vie de son ancien professeur.

Les succès de Bruno n'ont rien de surprenant lorsqu'on regarde le portrait que ses contemporains ont dressé de lui : riche, noble, éloquent, disent-ils, Bruno possédait le grec et l'hébreu, cultivait les muses latines, enseignait la théologie avec une rare supériorité et commentait les divines Ecritures avec un merveilleux talent. Un homme de ce mérite devait enthousiasmer la jeunesse des écoles, aussi ses contemporains ne lui ménagèrent-ils ni leurs louanges ni leur admiration. La postérité, assez sévère pour les auteurs du XIe siècle, a ratifié le jugement des admirateurs de saint Bruno.

L'époque à laquelle vivait notre Saint était bien troublée : aussi sa vertu fut-elle mise à de rudes épreuves. Bruno ne faillit point à son devoir, et, dès qu'il vit la justice attaquée, ne craignit point de la défendre avec toute l'autorité dont il disposait et tout le courage dont il était capable. L'Eglise passait alors une crise terrible; c'est le temps où saint Grégoire VII, dans cette mémorable lutte du sacerdoce et de l'empire, soutenait les droits de Dieu et de la vraie liberté de conscience en s'opposant à ce que les évêques devinssent les serviteurs de César, et les âmes la proie de vils mercenaires. Bruno s'opposa comme un mur d'airain au mal qui voulait dominer dans l'Eglise rémoise; il y perdit sa fortune, ses titres et ses charges; il dut même s'enfuir pour échapper à de plus grands maux, et cet exil dura plusieurs années, mais rien ne put l'empêcher de combattre l'iniquité par tous les moyens en son pouvoir. Enfin, la bonne cause triompha, et Bruno, entouré de ce « je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu », rentra dans sa demeure aux applaudissements unanimes de ses nombreux amis.

UN COUP DE FOUDRE

A cette époque (1082), le clergé rémois eut à choisir un archevêque. Le légat du pape, Hugues de Die, préoccupé de cette grave question, avait déjà depuis longtemps écrit au Souverain Pontife : « Il faudrait nommer ou le prévôt Manassès ou le chancelier Bruno. » Le clergé de Reims partagea ce dernier avis, et le choix des électeurs se porta sur Bruno, que l'on préféra à tout autre concurrent. La joie fut grande à cette nomination, lorsque soudain se répandit cette étonnante nouvelle : Bruno s'est démis de ses charges, il a distribué sa fortune aux pauvres, il a quitté la ville, il est parti pour s'ensevelir dans un cloître.

Quel motif particulier décida Bruno à prendre une telle résolution?

On raconte, non sans preuves, qu'un événement effrayant détermina Bruno à s'ensevelir dans la solitude. Un célèbre docteur de l'Université de Paris, Raymond Diocrès, était mort avec l'estime générale et la réputation d'un homme d'une vie sainte et exemplaire. Pendant l'office des morts, aux paroles de Job : *Responde mihi*, faites-moi connaître, Seigneur, le nombre de mes péchés, de mes iniquités, le défunt se souleva de sa bière, et d'une voix lamentable s'écria : « Je suis accusé; je suis jugé; je suis condamné par le juste jugement de Dieu. »

Ce fait a été immortalisé par Lesueur dans une des toiles célèbres, connues sous le nom de « Cloître de Saint-Bruno ».

Parmi les témoins de cet événement se trouvait notre Saint. « Ce n'est pas pour lui, s'écria-t-il, c'est pour nous que ce mort a parlé, et il résolut de quitter le monde.

Bruno se rendit tout d'abord à Molesme au diocèse de Langres, puis dans une dépendance du monastère, où il ne put trouver la solitude absolue qu'il désirait.

Sur le conseil de Séguin, abbé de la Chaise-Dieu, Bruno partit pour Grenoble, où son ancien élève, Hugues de Châteauneuf, était évêque.

LA CHARTREUSE

Bruno était suivi de six compagnons : Landuin de Lucques en Toscane; Hugues, surnommé le Chapelain, Etienne de Bourg et Etienne de Die, l'un et l'autre chanoines réguliers de Saint-Ruf, et deux laïcs, André et Guérin.

Au moment où Bruno entrait dans Grenoble, saint Hugues, évêque de la ville, eut un songe : il voyait sept étoiles tomber à ses pieds, se relever ensuite, traverser des montagnes désertes pour s'arrêter dans un lieu sauvage appelé Chartreuse. Hugues remarqua alors que des anges, sur l'ordre de Dieu, bâtissaient une demeure dans cette solitude, et sur le toit de l'édifice apparurent de nouveau les sept étoiles mystérieuses. L'évêque se demandait quelle pouvait être la signification de ce songe, lorsque, soudain, il voit entrer les sept voyageurs qui tombent à ses pieds en lui exposant leurs désirs et le but de leur voyage.

— Je sais, dit aussitôt le pieux évêque, je sais l'endroit qu'il vous faudra choisir : Dieu vient de me l'apprendre et je vous y établirai en son nom.

Peu de jours après, Bruno et ses disciples, guidés par saint Hugues, se mirent en route, en proie à une vive émotion, au moment de commencer un genre de vie si extraordinaire.

Arrivés à l'endroit désigné par Dieu :

— C'est ici, dit l'évêque, la place que m'a montrée le Seigneur; c'est ici que les anges bâtissaient une maison, ici se sont arrêtées les sept étoiles que je vis en songe.

Le plan du monastère provisoire ne demandait pas de longues discussions; sur le sommet d'un rocher qui se trouvait là, on bâtirait une petite chapelle et l'on élèverait quelques cabanes de planches entre d'énormes quartiers de roc : les solitaires ne demandaient pas autre chose. Hugues salua ses nouveaux amis, et, après leur avoir souhaité de tout cœur mille bénédictions, reprit le chemin de la ville.

Ainsi se passa cette première journée; l'Ordre des Chartreux venait de naître, saint Bruno le savait-il?

Une des premières préoccupations du saint évêque de Grenoble fut d'assurer à ses protégés la tranquille possession du désert où ils venaient de se retirer; en conséquence, il leur abandonna tous ses droits sur la vallée de Chartreuse, et plusieurs seigneurs, à son exemple, firent très volontiers une cession semblable.

Voici un fragment de la charte de fondation :

« Nous concédons à maître Bruno et aux frères qui l'accompagnent, cherchant une solitude pour s'y fixer et vaquer aux choses de Dieu, un vaste désert dont les limites seront assignées; cette cession est faite par moi, Humbert de Miribel, et par mon frère Odon et toutes les personnes qui peuvent avoir quelques droits sur ce désert, savoir: Hugues de Tolvon; Anselme Garcin; Lucie et ses fils Rossang, Guigues, Anselme, Ponce et Boson, qui agissent selon le désir de leur mère; également Bernard Lombard et ses fils; semblablement Dom Séguin, abbé de la Chaise-Dieu, avec les frères de sa communauté. Tous ont concédé aux dits ermites les droits qu'ils prétendaient avoir. »

Cette charte fut lue à Grenoble, dans l'église Notre-Dame, le mercredi de la deuxième semaine de l'Avent, en présence du seigneur Hugues évêque, de ses chanoines, de ses prêtres et clercs, assemblés en Synode (1084.)

L'évêque de Grenoble, dans l'intérêt de ses chers protégés, dont il voulait être comme l'intendant et l'homme d'affaires, déploya la plus grande activité pour leur construire un monastère en règle, bien modeste sans doute, puisqu'il était tout en bois, et que Bruno cependant trouvait encore trop somptueux et presque inutile. Dès l'année 1085, au mois de mars, saint Hugues put consacrer l'église située à l'endroit même où se trouve actuellement Notre-Dame de Casalibus; il fit construire en outre un petit cloître avec salle capitulaire et réfectoire, des cellules composées de trois pièces et une hôtellerie pour les étrangers. Ce petit ermitage, bâti sur un plan tout nouveau, disposé pour les exercices de la vie solitaire, servit de modèle aux Chartreuses de tous les pays.

Un peu à l'écart du nouveau monastère, près d'une source qui jaillit, dit-on, à sa prière et à celle de saint Hugues, Bruno fit élever un modeste oratoire, dans lequel il aimait se recueillir, prier et méditer. Placé sur un roc qui s'avance en forme de promontoire escarpé, cet endroit semblait être une nouvelle solitude dans la solitude profonde de la Chartreuse.

De nos jours, ce coin du désert des montagnes dauphinoises a conservé un aspect triste et sauvage. On n'y voit que gigantesques sapins, pentes abruptes et ravinées, blocs énormes de rochers détachés des hauts sommets environnants et à peine recouverts par des lichens et des fougères. Devant ce spectacle, grandiose dans son horreur, l'âme est d'elle-même portée à la méditation et au recueillement.

L'ÉPREUVE

Au milieu de leur solitude, les ermites de Chartreuse goûtaient une joie sans mélange; elle ne pouvait donc être de bien longue durée.

Au printemps de 1090, arrivait un messager porteur d'une lettre du Pape qui demandait à Bruno de se rendre en Italie sans délai. Cette nouvelle inattendue fut un coup de foudre pour le saint patriarche; sans doute, rien de plus honorable que cet ordre, puisque le Pape Urbain II, élève de Bruno aux écoles de Reims, appelait son ancien maître près de lui pour l'utilité du Siège apostolique; mais, quitter sa solitude pour rentrer dans le monde, c'était pour Bruno se voir enlever ce qui faisait tout son bonheur, c'était aussi se contraindre à embrasser un genre de vie pour lequel il éprouvait la plus invincible répugnance; cependant, il n'hésita point un instant.

Il se choisit un successeur dans la personne de Landuin, son intime ami, et rassembla ses frères pour leur adresser de touchants adieux.

A ce moment, une dernière peine, plus sensible que toutes les autres, déchira son cœur : ses compagnons, heureux de vivre sous un tel père, comptaient pour rien et les austérités de la règle et les rigueurs du climat, mais, en entendant que Bruno les quittait, ils lui déclarèrent aussitôt qu'ils ne pouvaient vivre sans lui.

Vainement, le Saint essaya de les faire changer de résolution; malgré son éloquence et son autorité, il ne put rien obtenir : Si vous restez, nous restons, dirent-ils; si vous partez, nous partons.

Bruno n'insista pas. Ses disciples se dispersèrent, en proie au plus profond découragement, et lui, le cœur brisé en voyant son œuvre anéantie, se dirigea bien triste vers l'Italie, tellement convaincu que son ermitage était à jamais abandonné, qu'il se détourna de son chemin pour aller à la Chaise-Dieu donner à l'Abbé tout ce qui lui appartenait dans le désert de Chartreuse.

Saint Hugues de Grenoble, l'ami des bons et des mauvais jours, l'accompagna en Auvergne.

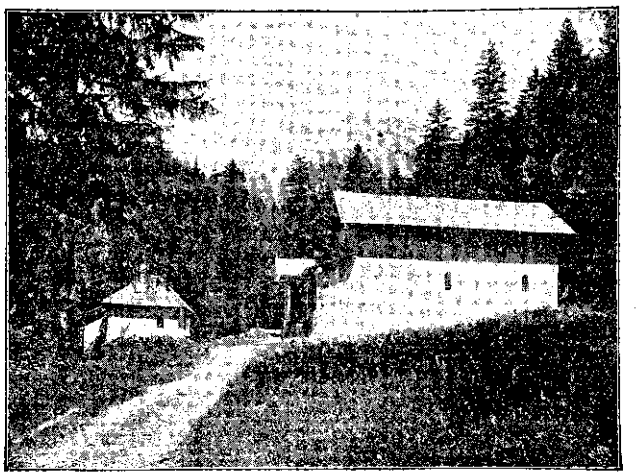
Les pensées de Dieu ne sont pas celles des hommes: le Seigneur, qui s'était choisi une demeure dans les montagnes de Chartreuse, allait ramener les solitaires dans leur maison déserte et bénir l'obéissance du nouvel Abraham qui sacrifiait tout sur un ordre du Vicaire de Jésus-Christ.

Plusieurs des compagnons de Bruno s'attachèrent à ses pas, mais bientôt le bruit du monde devint insupportable aux anciens ermites du Dauphiné, ils se prirent à regretter leur première retraite, et, cédant sans difficulté aux

exhortations de saint Bruno, ils retournèrent dans leurs paisibles cellules et eurent la joie de voir revenir à eux tous leurs anciens confrères; partis dans les premiers mois de 1090, ils sont déjà de retour le 17 septembre de la même année.

SAINT BRUNO MEURT EN CALABRE

Bruno, fort peu de temps après, obtenait d'un prince d'origine française, Roger Guiscard, comte de Calabre et de Sicile, une vaste solitude dans les environs de Squillace, au milieu de montagnes pittoresques et d'immenses forêts. A partir de cette époque, nous assistons à un spectacle admirable, c'est la lutte entre Bruno et le monde: le monde qui veut le retenir et Bruno qui veut s'enfuir.



Notre-Dame de Casalibus
bâtie sur l'emplacement de la première Chartreuse.

Le Pape lui offre l'archevêché de Reggio, il le refuse: Urbain II ne peut se décider encore à perdre un si utile appui, un si sage conseiller; il l'arrache souvent à sa cellule, et nous voyons Bruno assister à plusieurs Conciles; mais, dès qu'il est libre, il disparaît, et toujours on sait où le retrouver, au fond des déserts de Squillace.

Enfin Bruno remporta la victoire. Vers 1095, il eut congé de quitter définitivement la Cour romaine.

Après quelques années passées encore dans sa chère solitude, Bruno remit doucement son âme au Seigneur, un dimanche, sixième jour d'octobre 1101, sans avoir eu la joie de revoir cette Chartreuse de France qu'il avait tant aimée.

LE ROLLIGER

Les Chartreux de Calabre annoncèrent aussitôt la mort de leur bienheureux Père. L'usage existait, au XII[e] siècle, d'envoyer un Frère convers, qui se présentait dans les Chapitres, les abbayes et les couvents où le défunt était connu, et remettait une lettre circulaire pour annoncer son *obit;* il portait un rouleau de parchemin sur lequel moines et chanoines écrivaient, soit l'éloge du défunt, soit les prières qu'ils s'engageaient à réciter pour le repos de son âme.

On possède une partie des titres funèbres écrits à la mort de saint Bruno; ils sont au nombre de 178, et forment le plus éloquent des panégyriques. Leurs auteurs, des contemporains, des amis, d'anciens élèves, disent avec bonheur et sous le poids d'une vive émotion ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux; ce sont des témoins fidèles de l'immense réputation de « Maître Bruno », comme ils l'appellent. Le *Rolliger* a parcouru l'Italie, la France presque entière, la Belgique; il a passé en Angleterre jusqu'à Lincoln, York, Beverley; partout on connaît Bruno, partout on a entendu vanter son profond savoir et ses hautes vertus.

Quand un homme de ce genre apparaît ici-bas, personne ne se méprend sur son mérite, il est une gloire pour l'humanité. Quoique l'un de nous, il est au-dessus de nous, et, ne fît-il que passer, il laisse dans la mémoire de ceux qui ne l'ont qu'entrevu un souvenir impérissable.

C'est ce qui s'est réalisé pour saint Bruno. Lui, étranger au pays, reste peu de temps dans les montagnes du Dauphiné, perdu au fond des bois; il n'écrit pas, il ne parle pas, il se cache et s'enfuit; après six ans, il disparaît soudain et ne revient plus: cependant, le court passage de cet inconnu laisse une ineffaçable trace dans l'histoire de sa patrie d'adoption. Son arrivée y fit époque, et les actes de cette année n'ont d'autre date que celle-ci: *l'an que l'Ermite est venu!*

OUVRAGES CONSULTÉS

DOM CYPRIEN BOUTRAIS: *La Grande Chartreuse par un Chartreux*, d'où cette notice est principalement extraite. — CROISET: *Vie des Saints.* — ALBERT DU BOYS: *La Grande Chartreuse.* — A. LEFEBVRE: *Saint Bruno et l'Ordre des Chartreux.* — Abbé GORSE: *Saint Bruno, fondateur des Chartreux*, etc.

SAINTE JUSTINE DE PADOUE

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 7 octobre.

Arrêtée par les soldats païens envoyés à sa recherche, sainte Justine demande à Dieu, dans une fervente prière, la grâce de lui être fidèle jusqu'à la mort.

L'apôtre saint Pierre, guidé par l'esprit de Dieu, était venu fixer intrépidement son siège et le centre de son apostolat à Rome alors la capitale du monde païen, mais dont Jésus-Christ voulait faire la capitale de son empire spirituel. De cette ville, le Prince des apôtres envoyait des missionnaires dans les diverses provinces d'Occident, et lui-même entreprit de nombreux voyages pour répandre la bonne nouvelle de l'Évangile.

Il envoya dans la ville de Padoue un de ses plus zélés disciples, saint Prosdocime, qu'il sacra évêque. La prédication et les miracles de Prosdocime ouvrirent les yeux à beaucoup de personnes qui reconnurent l'impiété du culte des idoles et se firent chrétiens. Parmi les nouveaux convertis, se trouva le préfet de la ville, homme remarquable par sa noblesse et ses richesses. Il s'appelait Vitalien. Jusque-là, il avait adoré les faux dieux ; mais quand son intelligence droite, aidée de la grâce, eut reconnu la vérité de la religion chrétienne, il l'embrassa sincèrement, et reçut avec joie le baptême, en compagnie de sa femme Prépédigne.

Après cette immense faveur, les deux époux ne tardèrent pas à en recevoir une autre qui renouvela la joie du foyer domestique. Jusqu'alors leur mariage avait été stérile. Quelque temps après leur baptême, Dieu leur donna une fille qu'ils appelèrent Justine. C'est cette enfant de bénédiction qui devait être un jour la patronne de Padoue. Les deux nouveaux chrétiens étaient pleins de ferveur, ils considérèrent leur enfant comme un présent du ciel et l'élevèrent avec le plus grand soin dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Ils ne tardèrent pas à apercevoir quels trésors de grâces Dieu avait déposés dans cette jeune âme. Avec quelle docilité elle répondait à leurs sages enseignements ! Obéissante, réfléchie, sérieuse dans un âge tendre encore, Justine unissait la maturité d'une grande personne à la

simplicité, à l'innocence et aux grâces d'un enfant. La prière avait plus d'attrait pour elle que les jeux les plus agréables en ont pour les autres enfants; avec quelle modestie, avec quel recueillement, avec quelle ferveur elle priait! Avec quelle attention et quel respect elle écoutait les saintes instructions du Père spirituel de son âme, Prosdocime, le disciple de saint Pierre!

L'amour de Jésus-Christ grandissait de jour en jour dans son cœur et l'élevait au-dessus de toutes les choses de ce monde. Toute la terre, avec ses richesses, ses plaisirs, ses flatteries et ses honneurs, ne lui paraissait rien en comparaison de Notre-Seigneur. Avec quelle promptitude elle aurait sacrifié tout cela plutôt que d'offenser Dieu! Elle voulut faire plus encore, et se donner tout entière à Jésus-Christ; son saint directeur fut loin de s'y opposer, et quand son âge l'eut rendue maîtresse d'elle-même, elle se consacra au céleste Époux des âmes pures par le vœu de virginité perpétuelle. Elle fut fidèle à sa promesse, et ni les sourires ni les menaces du monde ne purent jamais l'en détourner.

Mais le temps s'écoulait. Depuis quelques années l'empire romain était gouverné par Néron dont les cruautés et les crimes étaient devenus la terreur du monde. Un tel homme ne pouvait aimer l'Église catholique, on le conçoit. Aussi est-il le premier parmi les princes qui ait décrété une persécution générale contre les chrétiens, et, comme le disait Tertullien, c'est une gloire pour nous que le chef de nos persécuteurs ait été un des plus méchants hommes que la terre ait portés.

Après avoir lui-même fait incendier Rome pour le plaisir de contempler les flammes du haut d'une tour, il accusa les chrétiens de ce crime et en fit mourir des milliers au milieu de tourments affreux. Non content de mettre à mort tous ceux qu'on arrêtait dans Rome, il envoya l'ordre aux gouverneurs des provinces de jeter en prison tous les chrétiens qu'ils découvriraient, de les obliger à offrir des sacrifices aux idoles et de faire périr ceux qui refuseraient.

Vitalien, le père de sainte Justine, n'était plus gouverneur de Padoue; l'empereur l'avait remplacé par Maximien, païen cruel et violent. Celui-ci se hâta d'exécuter les ordres du tyran. De nombreux chrétiens furent arrêtés; les uns étaient déchirés avec des ongles de fer, les autres jetés dans des chaudières d'huile bouillante, quelques-uns écrasés comme la vendange sous de lourds pressoirs qui broyaient leurs membres. Un certain nombre s'enfuirent de la ville et allèrent chercher un refuge dans les fosses et les cavernes.

Justine avait alors environ seize ans. Bien différente de ces personnes dont le moindre respect humain paralyse la foi, au milieu de tant de périls, elle ne tremblait pas. Elle priait Jésus-Christ son bien-aimé de l'assister de sa grâce, et marchait avec confiance. Elle pénétrait jusque dans les prisons pour encourager les martyrs, les soigner et leur porter des aumônes. Le préfet ordonna de l'arrêter. Il fut bientôt satisfait.

Justine revenait un jour de la campagne, où elle était allée visiter quelques chrétiens, lorsqu'en rentrant à la ville par la route du Pont-Marin, elle tomba entre les mains des soldats qui la cherchaient. L'heure du grand combat était arrivé pour elle. Justine le comprend. Sans perdre son sang-froid, elle demande noblement aux soldats de lui laisser un instant pour prier. Ils y consentent. La jeune chrétienne s'agenouille sur une pierre, et, dans une prière dont Dieu et ses anges savent la ferveur, elle supplie Jésus-Christ de soutenir son courage et de la remplir de force, afin de lui être fidèle jusqu'à la mort. Comment Dieu ne l'aurait-il pas écoutée? La pierre elle-même s'amollit sous ses genoux, dont l'empreinte y reste gravée. (Les Vénitiens conservent encore cette pierre dans l'église qu'ils ont bâtie en l'honneur de la Sainte.) Justine, comprenant que Dieu l'a exaucée, se lève avec confiance et se laisse emmener par les soldats. Ils la conduisent au préfet Maximien. Celui-ci, à la vue de sa modestie, ne peut s'empêcher d'être ému. Du ton le plus paternel, il lui promet des richesses si elle consent à adorer les idoles, et finit par lui déclarer qu'il veut la choisir pour épouse et l'associer à tous ses biens.

« J'ai consacré ma virginité à Jésus, Fils de Dieu, répondit la vierge chrétienne, jamais aucun homme mortel ne partagera avec lui mon cœur. Et pour ce qui est de vos idoles, je ne les adorerai pas. »

Outré de dépit, le préfet éclate en injures contre elle et lui fait percer le cœur d'un coup d'épée. Au lieu d'aller au palais d'un préfet de Padoue, l'âme victorieuse de Justine s'en alla régner au palais du Roi du ciel, le 7 octobre de l'an 63.

Les chrétiens enlevèrent son corps, et saint Prosdocime le fit ensevelir avec respect dans un oratoire qu'il avait récemment dédié à la Très Sainte Vierge. Ce précieux trésor y fut découvert en 1177. Gérard, évêque de Padoue, le fit transférer solennellement dans une église de Padoue, l'une des plus belles de l'Italie. Les cloches sonnèrent d'elles-mêmes en cette fête.

La ville de Padoue a reçu de grandes grâces de sa sainte patronne et de nombreux miracles ont illustré son tombeau. Les Vénitiens se sont mis également sous sa protection, l'ont associée aux honneurs qu'ils rendent à leur patron, saint Marc, et en ont obtenu beaucoup de faveurs.

M. V.

SAINTE PÉLAGIE, PÉNITENTE

Fête le 8 octobre.

Entre les évêques que le patriarche Maximien avait rassemblés en un Concile à Antioche, il s'en trouva un appelé Nonnus, qui avait passé du monastère de Tabenne au siège d'Héliopolis (1). Ils étaient tous assis devant l'église du martyr Julien, et Nonnus leur parlait de Dieu avec l'accent de la foi et de la sainteté lorsque, tout à coup, passa au milieu d'eux la plus fameuse des comédiennes d'Antioche; une grande pompe l'environnait, l'on ne voyait sur elle qu'or, perles, pierreries, et sa beauté était telle, qu'on ne se lassait point de la regarder. Comme une épouse au jour de ses noces, elle était suivie d'un brillant cortège de jeunes gens et de jeunes femmes magnifiquement vêtus, et ce fut assez qu'elle passât pour embaumer toute l'atmosphère.

Les évêques, la voyant s'avancer ainsi, les épaules et la tête nues, gémirent dans leur cœur et, sans prononcer une seule parole, ils détournèrent leurs yeux.

Mais le bienheureux évêque d'Héliopolis la considéra si attentivement que, même alors qu'elle fut passée, il la regardait encore; puis, se tournant vers les évêques qui étaient à ses côtés : « N'avez-vous point, leur dit-il, pris plaisir à contempler la beauté de cette femme? » Nul parmi eux ne répondant rien, il inclina sa tête sur ses genoux et sur le saint manuel qu'il tenait entre ses mains, et, les yeux pleins de larmes, il reprit pour la seconde fois : « N'avez-vous point pris plaisir à voir la beauté de cette femme? » Et comme les évêques continuaient à se taire : « Moi, j'y ai pris, leur dit-il, un très grand plaisir, car Dieu la placera un jour devant son trône et il s'en servira pour nous juger tous. Combien, en effet, pensez-vous qu'elle ait consacré d'heures à parfumer son visage, à orner sa chevelure et à se parer avec art, pour que rien ne manque à sa beauté et qu'elle puisse plaire à ses amants qui vivent aujourd'hui et peut-être demain seront morts? Et nous, qui avons au ciel un Père éternel, nous qui le savons tout-puissant et qui attendons de lui les récompenses infinies, nous ne prenons aucun soin de purifier nos cœurs! »

Lorsqu'il eut parlé ainsi, le pieux évêque d'Héliopolis se retira dans sa chambre. Là, prosterné à terre, il frappait sa poitrine et il disait : Ayez pitié de moi, Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Maître, jamais, durant toute ma vie, je n'ai pris autant de soin de parer mon âme que cette courtisane en un seul jour en a pris pour parer son corps; elle s'est engagée à plaire aux hommes, elle n'y manque point; moi, j'ai promis de vous plaire et j'oublie mes promesses. »

La nuit suivante, l'évêque d'Héliopolis eut un songe : il lui semblait qu'à l'angle de l'autel volait une colombe couverte de souillures; au moment où le diacre, s'adressant aux catéchumènes, leur ordonne de se retirer, la colombe disparut. Après la messe des fidèles, il la revit encore et, la pressant dans ses mains, il la jeta dans le bassin de la fontaine d'où elle s'envola si haut qu'il cessa de l'apercevoir.

L'on était au dimanche; lorsque, devant les évêques assemblés, l'Évangile eut été lu, le patriarche Maximien, prenant le divin livre, le présenta à l'évêque d'Héliopolis et le pria d'instruire le peuple. Plein de l'esprit de Dieu, le saint évêque, qui avait converti des milliers de Sarrasins parla si éloquemment des jugements du Tout-Puissant et de l'éternel bonheur réservé au juste, que l'assistance entière mouilla de ses larmes le pavé de l'église. Pélagie était là, mêlant les pleurs qu'elle ne pouvait retenir aux pleurs de l'assemblée. Bientôt elle envoya à l'évêque des tablettes où elle avait écrit ces mots :

« Au saint évêque de Jésus-Christ, la pécheresse et l'écolière du démon. J'ai appris que le Dieu que tu adores est descendu du ciel pour sauver les pécheurs; il conversa avec les pécheurs, ce Dieu que dans le ciel n'osent regarder les anges.

» Ainsi donc, je t'en conjure, toi, le prêtre de celui qui se montra près du puits à la Samaritaine, toi qui ne l'as pas vu de tes yeux mortels, mais qui le sers depuis longtemps, montre que tu es son disciple en ne méprisant point le désir que j'ai de m'approcher de lui et de voir son visage. »

Le saint évêque lui répondit : « Dieu connaît vos pensées, n'espérez donc point de tromper. Si, aspirant à lui plaire, vous voulez sincèrement embrasser la vertu, venez et vous pourrez me voir en présence de mes frères les évêques. »

Pélagie, aussitôt, courut à l'église de Saint-Julien et, se jetant aux pieds de celui qui avait touché son âme :

« Monseigneur, dit-elle, imitez la bonté de Notre Seigneur Jésus-Christ, et faites-moi chrétienne. » L'évêque lui dit :

(1) La légende dorée, nous ne savons pour quel motif, nomme cet évêque Véronius, et elle le fait occuper le siège de Damiette, qu'elle confond avec Héliopolis.

« Les Saints Canons défendent de baptiser une courtisane, si elle ne donne pas une caution pour l'avenir.

— Au jugement de Dieu, vous serez responsable de mon âme, dit alors la pécheresse, et je rejetterai sur vous tous mes crimes et mes désordres, si vous refusez de faire disparaître dans les eaux saintes du baptême les souillures de mon âme. »

Une sainte veuve nommée Romaine se présenta en ce moment pour être la marraine de Pélagie. L'évêque d'Héliopolis dit à celle-ci :

« Levez-vous et confessez vos fautes.

— Si j'interroge mon cœur, répondit Pélagie, je n'y trouve rien d'innocent; les sables de la mer pèsent moins que mes péchés, mais j'ai cette espérance que votre Dieu me les pardonnera. »

L'évêque lui dit : « Comment vous nommez-vous. »

Elle lui répondit : « Mon vrai nom est Pélagie, mais ces mille ornements dont m'a enrichie l'enfer m'ont fait dans Antioche donner le nom de Perle. »

L'évêque la baptisa et lui donna le saint corps de Jésus-Christ, puis il dit à Jacques, l'un de ses diacres :

« Mon frère, réjouissons-nous aujourd'hui avec les anges de Dieu. Contre notre coutume, pressons de l'huile, buvons du vin et montrons que nous sommes heureux du salut de cette femme. »

Trois jours après son baptême, Pélagie dit à son intendant : « Faites le compte exact de tout ce que je possède en or, en argent, en pierreries et apportez-le moi. » L'intendant s'acquitta de l'ordre de Pélagie, et celle-ci, déposant ses trésors entre les mains de l'évêque d'Héliopolis :

« Je remets, lui dit-elle, ces biens à votre sainteté, car pour moi, je ne désire désormais que les richesses de Jésus-Christ. »

Cet or et cet argent furent distribués aux orphelins, aux œuvres et aux pauvres, et Pélagie, donnant, avec la liberté, des chaînes d'or à ses esclaves, leur dit : « Hâtez-vous de vous affranchir de la servitude du monde, nous y avons passé quelques jours ensemble, puissions-nous, de même, jouir ensemble de cette vie dont nulle affliction ne traverse les joies divines. »

Huit jours après, quittant la robe blanche des nouveaux baptisés, elle s'éloigna pendant la nuit et ne reparut plus dans Antioche. Le saint évêque Nonnus, voyant pleurer Romaine, lui dit : « Ne pleurez pas, ma fille : Pélagie, ainsi que Marie qu'a louée Notre-Seigneur, a choisi la meilleure part. »

Pélagie cependant s'en allant à Jérusalem, se bâtit une cellule sur le point de la montagne des Oliviers où pria le Sauveur. Or, trois ans après, comme le diacre Jacques partait pour Jérusalem afin d'y adorer la glorieuse résurrection du Christ, l'évêque d'Héliopolis lui dit : « Mon frère le diacre, lorsque vous aurez atteint le terme de votre voyage, informez-vous d'un solitaire nommé Pélage et ne manquez point de l'aller voir. »

Arrivé à Jérusalem, Jacques s'informa du saint ermite; il le trouva sur la montagne des Oliviers dans une humble cellule qui, hormis une petite fenêtre, était fermée de toute part. Jacques frappa à cette fenêtre. Pélagie l'ouvrit et elle le reconnut; mais pour lui il ne reconnut point Pélagie; il l'avait vue éclatante de beauté, il la retrouvait défigurée par les travaux de la pénitence. Elle lui dit : « D'où venez-vous, mon frère? » Jacques reprit : « Je viens vers vous par l'ordre de Nonnus, mon évêque. — C'est un saint, dit Pélagie, et je le supplie de prier Dieu pour moi! » Disant cela, elle ferma sa porte et elle commença à chanter des cantiques.

Cependant le diacre Jacques, entendant vanter dans tous les monastères des environs de la Ville Sainte la vertu de Pélage, retourna de nouveau pour le voir. Comme la première fois, il frappa à sa fenêtre et il appela l'ermite par son nom; mais nulle voix ne lui répondit. Au bout de deux jours, Jacques se dit à lui-même : Peut-être celui qui était ici s'en est-il allé, à moins pourtant qu'il ne soit mort. Il ouvrit donc la fenêtre et courut annoncer à Jérusalem que le solitaire Pélage s'était endormi dans la justice. Soudain, les prêtres et les moines de Jérusalem et des lieux voisins se rendirent à la petite cellule de la montagne des Oliviers, et, plaçant sur un drap d'or le corps de l'ermite pour l'oindre de myrrhe, ils reconnurent que c'était celui d'une femme et tous s'écrièrent : « Gloire éternelle à Jésus-Christ! »

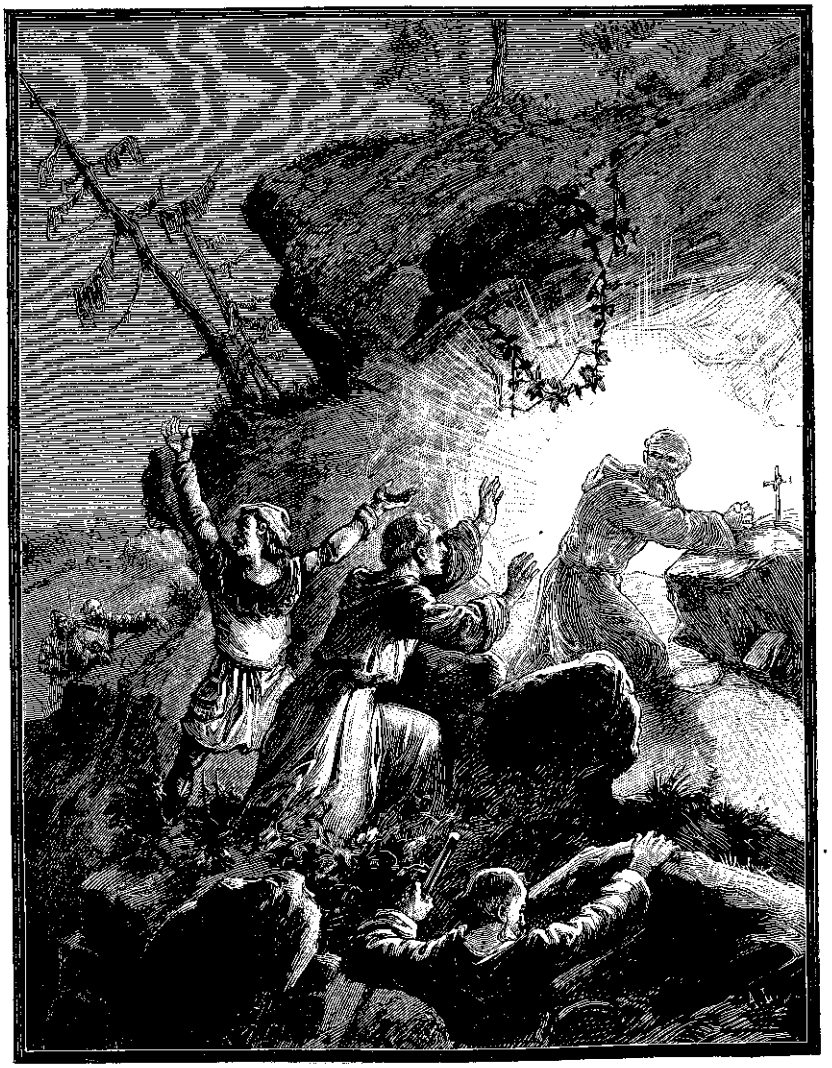
Cette nouvelle se répandit bientôt dans toute la Palestine, et les vierges du monastère de Jéricho et du Jourdain, portant des cierges allumés, accompagnèrent jusqu'à son tombeau celle qui avait lavé dans la pénitence les taches de sa vie.

Cte Joseph d'Avenel.

SAINT ARTHAUD

FONDATEUR DE LA CHARTREUSE D'ARVIÈRES ET ÉVÊQUE DE BELLEY

Fête le 7 octobre.



Saint Arthaud, fuyant la dignité épiscopale, s'était caché dans une grotte solitaire; mais la Providence le fit découvrir et le Saint se soumit à la volonté de Dieu.

LE JEUNE ARTHAUD ET SA FAMILLE

Le château de Sothonod, dans les montagnes du Valromey, était fièrement assis sur le flanc de rochers presque inaccessibles. Cependant, il servait de refuge aux délaissés, car la charité régnait dans cette noble demeure et revêtait de la gloire la plus pure les seigneurs de Sothonod.

C'est en ce lieu béni, qu'en 1101, naquit Arthaud, héritier du grand nom et de la sainteté de ses parents. Sa tendre mère avait maintes fois dit en le contemplant dans son berceau : « O mon Dieu, Arthaud, mon fils, sera toujours votre loyal serviteur; je vous le promets en son nom. » Et cette consécration d'une mère semblait attirer sur l'enfant les prédilections du ciel, car il était orné de grâces choisies. Dès qu'Arthaud fut en âge de faire ses premiers pas, la pieuse châtelaine de Sothonod le mena à l'église. Et pendant que la mère répandait son âme dans une ardente prière, l'enfant contemplait avec amour le tabernacle. Il aimait, sans

bien le connaître encore, Jésus, caché dans l'Hostie, et il répétait joyeusement sans se lasser, les noms bénis de Jésus et de Marie.

Au château, l'enfant était exercé au travail permis à son jeune âge, en attendant qu'il pût s'asseoir au banc des écoles. Sa docilité se prêtait merveilleusement à tout ce qu'on exigeait de lui. Les vieux serviteurs du manoir prédisaient des prodiges de ce tendre enfant, car jamais ils n'avaient vu fils de seigneur si obéissant et si humble.

L'ÉCOLE DE LA CHARITÉ ET L'ÉCOLE DE LA SCIENCE

Arthaud profitait de toutes les leçons et promettait d'être un gentilhomme accompli. Sa mère formait son cœur et lui donnait l'exemple de la vertu.

Chaque jour, le noble château se remplissait de malheureux accablés de toutes les infirmités : la bonne châtelaine alors traversait la foule des mendiants, s'informant de leur santé et de leurs nécessités, séchant les larmes par un sourire et une bonne parole. Le jeune Arthaud suivait sa sainte mère. Celle-ci déposait dans ses petites mains ses abondantes aumônes et le chargeait de les distribuer selon ses indications. Le jeune seigneur s'acquittait de cette fonction avec une grâce toute céleste, et apprenait ainsi, par la pratique, l'art divin de la charité. Les pauvres baisaient la main de leur jeune bienfaiteur et disaient : « Dieu nous a envoyé son ange, il a eu pitié de nous. » Quand il y avait des malades, Arthaud et sa mère les soignaient, lavaient les ulcères et bandaient les plaies.

L'héritier de Sothonod grandit dans ces dispositions et au milieu de ces exemples de vertus. Il avait atteint l'âge où les jeunes seigneurs sont confiés à des maîtres habiles pour recevoir la science convenable à leur rang. Arthaud montra la même obéissance et la même vertu dans ce nouveau genre de vie. C'était merveille de voir l'enfant docile suivre attentivement les enseignements du maître et l'étonner même par ses questions hardies et imprévues. Les mystères chrétiens surtout le touchaient et excitaient son amour. Il remarquait et faisait remarquer à ses maîtres l'inanité des auteurs profanes et de leurs systèmes. Cet élève extraordinaire eut bientôt épuisé la science de ses maîtres. Ceux-ci le rendirent à son père : « Seigneur, dirent-ils, nous avons donné à Arthaud tout ce que nous avions de science. Ce serait à nous désormais de recevoir ses leçons. » La leçon qu'Arthaud donnait à ses professeurs et à tous, au milieu même des études profanes, c'était la leçon de la sainteté que cet enfant si jeune encore pratiquait déjà à un haut degré.

AMÉDÉE III L'APPELLE A SA COUR — MODÈLE DES COURTISANS

La conduite d'Arthaud était si édifiante que sa renommée se répandit dans tout le pays et jusqu'à la cour du souverain. Amédée III, duc de Savoie, qui régnait sur la Savoie, le Piémont, le Valais et le Bugey, dépêcha ses envoyés au seigneur de Sothonod pour lui demander son fils auquel il réservait une place honorable parmi les jeunes seigneurs de sa cour.

La brillante cavalcade fit son entrée dans le château au moment où Arthaud s'occupait à son travail favori. Dans la cour de la seigneurie, les malheureux étaient assemblés et recevaient les aumônes du Saint. Les seigneurs ne jouissaient pas tous les jours de ce spectacle à la cour, ils s'arrêtèrent un instant, saisis d'admiration, puis vinrent présenter leur requête au père d'Arthaud.

Le noble châtelain, heureux d'une si belle occasion d'ouvrir à son fils une brillante carrière, acquiesça avec empressement à la demande de son souverain. Mais, quand il en annonça la nouvelle au jeune Saint, le noble père fut extrêmement surpris de l'expression de douleur qui se peignit aussitôt sur le visage de son fils, et il lui dit : « Mon enfant, jamais je ne vous vis accueillir d'un air si triste les ordres de votre père. — ... Jamais aussi, ô bien-aimé père, n'avez-vous ordonné chose si préjudiciable à mon âme, et si contraire à mes penchants, mais j'irai où Dieu me veut et vos ordres sont les ordres du Tout-Puissant. »

Arthaud fit de touchants adieux à ses pauvres, reçut la bénédiction de ses nobles parents et partit pour la résidence du duc de Savoie.

A la cour, il se montra le plus aimable des courtisans, tout en restant le plus fervent des chrétiens. Le duc, pieux et bon lui-même, s'attacha à ce jeune enfant de seize ans, si aimable pour tous et dont les vertus jetaient le plus vif éclat, malgré le soin qu'il mettait à se rabaisser aux yeux de tous. Les vils flatteurs, qui ne craignaient pas d'aveugler leur prince, se virent supplantés dans sa faveur par celui qu'ils appelaient le *dévôt Tristan*.

Certes, ce n'était pas Arthaud qui méritait le surnom de Tristan, car sa joie était constante. Il ne craignait aucun des maux de ce monde, car il savait tout souffrir pour l'amour de Jésus crucifié et n'aspirait qu'aux biens du ciel. Aussi les railleries ne diminuèrent ni sa piété, ni son ardeur pour le bien, ni sa fuite des plaisirs dangereux.

Par son innocence, sa candeur, sa charité, Arthaud devint donc le plus bel ornement de la cour. Jamais le mensonge, si habituel aux courtisans, n'effleura ses lèvres. Il avait en horreur le péché. Quand on commettait une faute en sa présence, un regard ou, quand cela convenait, une parole sévère montrait son aversion pour le mal.

Ses exercices de piété, qu'il pratiquait sans respect humain comme sans vanité, entraînèrent beaucoup de personnes à l'imiter, et la cour devint, pour quelque temps, le modèle des châteaux chrétiens. Les pauvres vinrent au palais ducal comme au château de Sothonod recevoir les soins et les aumônes du saint gentilhomme.

SAINT ARTHAUD QUITTE LE MONDE

Arthaud soupirait vers la solitude. Toutefois, il ne pouvait encore satisfaire ses désirs. Pour servir Dieu avec plus de constance, il se fit une retraite dans son cœur, tout en restant au milieu du monde. Il s'exerça donc à l'abnégation parfaite. Toutes les faveurs du souverain étaient à la disposition d'Arthaud. Loin d'en profiter, il gardait tout son amour pour la sainte pauvreté du Christ. « Quels sont les trésors de ce jeune homme, demandait-on, pour qu'il refuse ainsi les faveurs de notre duc ? — J'ai Dieu, il me suffit, répondit Arthaud. »

Amédée ne s'offensa point des refus de son ami. Une seule chose l'affligeait, c'était de savoir que le jeune seigneur voulait quitter le monde et la cour. En effet, Arthaud songeait au salut de son âme et méditait souvent la parole du Sei-

gneur Jésus : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme.* Enfin, il résolut d'entrer dans une Chartreuse. Il s'en ouvrit à Amédée. Ce prince, craignant Dieu, ne voulut pas s'opposer à la vocation de son favori. « Dieu vous a choisi pour sien, dit-il, allez vous mettre joyeusement au service de ce bon Seigneur. » Comblé de joie, Arthaud s'empressa d'aller frapper à la Chartreuse des Portes, fondée et dirigée par Bernard de Varins.

LA CHARTREUSE

Le jeune seigneur, encore revêtu de son brillant costume de courtisan, vint se prosterner à la porte du monastère. « Mon père, dit-il au prieur, je suis une faible plante toute fanée au milieu du monde, j'ai grand besoin de la rosée céleste, j'ai besoin d'un soutien, ayez pitié de mes larmes et recevez-moi dans votre sainte maison.

— Le Seigneur est avec vous, mon fils, lui dit dom Bernard en le relevant, que le Dieu tout-puissant et le bienheureux Bruno son serviteur fassent de vous un moine fervent. »

Arthaud, reçu à la Chartreuse, trouva la paix qu'il désirait; mais, autour de lui, on s'agitait et il ne manqua pas de gens pour dire : « C'est folie de quitter, jeune, aimé, riche, un monde qui ne vous offre que plaisirs. »

Ses parents eux-mêmes, les pieux châtelains de Sothonod, trouvèrent le sacrifice trop grand pour leur cœur : c'était leur fils unique, l'héritier de leur nom et de leur fortune, la consolation de leur vieillesse.

Ils accoururent au monastère et mirent tout en œuvre pour ébranler le courage du jeune homme. Voyant leurs efforts inutiles, ils se jetèrent, en sanglotant, à ses pieds. Mais Arthaud, se jetant à son tour aux genoux de son père, lui dit : « Mon seigneur et père, vous m'avez toujours » appris que les droits de Dieu passent avant les » droits des hommes. Dieu m'appelle, voulez-vous » que je lui sois mauvais et déloyal serviteur? »

Vaincu par tant de constance, le seigneur de Sothonod agit comme un chrétien. Il offrit à Dieu le sacrifice de son amour, bénit et embrassa son fils et, désormais, ne fit plus que l'encourager dans la voie de sainteté où il s'était lancé.

Dom Bernard, prieur de Portes, se prit d'admiration pour ce jeune athlète qui remportait du premier coup une si brillante victoire. Il guida cette âme d'élite, l'éprouva, la fortifia et, enfin, revêtit le jeune seigneur du blanc et rude habit de saint Bruno.

Les religieux embrassèrent avec joie leur nouveau frère. Tous marchaient avec ardeur dans le chemin de la perfection. Arthaud les suivit et les dépassa bientôt.

« Le jeune religieux, nous dit l'historien, considérant son âme comme un vase de cristal qu'il devait présenter au Roi des rois, s'attacha à se purifier des moindres fautes de manière à charmer toujours le divin Maître par sa pureté. » Le Saint était ennuyé de certains égards que l'on avait pour lui à cause de sa noble origine; il ne voulait en rien se distinguer de ses Frères; il endurait avec sérénité les multiples épreuves de la pauvreté et de la vie de communauté; il observait strictement la Règle, affirmant que c'était la plus difficile et la meilleure mortification d'un religieux.

Et cependant, il prenait de rudes et sanglantes disciplines et, pour augmenter les douleurs, il portait sur les plaies vives un cilice affreux. Ce fils de seigneurs revendiquait comme de son droit les fonctions les plus viles et les plus douloureuses, telles que le nettoyage de la vaisselle et des cellules, la culture de la terre. Son visage était toujours rayonnant de joie. Il puisait cette joie inaltérable dans la présence de Dieu. Son esprit, en effet, était constamment au ciel et au tabernacle.

LA SCIENCE DE LA CROIX ET LA SCIENCE HUMAINE

Il prononça ses vœux perpétuels l'an 1123; ce fut pour lui l'occasion d'un renouvellement de ferveur incroyable. Le Saint s'attacha de plus en plus à la croix du Sauveur, supprima à son corps tout ce qui ne lui était pas indispensable pour se soutenir. La nuit, il prenait à peine quelques instants de repos et la terre était alors inondée du sang qui coulait des blessures creusées dans sa chair par les instruments de mortification. Les larmes qu'il répandait en abondance humectaient le sol qu'il avait choisi pour lieu de repos.

A chaque défaut, à chaque mauvais penchant, il opposait la croix de Jésus-Christ et des tortures volontaires, de sorte qu'il devint une parfaite image du Crucifié.

SACERDOCE — APOSTOLAT

Il étudia la théologie, l'Ecriture Sainte, la législation de l'Eglise ; mais il apprit encore davantage dans la méditation et la prière que dans tous les livres.

En 1125, Arthaud fut appelé au sacerdoce. Ce terrible fardeau l'effraya, et l'obéissance seule put le déterminer à l'accepter, mais, dès que ses supérieurs eurent parlé, il obéit sans faire d'objections et se prépara à correspondre à cette immense grâce. Il redoubla d'humilité et d'austérité. La cérémonie fut célébrée avec solennité. Ce même jour, on consacrait l'église du monastère. Deux prélats étaient présents : Humbald, de Lyon, et Humbert, de Genève. Ce dernier fut particulièrement frappé de la sainteté d'Arthaud, et il se lia d'amitié pour toujours avec le nouveau prêtre.

Désormais, la plus grande consolation d'Arthaud fut de célébrer les saints mystères. A ce moment solennel, ses larmes redoublaient avec sa ferveur, et souvent des rayons d'une lumière surnaturelle brillèrent sur son visage, en même temps qu'une joie toute sainte se peignait sur ses traits.

Le Saint ne désirait plus rien sur la terre, et il voulait absolument se cacher aux yeux des hommes, mais Dieu se plut à le faire connaître d'une manière merveilleuse. Toutes les populations du Bugey, averties, on ne sait comment, de la présence d'un saint à Portes, accoururent bientôt pour le contempler. Quand une difficulté surgissait, quand une maladie affligeait : « Allons au Saint, disait-on, il réparera tout par ses conseils et ses prières. »

Quand, au nom de l'obéissance, Arthaud apparaissait à la foule, il n'employait pas de grands discours pour toucher les cœurs, mais son humilité et son affabilité, en même temps que l'influence secrète de sa sainteté, renversaient tous les obstacles. Son arme principale était la prière.

Quand il priait, il suffisait de le voir pour se sentir raffermi dans le bien. Les personnes qui ne croyaient pas à la présence réelle de Jésus-Christ dans la Sainte Eucharistie, abjuraient leur erreur en voyant l'homme de Dieu, à genoux sur

les dalles du sanctuaire, les yeux fixés sur le tabernacle, s'entretenant avec Dieu comme un ami avec son ami. De sorte que, sans franchir les limites de son monastère, le saint religieux était devenu l'apôtre de tout le Bugey.

Dieu l'appela bientôt à une nouvelle mission; celle de fonder un monastère, qui devait être, pendant sept siècles, l'asile de la prière et une pépinière de saints.

FONDATION DU PRIEURÉ D'ARVIÈRES

Amédée III n'avait point oublié son ancien favori; d'accord avec Humbert, évêque de Genève, il confia à notre Saint la fondation d'une Chartreuse dans le Valromey. Humbert aplanit tous les obstacles; Arthaud fut nommé supérieur de la nouvelle colonie, et il partit à la tête de six religieux. Les moines s'arrêtèrent sur les propriétés du comte de Sothonod, dont Arthaud était l'unique héritier, et choisirent pour retraite un vallon sauvage et triste, nommé Cimetière. Aucune demeure n'était encore préparée pour les recevoir. Ils construisirent une chapelle et, autour, ils se bâtirent des cabanes étroites, basses, malaisées, tel fut le nouveau couvent. Quelle humilité! quelle pauvreté! Et, à une heure de là, s'élevait fièrement le château où le noble Arthaud avait reçu le jour. Mais l'amour de Dieu rend tous les sacrifices aimables.

Un jour, un incendie dévora toutes ces cellules de bois; il fallut songer à reconstruire.

L'évêque de Genève décida son saint ami à bâtir dans un lieu moins stérile et d'un abord plus facile. On choisit un plateau, situé au nord du mont Colombière. Le rocher qui domine ce plateau est taillé à pic et au bas coule le torrent d'Arvières. La Chartreuse nouvelle prit le nom du torrent.

Elle prospéra bientôt, car Dieu la combla de ses grâces, et les personnages les plus illustres la prirent sous leur protection.

Après quatre années de labeurs, les religieux prirent possession du nouveau couvent. La renommée de leurs vertus leur attira de nombreux compagnons. Arthaud, favorisé de Dieu, accomplissait des prodiges. Il lisait au fond des cœurs et discernait les motifs des œuvres, de sorte que, sous sa tutelle, les novices avançaient rapidement dans la perfection.

De longues années s'écoulèrent ainsi.

ÉPISCOPAT

A la mort de l'évêque de Belley, le peuple demanda pour pasteur le saint prieur d'Arvières. A cette nouvelle, Arthaud, effrayé, s'enfuit dans une grotte que l'on nomme encore « la Balme de saint Arthaud. » Trois jours durant, il y resta caché. Pendant ce temps, les religieux désolés le cherchaient partout. Enfin, une lumière surnaturelle les conduisit à la grotte, et Arthaud, malgré son grand âge, fut emmené à Belley, où on le reçut en triomphe.

Il y reçut la consécration des pontifes, et adorant la volonté de Dieu qui lui demandait ce sacrifice, il prit courageusement en main le gouvernement de son Eglise.

Pendant deux ans, il fut le modèle des évêques; il parcourut toutes les paroisses de son diocèse, ranimant partout la foi et la piété, apaisant les discordes, guérissant les malades, secourant les pauvres.

De retour à Belley, il y continuait ce même apostolat et distribuait chaque jour le pain de la parole divine qui nourrit les âmes et le pain matériel qui soutient les corps. Les pécheurs ne pouvaient résister à ses remontrances si paternelles. D'ailleurs, il multipliait ses austérités et ses prières pour leur obtenir des grâces de conversion.

Enfin, cédant à ses instances, le pape Clément III accepta sa démission et lui permit de retourner à sa chère solitude d'Arvières.

LA MORT

Saint Arthaudre prit, âgé de quatre-vingt-dix ans, les exercices religieux comme le plus humble des novices. D'ailleurs, même sur le trône épiscopal, il avait gardé de la règle cartusienne tout ce qui n'était pas incompatible avec sa charge. Pendant plusieurs années encore, jusqu'à l'âge de cent-cinq ans, Arthaud édifia les novices par son obéissance au nouveau supérieur, sa régularité, son humilité. Les personnages les plus célèbres affluèrent à Arvières, dans l'humble cellule du religieux, pour obtenir ses conseils. Ainsi l'homme de Dieu travaillait encore à la gloire du Maître.

Il voulut se préparer à la mort par un redoublement de ferveur. Son grand âge l'empêchait de célébrer la Sainte Messe, mais il communiait tous les jours avec une joie surnaturelle. Pendant qu'il était plongé dans l'action de grâces, il reçut la révélation de son heure dernière. Lorsque le moment fut venu, il réunit ses Frères autour de sa couche : « Mes enfants, leur dit-il, aimez-vous les uns les autres; que la charité soit le lien qui vous unisse tous ensemble, et tous ensemble à Jésus-Christ. » Puis il leur donna sa bénédiction et entonna un cantique d'allégresse. Quand il eut reçu les sacrements, il se fit déposer sur un lit de cendres. Il eut encore la force de se mettre à genoux, mais bientôt, ses Frères, voulant le relever, s'aperçurent qu'il était mort. C'était le 6 octobre 1206.

Il fut enseveli dans l'église du couvent; et ses miracles firent de son tombeau un centre de pèlerinage fréquenté. La révolution a détruit le monastère, mais les reliques de saint Arthaud, arrachés aux profanateurs, sont aujourd'hui le trésor de l'église paroissiale de Lochieu.

LA VÉNÉRABLE MARIE DE SALES CHAPPUIS

DE L'ORDRE DE LA VISITATION

16 juin 1793 — 7 octobre 1875.

La vénérable Marie de Sales Chappuis.

SOUS LA TERREUR

Marie-Thérèse Chappuis naquit en 1793 à Soyhières, ravissant petit bourg des Alpes Bernoises, sur la limite du Jura.

Son père, ancien garde suisse au service de Louis XVI, s'était établi hôtelier ou maître d'auberge dans son village natal. L'état d'hôtelier, dans ce pays de mœurs patriarcales, loin d'être une profession commune, était regardé comme une espèce de magistrature. M. Chappuis était d'ailleurs par fois obligé de remplir les fonctions de juge de sa commune. Il avait dans son auberge un local où il recevait gratuitement, pour l'amour de Dieu, les pauvres qui venaient demander un abri.

Le fait suivant témoigne de sa fidélité à observer les lois de l'Eglise. Un vendredi de l'année 1814, le roi de Prusse, de passage à Soyhières, se fit annoncer à l'hôtel Chappuis et le chef de cuisine de Sa Majesté exigeait un repas gras. Une alter-

cation assez vive s'engageait quand survint le roi. « Sire, dit M. Chappuis, je n'ai pas la permission de servir du gras à mes hôtes le vendredi, mais si Votre Majesté veut bien faire encore une petite demi-heure de marche, elle trouvera une très bonne auberge tenue par M. X***, qui a demandé et obtenu de son curé l'autorisation de préparer des aliments gras à ses hôtes les jours d'abstinence de l'Eglise. — Ah! monsieur Chappuis, reprend le roi, mais je serai enchanté de faire chez vous un dîner maigre, je n'en veux pas d'autre. »

Aux jours de la Terreur, M. Chappuis donna volontiers asile à des prêtres proscrits. C'est sans doute ce qui lui valut les bénédictions les plus abondantes du ciel, car, de ses onze enfants, six se firent religieux, les autres menèrent dans le monde une vie exemplaire.

Quand la petite Marie-Thérèse assista pour la première fois à la Sainte Messe, ce fut dans un obscur galetas, à minuit, environnée de mystère. Elle n'avait encore que quatre ans. Elle avait remarqué depuis quelques jours des allées et venues nocturnes, elle voulut savoir où sa mère se rendait ainsi pendant la nuit. « Si tu promets de n'en rien dire, on t'appellera ce soir à minuit », lui répondit Mme Chappuis. A l'heure dite, l'enfant était éveillée, et, passant dans une maison voisine qui appartenait aussi à ses parents, elle se vit transportée comme au sein d'un rêve devant un autel resplendissant de lumières, où officiait un prêtre revêtu des ornements sacerdotaux et qu'elle reconnut être son oncle; tout le monde à genoux priait. Au moment de l'Elévation, il y eut pour elle une vraie révélation : « Je compris tout, a-t-elle dit depuis; Dieu se découvrit à moi, je vis que c'était le sacrifice du Sauveur et j'en reçus une impression de lumières qui me sont toujours restées présentes. »

L'oncle prêtre, M. l'abbé Fleury, se chargea de son instruction religieuse et il s'acquitta de cette tâche avec un soin jaloux. « Je n'ai rien appris dans la suite en instruction religieuse que je n'eusse entendu au catéchisme de mon oncle », dira plus tard la Mère Marie de Sales.

A un caractère aimable et enjoué, Marie-Thérèse alliait un sérieux au-dessus de son âge. On pouvait lui confier les commissions les plus délicates.

On l'avait chargée de porter à des prêtres cachés dans une des fermes de la famille Chappuis des provisions qu'on leur apprêtait à la maison. Chemin faisant, elle voit venir à elle des gens à mine suspecte, qu'on lui a dit être des révolutionnaires. Sans se troubler, elle s'asseoit au bord du chemin sur son panier et fait semblant de cueillir les pâquerettes qui se trouvent sous sa main. La bande sinistre passe sans l'inquiéter. Ce jour-là, le dîner des prêtres proscrits fut un peu retardé, mais la petite messagère leur en donna l'explication et ils furent émerveillés de trouver une telle présence d'esprit chez une enfant de six ans.

La piété non moins précoce dont témoignait Marie-Thérèse poussa le cher oncle à lui faire faire plus tôt qu'il n'est d'usage sa Première Communion. Elle accomplit ce grand acte en 1802, au moment où, grâce au Concordat, les églises allaient se rouvrir et la religion s'affirmer au grand jour.

VOCATION — LA RÈGLE VIVANTE

Marie-Thérèse avait goûté de si douces joies au sein de sa famille, surtout elle s'était si tendrement affectionnée à l'un de ses frères, François, le plus rapproché d'elle par l'âge et le caractère, qu'une maladie de poitrine inclinait peu à peu vers la tombe, que tout éloignement des siens lui était extrêmement pénible. Mise en pension chez les Visitandines de Fribourg, elle n'y resta que trois ans et y fut presque toujours malade.

Le moment venu pour elle de suivre l'appel intérieur qui l'attirait vers le cloître, elle y répondit avec un grand courage. Mais à peine eut-elle franchi le seuil de la Visitation qu'elle se trouva saisie d'un invincible dégoût pour les pratiques religieuses; les lumières admirables qu'elle avait puisées jusque-là dans la prière lui firent soudain défaut; elle passa trois mois dans des tentations et des angoisses inexprimables. Enfin, n'en pouvant plus, elle parla de retourner dans sa famille.

Au foyer paternel, elle reçut un accueil plutôt froid; ses frères et ses sœurs blâmaient ses irrésolutions, son père et sa mère paraissaient contristés. Elle, toujours pieuse et unie à Dieu, vécut à l'écart dans la maison de son oncle, à proximité de ceux qu'elle aimait tant, mais sans plus prendre part aux petites fêtes de la famille et souffrant beaucoup de l'isolement. Les trois années qu'elle passa ainsi, de 1811 à 1814, furent pour elle le dur noviciat qui devait la préparer à la sainteté. Elle retrouva enfin la paix du cœur, lorsque, brisant avec le monde par un suprême effort, elle rentra de nouveau à la Visitation et eut dit : « C'est une affaire finie : je suis religieuse pour toujours! »

Elle prit l'habit le 4 juin 1815 et s'appela en religion Marie-Françoise de Sales : noms qui indiquaient à la fois sa dévotion à la Sainte Vierge et son filial amour envers saint François de Sales. Pendant le noviciat, son unique souci fut de s'assimiler le *Directoire* du saint Fondateur de la Visitation et de faire de ses enseignements la règle pratique de sa vie.

Ses supérieures la jugèrent capable, à vingt-quatre ans, d'exercer les fonctions de maîtresse des novices, d'abord à Metz, monastère en fondation, puis à Fribourg. Enfin, elle fut donnée comme supérieure au monastère de Troyes, où va s'écouler désormais la plus grande partie de sa vie.

Plus jeune que la plupart de ses subordonnées, sa petite taille, sa figure qui rappelait la candeur de l'adolescence la faisaient paraître plus jeune encore qu'elle ne l'était; elle en imposait néanmoins par toute sa conduite.

« Nous vîmes, disent les Sœurs de Troyes, ce que c'est qu'une religieuse. » Elle arrivait la première à tous les exercices, encore qu'elle fût souvent malade; au chœur, elle se tenait immobile, sans jamais chercher à s'appuyer, malgré de violents maux d'estomac qui devaient la contraindre de se courber en deux; elle suivait à la lettre les prescriptions de la règle, ne manquait à aucune des cérémonies; au réfectoire, il était impossible d'être plus régulière dans sa tenue, dans sa fidélité aux moindres observances de la table; à la récréation, personne n'était plus aimable, plus gai que la Mère Marie de Sales. A toutes ces qualités, à un jugement d'une sûreté rare, elle joignait une fermeté qui n'admettait aucune considération en dehors du devoir et de la règle.

Il n'en fallait pas tant pour amener les Sœurs à la plus rigoureuse observance, première condition de la ferveur. Ainsi, quand on vit la vénérable Mère arriver de Fribourg, ce couvent si bien organisé, sans autre chose que les vêtements qu'elle portait sur elle, on comprit ce que demande la pauvreté religieuse, et, à quelque temps de là, sur une simple réflexion de leur supérieure, les Sœurs déposèrent d'elles-mêmes entre ses mains tout objet qui leur semblait superflu, ne voulant plus

conserver dans leur cellule que ce qui est marqué par la règle.

« COUPER COURT » A L'AMOUR-PROPRE

La bonne Mère — c'est la coutume, à la Visitation, de désigner ainsi la supérieure — s'entendait à former des âmes fortes et généreuses. « Vous voulez être à Dieu? disait-elle aux Sœurs. Vous ne voulez donc plus être à vous? » Et sur l'assurance qu'on lui en donnait, elle se chargeait de démolir avec un à-propos et un coup de main remarquables l'édifice de la volonté et du jugement propre. Il fallait, comme elle disait, « couper court » à ses goûts et à ses répugnances.

Une jeune religieuse de beaucoup d'esprit et de goût s'était permis de formuler son sentiment sur une image de piété dont le dessin n'était pas irréprochable. La Mère en prit occasion pour l'humilier et la redresser. Elle lui dit : « Ma Sœur, comme votre talent ne doit pas être inférieur à votre goût, ayez la bonté de faire, avec la terre de notre jardin, une statue devant laquelle vous pourrez aller prier sans trouver à redire. » La Sœur obéit et réalisa une maquette informe; la Mère fit placer cette misérable statue dans l'escalier principal de la maison et enjoignit à la Sœur d'y aller prier trois ou quatre fois par jour, aux moments où la communauté passerait par là! Ce que la Sœur en ressentit de confusion ne peut se décrire; elle se promit bien à l'avenir d'être plus réservée et plus humble.

La Mère Marie de Sales agissait fortement, mais avec tant de douceur et de suavité, qu'à sa voix chacun se sentait encouragé et prêt à tous les dévouements. « Ne pas s'occuper de soi, mais être tout à Dieu et au prochain », telle était sa devise et le thème habituel de ses exhortations. Tel était aussi le programme de sa propre sainteté, et peu de saints furent autant que la vénérable Mère Chappuis au-dessus des jugements humains.

LA CLÔTURE AU PENSIONNAT DE TROYES

Avant l'arrivée de la Mère Marie de Sales, la clôture n'était qu'imparfaitement gardée au monastère de Troyes. Les gens de la ville le considéraient comme un pensionnat fort honorable sans doute, mais où chacun avait le droit de pénétrer. Les pensionnaires entraient et sortaient pour les congés, les visites aux parents; les parents eux-mêmes venaient voir comment leurs enfants étaient logées et servies.

La vénérable Mère, plus préoccupée de se conformer aux désirs de ses saints fondateurs que d'assurer à la maison de faciles ressources, prit dès le début sur ce point délicat une douce mais impitoyable décision. Elle mit le pensionnat sous le régime de la clôture, en ce sens que les élèves n'auraient d'autres sorties que celles des vacances, deux ou trois fois l'année, et ne recevraient plus de visites. Ce programme austère souleva beaucoup d'objections. L'évêque lui-même, si bon pour la supérieure, lui dit un jour :

— Ma bonne Mère, vous allez vous-même fermer pour toujours la porte aux pensionnaires : de quoi vivrez-vous?

— Monseigneur, lui répondit-elle, le bon Dieu saura bien qu'il nous faut du pain pour nourrir nos Sœurs.

Comme elle-même l'avait prévu, cette mesure que lui dictait son amour des saintes règles fut le signal du départ de presque toutes les pensionnaires; il en résulta pour la communauté une pénurie de ressources et un état de gêne qui se prolongèrent durant quatorze années. Mais la vénérable Mère avait mis sa confiance en Dieu et Dieu ne la laissa jamais manquer du nécessaire.

Plusieurs [illegible]nes venues pour lui parler de leur âme s'en retournèrent émerveillées des dons surnaturels que Dieu lui avait départis : ses conseils étaient empreints d'une sagesse et d'une lumière toutes célestes. Sa réputation de sainteté se répandit au loin : des ecclésiastiques, des hommes d'œuvres, venaient la consulter; Mgr des Hons lui témoignait la plus grande confiance et n'entreprenait rien d'important sans recourir à ses prières.

Ses éminentes qualités, bientôt connues, dissipèrent peu à peu, après la période de crise, les préventions que les modifications introduites dans la règle du pensionnat avaient suscitées. Un bon nombre de familles, sentant combien il faisait bon vivre sous l'égide maternelle de la Mère Marie de Sales, amenèrent leurs filles au couvent et la maison retrouva la vie et la prospérité d'autrefois. Le prestige de la vénérable Mère sur les pensionnaires était souverain. Ses exhortations étaient accueillies comme la parole de Dieu.

Elle inspirait par ses encouragements le goût des travaux sérieux, de ceux qui peuvent servir aux besoins du ménage, au soulagement des pauvres et à l'ornement des églises. Elle prisait peu les ouvrages d'amusement ou de pure fantaisie.

Sa pensée dans l'éducation était d'exercer les jeunes pensionnaires aux vertus qu'elles auraient à pratiquer plus tard et de régler leurs habitudes de piété sur ce qu'il leur serait loisible de faire dans le milieu où elles seraient appelées à vivre.

Une génération forte, solidement chrétienne, fidèle au devoir, sortit de ses mains et rendit hommage dans le monde aux vertus et au talent de celle qui avait présidé à sa formation.

OBLATS ET OBLATES

L'action de la bonne Mère, en dehors du monastère et du pensionnat, se manifestait autrement que par des correspondances ou des entretiens où brillait le don particulier de clairvoyance qu'elle semble avoir reçu de Dieu.

A différentes époques de sa vie, pendant l'espace de cinquante ans, elle avait prophétisé la création des Oblats de Saint-François de Sales. Elle affirma en 1863, au cours d'une maladie dangereuse, que ses jours étaient prolongés parce qu'elle avait à concourir à la fondation d'une œuvre de prêtres enrôlés sous la bannière de saint François de Sales.

Ses prédictions se vérifièrent : elle-même aida de tout son pouvoir à la fondation, assurant Mgr Ravinet, évêque de Troyes, que cette œuvre était voulue de Dieu, donnant ses soins à la fondation du collège qui allait en être le berceau, recrutant les premiers membres de l'Institut et leur certifiant les vues de la Providence à leur égard. Ils s'établirent en Congrégation cinq ans seulement avant la mort de la vénérable Mère. « Je puis mourir, maintenant qu'ils sont fondés », disait-elle.

Conformément à cette prédiction, les Oblats recevaient de Rome une approbation, deux mois à peine après que la bonne Mère eut rendu le dernier soupir.

Longtemps auparavant, dès 1858, du fond de son cloître elle avait aussi suscité et aidé la fondation d'une œuvre de jeunes ouvrières. Cinq cents jeunes filles se groupèrent autour de quelques directrices dévouées et reçurent, les unes, nourriture, logement et travail dans un ouvroir aménagé pour elles : c'étaient les *pensionnaires;* les autres, conseil,

protection et une bonne place dans une maison chrétienne : c'étaient les *patronnées*.

Quel que fut le zèle des pieuses personnes placées à la tête de l'œuvre, la bonne Mère comprit que sa fondation n'aurait de stabilité que si une communauté religieuse en prenait la charge. Mais à qui la confier? La Visitation est cloîtrée et les œuvres extérieures lui sont impossibles. Elle décida alors de créer un Institut nouveau, non cloîtré, une sorte de Tiers-Ordre différent de la Visitation par la règle extérieure, mais animé du même esprit, s'inspirant du même *Directoire spirituel*. Ainsi furent établies les Oblates de Saint-François de Sales. Leur but est l'instruction religieuse et la direction chrétienne de la jeunesse.

Nous ne pouvons, vu le cadre restreint de cette biographie, que mentionner cette fondation dont la Mère Marie de Sales fut le principal instrument. Qu'il suffise de dire qu'elle-même prépara les deux premières Oblates et qu'elle chargea du noviciat naissant l'assistante du noviciat de la Visitation, la Sœur Marie-Geneviève, personne très sainte et favorisée de vues surnaturelles.

LA MÈRE « DÉPOSÉE »

On appelle *Mère déposée* ou *Sœur déposée*, à la Visitation, les supérieures dont le mandat expire au bout des trois années fixées par les Constitutions. Pendant les quarante ans passés à Troyes, la bonne Mère fut alternativement supérieure et *déposée;* chaque fois qu'elle avait à se démettre de sa charge, le premier soin de la nouvelle supérieure était de confier à la chère *déposée* les fonctions de maîtresse des novices.

On y adjoignait une autre tâche, par exemple, on la donnait comme aide à la Sœur économe : la fermeté avec laquelle elle gouvernait n'avait d'égale que l'humble déférence avec laquelle elle savait se soumettre. Elle apportait à son emploi un soin et une perfection admirables. La cuisine, le jardin, la basse-cour, rien n'échappait à ses soins. Malgré sa faiblesse, on la voyait, disent les Sœurs, à la tête des besognes les plus laborieuses, comme celles de faner le foin, de ramasser les branches coupées, de récolter les haricots et les pommes de terre, de ramasser les fruits tombés, et de les porter, selon leur degré de maturité, au fruitier ou à la dépense; en tout cela elle agissait par esprit de foi, car elle regardait le bon ordre de la maison comme faisant partie du service de Dieu.

Sa générosité la portait à prendre toujours pour elle le travail le plus ardu. Quand venait la lessive, elle tirait le linge des cuviers, le portait aux laveuses et y employait toutes ses forces. Au soir de ces laborieuses journées, il fallait souvent l'aider à se mettre au lit, car ses bras et ses jambes lui refusaient tout service.

Sa simplicité en toutes circonstances, sa bonne humeur et son inépuisable charité rendaient heureuses et animaient ses compagnes de travail. Que de fois, par ses saintes paroles, elle les encourageait! Voici, par exemple, une de ses réflexions charmantes :

— Vous voyez souvent cuire des pois, dit-elle un jour aux Sœurs du ménage; avez-vous remarqué qu'à mesure que l'eau bout, ils viennent tous au dessus, les uns après les autres? Eh bien! la même chose se passe en nous. Quand l'amour de Dieu échauffe un cœur, il fait monter tous les défauts à la surface. Là, le bon Dieu nous les montre, puis il les ôte. C'est une grâce de voir ses défauts.....

Recueillons en terminant quelques traits épars de la biographie de la bonne Mère. On lui demandait un jour :

— Comment faites-vous pour maintenir vos filles dans cette sainte joie qui leur est si habituelle?

— Par l'observance de la règle, répondit-elle.

— Je vous comprends, ma Mère. Mais la pratique de la règle est de tous les jours. Il faut quelque chose qui soulève, qui encourage, qui renouvelle les bonnes résolutions. Faites-vous prêcher des retraites, des sermons extraordinaires?

— Rien de plus ni de moins que ce qui est prescrit par la règle, dit la Vénérable. Pour la ferveur, il faut du nouveau, mais du nouveau à la façon du ciel, du nouveau en Dieu; or, nous le trouvons toujours dans l'observance de la règle.

Préférer la règle à tout, telle fut, semble-t-il, la caractéristique de sa sainteté. Elle se montrait ponctuelle jusqu'à laisser une lettre à demi-formée quand la cloche l'appelait à un exercice. Elle poussait la mortification des sens jusqu'à ne point jeter les yeux au dehors quand elle était dans sa cellule de novice à Fribourg, et ne point regarder le magnifique paysage qui se déroulait au pied du monastère; elle se serait reproché de respirer le parfum d'une fleur, et néanmoins elle permettait qu'on laissât des œillets fleuris dans sa chambre quand elle était malade :

— C'est pour faire la règle, disait-elle. La règle commande de mettre des fleurs à l'infirmerie.

Dieu récompensa par des grâces de choix cette fidélité de tous les instants. Marie de Sales mérita de recevoir dans l'oraison les communications directes du Sauveur : on en a une preuve dans d'innombrables prédictions faites par elle et réalisées de point en point. Citons seulement ce fait, l'un des plus marquants de la vie de la bonne Mère.

En 1848, le gouvernement, pour occuper les ouvriers des ateliers nationaux, décréta de creuser le canal de la Haute-Seine. Ce canal devait passer au pied du mur de clôture de la Visitation et priver la communauté d'un terrain adjacent qui lui eût été très nécessaire. Au moins, l'on désirait relier la clôture à la partie de ce terrain séparée par le canal. Serait-ce par un tunnel au-dessous ou par une passerelle au-dessus? Des amis influents firent pour obtenir cette faveur les démarches voulues, et l'on permit le tunnel ou la passerelle, au gré de la bonne Mère. Quel ne fut pas l'étonnement des charitables entremetteurs de voir que la Vénérable n'agréait ni l'un ni l'autre de ces deux projets, assurant qu'ils n'étaient pas nécessaires. Quatre ans se passent, les travaux se poursuivent. On creuse à l'endroit du champ de la Visitation, il ne reste plus qu'à abattre le petit sentier qu'avaient laissé les ouvriers pour le déblayement des terres et à amener les eaux, quand tout à coup le plan du canal est modifié; les travaux entrepris au pied des murs du monastère sont arrêtés et le terrain rendu à la communauté.

Que de fois elle connut ainsi par une lumière surnaturelle des choses qu'elle ne pouvait savoir naturellement!

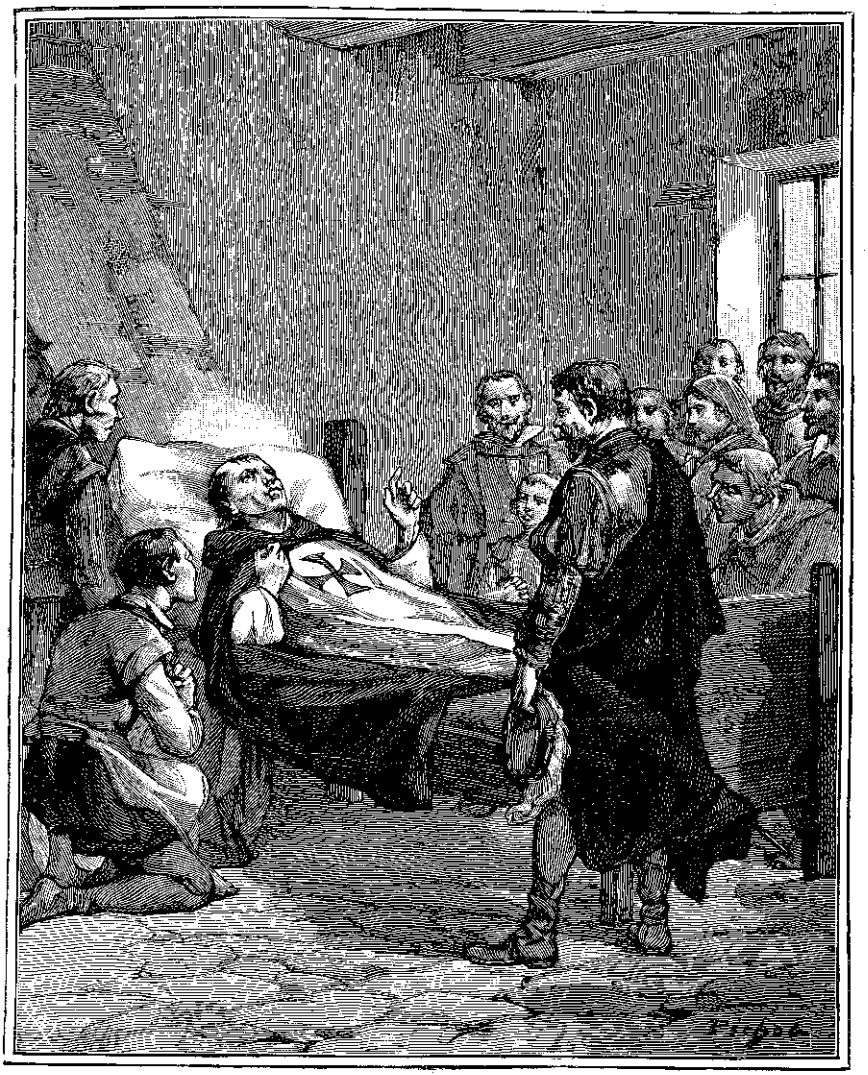
Elle jouissait surtout de ce don pour la conduite des âmes qui venaient lui demander conseil et direction; elle lisait dans les consciences et pénétrait quand il en était besoin le secret des cœurs.

La vénérable Mère Chappuis mourut à Troyes, le 7 octobre 1875, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

D'après la *Vie de la vénérée Mère Marie de Sales Chappuis*. Paris, 1886.

LE VENERABLE THOMAS DE LA VIERGE

TRINITAIRE DÉCHAUSSÉ (1587-1647)



De son lit de douleur, le vénérable Thomas de la Vierge exerce, pendant quarante ans, le plus fécond apostolat.

Le Vénérable Thomas de la Vierge est un des plus extraordinaires héros de la souffrance, une de ces âmes privilégiées que le Christ a marquées du sceau de ses plaies, auxquelles il semble avoir imposé tout entier le terrible et doux fardeau de la croix. Chaque siècle a vu de ces victimes volontaires, chargées de compenser par une somme inouïe de tortures, une somme plus forte encore de crimes et de forfaits humains.

Thomas de la Vierge naquit en Espagne, à Villeneuve-des-Enfants, territoire de Montiel, l'an 1587.

Dieu confia son berceau à la noble famille des Thomas où la sainteté était héréditaire. L'oncle paternel de saint Thomas de Villeneuve, le grand évêque de Valence, était le trisaïeul du père de notre Vénérable, Jean de Busto. Ses six enfants, fruits bénis de son union avec la noble Dona Maria Sanchez Mézia, moururent tous en odeur de sainteté; les trois filles se firent religieuses Franciscaines; Jean, l'ainé des garçons, fut ordonné prêtre et mérita dès cette vie le titre de Bienheureux : après sa mort son corps demeura exempt de corruption. Louis, le plus jeune, suivit notre Vénérable au couvent des Trinitaires; il y mourut, encore jeune, de la mort des saints et son frère, celui dont nous racontons la vie, reçut du ciel assurance de son salut.

JEUNESSE, VOCATION, NOVICIAT DE THOMAS

Au Baptême, notre héros avait reçu le nom de Rodrigue; il l'échangea à son entrée en religion contre celui de Thomas, en souvenir de son grand-oncle, saint Thomas de Villeneuve.

Son enfance se passa dans l'exercice de la prière, de la contemplation et de l'austérité. Dès lors aussi, Dieu qui mesure le vent à ses brebis, commença à lui faire entendre obscurément que la voie d'un angoissant calvaire serait la sienne. En effet, l'intelligence lente, l'esprit obtus du pauvre petit ne lui permirent point, malgré son application, de faire aucun progrès dans les études. C'était de la paresse, opinaient ses parents, et ils ne lui épargnaient ni sévérités ni brusqueries. Humblement, l'écolier les acceptait, promettait de faire mieux et ne réussissait pas davantage.

Mais Dieu, pour récompenser sa patience, le faisait progresser merveilleusement dans la science des saints et l'appelait à son service. A dix-neuf ans, le mépris du monde et l'amour divin qui l'embrasait le firent se présenter au couvent que les religieux Trinitaires déchaussés venaient d'élever à Villeneuve. Le bienheureux Jean-Baptiste de la Conception en avait alors la direction. Ce grand religieux prévoyait l'éclat dont le nouveau sujet auréolerait bientôt son Ordre, il le reçut, lui donna l'habit le 29 avril 1606 et, le lendemain, l'emmena avec lui à Madrid.

Thomas, sous un tel maître de novices, fit de rapides progrès. L'exacte observance des moindres détails de la règle, ce martyre journalier du religieux, faisait ses délices. Ses vertus, les grâces dont le ciel favorisait dès lors ses oraisons, lui acquirent bientôt la réputation d'un saint. « J'ai eu sous ma direction, disait en parlant de lui le bienheureux Jean-Baptiste, un sujet auquel, durant tout le noviciat, on ne donna d'autre nom que celui de *Frère qui ne parle pas*. Il m'a dit à moi des choses si hautes avec des expressions si exactes, qu'à mon avis seul le Ciel avait pu les lui enseigner, et cela sur la manière dont Dieu se communique à une âme, l'illumine et lui enseigne la vérité. »

Dieu, pendant que l'humble novice se privait ainsi de converser avec la créature, le formait lui-même et lui enseignait cet art de parler et cette sagesse surhumaine dont le Vénérable devait donner tant de preuves dans le cours de sa vie.

NOVICIAT DE LA DOULEUR

Au noviciat de la vie religieuse succéda pour Thomas celui de la douleur. On l'envoya au lendemain de sa profession fonder avec quelques autres religieux le couvent de Cordoue. Les saints exemples du profès de vingt ans contribuèrent puissamment à implanter la vie religieuse dans la nouvelle maison.

Les extases et les ravissements dont il avait déjà joui à Madrid y devinrent presque continuels et l'humble Frère n'arrivait pas toujours à cacher aux autres religieux les effets extraordinaires de l'amour divin en lui. Un soir, la communauté se trouvait à l'église pour l'oraison mentale et Thomas abandonnait son âme aux saintes voluptés dont l'inondait la présence du divin Maître, quand soudain il se sent comme frappé au cœur d'un trait enflammé, et la violence avec laquelle son sang se précipite vers le centre de la vie est telle qu'il croit mourir dans cet accès d'amour. Il veut cacher ce doux martyre et comprimer ces enivrantes ardeurs dans son âme. Mais sous l'effort inouï qu'il fait pour se contenir, cinq veines se rompent dans sa poitrine, des flots de sang s'échappent de ses narines et de sa bouche, et une fièvre ardente le saisit pour ne plus le quitter.

La voie d'irréductibles souffrances lui était ouverte : il ne devait plus l'abandonner. On l'envoie se rétablir au couvent de Villeneuve, puis à celui de Solane, mais ni les soins assidus de ses parents, ni la douceur du climat natal, ni la paisible solitude de Solane ne peuvent enrayer les progrès du mal..... Et, pendant que son état physique devient lamentable, son âme se dégage de plus en plus, monte et fleurit sous les caresses de Dieu.

SACRIFICATEUR ET VICTIME — A MADRID

Au milieu de ses souffrances, un ordre formel de ses supérieurs lui fit accepter le sacerdoce. Le pauvre religieux savait à peine assez de latin pour comprendre le missel et le bréviaire et pourtant, à l'examen qu'il passa devant l'évêque de Concha, il parla si bien et traita avec tant de profondeur les matières de théologie mystique que ses examinateurs en demeurèrent émerveillés. Les émotions saintes de ses prémisses sacerdotales épuisèrent le malade. Don Pedro Georgio, l'oracle de la médecine d'alors, le déclara incurable et les hommes de l'art l'abandonnèrent.

Il restait au pauvre religieux la perspective d'un long et cruel martyre qui devait durer trente-cinq ans. Vers 1612, ses supérieurs l'envoyèrent à Madrid où il demeura jusqu'à sa mort.

Un an et demi, le serviteur de Dieu put se traîner encore appuyé sur un bâton et donner à la communauté le spectacle d'une parfaite observance de la règle. Brûlé de fièvre et tout cassé, on le voyait remplir dans le couvent les plus humbles fonctions, dire sa Messe, visiter les malades que sa douceur, son affabilité, l'exemple surtout de son héroïque patience aidaient à supporter leurs maux.

Le moment arriva où ses tourments devinrent intolérables. Il dut s'aliter, et, dès lors, les maux ne lui laissèrent plus un instant de repos. Sa cellule, dont il ne devait plus jamais sortir, mesurait douze pieds au carré. Exposée de deux côtés au soleil, traversée par la cheminée de la cuisine il y souffrait en été les angoisses d'une fournaise ardente. Ajoutons à cela les ardeurs d'une fièvre que les médecins déclarèrent n'être point de la terre et nous comprendrons que le serviteur de Dieu put comparer l'intensité de ses douleurs aux flammes du Purgatoire.

Chaque jour la source de son glorieux mal, l'amour divin, s'élargissait, et ses souffrances croissaient d'autant. L'ardeur de cet incendie céleste s'extériorisait parfois en mouvements si impétueux que le manque d'haleine faillit suffoquer le malade. Leur violence tirait à flots le sang des veines brisées de sa poitrine, il s'accumulait dans la gorge et lui causait d'atroces douleurs. Des plaies cancéreuses s'ouvrirent dans l'œsophage, sa langue se gonfla et se gerça en fentes larges et profondes. Peu à peu, tout son corps se couvrit d'abcès et de tumeurs qui s'envenimèrent à la longue, la gangrène s'y mit, les chairs gâtées tombèrent par lambeaux et la putréfaction engendra des vers. Ils se multipliaient d'une manière effroyable et le rongeaient vivant. Le chirurgien voulait parfois le délivrer de ces hôtes incommodes. « Oh! disait-il alors, laissez-les donc en paix, mon frère, vous ne savez le bien qu'ils me font. »

Et, en effet, pendant que son corps saignait, son âme surabondait de plus ineffables joies. Sa cel-

lule se transformait en paradis. Le Pape, ému d'apprendre que tant de maux accablaient une seule personne, avait permis pour la consolation du malade de dresser un autel près de son grabat, d'y conserver les saintes espèces et même de découvrir le saint ciboire le matin, l'après-midi et toute la journée aux principales solennités.

Dans les rares circonstances où ses infirmités lui laissaient un moment de répit, Thomas y célébrait la Messe, les autres jours un Père venait la dire et le communiait. Alors il oubliait ses maux, son visage projetait de lumineux rayons et ses mains devenaient transparentes comme un pur cristal. Ses actions de grâce se transformaient en extases; la Mère du Sauveur lui apparaissait entourée de ses anges et l'humble réduit se remplissait de merveilleux concerts que l'on entendait parfois même hors du couvent. Souvent en ces moments, le procès de béatification en fait foi, on le surprenait élevé à plusieurs pieds de terre.

TERRIBLE OPÉRATION

La fièvre cependant ne quittait pas le malade et la gangrène fit de tels ravages dans son corps qu'il fallut cautériser bientôt toutes les plaies. En ce temps-là, on ne connaissait ni le sommeil artificiel ni les autres moyens de produire l'anesthésie, et le chirurgien pour opérer plus à son aise prétendait lier le patient sur son lit; bien plus, il avait requis des aides pour maintenir le malade et empêcher tout mouvement préjudiciable. Tant de précautions firent sourire le serviteur de Dieu. « C'est peine inutile, commencez, dit-il, je me tiendrai parfaitement tranquille ». Et le supplice commença.

Il fallut plusieurs heures pour brûler peu à peu les chairs gâtées. Lorsque le praticien, pâle et tremblant, hésitait devant tant de souffrances et une si héroïque patience, un sourire et un mot d'encouragement du malade le rappelaient à son devoir.

L'opération achevée, le corps entier était à vif et par endroits laissait voir les os, et pourtant aucun gémissement, aucun mouvement n'avaient échappé au malade.

Des névralgies atroces lui martelaient la tête. Ses dents se gâtèrent, il fallut les lui arracher toutes. Plus dévoué qu'habile, le dentiste y déploya tant de force qu'il lui brisa les mâchoires, en arracha une moitié avec les racines d'une dent molaire, et ne parvint pas à troubler la sérénité du patient.

Pour que rien ne manquât à l'horrible agonie de trente-quatre ans, des infirmiers négligents se trompaient de potions, lui donnaient à boire une eau corrompue, et il avait encore à supporter les murmures de religieux moins fervents et les reproches immérités d'un de ses supérieurs.

Mais ni les tortures physiques, ni les terribles peines d'esprit, ni même les abandons momentanés du divin Maître ne parvinrent à triompher de l'invincible patience du Vénérable. Jamais, au dire de ses infirmiers, ni le jour ni la nuit, les douleurs ne lui arrachèrent un soupir, et la sérénité de son visage semblait réaliser en lui le mot du Psalmiste. « La mesure de mes souffrances est devenue la mesure de mes joies. » (Ps. 97.)

CELLULE EMBAUMÉE

Dieu cependant destinait Thomas de la Vierge au plus fécond apostolat et multipliait les merveilles autour de son lit d'agonie. L'horreur de si effrayantes blessures, l'infection qui devait nécessairement s'exhaler de toute cette corruption aurait dû arrêter l'élan des âmes. Il n'en fut rien : ces plaies elles-mêmes vont servir à les attirer, à les retenir sous la direction de l'homme de Dieu dans le chemin du ciel.

De cette âme dont l'angélique pureté avait reçu du ciel la vertu de rendre chastes les âmes de ceux qui l'approchaient, de ce corps virginal, vase comblé des dons de Dieu, s'exhalaient de délicats aromes. Ses plaies surtout embaumaient d'une suave odeur de paradis tous ceux qui l'approchaient. C'était une senteur exquise et douce que nul parfum terrestre n'eût suffi à expliquer. Le couvent entier en était pénétré et du jardin même on en pouvait jouir. Elle imprégnait si profondément le linge et les vêtements dont se servait le malade que nul effort humain ne pouvait la faire disparaître. Ce constant miracle, les témoins les plus graves l'attestèrent solennellement, et il dura longtemps encore après la mort du Vénérable.

DIEU MANIFESTE LA SAINTETÉ DE SON SERVITEUR

Bientôt la renommée de tant de vertus, les dons admirables que Dieu prodiguait à l'humble Trinitaire firent affluer les foules. Par obéissance, sa cellule leur était ouverte et elle ne désemplissait pas. Les plaies de sa bouche lui faisaient de la parole une torture et cependant les visites se prolongeaient parfois pendant sept heures de suite. Il éprouvait alors, avouait-il à son confesseur, des souffrances mortelles. Sa voix s'éteignait et son état de fatigue ne lui permettait plus à la fin d'ouvrir les lèvres.

Toutes les conditions, tous les âges se pressaient autour de son lit de douleur. Les cardinaux, les princes, les Papes eux-mêmes se recommandaient à ses prières. C'est que, en retour du complet abandon qu'il avait fait de sa volonté propre entre les mains de Dieu, le Seigneur semblait lutter de générosité avec son serviteur et faisait en tout et ponctuellement ce qu'il lui demandait. Donnons un rapide regard à ces grâces de splendeur dont il plut au Très-Haut de le couronner.

LES DONS DE DIEU

Dès son enfance, la méditation continuelle de la vie et de la passion du Sauveur avaient formé le serviteur de Dieu à l'oraison et à une contemplation dans laquelle il voyait comme dans un merveilleux miroir le présent, le passé et l'avenir. Il lisait dans le fond des consciences et en découvrait les péchés les plus secrets, les pensées les plus intimes et jusqu'aux penchants naturels, et l'on ne peut dire les fruits qui en résultaient pour le bien des âmes. Sa cellule se transformait en un champ d'apostolat aussi étendu que fécond, où toutes les langueurs, celles de l'âme comme celles du corps trouvaient remède et guérison.

Un chevalier vint un jour recommander une de ses parentes malades aux prières du Vénérable..... « Mon frère, lui répondit le Père, la maladie de cette personne est toute physique, elle en guérira; mais la vôtre est autrement dangereuse, car elle affecte votre âme », et un à un, il lui révèle ses péchés dans les moindres détails. Le coupable en fut si troublé qu'il tomba à genoux, se confessa et sortit repentant et converti.

Un travail urgent conduisit auprès du Vénérable un serrurier peu régulier de vie; le Père l'arrêta au milieu de son travail, lui révéla ses égarements, lui fit toucher du doigt la difformité de sa vie et gagna pour toujours son âme à Dieu.

L'amour des grandeurs s'était emparé du cœur d'un religieux. Il se savait doué de grandes qualités et désirait devenir évêque. Mais il s'était bien gardé de révéler à qui que ce fût ses pensées intimes. Un jour, une circonstance imprévue l'amène auprès du vénérable malade. « Venez, venez, lui dit celui-ci et un sourire malin se dessine sur ses lèvres, sachez, mon Frère, que les vrais évêques sont ceux qui vont en paradis; rejetez de votre esprit ces désirs de grandeurs, elles ne sont pas faites pour vous, remplacez-les plutôt par l'amour de Dieu..... »

Il suffisait au saint religieux de s'entretenir en esprit avec une personne absente, pour que celle-ci le comprit immédiatement. Son supérieur voulait-il lui intimer un ordre, sans sortir de sa chambre il le formulait en esprit et aussitôt Thomas de la Vierge connaissait ce que l'on attendait de lui. Un chevalier de Saint-Jean de Jérusalem traita longtemps ses affaires de conscience avec le Vénérable sans être jamais entré pour cela dans sa chambre. Il lui exposait, par la seule pensée, ses difficultés, et en recevait immédiatement la solution sans communications visibles. On était d'ailleurs si persuadé que rien n'échappait au serviteur de Dieu, qu'on avait toujours grand soin de se confesser avant de l'aborder.

L'avenir lui-même était sans mystères pour le saint malade et les choses qui se passaient dans les lieux les plus éloignés lui étaient aussi présentes que si elles s'étaient accomplies devant ses yeux. Une personne très noble était venue lui faire ses adieux avant de partir pour un long voyage. « Laissez ces projets, mon frère, lui dit l'homme de Dieu, vous avez à préparer un voyage bien plus important. Ne perdez pas un moment du temps qui vous reste. » Le visiteur comprit, mais, en pleine santé, il ne pouvait croire à une mort imminente et il répondit qu'il devait de toute nécessité entreprendre ce voyage. « Je vous annonce, lui dit le saint religieux, que demain à 3 heures de l'après-midi, non seulement vous serez mort, mais enterré. » Le soir même, une mort accidentelle surprit l'incrédule au milieu de ses préparatifs de voyage et le lendemain matin il était enseveli..... Il prédit de même à Don Ferdinand Finochi qu'il mourrait dans l'année, au comte de Bénévent qu'il n'avait plus que trois ans à vivre. Les malades auxquels il promettait la convalescence étaient assurés de guérir, mais s'il annonçait qu'ils mourraient sous peu, ses prédictions n'étaient jamais en défaut.

Comme il semblait par ses prédictions que Dieu lui eût fait part de son omniscience, il semblait aussi par ses miracles que le Seigneur avait voulu partager avec son serviteur sa toute-puissance. Thomas enchaînait la mort et par trois fois lui arracha ses victimes. Don Juan de Montalvo lui devait sa résurrection après avoir succombé à une grave maladie. Don François Gonzalez était abandonné par les médecins lorsque le serviteur de Dieu lui fit parvenir un peu d'eau bénite et la moitié d'un pain, en l'assurant qu'il ne mourrait pas de cette maladie, et cinq jours après il se trouva complètement guéri. D'ailleurs, tout ce qui avait appartenu au malade devenait le moyen des plus grands prodiges.

Mais un miracle continuel, c'était la science merveilleuse dont fit preuve le simple religieux, incapable par lui-même de toute étude sérieuse. Don Viedma, évêque d'Almeria, aimait à proclamer que le Père Thomas seul savait la théologie et que les professeurs des Universités feraient bien de venir s'instruire près de l'homme de Dieu. D'ailleurs, les maîtres les plus illustres, les évêques, les nonces, les cardinaux même venaient lui exposer leurs difficultés. Thomas donnait à chacun la solution voulue, citant souvent à l'appui de son sentiment des sentences empruntées à saint Augustin, à saint Thomas ou à d'autres docteurs de l'Eglise.

Cette science infuse s'étendait à toutes les branches du savoir humain, à la théologie scolastique, morale et mystique, à la philosophie, aux mathématiques, à l'astronomie, aux arts libéraux, en un mot elle était universelle.

Et pourtant, à l'entendre, Thomas était toujours le pauvre ignorant d'autrefois et il ne se gouvernait que d'après le conseil d'autrui. Il avait soif de l'oubli des hommes et n'avait qu'une chose en vue : se préparer par une vie toujours plus embaumée d'humilité, de pureté, d'inébranlable patience, de généreuse charité, au grand jour de l'éternité.

MORT DU VÉNÉRABLE

La dernière heure du Vénérable approchait. Sa vie, n'avait été qu'un acte continuel d'amour de Dieu et des âmes, elle s'absorbait de plus en plus en Celui qui plus que jamais, par une surabondance d'enivrantes délices, réjouissait ses douleurs.

Entre autres faveurs célestes, la sainte obéissance avait arraché à l'humble religieux le secret de son élévation au troisième ciel, et il en était revenu avec la quasi-certitude de son salut. On comprendra dès lors avec quelle sainte allégresse il apprit le 17 septembre 1647, en une vision de son oncle saint Thomas de Villeneuve, le moment exact de sa délivrance. Bientôt, en effet, une effrayante recrudescence de son mal le conduisit à toute extrémité. Le dimanche 6 octobre il demanda et reçut l'Extrême-Onction, puis fit ses adieux à ses frères, leur annonçant joyeusement qu'il vivait son dernier jour. Le lendemain, en effet, à 9 heures du matin, l'incomparable martyr quittait son lit d'angoisses pour l'éternelle félicité.

Les merveilles se multiplièrent après son trépas. Les enquêtes les plus minutieuses en prouvèrent l'existence. Espérons que l'Eglise statuera bientôt sur leur authenticité et, par la béatification du grand amant de la croix, redira une fois de plus avec la liturgie romaine que les épines servent de préférence à tresser les couronnes de gloire. *Spina est triumphis aptior.*

SOURCES CONSULTÉES

Vie du vénérable Thomas de la Vierge, écrite en espagnol par le P. Eusèbe du Saint-Sacrement, trinitaire déchaussé.

SAINTE BRIGITTE, VEUVE

Fête le 8 octobre.

Sainte Brigitte écrit ses révélations. — Elle sert ses douze pauvres.

SES ANCÊTRES — SON ENFANCE

Sainte Brigitte naquit au commencement du XIVe siècle, vers l'an 1302, non loin d'Upsal, alors capitale de la Suède. Sa famille, issue des anciens roi du pays, unissait à la noblesse du sang la noblesse de la vertu. La piété y était héréditaire; car l'aïeul, le bisaïeul et le trisaïeul du père de notre Sainte firent le pèlerinage de Jérusalem et des autres lieux sanctifiés par la présence de Notre-Seigneur. Les parents de Brigitte, le prince Birger et la princesse Ingerburge, étaient dignes de leurs ancêtres; chaque vendredi ils se confessaient et communiaient; leur bonheur était de s'occuper à faire construire des églises et des monastères où Dieu devait être servi et honoré.

Le ciel les combla de bénédictions en leur donnant sept enfants qui furent des modèles de vertu. Brigitte fut la dernière.

Avant sa naissance, sa mère ayant fait naufrage sur les côtes de Suède, fut sauvée par elle; car la nuit même qui suivit ce danger, un ange lui dit : « C'est en considération de l'enfant que vous avez été arrachée à la mort; ayez soin de la nourrir dans l'amour de Dieu et chérissez-la comme un présent singulier que le ciel vous a fait. »

La naissance de cette enfant privilégiée fut révélée à un saint prêtre, curé de sa paroisse. Cet homme de Dieu se trouvait en oraison dans une église voisine du palais; tout à coup, au milieu de sa prière, la Sainte Vierge lui apparut, assise sur une nuée lumineuse et lui dit : « Il est née à Birger une fille dont la voix sera entendue dans tout le monde. »

Cependant, la prédiction ne devait pas s'appliquer aux premières années de Brigitte, car elle demeura muette trois ans; mais ce temps écoulé, elle commença à parler, non comme les enfants qui ne savent que bégayer, mais avec la facilité d'une grande personne; la puissance divine révé-

lait ainsi son action sur celle qui devait être la merveille de son siècle.

PREMIÈRES APPARITIONS

Un matin, Brigitte, âgée de sept ans, aperçut un autel en face de son lit; sur cet autel, une dame, tenant dans sa main une couronne, disait à l'enfant:

« Viens, Brigitte.

L'enfant se leva aussitôt et courut à l'autel.

« Veux-tu, ma fille, cette couronne?

— Volontiers, madame, » répondit l'enfant; et aussitôt la Très Sainte Vierge, car c'était elle, plaça sur la tête de Brigitte une couronne apportée du ciel, symbole des vertus dont elle devait bientôt donner l'exemple au monde.

A peine âgée de dix ans, on la voyait uniquement occupée du désir d'obéir à Dieu et à son Eglise; dès ce moment, on la considérait comme un modèle de modestie et de candeur, d'humilité et d'obéissance.

Pendant la journée, elle s'occupait à faire des broderies d'or et de soie. Mais son attention à la présence de Dieu la distrayait souvent de ce travail. Dieu y suppléait : bien des fois on aperçut auprès d'elle une jeune fille d'une beauté extraordinaire qui l'aidait. Un jour, sa tante fut témoin de cette merveille; elle prit l'ouvrage que Brigitte faisait alors, et le conserva comme une précieuse relique.

Ayant entendu raconter la passion du Sauveur, elle en fut touchée jusqu'aux larmes. La nuit suivante, elle vit le divin Maître dans l'état où il était à l'heure du crucifiement.

« Regarde, ma fille, lui disait Notre-Seigneur, de quelle manière j'ai été traité!

— Et qui donc vous a blessé de ces plaies?

— Ceux qui me méprisent ou qui demeurent insensibles à mon amour. »

A partir de ce moment, la seule pensée des mystères de la Passion faisait toujours couler ses larmes.

Quelque temps après, pendant que ses compagnes dormaient, elle quitta son lit et vint s'agenouiller aux pieds du crucifix suspendu à la muraille. Une de ses tantes, chargée de son éducation depuis la mort de sa mère, entra dans sa chambre; la trouvant levée et à genoux, elle la gronda et voulut même la punir, croyant qu'elle obéissait à un caprice d'enfant; mais les verges se rompirent entre ses mains. Cette dame, ne pouvant s'expliquer un fait si surprenant:

« Pourquoi agissez-vous ainsi? lui dit-elle.

— Je me suis levée, répondit l'enfant, pour louer celui qui m'assiste toujours.

— Qui est-il?

— C'est le crucifix, dit Brigitte, que j'ai vu dernièrement. »

La tante, étonnée et ravie à la fois de ce qu'elle venait d'apprendre, remercia le ciel du trésor qu'il lui avait confié.

LE DIABLE PRIS DANS SES PIÈGES

Témoin de ces faits surnaturels, furieux de voir une si jeune fille marcher rapidement vers les sommets de la perfection, le démon lui apparut sous une forme horrible pendant qu'elle jouait.

L'enfant, épouvantée, accourut près de son protecteur ordinaire, le crucifix de sa chambre; le diable l'y suivit; mais ce fut pour reconnaître la puissance divine, il dut s'écrier :

« Je ne puis rien si le Crucifié ne le permet. »

Brigitte, consolée par ces paroles, accourut près de sa tante pour lui découvrir ce qu'elle avait vu et entendu, celle-ci l'encouragea :

« Ne vous effrayez pas, ma fille, lui dit-elle, la persécution est le sceau de la vertu; Dieu ne couronne au ciel que ceux qui ont combattu, et la victoire appartient toujours aux âmes de bonne volonté, car Notre-Seigneur ne permet pas au démon de nous tenter au delà de nos forces.

SON MARIAGE — SES ENFANTS

Brigitte arriva ainsi à l'époque de son mariage. Toute jeune encore, elle avait été fiancée, par l'ordre de son père, au prince Ulphon, gouverneur de Néricie.

La jeune fille eût bien désiré passer sa vie dans le saint état de la virginité, mais telle n'avait point été la volonté de Dieu, manifestée par les circonstances de sa jeunesse. Modèle jusqu'alors de la jeune fille par son amour de la croix et sa tendresse pour la Très Sainte Vierge, par son détachement du monde et de ses vanités et par sa fuite des plaisirs dangereux, Brigitte devait encore offrir un modèle parfait à la vie conjugale. Pendant une année, à l'exemple du jeune Tobie et de Sara, les deux fiancés se disposent par la prière et les œuvres saintes aux graves obligations du mariage. Dieu bénit cette union si saintement préparée en donnant à Brigitte huit enfants, quatre fils et quatre filles. Deux de ses fils s'envolèrent au ciel le lendemain de leur naissance; ce furent, sans doute, les ambassadeurs choisis pour plaider au ciel la cause de leurs parents et de leurs frères, car toute cette heureuse famille suivit les nobles chemins de la perfection chrétienne.

Ecoutons Brigitte, modèle des mères, traçant à l'un de ses fils la ligne qu'il doit suivre au milieu du monde.

« Mon fils, souvenez-vous en tout temps de la passion de Notre-Seigneur et recevez-le fréquemment dans la Sainte Communion. En quelque lieu que vous soyez, secourez le pauvre selon votre pouvoir. A l'ouvrier, payez de bon cœur son salaire et demeurez fidèle à Dieu et à votre prochain. Chaque matin, priez Dieu de diriger vos actions, et marquez votre poitrine du signe de la Croix. »

Si les mères parlaient toujours ce mâle langage à leurs fils, elles n'auraient pas à pleurer si souvent sur leurs égarements.

LA MAISON DE BRIGITTE

La maison de Brigitte était réglée; elle n'y recevait que ceux qui y apportaient l'édification et le salut. Sachant que l'oisiveté est la mère des vices, elle travaillait sans cesse pour les églises ou pour les pauvres, et sa sollicitude s'étendait à tous ceux qui vivaient sous sa direction.

« Après la lecture de la Bible, leur répétait-elle constamment, n'ayez rien de plus cher que la vie des saints; c'est à l'école de ces grandes âmes qu'on étudie l'héroïsme et qu'on apprend à le réaliser. »

« On entend dire souvent, ajoutait-elle : « les saints s'en vont », et après cet aveu navrant pour la foi, on poursuit sa route sans modifier sa vie. Non, non, il n'en peut être ainsi; il faut rappeler les saints. vivre de leur vie, nous former à leur école et devenir nous-mêmes des saints. »

Brigitte possédait dans son palais un petit oratoire où fréquemment elle se recueillait en présence de Dieu, examinant sa conscience,

pleurant ses fautes et se préparant à recevoir souvent son Dieu dans la Sainte Communion.

Quand son époux, le gouverneur Ulphon, était retenu par les affaires du pays, Brigitte, n'ayant à plaire qu'à Dieu seul, donnait, en dehors du travail et d'un court repos, tout son temps à la prière et à la pénitence. Souvent, son oraison du soir se prolongeait jusqu'au matin.

Elle s'abstenait des mets les plus délicats, sans que son mari ou ses convives pussent le remarquer.

Chaque jour elle recevait douze pauvres à sa table, et chaque jeudi elle leur lavait les pieds pour imiter l'humilité du Sauveur envers ses apôtres.

Fréquemment elle conduisait ses filles au chevet des malades, pansait les plaies en leur présence, leur montrant comment il faut servir les membres souffrants de Jésus-Christ.

Une si grande vertu ne pouvait demeurer longtemps ignorée; les saints sont habiles à cacher leurs mérites, mais le ciel, tôt ou tard, se plaît à les trahir, ne permettant pas que la lumière reste dans l'ombre.

A LA COUR

Le roi Magnus de Suède, ayant épousé Blanche, fille du comte de Namur, donna Brigitte pour gouvernante à la jeune reine. Notre Sainte, loin de trouver, dans la haute distinction dont elle est l'objet, un aliment à son orgueil, n'y voit qu'une charge nouvelle et de graves responsabilités. Aussi avec quelle ardeur elle travaillait et priait pour les jeunes époux! Aux bons exemples et aux leçons, elle joignait les conseils: et avec le secours d'en haut, elle put faire grand bien au roi et à la reine et à tout le royaume. Brigitte était heureuse, car les grandes âmes mettent leur bonheur à faire le bien; mais ce bonheur fut court. D'un caractère inconstant, le roi et la reine s'affranchirent bientôt de l'influence trop austère de la gouvernante pour suivre des conseils moins sages. Brigitte, sans crainte de perdre les faveurs royales, avertit courageusement; les avertissements n'étant pas écoutés, elle y joignit les reproches et bientôt les menaces..... elle annonça des calamités au nom du ciel.

Le roi accueillit les menaces par des sourires et ne s'arrêta pas sur la pente du crime; de temps à autre, il disait à Birger, fils de notre Sainte :

« Qu'est-ce que votre mère a rêvé cette nuit sur notre compte? »

Les prédictions de Brigitte n'étaient pas des rêves; le règne du roi fut rempli de troubles et de révolutions; les Etats se soulevèrent contre sa tyrannie; il périt misérablement ainsi que la reine après avoir été frappé des foudres de l'Eglise et renversé du trône. Le triomphe des méchants est court; il ne faut pas l'oublier de nos jours.

Brigitte avait quitté la cour depuis longtemps; et son mari n'avait pas tardé à la suivre dans sa retraite, car dans le commerce des méchants il y a tout à perdre et le mauvais exemple est surtout pernicieux quand il est donné par les grands.

Libres de leurs temps, Ulphon et Brigitte s'acheminent vers les principaux sanctuaires. Leur première visite fut pour le tombeau du saint roi martyr Olaüs à Tridosie, en Norvège; de là nos pieux pèlerins dirigèrent leurs pas vers le nord de l'Espagne pour y vénérer les reliques de l'apôtre saint Jacques.

GUÉRISON MIRACULEUSE

C'est au retour de ce long pèlerinage qu'Ulphon tomba gravement malade dans la ville d'Arras.

En quelques jours, il fut à toute extrémité. La Sainte, témoin des progrès du mal, et considérant la mort de son mari comme imminente, le prépara aux derniers sacrements et pria l'évêque de les lui conférer.

Quand tout espoir terrestre fut perdu, Brigitte, levant les yeux au ciel, s'adressa à saint Denis, le premier apôtre de la France, et lui demanda la guérison.

Saint Denis lui apparut, et lui révélant les grands desseins de Dieu sur elle :

« Je vous avertis, disait le saint, que Dieu veut se servir de vous pour sa gloire..... et pour que vous ne puissiez douter de la vérité de mes paroles, votre mari va recouvrer immédiatement la santé. »

Au même instant, le prince s'était trouvé guéri. Mais cette vie miraculeusement rendue, Ulphon ne voulut la recevoir de Dieu que pour la lui consacrer dans la vie religieuse. Il reprit donc immédiatement le chemin de la Suède, régla ses affaires temporelles, et quand il eut disposé de ses biens, il s'enferma dans la solitude pour y finir saintement ses jours.

Cet exemple d'un homme donnant à la perfection de l'état religieux la vie que le ciel lui a conservée, se retrouve fréquemment de nos jours, car, chaque année, les monastères s'enrichissent de ceux qui ont retrouvé la santé et la vie au pied des roches Massabielles et dans les eaux miraculeuses de Lourdes.

BRIGITTE PÉNITENTE

Brigitte, désormais maîtresse d'elle-même, réalisera la parole de saint Denis; elle donne ses biens à ses enfants et aux pauvres, et consacre tout son temps à la pénitence et à la méditation des souffrances du Sauveur. Elle voyait souvent le Cœur sacré et les cinq plaies rayonner.

Pendant les trente années qu'elle doit vivre encore, la *pénitente,* tel est le nom qu'elle veut porter désormais, n'aura plus qu'une pensée unique : souffrir, expier, être victime avec son Jésus crucifié. La réparation par la souffrance sera sa préoccupation constante.

Elle ne portera plus de linge que le voile de lin dont elle se couvre la tête et sous le manteau aimé de la pauvreté elle cachera les rudes cilices. Elle passera les jours et souvent les nuits en oraison, presque toujours à genoux; et quand la fatigue la contraindra à quelques heures de repos, ce sera sur le tapis étendu aux pieds de son lit.

On lui demanda un jour comment elle pouvait résister sans feu au froid extrême des contrées du Nord? « L'amour de Dieu qui brûle mon âme, répondit-elle simplement, me rend presque insensible aux rigueurs du climat. »

En dehors des jeûnes de l'Eglise, Brigitte jeûnait quatre fois la semaine et souvent au pain et à l'eau.

Chaque vendredi, en l'honneur des plaies du Sauveur, elle faisait couler sur son corps de la cire brûlante et aimait à ne goûter que des aliments amers, en souvenir du fiel présenté au Sauveur.

Le monde, dont une vie si austère condamnait les scandales, ne lui épargna pas les railleries....., la Sainte se contenta de répondre :

« J'ai commencé pour plaire à Dieu et les rail-

leries ne me feront point cesser.....; priez, afin que je persévère dans la voie que je me suis tracée. »

Sévère pour elle-même, la Sainte traitait les autres avec une merveilleuse douceur et avait pour les pauvres une tendre compassion; elle voulut, par amour pour leur état, se faire pauvre avec eux, et abandonnant à une personne étrangère le petit revenu qu'on lui envoyait, elle se condamna à lui demander, pour l'amour de Notre-Seigneur, le pain de chaque jour.

Dans ses nombreux pèlerinages, elle était ravie de pouvoir manger avec les pauvres; elle mendiait avec eux, et le pain qu'elle recevait ainsi, elle le baisait avec respect comme le pain de Dieu, le préférant aux mets les plus délicats.

Brigitte avait été ainsi préparée aux desseins de Dieu sur elle.

Notre-Seigneur les lui fit connaître :

« Je suis votre Maître et votre Dieu, lui dit-il; je me servirai de vous comme d'un canal pour faire connaître aux hommes les secrets qu'ils ignorent. Vous travaillerez au salut de plusieurs. »

Ce fut le commencement de ses révélations et de sa vie apostolique.

« Les révélations de sainte Brigitte, nous dit Benoît XV, ne méritent pas sans doute la même foi que les vérités de la religion; cependant on serait fort imprudent si on les rejetait, car elles reposent sur des motifs suffisants pour qu'on les croie pieusement. L'avenir le prouvera, car Brigitte sera manifestement l'instrument du ciel et travaillera efficacement au salut des âmes par ses paroles, par ses prières, ses exemples et aussi par les lettres qu'elle écrira aux grands de la terre.»

Son amour pour la passion du Sauveur et pour la Très Sainte Vierge donna naissance à une double Congrégation d'hommes et de femmes dont le but est l'étude des mystères de la Passion et la diffusion du culte de la Très Sainte Vierge. Après avoir établi cette double famille qui devait poursuivre en Suède l'œuvre commencée, Brigitte, par l'ordre de Dieu, se rendit à Rome. Pendant son séjour au tombeau des apôtres, elle continua sa vie pénitente et répandit partout le parfum de ses vertus. Notre-Seigneur daigna la visiter plusieurs fois et lui révéler bien des faits relatifs à sa Passion, à la vie de la Sainte Vierge et aussi des choses spéciales au gouvernement de l'Eglise. C'est ainsi qu'elle fut chargée de porter à plusieurs papes les ordres du ciel. Le Seigneur voulut qu'avant de quitter la terre, elle vénérât la montagne du Calvaire et tous les endroits sanctifiés par sa présence et par l'effusion de son Sang; elle obéit à cet ordre, et c'est en se rendant en Terre Sainte qu'elle prédit des châtiments aux insulaires de Chypre s'ils ne faisaient pénitence; de Jérusalem, elle leur rappela à nouveau les menaces du ciel, et écrivit en même temps aux Grecs pour leur annoncer les malheurs qui les attendaient pour s'être séparés de l'Eglise de Rome. Pendant son séjour en Palestine, la Sainte fut attaquée d'une fièvre qui lui causa de grandes douleurs; c'était le commencement de la maladie destinée à briser ses liens terrestres et à la réunir à son Créateur.

Elle reprit bientôt le chemin de Rome où elle reçut, pour la dernière fois en ce monde, la visite de son divin Maître. Le Sauveur lui révéla l'heure de sa mort; il lui prescrivit, en outre, de se faire ensevelir avec l'habit religieux des filles qu'elle avait fondées. La Sainte fit connaître les ordres du Sauveur, puis se prépara à l'arrivée de l'Epoux. Quand elle sentit arriver l'heure bénie, elle reçut les sacrements, adora Notre-Seigneur, présent dans sa chambre, prononçant avec amour les paroles de Jésus mourant: « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. »

Elle s'envola vers le ciel le 23 juillet 1873; elle était âgée de 71 ans. Sa fête est fixée au 8 octobre.

Son corps fut enterré à Rome dans l'église des religieuses de Sainte-Claire, du monastère de Saint-Laurent *in Panisperna,* sur le Viminal; un an après, il fut transporté en Suède au couvent du Saint-Sauveur de Wadstena qu'elle avait fondé. En 1892, tandis qu'on réparait l'église de Saint-Laurent *in Panisperna* en l'honneur du jubilé épiscopal de Léon XIII, on mit à découvert l'ancien tombeau qui avait renfermé les restes de la Sainte.

On vénère encore à Rome la maison que sainte Brigitte habita, la table de bois sur laquelle elle voulut mourir. Son souvenir est encore vivant aux catacombes de Saint-Sébastien où elle allait souvent prier, et à Saint-Paul-Hors-les Murs où se trouve un crucifix qui lui parla, et devant lequel les pèlerins aiment à se prosterner.

SAINT DÉMÉTRIUS DE THESSALONIQUE

MARTYR

Fête le 8 et le 26 octobre.

Martyre de saint Démétrius. — Le jeune Nestor triomphe du géant Lyéos en invoquant le Dieu de Démétrius. — Le préfet Marianus recouvre la santé au tombeau du Saint.

Saint Démétrius, l'un des derniers martyrs que les grandes persécutions païennes ont fait en Macédoine, est honoré d'un culte très populaire en Orient et dans les pays slaves, où on l'appelle *saint Dimitri*.

Les Grecs lui donnent le titre de *grand martyr*, etsa fête, qu'ils célèbrent le 26 octobre, est pour eux une fête de précepte. Les latins en font mémoire le 8 octobre.

Démétrius a donné, par son martyre, une nouvelle gloire à la ville de Thessalonique (aujourd'hui Salonique), déjà célèbre par la prédication de l'apôtre saint Paul.

C'était, disent certains auteurs grecs, un bril-

lant officier des armées impériales. Quelques-uns ajoutent qu'il avait son siège parmi les sénateurs de Thessalonique et qu'il fut même proconsul en Grèce.

Ce qui est certain, c'est que Démétrius était un noble chrétien, plein de foi et de courage, qui pratiquait fidèlement les vertus de notre religion sainte. Sans aller témérairement au-devant de la persécution et du martyre; il montrait assez, par sa conduite, qu'il ne les craignait pas et qu'il saurait les souffrir au besoin pour être fidèle à son Dieu. Il remplissait sans peur et sans respect humain ses devoirs de vrai serviteur de Jésus-Christ, et soutenait de ses conseils et de ses exhortations le courage des chrétiens, ses frères, arrêtés pour leur foi.

Il travaillait à la conversion des païens avec un zèle tout apostolique, et mettait à profit, pour cette œuvre, la situation avantageuse qu'il occupait dans le monde.

Il servait fidèlement les empereurs en tout ce qui n'était pas contraire aux lois du Roi suprême, qui est Dieu.

C'était, ajoutent ses historiens, un bel homme, encore jeune, d'une taille élevée, à la figure intelligente, à la chevelure blonde, plein de vigueur et de santé, quand l'empereur Maximien Galère passa par Thessalonique.

Galère, homme grossier et cruel, avait toujours été un ennemi acharné des chrétiens. C'est lui qui avait poussé son prédécesseur, Dioclétien, à cette effroyable persécution, qui fit tant de milliers de martyrs dans l'empire romain. L'un de ses premiers soins, en arrivant à Thessalonique, fut d'envoyer des soldats à la recherche des disciples de Jésus-Christ. Démétrius fut arrêté et jeté en prison, dans une chambre de bains proche de l'amphithéâtre.

L'empereur ne le fit pas comparaître en ce moment à son tribunal: il avait à présider dans ce même amphithéâtre un combat de gladiateurs.

Parmi les champions de cette lutte cruelle se trouvait, dit-on, un barbare, d'origine vandale, nommé Lyéos, espèce de Goliath, d'une taille et d'une force herculéennes, et très habile au maniement des armes. Galère, toujours ami de la force brutale, se faisait un plaisir d'applaudir aux exploits du Vandale.

Personne n'osait plus se mesurer avec lui. L'empereur, du haut de son siège, faisait en vain appel aux plus braves, promettant une magnifique récompense à l'adversaire qui tiendrait tête à Lyéos. Alors, on vit un jeune Thessalonicien, nommé Nestor, s'avancer résolûment dans l'arène. L'empereur eut pitié de lui, et lui cria que, s'il était dans le besoin, il lui accorderait un secours sans qu'il s'exposât à une mort certaine.

Mais Nestor, sans s'arrêter à ces paroles, marcha vers le géant, en invoquant le Dieu de Démétrius... Il vainquit Lyéos et le tua.

Furieux d'avoir perdu son gladiateur favori, l'empereur fit trancher la tête à Nestor, en guise de récompense, et jura de se venger aussi de Démétrius, bien innocent dans cette affaire.

Les *Bollandistes* élèvent quelques doutes au sujet de l'authenticité de cette anecdote, à cause de l'horreur bien connue de l'Eglise catholique pour les cruels combats des gladiateurs. Cette raison n'est pas sans valeur, mais il y a lieu de croire que ce Nestor n'était pas chrétien, ou bien que les choses se sont passées avec des circonstances différentes, qui nous sont inconnues.

Au reste, la mort du gladiateur vandale n'était point nécessaire pour exciter la fureur de Galère contre saint Démétrius. Ce qu'on lui rapporta de la fidélité du noble chrétien à la religion de Jésus-Christ suffisait à sa colère. A peine rentré dans son palais, il envoya des soldats massacrer le martyr dans sa prison improvisée. Démétrius, percé de plusieurs coups de lance, rendit sa belle âme à Dieu, qui la couronna pour l'éternité dans la bienheureuse patrie.

Un serviteur de Démétrius, qui était resté auprès de son maître, recueillit avec des linges une partie de son sang. La nuit suivante, des chrétiens vinrent, s'emparèrent du corps de leur frère et lui donnèrent une sépulture convenable hors de la ville.

MIRACLES DE SAINT DÉMÉTRIUS

Peu d'années après, les persécutions cessèrent. Les chrétiens aimaient à venir prier sur le tombeau du saint martyr, et alors commencèrent ces miracles qui ont rendu saint Démétrius si célèbre dans tout l'Orient.

Beaucoup de malades furent guéris, en priant à son tombeau, ou par l'application de linges teints de son sang.

Jean, archevêque de Thessalonique, a laissé un opuscule sur les *miracles de saint Démétrius*. Il raconte qu'au IV^e^ siècle, le préfet d'Illyrie, Marianus, atteint d'une paralysie qui condamnait tous ses membres à une immobilité complète, avait eu en vain recours à tous les remèdes de l'art humain. Une nuit, saint Démétrius apparut en songe à l'illustre malade, le consola et lui promit de lui rendre la santé dans l'oratoire élevé sur son tombeau à Thessalonique.

A son réveil, Marianus n'hésite pas; il appelle ses serviteurs, se fait descendre de son lit; on le place dans une litière et on le porte au tombeau du saint martyr. Là, le pèlerin se met à invoquer avec ferveur le patron de Thessalonique. Puis il dit à ses serviteurs de l'enlever de sa litière et de le placer sur le pavé du sanctuaire. On lui obéit et il continue sa prière. Bientôt, un doux sommeil vient fermer ses paupières. Le Saint lui apparaît de nouveau en songe, touche ses membres malades et lui déclare qu'il lui rend la santé au nom de Jésus-Christ.

A son réveil, Marianus se retrouve vigoureux et agile comme dans sa jeunesse. Après avoir témoigné sa reconnaissance à Dieu et au saint martyr, il revient à pied à son prétoire.

Marianus fit de nombreuses donations au tombeau de saint Démétrius; on dit que c'est grâce à ses largesses que la première église élevée sur le saint tombeau fut remplacée par une vaste basilique. On rapporte qu'il fit construire une autre église en l'honneur de saint Démétrius, aux frontières de son gouvernement, dans la ville de Sirmium en Panonie (aujourd'hui Hongrie), et qu'il y plaça des linges teints du sang du martyr.

Une peste redoutable ayant envahi Thessalonique et toute la contrée, presque tous ceux qui eurent recours à saint Démétrius furent, ou bien préservés de l'épidémie, ou, s'ils en furent atteints, revinrent ensuite à la santé.

Des possédés du démon, conduits dans l'église du Saint, furent délivrés.

Au temps de l'empereur Maurice, la ville de Thessalonique, assiégée par les barbares, fut sauvée par l'intercession de son patron. L'empereur Michel attribuait également au *grand martyr* une victoire qu'il remporta sur les Bulgares. La

cour de Constantinople a souvent manifesté sa dévotion au patron de Thessalonique par des dons et des panégyriques. L'empereur Basile fit reconstruire son église vers l'an 880.

De nos jours, la fête de *saint Dimitri* fait époque dans l'année, même pour les relations de la vie civile : elle sert de terme à beaucoup d'échéances.

Puisse l'intercession de ce glorieux martyr obtenir aux chrétiens orientaux la grâce de se souvenir que la véritable Eglise de Jésus-Christ est *une* et *catholique ;* qu'elle est *bâtie sur saint Pierre,* prince des Apôtres, et que le vrai successeur de saint Pierre est le Pape de Rome. Telle était la foi de saint Démétrius.

SAINTE RÉPARATE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 8 octobre.

La ville de Nice honore comme une patronne sainte Réparate. Plusieurs cités d'Italie, entre autres Florence, lui rendent aussi un culte séculaire.

Les *Bollandistes* ont publié les *Actes* de sainte Réparate, d'après trois anciens manuscrits, provenant l'un de l'abbaye de Fulda, l'autre de Trêves, un autre de Metz; mais ils ressemblent beaucoup à l'histoire d'une autre vierge martyre, appelée Albine, en sorte qu'on se demande d'où a pu venir cette confusion. Les Bollandistes hésitent donc à garantir l'authenticité de ces *Actes.* Sans prétendre leur attribuer nous-mêmes plus d'autorité qu'il ne convient, nous croyons pouvoir les résumer ici, parce que c'est un antique récit capable d'intéresser et d'édifier nos lecteurs.

C'était sous le règne de l'empereur Dèce. La persécution sévissait contre les chrétiens. Dans la ville de Césarée, en Palestine, une jeune fille, nommée Réparate et âgée de douze ans, servait fidèlement Jésus-Christ dans la pureté, l'innocence et la prière.

Elle fut dénoncée comme chrétienne au préfet de la province.

Celui-ci la fit arrêter et conduire à son tribunal.

A la vue de cette gracieuse enfant, embellie des fleurs de l'innocence et de la jeunesse, le préfet lui dit avec bonté : « Votre mère est bien heureuse d'avoir une fille comme vous : venez donc sacrifier aux dieux, afin qu'on ne vous fasse pas mourir.

— Je n'ai que douze ans, répondit la jeune fille; mais j'ai assez vécu pour apprendre que la vie de ce monde est passagère, et que Dieu nous en réserve une autre qui durera toujours. Voilà pourquoi je n'ai pas peur de sacrifier ma vie temporelle pour l'amour de Jésus-Christ, afin d'entrer dans la vie éternelle.

— Songe à ton bien, pendant qu'il en est temps, reprend le préfet d'une voix sévère.

— Jésus-Christ, qui est mort pour moi, saura bien me rendre heureuse, répond l'enfant.

LE PRÉFET. — S'il est Dieu, comme tu le dis, comment s'est-il laissé mettre à mort ?

RÉPARATE. — Pour nous délivrer nous-mêmes de la mort, et nous rendre heureux et libres avec lui.

LE PRÉFET. — Nous autres, nous avons des dieux immortels, adore-les.

RÉPARATE. — Je méprise vos dieux immondes, et je réserve mes adorations à Jésus-Christ.

LE PRÉFET. — Combien de tourments te crois-tu capable d'endurer ?

RÉPARATE. — Je ne crains que les tourments de l'enfer ?

LE PRÉFET, aux bourreaux. — Allumez des torches et approchez-les de son corps pour la brûler.

RÉPARATE, endurant les torches sans faiblesse : — Votre feu me semble froid. Le feu de l'amour divin qui me consume est plus ardent que le vôtre.

LE PRÉFET. — Allumez une fournaise, et qu'on y jette cette impie. »

La vierge chrétienne est jetée dans la fournaise, mais la flamme la respecte.

La foule est dans l'admiration.

A cette vue, le préfet donne aussitôt l'ordre de retirer la jeune martyre et de lui trancher la tête.

Au moment où le glaive accomplissait son œuvre, on vit une blanche colombe s'échapper du corps de la martyre, et s'envoler vers les nues.

UNE FAMILLE DE SAINTS

SAINTE RENFROIE, ABBESSE DE DENAIN

Fête le 8 octobre.

Ragenfréda (par abréviation populaire *Renfroie* ou *Refroy*), était fille du bienheureux Aldebert, comte d'Ostrevent, et de sainte Reine, son épouse.

On conçoit quelle sainte éducation la noble jeune fille dut recevoir de parents qui ont mérité de l'Eglise des titres si glorieux.

Elle eut plusieurs sœurs, qui l'imitèrent dans ses vertus.

Il est bien à regretter que les contemporains de cette pieuse famille ne nous aient pas laissé par écrit le tableau détaillé de la sainte vie qu'on menait au château du comte Aldebert.

Nous savons seulement que le vertueux seigneur, pour répondre aux désirs de ses filles, leur fit construire un monastère, près de l'Escaut, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Denain, au diocèse de Cambrai. Déjà, elles s'exerçaient ensemble dans la maison paternelle aux pratiques de la vie religieuse et n'avaient d'autre ambition que de se consacrer à Jésus-Christ.

Quand le monastère fut achevé, elles se retirèrent avec joie dans cette austère solitude. Elles choisirent pour supérieure leur sœur aînée Renfroie, qui possédait toutes les qualités nécessaires à cette charge. Les nouvelles religieuses étaient au nombre de dix; plusieurs auteurs affirment qu'elles étaient toutes sœurs de notre Sainte; mais il est possible que ce nom de *sœur*

ait été donné à quelques-unes seulement pour avoir embrassé la vie religieuse avec les autres. Elles laissèrent toutes un souvenir de grande vertu. Leur monastère, favorisé plus tard par l'empereur Charles le Chauve, a subsisté jusqu'à la Révolution française.

Sainte Renfroie mourut vers l'an 805. Son culte, établi d'abord dans les diocèses d'Arras et de Cambrai, s'est répandu ensuite dans plusieurs diocèses d'Allemagne, sans doute par l'envoi de quelques reliques de la Sainte.

L'abbaye de Denain suivit d'abord la Règle de saint Augustin : plus tard, probablement quand elle fut restaurée après les invasions normandes, elle adopta la Règle de saint Benoit.

SAINTE BRIGITTE AU CALVAIRE

La servante de Dieu, dont l'Eglise célèbre principalement la fête le 8 octobre, est sainte Brigitte de Suède, dont nous avons résumé l'histoire dans une autre notice. Cette âme d'élite eut, dès son enfance et pendant toute sa vie, une dévotion très grande pour la Passion de Notre-Seigneur; ce fut un des moyens qui la conduisirent à la sainteté.

Elle fit le pèlerinage de Jérusalem. Chaque vendredi, elle s'imposait des austérités spéciales, jeûnait au pain et à l'eau, et conservait dans sa bouche quelques morceaux d'une plante très amère, la gentiane.

Cette sainte veuve fut, comme on le sait, favorisée de nombreuses révélations. Un jour, Notre-Seigneur daigna la faire assister à la scène douloureuse de sa mort. Elle vit le divin Maître sur la croix, suspendu par ses plaies, les membres étendus avec violence, le visage sillonné du sang qui coulait des blessures de la couronne d'épines.

« Et alors, remplie de douleur, ajoute-t-elle, je regardais la cruauté des juifs. Je vis aussi la Mère de Dieu, plongée dans les douleurs, abîmée en ses pleurs et consolée par saint Jean et par les autres sœurs qui étaient en ce moment non loin de la croix, à droite.

» La douleur de la Mère transperça tellement mon cœur, qu'il me semblait traversé par un glaive d'incomparable amertume. Enfin, la Mère, se levant, comme anéantie de douleur, regarda son Fils, soutenue des deux sœurs, et cependant vivante et animée par la violence du glaive, et comme ravie dans une extase de douleur.

» Le Fils la regardant, avec ses autres amis éplorés, la recommanda à Jean, d'une voix qui semblait pleine de larmes. Je connaissais bien au geste de sa tête et à sa voix, que son cœur était transpercé d'un glaive de voir la douleur de sa Mère.

» En ce moment, ses yeux, très aimables et beaux, apparaissaient à demi-morts; sa bouche était sanglante et ouverte, son visage pâle, sa face comme anéantie et toute ruisselante de sang; tout son corps livide et meurtri, et de plus en plus faible, car le sang coulait toujours.

» Sa peau et sa chair virginale étaient si tendres et si délicates que le moindre coup qu'on lui donnait, lui causait une vive souffrance. Il semblait, sous l'effort de la douleur, chercher, mais en vain, à s'étendre davantage sur la croix... et sa mort était prolongée avec un tourment très cruel et un martyre qui n'a pas d'égal.

» Enfin, étant dans les angoisses de l'agonie et proche de la mort, il cria vers son Père d'une voix haute et douloureuse : O Père, pourquoi m'avez-vous délaissé!.....

» ..... Il cria encore, avec une grande douleur : O Père, je remets mon esprit entre vos mains! et élevant un peu la tête, soudain, il l'abaissa, et ainsi il rendit l'esprit.

» A ce spectacle, sa Mère trembla sous l'excès de la douleur, et peu ne s'en fallût qu'elle ne tombât à terre, mais les sœurs la soutinrent. »

La Sainte ajoute que le corps du divin Maître parut alors s'allonger un peu : ses doigts et ses mains étaient plus tendues qu'auparavant; ses épaules étaient comme collées à la croix.....

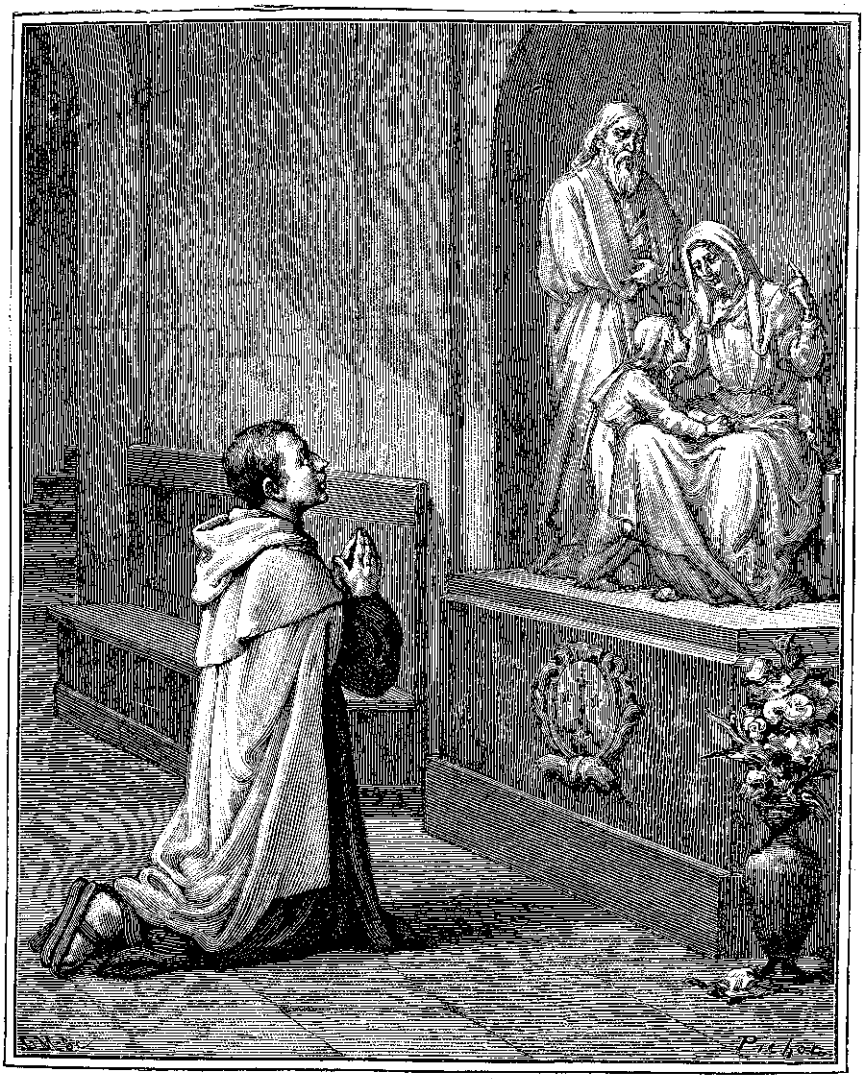
« Les Juifs qui étaient là commencèrent à crier contre la Mère, se moquant d'elle. Les uns disaient : Marie, ton Fils est mort maintenant.

» D'autres proféraient d'autres injures. Un de la troupe vint avec grande furie vers le divin crucifié et lui donna un coup de lance avec une telle violence, que la pointe passa presque de l'autre côté. Lorsqu'il arracha la lance, un flot de sang jaillit, qui rougit toute la lance. A cette vue, la Mère de Dieu frissonna de douleur, comme si la lance l'avait percée elle-même..... »

Après les immenses douleurs que le Fils de Dieu et sa Sainte Mère ont endurées pour notre salut, quelle honte ce serait pour nous si nous n'avions pas le courage d'affronter quelques peines pour éviter le péché et sauver notre âme !

LE VÉNÉRABLE JEAN DE SAINT-JOACHIM

Carme déchaussé du couvent de Pampelune (1590-1669).



Le Vénérable en prière devant la statue de saint Joachim dont il devait répandre le culte.

L'ENFANCE — SIGNES MERVEILLEUX

JEAN Bertrand de Léoz naquit, en 1590, au petit village d'Anorbe, à trois lieues de Pampelune. Son père, Martin Bertrand de Léoz, était de noble origine; sa mère, Jeanne Salvador de Azpicuelta, était parente de Marie Azpicuelta y Xavier, mère du grand apôtre des Indes, saint François Xavier.

Il était encore enfant, lorsqu'un jour il fut l'objet d'une protection spéciale de son ange gardien. Etant resté seul à la maison, il vit entrer tout à coup, dans la chambre où il reposait, deux oiseaux de proie qui l'assaillirent à coups de bec et de griffes; comme il n'avait d'autre défense que ses petites mains, il serait mort infailliblement dans cette furieuse attaque, si son ange gardien n'était venu le secourir, en le transportant dans la petite cour de la maison, sous la fenêtre de la chambre par laquelle les carnassiers étaient entrés. Cet accident avait laissé une telle impression dans son esprit, qu'il en garda le souvenir toute sa vie.

Nature excellente, on vit les qualités du petit Jean se développer avec ses facultés précoces: l'humilité, l'obéissance, l'application au travail, la modestie, la docilité de caractère, en avaient fait l'idole de sa famille. Il venait d'atteindre sa neuvième année, lorsque la mort lui ravit son père. Son oncle paternel, Jean Bertrand de Léoz, qui l'affectionnait particulièrement, le prit alors chez lui, dans sa propriété de Barasoain, et se

chargea de son éducation : ses vertus en firent promptement le joyau de ce foyer demeuré stérile.

FAVEURS EXTRAORDINAIRES

Dieu se plut à récompenser de bonne heure la vertu de son serviteur. A l'âge de quinze ans, le 1er janvier 1605, il fut favorisé d'une apparition céleste. Jésus vint à lui sous les traits d'un enfant de son âge. Jean, croyant avoir affaire à un pauvre qui sollitait l'aumône, lui offrit du pain, mais le bon Maître, satisfait de sa charité, refusa et lui dit avec douceur :

« Garde-le, tu en as besoin; courage surtout, j'aurai soin de toi. — Mais, comment? reprit Jean : toi, sans père ni mère? — Jean, dit alors le divin interlocuteur, à pareil jour tu me feras célébrer une grande fête »; puis il disparut. Au même instant, Jean se sentit le cœur brûlant d'amour pour Dieu; une paix profonde et une tendresse infinie s'emparèrent de tout son être. Il comprit alors que son mystérieux visiteur n'était autre que l'Enfant Jésus.

Rempli du regret de ne l'avoir pas reconnu, Jean pleurait d'attendrissement et l'appelait de nouveau, en s'écriant : « Divin Enfant, Trésor de mon cœur, pourquoi t'en es-tu allé ainsi? Pourquoi ne t'es-tu pas fait connaître? Ah! j'aurais dû deviner qui tu étais, en me sentant le cœur tout ardent tandis que tu me parlais! »

Puis il resta quelques heures en méditation, absorbé dans le souvenir de l'apparition. Il lui fut alors révélé intérieurement qu'il était destiné de Dieu à promouvoir la dévotion envers un grand Saint dont il ignorait le nom.

Une autre fois, ce fut la Reine des anges elle-même qui daigna le visiter. Elle se montra à lui en 1607, sous les traits d'une dame, vêtue de blanc avec un manteau d'azur, tandis qu'il était absorbé dans la méditation des prérogatives incomparables de la Mère de Dieu.

A partir de ce jour, Jean s'adonna avec plus de ferveur aux exercices de piété; et, éclairé sur les périls de la vie du monde, il prit la résolution de se faire religieux.

OBSTACLES A SA VOCATION

A cette époque, notre Vénérable dut prendre en mains la direction des affaires de son oncle. Agé et infirme, le bon vieillard voulait passer ses derniers jours dans un paisible repos. D'accord avec sa femme, il résolut de marier son neveu à une jeune fille nommée Béatrix de Asiam. Cette proposition inattendue renversait les projets de Jean; mais, avec le secours de la grâce, il resta inébranlable dans sa résolution et opposa pendant deux ans un refus absolu aux avances de son oncle.

Il se décida enfin à revenir à Pampelune. Là, ayant pris conseil de personnes prudentes, il se rendit à Saragosse pour remettre son avenir entre les mains de Notre-Dame *del Pilar*. Jean se trouva conduit, comme malgré lui, à la porte d'un monastère : il crut voir là une indication de sa Mère du ciel. Le couvent était la propriété des Pères Augustins. Le serviteur de Dieu entra dans l'église et s'agenouilla sur les degrés de l'autel. Or, tandis qu'il priait avec ferveur, il vit à ses côtés la Sainte Vierge, vêtue d'une robe de couleur foncée et d'un manteau blanc, insignes distinctifs de l'Ordre du Carmel. Elle lui dit que Dieu le voulait dans l'Ordre des Carmes.

JEAN EST APPELÉ A PROPAGER LE CULTE DE SAINT JOACHIM

Entré au couvent de Pampelune, Jean y revêtit l'habit religieux, le 13 juin 1618, en la fête du Très Saint Sacrement, et prit le nom de Jean de Jésus, auquel il ajouta plus tard celui de Joachim.

Sans entrer ici dans le détail de ses premières années de vie religieuse, qui furent celles d'un saint, arrivons sans retard à ce qui nous intéresse davantage.

Il avait reçu avant d'entrer au couvent l'ordre de faire célébrer chaque année une fête spéciale en l'honneur du divin Enfant et de promouvoir la dévotion à un grand Saint dont il ignorait le nom. Vingt-huit ans se passèrent entre cette demande et le fait que nous allons détailler ici.

Son Père maître venait de le conduire dans une chambre du couvent, où l'on avait placé une statue de saint Joachim, que les Pères Trinitaires de Puente la Reina avaient demandée pour leur église. Cette statue, qui ornait autrefois le maître-autel, avait été remplacée par une fort belle peinture, œuvre du célèbre P. Leiba, Chartreux. En entrant dans cet appartement, le Vénérable se trouble, et, malgré ses efforts, il lui est impossible de dissimuler son impression. Interrogé par le Père maître, il lui répond sans hésitation : « Ne voyez-vous pas cette multitude d'enfants agenouillés, un cierge à la main, au pied de cette statue, et la lumineuse clarté qui l'entoure? — Frère, je vous en prie, dit le religieux en souriant, laissez ces hallucinations ». Le Fr. Jean fit tous ses efforts pour se persuader que, en effet, il était victime de son imagination. Mais il ne put y parvenir, surtout quand il se retrouva seul dans sa cellule, tant cette apparition avait inondé son âme de paix et de joie et enflammé son cœur du désir de se faire l'apôtre de la dévotion envers un saint aussi grand que le père de la Vierge Immaculée. La volonté du ciel se manifesta d'une façon plus claire encore. Peu de temps après, saint Joachim lui apparut et lui dit : « Les enfants avec des cierges en main sont des anges représentant les nombreux rejetons que Dieu se propose de donner aux familles qui se placeront sous mon puissant patronage. » A quelque temps de là, les Trinitaires de Puente la Reina voulurent entrer en possession de leur statue de saint Joachim et l'envoyèrent chercher au Carmel de Pampelune. Le vénérable Frère désira présider lui-même cette translation. Les ouvriers se mirent à l'œuvre avec courage; mais quel ne fut pas leur étonnement de constater que la statue restait immobile comme le roc. Les spectateurs ne pouvaient en croire leurs yeux. Fr. Jean s'écria alors : « Ce Saint ne veut pas sortir d'ici! Où l'emporte-t-on? »

Il n'en fallut pas davantage pour persuader aux ouvriers harassés de fatigue qu'ils perdaient leur temps et leur peine. Mais, tandis qu'ils se retiraient, un témoin souleva de nouveau la sainte image qui céda aussitôt à ses efforts. On rappela les ouvriers qui enlevèrent alors facilement la statue. Saint Joachim voulait sans doute montrer par là combien il avait eu pour agréables les hommages qu'il avait reçus dans le couvent de Pampelune, grâce au vénérable Jean; et que, d'autre part, il acquiesçait volontiers au désir que manifestaient les Trinitaires de le vénérer dans leur église.

Ce trait extraordinaire proclame assez hautement la dévotion de notre Vénérable envers saint Joachim. Toutefois, il ne savait pas encore d'une façon bien assurée que ce fût en l'honneur de ce

Saint qu'il devait établir la solennité annoncée depuis tant d'années. Or, en 1631, le jour où il fit inaugurer à Pampelune la fête annuelle de l'Enfant Jésus, le Fr. Jean se trouvait à Anorbe. Après avoir dévotement communié, il ressentit un vif désir de savoir quel était le Saint en l'honneur de qui il devait faire célébrer une fête. Le Seigneur alors lui répondit clairement : « Le Saint dont tu dois exalter la mémoire est mon aïeul saint Joachim ». Le Vénérable, inondé de consolation, se mit à publier cette nouvelle.

LE SERVITEUR DE SAINT JOACHIM

Au commencement de 1632, entrant au chœur pour les Matines, il aperçut une immense clarté qui semblait sortir d'un tableau placé au-dessus du maître-autel. Cette image représentait la Très Sainte Vierge, saint Joachim et sainte Anne.

Le bon Fr. Jean fut un moment tout interdit à la vue de ce prodige. Mais, revenu bientôt de son étonnement, il remarqua que cette lumière étrange avait des éclats différents. Un rayon très lumineux sortait du visage de Marie, un autre moins éclatant de celui de sainte Anne, enfin une clarté à peine visible apparaissait sur le visage de saint Joachim. Fr. Jean, émerveillé, ne comprenait point la raison de ces différences. Recourant aussitôt à la prière, il conjura le Seigneur de lui expliquer cette vision mystérieuse.

Le divin Maître daigna exaucer sa demande : « La dévotion à ma Mère, dit le Sauveur, est devenue, pour la plus douce joie de mon cœur, une lumière éclatante dans mon Eglise. La dévotion à sainte Anne augmente de jour en jour et compte déjà de nombreux clients. Quant à saint Joachim, bien qu'il soit très illustre et très puissant, sa dévotion est à peine connue par les chrétiens. »

Notre Vénérable fit connaître à ses supérieurs la volonté du ciel. Par trois fois il fut repoussé durement et traité de visionnaire.

Dans son humilité, Fr. Jean garda le silence, mais Dieu devait faire aboutir, malgré tout, sa souveraine volonté. Les dispositions des supérieurs changèrent d'une manière inattendue, et lorsque le serviteur de Dieu, après une nouvelle vision, vint leur manifester la volonté de Dieu, il le reçurent avec bonté. L'humble religieux leur demanda l'autorisation de faire célébrer en l'honneur du Saint une fête exceptionnellement brillante. Ils accédèrent volontiers à ces désirs.

La solennité en l'honneur de saint Joachim fut célébrée avec le plus grand éclat. Toute la journée, de nombreux cierges brûlèrent devant l'autel du Saint. Les meilleurs artistes exécutèrent les plus beaux chants en l'honneur du glorieux patriarche. Tous les cœurs étaient à la joie, heureux de fêter aussi solennellement le père de l'Immaculée.

On pouvait regarder comme accomplie la seconde partie de la prophétie de l'Enfant Jésus. Mais ce n'était là que le début de la merveilleuse extension du culte de saint Joachin.

Dès lors, le Vénérable ne se fit plus appeler que *le serviteur de saint Joachim,* et c'est sous ce titre qu'on le connaissait généralement. Visitant un jour le gouverneur de Pampelune, il pria le camérier de l'annoncer à son maître comme serviteur de saint Joachim. Sa démarche ne fut pas accueillie, et, après une heure d'attente, il fut obligé de s'en retourner. Le Fr. Jean se montra très affecté de ce refus, qu'il regardait comme un outrage fait à son céleste patron. Aussi, rencontrant quelques jours après le gouverneur, il l'accosta sans crainte et lui dit : « Je ne suis qu'un pauvre religieux, et, sous ce rapport, de quelque manière qu'on me traite, ce sera toujours bien; mais quand je me présente à titre de serviteur de saint Joachim, dans le but d'accomplir ma mission, n'est-ce pas une marque de bien peu de respect envers le patriarche de me faire attendre une heure entière et ensuite de ne pas me recevoir? »

Son zèle pour la gloire de saint Joachim avait pu seul lui arracher de telles paroles. Le trait suivant, arrivé vers 1650, entre notre Vénérable et Don Antoine Pina, futur évêque de Saen, en est une autre preuve manifeste.

Parlant un jour avec son zèle habituel sur sa chère dévotion, Don Pina lui dit, par manière de rire : « Fr. Jean, puisque vous vous efforcez avec tant de zèle de nous prêcher la dévotion aux saints, laissez au moins saint Joachim, qui est un Saint de l'Ancien Testament ». Cette légèreté fit peine au Vénérable qui reprit aussitôt : « Je vous en prie, Don Pina, ne traitez pas ainsi mon Saint. » Mais Don Pina, plus excité que jamais, n'en continuait pas moins. Alors le Fr. Jean, ne pouvant plus se retenir, lui dit sur un ton de menace : « Attention, Don Pina, il vous en coûtera cher; Dieu ne veut pas que l'on parle ainsi de ses saints, surtout de son aïeul saint Joachim! »

La menace se vérifia bien vite. La nuit suivante, Don Pina ressentit à la tête et aux yeux une douleur d'une intensité inouïe. Il se ressouvint alors des plaisanteries de la veille et se confondit en excuses suppliantes envers saint Joachim. Cependant, les douleurs qu'il ressentait ne se calmaient pas et durèrent toute la nuit. Lorsqu'il fut jour, Don Pina n'eut rien de plus pressé que de faire appeler le Fr. Jean pour le supplier de le recommander à saint Joachim. Le Vénérable voyant son repentir lui reprocha doucement sa faute et obtint sa guérison.

QUELQUES MIRACLES CHOISIS ENTRE MILLE

Le bon Frère obtint d'éclatants miracles qui ne devaient pas peu contribuer à répandre le culte de saint Joachim. Nous en citerons quelques-uns

Le Prieur des Carmes de Pampelune, Fr. Alonso de Saint-Joseph partit un jour de l'année 1639 pour Calahorra, faire visite à son provincial, Fr. Jean de la Mère de Dieu. Il se sentit, pendant la nuit suivante, pris d'un érésipèle à la jambe, accompagné d'une forte fièvre. Malgré les remèdes, il n'avait obtenu aucun soulagement. La personne qui le soignait, Dona Maria de Lezain, tomba, elle aussi, malade quatre jours après, et fut atteinte à la poitrine d'une grosse tumeur qui lui occasionnait de violentes douleurs et l'empêchait de mouvoir le bras.

Fr. Jean, averti surnaturellement, ne tarda pas à arriver. Il se rendit d'abord à la Chambre du Père prieur, examina son érésipèle, fit trois signes de croix en disant sa formule habituelle : « Que saint Joachim et sainte Anne vous délivrent de tout mal! » et à l'instant même le malade fut guéri. Puis il alla visiter Dona Mariana qu'il trouva au comble de l'affliction et en proie aux plus vives douleurs. Il l'encouragea, s'efforça de la consoler et lui fit appliquer sa médaille favorite sur la partie malade, en disant comme précédemment : « Que saint Joachim et sainte Anne vous délivrent de tout mal! » Il lui dit ensuite de se reposer et de dormir, l'assurant qu'elle se trouverait mieux à son réveil..... Mariana, qui n'avait pas dormi depuis quatre jours, reposa cette fois pendant quatre longues heures, et, lorsqu'elle se réveilla, elle se sentit tellement soulagée qu'elle se leva

sur-le-champ et s'habilla. Elle se rendit alors à la chambre du Père prieur où elle trouva la famille réunie. Tous furent stupéfaits de la voir complètement rétablie. Dona Maria ne tarda pas à entrer en religion, où elle prit le nom de Marie-Anne de Saint-Joachim.

SAINT JOACHIM PROTECTEUR DES FAMILLES

Le saint patriarche déclara à son fidèle serviteur que tout en acceptant d'être invoqué en toutes sortes de nécessités, il voulait surtout manifester sa puissance d'intercession en faveur des familles privées d'enfants. D'innombrables prodiges ne tardèrent pas à confirmer la vérité de cette promesse.

Le Vénérable s'était un jour rendu chez Don Juan de Jaca et Dona Brugnon, qui gémissaient de ne pas avoir d'enfants : « Voici quatre ans que nous prions, et le ciel n'a pas encore exaucé nos vœux! » Dans une fervente prière, Fr. Jean présente aussitôt à saint Joachim la requête de ces époux éplorés. Sa prière fut exaucée, et quelque temps après un enfant de bénédiction était accordé aux heureux parents.

La duchesse d'Albeiro et Don Manuel Ponce de Léon soupiraient depuis longtemps pour avoir un fils. Le Vénérable unit ses prières à celles des deux excellents chrétiens, afin de faire violence au cœur de saint Joachim. Peu de temps après, Fr. Jean annonçait que leurs vœux seraient réalisés, mais à la condition de donner le nom de Joachim à l'enfant tant désiré. La proposition fut acceptée avec joie. L'enfant vint au monde, fut appelé Joachim et eut pour parrain le vénérable Frère.

En 1636, Don Juan d'Aguirre et Dona d'Alava reçurent la même grâce de saint Joachim par l'intercession de l'humble religieux Carme. L'enfant appelé Joachim fut le premier qui porta ce nom en Navarre.

Nous pourrions multiplier ces faits qui sont racontés par son biographe, le R. P. Bartolomée de Santa-Maria. Ceux que nous citons suffisent pour montrer la puissance de l'illustre Père de Marie-Immaculée et pour exciter notre confiance.

SAINTE MORT

Le Vénérable avait reçu du ciel l'avertissement qu'il ne mourrait pas avant de voir élevée, à Pampelune, une église à saint Joachim. Le monument était construit et inauguré, et, déjà, au-dessus du maître-autel, on avait pieusement placé l'image de son saint protecteur. On accourait au nouveau sanctuaire, non seulement de la Navarre, mais de toute l'Espagne où le culte de saint Joachim s'était répandu avec une incroyable rapidité. Déjà le Vénérable pouvait dire comme le vieillard Siméon : « Seigneur, donnez enfin la paix à votre serviteur, car mes yeux ont vu votre salut. »

Il était dans cette disposition d'esprit, lorsqu'il fut saisi d'une fièvre bénigne qui ne causa aucune inquiétude au médecin et aux religieux : c'était pourtant la première annonce d'une mort prochaine.

Le 4 octobre 1669, vers les 9 heures du soir, on entendit dans l'infirmerie une rumeur insolite dont on ne pouvait deviner la cause. Le Père prieur se rendit en toute hâte auprès du malade qu'il trouva le visage enflammé comme au sortir de l'oraison. Il lui demanda s'il avait besoin de quelque chose et quel était le bruit qu'on venait d'entendre. Le Vénérable le pria de lui donner quelques gouttes d'eau et ajouta mystérieusement : « Ils sont venus pour moi. — Enlevez-vous ces idées, lui dit le Père prieur et tâchez de dormir » ; mais il n'osa pas l'interroger plus longuement par respect pour la règle du silence, plus sévère la nuit que le jour.

Au matin, comme il était revenu auprès du malade, celui-ci lui dit : « Lorsque Votre Révérence est entrée, pendant la nuit, a-t-elle vu quelque chose? » Le Père prieur répondit que non. « Eh! bien, reprit Fr. Jean, j'ai reçu la visite de grands et saints personnages qui doivent revenir, mardi prochain, me prendre et m'emmener avec eux. — Cela ne sera pas, dit le Père prieur, demandez à Notre-Seigneur de vous donner assez de santé pour célébrer avec nous la fête de notre Mère sainte Thérèse. — Non, non, c'est impossible, je dois mourir mardi prochain, c'est-à-dire dans huit jours. » Des personnes étrangères étant entrées, ils cessèrent leur conversation.

Bien que le mal parût toujours sans gravité, le Père prieur ne fut pas sans inquiétude après la déclaration formelle du saint religieux. Aussi, lorsqu'arriva le mardi, à la nouvelle que la fièvre avait augmenté, il n'hésita pas à donner au malade les derniers sacrements. Après avoir demandé pardon de ses fautes à la communauté, en versant des larmes abondantes, Fr. Jean reçut le saint viatique avec de grandes marques d'amour et de vénération et pria qu'on le laissât seul pendant son action de grâces.

Vers les trois heures de l'après-midi, il reçut l'Extrême-Onction, et, dès ce moment, il ne s'entretint plus qu'avec Dieu et ses saints patrons : « Quand donc, disait-il, mes bien aimés saints, arrivera l'heure tant désirée dans laquelle il nous sera donné de nous voir! »

On l'entendait dire aussi fréquemment : « Oui, partons; oui, partons! »

Vers 6 h. 1/2 du soir, on appela toute la communauté autour de son lit. Le serviteur de Dieu était couché, tourné vers la muraille, ne pouvant plus faire aucun mouvement malgré tous ses efforts. On lui présenta alors l'image de saint Joachim en lui disant : « Le Saint, Saint! » Ses forces lui revinrent aussitôt, et il se retourna facilement pour contempler son bien-aimé Saint. On remarqua alors que l'image resplendissait merveilleusement pendant que le Vénérable la couvrait de baisers; puis cet éclat diminua et s'évanouit. L'âme du Fr. Jean de Saint-Joachim venait de quitter son corps.

Il était âgé de soixante-dix-neuf ans, dont cinquante et un de vie religieuse passés au couvent de Pampelune, où il avait pris l'habit le 13 juin 1618 et fait sa profession solennelle le 21 janvier 1629.

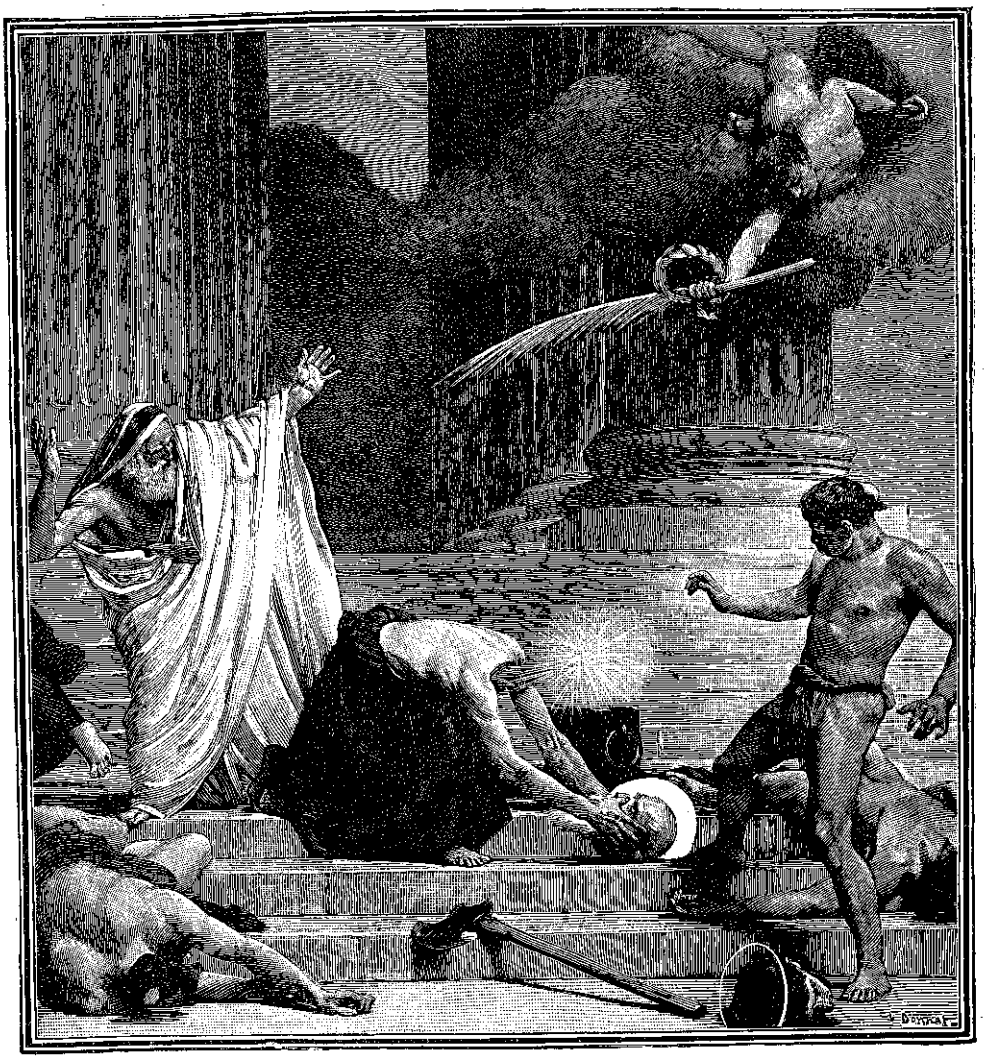
SOURCES

Revue de l'Adoration réparatrice, année 1907. — *Vida del venerable Hermano Juan de Jesus San Joaquin*, por el R. P. Fr. Bartolomé, de Santa-Maria. Barcelone, 1868.

SAINT DENIS L'ARÉOPAGITE

PREMIER EVÊQUE DE PARIS

Fête le 9 octobre.



Après la décapitation de ses disciples Rustique et Eleuthère, saint Denis reçoit le coup de la mort; mais aussitôt il se relève, prend sa tête dans ses deux mains et la porte jusqu'au lieu appelé, depuis, Saint-Denis.

(Peinture murale de M. Bonnat, dans l'église Sainte-Geneviève, à Paris.)

SAINT DENIS AVANT SA CONVERSION

Le glorieux apôtre et martyr de Paris naquit à Athènes, vers l'an 9 de notre ère, de parents riches et honorables, quoique plongés, ainsi que tous leurs patriotes, dans les ténèbres du paganisme.

Il étudia, avec le plus grand succès, la rhétorique et la philosophie dans sa ville natale, en compagnie d'un certain Apollophane, son inséparable ami, mais qui plus tard lui reprochera amèrement sa conversion.

Le cours de ses études terminé, Denis, qui avait alors vingt-cinq ans, se mit à voyager en Egypte pour compléter son éducation, et s'adonna à l'astrologie.

Ce fut dans la ville d'Héliopolis qu'il fut témoin de la grande et miraculeuse éclipse du soleil, qui arriva contrairement à toutes les lois de la nature, au temps de la pleine lune, lors de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lui-même nous a conservé le récit détaillé de cet événement dans une lettre adressée à saint Polycarpe.

Denis, faisant voir à Apollophane cette éclipse

surprenante, lui dit : « Qu'est-ce ceci? Que peut signifier un prodige si nouveau et si extraordinaire?

— C'est un signe qu'il y a quelque changement dans les choses divines, » répondit Apollophane.

Et Denis, admirant de plus en plus les merveilles de ce phénomène, dont il ne pouvait pénétrer la cause, s'écria : « Ou le Dieu de la nature souffre, ou toute la machine du monde va se détruire et retourner dans son ancien chaos. »

Denis revint ensuite à Athènes, et vit s'ouvrir devant son mérite la carrière des charges publiques. Il fut, en effet, bientôt élevé à une des premières dignités, qui était celle des archontes, c'est-à-dire des neuf hommes qui avaient le gouvernement de la ville.

Saint Jean Chrysostome et saint Ambroise disent qu'il se maria, et que Damaris, qui se convertit avec lui à la voix de saint Paul, était son épouse. D'autres croient qu'il est toujours demeuré dans le célibat.

Denis s'acquitta si dignement de sa charge d'archonte, qu'il fut enfin choisi pour être un des conseillers du célèbre tribunal de l'Aréopage. Pour faire partie de cette illustre assemblée, il fallait avoir fait preuve d'un parfait désintéressement et d'une équité tout à fait incorruptible; et les historiens s'accordent à dire que Denis était un des premiers par sa science, sa noblesse, et surtout par sa prudence et sa vertu.

CONVERSION DE SAINT DENIS

A cette époque, Jésus-Christ remonté à la droite de son Père, fécondait merveilleusement l'œuvre de ses Apôtres, et l'Eglise chrétienne voyait chaque jour de nouveaux et nombreux disciples embrasser la pure doctrine de la foi.

Saint Paul, étant venu à Athènes, s'appliqua à y dissiper les ténèbres de l'idolâtrie en faisant connaître la vérité d'un seul Dieu. Il discutait donc dans la synagogue, avec les juifs et avec les prosélytes, disent les Actes des Apôtres, et prêchait tous les jours sur la place publique à ceux qui s'y trouvaient.

Quelques philosophes épicuriens et stoïciens discutèrent avec lui, mais ne pouvant éluder, par des subtilités, la force invincible de ses arguments, ils le traînèrent à l'Aréopage pour y être jugé et condamné comme un semeur de nouveautés.

L'apôtre, devant cette auguste assemblée, parla si éloquemment de la nécessité de connaître et d'adorer le Dieu inconnu auquel les Athéniens avaient dressé un autel, que plusieurs se rendirent à ses raisons. Le principal de ceux qui s'attachèrent à l'apôtre fut Denis l'Aréopagite, qui renonça immédiatement à la superstition de l'idolâtrie et quitta même les emplois de la vie séculière pour se faire un parfait disciple de Jésus-Christ.

SAINT DENIS, ÉVÊQUE D'ATHÈNES

Comme il ne fut pas longtemps à être parfaitement instruit des mystères de la foi, saint Paul lui conféra bientôt le sacrement du baptême. Il le mena ensuite avec lui, pendant trois ans, dans ses voyages apostoliques, et le forma aux vertus évangéliques et aux travaux de la prédication.

Denis eut aussi pour maître et pour directeur le bienheureux Hiérothée, comme il le témoigne lui-même dans un de ses ouvrages, et il apprit de lui de grands secrets sur les différentes manières de connaître Dieu et la Sainte Trinité.

Enfin, le nombre des chrétiens s'étant augmenté dans Athènes, saint Paul leur laissa saint Denis pour évêque.

VIE INTÉRIEURE DE L'ÉVÊQUE DENIS

« On ne peut, disent les Bollandistes, assez dignement décrire la conduite sainte et les vertus éminentes de saint Denis dans l'épiscopat. »

Il se fit une image vivante de la mortification, du zèle et de la charité de l'Apôtre; il traitait son corps avec une rigueur impitoyable; le jeûne et l'abstinence étaient, selon l'expression de son hagiographe, son aliment le plus agréable. Il s'appliquait assidûment à la lecture, à l'oraison et à la contemplation, de telle sorte qu'il vivait plus en Dieu et de Dieu qu'en lui-même et de lui-même.

Cette occupation intérieure le détacha si fort des sens et de toutes les affections sensibles, qu'il devint un homme tout céleste : ce caractère ressort avec évidence dans toutes ses œuvres; les écrits de saint Denis reflètent admirablement cette lumière divine dans laquelle il aimait à se plonger.

L'humilité, la patience, la douceur, la chasteté et la simplicité étaient aussi en lui à un degré très éminent.

ZÈLE EXTÉRIEUR DE L'ÉVÊQUE DENIS

Malgré tous ces exercices de la vie chrétienne, il ne laissait pas que de s'adonner, avec une vigueur admirable, à tous les devoirs de la vie apostolique. Il prêchait souvent à son peuple, et il le faisait avec tant de zèle et de feu, qu'il enflammait de l'amour divin tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre.

Sa charité ne se renfermait pas dans les murs d'Athènes; il sortait souvent de la ville pour aller aux environs répandre la lumière de l'Evangile, et, par ce moyen, il grossit si notablement son troupeau, qu'il en fit en peu de temps une des Eglises les plus considérables de la Grèce.

SES RELATIONS AVEC LES APÔTRES ET LA SAINTE VIERGE

C'est ainsi que, sous la conduite d'un si sage pasteur, l'Eglise d'Athènes florissait et était de tous côtés la bonne odeur de Jésus-Christ. D'ailleurs, Denis entretenait un saint commerce de lettres avec les plus grands hommes du christianisme naissant.

Nous avons encore celles qu'il écrivit à saint Jean l'Evangéliste, à saint Polycarpe, à saint Timothée, à saint Tite, et à d'autres prédicateurs de l'Evangile : ces lettres sont pleines de l'esprit de Dieu et de la science des saints.

Quelques auteurs même ont assuré qu'il écrivit aussi à la Sainte Vierge, et qu'il eut le bonheur de la voir avec saint Jean, à Ephèse.

Ce qui est plus certain, et ce qu'il nous apprend lui-même dans son livre des *Noms divins*, c'est qu'il eut la consolation de se trouver à Jérusalem au temps de la mort et de l'Assomption de la Mère de Dieu. Il assista, avec les apôtres, au trépas de cette Vierge très pure et immaculée; il vit le Seigneur Jésus, environné de ses anges, venir pour recueillir l'âme de sa Mère, et fut témoin de ce qui se passa lorsque le tombeau de Marie, ayant été ouvert trois jours après, devant saint Thomas, on n'y trouva plus que les linges dont avait été enveloppé son saint corps. « Là, dit saint Denis, se trouvaient Jacques, frère du Seigneur, Pierre, coryphée et chef suprême des théologiens, et tous les autres apôtres. Alors, tous les pontifes voulurent célébrer à l'envi la toute-puissante bonté de Dieu. »

Cet honneur, que notre Saint avait eu, d'assister à la mort de la Sainte Vierge, et d'être témoin des merveilles qui la suivirent, lui donna toute sa vie une affection et un culte tout particuliers envers Marie; aussi, nous verrons qu'à Paris il fera bâtir une église sous le vocable de cette Reine immaculée, et qu'il propagera partout sa dévotion.

COMMENT SAINT DENIS CORRIGE LE ZÈLE IMPATIENT D'UN CERTAIN DÉMOPHILE

De retour à Athènes, saint Denis se consacra avec une ferveur nouvelle, au gouvernement de son diocèse. Il réprimait le vice et le relâchement, animait les autres à la vertu par son propre exemple et par ses paroles enflammées.

Pendant son absence, un religieux, nommé Démophile, poussé par un zèle indiscret, voyant un pécheur aux pieds d'un prêtre pour recevoir la pénitence et l'absolution, et le prêtre disposé à les lui accorder, s'irrita tellement contre les deux, qu'après avoir reproché au prêtre sa trop grande indulgence envers les impies, il se jeta sur le pénitent, l'arracha violemment du tribunal sacré, et le chassa bien loin à coups de pied.

Son aveuglement fut si grand, que, croyant avoir fait une bonne action, il en informa son évêque et lui en demanda l'approbation. Mais saint Denis remontra, avec une grande charité, l'énormité de sa faute au religieux en lui rapportant divers exemples de douceur dont il est parlé dans la Sainte Ecriture, et en lui faisant voir la disproportion de son état avec celui du prêtre qu'il avait outragé. Enfin, il lui raconta un fait digne de mémoire qui était arrivé à l'un de ses disciples, nommé Carpus, chez qui il avait reçu l'hospitalité pendant son passage en Crète.

« Carpus, dit saint Denis, conçut un jour une tristesse profonde parce qu'un infidèle avait ravi à l'Eglise et ramené au paganisme un nouveau chrétien dans le temps même des pieuses fêtes de son baptême. Au lieu de prier avec amour pour la conversion de ces deux âmes, il se laissa entraîner, contre son habitude, à des sentiments de violente indignation.

» C'était le soir: il se couche et s'endort dans ces pensées de haine. Il avait coutume d'interrompre son repos et de s'éveiller dans la nuit pour la prière. L'heure venue, après un sommeil pénible et entrecoupé, il se lève, plein de trouble. « Pourquoi, disait-il, les impies qui s'opposent à » la volonté du Seigneur, vivent-ils plus long- » temps? » Et il demandait à Dieu de foudroyer les deux pécheurs.

» A ces mots, il crut voir la maison s'ébranler et se diviser dans toute sa hauteur. Devant lui se dressait une flamme, d'un éclat immense, qui, du haut des cieux, à travers le faîte déchiré, semblait descendre jusqu'à ses pieds; dans la profondeur du firmament apparaissait l'Homme-Dieu, environné de la multitude des anges; abaissant ses regards, Carpus voit, au-dessus du sol bouleversé, un vaste et ténébreux abîme : les deux pécheurs qu'il avait maudits se tenaient sur le bord du précipice, tremblants, épouvantés, tandis que, du fond du gouffre, des serpents rampaient vers eux, s'enlaçaient autour de leurs membres, cherchant à les renverser dans l'abîme.

» Carpus suivait d'un œil impatient cette lutte émouvante. Le moment vint où les deux pécheurs semblaient près de périr, mais le Sauveur, se levant de son trône, descendit vers les malheureux, pour les secourir, et, comme Carpus s'étonnait d'une telle charité, Jésus lui dit : « Lève la main et frappe-moi désormais, car je » suis prêt à mourir encore une fois pour e » salut de ces hommes, et cela me serait doux, » si l'on pouvait me crucifier sans crime! »

» Tel est, ajoute saint Denis, le récit que m'a fait Carpus. »

Par cette lettre, le Saint convainquit Démophile de cette vérité qu'il ne faut jamais repousser le pécheur qui a recours au remède salutaire de la pénitence.

SAINT DENIS CONVERTIT SON AMI APOLLOPHANE

Nous avons vu, au commencement de cette vie, l'étroite liaison que saint Denis contracta avec Apollophane, son compagnon d'études. Celui-ci avait été extrêmement indigné de la conversion de son ancien ami, et ne pouvait s'empêcher, parfois, de s'emporter avec furie et de vomir mille injures contre lui.

Saint Polycarpe fut souvent témoin de ces emportements et de ces excès, il tâcha de les arrêter par sa douceur, mais, ne pouvant y parvenir, il crut bon d'avertir Denis lui-même. C'est ce qui nous a valu la lettre admirable que notre Saint écrivit à Polycarpe, dans laquelle il fournit à l'évêque de Smyrne des armes toutes-puissantes pour surmonter l'opiniâtreté d'Apollophane.

Cette lettre désarma la colère de celui qui avait été le compagnon de jeunesse de l'Aréopagite; il demanda pardon à Dieu de son fol orgueil, et embrassa la religion chrétienne.

A la nouvelle de sa conversion, saint Denis lui écrivit une lettre de félicitation, qui se termine par ces mots : « Je puis maintenant mourir joyeux en Jésus-Christ, qui est mon être et ma vie, puisque vous-même avez reçu la vie. »

SAINT DENIS VIENT EN GAULE

Denis avait alors soixante-dix-huit ans; il se livrait à des travaux sans nombre, et voyageait de tous côtés pour prêcher la bonne nouvelle.

Etant venu à Ephèse, où saint Jean l'Evangéliste venait de rentrer après son exil de Pathmos, il eut avec cet apôtre bien-aimé un entretien dans lequel saint Jean lui représenta l'état déplorable des nations de l'Occident encore plongées pour la plupart dans les ténèbres de l'idolâtrie. Denis n'hésita point, malgré son grand âge, à entreprendre la mission d'évangéliser ces contrées.

Il laissa donc, pour son successeur, à Athènes, saint Publius, et, prenant avec lui saint Eleuthère et saint Rustique, il vint à Rome et se présenta à saint Clément, pape, disposé à aller partout où il l'enverrait.

Le saint Pontife ressentit une grande joie de cette résolution, et, adjoignant au vaillant missionnaire quelques prêtres romains, il l'envoya dans la Gaule.

Saint Denis arriva d'abord à Arles, et, y laissant saint Rieul comme évêque, il s'avança jusqu'à Paris.

Or, Paris ou Lutèce, disent les Actes de saint Denis, était alors le rendez-vous des nobles Gaulois à cause de la salubrité de l'air, des agréments du fleuve et de la richesse du sol, fertile surtout en vignes et fort ombragé de forêts.

Le serviteur de Dieu s'y fixa avec courage; il se mit à prêcher avec tant de foi et de constance, qu'il attira bientôt une foule de personnes au christianisme. Encouragé par le succès, saint Denis éleva plusieurs temples au vrai Dieu, et institua des prêtres pour les desservir, choisissant des hommes d'une vertu éprouvée pour leur conférer les Ordres sacrés et l'on vit bientôt

presque toute la ville accourir à ses prédications et se soumettre à l'envi à la vraie foi.

SAINT DENIS ET SES COMPAGNONS SONT MIS EN PRISON SUPPLICE

En ce moment éclata dans tout l'empire romain la seconde persécution générale contre les chrétiens. Le préfet Sisinnius Fescenninus, qui gouvernait la Gaule au nom de l'empereur, fit aussitôt arrêter l'intrépide apôtre Denis avec le prêtre Rusticus et le diacre Eleuthère, et plusieurs des principaux chrétiens, et les fit comparaître devant son tribunal.

« C'est donc toi, infâme vieillard, dit le magistrat romain à saint Denis, c'est donc toi qui prétends anéantir le culte des dieux, et qui outrages la majesté de l'invincible empereur! quelle religion prêches-tu? »

Les trois confesseurs répondirent d'une seule voix : « Nous prêchons un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, trinité de personnes dans l'unité de substance, de divinité et de gloire.

— Vous l'avouez, dit le préfet; les accusations portées contre vous sont donc véritables : vous refusez d'adorer les dieux et d'obéir à l'empereur. »

Les saints répondirent : « Nous adorons le Christ, engendré du Père avant tous les siècles. En ces derniers temps, il a pris naissance d'une vierge et s'est manifesté au monde. Pour la gloire de son nom nous sommes prêts à affronter tous les supplices et à subir la mort. »

Le proconsul les fit flageller dans l'espoir de vaincre leur constance, mais la patience des bourreaux s'épuisa avant celle des martyrs. Saint Denis et ses compagnons furent alors jetés dans un cachot où on leur passa la tête dans de grosses pierres percées par le milieu, et on les attacha de telle sorte, qu'ils étaient obligés de demeurer toujours couchés par terre sans pouvoir se remuer.

Peu de temps après, le président les fit revenir devant son tribunal, et, après les avoir inutilement pressés d'apostasier, il les fit une seconde fois cruellement fustiger. On ne peut assez admirer la force et la constance du grand saint Denis qui, âgé de plus de cent ans, endurait ce martyre avec autant de paix et de tranquillité que s'il eût été couché sur un lit de roses.

On lui déchira tous les membres à coups de fouet, on lui découvrit même les os, on le baigna dans son propre sang. Au milieu de ce supplice, il n'ouvrait la bouche que pour louer Dieu : « Que ma langue, disait-il, bénisse le Seigneur, et que toutes mes entrailles soient employées à exalter sa bonté. »

Alors le saint martyr fut reconduit en sa prison. Fescenninus espérait que la douleur de ses plaies, jointe à l'odeur insupportable du cachot, le rendrait enfin plus soumis aux ordres de l'empereur; mais il se trouva trompé dans son attente. Denis parut le lendemain à son tribunal avec plus de joie et de hardiesse encore que la veille.

Le préfet, furieux, fit recommencer la flagellation et, comme cette cruauté ne servait de rien, et que le saint évêque ne cessait d'exhorter ses compagnons à la constance, Fescenninus, s'armant d'une nouvelle rage, le fit étendre sur un gril, sous lequel il commanda d'allumer un grand feu!

Le corps du serviteur de Dieu fut ensuite retiré de cet instrument de supplice pour être exposé à des lions; mais ces animaux, n'ayant osé le toucher et s'étant prosternés devant lui, pour lui lécher les pieds, il fut jeté dans un four ardent qui devait le consumer en un moment.

Notre-Seigneur, qui voulait rendre son martyre encore plus éclatant, le secourut admirablement en cette rencontre : il amortit l'ardeur de ce four, renouvelant le miracle des trois enfants dans la fournaise de Babylone, et Denis en sortit en meilleur état qu'il n'y était entré.

Ensuite, on l'attacha à une croix, mais le courageux apôtre fit de son nouvel instrument de supplice une chaire pour prêcher. Le peuple s'étant assemblé autour de lui, il saisit l'occasion pour leur annoncer le mystère ineffable de la Passion du Sauveur et le bonheur qu'elle avait apporté au monde : et il n'eût pas moins fait de conversions sur sa croix que dans la chaire de son église, si le président ne l'en eût fait promptement détacher pour le conduire en sa prison.

DERNIÈRE MESSE DE SAINT DENIS — APPARITION DE NOTRE-SEIGNEUR

Ce fut alors que le bienheureux prélat, laissé libre dans son cachot, voulut célébrer pour la dernière fois l'auguste sacrifice de la messe, afin de se fortifier, lui et ses compagnons, contre les combats qui leur restaient à endurer.

Mais, par une insigne merveille, lorsqu'il fut à la fraction de l'hostie, Notre-Seigneur apparut visiblement devant ceux qui étaient présents, et, prenant de ses propres mains son corps qui était sur l'autel, il le lui donna en disant : « Recevez ceci, mon bien-aimé, et ne doutez point de la récompense qui vous attend, vous, et tous ceux qui écouteront votre parole. Vous combattrez vaillamment et vous remporterez la victoire. La mémoire de votre martyre sera immortelle; et lorsque vous prierez pour quelqu'un, vous obtiendrez tout ce que vous demanderez. »

En même temps, la prison fut remplie de lumière et les confesseurs de la foi demeurèrent fortifiés et consolés.

MORT GLORIEUSE DE SAINT DENIS

IL PORTE SA TÊTE A DEUX MILLES DE PARIS

Le lendemain, Fescenninus trouvant Denis aussi ferme et aussi inébranlable qu'auparavant, le condamna à avoir la tête tranchée. On le mena aussitôt sur une colline dédiée à Mercure qui est aujourd'hui la colline de Montmartre; et là, en présence d'une multitude considérable de personnes qui fondaient en larmes, on le décapita avec une petite hache émoussée, afin de lui causer plus de douleur.

On vit alors le corps du Pontife se soulever; il prit sa tête dans ses deux mains, et la porta en triomphe jusqu'au lieu où a été bâtie depuis la ville qui porte son nom, à deux milles de Paris.

Pendant sa marche, des anges chantaient : *Gloria tibi, Domine!* Gloire à vous, ô Seigneur! et d'autres répondaient : *Alleluia!*

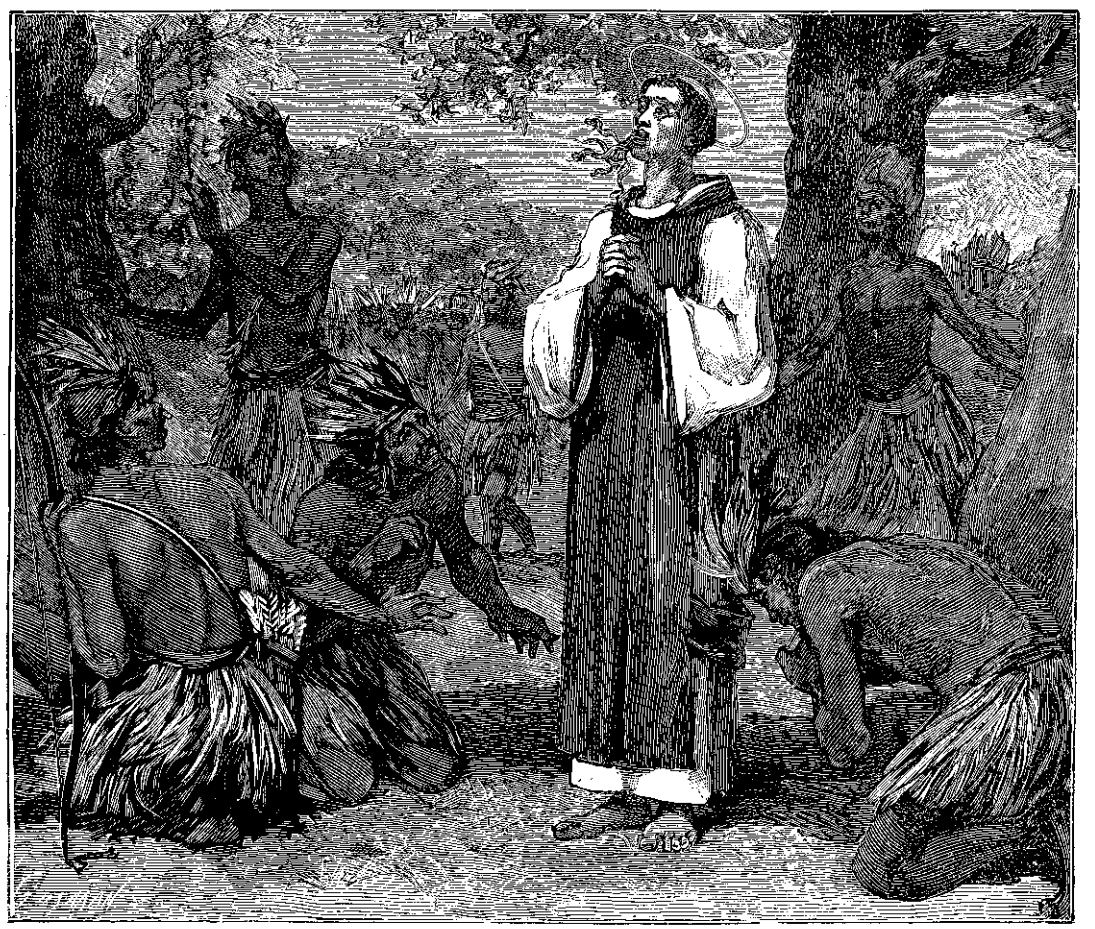
Ayant rencontré une pieuse femme, du nom de Catulle, qu'il avait instruite en la foi, il lui remit son chef vénérable, et tomba en même temps à ses pieds.

Cette sainte chrétienne cacha soigneusement les précieuses reliques dans sa maison, avec celles de saint Rustique et de saint Eleuthère qu'elle eut le bonheur de recouvrer à prix d'argent.

SAINT LOUIS BERTRAND

DOMINICAIN, APOTRE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

Fête le 9 octobre.



Saint Louis Bertrand, ayant été contraint par les idolâtres d'avaler un poison violent, au lieu de mourir, rejette le poison sous forme de petits serpents.

SAINTETÉ DÈS LE BERCEAU

Jean-Louis Bertrand, d'une fortune médiocre, mais d'une religieuse probité, remplissait dignement à Valence la charge de notaire.

Il venait d'épouser en secondes noces Jeanne-Angélique Exach, par la volonté expresse de Dieu, qui avait sur lui d'admirables desseins. Peu de temps après cette nouvelle union, qu'il avait contractée par obéissance, un fils naquit à Jean-Louis, le jour de la Circoncision de l'année 1526. C'était un présent du ciel qui valait bien les cadeaux que dans le monde on se donne au renouvellement de l'année. C'était une première bénédiction accordée à l'obéissance du père: ce fils sera l'aîné de neuf enfants.

Ses vertueux parents le portèrent sans retard à l'église paroissiale, et Louis Bertrand, car c'est le nom qu'on lui donna, fut baptisé sur les mêmes fonts où, deux siècles auparavant, saint Vincent Ferrier, son parent, avait été, lui aussi, régénéré dans le Christ.

Dès les premiers mois de sa vie, Louis Bertrand donna des marques certaines de sa future sainteté.

On raconte que Jeanne, sa mère, pour faire taire ses vagissements, n'avait qu'à présenter à son petit ange l'image du Sauveur, de la Sainte Vierge ou de tout autre Saint. Ses larmes se séchaient à l'instant, et l'enfant souriait à sa mère.

Jeanne lui apprit à balbutier les noms de Jésus

et de Marie, et Louis les répétait avec un accent d'amour qui attendrissait tous ceux qui l'entendaient. Il traçait aussi de sa petite main le signe de la Croix sur son corps innocent.

On peut dire qu'il avait sucé l'esprit de prière et de pénitence avec le lait maternel, car, presque dès son berceau, nous le voyons se livrer à l'oraison et à la mortification.

A sept ans, il avait déjà une grande dévotion pour la Reine du ciel, dont il s'accoutumait à réciter chaque jour l'office avec beaucoup de ferveur. Il garda cette pieuse coutume jusqu'à son dernier soupir. Il se plaisait dans la visite des églises de Valence, fuyait la compagnie et les jeux de ses égaux, et quand on le pressait de partager leurs ébats, il édifiait ses camarades par sa conduite, reprenant avec courage les imprécations ou les jurements qui venaient frapper ses chastes oreilles. Il était ami de la retraite et du recueillement. Il arrivait souvent que sa mère ou son père le surprenaient à genoux dans les lieux les plus retirés de leur demeure : ils n'avaient garde de le distraire. Il couchait aussi très souvent sur la dure, quoiqu'il eût une chambre bien meublée et un lit les plus moelleux que sa mère avait soin de lui préparer tous les jours. Mais, pendant la nuit, le petit Louis échappait à la sollicitude prévenante de sa mère. Il descendait alors secrètement de son lit et étendait ses membres sur le sol.

LA PREMIÈRE COMMUNION ET SES FRUITS

Il venait d'atteindre sa quinzième année, quand le P. Ambroise de Jésus, de l'Ordre des Minimes, qu'il avait choisi pour son directeur spirituel, l'admit à la Première Communion.

Le vertueux adolescent redoubla de ferveur pour se préparer à un acte aussi solennel, et quand il reçut le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ, son âme, dans une sainte ivresse d'abnégation et de sacrifice, promit à Dieu de ne plus vivre que pour lui.

Il voulut, à partir de ce jour, communier trois fois par semaine, et son sage confesseur n'eut garde d'étouffer la flamme de cet enthousiasme divin.

C'est là que le saint jeune homme puisa la force du sacrifice et la soif du dévouement qui, plus tard, dévorera son âme de religieux et d'apôtre.

ÉTUDES ET ÉVASION

Cependant, son père, quoique pieux, lui préparait une carrière mondaine. Il avait discerné l'intelligence de Louis et cette rare distinction que seule la vertu peut donner. Il le voua donc à l'étude des arts libéraux.

Le jeune homme, pour obéir à son père, se livra à l'étude, et il fit de rapides progrès dans la science, non point dans celle qui enfle, mais dans celle qui édifie; car, tout en édifiant, il exerçait une grande vigilance sur lui-même pour ne point se laisser entraîner aux vices qui, de tout temps, hélas! ont pénétré plus ou moins dans les meilleures écoles de jeunes gens. Ses livres préférés étaient les livres de piété, parce que, dans ces lectures spirituelles, son âme trouvait toujours un aliment nouveau pour s'exciter à la ferveur; et souvent, seul à seul avec sa Bible, il eut le bonheur de passer de longues heures dans les plus délicieux colloques avec le divin Maître, qui daignait l'*instruire au dedans* du cœur.

Un jour, le *petit saint*, comme l'appelaient ses condisciples, quitta l'école, s'enfuit de la maison paternelle, et, conduit par le souffle de la grâce, il alla s'enfermer dans une grotte où il aurait passé le reste de ses jours; mais son père envoya un parent à la recherche de son fils, et le jeune ermite fut ramené à Valence.

LA GRACE DE LA VOCATION — ÉPREUVES

Toutefois, sa famille comprit par cette nouvelle preuve de sainteté que Louis ne voulait pas des unions terrestres, et comme il avait encore huit autres frères ou sœurs, on lui proposa de lui faire revêtir l'habit des clercs séculiers. Ce n'était qu'un stratagème des parents pour garder auprès d'eux leur fils bien-aimé. Celui-ci le découvrit sans peine; mais ne jugeant pas l'heure favorable pour donner suite à son premier projet, il consentit volontiers à s'y laisser prendre.

Revêtu de la livrée du Christ, il s'appliqua alors à soulager ses membres souffrants : il allait dans les hôpitaux de Valence, où il passait la plus grande partie du jour et de la nuit, occupé à panser les plaies des malades et à prodiguer à tous, avec ses soins, quelques mots de consolation.

Sur ces entrefaites, son confesseur, le P. Ambroise de Jésus, vint à mourir. Le Saint-Esprit lui désigna le P. Laurent Lopez, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, pour le directeur de son âme. La grâce allait parachever son œuvre. Louis Bertrand, en effet, ne tarda pas à reconnaître que le Seigneur l'appelait dans la famille de saint Dominique.

Quand sa vocation fut bien déterminée, il en parla résolument à son père qui lui refusa du premier coup toute permission de suivre ses attraits.

Louis mûrit sa résolution dans la prière et la patience. Tout délai ne faisait qu'augmenter l'ardeur et l'intensité de ses désirs. Le refus du père n'avait pas étouffé la voix intérieure, et Louis sentait toujours le doigt de Dieu frapper à la porte de son cœur.

Il se décida enfin à fouler aux pieds la chair et le sang, et se donna généreusement à Dieu, comme la grâce le lui demandait.

NOVICIAT ET PROFESSION

Novice, il fut un modèle achevé de toutes les vertus religieuses. Le silence était son entretien, dit un hagiographe; le jeûne, sa nourriture; la prière, son divertissement, et les œuvres de charité sa plus agréable occupation. Il prit pour son modèle saint Vincent Ferrier, qui avait autrefois illustré cette province, et s'appliqua à être en toutes choses ce qu'aurait été ce grand saint dans les mêmes circonstances.

Quand d'autres novices s'étonnaient de tant de facilité chez un commençant, au lieu qu'ils n'éprouvaient bien souvent qu'aridités et sécheresses, il les consolait toujours par ces mots d'une touchante humilité : « La patience dans la sécheresse et les privations contribuent souvent plus à la sainteté d'une âme que les consolations et autres faveurs spirituelles. »

Avant la fin de son noviciat, il eut la joie de voir son père et sa mère lui laisser la plus grande liberté de se donner à Dieu. Ils eurent même la force de se réjouir avec lui, dans un commun sacrifice, le jour de sa profession (27 août 1545).

MORTIFICATION — CHASTETÉ — CHARITÉ

Il se traitait avec une grande austérité. Il revêtit un dur cilice qu'il porta constamment sur la chair nue, et, malgré les sept mois de jeûnes

qu'on faisait dans l'Ordre des Prêcheurs, il se livrait encore à d'autres macérations. Le repas, si frugal pourtant des Dominicains, était trop copieux pour son âme, avide de privations : il ne prenait qu'un peu de pain trempé d'eau.

Il se flagellait avec de sanglantes disciplines. Ce n'était point, certes, pour expier de grands péchés : sa vie toute sainte ne nous permet pas de le croire; mais c'était pour se préserver. Le lis de la pureté s'entoure volontiers des épines de la mortification, pour ne rien perdre de sa fraîcheur ni de son éclat.

Au milieu de si belles vertus qui captivent nos regards, comment pourrions-nous ne pas admirer encore celle qui en est la reine : la charité pour Dieu et le prochain. Son cœur était véritablement un sanctuaire où Dieu avait déposé son amour. C'est cet amour qui sera le mobile de sa vie de missionnaire.

PREMIÈRE MESSE
IL APPREND QUE SON PÈRE EST AU PURGATOIRE

Mais le saint religieux avait achevé ses études de théologie. Il fut promu aux Ordres sacrés et reçut la prêtrise en 1547, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans. Sa science et ses vertus suppléaient au défaut de l'âge.

Il célébra sa première messe le 23 octobre de cette même année avec toute la ferveur qu'exige un mystère si auguste.

Il était encore dans les joies et les consolations de sa première messe, quand il apprit que son père était gravement atteint par la maladie. Il se rendit à son chevet pour l'aider dans ses derniers moments.

Notre-Seigneur lui révéla, quelques jours après son trépas, les grandes peines que son âme souffrait dans le Purgatoire. Notre Saint se condamna aussitôt à une infinité de pénitences pour la soulager dans cette terrible nécessité; après huit années de rigoureuses mortifications, une consolante vision lui apprit son heureuse délivrance.

LES LEÇONS DU MAITRE DES NOVICES — DÉVOUEMENT

Sa vertu extraordinaire l'avait fait remarquer des Pères de Valence. Il fut élu maître des novices. C'était en 1551.

Il s'acquitta avec tant de zèle de cette charge de confiance, qu'il l'exerça plusieurs fois dans la suite, et toujours avec le plus grand profit.

Il ne tolérait ni les plus légères imperfections, ni les moindres infractions à la règle, et malgré cette inexorable austérité, ses novices l'aimaient d'une affection que n'égale pas l'amour que des fils ont naturellement pour leur père, parce qu'il savait allier la tendresse d'une mère à la sévérité d'un Père Maître.

Il faut dire, en outre, que le P. Bertrand prêchait plus par l'exemple que par les paroles. Son humilité était telle, qu'il obligeait ses disciples à lui signaler charitablement les défauts qu'ils remarquaient dans sa conduite ou sa personne, et il les suppliait de ne lui donner aucune marque de distinction ou d'honneur.

Pour être véritablement humble, enseignait-il à ses novices, il faut se mépriser soi-même, ne mépriser personne, mais mépriser le monde et ses maximes, et être heureux des mépris dont on peut être l'objet.

En 1557, la peste se déclara dans la ville de Valence et y fit de grands ravages. Saint Louis Bertrand se montra d'un courage héroïque pour voler au secours des pestiférés.

LE MISSIONNAIRE DES INDES ET LE FRÈRE CONVERS

Son cœur s'était embrasé d'un amour plus ardent au milieu de ce fléau destructeur. Le zèle pour le salut des âmes le dévorait. Il résolut donc d'étancher cette soif, et, après avoir mûri son projet devant Dieu, il s'embarqua à Séville pour passer aux Indes occidentales et au Pérou, provinces de l'Amérique.

Il se fit accompagner par un Frère convers de l'Ordre. Celui-ci, ayant reçu en chemin, par suite d'un accident, une blessure mortelle à la tête, ne dut sa guérison qu'aux prières du saint missionnaire.

Un autre jour, notre Saint fit un nouveau miracle en sa faveur. Comme ce bon Frère se plaignait de la faim et de la soif, saint Louis Bertrand fit surgir de terre un arbre chargé de fruits; et tandis qu'ensemble ils remerciaient Dieu de ce premier bienfait, une source délicieuse jaillit soudain au pied même de l'arbre.

Malheureusement, le Frère convers ne sut pas apprécier les dons de Dieu, et un jour que l'apostolat lui était particulièrement pénible, il abandonna le P. Bertrand et s'en revint en Espagne.

L'ESPRIT-SAINT SE FAIT SON INTERPRÈTE

Saint Louis Bertrand, délaissé de son compagnon en arrivant sur le sol de ce pays inconnu, mit toute sa confiance en Dieu. Il voulut commencer ses prédications ; mais il ne savait pas la langue des Indiens, et ceux-ci ne comprenaient pas davantage l'espagnol. Force lui fut donc de recourir à un interprète.

Or, peu de jours après son arrivée, il s'aperçut qu'il était dupe des mystifications de ce truchement qui donnait un sens contraire à ses paroles ; il se tourna vers Dieu, et le Saint-Esprit lui accorda le don des langues. La grâce divine accompagna ses paroles miraculeuses, et les conversions se multiplièrent.

Saint Louis Bertrand évangélisa Tubara, Capacoa, Paluate, Monpoix, Serta, Sainte-Marthe, Ténériffe, et d'autres îles encore qu'il serait trop long d'énumérer.

Il serait difficile aussi de déterminer le nombre de conversions que suscita cet ardent apôtre.

Dans sa mission de Tubara, il baptisa de sa main 10 500 Indiens. Le premier auquel il conféra ce sacrement fut un enfant que son père apporta mourant aux pieds du Saint, en lui disant : « Un ange de Dieu m'a averti que mon fils serait bienheureux dans le ciel, si Louis versait un peu d'eau sur sa tête. »

L'enfant fut baptisé, en effet, et mourut incontinent pour s'envoler au ciel.

Mais tant de bien ne pouvait qu'exciter la rage de l'enfer qui voyait chaque jour des milliers de proies lui échapper. L'esprit impur envoya des coupables créatures lui proposer des crimes. Le démon lui-même lui apparut sous un habit d'ermite pour le presser de quitter ce pays où la brutalité de ces idolâtres et leurs injures révoltantes étaient seules, disait-il, le prix de ses efforts et de ses souffrances. Notre Saint déjoua tous ces artifices de l'esprit malin, et un simple signe de Croix suffit à mettre en fuite l'ange des ténèbres transformé en ange de lumière.

Dans ses mission de Capicoa, de Paluate, etc., il ne fit pas moins de merveilles. Quelques Indiens le virent un jour ravi en extase et élevé à plusieurs pieds de terre.

A la suite de tous ces prodiges, un grand nombre de païens abandonnèrent leurs sacrilèges super-

titions pour embrasser la religion chrétienne. Sur l'invitation du P. Bertrand, ils brûlèrent leurs idoles et jurèrent de ne plus retourner à leur culte maudit.

Sur la montagne de Sainte-Marthe qu'habitait une colonie d'Indiens, il en convertit et baptisa 15 000.

Nous ne suivrons pas plus longtemps cet apôtre infatigable dans ses missions si merveilleusement bénies. Au reste, après sept années d'apostolat, plusieurs raisons l'obligèrent à songer à son retour dans la péninsule ibérique.

RETOUR EN ESPAGNE — NOUVELLES CHARGES

Saint Louis Bertrand, après avoir obtenu de ses supérieurs les permissions nécessaires, s'embarqua et fit voile sur l'Espagne.

Il aborda heureusement à Séville, et de là vint à Valence, où l'attendait l'accueil le plus bienveillant et le plus enthousiaste.

Mais à peine y était-il arrivé qu'il fut élu prieur du couvent de Saint-Onuphre. Quand le temps de son supériorat fut expiré, on lui confia une seconde fois la charge de maître des novices à Valence même. Il y déploya un grand zèle et une nouvelle ferveur. C'est là qu'il fit éclater surtout l'esprit de prophétie et d'intuition que Dieu lui avait donné. Il pénétrait les cœurs et y lisait les fautes les plus secrètes comme les tentations de ses religieux.

Mais les Pères, non moins jaloux que les novices de vivre sous sa sainte direction, le choisirent pour leur supérieur; le Saint, pénétré de son insuffisance, se jeta à leurs genoux et les supplia, les yeux baignés de larmes, de lui faire miséricorde. Et comme les Pères refusaient de décharger ses épaules d'un fardeau que nul autre que lui était plus digne de porter, saint Louis Bertrand se tourna alors vers saint Vincent Ferrier, et, se prosternant devant son image, il le conjura d'accepter lui-même la charge du couvent : « Pour moi, lui dit-il, je ne veux être que votre sous-prieur. » Saint Vincent Ferrier accueillit sa demande : l'image du Saint vint se coller sur les lèvres de son fidèle imitateur, et il se releva plein de confiance.

Il excella encore dans l'art de la parole, et il s'en servit pour toucher les cœurs et convertir les âmes.

Sa manière de vivre était alors fort simple. La frugalité, pour ne pas dire encore l'austérité, présidait seule à sa table. Il ne permettait jamais qu'on lui servît de la chair ni même du poisson. Quelques légumes lui suffisaient, et sa liqueur préférée était l'eau des fontaines. Il était moins exigeant encore pour sa couche : une planche raboteuse et un méchant coffre de bois pour appuyer sa tête, tel était le lit que, dans les jours de relâchement, comme il semblait le dire, il substituait à la terre nue.

DERNIÈRE MALADIE — LE CIEL SUR LA TERRE

Tant de pénitences au milieu des travaux les plus pénibles avaient épuisé ses forces. Quand le temps de son supériorat expira, il était déjà gravement atteint d'une fièvre qui ne devait pas lui pardonner ses rigoureuses austérités. Il ne s'en affligea nullement, mais se conforma à la volonté de Dieu. Et dans la maladie encore, il fut un sujet d'édification pour ses frères et tous ceux qui obtinrent la faveur de l'approcher.

Son lit de douleur devint le refuge des malades, des affligés, des pauvres, des souffreteux qui venaient implorer une guérison, un secours, un mot de consolation.

Mais tandis que les humbles et les petits de la terre assiégaient son grabat, les grands du royaume du ciel venaient aussi le visiter.

Saint François et saint Dominique lui apparurent. Il eut la joie de baiser les pieds, ornés des stigmates de Jésus-Christ, du séraphique pauvre d'Assise, et de coller ses lèvres sur la main de l'angélique apôtre de Caleruega.

Notre-Seigneur lui envoyait aussi des anges et des chœurs de séraphins qui venaient lui donner un avant-goût des joies célestes. Ils faisaient retentir à ses oreilles les mélodies les plus suaves, et saint Louis Bertrand ne pouvait témoigner que par ses larmes la tendresse de son cœur et la reconnaissance de son âme.

Jésus-Christ lui-même daigna se montrer à son serviteur, tantôt dans les humiliations de sa Passion, tantôt dans la gloire de son Ascension.

MORT — SON CORPS EST UN MIROIR
CANONISATION

Mais tout cela était le prélude du triomphe prochain. Saint Louis Bertrand connut bientôt que son heure était venue. Il annonça à ses frères le jour et le moment de sa mort, et se prépara à paraître devant Dieu.

Le saint archevêque de Valence, Jean de Ribera, accourut à cette nouvelle pour rendre à son ami les derniers devoirs. Il lui administra les sacrements de notre Mère la Sainte Eglise, et saint Louis Bertrand s'endormit doucement dans la paix du Seigneur, le 9 octobre 1581.

Son âme s'envola au ciel, escortée par les anges et par saint Vincent Ferrier dont il avait si bien réalisé les vertus et qui était venu le recevoir au seuil de l'éternité.

Aussitôt qu'il fut mort, son corps parut plus brillant et plus pur que le cristal, au point que sur sa chair virginale, comme dans un miroir très limpide, on voyait se réfléchir les traits de ceux qui en contemplaient la fraîcheur et la beauté. Il exhalait aussi une odeur très suave, qui embauma toute la chambre.

Là encore, auprès de sa couche funèbre, ce corps fut illustré par de nombreux miracles.

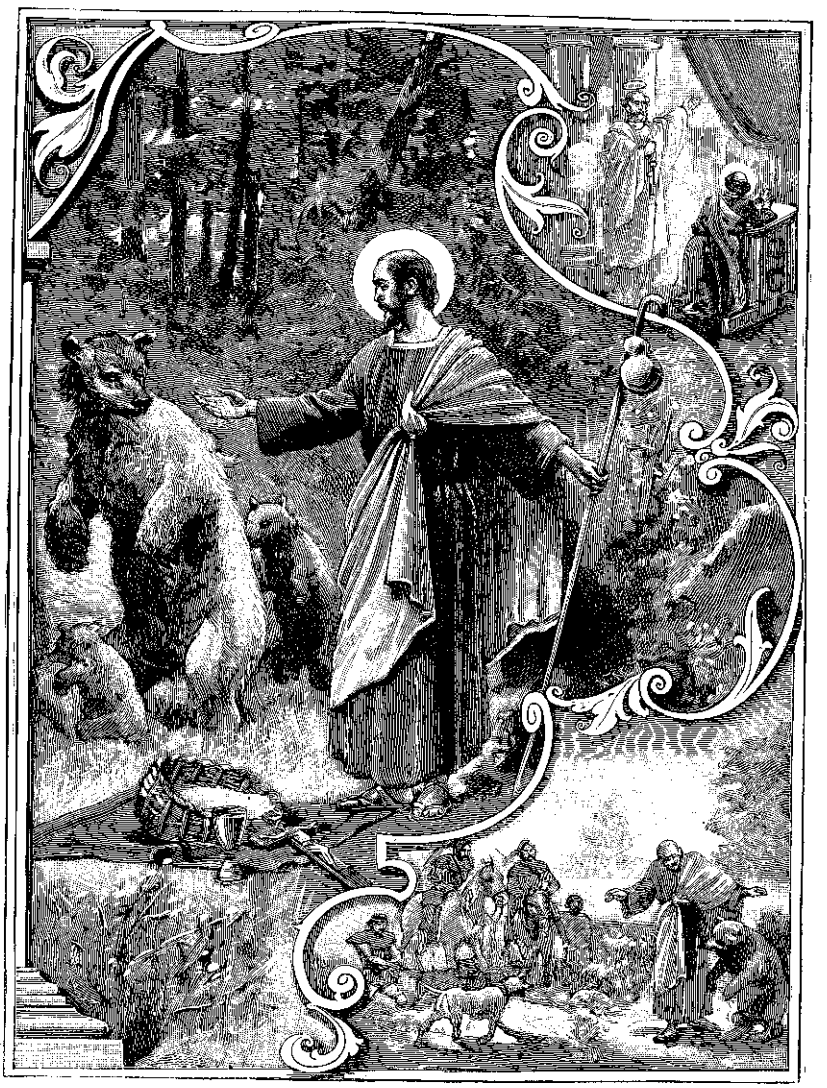
Mais un entre autres, qui persistait soixante-dix ans après la sortie de l'âme, celui de sa conservation parfaite, décida le pape Paul V à le mettre au nombre des Bienheureux. C'était en 1647.

Plus tard, en 1671, le pape Clément X publia le décret de canonisation.

SAINT GHISLAIN OU GUILLAIN, MOINE

APOTRE DU HAINAUT

Fête le 9 octobre.



Une ourse, docile à la voix de saint Ghislain, quitte son repaire, qui devient l'emplacement d'un oratoire et d'une abbaye.

MISSION DE SAINT GHISLAIN

L'invasion des barbares avait été funeste au catholicisme, et ces païens du Nord avaient presque étouffé dans la persécution et le sang les premiers germes de vérité évangélique que les apôtres du Christ avaient déposés au sein des populations nombreuses du Cambrésis et du Hainaut. Pour relever tant de ruines, Dieu suscita de saints évêques qui parcoururent ces contrées et leur apportèrent les lumières de la foi et les bienfaits de la civilisation chrétienne. Ce fut un rude apostolat que celui de saint Vaast et de saint Géry; ils portèrent les premiers coups au grossier paganisme des barbares, et préparèrent la voie aux moines missionnaires qui devaient compléter bientôt l'œuvre si vaillamment commencée. Saint Ghislain fut choisi de Dieu pour apporter ce complément magnifique en dotant le Hainaut des institutions monastiques ou du

moins en donnant à la vie religieuse dans cette province de merveilleux développements.

PREMIÈRES ANNÉES — ÉTUDES A ATHÈNES

Selon son propre témoignage, il était né en Grèce, dans l'Attique, vers les premières années du VIIIe siècle. Ses parents, riches des dons de la nature et de la grâce, pratiquaient noblement les vertus chrétiennes. De bonne heure, l'enfant donna des signes d'une piété remarquable et d'un heureux naturel, ce qui détermina sa famille à l'appliquer aux études, et on l'envoya dans la ville d'Athènes, autrefois la reine de l'empire des lettres et des arts. Athènes, au VIIe siècle, était bien déchue de son antique splendeur : depuis longtemps, au dire de Synésius de Cyrène, on n'y connaissait plus de remarquable que les noms illustres qui décoraient ses ruines. Cependant, Ghislain, à force d'énergie, de travail et surtout de prière, parvint à remédier à cette pauvreté de l'enseignement, et fit de rapides progrès dans les sciences. Il se faisait expliquer avec persévérance les Ecritures divines, et cherchait dans les communications intimes avec Dieu les lumières que les hommes étaient incapables de lui donner.

Fidèle imitateur de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile, il savait résister aux séductions du vice, et vivre d'une manière irréprochable au milieu d'un siècle corrompu. Dieu qui veille sans cesse sur ses élus allait le récompenser de cette fidélité à ses préceptes, en se l'attachant plus étroitement dans la vie religieuse.

L'ASCÈTE BASILIEN — LE PRÊTRE

Docile à la voix de l'Esprit-Saint, le jeune étudiant ne tarda pas à briser les liens du monde pour se consacrer plus entièrement au service de Dieu. Il demanda la faveur d'être reçu dans un monastère de l'Ordre de saint Basile. Grande fut la joie des religieux lorsqu'ils accueillirent ce nouveau disciple, dont le front rayonnait d'innocence.

Revêtu des livrées du Christ, saint Ghislain donna à tous ses frères une haute opinion de sa sainteté par sa foi inébranlable, sa charité ardente, sa grande humilité et son obéissance toujours joyeuse et empressée. Son biographe anonyme (IXe siècle) nous le montre comme une abeille industrieuse, recueillant dans son cœur un miel composé des plus suaves vertus, et se plaisant à répéter avec le Psalmiste : « Que vos paroles sont douces à ma bouche, ô Seigneur! plus douces que le miel et son rayon. »

Une pratique si éminente des vertus religieuses faisait augurer des desseins particuliers de Dieu sur cette âme d'élite : aussi ses supérieurs, malgré les résistances de son humilité, le jugèrent digne d'être promu aux Ordres et même au sacerdoce. Devenu prêtre, avec quelle foi et quel amour ne devait-il pas offrir l'Hostie sainte, et quelle pureté ne dut-il pas apporter dans la célébration des saints mystères!

Des auteurs, moins anciens toutefois, pensent qu'il fut élevé, quelques années après, sur le siège épiscopal d'Athènes. L'Eglise nous le fait vénérer comme évêque, et le martyrologe nous dit qu'il renonça à l'épiscopat pour mener une vie plus humble. D'ailleurs, ceux qui ont récité l'office du Saint de temps immémorial, l'honorent sous le titre de Confesseur Pontife. Sans vouloir trancher une question peut-être insoluble, on peut affirmer que, s'il fut évêque d'Athènes, il ne gouverna pas longtemps cette Eglise, car Dieu le choisit pour en faire l'apôtre du nord de la Gaule.

VISION DE L'ANGE — VOYAGE A ROME

Tant de sainteté dans cette âme virginale lui valut les consolations du ciel et la visite d'un messager céleste. Une nuit qu'il s'était assoupi à la suite d'une prière plus longue et plus ardente que de coutume, saint Ghislain vit en songe un ange descendre vers lui : « Quitte ta patrie, lui dit l'envoyé de Dieu, et dirige tes pas vers Rome, la ville célèbre par les triomphes des apôtres. C'est là que le Seigneur te fera connaître sa volonté. »

Comme un nouvel Abraham devant cet ordre divin, saint Ghislain n'hésite pas et s'adjoignant quelques disciples, il prend bientôt le chemin de la capitale du monde chrétien.

SÉJOUR A ROME — NOUVELLE MANIFESTATION DE LA VOLONTÉ DIVINE

Dès son arrivée dans la Ville Eternelle, saint Ghislain cherche avec amour la trace du sang des martyrs, et visite tous les oratoires et les sanctuaires élevés sur le lieu de leurs triomphes. Il aime surtout à prier sur le tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, que souvent il arrose de ses larmes. C'est là que le Seigneur l'attend pour lui manifester définitivement sa volonté.

Un jour, comme le Saint prolongeait ses prières après le coucher du soleil, il vit venir à lui l'apôtre Pierre, qui lui dit : « Va dans la région que l'on nomme *Hainaut*. Tu y trouveras un lieu appelé Ursidongus. Là, tu élèveras un digne oratoire à Dieu pour honorer ma mémoire et celle de mon frère Paul. Dans ces contrées, tu gagneras de nombreuses âmes au Seigneur, et après ta mort paisible, tu auras part au bonheur des anges dans le ciel. »

Réjoui et fortifié par ces paroles, saint Ghislain quitte sans retard la Ville Eternelle, emmenant avec lui deux de ses disciples les plus chers, Lambert et Bellère ou Belric.

L'APOTRE DU HAINAUT — UNE OURSE POURSUIVIE SE RÉFUGIE AUX PIEDS DU SAINT

Saint Ghislain traversa le Danube et le Rhin, se dirigeant vers le lieu que Dieu lui avait marqué comme but de son apostolat. A peine entré dans le comté du Hainaut, il entendit parler d'un saint évêque, dont l'éloge était sur toutes les lèvres. C'était saint Amand, alors évêque de Maëstricht. Touché de ce que l'on disait de ce grand serviteur de Dieu, saint Ghislain voulut aller le trouver et lui demander conseil.

C'est pourquoi il se rendit à Maëstricht, où il reçut la bénédiction du prélat. Mais l'homme de Dieu avait hâte d'accomplir l'ordre du ciel. Arrivé en un lieu qui est aujourd'hui la ville de Mons, il crut avoir trouvé l'endroit que le Seigneur lui avait marqué, et il se mit en devoir de couper les ronces et les épines qui l'encombraient pour y élever le sanctuaire aux saints apôtres.

Il travaillait déjà depuis quelque temps, lorsque Dieu lui fit connaître par un événement extraordinaire le lieu où il voulait être honoré.

Les chasseurs du roi (1) parcouraient en ce mo-

---

(1) Sigebert II. C'est par erreur que le biographe de saint Ghislain au IXe siècle désigne ici Dagobert Ier; ce prince était mort dix ans auparavant. Plusieurs hagiographes contestent l'authenticité de ce prodige; mais outre qu'il est rapporté par le chroniqueur le plus ancien qui a travaillé sur des manuscrits contemporains pour écrire l'histoire de son héros, nous

ment les forêts et les taillis situés sur les bords de la rivière de Haine. Un jour, une ourse, poursuivie par une meute de chiens, vient se réfugier comme pour demander asile et protection, sous les vêtements que le Saint avait suspendus aux branches d'un arbre à l'heure du travail. Les chiens eux-mêmes, cessant leur poursuite, retournent tranquillement vers leurs maîtres. Ceux-ci, exaspérés, ne comprenant rien à cet étrange événement, accusent saint Ghislain et ses compagnons de sortilège et de magie. Sur ces entrefaites, arrive le roi lui-même : « Qui es-tu? dit-il à l'homme de Dieu, et par quel art magique es-tu parvenu à arrêter l'élan de nos chiens? — O roi! répond doucement le moine, je suis Grec d'origine; Athènes est ma patrie. Je m'appelle Ghislain et je pratique la religion du Christ. Je ne nuis à personne par de mauvais artifices et je ne convoite nullement le bien d'autrui. J'aime Dieu dont je suis l'indigne ministre. » Ces paroles ouvrirent les yeux au prince; il lui sembla remarquer quelque chose de céleste sur le visage de l'ascète, et après lui avoir demandé sa bénédiction, il s'enfonça dans la forêt avec tous les siens.

Saint Ghislain avait repris son travail interrompu; mais l'ourse, qui s'était réfugiée sous son vêtement, se releva bientôt, et, s'emparant de la corbeille où le Saint conservait ses ornements sacrés pour la célébration des divins mystères, elle s'éloigna furtivement.

A la vue de ce larcin, Ghislain pousse un cri et, suivi de ses compagnons, il s'élance sur les traces de l'animal. Bientôt l'ourse pénètre avec son fardeau dans l'épaisseur des taillis, et les moines désespèrent de l'atteindre. Mais Dieu vient à l'aide de son serviteur et lui envoie un aigle qui se met à voler doucement devant lui et le conduit auprès de quelques bergers qui paissaient leurs troupeaux. Saint Ghislain se renseigne auprès d'eux sur le passage de l'ourse et les pasteurs lui indiquent l'endroit où la bête fauve abritait ses petits. Ce lieu était appelé Ursidong, c'est-à-dire la retraite de l'ours. Sur l'ordre du Saint, l'animal s'éloigna docilement.

Saint Ghislain vit dans cet événement extraordinaire une conduite providentielle, et abandonnant sa solitude première, il s'établit à Ursidong et se mit à défricher le terrain. Bientôt on vit s'élever au milieu de forêts, auparavant inabordables, une basilique en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, et une abbaye devenue célèbre sous le nom de *la Celle* et plus tard de Saint-Ghislain.

SAINT GHISLAIN ET SAINT AUBERT — ACTE DE GÉNÉROSITÉ RÉCOMPENSÉ

La renommée du saint moine grandissait de jour en jour; elle ne tarda pas à parvenir jusqu'aux oreilles de l'évêque de Cambrai, saint Aubert, qui voulut le connaître et le pria de se rendre auprès de lui. Saint Ghislain n'hésita point et prit sur-le-champ la route de la ville épiscopale. La nuit le surprit à l'entrée d'un village nommé Roissin, situé à mi-chemin entre les villes actuelles de Saint-Ghislain et du Quesnoy, et il cherchait un logement pour la nuit quand un homme de bien lui offrit une généreuse hospitalité. Le lendemain, comme il s'apprêtait à prendre congé de son hôte, celui-ci lui fit promettre de revenir chez lui à son retour de Cambrai.

L'homme de Dieu se présenta donc devant saint Aubert : « Qui êtes-vous, mon frère, lui dit l'évêque, et quelle est votre dignité? — Je suis Grec de nation, répondit saint Ghislain, et chrétien par le caractère. Je suis moine et le plus indigne des prêtres du Christ. Venu dans ce pays sur un ordre de Dieu, j'ai entrepris de construire à Ursidong, sur les bords de la rivière de Haine, un oratoire dédié à saint Pierre et saint Paul; et votre bonté a prévenu l'intention que j'avais de me rendre auprès de vous, pour vous demander la permission d'achever cette œuvre que j'avais commencée. » Saint Aubert reconnut vite la sainteté de l'humble moine. Il le bénit, l'encouragea à continuer ses travaux, et lui promit d'aller lui-même consacrer le sanctuaire dès qu'il serait achevé.

Saint Ghislain reprit avec joie le chemin de la Celle. Il ne manqua pas de saluer à son retour, selon sa promesse, l'hôte qui l'avait accueilli à son passage. Or, l'épouse de cet homme charitable était sur le point de succomber aux douleurs d'un enfantement laborieux. Se jetant aux pieds du Saint, son hôte le suppliait avec larmes d'intercéder pour elle auprès de Dieu : « Cessez de vous livrer à la tristesse, lui répondit Ghislain, car votre épouse se trouve en pleine santé et elle vous a donné un fils. » L'homme courut, plein de confiance, auprès de son épouse : la parole du Saint s'était vérifiée. Saint Ghislain baptisa lui-même le nouveau-né, et en reconnaissance de ce bienfait, l'heureux père lui céda une partie de sa fortune pour l'achèvement de l'oratoire de saint Pierre et de saint Paul dans le nouveau monastère.

DEUX SAINTS — REPAS INATTENDU

Les saints se comprennent mutuellement, et il semble qu'une force irrésistible les attire les uns vers les autres. C'est ainsi qu'on vit bientôt arriver à la Celle l'évêque de Maëstricht, saint Amand. Il venait pour encourager les efforts de son ami, et s'entretenir avec lui des choses de Dieu. Quand ces entretiens édifiants eurent pris fin, l'évêque se disposa à partir pour aller rendre visite aux moines d'Elnon. Saint Ghislain, désolé de n'avoir rien à lui offrir pour sa nourriture, car les vivres manquaient dans cet endroit sauvage et solitaire, l'accompagnait tristement jusqu'à la rivière de Haine où une barque attendait le prélat, quand un gros poisson, se précipitant hors de l'eau, vint tomber aux pieds des deux saints. Un débat s'ensuivit, l'évêque attribuant le prodige aux prières du moine, et celui-ci aux mérites de l'évêque. On revint joyeusement au monastère en remerciant Dieu du repas inattendu et miraculeux qu'il avait envoyé à ses serviteurs.

CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE CONVERSION DU COMTE MAUGER

Quand l'oratoire fut achevé, saint Ghislain envoya un message à saint Aubert : « Père, lui disait-il, le temps approche où, comme vous l'avez promis à votre serviteur, vous daignerez venir donner votre bénédiction à son œuvre. » Le vénérable évêque de Cambrai n'eut garde de manquer à sa parole, et accompagné de saint Amand, qui avait repris sa vie de missionnaire, il vint consacrer le nouvel oratoire qu'il dédia aux saints Apôtres. Une foule immense était accourue pour assister à la cérémonie, et le prélat se fit un bonheur de lui distribuer la parole

ne croyons pas devoir supprimer de la vie des saints un fait par cela seul qu'il est merveilleux et surnaturel.

de vie. Cette prédication ne demeura pas infructueuse. Parmi les nombreux auditeurs, se trouvait le comte Mauger, qui avait épousé une noble dame du nom de Wautru. A la parole de l'évêque il se sentit remué jusqu'au fond de l'âme, et disant un éternel adieu au monde, du consentement de son épouse, il reçut la tonsure des mains de saint Aubert, et alla fonder l'abbaye de Hautmont, et plus tard celle de Soignies. L'Eglise l'honore comme un saint au 14 juillet.

SAINT GHISLAIN ET SAINTE WAUTRU

En quittant le monde pour se retirer dans la solitude, le comte Mauger avait laissé dans le siècle son épouse, sainte Wautru, et plusieurs enfants. Wautru, par son père, descendait de Clovis, et par sa mère, des rois de Thuringe. A la noblesse de son origine, elle joignait une âme ardente, altérée de la soif du sacrifice. Saint Ghislain connut par révélation les dispositions de cette âme généreuse, et il ne négligea rien pour la décider à suivre l'exemple de son époux et à se donner à Dieu. Docile à ses conseils et à ses exhortations, et n'ayant pas encore de retraite où elle pût se retirer, Wautru se préparait à la vie du cloître par la pratique du dévouement et des bonnes œuvres. Une nuit saint Géry lui apparut en songe, et lui présentant une coupe remplie de vin et un morceau de pain : « Continue d'agir comme tu as commencé, lui dit-il : car tes œuvres sont agréables à Dieu ainsi qu'à nous. »

Fortifiée par cette vision, la pieuse dame supplia saint Ghislain de lui préparer une demeure où elle pût se consacrer à Dieu, et le saint lui indiqua Châteaulieu, où il s'était d'abord arrêté lui-même, et où se trouve actuellement la ville de Mons. Mais cet endroit était encore inculte et inhabité. Wautru pria un de ses parents, nommé Hidulphe, d'acheter le terrain suffisant et d'y élever un petit monastère, pour elle et pour celles qui consentiraient à la suivre dans la solitude. Cet homme, d'une piété admirable, crut répondre aux désirs de la Sainte en faisant construire une demeure vaste et magnifique.

Quand sainte Wautru vit ces bâtiments superbes, son humilité s'effraya : « Comment! s'écria-elle, j'habiterais dans ce palais lorsque le Maître du monde n'eut qu'une étable pour demeure et vécut sans avoir où reposer sa tête! » La nuit suivante, un vent des plus violents s'éleva qui renversa l'édifice somptueux. A cette nouvelle, Hidulphe désolé crut que le Seigneur l'avait jugé indigne de coopérer à une œuvre si sainte. Mais bientôt, ayant appris le véritable motif de l'accident, il construisit un monastère de proportions plus modestes où sainte Wautru, après avoir reçu le voile des mains de saint Aubert, s'enferma avec quelques compagnes. Ce fut le noyau autour duquel se forma la ville de Mons.

SAINT GHISLAIN ET SAINTE ALDEGONDE

Saint Ghislain, en véritable apôtre de celui qui voulut naître d'une Vierge, avait au cœur l'amour de la virginité. Dans une visite à sainte Wautru, il l'exhorta à pousser sa sœur Aldegonde à se consacrer également à Dieu. Ses efforts furent couronnés de succès et Aldegonde prit le voile dans un monastère qu'elle fit construire à Maubeuge de ses propres deniers. Les deux filles de sainte Wautru, Aldetrude et Madelberte, vinrent y rejoindre leur tante : famille admirable dont tous les membres, consacrés à Dieu, seront placés par l'Eglise sur ses autels.

Vers l'an 679, le grand évêque de Maëstricht, saint Amand, épuisé par les fatigues d'une vie apostolique, rendit sa belle âme à Dieu. Sainte Aldegonde apprit cette mort par révélation. Elle eut une vision dans laquelle elle aperçut un majestueux vieillard, revêtu d'ornements pontificaux et entouré d'un cortège magnifique de saints aux vêtements blancs comme la neige : le pontife s'avançait vers le trône de Dieu qui lui mit au front un glorieux diadème. Tandis que sainte Aldegonde admirait ce spectacle, un ange lui dit : « Voici Amand qui reçoit la couronne que ses vertus et son zèle lui ont méritée. Ces nombreux saints que tu vois autour de lui, ce sont les âmes qu'il a converties à Jésus-Christ durant sa vie. »

Revenue à elle-même, Aldegonde ne parla point de cette vision à ses compagnes, mais elle manda en toute hâte sainte Wautru et saint Ghislain. Elle-même alla à leur rencontre jusqu'au village de Mairieu et leur fit part de ce que le ciel lui avait révélé. Saint Ghislain lui dit alors : « Si vous avez mérité de voir le Dieu du ciel couronner son serviteur Amand, c'est pour votre bien; car sachez que le terme de votre vie approche. Demandez au Seigneur de vous envoyer quelque infirmité qui achève de vous purifier et vous prépare à recevoir la récompense dont jouit déjà le bienheureux Amand. » Ce fut la dernière entrevue de saint Ghislain avec sainte Aldegonde qui, peu de temps après, selon la prédiction du saint, alla jouir du bonheur des élus.

DERNIÈRES ANNÉES — MORT — CULTE

A l'exemple de saint Benoît et de sainte Scholastique, saint Ghislain et sainte Wautru se réunissaient de temps en temps pour parler de Dieu et des choses spirituelles. Mais bientôt l'âge et les infirmités ne leur permirent plus de faire tout le trajet qui séparait le monastère de Mons avec celui de la Celle. Alors, d'un commun accord, ils firent bâtir à mi-chemin, dans un lieu appelé Quarégnon, un oratoire qu'ils dédièrent au martyr saint Quentin. C'est là qu'avaient lieu leurs pieuses conférences remplies de célestes pensées, d'un zèle ardent pour la perfection.

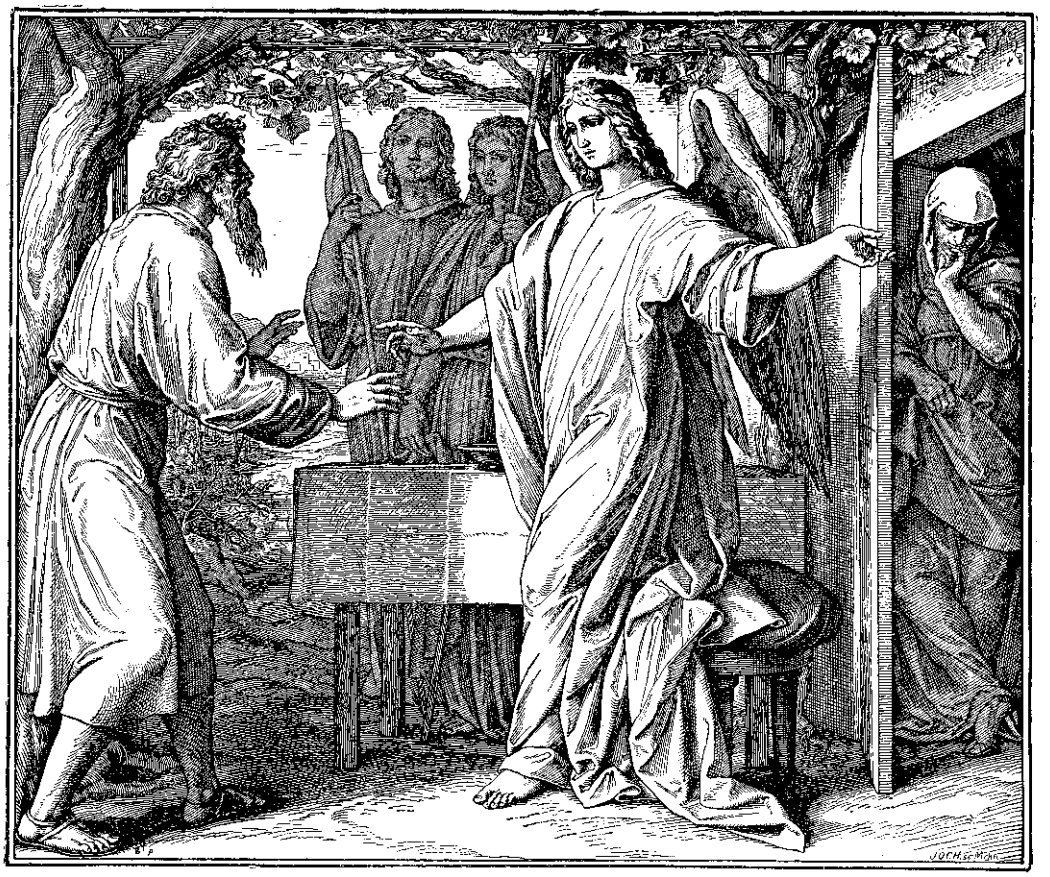
Le moment approchait où saint Ghislain allait recevoir la récompense d'une vie pleine de mérites devant Dieu. Il connut par avance le jour de sa mort, et, pour s'y préparer, il redoublait de ferveur et d'amour. Ce fut vers l'an 681 qu'il s'endormit paisiblement dans le Seigneur et quitta la terre pour une patrie plus belle.

Son corps fut enseveli dans l'église de saint Pierre et saint Paul qu'il avait construite lui-même, jusqu'à ce qu'il fût exposé à la vénération des fidèles.

La mémoire de saint Ghislain n'a point cessé d'être en bénédiction dans le nord de la France et en Belgique. Son intercession y opéra toujours beaucoup de miracles, surtout en faveur des enfants en bas âge qu'il délivre des maux auxquels ils sont sujets. Le bourg de Roissin demeure un lieu de pèlerinage très fréquenté par les femmes enceintes, et les mères, qui craignent pour la vie de leurs enfants, se rendent à Saint-Ghislain où leur foi, quand elle est vive, trouve toujours sa récompense.

LE PATRIARCHE ABRAHAM

Fête le 9 octobre.



Visite des trois anges à Abraham. — Sara doute de la promesse et rit.
Bible de Schnorr, Schulgen. Paris.

ABRAHAM QUITTE SA PATRIE

La terrible punition infligée dans le déluge à l'humanité pécheresse ne lui fut point une leçon suffisante : trois cent cinquante ans après, le monde était retourné à ses égarements; l'idolâtrie avait de nouveau envahi la terre, et la notion du vrai Dieu allait s'altérant de plus en plus.

Dieu, qui voulait le salut des hommes, suscita alors Abraham. Il en fit le chef d'un peuple choisi, chargé de garder intact, au milieu de la dépravation presque universelle, le dépôt sacré des vraies croyances, et lui prédit que le Messie, Jésus-Christ, sortirait de sa race.

Abraham, l'objet de ces magnifiques promesses, était né à Ur, en Chaldée, non loin du Tigre. Il y vécut longtemps, jusqu'au jour où Dieu lui dévoila sa mission et fit retentir à son oreille cet appel si souvent entendu depuis par toute âme vouée à la vie religieuse : « Sors, sors de ta patrie, quitte la maison de ton père et viens dans la terre que je te montrerai. »

Le Seigneur ajoutait : « Je te bénirai et te ferai le père d'un grand peuple. » Abraham obéit. Il partit avec Tharé, son vieux père, Loth, son neveu, sa femme Sara et de nombreux troupeaux.

Leur émigration vers le pays de Chanaan (Palestine actuelle) fut longue. Ils séjournèrent quelques années en un endroit nommé Haran. Tharé y mourut, et son fils, après lui avoir rendu les derniers honneurs, put reprendre librement le cours de son voyage.

Quelle joie pour le patriarche quand, arrivé près de Sichem (aujourd'hui Naplouse), où il avait planté sa tente, Dieu lui apparut et lui dit : « Je donnerai cette terre à ta postérité. » Abraham se prosterna avec reconnaissance devant la face du Seigneur et dressa près de là un autel en mémoire de sa vision.

Continuant sa route, il campa sur une montagne entre Bethel et Haï, où il éleva pareille-

ment un autel. C'est là qu'il reviendra, après une descente de quelques années en Égypte, terre fertile et opulente, où la famine qui régnait en Chanaan l'avait contraint de se réfugier.

DÉSINTÉRESSEMENT D'ABRAHAM ENVERS SON NEVEU LOTH

Abraham rentrait de l'Egypte avec d'immenses richesses, d'innombrables troupeaux, de l'or et de l'argent. Loth, son neveu, qui l'accompagnait, possédait aussi beaucoup de brebis et de bœufs. Il fallait, pour nourrir tant de bétail, de vastes pâturages. La contrée fut bientôt insuffisante pour permettre à Loth et à Abraham d'habiter en commun. Des difficultés surgirent entre les serviteurs d'Abraham et ceux de Loth. L'accord devint impossible. Le patriarche intervint alors, et, par son admirable douceur, il éteignit les premiers feux de l'incendie prêt à éclater. Il dit à son neveu :

— De grâce, qu'il n'y ait point de querelle entre vous et moi, ni entre vos pasteurs et les miens, car nous sommes frères. Voilà que toute la terre s'étend devant vous. Séparez-vous de moi, je vous conjure. Si vous allez à gauche, j'irai à droite, et si vous choisissez la droite, j'irai à gauche.

Loth eut vite fait son choix. Levant les yeux, il vit les fertiles plaines qu'arrose le Jourdain. Il y dirigea ses serviteurs et ses troupeaux, et, sans beaucoup se préoccuper de la corruption des habitants, il étendit ses tentes jusqu'à Sodome et Gomorrhe, villes florissantes de cette contrée. Abraham accepta avec joie la terre, moins belle pourtant et moins productive, que lui abandonna son neveu, et vint habiter près d'Hébron, dans la vallée de Mambré.

A quelque temps de là, le patriarche eut occasion de donner à son neveu Loth de nouvelles marques de générosité.

Au moment où celui-ci espérait se reposer en paix au sein de l'abondance, la guerre éclate soudain entre le roi des Perses, Chodorlahomor, et les rois de Sodome, de Gomorrhe et des villes voisines. Les Perses sont vainqueurs; les villes vaincues sont livrées au pillage. Loth se voit dépouillé de toutes ses richesses et emmené en captivité.

Abraham apprend ces tristes nouvelles par un fuyard. Aussitôt, il rassemble les serviteurs nés dans sa maison, en choisit trois cent dix-huit des mieux exercés, et, avec cette troupe d'élite, se jette à la poursuite de l'ennemi, le surprend de nuit, le met en déroute et le chasse devant lui jusqu'à Noba, qui est à gauche de Damas.

Loth fut délivré et ramené heureusement. Le roi de Sodome ne savait comment témoigner à Abraham sa reconnaissance :

— Prenez pour vous l'immense butin que vous avez conquis, lui dit-il.

— Non, répondit Abraham. Je le jure par le Seigneur Dieu, souverain possesseur du ciel et de la terre, depuis le fil le plus précieux jusqu'à la courroie d'une chaussure, je n'accepterai rien. Je n'ai point travaillé dans l'espoir d'une récompense. Je n'ai que faire de vos largesses. Les ineffables promesses de mon Dieu me suffisent.

Le roi de Salem, Melchisédech, offrit alors un sacrifice de pain et de vin, figure du sacrifice eucharistique. Puis, il en distribua aux assistants pour les rafraîchir des fatigues du combat. Abraham, plein de respect envers ce prêtre roi et pontife tout ensemble, comme Jésus-Christ qu'il figurait, participa avec foi à son sacrifice et lui donna en retour la dîme de toutes les dépouilles enlevées à l'ennemi.

Tant de désintéressement reçut sa prompte récompense. Dieu apparut de nouveau à Abraham et lui dit :

— Abraham, je suis ton protecteur. Ta récompense sera très grande.

— Que me donnerez-vous, Seigneur? Qui profitera de vos promesses, puisque voici que je meurs sans enfants. Sera-ce le fils de mon intendant Eliézer?

— Non, reprit le Seigneur. Tu auras pour héritier quelqu'un qui naîtra de toi.

Et, le faisant sortir un instant de sa tente, il lui dit :

— Regarde le ciel et compte, si tu le peux, les étoiles. Ainsi se multipliera ta race.

Abraham crut à la parole de l'Eternel, et sa ferme confiance aux promesses divines lui mérita un surcroît de sainteté.

NAISSANCE D'ISMAËL

La foi d'Abraham était, en la circonstance, très méritoire. Dieu lui promettait, non une postérité adoptive, mais une postérité naturelle. Cependant, toutes les apparences allaient à l'encontre de cette promesse. Sara, l'épouse d'Abraham, était stérile et avancée en âge : elle avait soixante-quinze ans.

Elle s'affligeait de sa stérilité, car c'était pour les femmes des Hébreux un grand déshonneur que de n'avoir pas d'enfants.

Un jour, elle dit à son mari :

— Prenez pour femme Agar, votre servante, afin qu'elle vous donne des enfants, et qu'ainsi s'accomplisse la promesse du Seigneur, car le Seigneur m'a frappée de stérilité.

Abraham fit ce que souhaitait Sara. Il prit pour femme de second rang Agar, selon ce que permettait l'usage, licite alors, de la polygamie, et en eut un fils qu'il appela *Ismaël*, nom qui signifie *Dieu a entendu*, parce que le Seigneur avait enfin exaucé le désir de son cœur et entendu sa prière.

Ismaël n'était que le fils de l'esclave. Néanmoins, en considération d'Abraham son père, l'ange du Seigneur apparut à Agar avant la naissance de l'enfant et lui révéla ses destinées.

— Je multiplierai prodigieusement la postérité d'Ismaël, dit Dieu par la bouche de l'ange. On ne pourra la compter, tant elle sera nombreuse. Ce sera un homme farouche. Sa main sera levée contre tous, et tous lèveront la main contre lui, et il plantera ses tentes vis-à-vis de ses frères.

Prédiction étonnante et que nous voyons se réaliser depuis bientôt quatre mille ans. Le peuple farouche descendu d'Ismaël est le peuple arabe et sarrasin, nomade, presque indomptable. Longtemps, ses tentes se dressèrent vis-à-vis de ses frères les Israélites. Depuis l'établissement du christianisme, il a donné naissance à l'islamisme et l'a propagé, le glaive à la main, dans les trois parties du vieux continent. Peuple toujours indépendant, presque toujours en guerre avec ses voisins, il transporte ses tentes à travers les déserts d'Asie et d'Afrique, et ni l'Assyrie, ni la Perse, ni l'Egypte, ni la Porte, ni Rome ne l'ont pu réduire. Nul ne l'anéantit : il garde la promesse faite pour lui à Ismaël.

ABRAHAM COMBLÉ DE JOIE

Abraham, satisfait d'avoir un héritier dans le fils de sa servante, n'osait pas espérer que Sara elle-même lui donnerait un fils.

Treize ans s'étaient écoulés depuis la naissance d'Ismaël, quand Dieu apparut encore à son serviteur et lui fit une révélation qui était le couronnement de toutes ses promesses. Il lui dit :

— Je suis le Dieu tout-puissant. Marche devant moi et sois parfait. Je ferai alliance avec toi et multiplierai ta race jusqu'à l'infini.

Une postérité nombreuse était pour les patriarches la plus précieuse des bénédictions. Aussi, Abraham se prosterna-t-il aussitôt, en signe de reconnaissance. Dieu continua :

— On ne t'appellera plus désormais *Abram*, mais *Abraham* (qui signifie *père de la multitude*), parce que je t'ai établi le père d'une multitude de nations.

Outre le nom nouveau que Dieu donne au patriarche pour être le mémorial de sa promesse, il veut encore qu'il porte dans sa chair une marque de son alliance.

— Tout enfant mâle qui naîtra de toi, lui dit-il, sera circoncis.

Par ce sceau imprimé sur leur chair, les enfants d'Abraham devenaient le peuple de Dieu, le peuple choisi, l'objet de toutes les prédilections du Seigneur. Ce signe les distinguait des innombrables infidèles répandus dans l'univers et marquait la sublime mission qu'ils devaient remplir par le monde jusqu'à la venue du Messie.

Abraham comprit la grandeur de ce bienfait et se soumit avec reconnaissance aux exigences du Seigneur.

« En ce même jour, dit l'Ecriture, il prit son fils Ismaël, et tous les serviteurs nés en sa maison, et tous ceux qu'il avait achetés, et il circoncit leur chair comme Dieu le lui avait commandé. Enfin, il se circoncit lui-même. »

Dieu, dans cette même vision, lui apportait un autre sujet de joie. Il bénit, avant de se retirer de la face d'Abraham, son épouse Sara. Qu'on se représente la consolation dont fut inondé le cœur du vieillard, alors âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans. Jusqu'ici, il avait cru que les promesses divines avaient leur réalisation par Agar en la personne d'Ismaël. Mais voici que Dieu déchire tout à coup le voile :

— Je bénirai Sara, et par elle, *je te donnerai un fils* que je bénirai de même. Tu l'appelleras Isaac. C'est avec lui, non avec Ismaël, que j'ai résolu d'établir mon alliance. Sara le mettra au monde dans un an, à cette même époque.

L'émotion du patriarche fut telle à ces mots, qu'il ne put articuler une seule parole : il se jeta de nouveau la face contre terre, adora, et, selon le dire simple et touchant de l'Écriture, *il rit* de bonheur. Il ne douta pas un seul instant de la puissance du Seigneur : le miracle accompli dans la naissance inespérée d'Isaac sera d'autant plus grand, pensa-t-il, que toutes les apparences y semblent plus contraires.

LA VISITE DES TROIS ANGES

Un jour, Abraham était assis à l'entrée de sa tente, dans la vallée de Mambré. La chaleur était accablante.

« Admirez la charité de ce juste, dit ici saint Chrysostome. Il avait tellement à cœur l'hospitalité qu'il ne voulait se reposer sur aucun de ceux qui l'entouraient de cette sorte d'affût à l'égard des étrangers. Quoiqu'il eût trois cent dix-huit serviteurs, qu'il touchât aux dernières limites de la vieillesse, âgé qu'il était de cent ans, il se tenait là sur sa porte », lorsque, levant les yeux, il aperçut trois hommes debout à quelque distance de l'endroit où il se trouvait.

Aussitôt, il courut à eux, se prosterna et dit à celui qui semblait être le premier d'entre eux :

— Seigneur, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, ne passez point, sans y entrer, la maison de votre serviteur. Permettez qu'on vous apporte un peu d'eau, lavez vos pieds et reposez-vous à l'ombre de ce chêne. Je vous ferai servir un peu de pain, vous êtes fatigués. Vous réparerez vos forces. Ensuite, vous reprendrez votre chemin.

— Qu'il soit fait comme vous le dites, répondirent les trois étrangers.

Abraham entre promptement sous la tente et dit à Sara, sa femme :

— Vite, pétrissez trois mesures de fleur de farine et faites cuire des pains sous la cendre.

Lui-même court au troupeau, choisit un veau très tendre et excellent, et le donne à un serviteur qui le fait cuire aussitôt. Pendant ce temps, le vieillard, comme rajeuni par cette visite, prend du beurre et du lait, et, quand le veau fut cuit, il vint lui-même servir ses hôtes sous l'arbre où il les avait laissés.

Tandis qu'ils mangeaient, Abraham se tenait debout auprès d'eux. Quand ils furent rassasiés, ils lui dirent :

— Où est Sara, votre épouse?

— La voici ; elle est sous la tente.

— Abraham, reprit l'un d'eux, l'année prochaine, à pareille saison, je reviendrai vous voir. Je vous trouverai tous deux en vie, et Sara votre femme aura un fils.

Sara, à demi cachée à l'entrée de la tente, avait ouï la conversation. A ces derniers mots, elle se prit à rire, se disant à elle-même : « Est-ce possible, à présent que je suis vieille et que mon seigneur est avancé en âge! »

Jéhovah, car c'était lui qui parlait dans la personne de l'hôte, dit alors à Abraham :

— Pourquoi Sara a-t-elle ri, en disant : Est-il vrai qu'étant si avancée en âge je puisse enfanter? Y a-t-il quelque chose d'impossible à Jéhovah? Je reviendrai vers vous, selon ma parole, à cette saison même, et vous vivrez, et Sara aura un fils.

— Je n'ai pas ri, hasarda timidement Sara.

C'est la frayeur, remarque l'Ecriture, qui la faisait parler ainsi.

— Cela n'est point, répondit le Tout-Puissant, mais vous avez ri.

Les trois hôtes se levèrent de table, reprirent leur route, et Abraham les accompagna quelque temps.

LE CHATIMENT DE SODOME

Chemin faisant, le Seigneur dit à Abraham :

— Puis-je cacher à mon fils Abraham ce que je vais accomplir? Voici que je me dirige vers Sodome. Les péchés de Sodome, de Gomorrhe et des autres villes ont comblé la mesure. Leurs iniquités crient vengeance. J'ai résolu la ruine de toutes ces cités.

A ces mots, deux des étrangers, qui étaient des anges du Seigneur, partirent pour exécuter ses désirs, et Abraham demeura seul avec Jéhovah.

— Seigneur, dit-il humblement, perdrez-vous l'innocent avec le coupable? S'il se trouve cinquante justes dans Sodome, périront-ils avec les autres? Celui qui juge toute la terre pourrait-il ne pas rendre justice?

— S'il se trouve cinquante justes dans Sodome, dit le Seigneur, en leur considération, j'épargnerai la ville entière.

— Puisque j'ai commencé à parler à mon Seigneur, moi qui ne suis que cendre et poussière, poursuivit Abraham, j'ose encore insister. Si la

la ville ne renferme que quarante-cinq justes, ne consentirez-vous pas à la sauver?

— Si la ville compte quarante-cinq justes, je ne la détruirai pas.

— Et s'il ne s'en trouvait que quarante?

— Je ne détruirai pas la ville à cause de ces quarante.

Ici, le juste craint de lasser la divine patience no de ferhir les bornes dans ses supplications.

— Je vous prie, Seigneur, de ne point vous fâcher si je parle encore..... Et s'il ne s'en trouve que trente?

Dieu répondit :

— Si j'en trouve trente, je ne détruirai pas la ville.

— Peut-être n'y en a-t-il que vingt!

— A cause de ces vingt, j'épargnerai les autres.

En vérité, l'indulgence du Seigneur semble dépasser toute mesure. Mais Abraham, confiant dans cette inépuisable miséricorde, ne s'arrête pas, et il ajoute :

— Ne puis-je pas, Seigneur, prononcer encore une parole?..... Supposé qu'en cette ville de Sodome il ne se trouve que dix hommes vertueux, l'épargneriez-vous?

— En leur considération, oui, je l'épargnerai.

Abraham cessa d'insister. Il revint à sa demeure, tandis que Jéhovah se retirait du côté des villes coupables.

Isaïe a bien raison d'appeler Abraham *l'ami de Dieu*. Jamais un ami conversa-t-il plus familièrement avec son ami? Dieu pouvait-il lui témoigner plus de condescendance? Ah! s'il s'était trouvé seulement dix justes dans Sodome, la ville eût été sauvée sur la prière du patriarche! Un seul juste, Loth, échappa à la dévastation. Dieu le préserva, par égard pour son fidèle serviteur Abraham.

Le lendemain, Abraham revint à l'endroit où le Seigneur l'avait quitté. Il regarda du côté de Sodome et de Gomorrhe, et vit la fumée monter de la terre comme la fumée d'une fournaise. La colère de Dieu avait sévi sur les villes coupables. Une pluie de soufre et de feu les avait détruites.

LE SACRIFICE D'ISAAC

Dans le temps prédit, Sara eut un fils.

Abraham lui donna le nom d'Isaac et le circoncit le huitième jour. Sara, faisant allusion au nom d'Isaac, qui signifie *ris*, s'écriait avec bonheur : « Dieu m'a donné dans ce petit enfant un sujet de rire et de joie; quiconque l'apprendra, s'en réjouira avec moi. » Et elle ajoutait, encore toute remplie d'admiration : « Abraham eût-il jamais cru que Sara allaiterait un fils enfanté dans sa vieillesse! »

A quelque temps de là, Sara vit Ismaël, le fils de l'Egyptienne Agar, se jouant de son cher Isaac. Elle en fut affligée, et dit à son époux :

— Chassez de votre présence cette servante et son fils. Le fils de la servante ne sera point héritier avec mon fils Isaac.

Ce discours sembla un peu dur à Abraham, car il aimait son fils Ismaël. Mais le Seigneur lui dit:

— Que la parole de Sara touchant l'esclave et son fils ne te paraisse point trop rude. Fais ce qu'elle te demande, parce que c'est d'Isaac, et non d'Ismaël, que sortira la race qui doit porter ton nom. Je ne laisserai pas néanmoins de rendre le fils de ta servante chef d'un grand peuple, parce qu'il est sorti de toi.

Abraham se soumit aux désirs de Dieu. Il se leva de grand matin, prit du pain et un vase plein d'eau, les mit sur l'épaule d'Agar, lui donna l'enfant et la renvoya en son pays. L'Egyptienne faillit périr dans le désert; ses provisions s'étaient épuisées; l'outre, d'abord pleine d'eau, était maintenant vide et desséchée. Agar allait mourir de soif avec son enfant, quand un ange leur indiqua à quelque distance une source d'eau vive; ce fut le salut des deux fugitifs.

Abraham, cependant, prospérait dans toutes ses entreprises. Les rois ses voisins recherchaient son alliance. Il était comblé d'honneurs. Son fils, en qui devaient être bénies les nations de la terre, lui apportait toutes les joies. Ce fut alors que le Seigneur voulut l'éprouver.

— Abraham, Abraham...., lui dit-il.

— Me voici, Seigneur.

— Prends Isaac, ce fils unique que tu aimes tant. Va dans la terre de Moriah ou de la Vision. Là, tu me l'offriras en holocauste sur une des montagnes que je te montrerai.

Abraham ne fit aucune objection. Il se leva avant le jour, prit avec lui deux serviteurs, et Isaac, son enfant, le fils de tant de promesses, et lorsqu'il eut coupé et chargé sur le dos d'un âne le bois pour l'holocauste, il s'achemina vers la montagne indiquée par Dieu.

Le troisième jour, il dit à ses serviteurs :

— Restez ici, au pied de cette montagne, avec l'âne. Je vais m'éloigner avec mon fils Isaac pour offrir un sacrifice. Attendez notre retour.

Il prit le bois de l'holocauste et le mit sur les épaules d'Isaac.

Remarquons ici avec Bossuet l'admirable figure de Jésus-Christ montant au Calvaire. « Ce petit Isaac qui porte lui-même le bois sur lequel il doit être immolé, pendant que son propre père se prépare, selon les ordres de Dieu, à le sacrifier sur la montagne, n'est-ce pas Jésus qui porte sa croix pour être immolé sur le mont de Calvaire, livré par son propre père ès mains de ses ennemis, afin d'être une hostie vivante pour l'expiation de nos crimes? »

Abraham tenait en main le feu et le glaive, et tandis qu'ils gravissaient péniblement la montagne, l'enfant dit à son père :

— Mon père.....

— Que veux-tu, mon enfant?

— Voilà bien le feu et le bois pour l'holocauste. Où est donc la victime?

— Dieu y pourvoira, mon enfant, dit Abraham.

Arrivé au lieu du sacrifice, Abraham éleva un autel, disposa le bois, y étendit son fils après l'avoir attaché, et saisit le glaive pour l'immoler. A l'instant, un ange du ciel arrêta le bras prêt à frapper, disant :

— Abraham, Abraham, ne faites aucun mal à l'enfant. Je sais maintenant que vous craignez Dieu, puisque, pour lui obéir, vous n'avez pas hésité à sacrifier votre fils unique. Je vous bénirai et multiplierai votre race comme les étoiles du ciel et comme les grains de sable des bords de la mer, parce que vous avez obéi à ma voix.

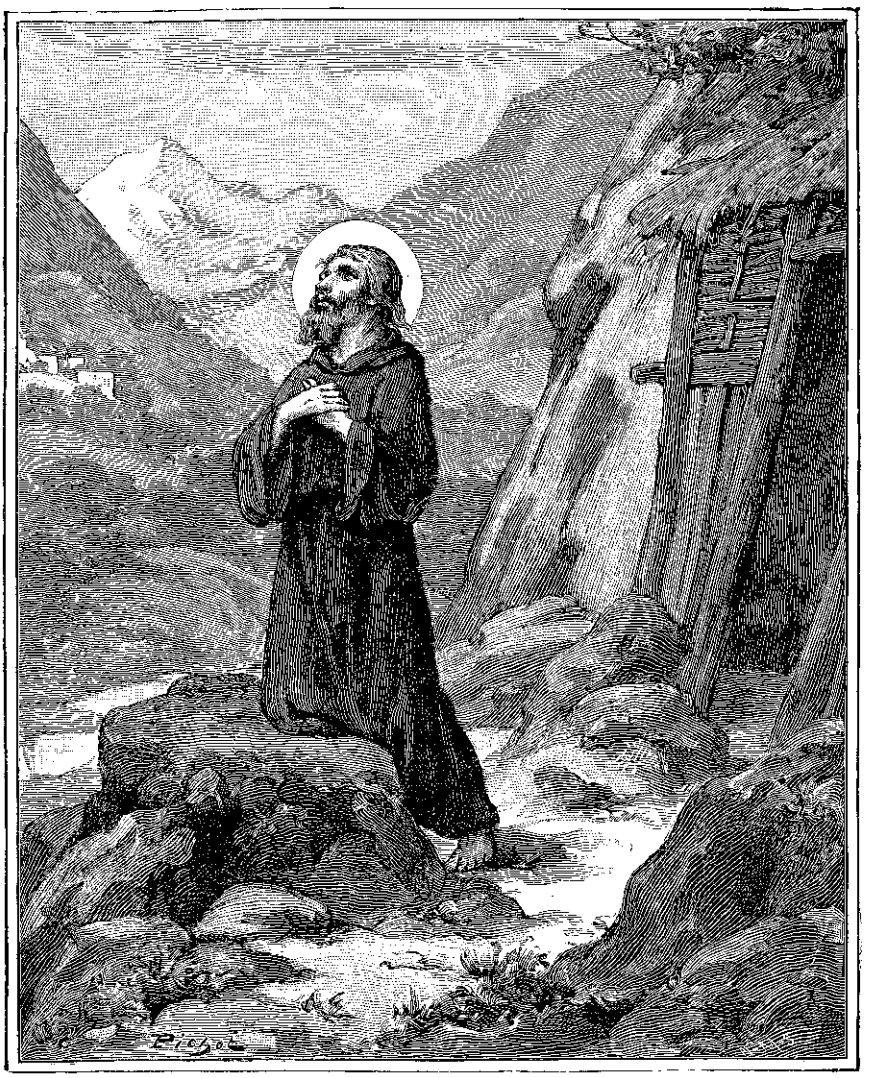
Tel fut Abraham, modèle de foi, obéissant jusqu'à l'héroïsme, prêt pour l'amour de Dieu aux plus douloureux sacrifices.

Il mourut après une heureuse vieillesse, à l'âge de cent soixante-quinze ans, et fut enseveli près de sa femme Sara dans la caverne de Macphelah, vis-à-vis de Mambré.

SAINT SAVIN DE BARCELONE

ANACHORÈTE DU LAVEDAN

Fête le 9 octobre.



Saint Savin en prière dans la solitude de Pouey-Aspé.

GRACE D'UNE BONNE ÉDUCATION

Saint Savin, Espagnol de naissance, eut pour père un comte de Barcelone et pour oncle un comte de Poitiers, parent, dit-on, des rois de France, nommé Hentilius. Il vint au monde dans les dernières années du VII^e^ siècle ou au commencement du VIII^e^.

Encore au berceau, il perdit son père. Sa pieuse mère se chargea seule de sa première éducation, et il dut à la vigilance et au dévouement maternels de passer sa jeunesse dans une parfaite innocence.

Pourquoi faut-il qu'un tel exemple soit si rarement suivi! « Hélas! s'écriait le grand Fléchier, combien voit-on de vies chrétiennes comme étouffées dans leur naissance! A peine a-t-on consacré et voué ses enfants à Dieu par le baptême, qu'on les lui ravit par la mauvaise éducation qu'on leur donne. On les accoutume à être flattés et caressés dans leurs imperfections, et à leur rendre la pratique du mal agréable par des approbations

indignes. On jette dans leur esprit et dans leur cœur des sentiments d'ambition et de vengeance qui n'éclatent que trop dans la suite. »

Ce qui apparut tout d'abord dans le jeune Savin, ce furent les plus nobles aspirations de piété et de charité. Le premier usage qu'il fit de ses richesses fut de soulager les pauvres et de s'adonner aux bonnes œuvres.

Son intelligence se développait à l'égal de son attrait pour la vertu. Tout en lui promettait un brillant avenir, et, dès les années de son adolescence, il se montrait déjà digne de la puissance et des honneurs qui semblaient lui être destinés.

PRÉCEPTEUR DE SON JEUNE COUSIN

Aussi, quand il manifesta à sa mère le projet d'aller visiter son oncle Hentilius, comte de Poitiers, celle-ci, quelque peine que dût lui causer la seule pensée d'une séparation, ne trouva à y opposer que de faibles objections. Elle comprit que ce voyage de son fils au pays de France, son séjour chez un parent si distingué, auprès duquel il s'initierait à tous les secrets d'une administration qu'il aurait plus tard à exercer lui-même, lui seraient profitables à tout point de vue. Elle refoula ses larmes et le laissa partir.

Savin lui adressa un adieu qu'il estimait en son cœur devoir être le dernier. Déjà, la solitude l'attirait, et, chemin faisant, au lieu de vouloir visiter les grandes villes qui se trouvaient sur son passage, il s'en détournait le plus possible, évitant à dessein les lieux fréquentés, recherchant de préférence les retraites écartées où habitaient les disciples de saint Benoît, afin d'apprendre d'eux la véritable science des saints.

De la sorte, à petites journées, il arriva enfin à Poitiers chez son oncle, et, pour parler comme son ancien biographe, *il s'empressa d'aller faire la révérence au comte; il fut reçu comme un ange, caressé comme un parent et traité comme un jeune prince.*

Hentilius cherchait précisément alors un précepteur pour son jeune fils. son choix s'arrêta sur Savin dont il eut bien vite reconnu le mérite et l'intelligence précoce, et celui-ci était à peine reposé des fatigues de son long voyage qu'il lui fallut enseigner à l'héritier des comtes de Poitiers les éléments des lettres. Il eut soin de lui communiquer en même temps l'amour dont il était lui-même pénétré pour la vertu. Ce bienheureux enfant ne pouvait rencontrer un meilleur maître capable d'ouvrir son esprit à la science, son cœur à la bravoure chevaleresque, son âme à la plus solide piété.

L'éducation de son cousin, à laquelle Savin consacrait tout son dévouement, ne lui laissait pas oublier ses habitudes de charité. Il eût pu s'accorder à la cour du comte des équipages de luxe et toutes les facilités que donne la fortune. Loin de le faire, il réduisit toutes ses dépenses, afin d'augmenter son superflu qu'il employait en aumônes.

Il vivait dans une extrême simplicité ; ses jeûnes étaient fréquents, sa table toujours frugale. Les loisirs que lui laissaient les devoirs de sa charge et le soin des pauvres, il les consacrait à la prière.

L'ÉLÈVE EN FUITE — DÉSOLATION MATERNELLE DEUX AU LIEU D'UN

Les exhortations de saint Savin trouvaient un fidèle écho dans le cœur de son élève. Souvent, ils s'entretenaient ensemble de la joie que l'on éprouve à servir Dieu. Plus expérimenté, Savin représentait à son cher disciple les dangers si fréquents que l'on rencontre dans le monde, où d'ailleurs le bonheur n'est jamais sans mélange, où toute situation, quelque brillante qu'on la suppose, entraîne avec soi ses amertumes et ses épreuves.

Ce n'est pas qu'il soit impossible de nous y sanctifier, si Dieu nous appelle à y demeurer. Il n'en est pas moins vrai que les écueils y sont nombreux et redoutables.

Au contraire, dans le cloître, pourvu qu'elle se détache des objets créés pour se donner tout à Jésus-Christ, l'âme appelée à la vie parfaite goûte une paix qui rend capable de surmonter les plus grandes difficultés. N'ayant d'autre but que celui de plaire à Dieu, elle ne s'effraie de rien, sinon du péché qui éloigne de lui.

— Fuyons donc, disait Savin à son jeune cousin, fuyons Babylone et ses périls. Comment pourrions-nous observer constamment la loi de Dieu au milieu d'un monde où tout engage à la violer? Le plaisir s'y présente partout, approuvé par l'exemple, applaudi par les maximes, consacré par les coutumes et les bienséances même.....

Le fils d'Hentilius recevait comme autant d'oracles ces enseignements : ils répondaient trop bien aux dispositions présentes de son âme. Bientôt, il ne songea plus qu'à suivre la vocation dont Dieu avait déposé en lui le germe. Rompant avec le passé et sacrifiant l'avenir, il dit adieu à tout, honneurs, richesses, amis, parents, et disparut, comme un fugitif, de la maison paternelle. On sut, peu de jours après, qu'il s'était retiré dans un monastère dédié à saint Martin, celui de Ligugé, près de Poitiers, pour y suivre la règle de saint Benoît.

Qui pourrait exprimer la désolation qu'en éprouva la mère du jeune homme!

Elle se jette aux pieds de saint Savin et le supplie avec larmes de lui ramener au plus tôt ce fils bien-aimé. Le Saint la relève, la console de son mieux, lui promet d'aller voir son enfant et de lui transmettre son désir, mais en même temps il l'engage à se soumettre à la volonté de Dieu qui décide en souverain des vocations et des destinées.

N'a-t-il pas dit dans son Evangile : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi!*

Pressé par les instances de la pauvre mère, il se rend à Ligugé. Le fils d'Hentilius y était heureux comme un élu. Savin ne se sentit pas la force d'ébranler sa résolution et ne lui proposa même pas de revenir au château paternel. Loin de là, il l'encouragea à persévérer dans le genre de vie qu'il avait embrassé; et lui-même, gagné par la sainte contagion de la vie religieuse, prit le parti de l'imiter; ce même jour, on vit dans ce monastère les deux cousins, fils de deux comtes, revêtir la robe de bure des fils de saint Benoît.

Et, pendant trois ans, au sein des austérités, le maître et le disciple ne cessèrent d'avancer, la main dans la main, dans les voies de l'obéissance, du silence et de la pauvreté monastiques.

EN SOLITUDE SUR LE PLATEAU DE POUEY-ASPÉ

Au bout de ce temps, saint Savin se crut assez armé, assez fort contre lui-même et contre le démon, pour s'engager dans la vie érémitique, alors fort en honneur. La solitude lui apparut, avec ses rigueurs et ses renoncements, comme un degré plus élevé de l'échelle de la perfection.

Il confia son idée à l'abbé du monastère, qui

n'osa ni l'approuver ni y contredire, de peur de contrarier les desseins de Dieu. Pourtant, la persévérance de Savin triompha des délais et des obstacles, et il obtint enfin la permission tant désirée.

Il partit avec un seul compagnon de voyage et se dirigea vers les montagnes de Bigorre, s'abandonnant à la conduite de la Providence pour lui fixer le lieu de sa retraite.

A leur passage à Tarbes, nos deux pèlerins ne manquèrent point d'aller saluer l'évêque qui occupait alors le siège de saint Justin et de saint Fauste et de lui demander son agrément et sa bénédiction pour leur projet.

Puis, s'avançant encore, ils trouvèrent à neuf lieues environ de cette ville, sur les flancs de la montagne qui donne sur la vallée du Lavedan, une maison de l'Ordre de saint Benoît, ancienne forteresse convertie en monastère et appelée *Palais Emilien*, nom qui trahit son origine gallo-romaine, et qui lui est resté jusqu'à la mort de saint Savin.

Les deux voyageurs y reçurent l'accueil le plus cordial. Lorsqu'on apprit qu'ils venaient de Ligugé, ils furent traités plus en frères qu'en étrangers, et Forminius, l'abbé, édifié de leurs vertus, les eût volontiers admis au nombre de ses religieux.

Tel n'était pas le plan de saint Savin : ce n'était point la vie commune, mais la vie solitaire qu'il était venu chercher si loin. Il s'en ouvrit à l'abbé, et celui-ci, découvrant chez son hôte, après une longue épreuve, toutes les marques d'une sérieuse vocation, le guida dans ses recherches sur les montagnes voisines, et finit par lui trouver, à cinq kilomètres seulement du monastère, un lieu tout à souhait. C'était le plateau de Pouey-Aspé.

L'un des premiers contreforts des Pyrénées, il domine, dans un site magnifique, la riche vallée du Lavedan. Aujourd'hui encore, ce lieu reçoit sans cesse la visite des touristes et des nombreux étrangers qu'attirent aux environs les sources thermales renommées de Barège et de Cauterets.

Sans être insensible à ces charmes de la nature, saint Savin se trouvait surtout heureux d'habiter une montagne qu'avait sanctifiée, longtemps auparavant, un de ses compatriotes, l'Espagnol saint Orens, venu de Huesca. Du sommet de Pouey-Aspé, il apercevait en face, au-dessus de la petite paroisse de Villelongue, entre deux rochers, l'entrée de la grotte qui, au ve siècle, lui avait servi de retraite.

Le nouvel ermite se proposait bien de faire revivre ses vertus.

LE LIT DE SAINT SAVIN — SA VIE DURANT TREIZE ANS

Il commença par se construire un abri : ce fut d'abord une modeste cabane longue de sept à huit pieds, large de quatre ou cinq, qui ressemblait beaucoup plus à un cachot qu'à une habitation ordinaire.

L'abbé Forminius l'aida à transporter, par des sentiers escarpés et presque inaccessibles, les matériaux nécessaires. Puis il s'en retourna au monastère, heureux d'avoir fixé dans son voisinage un homme d'une si éminente sainteté.

Celui-ci ne tarda pas à trouver trop douce sa prison et inventa un raffinement de mortification. Il creusa au beau milieu de son réduit une fosse longue de sept pieds et profonde de cinq, où il s'ensevelissait tout vivant, prenant ainsi pour lit un véritable sépulcre, dans lequel l'eau suintait de toutes parts, surtout aux jours de pluie, comme nous l'apprennent les leçons de l'office de ce Saint.

Forminius, venu à quelques jours de là, pour le visiter, fut effrayé à la vue de ce tombeau et demanda pourquoi, sans lui en avoir préalablement manifesté le dessein, Savin s'était permis cette mortification au moins étrange.

— Je suis seul à me connaître, lui répondit l'ermite ; seul aussi je dois mesurer la peine à l'étendue de mes fautes. Chacun doit faire ce qu'il peut ; je fais ce que je dois.

Si l'on veut connaître l'emploi des journées de saint Savin dans sa retraite volontaire, en voici encore le tableau tracé dans les leçons de son office. Pendant treize ans, comme Elie sur le mont Carmel, il se livra à la prière, au jeûne, aux plus rigoureuses austérités. Il n'eut jamais qu'une seule tunique, même par un froid à fendre les pierres ; il marchait pieds nus sur les pointes aiguës du rocher.

Son frêle abri de pieux et de branches entrelacées menaçait d'être arraché par la violence du vent et le protégeait mal contre les bêtes sauvages, dont étaient remplies les forêts voisines. Cette perspective ne le troublait nullement et n'enlevait rien à sa ferveur. Il gardait son âme inaccessible à toute crainte humaine, entièrement absorbée dans l'amour de Dieu et n'aspirant qu'au moment où, dégagée de sa prison de chair, elle irait s'unir pour toujours à son Dieu.

Il aurait pris du poison plutôt que de se rendre coupable de mensonge, dit en termes un peu hardis cette même légende. Il regardait le blasphème ou le vain témoignage comme un sacrilège. Il n'était pas à l'abri des attaques du démon ; mais, aidé de la grâce de Dieu, il surmontait par la prière et la patience les tentations qui venaient l'assiéger et le distraire de ses saintes contemplations.

ATTENTIONS DE LA PROVIDENCE

Dieu donna souvent à son serviteur des marques sensibles de sa protection.

Un jour, pendant les fortes chaleurs de l'été, les eaux qui sortaient des rochers voisins étant venues à tarir, le Saint dut, pour se désaltérer, se transporter à une source distante de plus d'une demi-lieue.

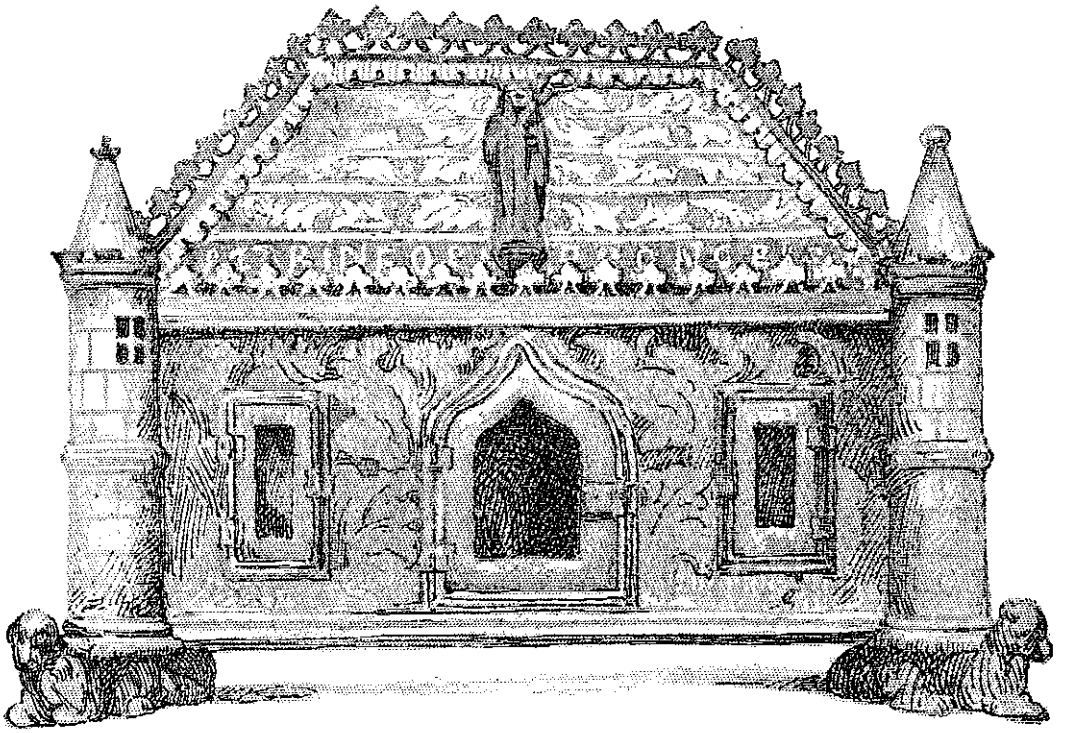
Il lui fallait pour cela traverser la prairie d'un certain Cromassio, qui habitait le petit village d'Uz, non loin de l'ermitage.

Celui-ci prit ombrage des allées et venues du solitaire sur sa propriété ; il ne dissimula pas son mécontentement et commanda même à l'un de ses domestiques de le chasser. L'ordre fut exécuté brutalement, et le valet, non content d'injurier le Saint, s'oublia jusqu'à le frapper. A en croire la légende, le serviteur et le maître reçurent tous deux le châtiment de leur inhumanité.

Celui qui avait frappé saint Savin fut à l'instant possédé du démon : celui qui l'avait fait chasser devint aveugle. Leur victime intercéda pour eux, mais elle n'obtint du ciel que la délivrance du domestique. Cromassio resta aveugle plusieurs années encore, jusqu'après la mort du Saint et ce n'est qu'en le priant à son tombeau qu'il recouvra enfin le bienfait de la vue.

On dit que le pieux solitaire n'eut plus besoin de descendre sur le terrain d'autrui pour se procurer de l'eau ; une nouvelle source jaillit près de sa cellule, si à propos, qu'on eût pu croire à un prodige ; aujourd'hui, un faible filet d'eau marque encore le lit creusé par les eaux vives qui en découlaient jadis.

Près de là, se voit aussi, taillée dans le roc, une petite niche à laquelle on accède par quelques marches de pierre. L'on présume que le saint ermite avait pu y placer une statue de la Mère de Dieu, vers laquelle il aimait à tourner ses regards.



Châsse de saint Savin.

Plusieurs miracles opérés dans le pays par saint Savin se trouvent rappelés dans les médaillons d'un double tableau, admiré des connaisseurs et conservé dans l'église de Saint-Savin.

L'un d'entre eux nous montre un prêtre renversé avec son cheval dans un torrent et menacé d'être englouti, sinon d'être broyé, entre les blocs de rochers que roulent les eaux, devenues impétueuses par suite de la fonte des neiges. Il songe à cet instant à invoquer dans son cœur le solitaire de Pouey-Aspé. Celui-ci, du seuil de sa cabane, pouvait apercevoir le terrible drame. Tout à coup, le cavalier et sa monture sont comme poussés vers le rivage et y abordent sains et saufs.

MORT DE SAINT SAVIN

Savin, tombé tout à coup gravement malade, en informa son père et son ami, Forminius, le priant de ne pas lui retarder les derniers secours et de venir lui donner une suprême bénédiction.

L'abbé, retenu sans doute par les devoirs de sa charge, répondit au messager qu'il n'irait voir le solitaire que le lendemain. D'ailleurs, deux de ses religieux, Salvien et Flavien, envoyés par lui, vinrent s'installer auprès du malade et lui offrir tous les soulagements que peut inspirer la charité. C'est à eux qu'il désigna, pour lui succéder dans son ermitage, celui que ses macérations avaient le mieux préparé à ce genre de vie. Une cellule, une haire, une discipline, léguées par un saint, étaient alors un héritage apprécié.

L'ermite cependant ne cessait de désirer la venue du Père abbé. Il se sentait à toute extrémité et ne voulait pas mourir sans l'avoir revu.

Il dépêcha un second messager. L'abbé Forminius crut pouvoir remettre sa visite : il se trompa et n'arriva qu'après la mort du saint ermite.

Il donna aussitôt ses ordres pour faire transporter au monastère du Palais Emilien la dépouille mortelle du serviteur de Dieu, qu'il regardait comme une relique précieuse. Lui-même, avec tous ses religieux, vint à l'entrée du village, pour recevoir ce corps saint avec toute la pompe et tous les honneurs de l'Eglise.

Dans la vallée, dans tout le Lavedan, ce ne fut qu'un long cri de douleur et de regrets, mais déjà la confiance naissait dans les cœurs; l'on commença dès ce jour à invoquer avec succès le solitaire de Pouey-Aspé et à le considérer comme l'un des principaux protecteurs de la contrée.

Une chapelle fut construite sur l'emplacement de l'ermitage, et devint le rendez-vous de nombreux pèlerins.

Comme elle tombait de vétusté, on l'a relevée de ses ruines en 1862. Le territoire où vécut le solitaire. et qui s'appelait Villabencer, prit plus tard le nom de Saint-Savin, qu'il a gardé depuis.

Une belle église du style roman, classée parmi les monuments historiques de l'Etat, a remplacé le Palais Emilien et garde actuellement les derniers ossements de saint Savin.

Depuis douze cents ans, le culte rendu à ce saint ermite n'a pas été interrompu. A certaines époques, ses insignes bienfaits sont venus accroître la reconnaissance des populations. Ainsi, en 1678, la rivière du Gave débordait au point de menacer toute la vallée du Lavedan; mais à peine eut-on apporté les saintes reliques jusque sur ses bords, que ses eaux commencèrent à se retirer à vue d'œil dans leur lit ordinaire.

Chaque année, plusieurs milliers d'étrangers, le plus souvent pèlerins de Lourdes, viennent prier au tombeau de saint Savin.

D'après la *Vie de Saint Savin, anachorète du Lavedan,* par l'abbé ABBADIE, curé de la paroisse de Saint-Savin, 1861.

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA, TROISIÈME GÉNÉRAL DES JÉSUITES

Fête le 10 octobre. — XVI^e^ *siècle.*

François de Borgia, devant le cadavre de l'impératrice, prend la résolution de quitter le monde. (*Fragment d'un tableau de* JEAN-PAUL LAURENS.)

NAISSANCE DE FRANÇOIS — SA PIÉTÉ
IL PERD SA MÈRE

François de Borgia naquit au château de Gandie, en Espagne, le 28 octobre de l'année 1510. Sa famille était l'une des plus anciennes de ce royaume. A l'époque dont nous parlons, elle se trouvait unie aux principaux monarques de l'Europe. L'aïeul de notre Saint était l'arrière petit-neveu du pape Célestin III; sa mère, Jeanne d'Aragon, petite-fille de Ferdinand le Catholique, descendait de Henri de Bourgogne, premier roi de Portugal, et, par ce dernier, de Robert Ier, roi de France.

L'éducation religieuse de notre Saint fut la première préoccupation de ses parents chrétiens et vertueux. Avec le lait maternel, il reçut l'aliment qui forme les enfants de Dieu : celui de la piété. Il apprit de bonne heure à prononcer les noms de Jésus et de Marie. A mesure qu'il grandissait, on le voyait se détacher peu à peu de la terre, et s'occuper davantage des choses du ciel. Il aimait peu les amusements folâtres de ses jeunes compagnons. Son plus grand plaisir était d'entendre parler du paradis. Il allait volontiers à l'église pour voir les cérémonies et écouter les sermons. Sa mémoire était telle à son âge, qu'il retenait par cœur les paroles du prédicateur et même ses gestes. Rentré chez lui, il refaisait le sermon devant toute la famille réunie. Il exécutait le tout avec tant d'habileté et d'onction, que chacun en était touché et disait : « Vraiment, cet enfant fera plus tard de grandes choses. »

A l'âge de 5 ou 6 ans, le jeune François fut placé sous la garde de son oncle, Don Juan d'Aragon, évêque de Saragosse. Ce dernier admirait les dispositions heureuses de son élève, et il espérait qu'il deviendrait l'honneur et la gloire de sa famille. Mais les vues de l'enfant étaient tout autres que les siennes, et c'était avec peu d'intérêt qu'il entendait le prélat lui exposer les obligations de sa naissance et les dignités auxquelles il le croyait appelé. L'oncle, en effet, rêvait la gloire du siècle; le neveu n'aimait que celle du ciel.

François rendait abondamment à ses parents la peine que leur coûtait son éducation. Il les chérissait d'un amour véritable et surnaturel, en sorte qu'il aurait préféré les voir mourir que tomber dans l'inimitié de Dieu. C'est ce qu'il prouva dans la suite ; car, ayant perdu sa mère à l'âge de dix ans, il redouta tellement, non qu'elle fût en enfer, mais dans les flammes vengeresses du Purgatoire, qu'il fustigeait son corps à coups de discipline, afin d'obtenir sa délivrance.

A la vue de ces austérités si prématurées, on s'inquiéta pour sa santé, et l'on chercha, mais en vain, de qui il avait pu recevoir l'instrument avec lequel il se mortifiait de la sorte.

IL QUITTE SARAGOSSE — SON PÈRE L'ENVOIE A LA COUR — IL LA QUITTE POUR ACHEVER SES ÉTUDES — IL Y RENTRE

François quitta Saragosse pour aller à Baëza, où se trouvait alors la plus grande partie de sa famille. Peu après son arrivée, il tomba gravement malade. On fut un instant dans la crainte de le perdre. Mais Dieu avait des vues sur lui, et il ne voulut pas encore lui donner le repos. Le jeune duc recouvra donc la santé.

Cependant, Don Juan, son père, connaissait ses attraits particuliers, et il redoutait de le voir embrasser la carrière ecclésiastique ou religieuse. Afin de façonner à la vie du monde son naturel trop enclin à le mépriser, il l'envoya à la cour de Charles-Quint, pour être enfant d'honneur de l'infante Catherine. Mais, cette dernière fut obligée de quitter l'Espagne après son mariage avec Jean III, héritier de la couronne de Portugal. Don Juan de Borgia rappela son fils et lui fit achever ses études auprès de l'évêque de Saragosse. Le père et l'oncle unirent alors leurs efforts pour détourner le jeune homme de la vie religieuse.

Désespérant de le pouvoir par eux-mêmes, ils se résolurent à l'envoyer de nouveau à la cour. François possédait toutes les qualités suffisantes de l'esprit et du corps pour obtenir auprès des courtisans les succès les plus brillants. Il le comprit. Aussi se décida-t-il à prendre tous les moyens pour se prémunir contre la corruption. Les sacrements et la dévotion à la Sainte Vierge furent ses armes principales. Toutefois, cette vie chrétienne, au milieu des vanités les plus mondaines, ne l'empêchait pas de remplir auprès de l'empereur et de l'impératrice les devoirs d'un fidèle serviteur. Il le fit même avec une délicatesse telle, qu'il s'attira non seulement l'affection du monarque et de son épouse, mais encore celle de tous ceux qui habitaient au palais royal.

Charmé de ses vertus et de ses qualités distinguées, Charles-Quint le nomma marquis de Lombay, et lui donna en mariage Eléonore de Castro, illustre princesse d'une des plus nobles familles de Portugal. Cette union combla de joie son père et son oncle, l'évêque de Saragosse. En effet, c'était une des plus hautes marques d'estime que François pouvait espérer de l'empereur. Cette estime s'augmenta de jour en jour, et bientôt Charles le fit son confident le plus secret. Il voulait l'avoir sans cesse auprès de lui, afin d'être aidé dans l'administration de son vaste empire.

MORT DE L'IMPÉRATRICE ISABELLE — IMPRESSION QUE CAUSE SUR FRANÇOIS DE BORGIA LA VUE DE SON CADAVRE

Le marquis de Lombay suivit Charles-Quint sur les champs de bataille, en Afrique et en France. Deux maladies qu'il eut à la suite de ces entreprises le décidèrent à quitter le monde. Mais un événement remarquable fut pour lui le dernier avertissement du ciel.

Or, c'était au printemps de l'année 1539. La cour s'était rendue au magnifique palais de l'Alcazar, à Tolède, pour la tenue des Etats de Castille. Des fêtes splendides se succédaient au palais dans l'intervalle des séances de l'assemblée. Soudain tout cesse. « Qu'y a-t-il, se demande-t-on partout? — L'impératrice est malade. » Tous les cœurs sont émus. La nouvelle est bientôt répandue par tout l'empire. Les médecins les plus habiles sont appelés auprès d'elle, et ils lui prodiguent les soins les plus assidus. Hélas ! tout est inutile : la maladie est mortelle. La reine succombe le 1er mai de la même année. Les sujets n'eurent qu'une voix pour déplorer sa mort. L'empereur tomba dans la tristesse la plus profonde.

La dépouille d'Isabelle devait être déposée dans le caveau des rois, à Grenade. L'usage voulait qu'elle fût confiée à un prince de sang royal, et conduite sous escorte jusqu'à sa dernière demeure. Charles confia cette mission délicate au marquis de Lombay. Celui-ci partit avec le cadavre, accompagné d'officiers et des gens de sa suite. Sur le chemin, des peuples accouraient en foule, comme

pour venir dire un dernier adieu à leur bienfaitrice. Arrivé à Grenade, le convoi funèbre s'avança entre deux haies de soldats jusqu'à la cathédrale. Au son des cloches qui annonçaient par leur voix lugubre l'arrivée de la royale dépouille, l'archevêque sortit, précédé de son clergé, et vint l'attendre sous le portique. Là, il exigea du marquis les serments accoutumés; les notaires en prirent acte, et l'on ouvrit le cercueil pour vérifier le corps. Mais, ô horreur! à peine est-il ouvert qu'il s'en exhale une odeur fétide qui repousse tous les témoins. Ils ne s'approchent qu'à grand'peine pour voir le corps de cette reine fameuse par sa beauté. Qu'y voient-ils? Un corps en pourriture. A cette vue, François ne peut contenir son émotion. Cependant, l'archevêque l'interroge et lui dit : « Senor, jugez-vous que ce soit là le corps d'Isabelle? » Un silence complet se fait parmi les assistants. Le duc hésite, tous ceux de sa suite l'imitent. Le prélat l'interroge à nouveau. Cette fois il répond : « Des officiers loyaux ont été préposés à la garde de ce cercueil. Rien n'a pu être enlevé. Je puis donc attester que ce sont là les restes de l'illustre souveraine. » Cette attestation fut répétée par les officiers. Les notaires la consignèrent. Le cercueil fut ensuite refermé.

Comme c'était vers le soir que cette cérémonie avait eu lieu, chacun se retira quand elle fut terminée. François, terrifié par le spectacle qu'il avait vu, se plongea dans une méditation continuelle des vanités de ce monde. Il s'efforçait, mais en vain, de chasser cette pensée qui le tourmentait sans cesse : « Tu vois, François, ce que tu deviendras un jour. Ce jour n'est peut-être pas éloigné. A quoi te servira alors d'avoir brigué les honneurs du monde? » Il cessa enfin d'hésiter et, fondant en larmes, il s'écria à plusieurs reprises : « Non, non, je ne veux plus servir de maître que la mort puisse m'enlever! » La décision était énergique. Désormais, il ne songera plus qu'au moment de l'exécuter.

L'EMPEREUR LE FAIT VICE-ROI DE CATALOGNE SON ADMINISTRATION

Le lendemain, le marquis assista à la cérémonie funèbre pour l'impératrice; il reprit ensuite la route de Tolède. Il fit part de son impression à l'empereur, duquel il sollicita la permission de se retirer des affaires. « Comment! vous retirer à votre âge! répondit le monarque. Francisco, je vous confie la vice-régence de Catalogne. Vous seul pouvez gouverner dignement cette province. — Mais, Sire, je n'ai que vingt-huit ans; je suis inexpérimenté dans l'administration, et vous me confiez une mission des plus périlleuses. — C'est parce qu'elle est périlleuse que je vous la confie, ajouta Charles-Quint. » Un refus était une offense pour le prince : le marquis se tut et prépara son départ. Charles le fit commandeur des chevaliers de l'épée de Saint-Jacques, nouvelle marque d'estime qu'il lui donnait.

La Catalogne était depuis assez longtemps infestée de brigands qui la ravageaient en tous sens, semant la désolation dans les villes, les bourgs et les villages. François entreprit contre eux une campagne sans relâche, et parvint à délivrer le pays du fléau.

Cette œuvre importante une fois accomplie, il s'occupa de rétablir l'ordre dans la société longtemps ébranlée par ces terribles secousses, et la province se trouva bientôt dans une paix profonde.

IL RETOURNE EN SON DUCHÉ DE GANDIE — IL PERD SON ÉPOUSE — IL ENTRE DANS LA COMPAGNIE DE JÉSUS

François, après s'être illustré dans l'administration de la Catalogne et plusieurs entreprises militaires, obtint la permission de se retirer dans son duché de Gandie. Quelques années après, il perdit son épouse, il avait alors environ trente-six ans. Il crut le moment venu de quitter le monde. Il fit part de sa résolution au P. Lefebvre, religieux de la Compagnie de Jésus, aussi remarquable par sa sainteté que par sa science. Ce dernier lui conseilla de suivre les exercices de saint Ignace : ce qu'il fit avec un grand profit. Néanmoins, il ignorait encore dans quelle religion il devrait entrer. Comme le P. Lefebvre l'avait quitté pour se rendre au concile de Trente, il demanda conseil à un Père Franciscain, nommé Texéda, qu'il aimait particulièrement. Le fils de saint François lui répondit : « Seigneur, la Sainte Vierge a daigné m'apporter les ordres de son divin Fils. Vous êtes appelé dans la Compagnie de Jésus. » Rassuré désormais sur sa vocation, le marquis écrivit à saint Ignace, qui se trouvait alors à Rome, pour lui demander de vouloir bien l'admettre parmi les siens. Saint Ignace acquiesça à son désir, mais il ne voulut pas lui permettre de quitter le monde tant que ses enfants, qui étaient au nombre de huit, dont cinq garçons et trois filles, auraient besoin de lui. François obtint du Pape de faire ses vœux et de rester encore quatre ans dans le siècle, pour arranger ses affaires. En même temps, il se livra à l'étude de la théologie et se prépara au doctorat, comme le vénéré fondateur le lui avait recommandé.

IL PART POUR ROME

Quand il eut pleinement payé la dette qu'il devait à ses enfants et qu'il eut obtenu le grade de docteur, le marquis de Lombay prit le chemin de la Ville Eternelle. Jules III lui fit offrir un appartement au Vatican. Par humilité, notre Saint refusa, se contentant de ce que pouvait lui offrir saint Ignace. Cependant, il fut affligé de voir que ses frères n'avaient pas encore de collège à Rome. Il en demanda la cause au vénéré Père : « Je désire cette œuvre depuis longtemps, lui répondit-il, mais les ressources me manquent. » Aussitôt, le Saint lui offrit six mille écus d'or, c'est-à-dire 84 000 francs pour la première pierre, somme qui aurait presque suffi pour le reste de l'établissement.

François fit l'édification de saint Ignace durant son court séjour dans la capitale du monde chrétien.

FRANÇOIS REVIENT EN ESPAGNE — IL PREND L'HABIT ET REÇOIT LA PRÊTRISE

Cependant, Charles-Quint obtint du Pape le cardinalat pour son ancien conseiller. Mais, à cette nouvelle, ce dernier s'enfuit de Rome et revint en Espagne. Il se retira dans le Guipuscoa, visita pieusement le château de Loyola, et fit sa retraite de prise d'habit à Ognate, petite ville à peu de distance du château. Il quitta ensuite le vêtement du gentilhomme pour revêtir celui de la Compagnie où il entrait définitivement. Peu de temps après, il reçut l'onction sacerdotale. Il avait promis de prêcher à sa première messe. Cette nouvelle se répandit dans tout le pays. On accourut de toutes parts pour entendre parler le saint duc : on ne l'appelait plus que de

ce nom : « Savez-vous que le saint duc est prêtre, répétaient toutes les bouches ? Il va prêcher le 1er août. » A ces mots, chacun préparait son voyage vers Ognate. Saint François ne parlait que l'espagnol. Un grand nombre donc ne le comprenaient pas, car le basque était à peu près la seule langue parlée dans les provinces de ce nom, et cependant tous étaient émus, beaucoup même pleuraient. Au sortir de l'église, les gentilshommes du marquis de Gandie leur demandèrent ce qui avait pu leur causer pareille émotion, puisqu'ils n'avaient pas compris le sermon du P. François : « Eh! répondaient-ils, n'était-ce pas le duc qui prêchait comme un simple prêtre ? n'était-ce pas assez beau? et peut-on ne pas pleurer en voyant un tel saint? »

Par l'ordre de saint Ignace, François évangélisa une partie de l'Espagne et tira beaucoup d'âmes de la boue du péché.

A Casa-de-la-Reina, il était allé assister au sermon d'un célèbre prédicateur, quand celui-ci, l'apercevant en face de la chaire, l'apostropha avec véhémence : « Oui, senor Francisco, vous êtes un criminel. En vous retirant chez les Jésuites vous avez laissé Valence et la cour à la merci de tous les désordres que vous pouviez prévenir en restant dans le monde. Votre crime est grave, car il réunit en lui tous les crimes qui se commettent dans la province que vous avez quittée. » C'était pousser trop loin l'impertinence. Le connétable de Frias était impatient : il avait peine à retenir sa colère. En descendant de sa chaire, le prédicateur fut accablé de reproches. Quant au P. François, il l'aborda amicalement et l'invita à dîner pour le lendemain. Le religieux fut exact. Le repas terminé, le saint duc l'emmena dans sa chambre et, l'ayant fait asseoir, il lui dit : « Je désire, mon Père, vous remercier en particulier des réprimandes que vous m'avez faites hier. J'en mérite peut-être davantage. Vous m'imputez tout le mal que, dites-vous, j'aurais dû conjurer. Je doute que vous puissiez me prouver que j'eusse pu le faire. Au reste, en me faisant Jésuite, j'ai cru devoir obéir à un appel divin. Je redoutais la parole de Notre-Seigneur touchant le jeune homme de l'Evangile et je ne voulus pas tarder à correspondre à cet appel. » En terminant ces mots, il se jetait aux pieds du prédicateur pour les baiser humblement. Mais l'autre l'avait prévenu et s'était agenouillé pour lui demander pardon de ce qu'il avait dit contre lui.

PRÉDICTION — UN POSSÉDÉ DÉLIVRÉ

François ne touchait pas seulement les cœurs, il annonçait encore l'avenir et faisait des miracles étonnants. Ses enfants étant venus le voir à Casa-de-la-Reina, il leur dit un jour pendant le dîner : « Mes enfants, soyez prêts à paraître devant Dieu. Ne vous fiez pas sur votre jeunesse; l'un de vous va mourir, et sa mort sera subite. » Cet avertissement jeta l'épouvante dans tous les cœurs, chacun pensant avec raison que c'était lui, se prépara sans retard à rendre compte au souverain Juge.

Sur le point de quitter son bel-oncle, le Saint reçut un message de la noblesse et du Chapitre de Burgos, le priant de venir prêcher en leur cité. Il s'y rendit aussitôt. Là, comme ailleurs, un grand nombre d'âmes abandonnaient le chemin large de la perdition pour rentrer dans l'étroit sentier du salut. Le démon, rempli de terreur, fuyait à l'approche de François. Un jour, on lui amena un possédé. Il posa les mains sur la tête de ce malheureux et dit à haute voix ces paroles du Seigneur : « *In nomine meo dæmonia ejicient;* en mon nom ils chasseront les démons. » Et, à peine avait-il achevé que le diable sort de la victime. Tous crient au miracle. Pourquoi s'étonner que le démon me fuie? répond François. Longtemps, je ne fus, comme lui, qu'un tentateur, et j'ai porté les âmes au mal. Je faisais alors l'office de Satan, et vous n'ignorez pas que les ouvriers de même métier se haïssent et se fuient. »

IL EST NOMMÉ GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS SON HUMILITÉ — SA MORT

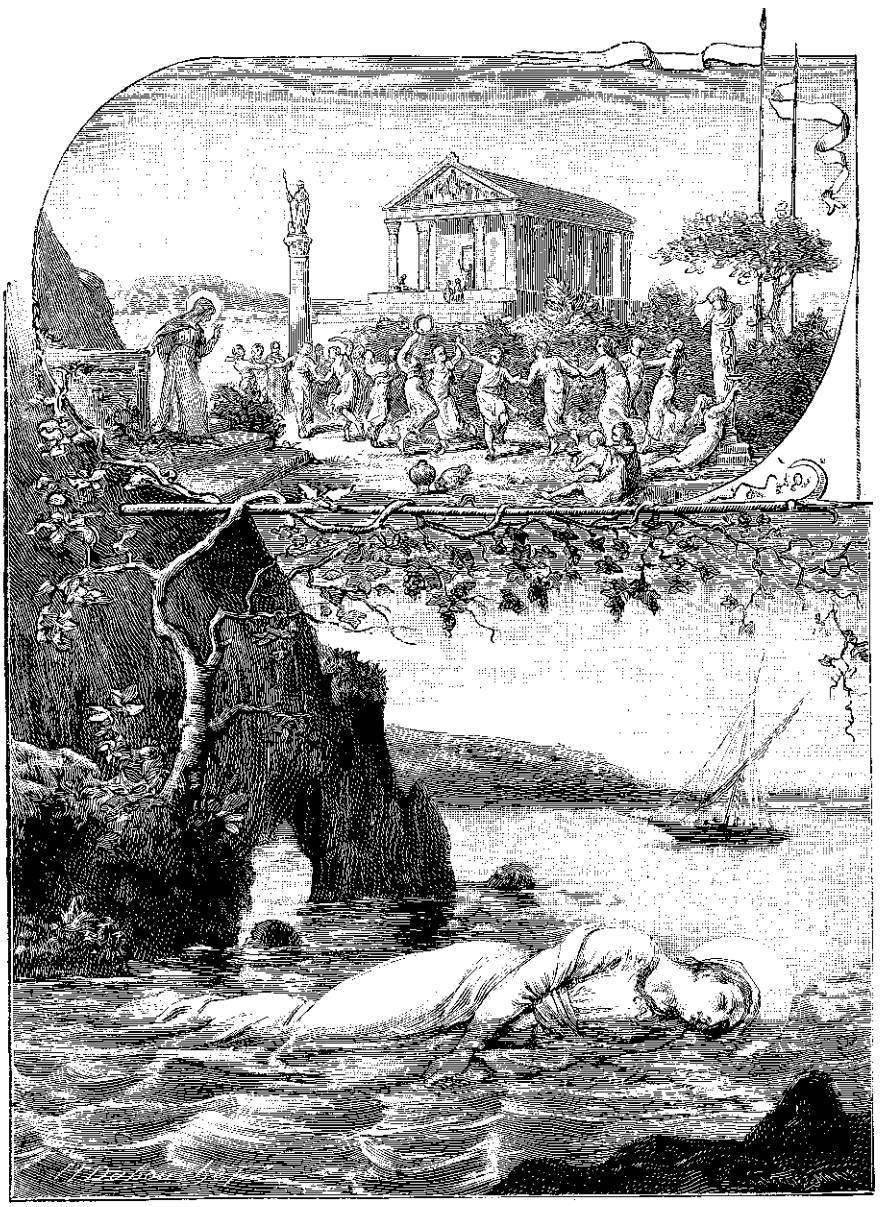
A la mort du P. Lainez, successeur de saint Ignace, en l'année 1565, le P. François fut élu Général de la Compagnie de Jésus. Cette fois, le bien que le Saint accomplit n'eut plus les frontières des Espagnes pour limites : le monde entier en fut le théâtre. Sous lui, la Compagnie de Jésus, naissante, prit des accroissements considérables en extension, en science et en sainteté. Telle était la sagesse du nouveau Général, que Pie V lui-même poussait l'estime qu'il en avait jusqu'à le consulter dans toutes ses entreprises importantes.

Malgré la considération dont il était entouré de toutes parts, saint François de Borgia était d'une humilité admirable. Rien ne lui plaisait plus que le mépris. Pour lui le jeûne n'était pas une mortification. La première à ses yeux était l'*humilité*. Aussi s'efforçait-il, par tous les moyens possibles, de perfectionner en lui cette vertu si chère à son cœur. Toutes ces lettres n'avaient d'autres signatures que celle-ci : *François, pécheur* Etant encore simple religieux, François avait un tel respect pour l'autorité supérieure, qu'il lisait à genoux les lettres qu'il en recevait. En outre, il ne craignait pas d'aller mendier son pain de porte en porte, de servir les pauvres dans les hôpitaux et de se livrer dans sa communauté aux offices les plus rebutants.

Chose digne de remarque : plus il s'humiliait, plus il était exalté, de sorte que cette parole du Seigneur : « *Qui se humiliaverit, exaltabitur:* celui qui s'humiliera sera exalté » se réalisait à la lettre dans tous les traits de sa vie. Il était aimé de Dieu, qui accomplissait par lui des miracles étonnants, et honoré des hommes, qui lui conféraient les plus grands honneurs. Il prit part aux plus graves événements de son siècle, et fut même sur le point d'être élu pape à la mort de saint Pie V. Mais tant de travaux divers devaient recevoir leur récompense. Saint François tomba malade au retour d'une mission qu'il avait accomplie avec le cardinal-légat, Alexandrin, aux cours de France, de Portugal, d'Espagne, pour les engager à former une ligue contre les Turcs qui menaçaient l'Occident. Il put cependant revenir à Rome. Là, le mal s'aggrava et le Saint ne voulut plus recevoir d'autres visite que celle des religieux ses frères. Enfin, il fit solliciter du pape une indulgence plénière pour ses péchés, demanda pardon aux religieux pour les scandales qu'il avait pu leur donner, et tomba dans une extase que la mort acheva le 1er octobre 1572. Il était à la fin de sa soixante-deuxième année.

SAINTE SALSA, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 10 octobre.



Fête païenne. Sainte Salsa se prépare à jeter à la mer le dragon d'airain honoré comme un dieu. — Précipitée elle-même dans les flots, elle est doucement entraînée par le courant jusque dans le port de Tipasa.

Parmi les saints d'Afrique remis en lumière, grâce à de récentes découvertes, il est juste de mentionner au premier rang sainte Salsa, vierge et martyre. Son nom seul nous avait été conservé par le vieux martyrologe dit de saint Jérôme, et les hagiographes étaient réduits à l'inscrire dans leurs volumineuses compilations sans pouvoir l'accompagner d'aucun renseignement historique sur la patrie de cette Sainte, les circonstances de son martyre et la légitimité de son culte.

Mais voici que, dans l'espace de deux ans (1889-1891), une double série de découvertes du plus haut intérêt est venue nous fournir sur cette Sainte les détails les plus précis, en sorte que son histoire est désormais l'une des mieux documentées, sans contredit, que nous possédions sur les martyrs d'Afrique.

C'est d'abord le texte latin de la Passion de sainte Salsa, exhumé par l'illustre P. Ch. de Smedt, Bollandiste, texte qui renferme une relation très complète de son martyre, écrite par un compatriote de la Sainte à une époque assez rapprochée de l'événement pour permettre de le raconter avec exactitude. Nous devons la vulgarisation de ce touchant récit à M. l'abbé Duchesne, membre de l'Institut, dont le Mémoire sur notre Sainte a attiré l'attention de l'univers chrétien.

Guidé par les indications contenues dans le texte de la *Passion* et par le travail de M. l'abbé Duchesne, un jeune et distingué professeur des Ecoles supérieures d'Alger, M. Stéphane Gsell, a retrouvé, à Tipasa, le tombeau de la sainte martyre et déblayé l'intéressante basilique élevée sur ce tombeau par la piété de ses compatriotes.

Grâce à ces découvertes historiques et archéologiques, la vie, la passion et le culte de sainte Salsa se trouvent donc entourés de toutes les garanties d'authenticité désirables.

CONVERSION ET PIÉTÉ

Salsa était née à Tipasa, dans la Mauritanie césarienne (Algérie), vers la fin du IIIe siècle.

Bien jeune encore et malgré la résistance de ses parents restés païens, elle avait embrassé le christianisme et se distinguait par sa ferveur angélique encore plus que par ses grâces naturelles, au milieu de ses compagnes en majorité chrétiennes comme elle.

A cette époque, en effet, le paganisme ne conservait plus dans la cité mauritanienne que de rares adhérents; mais ceux-ci étaient d'autant plus attachés à l'antique superstition qu'ils voyaient leurs rangs s'éclaircir chaque jour. Les parents de Salsa, qui jouissaient d'une fortune et d'une influence considérables, se distinguaient parmi les plus obstinés. Aussi, quand ils virent leur fille abandonner le culte idolâtrique, grande fut leur exaspération. Salsa résista courageusement à toutes les épreuves et demeura, malgré la faiblesse du sexe et de l'âge, fidèle aux serments de son baptême.

UNE FÊTE PAIENNE

Parmi les vexations qu'elle eut à subir, l'une des plus douloureuses pour la jeune chrétienne était de se voir entraînée aux fêtes païennes et contrainte d'assister aux sacrifices en l'honneur des faux dieux.

« Le culte païen avait son principal sanctuaire sur le promontoire central, lequel, escarpé de tous les côtés, dominait la ville au Sud, le port à droite et s'avançait dans la mer par une falaise abrupte. Quand les lames poussées par le vent du large venaient déferler au pied des rochers, l'écume rejaillissait jusqu'au sommet de la colline, jusqu'aux bâtiments du temple, ou plutôt des temples, car on avait réuni là les chapelles de tous les dieux honorés dans le pays. Ce lieu s'appelait *Templensis (collis)* en raison de sa destination sacrée. Déjà, bon nombre d'édifices n'offraient plus qu'un aspect fort délabré; de tout ce panthéon, un seul sanctuaire était encore ouvert: on y adorait une idole d'airain, un serpent à tête dorée.

» C'est à la fête de ce dieu que la vierge Salsa, à l'âge de quatorze ans, fut entraînée par ses parents.

» On était au milieu du printemps, aux premières journées de mai (1). »

(1) Abbé Duchesne.

Arrivée au sommet de la colline, près du sanctuaire de l'idole, Salsa vit se dérouler sous ses yeux toute la pompe d'une cérémonie païenne. Déjà, les abords du temple sont envahis par une foule de danseurs lubriques; des branches de laurier tapissent les murs; le myrte et le peuplier s'enroulent autour des colonnes en guirlandes verdoyantes; des gerbes de roseaux sont dressées devant les portiques; des rideaux aux couleurs éclatantes ferment le vestibule; les tentures brodées flottent au vent, et les prêtres païens, vêtus avec un luxe digne de ces réjouissances profanes et affectant des poses majestueuses, jettent sur la foule des regards dédaigneux.

Bientôt commencent les sacrifices en l'honneur du dragon; sur les autels, le sang coule à flots pressés; les brasiers des cassolettes se consument lentement, exhalant des nuages de fumée odorante; les chœurs de danse se forment autour de la statue, et tous les instruments de musique, flûtes, lyres, tambours, se mêlent à la réjouissance publique. Enfin, paraissent des histrions qui, vêtus de costumes bizarres, égayent la foule en se livrant sous ses yeux à des contorsions grotesques et fantastiques.

« La cérémonie se termina par un banquet : tout le monde y fit honneur, sauf la jeune chrétienne qui n'avait cessé de protester dans son cœur contre ces réjouissances idolâtriques. Après le festin, vint la sieste. Quand tous les païens furent assoupis par l'ivresse ou le sommeil, Salsa se vit seule auprès du dieu. Etait-elle venue dans ce dessein? Lui fut-il inspiré à ce moment? Toujours est-il qu'elle se leva de l'endroit où elle faisait semblant de dormir avec ses parents et, n'entendant plus que la respiration des dormeurs, le bourdonnement des insectes et le bruit des flots, elle s'enhardit et marcha droit au sanctuaire. Le dieu doré y était seul, montrant sa tête de serpent au milieu des bandelettes et des couronnes de fleurs. La jeune fille adresse au vrai Dieu une prière fervente, s'élance vers le dragon, s'empare de sa tête et court la jeter du haut de la falaise voisine. Puis elle regagne sa place et s'y étend sans que le moindre bruit ait trahi son audace.

» Au réveil, ce fut une grande désolation. Tout le monde cria au sacrilège; mais, comme personne n'avait rien vu ni entendu, il fallut s'en tenir aux lamentations. Les plus avisés se doutèrent que ceux qui avaient fait le coup seraient tentés de le compléter en s'attaquant à ce qui restait de l'idole. En faisant bonne garde, on pourrait les surprendre.

» C'est ce qui arriva. Enhardie par un premier succès, Salsa guetta une autre occasion de se glisser dans le temple : elle y réussit, s'empara du serpent d'airain, bien lourd pour ses jeunes bras, le traîna au bord de la falaise et parvint même à le précipiter dans les flots. Mais, cette fois, elle fut découverte. En rebondissant sur les roches, le dieu de bronze donna l'éveil aux gardiens du temple. En un clin d'œil, la pauvre Salsa se vit entourée d'une foule furieuse. Assommée, percée de coups, traînée, déchirée, elle fut enfin précipitée à son tour du haut du promontoire.

» Mais la mer fut plus clémente à la martyre qu'elle ne l'avait été au faux dieu. Celui-ci demeura au fond de l'abîme; la jeune fille trouva au sein des eaux une couche tranquille et douce. Elle ne fut point jetée contre les récifs ni retenue par les algues : mollement bercée, dans l'attitude du sommeil, mais cachée à tous les regards, elle

fut portée par le courant dans le port même de Tipasa (1) » à une faible distance du lieu où elle devait bientôt après recevoir la sépulture.

« Tu as voulu témoigner par là ta piété envers notre martyre, ô mer, s'écrie ici le pieux hagiographe. Nous n'en sommes point surpris nous qui savons comment, sous la baguette de Moïse, tu t'entr'ouvris autrefois pour assurer la délivrance du peuple de Dieu. Par toi, chaque jour, Tipasa voyait affluer dans son port les richesses de l'univers; aujourd'hui, tu abrites pour nous la rendre notre sainte martyre, tandis que tu gardes le dragon enseveli pour jamais dans tes profondeurs. Ainsi, en même temps que tu récompenses notre foi, tu refuses de te mettre au service de l'impiété ! »

Or, au moment ou s'accomplissaient, sur la colline des Temples, les scènes que nous venons de raconter, apparaissait à l'horizon et se dirigeait vers Tipasa un navire venant de Marseille. Favorisé par le calme des flots et le soufile de la brise printanière, il pénétra dans le port de Tipasa au moment même où le courant y déposait la dépouille mortelle de sainte Salsa.

« En jetant l'ancre dans ces eaux calmes, par une riante journée de mai, le capitaine Saturninus s'applaudissait du succès de son voyage. Mais voilà que, tout à coup, un ouragan terrible se déchaîne. Pendant trois jours et trois nuits, le navire, secoué, balayé par les vagues, menace à chaque instant de rompre ses câbles et de venir à la côte. Désespéré, le brave capitaine cède cependant au sommeil. En dormant, il s'entend appeler par une voix sévère. On lui annonce qu'il périra corps et biens s'il ne donne la sépulture au corps saint qui est sous son navire.

» Une fois éveillé, le Marseillais incrédule se figure qu'il a été le jouet d'un cauchemar. Il faut que l'avertissement céleste se renouvelle deux fois, trois fois. A la troisième, Saturninus finit par se décider. Il monte sur le plat-bord, plonge au milieu des lames et sous les eaux; sa main rencontre aussitôt la ceinture de la jeune fille.

» Le corps saint est à peine ramené à la surface que la tempête se calme. On hisse à bord le capitaine Saturninus et son précieux fardeau (2). »

La tempête, subitement apaisée, permet à l'équipage de se rendre à terre et d'y transporter le corps miraculeusement retrouvé.

Accourus au débarquement, les Tipasiotes reconnaissent sans peine la dépouille mortelle de leur jeune compatriote, et les chrétiens de la cité s'unissent aux braves marins de Marseille pour rendre les derniers devoirs à la martyre africaine.

Au sommet de la colline orientale de Tipasa, en face du port, avait été érigé, par les parents de Salsa, un remarquable monument funéraire à la mémoire d'une de leurs parentes, Fabia Salsa. C'est là que fut porté et enseveli le corps de la Sainte ; là que Saturninus et ses compagnons inaugurèrent son culte en accomplissant à sa tombe improvisée les vœux qu'ils avaient faits pendant la tempête. Ils reconnurent ainsi la double faveur que leur avait accordée la divine Providence en les arrachant au péril d'une mort imminente et en les choisissant pour donner la sépulture au corps d'une martyre.

(1) Abbé Duchesne.
(2) Abbé Duchesne.

Mais la vénération des chrétiens de Tipasa pour leur héroïque compatriote, le concours toujours grandissant de fidèles qui venaient prier au lieu de son repos, amenèrent bientôt la construction, sur ce tombeau, d'une vaste basilique où tous les pèlerins apportèrent leurs offrandes et dont un généreux chrétien fit décorer l'autel avec magnificence. Dès lors, Salsa fut choisie pour patronne de sa ville natale, et c'est à sa protection que Tipasa dut son salut dans des circonstances particulièrement critiques.

« Au temps des empereurs Valens et Valentinien, vers l'année 372, la province de Mauritanie césarienne fut agitée par la révolte d'un prince indigène, Firmus, qui parvint, non seulement à soulever ses compatriotes, mais même à entraîner quelques-unes des garnisons romaines. Firmus se porta prétendant à l'empire. Les villes maritimes qui lui résistèrent furent, pour la plupart, assiégées, emportées, livrées aux flammes. Césarée, la capitale, fut de ce nombre : ce n'était plus qu'un monceau de ruines quand le général romain Théodose y rentra l'année suivante.

» Enivré de ce succès, le rebelle se présenta devant Tipasa. Mais la ville tint bon et soutint un siège en règle. Pendant huit jours, Firmus déploya tous les moyens d'attaque : les aqueducs furent coupés, les ruisseaux détournés; on éleva des tours, on dressa des échelles; les assiégés se défendirent vaillamment et repoussèrent tous les assauts.

» L'église de Sainte-Salsa était en dehors de l'enceinte : Firmus eut un jour l'idée de s'y rendre. Il était chrétien : peut-être espérait-il mettre la Sainte de son côté. Là aussi, il éprouva un échec. Les cierges qu'il fit allumer s'éteignirent aussitôt, le vin de l'oblation se renversa tout seul. Irrité, le barbare frappa de sa lance le tombeau de la Sainte, puis il sortit en proférant des blasphèmes. Mais, à la porte de l'église, il tomba en remontant à cheval. Son armée essuya la nuit suivante une grande défaite (1). »

Vaincu, couvert de honte, il fut obligé de lever précipitamment le siège, comprenant que la sainte patronne de Tipasa et Dieu lui-même combattaient contre lui. Depuis lors, l'empereur mauritanien n'éprouva que des revers ; abandonné, vendu, il était réduit, quelques mois après, à se pendre pour ne pas tomber vivant aux mains des autorités romaines.

Les pieux Tipasiotes ne manquèrent pas de rapporter à l'intercession de sainte Salsa leur victoire sur les légions de Firmus. Aussi, à la suite de cet événement, sa mémoire leur devint-elle de plus en plus chère et son culte plus sacré. Non contents de l'honorer au lieu de sa sépulture, ils voulurent encore perpétuer son souvenir sur la colline qu'elle avait illustrée par son martyre. Le paganisme, depuis longtemps frappé à mort, avait fini par disparaître : Le dernier refuge de l'idolâtrie, le temple du dragon avait, par suite, changé de destination. Il était tombé aux mains des juifs et leur servait de synagogue. « Mais ce ne fut qu'un établissement provisoire. En ce lieu où Salsa avait été à la peine, on voulut la mettre à l'honneur : une église s'éleva sur la colline des Temples, consacrant le souvenir du triomphe que l'enthousiasme d'une enfant avait remporté sur l'idolâtrie (2). »

(1) Abbé Duchesne.
(2) Abbé Duchesne

Plus de quinze siècles se sont écoulés depuis ces événements. Ces quinze siècles ont accumulé bien des ruines sur la terre d'Afrique, autrefois si populeuse et si chrétienne. Tipasa a subi le sort de tant d'autres cités opulentes qui couvraient les rivages de la Méditerranée. Le temps qui mine sourdement, les tremblements de terre qui renversent en un clin d'œil, ont laissé là des traces nombreuses de leur influence dévastatrice.

Plus heureuse cependant que la plupart des autres colonies romaines de l'Afrique du Nord, Tipasa n'a point vu la main sauvage des peuples envahisseurs se joindre aux autres causes de destruction pour l'anéantir ou la défigurer. Complètement abandonnée depuis l'invasion des Arabes, ses remparts et ses aqueducs, ses monuments publics et ses maisons particulières, ses palais et ses temples sont encore à leur place, ruinés, mais facilement reconnaissables : rien n'a été démoli pour servir aux mesquines constructions des fils d'Ismaël. La ville a donc conservé sa physionomie antique; et le visiteur chrétien peut sans peine, en suivant sur les lieux l'histoire de sainte Salsa, replacer chaque scène sur son théâtre, et vérifier ainsi la scrupuleuse exactitude des détails donnés par le pieux écrivain du IVe siècle qui nous a transmis ce récit.

La colline centrale ou colline des Temples est encore telle qu'il la décrivait il y a quinze cents ans. Elle s'avance dans la mer et s'y termine par une pointe de rochers escarpés. C'est de là que Salsa précipita l'idole dans la mer, de là qu'elle y fut précipitée à son tour.

Le corps de la Sainte fut entraîné par le courant et déposé dans le port. L'existence de ce courant a été constatée par tous les habitants de la nouvelle Tipasa. En hiver surtout, il est facile de le reconnaître. A la suite des pluies torrentielles, si fréquentes en cette saison, on voit invariablement apparaître sur la mer, entre la colline centrale et l'emplacement de l'ancien port, une bande jaunâtre, formée par les eaux d'une rivière voisine, l'oued Nador, entraînées dans cette direction par le courant qui y porta le corps de sainte Salsa.

L'église, érigée en l'honneur de la martyre sur les débris du temple païen, n'a point encore été retrouvée. Le vaste amas de ruines qui couvrent cette partie de la colline ne permet pas de la distinguer : pour la remettre à jour, des fouilles seraient nécessaires. Puisse la Providence inspirer bientôt à quelque ami des antiquités chrétiennes le désir de compléter par cette découverte les fouilles si heureuses que vient d'exécuter M. Gsell au tombeau de sainte Salsa !

Il ressortait clairement du texte de sa passion que la martyre avait reçu la sépulture non loin du port, qu'une église s'éleva sur son tombeau et que cette église se trouvait en dehors du rempart. Or, sur la colline de l'Est, au milieu d'une vaste nécropole où les tombeaux antiques se comptent par milliers, apparaissent, émergeant encore de plusieurs mètres au-dessus du sol, les ruines d'une grande basilique.

Un beau monogramme du Christ en relief, retrouvé à fleur de terre, ne permettait pas de se méprendre sur l'origine et la destination de cet édifice. Situé tout près du port, à trois cents mètres environ des anciens remparts, il répondait exactement à toutes les indications du Passionnaire.

Frappé de cette concordance, M. Gsell entreprit, au mois de février 1891, de déblayer l'édifice, dans l'espoir d'y retrouver le tombeau de la Sainte ou du moins quelque inscription rappelant son souvenir.

Commencées dans la partie centrale, par devant l'abside, les fouilles mirent d'abord au jour plusieurs fragments d'un grand sarcophage en marbre, dispersés au milieu d'autres débris. Puis on rencontra un socle rectangulaire, en pierre de taille, sur lequel reposaient encore quelques morceaux du sarcophage. Ce socle était entièrement recouvert de plaques de marbre, et orné aux quatre angles d'élégants rinceaux. Enfin, on atteignit le sol de la basilique dont la partie centrale était pavée de mosaïques aux dessins variés et multicolores. Au milieu de ces ornements, dans un carré compris entre le socle et l'abside, se trouvait une inscription. Elle fut nettoyée avec le plus grand soin. L'inscription était ainsi conçue :

MVNERA QVAE CERNIS QVO
SANCTA ALTARIA FVLGENT
(His sumptusl) ABORQ-IN EST CVRA
(que Pot) ÉNTI-CREDITVM
(sibi qui gau) DET PERFICERE MVNvS
M*(artyr)* HIC EST SALSA DVLCIOR
NECTARE SEMPER-QVAE MERVIT
CAELO SEMPER HABITARE BEATA
RECIPROCVM SANCTO... DENS
..NVS INPERTIRE POTENTIO... ERI
TVMQ-EIVS CELORVM REGNO PRO.... T

« Les offrandes qui sont sous vos yeux et dont brillent les saints autels, sont dues aux largesses, au travail et au soin de Potentius, qui est heureux de pouvoir mener à bonne fin la tâche à lui confiée : car ici repose la martyre Salsa, toujours plus douce que le nectar et qui, bienheureuse, a mérité d'habiter pour jamais dans le ciel... »

Une attestation aussi formelle, gravée depuis tant de siècles dans le pavé de la basilique et survivant à tous les ravages accumulés par le temps et par les hommes, prouvait avec la plus irrécusable évidence que là était bien le tombeau de sainte Salsa. Les fragments du sarcophage recueillis sur le socle et aux alentours avaient donc servi, à n'en plus douter, de sépulcre au corps de la martyre; mais, hélas ! ce corps vénérable a disparu. A-t-il été détruit ou transféré ailleurs ? On l'ignore.

Il nous reste du moins la consolation de prier la sainte martyre en ce lieu où ses reliques reposèrent longtemps.

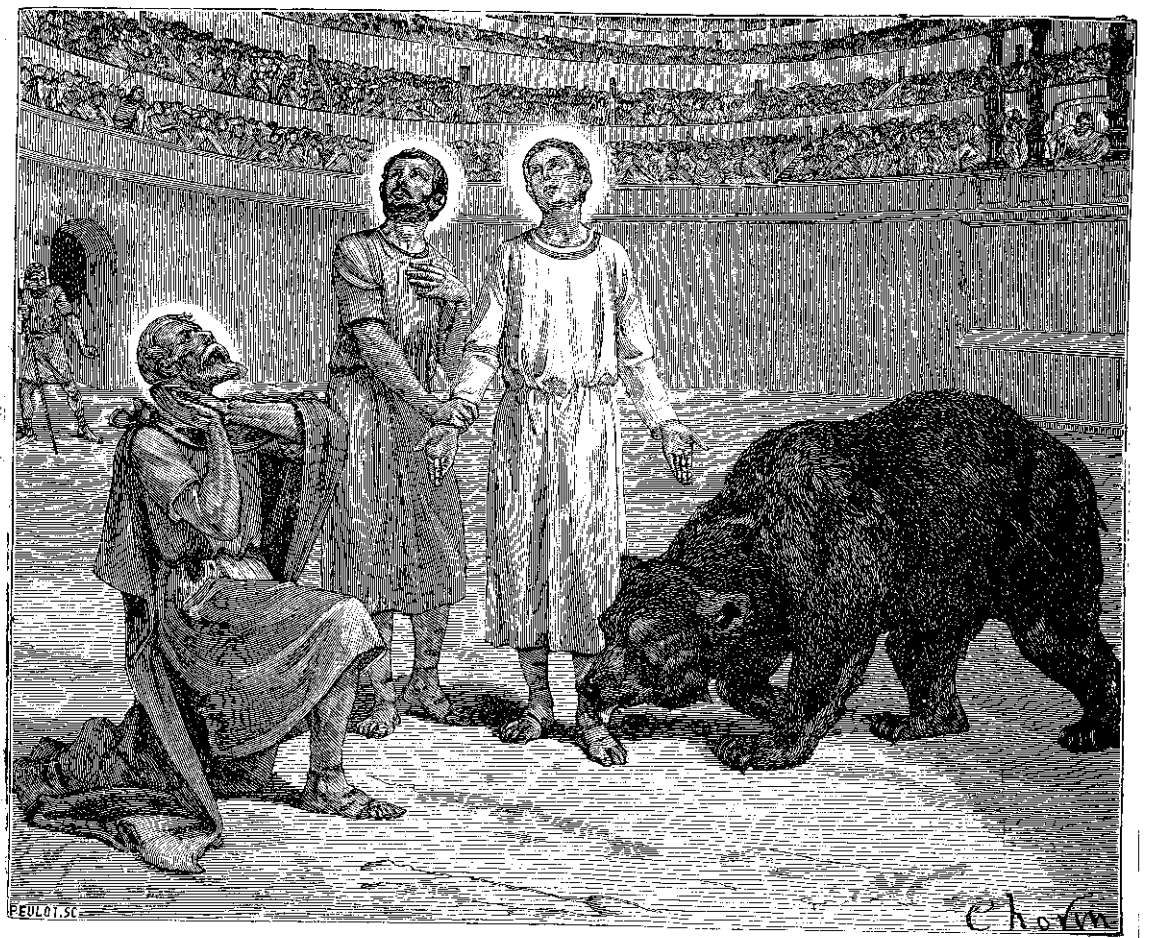
Puisse son intercession puissante attirer les bénédictions du ciel sur l'humble village français qui succède à sa ville natale et en a conservé le nom, afin que la nouvelle Tipasa se rende digne de cette cité très chrétienne qui, par l'ardeur et la fermeté de sa foi, a laissé, dans les annales de l'Eglise d'Afrique, des souvenirs si glorieux !

Puisse l'exemple de la sainte martyre inspirer à la jeunesse chrétienne une estime souveraine pour le don précieux de la foi, et quelque chose de ce courage héroïque qu'elle déploya pour résister aux embûches de l'impiété, détruire le dernier refuge de l'idolâtrie et assurer définitivement dans sa patrie le triomphe de Jésus-Christ!

J. B. SAINT-GÉRAUD,
curé de Tipasa.

LES SAINTS TARACHUS, PROBUS ET ANDRONIC, MARTYRS

Fête le 11 octobre.



Les saints martyrs exposés aux bêtes dans l'amphithéâtre. Un ours lèche doucement les pieds blessés de saint Andronic au lieu de le dévorer.

C'était au temps du cruel Dioclétien. Soldat parvenu, superstitieux et violent, cet empereur avait cependant fait preuve de véritables qualités militaires et d'une certaine habileté dans l'administration de ses Etats. Il touchait d'assez près au christianisme: l'impératrice Séréna, sa femme, était secrètement chrétienne, son cousin Caïus devint prêtre, pape et martyr. Sainte Suzanne, vierge et martyre, nièce de saint Caïus, était également de la parenté de Dioclétien. Ce prince laissa d'abord aux disciples de Jésus-Christ une certaine liberté, mais son collègue, Maximien Hercule, et surtout son fils adoptif, le barbare Galérius, firent tant par leurs calomnies et leurs intrigues, qu'il finit par regarder les chrétiens comme ses plus dangereux ennemis. Il publia donc, l'an 303, l'édit de la dixième persécution générale; ce fut l'une des plus affreuses dont les annales de l'Eglise aient gardé le souvenir.

Elle devait durer dix ans et donner à cette époque de sang et de carnage le nom d'*ère des martyrs*.

Il y avait alors dans la préfecture d'Orient trois catholiques convaincus qui, pour mettre leur foi à couvert des insultes et des vexations des païens, s'étaient séparés d'eux et pratiquaient en commun leur religion, résolus, s'il le fallait, à ne pas reculer, même devant le martyre.

C'étaient Tarachus, de Claudiopolis (Isaurie), Probus d'une ville de Pamphylie et Andronicus d'Ephèse. A la même époque, Dioclétien donnait la préfecture d'Orient à un certain Maxime dont la superstition, poussée jusqu'au fanatisme, et la cruauté devenue proverbiale, en faisaient un serviteur digne de son maître. Sitôt arrivé au lieu de sa juridiction, il parcourt les provinces, escorté de licteurs, et siège sur son tribunal pour juger les chrétiens conformément à l'édit impérial. De passage en Cilicie, nos trois vaillants chrétiens, qui pratiquent ouvertement leur religion, lui sont dénoncés et amenés. Il les interroge séparément pour en avoir, pense-t-il, plus facilement raison : ruse inutile, comme nous allons le voir.

Tarachus, le plus âgé, comparaît le premier.

« Ton nom? dit le préfet.

— *Chrétien*, voilà mon vrai nom; ce nom tu le

persécutes; et c'est mon titre de gloire; si cependant tu tiens à savoir celui de ma famille, on me nomme Tarachus.

— Ta profession?

— J'étais soldat des armées de l'empire; mais elles sont au service de Satan, j'ai demandé et obtenu mon congé pour m'engager dans le camp adverse, dans la grande armée des soldats de Jésus-Christ. J'ai blanchi tu le vois dans cette milice; mais, ne crains point, exécute les ordres que tu as reçus, un cœur chrétien est toujours jeune, comme le Dieu qui le vivifie; car ce Dieu nous a faits à son image et c'est le seul que j'adore. Vous pouvez garder, ton empereur et toi, vos dieux de bois et de pierre avec les abominations que vous leur offrez et dont ils se contentent. »

Maxime, à cette parole, devient furieux: « Licteurs, dit-il, châtiez cet impertinent, frappez au visage. »

Le martyr est roué de coups; les païens en sont attendris et détournent les yeux; ils le supplient de désavouer son langage insensé.

« Insensé, ce langage? réplique-t-il; il y a soixante-six ans que je le tiens, l'habitude est trop vieille pour que je la puisse changer en une heure, même devant les brutalités et les menaces d'un autre Maxime plus féroce que le vôtre; on ne déserte point ainsi une lutte entreprise pour l'amour du vrai Dieu et soutenue par la confiance en Lui. »

A ce fier langage, de nouveaux coups répondent. Tarachus est cruellement flagellé; mais il ne faiblit point et ses membres, ensanglantés, rompus sous les verges, portent courageusement les lourdes chaînes avec lesquelles il est reconduit en prison.

C'est le tour de Probus maintenant. Il comparaît, mais il a hâte de souffrir; son langage est concis, serré, et dit tout en quelques mots:

« Mon vrai nom est *Chrétien*, on me nomme Probus dans le monde; je suis originaire de Thrace; votre amitié, qu'on n'achète qu'en la payant de celle de Dieu, je l'exècre au moins à l'égal de la haine que vous avez pour ce Dieu et sa religion. J'ai acquis l'honneur de lui appartenir par le sacrifice d'immenses richesses dont il a su m'inspirer le mépris. »

A peine a-t-il fini qu'un signe du préfet le fait lacérer de coups de nerfs de bœuf; ils tombent drus et serrés comme la grêle et des bouillons de sang inondent la terre.

« De grâce, crie-t-on au martyr de toutes parts, n'auras-tu point pitié de toi? — Ce sang, leur répond-il, c'est l'huile qui assouplit le corps des athlètes et les dispose pour de nouveaux combats. »

Les coups redoublent à ce moment et arrachent au martyr cette prière: « Seigneur, secourez-moi, — Qu'il te délivre donc de mes mains? » répond Maxime.

« Je ne lui demande point de me délivrer, mais de souffrir courageusement jusqu'au bout; un soldat, à moins d'être fou, ne demande point à déserter la bataille où il doit remporter la victoire. Je suis exaucé; aveugle ne le vois-tu pas? Je me moque sous tes yeux des supplices par lesquels tu croyais me terrasser; mieux que cela, j'en sors plus vigoureux. »

Ce courage était visiblement inspiré de Dieu et ce n'est que devant de tels courages que vient se briser infailliblement le despotisme des tyrans, fussent-ils empereurs ou présidents de république. Le préfet Maxime l'éprouve, à sa honte; il refuse, on le comprend, de s'avouer vaincu. Probus chargé de fer est reconduit en prison où on le livre à la torture.

Enfin paraît Andronicus. Il est le plus jeune des trois, mais sa valeur est égale. Il répond, lui aussi, qu'il est chrétien, soldat de Jésus-Christ.

« Assez de folie comme cela, interrompit le préfet, toi, du moins, sois sage, et sacrifie aux dieux de l'Empire.

— Tu dirais vrai, si nos espérances n'étaient pas fondées, mais écoute donc l'Apôtre de notre religion nous dire qu'on aurait encore à bon marché le bonheur éternel, dût-on le payer des tourments d'ici-bas les plus inconcevables (Rom. VIII).

— Voilà une belle philosophie, nous allons voir comment tu la pratiques; licteurs, cet homme au chevalet! »

On obéit, puis on lui laboure les jambes avec des pointes de fer, on lui perce les flancs et on sature de sel les plaies fraîches et béantes dont il est couvert. Andronicus plaisante encore ses bourreaux: « Mais vous adoucissez ma douleur, votre sel est un baume sur mes blessures; à recommencer (1). »

Une fois de plus le tyran est battu et quand il reconduit sa victime en prison, il ressemble à un vaincu ornant le triomphe de son vainqueur.

C'est sa troisième défaite en un jour. Pourtant il n'a pas perdu tout espoir. « La réflexion, pense-t-il, ramènera ces fanatiques à la raison. » Il leur fait subir un nouvel interrogatoire, séparément et dans le même ordre que la première fois. Tarachus a encore plus de vigueur dans le langage; il accuse de faiblesse, d'imbécilité, l'empereur, son préfet et leurs dieux. La rage de Maxime est au comble; il lui fait brûler les mains et fracasser la mâchoire à coups de pierres. Voyant sa victime inflexible, il la fait suspendre par les pieds, la tête en bas, essaie alors de l'asphyxier d'un jet d'épaisse fumée qu'il lui envoie dans les narines; puis les remplit d'un affreux mélange de sel, de vinaigre et d'acides brûlants. Au milieu de ces raffinements de cruauté le martyr peut encore dire au tyran: « Votre feu, c'est une eau glacée à côté du feu de l'enfer; votre sel, vos acides, mais c'est du miel, le bourreau s'est mépris. »

Nouveaux tourments, nouvelle victoire, Tarachus est reconduit en prison.

Voici Probus à son tour: « Ne me parlez pas de vos dieux, dit-il au préfet, ces dieux d'emprunt que la Grèce vous a passés parce qu'elle s'en moque; ne me parlez pas davantage de vos tyrans d'empereurs qui se font un jeu des plus grands crimes qu'ils commandent, quand ils ne peuvent eux-mêmes les accomplir ».

Le préfet dévore sa honte, mais il va la venger; l'instinct du sang se réveille; le généreux martyr ne lui marchande pas le sien. Comme à Tarachus, on lui déchire, on lui broie la face à coups de pierre: il sourit, il exulte; on l'étend sur une barre de fer rougie au feu: il sourit davantage.

« Chauffez à blanc, crie le préfet avec rage.

— Peine inutile, répond placidement le martyr. »

Le persécuteur sent son courroux désappointé; il en est fou furieux; il mutile horriblement le dos de sa victime, lui fait raser la tête et la couvre de charbons ardents. « Maintenant, rugit cette bête féroce, coupez-lui la langue.

— La voici, dit le martyr, mais sache qu'il m'en reste une autre que tu ne couperas point, qui crie vengeance au ciel et que Dieu entend toujours; c'est celle de mon sang répandu. »

Ces paroles n'arrêtent point le bourreau, il

---

(1) Généralement les martyrs ressentaient dans toute leur force et leur acuité les souffrances qu'on leur infligeait, mais Dieu soutenait leur héroïque courage; il arrivait cependant parfois que Dieu, pour les encourager et leur donner une preuve de sa présence, les rendait miraculeusement insensibles à la douleur. Les saints martyrs, dont nous parlons ici, paraissent avoir joui à certains moments de cette faveur.

exécute l'ordre reçu et reconduit en cet état sa victime en prison.

Enfin comparaît Andronicus. Maxime essaye de la ruse, puisque la violence ne lui a pas réussi : « Sois sage une fois pour toutes, lui dit-il, et sacrifie aux dieux de César, sinon, je tremble pour les supplices qui t'attendent; tes compagnons n'ont pas osé les affronter, ils ont enfin compris que leur stupide résistance n'aboutirait à rien et ils ont obéi; fais de même.

— Quand tu m'auras vaincu, réplique Andronicus (ce qu'à Dieu ne plaise !), je croirai à leur défaite. Je reste, en attendant, le plus sûr garant de leur persévérance; ignores-tu donc que nous ne faisons qu'un cœur et qu'une âme dans ce Jésus que tu persécutes? »

Sur ce, menaces plus instantes, mais inutiles du préfet; il les exécute. Les licteurs reprennent les nerfs de bœufs; Andronicus est flagellé sans miséricorde, et son corps, comme autrefois celui du divin Maître, ne forme plus qu'une plaie.

Le supplice achevé : « C'est tout? dit-il en riant; je connais cela; ce n'est qu'une répétition.

— Tu veux du nouveau? en voici. » On inonde ses plaies de sel fondu.

« Erreur, tyran, Dieu te tiendra compte de l'intention; mais je n'en souffre pas davantage. Ce sel, c'est le remède aux plaies que tu viens de faire; aveugle! n'as-tu pas vu tout à l'heure que j'étais guéri de mes blessures d'hier? Je le serai demain de celles d'aujourd'hui, par la vertu miraculeuse de mon Jésus. »

Maxime croit qu'on a introduit des médecins dans la prison et invective contre les gardiens; ceux-ci jurent sur leur tête qu'aucun médecin n'a soulagé les victimes. Voilà donc le persécuteur en face d'un miracle, se rendra-t-il? Jamais, il faudrait pour cela de l'humilité et du vrai courage. Une lâcheté orgueilleuse ne sait pas reconnaître ses torts. En conséquence, Maxime renvoie Andronicus en prison, en feignant toutefois des airs de justicier indigné. Tarachus, Probus et Andronicus sont réservés pour le lendemain aux bêtes de l'amphithéâtre.

Dans l'intervalle, rien n'est négligé pour les amener à la défection : promesses, flatteries, ruses, mais en vain. La rage inassouvie du préfet demande encore du sang, s'il en reste dans les veines de ses victimes expirantes. A Tarachus, il fait couper les lèvres et les oreilles; il crève les yeux à Probus et lui fait prendre de force des mets offerts aux dieux. Andronicus subit le même supplice. A tous trois, il déchire les reins, les flancs et les jambes, leur perce les intervalles des doigts avec des aiguilles rougies au feu. C'est le génie de la cruauté, épuisant tous ses raffinements, en pure perte.

« Après tout, s'écrie-t-il, il vous a bien fallu participer aux sacrifices des dieux; vous avez mangé de leurs viandes!

— C'est donc tout ce que tu voulais de nous? répond ironiquement Andronicus; alors c'est par là que tu aurais dû commencer : mais non, ce sont nos âmes que tu voulais et c'est pour les avoir que tu as torturé nos corps; mais notre Dieu nous a appris à mépriser ceux qui tuent les corps sans atteindre les âmes. Si, cependant, tu crois nous avoir souillés par la violence que tu nous a faite, coupe ces lèvres qui ont touché à ces viandes impures; tout, même la mort, plutôt que d'adorer vos démons.

— Je vous ferai dévorer par les bêtes.

— Tu es la plus cruelle de toutes, et nous t'avons vaincu. »

L'énergie des martyrs, on le voit, se soutient jusqu'au bout. Le préfet use de sa dernière ressource et les envoie aux bêtes de l'amphithéâtre. Ils ne peuvent marcher, on les y traîne au milieu d'une vile populace qui se presse pour les voir dévorer : les fauves sont lâchés; ils fuient les martyrs. Maxime en rend les gardiens responsables et les menace de mort. Ceux-ci, pour justifier leur zèle, lâchent un ours qui, le même jour, a fait trois victimes humaines; il va droit à Andronicus, s'étend à ses pieds et lèche ses plaies; le préfet, plus ours que cet ours, le fait égorger aux pieds du martyr pour le punir d'avoir un instant oublié sa férocité.

On essaye ensuite une lionne qu'on provoque; ses rugissements glacent les spectateurs; elle vient près des martyrs et, comme l'ours, s'étend à leurs pieds. Tarachus la saisit par la crinière et les oreilles et la tire vers lui; elle se laisse faire comme une brebis; puis, tout à coup, elle s'élance d'un bond vers la barrière de l'amphithéâtre où elle essaye, à coups de gueule, de s'ouvrir un passage; l'assistance épouvantée conjure qu'on la reconduise dans sa loge.

Les bêtes, par une permission divine, n'ont pas osé toucher à ces courageux défenseurs de leur foi. Maxime sera moins humain; et c'est à juste titre que lui revient une besogne dont n'ont point voulu les bêtes féroces. Il leur fait trancher la tête comme à de vulgaires malfaiteurs. C'était le 11 octobre; les martyrs ne voulaient pas autre chose; ce fut, en effet, pour eux, la victoire, l'entrée au ciel.

La haine du préfet s'acharne encore sur leurs dépouilles; pour les profaner, il commande qu'on les brûle sur un même bûcher avec des corps de gladiateurs tués récemment à l'amphithéâtre; mais un violent orage éteignit le feu et dispersa les gardes; une nuée lumineuse avertit des fidèles qui avaient tout observé d'une colline voisine; ils enlevèrent leurs corps et les ensevelirent respectueusement dans une caverne tout près de là, en bénissant Dieu à qui revient la gloire des martyrs, ainsi que toute gloire, dans les siècles des siècles. Amen.

SAINTE CÉSARIE OU CÉSARINE, VIERGE ET ABBESSE

Fête le 12 janvier.

Césarie (qu'on appelle aussi Césarine) naquit vers l'an 530, à Chalons-sur-Saône, de parents exemplaires par la pureté de leur foi et de leurs mœurs, et eut pour frère le grand saint Césaire, d'abord moine à Lérins, puis évêque d'Arles. Cet excellent frère prit lui-même soin de son éducation et la fit élever à Marseille, dans un monastère de vierges.

Devenu évêque d'Arles, saint Césaire eut un grand désir de doter sa ville épiscopale d'un couvent de religieuses, dont les prières saintes et les bons exemples fussent une source de bénédictions pour son peuple. Connaissant les vertus et les nobles qualités de sa sœur, il était persuadé de trouver en elle une supérieure et une fondatrice pour la future communauté.

Mais, au moment d'achever une œuvre où il avait dépensé si généreusement son zèle et ses largesses, il eut la douleur de la voir renversée par les Goths d'Italie que les Francs et les Bourguignons étaient venus assiéger dans Arles même.

Césaire ne se découragea point. Le siège fini, il reprit ses travaux et put cette fois, avec l'aide de Dieu, mener la construction du monastère à bonne fin et en faire la dédicace.

La ruche était prête et attendait son essaim. Césarie, formée au commandement, à l'école de l'obéissance, y entra comme première mère avec trois religieuses seulement sous sa direction. Le monastère était fondé, les vocations y affluèrent bientôt, et moins de trente ans après, le saint évêque avait la consolation de le voir peuplé de deux cents religieuses.

Césarie, dont la sagesse, la douceur, la fermeté, les exemples admirables de prière et de pénitence avaient si heureusement présidé aux premiers temps de cet Institut, n'eut que le temps d'entrevoir sur la terre cet essor rapide de son Ordre, car elle mourut peu après l'avoir fondé. Mais elle lui laissait en héritage le souvenir de ses vertus et de ses miracles, et surtout la règle qui devait le perpétuer pendant plusieurs siècles.

Cette règle n'est autre pour le fond que celle de saint Augustin, tantôt citée textuellement, tantôt commentée, complétée et adaptée par saint Césaire au but de son Ordre; elle fut adoptée par beaucoup de monastères de France. C'est la règle de saint Césaire que sainte Radegonde, reine de France, établit dans son monastère de Poitiers, où elle prit elle-même l'habit religieux. En voici les principales dispositions :

Les religieuses s'adonnent à la prière, au travail et à la pénitence.

Elles récitent en chœur l'office canonial.

Elles s'exercent aux travaux les plus humbles, tels que faire la cuisine ou tisser de la laine. La supérieure distribue elle-même les fonctions et les travaux d'utilité commune, les religieuses n'ayant jamais le choix personnel de leurs occupations. (L'étude des lettres et la transcription des Livres Saints faisaient partie de ces occupations.)

La clôture est rigoureuse et interdit tout rapport inutile de parloir avec les personnes du dehors.

Les religieuses observent l'abstinence continuelle, font plusieurs carêmes. Elles jeûnent encore tout l'avent, les samedis et jours de fêtes exceptés; toute la semaine qui précède l'Epiphanie ; elles jeûnent enfin trois fois la semaine du 1er septembre au 1er novembre et de l'Epiphanie au carême. Si la faiblesse de santé d'une sœur exige quelque adoucissement ou quelque dispense à la règle commune, c'est à la prudence de l'abbesse à y veiller.

Une autre Césarie succèda à notre Sainte et put voir le rapide développement de la congrégation dont elle était la seconde mère. Quant à saint Césaire, qui en était le Père, il lui prodigua tous ses soins jusqu'au dernier soupir. Trois jours avant sa mort, il se fit porter au monastère pour bénir une dernière fois l'abbesse et les religieuses et leur recommander la fidélité à leur règle.

Le martyrologe fait mémoire de sainte Césarie, le 12 janvier; mais ce jour tombant dans l'octave de l'Epiphanie, la fête de la Sainte se célèbre, dans le diocèse d'Aix et Arles, le 28 janvier.

SAINT ANTOINE DE LIAROLES, ERMITE ET MARTYR A AGEN

Fête le 2 septembre.

Antoine, d'une riche et noble famille d'Agen, se distingua d'abord par sa valeur dans la carrière militaire. C'était au milieu du vie siècle; l'Aquitaine était alors soumise aux Visigoths hérétiques. Antoine, craignant les périls que courait sa foi au milieu de ces ariens, et persuadé que Dieu seul donne la véritable gloire, se sentit appelé à imiter son patron, le patriarche des anachorètes. Il quitta secrètement l'armée et sa famille et s'enfuit dans la solitude. Sa famille le chercha longtemps à travers les forêts et les montagnes; enfin, un jour, en traversant un vallon, on entend une voix qui priait, c'était Antoine. Ses parents se jettent dans ses bras et l'embrassent en pleurant. L'ermite, pour les dédommager de la peine qu'ils ont éprouvée, consent à revenir avec eux jusqu'à Agen, mais bientôt il va chercher une nouvelle solitude dans la Lomagne. De nombreuses visites troublent son recueillement, il faut chercher une autre retraite; en attendant il reprend la route d'Agen. A l'entrée de la ville, on lui présente un paralytique sexagénaire, on le supplie d'avoir pitié de ce malheureux et d'obtenir du ciel sa guérison. Antoine, touché de ces instances, invoque le nom de Jésus-Christ, le paralytique se lève et marche comme un jeune homme. Ce miracle eut un grand retentissement. La religion d'Antoine, disait-on, est la seule véritable. Les ministres d'Alaric II, roi hérétique des Visigoths, arrêtent le thaumaturge, et mettent tout en œuvre pour le gagner à leur parti; Antoine résiste aux promesses et aux menaces, et enfin expire au milieu des supplices plutôt que de renoncer à Jésus-Christ. Ses reliques transférées à Liaroles, près de Condom (Gers), y étaient autrefois en grand honneur.

SAINTE BERTILLE DE MARŒUIL. VEUVE

Fête le 11 octobre.

Bertille et Guthland secourent les pauvres, pour l'amour de Dieu.

SES PREMIÈRES ANNÉES

Bertille naquit dans la première moitié du VII^e^ siècle. Ses parents appartenaient à la noble race des **Francs**; ils se rattachaient par des liens de famille très étroits à saint Adalbaud, duc de Brabant, époux de sainte Rictrude et père de sainte Eusébie d'Hamage. Riche des biens de la terre, ils les employaient à soulager les indigents. A l'observation du précepte de l'aumône, ils joignaient la pratique exacte de tous les devoirs chrétiens.

Instruite à une telle école, la jeune Bertille apprit de bonne heure à aimer Dieu et les pauvres, et donna, dès son enfance, des marques d'une sainteté précoce. Encore en bas âge, son amour de **Dieu** était tel, dit son biographe, qu'elle ne pouvait passer une heure sans adresser quelques paroles d'affection à son Sauveur, ou sans venir en aide à quelques malheureux.

Au lieu de folâtrer avec les autres enfants, elle passait à l'église le temps que ceux-ci consacraient aux vains amusements. Personne n'était plus empressé à entendre la parole de Dieu. De la chaire de vérité, la doctrine sainte tombait dans son cœur comme la bonne semence dans une terre fertile. Egalement pure et pieuse, elle avait en horreur l'ombre même du péché.

A mesure qu'elle croissait en âge, elle avançait

dans le chemin de la perfection. Quoique son rang et sa fortune lui permissent des robes de soie, ornées d'or, d'argent et de pierres précieuses, elle les dédaigna suivant le conseil de saint Paul : « Que les emmes se parent suivant les règles de la modestie et de la chasteté; qu'elles ne portent ni cheveux frisés, ni ornements d'or, ni perles, ni habits précieux ; mais qu'elles montrent par leurs bonnes œuvres la piété dont elles font profession. »

Jusque-là, Bertille avait suivi librement le noble penchant qui la portait à se vouer au service de Jésus-Christ. L'heure du combat approchait, combat d'autant plus pénible que la Sainte avait pour adversaires ses propres parents. Ceux-ci désiraient pour leur fille une alliance digne de sa naissance. Aussi accueillirent-ils favorablement les vœux d'un jeune seigneur du pays, nommé Guthland. Il méritait d'obtenir la main de Bertille : religion, pureté de mœurs, grandeur d'âme, honneurs, richesses, gloire des ancêtres : autant de titres, ce semble, qui auraient dû prévenir la jeune fille en sa faveur et déterminer aussitôt son consentement. Il n'en fut rien. Les joyaux, les vêtements de prix prodigués par Guthland, les brillantes promesses ne réussirent pas mieux. Ses parents lui représentaient la gloire, les honneurs qui résulteraient pour elle de cette alliance. Bertille restait insensible à toutes leurs sollicitations.

Cependant les instances de Guthland devenaient de plus en plus pressantes. Bertille, après avoir longtemps consulté Dieu dans la prière, crut pouvoir accepter l'époux terrestre qui lui était imposé, car elle avait de solides raisons de croire qu'elle pourrait lui communiquer quelques étincelles du feu de l'amour divin qui la consumait elle-même.

BERTILLE ET GUTHLAND — CHASTETÉ DES DEUX ÉPOUX

Uni à Bertille, Guthland ne songea qu'à conformer sa vie à celle de sa sainte épouse. Celle-ci, avant son mariage, avait songé à se retirer dans la solitude pour sauvegarder sa virginité. La faiblesse de sa constitution ne lui permit pas de réaliser ce projet. Son mari, qui en avait eu connaissance, se rappela l'exemple de saint Joseph, protecteur de la Sainte Vierge, et, comme lui, il se constitua le gardien de la vertu de Bertille.

Personne, dit un chroniqueur, ne pourra dignement rapporter la vie sainte et pure des deux époux dont toute l'ambition consistait à faire la volonté de Dieu et à répandre des largesses autour d'eux. Ils consacraient aux bonnes œuvres la plus grande partie de leur fortune, et c'est avec raison que nous pouvons leur appliquer cette parole du Psalmiste : *Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi.* Il a répandu ses biens dans le sein pauvre, sa justice demeure à jamais. (Ps. CXI)

BERTILLE VEUVE — SA MORT

Après de nombreuses années passées dans une sainte union et la pratique constante de toutes les vertus chrétiennes, Guthland rendit son âme à Dieu et alla recevoir au ciel la récompense de ses bonnes œuvres. Ses restes, par ordre de Bertille, furent placés dans le caveau de ses ancêtres; il se fit à ses funérailles un nombreux concours de peuple : témoignage éclatant de son immense charité.

Bertille, libre désormais de tout lien terrestre, ne voulut plus songer qu'à plaire à son céleste Epoux Jésus-Christ. Tous les biens dont elle avait hérité de sa famille et de son mari, elle les distribua avec une générosité admirable à divers monastères ou collégiales de chanoines réguliers. Elle ne garda qu'une terre nommée Marœuil, en Artois; elle en céda même la propriété à Notre-Dame et à l'évêque d'Arras, ne s'en réservant que l'usufruit.

Elle y fit construire une église dédiée à saint Amand, évêque-missionnaire et apôtre plein de zèle, mort peu d'années auparavant, après avoir évangélisé tout le nord de la France.

Elle se fit bâtir pour elle-même une cellule attenant à cette église, et c'est là qu'elle voulut passer les dernières années de sa vie.

Elle pouvait ainsi converser à toute heure du jour avec Celui qui faisait les délices de son âme. Le temps qui lui restait en dehors de ses œuvres de charité, elle le consacrait à la prière et aux méditations saintes, soupirant après le jour où elle échangerait l'exil de la terre contre la patrie bienheureuse du ciel.

Cette heure désirée arriva enfin. Une nuit, la Sainte avait prolongé ses prières plus longtemps que de coutume. Rentrée dans sa cellule pour donner un peu de repos à ses membres fatigués, elle tomba dangereusement malade. Tout le temps que dura la suprême épreuve, Bertille ne cessait de prier. Plus ses souffrances étaient aiguës, plus étaient ardentes les supplications qu'elle adressait au ciel. Lorsque les forces de son corps l'eurent abandonnée, fortifiée par la grâce des sacrements, la Bienheureuse se recommanda une dernière fois à la Vierge sans tache et son âme, délivrée des liens du corps mortel, s'envola vers son Dieu bien-aimé.

SES RELIQUES

Son corps fut enseveli dans l'église de Marœuil. Des miracles ne tardèrent pas à s'y opérer. Les fidèles accoururent en foule à son tombeau devenu glorieux, et du haut du ciel sainte Bertille répondit à leurs vœux par des faveurs tant spirituelles que corporelles.

C'est pourquoi les habitants de Marœuil et des pays environnants, appuyés par le clergé d'Arras, sollicitèrent de Gérard II, évêque d'Arras, la permission d'exhumer les restes de la Sainte et de leur rendre un culte public.

La cérémonie eut lieu le 14 septembre 1081. Les reliques, placées dans une châsse ornée d'or et d'argent, furent exposées à la vénération publique. Mais le temps, qui détruit tout, n'épargna pas le reliquaire. Les lames d'or et d'argent commençaient à tomber. Quelques pèlerins poussés par la cupidité et par une dévotion mal entendue, jugèrent bon de se les approprier. Ce vol causa dans la contrée une vive sensation et aussitôt plusieurs âmes pieuses, en réparation de ce scandale, se cotisèrent pour procurer à leur patronne une nouvelle châsse. A cette occasion l'abbé du couvent de Marœuil invita Pontius, évêque de Cambrai, à venir présider la translation solennelle des reliques. Le pieux prélat accepta. Au jour fixé, le ciel, couvert de nuages, semblait devoir interdire la manifestation religieuse. Mais Dieu, qui ne saurait jamais manquer à ses saints, purifia tout à coup l'atmosphère. Une procession s'organisa dans le village. Les notables du lieu portaient en triomphe l'ancienne châsse ; tandis que la population manifestait son allégresse par des hymnes et des cantiques. De retour à l'église, Pontius plaça les reliques dans la nouvelle châsse et entonna le chant d'actions de grâces, que des milliers de voix continuèrent.

Les pieux habitants du Marœuil n'ont pas laissé perdre le culte de leur bien-aimée patronne.

Tous les ans les reliques sont portées solennellement à travers les rues du village, jusqu'à une petite chapelle dédiée à sainte Bertille. De dessous le sanctuaire s'échappe une source miraculeuse.

SAINTE BERTILLE DE CHELLES, VIERGE ET ABBESSE

Fête le 5 novembre.

Sainte Bertille naquit dans le Soissonnais, sous Dagobert Ier, roi des Francs. A la gloire qu'elle tenait de sa famille, Bertille ajouta la véritable noblesse : celle d'enfant de Dieu.

Dès son jeune âge, instruite dans la religion chrétienne, elle se distingua par sa pureté et son amour de la prière. Parler à Dieu était le plus doux de ses plaisirs. L'attrait de la grâce triompha de bonne heure dans son cœur, et notre Sainte résolut de se consacrer sans réserve au service de Jésus-Christ.

Une circonstance providentielle manifesta clairement à la jeune vierge les desseins de Dieu sur elle.

Saint Omer parcourait alors en apôtre le Soissonnais. La nuit l'ayant forcé de s'arrêter dans la maison même de notre jeune Sainte, il y reçut la plus généreuse hospitalité. L'attitude pieuse et recueillie, la candeur, l'innocence de Bertille l'impressionnèrent vivement. Inspiré d'en haut, il déchire le voile de l'avenir, et prédit aux parents de la jeune vierge la gloire future de leur enfant : « Elle sera, leur dit-il, l'honneur de l'Eglise et de l'Ordre monastique. »

Dès lors, Bertille n'eut plus de doutes sur sa vocation. Elle s'ouvrit à ses parents des pieux désirs qu'elle nourrissait depuis longtemps, et sollicita la permission de se retirer dans un monastère. Ceux-ci, en chrétiens éclairés, comprenaient trop le vrai bonheur de leur fille pour s'opposer à un semblable projet. Ils regardèrent sa vocation comme la plus grande grâce que le Seigneur pût leur accorder.

BERTILLE HOTELIÈRE, INFIRMIÈRE ET PRIEURE

Bertille se retira dans l'abbaye de Jouarre, fondée depuis peu par un trésorier de Dagobert Ier, Adon, frère de saint Ouen. Ce noble et fervent chrétien avait obtenu de sainte Fare, abbesse de Faremoutiers, un essaim de jeunes vierges, avec sainte Telchilde ou Théodéchilde pour supérieure. Sous la conduite de cette Sainte, Bertille, comblée des grâces de Dieu, fit de rapides progrès dans la perfection religieuse.

Au milieu du monde, la pureté avait été son caractère distinctif; au monastère, elle y ajouta un grand esprit d'oraison, une obéissance à toute épreuve et un courageux amour de la mortification. La conduite édifiante dont elle donnait sans cesse l'exemple détermina sainte Telchilde à lui confier la charge délicate de recevoir les étrangers et les visiteurs. L'abbesse n'eut qu'à se louer de son choix.

Plusieurs personnes, venues par curiosité visiter le monastère, touchées de la grande vertu de Bertille, s'en retournaient édifiées dans leur pays. D'autres, disant adieu au monde, se consacraient pour toujours à Jésus-Christ.

Bertille s'acquittait depuis plusieurs années de sa charge d'hôtelière, quand sainte Telchilde ouvrit un nouveau champ à sa charité, en lui confiant la direction de l'infirmerie. Ce fut avec une admirable charité que Bertille se dévoua à ses nouvelles fonctions. Se souvenant de cette parole de l'Evangile : « Ce que vous faites à un de ces petits, c'est à moi-même que vous le faites, » elle considérait les Sœurs malades comme les membres souffrants de Jésus-Christ. Aussi leur prodiguait-elle avec respect tous les soins que réclamait leur état de faiblesse. Mais elle ne se contentait pas de leur procurer les remèdes corporels, elle leur prêchait Jésus crucifié et les exhortait souvent et suavement à la patience.

La charge de prieure étant venue à vaquer, sainte Telchilde jeta aussitôt les yeux sur notre Sainte et lui confia cette mission importante. Bertille, persuadée que dans une communauté les personnes en dignité doivent être la règle vivante, s'attacha plus que par le passé, s'il était possible, à la pratique exacte de tous les plus petits détails de la discipline monastique. Dans les affaires difficiles, elle plaçait sa confiance en Dieu. Voici ce que raconte à ce sujet un ancien chroniqueur :

Elle reprit un jour une religieuse, qui se laissait aller à certains manquements. Celle-ci n'avait pas encore abdiqué toute volonté propre, et s'oublia jusqu'à répliquer par des paroles vives et injurieuses. Bertille ne répondit rien, car elle cherchait non sa propre gloire, mais le bien de sa sœur, et cette sœur n'était pas capable en ce moment de recevoir une observation. La Providence répondit pour elle, et la leçon fut terrible.

A quelque temps de là, une place, pendant l'office, resta vide dans le chœur. La Sœur infirmière va frapper à la cellule de la religieuse qui n'était pas descendue à l'église pour chanter avec ses compagnes les louanges divines. Pas de réponse. Elle ouvre..... Ses regards s'arrêtent stupéfaits sur la religieuse sans vie, étendue sur la planche qui lui servait de couche. Elle court avertir la prieure. Bertille arrive : quelle n'est pas sa douleur en reconnaissant dans la morte la religieuse qui lui avait adressé de dures paroles.

Toute en larmes, elle se jette à genoux, supplie le Seigneur de ranimer le corps de la défunte et de ne pas faire éclater sa vengeance d'une manière si terrible. Dieu, qui ne résiste jamais à ses saints, se laissa fléchir par sa servante. La religieuse se redressa sur sa planche; puis, voyant à ses côtés la prieure qu'elle avait offensée, elle lui demanda pardon et la remercia de l'avoir arrachée à la mort. Toute la communauté fut témoin du miracle. Plus que jamais, Bertille fut entourée de l'estime et de la vénération de ses religieuses.

BERTILLE ABBESSE DE CHELLES — SA MORT

Bertille ne devait pas finir ses jours à Jouarre. Dieu la destinait à faire fructifier plus loin l'arbre monastique.

Sainte Bathilde, femme de Clovis II et reine de France, avait fondé un monastère non loin des forêts royales de Chelles, où les Mérovingiens aimaient à venir chasser le cerf et le sanglier. Elle demanda des religieuses à sainte Telchilde. Celle-ci désigna Bertille. Quelle douleur à Jouarre ! Mais la volonté de Dieu passe avant celle des hommes. La nouvelle abbesse, accompagnée de six religieuses de Jouarre, se rendit à Chelles, suivie des vœux et des regrets de son ancienne communauté.

Le monastère confié à Bertille devint bientôt très florissant, grâce aux prières, à la prudence, à la vigilance de la Sainte. De nombreuses vierges et veuves vinrent s'y chercher un asile contre les périls du monde, heureuses de tout sacrifier pour appartenir à Jésus-Christ dans la pauvreté, le renoncement et l'humilité.

Sainte Bathilde elle-même, après avoir gouverné glorieusement la France comme régente pendant la

minorité de ses enfants, renonça à toutes les grandeurs de la terre, et vint à l'abbaye de Chelles finir humblement et saintement ses jours sous la direction de sainte Bertille.

Plusieurs princesses anglaises, entre autres sainte Hereswith, reine des Est-Angles, imitèrent son exemple, et quelques-unes retournèrent plus tard dans leur patrie fonder des monastères semblables à Chelles.

Non contente de s'immoler par la charité dans son dévouement au bien de sa communauté, Bertille aspirait à un plus grand sacrifice et désirait ardemment verser son sang pour Jésus-Christ. Comme la règle la retenait à son monastère, elle se persécutait pour ainsi dire elle-même, ne s'épargnant aucune peine et aucune austérité pour l'amour de Dieu.

Enfin, après avoir été, pendant six années, à Chelles, le modèle des supérieures, comme elle avait été si longtemps à Jouarre le modèle des religieuses, elle mourut pleine de jours et de mérites, au milieu de ses filles spirituelles, qui la chérissaient au delà de toute expression.

Il ne reste plus rien de la belle et royale abbaye de Chelles, si souvent gouvernée par des princesses devenues religieuses. Les révolutionnaires ont détruit de fond en comble cet illustre monastère. Mais les reliques de sainte Bertille échappèrent au désastre. Aujourd'hui elles sont encore vénérées dans l'église paroissiale de Chelles.

SAINTE BERTILLE DE MAUBEUGE

Fête le 18 septembre.

Les anciens historiens nous ont conservé peu de détails sur les premières années de cette Sainte. Nous savons seulement qu'elle était de famille noble et très chrétienne. Sur le conseil de ses parents, elle épousa un jeune seigneur nommé Walbert, si accompli en vertu, qu'il a mérité, comme son épouse, l'auréole des saints.

Walbert occupait à la cour de Dagobert un poste brillant. Honoré de la confiance et des faveurs du roi, respecté des autres officiers du palais, riche des biens de la terre, Walbert considérait les pauvres comme ses amis.

Les deux époux, dit un hagiographe d'alors, préoccupés du salut de leur âme, étaient d'une piété exemplaire. Ils étaient surtout recommandables par leur charité envers les pauvres et le zèle qu'ils apportaient aux bonnes œuvres. Aussi, dans les liens de la vie conjugale, ils menèrent une vie spirituelle et toute céleste. Ils eurent l'insigne privilège de donner à l'Eglise deux saintes : Vaudru ou Valdétrude et Aldegonde. La première renonça au monde et s'enferma au monastère de Château-Lieu (Mons), construit par ses soins. Aldegonde enviait le bonheur de sa sœur, mais ses parents avaient d'autres vues sur elle. Ils désiraient l'allier à un noble Franc attaché à la cour de Dagobert; mais la jeune fille, préférant un Epoux éternel à un époux terrestre, s'enfuit dans la solitude.

Walbert crut voir dans la détermination de son enfant la volonté du ciel, et ne s'y opposa pas. On croit qu'il mourut quelque temps après. Mais Bertile ne renonçait pas au projet de marier Aldegonde, et vint la trouver dans la retraite.

Après les premières effusions de leur amour mutuel, Aldegonde, devinant les pensées de sa mère, essaya de lui faire partager son genre de vie. Elle y réussit pleinement, car Bertile, persuadée enfin que le mariage n'est pas l'état le plus parfait, non seulement n'inquiéta plus sa fille à ce sujet, mais se convertit si bien qu'elle passa le reste de ses jours au monastère de Maubeuge, où elle édifia les religieuses par sa vie austère et mortifiée. Chargée d'ans et de mérites, elle rendit le dernier soupir dans les bras d'Aldegonde. Celle-ci, devenue par le testament de sa mère dépositaire de tous les biens de la famille, fit construire un monastère à Cousolre, dans la Flandre, où furent déposées les reliques de Walbert et de Bertile que l'on transféra, dans la suite, à l'église Sainte-Marie. Les chrétiens de Flandre fréquentèrent leurs tombeaux, où de nombreux miracles s'accomplirent, et bientôt l'église et le monastère devinrent le rendez-vous général des populations du Nord. Chaque année, le lundi de la Pentecôte, elles allaient, accompagnées de leurs pasteurs, précédées de croix et de bannières, implorer l'assistance de saint Walbert et de sainte Bertile.

TRANSLATIONS DES RELIQUES DE SAINT AUGUSTIN,
ÉVÊQUE ET DOCTEUR

Fêtes le 11 octobre et le 28 février.

Translation des reliques de saint Augustin, d'Afrique en Sardaigne, sous la conduite de saint Fulgence, évêque de Ruspe.

LES DERNIERS MOMENTS DE SAINT AUGUSTIN

On est en l'année 430.

La ville d'Hippone est assiégée par les Vandales.

L'évêque de la ville, Augustin, saisi de la fièvre après le troisième mois du siège, se meurt en son palais. Rien de plus consolant pour lui que le groupe d'amis qui se pressent à son chevet. A leur tête se trouvent son cher disciple, Possidius, évêque de Calame, et plusieurs autres prélats des diocèses voisins d'Hippone, réfugiés en cette ville que l'on estimait la place la mieux fortifiée du pays.

« Nos malheurs, raconte Possidius, premier biographe de saint Augustin, faisaient alors le sujet de nos entretiens. Nous considérions les jugements que la justice divine exerçait sous nos yeux et nous répétions avec le Psalmiste : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont pleins d'équité.*

« Ce que je demande à Dieu dans cette affliction, nous dit un jour Augustin, c'est qu'il lui » plaise de délivrer la ville des ennemis qui l'assiègent ; s'il en a ordonné autrement, qu'il accorde à ses serviteurs la force de soutenir le » poids de sa volonté, ou du moins qu'il me retire du siècle pour m'appeler à lui. »

Un malade fut apporté près du lit d'Augustin et l'on pria le Saint de lui imposer les mains et de le guérir « Si j'avais le pouvoir de guérir, dit saint Augustin, je commencerais par me guérir moi-même. »

Le malade répondit que Dieu lui était apparu et lui avait dit : « Va trouver l'évêque Augustin, dis-lui de t'imposer les mains et tu seras guéri. »

A ces mots, Augustin n'hésita plus, et Dieu, sur sa prière, rendit la santé à l'infirme.

Le grand Docteur demanda qu'on lui copiât les psaumes de la Pénitence. Il en fit appendre quatre sur la muraille, près de sa couche, et, pendant les longues heures de sa maladie, il les lisait et pleurait abondamment.

« Dix jours avant sa mort, comme nous nous trouvions là, dit encore Possidius, il nous pria de ne laisser entrer personne, sauf pendant la visite des médecins et à l'heure de ses repas. On fit ce qu'il demandait et il passait tout le temps en oraison.

« Ayant l'usage de tous ses membres, dès facultés de la vue et de l'ouïe, en notre présence et sous nos yeux, priant avec nous, il mourut après avoir atteint une grande vieillesse (il avait soixante-seize ans). On offrit devant nous le Saint Sacrifice pour le repos de son âme; puis on l'ensevelit.

« Il ne fit point de testament parce que, pauvre du Christ, il n'avait rien à donner. Il recommandait toujours de conserver sa bibliothèque pour l'Eglise et ses ouvrages pour ses successeurs. »

La basilique de la Paix reçut sa dépouille mortelle.

TRANSFERT DES RELIQUES EN SARDAIGNE

Hippone cependant continuait à soutenir les efforts des Vandales. Elle demeura imprenable. Après quatorze mois de siège, les barbares découragés se retirèrent.

Deux ans après, ils mirent le feu à la ville. Mais, par une protection spéciale de Dieu, ni la bibliothèque léguée par Augustin à son Eglise, ni son précieux corps ne furent atteints par les flammes.

Soixante ans d'excès de tout genre, à jamais flétris sous le nom de *vandalisme*, ne suffirent point à calmer la fureur des barbares, et, en 478, la persécution redoublait de violence.

Trasamonde, leur chef, monté sur le trône en 496, avait juré de détruire le catholicisme en Afrique; il tenta de convertir à l'arianisme les nombreux évêques de cette Eglise si florissante. Sur cinq cent soixante-huit, quatre cent quatre-vingts et plus demeurèrent fidèles.

Mais cent vingt d'entre eux furent exilés en l'île de Sardaigne. A leur tête, Eugène, évêque de Carthage, qui, après avoir subi en Afrique les plus indignes traitements, vint mourir à Albi, dans les Gaules, et Fulgence, évêque de Ruspe, deux fois exilé.

En quittant la terre d'Afrique, ils emportèrent avec eux leurs plus riches trésors : les ossements de leurs saints prédécesseurs, leurs écrits, les restes encore sanglants des martyrs et des vierges.

C'est ainsi qu'au mois d'octobre de l'année 498, le corps de saint Augustin, après une heureuse traversée, débarquait en Sardaigne.

Il était contenu dans une châsse de bois sculpté, couvert, selon la coutume de ces temps anciens, avec un voile de couleur éclatante. Près de lui, deux fioles pleines de nard et de parfums, et une petite croix de bois, peut-être celle qui reposa si longtemps sur sa poitrine d'évêque.

Le trésor fut déposé à Cagliari, dans la basilique de Saint-Saturnin, puis dans une église que des ermites Augustins furent trop heureux d'élever en l'honneur de leur père. Le sépulcre de marbre blanc qui renfermait le cercueil subsiste et est encore vénéré à cause de ces sacrés souvenirs.

A Cagliari, saint Augustin opéra de nombreux miracles, et la renommée de sa puissance se répandit par toute la terre.

DE SARDAIGNE EN LOMBARDIE

Les reliques du grand évêque reposaient en paix en Sardaigne, quand, deux siècles après leur arrivée, cette île subit une invasion aussi furieuse et aussi impie que celle des Vandales en Afrique. Les Maures l'assiégeaient; le tombeau d'Augustin se vit de nouveau menacé.

C'est alors que Luitprand, roi des Lombards, catholique signalé et dévôt serviteur de saint Augustin, désireux de retirer des mains des infidèles son corps sacré, envoya des ambassadeurs chargés de le racheter à quelque prix que ce fût.

Les musulmans furent bien aises de donner au poids de l'or (1) ce qu'ils estimaient de peu de valeur, et le corps du grand Docteur, affrontant une seconde fois les périls de la mer, arriva sans encombre au port de Gênes.

Une grande et belle procession l'attendait pour le transporter dans la capitale du bon roi Luitprand, à Pavie, ville alors plus vaste sans comparaison, plus riche et plus remarquable qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Le nom de cette capitale déchue ne réveille guère, pour nous Français, que le souvenir de la défaite de François Ier. Mais si le touriste moderne n'y trouve pas beaucoup à voir, le pèlerin ne saurait demeurer indifférent devant l'inestimable trésor amené en cette ville par le roi lombard.

La translation de Gênes à Pavie fut accompagnée non du *tonnerre des canons*, comme le prétend un naïf auteur, mais du chant des hymnes et de la mélodie des instruments de musique. Le roi, le clergé, la noblesse et tout le peuple étaient unis dans un même sentiment de respect et d'affectueuse dévotion.

Le roi Luitprand, dans son zèle, avait multiplié les préparatifs solennels; il n'avait rien épargné pour décorer magnifiquement la basilique de Saint-Pierre-au-ciel-d'or, à Pavie. A la première nouvelle de l'heureux voyage de ses députés, il était accouru lui-même au port de Gênes, suivi d'un grand nombre d'évêques, de prêtres, de seigneurs. Avec eux, il organisa une marche triomphale.

Plusieurs merveilles accompagnèrent la translation de l'arche augustinienne, si semblable dans sa pérégrination à celle de l'arche de Jérusalem, ramenée de chez les Philistins. Le soir venu, le cortège s'arrêta en un lieu nommé Dertone, ville de la Ligurie, à mi-chemin entre Gênes et Pavie, et on y passa la nuit en veilles et en oraisons.

Le lendemain matin, comme on voulait se remettre en route, il fut impossible de remuer la châsse du Saint. Le roi, ne sachant à quelle cause attribuer ce contretemps, désolé, demande conseil à l'évêque de Novare, qui lui répond :

— Saint Augustin était un grand ami de la pauvreté. Peut-être n'agrée-t-il pas, sire, la pompe des habits royaux dont vous êtes revêtu.

Docile à cette voix, Luitprand se dépouille aussitôt de la pourpre et des vêtements précieux qu'il porte, fait vœu de bâtir en ce lieu même un couvent en l'honneur du Saint; après quoi, il lève fort aisément le cercueil avec le secours de quelques personnes.

On arrive enfin à Pavie. Le corps est déposé, selon la coutume observée pour la sépulture des martyrs, dans le souterrain de la basilique royale. Si riche qu'elle fût, ces ossements sacrés en étaient la plus grande richesse.

— Quels ornements mon église pourrait-elle désirer de plus, aimait à répéter le pieux Luitprand, une fois qu'elle possédera celui-là.

Cette translation eut lieu sous le pape Grégoire II, en l'an de grâce 725.

---

(1) Ils exigèrent 60 000 écus d'or.

On vit surgir dans le même temps, près du sépulcre, une source miraculeuse qui rend la santé aux malades et plus spécialement aux fiévreux. Elle coule toujours, image, dit un chroniqueur, de la science d'Augustin, dont les flots ne cessent d'arroser et de féconder l'Eglise.

Chaque année, ses eaux s'épanchaient en plus grande abondance au retour de la fête du Saint, et inondaient la crypte tout entière.

Les Ermites de Saint-Augustin, puis les Bénédictins (vers 1220), puis les Chanoines réguliers de Saint-Augustin, et, un siècle après, les Ermites et les Chanoines réunis, furent les gardiens successifs de l'église Saint-Pierre et du tombeau.

Le Bref qui rendait aux Ermites la garde du saint corps portait également quelques lois pour le bon accord des ermites et des chanoines établis de chaque côté de l'église.

Celle-ci leur demeurait commune; les autels, en nombre égal de chaque côté, appartiendraient à celui des deux monastères auxquels ils étaient adjacents; les offrandes faites à l'église seraient distribuées à portions égales aux ermites et aux chanoines; les supérieurs des deux monastères seraient indépendants l'un de l'autre, sans que l'abbé pût connaître des défauts des religieux, ni le prieur de ceux des Chanoines; ils chanteraient en même temps et en même lieu l'Office divin, avec cette clause qu'ils se partageraient successivement les charges aussi bien que les honneurs, et que chacun, chanoine ou ermite, aurait, ou par jour ou par semaine, la direction du chœur, sans que les uns pussent empiéter sur la surintendance des autres.

Chaque monastère, à tour de rôle, se chargeait de l'entretien des lampes dont la flamme ne devait jamais s'éteindre en face du sépulcre vénéré.

Cette bonne entente des fils de saint Augustin est bien dans l'esprit de leur Père; elle ne convenait nulle part ailleurs autant qu'à son tombeau.

Pourtant, le malin esprit tenta parfois de semer la zizanie; des discussions s'élevèrent « avec plus de bruit que de fruit » entre les deux Ordres, pour savoir lequel des deux avait été fondé le premier par saint Augustin, et devait être, par conséquent, le vrai et légitime héritier de son corps sacré. « Sur quoi, dit un chroniqueur, je souscrirais volontiers à l'advis du bienheureux Jourdain, disant: Si, par adventure, quelques-uns des Ordres qui militent sous ce grand patriarche entrent en dispute sur la primatie de sa règle, savoir qui d'entre eux l'a plus tôt et plus dignement reçue, et prétend par là jouir de plus grandes prérogatives et immunités, j'estime très assurément que ceux-là peuvent se glorifier de la primatie de la règle, qui se montrent les plus exacts et les plus fervents observateurs de ce qu'elle contient. »

Dès qu'il fut à Pavie, le Saint fit tant de miracles qu'il fallut mettre en un autre endroit que dans l'église les ex-votos innombrables qu'on offrait.

En 1503, la peste sévissait. A peine les survivants suffisaient-ils à soigner les malades et à ensevelir les morts. En cette extrémité, les magistrats firent vœu d'aller offrir chaque année, au tombeau de saint Augustin, dix-huit beaux cierges de cire blanche s'il arrêtait le fléau. La contagion cessa aussitôt.

Au XIVe siècle, à l'époque où l'Italie, au milieu des agitations et des luttes politiques, retrouvait un peu de paix et de prospérité, grâce à la bienfaisante influence des Pontifes de Rome, des artistes, dont les noms sont restés inconnus, mais dont le génie et la dévotion méritent l'admiration des siècles, remplacèrent le monument de Luitprand par un mausolée qui est une merveille de sculpture.

C'est une arche de marbre blanc qui porte en ses quatre faces latérales plus de quatre cents personnages sculptés.

Il y a là un monde de statues et de bas-reliefs, où l'histoire de saint Augustin, ses miracles, sa doctrine, sont présentés sous la forme la plus attrayante.

A la base, les apôtres, ayant en main une banderolle sur laquelle est inscrit l'un des douze articles du Symbole, occupent une série de niches groupées deux à deux, entre lesquelles se dressent, contre les piliers, les principales vertus chrétiennes.

A l'étage supérieur, qui est à jour, la statue du Saint étendue dans l'immobilité de la mort, et entourée d'anges qui soutiennent le linceul.

Au-dessus, dans de moindres proportions, se présentent les principaux faits de la vie de saint Augustin, et, contre les piliers, les religieux des différents Ordres qui suivent la règle du patriarche.

Enfin, dans le couronnement, sur les frontons, quelques-uns des miracles du Saint, et, entre les frontons, les hiérarchies des milices du ciel.

Tel est l'ensemble harmonieux de cette foule qui, dans le silence du marbre, redit aux yeux des fidèles les grandes choses que Dieu a opérées dans son serviteur.

En l'an 1900, année du Jubilé, ce remarquable monument, quelque temps oublié, a été de nouveau à l'honneur, comme il nous reste à le dire.

FIN DE L'HISTOIRE DU SAINT CORPS FÊTES DU 7 OCTOBRE 1900 A PAVIE

Si splendide que fût l'arche de marbre, elle demeura longtemps sans recevoir le sacré dépôt qu'elle était destinée à contenir, et fut pendant plusieurs siècles abandonnée dans une sacristie. En ces temps troublés, on craignait que les saintes reliques, si elles restaient exposées à la vue des fidèles, ne devinssent la proie des ravisseurs.

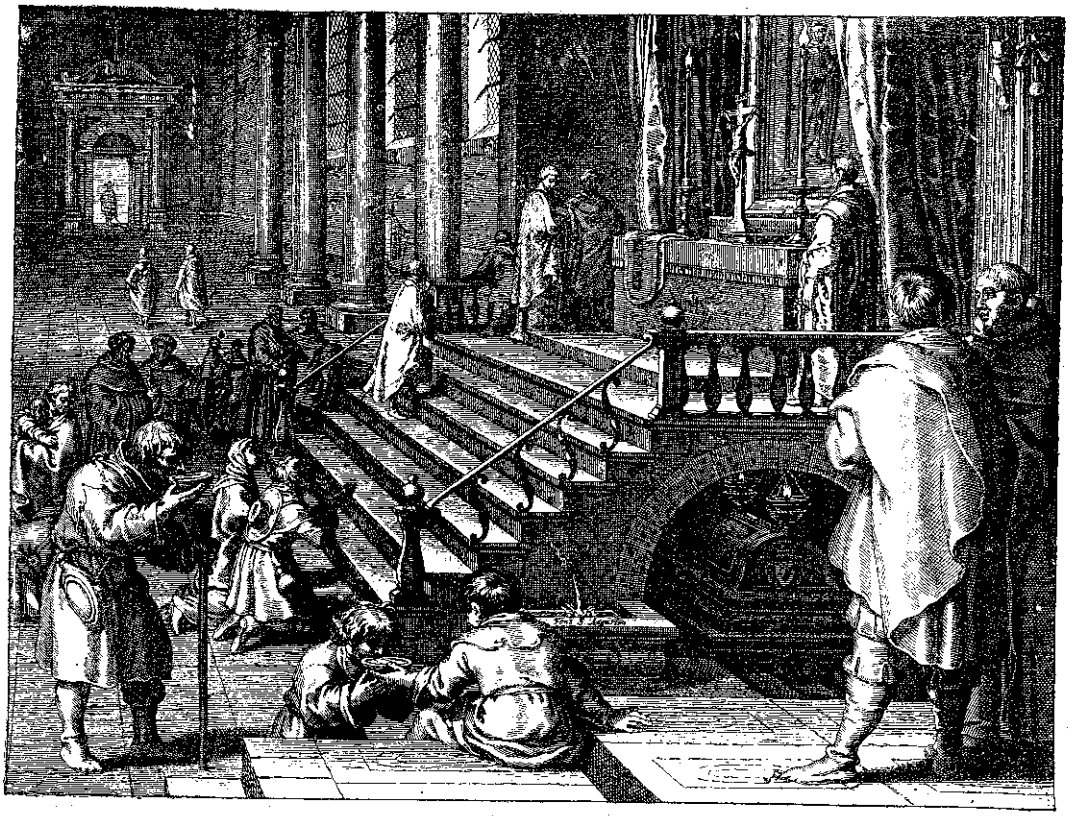
On les laissa ensevelies au fond de leur crypte.

Un incident imprévu vint les en tirer.

En 1695, le sarcophage construit dans le souterrain de la basilique eut besoin de quelques réparations. Les ouvriers employés à ce travail, après avoir enlevé quelques briques de terre cuite, mirent à jour un mur de pierres de taille sur lequel apparaissait en lettres majuscules ce mot: AUGUSTINO.

Poussant plus loin les fouilles, sous les yeux des autorités religieuses locales, on découvrit bientôt un tombeau de marbre très blanc et très poli, dont on enleva le couvercle avec une extrême difficulté, scellé qu'il était aux quatre coins par quatre fermoirs en fer de grande dimension.

Puis apparut une châsse ou cercueil oblong d'argent pur, ciselé avec art. Cette châsse déposée sur l'autel et ouverte avec précaution, on y trouva le voile de soie rouge tombant de vétusté,



Fontaine miraculeuse qui coule près du tombeau de saint Augustin, à Pavie.

deux fioles qui avaient dû contenir des parfums, mais entièrement vides et décolorées, puis deux fragments de bois, restes probables d'une croix.

Enfin, dans un dernier cercueil de plomb rongé par le temps, étaient les saints ossements. Il manquait quelques parcelles tirées de cette châsse à l'occasion d'un célèbre Concile tenu à Pavie en 1022 par Benoît VIII et distribuées à diverses églises d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie. Mais les principaux ossements étaient intacts, ainsi qu'une portion du crâne et de la mâchoire inférieure à laquelle étaient attachés encore des dents et quelques poils de la barbe.

Cette exhumation des reliques donna un nouvel élan à la dévotion. Un gigantesque monument fut commencé dans la basilique au-Ciel-d'Or. L'arche, le chef-d'œuvre du XIVe siècle, devait en occuper le centre.

Mais l'imminence de la guerre fit changer cette église en hôpital. Ce fut le signal d'une série de translations pour le saint corps : de crainte de profanation, il fut transporté à la cathédrale de Pavie. En 1743, le vaste monument de Saint-Pierre-au-Ciel-d'Or achevé, il y revient en grande pompe. Quarante-trois ans après, les religieux Augustins, dépossédés de leur antique église, emportent en leur nouvelle église du Gesù les restes précieux de leur Père. Survient ensuite la Révolution : l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin est aboli : les reliques de l'évêque d'Hippone sont de nouveau recueillies à la cathédrale, conservées sans grand honneur, tandis que l'arche vénérable gît en débris dans une salle voisine et est menacée de passer entre les mains de la bande noire qui en convoitait les marbres précieux et les statues.

En 1823, Mgr Tosi rendit au seul mausolée digne de les contenir les reliques d'Augustin.

C'était une première réparation de cette sorte d'oubli auquel les avaient condamnées les vicissitudes des temps.

Mais voici qu'en l'année 1900, S. S. Léon XIII autorise une dernière translation, qui, cette fois, espérons-le, sera définitive.

Le corps de saint Augustin, escorté d'un très nombreux clergé séculier et régulier, quitte la cathédrale qui lui donne abri depuis plus de cent ans, et reprend possession de la basilique de Saint-Pierre au-Ciel-d'Or.

On nous saura gré de donner en terminant cette notice la délicate poésie composée en cette circonstance par S. S. Léon XIII. Nous n'avons qu'un regret, celui de ne pouvoir l'offrir aux lecteurs dans le texte original :

« Illustre Docteur, y est-il dit, l'éclat de votre science, la renommée de vos vertus ne sont point près de périr. Voici que l'amour toujours croissant du peuple de Pavie pour vous veut entourer votre nom d'une vénération nouvelle.

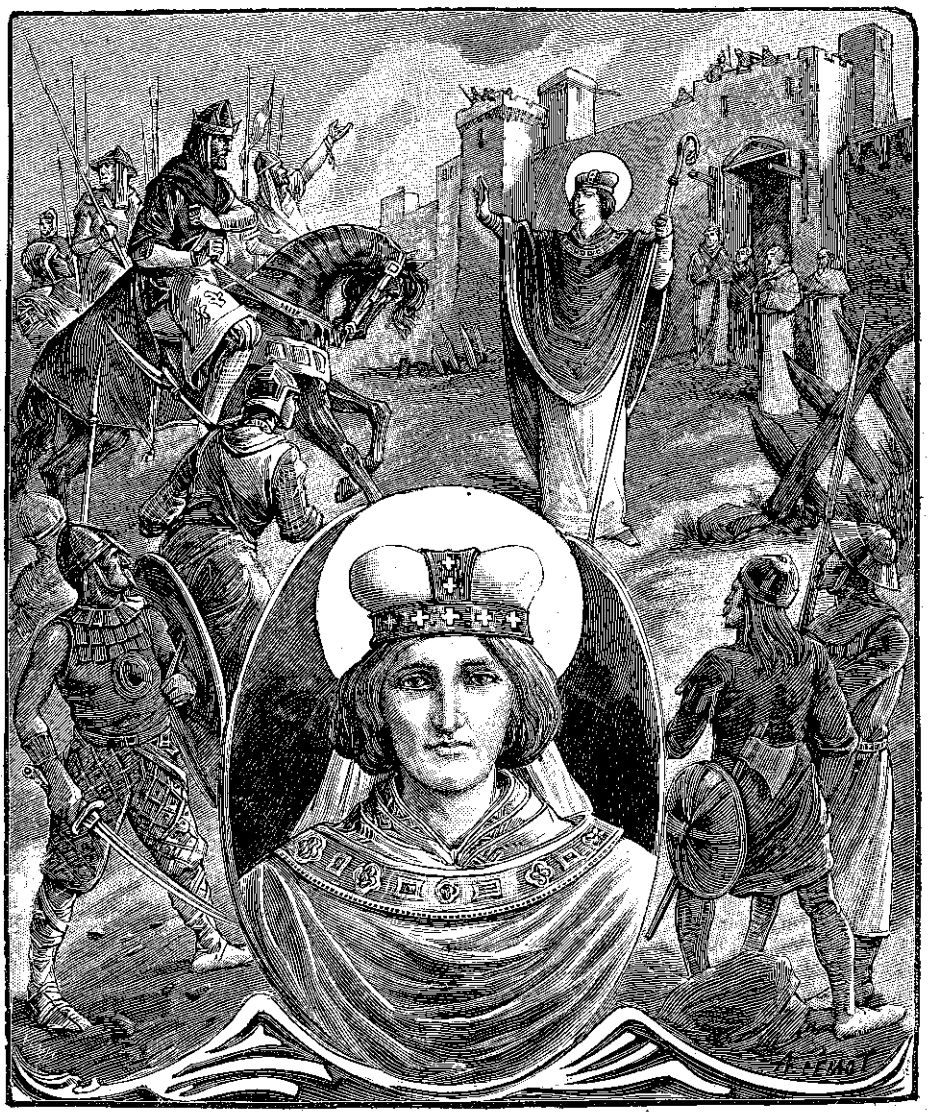
» On vous voit aujourd'hui, du haut du ciel, partager les saintes joies de votre peuple.

» Aujourd'hui, le front pour ainsi dire plus joyeux que de coutume, vous restituez à *Saint-Pierre-au-Ciel-d'Or* vos reliques, vos ossements sacrés.

» Heureux présage! Puisse de même l'Italie voir refleurir en son sein la douce paix et la foi de ses ancêtres! »

SAINT BRUNO LE GRAND, ARCHEVÊQUE DE COLOGNE

Fête le 11 octobre.



Saint Bruno arrête, sur les confins de l'empire, le chef normand Harold.

ÉDUCATION D'UN FILS DE ROI

Bruno, fils puîné du roi Henri l'Oiseleur et de sainte Mathilde, naquit vers l'an 925.

« En lui, dit le biographe contemporain de notre Saint, se trouvaient réunies des qualités trop souvent inconciliables : éclat d'une naissance royale, splendeur du rang et des dignités, vaste étendue des connaissances, avec une humilité de cœur, une douceur de caractère, une modestie telles, qu'on en vit rarement de plus profondes. Sa vie peut servir de modèle aux petits et aux humbles, comme aux grands et illustres personnages. »

A n'envisager que ses jeunes années, l'on peut avancer déjà qu'il était le modèle des écoliers.

Elevé sur les genoux d'une mère telle que sainte Mathilde, il ne pouvait manquer de recueillir de bonne heure en son âme les germes d'une tendre et solide piété.

Quand il eut atteint l'âge de sept ans, on l'envoya à l'école épiscopale d'Utrecht, auprès d'un vénérable prélat, Baldric. Il émerveilla bientôt par ses rapides progrès ses maîtres et ses compagnons.

Ses éducateurs favorisèrent de tout leur pouvoir ses heureuses dispositions. Il se rendit vite familiers les auteurs grecs et latins. A peine

eut-il étudié les éléments de la grammaire, qu'on lui mit en mains les œuvres de Prudence, « le prince des poètes chrétiens ». Bruno s'attacha à cet auteur, y prit le goût qu'il conserva toujours de la belle latinité.

Rien n'égalait son assiduité au travail. Ni l'oisiveté, ni la légèreté de ses compagnons, ni les bruits de la grande ville n'étaient capables de le détourner un instant de ses études ou de l'entraîner au moindre relâchement. Ses récréations étaient courtes; il savait habilement se dérober aux conversations frivoles pour revenir à ses travaux favoris. Le matin, dès l'aurore, après quelques pieux exercices, il se mettait à l'œuvre, et, quels que fussent autour de lui les sujets de dissipation, rien n'était capable de le distraire.

C'est par cette application constante, jointe à l'habitude de l'oraison et de la prière, que le jeune prince mérita de conserver son âme pure et immaculée.

On rapporte encore de cet écolier exemplaire que, tout fils de roi qu'il était, il traitait avec un soin presque minutieux les livres à son usage: on n'y voyait ni tache ni déchirure : tout ce qui lui appartenait était d'une propreté et dans un ordre irréprochables.

Utrecht, sans s'en douter, lui dut un jour son salut. Les Normands la menaçaient, quand ils apprirent qu'elle renfermait dans ses murs le fils du roi de Germanie : à cette nouvelle, ils consentirent à l'épargner, et les fidèles purent achever de restaurer leurs sanctuaires récemment dévastés par les invasions barbares. Ainsi, dès ses jeunes ans, le prince Bruno contribua puissamment au bien de l'Eglise.

RETOUR A LA COUR

Henri l'Oiseleur venait de mourir (936), pleuré de tous ses sujets. Son fils, Othon, dit le Grand, lui succéda ; il rappela presque aussitôt son jeune frère auprès de lui.

La cour est un lieu de séductions. Bruno y fit paraître une vertu au-dessus de son âge, en même temps que par sa science il étonnait les hommes distingués dont le roi Othon aimait à s'entourer. Il poursuivit, dans le palais du roi, le programme d'études qu'il avait commencé à l'école épiscopale. Des maîtres de renom furent attachés à sa personne, entre autres l'évêque irlandais Isaac, et Rathier de Vérone. Il leur persuada de rendre à l'école palatine son antique splendeur et d'y rétablir le cours depuis longtemps abandonné des sept arts libéraux.

Parfois, il prenait la parole dans des conférences publiques où se discutaient, en grec et en latin, des questions de philosophie, et chaque fois, il suscitait les applaudissements de l'auditoire. Sa modestie s'en offensant, il s'arrêtait alors tout confus, et hésitait à poursuivre son discours.

Ses maîtres savaient à quoi s'en tenir sur l'étendue de son savoir et de sa vertu. L'évêque Isaac, interrogé un jour au sujet de son royal élève, répondit : « C'était un saint, et je le consultais comme un oracle du Seigneur! »

Les déplacements auxquels l'obligeait sa vie toute militaire, les marches, le séjour dans les camps, sous la tente, n'empêchaient point le cours régulier de ses études : « Partout il amenait avec lui son école ambulante, et sa bibliothèque était pour lui comme l'arche du Seigneur. »

Sa passion pour les travaux de l'esprit n'avait d'égale que sa piété ; une méditation, une lecture pieuse le reposaient de toutes ses fatigues.

Toujours levé avant l'aurore, il commençait sa journée par l'assistance aux divins offices.

Son biographe, Ruotger, qui le connut dans l'intimité, assure qu'il fit, dès cette époque, de véritables prédictions.

Un jour que, pendant la messe, le roi Othon, peu soucieux du respect dû aux Saints Mystères, s'entretenait familièrement avec l'un de ses favoris, Conon ou Conrad, duc de Lorraine, le saint jeune homme dit à voix basse : « Le temps est proche où cette intimité qui s'affiche avec scandale dans le temple du Seigneur se changera en une haine acharnée. »

Il disait vrai. Peu après, ce même Conon entrait dans une ligue formée contre la personne d'Othon le Grand par le roi d'Italie, le duc de Bavière et un prince de Saxe. L'événement justifiait ainsi la prédiction.

CHARITÉ ET ZÈLE

Ce jeune prince, si occupé, trouvait encore le temps de soulager autour de lui bien des misères. Il avait pris sous son patronage tous les nécessiteux de la contrée; il les visitait ou les recevait, et toujours à leur plus grande satisfaction, tant il savait se montrer aimable et généreux.

On le pria aussi d'étendre sa protection sur plusieurs monastères, ceux de Lorscham, de la Nouvelle-Corbie et de Saint-Pantaléon de Cologne. Il accepta ce gouvernement monastique, et, prenant son rôle à cœur, ne se contenta pas d'une influence purement nominale, mais il s'occupa d'établir la réforme dans ces abbayes et de les ramener à une ferveur dont elles s'étaient quelque peu départies.

Ce ne fut pas sans rencontrer çà et là quelques résistances, quelques religieux rebelles à qui la discipline régulière faisait peur et qui trouvaient inopportune l'intervention d'un prince laïque dans les affaires de leur couvent.

Mais Bruno avait appris depuis longtemps à ne tenir aucun compte de ces sortes de critiques. Il répondit à toutes les objections : « Nous devons faire du bien aux hommes, fût-ce même malgré eux », et il tint bon.

En même temps, son désintéressement lui gagnait les cœurs. Il rendit à ces monastères les antiques privilèges et immunités qu'ils tenaient de la munificence des rois, sans exiger pour lui ni pour les siens aucune espèce de redevance à titre de bénéfice.

BRUNO PORTÉ AU SIÈGE DE COLOGNE

Une ère de trouble s'était alors levée pour l'empire d'Occident : des rivalités sans fin entre les princes, la révolte ouverte contre l'empereur

Othon, une affreuse guerre civile dans laquelle chacun songeait à s'enrichir au détriment de tous.

Nous n'avons pas à décrire ici ce triste tableau. Disons seulement que Bruno, au sein de la tourmente, s'employa, non sans succès, à pacifier le duché de Lorraine, dont l'empereur lui avait confié le gouvernement à la suite de la défection de Conrad.

Ses éminentes qualités jointes à la renommée de ses vertus le mirent de plus en plus en relief. Aussi, lorsque mourut, en 953, le métropolitain de Cologne, Vicfrid, tous les évêques de la province jetèrent-ils les yeux sur saint Bruno pour la succession au siège archiépiscopal.

Il n'avait alors que vingt-huit ans. Le biographe ne nous dit pas s'il était déjà dans les Ordres sacrés.

Néanmoins les électeurs, votant, selon la coutume, avant que le défunt fût enterré, lui accordèrent unanimement leurs suffrages, et députèrent aussitôt à l'empereur quatre membres du clergé de la cathédrale et quatre laïques, pour le prier de ratifier l'élection. Othon se déclara tout heureux de placer son frère sur le siège de Cologne. Les diocésains du nouvel archevêque l'accueillirent par des acclamations de bienvenue, des témoignages d'allégresse, qui donnèrent à son entrée à Cologne le caractère d'un triomphe. Les religieux avaient quitté leurs monastères, les grands leurs châteaux, la population entière ses demeures pour lui faire escorte.

Ce n'était pas l'éclat de sa naissance, mais bien plutôt celui de ses vertus qui lui atttirait de telles ovations.

« C'est ainsi, dit Ruotger, que Bruno passa de la milice terrestre au service du Roi du ciel, pour combattre, non plus avec la lance et l'épée, mais avec la prière, les jeûnes et les mortifications. »

VERTUS DE SAINT BRUNO

Bruno garda parmi les sollicitudes du ministère pastoral l'esprit de recueillement et de piété qui le caractérisait. Son unique désir, comme il le répétait sans cesse après saint Paul, était de voir bientôt son âme dégagée des liens de la chair et réunie à Jésus-Christ. De là, des oraisons jaculatoires fréquentes, une prière continue, et des soupirs vers le ciel que ses serviteurs l'entendaient pousser dans le silence des nuits.

Toute sa sainteté ne se bornait pas à ces aspirations. Ceux qui l'entouraient étaient témoins de ses pénitences et de ses jeûnes. Bien souvent, il assistait aux repas sans y prendre part; et les convives étonnés de son austérité étaient plus encore charmés des agréments de sa conversation.

Tenu par sa naissance et sa situation à un certain apparat, rien ne lui était plus à charge. Il s'en affranchissait le plus possible, et, au milieu des officiers et des vassaux ornés de pourpre et d'or, il portait un habit simple et des fourrures communes. Par esprit de mortification, il usait peu de bains, quoique accoutumé dès l'enfance à des délicatesses de ce genre.

En un mot, il menait, au sein du luxe et parmi le tumulte du monde, la vie d'un pieux solitaire.

SON AMOUR POUR LES SAINTES RELIQUES

L'archevêque de Cologne, si détaché des biens de la terre, avait cependant un faible : il aimait et vénérait les ossements des Saints.

Aussi, quelle ne fut pas sa joie quand le pape Agapit, auquel il avait fait part de son ordination et de son élévation à l'épiscopat, lui envoya en témoignage de haute sympathie, avec le pallium, une relique considérable d'un saint martyr, saint Pantaléon.

Il alla lui-même au devant d'Hadumar, son légat, qui lui ramenait ce trésor, et, accompagné de tous ses fidèles, vint le déposer solennellement dans une église des faubourgs de Cologne.

Il enrichit encore son église d'un bâton de saint Pierre qu'il obtint de la cathédrale de Metz et d'un fragment de chaîne du prince des apôtres qui lui fut envoyé de Rôme.

Ansegise, évêque de Troyes, qu'il avait protégé contre les persécutions du comte Robert, lui fit cadeau d'une partie notable du corps de saint Patrocle (saint Parre). Divers évêques du midi des Gaules, sachant lui causer une grande joie, lui envoyèrent d'autres ossements sacrés, et ainsi s'accrut dans le diocèse de saint Bruno la dévotion envers les Saints.

A Cologne même, il transféra, avec la plus grande solennité, le corps de saint Evergile, l'un de ses prédécesseurs, en un lieu où il serait plus accessible à la vénération publique.

CE QUE PENSAIT DE LUI SON FRÈRE OTHON LE GRAND PENTECOTE DE L'AN 965

Le premier objet des sollicitudes de l'archevêque de Cologne fut, sans contredit, le bien de la religion dans son diocèse. Les dernières guerres avaient causé de nombreux ravages; beaucoup d'églises étaient en ruines: il s'attacha à les relever. Des religieux avaient oublié l'austérité du cloître et s'abandonnaient au relâchement: il entreprit d'y remédier et, bientôt, dans tous les couvents, la régularité refleurit, le luxe des habits disparut, l'office divin fut célébré avec toute la décence possible.

Sans rien négliger des devoirs de sa charge pastorale, Bruno continuait à gouverner le duché de Lorraine, au nom de l'empereur. Plusieurs fois même, en l'absence d'Othon, il fut investi des pouvoirs de régent, et, tandis que son frère était en expédition contre les Hongrois, les Normands ou les Bavarois, l'archevêque de Cologne dirigeait avec autant de tact que de sûreté les affaires de l'Etat.

Une grande intimité unissait les deux frères. Ruotger, le biographe déjà nommé, nous a conservé quelques mots d'Othon le Grand à la louange de saint Bruno. Un tel éloge est précieux à recueillir.

« La conformité de sentiments et de vues qui a toujours existé entre nous, disait Othon, est mon unique consolation au milieu de tant d'épreuves. Je bénis la miséricorde de Dieu qui a voulu donner à mon empire le soutien d'un pontife tel que vous. Vous êtes, en effet, le plus ferme et le meilleur appui de mon trône; je ne vous ai jamais vu, dès nos plus jeunes années, faire autre chose que vous dévouer à toutes les œuvres saintes. Cette habitude est passée chez vous à l'état de seconde nature. »

Les deux personnages passèrent ensemble les premiers mois de l'année 965. Othon était dans tout l'éclat de sa gloire; le Souverain Pontife venait de ceindre son front de la couronne impériale, et c'est pour féliciter son frère que saint Bruno se rendit au-devant de lui. Il le rencontra à Mayence, le jour de la Purification; tous deux séjournèrent à Ingelheim durant le Carême et les fêtes de Pâques; puis, ils descendirent le Rhin jusqu'à Cologne où les attendait sainte Mathilde leur mère, leur sœur, Gerberge, mère du roi de France Lothaire, avec tous les membres de la famille impériale et les grands seigneurs de Germanie et de Lorraine.

« Les fêtes de la Pentecôte furent célébrées, dit encore Ruotger, avec une pompe et une majesté incomparables. L'émotion fut au comble, lorsque, durant la messe solennelle, le César auguste reçut le baiser de paix du saint archevêque son frère. Cette alliance de la sainteté éminente avec la puissance la plus haute de l'univers promettait à l'Eglise et à l'empire de longs jours de prospérité et de splendeur. Hélas! la cruelle mort allait, d'un coup soudain, renverser ces brillantes espérances. »

Cette illustre entrevue devait, en effet, être la dernière entre l'empereur et l'archevêque.

LE « FILS DE PAIX »

Ce nom, emprunté à l'Ecriture, le biographe ancien se plaît à le donner à notre Saint.

Il naquit, remarque-t-il, en un moment où, grâce à l'habile gouvernement de Henri l'Oiseleur, l'Allemagne goûtait quelques années de calme, débarrassée de ses dissensions intestines, affranchie, même pour un temps, des attaques des barbares hongrois et normands.

Plus tard, quand surgirent à nouveau des rivalités et des guerres, Bruno fut dans son pays comme un ange de paix. C'est lui qui réconcilia le prince Ludolphe avec Othon son père; qui rapprocha de lui Conrad, duc de Lorraine, dont il avait si justement prédit la défection.

Rathier, évêque de Vérone, son ancien maître, avait été, sur un simple soupçon, dépossédé de son siège. Bruno l'accueillit comme un ami, lui obtint de l'empereur l'évêché de Liège, et quand, peu après, une bande de conjurés belges, le fer à la main, forcèrent leur évêque à s'éloigner précipitamment pour leur épargner un crime, l'archevêque de Cologne écrivit encore à l'empereur pour qu'il rétablît Rathier sur son siège de Vérone. Il y réussit, Dieu sait au prix de quels dangers.

On dit aussi que, nouveau Léon, il arrêta, sur les confins de l'empire, Harold, chef normand, qui menaçait de l'envahir, et fut assez heureux pour lui conférer le baptême.

DERNIERS JOURS DE SAINT BRUNO

La maladie vint le surprendre au milieu même de démarches entreprises pour réconcilier deux adversaires, le roi Lothaire et le duc de France, Hugues Capet.

Bruno se dirigeait dans ce dessein vers les Gaules, avec les deux évêques Wicfrid de Verdun et Théodoric de Metz. Il devait voir à Compiègne le roi Lothaire et engager des pourparlers.

Mais, arrivé à Reims, il tomba malade, et dit à l'évêque Wicfrid, justement alarmé : « Ce n'est point une maladie qui me survient, mais c'est la délivrance tant désirée qui approche. »

Tout plein de cette pensée, il voulut faire son testament. « Pas encore, s'écrièrent les deux évêques et le métropolitain de Reims, Udalric, qui lui prodiguait les soins de la plus tendre hospitalité. Voici qu'un mieux se déclare, attendez quelque temps.

— Non, reprit Bruno, puisque nous avons le temps, il faut en profiter. »

L'archevêque léguait à sa chère Eglise de Cologne, aux pauvres et aux monastères tous ses biens.

Quand on lui apporta le Viatique, il se mit à genoux et se prosterna ensuite quelque temps la face contre terre dans une adoration silencieuse et profonde avant de recevoir son Dieu.

Comme les assistants éclataient en sanglots, il leur dit : « Frères, ne vous désolez point de ma mort. J'espère être admis bientôt dans la société des élus, au sein des miséricordes de mon Dieu. »

Il récita jusqu'au dernier jour l'office divin, selon sa coutume, avec ses frères les évêques.

Après minuit, se tournant vers Théodoric de Metz, il lui dit: « Priez, seigneur. » Il expira quelques instants après, tandis que l'on commençait la psalmodie sainte, le 11 octobre 965, âgé seulement de quarante ans, après douze ans de pontificat.

De Reims à Cologne, son corps qui devait, sur le désir même de l'humble prélat, être inhumé au monastère de Saint-Pantaléon, dans un faubourg peu fréquenté, et non dans la cathédrale de Cologne où reposaient ses prédécesseurs, fut l'objet d'un continuel triomphe et d'une vénération universelle.

Devant ce culte sitôt affirmé, le successeur de Bruno, l'archevêque Folcmar, chargea l'écolâtre de Cologne, Ruotger, ami du Saint et témoin de ses vertus, d'écrire sans retard un aperçu de sa vie.

C'est à ce récit fidèle que nos lecteurs doivent les détails édifiants rassemblés en la présente notice.

SOURCES CONSULTÉES

BOLLANDISTES. — *Histoire de l'Eglise*, par RORBACHER, et *Histoire de l'Eglise*, par DARRAS.

LE BIENHEUREUX JEAN LÉONARDI

Fondateur des Clercs Réguliers de la Mère de Dieu (1543-1609).

Fête le 11 octobre.

Le Bienheureux consacre sa personne ainsi que toute sa Congrégation à la Mère de Dieu.
(D'après une ancienne gravure.)

La vie du bienheureux Jean Léonardi embrasse les deux derniers tiers du XVI^e^ siècle, période grave dans l'histoire de la chrétienté. Les esprits se laissent diriger par des influences intellectuelles inconnues jusqu'alors; les idées païennes puisées dans l'étude des lettres antiques ne contribuent pas peu à abaisser le niveau moral; enfin la diminution de l'esprit chrétien refroidit le zèle du clergé et introduit le relâchement dans les monastères. Mais au milieu de telles circonstances, Dieu fait toujours paraître des saints dont la parole et les salutaires exemples raniment dans les âmes le feu de la charité. Le bienheureux Léonardi fut un de ces envoyés de la divine Miséricorde. « Toute sa vie, s'écriait saint Joseph Calasanz sur son tombeau à peine fermé et déjà miraculeux, m'a paru admirable depuis sa naissance jusqu'à sa mort. »

PREMIÈRES ANNÉES — UN PHARMACIEN MODÈLE

C'est à Décimo, village des environs de Lucques, que Jean Léonardi vit le jour en l'année 1543,

la dixième du pontificat de Paul III. L'acte de baptême du Bienheureux ayant péri dans un incendie, le jour et le mois de sa naissance nous sont restés inconnus. C'était le dernier enfant de Jacques Léonardi et de Jeanne Lippi, deux vaillants chrétiens, qui prirent soin de cultiver les heureuses dispositions que ne tarda pas à manifester leur enfant. Quelle n'était pas leur joie quand ils voyaient le petit Jean se mettre à la tête des enfants de son âge et les conduire à l'église pour réciter des prières! Son enfance s'écoula ainsi sous l'œil vigilant de sa mère dans l'innocence et la piété. En 1556, il fut confié à un saint prêtre de Villabasilica, qui lui fit faire plus de progrès dans la vie spirituelle que dans les sciences. Cette époque marque le commencement de cette tendre dévotion du Bienheureux à la Sainte Vierge, qui lui valut, au témoignage du P. Buonani, de la Compagnie de Jésus, de conserver intacte jusqu'à sa mort son innocence baptismale.

Lorsqu'il eut atteint sa dix-septième année, ses parents le mirent en apprentissage chez un pharmacien. Il leur obéit à regret, car son désir intime était de se consacrer au service de Dieu. Ne désespérant pas de pouvoir réaliser ses vœux, il voulut du moins s'y préparer par une vie de prière et de mortification.

Jeûnes, cilices, macérations, rien ne fut épargné par lui pour châtier son corps. Son emploi lui permettait de visiter les hôpitaux et les malades. Bon nombre de ceux-ci ont souvent témoigné de la charité qu'il mettait à apporter, avec ses soins intelligents, le mot qui encourage et l'exemple qui fortifie. Les pauvres, auxquels il allait d'ailleurs de préférence, ne désiraient être soignés que par lui. Ne pouvant encore réaliser son désir ardent de se consacrer à Dieu, Jean se fit inscrire dans la pieuse confrérie des *Colombini*, fondée à Lucques par le Dominicain François Bernardini. Au contact de l'un de ses membres, Jean Fornarini, la ferveur du pieux jeune homme ne fit que s'accroître. Chose rare à cette époque, il s'approchait chaque jour de la sainte Table. Dix ans s'écoulèrent ainsi, et la mort de son père permit à Jean de suivre avec plus de fidélité encore l'appel de la grâce.

UN ÉCOLIER DE VINGT-SIX ANS — PREMIÈRE MESSE MINISTÈRE DES AMES

« Mon fils, dit un jour au Bienheureux son confesseur, renoncez au métier de pharmacien, allez chez un libraire, achetez-y une grammaire et commencez à étudier. — Mais, mon Père, je suis âgé de vingt-six ans! — Ne craignez rien, Dieu veut se servir de vous. »

L'ordre du directeur était pour le saint jeune homme l'ordre de Dieu lui-même.

Il suivit son conseil par obéissance et commença à fréquenter les écoles publiques sans se laisser arrêter par la considération de son âge avancé. Lui-même racontait plus tard combien il y avait souffert. Que de fois ne fut-il pas en butte aux railleries de ses compagnons : que de fois n'entendit-il pas de la bouche de ces étourdis le *tarde venisti* de saint Ignace! Mais les paroles de son directeur avaient trouvé un écho dans son âme : « Dieu veut se servir de vous. »

Le Seigneur, du reste, récompensa l'humilité de son serviteur, qui apprit avec une prodigieuse facilité les lettres humaines, la philosophie et la théologie, au point que, quatre ans après, le 22 décembre 1572, il était prêt à recevoir l'onction sacerdotale. La ferveur avec laquelle il célébra sa première messe fut si vive qu'une dame de Lucques, à la sortie, s'écria émerveillée : « En vérité, je puis affirmer avoir vu un saint à l'autel. »

Le renom de sainteté du nouveau prêtre se répandit bientôt dans la ville. Sa parole comme son exemple opéra à Lucques de merveilleux fruits de conversions; tous les jours jusqu'à sa mort, il eut son confessionnal assiégé pendant toute la matinée. Devenu directeur de la Société des Colombini, il s'efforça par ses discours pleins de zèle et de feu de les porter de plus en plus à la perfection, puis, avec quelques jeunes gens qu'il recruta et qui devinrent ses disciples, il s'occupa d'instruire les enfants pauvres. Ses œuvres excitèrent une admiration générale dans la ville. L'évêque, en ayant eu connaissance, approuva non seulement les réunions qui se tenaient dans l'église de Saint-Jean de la Magione, mais permit encore au Bienheureux de faire le catéchisme dans toutes les églises de sa cité épiscopale.

FONDATION DES CLERCS DE LA MÈRE DE DIEU PERSÉCUTIONS — LE BIENHEUREUX SE FAIT MENDIANT

Jean venait d'obtenir de l'évêque une ancienne église de Notre-Dame de la Rose, ainsi qu'une vaste maison y attenant. C'est là que le 1er septembre 1574 il jeta les fondements de la « Société des Clercs Réguliers de la Mère de Dieu ». Il n'en fallut pas d'avantage pour déchaîner la colère des méchants. A peine née, la nouvelle Congrégation fut en butte aux persécutions. Un gentilhomme surtout, aveuglé par la haine, conspirait sa perte avec plus d'animosité que les autres. « Ou cette Congrégation ou ma propre maison sera détruite, » s'écriait-il souvent. La réponse vint du ciel. La nuit même, un violent orage se déchaîna sur Lucques. La foudre tomba sur le palais du gentilhomme, qui fut enseveli sous les ruines, puis alla frapper plus loin deux autres personnes des plus acharnées contre le serviteur de Dieu.

Des signes si manifestes de la protection divine encouragèrent le fondateur. Il donna à ses religieux une règle qui se résumait en ce mot : *obéissance*. Avec cette obéissance, il leur demandait beaucoup de recueillement intérieur, l'assiduité à l'oraison et une pauvreté exacte; quoiqu'ils ne s'y engageassent pas par vœu, tout était commun parmi eux. Il leur faisait pratiquer l'humilité, les envoyant avec des vêtements rapiécés demander l'aumône par la ville. Cependant, le but principal de la Congrégation était le salut du prochain. Les religieux allaient enseigner le catéchisme non seulement dans les églises de Lucques, mais encore dans les villages environnants. Afin d'exciter d'autres personnes à suivre leur exemple, le Bienheureux fit ériger une confraternité sous le titre « de la Doctrine chrétienne », dont les membres se vouaient uniquement à l'enseignement du catéchisme.

Les œuvres de Dieu sont toujours marquées du signe de la croix. Le bien opéré près de la jeunesse et chez les pauvres par les Clercs de la Mère de Dieu ne fit qu'augmenter la rage de l'enfer. Quelques esprits malintentionnés présentèrent le serviteur de Dieu comme un cerveau malade, un ami de la nouveauté; ils excitèrent contre lui l'évêque, jusque-là bienveillant, et allèrent jusqu'à empêcher toute aumône d'arriver au couvent. Devant une telle pénurie, le Saint prit son bâton et son sac, et commença à quêter dans les rues de la ville. Il fut accablé de sar-

casmes et de mauvais traitements. Un jour, un furieux s'approcha de lui et lui donna un soufflet. Sans mot dire, le mendiant volontaire, selon le conseil du Maître, se mit à genoux et présenta l'autre joue. Du reste, Notre-Seigneur se chargea lui-même de nourrir la communauté éprouvée. Plusieurs fois on trouva le pain et le vin miraculeusement multipliés. Quand toute la communauté était à table, on sonnait tout à coup, et des personnes inconnues à Lucques et dans les environs apportaient des corbeilles de vivres. Ce qui consola surtout le fondateur fut de voir plusieurs nobles jeunes gens demander leur admission dans la nouvelle Congrégation.

NOUVELLES PERSÉCUTIONS
JEAN LÉONARDI RÉFORMATEUR
TENTATIVE D'ASSASSINAT

Le serviteur de Dieu répondit à ces persécutions par de nouvelles œuvres de charité. C'est ainsi qu'il fonda pour les jeunes filles sans appui un refuge sous la règle austère de sainte Claire. Mais en même temps ses ennemis le firent chasser de l'église et de la maison qu'occupaient ses religieux. Jean va-t-il perdre courage? « Plus que jamais, disait-il, je compte sur la Providence. » Son espoir ne fut pas trompé, le ciel vint à son secours en lui procurant une autre église dédiée encore à la Sainte Vierge et appelée « Sainte-Marie Cortelandini ». Les locaux étant insuffisants pour le nombre de ses disciples, le fondateur songea à acheter les maisons contiguës; quelques personnes influentes s'y étant opposées, mal leur en prit, car la nuit même elles tombèrent gravement malades et moururent peu de temps après.

La haine des ennemis du saint prêtre ne désarma pas néanmoins; ils le discréditèrent auprès du Souverain Pontife. Sur ces entrefaites, en l'année 1587, Jean vint à Rome pour régler les affaires de sa Congrégation. Prévenu contre lui, le pape Sixte-Quint lui défendit de retourner à Lucques sans son ordre.

Le Saint se soumit en toute humilité à cette nouvelle épreuve. Peu lui importait la souffrance; ce qui le touchait surtout c'était le sort de ses fils. Quelques faux amis persuadèrent à ceux-ci que leur fondateur, retenu à Rome, était dans l'impossibilité de s'occuper d'eux et leur suggérèrent de se choisir un autre supérieur.

Les religieux allaient prêter l'oreille à ces perfides conseils, quand une lettre arrivée de Rome déjoua tous les projets. Elle était du Bienheureux, que le ciel avait miraculeusement averti du péril. Confiants dans la sainteté de leur fondateur, les religieux jurèrent de ne jamais se séparer de lui. Le calme devait cependant succéder à la tempête. Non contents de le tenir loin de sa patrie, les ennemis du vertueux prêtre essayèrent de l'éloigner encore de Rome. Cette fois, le ciel ne permit pas la réussite du projet. Bien plus, le Pape, éclairé, leva la défense faite au Bienheureux cinq ans auparavant par son prédécesseur de retourner à Lucques. On était en 1592. Cette année même, il fut envoyé à Naples en qualité de commissaire apostolique. Il y réforma la Congrégation des moines du Mont-Vierge, fondée par saint Guillaume de Verceil et qui comptait alors une soixantaine de monastères. Le Saint les visita tous et rétablit partout la stricte observance, parfois au péril de sa vie. Ainsi, un jour, un gentilhomme, qui s'était arrogé le droit de nommer le supérieur d'un des monastères situé sur ses terres, voyant que le serviteur de Dieu ne tenait aucun compte de ses prétentions, posta une troupe armée sur le chemin où il devait passer. Jean, confiant dans le secours du ciel, passa au milieu des sicaires, qui n'osèrent pas le toucher. Le seigneur, mécontent, se mit alors lui-même à la tête d'une cinquantaine d'aventuriers. Le vertueux prêtre échappa à toutes les recherches.

Les autorités de Naples, s'étant émues, ordonnèrent l'arrestation du perturbateur, et ce ne fut qu'à l'intervention du Père qu'il put échapper à une condamnation. Le récalcitrant conçut dès lors pour son bienfaiteur une estime et un amour si profonds qu'un jour, le rencontrant à Rome, il descendit de carrosse et courut l'embrasser.

LUMIÈRES SURNATURELLES — GUÉRISONS MIRACULEUSES

Le 13 octobre 1593, le fondateur obtenait du pape Clément XIII l'approbation des Constitutions de son Ordre. Il pouvait désormais se reposer quelque temps de ses fatigues au milieu de ses fils. Comme toujours, il fut le modèle de l'humilité et de l'assiduité à la prière. Dieu se plut à récompenser son serviteur en lui donnant le don de pénétrer les cœurs et d'en connaître les plus secrètes pensées. Un jour, il s'approcha d'un novice et lui dit: « Mon fils, vous êtes tenté », et le novice avoua que le Père avait dit vrai. Un autre religieux, après une fervente oraison, désirait souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu. Le Bienheureux, en ayant été averti surnaturellement, se rendit dans la cellule du religieux, commença, pour l'humilier, à lui révéler ses défauts et l'accabla ensuite de reproches.

A une mère trop éprise de son enfant, il prédit qu'il lui coûterait beaucoup de larmes. La prophétie se réalisa entièrement. L'enfant, bon dans sa jeunesse, se pervertit et devint un terrible aventurier. Une personne vint un jour se confesser au Saint: « Ma fille, lui dit-il d'un air sévère, pourquoi n'accusez-vous pas le péché commis par vous en tel lieu et dans telle circonstance? »

Au don de pénétrer les cœurs, Jean Léonardi joignait encore le don des miracles. Parmi les guérisons miraculeuses opérées par lui, la plus célèbre est celle de François-Marie de la Riccia, âgé d'environ six ans. Depuis plusieurs jours il était en proie à une fièvre ardente. Le médecin et la famille éplorée ne conservaient plus aucun espoir. Sur les instances de sa mère, le Père vint le visiter, posa la main sur sa tête brûlante, et aussitôt la fièvre cessa.

JEAN ADMINISTRE UN DIOCÈSE
LE RÉFORMATEUR DE VALLOMBREUSE

Pendant quelques mois, le Bienheureux jouit d'une paix relative au milieu de ses fils. Mais le démon, jaloux, suscita bientôt contre lui de nouvelles haines. Les autorités de Lucques se montrèrent surtout hostiles. Les gens de bien, effrayés par les menaces, ne pouvaient aller trouver le Saint que pendant la nuit, et encore sous un déguisement.

Sur ces entrefaites, Bernardino Morra venait d'être nommé évêque d'Aversa, petite ville située à une quinzaine de kilomètres de Naples. Le secrétariat de la Congrégation des Evêques le retint momentanément à Rome. Ce fut Jean Léonardi qui fut choisi pour administrer le diocèse en l'absence du pasteur. Sa gestion dura dix mois, lui-même vint à Rome rendre compte de sa mission au Souverain Pontife, qui lui concéda pour prix

de ses fatigues et de son zèle l'église de Sainte-Galle. La parole du vertueux prêtre produisit dans les environs des effets merveilleux. L'Eglise jusque-là abandonnée se remplit, les pauvres, gagnés par la bonté du pasteur, revinrent à Dieu. les scandales du quartier cessèrent, et les abus invétérés disparurent. Seul le désir du Pape put arracher l'apôtre de l'église Sainte-Galle à son ministère. Le Saint-Père le nommait réformateur du monastère de Vallombreuse, célèbre abbaye de Bénédictins, fondée par saint Jean Gualbert, à huit lieues de Florence.

Les biographes ne nous apprennent rien sur cette réforme; tous cependant sont unanimes à nous dire que les exhortations surnaturelles et les exemples de prière du réformateur portèrent les meilleurs fruits. Les moines relâchés revinrent à résipiscence, et l'abbaye put revivre encore une fois son glorieux passé de sainteté.

LA PROPAGANDE — UNE ÉPIDÉMIE A ROME DÉVOUEMENT DU BIENHEUREUX

La Propagande, en tant qu'institution spéciale ayant les droits de Congrégation, est l'œuvre de Grégoire XV, en l'année 1622; mais celui qui en jeta les fondements fut Jean Léonardi lui-même, en compagnie de Mgr Vivès. Tous deux, en effet, sous la direction du pape Grégoire XIII, en 1603, établirent un collège destiné à élever les futurs missionnaires.

Après tant de travaux, Jean aurait eu le droit de se reposer, mais le cardinal Baronius, nommé protecteur des Clercs de la Mère de Dieu, choisit de nouveau le Bienheureux comme Supérieur général de la Congrégation. C'est à cette occasion qu'éclata toute son humilité. Se jugeant trop faible et trop indigne de cette charge. « Chers fils, écrivait-il à ses religieux de Lucques, j'ai honte de penser que l'on songe à moi, qui ne suis bon qu'à dégoûter Dieu et les hommes. »

Néanmoins, malgré ses infirmités et son âge avancé, il remplit encore toutes les obligations de sa fonction, visita ses maisons et tint deux chapitres généraux durant l'espace de trois ans. A cette époque, une terrible épidémie éclata à Rome. Elle porta principalement ses ravages dans les alentours de Saint-Galle, quartier à cette époque très insalubre. N'écoutant que son zèle, le Bienheureux courut soigner les malades. Il veilla jour et nuit à leur chevet et se dépouilla de son linge et même de son pauvre grabat, afin de les secourir.

On sentait que Dieu allait bientôt rappeler à lui son serviteur. Ceux qui l'approchaient l'entendaient continuellement parler avec ravissement de la félicité et de la gloire des saints dans le paradis. Le *Nunc Dimittis* était sans cesse à sa bouche. Succombant sous le poids des fatigues, le vertueux prêtre fut pris au début du mois d'août d'une fièvre lente. Soucieux de la santé des autres plutôt que de la sienne, il envoya quelque temps à la campagne ceux de ses fils qui s'étaient dévoués au soin des infirmes; pour lui, malgré la maladie qui le minait, il redoubla d'ardeur au travail et continua son ministère.

MALADIE ET MORT DU BIENHEUREUX

Cependant, les forces du Bienheureux déclinèrent rapidement. Le 21 septembre, jour de la fête de saint Mathieu, après avoir célébré le Saint Sacrifice de la messe, baigné de larmes, il eut une crise suprême qui l'obligea à s'aliter. Les trois semaines qui le séparaient de sa mort devaient être trois semaines de souffrances. Durant tout ce temps, sa gaieté ne se démentit pas: les assistants admiraient sa sérénité en face de la mort. Un jour, les religieux, accourus à son chevet, le virent tout à coup lever les bras au ciel, son visage s'illumina, et il resta immobile comme en extase pendant plusieurs heures.

Revenu à lui, il fut interrogé par l'un des témoins: « Oh! si vous saviez, répondit-il, si vous saviez! » Ce furent ses dernières paroles : un sommeil léthargique le saisit; rien ne put l'en arracher, si ce n'est l'annonce du saint viatique. Au moment où on lui apporta son Dieu, le mourant se réveilla soudain, récita le *Confiteor* et reçut la sainte communion. Après son action de grâces, il retomba dans son sommeil. Quelques heures après, le 9 octobre 1609, dans la trente-sixième année de son sacerdoce et la soixante-quinzième de son âge, le serviteur de Dieu s'envolait au ciel. La même nuit, son âme glorieuse apparut à une religieuse Capucine de Rome. Le Saint était paré de vêtements magnifiques, transfiguré de gloire, auréolé d'un nimbe d'or, et portait dans les mains un riche ostensoir. « Sache, dit-il à la religieuse, que Dieu me récompense d'avoir contribué à l'extension de son culte eucharistique. » A la nouvelle de la mort du Bienheureux, le pape Paul V s'écria : « Un grand serviteur de Dieu vient de mourir. Un saint vient de partir pour le ciel. » Les miracles ne tardèrent pas à le prouver.

CULTE ET MIRACLES

Le corps du Bienheureux fut déposé dans l'église de Sainte-Galle; il repose aujourd'hui dans un autel qui lui est dédié, à Sainte-Marie in Campitelli, église desservie par ses religieux.

Son sépulcre à peine fermé devint bien vite glorieux. Les fidèles de Rome vinrent y porter des fleurs et y entretenir des lampes. Dieu se plut à exalter la sainteté de son serviteur. C'est aux religieux de sa Congrégation que devaient aller ses premières faveurs. Le P. Charles de Meis dut à son intercession sa guérison miraculeuse. Bernardino Antonini, novice chez les Clercs Réguliers de la Mère de Dieu, ne pouvait retenir aucune nourriture, pas même une simple goutte d'eau. Le Supérieur lui ordonna de prendre son repas dans l'écuelle dont se servait le fondateur. Au grand étonnement des assistants, le malade garda ce qu'il avait pris, et depuis, ses vomissements cessèrent. Une religieuse était réduite à la dernière extrémité; ses Sœurs avaient déjà préparé le suaire pour l'ensevelir, quand, sur la promesse qu'elle fit au Bienheureux de jeûner chaque année la veille de sa mort, elle recouvra une santé parfaite. Que d'autres encore sont allés chercher sur le tombeau miraculeux du vertueux prêtre, avec la guérison du corps, la santé de l'âme.

Le pape Benoît XIV donna un décret reconnaissant l'héroïcité des vertus du vénérable Léonardi; en 1838, la Congrégation constatait l'authenticité de deux miracles dûs à son intercession, et Pie IX plaça solennellement le Vénérable sur les autels.

La Congrégation que le Bienheureux avait fondée dans les persécutions prit après sa mort un développement inattendu; la souffrance n'est-elle pas le plus sûr garant de la fécondité?

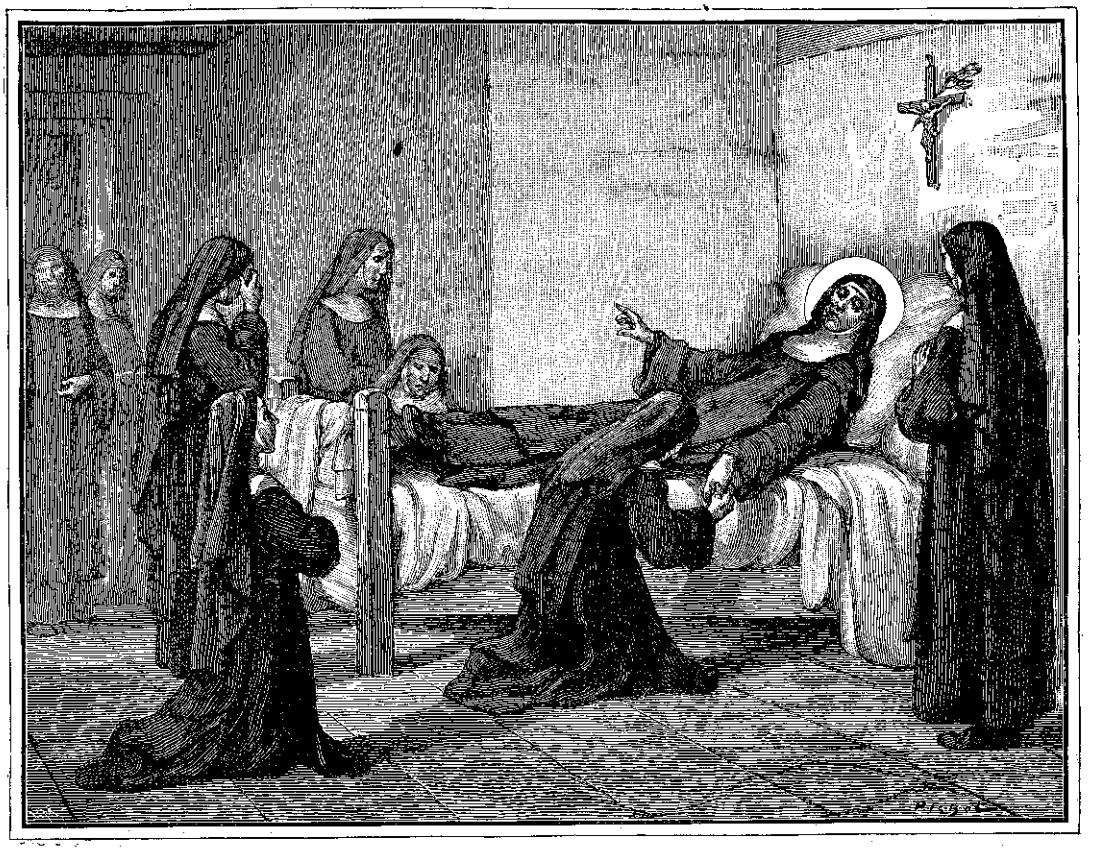
SOURCES CONSULTÉES

Compendio cronologico della vita del B. Giovanni Leonardi, fondatore della Congregazione dei Chierici Regolari della Madre di Dio.

SAINTE ETHELBURGE ET SON FRÈRE SAINT ERCOUWALD

(VII[e] siècle.)

Fête le 11 octobre.



Au moment de mourir,
sainte Ethelburge fait un dernier effort pour entretenir ses religieuses désolées et les consoler.

FLEURS DE PIÉTÉ DANS UNE COUR PAIENNE

Au VII[e] siècle, dit Baronius, les églises de Bretagne s'épanouissaient comme un paradis du Seigneur. La virginité y produisait d'admirables lis, et les religieux, violettes modestes qui fleurissaient dans les plus humbles charges, embaumaient cette pieuse atmosphère.

Il y avait alors beaucoup de bons évêques, mais Ercouwald les surpassait tous par sa sainteté. Il avait une sœur jumelle nommée Ethelburge.

L'origine de ces deux Saints a été l'objet de maintes discussions ; très probablement ils furent les enfants d'un des rois de l'Heptarchie. D'après Capgrave, dont nous suivrons le récit, leur père s'appelait Offa, roi païen d'Essex. D'une nature charmante, Ercouwald et sa sœur n'avaient aucune des passions violentes si communes aux païens.

Par la miséricordieuse Providence de Dieu, Ercouwald rencontra saint Mellitus, un des compagnons de saint Augustin, en apprit la doctrine chrétienne, et son âme reçut avec avidité les vérités saintes, ainsi qu'une terre desséchée la rosée rafraîchissante. Encore jeune, il fut baptisé et se soumit au joug du Seigneur Jésus. Sa vie était si intimement liée à celle de sa sœur qu'il n'eut aucune peine à lui faire adopter sa foi au Christ. Ces deux saints devaient être les instruments choisis par Dieu pour faire fleurir la vie religieuse en Angleterre.

LES ÉPREUVES D'UNE JEUNE PRINCESSE

Dieu, qui voulait cette enfant pour épouse, détacha son cœur des plaisirs et des vanités, héritage habituel des princesses en ce monde. Ses vertus, déjà remarquables, promettaient pour l'avenir un tel épanouissement que le démon chercha à indisposer contre elle son père Offa, encore païen. Celui-ci, ne comprenant rien à la conduite de sa fille, ni son mépris du monde, ni son amour de la virginité, cessa de la considérer comme son enfant, pour la traiter comme un être dépourvu de raison. Il fit de vains efforts pour marier celle qui avait voué sa virginité à l'Epoux céleste.

Longtemps elle subit en silence les mauvais traitements de son père. Malgré sa jeunesse, elle sut rester inébranlable, confiante en Dieu, en qui reposait toute son espérance. Mais la persécution devint si violente, qu'elle résolut de prendre la fuite avec une servante dévouée et de rejoindre son frère, qui avait déjà quitté la maison paternelle et embrassé la vie religieuse.

C'était aller au-devant du froid, de la faim, des privations de tout genre ; Ethelburge ne recula point, supporta tout et retrouva Ercouwald. Celui-ci parvint, peu après, à réaliser le plus cher de ses désirs, c'est-à-dire à élever deux monastères, l'un nommé Chériot ou Chertsey, dans une île de la Tamise, pour les hommes ; l'autre à Barking, dans l'Essex, pour les femmes.

CONSTRUCTION DES COUVENTS ORGANISATION DE LA VIE MONASTIQUE

Un manuscrit des archives de Chériot nous raconte ces fondations en ces termes : « En 666, sous le glorieux règne du roi Egbert, le monastère de Chériot fut fondé par saint Ercouwald, dont la vie et la conversation étaient saintes. Ayant distingué les choses célestes avec les yeux de son âme, il les préféra à tout ce qui est mondain et passager. Il avait une sœur jumelle, Ethelburge ; il lui inspira un tel amour du ciel qu'elle sut plaire à Dieu en toutes choses. Renonçant aux pompes du monde, ils échangèrent les dignités terrestres contre la gloire éternelle et un ample patrimoine contre l'héritage céleste. Unis ensemble par un grand amour, ils ne formaient qu'un cœur et qu'une âme. L'illustre Ercouwald fonda un couvent pour lui, un autre pour sa sœur ; il les dota de biens temporels et les établit dans la discipline. »

Chériot devint bientôt célèbre par les vertus d'Ercouwald, qui en était l'abbé et partageait ses soins entre son monastère et celui de Barking, encore en construction. La vie religieuse était fort peu développée à cette époque en Angleterre : trouver une âme expérimentée qui instruisît Ethelburge et ses compagnes des voies de la sainteté fut la première pensée d'Ercouwald.

Il y avait en France, à Chelles, une abbaye célèbre déjà par l'intensité de vie régulière qui y régnait ; une princesse saxonne, sainte Bathilde, l'avait fondée, et de nombreuses jeunes filles, ses compatriotes, l'y avaient suivie, désireuses de se former à si bonne école. Ercouwald fit appel à ce monastère, et l'abbesse Bertille lui envoya Hildeleth, moniale anglaise, d'une vertu déjà éprouvée, qui fut reçue à Barking avec enthousiasme et commença dès son arrivée l'œuvre de formation des âmes d'après la règle de saint Benoît. L'une des premières à recevoir cette formation fut Ethelburge, qui ne tarda pas à devancer par ses rapides progrès toutes ses compagnes et à rivaliser avec sa sainte maîtresse. Hildeleth observait-elle un jeûne de deux jours sans rien prendre, sa disciple l'imitait, mais en prolongeant d'un jour ; Hildeleth veillait-elle pour mieux vaquer à la prière et à la mortification, Ethelburge multipliait aussi ses heures de veille pour se livrer plus longtemps à l'oraison et à la pénitence.

ETHELBURGE EST ÉLUE ABBESSE

Cette jeune princesse semble avoir eu un attrait tout particulier pour les austérités corporelles et la mortification sous toutes ses formes. Ses flagellations étaient fréquentes et prolongées ; souvent, de nuit, alors que les religieuses reposaient, notre Sainte se rendait à la cuisine et s'imposait les plus gros ouvrages. Hildeleth, émerveillée de ses progrès en sainteté, estimant son œuvre accomplie et trouvant en Ethelburge une continuatrice zélée et fidèle, la proposa comme abbesse à la communauté de Barking.

Ethelburge se soumit aux vœux de ses sœurs, non sans une vive résistance.

Abbesse, elle ne cessa d'inspirer l'observance fidèle à la règle monastique dont elle était un exemple vivant. Remarquablement douée comme parole, elle enseignait, tant au Chapitre qu'aux conférences, les voies qui éloignent de la terre, conduisent vers l'Eternel et rapprochent les âmes de leur divin Epoux. Entraînées par sa marche rapide dans ces voies où elle les précédait et par sa parole si douce et en même temps si persuasive, les religieuses de Barking rivalisaient d'une sainte émulation dans le service de Dieu, ne formant qu'un seul cœur et qu'une seule âme.

ÉPISCOPAT DE SAINT ERCOUWALD — PESTE

La réputation de vertu et de sainteté d'Ercouwald s'était répandue au loin, et pour que la lumière ne restât pas cachée sous le boisseau, l'abbé de Chériot fut appelé à monter sur le siège épiscopal de Londres. C'était en 675.

A cette époque, le pays d'Essex était gouverné par deux rois, Sebb et Sighere. Une

peste qui avait ravagé le royaume quelques années auparavant fit éclater la grande vertu du premier et démasquer l'impiété de l'autre, Dieu ayant pour dessein, dit un historien, de séparer l'or de l'alliage dans la fournaise de cette terrible calamité. Sighere, en effet, dès l'apparition de l'épidémie, avait eu recours aux superstitions païennes, exemple désastreux pour ses sujets : tous les nobles, dit le vénérable Bède, dont les pensées n'allaient qu'aux choses du temps et méprisaient l'éternité, se mirent à reconstruire les vieux temples et à adorer les idoles. La recrudescence de l'épidémie ne tarda pas à leur montrer leur erreur.

Sebb, au contraire, conserva la portion de son royaume indemne de toute superstition. C'était un prince d'une grande piété, s'adonnant volontiers à la prière et autres exercices religieux et distribuant d'abondantes aumônes. Ses goûts l'éloignaient des pompes mondaines et le portaient à une vie plus simple, plus religieuse. Sans la reine, son épouse, qui s'y opposa constamment, Sebb aurait renoncé au trône pour se réfugier dans le cloître.

Ercouwald et un tel roi ne pouvaient qu'être unis dans une vive amitié, le premier trouvant dans le second un puissant appui dans ses bonnes œuvres. Le nouvel évêque ne tarda pas à être pour son diocèse ce qu'il avait été pour son abbaye, un pasteur et un père. Vieilli avant l'âge par les austérités, accablé d'infirmités, il se mit néanmoins en demeure de visiter son troupeau jusque dans les plus petites paroisses.

MIRACLES DU SAINT

Ercouwald voyageait dans une petite voiture à deux roues. Un jour, dans une de ses longues courses, l'une des deux roues se détacha à l'insu du conducteur. Mais, ô prodige ! la voiture continua à rouler sans heurt, « car les anges la soutenaient ». L'humble véhicule fut plus tard un objet de vénération pour les fidèles. En considération des mérites de son serviteur, nous dit le vénérable Bède, Dieu guérit beaucoup de malades par le seul attouchement de cette voiture.

Un autre prodige fit éclater la sainteté du pieux évêque. Un jour qu'il se trouvait au bord d'un fleuve aux eaux profondes, celles-ci se séparèrent d'elles-mêmes et laissèrent à Ercouwald un passage parfaitement sec.

NOUVELLE PESTE

En 678, le fléau de la peste ravagea à nouveau le comté d'Essex. Ethelburge s'occupa de préparer ses filles à la mort, bien que la terrible maladie n'eût point encore fait son apparition à Barking. Bientôt, cependant, les religieuses furent atteintes. Mère tendre et dévouée, Ethelburge se donna toute aux soins de ses filles, cherchant à adoucir leurs souffrances, à leur inspirer courage par l'espérance de la récompense éternelle qui approchait. La première victime du fléau se nommait Edith, dont le vénérable Bède raconte ainsi la mort : « Il y avait un petit garçon nommé Esica, que les religieuses élevaient dans le monastère à cause de son jeune âge. Il n'avait pas trois ans. En proie à la maladie, cet enfant appelait une moniale absente :

— Edith ! Edith !

Et il mourut. La vierge que l'enfant appelait ainsi tomba malade et suivit bientôt celui qui avait voulu l'entraîner au ciel.

VISION D'UNE RELIGIEUSE

Ethelburge était vraiment la femme forte, ne connaissant point la crainte, insouciante du danger, refusant de se rendre aux supplications qu'on lui adressait de quitter le monastère, désormais véritable foyer d'épidémie. Mais elle était marquée, elle aussi, pour être victime, comme tant de ses filles. Or, rapporte le vénérable Bède, quand Ethelburge, la pieuse mère de cet édifiant couvent, fut sur le point de quitter ce monde, une religieuse nommée Torchgth eut une vision merveilleuse. Cette religieuse avait vécu longtemps dans le service du Seigneur, en toute humilité et sincérité. Elle avait assisté la sainte abbesse, veillant à la régularité de l'observance, avec mission d'instruire et de corriger les jeunes Sœurs. Mais, afin que sa force fût accomplie dans l'infirmité, elle fut atteinte d'un mal cruel qui la tortura pendant neuf ans ; miséricordieuse attention de la Providence pour anéantir et consumer ses défauts et imperfections dans le creuset de la tribulation.

Or, un matin, cette religieuse ayant à sortir de sa cellule, vit un corps, plus brillant que le soleil et enveloppé de blanc, enlevé du dortoir des moniales et transporté au ciel. Arrêtée dans la contemplation de ce spectacle, elle se demandait comment ce corps était ainsi soulevé, lorsqu'elle aperçut des cordes plus éclatantes que l'or, l'élever jusqu'au ciel entr'ouvert, où il disparut à ses regards. Elle comprit bientôt que quelque religieuse allait mourir pour être élevée au ciel. Ses prévisions allaient bientôt se réaliser.

MORT D'ETHELBURGE

Quelques jours plus tard, la peste eut raison de la saine et robuste constitution de l'abbesse Ethelburge.

Mais toujours forte, son âme était dans la joie à la perspective de parvenir bientôt à la réalisation de ses désirs, à l'union avec son Bien-Aimé. Bientôt ce fut l'agonie. Ses Sœurs, tout en larmes, entouraient sa couche. La mourante fit un effort pour leur parler joyeusement, comme d'habitude.

— Allons, mes filles, qu'est-ce cela ? Je vais jouir de la douce compagnie des bienheureux, et vous pleurez mon départ ! O heureuse contrée, après les longs délais de cet exil terrestre, voici que je m'avance vers toi ! O mes enfants, cessez vos larmes, ou, si vous voulez pleurer, pleurez sur ceux qui, insouciants du ciel, se plongent dans les plaisirs du monde, pour le plus grand danger de leur âme. Nous qui sommes consacrées à Dieu par les vœux de religion, réjouissons-nous à l'approche de la mort, comme des prisonniers qui approchent de la délivrance. Epouses de Jésus-Christ, partons joyeusement pour goûter à jamais ses embrassements éternels !

C'est ainsi qu'elle mourut, le 10 octobre 698.

« Il y avait dans le même monastère, ajoute le vénérable Bède, une pieuse vierge de noble origine, plus noble encore par sa piété, qui depuis plusieurs années ne pouvait faire le moindre mouvement. Sachant que le corps de la vénérable abbesse était exposé à la chapelle pour les funérailles, elle exprima le désir d'y être transportée et d'être placée dans l'attitude de la prière auprès de la dépouille de sa supérieure. Elle se mit à la supplier comme si elle eût été vivante, lui demandant d'obtenir de la miséricorde du Créateur d'être enfin délivrée de ses pénibles et incessantes souffrances. Peu de temps après, ses prières furent exaucées, car le douzième jour suivant, elle échangeait les douleurs passagères de cette terre contre le bonheur céleste et l'éternel repos. »

MORT DE SAINT ERCOUWALD

Après la mort d'Ethelburge, nous voyons sainte Hildeleth prendre en mains la direction du couvent de Barking. Cette sainte moniale parvint à un âge très avancé, ayant l'estime de ses contemporains, mais surtout des grands saints, tels que saint Dunstan, saint Ethelwald et saint Elphège, qui lui furent une aide durant les vingt-quatre ans qu'elle resta à la tête de l'abbaye.

Tant qu'il vécut, saint Ercouwald continua de prendre le plus vif intérêt à ce monastère, dont il était le fondateur, et qu'il entoura de soins jusqu'à sa mort. Quand il pouvait s'arracher quelque peu aux travaux de son ministère pastoral, il se rendait à Barking.

C'est là que la maladie vint le visiter et qu'il plut à Dieu de l'enlever à cette vallée de larmes pour le réunir à sa sœur au ciel. Il prédit le jour de sa mort et ne cessa d'adresser de joyeuses exhortations à ceux qui l'entouraient.

A peine son âme bénie eut-elle quitté son corps pour être transportée au ciel par les anges, qu'il se dégagea de la précieuse dépouille comme un parfum exquis qui se répandit dans le monastère. Et tous de louer Dieu, toujours admirable dans ses saints.

Le clergé et les moines de Londres, apprenant la mort de leur évêque, vinrent en foule chercher le corps ; ils le placèrent sur une litière, le portèrent processionnellement à Londres et l'inhumèrent dans la cathédrale Saint-Paul, construite par le Saint lui-même et enrichie de privilèges, soit par les rois, soit par les Souverains Pontifes.

En 1087, un terrible incendie détruisit complètement la cathédrale, mais respecta le tombeau du Saint. Les flammes ne léchèrent pas même le poêle qui le recouvrait, tandis que tout autour ce n'était plus qu'un monceau de cendres. Ce prodige consola un peu les fidèles de la destruction de ce magnifique édifice et excita une nouvelle et plus vive dévotion envers le saint évêque.

En 1148, les restes vénérés furent transportés dans la nouvelle cathédrale et renfermés dans une magnifique châsse jusqu'à la Réforme, où l'histoire perd toute trace du corps de saint Ercouwald. Mais, dit sir William Dugdale, ni le cours d'un millier d'années, ni les flammes dévorantes d'un terrible incendie, ni la fureur d'une populace sans foi, ne purent effacer le souvenir d'Ercouwald.

Pratique : Eloignons-nous du monde autant que nous le permet notre état ; surtout ne nous attachons pas d'une façon immodérée aux choses que le monde estime, comme sont l'or, les grandeurs, le faste dans les habits et les ameublements, les divertissements profanes et mille autres semblables vanités qui sont l'objet le plus ordinaire de l'amour et de l'estime des mondains. « N'aimez pas le monde, dit saint Jean, ni ce qu'il renferme. »

C. DE L.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum Boll. 11 octobre. *Sainte Ethelburge et les religieuses de Barking au VII^e siècle.* Catholic Truth Society, London.

NOTRE-DAME DEL PILAR

A SARAGOSSE EN ESPAGNE

Fête le 12 octobre

Apparition de la Sainte Vierge à saint Jacques. — Prédication de saint Jacques.

Saragosse (Cœsaraugusta), dont le nom se confond avec celui de son fondateur, est investie depuis plus de dix-huit siècles d'une gloire plus haute que la gloire bien effacée de César-Auguste lui-même.

Avec saint Jacques de Compostelle, il n'y a pas un lieu en Espagne plus célèbre, plus visité, plus favorisé des grâces divines. Si Saint-Jacques possède le corps du grand apôtre, Saragosse garde le pilier apporté par les anges et sur lequel se posa le pied de Celle qui n'est pas seulement la Reine des apôtres, mais la Souveraine du ciel et de la terre.

Voici ce que raconte un document conservé au trésor du Chapitre de Saragosse, document d'une incontestable authenticité et dont la date devance de plusieurs siècles les chartes des plus anciennes villes et les titres de noblesse des plus antiques maisons de l'Europe.

Après que son Fils fut remonté au ciel, la Vierge Marie soupirait sans cesse vers le temps où il lui serait donné d'aller jouir de sa présence.

SAINT JACQUES PART POUR L'ESPAGNE

La seule consolation de son exil était de voir le zèle des apôtres et le succès de leurs pre-

mières prédications. Quand vint l'heure des séparations, quand les Douze, exécutant l'ordre du Maître, se disposaient à porter l'Evangile à toutes les nations, et que, pacifiques conquérants, ils se partageaient le monde, saint Jacques le Majeur, à qui l'Espagne était échue en partage, s'en vint trouver la Sainte Vierge. Il s'agenouilla devant Celle qui recevait déjà les hommages des séraphins eux-mêmes, et, arrosant de ses larmes les mains virginales de Marie, il sollicitait une dernière bénédiction.

« Allez! mon fils, lui dit Marie, allez où vous appelle le commandement de votre Maître. Je vous prie en son nom, dans la ville d'Espagne où votre parole aura converti le plus d'âmes, d'élever une église en souvenir de moi. »

Saint Jacques hésitait à partir, il lui coûtait de s'éloigner d'une si douce Mère. Mais quand les juifs, plus endurcis que jamais, se furent emparés de saint Etienne et qu'ils eurent mis à mort une multitude de nouveaux chrétiens, alors se vérifia la parole que nous lisons aux Actes des apôtres : « C'est à vous tout d'abord que nous avions été envoyés, mais, ô race perverse! puisque la parole de Dieu ne prend pas parmi vous, voici que nous allons nous retourner vers les gentils. »

Le fils de Zébédée, le frère de saint Jean, saint Jacques dit le Majeur, sortit donc de Jérusalem, heureux et fort de la bénédiction qu'il venait de recevoir, et fit voile vers l'Espagne, que les armes romaines finissaient de soumettre après de terribles combats. Il traversa d'abord les Asturies et vint à Oviedo, où un seul homme accepta les préceptes de l'Evangile.

Il est inutile de dire que toute cette contrée était alors plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les Romains vainqueurs, non seulement n'avaient pas détruit son culte coupable, mais avaient ajouté aux divinités locales cette multitude de faux dieux que Rome adorait chez elle et recueillait dans toutes les nations. Le nombre de ces faux dieux, qui n'étaient autres que le démon sous mille formes, était si considérable que Juvénal lui-même ne pouvait s'empêcher d'en rire.

D'Oviedo, saint Jacques se rendit en Gallice, d'où il repassa presque aussitôt dans la Castille qu'on appelait l'Espagne majeure. Enfin, poursuivant sa route, il pénétra dans la Celtibérie ou petite Espagne, aujourd'hui l'Aragon, où brillait déjà la ville de Saragosse, richement assise sur les rives de l'Ebre.

Pour la consolation des ouvriers évangéliques, auxquels Dieu demande le travail et non le succès, le fruit des prédications de saint Jacques en Espagne fut peu considérable, au moins quant au présent. Nous savons comment furent bénies ces précieuses semences et comment l'Espagne s'imprégna ensuite, plus qu'aucune autre contrée de l'Europe, de l'esprit de foi apporté par saint Jacques.

Ainsi la récolte semblait peu abondante pour le grand apôtre. Nous avons vu qu'à Oviedo un seul homme avait reçu la bonne nouvelle. La tradition ne nous a pas conservé le résultat de sa prédication dans la Gallice ou la Castille; mais dans la grande cité de Saragosse, huit personnes se convertirent et reçurent le baptême. Ces huit formaient alors la communauté chrétienne d'Espagne, la plus nombreuse fondée par saint Jacques, et la Sainte Vierge allait posséder, conformément à la promesse qu'elle avait exigée, le premier temple qui fût élevé en son honneur.

LA SAINTE VIERGE APPARAIT A SAINT JACQUES

L'apôtre saint Jacques, pendant le jour, instruisait ses huit néophytes, et souvent, quand la nuit était venue, il les entraînait sur les bords de l'Ebre dans un endroit écarté, où, après leurs prières, ils prenaient leur repos, étendus sur des planches. Cette solitude leur procurait le double avantage d'éviter l'importunité de la foule et la surveillance des païens.

Or, il arriva qu'une nuit, pendant que les nouveaux convertis se livraient au sommeil, saint Jacques, qui prolongeait sa prière et sa veille, comme il l'avait vu faire si souvent à son divin Maître, entendit tout à coup une céleste harmonie, et les anges chantaient : *Je vous salue Marie, pleine de grâce!*

Aussitôt l'apôtre de tomber à genoux. A travers ses larmes, il contemplait la Reine du ciel, environnée des anges. Mais celle-ci, fixant sur le frère de son bien-aimé Jean un long regard plein de tendresse, lui dit : « Jacques, mon fils chéri, voici le lieu que j'ai choisi : que ton zèle s'applique à y élever en mon honneur une église. Considère attentivement ce pilier sur lequel je repose. Mon Fils, qui est ton Maître, l'a apporté du ciel par ses anges, et c'est auprès de cette sainte colonne que tu placeras mon autel. La vertu du Très-Haut opérera dans ce lieu d'étonnantes merveilles en faveur de tous ceux qui viendront y implorer mon secours. Ce pilier restera ici jusqu'à la fin du monde, et jamais dans cette ville les vrais chrétiens ne manqueront! »

Jacques, l'âme joyeuse, écoutait ces paroles qui tombaient des lèvres de Marie comme des gouttes de miel; il rendait mille actions de grâces à Jésus-Christ et à sa sainte Mère, mais, pendant qu'il cherchait à exprimer ses transports, voici que les anges, s'approchant avec respect de leur Reine, la prirent et la rapportèrent à Jérusalem.

Fidèle à l'ordre qu'il venait de recevoir, l'apôtre s'empressa de bâtir un oratoire à la Mère de son Dieu. Il fut aidé par les huit disciples qu'il avait convertis. Ce ne fut d'abord, on le comprend, qu'une modeste chapelle, de huit pas de large sur seize de long; au chevet qui confinait au cours de l'Ebre, il plaça le merveilleux pilier laissé par les anges et couronné d'une statue de Marie. Tout auprès, il dressa un autel. Puis bientôt, pressé de retourner en Judée, où l'appelait un ordre divin, saint Jacques consacra lui-même cet autel et ordonna prêtre un de ses huit disciples. C'est ainsi que le premier temple élevé en l'honneur de Marie fut bâti de son vivant, puisque tout ceci se passait en l'an 40 de l'ère chrétienne. La Très Sainte Vierge avait alors cinquante-quatre ans, suivant l'opinion commune.

Tel est le récit contemporain de ce merveilleux événement qui a rendu si célèbre la ville de Saragosse. En l'achevant, l'auteur (1) s'écrie avec autant d'enthousiasme que de vérité : « O Vierge Marie! que puissante est votre protection et combien votre sainte image, sculptée par les anges, et posée sur ce céleste pilier, a protégé plus sûrement Saragosse et l'Espagne, que le bouclier fabuleux donné, dit-on, à Numa Pompilius pour la garde de Rome et le *palladium* destiné à protéger la ville de Troie. L'une et l'autre de ces villes ont été prises et renversées, mais depuis 1669 ans, la ville de Saragosse, atta-

(1) Antonio de Herrera, Ord. séraph. 1719. *Descripcion historica de la translacion del sanctissimo al nuevo templo de Nuestra Senora del Pilar.*

quée par les Goths, par les Sarrasins, par les ariens et par tant d'autres, possède et gardera toujours son précieux talisman!

LE PILIER ET LA STATUE DE MARIE

Le pilier apporté par les anges à Saint-Jacques et sur lequel repose la sainte image est de jaspe; il mesure un peu moins de six pieds de haut : une sorte de revêtement de bronze ciselé le recouvre dans toute son étendue, sauf une portion derrière la sainte image, et de la largeur d'une palme environ. C'est par là seulement que la piété des fidèles peut l'aborder. A force de la baiser à cette place et d'y faire toucher les objets de dévotion, les lèvres et les mains pieuses y ont creusé depuis dix-huit siècles un sillon assez profond, comme celui que l'on remarque autour de la *Santa Casa* de Lorette. Sur cette colonne de jaspe repose l'image de la Reine du ciel, tenant dans ses bras son divin Enfant Jésus, dont la main droite s'étend sur le sein de sa mère, tandis que la main gauche porte un petit oiseau. L'enfant est nu, mais la robe et le manteau de Marie sont d'or ciselé. Une ceinture de cuir resserre sa taille majestueuse, et toute cette statue, dans la pose et les détails, respire autant la grâce que la chasteté.

Des sculpteurs habiles ont voulu savoir de quelle manière ou plutôt de quel bois est cette belle statue : les uns prétendent y reconnaître le cèdre, les autres une sorte de pin. Il est assez difficile de le déterminer, mais ce que chacun peut constater, c'est l'étonnante conservation de ce bois précieux qui a défié la voracité des vers et le travail des siècles.

Nous ne décrirons pas les ornements précieux et les richesses entassées en ex-voto par la reconnaissance des générations.

AGRANDISSEMENTS ET EMBELLISSEMENTS SUCCESSIFS DU SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DEL PILAR

Nous avons dit que la chapelle, bâtie par saint Jacques, était de dimensions modestes, huit pas de largeur sur seize de longueur. Ces proportions pouvaient suffire, quand il n'y avait à Saragosse que huit chrétiens, c'était même plus qu'il n'en fallait pour attirer l'attention des persécuteurs qui allaient venir; mais quand la paix fut rendue à l'Eglise d'Espagne, quand la semence apportée par saint Jacques se fut accrue à l'infinité, un si modeste sanctuaire ne pouvait ni satisfaire la piété des Espagnols, ni répondre à la gloire de Celle qu'ils venaient y vénérer.

Le premier agrandissement du temple primitif doit être antérieur au commencement du IIIe siècle, car une pierre sépulcrale, trouvée dans l'intérieur de l'église et que l'on conserve encore, porte le nom d'un lévite appelé Laurent et attaché au sanctuaire, la date du 15 juillet 196. Une autre épitaphe de la même époque rappelle les noms de douze prêtres, enterrés à divers endroits et réunis sous la même pierre; d'où l'on peut inférer que déjà un certain concours était établi autour de Notre-Dame del Pilar.

Il demeure établi sur des preuves authentiques qu'en l'an 284, l'empereur Dioclétien envoya, avec le titre de proconsul, un certain Dacien à Saragosse, car la ville était déjà presque toute chrétienne. On évalue à 17 000 les fidèles de cette cité qui subirent alors le martyre pour la foi.

Par suite de la paix accordée à l'Eglise par Constantin, on croit que ce fut vers l'an 318 que la chapelle s'agrandit notablement et s'allongea jusqu'à 50 pieds de long sur 29 de large. La construction prit alors la forme du *Labarum* de Constantin, ce qui, à travers d'autres témoignages, est la preuve de la haute antiquité.

La ville de Saragosse et son vénérable sanctuaire n'eurent pas trop à souffrir pendant la domination des Goths (414 à 714); mais quand, en 716, les Maures s'emparèrent de la ville et de la province, ils y firent un épouvantable carnage.

Cependant, c'était l'heure où l'on allait voir s'accomplir à la lettre, malgré les chances contraires, la prophétie faite par la Sainte Vierge à l'apôtre saint Jacques. *Jusqu'à la fin du monde ce lieu sera sous ma protection, le nom de mon Fils et le mien y seront toujours honorés.* En effet, bien que les rois des Maures eussent fait de Saragosse l'un des centres de leur empire, jamais ils ne parvinrent à éteindre ni le culte du vrai Dieu ni la dévotion du peuple à Marie.

Après quatre siècles de cette pesante servitude, le roi Alphonse, dit le Batailleur, parvint, en 1118, à débarrasser l'Aragon de ses oppresseurs. Son premier soin fut de rendre grâces à Dieu et de réparer le sanctuaire de Notre-Dame del Pilar. Les détails de cette restauration nous ont été conservés par D. Pedro Librana, premier évêque de Saragosse, après la conquête.

Un autre monument écrit nous apprend qu'en 1291 les aumônes de toute la province aidèrent à la restauration des murailles, que la vieillesse avait endommagées et que l'on élargit un peu. L'église resta dans cet état jusqu'en 1515. A cette époque, l'archevêque de Saragosse, Alphonse, prince d'Aragon, ajouta encore quelques parties nouvelles au vénérable édifice, fit un magnifique autel d'albâtre, des stalles qui passent pour les plus belles de l'Espagne et des orgues puissantes.

Cependant, l'église était paroissiale et souvent les offices privés nuisaient à la dévotion des étrangers. Il fut obvié à cet inconvénient par le Chapitre qui se décida à bâtir, du côté de la porte de Saint-Onufre, une nouvelle église, parallèle à la première, et dans laquelle se faisaient, sans dérangement, les offices paroissiaux.

Cependant, toutes ces constructions successives n'offraient point un ensemble harmonieux, et, de toute part en Aragon et en Espagne, on se plaignait hautement qu'un lieu si saint, si célèbre et si fréquenté, ne possédât point une basilique plus belle. On l'appelait déjà de différents noms : c'était *la maison ou Notre-Dame des Anges; le premier temple élevé dans le monde en l'honneur de Marie; l'église, mère de toutes les églises; le temple sacré, la très sainte église du Pilier; l'antique maison de la Mère de Dieu; l'église de Sainte-Marie Majeure de Saragosse; la maison angélique; la maison apostolique et virginale.* Enfin, en 1697, dom Jean d'Autriche, vice-roi d'Aragon, exauça les vœux de tout un peuple. Attiré par la grandeur d'une pareille entreprise, autant que poussé par sa dévotion, il vint à la cour de Charles II et détermina le prince à se rendre en personne à Saragosse pour examiner le projet d'une reconstruction grandiose.

Le roi prit à cœur cette entreprise, et les plus fameux architectes d'Espagne furent appelés à proposer leurs plans. Celui qui fut préféré à tous les autres fut le plan de François de Herrera, chevalier de Saint-Jacques, et qui, exécuté aussitôt, forme une des plus belles églises du monde.

La construction fut longue, comme l'exigeait un pareil travail. Enfin, le 11 octobre 1718, la dédicace solennelle en fut faite par l'archevêque de Saragosse, en présence d'une foule innombrable. Le roi s'était fait représenter par le duc de Caylus, chevalier de la Toison d'or, gouverneur de Saragosse et commandant général du royaume d'Aragon.

Il ne nous appartient pas de donner ici la description du monument. Disons seulement que les proportions gigantesques, les richesses de son architecture, les profusions de marbres, d'or et de sculptures, en font un édifice splendide et de bon goût. La longueur totale est de 565 palmes sur 85 de largeur. Les quatre pilastres qui soutiennent la coupole sont de telle dimension, qu'on a pu, sans nuire à la solidité, y pratiquer de petites chambres, qui servent de sacristies. L'édifice est divisé en trois nefs, et les deux collatérales, moins larges que la principale, ont la même profondeur. C'est au centre et à droite de l'autel principal que se vénère la célèbre statue de Notre-Dame del Pilar, pour qui ont été créées toutes ces magnificences.

Disons, en terminant, un mot des indulgences accordées par les Souverains Pontifes à ce sanctuaire, où la puissance de Marie s'est affirmée à toutes les époques par d'innombrables miracles. Après les basiliques de Rome, de Jérusalem et de Saint-Jacques, il n'en est aucune, avant les temps modernes, qui ait été aussi favorisée que celle de Notre-Dame del Pilar.

Aussi bien ce sanctuaire partage-t-il avec celui de Saint-Jacques toutes les préférences des Espagnols.

Depuis l'heure matinale où s'ouvrent ses portes jusqu'à la nuit, il n'est pas un moment dans la journée où la Vierge du Pilier ne soit assaillie de prières et de supplications. Les prêtres ne suffisant pas à faire toucher à la statue les objets qu'apporte sans cesse la piété des fidèles, il a fallu fonder autour de la sainte image une sorte de collégiale composée de jeunes enfants, qui assistent tous les matins à une messe matinale, qu'ils chantent eux-mêmes, et sont ensuite, le reste du jour, à la disposition des pèlerins.

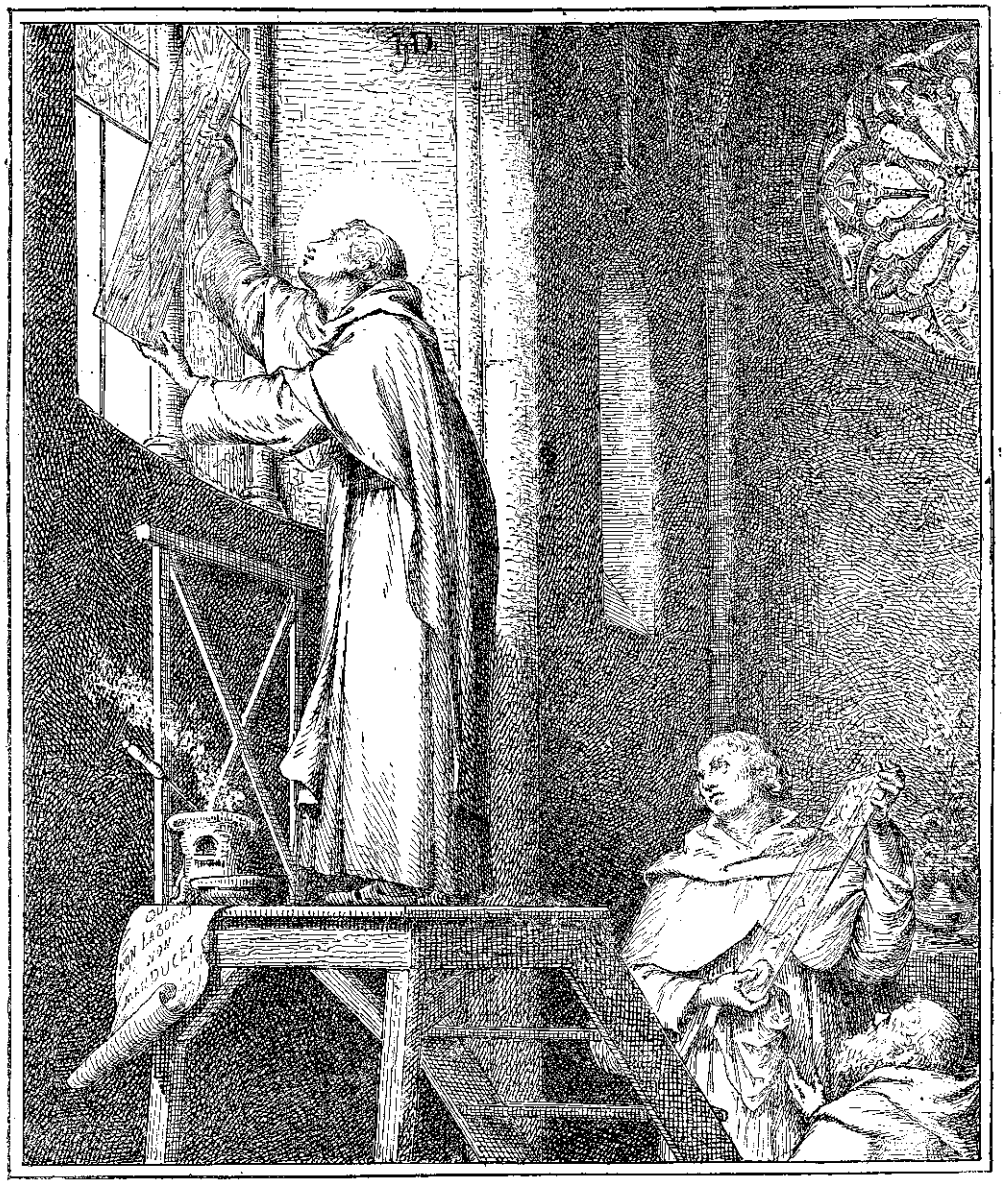
Cet immense concours, qui ne s'arrête pas depuis tant de siècles, n'est-il pas la meilleure preuve des bienfaits que la Très Sainte Vierge ne cesse de verser sur son bon peuple espagnol? Puisse-t-elle, à ce peuple ardent, généreux, et dans le passé si prodigue de son sang dans les combats qu'il eut si longtemps à soutenir pour sa foi, la lui conserver tout entière! Autrefois, ce fut les armes à la main et sur les champs de bataille qu'il fallut la défendre; la lutte, aujourd'hui, a pris un caractère plus habile et plus dangereux. O Marie, du haut de ce Pilier, du haut de votre inébranlable colonne, protégez l'Espagne moderne! protégez la patrie de sainte Thérèse contre les sournoises et perfides invasions de la Franc-Maçonnerie!

C'est le pape Clément XII qui a fixé au 12 octobre la fête de Notre-Dame del Pilar, qui se célèbre, dans tous les diocèses d'Espagne, à l'égal des plus grandes solennités.

LE BIENHEUREUX JACQUES D'ULM

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

Fête le 12 octobre.



Le bienheureux Jacques d'Ulm ornant de vitraux la basilique de Sainte-Pétronne, à Bologne, aimait à répéter cette parole dont il avait fait sa devise : « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. »

PREMIÈRES ANNÉES

Peu importe la science humaine, si elle ne sert pas à nous rendre meilleur. Il y a des gens illettrés aux yeux du monde, et qui sont des savants sublimes parce qu'ils ont la science de Dieu. Avec combien de raison saint Augustin s'écriait au moment de sa conversion : « Eh quoi ! des ignorants, des petits, nous ravissent le royaume des cieux, et nous savants, nous roulons dans la fange du péché ! » C'est ainsi que le bienheureux Jacques d'Ulm, simple frère convers et peu instruit, fut une des gloires de l'Ordre Dominicain.

Fra Giacomo ou frère Jacques, était né à Ulm, petite ville d'Allemagne. Son père, Théodoric, commerçant de cette même ville, ne volait pas son

prochain, faisait ses ventes selon toutes les règles de la justice et s'adonnait avec ferveur à toutes les bonnes œuvres. Il vécut dans une telle sobriété et un tel éloignement de tout excès, qu'il dépassa l'âge de cent ans. Jacques imita les vertus de son père. Laborieux comme lui, il s'adonna aux arts mécaniques, pour lesquels il avait une aptitude extraordinaire ; il s'exerça aussi à la peinture sur verre : aussi le représente-t-on souvent près d'un four à vitraux, pour indiquer l'art qu'il exerça même durant sa vie religieuse.

A l'âge de vingt-cinq ans, le jeune artisan supplia son père de le laisser partir pour Rome ; il voulait aller vénérer le tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, recevoir la bénédiction du Pape et gagner les nombreuses indulgences attachées à la visite des basiliques romaines. Le vénérable vieillard y consentit avec joie : « Va, mon fils, lui dit-il en le bénissant, va, mais souviens-toi de ton Créateur durant ton voyage, préfère plutôt mourir que d'offenser ce bon Maître, et quand tu seras près du tombeau de saint Pierre et de saint Paul, souviens-toi de moi pauvre vieillard. Reviens au plus tôt, car tu es toute ma joie, la couronne et le soutien de ma vieillesse. Maintenant, mon fils, que Dieu t'accompagne. » Et aussitôt Jacques partit avec quelques compagnons, chantant ce beau verset du Psalmiste : « *Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me.* Seigneur montrez-moi vos voies et indiquez-moi quels sont vos sentiers. »

SÉJOUR A ROME — PAUVRETÉ

Nos pieux pèlerins se dirigent donc vers Rome, vers cette terre baignée par le sang de tant de martyrs. Pendant ce long voyage, le bienheureux Jacques se fit l'apôtre de cette petite troupe de pèlerins qui l'accompagnaient. Il les excitait à la vertu, et les exhortait à prier sans cesse : « Mes très chers compagnons, leur disait-il, la route est longue, que chacun examine bien s'il ne porte pas sur lui, le pesant fardeau du péché. Purifions notre conscience, afin d'obtenir une rémission entière de nos fautes. » Tantôt, ils récitaient les psaumes, tantôt l'Oraison dominicale, prière qu'il aimait pardessus toutes les autres.

Arrivé à Rome, il se rendit d'abord au tombeau des Saints Apôtres. On était au commencement du carême ; le serviteur de Dieu passa tout ce saint temps à visiter les églises, et à se préparer, par la pénitence, à la grande fête du Jeudi Saint. La veille de ce jour, il fit une confession générale, afin de gagner l'Indulgence plénière.

Les fêtes de Pâques passèrent, et il s'aperçut, soudain, qu'il n'avait plus d'argent. « Que faire ? disait-il, je ne sais pas travailler la terre, je rougis de mendier. » Enfin, confiant en Dieu, il résolut de se diriger vers Naples. Là, une riche dame, en considération de ses bonnes grâces, voulut le prendre à son service. Le pèlerin accepta d'abord, mais bientôt, s'apercevant que cette personne avait une conduite fort peu chrétienne, il s'empressa de lui demander son congé. Celle-ci insista pour le retenir : « Mon désir, lui répondit-il, n'est pas d'accumuler des biens terrestres et périssables. » Et il partit.

IL S'ENROLE DANS LA MILICE DU ROI DE NAPLES

Mais l'indigence commençait à le presser. Apprenant qu'Alphonse, roi de Naples, recrutait des soldats pour une guerre qu'il soutenait, Jacques s'engage dans son armée, et supporte avec courage les rudes exercices et la vie des camps. Ses camarades étaient plus ou moins vertueux. Mais loin de se laisser entraîner au vice, il eut l'intrépidité de la vertu et resta le modèle de ses compagnons d'armes. Pieux, humble, chaste, dévoué, il se contentait toujours de la modeste solde qui lui était donnée.

Plus tard, comme on lui demandait s'il n'avait jamais dérobé les affaires de ses compagnons, il répondit en souriant : « Je ne me souviens pas de l'avoir fait une seule fois ; j'ai toujours eu ce vice en horreur. Cependant, ajouta-t-il, un jour, dans une ville du royaume, nous fûmes logés dans la synagogue des juifs. Or, un matin, je m'étais attardé à la visite des églises, et je rentrai quand tous mes compagnons d'armes avaient fini de déjeuner. Néanmoins, on me servit ma ration de choux, que je mangeai rapidement. Je venais de finir quand un camarade s'approchant de moi me dit : « Attention, ces choux ont été volés, et on les a préparés avec de l'huile prise à la lampe de la synagogue. »

Je fus si peiné d'avoir mangé ces choux volés, que le lendemain, détestant mon métier, je demandai mon congé et me dirigeai, à la hâte, vers Capoue. » Ce trait montre toute l'horreur du serviteur de Dieu pour la fraude et le mensonge.

IL DEVIENT HUMBLE SERVITEUR A CAPOUE

Arrivé à Capoue, il se rendit chez un des plus grands personnages de cette ville, homme noble, instruit, et de mœurs exemplaires, pour solliciter un emploi. Le gentilhomme, charmé de la gravité douce et modeste et de la bonne tenue du robuste étranger, le prit à son service ; il ne tarda pas à s'affectionner à lui. Pendant cinq ans, Jacques le servit avec une probité et un dévouement exemplaires. Ce maître était excellent, mais notre Bienheureux était appelé à en servir plus parfaitement un autre infiniment plus grand, le Maître de la terre et du ciel. Dieu lui envoya le désir de retourner en sa patrie consoler son vieux père par sa présence. Plusieurs fois, il supplia son maître de lui permettre de prendre congé de lui. Le noble italien faisait la sourde oreille, il ne voulait pas perdre un pareil serviteur. « Pas encore, répondit-il, et quand tu partiras, je veux te donner un bon cheval et d'autres marques de ma reconnaissance. » En attendant, les jours s'écoulaient : Jacques finit par en prendre son parti. Un beau jour, il disparut, sans demander ni le cheval, ni les cadeaux, n'emportant que son dernier paiement et sa liberté.

IL RETROUVE SES COMPAGNONS A BOLOGNE

Notre fugitif avait pris la route de l'Allemagne. Arrivé à Bologne, sa première visite fut pour Notre-Seigneur, en l'église Saint-Pétronius. Comme il terminait son action de grâces, il vit venir à lui ses anciens compagnons de pèlerinage. La joie de se retrouver fut extrême, et les pèlerins l'invitèrent à venir loger avec eux. — Jacques profita de son séjour à Bologne pour visiter les églises de cette ville. Il aimait particulièrement celle de Saint-Dominique, où la beauté des offices l'avait, pour ainsi dire, enchaîné. Il y passait parfois des jours entiers, aimant à y voir les religieux si recueillis, si pieux, si attentifs aux offices divins. « Il ne me souvient pas, disait-il, d'être sorti de là, sans être épris d'un nouvel élan pour la sainteté. » C'est par ces touches secrètes de la grâce que Dieu amenait peu à peu son serviteur à entrer dans le sanctuaire de la vie monastique. Il fut pris d'un si vif désir de mener la vie de ces religieux, qu'il oublia complètement le dessein qu'il avait, de retourner dans sa patrie, et se

prépara, par de ferventes prières, à demander l'habit de Saint-Dominique.

IL ENTRE CHEZ LES DOMINICAINS

Un matin, il alla donc frapper à la porte du monastère des Frères Prêcheurs. Averti par une inspiration intérieure, le Révérend Père Nicolas Carbonello alla recevoir le postulant. A peine Jacques l'aperçut-il, qu'il se jeta à ses genoux, et s'écria : « O mon Père, je désire de tout mon cœur servir mon Seigneur Jésus; je vous demande de me recevoir comme votre fils. — Mon fils, dit le prieur, vous qui vous présentez au service de Dieu, préparez votre âme à l'épreuve. » Jacques était alors dans sa trentième année. Son postulat ne fut que de quelques jours. Il reçut l'habit de Saint-Dominique, et fut dès lors enflammé d'un si grand désir de servir Dieu, que, le lendemain de sa prise d'habit, il alla trouver son maître des novices : « Mon père, lui dit-il, j'ai quitté le siècle et les vains soucis de cette terre, indiquez-moi la route qui mène au ciel. — Mon fils, lui répond le Père Maître, il y a deux cités : la première est appelée la Grande Babylone, c'est l'enfer, cette fournaise ardente, où le démon et ceux qui sont tombés en péché mortel, souffrent, en expiation, de cruelles tortures. C'est dans ce chaos affreux que sont jetés les orgueilleux, les impudiques, les séditieux, les schismatiques, et tous ceux qui se révoltent contre Dieu. La seconde cité, c'est la Céleste Jérusalem, *la vision de la paix :* c'est le séjour des esprits angéliques et des bienheureux. C'est là que Dieu réside dans toute sa puissance, que les princes et les rois voient clairement qu'il n'y a réellement qu'un Maître du ciel et de la terre; c'est là que l'infiniment Aimable est infiniment aimé par l'infiniment Aimant. Le roi de cette cité, c'est Jésus-Christ, Roi des rois, Souverain des souverains : et la voie qui conduit à cette cité céleste, c'est la Sainte Humilité ». — Dieu soit béni, s'écria le frère Jacques, je choisis l'humilité, je l'embrasse de toutes les forces de mon âme.

Dès lors, il ne songea qu'à être le plus humble de ses frères. Il ne méprisa jamais personne, fut toujours empressé à rendre service, ne suivant jamais sa volonté personnelle, mais celle des autres. Il ne se regardait plus que comme un néant, un ver de terre. Il domptait sa chair par un rude cilice, affligeait son corps par de sanglantes et fréquentes disciplines. A l'imitation du Sauveur, il aimait à passer des nuits en prières. Il aimait l'oraison, cette eau de bénédiction, qui, par son effusion, fait reverdir et fleurir les plantes de nos bons désirs, lave nos âmes de leurs imperfections et refroidit dans nos cœurs le feu des passions. — Tout en travaillant, il gardait la présence de Dieu, et continuait à prier.

Tout cela, le serviteur de Dieu le faisait avec une grande joie et une grande humilité. Il n'en parla jamais, mais un jour, quelques frères le surprirent dans ses austérités, et dès lors, la sainteté du frère Jacques fut reconnue par tous.

Il était toujours le premier à l'église et récitait l'office avec une ferveur angélique. « Quoi de plus beau, disait-il, que de nous prosterner avec les anges, devant la face du Très-Haut? » Tous les jours, ordinairement après matines, il faisait la visite des autels : chaque jour, il recommandait à la Reine du ciel, l'Eglise et le Pape. Il aimait à aller à Jésus par Marie, aussi fut-il un des saints les plus dévoués à la Très Sainte Vierge.

PIÉTÉ — AMOUR DU TRAVAIL — LE MOINE ARTISTE

Quand il devait recevoir la sainte Communion, il gardait le silence durant tout le jour précédent : et durant la nuit, quand l'office avait été récité, il allait avec larmes confesser ses péchés et en recevoir l'absolution. Puis il allait communier avec l'amour le plus intense.

Il avait coutume de réciter Prime, Tierce, Sexte, None, à l'aurore, après quoi, il servait, deux, trois messes, et plus encore, s'il était appelé par le sacristain. — Durant le jour, il se livrait au travail manuel, avec la générosité la plus exemplaire. Il était très habile mécanicien, mais il excella surtout dans l'art de peindre sur verre. Il fut chargé par ses supérieurs d'orner l'église de vitraux. Malheureusement, ces beaux travaux ont disparu, et il ne reste aujourd'hui que les vitraux de la basilique de Saint-Pétrone, dont la beauté témoigne assez du talent prodigieux de leur auteur.

Le bienheureux Jacques trouva, le premier, le moyen de donner au verre une teinte jaune diaphane, en employant l'oxyde d'argent. Pendant qu'il s'adonnait à tous ces travaux, il répétait souvent cette parole de l'Apôtre : « *Qui ne veut pas travailler, ne doit pas manger.* » Il ne restait jamais oisif, ne parlait presque jamais, à moins qu'on ne l'interrogeât : s'il parlait, ses paroles étaient toujours des plus édifiantes. Il répétait souvent cette pensée à ses frères : « Celui qui ne pèche pas par la langue est un homme parfait. » Aussi se faisait-il un devoir de reprendre ses frères, quand ils manquaient au silence.

SON INVINCIBLE PATIENCE

Tous ses mouvements, tous ses gestes, toutes ses paroles, répandaient autour de lui les suaves parfums de Jésus-Christ. On venait même du dehors pour être édifié par ses exemples. Un jour, (c'était au temps où les Vénitiens et le duc de Ferrare se faisaient la guerre,) Alphonse, duc de Calabre, s'arrêta à Bologne, pour y vénérer les reliques de saint Dominique. Il vint au couvent, et s'adressant au Père Prieur, lui dit : « Mon Père, que je désirerais voir le frère Jacques, sa renommée s'est répandue jusque dans notre royaume. » Aussitôt, le frère Jacques fut appelé; en toute simplicité, il tint conversation avec le duc, qui se retira fort édifié, en se recommandant à ses prières.

Le bienheureux frère était d'une patience à toute épreuve. L'adversité ne l'abattait pas, et quand il avait à souffrir quelque ennui, il en bénissait le Seigneur. Jamais, même durant les plus grandes souffrances, il ne négligea de faire oraison. « *La vertu,* répétait-il avec l'Apôtre, *se perfectionne par la souffrance.* »

SON OBÉISSANCE — SA CHASTETÉ

Dès son entrée au noviciat, le frère Jacques avait fait l'entier sacrifice de sa volonté. Il avait accepté d'être immolé par ce glaive spirituel de l'obéissance sous lequel Jésus-Christ inclina la tête, jusqu'à la mort de la croix. Son obéissance était prompte, entière, sans critique et sans murmure : car c'était à Dieu qu'il obéissait et non à l'homme. Lui donnait-on la charge d'infirmier ou toute autre fonction, il s'y adonnait avec sollicitude, comme s'il devait en être chargé toute sa vie.

Un évêque vint, un jour, vénérer les reliques de saint Dominique. Le frère Jacques vint à passer. « Quel est ce frère, dont l'extérieur respire une si grande sainteté? demanda l'évêque. — C'est, répondit le Père Prieur, le plus obéissant de nos frères. »

Et quelle pureté angélique se réflétait sur son visage! Qu'il marchât ou qu'il fût en repos, il bais-

sait toujours les yeux. Un moyen dont il se servit toujours pour conserver cette belle vertu fut de ne jamais rester oisif.

Il repoussait avec horreur la moindre pensée de vaine gloire. Prudent et patient, il était toujours calme. Il était troublé quand il entendait prononcer une parole malsaine ou blessant l'honneur de Dieu. Alors, il se montrait fort et énergique contre ces blasphémateurs. Il aimait à entendre louer Dieu, et quand il avait le malheur de l'offenser légèrement, il allait immédiatement se châtier et expier sa faute par une discipline sanglante.

FOI, ESPÉRANCE ET CHARITÉ

Dès sa plus tendre enfance, le serviteur de Dieu désirait répandre son sang pour Jésus-Christ. Quand il apprenait que des hérésies, des schismes venaient déchirer la robe sans couture de la Sainte Eglise, il en était affligé au point de verser, avec ses prières ardentes, des larmes brûlantes d'amour.

Il était aussi homme d'espérance. « Ce n'est pas dans les hommes, disait-il, que je mets mon espérance, mais en Dieu seul. » Mais la plus grande vertu, c'est la charité. Quelques-uns s'imaginent que la charité consiste seulement à faire l'aumône. Quelle erreur! La vertu de charité consiste premièrement et surtout à aimer Dieu par-dessus toutes choses, et de toutes ses forces; elle consiste en second lieu, à aimer son prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu. « J'aime mes frères et mes amis en Dieu, disait notre bienheureux. » Avec quelle piété et quelle douceur il allait au chevet des pestiférés, en temps d'épidémie! Là aussi, il avait la prière sur les lèvres.

Un jour, un frère lui demanda quelle était la meilleure prière. « Croyez-moi, répondit frère Jacques, je n'en connais pas de meilleure que le *Pater :* c'est l'abrégé de toutes les nécessités de notre âme, ou de notre corps, et quand je le récite, je crois avoir sur les lèvres un miel délicieux. » Il priait chaque jour pour le Pape, l'Eglise et son Ordre, il aimait à remercier Dieu sous ce triple titre de Créateur, Rédempteur, Providence : il méditait avec larmes la passion du Sauveur, et l'on peut dire que ce fut la grande dévotion du serviteur de Dieu. Quelle tendresse aussi pour la Vierge Marie! « Je vous salue, Reine des Cieux, disait-il, Mère du Sauveur, Reine des vierges, vous la Rose Mystique, priez votre Divin Fils pour le salut de ses serviteurs. » Chaque jour il méditait les mystères du Rosaire. Il arriva qu'un jour, méditant sur le beau mystère de l'Assomption, le bienheureux fut ravi en extase : Je me trouvai, raconta-t-il plus tard à un des religieux, dans un jardin délicieux; les lys, les roses et les violettes couvraient ce doux parterre, et je demandais au Seigneur d'y rester toute l'éternité : or, un frère venant à passer me crut mort, et s'empressa d'avertir le Père prieur. Tous les frères accoururent et me prodiguèrent leurs soins; mais bientôt je repris mes sens.

IL MET EN FUITE LES DÉMONS

L'ennemi du genre humain, ne pouvant faire commettre de péchés à notre Bienheureux, s'efforça de l'effrayer en se présentant à lui sous les formes les plus diverses, et parfois les plus inconvenantes. Un jour, pendant que le frère Jacques priait dans la chapelle de Saint-Vincent, le démon lui apparut sous la figure d'un monstrueux Ethiopien aussi effrayant que hideux, mais un simple signe de croix le mit en fuite.

Voici encore une autre victoire de notre Bienheureux : il priait au pied de l'autel dédié à saint Antoine, quand il entendit un grand bruit dans l'église : il se tourne et voit une troupe de démons dansant et chantant : « Misérables, leur dit le moine, quel si grand sujet de joie avez-vous vous donc?... — Ah! ah! ah! dirent-ils, demain, dans la ville, grande émeute entre les citoyens : nous les avons tellement excités, que le sang même coulera. Le frère Jacques fait un signe de croix, les met en fuite, et va se prosterner devant le tabernacle, priant Dieu d'éloigner ces discordes. Après de longues heures passées en oraison, il retourne à sa cellule; mais à peine y était-il entré, qu'une multitude de corbeaux viennent voltiger sur sa tête : Pour la troisième fois, le frère Jacques fait le signe de la croix, et ces étranges démons s'enfuient. Plusieurs fois, il fut rudement battu par ces esprits de ténèbres, mais on le voyait bientôt, entouré d'une lumière céleste, qui mettait en fuite les anges mauvais.

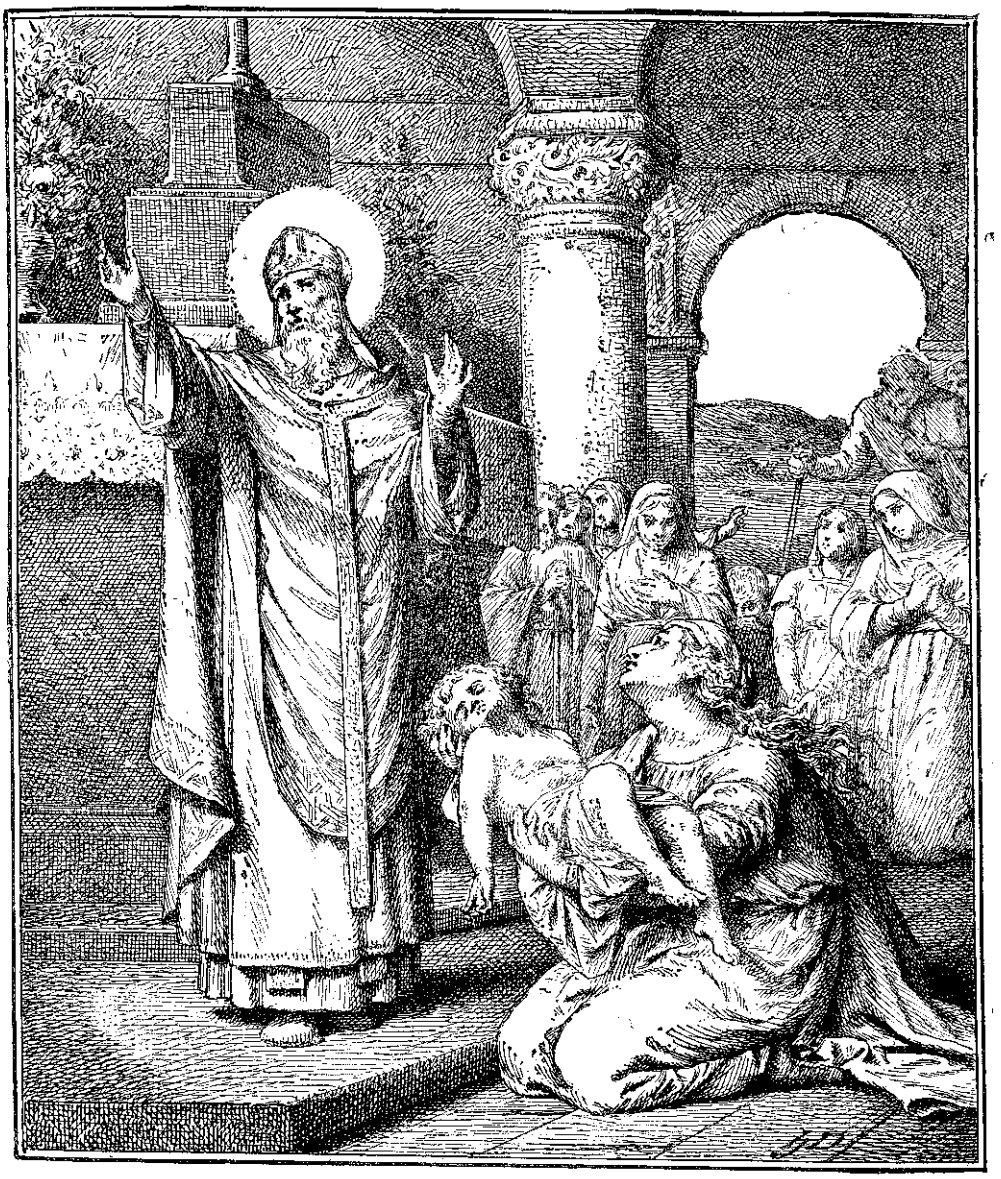
SAINTE MORT

Dieu appela enfin son serviteur au jardin des élus, dont il avait déjà, dans ses extases, entrevu les splendeurs. Sentant arriver l'heure du grand voyage, il fit une confession générale au père Vincent de Castro-Novo, et reçut le viatique. Il croisa ses pieds et ses mains en forme de croix, et son âme fut emportée par les anges, vers la Patrie, où il allait retrouver son Père du ciel et son père de la terre. C'était le 12 octobre 1491.

Un concours immense de peuple vint à son tombeau. Pour que cette affluence ne troublât pas la paix du monastère, on fit plus tard transporter les restes du Bienheureux dans la chapelle de Saint-Thomas d'Aquin. C'est là qu'il repose encore aujourd'hui, entouré des tableaux les plus remarquables, et au milieu de nombreux ex-voto qui attestent les innombrables faveurs obtenues par ses mérites.

SAINT WILFRID, ÉVÊQUE D'YORK (Angleterre)

Fête le 12 octobre.



Saint Wilfrid priant, les bras étendus, demande à Dieu de rendre à la vie un enfant mort sans baptême.

L'INCENDIE MERVEILLEUX

L'apparition d'un saint sur la terre est un sujet de joie pour l'Eglise triomphante, qui voit par avance un nom de plus figurer au livre de vie; c'est une gloire pour l'Eglise militante, qui reçoit un nouveau soldat d'élite pour ses sublimes combats; mais c'est aussi un grand sujet d'allégresse pour les âmes errantes que la main du nouvel apôtre doit conduire dans les voies de la lumière et du salut. Ces âmes pourraient emprunter la voix de saint Zacharie et répondre aux premiers bégayements de leur futur libérateur: O petit enfant, tu deviendras pour nous un grand prophète; hâte-toi, viens à notre secours, et dissipe les ombres de l'erreur qui nous enveloppent comme un linceul de mort.

Saint Wilfrid, comme un nouveau saint Jean-Baptiste, était destiné à ramener dans le droit chemin de la vérité et de la paix beaucoup d'hommes encore égarés dans les ténèbres.

Un fait extraordinaire signale sa naissance. La maison dans laquelle il reçoit le jour paraît tout embrasée. Les voisins effrayés accourent pour éteindre l'incendie, mais ô merveille! ils voient les flammes

respecter les murs de cette demeure bénie, et se réunir en faisceau pour s'élancer vers le ciel. Ils apprennent la bienheureuse naissance qui vient de s'accomplir et reconnaissent dans le prodige dont ils viennent d'être les témoins, un présage des grandes destinées de l'enfant. Leurs prévisions ne seront point déçues. Le flambeau des vertus de Wilfrid brûlera toute sa vie, sans s'éteindre ni se ralentir jamais. C'était en 634 que cet astre apparaissait au firmament de l'Eglise.

VOCATION RELIGIEUSE

Issu d'une des plus nobles familles du Northumberland, il eût pu s'acquérir un renom dans les armées ; mais son caractère, naturellement doux et pacifique, répugnait à la profession militaire. Toutefois, à l'âge de treize ans, pour échapper aux mauvais traitements de sa marâtre, il se rend à la cour avec un cortège magnifique. C'est une issue qu'il se ménage entre le monde et le cloître. Un an s'est à peine écoulé que, par le crédit de la reine Eanfléda, il obtient du roi l'autorisation de se retirer au monastère de Lindisfarne.

Après un court séjour dans ce couvent, il crut remarquer quelques imperfections dans les pratiques des moines celtiques. Il ne se trompait pas : ces religieux étaient en désaccord sur plusieurs points avec l'Eglise romaine, notamment sur la célébration de la fête de Pâques. Pour ne pas s'engager témérairement par des liens indissolubles dans une voie douteuse, il conçoit le désir d'aller à Rome, dans le double but d'expier ses péchés et de s'instruire sur la vraie discipline ecclésiastique. Ce voyage, aujourd'hui si rapide et si facile, était, à cette époque, long et plein de périls. L'entreprise de Wilfrid marquait beaucoup de foi et de courage ; il fut l'un des premiers Anglo-Saxons qui eurent le bonheur de venir prier au tombeau de saint Pierre, et recevoir la bénédiction de son successeur. Ce mérite est d'autant plus glorieux pour lui, que son exemple suscita beaucoup d'imitateurs, et les pèlerinages à Rome furent en grand honneur en Angleterre, au VII^e^ siècle.

PÈLERINAGE A ROME

Recommandé par la pieuse princesse Eanfléda à Ercombert, roi de Kent, il est reçu honorablement par ce monarque, qui le retient un an auprès de lui. Ce temps révolu, Wilfrid prend le chemin de Rome, accompagné de saint Benoît Biscop, dont le nom figurera plus tard parmi les hommes les plus éminents de son siècle.

Tous deux sont animés d'une égale ardeur, d'un entrain magnifique. C'est qu'ils vont porter au prince des apôtres le tribut de leurs hommages et puiser, sur les lieux mêmes de son martyre, quelque chose de la merveilleuse fécondité de l'Eglise catholique. La source de la vérité était là ; le Vicaire de Jésus-Christ y rendait ses oracles. Ces hautes pensées soutiennent leur enthousiasme. Le désir de rapporter à leur patrie les bienfaits d'une telle visite, leur donne des ailes et leur fait oublier les fatigues du voyage.

Ils traversent la France et parviennent à Lyon. Biscop ne s'y arrête pas ; mais Wilfrid avait gagné le cœur de l'évêque saint Delphin, par ses manières affables et distinguées. Pour le retenir auprès de lui, il lui offre un mariage avantageux, avec une province à gouverner. Mais quelque attrayantes que soient ces propositions, Wilfrid les refuse : il avait d'ailleurs résolu de se donner à Dieu complètement. Saint Delphin n'insiste plus ; il encourage, au contraire, son hôte dans son pieux dessein, et lui fournit les moyens de continuer sa route.

Dans le courant de l'année 654, il entre dans la ville des papes. Son premier soin est de visiter le tombeau des Apôtres ; il prie avec ferveur pour l'Angleterre et demande à Dieu de nouveaux Augustin pour évangéliser cette grande nation. Sa prière est exaucée, car lui-même était destiné à remplacer auprès de ses compatriotes l'envoyé de saint Grégoire-le-Grand. Un archidiacre nommé Boniface, fort instruit dans la connaissance de l'Ecriture Sainte et des canons, lui propose de les lui enseigner. Le jeune pèlerin accepte avec empressement. L'année suivante, emportant avec lui des trésors de science, il s'éloigne de Rome, après avoir reçu la bénédiction du Pape. De retour à Lyon, il demeure trois ans avec saint Delphin, qui lui confère la tonsure cléricale. Mais en 658, l'évêque est livré à la mort par les ordres du cruel Ebroïn. Saint Wilfrid avait suivi son bienfaiteur au lieu du supplice, dans l'espoir d'être réuni à lui dans un commun martyre. Cette grâce lui est refusée, et il revient en Angleterre.

LE MONASTÈRE DE RIPON — SAINT WILFRID EST ORDONNÉ PRÊTRE — CONFÉRENCE DE WITHBY

A peine entré dans sa patrie, Wilfrid est mandé à la cour du roi Alfrid. Ce prince, attaché de cœur à tous les usages de l'église romaine, voyait avec déplaisir les divergences qui existaient dans la discipline ecclésiastique du royaume. Pour réussir dans l'œuvre de réformation qu'il méditait, il lui fallait un homme qui eût puisé à la source même de la vérité ; son choix ne pouvait mieux tomber que sur Wilfrid. Dès lors, une étroite liaison s'établit entre eux. L'abbaye de Ripon était habitée par des moines du rit celtique ; notre Saint y fut préposé par son royal ami. Bientôt, les coutumes celtiques firent place aux usages romains, et le monastère se remplit de religieux en parfaite harmonie de sentiments avec le Saint-Siège. C'est de ce centre important que partit le mouvement de réaction contre les innovations des moines bretons et irlandais. La lutte était commencée ; le courageux défenseur des droits du Saint-Siège la continuera toute sa vie, malgré les persécutions et les vicissitudes de toutes sortes.

Aux sollicitations du roi, Wilfrid est ordonné prêtre. Le nouveau ministre des autels débuta par un acte qui rendit son nom plus éclatant, et qui fut le signal de ses combats futurs. Comme il a été dit plus haut, les Irlandais étaient divisés sur le jour de la célébration de la fête de Pâques. Ce n'était pas là une question de doctrine, sans doute ; mais, pour être une question secondaire, elle avait son importance pour l'unité de l'Eglise, et convenait-il qu'une partie des fidèles fussent déjà à la fête de Pâques, pendant que les autres étaient encore en Carême et dans la tristesse du souvenir de la Passion de Notre-Seigneur ? Le roi anglo-saxon Alfrid, voulant en finir avec cette division et ramener les Bretons à la pratique commune de l'Eglise, indiqua une conférence à Withby, sur le bord de la mer. Les évêques irlandais, Colman et Celd, accompagnés de leur clergé, s'y rendirent. Colman parla longtemps, alléguant en faveur des coutumes irlandaises l'autorité et l'exemple de saint Jean l'Evangéliste. Chargé par Agilbert de répondre à ses arguments, Wilfrid s'en acquitta victorieusement et démontra qu'il fallait se rattacher en tout à l'Eglise Romaine. Après son discours, un jugement fut porté par le roi dans un sens favorable à la cause du Saint-Siège. Tous les assistants, à l'exception de Colman, adhérèrent aux

raisons si justes que saint Wilfrid leur apportait. Ce fut sa première victoire.

L'ÉVÊQUE SANS DIOCÈSE — ACTIVITÉ QU'IL DÉPLOIE DANS LES DEUX ROYAUMES DE KENT ET DE MERCIE

La part importante qu'il prit dans cette assemblée mémorable lui valut l'honneur de l'épiscopat. Alfrid, de plus en plus admirateur de son ami, le désigna, malgré sa résistance, pour le siège d'York. Oswi, père du jeune prince, y consentit, non toutefois sans arrière-pensée. Pour pacifier le royaume, il avait adopté les décisions de Withby; mais il attendait une occasion favorable pour accréditer de nouveau les prétentions celtiques. Le zèle du nouvel élu qui était allé se faire sacrer à Paris, pour ne pas être ordonné par des prélats d'un rit différent du sien, l'avait profondément blessé. C'était en 684; Wilfrid n'avait que trente ans. Son long séjour dans les Gaules fut un prétexte pour le faire remplacer à l'évêché d'York par Céadda, saint prélat d'ailleurs, mais qui avait le tort d'appartenir au rit celtique, dont il ne comprenait pas assez les inconvénients.

Quelque temps après ce changement anticanonique, Wilfrid revint en Angleterre. Dès que la nouvelle de l'intrusion de Céadda parvint à ses oreilles, il ne fit entendre aucune plainte. Résolu de ne pas réclamer, il se retire dans son couvent de Ripon, pour se retremper dans la prière et l'austérité. Il y reste trois ans, occupé de Dieu seul. A la demande du roi des Merciens, il consent à quitter sa chère solitude; ces peuples sortaient à peine de l'idolâtrie; sa parole ardente les confirme dans la foi. Il établit de nombreux monastères, qui deviennent pour la Grande-Bretagne autant de foyers d'instruction, d'apostolat et de civilisation.

Sur ces entrefaites, l'archevêché de Cantorbéry vint à vaquer. Le roi de Kent fait venir le saint prélat dans ses Etats, afin de veiller à l'observance des saints Canons. Il s'acquitte si bien de cet office, qu'en 669, saint Théodore, nommé par le pape primat d'Angleterre, trouve sa métropole dans l'état le plus florissant. Ainsi Dieu permettait que, dans son exil, saint Wilfrid opérât plus de bien que s'il eût été tranquille sur son siège.

SAINT WILFRID SUR LE SIÈGE D'YORK — SOLLICITUDE ÉPISCOPALE — LE PÈRE DE L'ARCHITECTURE ANGLAISE — RÉSURRECTION D'UN ENFANT

Un des premiers actes du primat fut de rendre justice à saint Wilfrid. Pour cela, il écrivit à Oswi, qui s'empressa d'obéir au représentant du Pape : l'évêque reprit donc possession de son siège. Céadda, reconnaissant l'illégitimité de son élection, se retira dans un monastère. Wilfrid qui ne lui cédait pas en générosité, lui fit, peu après, obtenir l'évêché de Lichfield en Mercie.

La première période de l'épiscopat de notre Saint dure six ans; tout alors dans le pays des Northumbres prend un développement merveilleux : les monastères se multiplient; de magnifiques cathédrales en pierre et en marbre s'élèvent sur le sol anglo-saxon. Le saint évêque présidait lui-même à la construction de ces édifices grandioses, qui ravissaient d'admiration les regards étonnés de ces peuples encore à demi-barbares. Il avait amené de France un grand nombre d'habiles ouvriers pour exécuter ces travaux et apprendre l'architecture à ses compatriotes, qui ne savaient encore construire que des édifices en bois.

L'activité de l'évêque civilisateur ne se bornait pas à l'organisation matérielle de son Eglise. Le progrès intellectuel et moral lui tenait bien plus à cœur. Le clergé, dont les fidèles ont le droit d'attendre le bon exemple et la nourriture spirituelle, avait la première place dans l'affection du vigilant pontife. Il propagea en Angleterre la règle du législateur des moines d'Occident, saint Benoît. Sa juridiction spirituelle était aussi étendue que le pouvoir temporel du roi, et cependant il suffisait à tout. S'agissait-il de l'intérêt des âmes? rien ne l'arrêtait. Les abus se glissaient-ils parmi les prêtres, les désordres parmi les fidèles? sa vigueur y mettait fin promptement.

Mais s'il était énergique lorsqu'il le fallait, un trait nous dépeindra bien la tendresse de son cœur. Il donnait un jour la confirmation, quand une pauvre veuve, tout en larmes, lui présente son enfant qui venait de mourir : « Père saint, lui dit-elle, de grâce, rendez la vie à mon fils. » A ce spectacle, le pasteur admire et s'émeut. « Seigneur Jésus! s'écrie-t-il, auriez-vous en Israël trouvé une foi si vive, auriez-vous repoussé une mère désolée! » En même temps, il bénit le petit corps qui revient à la vie. La mère, reconnaissante, lui promet de consacrer à Dieu l'enfant qu'il lui avait rendu d'une manière si merveilleuse.

L'EXILÉ ROYAL — SAINT WILFRID COOPÈRE EFFICACEMENT AU RÉTABLISSEMENT DE DAGOBERT II

L'année 674 vit s'accomplir un de ces événements mémorables qui jettent tant de lustre sur l'histoire de notre pays. Il s'agit du rétablissement de Dagobert II sur le trône de ses pères. On sait comment le maire du palais, Grimoald, par une coupable ambition, qui contraste tristement avec le noble caractère de son père, le bienheureux Pépin de Landen, avait fait reléguer secrètement en Angleterre le jeune Dagobert II, encore enfant, pour élever sur le pavois son propre fils Childebert. Le temps n'était pas encore venu, pour la race de Pépin, de supplanter les descendants de Mérovée et de Clovis. Cent ans plus tard, une situation nouvelle rendra la chose possible et légitime.

Mais durant le règne éphémère de l'usurpateur Childebert et la domination de Childéric II, qui s'était approprié l'Austrasie, qu'était devenu le jeune Dagobert dont Grimoald avait annoncé la mort et que les peuples avaient pleuré? Il vivait encore, caché en Grande-Bretagne. Un homme s'y était trouvé, qui, touché de l'infortune du jeune prince, l'avait accueilli avec la tendresse d'un père et les honneurs dus à son rang. Il l'éleva dans sa maison et lui donna une éducation digne d'un roi de France. Cet homme était un évêque, et cet évêque était saint Wilfrid.

Seize ans s'étaient écoulés depuis que l'enfant royal avait abordé sur la terre étrangère, lorsque Childéric II fut assassiné dans la forêt de Livry. A cette nouvelle, saint Wilfrid met tout en œuvre pour rétablir son auguste pupille sur le trône qui lui appartenait. Par une secrète disposition de la Providence, les difficultés s'aplanissent, et le jeune roi, avec une magnifique escorte, que lui avait procurée le saint prélat, reprend le chemin de l'Austrasie.

SAINT WILFRID EST INJUSTEMENT DÉPOSÉ — APPEL A ROME ET JUSTIFICATION — RETOUR, EXIL, MISSION DANS LE SUSSEX.

Egfrid, second fils d'Oswi, venait de lui succéder dans le Northumberland. Sa femme, jalouse du crédit que l'évêque d'York s'était acquis par tout le royaume, résolut de le perdre dans l'esprit du monarque. La grandeur du diocèse, la magnificence des églises et des monastères, l'attachement de Wilfrid à la chaire de Saint-Pierre, furent autant de

prétextes mis en avant pour persécuter le saint pasteur.

Egfrid prête l'oreille à ces insinuations perfides. Par un faux rapport sur l'état du diocèse d'York, il parvient à obtenir du primat, qu'il fût divisé en trois parties. Après des protestations infructueuses, le saint évêque dépossédé en appelle au Pape. Il s'embarque en 678; la Providence le fait aborder en Frise, dont le roi Adalgise l'accueille avec le respect dû à son rang; ses sujets étaient païens pour la plupart: il laisse à l'exilé toute liberté de leur annoncer l'Evangile; un grand nombre se convertissent et le roi lui-même demande le baptême.

Le saint missionnaire ne devait que passer : au printemps de l'année 679, il reprend le chemin de Rome. Mais au monastère de Ripon, un jeune moine du nom de Willibrord se préparait à devenir l'apôtre de ces contrées : il achèvera l'œuvre si bien commencée par son père spirituel, malgré les grandes difficultés que l'enfer suscitera.

Echappant aux trames de ses ennemis et aux émissaires du maire du palais Ebroïn, qui tyrannisait alors la France et avait donné ordre de le ramener mort ou vif, saint Wilfrid parvient heureusement à Rome. Le souverain pontife, saint Agathon, lui rend justice dans un concile et lui remet des lettres pour le primat et le roi d'Angleterre, où il leur ordonne de réintégrer Wilfrid dans tous ses droits.

Rentré dans sa patrie, il fait connaître la missive du Saint-Siège à Egfrid qui l'accuse de l'avoir obtenue à prix d'argent. Puis, sans autre preuve, il le jette en prison. Le Saint employa le temps de sa captivité qui dura neuf mois, à louer Dieu et à chanter les psaumes. Cependant la reine tombe dangereusement malade; pour calmer ses remords, elle supplie son mari de rendre à la liberté l'auguste prisonnier. Il y consent, mais à la condition que le captif prendra la route de l'exil.

Le saint évêque s'éloigne donc de cette terre ingrate, en songeant au conseil du divin Maître : *Lorsque les hommes vous persécuteront dans une ville, allez dans une autre.* C'est dans le royaume païen de Sussex qu'il va chercher un nouvel aliment à son zèle apostolique. A sa voix, cette nation se convertit tout entière. Le roi du pays lui offre plusieurs évêchés qu'il refuse, pour rester fidèle à l'union qu'il avait contractée avec son Eglise d'York.

SAINT THÉODORE LE RÉTABLIT SUR SON SIÈGE — NOUVELLE DISGRACE — SECOND APPEL A ROME

Dieu venge tôt ou tard l'innocence opprimée : en 685, le persécuteur de Wilfrid avait été tué dans un combat contre les Pictes. Son frère, Alfrid, qu'il ne faut pas confondre avec un autre du même nom, mort depuis longtemps, lui succède. Vers le même temps, saint Théodore tombe malade; il ouvre alors les yeux sur l'injustice faite à Wilfrid, à laquelle il a eu la faiblesse de participer. Repentant de cet acte malheureux, il fait appeler l'exilé, lui demande humblement pardon et le remet en possession de son évêché. Alfrid ne fait aucune difficulté et, pendant cinq ans, nous voyons reparaître dans le saint pontife les mêmes vertus qui l'avaient distingué six ans auparavant.

Saint Théodore, mort en 690, n'était plus là pour le défendre contre de nouvelles agressions du pouvoir civil. Alfrid, en effet, marchait sur les traces de son prédécesseur : jaloux de l'évêque, il fait revivre contre lui les griefs d'autrefois; le dépouille de son diocèse et de ses biens. C'était en 691.

Exilé pour la seconde fois, il se retire en Mercie : onze ans durant, il jouit de la faveur du roi Ethelred qui lui laisse pleine liberté d'exercer le ministère apostolique dans son royaume.

En 703, le nouvel archevêque de Cantorbéry convoque, à Nosterfield, une assemblée d'évêques à laquelle il invite saint Wilfrid, lui promettant de juger sa cause. Il s'y rend sans défiance; mais ce n'est qu'une ruse : on veut le contraindre à signer un formulaire par lequel il s'engagerait à obtempérer à toutes les décisions du primat. Avant d'agir, il a la prudence de s'informer des conditions qu'on veut lui imposer. On lui répond par un refus : « En ce cas, dit-il, je ne puis engager ma signature; mais je promets d'obéir à mon supérieur ecclésiastique en ce qui n'est pas contraire aux saints canons. » Ce noble langage, loin de calmer les esprits, les aigrit davantage. Le prince anglais ratifie contre lui la sentence de déposition.

Rome est le centre de l'Eglise, l'Angleterre le savait alors; le Pape est le pasteur suprême des évêques et des fidèles; Wilfrid, se voyant condamné injustement, a donc recours à Rome, où siégeait Jean VI. Comme la première fois, il est déclaré innocent des incriminations portées contre lui; le Pape ordonne au roi, sous les peines les plus graves, de lui rendre son siège.

APPARITION DE SAINT MICHEL — SAINT WILFRID EST REMIS EN POSSESSION DE SON DIOCÈSE

De nouveau justifié, il retourne en Angleterre. A Meaux il tombe malade et les médecins n'ont plus d'espoir de le sauver. Tandis que ses amis l'entourent en pleurant, il se relève tout à coup sur sa couche et leur dit : « Consolez-vous, mes frères; Dieu a daigné m'envoyer son archange Michel pour m'annoncer que je mourrai au milieu de mon troupeau. » Il guérit, en effet, et put continuer sa route.

En 705, il arrive dans le Northumberland; chassé de nouveau par Eadulf, successeur d'Alfrid, il rentre en possession de son diocèse sous le règne d'Osred. Les quatre dernières années de sa vie sont employées à restaurer tout ce que les troubles avaient ruiné. Bientôt, la paix et la prospérité succèdent aux désordres, les loups s'enfuient à l'approche du vigilant pasteur : le deuil fait place à la joie.

MORT DE SAINT WILFRID — SON CULTE ET SES RELIQUES

Le saint pontife, sentant venir l'heure suprême, n'a plus d'autre pensée que la préparation de son âme au redoutable passage de cette vie à l'éternité. Le monastère d'Oundla lui paraît le lieu le plus favorable à la contemplation de la vérité divine. C'est là qu'il se retire pour y vivre dans la paix et la retraite jusqu'au jour de sa mort qui arriva le 12 octobre 709.

Ses miracles nombreux attirèrent à son tombeau des pèlerins de tous les pays. Aux temps de l'Angleterre catholique, saint Wilfrid était un des saints les plus populaires; de nos jours encore, sa mémoire est en grande vénération. Ses reliques restèrent au monastère de Ripon jusqu'au seizième siècle; elles furent alors transférées dans la cathédrale de Cantorbéry.

SAINT SÉRAPHIN DE MONTE-GRANARO

FRÈRE CONVERS CAPUCIN

Fête le 12 octobre.

Véritable portrait de saint Séraphin.
(Tableau des fêtes de la canonisation).

ESAU ET JACOB

Monte-Granaro n'était qu'un petit village inconnu de l'archevêché de Fermo, dans la marche d'Ancône : un enfant de Saint-François devait lui donner une gloire impérissable ; c'est là qu'en 1540 naquit saint Séraphin.

Ses parents n'étaient riches ni des biens de la fortune, ni des dons brillants de l'intelligence et de la science; leur demeure était bien pauvre et leur vie laborieuse ; la foi seule éclairait d'un de ses rayons cette existence modeste, et Dieu, qui se plaît au foyer des humbles, visitait cette famille.

Jérôme, le père, était maçon; son travail, au dire des chroniqueurs, n'était qu'une prière; jamais on ne le vit se mettre à l'œuvre sans avoir invoqué le Seigneur. Théodora, son épouse, faisait plus encore l'admiration de ses voisins, et les femmes se la proposaient publiquement pour modèle. Elle était, en vérité, ainsi que son nom l'indique, un *don de Dieu* pour les habitants de Monte-Granaro.

Dieu bénit Jérôme et Théodora par la naissance de deux fils, Silentius et Félix, notre Saint; mais si différent était le caractère des deux frères, qu'à les voir on songeait presque naturellement

à Esaü et Jacob. Le premier était emporté et colère, le second doux et docile; sans plainte sur les lèvres et sans fiel dans le cœur, il ne s'ouvrait qu'à l'affection et à l'amour.

Silentius travailla sous les yeux de son père et devint maçon à son tour; notre Félix fut confié à la pieuse sollicitude de sa mère et puisa à cette école les délicatesses de son âme, l'amour et les élans de son cœur. Sa mère savait lui dire comme Blanche de Castille à saint Louis : « Mon fils, j'aimerais mieux te voir mort que souillé d'un seul péché mortel. »

Dès ce moment déjà, on pouvait remarquer les grands desseins de Dieu sur le jeune homme. La fréquentation des églises, l'assistance à la messe, aux instructions, la récitation du rosaire faisaient ses délices : en lui se développait cet esprit d'oraison dont il devait plus tard jouir à un si haut degré. Les jeux de l'enfance semblaient n'avoir aucun attrait pour Félix, qui préférait demeurer auprès de sa mère et y vivre dans la solitude et la pauvreté. Entendait-il par hasard blasphémer le nom de Dieu et murmurer contre le prochain, il fuyait précipitamment en criant : *Oh! soyez bons! soyez bons!*

FÉLIX QUITTE SA MÈRE — LES PREMIÈRES ÉPREUVES

L'âge était venu où Félix pouvait rendre quelques services et soulager ainsi sa famille. Le père pria donc un villageois de ses amis d'employer l'enfant à sa ferme, ne dût-il y gagner que sa nourriture. Félix fut préposé à la garde du troupeau. La séparation d'avec sa mère lui fut très douloureuse, mais c'était Dieu qui, lui-même, en disposait ainsi; et si, dans la campagne il ne lui apparut pas comme à Moïse, au milieu d'un buisson ardent, que de fois il lui parla dans le secret du cœur! Au surplus, le jeune homme trouva dans sa nouvelle vie une facilité plus grande pour s'adonner à la prière. Sur un chêne de la campagne, il grava une croix, et, tandis qu'aux alentours son troupeau paissait tranquillement, il venait là passer des heures en oraison. Le soir, à peine prenait-il un peu de nourriture et goûtait-il quelques instants de sommeil; la nuit, à son tour, était témoin de ses colloques avec le Sauveur. Sainte et délicieuse vie d'humilité, de prière et d'austérité, mais qui devait trop tôt avoir un terme : l'heure des épreuves allait sonner.

Dieu ne tarda pas à rappeler à lui le pauvre maçon, Jérôme; le vide fut grand au sein de la famille, et, plus que par le passé, l'indigence s'y fit sentir. Le temps était venu pour Félix de procurer, lui aussi, quelques secours à sa mère. Silentius le rappela brusquement et le soumit au dur travail de manœuvre.

L'enfant avait peu d'aptitude pour ce nouvel emploi, et ses épaules trop faibles fléchissaient sous les fardeaux. Et que de fois alors, s'abandonnant aux excès de son caractère, Silentius accabla son frère d'injures et de reproches grossiers; aux injures succédaient les menaces, et aux menaces les coups. Le patient jeune homme supportait tout sans murmurer, et les coups de marteau eux-mêmes n'arrachaient pas une plainte à ses lèvres. Son aîné tenait à ses yeux la place du père défunt, et Jésus-Christ, toujours présent à son âme, lui prêchait, par les exemples de sa vie, les austères leçons de la patience au sein des souffrances et des mauvais traitements. Cependant ce silence et cette patience étaient un nouveau sujet d'injures et de persécutions; des compagnons pervers poussaient secrètement Silentius aux derniers excès : comment laissait-il son frère s'adonner à des mortifications inouïes et à des dévotionnettes de femme? Pouvait-il bien lui permettre de vivre ainsi à sa guise? Il n'en fallait pas tant pour réveiller les terribles instincts du frère aîné.

Mais Dieu allait éloquemment plaider la cause de son serviteur et manifester combien sa vie obscure lui était agréable. Quelques habitants de Monte-Granaro avaient formé le projet de se rendre en pèlerinage à la sainte maison de Lorette, et se disposaient à partir. Félix l'apprend, et son amour pour la Sainte Vierge le pousse à se joindre à la pieuse troupe; comment son frère y consentit-il? C'est le secret de Dieu. Les pèlerins allaient joyeux et chantaient des hymnes à la Vierge, lorsque, arrivés sur le bord d'une rivière, ils se virent arrêtés par ses flots grossis et impétueux; le désappointement fut grand et le découragement gagna les âmes. Seul, notre Saint, inébranlable dans sa foi, s'arme du signe de la croix et, résolument, s'élance sur le fleuve qu'il traverse à pied sec à la grande surprise des spectateurs. Marie ne reçut que lui en sa maison; les autres étaient retournés chagrins à Monte-Granaro. Son amour s'épancha là en prières ardentes et en promesses généreuses, et, au retour, Dieu renouvela en faveur de son serviteur le même miracle.

VOCATION RELIGIEUSE
FÉLIX PREND LE NOM DE SÉRAPHIN

Quand il revint, son frère déjà l'attendait. Manucci, riche propriétaire de Loro, terre voisine de Monte-Granaro, lui avait confié un important travail, et l'aide du jeune manœuvre était devenue nécessaire; c'était d'ailleurs le lieu choisi où Dieu avait résolu de lui révéler sa voie.

La famille des Manucci était très dévouée aux Capucins, et sa demeure était l'asile préféré de ces religieux pendant leurs voyages. Louise, leur fille, menait au milieu du monde la vie du cloître, elle ne goûtait que les livres ascétiques qu'elle lisait sans cesse, souvent même à haute voix. Ainsi, Félix eut occasion de l'entendre et de lui parler des choses spirituelles.

Un jour il l'entendit lire un passage sur les fins dernières et le jugement; un tel émoi le saisit à cette lecture qu'il s'écria soudain : « Mais s'il en est ainsi, mieux vaut se retirer dans une forêt et y vivre en ermite pour n'être pas réprouvé et condamné au feu éternel. » Et la jeune fille de répondre avec un sourire modeste : « Pas n'est besoin de prendre cette mesure extrême; je vous indiquerai, et le moyen d'assurer le salut de votre âme, et la voie la plus sûre pour aller au ciel : entrez chez les Capucins. » Félix crut entendre la voix même de Dieu, et, fort de cet appel, résolu à tous les sacrifices, sans même avertir son frère qui l'eût retenu, il partit pour Tolentino où était le couvent des Capucins. Ses instances ne furent pas entendues. « Est-il prudent, lui dit sévèrement le supérieur, est-il prudent de se confier à tout venant? Les vocations ont besoin d'être longtemps éprouvées; de plus, n'êtes-vous pas trop faible pour remplir les rudes exercices que nous exigeons de nos Frères? Le peu de forces que vous avez, gardez-le pour subvenir aux besoins de votre mère délaissée. »

Il fallut repartir, mais pas un jour de fête ne se passa que Félix ne revînt à Tolentino renouveler ses prières. Ces fuites n'agréaient guère à

l'aîné, et le jeune homme savait qu'au retour les injures et les coups l'attendaient au seuil de la maison; rien pourtant ne l'arrêtait, car il n'ignorait pas que Dieu veut se laisser vaincre, et que l'heure de la victoire ne tarderait pas : elle vint en effet. Le provincial jugea enfin l'épreuve suffisante, et Félix fut reçu dans la famille de Saint-François.

Se sentant incapable de peindre fidèlement la joie et la ferveur du nouveau postulant, son historien se contente de dire qu'il courut à Dieu avec plus d'ardeur que le cerf altéré aux fontaines. Le couvent de Jesi le reçut au nombre de ses novices.

Au jour où il revêtit les livrées de la pauvreté, Dieu permit, par une disposition particulière, qu'il changeât son nom en celui de Séraphin, sous lequel il est connu, et désormais sa vie fut telle qu'en réalité il parut plutôt un ange qu'un homme.

Mais, à cause de sa perfection même, les épreuves ne lui firent pas défaut, et le démon s'acharna contre lui; le grand stratagème du tentateur était de semer au cœur du novice des pensées de découragement. Comme l'avait craint autrefois le provincial, Fr. Séraphin était peu fait pour les travaux exigés des Frères convers; le démon en profitait pour lui remettre sans cesse devant les yeux le spectacle de son impuissance et de son inutilité, et le pousser ainsi hors de la vie religieuse. Nombreux furent les assauts, mais l'humilité du Saint, qui n'avait d'égale que sa patience, triompha de tout. Les supérieurs s'aperçurent aussi que si l'emploi de Marthe convenait peu au novice, il marchait allègrement dans la voie de Marie, et ils l'admirent à la profession. Séraphin avait dix-neuf ans quand il se consacra au Seigneur, hostie sainte, sans tache, holocauste d'agréable odeur. Désormais, il était crucifié au monde et le monde était crucifié pour lui. Sa joie fut si grande que ce jour-là il baisa les pieds de tous les Pères.

NOUVELLES ÉPREUVES
VERTUS HÉROÏQUES ET MIRACLES

La trêve fut courte et la joie du sacrifice sans lendemain; les épreuves l'assaillirent à nouveau et de façon plus terrible, son âme étant plus aguerrie. D'une part, ses supérieurs, ses frères, le mortifiaient fréquemment et avec rigueur; ses manières rustiques et gauches, sa tenue, prêtaient à la critique et aux observations malignes que l'on ne ménageait guère à l'occasion. D'autre part, son âme était torturée de tentations incessantes et si terribles que parfois il en venait à désespérer de son salut éternel.

Depuis des années déjà il souffrait sans murmurer, quand, un jour, accablé plus que de coutume, il alla se jeter au pied de l'autel, et poussa vers Dieu un cri de détresse. « Voyez, mon Dieu, voyez l'état pitoyable où se trouve réduit votre serviteur. Il y a plus de sept ans que je souffre presque sans relâche, le jour et la nuit, au dedans et au dehors, de la part des hommes et de la part du démon, les plus vives attaques. Ce n'est pas, ô mon Dieu, ce dont je me plains. Le membre d'un chef couronné d'épines ne doit pas soupirer après les consolations de cette vie. Donnez-moi seulement la force de souffrir avec mérite les mortifications qui me viennent de la part des religieux et les tentations quotidiennes auxquelles je tremble de ne pas assez résister. »

Cette fois, Dieu ne fut pas sourd à son appel; il lui fit entendre au plus intime de l'âme cette discrète parole : « Il n'est rien, mon fils, que tu ne puisses supporter avec la grâce de celui qui te fortifie. Souffre et prie. » Et l'orage intérieur qui grondait en son cœur s'apaisa, les nuages se dissipèrent et une grande sérénité se répandit sur tout son être. La paix eût été complète si l'ennemi de tous les jours et de tous les instants avait lui aussi désarmé; mais Satan ne désarme jamais; vaincu, il rêve de nouveaux combats.

C'est ainsi que, battu sans cesse par le serviteur de Dieu, il revenait à la charge et lui inspirait, tantôt des pensées de présomption, tantôt des pensées de désespoir, ou lui donnait de faux présages de salut ou de réprobation. Les suggestions n'ont pas assez d'empire : viennent donc les coups et les blessures; quand le corps sera meurtri, l'âme plus faible cédera peut-être. Mais non! Satan reste vaincu sur tous les champs de bataille, et la vertu du Saint brille de jour en jour d'un plus merveilleux éclat.

Les miracles que nous avons vus éclore sous les pas du serviteur de Dieu, au temps où il était dans le monde, ne firent que croître en nombre après son entrée en religion. Il en opéra, et dans le couvent, en multipliant miraculeusement le pain de la communauté, et au dehors, durant ses quêtes, à tel point que, dans la ville d'Ascoli, ces mots volaient de bouche en bouche : « Voulez-vous voir se muliplier le pain dans vos armoires, le vin dans vos tonneaux, et l'huile dans vos vases, donnez-en une petite part en aumône au Fr. Séraphin, le quêteur des Capucins. »

Un exemple entre cent autres suffira à montrer son pouvoir surnaturel. Il apprend qu'une dame a reçu du vin, il accourt et lui dit : « Mes frères ont besoin de vin, donnez-m'en. — Et comment faire, lui répond-elle, le diable m'en a gâté le plus beau tonneau. — C'est précisément de celui-là que je veux, » reprend-il. La dame commande à ses serviteurs de le servir, mais de bon vin. Le Saint insiste et exige qu'on lui donne le vin gâté. On obéit, et, merveille! ce vin se trouve être le meilleur de la cave. La dame en demeure stupéfaite et consolée. Le miracle accompli, le Frère n'oublia pas d'adresser à sa bienfaitrice une courte leçon sur la manière d'endurer les peines de cette vie. Au lieu de se plaindre, n'eût-elle pas mieux fait de se résigner et de dire avec Job : Le Seigneur me l'avait donné, il me l'a retiré; que son saint nom soit béni!

Le pouvoir de saint Séraphin ne connaît pas de bornes : il trace un signe de croix et les infirmités disparaissent. Un simple attouchement chasse la lèpre, ou rend la vue. Parmi toutes ces merveilles, nous nous contenterons de citer la guérison du cardinal Bandini, légat *a latere* du pape Clément VIII. Dans une chute de cheval, il s'était cassé la jambe, et, malgré tous les soins des plus habiles médecins, la gangrène s'y était déclarée; le dernier remède était de couper la jambe, mais le malade ne pouvait supporter cette opération : c'était la mort à brève échéance, et déjà le chagrin et le deuil se lisaient sur tous les visages, quand le gouverneur d'Ascoli eut la pensée d'appeler le Fr. Séraphin, dont la sainteté était universellement connue. Le Saint, obéissant, se rend au palais avec son supérieur, et dès qu'il l'aperçoit, le prélat s'écrie : « Faites sur ma jambe brisée le signe de la croix. — Mais qui suis-je, répond le Saint, pour agir ainsi; n'est-ce pas plutôt à moi de m'incliner sous votre bénédiction? »

Cependant, sur l'ordre de son supérieur, il trace avec son crucifix le signe de la croix sur la jambe du prélat; la guérison est immédiate et complète, à la grande stupeur des chirurgiens présents dont l'art s'était déclaré impuissant et la science en défaut. Le cardinal n'eut garde d'oublier son bienfaiteur, et publia partout la faveur dont il était redevable, après Dieu, à saint Séraphin. L'humilité du religieux en était offensée, et dès lors il craignait, pour ainsi parler, d'être l'instrument des grâces de Dieu.

EXTASES — ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES DÉVOTION A MARIE

Les courses incessantes, les travaux divers laissaient à l'humble Frère peu de temps à passer aux pieds du Sauveur. Il demandait alors aux nuits d'y suppléer; et la méditation occupait ses longues veilles; c'est là qu'il puisa cet amour de Dieu, si fort, qu'il en tombait souvent dans le ravissement. Que de fois les religieux se rendant au chœur pour Matines trouvèrent l'église inondée de lumière! Saint Séraphin était là, en extase, conversant avec son Dieu. Que se passait-il en ce doux commerce? Qui le dira? L'humble Capucin ne devait certainement pas oublier les âmes dont le salut lui tenait tant à cœur. Longtemps il avait nourri l'espoir d'aller sur les plages lointaines verser son sang pour Jésus-Christ, mais les joyeuses phalanges des fils de Saint-François étaient toujours parties sans lui : l'obéissance le retenait au rivage. Enfin, son supérieur lui déclara un jour que la volonté de Dieu était qu'il travaillât dans le couvent à sa sanctification et à la conversion des âmes. Il n'insista plus désormais sur ce point, mais plus fréquentes et plus longues furent ses veilles devant le Saint Sacrement, plus admirable sa patience, et plus sanglantes aussi ses disciplines et ses autres mortifications. Il vint un jour au couvent de Fossembieno, situé sur une haute montagne; on était au cœur de l'hiver; le gardien s'aperçut que l'habit du pauvre Frère était si mince et si usé qu'il le couvrait à peine. Le supérieur lui en offrit un neuf, mais en vain, Séraphin s'y refusa: « Gardez, mon Père, lui dit-il, cet habit pour un religieux qui le mérite mieux; un pécheur tel que moi ne saurait trop souffrir. »

Nous ne connaissons guère de Saints chez qui l'amour de la Sainte Vierge ne s'allie avec celui de Notre-Seigneur. Le Rosaire était l'arme favorite de saint Séraphin, voire même pour opérer des miracles. Les fêtes de Marie l'animaient d'une ferveur extraordinaire; jamais il n'avait étudié, et pourtant, lorsqu'il parlait de la Reine du ciel, il s'énonçait d'une manière vraiment étonnante qui ravissait les auditeurs. Dans son zèle, il avait composé des prières qu'il apprenait aux petits enfants et aux pauvres mendiants. Etait-il en retour accablé d'amertume, affligé de graves tentations, la Vierge dissipait son inquiétude; une autre fois, elle se manifestait à lui dans un ravissement, et il pouvait contempler la Reine des anges.

Nous l'avons dit, jamais il n'avait étudié les lettres humaines; il comprenait cependant très bien les ouvrages latins, surtout ceux du Docteur séraphique, saint Bonaventure. Les passages les plus difficiles des Saintes Ecritures n'offraient pas pour lui de difficultés. Le théologien du cardinal Berneri voulut s'en rendre compte un jour, et lui posa quelques questions sur la Bible. Le Saint y répondit avec simplicité, mais grande érudition, et le théologien émerveillé ne craignit pas d'affirmer que jamais docteur n'avait mieux compris le sens des divines Ecritures.

A cette lumière surnaturelle se rapporte aussi le discernement des cœurs; Séraphin possédait cette grâce à un si haut degré que les hommes de mauvaise vie le fuyaient avec crainte, pour ne pas s'entendre reprocher leurs secrètes turpitudes. Un jeune homme d'Ascoli fréquentait assidûment la Table Sainte, quand lui survint un doute sur la présence réelle de Notre-Seigneur en ce mystère, doute si poignant qu'il résolut d'abandonner la Sainte Communion. Le Bienheureux le rencontre, l'embrasse et lui dit soudain : « Soyez le bienvenu, mais allez vite, dès maintenant, recevoir Notre-Seigneur; il est le Dieu de la paix, et c'est de lui que vous la recevrez. »

Le jeune homme, étonné d'être ainsi découvert, obéit sans retard. Avec Jésus-Christ la paix rentra dans son cœur, et, quelques jours après, il frappait à la porte d'un couvent.

BIENHEUREUSE MORT DE SAINT SÉRAPHIN MIRACLES QUI LA SUIVENT

De merveilles en merveilles, le Bienheureux s'acheminait vers son éternité; déjà il en sentait comme l'avant-goût et soupirait fréquemment après le paradis; c'est là qu'il donnait rendez-vous aux malades et aux vieillards. Bientôt il sentit un grand frisson dans tout son corps; de graves douleurs à la poitrine le ressaisirent; le médecin pourtant n'y vit rien de grave, et quand le Saint demanda les derniers Sacrements, son supérieur, étonné, voulut différer : « Attendez à demain, dit-il, faites aujourd'hui votre communion ordinaire. — Oh non, reprit celui-ci, non, mon Père! Demain il sera trop tard, car ce soir même je mourrai. »

Devant ces instances, le supérieur accéda au désir du Frère; il lui donna le Viatique, et quand, sous la pression de l'amour qui l'embrasait, le cœur du Saint se fut encore dilaté, l'âme bienheureuse s'envola dans le sein du Seigneur, le 12 octobre 1604. Saint Séraphin était dans la soixante-quatrième année de son âge et la quarante-sixième de sa vie religieuse.

A l'heure même de sa mort, des groupes d'enfants parcourent la ville en annonçant partout cet événement; des miracles éclatent aussitôt. Un ami intime du Saint, Fabrice Fervoli, depuis longtemps infirme et perclus de tous ses membres, se fait porter devant la dépouille mortelle et y recouvre la santé. De nombreuses apparitions manifestent son degré de gloire au ciel et son crédit auprès de Dieu. Devant la moisson des miracles obtenus par l'intercession du disciple de saint François, le pape Clément XI le déclare Bienheureux; et, plus tard, Clément XIII le range au catalogue des Saints.

Telles sont les opérations merveilleuses de Dieu dans les âmes que les plus simples et les plus humbles peuvent, par une fidélité constante à la grâce, s'élever juqu'aux plus sublimes régions de l'amour divin et y jouir, dès ici-bas, de communications ineffables, avant-goût des éternelles consolations du ciel.

SOURCES CONSULTÉES

Vita di san Seraphino d'Ascoli o da Montegranaro, par un religieux Capucin de la province de Venise, 1767. — *Ristretto della vita di san Serafino*, par le P. Félix Antoine, provincial des Capucins, 1768. — *Palmier séraphique*, t. X. — *Auréole séraphique*, t. IV. — *Vie des Saints*, par Mgr Guérin.

SAINT ÉDOUARD

Fête le 13 octobre.

Les rois de la race anglo-saxonne s'étaient succédé en paix depuis près de deux siècles sur le trône de la Grande-Bretagne, quand, en la fête de saint Brice (1002), Ethelrède II, pour se défaire des Danois, qui menaçaient peu à peu d'envahir son royaume, les attira à des festins, et les fit tous égorger. Suénon Ier, roi de Danemark, vengea la mort de ses sujets par la conquête de l'Angleterre: mais il mourut bientôt, et Ethelrède reprit le sceptre et la couronne.

A sa mort, Edmond II, son fils aîné, hérita du trône et résista avec vigueur aux envahissements du roi de Danemark, le vainquit en deux rencontres; mais, victime de la perfidie d'Edric, duc de Mercie, il dut céder enfin le royaume à son rival, et périt, assassiné un mois après (1016).

Pendant ces troubles, la reine Emma, seconde femme d'Ethelrède, s'était retirée avec ses deux fils, Edouard et Alfred, chez son frère, Richard II, duc de Normandie.

Dans cet exil, Edouard verra s'écouler trente-cinq années de sa vie, donnant à tous les exemples de ses vertus. Nous avons peu de détails sur cette période de la vie du prince. Doué d'un caractère doux, ami de la solitude, il passait de longues heures dans les églises, assistait aux offices divins, et conversait familièrement avec les religieux.

L'Angleterre, gémissant sous le joug des Danois, suppliait le ciel de lui rendre la paix et son prince légitime. Un saint évêque de ce pays priait avec larmes Notre-Seigneur de retirer sa main vengeresse et de jeter les yeux de sa miséricorde sur ce royaume désolé. Succombant à la fatigue de ses longues prières, il s'endormit et vit en songe l'apôtre saint Pierre, devant lequel se tenait Edouard, couvert du manteau royal et le visage radieux. Le prince des apôtres l'ayant sacré roi, lui donnait de belles instructions, entre autres, celle d'être chaste, et lui promettait son appui.

Saint Pierre demande à saint Edouard de reconstruire Westminster.

Le Saint, émerveillé de cette vision, demande au glorieux apôtre ce qu'elle signifie. Saint Pierre, se retournant doucement vers l'évêque, lui dit : « Les royaumes sont de Dieu ; il donne les royaumes à qui il lui plaît, change les empires et permet que l'impie triomphe. L'Angleterre a grièvement offensé Dieu; c'est pourquoi le Seigneur l'a livrée entre les mains de ses ennemis; toutefois, le châtiment apaisera sa justice. Dieu a choisi un homme selon son cœur; il sera roi *par ma faveur;* il sera chéri de Dieu, agréable aux hommes, terrible à ses ennemis, aimable à ses sujets, très utile à l'Église de Dieu et finira saintement sa vie. » Le saint évêque, consolé, attendit l'heure de la Providence.

Les événements, alors, n'étaient pourtant pas de nature à permettre de sitôt la réalisation de ces belles espérances. Les Danois continuaient à ruiner l'Angleterre avec toutes sortes de cruautés et d'impiétés; ils abattaient les églises, brûlaient les monastères, tuaient les prêtres, sans épargner choses sacrées ou profanes.

Ces pirates, vomis par l'enfer, avaient déjà mis à mort Edmond; ils massacrèrent encore, à l'instigation de Godwin, le jeune frère d'Edouard, Alfred, qui, rappelé par les Anglais, venait de repasser en Angleterre. Ce n'était que meurtre et brigandage; le vieux royaume des Angles s'abîmait dans le crime.

En présence de maux si lamentables, l'âme du prince était accablée de tristesse, et, sous l'étreinte de la douleur, Edouard gémissait : il eût voulu délivrer son peuple; mais, ici-bas, quels secours à attendre ? Il s'adressa donc au ciel : « Seigneur, disait-il, humblement prosterné, voyez mes larmes et prenez pitié du royaume anglais; arrachez-le des mains des Danois, ennemis de votre saint nom. Leurs mains se sont déjà rougies dans le sang de mes deux frères, et ils veulent encore attenter à mes jours. Si vous avez résolu de prendre ma vie pour le salut de mon

peuple, je vous l'offre joyeusement. Mais, s'il vous plaît, ô mon Dieu, de me rendre le royaume de mes pères, je vous consacre ce royaume, je prends saint Pierre pour patron spécial, je fais vœu de rester vierge et d'aller à Rome me prosterner au tombeau des glorieux apôtres. »

Les vœux des Anglais fidèles étaient aussi montés ardents vers le ciel pour le retour d'Edouard. Ce jour heureux parut enfin. Voici en quelles circonstances eut lieu cette restauration d'Edouard, œuvre nationale, accomplie en haine de la tyrannie danoise. Un pâtre des forêts de Warwick, Godwin, s'était attiré la bienveillance de Canut le Grand pour avoir sauvé la vie à un chef danois, égaré dans les montagnes après une victoire d'Edmond Côte de Fer. Le pâtre devint soldat, se signala en maints combats, et obtint, avec le titre de comte, le gouvernement d'une province. Son ambition, dès lors, ne connaît plus de bornes, et le meurtre comme la félonie lui semblent de bons moyens, s'ils peuvent le seconder dans ses desseins. Il avait fait poignarder Edmond II et le jeune Alfred; se retournant contre ceux qu'il avait flattés, aidé de son fils Harold, il soulève, à la mort de Canut III, le peuple contre les Danois et les chasse de l'île. A ce moment, la couronne brille à ses yeux: encore un pas et il est roi; mais il se souvient de son ancienne condition. Du reste, les Anglais redemandent avec instance Edouard, leur vrai prince.

Saint Édouard surprend pour la troisième fois un de ses gens qui le vole, et lui dit simplement: « Prenez garde qu'on ne vous surprenne! »

L'intrigant ministre, s'il ne peut être roi lui-même, sera, au moins, beau-père du roi. En effet, Godwin avait une fille, Editha, dont la piété, la douceur et la modestie contrastaient avec les mœurs farouches et la cruauté de son père. Edouard épousera Editha: c'est elle qui lui ouvrira les portes du royaume. Le mariage est conclu et solennellement célébré en l'église de Winchester (1042). La tyrannie danoise est terminée.

A peine rétabli sur le trône, Edouard s'appliqua à développer dans son âme les vertus du prince chrétien et à procurer à ses sujets la paix et la prospérité. Sans être politique ni guerrier d'inclination, la prudence et la force évangéliques lui suffiront pour rendre ses armes respectables à ses ennemis: il repoussera les Ecossais, et les rebelles qui se soulèveront dans le sein du royaume seront contraints de rentrer sous son autorité.

Dans ces opérations, du reste, le ciel lui-même l'assistait visiblement et combattait pour lui. Ainsi, les Danois, chassés de l'île, n'avaient pas perdu l'espoir d'y rentrer en vainqueurs. Dans ce but, le roi de Danemark assembla une grande armée; mais, sur le point de s'embarquer, il tomba dans la mer en passant de l'esquif en son navire et se noya. Saint Edouard, entendant la messe le jour de la Pentecôte, eut révélation de ce fait et se réjouit, en souriant, de la protection de Dieu sur son royaume. Ceux de sa cour, étonnés, demandèrent au roi la cause d'une joie si extraordinaire; il leur dit en simplicité ce qu'il avait vu, et le fait justifia sa parole.

Près du roi se tenait un autre ennemi, Godwin, véritable serpent nourri dans le palais. Cet ancien pâtre prétendait dominer le prince, et si Edouard portait le titre de roi, pour lui, il voulait en exercer l'autorité. Il essaya donc, mais vainement, de soulever les Anglais et de les armer contre leur roi : la vertu d'Edouard lui avait conquis tous les cœurs. Le comte dut s'enfuir du royaume avec sa poignée de rebelles. Mais bientôt, par l'entremise de la reine, Edouard octroya au coupable un généreux pardon.

Tant de crimes, cependant, ne pouvaient demeurer impunis; Dieu lui-même prit le soin de venger les innocents. Le jour de Pâques (1053), quelques mois après être rentré en grâce avec Edouard, Godwin était assis au banquet royal. Le page qui présentait à boire au prince fit un faux pas et trébucha: il serait fatalement tombé avec l'aiguière, s'il ne se fût rejeté vivement sur l'autre pied: « C'est le frère qui est venu au secours du frère », dit en riant Godwin. A ces mots, le roi prit un visage sévère et dit: « Sans doute, le frère a besoin du frère; et plût à Dieu que le mien vécût encore, il me prêterait son appui! » Il était aisé de remarquer dans ces paroles une allusion au meurtre d'Alfred, dont Edouard avait feint jusqu'ici d'ignorer l'auteur. Le comte ne s'y méprit pas et, pour écarter de lui tout soupçon: « Fasse le ciel, ô prince, s'écria-t-il, que je ne puisse avaler ce morceau de pain, si j'ai trempé, en quoi que ce soit, dans la mort de votre frère! » Le comte porta le morceau de pain à sa bouche; mais il ne put l'avaler, et en fut suffoqué. Ainsi délivré d'un ennemi domestique, plus redoutable que ceux du dehors, Edouard mit ses soins à procurer à

son peuple le bonheur de la paix. Un impôt du *Danegeld* (taxe des Danois) avait été établi vers la fin du x^e^ siècle, soit pour éloigner à prix d'argent les pirates danois, soit pour solder les troupes destinées à les repousser, et il avait été conservé comme branche du revenu royal. Edouard le supprima. Il fit aussi un recueil des meilleures lois portées par ses prédécesseurs, principalement de celles qui étaient le plus favorables à l'ordre commun des sujets, d'où leur nom de *Lois communes:* il leur donna une nouvelle consécration, et ces lois sont restées comme la base de la constitution anglaise.

La paix ainsi rétablie et assurée, Edouard voulut enfin accomplir le vœu qu'il avait fait en des jours mauvais, d'aller à Rome, vénérer les reliques du Prince des apôtres, son glorieux patron. En prince sage, il assemble son Conseil, tous les prélats du royaume, et leur fait part de sa résolution. « Je l'ai promis, dit-il, j'irai ! » A cette proposition, tous, grands, nobles et prêtres assemblés de s'écrier d'une voix: « Il ne se peut, prince ; après de longues souffrances l'Angleterre commence à respirer sous votre autorité bien-aimée ; l'abandonner serait la rejeter au sein des discordes, ouvrir de nouveau la porte aux brigandages des Danois toujours prêts à l'envahir. »

Et ils suppliaient le roi de ne pas les abandonner. Touché de leurs instances, et confus de repousser la prière de ses fidèles, lié, d'un autre côté, par son vœu, Edouard prend le parti de s'en rapporter à la décision du pape, alors Léon IX. Les députés chargés de cette négociation arrivèrent à Rome pour le Concile de l'an 1051. Le pape leur remit, en séance solennelle, une lettre adressée au roi par laquelle il le déliait de son vœu.

Joyeux de savoir par l'oracle le plus autorisé quelle marche il avait à suivre, Edouard accomplit de point en point les prescriptions du pape. L'apôtre saint Pierre lui fit connaître lui-même le lieu qu'il avait choisi. C'était celui où le roi Sébert avait fait bâtir une église en l'honneur de saint Pierre, et que l'apôtre avait consacrée par des miracles éclatants. Edouard éleva donc là une superbe basilique, avec un monastère de religieux bénédictins, amplifiant celui qui y était auparavant, l'enrichit de dons magnifiques et de nombreux privilèges.

Saint Pierre a dit à un pauvre estropié : « Je te guérirai si mon serviteur Edouard te porte lui-même à mon église. »

Sa charité lui rendait facile le sacrifice que le pape lui demandait.

Le roi vit un jour un de ses gens prendre de l'argent dans ses coffres et l'emporter ; il ne dit rien ; une seconde fois, il s'aperçut et dissimula encore. Ce voleur, enhardi par la pensée que personne ne le voyait, revint pour la troisième fois puiser dans les coffres du roi qui lui dit alors : « Prenez garde qu'on ne vous y surprenne ! » Le trésorier, affligé de ce larcin, s'en plaignait au prince. Edouard, comme s'il n'en eût rien su, lui répondit : « De quoi vous mettez-vous en peine : sans doute, celui qui l'a pris en avait plus besoin que nous ! »

Un autre jour, un pèlerin demandait au roi l'aumône au nom de saint Jean l'Evangéliste. Comme, après saint Pierre, Edouard avait pris saint Jean pour patron, il ne savait rien refuser à qui l'implorait au nom de l'apôtre bien-aimé. Mais, hélas ! l'aumônier du roi est absent ! Alors de crainte de faire trop attendre ce pauvre, Edouard retire de sa main un riche anneau et le lui donne.

Du haut du ciel, le Seigneur contemplait les vertus de son serviteur, et comme elles lui étaient très agréables, il se plut à faire éclater aux yeux des hommes la sainteté du prince. Un pauvre Irlandais tout contourné, crochu, mal fait, se présenta un jour au palais et dit au roi qu'ayant prié six fois saint Pierre, visité son église et demandé sa guérison, le grand apôtre lui avait répondu qu'il voulait avoir pour compagnon de ce miracle le roi Edouard son ami ; en conséquence, qu'il le portât depuis son palais jusqu'à l'église. Le roi chargea ce pauvre sur ses épaules et le porta en grande humilité et allégresse, malgré les ris et moqueries de plusieurs. A l'église, il offrit son fardeau au bienheureux apôtre Pierre, et aussitôt l'infirme fut guéri.

Cependant, une vie si sainte allait être bientôt couronnée. Deux Anglais se rendant en pèlerinage aux Lieux Saints se fourvoyèrent dans une nuit sombre. Un vénérable vieillard leur apparut, les mena à la ville, les logea et les traita fort honnêtement ; le lendemain matin, comme ils prenaient congé de leur hôte, le vieillard leur dit : « Courage, bons pèlerins, poursuivez hardiment votre chemin, vous retournerez sains et saufs en votre pays, je vous protégerai et servirai de guide. Car, sachez-le, je suis Jean l'Evangéliste, apôtre de

Saint Edouard, n'ayant plus d'argent, donne son anneau en aumône à saint Jean, qui lui est apparu sous la forme d'un pèlerin.
Saint Jean rend cet anneau, en Terre Sainte, à deux pèlerins anglais égarés, en leur disant : « Vous le rendrez au roi. »

Jésus-Christ ; j'aime le roi Edouard à cause de son excellente chasteté. Vous lui remettrez cet anneau que le roi lui-même m'a donné, comme je lui demandai l'aumône en habit de pèlerin. Dites-lui aussi de ma part que le temps s'approche où il doit sortir de ce monde. A six mois d'ici, je le visiterai et le mènerai avec moi à la suite de l'Agneau immaculé. »

A ces mots, le vieillard disparut. Les pèlerins, de retour, s'acquittèrent fidèlement de leur message, et, en témoignage de la vérité, ils rendirent au roi l'anneau qu'ils avaient reçu du saint apôtre.

Averti par un oracle divin de sa mort prochaine, Edouard se préoccupa de laisser l'Angleterre entre les mains d'un maître qui sût la protéger, maintenir la paix si péniblement établie et sauvegarder ses droits. Harold, fils de Godwin, affichait hautement ses prétentions à la succession ; mais Edouard, voyant revivre dans le fils les instincts farouches du père, l'écarta. Mais il fit partir son confident intime, l'archevêque Robert de Cantorbéry, près du duc Guillaume, pour l'informer que, en raison de son mérite non moins que de sa parenté, il le déclarait son héritier.

Il ne restait plus maintenant au roi qu'à se préparer à paraître devant son Seigneur. Ses forces s'épuisaient ; et le soir même de la fête de Noël (1066), il fut pris d'une fièvre violente durant la nuit. Saint Jean, suivant sa promesse, lui apparut et l'avertit que, sous peu, il reviendrait le chercher. Après vingt ans de travaux, l'abbaye de Westminster était achevée, et on célébrait alors les fêtes de la dédicace. Malgré son épuisement et sa faiblesse, le roi voulut se rendre à la cérémonie et y assista jusqu'à la fin. Mais, au retour, il tomba en défaillance et fut deux jours sans donner signe de vie. Il était en extase ! et Dieu lui révéla les malheurs futurs de l'Angleterre.

Apercevant près de lui la reine, qui fondait en larmes : « Ne pleurez pas, ma sœur, lui dit Edouard, je vais quitter cette terre, séjour de mort, pour aller en la patrie des vivants. » Puis, s'adressant aux seigneurs et officiers qui entouraient sa couche funèbre : « J'ai reçu, des mains de Jésus-Christ, Editha pour épouse, dit-il ; je la remets vierge aux mains du Seigneur et la recommande à votre dévouement. » Ces paroles révélaient tout le secret d'une vie angélique, force d'Edouard et rayon le plus éclatant de son auréole.

Le prince indiqua l'heure à laquelle il devait mourir et ordonna qu'on prévînt aussitôt le peuple de commencer les prières pour le repos de son âme. Il ne parla plus désormais qu'avec les anges ; et, plein de jours et de bonnes œuvres, émigra vers le Seigneur le 5 janvier 1066. Il avait régné vingt-trois ans, six mois et vingt jours.

Puisse son souvenir et sa céleste protection ramener l'Angleterre, aujourd'hui protestante, à la religion de ses aïeux, c'est-à-dire à la religion catholique. Il n'y a qu'une seule véritable Eglise, c'est l'Eglise fondée par Jésus-Christ ; or, cette Eglise a été fondée sur Pierre, c'est-à-dire sur le Pape.

LE BIENHEUREUX GÉRARD TENQUE OU TOM

FONDATEUR DES HOSPITALIERS DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM

Fête le 13 octobre.

Le bienheureux Gérard, ami des pauvres.

LES PÈLERINAGES DE TERRE SAINTE AU XI^e^ SIÈCLE

Vers la fin du XI^e^ siècle, le mouvement pieux qui portait, depuis de longues années déjà, les fidèles à visiter les Lieux Saints avait pris un développement considérable. De tous les points de l'Occident les foules s'ébranlaient et, sous la direction des moines et des prêtres, se dirigeaient vers la Ville Sainte, dans les murs de laquelle la plupart souhaitaient de terminer leurs jours. Depuis la conquête de Jérusalem, les musulmans s'étaient montrés persécuteurs implacables; on avait raconté dans toute l'Europe leurs crimes et leurs impiétés. Mais, au commencement du XI^e^ siècle, le calife Hakim, avant de tomber victime d'un assassinat, avait rendu aux chrétiens le pouvoir de réédifier leurs sanctuaires. Son successeur, plus par politique que par bienveillance, toléra les pèlerinages et on vit, vingt-sept ans après, l'église du Saint-Sépulcre se relever de ses ruines.

A partir de ce moment et durant tout le siècle

suivant, les pèlerins affluèrent, mais leurs malheurs n'en prirent pas fin pour cela; les musulmans, au contraire, redoublaient de rage et de cruauté à mesure qu'augmentait leur nombre. Ecoutons à ce sujet le récit de Guillaume de Tyr : « Un ducat d'or (200 francs de notre monnaie) était exigé de chaque pèlerin à l'entrée de la ville. Or, sur le parcours à franchir avant d'atteindre le terme de leur voyage, les caravanes étaient d'avance attaquées et dépouillées par les Turcs, en sorte que, n'ayant absolument rien à l'arrivée, des milliers de pèlerins, nus et sans vivres, mouraient sous les ardeurs du soleil. Les chrétiens du pays, malgré tous les efforts de leur charité, ne suffisaient point, je ne dis pas à les nourrir, c'était impossible, mais à leur donner la sépulture. Quant aux rares étrangers qui pouvaient payer le tribut et entrer à Jérusalem, leur présence dans la Ville Sainte devenait un nouveau sujet de terreur pour les habitants chrétiens. S'ils n'étaient point suffisamment escortés dans leurs visites aux stations saintes, les infidèles les attaquaient violemment, leur crachaient au visage et les bâtonnaient jusqu'à ce que mort s'ensuivît. La situation des indigènes n'était pas meilleure. La mort planait à chaque instant sur leur tête; quand on ne les tuait pas, on les réduisait à une servitude pire que la mort. Pour comble de misère, les églises qu'ils entretenaient ou réparaient à grands frais étaient perpétuellement envahies par les infidèles. Ceux-ci choisissaient le moment où l'on célébrait le Saint Sacrifice; ils entraient l'épée nue à la main, frappant à droite et à gauche, renversant le calice et les vases sacrés, les foulant aux pieds, s'asseyant sur l'autel, brisant les marbres du sanctuaire, et chargeant de coups les officiants. »

PÈRE DES PAUVRES

Tel était l'aspect des pèlerinages en Palestine, lorsque, vers le milieu du XI^e^ siècle, un pèlerin, venu des rives de la Provence, s'arrêta dans la Ville Sainte. Originaire de l'île Saint-Geniez, aujourd'hui Martigues, il était venu retremper sa piété au tombeau même du Sauveur. Mais à peine eut-il pénétré dans la ville qu'il fut frappé du désordre qui y régnait. Son âme généreuse et compatissante s'émut des calamités qui pesaient sur les chrétiens, et il résolut de consacrer sa vie à soulager ses frères : c'était le bienheureux Gérard. Nous allons voir combien sa charité fut agréable à Dieu et féconde pour les pèlerins malheureux.

Vers l'an 1050, les commerçants d'Amalfi, sur le golfe de Palerme, étaient venus à Jérusalem. Les relations commerciales qu'ils entretenaient avec les ports de l'Asie-Mineure les rapprochaient de la Palestine. Quand ils pénétrèrent dans la Ville Sainte, ils furent si frappés de l'abandon dans lequel se trouvaient les chrétiens, qu'ils sollicitèrent du calife d'Egypte la permission de bâtir deux monastères, l'un d'hommes, l'autre de femmes. La permission leur fut accordée et ils adjoignirent à chaque couvent un hospice ou hôtellerie destiné à abriter les pèlerins du rite latin. L'œuvre prospéra, et, quelque temps après, les religieux Bénédictins, qui en avaient la garde, firent construire, à quelque distance du Saint-Sépulcre, un hôpital plus grand encore et plus vaste que les deux autres, qui devait servir à recueillir les pèlerins pauvres ou malades. L'abbé décida que le bienheureux Gérard en serait l'administrateur. Il ne fallut rien moins que la parole obligeante du saint religieux et la considération de la charité à exercer pour décider notre Bienheureux à accepter cette charge qui lui paraissait au-dessus de ses forces. Il consentit néanmoins et se voua dès lors tout entier à ses frères, renonçant à sa liberté, renonçant à son pays et à sa famille qu'il ne devait plus revoir. Dieu remplit son âme d'amour et de tendresse : il montra tant de charité, de générosité, de douceur, dans l'exercice de sa charge, que tout le monde allait à lui. On publiait partout la bonté de son cœur, et toute la ville de Jérusalem le désignait sous le nom de : *Père des pauvres* (1099).

PAIN CHANGÉ EN PIERRES

C'était l'époque où l'Occident tout entier s'armait et prenait la croix pour sauver le tombeau du Christ. On avait entendu à Clermont la parole sacrée d'Urbain II et la voix vibrante de Pierre l'Ermite et, de toutes les poitrines, s'était échappé ce cri de bravoure et de foi : Dieu le veut! L'élite de la chevalerie française : Godefroy de Bouillon, Hugues de Vermandois, Robert de Normandie, Robert de Flandre, etc., à la tête de guerriers innombrables, avaient pris les armes et s'étaient dirigés vers la Ville Sainte, résolus à vaincre ou à mourir. Gérard, dont l'âme noble et grande était ouverte à toutes les ardeurs de la charité et aux saints enthousiasmes de la foi, avait applaudi à ce mouvement populaire qui promettait de donner tant de liberté aux pèlerinages chrétiens et tant de gloire au Christ. Il attendait avec impatience l'arrivée des croisés. Ceux-ci, vainqueurs successivement à Nicée, à Dorylée, à Antioche, au passage de l'Oronte, arrivaient enfin sous les murs de Jérusalem en criant avec transports : Jérusalem! Dieu le veut! et en chantant, comme un écho de ces clameurs enthousiastes, cette parole d'Isaïe : *Jérusalem, lève les yeux et vois le libérateur qui vient briser tes fers!* Dès le lendemain, on s'occupa de former le siège qu'on se proposait de mener avec vigueur.

C'est ici qu'il faut placer un fait miraculeux dont notre Bienheureux fut le héros et qui nous a été transmis dans un manuscrit du XIII^e^ siècle. « Enfermé dans la ville, nous dit le chroniqueur, Gérard continuait à servir les pauvres dans son hôpital. Mais, trois ou quatre fois par jour, il se rendait au rempart, et pendant que la population musulmane lançait des pierres contre l'armée des chrétiens, il y jetait des morceaux de pain dont il avait eu soin de remplir son tablier en guise de pierres. Les soldats musulmans s'en aperçurent et dénoncèrent le fait au Soudan. Celui-ci avait une grande estime pour Gérard dont il admirait la charité. Il répondit aux dénonciateurs : « Quand vous le verrez jeter du pain aux chrétiens qui nous assiègent, saisissez-le avec ses provisions, et amenez-le moi, autrement je ne croirai point à ce que vous me dites. » Quelques jours après, Gérard étant venu, selon sa coutume, lancer du pain aux assiégeants, les Sarrasins le saisirent et l'amenèrent à leur chef. Mais son tablier se trouva plein de pierres en sorte que le Soudan le fit mettre en liberté et lui dit : « Continuez sans crainte à combattre les chrétiens. » Or, il ne faut point douter que les pains dont Gérard avait rempli son tablier n'aient été subitement, par la puissance de Dieu, changés en pierres. Gérard continua sans être inquiété à lancer chaque jour du pain aux soldats de Dieu. Merveilleux effet de la puissance divine qui préserve et défend contre les grands du siècle ceux qui pratiquent la charité.

LE TRIOMPHE APRÈS LA PRISON

Cependant les croisés travaillaient avec ardeur au siège de la Ville Sainte. Ces manœuvres irritaient les musulmans qui, non contents de s'occuper de la défense, exerçaient leur rage sur les chrétiens restés dans la ville. Tous les jours on voyait arriver au camp des hommes affamés, presque sans vêtements, couverts de blessures. Les récits qu'ils faisaient des malheurs qu'enduraient les fidèles à Jérusalem étaient de nature à exciter l'ardeur des croisés. Les femmes, les enfants, les vieillards étaient retenus en otage, on traitait les hommes comme des bêtes de somme, on les faisait expirer sous les coups, on les condamnait à des travaux au-dessus de leurs forces et, à toutes ces misères, la faim ajoutait son intolérable supplice suivi de la mort. Les riches étaient chargés de fers et mis dans les prisons dans l'espoir qu'ils céderaient leurs trésors pour leur rançon.

Malgré sa popularité, le bienheureux Gérard ne put échapper au malheur de ses frères. Accusé d'établir des intelligences avec l'ennemi, il fut un jour saisi, garrotté et enfermé dans un cachot. De plus, soupçonné de posséder une grande fortune, il fut mis à la torture par les musulmans qui le pressaient de leur découvrir où elle était cachée.

Mais l'heure de la délivrance ne tarda pas à sonner pour lui.

Le 14 juillet 1099, à 3 heures de l'après-midi, Godefroy de Bouillon, après un assaut terrible, dans lequel il avait montré autant de constance que de bravoure, s'empare de Jérusalem. Les musulmans, vaincus et réfugiés dans les mosquées, sont livrés au carnage ; la foule des soldats parcourt les rues de la ville en poussant le cri vainqueur : « Dieu le veut! Dieu le veut! » On se rend dans les prisons, on délivre les captifs qui viennent chanter, eux aussi, l'hymne de la délivrance. Le bienheureux Gérard voit tomber ses fers et devient l'objet de l'attention publique. On le regarde comme un martyr, car il porte encore sur sa chair la marque des mauvais traitements qu'il a subis, et les chrétiens, enthousiasmés, le portent en triomphe jusqu'à l'hôpital de Saint-Jean. Là, il reçoit la visite des chefs de l'armée chrétienne et particulièrement de Godefroy de Bouillon, qui se hâte d'aller le voir après son pèlerinage au Saint-Sépulcre.

Ainsi, après l'avoir éprouvé, Dieu se plaisait à exalter son serviteur. Celui-ci, rendu à ses pauvres et soutenu par l'autorité du baron du Saint-Sépulcre, déploya plus d'activité et de générosité encore que par le passé. Nous allons le voir grouper autour de lui des hommes remarquables par leur sainteté et leur zèle et en faire des apôtres de la charité.

LE GRAIN DE SÉNEVÉ

Une fois que les croisés furent mis en possession de Jérusalem, l'œuvre du bienheureux Gérard prit un développement merveilleux. On la considérait comme une des plus belles et des plus importantes, et tous ceux dont l'âme était embrasée des ardeurs de la charité venaient là se dévouer pour Jésus-Christ. Peu à peu, le nombre de ces serviteurs des pauvres augmenta ; notre Bienheureux s'occupa alors de les grouper et de leur donner une règle monastique, fondant ainsi un Ordre religieux qui devait amplifier son œuvre et en assurer l'avenir. La communauté était animée des sentiments les plus nobles et les plus généreux : on n'avait d'autre ambition que de soigner les pauvres et les infirmes, on recherchait même ceux qui étaient les plus repoussants, on les vénérait comme les amis de Dieu. Ces nouveaux religieux prirent le nom de Frères Hospitaliers. « Leur costume, dit Jacques de Vitry, était un grand manteau noir avec la croix blanche sur la poitrine. Aux trois vœux ordinaires de profession religieuse, ils ajoutaient celui de servir Dieu humblement et dévotement dans la personne des pauvres. Pauvres eux-mêmes, ils distribuaient largement à leurs frères en pauvreté les aumônes qu'ils recevaient. Ils voulaient reposer, après leur mort, à côté des pauvres qu'ils avaient secourus dans leurs maladies et aidés pieusement à bien mourir. Leur cimetière commun était le champ de Haceldama, ce champ du potier acheté au temps de la Passion par les juifs, pour la sépulture des étrangers, avec les trente deniers, prix de la trahison, rejetés par Judas sur le pavé du temple. Leur vie se partageait entre la prière et les œuvres de charité. Les veillées saintes, les macérations, l'abstinence, le jeûne, rien pour eux n'était assez austère, mais leur tendresse miséricordieuse ne trouvait rien d'assez exquis pour les malades et les pauvres. Ils les appelaient leurs *seigneurs ;* ils leur réservaient le pain de fleur de froment et se contentaient pour eux-mêmes d'un mélange grossier du résidu avec le son.

» Une discipline sévère entretenait dans la communauté l'esprit de régularité et de ferveur. Les fautes, s'il venait à s'en produire, ne demeuraient jamais impunies, de peur qu'une trop grande indulgence ne devînt pour les délinquants un motif de s'oublier de nouveau. Les plus graves étaient punis de la dégradation : on arrachait au coupable la croix dont il s'était rendu indigne, et on l'expulsait comme un membre pourri. La prison et les fers étaient le châtiment des pécheurs qu'on ne jugeait point incorrigibles. Les manquements moindres entraînaient des peines humiliantes comme celle, par exemple, de manger à genoux la maigre pitance du réfectoire.

» Dieu était avec eux et ils étaient aimés de tous. Leur réputation s'étendit dans toute la terre des chrétiens et leur sainteté fut connue jusqu'aux extrémités du monde. Les pèlerins de toute nation, de toute tribu, de toute langue, qui affluèrent à Jérusalem après la délivrance du Saint-Sépulcre, de retour dans leur patrie, racontaient les merveilles de charité accomplies par les chevaliers du bienheureux Gérard. »

Ainsi fut fondée cette œuvre : grain de sénevé alors, mais qui devait bientôt devenir un arbre immense à l'ombre duquel, durant plusieurs siècles, des multitudes innombrables devaient se reposer, et dont le saint fondateur eut le bonheur de recueillir les premiers fruits.

LES PREMIERS RAMEAUX

Une œuvre si belle ne pouvait manquer d'attirer les sympathies de tous les chrétiens. Les ressources affluèrent de tous les points de l'univers. Le bienheureux Gérard songea alors à développer son institut en fondant en Europe, en même temps qu'en Asie, des hôpitaux semblables à celui de Saint-Jean de Jérusalem. Les maisons furent nombreuses. La Sicile, l'Apulie, Pise, la Provence, tous les points qui pouvaient servir à l'embarquement ou au débarquement des pèlerins, furent dotés de commanderies. On y recevait les chrétiens que la maladie empêchait

de se rendre en Terre Sainte et ceux qu'elle atteignait au retour des Lieux Saints. Les malades et les pauvres indigènes trouvaient aussi remèdes, asile et nourriture dans ces maisons de la charité dont la porte leur était toujours ouverte. Parmi les fondations de Provence, notons particulièrement celle de Manosque, établie environ quinze ans avant la mort du bienheureux, par Gérard, évêque de Sisteron, et richement dotée par les ducs de Forcalquier.

Il ne manquait plus que l'approbation du Souverain Pontife pour mettre l'œuvre naissante sur le pied des grandes institutions. Gérard n'eut pas de peine à l'obtenir. Le pape Pascal II, par une Bulle adressée « à son vénérable fils Gérard, fondateur et prévôt de l'hôpital de Jérusalem, place l'Ordre de Saint-Jean sous le patronage immédiat de l'Eglise romaine et sous la protection du bienheureux Pierre, prince des Apôtres. » Il veut que toutes les commanderies portent le titre de Saint-Jean de Jérusalem « sans que nulle puissance, séculière ou régulière, ait le droit de les soustraire à la juridiction de Gérard et de ses successeurs légitimement élus en Chapitre général. »

Le Pape poussa plus loin encore les marques de son estime et de son amour pour Gérard. Ancelin, religieux de Saint-Jean, ayant été envoyé en Europe pour recueillir des subsides, Pascal II voulut bien le munir de lettres de recommandation auprès des prélats, des princes et des fidèles de la chrétienté. L'œuvre alla toujours se développant de plus en plus, excitant, dans l'Occident comme dans l'Orient, l'admiration et l'enthousiasme universels.

LA TOMBE — LE GRAND ARBRE

Le grand nombre des commanderies créa de nouveaux devoirs au bienheureux fondateur. Les provinces furent formées : on fit le classement par *langues* en groupant les Frères d'après leur lieu d'origine. Chaque province était soumise à une maison centrale qui fut appelée *grand prieuré*.

Après avoir ainsi réglé la constitution de son Ordre et avoir vu son merveilleux accroissement, le bienheureux Gérard mourut, chargé de jours et de mérites, à l'âge de quatre-vingts ans. Nous n'avons aucun détail sur cette mort, la date elle-même est incertaine. On pense que ce fut en 1120. A partir de ce moment, pendant plus de cent ans, l'histoire se tait sur le bienheureux Gérard. Nous savons qu'il mourut à Jérusalem; mais que fit-on de ses reliques et quel fut son culte? Vers la fin du XII^e^ siècle, nous trouvons le corps du Bienheureux à la commanderie de Manosque, dont nous avons parlé plus haut. Là, les Frères Hospitaliers l'ont en très grande vénération; on célèbre sa fête, on fait des processions en son honneur, on l'implore pendant les temps de sécheresse et on reçoit de lui d'innombrables bienfaits. Plus tard, la ville de Martigues voulut avoir de ses reliques; les habitants de l'île et de Jonquières firent aussi des démarches à cet effet et ils conservent encore aujourd'hui leur précieux trésor. A l'Ile, un tableau moderne représente le bienheureux Gérard donnant à boire à un pauvre. A Jonquières, une statue du pieux fondateur se voit sur la façade de l'église; on lit au-dessous cette inscription : *B. Gerardus Tenque, gloriæ civitatis, 1869.*

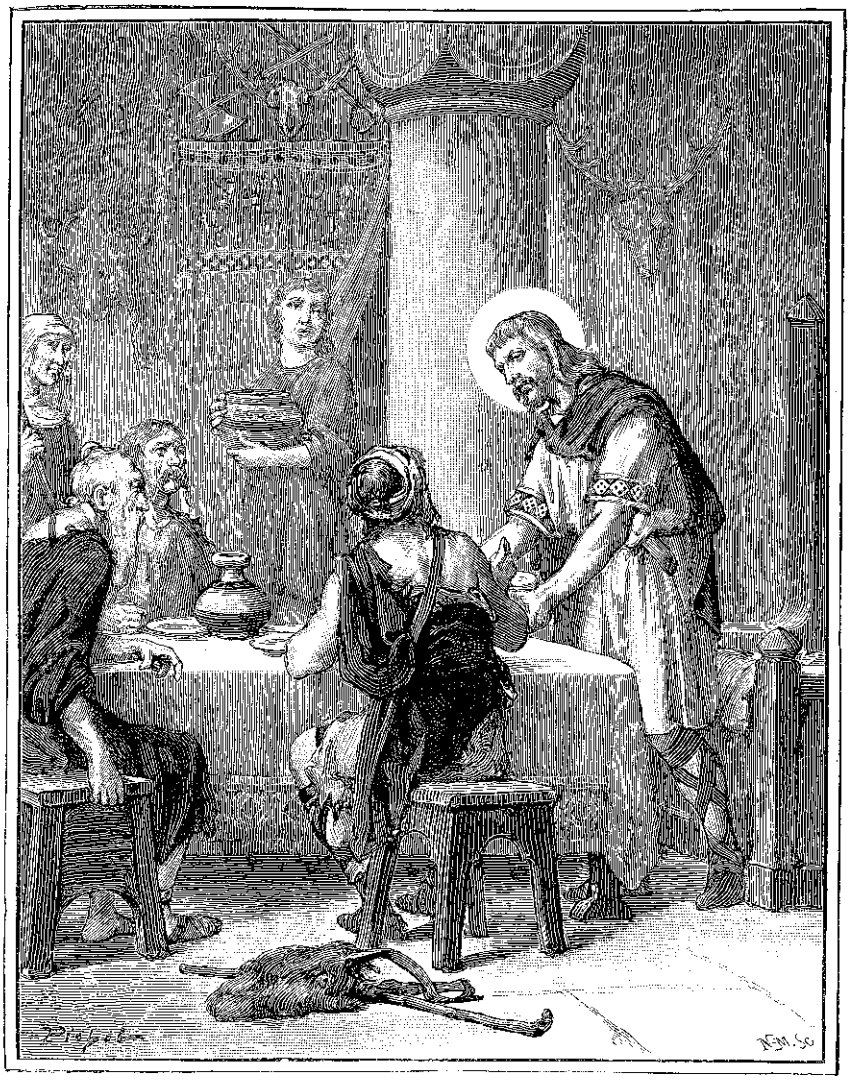
Quand il eut rendu le dernier soupir, les Hospitaliers se réunirent pour élire un successeur. Le choix tomba sur Raymond du Puy, gentilhomme de haute lignée, qui unissait aux dons de la naissance et de la fortune ceux plus précieux encore de la vertu. Le nouveau grand-maître modifia la constitution de l'Ordre : il ajouta aux devoirs de l'hospitalité celui de défendre le tombeau du Christ et forma comme une armée permanente dont les membres faisaient vœu de combattre les infidèles. Les autres Frères furent divisés en deux classes : les prêtres, destinés au service des églises de l'Ordre, et les Frères servants, voués au soin des malades. Les religieux changèrent alors leur nom d'Hospitaliers en celui de Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Ce titre de Chevaliers ainsi que la nouvelle constitution persistèrent jusqu'à la suppression de l'Ordre, au XVIII^e^ siècle, par Napoléon I^er^. Gérard n'avait pas constitué d'Ordre militaire et c'est sans doute la raison pour laquelle il fut mis quelque peu dans l'oubli. Néanmoins, les Hospitaliers de Saint-Jean, devenus dans la suite Chevaliers de Rhodes, puis de Malte, doivent leur origine à ce serviteur de Dieu qui les fit naître d'une pensée de foi et de charité. L'œuvre qu'ils ont accomplie est connue de tous; durant sept siècles leur mission fut glorieuse et, malgré les vents qui se sont déchaînés à travers les âges, le grand arbre dont Gérard avait pu contempler les premiers rameaux est demeuré debout et les peuples n'ont eu qu'à étendre la main pour en recueillir les nombreux fruits.

Nous avons puisé les éléments de cette notice dans l'*Histoire religieuse et hagiologique du diocèse de Digne*, publiée en 1893 par le chanoine CRUVELLIER et l'abbé ANDRIEU. — Aix, impr. Nicot, rue du Louvre

SAINT GÉRAUD, COMTE D'AURILLAC

Fête le 13 octobre.



Le « bon comte » d'Aurillac veillait à ce que rien ne manquât à ses amis les pauvres.

PREMIÈRE ÉDUCATION DE SAINT GÉRAUD

On semble se complaire parfois à créer aux héros et aux saints de nobles origines. Si nous réunissons les données fournies par les divers panégyristes de saint Géraud, nous trouvons, côte à côte, se concertant pour lui constituer une illustre lignée : Charlemagne, dont le seigneur d'Aurillac était, par sa mère Mathilde, l'arrière-petit-fils; Constantin le Grand, le premier empereur chrétien; le roi mérovingien Clovis; l'évêque saint Césaire d'Arles; saint Arédius ou Yrieix de Limoges, d'autres encore.

Sans vouloir refuser au bon comte d'Aurillac une parenté plus ou moins éloignée avec ces personnages, disons que ce ne sont pas ses ancêtres qui le glorifient. Sa sainteté, « ses seules actions, comme dit Bossuet, le peuvent louer. Toute autre louange pâlit auprès des grands noms ».

Saint Géraud, que la ville d'Aurillac vénère comme son patron, naquit vers l'an 855. Ses parents, Gérald et Adeltrude, grands seigneurs qui habitaient un château fort bâti à l'entrée de la pittoresque vallée de la Jordanne, possédaient et régissaient toute la contrée avoisinante, dans un périmètre d'au moins cent dix lieues. Ils

n'avaient d'autre souci que le bien de leurs sujets. Leur charité et leur piété étaient exemplaires, et les biographes s'accordent à dire que l'enfant de bénédiction qui devint l'heureux fruit de leur union leur fut accordé par Dieu en récompense de leurs vertus.

A l'âge où se manifestent les premières tendances de l'âme, le petit Géraud se signalait par son bon caractère, sa parfaite égalité d'humeur. Jamais on ne le vit se livrer à ces mouvements d'impatience, à ces impressions d'envie ou de jalousie, à ces légèretés peu modestes auxquelles s'abandonnent si aisément les enfants. Ces heureuses dispositions ne firent que se développer avec les années.

Rien ne fut oublié dans l'éducation du jeune seigneur. Il apprit la musique et les premiers éléments des belles-lettres. Il prit goût aux Saintes Ecritures, jusqu'à apprendre le psautier par cœur. En même temps, il se livra aux exercices corporels qui devaient le fortifier et en faire plus tard un preux guerrier : monter à cheval, tirer de l'arc, chasser au faucon, au dogue ou au lévrier.

Une grave maladie interrompit tout à coup ces travaux ou ces joyeux ébats et inspira de sérieuses craintes à ses parents. Le voyant si faible, le corps tout couvert de pustules sans cesse renaissantes, ils ne le crurent point fait pour la profession des armes, et, dès qu'il fut en convalescence, ils l'orientèrent vers la carrière ecclésiastique.

Toujours soumis, Géraud s'adonna avec goût aux sciences sacrées, et, s'il ne parvint pas au sacerdoce, il aima la vie paisible et studieuse des hommes d'Eglise; dans la suite, il se faisait lire l'Ecriture Sainte pendant ses repas, il discutait théologie avec les doctes, et, au dire de saint Odon, « beaucoup de ministres du Seigneur, même des plus instruits, se seraient estimés heureux d'en savoir autant que le jeune fils de Gérald et d'Adeltrude ».

Il guérit pourtant et retrouva sa vigueur physique d'autrefois. D'un seul bond, il sautait à cheval et s'élançait avec une étonnante intrépidité. Il reprit l'exercice des armes et s'y distingua; la bravoure s'allia chez lui à la piété et à la bonté : il fut un vertueux homme de guerre. Deux ou trois siècles plus tard, il eût fait sans contredit un excellent moine-chevalier, ou du moins un croisé d'élite.

L'épreuve, sous des formes diverses, vint à lui et acheva de le mûrir. Géraud avait à peine vingt-cinq ans, lorsqu'il perdit successivement, à quelques jours de distance, son père et sa mère. Le coup fut rude à son cœur, mais ne l'abattit point. Le souvenir des bonnes œuvres de ses parents et la pieuse confiance qu'ils avaient été reçus dans le ciel soutinrent son âme au milieu de ces cruels déchirements.

Par leur mort, il devenait le possesseur d'une immense fortune territoriale. « Sans sortir de ses domaines, il pouvait, dit un auteur moderne, aller du puy de Griou jusqu'à Pousthomy, dans le Rouergue. De là, ses propriétés s'étendaient encore dans le Quercy, le Limousin et le Poitou. » Et ce qui ajoutait à leur valeur, c'est que ces terres étaient des *francs-alleux*, patrimoine héréditaire des seigneurs d'Aurillac, ne relevant que d'eux, exempts dès lors de toute redevance et de toute obligation envers qui que ce fût, tandis que les biens possédés à titre de *bénéfice* comportaient presque toujours des hommages ou des dîmes à offrir au donateur.

Géraud en disposa souvent, en toute suzeraineté, en faveur des pauvres et des moines. Il ne consentit jamais à commettre ses biens à des seigneurs plus puissants que lui, et l'on dut reconnaître plus tard que, dans la donation faite par le comte au monastère d'Aurillac, le roi de France lui-même « ne possédait pas un pouce de terre où il pût faire asseoir son bailli ».

GÉRAUD A LA GUERRE — LES LANCES RENVERSÉES

Maître chez lui, il avait à défendre ses vastes domaines contre des malandrins et des pillards qui, plus d'une fois, abusèrent de sa bonté. Quand il était seul à en pâtir, il usait de mansuétude à l'égard des coupables; mais, lorsque les intérêts de ses vassaux ou des serfs employés à son service se trouvaient lésés, il intervenait par ses hommes d'armes pour leur faire rendre bonne justice.

Pourtant, alors même qu'il était forcé de combattre, il trouvait moyen d'exercer encore la miséricorde, et jamais il ne put se résoudre à verser le sang.

Plus d'une fois, il ordonna à ses gens de courir sus à l'ennemi et de le mettre en fuite, mais avec l'épée au fourreau et la lance renversée. Les fuyards en étaient quittes pour quelques coups de hampe ou de poignée : la victoire n'en restait pas moins au comte d'Aurillac, les adversaires étaient mis en déroute, et ses soldats, qui d'abord souriaient de ses ordres, demeuraient émerveillés des résultats acquis.

S'il était contraint de porter la guerre en territoire ennemi, il défendait à ses soldats de se livrer au pillage ou même de se procurer des vivres par réquisition ou par violence. Il subvenait à tout de ses propres deniers; il aimait mieux s'imposer de grandes privations que de s'abandonner à des excès, qui, selon lui, eussent déshonoré des guerriers chrétiens.

Une modération si peu commune à cette époque, un tel souci d'éviter l'effusion du sang, la magnanimité avec laquelle le comte renvoyait toujours ses prisonniers après les avoir désarmés, lui conquirent la reconnaissance des populations, et lui valurent, même de la part de ses ennemis, le surnom de *bon*.

Il ne guerroyait d'ailleurs que malgré lui, bien qu'il eût à diriger les opérations de réelles aptitudes.

Il garda une complète neutralité dans les luttes intestines qui déchirèrent la France pendant les vingt dernières années du IXe siècle.

Une fois pourtant, quand l'Auvergne fut envahie, il prêta secours à son parent et ami Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, et le précieux appoint qu'il lui apporta fit aussitôt pencher la victoire du côté de ce dernier.

Plus tard, il lui fallut combattre contre Adhémar, comte de Poitiers. Un soir qu'il campait avec un très petit nombre de soldats, Adhémar résolut de fondre sur lui à l'improviste. Mais, avant d'engager l'attaque, il envoya quelques éclaireurs pour reconnaître les forces de l'ennemi. Ceux-ci aperçurent, au delà des tentes de l'armée de Géraud, un grand nombre de larges pierres blanches qu'ils prirent à distance, à la clarté incertaine des étoiles, pour un prolongement du campement. Saisis d'effroi, ils vinrent dire à leur maître que Géraud disposait de troupes innombrables et l'attaque n'eut pas lieu. Adhémar, découragé, s'en retourna dans ses terres.

Grâce à sa vaillance et souvent aussi, par une protection spéciale de Dieu, Géraud d'Aurillac ne connut jamais la défaite. Jamais non plus il n'abusa de la victoire pour se venger de ses ennemis.

COMMENT SAINT GÉRAUD TRIOMPHAIT DE LUI-MÊME

Ce noble guerrier faillit être vaincu dans un assaut d'une tout autre nature et particulièrement périlleux.

Peu après la mort de son père, il se trouva un jour par hasard en présence de la fille d'un de ses vassaux, jeune personne d'une beauté si remarquable que Géraud, sans réfléchir, arrêta sur elle un regard de complaisance. La tentation ne dura qu'un instant, et le vigilant chrétien, comprenant le danger, s'était empressé de détourner les yeux. Il éprouva néanmoins tant de douleur de cet entraînement passager dans lequel sa volonté n'avait peut-être eu aucune part, que, pour l'expier, il se condamna à passer la nuit suivante en pleine campagne, exposé aux rigueurs du froid le plus piquant, car on était alors dans la saison la plus rude de l'année. Toute la nuit, il versa des larmes amères et pria Dieu de punir son imprudence qu'il se reprochait dans son extrême délicatesse, comme une faute capitale. (1)

Instruit par cette expérience, il fut désormais d'une circonspection extraordinaire pour éviter tout ce qui peut porter atteinte à la plus délicate des vertus. Il fit de la mortification son exercice quotidien. Sa table, lorsqu'il avait des convives, était convenablement servie, mais le repas qu'il prenait avec eux était pour lui l'unique repas de la journée, auquel il n'ajoutait une légère collation, le soir, en dehors des jours de jeûne, qu'au temps des grandes chaleurs.

Sous les habits de lin ou d'hermine que sa condition l'obligeait de porter, il cachait un rude cilice. Il prenait largement sur le temps de son sommeil pour vaquer à la prière. Chaque nuit, il se levait à 2 heures pour assister à l'office canonial célébré dans sa chapelle. Souvent même, il devançait cette heure si matinale, ou bien encore, la prière liturgique terminée, il demeurait prosterné au pied des saints autels jusqu'à l'heure de la messe.

Le soir, il revenait prier dans sa chapelle avant d'aller prendre son repos, et, nous dit saint Odon, quelque absorbantes qu'eussent été les occupations de sa journée, il ne l'achevait point sans avoir récité tout le psautier.

LE « BON COMTE » D'AURILLAC

Il ne semble pas que le nom de comte, transmis, de père en fils, aux seigneurs d'Aurillac, ait été autre chose qu'un simple titre honorifique. Il n'est nullement prouvé qu'ils aient été des gouverneurs de l'Auvergne ou d'une partie seulement de cette province.

Ce qui est hors de doute, c'est que saint Géraud n'usa de sa fortune et de son rang que pour faire le bonheur de ses vassaux et de ses sujets. Quelle bienveillance, quelle paternité, quelle charité dans celui que tous saluaient sous le nom de « bon comte » d'Aurillac!

La porte de son palais était continuellement ouverte aux indigents, et nul ne s'éloignait sans avoir éprouvé les effets de sa bonté. La moitié du pain servi à sa table leur était réservée et les domestiques avaient ordre d'avoir toujours des aliments prêts pour les affamés qui viendraient en solliciter. Le bon comte présidait lui-même aux distributions, veillant à ce que rien ne manquât à ses amis, les pauvres.

Lorsqu'il rencontrait un mendiant mal vêtu ou souffrant du froid, il se hâtait de se dépouiller en sa faveur de son manteau ou de sa robe.

Saint Odon, son biographe, rapporte encore de lui ce trait de générosité : « Pour ne pas s'en tenir, suivant le conseil du Sauveur, à la mesure étroite et rigoureuse des pharisiens, il prélevait chaque année sur ses biens, outre la dîme qu'il accordait à l'Eglise, un neuvième de ses revenus pour la nourriture et le vêtement des pauvres. »

Souvent, il en recevait à sa table, se réservant le plaisir de les servir de ses propres mains, comme il eût traité le Sauveur Jésus lui-même.

Sa mansuétude, on l'a vu, ne le cédait en rien à sa libéralité. Ceux qui n'avaient péché que par faiblesse étaient d'avance assurés de son pardon.

Quant aux vrais criminels, il fallait qu'ils fussent bien incorrigibles pour que le bon comte se décidât à sévir.

Deux prisonniers accusés d'un grand crime lui furent un jour présentés. Leurs dénonciateurs demandaient qu'on prononçât contre eux la peine capitale.

Saint Géraud, en raison de certaines circonstances atténuantes et de leur repentir, inclinait vers la miséricorde. Pour les sauver, il usa d'un expédient : « Puisque ces malheureux doivent subir le dernier supplice, dit-il aux gardes, qu'on les délie de leurs chaînes, afin qu'ils puissent, selon l'usage, prendre auparavant quelque nourriture. » On les mit en liberté pour leur repas. Quand ils eurent fini, le comte leur présenta un couteau et leur dit : « Allez maintenant couper vous-mêmes les branches d'osier qui doivent servir à votre châtiment. » Il y avait là tout près une forêt pleine de ces arbustes. Les condamnés s'y enfoncèrent et ne reparurent plus. Accusateurs et juges renoncèrent à les poursuivre : ils avaient pénétré les intentions du comte.

L'autorité du seigneur d'Aurillac ne souffrait nullement de ces excès de clémence. Il y joignait un grand amour de la justice et la prudence réglait tous ses actes. Il en imposait par sa seule bonté et était de ceux dont l'Evangile a prédit qu'ils *posséderont la terre, parce qu'ils sont doux*.

Dans un de ses voyages, tandis que le Saint prolongeait sa prière bien avant dans la nuit, un voleur se glissa dans sa tente, à la faveur des ténèbres. Déjà, il avait mis la main sur un coussin brodé d'or.

— Qui es-tu? lui dit le comte, en saisissant le bras du larron.

Celui-ci demeure immobile d'effroi.

— Achève ce que tu as commencé, poursuit le Saint, je te le permets. Ensuite, retire-toi sans bruit, si tu ne veux pas être découvert.

Et le voleur de partir aussitôt, emportant le coussin qui lui avait été abandonné avec tant de condescendance.

SEPT FOIS PÈLERIN DE ROME

Charlemagne, le glorieux aïeul de notre Saint, aimait à s'appeler dans ses Capitulaires « le défenseur dévoué de la sainte Eglise et l'auxiliaire en toutes choses du Siège apostolique ».

Saint Géraud garda sur ce point les traditions de famille et, si le champ ouvert à son zèle fut moins vaste, son amour envers le successeur de Pierre ne fut pas moindre que celui du grand *empereur des Romains*.

Le comte d'Aurillac, vers la fin de sa vie, s'était

(1) Récit de M. l'abbé Mosnier : *Saints d'Auvergne*, t. II. p. 404.

fait comme une loi de réaliser tous les deux ans son pèlerinage *ad limina*, et l'on sait de source certaine qu'il se rendit à Rome au moins sept fois.

Dans ces pieuses pérégrinations, il montrait une ferveur dont le souvenir resta longtemps gravé dans la mémoire de ceux qui en étaient témoins. Accompagné de quelques ecclésiastiques et d'un petit nombre de serviteurs, il traversait les provinces de Lyon, de Vienne et de la Savoie, passait les Alpes, et gagnait à petites journées le centre de l'Italie, s'arrêtant dans les principaux sanctuaires pour y satisfaire sa dévotion. Plus généreux alors que jamais, il marquait par un bienfait, par une aumône, quelquefois par un miracle, chacun de ses pas.

A Lucques, en Toscane, une femme se jette à ses pieds et lui dit :

— Il m'a été révélé qu'en m'adressant à vous, j'obtiendrai le bienfait de la vue pour mon pauvre enfant que voici et qui est aveugle de naissance.

Le Saint, tout confus, réprimande cette femme, lui ordonne le silence, et, pour se soustraire à ses instances, s'éloigne au plus tôt. Mais l'infortunée mère le poursuit de ses supplications et prie les serviteurs d'intercéder en sa faveur auprès du seigneur Géraud. L'un d'entre eux lui apprend que l'eau avec laquelle son maître se lave les mains a quelquefois guéri d'autres malades. Elle s'empresse de mettre à profit l'indication, parvient à se procurer de cette eau, en lave les yeux de son fils, et aussitôt celui-ci est guéri de son infirmité.

Des miracles du même genre furent opérés à Sutri, à Abricola, en Italie, et dans plusieurs localités de l'Auvergne. Le Serviteur de Dieu ne pouvait souffrir qu'on y fît allusion, et lui, ordinairement si bon pour tous, ne savait que montrer un visage sévère à ceux qui ne craignaient pas de le louer et de le glorifier.

A Rome, rien ne pouvait l'arracher au tombeau des saints Apôtres, tant il aimait à y prier. Il se proclamait le vassal de saint Pierre et lui fit réellement hommage de son patrimoine. Les Papes témoignèrent toujours une grande bienveillance au comte d'Aurillac; ils le comblaient de leurs meilleures bénédictions et l'enrichissaient de reliques : trésor sacré que le comte recevait avec la vénération la plus profonde; à son retour, il les conservait dans son oratoire et les entourait de marques de la plus respectueuse dévotion : « O saints de Dieu, répétait-il souvent, ô saints de Dieu, venez à mon secours. »

FONDATION DE L'ABBAYE D'AURILLAC

Saint Géraud, arrivé à l'âge mur, aurait pu porter un regard paisible sur son passé et se rendre le témoignage qu'il avait fidèlement suivi les voies où Dieu le voulait. Il avait pratiqué dans le siècle les austérités d'un moine, subi sans en être souillé le choc de la tentation, gardé le célibat pour servir Dieu plus librement, vécu de la vie des anges dans un corps mortel. Le divin Maître demandait-il quelque chose de plus?

Le Saint en eut comme le pressentiment, et longtemps, l'idée qu'il était appelé à une vie plus parfaite occupa son esprit. Il s'en ouvrit à son guide spirituel, saint Gausbert, évêque de Cahors. Le prélat connaissait bien l'âme qu'il dirigeait; il la savait attirée vers la solitude; il considérait d'autre part le bien que saint Géraud accomplirait en restant dans le monde. Eclairé d'en haut, il trancha la question avec une ingénieuse habileté : Géraud suivrait l'impulsion de la grâce qui le sollicitait de consacrer ses revenus à la fondation d'un monastère, et lui-même ferait profession de la vie religieuse. Mais, en même temps, il continuerait à vivre en son château, pour le bien de ses vassaux et de ses serfs, et ne retrancherait aucune de ses bonnes œuvres.

La proposition fut acceptée à la satisfaction de tous; bientôt saint Géraud fit profession entre les mains de son Père spirituel, et, comme gage de la pauvreté qu'il voulait garder à l'avenir, il offrit l'hommage de tous ses biens au Prince des apôtres.

L'abbaye d'Aurillac naquit de ce pacte de sainteté. Géraud se rendit encore une fois à Rome pour soumettre à l'approbation et aux bénédictions du Souverain Pontife Formose son projet. Il choisit le Pape pour son suzerain, lui qui n'avait jamais consenti à devenir le vassal d'aucun seigneur, et, au nom de sa nouvelle abbaye, il s'engagea à payer au Saint-Siège une redevance annuelle et perpétuelle de dix sous d'or.

Fort des encouragements du Saint-Père, il revint, mit aussitôt la main à l'œuvre, et les constructions s'élevèrent rapidement. Malheureusement, les fondements de l'édifice reposaient sur un terrain d'alluvion trop peu consistant, et les bâtiments, presque achevés, s'écroulèrent tout à coup avec fracas. Sans plus s'en émouvoir, le comte fit reprendre les travaux, bâtit sur un terrain plus ferme, et, après treize ans de rudes labeurs, il eut enfin la joie de dédier au service de Dieu cet édifice qu'il avait élevé à sa gloire.

CÉCITÉ — DERNIERS JOURS

Comblé de joies spirituelles à la suite de la donation qu'il avait faite de lui-même à Dieu, saint Géraud s'apprêtait à chanter son *Nunc dimittis*.

Auparavant, Dieu le visita par l'épreuve. Il le rendit aveugle et le laissa vivre sept ans encore dans ce triste état. Le bon comte accepta cette croix comme toutes les précédentes, avec une résignation joyeuse. Il était heureux de pouvoir consacrer à la prière de plus longues heures.

Le 10 octobre 909, saint Géraud sentit les forces lui manquer et comprit que l'heure de la délivrance approchait pour lui. Il appela à son chevet l'évêque Amblard qui le soutint jusqu'au bout de ses conseils et de ses prières. « Cependant, le vendredi (13 octobre) était arrivé, rapporte Odon de Cluny. Le Saint était beaucoup plus fatigué; il voulut que ses chapelains récitassent auprès de lui les nocturnes de l'office, pendant que l'évêque et le reste du clergé les récitaient à l'église. Il psalmodia avec eux les Matines et toutes les autres heures de l'office du jour. Après Complies, il fit le signe de la croix, et prononça son invocation ordinaire : « O saints de Dieu, venez à mon secours. » Ce fut sa dernière parole..... »

Les saints du ciel vinrent peu après recueillir, pour la présenter à Dieu, son âme bienheureuse.

Ses restes mortels reposèrent, comme il convenait, dans l'église de son abbaye. Ils sont de nos jours vénérés à Aurillac. Depuis neuf siècles, un grand concours de pèlerins n'a cessé d'y venir honorer sa mémoire.

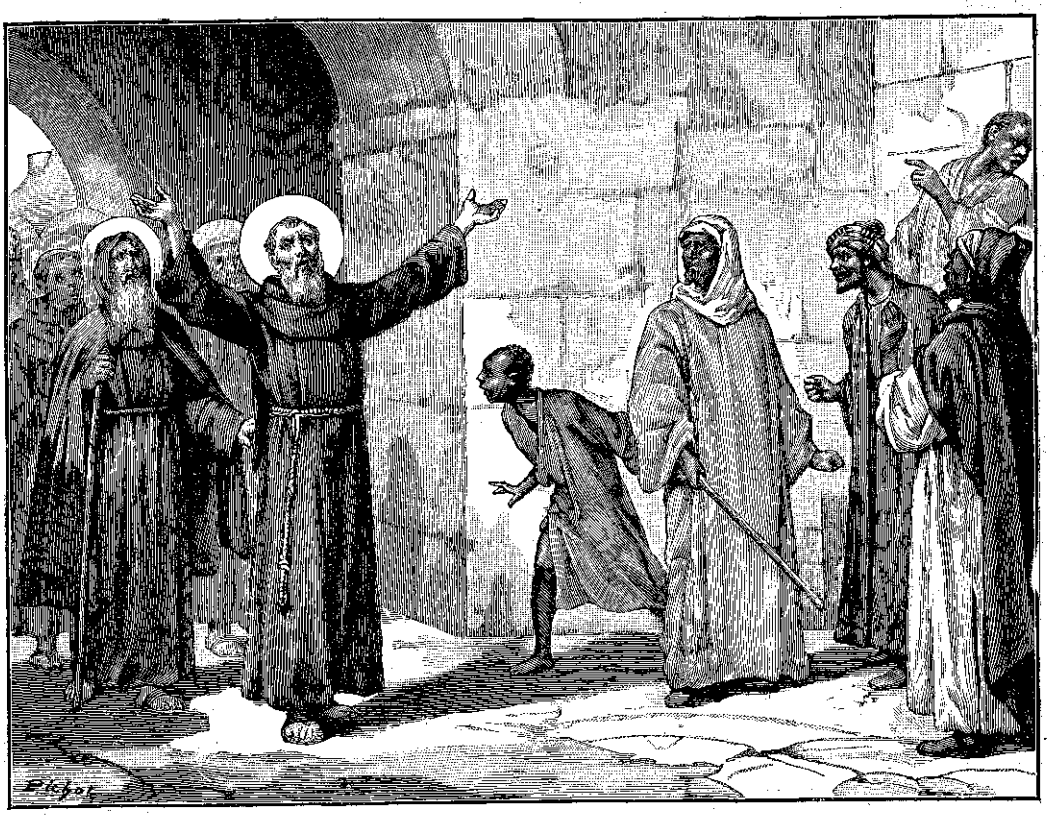
SOURCES CONSULTÉES

Histoire de l'abbaye d'Aurillac et de saint Géraud, son fondateur, par Mgr Bouange, évêque de Langres, 1899. — *Les Saints d'Auvergne : saint Géraud*, par Mgr Mosnier.

SAINT DANIEL ET SES COMPAGNONS

Franciscains martyrs au Maroc (1227).

Fête le 13 octobre.



Saint Daniel et ses compagnons prêchent la religion chrétienne devant les musulmans de Ceuta.

SAINTE ÉMULATION

SAINT François d'Assise avait voulu s'en aller dans les missions lointaines pour y annoncer l'Evangile aux peuples encore assis dans les ténèbres et les ombres de la mort, avec l'espérance de sceller de son sang cette foi de Jésus-Christ qu'il prêchait avec tant de zèle.

Le Seigneur se contenta de sa bonne volonté, mais il n'en fut pas de même des premiers missionnaires qu'il envoya : en 1220, à Maroc même — aujourd'hui Marrakech, — ils gagnèrent la palme du martyre.

Leurs reliques, rapportées triomphalement en Portugal, suscitèrent de nombreuses vocations, et le bruit de leur victoire, la joie qu'en avait éprouvée saint François, éveillèrent dans le cœur de beaucoup la pensée de prendre la même voie pour arriver à une gloire semblable.

Parmi ceux-ci, l'histoire mentionne expressément saint Daniel et six autres Frères Mineurs, nommés Ange, Samuel, Donule, Léon, Hugolin et Nicolas.

Daniel, le chef de cette glorieuse petite troupe, était né à Belvédère, dans la Calabre, et avait été admis dans l'Ordre naissant par le fondateur lui-même. A la mort de François (1226), il était Ministre de la province de Calabre, et ce fut au Fr. Elie, alors vicaire général de l'Ordre, qu'il vint se présenter avec ses compagnons pour obtenir la permission de se rendre chez les infidèles.

(1) Cf. *Vies des Saints*, n° 257.

On ne connaît pas le lieu d'origine de la plupart d'entre eux ; l'histoire dit simplement que Nicolas était originaire de Sasso Ferrato, dans l'Ombrie, et Donule de Montalcino, au diocèse de Lucques ; elle garde le silence sur la patrie des quatre autres.

Tous ceux qui connaissent les origines de l'Ordre savent parfaitement que le Fr. Elie ne partageait pas toutes les manières de voir du fondateur. Cependant, pour les missions lointaines, il était plein d'ardeur, de bonne volonté, et, s'il ne s'y rendit pas lui-même, du moins accorda-t-il sans hésiter la demande qui lui était faite.

Au commencement de l'année 1227, avant que le Chapitre général convoqué par Fr. Elie se fût réuni et eut donné comme successeur à saint François le bienheureux Jean Parent, les saints missionnaires s'embarquaient dans un port de la Toscane, à destination de l'Espagne ; ils pensaient, de là, gagner les plages de l'Afrique.

DANS LE PAYS INFIDÈLE

Ils arrivèrent sans encombre à Tarragone, où ils furent obligés de se séparer.

En effet, comme aucun bateau ne voulait les prendre à bord tous les sept, Daniel s'embarqua le premier avec trois compagnons et aborda à Ceuta. Huit jours après, les trois autres les avaient rejoints. C'était sur la fin de septembre 1227.

La première pensée de nos missionnaires était de marcher entièrement sur les traces de leurs aînés, saint Bérard et ses compagnons ; ils se proposaient donc d'aller à Maroc même, capitale et centre de l'empire de ce nom.

Quelle considération précise les fit rester à Ceuta ? L'histoire ne le dit pas, mais ce fut là leur champ de bataille ; ce fut de là que leurs âmes s'envolèrent, triomphantes, vers la céleste patrie.

L'entrée de Ceuta était rigoureusement interdite aux chrétiens. Pendant quelques jours, en épiant le moment de forcer la consigne, les apôtres de Jésus-Christ restèrent dans un faubourg qu'habitaient un grand nombre d'Européens, spécialement des marchands, venus de Marseille, de Pise, de Gênes, etc.

Bientôt, c'est-à-dire le vendredi 1er octobre, ils s'encouragent réciproquement et se décident à marcher.

A l'exemple du divin Maître, le samedi, ils se lavent les pieds l'un à l'autre ; ils purifient leurs âmes par une confession générale, reçoivent la sainte Eucharistie et passent en prière la journée entière et toute la nuit suivante.

Le dimanche matin, on les aurait pris pour des lions, dit un auteur ; ils semblaient ne respirer que feu et flammes ; ils ne pouvaient contenir l'ardeur qui les dévorait.

De bonne heure ils entrent dans la ville, la tête couverte de cendres, et ils commencent à dire à haute voix :

— Il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ.

CAPTIVITÉ — LA PRÉDICATION CONTINUE

On le comprend, l'émoi fut grand dans la ville. Mais, le premier moment de surprise passé, les Maures, saisissent les généreux missionnaires et, non sans les accabler de coups et d'injures, ils les conduisent devant leur chef.

Ils ne demandaient pas mieux.

Devant le gouverneur et tous les grands qui l'entourent, Daniel et ses compagnons annoncent avec plus de courage encore les vérités de notre sainte religion, montrant du même coup combien Mahomet et ses enseignements étaient dignes de mépris.

Ils sont bientôt chargés de fers et jetés en prison.

Mais « la parole de Dieu ne peut être retenue par des chaînes », disait saint Paul, prisonnier lui aussi.

La patience avec laquelle nos saints religieux supportent les mauvais traitements dont on les accable est une prédication éloquente pour leurs bourreaux ; en même temps les martyrs trouvent moyen d'écrire aux chrétiens de Ceuta.

La lettre était adressée au prêtre Hugues, chargé des Génois, à deux religieux, l'un Frère Prêcheur, et l'autre Frère Mineur, qui étaient arrivés depuis peu dans la ville.

« Béni soit Dieu, Père des miséricordes ! dit en substance cette lettre, testament des martyrs.

» Ce Dieu de toute consolation nous console en toutes nos peines. C'est lui qui nous a dit : « Allez, prêchez l'Evangile à toute » créature. Mais le serviteur ne saurait être » de meilleure condition que son Maître : si » les hommes vous persécutent, songez qu'ils » m'ont persécuté, moi le premier. » Et nous, très petits et indignes serviteurs de Jésus-Christ, touchés de ses paroles, nous avons abandonné notre patrie et sommes venus prêcher dans ces contrées pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, pour l'édification des fidèles et la confusion des infidèles obstinés.....

» Nous sommes donc entrés dans cette ville, nous avons prêché devant le roi lui-même le nom de Jésus, et nous lui avons déclaré qu'il n'y avait pas de salut en dehors de ce nom, le lui prouvant par des raisons irréfutables, en présence de ses grands et de ses docteurs. Mais lui, nous traitant comme des insensés, nous a fait jeter en prison. Bien que nous ayons beaucoup à souffrir ici, nous sommes néanmoins grandement consolés en Notre-Seigneur, espérant qu'il aura pour agréables nos souffrances et le sacrifice de notre vie. A lui seul honneur et gloire dans les siècles des siècles ! *Amen.* »

EN PRÉSENCE DU GOUVERNEUR

Cependant, un certain Arbaldo qui occupait auprès du gouverneur — celui auquel les martyrs donnent le nom de roi — une des premières places voulut se rendre compte de ce que faisaient les prisonniers pendant les longues heures de leur captivité.

Quelle ne fut pas sa surprise quand, ayant pris ses mesures pour les surveiller sans qu'ils pussent s'en apercevoir, il les vit débarrassés de leurs chaînes, le visage rayonnant d'une lumière éclatante, pendant qu'ils chantaient d'une voix mélodieuse les louanges du Seigneur.

Il rapporta à son maître ce qu'il avait vu et entendu.

Aussitôt, les apôtres sont de nouveau introduits en sa présence. On serait tenté de croire que les sectateurs de l'Islam auraient été émus, aussi bien de la constance des martyrs que des miracles opérés en leur faveur, mais s'ils avaient des yeux, c'était pour ne point voir ; s'ils avaient des oreilles, c'était pour ne pas entendre.

Et pourtant les missionnaires avaient des paroles éloquentes, des raisonnements capables de convaincre. En quelques mots, ils prouvaient la divinité de la religion de Jésus-Christ, montrant l'admirable transformation qu'elle avait produite dans les mœurs, rappelant les miracles par lesquels Dieu l'avait attestée en tous lieux et à toutes les époques.

— Au contraire, ajoutaient-ils hardiment, Mahomet et sa loi n'ont fait qu'avilir les âmes. Quand on les écoute, quand on se laisse conduire par ces honteuses maximes, on devient comme l'animal privé de raison ; on est pire même, puisque, après tout, la bête fait ce qu'elle peut et ce qu'elle doit, tandis que l'homme qui se laisse dominer par les sens ne fait ni ce qu'il pourrait ni ce qu'il devrait.

LES PRISONNIERS SONT SÉPARÉS

La colère des musulmans était grande en les entendant parler ainsi de leur prophète et de sa loi. Ils se continrent toutefois, méditant dans leurs cœurs de noirs projets.

Dans la prison aussi bien que sur les places publiques ou en présence de la cour, le courage de ces étrangers était extraordinaire, leur constance au-dessus de tout éloge. Mais cela ne venait-il pas, en partie du moins, de ce qu'ils étaient toujours ensemble, s'excitant ainsi l'un l'autre à la persévérance ?

Le gouverneur ordonne en conséquence qu'ils soient séparés et, successivement, il les fait comparaître en sa présence.

De nouveau, auprès de chacun, il met en œuvre tout ce que peut inventer la malice et la haine, secondées par une puissance qui paraît au-dessus de tout.

Peine perdue !

Autant les hérauts de l'Evangile étaient courageux lorsqu'ils marchaient comme une armée rangée en bataille, autant chacun, laissé à lui-même et, en quelque sorte, abandonné à ses propres forces, resta digne de sa grande mission, digne de son chef invisible, Jésus-Christ.

Les menaces n'en ébranlent donc aucun, pas plus que l'appât des plaisirs ne semble lui faire impression.

Daniel, comme il convenait au chef de la glorieuse phalange, se montre plus ferme, plus hardi que les autres.

— Fais-toi musulman, lui dit cet Arbaldo que nous avons déjà rencontré sur notre route, fais-toi musulman, ou tu es mort !

— Plutôt perdre la vie corporelle, répond le religieux, que d'aller en enfer avec votre Mahomet.

Arbaldo lui décharge un coup d'épée sur la tête.

— Pourquoi, lui dit un autre déjà avancé en âge, renoncer aux plaisirs, aux douceurs de la vie ? Avec notre religion on est si heureux !

— O infortuné vieillard, réplique Daniel, comment se peut-il que tu sois, à ton âge, si enfoncé dans le mal ? Ne sais-tu pas que Mahomet, ministre de Satan, brûle et brûlera éternellement avec les siens au fond des enfers ?

CHANT DE VICTOIRE

Voyant que tous ses efforts n'aboutissaient à rien, le gouverneur prononça la sentence : les missionnaires auraient la tête tranchée.

En attendant l'exécution, les intrépides prédicateurs sont ramenés dans leur prison ; mais quelle n'est pas leur joie à la pensée que bientôt leurs combats finiront, que la palme de la victoire sera bientôt dans leurs mains !

Ils attribuent ce bonheur à Daniel, leur supérieur. Tombant à ses genoux, ils couvrent de baisers et de larmes ses mains, ses pieds :

— Nous vous rendons grâces, ô Père ! Vous avez été pour nous un guide fidèle, un vrai capitaine ! Bénissez les enfants que vous avez conduits au triomphe !

Et Daniel, les pressant successivement sur son cœur, s'écria : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, mes frères, mes enfants ! Ce jour est vraiment pour nous le jour le plus beau, puisqu'il va nous faire passer de la mort à la vie ; de la tristesse et des larmes au bonheur et à la gloire du triomphe ! Ici-bas, ce ne sont que ténèbres et ignorance ; là-haut, c'est la lumière, c'est la claire vision ! Le ciel s'ouvre pour nous ; les anges viennent à notre rencontre ; la couronne nous attend et elle ne se flétrira jamais ! »

L'EXÉCUTION

Par anticipation, les martyrs chantaient ainsi l'hymne de la victoire ; ils ne devaient pas tarder, du reste, à voir la fin de leurs souffrances.

On les dépouilla de leurs vêtements, on leur lia les mains derrière le dos et on les conduisit au lieu de l'exécution ; ils étaient précédés d'un héraut qui publiait la cause de leur condamnation.

Les serviteurs de Dieu s'avançaient joyeux et fiers, comme s'il s'était agi, pour eux, d'un festin auquel on les aurait conviés : le long du chemin, ils continuaient à chanter les louanges du Seigneur.

Arrivés au lieu de l'exécution, ils se mettent à genoux et leurs têtes tombent successivement pendant que leurs lèvres murmurent une dernière prière et que leurs âmes s'envolent au ciel.

C'était le 10 octobre de l'année 1227.

On célèbre cependant leur fête le 13 du même mois, le pape Léon X l'ayant ainsi fixé quand ils les inscrivit au catalogue des saints.

Dans les Actes de ces glorieux martyrs rapportés par les Bollandistes, un témoin oculaire raconte que la populace se rua sur leurs restes précieux, brisant les têtes, mettant les corps en pièces en les traînant dans les rues de la ville : on aurait dit qu'ils voulaient se rassasier des opprobres dont ils les abreuvaient après la mort, de même qu'ils s'étaient déjà réjouis de leurs humiliations pendant leur vie et au moment de leur supplice.

Cependant, par une sorte de miracle, les chrétiens parvinrent à recueillir ces restes informes, et ils les cachèrent dans un magasin, au faubourg dont il a été parlé.

Mais Dieu ne voulait pas les laisser ainsi dans l'ombre : des miracles nombreux éclatèrent, prouvant à tous la gloire dont les hérauts de l'Evangile jouissaient au ciel.

Quelques années plus tard, ces précieuses reliques furent transportées dans l'église de Sainte-Marie, près de Maroc. Là encore, des faits merveilleux vinrent proclamer leur crédit auprès de Dieu ; en particulier, pendant la nuit, une grande lumière, dont les Maures eux-mêmes étaient témoins, brillait souvent sur leur tombeau.

Plus tard enfin, le fils d'un roi du Portugal, les ayant obtenues de l'empereur du Maroc, les fit transporter en Espagne, et là encore, pour la gloire de Dieu et l'honneur de ses martyrs, ces reliques opérèrent des miracles innombrables.

LA RELIGION CHRÉTIENNE AU MAROC
AUTRES MARTYRS

Les chroniques de l'Ordre franciscain, à peu près à cette même époque, mentionnent que beaucoup d'autres Frères Mineurs reçurent la couronne du martyre dans ces contrées, les musulmans ne pouvant supporter les nombreuses conversions que leur zèle et leurs prédications opéraient.

En particulier le martyrologe romano-séraphique, à la date du 16 septembre — vers l'année 1232, — dit que, dans cette même église de Maroc, dédiée à la Mère de Dieu, cinq Franciscains eurent la tête tranchée. En leur compagnie, une multitude de chrétiens, de l'un et de l'autre sexe, scellèrent de leur sang la foi de Jésus-Christ.

D'après Wadding et d'autres, ces cinq nouveaux athlètes s'appelaient Léon, Hugo, Dominique, Jean et Electus. Nous ne pensons pas toutefois que ce dernier soit le même qu'un autre religieux du même nom que François d'Assise lui-même envoya dans cette mission. Car, comme soldats de réserve, disent les auteurs, à la voix du séraphique Père, plusieurs missionnaires avaient suivi les Fr. Bérard et ses compagnons, premiers martyrs Franciscains.

En particulier, le bienheureux Egide, plus connu sous le nom de Fr. Gilles ; Jean Parent, que le Chapitre général de 1227 élut comme Ministre général de l'Ordre, et fut ainsi le successeur immédiat du saint fondateur ; un certain Electus aussi, se dirigèrent vers ces régions barbares.

Bon nombre d'autres, sans doute, demandèrent à partager leurs travaux et leurs dangers, de même qu'ils partageaient leur foi et leur ardeur pour la propagation de la *Bonne Nouvelle.*

Plusieurs — nous l'avons déjà vu au sujet de saint Antoine de Padoue — comprirent que Dieu ne les voulait pas sur ce champ de bataille et revinrent en Europe, pendant que leurs compagnons y trouvaient une mort glorieuse ou y travaillaient pendant de longues années.

Pratique. — De nos jours où le Maroc semble vouloir s'ouvrir à la civilisation européenne, demandons à Dieu que ses malheureux habitants acceptent en même temps les bienfaits de l'Evangile sans lequel il ne peut exister de véritable progrès.

SOURCES CONSULTÉES

Martyrologium franciscanum, Arthurus a monasterio, Parisiis, 1638. *Acta sanct. Boll.,* oct., t. VI

SAINT DOMINIQUE L'ENCUIRASSÉ

Fête le 14 octobre.

Saint Dominique, dit l'ENCUIRASSÉ,
à cause d'une cuirasse de fer qu'il portait sur la peau par mortification.

SAINT DOMINIQUE L'ENCUIRASSÉ

Saint Dominique a été surnommé l'Encuirassé à cause d'une cuirasse de fer qu'il porta de longues années sur la chair nue, en esprit de pénitence. Saint Pierre Damien nous a laissé quelques détails pleins d'intérêt sur la vie de ce glorieux anachorète, dans une lettre qu'il adressait au pape Alexandre II. Malheureusement, il ne nous dit rien sur ses premières années.

LA SIMONIE — SAINT DOMINIQUE SE FAIT MOINE

Saint Dominique, marqué du sceau de l'élection divine, était déjà dans la phalange des clercs quand ses parents, pour hâter le jour de son ordination sacerdotale, donnèrent à l'évêque consécrateur une peau de bouc habilement travaillée.

La simonie, on le voit, n'était pas entièrement étouffée, et il arrivait souvent encore qu'à l'exemple de Simon le Mage, des clercs ou même des laïques offraient d'acheter, non plus le droit de faire des miracles, mais l'exercice des fonctions les plus sacrées; et il se trouvait, hélas! des évêques assez avilis pour se laisser corrompre par l'éclat de l'or et devenir ainsi leurs complices. Saint Pierre Damien et saint Grégoire VII ont déploré cet abaissement lamentable, et ils n'ont pas peu contribué au renouvellement et au rétablissement de la liberté de l'Eglise. Des provinces entières doivent à ces deux athlètes d'avoir été arrachées au fléau corrupteur de la simonie.

Cependant, cette faute de Dominique, ou plutôt de ses parents, n'attira pas sur lui la vengeance du ciel; elle fut, au contraire, la cause de sa conversion et le point de départ de son éminente sainteté. L'on vit alors se réaliser dans toute sa plénitude cette parole de l'Apôtre : « Toutes choses concourent à l'avantage de ceux qui aiment Dieu, » car cette seule faute fut pour Dominique la source de biens innombrables et de grâces de choix.

Dominique était de bonnes mœurs et avait le cœur droit; aussi, quoique ses lumières fussent très peu étendues, il ne tarda pas à reconnaître le péché de ses parents. Il en fut tellement effrayé qu'il résolut de ne jamais exercer les fonctions d'un Ordre qu'il croyait avoir acquis par une voie illégitime. Il voulut porter plus loin ce renoncement et, pour satisfaire pleinement la justice divine, il quitta le monde et se consacra tout entier aux exercices de la plus rigoureuse pénitence. Il embrassa donc la vie monastique, qui prenait en Occident un nouvel épanouissement. Puis il se fit ermite avec Pierre Damien, en un lieu nommé Lucéole, en Ombrie, sous la conduite d'un saint abbé, Jean de Montefeltre.

C'est alors que ses vertus brillèrent dans tout leur jour. Il préserva de toute atteinte la fleur de sa virginité, car, nous dit saint Pierre Damien, il sut entourer ce lis précieux, que le moindre souffle ternit, des épines de la mortification et des austérités corporelles. Son cœur brûlait aussi de charité. Il donnait à tous ses frères les marques d'une affection prévenante et se chargeait souvent de leurs pénitences qu'il acquittait lui-même.

AUSTÉRITÉS DES ERMITES DE LUCÉOLE
UNE CORRECTION

La vie qu'on menait dans ce désert était des plus austères. Les ermites de Lucéole habitaient en dix-huit cellules. Leur règle était de ne point boire de vin ni de toute autre liqueur enivrante, de ne pas se servir de graisse pour assaisonner leurs aliments, de ne manger rien de cuit que le jeudi et le dimanche, de jeûner au pain et à l'eau les cinq autres jours de la semaine et de s'occuper continuellement de la prière et du travail des mains. Le temps était ainsi partagé, et à peine en était-il laissé une très petite partie à la nature pour le repos de la nuit. Tout leur bien consistait en un cheval ou un âne pour apporter les subsistances. Ils gardaient un silence rigoureux toute la semaine et ne parlaient que le dimanche au soir, après le repas, c'est-à-dire entre Vêpres et Complies. Ils ne portaient point de chaussures et châtiaient leur corps par des macérations de tout genre. Telle était leur règle de vie.

Mais le malin esprit pénètre les sanctuaires les plus secrets et se glisse parfois dans les cœurs qui semblent le plus fermés au monde et aux voix du dehors. Il était parvenu à troubler l'âme d'un de ces heureux ermites. Voici comment le pieux Jean de Montefeltre humilia l'orgueilleux Lucifer.

Il y avait dans le désert un Frère qui sortait habituellement de sa cellule et s'en allait folâtrer dans la campagne. Le prieur du couvent le remarqua. Il lui adressa tout d'abord une verte réprimande, et, comme il refusait de s'amender, le fit dépouiller de ses vêtements et battre de verges, sous ses yeux. Mais à peine avait-il reçu cette correction que, ne pouvant plus contenir sa fureur, l'ermite rebelle éclate en injures et en menaces; il vomit mille imprécations contre son supérieur, et, dans sa rage, il s'écrie qu'il n'obéira pas. Jean, sans se déconcerter, le fit frapper de verges une seconde fois, puis une troisième et jusqu'à une sixième fois, nous dit Pierre Damien. Même obstination et même orgueil. Le jeune ermite ne veut pas se soumettre. Il regimbe encore contre l'aiguillon, et le démon le presse. Une septième fois il est dépouillé de sa robe de bure et flagellé. C'en est trop. L'esprit malin ne peut supporter une plus longue humiliation. Il sort de l'âme de ce malheureux après l'avoir jeté presque mourant aux pieds du saint abbé Jean de Montefeltre. Celui-ci le relève et le jeune Frère de s'écrier : « Le diable m'a quitté; mes filets sont rompus. Vous avez brisé mes entraves. Maintenant je suis libre et je veux obéir. Je le veux, je vous serai soumis, ô mon Maître et Seigneur! »

SAINT DOMINIQUE A LUCÉOLE

Mais revenons à notre saint Dominique que nous avions perdu de vue un moment. Il a fait ses premières preuves, et, semblable à l'athlète qui essaye ses forces avant d'attaquer son adversaire, Dominique se prépare à la lutte, en ouvrant son âme à la grâce qui descend en elle comme une rosée bienfaisante, et fait germer les fleurs des plus pures vertus. Revêtu de cette force divine, il ne craint plus les assauts de la chair et méprise les suggestions du démon. Comme un intrépide guerrier qui, toujours sur la brèche, épie les moindres mouvements de l'ennemi, Dominique veille sans cesse et défend avec bravoure la citadelle de son âme. Depuis longtemps il porte sur la poitrine une large cuirasse; c'est afin de se prémunir contre les traits empoisonnés des puissances infernales. Son langage un peu rude révèle une origine obscure, mais s'il ne prêche pas par la parole, il prêche par l'exemple de ses œuvres vivifiantes et salutaires, et cette prédication ne le cède pas en efficacité à la pre-

mière, car tout le monde sait et chacun le répète : Les exemples entraînent.

Il portait sur son corps une chemise de mailles de fer, et ne la dépouillait que pour se donner la discipline. Il ne se passait guère de jour qu'il ne chantât deux psautiers en se frappant à deux mains avec des poignées de verges, encore était-ce dans le temps où il se relâchait le plus, car, pendant le Carême ou lorsqu'il acquittait une pénitence pour quelqu'un (ce qu'il faisait très fréquemment), il disait au moins trois psautiers par jour, en s'accompagnant, comme nous venons de le voir, de son instrument favori. Souvent il disait deux psautiers de suite, se donnant continuellement la discipline et demeurant toujours debout, sans s'asseoir un moment ni cesser de se frapper.

SAINT DOMINIQUE ET SON DIRECTEUR PIERRE DAMIEN

Après avoir passé plusieurs années de la sorte sous la conduite de son supérieur, Jean de Montefeltre, il se soumit, du consentement du prieur, à la direction de Pierre Damien, qui fut depuis cardinal et évêque d'Ostie, et qui était alors dans son ermitage de Fontavelle, dans le diocèse de Gubbio. La régularité, la ferveur, les austérités de Pierre Damien n'avaient pas tardé à le désigner aux suffrages des religieux, qui le choisirent pour abbé. Dominique se trouva dès lors plus près de son nouveau directeur; l'église seule, élevée entre les deux cellules, les séparait. Il était ainsi plus à portée de recevoir ses conseils et sa direction, tout en se livrant à ses pieux exercices, et il semble que, sous la conduite de ce nouvel apôtre de la pénitence, son âme avança plus rapidement dans les voies de la sainteté.

QUELQUES TRAITS DE SA VIE

Il venait d'atteindre sa soixantième année. Les glaces de l'âge n'avaient cependant pu refroidir son ardeur ni ralentir son zèle. Il était demeuré l'invincible lutteur, l'athlète infatigable de Lucéole. Un jour que Pierre Damien lui demandait s'il pouvait faire quelques génuflexions avec sa cuirasse, Dominique lui répondit avec simplicité : « Quand la santé répond à mes désirs, je fais cent génuflexions à tous les quinze psaumes, c'est-à-dire mille pendant un psautier. »

Un soir, après les Vêpres, raconte encore saint Pierre Damien, il entra dans ma cellule le visage tout livide de coups. « Mon maître, me dit-il, j'ai fait aujourd'hui ce que je ne me souviens pas d'avoir encore fait : J'ai dit huit psautiers en un jour et une nuit. Il est vrai que pour dire plus vite le psautier, il avouait lui-même qu'il ne prononçait pas les psaumes entièrement et se contentait d'en repasser les paroles dans son esprit; mais il disait que, pour réciter vite, il fallait être fort attentif.

Il vécut quelque temps éloigné de son directeur, qui s'informa un jour de sa manière de vivre. Dominique lui répondit qu'il vivait en homme charnel et qu'il relâchait son abstinence les jeudis et les dimanches. « Quoi! dit Pierre Damien, mangez-vous des œufs ou du fromage? — Non, dit-il. — Mangez-vous du poisson ou du fruit? — Je les laisse aux malades qui assiègent tous les jours les abords de ma cellule et dont la vue me déchire le cœur. » Poussé à bout, Pierre Damien lui dit : « Mais comment vivez-vous donc ces jours-là, si le feu ne cuit point vos aliments ou si les arbres ne vous fournissent point leurs fruits? — Je mange du fenouil avec mon pain, » répondit humblement Dominique. Tel était le relâchement de cet ascète, si dur pour lui-même, qui mettait ses délices à se nourrir de fenouil deux fois par semaine.

Pierre Damien avait écrit de lui qu'il avait récité un jour neuf psautiers, avec la discipline. Dominique l'apprit, et, tout honteux, s'empressa de venir trouver son directeur.

« Mon Père, lui dit-il, il m'est arrivé de connaître ce que vous avez écrit. J'en ai frémi dans le secret de mon âme, et, frappé de ce fait, j'ai voulu en refaire l'expérience. Mercredi dernier, je me suis donc dépouillé de mes vêtements, selon mon habitude, et, les mains armées de verges, j'ai passé toute la nuit en prières. Je n'ai cessé de réciter en me frappant, et le lendemain, lorsque l'aube commençait à poindre, j'avais dit douze psautiers, et le treizième jusqu'au psaume 31, *Beati quorum.* »

A son exemple, l'usage de la discipline s'établit tellement dans le pays, que non seulement les hommes, mais les femmes nobles, s'empressaient de se la donner, mettant ainsi en pratique le conseil de saint Paul.

Dominique trouva un jour un écrit portant que si l'on disait quatre-vingts fois douze psaumes qui y étaient marqués, les bras en croix, on rachèterait un an de Purgatoire. Aussitôt il voulut réaliser cette bonne œuvre pour lui et ses frères, vivants ou trépassés. Il récitait tous les jours ces douze psaumes, les bras vers le ciel, quatre-vingts fois de suite sans intervalle.

En disant le psautier, il ne se contentait pas des 150 psaumes, il y ajoutait les cantiques, les hymnes, le symbole de saint Athanase et les litanies des saints. Une nuit qu'il se trouvait en prière, il lui vint à l'esprit, avant de commencer le symbole de saint Athanase, de réciter encore un psautier pour les âmes du Purgatoire. Il le fit aussitôt sans tenir compte de la fatigue et du sommeil, et reprit ensuite le symbole et les litanies. Cette nuit, disait-il lui-même naïvement, me parut plus courte qu'aucune autre nuit de l'année.

SES DERNIÈRES ANNÉES — SA MORT

Quelques années avant sa mort, ayant trouvé que les lanières de cuir étaient plus rudes que les verges, il s'accoutuma à s'en servir, et, quand il sortait, il portait sur lui ce fouet pour se donner la discipline partout où il se couchait. Quand il n'était pas en un lieu où il pût se dépouiller entièrement, il se contentait de se frapper sur les jambes, les bras et le visage. C'est ainsi que, livide de coups, les chairs déchirées, il se rendait méconnaissable. Le jeûne et le poids de sa cuirasse lui avaient rendu la peau noire comme celle d'un Ethiopien. Il portait, en outre, quatre cercles de fer, deux aux cuisses et deux aux jambes. Pour accroître l'acuité de ses douleurs, il y en ajouta quatre autres avant de mourir.

Ces austérités ne l'empêchèrent pas d'arriver à une vieillesse avancée. Pierre Damien l'avait obligé, pendant quelque temps, à boire un peu de vin à cause d'une grande faiblesse d'estomac dont il était incommodé. Mais, sur la fin de sa vie, il obtint de s'en priver entièrement, car, loin de trouver quelque soulagement dans la médecine, il remarqua, au contraire, que le mal empirait avec le nombre toujours croissant des remèdes. Il s'en remit à la volonté du Seigneur.

Dieu ne tarda pas à lui faire connaître que son heure était venue et que, purifiée par ces dernières souffrances, son âme, si fortement

trempée dans l'amertume des mortifications, allait recevoir le prix de tant d'années de pénitence. Dominique se prépara donc à entrer dans la joie de son Maître, comme le bon et fidèle serviteur de l'Evangile.

Tandis que ses lèvres murmuraient encore quelques prières, ses regards étaient fixés au ciel et semblaient contempler les splendeurs de la Jérusalem céleste. Soudain, une brillante lumière, pâle reflet de la gloire de notre Saint, illumina sa cellule. Ses yeux affaiblis n'en purent supporter l'éclat. Il les ferma doucement.

Ainsi s'éteignit le serviteur de Dieu, en souriant aux anges qui venaient déposer sur son front la couronne d'immortalité. Son âme s'envolait joyeuse et libre, escortée des prières des religieux ermites qui venaient s'édifier une dernière fois autour de lui. C'était le 14 octobre de l'an de Jésus-Christ 1060, un samedi.

PIERRE DAMIEN ET HILDEBRAND

L'ami de notre Saint et son sage directeur, Pierre Damien, n'était pas à Fontavelle quand Dominique s'endormit dans la paix du Seigneur. Il se trouvait à Rome.

La nuit qui suivit le glorieux trépas que nous venons de raconter, Pierre Damien vit en songe un ange vêtu de blanc, tenant à sa main un lis éclatant. Cet ange s'approcha de lui et sembla lui fermer les yeux. Etonné de ce prodige, Pierre Damien crut que sa dernière heure allait sonner. Dès l'aube du jour, il s'en vint chez l'archidiacre de l'Eglise romaine, Hildebrand, qui fut depuis Souverain Pontife sous le nom de Grégoire VII et l'une des plus grandes figures de ce siècle de rénovation. Il lui exposa en quelques mots le motif de sa visite.

Hildebrand, divinement inspiré, lui répondit : « Non, ce n'est pas l'indice d'une mort prochaine. Mais un de vos meilleurs disciples, tendrement chéri, que vous aimez comme la prunelle de votre œil, vient de s'éteindre à la lumière de ce monde, pour revivre dans les splendeurs de la félicité du ciel. »

Quelques jours après, Pierre Damien recevait la complète explication de ce consolant mystère.

NEUF JOURS APRÈS SA SÉPULTURE, LE CORPS DE SAINT DOMINIQUE EXHALE DE SUAVES PARFUMS

Mais à peine saint Dominique avait-il rendu son dernier soupir, que ses frères creusèrent une fosse et l'ensevelirent dans sa propre cellule. Ils avaient craint que la nouvelle de la mort de Dominique, dont la sainteté jouissait du plus merveilleux renom, n'attirât dans leur couvent un trop grand nombre de visiteurs et de moines et que les restes précieux ne leur fussent enlevés clandestinement par les ermites du voisinage.

Depuis plusieurs jours déjà, le corps de saint Dominique avait été confié à la terre, quand Pierre Damien arriva de Rome où il avait appris la fatale nouvelle de la mort de son cher disciple. Il voulut à son tour coller ses lèvres sur les reliques vénérables et donner à son fils spirituel le témoignage du plus profond respect. Pour honorer comme elle le méritait la mémoire du regretté défunt, il ordonna de célébrer de solennelles funérailles et d'ensevelir son corps dans la salle capitulaire. Il fut donc retiré de sa première sépulture. Mais à peine avait-on remué la terre qui renfermait ce riche trésor, qu'il s'exhala de cette tombe entr'ouverte un parfum délicieux et enivrant. Ils découvrirent son corps, et, au grand étonnement de tous, ils le trouvèrent dans une intégrité parfaite. Son visage, défait par les souffrances, avait une fraîcheur qu'il ne connut jamais de son vivant; ses lèvres légèrement empourprées semblaient révéler le secret de sa mortification, et ses regards doucement fermés trahissaient plutôt un sommeil d'amour que la froide immobilité de la mort. Or, c'était le neuvième jour après sa sépulture.

SAINTE MÉNEHOULD ET SES SŒURS

Fête le 14 octobre.

Éducation dans la famille. — Sainte Ménehould et ses sœurs reçoivent le voile des mains de saint Albin.

BERCEAU DE LA FAMILLE

A l'extrémité orientale de la Champagne, sur les rives verdoyantes de la Marne, s'était élevée, au temps de la domination romaine en Gaule, une petite ville appelée Perthes (*Pertisus* ou *Perthensis Pagus*). Elle avait donné son nom à la contrée et en était devenue la capitale.

Au v^e^ siècle de l'ère chrétienne, quelques années avant l'arrivée d'Attila dans ces plaines fertiles, la province avait pour gouverneur un homme de haute vertu, Sygmarus. Les magistrats, chargés de l'administration des villes sous la direction du proconsul ou du préfet, remplissaient dans les provinces romaines des fonctions assez modestes. Sygmarus n'était donc

pas mêlé à ces luttes sanglantes qui éclataient à chaque instant entre les légionnaires romains, chargés de défendre le sol gaulois et les hordes barbares cherchant à s'établir dans les riches contrées de notre patrie.

Dieu lui avait donné pour compagne de sa vie une épouse aussi vertueuse que riche, sainte Intrude ou Lintrude.

Les domaines des deux époux s'étendaient le long des rives de la Marne; ils possédaient, en outre, en diverses provinces des Gaules, des villas et des terres. Mais le plus bel apanage de leur famille fut, sans contredit, la sainteté de leurs enfants. Dieu leur accorda sept filles qui portèrent toutes l'auréole des saintes. La première fut appelée Amée ou Aimée, la seconde Othilde ou Hoïlde; la troisième reçut le nom de sa mère, Lintrude; la quatrième fut nommée Pusinne, la cinquième, Francule et la sixième Libère. Enfin, la dernière de cette phalange, la plus aimée de la famille, reçut le nom de Ménehould.

Sygmarus et Lintrude, comme les patriarches de l'Ancien Testament, élevaient leur nombreuse famille sous le regard de Dieu, cherchant à inspirer à leurs enfants ces sentiments de piété et d'honneur qui sont le fondement de toute formation morale. Les enseignements recueillis sur les genoux de la mère demeurèrent profondément gravés dans l'esprit et le cœur des jeunes filles : ils furent comme les premiers germes de cette sainteté qui devait s'épanouir plus tard. La première école de la sainteté comme de l'éducation n'est-elle point, en effet, la maison paternelle ?

Jamais, nous disent les vieilles légendes, jamais famille ne présenta au ciel et à la terre, aux anges et aux hommes, un spectacle plus beau et plus émouvant.

LES PREMIERS PAS

Cependant, si les exemples et les conseils de la famille sont nécessaires à la première formation spirituelle des enfants, ils ne sauraient toujours suffire au travail délicat et pénible d'une éducation chrétienne parfaite.

Sygmarus et Lintrude, qui avaient rêvé pour leurs filles une formation religieuse imitée des saints, comprirent qu'ils ne pouvaient perfectionner, à eux seuls, ce grand œuvre : ils demandèrent à un prêtre des environs, Eugène, renommé par sa science et sa sainteté, les secours de sa doctrine et de son expérience.

Sous la conduite d'un tel directeur, les jeunes filles devinrent bientôt des modèles dans la contrée. Le prêtre leur parlait souvent des beautés, des gloires de la virginité et des récompenses promises aux fidèles épouses de Jésus-Christ. Ces paroles, soutenues par la grâce, touchèrent le cœur des jeunes filles et elles résolurent toutes de consacrer à Dieu leur virginité.

Sygmarus et Lintrude approuvèrent de bon cœur le projet de leurs enfants, et, malgré les sollicitations et les demandes des amis de la famille, ils continuèrent à conserver auprès d'eux leurs sept filles, vivant dans la maison paternelle comme dans un couvent; leur règle était celle que leur avait tracée le saint prêtre Eugène. Leur cœur était tout entier à Dieu, mais aucune consécration solennelle ne les avait attachées à cette manière de vivre. Elles vécurent dix ans dans ce genre d'exercices; ce n'était que le prélude d'une vie plus parfaite.

UNE PRISE DE VOILE

Les jeunes vierges soupiraient depuis longtemps après le jour où elles appartiendraient à Dieu, sans crainte de se voir ravir le trésor qu'elles lui avaient consacré. Il manquait à leur sacrifice cette bénédiction solennelle de l'Eglise qui en consacre l'offrande. Il fallait se hâter; car bientôt peut-être allait sonner l'heure de la dispersion et de la ruine. Attila, avec ses hordes, était à l'entrée de la Champagne.

Perthes dépendait à cette époque de l'évêché de Châlons-sur-Marne. Le siège était occupé alors par saint Alpin ou Albin, l'ami et le disciple de saint Loup, de Troyes. Pasteur vigilant, l'évêque parcourait son diocèse, afin de porter à tous des paroles de persévérance et des conseils de prudence en ces temps si troublés. Ce fut pendant un de ces voyages qu'il arriva à Perthes. Il fut reçu au palais de Sygmarus, et le noble gallo-romain demanda lui-même à l'évêque de consacrer ses filles vierges, en leur donnant le voile.

Dès les premiers siècles de l'Eglise, on avait vu des vierges consacrées à Dieu se sanctifier ainsi en demeurant dans la maison paternelle. Quoique privée des avantages si précieux que donnent la solitude et la régularité du cloître, cette vie n'en était pas moins très méritoire, et c'était d'ailleurs la seule possible aux religieuses, dans les temps de persécutions.

Saint Alpin, instruit par le prêtre Eugène des vertus et de la vocation des jeunes filles, se rendit volontiers aux désirs de la famille.

La consécration des vierges, représentée par l'imposition du voile, est une des plus belles cérémonies de l'Eglise. C'est à l'évêque qu'il appartient de fiancer à Jésus-Christ les épouses qu'il se choisit ici-bas. Saint Alpin demanda aux jeunes filles, agenouillées devant l'autel, si elles voulaient se séparer du monde pour se consacrer à Dieu. Elles répondirent, d'une voix assurée, qu'elles le voulaient et qu'elles le demandaient.

Le saint évêque ajouta : « Voulez-vous persévérer dans votre résolution jusqu'à votre mort? » Les vierges en firent la promesse sur les saints Evangiles. Saint Alpin la reçut et plaça sur leur tête le voile blanc de lin, symbole de l'innocence et de la pureté de leur nouvelle vie.

Ce fut une grande fête au palais de Sygmarus; non point une fête bruyante et mondaine, comme aux noces terrestres ; mais les invités partagèrent les joies pures et calmes qu'inspiraient au père chrétien les célestes fiançailles de ses sept filles avec Jésus-Christ, célébrées au même jour.

SAINTE MÉNEHOULD ET SON PÈRE A CHATEAU-SUR-AISNE

Mais, hélas ! au ciel seulement les joies sont durables et sans mélange de tristesse ; sur cette terre, on ne peut éviter la souffrance et le combat. Attila venait de franchir le Rhin, à la tête de ses hordes sauvages. Le *Fléau de Dieu* ravagea bien des villes, dévasta bien des campagnes, massacra des milliers d'habitants. Repoussé une première fois à Orléans par Aétius, il se replia furieux sur la Champagne, en attendant une seconde défaite à Châlons.

Saint Loup et saint Alpin sauvèrent de l'incendie Troyes et Châlons. Perthes fut détruite.

Ce fut, sans doute, à cette époque, que Sygmarus quitta le Perthois et se retira pour quelque temps à Château-sur-Aisne, une de ses villas. L'histoire raconte qu'il y vint avec sa plus jeune

fille, sainte Ménehould, et le souvenir de ce voyage s'est pieusement conservé.

La petite ville formée autour du château de Sygmarus était construite au milieu de marais étendus: les exhalaisons insalubres des eaux occasionnaient souvent, parmi les habitants, des maladies pestilentielles. Ils s'en étaient plus d'une fois plaints au comte. Sa vertueuse fille, affligée de leur douleur, mit tout en œuvre, pendant son séjour, pour venir en aide aux pauvres malades : elle allait elle-même les soigner dans leurs réduits humides, avec la tendresse d'une mère et l'affectueuse attention d'une sœur.

D'après la tradition, les prières de la Sainte parvinrent à détourner du pays le fléau meurtrier. De là vient, sans doute, l'usage d'invoquer sainte Ménehould contre les maladies pestilentielles; nous voyons, en effet, dans des litanies anciennes, son nom placé après celui de saint Roch.

LE NOM D'UNE VILLE

Le bruit de ces miracles se répandit au loin: les malades ne tardèrent point à accourir en foule auprès de la jeune vierge. La Sainte se trouvait au milieu d'eux comme une mère au sein de sa famille : elle pansait leurs plaies et les renvoyait souvent soulagés, quelquefois guéris et toujours consolés. Le nom de Ménehould devint si populaire qu'on disait communément « se rendre à Sainte-Ménehould » pour dire qu'on allait à Château-sur-Aisne. Ce fut l'origine du nouveau nom donné à la petite ville, comme un souvenir gracieux de la jeune comtesse. Elle l'a conservé dans l'histoire.

LE MIRACLE DU FUSEAU

Pour se soustraire à l'affluence des visiteurs et retremper son âme dans la méditation et la retraite, sainte Ménehould se retirait souvent au hameau de La Neuville-au-Pont, sur l'Aisne. Elle s'y était fait construire, au sommet d'une colline, appelée Côte-à-Vignes, un petit ermitage.

Elle y vivait seule pendant quelques jours, se livrant à la contemplation et occupant le reste de son temps à filer de la laine pour les pauvres.

Mais, dès que les malades apprenaient l'arrivée de la Sainte, ils accouraient en foule la voir et lui demander assistance.

Un jour, au milieu des fortes chaleurs de l'été, des malheureux, arrivés à l'ermitage, lui demandèrent à boire : la jeune fille n'avait rien à leur offrir. Emue de pitié à la vue de leurs souffrances, elle s'adressa à Dieu et, prenant son fuseau, le planta en terre. Aussitôt, une source limpide jaillit devant les pauvres infirmes. La fontaine n'a pas tari depuis; elle coule toujours, et les pèlerins nombreux, qui y viennent tous les ans, emportent avec dévotion quelques gouttes de cette eau miraculeuse.

Un escalier en fonte, portant gravée sur chacune de ses marches une invocation des litanies de la Sainte Vierge, conduit aujourd'hui du bas de la colline à l'ermitage, près duquel coule la fontaine appelée la « fontaine de sainte Ménehould ».

LA DISPERSION

La mort de Sygmarus fut une grande tristesse au sein de cette famille, jusque-là si heureuse. Le pieux vieillard s'endormit en paix, entre les bras de ses filles réunies autour de lui, heureux d'avoir préparé pour le ciel une si belle moisson de vierges.

Il avait assigné, avant de mourir, à chacune d'elles, un petit héritage parmi les différentes villas qu'il possédait.

Les sept vierges en firent un lieu de retraite, où elles allèrent vivre solitaires, imitant ainsi l'exemple des moines de la Thébaïde, qui se retiraient dans des solitudes, après avoir mené, pendant quelque temps, la vie cénobitique.

La mère elle-même abandonna Perthes, et alla vivre dans un ermitage. Elle ne le quitta qu'une fois, pour se rendre à Rome, au tombeau des Apôtres, en compagnie d'une autre dame, nommée Justine. Le prêtre Eugène, qui avait continué de lui donner ses conseils, l'accompagna dans ce pèlerinage.

Au retour, la Sainte passa par Agaune, dans le Valais, et obtint des moines quelques reliques de saint Maurice. Riche de ce trésor, elle fit construire à son ermitage une église en l'honneur du Saint, et se réserva à côté une modeste cellule. Elle y vécut en recluse, après avoir distribué aux pauvres ses joyaux et ses terres.

C'est là qu'elle mourut, le 22 septembre, au jour de la fête de saint Maurice.

Ses filles, revenues une dernière fois autour d'elle, l'ensevelirent dans l'église. Son corps fut, plus tard, transporté à l'abbaye de Corbie : on y célèbre la fête de la Sainte le 22 septembre.

SAINTE AMÉE

Sainte Amée ou Aimée, l'aînée des sept filles de Sygmarus, avait eu en partage, à la mort de son père, la villa de Joinville : elle y vint habiter une colline voisine de sa villa, qui porte encore son nom.

Une fontaine abondante coule près d'une ancienne église dédiée à la Sainte. On y allait autrefois en pèlerinage le 24 septembre, jour de la mort de sainte Amée.

SAINTE HOU

Sainte Hoïlde ou sainte Hou se retira dans les environs de Bar-le-Duc, aux confins du Perthois. Elle y vécut dans la prière et la retraite. Après sa mort, son corps resta enseveli à Perthes jusqu'en 1159. A cette époque, Henri de Champagne le fit transporter à Troyes. Le comte avait eu un songe, dans lequel il croyait voir la Sainte qui le retirait d'un puits.

Sept ans plus tard, à la demande de la comtesse de Bar, qui venait de fonder, près de cette ville, un monastère de l'Ordre de Cîteaux, un des bras de la Sainte fut transporté à la nouvelle abbaye qui prit alors le nom de Sainte-Hou. La fête de cette servante de Dieu y était célébrée le 30 avril.

SAINTE LINTRUDE ET SAINTE PUSINNE

Sainte Lintrude vécut, elle aussi, dans le Perthois. Une affection particulière l'avait toujours unie à sa sœur sainte Pusinne. Celle-ci s'était retirée au village de Bausin, sur la Somme. De nombreuses compagnes vinrent bientôt se réunir autour d'elle. Elle les reçut, mais sans vouloir établir une constitution régulière qui en fît une communauté.

Elle se contentait de leur donner des conseils et de les renvoyer ensuite dans leurs familles.

Il y avait longtemps qu'elle édifiait le pays par ses discours et par ses exemples, quand elle se

vit atteinte d'une maladie qui devait, peu à peu, la conduire au tombeau. Une dernière fois, elle voulut revoir sa sœur Lintrude. Celle-ci vint la trouver et demeura auprès d'elle jusqu'à sa mort; elle l'ensevelit dans son ermitage et s'en retourna dans sa cellule.

Les miracles opérés au tombeau de sainte Pusinne rendirent célèbre le village de Bausin. Il fut réuni au domaine de l'abbaye de Corbie en 657, par sainte Bathilde. En 860, saint Adalard, abbé de Corbie, donna les reliques de la Sainte au monastère de Herworde, que sa nièce venait de fonder en Westphalie, sous l'obédience de Corbie.

L'histoire ne nous a transmis aucun détail sur les deux autres sœurs, Francule et Libère. Le titre de saintes leur est donné dans l'histoire de sainte Ménehould; mais aucun jour particulier n'est assigné à leur fête.

SAINTE MÉNEHOULD A BIENVILLE

Sainte Ménehould, la plus jeune et la plus aimée de cette famille bénie, continua, après la mort de ses parents, à devancer ses sœurs dans la voie de la perfection.

Le patrimoine que lui laissa son père s'étendait le long de la Marne, près de Saint-Dizier, à Bienville. C'était une gracieuse villa, entourée de verdure, au pied d'une colline couverte de vignes.

Sainte Ménehould s'y enferma et y vécut, nous dit un ancien bréviaire, dans la pratique assidue de la prière et de la mortification. Elle ne sortait presque jamais. On ne la voyait au dehors que lorsqu'elle y était forcée par la nécessité de remplir quelque devoir de charité à l'égard du prochain et surtout des pauvres.

Elle passait tout son temps en prière. Sainte Amée et sainte Hou vivaient non loin de Bienville, et avaient pris leur plus jeune sœur sous leur protection.

Un jour, elles vinrent ensemble à Bienville lui rendre visite. En entrant dans sa cellule, elles la trouvèrent agenouillée devant son crucifix, ravie en extase. Elle paraissait si heureuse et si belle, que ses sœurs n'osèrent l'interrompre, et elles retournèrent à leurs ermitages, sans lui avoir parlé. Un vitrail de l'église de Bienville représente cette scène touchante.

On voit, dans un autre, une foule de pauvres et d'estropiés accourus auprès de la Sainte qui leur tend les bras : les miracles, en effet, se multiplièrent à Bienville sous la main de la jeune vierge, comme ils s'étaient multipliés à Château-sur-Aisne, et à La Neuville.

SA MORT — LES SOUVENIRS DE LA SAINTE

Ce fut là, dans ce même ermitage si aimé des pauvres, que la Sainte mourut, le 14 octobre 490 ou 500; ses sœurs l'avaient sans doute précédée au ciel, car aucune ne se trouva près d'elle à cet instant suprême.

Un religieux du voisinage vint l'assister à ses derniers moments et lui apporter les bénédictions de l'Eglise. Elle s'endormit paisiblement en regardant le ciel. Son corps fut déposé dans l'église de Bienville : il y reposa jusqu'en 866. A cette époque, les religieux de l'abbaye de Saint-Urbain, desservant la paroisse de Bienville, le transportèrent à l'église de leur monastère.

Plus tard, en 1380, une partie de son corps fut donnée par l'abbé Guide Saint-Urbain à la ville de Sainte-Ménehould, en Champagne. Le procès-verbal de la translation appelle les reliques « un grand et inappréciable trésor, digne d'être richement enchâssé pour le grant renom de la grant dignitey et saintetey de la vierge. »

Bienville conserva toujours le souvenir de la Sainte. Elle l'a choisie pour patronne et elle célèbre tous les ans sa fête avec solennité. Sainte Ménehould, de son côté, n'oublie pas sa petite ville.

Un vitrail de l'église représente le miracle d'un sourd-muet, guéri par son intercession: un démon ailé sort de la bouche du malheureux. Plus bas, une mère en pleurs lui apporte son enfant malade: la Sainte le guérit.

Une petite chapelle a été élevée sur l'emplacement de l'ermitage. Près de l'oratoire coule toujours la fontaine de sainte Ménehould. Fidèles aux traditions anciennes, les habitants du pays y viennent souvent puiser de l'eau en invoquant leur Sainte. Les anciennes chroniques, citées par les Bollandistes, parlant des faveurs de la Sainte, redisent, en termes émus, la gloire de Bienville: « Bienville, heureusement située au bord de la Marne, a reçu de Dieu plus que les richesses et les agréments de ses terres fertiles: elle a mérité d'avoir Dieu pour habitant, par le séjour qu'y fit la glorieuse vierge Ménehould, en laquelle habitait, comme en un tabernacle vivant, le Dieu de la sagesse et de la grâce, de l'innocence et de la charité. Lieu béni et fortuné, souvenez-vous donc toujours du privilège que Dieu vous a donné. Soyez toujours digne de votre protectrice! »

Sainte Ménehould est la patronne des fabricants de falots et de lanternes. Cette dévotion doit sans doute son origine à un miracle de la Sainte conservé par la tradition populaire et aujourd'hui oublié.

ORAISON

O Dieu, qui avez conduit sainte Ménehould dans la solitude pour la préserver des dangers du monde, donnez-nous, par son intercession puissante, de savoir nous retirer souvent aux pieds de vos autels pour y écouter votre voix dans le recueillement de notre esprit et le silence de nos passions.

Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Ainsi soit-il.

LA BIENHEUREUSE MADELEINE DE PANATIERI

VIERGE, DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

Fête le 14 octobre.

Le Sauveur et sa Mère apparaissent à la Bienheureuse Madeleine et lui accordent la guérison de son frère Bénigne.

NAISSANCE, ENFANCE ET JEUNESSE

La bienheureuse Madeleine de Panatieri naquit vers le milieu du XVe siècle à Trino, petite ville de Montferrat, près de Verceil, en Italie. Dieu, l'auteur de la nature, l'avait comblée de ses dons. Unissant à une beauté remarquable les agréments de l'esprit, elle avait de bonne heure conquis l'admiration de la cité.

Sa vertueuse mère, issue de la noble famille des Fondazucci, surveilla son éducation avec un soin jaloux. Aussi la vertu vint-elle fleurir dans cette âme et l'embaumer. L'humilité la posséda tout entière. Elle se vit comblée des faveurs divines sans laisser l'orgueil s'emparer de son cœur. « N'est-ce point Dieu qui m'a tout donné? disait-elle; que serais-je sans lui? »

Les dons naturels dont son âme était ornée et la beauté qui la distinguait l'exposaient plus qu'une autre à toutes les séductions du monde. Mais la

bienheureuse enfant éleva son cœur plus haut. A l'exemple de sainte Catherine de Sienne, elle se fiança au céleste Epoux par le vœu de chasteté perpétuelle.

ELLE ENTRE DANS LE TIERS-ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

Dès lors, Madeleine n'eut plus qu'une pensée et un seul désir, conserver pour Jésus-Christ son cœur vide de toute affection terrestre et profane. Elle s'enrichissait de vertus, « car, disait-elle, ne faut-il point parer notre âme pour qu'elle soit agréable à son céleste Epoux? »

Le désir de paraître et la vanité si commune aux personnes de son sexe n'avaient point de place dans ce cœur tout à Dieu. Cette jeune fille de noble race trouvait encore trop luxueux les simples et pauvres habits qui protégeaient son corps délicat. « Et son extérieur la préoccupait si peu, remarque naïvement le chroniqueur, qu'elle jetait à peine un regard sur le miroir, ne voulant se voir qu'en Jésus, ce miroir céleste. » Et c'était bien en Jésus qu'elle considérait son âme, pendant ses longues et ferventes oraisons, afin de l'orner des vertus dont Il est le modèle parfait.

Mais Madeleine voulait encore resserrer les liens qui l'unissaient à Dieu. Elle demanda humblement d'être revêtue de l'habit du Tiers-Ordre dominicain.

A cette époque, l'Ordre de saint Dominique comprenait trois classes de personnes désireuses de se sanctifier d'après l'esprit et les préceptes de ce grand patriarche; la première se composait de Sœurs qui conservaient l'habit séculier; d'autres, après s'être liées par le vœu de chasteté, revêtaient l'habit dominicain sans cependant quitter le toit paternel; une troisième classe comprenait les religieuses qui vivaient en communauté dans les monastères. Madeleine obtint d'être associée aux secondes.

Dès lors, les austères et suaves figures de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne furent toujours présentes à son esprit : tous ses efforts tendirent à l'imitation des vertus héroïques de ces Saints.

Le jeûne sévère que la règle prescrit depuis la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix jusqu'à Pâques ne satisfaisait pas l'ardente piété de cette nouvelle fille de saint Dominique. Et nous pouvons dire que sa vie tout entière fut comme un jeûne perpétuel. Son corps faible et délicat supportait les pointes acérées d'un cilice. Cette jeune fille, élevée au milieu des commodités et des aises que procure la fortune, n'avait pour lit qu'une planche avec un peu de paille pour oreiller. Et encore, cette couche lui semblait-elle trop douce; car souvent elle s'étendait sur la terre nue, ne prenant de sommeil que ce qu'il fallait pour soutenir un corps brisé par tant d'austérités. De telles pénitences nous effrayent. Notre siècle, énervé par le bien-être, ne les comprend plus : et cependant, aujourd'hui comme alors, on ne peut gagner le ciel sans quelques souffrances. Il faut pourtant que les austérités soient tempérées par la discrétion et soumises au contrôle d'un directeur prudent.

LA BIENHEUREUSE S'ÉLÈVE DE PLUS EN PLUS DANS LA CONTEMPLATION

Ces exercices de chaque jour ne pouvaient étancher sa soif ardente de souffrances et de sacrifices. La nature était vaincue, le corps broyé; alors l'âme, dégagée des liens terrestres, prenait son essor et s'envolait jusqu'à Dieu. Dans ces admirables extases où la Bienheureuse n'était plus, pour ainsi dire, de la terre, que de lumières reçues, que de secrets pénétrés! Les saints venaient la visiter et remplir son âme de consolations au jour où l'Eglise célèbre leur entrée triomphante dans le ciel. Elle aimait surtout à contempler les mystères de la Passion et de la Résurrection du Sauveur, et il semblait qu'elle y assistait en esprit. L'oratoire du Saint Nom de Dieu dans l'église de Sainte-Catherine de Sienne à Trino fut témoin de sublimes merveilles. C'est là que la Bienheureuse passait les jours de la Semaine Sainte et de l'octave de Pâques. Elle était vraiment l'image vivante du Sauveur. Durant ces jours, une sueur sanglante venait inonder son front, le sang ruisselait sur ses épaules et jaillissait de ses pieds et de ses mains. Mais le jour de Pâques, à l'heure de la Résurrection, son visage s'enflammait et rayonnait de gloire et de joie. L'Epoux partagait son triomphe avec la bien-aimée de son cœur.

Les mystères de Jésus-Enfant la remplissaient d'une indicible allégresse. Elle se voyait à Bethléem, à genoux devant la crèche. Un jour, dans une de ses visions, Jésus quitta le sein de sa divine Mère et vint se reposer dans les bras de la Bienheureuse ravie, la comblant de ses caresses. Au sortir de ces extases, elle décrivait les Lieux Saints de la Palestine aussi exactement que si elle y eût toujours habité. Que de grâces obtenues dans ces entrevues mystérieuses avec Jésus, Marie, les saints du ciel. « Je n'ai rien demandé à la Sainte Vierge ou à son divin Fils, disait Madeleine, à son confesseur, le P. Pierre de Centumcellis qui nous l'a rapporté, que je ne l'aie obtenu entièrement ou en partie. »

MADELEINE SAUVE SON FRÈRE DE LA MORT ET LE CONVERTIT

Dieu se plaisait à manifester par de nombreux miracles la sainteté de sa servante. Un jour, elle était en prière aux pieds de Marie, lorsqu'il lui fut révélé que son frère était en danger imminent de mort. « Vierge Marie, sauvez-le, s'écrie-t-elle! » Et se levant aussitôt, elle descend de sa cellule et annonce que sa prière est exaucée. « Mon frère Bénigne allait périr dans le fleuve; mais grâces soient rendues à Dieu; il sera bientôt ici. » Bénigne, en effet, revenait de Novare. A Verceil, le Cervio, grossi par les pluies, l'arrête. Il hésite un instant.

Enfin, il lance son cheval dans les eaux. Mais la force du courant le précipite de sa monture et l'entraîne. C'en est fait, le flot va l'engloutir. Tout à coup, il se sent enlevé par un bras puissant; sa bienheureuse sœur est à ses côtés; elle le retire et le ramène sain et sauf sur le rivage. Madeleine, favorisée du don de bilocation, avait pu sauver ainsi la vie à son frère.

Mais ce frère était encore pour la Bienheureuse un sujet de douleur. Esclave de ses passions, il donnait le mauvais exemple d'une conduite scandaleuse. Dieu le punit de ses déréglements. Une peste terrible qui envahissait alors l'Italie le cloua sur un lit de souffrances. Il n'était pas de remède qui pût la combattre. Madeleine eut pitié de son frère. « Bénigne, lui dit-elle, tu goûtes maintenant le fruit amer de tes affections déréglées. Oh! promets de changer de vie et je supplierai le Seigneur de te délivrer de ce mal. » Le malheureux fondit en larmes, et sa sœur se retira. A genoux dans l'oratoire, elle priait lorsqu'une brillante lumière l'environna : la Reine du ciel et son divin Fils daignaient la visiter. Tremblante,

elle se prosterna devant eux. Marie, la relevant avec bonté, la présenta à Jésus-Christ.

« Seigneur, dit la Bienheureuse, daignez rendre à mon frère la santé! » A cette demande, le Sauveur, en témoignage précieux de son amour, la bénit, et la vision disparut, laissant l'âme de Madeleine inondée de joie. De retour auprès de son frère, elle le trouva plein de santé et fermement résolu à vivre chrétiennement.

La réputation de l'humble Tertiaire se répandait au loin. Les malades lui demandaient leur guérison. Une pauvre mère de famille lui apporta son fils aveugle de naissance. Madeleine prit l'enfant et se retira dans son oratoire. A genoux au pied du Crucifix et l'enfant à ses côtés, elle pria. Le divin Sauveur lui apparut ancore, prit la main de l'enfant et traça le signe de la Croix sur ses petits yeux jusque-là fermés au jour. Aussitôt l'enfant parut se réveiller; la Sainte le prit dans ses bras et le rendit à sa mère pleurant de bonheur.

ELLE EST FAVORISÉE DU DON DE PROPHÉTIE

Mais ces joies et ces consolations qui enivraient le cœur de Madeleine n'étaient point sans mélange de tristesse. Dieu, lui dévoilant les secrets de l'avenir, lui montrait les châtiments qu'il réservait à l'Italie, dont les crimes abominables et chaque jour répétés appelaient les vengeances de son courroux.

Prosternée dans son oratoire du Saint Nom de Dieu, elle voyait les armées françaises, espagnoles, germaniques, se déchirer entre elles et ravager l'Italie pour soutenir la querelle de deux monarques, François I[er] et Charles-Quint. Le bras de Dieu allait s'abattre sur cette malheureuse contrée. Trois fois, Madeleine supplia le Seigneur de pardonner aux nations coupables et de ne point lancer sur elles les fléaux que sa main divine leur destinait. Elle s'offrit elle-même comme victime expiatoire, mais son héroïque sacrifice ne fut point agréé du souverain Roi : elle obtint cependant que Trino, sa patrie, serait préservée des calamités qui allaient fondre sur l'Italie, et, en effet, comme la tradition le rapporte, ce bourg ne souffrit point des troubles qui désolèrent la Lombardie. Le marquis de Montferrat remporta même une victoire en France : la nouvelle en fut donnée dans la contrée par la Sainte qu'une révélation avait avertie de l'heureux événement. Aussi le marquis de Montferrat portait-il beaucoup d'estime à la Bienheureuse, il la consultait dans les graves difficultés et l'avait en singulière vénération, « à tel point, dit le chroniqueur, qu'il l'appelait sa mère. »

SON ARDENTE CHARITÉ

Ce nom de *mère*, Madeleine le justifia surtout vis-à-vis des pauvres et des malheureux. Nul ne dira jamais l'ardente charité qui la consumait. La vue d'un souffreteux lui fendait l'âme. Elle se privait du nécessaire pour augmenter le nombre de ses incalculables aumônes. Que de mendiants mourant de faim nourris à sa table! Et plus l'infirmité était repoussante, plus la Bienheureuse prodiguait ses soins et sa tendresse. Une plaie fétide était comme un baume qui l'attirait. Bien plus, les restes des pauvres qu'elle avait servis de ses mains maternelles devenaient sa nourriture. Mais cette héroïque charité tendait plus haut : par le corps, elle voulait atteindre l'âme. Elle consolait les malades et les exhortait à supporter patiemment leurs souffrances. Ses sages et douces paroles amenaient et préparaient de nombreuses conversions. Les pécheurs l'écoutaient, sans se lasser, des heures entières. Mais son grand moyen de toucher les âmes était la prière.

Un Père Dominicain vint prêcher le Carême à Montferrat; le riche seigneur du lieu lui offrit l'hospitalité.

La châtelaine, dès le soir même, raconta au religieux sa malheureuse vie. « Mes jours s'écoulent dans la tristesse et mes nuits sont sans sommeil. Voilà quinze ans que j'ai épousé le seigneur mon maître, et jamais un rayon de joie n'a éclairé mon pauvre cœur. Au lieu d'un compagnon fidèle de ma vie, je me suis donné un tyran. Dans la chambre nuptiale, une vile servante tient ma place. Je suis l'esclave de cette esclave, et ma vie se passe dans les gémissements et les larmes. »

Ces plaintes douloureuses émurent profondément le religieux. « Ma fille, répondit-il, il est vrai que vos souffrances sont extrêmes; mais je connais une épouse du Christ qui priera pour vous. » Puis, s'adressant à son compagnon, Fr. Pierre de Trino : « Allez, dit-il, vers la bienheureuse Madeleine, racontez-lui ce que vous avez entendu. » Le Frère obéit. Madeleine s'écria, en le voyant venir : « Pourquoi, mon Frère, parcourir un si long chemin? Retournez où l'on vous attend. Le Seigneur Jésus a pitié de cette malheureuse femme; ses souffrances ont cessé. L'affection que son époux lui témoignera fera le bonheur de sa vie, et bientôt la naissance d'un enfant lui apportera une grande consolation. » Le Frère écoutait interdit; il crut néanmoins et repartit pour le château. Là, se passait une scène touchante. Le noble seigneur, qu'une grâce intérieure avait transformé, venait de chasser la misérable servante, et il suppliait son épouse, heureuse désormais, de lui pardonner ses infidélités.

Cet exemple, choisi entre une multitude de semblables, nous découvre combien était puissante la prière de la vierge dominicaine.

LE SAINT NOM DE JÉSUS — L'EUCHARISTIE

Un des caractères principaux de la sainteté de Madeleine fut sa dévotion envers le saint nom de Jésus. Elle ne pouvait entendre prononcer ce saint nom, rapporte l'auteur de sa vie, sans qu'elle ne sentît son cœur se fondre. Ses sentiments intérieurs se manifestaient aussitôt par un maintien plein de respect, et ses traits reflétaient les ardeurs de son âme. Jésus-Hostie faisait ses délices. L'Eucharistie est une fournaise d'amour; elle s'y jetait pour être tout embrasée au contact de ce feu divin.

Chaque jour, elle recevait la Sainte Communion, ce qui semblait un prodige à cette époque de tiédeur et d'indifférence religieuse, et elle passait une grande partie de la journée à l'église, en action de grâces devant le tabernacle; pour l'en éloigner, il fallait lui faire une sorte de violence. « Dieu est partout, disait-elle souvent, cela est vrai; aussi tout mon bonheur est-il de me retirer dans la solitude de ma demeure pour y prier; mais dans l'église, Dieu, caché sous les voiles du Sacrement, m'accorde des grâces si précieuses et si sublimes que je voudrais ne jamais m'en éloigner. »

HÉROÏQUE PATIENCE

Cet amour de l'Eucharistie et la méditation habituelle des douleurs de la Passion, dont ce sacrement perpétue le souvenir, avaient allumé

dans son âme un désir de plus en plus véhément de la souffrance, et son ardente ambition était d'imiter le Sauveur Jésus, qui pour elle avait tant souffert. Aussi recherchait-elle les occasions de satisfaire cet insatiable amour des humiliations. Un exemple nous montrera son héroïque patience à les supporter.

Dominique Grandi, homme aussi ambitieux qu'il était riche, avait lésé dans leurs droits les Frères Prêcheurs de Trino. Les religieux n'obtinrent point justice des magistrats qu'une vénale amitié liait à cet homme injuste et cupide; car autrefois comme aujourd'hui, les pièces d'or étaient d'un grand poids dans la balance de la justice. Les moines en appelèrent au Saint-Siège; et bientôt une sentence d'excommunication fut lancée contre l'usurpateur des biens ecclésiastiques et affichée sur la porte de l'église de Trino. A cette nouvelle, la colère de Grandi fut extrême; quand la richesse soutient l'ambition, jusqu'où ne va pas l'audace! Le sacrilège envoie des gens d'armes sous la conduite d'un de ses amis nommé Barthélemi Perdu, avec ordre d'arracher de la porte le parchemin accusateur. Les misérables exécutèrent ce commandement impie, en blasphémant contre Dieu et l'autorité ecclésiastique. La bienheureuse Madeleine survint en ce moment. Prenant en pitié les coupables, elle leur représenta avec douceur l'énormité de leurs outrages envers la Sainte Eglise et ses ministres.

Ces charitables reproches ne firent qu'exciter la fureur des misérables, et surtout de leur chef Barthélemi Perdu « moins perdu de nom que de crimes, » remarque le biographe. En effet, après avoir vomi un torrent d'injures contre la Sainte, le criminel la frappa violemment au visage. « Béni soit Jésus, » fut la seule réponse de la victime. Et aussitôt, se souvenant des paroles du Sauveur : « Si l'on vous frappe sur une joue, présentez l'autre, » elle s'agenouilla : « Voici l'autre joue, dit-elle au scélérat, frappez. Je supporterai tout pour l'amour de Dieu et de son Eglise. » A ces paroles, le sacrilège se retira. Mais la justice de Dieu ne tarda pas à se faire sentir. L'année n'était pas écoulée que ces impies moururent de la mort la plus honteuse et la plus terrible. Grandi lui-même tomba dans une si affreuse maladie, que son corps se dessécha, et qu'il fut privé de l'usage de ses membres : ce châtiment ne lui ouvrit pas les yeux, et il mourut sans repentir.

CONSTANCE CONTRE LES DÉMONS

Il est un ennemi que ne peuvent lasser les combats : vainqueur, il écrase; vaincu, il revient toujours à la charge, c'est le démon. Madeleine éprouva ses terribles assauts. Se voir vaincu par une faible femme, c'était pour Satan le comble de la honte. Aussi avec quelle rage il soufflait dans l'esprit de la Bienheureuse les pensées déshonnêtes et orgueilleuses, les blasphèmes, le désespoir, les doutes contre la foi.

Munie de ses deux armes, le jeûne et la prière, et confiante dans le secours d'en haut, elle remportait toujours la victoire. Alors, le démon redoublait de fureur. Il la frappait si violemment que les domestiques, ne sachant que penser de cet infernal sabbat, en demeuraient tout effrayés. Madeleine restait calme : « Frappe, frappe, bête cruelle; ensanglanter mon corps, c'est te préparer de nouvelles hontes, de ce sang germeront les roses dont me couronnera l'Epoux. »

D'autres fois, le démon venait grimacer pendant qu'elle était en oraison. « Béni soit Jésus-Christ, disait-elle alors, qui, dans sa miséricorde, m'envoie ce bouffon pour me récréer. » Ces mots suffisaient pour mettre en fuite l'orgueilleux démon. Un jour, la Sainte s'arma d'une courroie, et, ayant saisi son ennemi, lui administra une verte correction.

Malgré tout, le démon ne désarmait pas. Une nuit, la Sainte assistait une pauvre femme malade. Soudain, une poussée violente la précipite en bas de l'escalier sur le pavé; elle se relève les membres meurtris. « O malin esprit, dit-elle simplement, ta colère ne te profite guère. »

MERVEILLEUSE MORT

La Sainte avait soixante ans quand il lui fut révélé que sa course s'achevait. Elle convoqua ses Sœurs du Tiers-Ordre, leur recommanda la charité envers Dieu et le prochain, l'observance de leurs règles, et leur dit adieu. Puis elle leur demanda pardon de ses mauvais exemples. Les larmes inondaient tous les yeux.

Quelques jours après, les foules accouraient auprès du lit de la Sainte; nul ne voulait s'en écarter : « Retirez-vous, dit la mourante, faites place aux hôtes célestes qui viennent visiter une misérable créature. » Les assistants n'apercevaient rien. Une odeur suave qui remplissait l'appartement leur annonça la présence des envoyés du ciel.

L'odeur s'évanouit, la Sainte reprit ses sens; la vision avait disparu. « Je vous ordonne de me révéler, dit le confesseur à la mourante, quels personnages célestes vous ont visitée. »

Toujours simple, elle obéit : « Jésus, sa divine Mère, saint Dominique notre Père, sainte Catherine de Sienne, saint Pierre martyr, saint Thomas d'Aquin, saint Vincent Ferrier, la martyre sainte Catherine, ont daigné converser avec la plus misérable des créatures. Le Sauveur Jésus m'a ensuite promis de revenir bientôt pour m'enlever de cette terre, et m'introduire en son Paradis. C'est pourquoi je vous prie de ne point tarder à me procurer les derniers sacrements. »

Elle fit ensuite la confession générale de toutes ses fautes, et, après sa mort, le confesseur déclara que la Bienheureuse n'avait jamais perdu son innocence baptismale.

Quand on lui porta le Saint Viatique, elle se dressa sur son lit et, avec un torrent de larmes, demanda publiquement pardon. Les assistants étaient émus de ce spectacle. Enfin, quand les onctions avec l'huile sainte furent terminées, la bienheureuse entonna l'hymne *Jesu nostra redemptio* et l'*Ave maris Stella*, que tous les fidèles poursuivirent. Son visage rayonnant, et le parfum suave qui de nouveau remplit la chambre, annoncèrent que l'Epoux était revenu, fidèle à sa promesse. La Bienheureuse commença encore le psaume *In te, Domine, speravi*..... et quand, de ses lèvres brûlantes, se furent échappées les paroles de David : *In manus tuas, Domine commendo spiritum meum*, son âme s'envola vers le ciel.

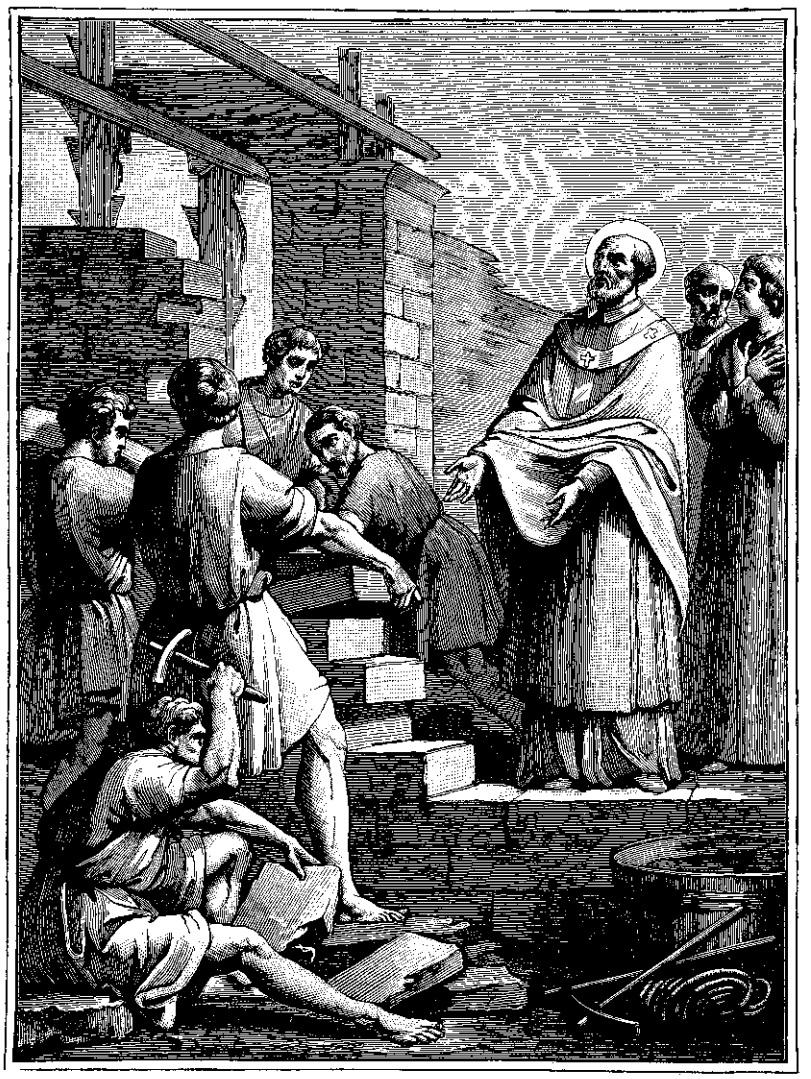
Son corps fut exposé à la vénération des fidèles dans l'église de Trino. Pendant l'inhumation, une éclatante nuée enveloppa le cercueil.

De nombreux miracles, entr'autres la guérison de deux paralytiques, de deux infirmes contracturés, et de deux agonisants; la résurrection d'une petite fille morte en naissant, confirmèrent la sainteté de l'humble Tertiaire de saint Dominique. Le pape Léon XII décréta que la fête serait célébrée dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs et dans le diocèse de Verceil le 14 octobre. Ce n'était là que l'approbation d'un culte qui n'avait jamais cessé depuis la mort de la Bienheureuse.

SAINT CALLISTE PREMIER

PAPE ET MARTYR

Fête le 14 octobre.



Le Pape saint Calliste préside aux travaux de la basilique de Sainte-Marie au Transtévère.

CALLISTE EMPLOYÉ AUX TRAVAUX DES MINES, PUIS GRACIÉ

Saint Calliste gouverna l'Eglise de Jésus-Christ de l'an 218 à l'an 223.

Bien longtemps avant de verser son sang pour elle, il apprit à souffrir en témoignage de sa foi, et l'on peut dire qu'il fut élevé à l'école du martyre.

Il était Romain de naissance et fils de Domitius. Lui, qu'attendaient de si hautes destinées, ne fut tout d'abord qu'un pauvre esclave de l'affranchi chrétien Carpophore, officier de l'empereur Commode. Il dirigea, pour le compte de son maître, une banque qui réussit mal, puis, dénoncé par les juifs, poursuivi devant les tribunaux pour son zèle à défendre la religion chrétienne, il fut condamné aux travaux forcés par le préfet de Rome. C'était le supplice de beaucoup de confesseurs de la foi. Avec eux, Calliste fut dirigé vers l'île de Sardaigne, employé aux rudes travaux des mines, et, pendant longtemps, les

mains du futur pape s'occupèrent à extraire péniblement l'argent et le plomb.

Enfin arriva l'heure de l'amnistie.

L'épouse préférée de Commode, Marcia, devenue très sympathique aux chrétiens, profita de sa toute-puissance sur l'empereur pour leur procurer beaucoup de bien. Elle n'obtint pas de faire rapporter les lois qui proscrivaient le christianisme, mais, grâce à elle, les chrétiens déportés en Sardaigne virent la fin de leurs maux.

Un jour, Marcia, voulant faire une bonne œuvre, appela près d'elle le pape Victor et lui demanda les noms des martyrs qui travaillaient aux mines. Elle en présenta la liste à son impérial époux et reçut pour eux des lettres de grâce qu'elle confia à un vieil eunuque nommé Hyacinthe, en lui donnant, sans doute, de pleins pouvoirs, car Hyacinthe délivra, non seulement les confesseurs portés sur la liste officielle, mais encore Calliste, le futur pape, dont le nom avait été omis.

Calliste ne séjourna pas à Rome même, durant le pontificat de saint Victor : il vécut plusieurs années à Antium, d'une pension ecclésiastique à laquelle lui donnait probablement droit sa qualité de confesseur.

CIMETIÈRE DE SAINT CALLISTE

Le pape Zéphirin, successeur de Victor, connut Calliste et comprit quel précieux secours l'Eglise persécutée allait trouver en lui. C'était un auxiliaire jeune encore, d'une intelligence remarquable, ayant acquis dans ses anciennes fonctions l'expérience des affaires, mûri par son exil et ses malheurs, grandi aux yeux des chrétiens par la confession qu'il avait déjà faite de sa foi.

Zéphirin se l'attacha, l'admit aux ordres sacrés, le chargea du gouvernement du clergé et le préposa à l'administration *du cimetière*.

Quel était ce *cimetière* fameux à la direction duquel Calliste était préposé?

Avant le IIIe siècle, les cimetières souterrains de Rome, désignés plus tard sous le nom de catacombes, appartenaient le plus souvent à des particuliers. Des fidèles opulents, de riches matrones avaient d'abord offert dans leur propriété privée un dernier asile aux chrétiens défunts. Mais, à mesure que les cimetières s'agrandissaient, que se multipliaient les longues et étroites galeries garnies de chaque côté de tombes superposées, leur entretien par des particuliers devenait onéreux et souvent impossible. La communauté chrétienne, l'Eglise, en fut créée propriétaire.

Ce changement se fit au commencement du IIIe siècle.

Le premier cimetière possédé à titre corporatif par l'Eglise, celui que les historiens nomment simplement *le cimetière*, sans autre appellation secondaire, et dont l'administration fut remise aux mains du diacre Calliste, était situé sur la voie Appienne. C'était l'hypogée principal dans lequel, à dater de cette époque, les Papes furent enterrés. Le pieux pèlerin qui le visite aujourd'hui, sous la conduite des excellents Pères Trappistes, peut y lire encore les noms d'Anthère, de Fabien, de Lucius, d'Urbain, d'Eutychien, souverains Pontifes et martyrs.

Calliste, dans sa nouvelle charge, répondit bien à la confiance de Zéphirin. « Il ne se borna pas à préparer la crypte des Papes, avec son autel, sa chaire ou siège pontifical, ses niches à fleur de sol, ses *loculi* superposés, ses peintures et ses revêtements de marbre; il ne se contenta pas de donner à la dépouille de la martyre sainte Cécile une demeure digne d'elle (1), » mais il agrandit le cimetière en étendant considérablement les galeries avoisinantes.

Il déploya avec une grande activité un véritable goût artistique. Selon M. de Rossi, quelques-uns des caveaux ornés des symboles du Baptême et de l'Eucharistie, désignés aujourd'hui sous la dénomination de *Chambres des Sacrements*, peuvent être attribués au commencement de son administration.

On comprend que, à la suite de ces nombreux travaux, le nom de Calliste soit resté attaché à cette célèbre nécropole, où furent enterrés jusqu'à 174 000 martyrs.

SAINTE-MARIE DU TRANSTÉVÈRE

Les fonctions de premier diacre ou d'archidiacre conduisaient souvent au pontificat suprême. C'est ainsi que Calliste, du consentement de l'Eglise romaine assemblée aux catacombes, fut appelé, le 20 décembre 218, à succéder à saint Zéphirin, dont le glorieux pontificat avait duré dix-huit années.

Il fut ordonné vers le commencement de l'an 219.

Il trouvait l'Eglise jouissant d'une paix relative. Héliogabale, qui gouvernait l'empire depuis environ six mois, était trop occupé de ses débauches pour songer à persécuter les chrétiens.

Ce calme s'affirma plus encore quand, en 222, à Héliogabale succéda Alexandre-Sévère, prince très favorablement disposé envers la religion nouvelle, et qui laissa à l'Eglise une liberté jusqu'alors inconnue pour elle.

Calliste n'omit rien pour tirer de cette situation tout le parti possible. Les chrétiens, avant le IIIe siècle, n'avaient eu d'autres églises que les oratoires des catacombes ou des maisons particulières. Le saint Pape, grâce à la tolérance des magistrats, put, sous les yeux des païens, édifier plusieurs églises méritant vraiment ce nom.

La plus ancienne et la plus célèbre fut consacrée par lui et dédiée à la Très Sainte Vierge. C'est l'église de Sainte-Marie du Transtévère, bâtie sur l'emplacement de l'antique *taberna meritoria, l'hôtel des Invalides* de ce temps.

L'acquisition de ce terrain souleva des discussions et ne fut attribuée à Calliste que grâce à l'intervention bienveillante de l'empereur lui-même. Des cabaretiers et des chrétiens se le disputant, l'affaire fut portée en haut lieu, et Alexandre-Sévère l'adjugea aux chrétiens, aimant mieux, dit-il, consacrer ce terrain au culte d'une divinité que de l'abandonner à des marchands de vin.

Les chrétiens, d'ailleurs, tenaient beaucoup à cet endroit, vénérable pour eux, depuis qu'une source d'huile y avait jailli miraculeusement, au jour de la naissance de Notre Seigneur, et y avait coulé avec une telle abondance que ses flots en étaient descendus jusqu'au Tibre. Les païens ne comprirent rien à ce prodige, mais les fidèles l'ont toujours regardé comme annonçant la venue de Jésus-Christ, l'*Oint* du Seigneur.

La basilique de Calliste, plusieurs fois reconstruite ou restaurée, est encore debout, et, telle qu'elle apparaît actuellement, elle est l'une des belles églises de Rome.

---

(1) Dom Guéranger, *Vie de sainte Cécile.*

Sous le pontificat de saint Calliste, l'hérétique Sabellius tentait de troubler par ses nouveautés de doctrine la paix intérieure de l'Eglise. Il ne s'agissait de rien moins que de détruire la foi au mystère de la Trinité, et de nier la distinction des trois personnes en Dieu. Calliste eut la gloire de formuler la profession de foi au dogme d'un seul Dieu en trois personnes distinctes. Si l'hérétique ne se soumit pas, il eut au moins la franchise d'avouer que le monde entier accepta la définition de l'évêque de Rome.

Les leçons du *Liber pontificalis* ne nous apprennent que peu de chose sur les cinq années du pontificat de saint Calliste. Les actes de son martyre nous feront mieux voir son zèle pour l'instruction des fidèles, pour la conversion des païens et l'établissement du christianisme.

ACTES DU MARTYRE DE CALLISTE
DIX SOLDATS FRAPPÉS DE CÉCITÉ

Même au temps du paisible et clément Alexandre-Sévère, il y eut des martyrs.

Un fléau exerçait-il ses ravages? un incendie éclatait-il? on en accusait les chrétiens, et c'était assez pour les envoyer à la mort.

Or, en ces jours, disent les Actes, la partie méridionale du Capitole fut incendiée, et, dans le temple de Jupiter, la main gauche de la statue d'or tomba et se liquéfia.

La nouvelle en fut portée à l'empereur; les aruspices et les prêtres le conjurèrent d'apaiser les dieux par des sacrifices. Les sacrifices sont ordonnés. Pendant leur célébration, quatre prêtres des idoles tombent frappés de la foudre et l'autel de Jupiter est brûlé. Tandis qu'une partie des fuyards épouvantés se sauvent au delà du Tibre, dans le quartier appelé des Ravennais, ils entendent en passant les voix d'une multitude de chrétiens qui, assemblés en un cénacle, chantent des psaumes. Au milieu d'eux se trouvait l'évêque Calliste avec son clergé. En toute hâte, ils reviennent à la ville.

L'un d'entre eux, le consul Palmatius, arrive au prétoire, et fait le récit de sa découverte.

« Si tant de maux fondent sur nous, ajoute-t-il, c'est que la ville est souillée. — Par qui? dit le préteur? — Par les profanes. — Et qui sont ces profanes? — Ce sont les chrétiens. Je viens de les entendre chanter leurs hymnes sacrilèges et se livrer à leurs incantations, dans la région transtibérine. — Allez, dit le préteur, je vous donne plein pouvoir pour contraindre ces rebelles à sacrifier aux dieux. »

Palmatius prend quelques soldats et se dirige vers l'assemblée présidée par Calliste. Dix hommes pénètrent dans le vestibule où se trouvait un vieillard, le prêtre Calepode.

Sur-le-champ, ils sont frappés de cécité: croyant à une obscurité soudaine, ils demandent des torches.

« Le Dieu qui voit tout vous aura frappés d'aveuglement, » leur répond Calepode.

Et, rebroussant chemin, les soldats reviennent à tâtons vers Palmatius.

Le consul, aussi bien que le préteur, furent forcés de reconnaître la puissance du Dieu des chrétiens. Ils se flattèrent néanmoins d'en conjurer les effets par des sacrifices aux dieux païens, et, le lendemain, ils amenaient à leurs autels des veaux et des porcs.

CONVERSION DE PALMATIUS — UNE GERBE DE NÉOPHYTES

Les cérémonies allaient commencer, quand une vestale, nommée Juliana, saisie par un démon, s'écria tout à coup :

« Le Dieu de Calliste est le Dieu véritable. Vos impiétés attirent sur vous sa colère. Il détruira votre empire, parce que vous refusez de l'adorer. »

Le prodige opéré la veille sur la personne de ses soldats avait déjà jeté Palmatius dans un grand trouble. Ces paroles d'une vestale exaltée furent pour lui comme un trait de lumière. Il entrevit la vérité et courut seul se jeter aux pieds de Calliste.

« Je reconnais, s'écria-t-il, que Jésus-Christ est le Dieu véritable. Les démons viennent de le proclamer en ma présence. Je vous en conjure : arrachez-moi à la servitude des démons. Vous prêchez un baptême. Baptisez-moi. »

Calliste ne pouvait croire à une pareille conversion de saint Paul.

« Ne venez pas vous railler de notre religion par une imposture sacrilège, » dit-il sévèrement.

Palmatius, par ses instances et ses larmes, témoigna de la sincérité de son retour. Calliste bénit Dieu d'un tel coup de la grâce, catéchisa le consul, lui prescrivit un jeûne et des prières. Puis, il le plongea dans l'eau baptismale. A la suite de Palmatius furent également convertis et baptisés, sa femme, ses enfants et quarante-deux personnes de l'un et l'autre sexe.

L'illustre néophyte distribua tous ses biens aux chrétiens pauvres, et, durant un mois, il parcourut les divers quartiers de la ville et les cryptes des catacombes, à la recherche des frères détenus en prison ou cachés au milieu des tombeaux, afin de leur procurer secours et consolations.

En ces temps de persécution latente, une telle conduite devait procurer à son auteur la palme du martyre, d'autant plus sûrement qu'il occupait dans la société un rang plus élevé.

Palmatius fut arrêté par ordre du tribun Torquatus et enfermé dans la prison Mamertine, puis, après trois jours, amené, chargé de fers, au tribunal du préteur.

Celui-ci était un de ses anciens amis; il fit tomber ses fers et lui dit :

« Palmatius, es-tu donc devenu fou d'abandonner le culte de nos dieux pour adorer un crucifié? » Puis, après quelques instants de silence: « Parle en toute confiance. Tu n'as rien à craindre. Seulement, pas d'injures contre les dieux. Prends-y garde. — Ces dieux-là, répondit Palmatius avec mépris, ne sont-ils pas de fabrique humaine? Commandez à l'un de vos dieux de prendre la parole et de me répondre quand je l'interrogerai; s'il est capable d'une réponse, je m'engage à le servir. — Mais, pourtant, tu les adorais depuis ton enfance; pourquoi les as-tu abandonnés? — Ah! j'étais aveugle, et maintenant la vérité s'est manifestée à mon âme. »

A ces mots, le préteur sourit et, remettant le prisonnier à la garde du sénateur Simplicius, il dit à ce dernier: « Emmenez-le, sa folie est inoffensive. Calmez son esprit par de sages entretiens, rendez-le au respect des dieux; la république a besoin d'hommes tels que lui. »

Simplicius le conduisit dans sa demeure et recommanda à sa femme et à ses enfants de le traiter avec égards.

Palmatius profita de cette liberté inespérée pour se livrer assidûment aux jeûnes et à la

prière. Dieu lui accorda un jour d'accomplir un miracle sous les yeux de son hôte bienveillant, le sénateur Simplicius. Un catéchumène, nommé Félix, vint recommander aux prières du nouveau converti Blanda, son épouse, paralytique depuis quatre ans. Presque aussitôt, cette femme, depuis longtemps sans mouvement, accourut joyeuse, accusant aux yeux de tous sa parfaite guérison, et demandant pour elle et pour son époux la grâce du baptême.

Touché de ces merveilles, le sénateur Simplicius demanda à participer au même bonheur. Tous vinrent se prosterner ensemble aux pieds de Calliste, et la grâce du baptême descendit à la fois sur Félix, sur Blanda, sur Simplicius et toute sa famille, au nombre de soixante-huit personnes.

Le Pape était au comble de la joie. Le saint vieillard Calepode ne savait comment rendre grâces au Seigneur.

SÉRIE DE MARTYRES

Ce retour en masse à la religion du Christ fit bruit dans la ville, et les nouveaux baptisés ne tardèrent pas à être arrêtés. Leur sort fut vite fixé. Ils subirent le supplice du glaive, et leurs têtes furent exposées aux diverses portes de Rome, afin de servir, à la secte chrétienne tout entière, de terrifiant exemple.

Le prêtre Calepode eut à son tour la tête tranchée le jour des calendes de mai. Son corps fut traîné par la ville et jeté dans le Tibre, en face de l'île de Lycaon, aujourd'hui l'île Saint-Barthélemy. Saint Calliste fuyait pendant ce temps avec dix de ses clercs, et se cachait dans la maison du chrétien Pontien. Quand il apprit la mort de son vénérable ami, le vieillard Calepode, il confia à quelques pêcheurs le soin de retrouver son corps et de lui rapporter ce précieux trésor. Lui-même voulut prendre part à l'embaumement, l'enveloppa de linceuls et l'inhuma, le 6 des ides de mai, dans le cimetière appelé depuis catacombe de Calepodius. Il ne se dissimulait pas, en accomplissant cette touchante cérémonie, que ses frères auraient bientôt occasion de lui rendre les mêmes devoirs et de témoigner à ses restes les mêmes sollicitudes.

Le préteur, en effet, se livrait à d'actives recherches pour découvrir la retraite du chef des chrétiens. Il apprit qu'il était chez Pontianus, au quartier des Ravennais. La maison fut cernée par des soldats : aucune nourriture ne put y parvenir. Calliste cependant vivait encore après quatre jours de privations. La prière et le jeûne semblaient lui communiquer de nouvelles forces.

Pendant ce temps, l'un des soldats de garde, Privatus, souffrait cruellement d'un ulcère. Pressé par la douleur ou par la grâce, il se jeta aux pieds de l'évêque en disant : « Guérissez-moi ! Votre Dieu, qui a rendu la santé à une paralytique, peut bien faire disparaître les ulcères qui me dévorent.

— Mon fils, répondit Calliste, si vous croyez de tout votre cœur en Jésus-Christ et si vous êtes baptisé au nom de la Trinité Sainte, vous serez guéri.

— Je crois et veux être baptisé, » dit Privatus. Et quand il eut reçu le baptême, son ulcère disparut.

Dans les transports de sa reconnaissance, Privatus proclamait bien haut que le Dieu de Calliste était le Dieu véritable, jusqu'à ce qu'enfin le préfet du prétoire, exaspéré, l'eût fait succomber sous les coups de fouet plombé.

Il appartenait au saint Pape de compléter cette série de nobles martyrs. Par ordre du préteur, on lui attacha au cou une grosse pierre, et, d'une fenêtre de la maison, on le précipita dans un puits qui fut ensuite rempli de matériaux jusqu'à l'orifice.

Dix-sept jours après, le prêtre Astérius, accompagné de clercs, vint, pendant la nuit, dégager l'ouverture du puits et ensevelir pieusement le corps du pontife dans le cimetière le plus voisin, celui de Calepode, sur la voie Aurelia, le 14 octobre 223.

La sédition populaire, qui, avec les ordres du préteur, avait été cause de ces sévices, ne permit pas d'ensevelir Calliste dans le cimetière de la voie Appienne, dans la chapelle funéraire préparée par lui pour les Papes. Il reposa non loin de la basilique qu'il avait édifiée en l'honneur de Marie.

Astérius fut noyé dans le Tibre en punition, disons mieux, en récompense de son acte de piété filiale envers les restes de Calliste. Le glorieux cortège de ces confesseurs de la foi put se reformer au ciel : pas un qui ne fût orné de la pourpre du martyre.

SAINT CALLISTE EN FRANCE

Du cimetière de Calepode, le corps de saint Calliste, pour échapper aux profanations des barbares, fut transféré en l'église de Sainte-Marie du Transtévère.

La France devait avoir au IXe siècle l'insigne honneur de le posséder, sinon en entier, du moins en partie considérable. Foulques, archevêque de Reims, nous l'apprend dans une lettre au pape Formose.

« Léon IV, dit-il, pour récompenser le comte saint Everard des services rendus par lui dans la guerre contre les Sarrasins, lui a fait don, vers l'an 854, du corps de saint Calliste. »

Ces ossements sacrés furent portés dans le diocèse de Cambrai, à l'abbaye de Cysoing, que le comte Everard avait fait bâtir quinze ou seize ans auparavant. Le fils du comte ayant fait don du monastère de Cysoing à l'église de Reims, Foulques, évêque de cette ville, força par des instances réitérées les résistances de Dodilon, archevêque de Cambrai; et, sous prétexte de soustraire la précieuse relique aux incursions des Normands, il l'obtint pour sa métropole. La Révolution a malheureusement fait perdre toute trace de ce trésor.

Quand S. Em. le cardinal Gousset dut prendre à Rome son titre cardinalice, il choisit celui de saint Calliste, en souvenir des rapports qui unissaient son Eglise à ce grand Pape.

SOURCES CONSULTÉES

LES PETITS BOLLANDISTES, au 14 octobre. — *Les Actes des martyrs*, par les RR. PP. BÉNÉDICTINS de la Congrégation de France. — *Vies des saints*, d'ADRIEN BAILLET. — *Les Empereurs romains*, portaits et caractères historiques, par JULES ZELLER. — *Rome souterraine*, résumé des découvertes de M. de Rossi, par PAUL ALLARD. — *Histoire des persécutions du IIIe siècle*, du même auteur. — *Vie de sainte Cécile*, par Dom GUÉRANGER, etc.

SAINTE THÉRÈSE

1. A l'âge de sept ans, Thérèse, déjà embrasée par l'amour de Dieu, quitte la maison paternelle avec son frère, pour aller subir le martyre. Dieu, qui prépare des couronnes aux deux enfants, n'accepte pas ce sacrifice.

2. Thérèse obtient, par l'intercession de saint Joseph, pour qui elle professait une dévotion particulière, d'être délivrée d'une contraction des membres qui la faisait vivement souffrir.

3. Notre-Seigneur, couronné d'épines, apparaît à Thérèse : « Ne pleurez pas, dit-il, à cause des mauvais traitements que m'ont infligés les Juifs, mais bien pour ceux que me font subir les chrétiens indignes de ce nom. »

4. Accablée par une douloureuse maladie, Thérèse apprend, dans les livres de saint Grégoire, à mépriser les souffrances pour être digne d'accomplir de grandes choses.

5. La Sainte, lisant les Confessions de saint Augustin, entend, elle aussi, la voix mystérieuse qui appelle le grand docteur dans le jardin. Dès ce moment, une véritable transformation s'opère dans sa vie.

7. Un ange transperce le cœur de la Sainte d'un trait de flamme et embrase son âme de l'incendie de l'amour divin. Cette flamme l'embrase jusqu'à la mort.

6. Thérèse mortifie son corps par les jeûnes, les cilices; elle va même se rouler dans les épines. Elle s'écrie avec un accent qui met en fuite le démon : « Ou souffrir, ou mourir! »

8. Ravie en esprit jusqu'au ciel, Thérèse, admirant les splendeurs de la Jérusalem céleste, entend son divin Maître lui dire : « Ma fille, vois de quels biens se privent les pécheurs. »

9. Au milieu de ses contemplations, la vierge séraphique, portée par les anges, est enlevée à la terre et demeure des heures entières dans cet état extatique, regardant le ciel.

11. Le démon, pour effrayer la Sainte, se présente à elle sous des formes horribles; mais Thérèse repousse victorieusement toutes ses suggestions et fait éclater une admirable patience.

10. En présence du Crucifix, Thérèse fait le vœu d'accomplir dans toutes les circonstances ce qu'elle croira être le plus parfait.

12. La Sainte ressuscite son neveu, que le démon, par dépit, avait enseveli sous les ruines du monastère. Elle rend l'enfant sain et sauf à sa mère.

13. Thérèse, renonçant pour toujours au faste du siècle, ne veut plus porter le nom illustre que lui a laissé sa famille et elle veut s'appeler *Thérèse de Jésus*

15. Notre-Seigneur ordonne à Thérèse de conférer avec saint Dominique, qui lui apportera tous les secours nécessaires pour accomplir la réforme qu'elle veut entreprendre.

14. Sur le conseil de la Bienheureuse Vierge Marie, Thérèse choisit comme son patron saint Joseph, qui, par sa pureté, a mérité d'être le père nourricier de l'Enfant Jésus.

16. Saint François et sainte Claire apparaissent à la vierge séraphique et lui promettent de la secourir au milieu de toutes les adversités.

SAINTE THÉRÈSE

(*Suite.*)

17. La vierge séraphique, en butte aux persécutions des hommes qui veulent s'opposer à la réforme du Carmel, est réconfortée au milieu de ses travaux, par les anges qui viennent la saluer de leurs chants.

19. La vierge séraphique Thérèse est couronnée par Notre-Seigneur, comme son épouse de prédilection.

18. Dans une vision, Notre-Seigneur, montrant à sa servante les gens de toute condition qui s'acharnent contre elle et contre son œuvre, se présente comme son unique défenseur.

20. La vierge séraphique apaise le courroux du ciel en présentant à l'ange de la justice divine, qui déjà lève son glaive sur le monde, les enfants des deux Ordres monastiques qu'elle est parvenue à réformer.

21. Notre-Seigneur, que Thérèse a pris pour Époux en faisant vœu de rester chant pour jamais à la Croix, lui donne un des clous qui l'ont transpercé, comme gage de son amour.

23. Au milieu d'une inondation qui dévaste la ville de Bur[illegible], Thérèse annonce à ses religieuses qu'elles échapperont à [illegible] péril si elles vénèrent le Très Saint-Sacrement.

22. Pendant une nuit obscure, les anges, portant des flambeaux, viennent accompagner la Sainte qui voyage pour la restauration du Carmel.

24. Éclairée par une lumière céleste, Thérèse découvre les angoisses et les amertumes des absents, et elle réconforte leur courage défaillant par des lettres d'une touchante piété.

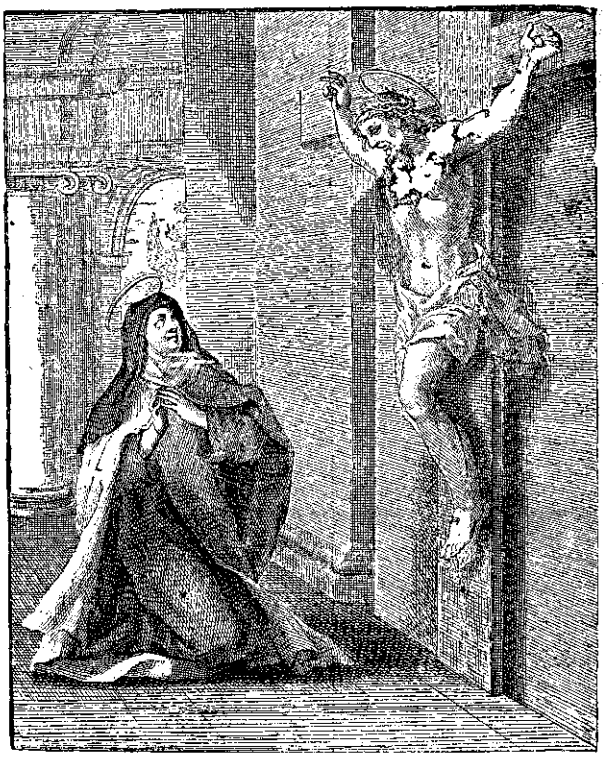
25. Pendant une de ses extases, Thérèse, élevée jusqu'au ciel, s'unit aux bienheureux et peut chanter, avec les chœurs des anges, les gloires de son divin Époux.

27. Après ses extases, la Sainte écrit, sous la dictée des anges, les secrets admirables qui lui ont été dévoilés par le Saint-Esprit.

26. Illuminée par les rayons de la sagesse divine, Thérèse écrit ses cinq livres, qui sont l'objet de l'admiration du monde.

28. Sans discuter les ordres qui lui sont donnés, la Sainte jette au feu les volumes qu'elle a composés sous le coup de l'inspiration divine.

29. Le divin amour apparaît à l'épouse du Christ sous la forme d'un enfant éclatant de lumière et il lui apporte cette ardeur qui fera mourir la Sainte dans un élan d'amour.



31. Comme Thérèse se plaint devant le Crucifix de n'avoir fait aucun bien, son divin Époux lui répond : « Ce que j'ai exhalé de douleurs, je vous les donne pour que vous les offriez comme votre bien propre à mon Père. »

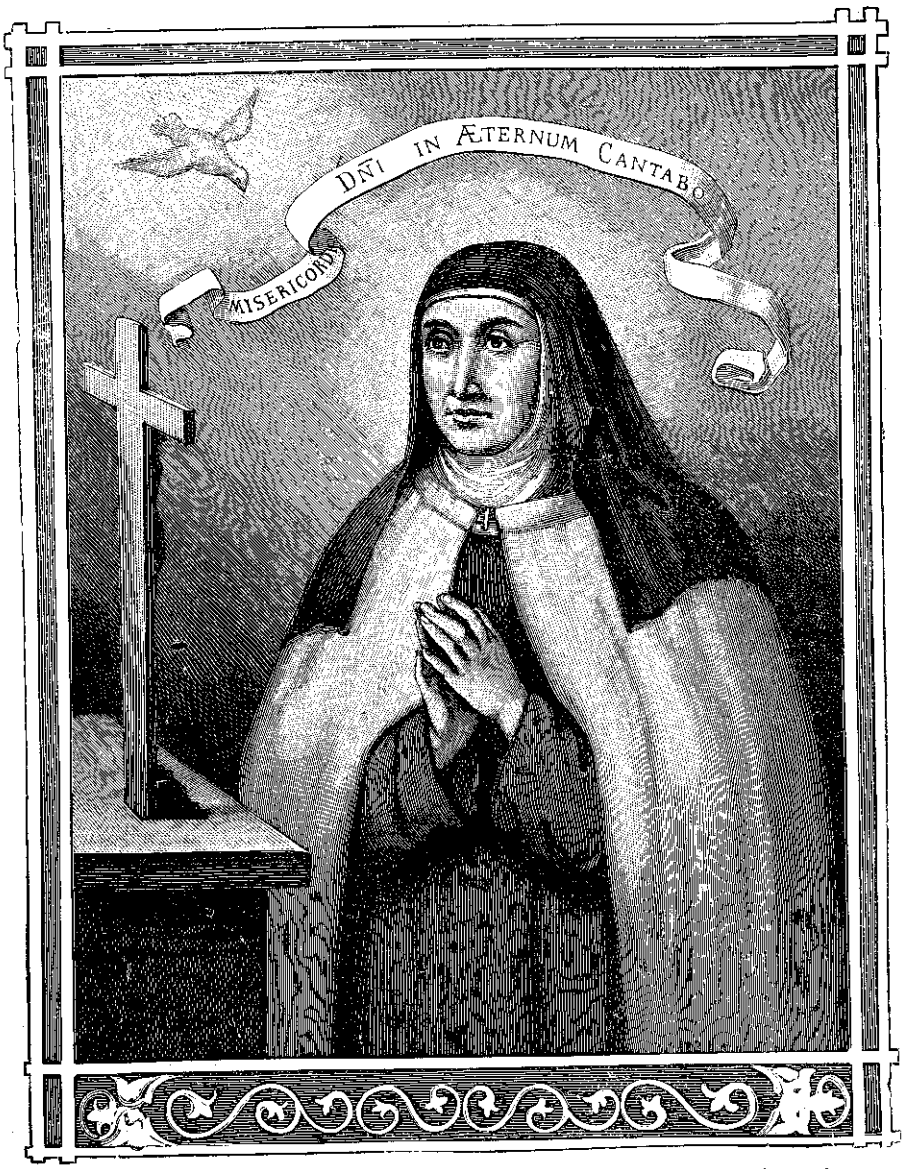
30. Au moment où la Sainte s'applique sur la terre à faire rendre les plus grands honneurs à la Mère de Dieu, elle a le bonheur d'assister au couronnement de la Très Sainte Vierge dans les cieux.

32. Sainte Thérèse, emportée par un élan d'amour vers son divin Époux, qui se tient devant elle, rend son âme, qui s'envole sous la forme d'une colombe.

SAINTE THÉRÈSE

RÉFORMATRICE DU CARMEL

Fête le 15 octobre.



Ancien portrait de la Séraphique Thérèse de Jésus, d'après nature.

Luther venait de lancer son cri de révolte, la révolution était ouverte, et l'Eglise entrait dans la grande lutte qui se poursuit encore sous nos yeux. Aussi son divin Epoux, qui lui ménage toujours des secours proportionnés à ses besoins, l'armait-il pour le combat.

Le 15 août 1534, alors que tout humainement semblait désespéré, un chevalier espagnol, boitant de sa blessure, gravissait la colline de Montmartre et y fondait la Compagnie de Jésus, sous le regard de la divine Vierge.

La même année, 3 novembre 1534, au fond d'un cloître de Castille, à l'ombre de l'antique bannière de l'Ordre de Marie, dont elle devait relever l'éclat, une jeune fille de noble race s'engageait, elle aussi, par des vœux solennels, au service et à l'amour de Jésus-Christ, et le Carmel tressaillait ce jour-là, au vieux cri de son patriarche, redit comme il ne l'avait jamais encore été, peut-être, par toutes les ardeurs de cette âme séraphique : *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum. J'ai brûlé de zèle pour le Seigneur Dieu des armées.*

Cette double consécration de Montmartre et

d'Avila passait bien inaperçue alors aux yeux de l'Eglise. Cependant, le secours divin, qui ne lui a jamais manqué au moment voulu, le secours divin était là en grande partie. Ce soldat, cette jeune vierge, dont elle ignorait encore le nom, Dieu les lui envoyait en ce siècle seizième, comme il lui avait envoyé, trois cents ans auparavant, saint Dominique et saint François.

DE LA NAISSANCE ET DES PREMIÈRES ANNÉES DE THÉRÈSE

La cité d'Avila, au vieux royaume de Castille, occupe le point le plus élevé de la Péninsule. La ville, avec ses murailles et ses tours crénelées, s'élève en amphithéâtre sur un énorme bloc de granit, à l'extrémité d'une vaste plaine encadrée par la blanche ligne du Guadarrama. C'est là, sous le bel azur d'un ciel incomparable, entre ces horizons grandioses, en face de ces belles montagnes qui étincellent au soleil, dans la ville des chevaliers et des saints (1), que Dieu plaça le berceau de l'admirable sainte Thérèse.

Elle naquit, le 28 mars 1515, de parents nobles et chrétiens. Dès l'âge le plus tendre, elle révéla ce qu'elle devait être un jour. Parmi ses frères, il y en avait un à peu près de son âge qu'elle aimait plus que les autres. Ils se réunissaient pour lire ensemble la vie des saints. « Quoi! les » martyrs verront toujours Dieu, toujours! » disait Thérèse. « Vois donc, mon petit frère: » les Maures, tu le sais, ont fait en Espagne » beaucoup de martyrs; allons dans leur pays » nous faire martyriser par eux, et nous jouirons » aussi de ce bonheur. » Et, de fait, exécutant ce magnanime dessein, les enfants, se tenant par la main, étaient déjà à une demi-heure d'Avila, sur la route de Salamanque, lorsqu'ils furent rencontrés par leur oncle. Rodrigue alors de s'excuser: « C'est la petite, c'est la *Nina* qui » m'a porté à faire ce voyage et à prendre ce » chemin (2). » On les ramena à la maison.

« Puisqu'il nous était impossible d'aller là où on nous aurait tués pour Dieu, raconte l'aimable Sainte, nous résolûmes d'être ermites. Nous nous mîmes de notre mieux à bâtir des ermitages dans le jardin de la maison. Mais le vent souffle, les petits ouvrages sont renversés, et Thérèse découragée. Nos désirs ne pourront donc jamais s'accomplir. » La Sainte était âgée de sept ans.

La grande pensée de l'éternité frappait vivement son âme. Elle allait en répétant: *Pour toujours! pour toujours! pour toujours!*

Elle avait dès lors une grande dévotion à la Sainte Vierge. Chaque jour, elle récitait le rosaire. Ayant perdu sa pieuse mère vers l'âge de douze ans, elle alla se jeter tout en larmes au pied d'une statue de Notre-Dame et la supplia de l'accepter pour sa fille, lui protestant que, de son côté, elle la regarderait comme sa Mère.

A cette même époque, elle commença à pratiquer l'oraison dont elle devait être plus tard la grande maîtresse. Elle rencontra un jour un tableau de Notre-Seigneur, conversant avec la Samaritaine. Les paroles divines lui entrèrent si profondément dans l'âme, elle conçut un tel désir de cette eau vive, qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, qu'elle ne cessait plus de redire, elle aussi: *Seigneur, donnez-moi de cette eau.*

(1) Avila de los caballeros, Avila de los santos.
(2) Yepes, tom. I, chap. II.

ELLE ENTRE AU MONASTÈRE DE L'INCARNATION D'AVILA

Cependant, la ferveur de la jeune Sainte eut un moment d'arrêt. De vaines lectures de romans de chevalerie, la société d'une jeune parente trop adonnée au monde, refroidirent pour un temps son désir des choses éternelles, sans altérer en rien, du reste, l'admirable candeur de cette âme angélique que le péché mortel n'effleura jamais. D'ailleurs, ce temps fut court. Placée comme pensionnaire chez les religieuses Augustines du couvent de Notre-Dame de Grâce, les bons exemples et les sages conseils de ses maîtresses réveillèrent sa ferveur, et elle commença à songer elle-même à la vie religieuse.

Retirée ensuite à la campagne chez un de ses oncles, grand serviteur de Dieu, Thérèse « vit de » nouveau briller dans son cœur, ainsi qu'elle le » raconte, la lumière des beaux jours de son » enfance. » Le néant de tout, la vanité du monde, la rapidité avec laquelle tout passe, se découvrirent à elle de nouveau, avec une clarté de jour en jour plus vive. Elle lit les épîtres de saint Jérôme: c'est le coup décisif de la grâce. « Je me sentis, » dit-elle, entièrement affermie par cette lecture » dans mon dessein d'être tout à Jésus-Christ. » Je ne balançai plus à le déclarer à mon père. »

Quelques jours après, 2 novembre 1533, Thérèse, triomphant des dernières résistances de la nature, se présentait de grand matin à la porte du monastère de l'Incarnation de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. « Lorsque je sortis » de la maison de mon père, dit-elle, j'éprouvais » comme les douleurs de l'agonie. Je sentis tous » mes os qui allaient se détacher les uns des » autres. L'amour de mon père et de mes parents » se réveillait plus tendre que jamais. Dans ce » combat, je luttais avec un suprême effort. »

Cette fidélité héroïque à sa vocation préparait dès lors Thérèse aux grâces de choix qui allaient l'amener à une sainteté si élevée.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR ÉPROUVE ET PURIFIE THÉRÈSE

Grands étaient les desseins de Dieu sur sa servante. Le mystère central du christianisme, si l'on peut parler ainsi, devait déployer en Thérèse toutes ses beautés, toutes ses splendeurs. A part sa mission extérieure, le Seigneur avait, en effet, résolu de faire d'elle le type le plus accompli, peut-être, de l'union de l'âme chrétienne avec le divin Epoux, Jésus-Christ. Un état si sublime exigeait par avance la plus grande pureté et simplicité de cœur, le plus entier détachement de soi-même et des créatures. Le Saint-Esprit, qui agissait en Thérèse, n'employa pas moins de vingt ans à cette préparation.

Ce furent d'abord de terribles maladies amenées par les excessives pénitences de la jeune novice, et supportées avec la plus héroïque patience, le plus joyeux abandon à la volonté de Dieu; puis, de douloureuses sécheresses pendant lesquelles éclatèrent son courage, et sa persévérance dans une lutte impitoyable contre les imperfections qu'elle remarquait, ou que Notre-Seigneur lui-même lui faisait remarquer en elle; enfin, le renoncement absolu qu'elle dut faire de certaines amitiés très innocentes, il est vrai, mais qui arrêtaient encore le plein essor de son âme dans ces régions du pur amour où le Seigneur voulait la conduire. *Désormais, je ne veux plus que tu converses avec les hommes,* lui dit Notre-Seigneur. Ce fut là la première extase de la Sainte. Elle eut à l'instant la complète intelligence de ces mystérieuses paroles et se trouva

du coup tout établie en Dieu, de manière à n'avoir plus d'autre vouloir, d'autre goût que ceux de Dieu, à ne plus aimer désormais aucune créature que pour Dieu, comme Dieu et selon Dieu.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR RÉCOMPENSA THÉRÈSE DE SA FIDÉLITÉ

C'est dès lors une nouvelle vie qui commence pour Thérèse (1555). Celle qui s'est écoulée jusqu'au jour où elle brisa ses derniers liens, nous dit-elle elle-même, était *sa vie*. Celle-ci ne « sera plus que la vie de Dieu en elle. » *Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus.*

Son oraison était continuelle.

« Je tâchais de me recueillir et de considérer » Notre-Seigneur présent au dedans de moi. C'est » dans ce sanctuaire intérieur que je contemplais » ses mystères. Mon âme retirait, ce me semble, » plus de profit de ceux où je le voyais plus » délaissé. Seul et plongé dans la peine, notre » divin Maître devait, selon moi, à cause de son » abandon même et de sa détresse, se sentir » porté à m'admettre en sa présence. Je raison- » nais ainsi dans ma simplicité et j'avais beaucoup » de naïvetés de ce genre. » Le Seigneur de son côté se révélait peu à peu à sa servante. Il lui montra d'abord ses mains, « la grâce en est si » ravissante, dit la Sainte, que je n'ai point de » termes pour la peindre, » puis sa divine figure, enfin sa très sainte humanité dans toute la beauté et la majesté de la Résurrection. Pendant plus de trois ans, Thérèse vit le divin Maître toujours à son côté droit. Il marchait avec elle, l'enseignait, la consolait et l'élevait à l'oraison la plus sublime.

SON ESPRIT DE ZÈLE, SES PÉNITENCES

Ces divines faveurs, augmentant de jour en jour en Thérèse le feu de l'amour divin, la laissaient toute embrasée du désir de souffrir à la suite de Jésus-Christ. *Seigneur, ou souffrir ou mourir !* répétait-elle souvent. Elle se serait mise en pièces pour s'associer aux intentions charitables du Sauveur dans la grande œuvre du salut des âmes. « Le zèle de la gloire de Dieu et du » salut des âmes, dit Yepes, lui dévoraient les » entrailles. » Elle avait toujours présents à l'esprit les progrès de l'hérésie au nord de l'Europe, les fautes multipliées des chrétiens, les ténèbres de l'idolâtrie répandues dans les pays nouvellement découverts. Cette pensée l'animait à des pénitences effrayantes. Elle portait un cilice de feuilles de fer-blanc disposé en forme de rape qui la blessait de toutes parts. Elle prenait de rigoureuses disciplines tantôt avec des orties, tantôt avec des clefs, au point d'en avoir des plaies qui ne cessaient de suppurer; mais le seul traitement qu'elle y apportait était de les renouveler à force de coups. D'autres fois, elle se roulait au milieu des ronces et des épines. Elle passait pour ainsi dire toute la nuit en oraison, priant avec grande abondance de larmes pour la conversion des pécheurs, des hérétiques, des infidèles, et pour toutes les nécessités de l'Eglise. Et comme d'ordinaire sa prière avait quelque effet immédiat, le démon s'en vengeait (Dieu le permettant ainsi pour le plus grand mérite de sa servante), en déchargeant sur elle toute sa colère.

Il reçut un jour pouvoir de la tourmenter cinq heures durant, au grand effroi de la communauté. « Dans ces moments d'intolérables souf- » frances, dit la Sainte, j'ai coutume de me » recommander à Dieu du fond de l'âme. Je » demande au Seigneur la grâce de la patience » et j'accepte, s'il y va de sa gloire, de rester » dans cet état jusqu'à la fin du monde. »

COMMENT UN SÉRAPHIN LUI PERCE LE CŒUR D'UN DARD ENFLAMMÉ

« La victime de charité était prête. » Le cœur de Thérèse, ainsi étroitement uni au cœur de Jésus, va devenir le vivant holocauste que le Seigneur s'est choisi en des temps malheureux, pour apaiser sa justice et laisser libre cours à ses miséricordes (1).

Entendons la Sainte nous raconter elle-même comment le feu du ciel descendit l'embraser et le consumer peu à peu: « J'apercevais un ange » à côté de moi, du côté gauche. A son visage » enflammé, on reconnaissait un de ces esprits » d'une très haute hiérarchie qui ne sont, ce » semble, que flamme et amour. Je voyais dans » les mains de cet ange un long dard qui était » d'or, et dont la pointe en fer avait à l'extrémité » *un peu de feu*. De temps en temps, il le plon- » geait au travers de mon cœur et me laissait » tout embrasée d'amour de Dieu (2). »

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR LA CHOISIT POUR ÉPOUSE

C'était le 18 novembre 1572. La Sainte allait communier. Notre-Seigneur lui adressa ces paroles: « Ne crains pas, ma fille, personne ne » peut te séparer de moi. — Ensuite, se montrant » à moi, dans le plus intime de mon âme, par » vision imaginaire, raconte Thérèse dans sa rela- » tion, il me donna sa main droite, et me dit: » Regarde ce clou, c'est la marque et le gage que » dès ce jour tu seras mon épouse; jusqu'à pré- » sent, tu ne l'avais point mérité. *Désormais tu* » *auras soin de mon honneur*, ne voyant pas seu- » lement en moi ton Créateur, ton Roi et ton » Dieu, mais encore te regardant toi-même » comme ma véritable épouse. Dès ce moment, » mon honneur est le tien, et ton honneur est » le mien. »

Telles furent ces divines et illustres épousailles que l'on peut considérer comme le sommet des grandeurs de sainte Thérèse, en même temps que l'investiture solennelle de son ministère mystique dans l'Eglise des derniers âges.

Thérèse, en sa qualité d'épouse, est chargée de procurer l'honneur du Christ. Voyons-la à l'œuvre.

COMMENT ELLE ÉTABLIT LA RÉFORME DU CARMEL ET LA FIN QU'ELLE SE PROPOSA

Bien avant la scène sublime que nous venons de rapporter, Notre-Seigneur avait ordonné à Thérèse de s'employer à la réforme de son Ordre selon la règle primitive. Il lui avait promis qu'il serait fidèlement servi dans ces nouveaux monastères, et qu'il se plairait avec les âmes qui les habiteraient. La Sainte Vierge et saint Joseph étaient venus eux-mêmes l'encourager dans une admirable apparition. En conséquence, malgré toutes les difficultés de l'entreprise, malgré ce qu'il y avait d'inouï dans le fait d'une simple femme se mêlant de réformer un grand Ordre religieux, Thérèse, sans raisonner, sans calculer, s'était mise à la disposition du divin Maître. Autorisée par ses supérieurs et par un bref de Pie IV, elle

(1) Messe de la Transverbération. *Passim.*

(2) Le cœur de sainte Thérèse, ainsi que son saint corps, se vénère au Carmel d'Albe de Tormes. La blessure, comme les brûlures du trait enflammé de l'ange, est parfaitement visible.

avait pu fonder à Avila, au prix de tribulations sans nombre, le premier couvent des Carmélites Déchaussées, qu'elle plaça sous le vocable de « son glorieux père saint Joseph » (27 août 1562).

Ce fut en Europe la première église dédiée au saint patriarche, et le berceau de cette dévotion *publique* à saint Joseph qui est une de nos meilleures espérances.

Depuis, tous les chemins de l'Espagne l'avaient vue passer, poursuivant son œuvre sans relâche, courant d'une ville à l'autre, supportant toutes les fatigues, surmontant tous les obstacles, luttant sans se lasser contre les dégoûts, les dédains, la pauvreté, la persécution. Avec le concours d'un admirable Saint, saint Jean de la Croix, elle avait étendu aux Religieux le bienfait de la Réforme. Jusqu'à son dernier souffle, elle ne devait cesser de travailler à sa propagation; et lorsqu'enfin elle mourra à la tâche, faible femme sans ressources, elle n'aura pas fondé moins de trente-deux monastères : dix-sept de Carmélites et quinze de Carmes Déchaussés.

Or, quel était le mobile de cette grande œuvre, l'âme de tant de travaux? Il appartient à la Sainte de nous le dire elle-même :

« Les calamités dont les protestants inondaient » la France vinrent à ma connaissance. Profondément affligée, je pleurais avec Notre-Seigneur. » Je le suppliais qu'il lui plût de remédier à un » si grand mal. Il me semblait que j'aurais donné » volontiers mille vies pour le remède d'une seule » de ces âmes qui se perdaient en si grand » nombre dans ce royaume. Me voyant dénuée » de tous moyens d'action pour le service de » Notre-Seigneur, et voyant qu'il avait tant d'en» nemis et si peu d'amis, tout mon désir fut, et » il est encore, de travailler à ce que ce peu » d'amis qu'il avait fussent bons. Alors je me » résolus de faire le peu qui était en moi, c'est» à-dire de suivre les conseils évangéliques avec » toute la perfection qui me serait possible et de » procurer que les Sœurs qui sont ici fissent de » même. J'espérais qu'en cette façon nous pour» rions contenter Notre-Seigneur, et que, demeu» rant toujours occupées en prières et en oraisons » pour ceux qui s'emploient à défendre l'Eglise, » nous aiderions de ce que nous pourrions notre » bon Seigneur qui est si rudement traité par » ceux auxquels il ne fait que du bien, qu'il » semble que ces traîtres le voudraient crucifier » de nouveau et ne lui laisser bientôt plus aucune » place où il puisse reposer son précieux chef.

» O mes Sœurs en Jésus-Christ, continue » Thérèse, aidez-moi à prier Notre-Seigneur pour » ceci, car c'est pour cet effet que Sa Majesté » vous a assemblées en ce lieu. *C'est là votre voca» tion.* Ce sont les affaires que vous devez avoir. » Ce sont les désirs dont vous devez être remplies. » Ce sont vos larmes, ce sont vos demandes. »

Et ailleurs :

« Il faut que par nos oraisons, nos jeûnes, nos » larmes, nous donnions à d'autres lumière et » force, de sorte que nous prêchions avec le pré» dicateur, nous argumentions avec le docteur, » nous combattions avec le soldat, et qu'ainsi » nous étendions la foi catholique. Il faut que » nos monastères soient pour l'Eglise un aide » perpétuel et pour les âmes des avocats et des » médiateurs auprès de Dieu. »

SES MIRACLES — SES LIVRES — SON CARACTÈRE

Le Seigneur ne cessa de confirmer par d'éclatants miracles la mission qu'il avait donnée à sa servante. Lorsqu'on bâtissait le premier couvent de la Réforme, Saint-Joseph d'Avila, une muraille s'étant effondrée avait enseveli sous ses pierres le cadavre d'un jeune enfant, Gonzalve de Ovalle, neveu de la Sainte. Thérèse se mit aussitôt ne prières, prit l'enfant entre ses bras et le rendit vivant à sa mère; de sorte que le miracle, et le miracle de premier ordre, fut comme déposé dans les fondements de la Réforme.

Mais le plus grand miracle de sainte Thérèse, ce sont ses divins ouvrages. L'Eglise en a qualifié la doctrine de *céleste* et elle souhaite que tous les fidèles s'en nourrissent. « Outre tous les » présents de la divine munificence dont le Tout» Puissant voulut orner son épouse bien-aimée, » dit Grégoire XV, il la remplit encore de l'esprit » d'intelligence, afin que non seulement elle » laissât dans l'Eglise de Dieu les exemples de » ses vertus, mais qu'elle l'arrosât en même » temps, par autant de sources fécondes qu'elle » nous a légué d'écrits sur la théologie mystique, » et autres sujets écrits dont les fidèles retirent » les fruits les plus abondants, et qu'ils ne sau» raient lire, sans sentir s'allumer dans leurs » âmes un désir ardent de la céleste patrie. »

Notre bienheureuse Thérèse, dit le vénérable Père Gracien, celui de tous ses fils qui connut le mieux la séraphique Mère, et qui en fut le plus aimé pour sa sainteté éminente et ses grands talents, notre bienheureuse Thérèse était d'un caractère charmant. Tous ceux qui l'approchaient se sentaient attirés à elle, l'aimaient, la chérissaient, tant elle « était gracieuse et avenante ; » bien différente de ces natures âpres et désa» gréables, de ces chrétiens pleins de rudesse » qui se rendent insupportables à tout le monde, » eux-mêmes et la perfection avec eux. »

COMMENT SAINTE THÉRÈSE MOURUT A ALBE CONSUMÉE PAR LE DIVIN AMOUR

L'obéissance l'avait conduite à Albe, malgré l'entier épuisement de ses forces (20 septembre 1582). Le jour de la fête de saint Michel, la faiblesse augmentant, elle fit venir le P. Antoine de Jésus, et demanda les derniers sacrements. Comme ce Père s'apprêtait à lui porter le viatique, elle dit aux religieuses qui l'entouraient : « Mes filles, » je vous demande pour l'amour de Dieu de » garder fidèlement les règles et constitutions de » notre Ordre. Oubliez les mauvais exemples de » cette infidèle religieuse et pardonnez-moi. »

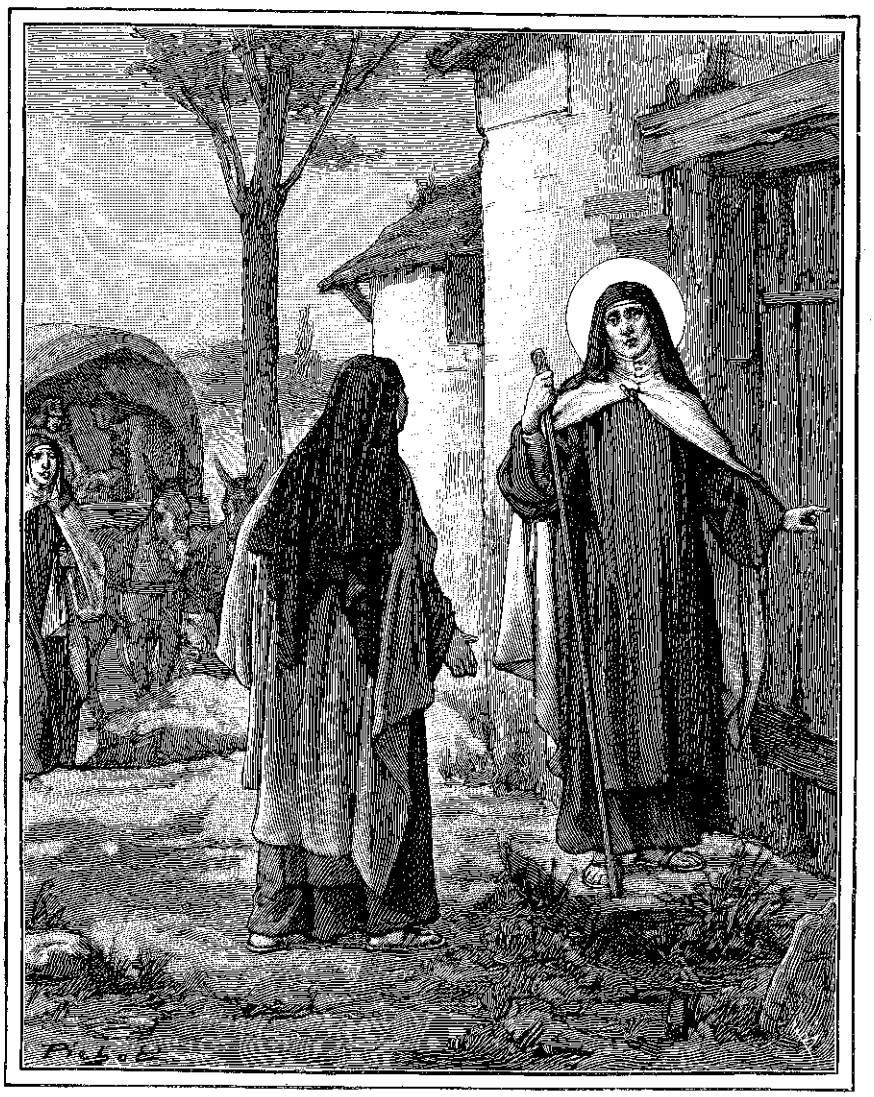
Lorsqu'elle vit entrer le Saint-Sacrement dans sa cellule, elle voulut descendre de son lit, mais on l'en empêcha. Son visage parut enflammé et d'une beauté admirable. « Mon Seigneur et mon » Epoux, dit-elle, le moment après lequel je sou» pirais avec tant d'ardeur est enfin arrivé. »

Elle remercia Dieu de l'avoir fait naître catholique. Enfin, « Seigneur, répétait-elle, je suis » fille de l'Eglise ! » ajoutant qu'elle espérait être sauvée par les mérites de Jésus-Christ. Jusqu'au moment où elle cessa de parler, on l'entendait redire ce verset : « Vous ne rejetterez point, Seigneur, un cœur contrit et humilié. » Puis elle entra en extase, et y demeura quatorze heures, jusqu'à sa mort. Enfin, l'effort de l'amour, brisant les derniers liens du corps, ainsi qu'elle le révéla à la mère Catherine de Jésus, elle expira doucement sur les neuf heures du soir. C'était le jeudi 4 octobre de l'an 1582. La Sainte était âgée de soixante-sept ans.

Sainte Thérèse, embrasée de zèle pour le salut de la France, intercédez pour nous ! »

SAINTE THERÈSE, FONDATRICE DE MONASTÈRES

Fête le 15 octobre.



Sainte Thérèse et ses compagnes arrivant à une nouvelle fondation.

LA RÉFORME DU CARMEL

L'Ordre des Carmes était déjà ancien dans l'Eglise et avait rendu de grands services au monde catholique lorsque vivait sainte Thérèse. Fondés au Mont Carmel en Palestine dans la seconde moitié du XII^e^ siècle par saint Berthold, ces religieux avaient, peu après la mort de leur premier supérieur, réclamé et reçu de saint Albert, patriarche de Jérusalem, une règle de vie pour leur communauté. Cette règle, approuvée en 1224 par Honorius III, était fort sévère ; elle prescrivait particulièrement de longs jeûnes et l'abstinence continuelle.

De l'Orient, sous la poussée musulmane, les Carmes reculèrent vers l'Europe. Leur Ordre s'accrut, s'étendit, puis — inévitablement — oublia quelque peu sa ferveur primitive. Pour le plus grand nombre des monastères, vers le milieu du XV^e^ siècle, les souverains Pontifes mitigèrent la règle.

En 1452, le Général des Carmes avait fondé, suivant une réforme qu'il avait tentée, sans grand succès, parmi ses religieux, une communauté de femmes qu'il appela Carmélites.

Ces diverses branches de la grande famille carme avaient au XVI^e^ siècle besoin d'un renouveau et d'un retour vers la sévérité des observances primitives.

Dieu, qui voulait l'accomplissement de cette

œuvre et savait le grand bien qui en devait rejaillir sur les âmes et sur son Eglise, choisit pour l'exécution de son dessein l'admirable sainte Thérèse.

Le 16 juillet 1560, dans un couvent de l'Incarnation, à Avila, où l'on suivait la règle mitigée, Thérèse conversait avec quelques-unes de ses parentes et amies, toutes appelées à une place d'honneur dans les annales du Carmel réformé. Marie de Ocampo, nièce de la Sainte, poussée par une inspiration divine, dit soudain à l'une des interlocutrices qui se plaignait des difficultés rencontrées en un monastère si nombreux et peu réglé : « Eh bien, si vous le voulez, allons ailleurs fonder un monastère où, seules, nous vivrons à la façon des ermites du désert. »

Toutes furent émues de ces paroles. Secondée par la grâce, Thérèse, encouragée par le Sauveur, se mit sans tarder à l'œuvre. A sa mort, elle laissa dix-sept couvents soumis à sa réforme, qui, depuis, se sont multipliés et donnent au monde entier le spectacle des plus admirables vertus et la protection des plus héroïques sacrifices.

FONDATION DE SAINT-JOSEPH D'AVILA

La réformatrice pensa tout d'abord à établir dans sa ville natale elle-même, à côté du couvent de l'Incarnation, un Carmel réformé. Aidée des conseils et des secours matériels de quelques amis, elle fit commencer les travaux d'aménagement d'une maison achetée par sa sœur, Jeanne de Ahumada. La maison était petite, mais Notre-Seigneur avait dit à Thérèse : « Entre comme tu pourras, tu verras ensuite ce que je ferai. » Il fit si bien que, dans la suite, jamais la Sainte n'eut de découragement devant les embarras matériels et les déficits : un jour que, pour commencer une fondation, elle avait tout juste cinq sous, elle dit ce mot charmant qui montrait bien sa confiance inébranlable : « Cinq sous et Thérèse, ce n'est rien; mais cinq sous, Thérèse et le bon Dieu, c'est tout. »

Cependant, les obstacles venus de la jalousie et des persécutions entravèrent autrement les progrès de la réforme. Les religieuses de l'Incarnation s'indignaient du dédain qu'elles croyaient découvrir à leur adresse dans l'entreprise de Thérèse. Et dans la ville, dit la Sainte, « il n'y avait presque personne, même parmi les personnes d'oraison, qui ne nous fût contraire et ne regardât notre projet comme le comble de la folie ».

Bientôt même, le P. Ange de Salazar, Provincial des Carmes, cédant devant ces protestations unanimes, retirait l'autorisation qu'il avait précédemment accordée. Enfin, le confesseur de la Sainte, Balthazar Alvarez, Jésuite, lui donna ordre d'abandonner ce projet qui n'était que rêverie.

Thérèse se plaignit à Notre-Seigneur et obtint de lui cette réponse : « Ne t'afflige point, ma fille; tu m'as rendu un grand service, fais ce que ton confesseur te commande, en gardant maintenant le silence sur cette affaire jusqu'à ce qu'il soit temps de la reprendre. »

Quelques mois après, l'heure de Dieu était venue : soutenue par le ciel, la pieuse vierge se remettait à l'œuvre, et, le 6 février 1562, le pape Pie IV signait la bulle de fondation portant permission d'établir un couvent de Carmélites suivant la rigueur primitive. L'évêque d'Avila prenait sous sa juridiction le nouveau monastère dédié à saint Joseph, et le 24 août de la même année, Gaspar Daza, délégué de l'évêque, disait la première messe dans l'humble demeure et donnait l'habit aux quatre premières novices.

Ce fut pour Thérèse le jour du triomphe ; le lendemain lui réservait de dures épines; des doutes d'abord sur la sagesse de sa conduite et sa conformité à la volonté de Dieu. Notre-Seigneur la rassura. A peine consolée, elle fut brusquement arrachée à son petit monastère par un ordre de la prieure du couvent de l'Incarnation, fort mécontente, on le comprend, de l'établissement de celui de Saint-Joseph.

Puis, l'autorité civile s'en mêla : on décida d'un commun accord la suppression du nouveau monastère. Et l'exécution eût suivi de près si le P. Bañez, Dominicain, et surtout la grâce de Dieu, n'étaient intervenus. Finalement, l'affaire fut portée au Conseil du roi, et soudain, sans que la transformation fût prévue, le procès fut abandonné, et, en décembre 1562, Thérèse pouvait, avec quatre religieuses, repasser de l'Incarnation à Saint-Joseph.

Elle y demeura cinq ans dans la solitude parfaite et les exemples de sainteté donnés par elle et ses sœurs déterminèrent le Général des Carmes à lui donner toute autorisation de fonder de nouveaux établissements. Elle entreprit alors ses courses apostoliques, semant sur le sol de la chrétienne Espagne les Carmels réformés. Voici, d'après le P. Ribera, le tableau de l'une de ces expéditions:

« Le jour du départ, écrit-il, toutes communiaient. Afin d'être plus recueillies et hors de la vue du public, elles allaient toujours en coche ou en litière, afin que, dans les chemins ou les hôtelleries, on ne les tînt pas pour personnes de peu de considération et qu'on ne se hasardât point à leur adresser des paroles malséantes. Quand on ne pouvait avoir ni coche ni litière, on prenait des chariots bien couverts. En route, la manière de se conduire était la même qu'au monastère. L'on emportait toujours une clochette que l'on sonnait pour l'oraison et pour le temps de silence, et l'on avait une horloge de sable pour mesurer les heures. Dès qu'on arrivait à une hôtellerie, la Sainte prenait pour elle et ses filles un appartement où elles s'enfermaient, elle établissait une portière qui seule communiquait avec les gens de la maison. » De la sorte, ces voyages ne nuisaient en rien au recueillement des Sœurs et étaient au contraire de grande édification pour le prochain.

MEDINA DEL CAMPO

Le 13 août 1567, Thérèse quittait Avila avec six religieuses pour aller fonder un second monastère à Medina del Campo.

Après une rude journée de marche, elle arrivait à Arevalo, lorsqu'on vint lui dire en grande confidence que le mieux pour elle était de retourner à Avila, les Religieux Augustins s'opposant à l'installation d'un Carmel dans la maison achetée et qui était contigüe à leur monastère. Thérèse ne se découragea point: « Voyant le démon s'agiter, dit-elle, je jugeai que Notre-Seigneur serait fidèlement servi en cette demeure. » Et le lendemain, à minuit, elle arrivait à Medina. Mais quelle déception! La maison achetée demandait de grandes réparations: pavé recouvert de terre, murs décrépits, toit à ciel ouvert. Et la fête de l'Assomption commençait : et Thérèse voulait que la messe fût dite là, ce jour même.

On s'ingénia : des âmes charitables prêtèrent quelques tentures. Oublieuses de leurs fatigues, les voyageuses balayèrent jusqu'au matin et, à l'aube, au son de la petite cloche, les fidèles accoururent en si grand nombre que les Sœurs durent se réfugier derrière une mauvaise porte au travers des fentes de laquelle elles entendirent la messe.

Huit jours passés ainsi, un riche marchand offrit aux Carmélites un asile en sa maison. Dès lors, les réparations nécessaires s'accomplirent rapidement, et, deux mois après, Thérèse introduisait ses sœurs dans le nouveau couvent, point luxueux certes, mais cependant suffisant à leur esprit de sacrifice.

VALLADOLID

Sur la fin de 1567, don Bernardin de Mendoza, frère de l'évêque d'Avila, donnait à Thérèse une maison, une vigne et un jardin, situés à environ un kilomètre de Valladolid. Deux mois après, le généreux bienfaiteur mourait subitement.

Notre-Seigneur révéla à la Sainte que l'âme du défunt souffrait cruellement au Purgatoire et qu'elle échapperait aux flammes expiatrices le jour seulement où la Sainte Messe serait dite dans le nouveau couvent dû à sa munificence.

Thérèse émue se consacra de tout son pouvoir à l'érection de ce monastère. Mais les obstacles se multipliaient : et malgré les pressantes instances de Notre-Seigneur, la fondatrice ne put venir à Valladolid que le 10 août 1568. Hélas! la maison bâtie trop près des eaux était humide et malsaine : il fallait chercher ailleurs : néanmoins, sans tarder, l'on célébra le Saint Sacrifice pour l'âme du donateur ; et, dit Thérèse : au moment de la communion, à l'instant même où le prêtre me donnait la sainte Hostie, ce gentilhomme m'apparut à côté de lui avec un visage tout resplendissant : il me remercia de ce que j'avais fait pour le tirer du Purgatoire ; je le vis ensuite monter au ciel..... »

Quelques jours après, toutes les sœurs étaient clouées par la maladie sur leur dure paillasse. Dona Marie de Mendoza, sœur de don Bernardin, se hâta de leur offrir une maison plus saine, et, le 3 février de l'an 1569, la petite communauté s'installait définitivement dans le nouveau monastère.

DURVELO

Mais Thérèse n'avait pas seulement mission de réformer les monastères de femmes : sa sollicitude s'étendait à l'Ordre des Carmes tout entier.

Deux religieux de l'Observance mitigée, poussés par un vif désir de se sanctifier, les PP. Antoine de Jésus et Jean de la Croix, étaient à sa disposition pour fonder la première résidence d'hommes dès que Dieu leur en donnerait les moyens.

Or, en 1568, un noble habitant d'Avila offrait à la Sainte dans le but proposé une ferme qu'il possédait sur la route de Valladolid. Au mois de juin, Thérèse s'en fut visiter sa nouvelle propriété. La route fut très dure : la voyageuse s'égara, le soleil dardait d'impitoyables rayons.

Le soir, en arrivant enfin, lamentable spectacle : une maison tellement malpropre et peu commode que la compagne de Thérèse lui dit : « Ma Mère, quelque fervent que l'on puisse être, on trouvera ceci intolérable ; ainsi, je vous en conjure, renoncez à votre dessein. »

Mais le P. Antoine fut plus fervent encore que ne pensait la Sœur. Le consentement de ses supérieurs obtenu, le 27 novembre 1568, il était à Durvelo avec Jean de la Croix. Ecoutons la sainte nous rapporter quelques traits de la vie des deux saints ermites : « Le chœur de leur humble chapelle, formé d'un ancien galetas, était élevé vers le milieu, en sorte que les Pères pouvaient y réciter commodément les heures ; mais il fallait se baisser beaucoup pour y entrer et pour y entendre la messe. Aux deux angles du chœur qui donnaient sur l'église, ils avaient deux petits ermitages où ils ne pouvaient rester qu'assis ou couchés. Chacun de ces ermitages avait une petite fenêtre d'où l'on voyait l'autel ; pour chevet, ces Pères avaient des pierres, et pour ornement de cet étroit réduit, des croix et des têtes de mort. Au lieu d'aller se coucher après Matines, ils se retiraient là et y restaient en oraison jusqu'à Prime. »

L'exemple et les prédications de ces saints religieux firent grand bien dans le voisinage. Peu à peu, parmi leurs frères, la réforme s'étendit et, à la mort de Thérèse, l'on comptait déjà quinze monastères de Carmes déchaussés.

TOLÈDE

Le 24 mars 1569, la réformatrice arrivait à Tolède, appelée par un don que lui faisait un honnête marchand appelé Martin Ramirez. Elle eut dès l'abord à vaincre des difficultés venant particulièrement de l'autorité ecclésiastique, puis de l'impossibilité de trouver une maison où s'installer.

Ce dernier obstacle fut enlevé fort merveilleusement : un Franciscain, le P. de la Croix, avait envoyé à Thérèse pour lui rendre quelques bons offices un pauvre jeune homme appelé Andrado.

Or, ce messager, paraît-il, n'était point d'un extérieur à inspirer grande confiance et, en le voyant, les bonnes Carmélites se prirent à rire. Sainte Thérèse cependant, avec son grand esprit de foi, ne douta point que Dieu ne voulût se servir, pour aider à la fondation, de cet humble instrument, et elle lui confia le soin de louer une maison.

Jusqu'alors, pendant trois mois, les démarches des religieuses et de leurs amis étaient demeurées infructueuses et, chose étonnante, Andrado ne mit pas vingt-quatre heures à faire aboutir les siennes. Dès le lendemain, il venait avertir Thérèse qu'elle pouvait faire transporter « ses meubles » dans le local dont on lui apportait les clés : « Je lui déclarai, écrit celle-ci, que cela serait bientôt fait, attendu que nous n'avions que deux paillasses et une couverture. »

Et plus loin, elle rapporte ainsi les débuts de leur séjour en cet humble demeure : « Notre pauvreté était si grande que, le jour où nous prîmes possession, nous n'avions pas le bois nécessaire pour cuire une sardine : mais Dieu y pourvut en inspirant à une personne de déposer dans notre chapelle un fagot qui nous vint fort à propos. Le froid était assez vif, nous en souffrions pendant la nuit, nous nous en garantissions le mieux qu'il nous était possible avec la couverture dont j'ai parlé et avec nos manteaux de gros drap..... Cette pauvreté fut pour nous une source de biens, elle inondait notre âme de consolations. »

D'ailleurs, cet état de dénûment ne dura pas, le don promis fut accordé ; de dévoués bienfai-

teurs pourvurent aux besoins de la communauté naissante. Et Thérèse, voyant ses filles attristées, leur en demanda la raison : « Comment ne le serions-nous pas, ma Mère, répondirent-elles, puisque nous ne sommes plus pauvres? »

Cette ferveur admirable méritait une récompense. Notre-Seigneur lui-même daigna la donner.

Une des religieuses, la Sœur Pétronille de Saint-André, était mourante. Elle avait reçu les derniers sacrements, et Thérèse priait pour elle à la chapelle. Or, en rentrant dans la cellule de la malade, la Sainte vit Notre-Seigneur au chevet du lit : « Il avait, écrit-elle, les bras un peu ouverts comme pour soutenir et défendre la mourante, et il me dit : Tiens pour certain, ma fille, que j'assisterai ainsi toutes les religieuses qui mourront dans ces monastères; qu'elles n'aient donc point peur des tentations à l'heure de la mort. » Précieuse promesse, inestimable faveur!

SALAMANQUE

Cette fondation est celle peut-être dont la narration est la plus attachante dans le récit de la Sainte. C'était en 1570, le P. Martin Guttierez, recteur des Jésuites de Salamanque, écrivit à Thérèse pour l'exhorter à établir en cette ville un Carmel de sa réforme : l'évêque, de son côté, était très favorable. La fondatrice s'empressa de faire louer une maison, occupée pour lors par des étudiants, et partit avec une religieuse.

Elle arriva à Salamanque le 31 octobre. Laissons-la nous raconter elle-même les détails de son installation : « A peine arrivée, l'on vint me dire que l'on n'avait pu encore faire sortir les étudiants de notre maison. Cependant, à force d'instances, à la chute du jour nous pûmes nous rendre chez nous. Mais ces écoliers, qui, sans doute, ne se piquent guère d'arrangement et de propreté, avaient laissé leur logis en tel état, qu'il fallut travailler toute la nuit pour que tout y fût décent et en ordre. Le lendemain au matin, on y dit la première messe, et le monastère se trouva ainsi fondé..... Mais je ne saurais me souvenir, sans avoir envie de rire, de la peur qu'eut ma compagne, Marie du Saint Sacrement, la première nuit que nous passâmes seules dans notre nouveau couvent. Elle ne pouvait s'ôter de l'esprit que quelqu'un de ces étudiants, qui avaient eu tant de peine à déloger, n'y fût resté caché; et, il faut en convenir, cela eût été facile, l'édifice étant vaste, ayant beaucoup de galetas et se trouvant alors dans un grand désordre. Nous nous enfermâmes dans une chambre où il y avait de la paille, c'était la première chose que j'avais soin de me procurer quand j'allais fonder un monastère; au moins, de cette manière, nous étions sûres d'avoir un lit. Cette paille nous servit donc de couche, et, pour nous défendre du froid, nous eûmes deux couvertures empruntées..... Dès que la Sœur Marie du Saint Sacrement se vit enfermée dans cette chambre, elle eut moins peur des étudiants, mais elle ne laissait pas à tout instant de regarder de côté et d'autre avec un air de frayeur. Je lui demandai pourquoi elle faisait cela. Elle dit : « Ma mère, voici la pensée qui m'occupe : si je venais à mourir, que feriez-vous, seule ici comme vous êtes? J'avoue que, si pareille chose fût arrivée, j'aurais été fort en peine. Je lui répondis cependant : « Ma Sœur, quand ce que vous dites arrivera, je verrai ce que j'aurai à faire; pour le moment, laissez-moi dormir. » Et le sommeil calma les frayeurs. »

Mais cette maison humide et très froide altéra bientôt les santés des religieuses. Il fallut chercher ailleurs, et une nouvelle maison fut occupée le 28 septembre 1573. Ici se place un charmant récit : Le lendemain 29 devait être le jour de l'inauguration solennelle. Mais le toit de la chapelle nouvellement bâtie était si peu fini, que la pluie, abondante ce soir-là, passait au travers et inondait le sanctuaire : « Or, écrit la Mère Anne de Jésus, il était 8 heures et nous avions à parer trois autels. Ne sachant que faire, j'allai trouver la Sainte et lui dis fort résolument : « Vous savez l'heure qu'il est et ce qui nous reste à faire d'ici à demain. Veuillez donc prier Dieu que la pluie cesse. — Priez-le vous-même, me répondit-elle, puisque cela est si pressé et que vous vous imaginez que Dieu m'exaucera sur-le-champ. » Je me retirai aussitôt et vis le ciel étoilé et si serein qu'on n'aurait pas dit qu'il eût plu depuis longtemps. Je retournai vers la Sainte et me permis de lui dire : « Il ne pleut plus; mais Votre Révérence aurait bien pu demander plus tôt ce changement à Dieu. » Mais elle ne répondit que par un aimable sourire.

Le lendemain, la fête fut fort solennelle, et le Saint Sacrement déposé dans l'Eglise au milieu d'un immense concours de fidèles.

BURGOS

L'année qui précéda son départ pour le ciel, Thérèse entreprit sa dernière fondation. Ce fut l'une des plus pénibles : et la Sainte, un peu découragée par les difficultés, les rigueurs de la saison, la maladie, hésitait à partir pour Burgos. Mais Notre-Seigneur lui dit : « Le démon fait tous ses efforts pour empêcher cette fondation; de ton côté, fais tous les tiens pour la faire réussir; ne laisse pas d'y aller en personne, ton voyage sera très utile. »

Thérèse partit le 2 janvier 1582. Le voyage fut pénible. Les torrents débordés étaient presque à chaque pas la cause d'un nouveau danger : les chariots s'embourbaient; la Sainte souffrait grandement. Dieu veut parfois faire acheter chèrement le succès des œuvres d'apostolat.

A Burgos commencèrent les difficultés morales. L'archevêque refusait les autorisations demandées et dit même aux Sœurs qu'il leur était loisible de s'en retourner : « Oui, écrit Thérèse, les chemins étaient charmants, en vérité, et le temps magnifique pour nous remettre en voyage !..... » La Sainte et ses sœurs allèrent loger à l'hôpital de la Conception. Les malades qui s'y trouvaient n'eurent qu'à s'applaudir de ce voisinage, car les bonnes Carmélites les entourèrent de soins et de prévenances, jusqu'à leur faire passer les petites douceurs que leur envoyaient leurs amis.

Cependant, l'on put acheter une maison, et l'archevêque, enfin touché de la sainteté de Thérèse, donna la permission demandée.

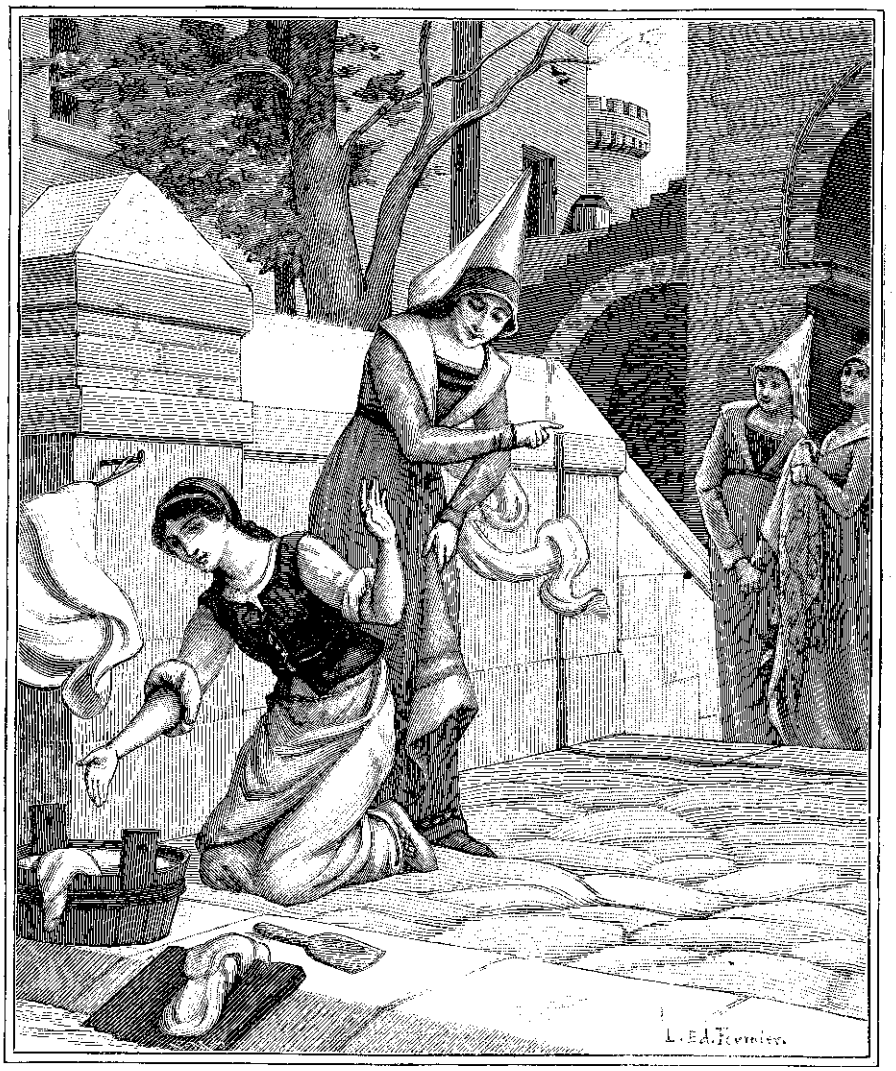
* * *

L'œuvre des fondations — et nous n'en avons rappelé que la minime partie — fut pour Thérèse une œuvre d'obéissance à Dieu, de zèle pour le salut des âmes, de souffrance.

C'est pour cela qu'elle fut bénie, qu'elle l'est encore, et que, de ces nombreux monastères qui naquirent après le trépas de la Sainte, s'élèvent toujours si puissantes les prières qui calment la colère de Dieu, écartent les châtiments et préservent les peuples en sauvant les individus.

LA BIENHEUREUSE PHILIPPE DE CHANTEMILAN, VIERGE

Fête le 15 octobre.



Laissant les demoiselles du château à leurs divertissements, la Bienheureuse Philippe descendait par humilité à de petits et bas offices.

PHILIPPE AU CHATEAU DE CHANGY

Philippe de Chantemilan vint au monde en 1412 ou 1413, à une des époques les plus malheureuses de notre histoire, quand des factions ensanglantaient la patrie, et que « grand'pitié était au royaume de France ». Elle naquit au château de Changy en Roannais, où sa mère Jeanne du Vernay, selon un vieil auteur, « avait le gouvernement de l'hôtel et de toute la famille ». Jeanne était quelque chose comme l'intendante ou l'économe du château, pourvoyait aux achats et aux dépenses du ménage, et veillait au bon service de toute la maison.

On croit que le père de Philippe avait aussi un emploi auprès des maîtres du château. Les parents de la Bienheureuse résidaient donc à Changy dans un état assez voisin de la domesticité, mais cependant un peu plus relevé. Tous deux servaient Dieu et leurs seigneurs avec prudence et loyauté, en toute simplicité de cœur, satisfaits de leur sort, et sans se demander si cette modeste condition n'était pas au-dessous de leur noble naissance.

Au moment où naissait Philippe, le château de Changy appartenait à haut et puissant seigneur messire Philibert de Lespinasse, dit Cormorant.

Mme de Lespinasse, femme de Cormorant et première maîtresse de Philippe, était fille d'un autre grand personnage, Pierre de Norry, qui

eut, entre autres enfants, Jean de Norry, archevêque de Vienne, et Anne de Norry.

Telle était la noble et illustre famille que Jeanne du Vernay et Philippe servirent pendant de longues années. N'oublions pas encore les filles de Mme de Lespinasse, Jeanne, Catherine et Marguerite, qui traitaient Philippe en compagne et en amie bien plutôt qu'en servante.

Philippe, qui était toute petite quand son père mourut, fut élevée par Jeanne du Vernay au château de Changy avec la vigilance la plus attentive. Elle fut même instruite comme une demoiselle de bonne maison; elle apprit du moins à lire, ce qui n'était pas commun alors. Mais avant tout, sa mère s'appliqua à cultiver les vertus dans cette jeune âme qui s'ouvrait d'elle-même à la sainteté; de bonne heure, elle lui apprit à fréquenter l'église, à s'y plaire, à aimer Notre-Seigneur.

Il paraît d'ailleurs que Jeanne du Vernay avait la main un peu vive, et qu'elle était fort redoutée de sa fille. Un serviteur du château demanda un jour à Philippe un bâton qui était serré dans une chambre dont elle avait la clé. Philippe, dans l'innocence de son âme, et incapable de penser à mal, ne vit aucune faute à y conduire elle-même. Jeanne du Vernay trouva cela répréhensible; elle voulut savoir pourquoi Philippe était montée seule avec un homme dans cette chambre. Elle l'interrogea si rudement que la pauvre fille, troublée, tremblante et toute saisie, n'osa dire la simple vérité, où cependant il n'y avait ombre de péché. Philippe crut s'en tirer par un mensonge, et fut battue par sa mère, qui, pour augmenter sa honte, la fit encore réprimander par le chapelain du château. Cette faute, à tout prendre si légère, est peut-être la plus grave qui ait chargé la conscience de Philippe, et toute sa vie elle eut un grand chagrin, d'abord parce elle avait menti, ensuite parce qu'elle avait mis sa mère en courroux.

Philippe grandissait ainsi sous les yeux de sa mère. Chaque jour ajoutait à la perfection de cette âme toute tournée vers le ciel, et dès lors on commençait à la regarder comme la petite sainte de Changy.

Ce n'était pas d'ailleurs une de ces vertus oisives qui, sous prétexte de piété, ne connaissent que d'étroites pratiques de dévotion et négligent le grand devoir du travail. Presque dès son enfance, Philippe partagea avec sa mère le service du château; elle prenait tout à fait au sérieux sa charge d'économe. Tout ce qui n'était pas donné au travail et, après le travail accompli, à la prière, lui semblait du temps perdu.

Elle avait quelquefois à se défendre contre les demoiselles du château, qui aimaient beaucoup Philippe, et ne demandaient pas mieux que de l'admettre à leurs divertissements. Jeunes filles folâtres, rieuses, ne rêvant que chants, danses, ébats et *mignotises*, elles invitaient la Bienheureuse, qui avait une belle voix, à chanter avec elles. Philippe s'y prêtait de bonne grâce, car en toute chose elle était aimable et avenante; mais, sa chanson dite, elle s'esquivait légèrement ; et quand les filles de Mme de Lespinasse voulaient la retenir : « Philippe, encore une chanson. — Non, répondait-elle, j'ai beaucoup à faire. Voyez, Mesdemoiselles, j'ai encore à faire et ceci et cela »; et bien vite, elle s'en allait pour achever sa besogne.

Elle descendait même par humilité, bien qu'elle n'y fût pas obligée, étant au-dessus de la commune domesticité du château, à de petits et bas offices. On voyait cette fille noble lessiver et laver le linge, nettoyer les souliers, mouler de la chandelle. Un de ses plus grands déplaisirs était qu'on parût s'apercevoir de sa naissance; elle était toute mortifiée quand on la traitait avec honneur et considération, et même quand on daignait la remercier d'un service.

VŒU DE VIRGINITÉ

Mais tout en elle, malgré ses efforts pour cacher sa distinction naturelle, montrait clairement qu'elle était supérieure à sa condition. Comme elle était belle, de bonne naissance, bien élevée, prudente, parlant peu, mais bien et toujours à propos, avec cela des manières aisées, gracieuses, enjouées, Philippe fut recherchée en mariage par des jeunes gens riches. Elle n'accepta point les partis les plus honorables, si bien qu'on disait: « Que faut-il donc à cette demoiselle? Attend-elle que le roi lui propose de l'épouser? »

Un seigneur du voisinage, que nous croyons être Jean de Châteaumorand, homme de grand sens, de grande autorité, et qui se reposait des longs services qu'il avait rendus à la France, avait pris Philippe en affection. Il voulut la marier, et proposa même d'arrondir sa petite dot pour l'aider à s'établir convenablement et selon sa naissance. Elle refusa encore ces offres si obligeantes. Elle avait son secret, qu'elle gardait jalousement en son âme. Philippe avait en effet promis sa foi, et c'était plus qu'un roi, celui dont elle avait reçu l'anneau des fiançailles: elle avait fait vœu de virginité entre les mains d'un docteur en théologie, prieur de la Rochette.

La Bienheureuse eut à résister à des entreprises moins honnêtes, à des assauts contre sa chasteté. Des jeunes gens déréglés, qui ne pensaient qu'à leur « folle plaisance », et nullement à la sainte union du mariage, tentèrent de la séduire, et osèrent lui faire porter des présents qui furent repoussés avec horreur. Ils se servirent même, pour arriver à leurs fins, d'une femme qui avait eu d'abord la confiance de Philippe, et qui essaya de la corrompre en prenant un air bénin et doucereux. Voyant que tout était inutile, et que Philippe gardait bien son cher trésor de chasteté, ils se vengèrent lâchement par de mauvais propos, et firent courir des bruits infâmes contre l'honneur de la Sainte. Ce fut pour elle une grande croix. Mais, malgré sa peur, ses angoisses et sa honte, elle supporta cette douloureuse épreuve avec patience; quand on lui voyait toujours le même air doux et gracieux envers tous, même envers ceux qui la calomniaient et l'abreuvaient d'opprobres, à peine pouvait-on croire qu'elle connût ces misérables intrigues.

Le refuge de Philippe en ses ennuis était Notre-Seigneur, l'Epoux mystique à qui elle avait fiancé son âme. Sa besogne achevée, quand elle était sûre que tout était en ordre dans son service, elle courait à la chapelle du château ou à l'église du village; et si par hasard elle se trouvait avoir du loisir, elle y restait des heures en oraison.

Dès ses premières années, elle eut le goût de l'église et des choses de Dieu. Elle n'avait pas de joie plus délicieuse que d'entendre parler de Notre-Seigneur, des mystères de la religion et du salut des âmes, d'assister à la messe, de suivre une procession, d'écouter un sermon. C'étaient là des plaisirs dont elle n'était jamais

rassasiée. Elle vivait ainsi saintement, partagée entre la vie active et la vie contemplative, entre le travail et la prière; mais, si elle se fût écoutée, elle aurait passé ses journées à entendre des messes et à faire oraison.

A VIENNE EN DAUPHINÉ
NOUVEAUX PROGRÈS EN SAINTETÉ

Philippe vécut environ vingt ans au château de Changy. Mais elle perdit Jeanne du Vernay, sa mère, et Mme de Lespinasse mourut aussi. C'est alors que, peut-être sans moyens de vivre dans son pays natal, et ne voulant être à charge à personne, elle quitta le Roannais, vers 1433, et vint en service à Vienne chez Anne de Norry, sœur de Jean de Norry, archevêque de Vienne, et de Mme de Lespinasse. On peut dire qu'elle ne changeait pas de famille.

Diverses raisons avaient attiré l'orpheline à Vienne. Son frère, Jean de Chantemilan, était un des écuyers servants de l'archevêque, et sa belle-sœur Marguet ou Marguerite appartenait à la maison d'Anne de Norry. Philippe retrouvait donc en Dauphiné les êtres qui lui étaient le plus chers. D'ailleurs, ses bons offices n'étaient pas inutiles à la famille de son frère; Marguerite était d'une faible santé, presque toujours malade ou languissante, à peine en état de s'occuper de ses enfants, dont la Bienheureuse prenait soin comme si elle eût été leur mère.

Quand Philippe de Chantemilan vint en Dauphiné, elle n'était pas entièrement désabusée de toute vanité mondaine. Elle avait apporté de Changy des habits à la mode; sous le prétexte de faire honneur à sa maîtresse quand elle l'accompagnait dans la ville, elle aimait encore à s'atourner et se parer comme les filles nobles du temps. Mais ayant entendu dire un jour par un prédicateur que tout cela était superfluité, elle se contenta désormais de vêtements simples et modestes, dont elle prolongeait le plus possible l'usage.

Il suffisait d'ailleurs de l'avertir qu'une chose n'était pas selon la perfection pour qu'elle y renonçât aussitôt. Dès lors elle marcha à grands pas dans les voies de la sainteté, allant toujours « de bien en mieux », au dire d'un bon prêtre de Vienne qui l'avait fort connue.

Sa grande peur était d'offenser Dieu, si légèrement que ce fût, et sa grande peine de le voir offenser. Elle renonça de plus en plus à tous divertissements, quand la bienséance ne la forçait pas d'y prendre part. Avant et après le souper, les serviteurs de l'archevêché s'assemblaient pour deviser et conter les nouvelles de la ville; Philippe, pendant ce temps-là, si son travail de la journée était fini, s'en allait prier dans la chapelle épiscopale.

Elle faisait mystère de ses dévotions; car rien n'était plus discret que sa piété. Elle avait donc trouvé le secret de se lever sans faire aucun bruit et sans éveiller personne dans le palais. Elle sortait au petit jour, et se glissait comme une ombre le long des murs de l'église Saint-Maurice. Elle y entrait presque toujours la première, et se tenait cachée dans un coin bien obscur de la cathédrale. C'est là qu'elle était vraiment à l'aise et chez elle, sous le seul regard du bon Dieu. Philippe y passait des heures en prière, agenouillée sur le pavé, sans jeter un coup d'œil ni à droite ni à gauche. Aux Heures de Notre-Dame, elle ajoutait les Vigiles des Morts, les Heures de la Croix, les Heures du Saint-Esprit, et les Heures de la Passion, et des litanies, et les sept psaumes de la pénitence, et je ne sais combien d'autres suffrages. La Bienheureuse récitait presque toujours ces longues prières en grande peine, inquiétude et tentation de tout quitter, si elle n'eût été solidement établie dans l'amour de Dieu. Notre-Seigneur, cependant, voulait bien la consoler quelquefois, et alors elle trouvait dans ses exercices de piété une douceur infinie.

Le service de Philippe en souffrait bien un peu. Mais Anne de Norry, qui avait beaucoup d'affection pour elle et l'appelait sa fille, avait fini par en prendre son parti. Elle s'arrangeait pour se passer de la chère Sainte, se levait seule, et laissait à Philippe une liberté presque entière de s'abandonner à ses interminables oraisons.

Philippe, après être restée si longtemps à l'église, en était comme honteuse, et n'osait plus rentrer chez sa maîtresse; son historien nous raconte naïvement son embarras:

« Il n'est personne qui sache, dit-il, en quelle peur, en quel martyre elle était quand sa dame se devait lever, car à cette heure-là on disait communément la première messe, et puis les autres, qu'elle voulait toutes entendre; et elle se combattait avec ses pensées, qui lui disaient: « Ta dame se lève, et : tu fais grand'faute. » Mais son cœur lui répondait après: « Voilà encore une messe qui sera tantôt dite, et tu t'en vas! » Et après celle-là, une autre, tant enfin que sa dame avait bien le loisir et espace de venir à la messe toute seule, ce qui est contre l'honneur des dames. Pensez en quel état était lors cette pauvre fille, dont l'office était de la servir, de la coucher et lever, et de l'accompagner. Mais sa dame ne la prenait point à indignation. Après que Philippe avait entendu une grande partie des messes, quand elle revenait, souvent à l'heure de dîner, elle entrait toute honteuse en la chambre de sa dame; et il lui semblait que chacun qui la voyait disait d'elle en son cœur: « Cette demoi- » selle a du bon temps. » Alors elle se mettait à besogner fort et ferme, et elle besognait plus en peu de temps que d'autres n'auraient fait en un long temps. »

Quand Philippe revenait à la maison après ces longues prières, l'heure du dîner était parfois passée. Sa belle-sœur Marguet disait donc à ses filles:

« Allez chercher du pain et du vin pour votre tante.

— Laissez, laissez, répondait Philippe; j'attendrai bien jusqu'au souper »; ce qu'elle faisait, acceptant avec joie cette mortification.

Bien qu'elle fît son possible pour passer inaperçue, on racontait sur elle, dans la ville, des choses extraordinaires: qu'elle « tenait son corps de court », et l'humiliait sous la discipline de la pénitence; qu'elle dormait à peine, sans feu en hiver, couchée toute vêtue sur une table entre deux portes.

Sa piété, du reste, n'était pas triste, car on lui voyait toujours le visage gai et riant.

Elle n'était pas inactive non plus. Philippe visitait les prisonniers, les malades, les femmes du peuple; elle réservait aux nécessiteux tout ce qu'elle avait la permission d'emporter de la table de sa maîtresse et souvent sa propre part. Sa belle-sœur Marguerite s'associait volontiers à ses œuvres de charité. Si de pauvres gens venaient exposer leur détresse à l'archevêque, ils allaient d'abord à Anne de Norry, espérant trouver plus de pitié dans une femme; chez elle, ils rencontraient Philippe et Marguerite, qui les accueil-

laient comme des frères en Jésus-Christ, les consolaient par de bonnes paroles, leur rendaient courage, les faisaient manger, et parlaient pour eux à leur maîtresse.

LES DERNIÈRES ANNÉES

Après le départ de son frère, Philippe resta seule à Vienne. De quoi y vivait-elle? Je ne sais trop, car elle avait disposé de sa portion d'héritage, soit qu'elle l'eût employée à des œuvres pieuses, soit plutôt qu'elle eût cédé à son frère ses droits sur les biens de leurs parents. Elle subsistait, je pense, de quelques écus que lui donnait de loin en loin Jean de Chantemilan, ou de petits secours que lui faisait passer son ancienne maîtresse. Elle n'aurait consenti à recevoir des étrangers « ni croix ni pile » ; je veux dire pour elle-même et pour ses besoins personnels. Très connue et vénérée de pieuses dames dauphinoises, elle en recevait, pour les nécessiteux et les pauvres couvents de religieuses, des aumônes qui ne restaient pas longtemps entre ses mains. Mais, pour elle-même, il fallait si peu! Elle vivait si pauvrement, touchant à peine à la chétive nourriture qu'elle apprêtait comme à regret!

Maintenant maîtresse de ses actions, Philippe usa de sa liberté pour visiter les lieux de pèlerinages célèbres; elle alla à Saint-Antoine en Viennois, à Saint-Claude, à Notre-Dame du Puy. Mais ces voyages n'étaient pas pour elle, comme pour tant d'autres, une occasion de voir du pays, de se divertir et de se dissiper; elle les accomplissait sérieusement, religieusement, tout entière à ses graves pensées, et ne parlant à ses compagnes de route que quand la charité lui en faisait un devoir.

Le grand jubilé de l'an 1450 ayant été annoncé à la chrétienté par le pape Nicolas V, la Bienheureuse, à qui son frère avait envoyé quelques pièces d'or, se mêla à la foule des pèlerins qui accouraient à Rome de tous les points de l'Europe.

Ces longs voyages, quelquefois indiscrètement entrepris, étaient la source de terribles misères. A son retour, Philippe éprouvait une immense pitié quand elle voyait des centaines de pèlerins qui mouraient sur les routes de fatigue, de faim et de maladie.

Un jour, aux portes d'une petite ville, elle entre dans une chapelle pour y prier, selon son habitude, tandis que le gros de la troupe allait prendre son repas. Elle y trouve un malheureux, défiguré, horrible à voir, plus semblable à un cadavre qu'à un homme vivant. Elle s'en approche doucement, essuie, panse ses ulcères hideux, et fait tout ce qui est en son pouvoir pour secourir cette affreuse infortune.

Philippe, pendant ces dernières années de sa vie où elle disposait de son temps, fit un long séjour à Lyon. Associée à d'autres femmes pieuses, elle visitait les églises, suivait les prédications des orateurs renommés, fréquentait les prisons, et surtout servait les malades dans les hôpitaux, non pour recevoir une petite rétribution, mais « pour l'amour de Dieu et charité simplement ».

De retour à Vienne, elle reprenait ses dévotions préférées. De grand matin, le service divin n'était pas encore commencé qu'elle attendait déjà à la porte de la cathédrale, cachée de son mieux dans un angle du portail. Quand les offices étaient achevés en sa chère église Saint-Maurice, achevés jusqu'à la dernière messe, Philippe se retirait toute seule dans une chapelle appelée *Notre-Dame du Cloître*, dont elle avait obtenu la faveur de conserver la clé, et y restait en oraison jusqu'à midi, ou même quelquefois jusqu'à trois heures. Elle rentrait un instant en son pauvre logis, et, après un court et frugal repas, tout juste suffisant pour l'empêcher de mourir de faim, les Vêpres et Complies la ramenaient à Saint-Maurice.

Sa journée s'achevait rarement sans qu'elle eût visité quelque autre église de la ville ou des environs, en particulier celle de Saint-Romain-en-Gal, de l'autre côté du Rhône, qui peut-être lui plaisait par sa solitude. Elle y allait seule ou accompagnée d'une petite fille, sans parler à personne, absorbée dans la méditation.

Philippe, pleine d'œuvres et de mérites, mourut à Vienne le 15 octobre 1451, emportée par une épidémie de peste, et fut en grande pompe ensevelie par les chanoines de Saint-Maurice devant la porte de cette chapelle de Notre-Dame-du-Cloître où elle avait passé tant d'heures en oraison.

Sa tombe à peine fermée se signale par des miracles dont le récit, confirmé par le serment de nombreux témoins, fut recueilli et déposé aux archives de Vienne.

Son intercession parut surtout efficace en diverses épidémies qui désolèrent cette cité. Entre autres témoignages, nous avons celui d'une vieille antienne latine, avec son oraison et son verset, dont nous donnons ici, en terminant, la traduction.

A LA VIERGE PHILIPPE

Salut, perle de chasteté, fleur et ornement des vierges: salut, Philippe, honneur des nobles Viennois, courage, refuge et défense de la cité. Epouse du Christ, le souverain roi, vous qui marchez dans le cortège des vierges saintes, recevez les prières de vos humbles serviteurs, brisez les traits de leurs ennemis, éteignez la violence de la peste, et donnez-leur consolation et salut.

Priez pour nous, bienheureuse vierge Philippe.

Pour que nous devenions dignes des promesses du Christ.

ORAISON

Dieu, qui avez autrefois préservé du glaive de l'ange exterminateur les enfants d'Israël marqués du signe de la croix, nous vous en conjurons, exaucez-nous, qui sommes dans les angoisses et le malheur; et par l'intercession de la bienheureuse Philippe, votre vierge, daignez délivrer de l'épidémie et de la peste mortelle du corps et de l'âme cette ville et ce diocèse de Vienne, et tout le royaume de France.

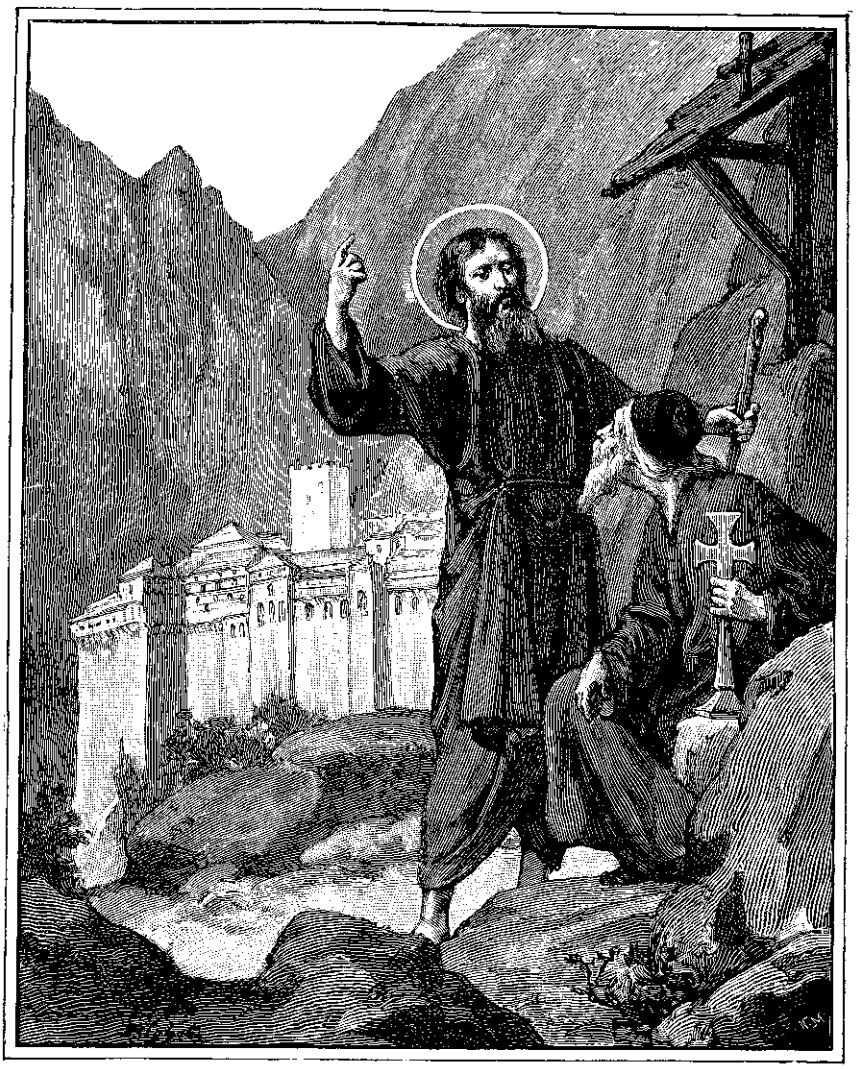
SOURCES

Acta Sanctorum : 15 octobre. — *Vie et miracles de la bienheureuse Philippe de Chantemilan*, document manuscrit du XVe siècle publié par M. Ulysse Chevalier (*Bulletin d'Histoire Ecclésiastique*). — Chouvelon, curé de Changy : *La bienheureuse Philippe, modèle de la jeune fille*, 1890. — Révérend du Mesnil : *Philippe de Chantemilan, sa famille, sa vie et ses miracles*, 1890. — Abbé O. Reure : *La bienheureuse Philippe de Chantemilan*, 1899. Plaquette qui résume les ouvrages précédents. Chez Vitte, à Lyon.

SAINT EUTHYME LE JEUNE,

abbé en Bithynie et en Macédoine (823-884).

Fête le 15 octobre.



Saint Euthyme et le moine Joseph font vœu d'habiter pendant trois ans dans une grotte exposée à toutes les intempéries.

UNE MÈRE TROP MÈRE — UN MARIAGE PRÉCOCE
UNE VOCATION MÉCONNUE

Un petit Galate naquit au village d'Opso, près d'Ancyre ou Angora, durant l'automne de 823. Son père, Epiphane, et sa mère, Anna, gens de famille militaire, lui voulurent un nom qui fût de bon augure pour un soldat : ils l'appelèrent Nicétas, c'est-à-dire Victorieux.

Sept ans plus tard, Epiphane mourait. Sa veuve restait avec deux autres enfants, deux fillettes dénommées Marie et Théophanie. Ces petites ne se trouvaient guère à même de continuer les traditions essentiellement militaires de la maison. Aussi, tout en leur gardant son tendre amour, la pauvre Anna s'empressa-t-elle de concentrer ses espérances les plus chères sur la tête de celui-là seul qui pourrait un jour devenir officier, occu-

per de hautes fonctions, relever la famille entière.

Ce que furent, par suite, les premières années de Nicétas, on le devine. Il grandit comme enveloppé de l'affection de sa mère, sous le cœur, sous les yeux, sous la main de sa mère, doucement incliné aux volontés et aux ambitions de sa mère.

Il n'était encore qu'un jeune homme que déjà l'impatience maternelle enchaîna ses destinées. Coup sur coup, elle fit de lui un soldat et un mari. Soldat, elle inscrivit son nom sur les rôles du contingent provincial que la Galatie devait fournir au premier appel en cas de guerre. Mari, elle l'unit à une toute jeune personne dont le caractère, bien assorti au nom d'Euphrosyne, était fait pour fixer la joie dans un foyer.

Anna triomphait de ce rapide enrôlement, elle triomphait surtout de cet heureux mariage. Et sa joie parut complète lorsqu'un bel ange du nom d'Anastaso voulut bien venir répondre aux sourires d'Euphrosyne et de Nicétas.

Si la mère était heureuse, son fils, lui, l'était-il ? Il portait au dehors toutes les apparences d'un bonheur sans mélange, et pourtant il n'était pas heureux, car il sentait au dedans de lui les appels déchirants d'une voix qui lui disait : « Dieu t'a destiné de tout temps au monachisme; que fais-tu dans le monde ? »

Cette voix, sa conscience d'enfant l'avait mal distinguée tout d'abord. D'ailleurs, l'impérieuse affection d'Anna le pressait. Pour sécher les pleurs de cette veuve, il s'était laissé marier ; pour combler les vœux de cette mère, il avait mis un berceau dans le foyer naissant. Mais peu à peu la voix intérieure avait précisé et redoublé ses appels. Elle tonnait maintenant au fond de l'âme, et ses éclats semblaient se prolonger comme en des répercussions de remords. Que pouvait faire Nicétas ?

IL ABANDONNE SA FAMILLE — UN ASSASSIN QUI TUE SON AMOUR-PROPRE ET DEVIENT MOINE

Le 15 septembre 841, fête de son patron, Nicétas sortit dans la campagne sous prétexte de se mettre à la recherche d'un cheval récemment disparu. Il partit, mais c'était pour ne plus revenir.

Les femmes, restées au logis, ne se doutaient de rien, ou du moins elles n'avaient qu'une idée très vague du combat intérieur qui se livrait dans l'âme du chef de la maison. Après quelques heures d'attente, elles frissonnèrent en de mortelles inquiétudes ; après quelques jours de larmes et de désespoir, elles se dirent : « Nicétas s'est fait moine sans doute », et elles continuèrent à pleurer désespérément.

Nicétas, elles avaient raison de le croire, s'était fait moine. Effrayé par la voix intérieure qui retentissait dans sa conscience, vaincu par la grâce extraordinaire qui l'invitait à des sacrifices contre nature, terrassé par l'impulsion divine qui lui imposait de réaliser au pied de la lettre les déchirements de famille inscrits dans le saint Evangile, il avait fini par accepter de porter la mort au cœur des siens en les quittant. Il avait alors dix-huit ans.

Prendre le chemin du mont Olympe de Bithynie et rechercher la retraite qui le cacherait et le sanctifierait le mieux, tel avait été le premier soin de notre fugitif. Un jour, durant ce voyage d'exploration, il se joignit à deux ou trois douzaines de moines qui se rendaient près de l'illustre saint Joannice. Celui-ci, dès l'arrivée de la caravane, reçut une révélation sur la sainteté et l'avenir du jeune homme ; il résolut de l'éprouver sur-le-champ.

— Frères, dit-il aux moines, quel est ce laïque qui s'est si audacieusement faufilé au milieu de vous ?

— Nous ne le connaissons pas, c'est un étranger.

— Un étranger ? Dites plutôt un assassin, un misérable. Arrêtez-le, enchaînez-le. Il faut qu'il rende compte à la justice de ses forfaits.

Nicétas baissa la tête sans un mot de protestation ; puis, comme on l'interrogeait de toutes parts, il se déclara effectivement coupable, et, prenant les fers que l'on apportait, il se les mit aux pieds de ses propres mains. Singulière façon de faire pour un bandit ! Les moines, intrigués, se regardaient les uns les autres. Alors saint Joannice les éclaira :

— Laissez, dit-il, cet innocent ; laissez-le. Dieu le prédestine à jeter un grand éclat sur le monachisme. Vous venez de voir comment, accusé faussement de meurtre, il s'est incliné sous le poids de cette accusation. Si donc, simple laïque, étranger encore à la vie religieuse, il a pris sur lui sans me contredire la honte d'un crime pareil, à quelle hauteur de vertu n'arrivera-t-il pas une fois moine ?

A ces mots, tous les assistants se tournèrent vers le jeune homme et voulurent se l'attacher. Lui, humble et confus, se déroba. Quelques jours plus tard, il se trouvait très loin, de l'autre côté du massif olympien, auprès d'un certain moine Jean qui l'accepta comme novice, lui donna le petit habit religieux et lui imposa le nom monastique d'Euthyme.

DU MONT OLYMPE AU MONT ATHOS

Après les actes d'héroïsme qui précèdent, il serait superflu de dire que le moine Euthyme fut un moine vertueux. Mieux vaut donc le suivre rapidement le long de sa carrière voyageuse, en ne s'arrêtant de-ci et de-là qu'à ses actions les moins ordinaires.

Le voici, au bout de quelques années, qui s'en va, sur l'ordre exprès de son maître Jean, solliciter une petite place au monastère plus vaste et mieux organisé des Pissadios. Le supérieur Nicolas, très habile à diriger les âmes, l'accepte avec plaisir et lui confie successivement d'humbles emplois. Il le donne comme aide au moine chargé de soigner les bêtes de somme et de labour, il le met parmi les subalternes du cuisinier en chef, il en fait le second du cellérier, il le range au nombre des religieux chargés de tenir la charrue. Dans chacune de ces modestes fonctions, Euthyme est un exemple. Dans la dernière, trouvant des compagnons de travail assez lettrés, il en profite pour combler les lacunes de son instruction, qui

sont grandes, car Anna l'a destiné au métier des armes où les plus hauts grades s'obtiennent sans la moindre étude.

En 859, tandis que notre Saint s'occupe de lire et de labourer, le monastère des Pissadios éprouve le contre-coup des événements ecclésiastiques survenus à Constantinople durant les derniers mois de l'année précédente. Le patriarche Ignace a été chassé de Sainte-Sophie le 23 novembre; l'intrus Photius a pris sa place le jour de Noël. Depuis, c'est la guerre entre les partisans du premier et ceux du second, ou plutôt, le pouvoir impérial se dévouant à Photius, toutes les foudres de l'Eglise et de l'Etat s'abattent à coups redoublés sur les ignaciens. L'higoumène Nicolas est de ces derniers. Il est frappé de censures, obligé de fuir ; une bonne partie de sa communauté se disperse. Que va faire Euthyme ? Il ira demander le calme de la solitude à la presqu'île athonite.

SA FAMILLE EMBRASSE LA VIE RELIGIEUSE

Il se met en route avec le moine Théostéricte. De passage à Nicomédie, il rencontre un Galate qui, sans le connaître, lui parle d'une famille d'Opso où des femmes en pleurs gémissent depuis dix-sept ans sur le départ d'un homme tendrement aimé comme époux, comme fils, comme frère, comme père aussi. Quel douloureux récit pour Euthyme ! Mais il sait que le Christ a prescrit à ses disciples de ne jamais regarder en arrière.

— Mon ami, dit-il au brave Galate, vous devez passer par Opso ? Prenez cette croix et veuillez la remettre à celles qui pleurent en leur disant que Nicétas, devenu Fr. Euthyme, les supplie de mettre un terme à leur douleur, de penser aux prescriptions évangéliques, de voir si la vie religieuse ne les réclame pas.

Il dit cela au Galate ému, il y ajoute des explications pour sa conduite passée, de tendres supplications, et il part.

Dieu, content de son héroïsme, va lui-même agir sur les âmes d'Opso, les consoler enfin, les mettre dans une voie meilleure. Instruites du sort de leur bien-aimé, touchées par son exemple et par la grâce, Anna, Marie, Théophanie, Euphrosyne prendront bientôt le voile des religieuses. Anastaso, la fille de Nicétas, restera seule pour représenter la famille dans le monde : elle donnera ses dix-huit ans au fiancé qui l'attend, et fera du moine Euthyme le grand-père de trois filles et d'un garçon.

DEUX MOINES QUI FONT LES BOEUFS — UNE CAVERNE OU L'ON PATIT — DES TOURS QUI SONT BIEN DU DIABLE

Pour le moment, notre Saint vient d'arriver au mont Athos. Il visite la solitaire montagne avec Théostéricte, qui fait un simple pèlerinage. Ce compagnon reparti, il cherche quelqu'un qui veuille partager son genre d'ascèse, et le trouve en la personne du moine Joseph. Pour débuter, voici la proposition étrange qu'il lui soumet :

— Allons, mon Frère, puisque l'homme, en transgressant le commandement divin, s'est rendu semblable aux bêtes, considérons-nous comme telles et, durant quarante jours, dûment courbés sur la terre, broutons à la façon des bœufs.

Les deux moines s'y mettent, en priant le ciel que cet acte d'humilité augmente en eux l'intelligence des choses d'en haut. Ils restent les quarante jours à traîner sur le sol humide, en plein hiver, et les morsures du froid sont telles sur leurs membres qu'ils en garderont les traces jusqu'à la mort.

Ce premier exercice terminé, Euthyme adresse une autre proposition à son ami :

— Allons, excellent Joseph, logeons-nous dans une grotte exposée à toutes les intempéries et faisons vœu de n'en point sortir avant trois ans. Si, d'ici là, l'un de nous vient à mourir, son corps ne fera que changer de tombeau et son âme ira tout droit au bon Dieu. Si, au contraire, nous arrivons au bout, nous aurons au moins tué nos passions en matant les appétits de la chair.

Quelle vie ! Joseph ne peut y résister plus d'un an ; Euthyme, lui, tient bon. Mais alors le démon s'acharne à le mettre en fuite. Ce sont d'abord des tentations de peur, puis des invasions de sommeil, puis encore des suggestions d'orgueil.

Cela ne suffisant pas, le Malin procède comme jadis avec saint Antoine. Un jour, il se déguise en chef de pirates et, bien escorté, court attacher une corde aux pieds d'Euthyme pour le traîner au précipice voisin. Un autre jour, il recueille des masses de scorpions qui remplissent la grotte du solitaire et le piquent à qui mieux mieux.

Vains efforts ! le Saint reste calme dans sa foi, sachant bien d'ailleurs par expérience qu'un simple signe de croix lui suffit à conjurer tout danger.

SUR UNE COLONNE PRISONNIER DES CORSAIRES

Au bout de trois ans passés dans la grotte, notre solitaire est appelé au mont Olympe pour y prendre son Père spirituel Théodore et l'installer à Macrosina, tout au nord de la presqu'île athonite. Il s'y fait le serviteur dévoué de ce vieillard infirme. Théodore étant allé à Thessalonique et y ayant rendu le dernier soupir, il accourt en pèlerinage à son tombeau dans l'église Saint-Sozon.

Bien que ce voyage soit le premier qui amène Euthyme dans la métropole macédonienne, la ville entière connaît déjà son nom et sa sainteté. Aussi la foule se masse-t-elle sur ses pas, avide tout ensemble de miracles et d'enseignements. Pour la satisfaire, pour satisfaire aussi l'archevêque, notre ermite se trouve dans l'obligation de prolonger son séjour ; mais il tire vengeance de ce contretemps en devenant stylite. C'est du haut d'une colonne qui se dresse un peu en dehors des murs qu'il se livre au service des âmes désireuses de le consulter sur leur vocation ou sur leur salut.

Après quelques mois donnés à Thessalonique, après l'ordination diaconale et sacerdotale imposée par l'archevêque Théodore, notre Saint prend une fois de plus son essor vers la solitude athonite. De là il vogue, avec les ermites Jean le Court et Syméon, vers l'île qui s'appellera bientôt Saint-Eustrate. A peine y est-il établi que deux voiles sar-

rasines arrivent, montées par des pirates crétois. Les trois amis sont capturés ; il faut un miracle pour les arracher à l'esclavage qui les attend.

IL FONDE UN COUVENT A L'ATHOS

De cette alerte, Euthyme et ses deux compagnons concluent que rester dans l'île serait tenter Dieu. Ils retournent donc sur le promontoire abrupt de l'Athos, résignés cette fois à subir des disciples. Les disciples accourent en effet. Mais comment les organiser en communautés sur cette pointe solitaire si exposée, elle aussi, aux foudroyantes visites des écumeurs de mer que le Sud vomit chaque jour plus nombreux? Il n'y faut point songer, tant que les armes byzantines n'auront point expulsé les musulmans de la Crète. Et donc les trois anachorètes dirigent leurs jeunes familles spirituelles sur d'autres points ; Euthyme, lui, va au Nord de la presqu'île athonite, à Brastamon.

Là, notre héros vit moitié en solitaire, moitié en higoumène. Sa communauté est fervente. Elle tire un merveilleux parti de son exemple et de ses leçons. Elle réussit à le posséder quelques heures de temps à autre. Elle voudrait le posséder d'une manière suivie ; mais Euthyme entend séjourner le plus possible au fond du torrent voisin, parfois même il va passer des semaines entières au bout de l'Athos.

FONDATION DU MONASTÈRE DE PÉRISTÉRA

A l'Athos, un jour, des flots de lumière l'envahissent, et une voix s'élève qui lui dit :

— Pars, Euthyme, pars. Dans le diocèse de Thessalonique, à l'est de la ville, sur un sommet, près d'une source, au lieu dit Péristéra, tu trouveras une église de l'apôtre saint André, ou plutôt des ruines ensevelies sous un emplacement qui sert de bergerie. Tu purifieras ce lieu pour en faire un bercail spirituel. Je marcherai devant toi, je te servirai de guide et d'appui dans cette entreprise.

C'est la voix de Dieu qui parle, qui impose la fondation d'un monastère définitif et qui en indique l'emplacement. S'il ne veut lui désobéir, l'anachorète endurci n'a qu'à devenir cénobite.

Euthyme se rend donc à Brastamon, prend les deux moines Ignace et Ephrem, court à Thessalonique, demande la situation de Péristéra. On se groupe en foule autour de lui, on lui montre le chemin de la montagne et de la source, on s'assure qu'il va jeter les fondations d'un monastère, on l'accompagne avec mille outils sur l'emplacement désigné.

En y arrivant, le Saint pousse un douloureux soupir.

— Ceci, dit-il, est une église.

Les assistants, étonnés, se regardent.

— Ceci, reprend-il, est une église du saint apôtre André; pourquoi faut-il que des chrétiens aient méconnu ces ruines et transformé la maison de la prière en un lieu d'ignominie ?

Il dit et donne un coup de pioche. La foule entière l'imite. En deux heures tout est dégagé : les premières assises d'une abside s'arrondissent à fleur de terre vers l'Est, celles des maîtres murs se dessinent au même niveau des trois autres côtés.

Il n'en faut pas davantage pour enthousiasmer les témoins, pour rendre l'entreprise populaire, pour attirer de partout les travailleurs bénévoles et les bienfaiteurs généreux. En quelques mois, l'église de l'apôtre est reconstruite, avec deux chapelles dédiées à saint Jean-Baptiste et à saint Euthyme le Grand. Quelques mois encore, et les constructions conventuelles s'élèvent dans les airs. La dédicace a lieu le 30 novembre 870 : le monastère de Péristéra se trouve fondé

IL CONFIE SA FONDATION A SES PETITS-ENFANTS LES DERNIERS JOURS

Manœuvre et cuisinier durant les travaux, alors qu'il s'agissait de porter moellons et mortier et de préparer le repas des équipes, Euthyme devient, les travaux finis, l'humble serviteur de ses moines. Il leur tient lieu de règle vivante, il les recommande sans cesse à Dieu dans la prière, il leur adresse quotidiennement de pressantes exhortations, il souligne au besoin ses conseils de miracles.

Régulière et calme, sa vie se prolonge ainsi jusqu'en 883. A cette date, l'higoumène sexagénaire a le sentiment très vif de sa fin prochaine, et quelque chose lui dit au fond de l'âme que des êtres infiniment chers, en prière à Opso, sont destinés par Dieu à continuer son œuvre. Il mande là-bas un moine de confiance, et tout ce qui reste de sa famille accourt. Douce rencontre après quarante-deux années de séparation! Douce rencontre qui unit des âmes données entièrement à la vertu !

Dans le nombre brillent surtout deux enfants d'Anastaso, deux petits-enfants d'Euthyme. Frappé de leurs précoces mérites, notre Saint demande à son archevêque la permission de les établir higoumènes tous deux. A l'un, au moine Méthode, il confie la direction de son propre couvent d'hommes ; pour l'autre, pour la religieuse Euphémie, il jette dans le voisinage les fondements d'un couvent de nonnes.

Ainsi complétée et dédoublée, ainsi remise entre des mains jeunes et saintes, l'œuvre de Péristera n'a plus besoin que de la grâce d'en haut ; son fondateur, désormais inutile, peut se ménager quelques jours de retraite avant la mort.

Ni sur la colonne de Thessalonique, où il monte de nouveau, ni à la pointe de l'Athos, qui l'attire une fois de plus, Euthyme ne trouve cette retraite. Alors, en compagnie du seul moine Georges, il fait voile pour la petite île de Hiéra, et s'y installe dans une grotte le 8 mai 884. Laissez-le prier là tout seul six mois encore : la mort l'y viendra prendre le 15 octobre, après deux jours de maladie.

SOURCES CONSULTÉES

Vie et office de saint Euthyme le Jeune, texte grec publié par Mgr Louis Petit, des Augustins de l'Assomption.

SAINT GALL

Fête le 16 octobre.

Saint Gall prend dans la gueule d'un ours le pain que Dieu lui envoie. On aperçoit dans le ciel la Sainte Vierge, saint Didier et saint Maurice qui bénissent le Saint. Dans le fond du tableau, un ours apporte du bois et le jette dans son feu.

L'Irlande, cette terre dont la foi est demeurée vierge à travers quatre siècles de persécutions, vit s'épanouir au VI[e] siècle, dans la personne de saint Gall, une des plus belles fleurs de la vie monastique et l'un des premiers apôtres de la Suisse. Issu d'une famille dont la noblesse était encore rehaussée par l'éclat d'une foi ardente, le jeune Gall manifesta dès sa plus tendre enfance un profond mépris pour les honneurs et les richesses de la terre, et un attrait tout divin pour la vie religieuse. Touché de ces saintes dispositions, les pieux parents de Gall n'hésitèrent pas un instant : à peine leur fils avait-il atteint sa douzième année, qu'ils le consacrèrent à Dieu dans le monastère de Benchor, dont saint Comgall était alors abbé. Saint Colomban y enseignait avec beaucoup de succès les lettres divines et humaines.

Sous la conduite d'un tel maître, favorisé d'ailleurs des grâces les plus précieuses et doué d'une rare intelligence, Gall fit des progrès merveilleux dans la vertu et les sciences. Mais il était pardessus tout un modèle d'humilité. A l'exemple de Notre-Seigneur, il aimait à servir ses Frères, et ses délices étaient de vaquer aux plus humbles travaux. En vain, saint Colomban voulut-il le faire élever aux Ordres sacrés : il put à peine le déterminer à recevoir les Ordres mineurs, tant il se jugeait indigne du sacerdoce. C'est ainsi que Dieu préparait, dans l'obscurité du cloître, le flambeau qui devait un jour illuminer la Suisse, encore assise à l'ombre de la mort.

Gall croissait donc en âge, en vertus et en grâces devant Dieu et devant les hommes. Mais, lui croyait n'avoir encore rien fait. Et, pour accomplir d'une manière parfaite le précepte de

l'Evangile, il voulait tout quitter, parents et patrie, pour prendre sa croix et suivre Jésus-Christ. Ce fut alors que saint Colomban manifesta à son abbé le dessein qu'il avait d'aller hors de son pays mener une vie plus austère et étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes. Saint Gall et onze autres religieux se déclarèrent prêts à suivre le nouveau missionnaire.

Munis de la bénédiction de leur abbé, saint Comgall, ils passèrent d'Irlande en Angleterre, puis en France, et s'arrêtèrent quelque temps en Austrasie, où régnait Childebert II. Saint Gall profita de ce séjour pour apprendre la langue du pays, le teutonique, afin d'instruire les populations indigènes dont la barbarie et le paganisme avaient ému son cœur d'apôtre. Tous ensemble, ils entrèrent dans les Vosges et bâtirent le monastère d'Anegray, dans une terre tout à fait stérile, sur les confins des diocèses de Toul et de Besançon. Là, saint Colomban et ses disciples menèrent pendant deux ans une vie toute céleste. Saint Gall surtout ne cessait de rendre grâces à Dieu de l'avoir conduit dans cette solitude bénie. Inconnu au monde et ne connaissant que Dieu seul, il désirait ardemment terminer ses jours dans sa pauvre cellule. Mais Dieu, qui ne voulait pas laisser la lumière sous le boisseau, en avait disposé autrement.

FONDATION DE LUXEUIL

La renommée de saint Colomban et de saint Gall s'était répandue au loin. Plusieurs personnes de piété, entre autres Agnoald, père de saint Ayl, les supplièrent de venir s'établir de l'autre côté des Vosges. Saint Colomban et ses fils crurent voir la volonté de Dieu dans cette invitation. Et, toujours soumis à cette adorable volonté, ils quittèrent leur solitude chérie, et s'acheminèrent vers la terre de Bourgogne. Ils y furent reçus comme des anges du ciel, et, grâce à la protection du bon roi Gontran, saint Colomban bâtit un nouveau monastère sur les ruines d'un château-fort, appelé Luxeuil, au diocèse de Besançon. Telle fut l'origine de cette célèbre abbaye qui devait jouer un si grand rôle dans l'histoire de nos rois et servir de retraite, un siècle plus tard, au fameux Ebroïn et à sa noble victime, le grand saint Léger.

Luxeuil grandissait de jour en jour. Les vertus de saint Colomban lui attiraient de nombreux disciples. Mais saint Gall se distinguait entre tous par sa profonde humilité et son esprit de mortification. Comme à Benchor, il aimait à être le dernier de tous. Saint Colomban dut user de toute son autorité pour le déterminer à recevoir la prêtrise. Son austérité n'était pas moins grande; non content des jeûnes prescrits par la règle, bien souvent, il ne prenait pour nourriture qu'une racine trempée dans l'eau.

Notre Saint passa plusieurs années dans le silence et la retraite de la vie religieuse, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu d'envoyer d'autres épreuves à la vertu de son serviteur dans les persécutions suscitées à saint Colomban. Au pieux roi Gontran venait de succéder, sur le trône de Bourgogne, Thierry, fils de Childebert II. Avec ce prince, commença pour Luxeuil une longue suite de calamités. A l'instigation de sa grand'mère Brunehaut, il exila saint Colomban et suscita des épreuves de tout genre à ses religieux. Profondément affecté des souffrances de son bienheureux Père et ne trouvant d'ailleurs aucune sûreté dans sa communauté contre les insultes de Brunehaut, saint Gall se réfugia en Austrasie, auprès du roi Théodebert. Peu de temps après, l'arrivée de saint Colomban calma sa douleur. Théodebert leur témoigna de grandes marques de respect et leur permit de choisir, dans ses Etats, tel lieu qu'ils jugeraient convenable pour servir Dieu en paix.

Saint Colomban accepta cette faveur royale avec reconnaissance. Et, prenant avec lui saint Gall et quelques autres disciples, il remonta le cours du Rhin, entra en Suisse, s'avança jusqu'à l'extrémité du lac de Zurich et passa dans le territoire de Zug. Il y trouva une solitude en tout conforme à ses désirs, et s'y établit avec ses disciples.

SAINT GALL, APOTRE DE LA SUISSE

A partir de ce moment, commence pour saint Gall une vie nouvelle. Les habitants du pays de Zug étaient plongés dans la plus honteuse idolâtrie. Embrasé d'ardeur pour l'extension du règne de Jésus-Christ, saint Gall leur annonça la bonne nouvelle de l'Evangile. Mais leurs oreilles demeurèrent fermées aux paroles de la vérité, et leurs yeux refusèrent de s'ouvrir à la lumière de la foi. Saint Gall, saisi d'une sainte indignation, mit le feu au temple de leurs dieux et en jeta les statues dans le lac. Mais alors les missionnaires durent fuir devant la fureur des païens.

Ils se dirigèrent vers le bourg d'Arbon. En y entrant, ils virent arriver au-devant d'eux un vénérable prêtre nommé Willimar, qui les accueillit comme des frères. Durant sept jours, il leur prodigua les soins les plus touchants, recevant en échange du pain matériel, le pain des divines Ecritures que saint Gall lui donnait avec un zèle admirable. Un matin, saint Colomban demanda à son hôte charitable s'il ne connaissait point de lieu solitaire qui pût lui servir de retraite à lui et à ses disciples :

« Bienheureux Père, lui répondit Willimar, vous trouverez à l'extrémité du lac, vers le Levant, une solitude en tout conforme à vos desseins : c'est une vallée très fertile où se dressent encore quelques vieilles maisons abandonnées que vous pourrez habiter. »

Sur cet avis, saint Colomban monta dans une barque avec saint Gall et un diacre d'Arbon et arriva bientôt au lieu indiqué. C'était, en effet, une solitude très agréable, située à quelque distance de la ville de Bregenz. Là encore, ils ne trouvèrent que des païens. Saint Gall soupirait après le moment où il pourrait annoncer l'Evangile aux malheureux habitants de cette contrée. L'occasion arriva bientôt. Le jour de la fête du lieu, une grande multitude accourut vers eux, autant pour voir les étrangers que pour sacrifier à leurs dieux dans un temple, situé tout près de l'habitation de nos saints. A l'heure du sacrifice, saint Gall commença à faire connaître au peuple le Dieu unique et véritable; il leur montra l'absurdité du culte des idoles et les exhorta vivement à adorer le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Puis il brisa les statues de leurs dieux et en jeta les débris dans le lac. Alors, un bon nombre d'idolâtres renoncèrent à leur fausse religion pour embrasser la foi de Jésus-Christ.

Quelques jours après, les autres disciples de saint Colomban vinrent rejoindre leur maître. Le temple païen fut converti en chapelle, et, en peu de temps, on vit s'élever autour de ses murs une multitude de cellules destinées aux religieux, dont le nombre augmentait sans cesse. Comme à Luxeuil, saint Gall était un modèle accompli

de régularité et d'humilité. Il s'occupait à fabriquer des filets et à pêcher les poissons dont ses Frères se nourrissaient. Mais son office principal était la prédication. Dieu semblait prendre plaisir à féconder la parole de son apôtre. Chacune de ses instructions était marquée par de nombreuses conversions, et le jour approchait où le Christ allait détruire entièrement l'empire du démon en ce pays.

Aussi l'enfer était-il furieux de se voir arracher un domaine où il régnait depuis si longtemps. Une nuit, saint Gall, monté dans une barque, tendait ses filets pour la pêche. Le ciel était pur et le lac tranquille; personne n'était sur le rivage; la surface des eaux était unie et calme. Soudain, un rugissement épouvantable se produit, puis il se fait un moment de silence, et notre Bienheureux entend, cette fois, le démon de la montagne crier à celui du lac :

« Viens à mon secours, et chassons ces étrangers : ils m'ont expulsé de mes temples, ils ont brisé mes statues et attiré au Christ le peuple qui me suivait. »

Le démon du lac de Constance répondit :

« Je suis en butte à des infortunes semblables aux tiennes, car l'un de ces étrangers me presse dans les eaux; je ne saurais briser ses filets ni le tromper lui-même. Sans cesse il invoque le nom de Dieu et il se rit de mes pièges. »

Sans se troubler, l'homme de Dieu s'arma du signe de la Croix et dit aux démons :

« Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quittez ce lieu et n'y faites plus aucun mal. »

Aussitôt, ils disparurent en poussant des gémissements.

Ne nous étonnons point de ce curieux récit. A cause du péché originel d'abord, et ensuite du règne universel de l'idolâtrie, Satan était devenu le *prince de ce monde*, comme a dit Jésus-Christ. Les démons régnaient tyranniquement sur la terre. Jésus-Christ est venu renverser cette cruelle et impie domination.

L'enfer tenta un suprême effort. Il se servit à cet effet de quelques païens opiniâtres et sourds à la voix de saint Gall. Ces malheureux accusèrent les serviteurs de Dieu de troubler la sécurité publique et de ruiner la chasse. Le duc de la contrée, nommé Gunzon, accueillit leurs plaintes, et, sans examiner la véracité des griefs allégués, il intima à saint Colomban et aux siens l'ordre de quitter le pays. Saint Colomban résolut de passer en Italie. Saint Gall se disposa à le suivre en répétant ces paroles de l'Évangile : » Si l'on vous chasse d'un pays, fuyez dans un autre. »

Mais, au moment du départ, une fièvre soudaine s'empare de saint Gall et le met dans l'impossibilité de suivre ses Frères. A chaque instant il se sent défaillir. Alors, il déclare humblement à son bienheureux Père qu'il ne peut l'accompagner. Saint Colomban croyait que le désir d'évangéliser le peuple retenait seul son disciple dans cette contrée. Néanmoins, il le laissa libre :

« Mais, ajouta-t-il, de mon vivant, vous ne vous permettrez pas de célébrer la messe. »

Puis les deux saints s'embrassèrent en pleurant et se quittèrent pour ne plus se revoir sur la terre.

Toujours tourmenté par la fièvre, saint Gall, désormais seul, retourna à Arbon, auprès du vénérable Willimar. Grâce à ses soins, notre Saint se rétablit en peu de temps. C'est ainsi que Dieu le retint au milieu des montagnes de la Suisse pour qu'il continuât à en être l'apôtre.

Cependant, saint Gall désirait rentrer dans la solitude pour y vivre seul avec Dieu. Un jour, il demanda à un diacre de Willimar, nommé Hiltibold, s'il ne connaissait pas quelque lieu solitaire et propre à la culture :

« Père, lui répondit Hiltibold, j'en connais un tel que vous dites, mais il est hanté par les bêtes féroces; je crains donc de vous y conduire de peur qu'elles ne vous dévorent.

— Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? repartit le bienheureux; celui qui a délivré Daniel de la fosse aux lions, saura bien m'arracher à la griffe des bêtes.

Et ils se mirent en route, guidés par l'ange du Seigneur. Ils marchèrent tout le jour sans prendre aucune nourriture. Au coucher du soleil, nos voyageurs arrivèrent à une petite rivière appelée Steinach et la descendirent jusqu'à un rocher d'où elle se précipitait en cascade dans un gouffre profond. Hiltibold jeta ses filets et prit quelques poissons pour le repas. Pendant ce temps, saint Gall s'écarta un peu pour prier : mais il s'embarrassa dans les ronces qui couvraient le sol et tomba. Le diacre accourut pour le relever. Mais l'homme de Dieu lui dit :

« Laissez-moi, c'est ici le lieu de mon repos. »

Sa prière terminée, il se leva, prit une branche de cornouiller, en fit une croix qu'il planta en terre et y suspendit une boîte où étaient les reliques de la Sainte Vierge Marie, du grand saint Maurice et de saint Didier. Puis, se mettant à genoux avec le diacre, il dit tout haut :

« Seigneur Jésus-Christ, qui, pour le salut du genre humain, avez daigné naître de la Vierge et subir la mort, ne méprisez pas mon désir en vue de mes péchés; mais, pour l'honneur de votre Sainte Mère, préparez en ce lieu une demeure où nous puissions vous servir. »

Après cette prière, tous deux se couchèrent au pied d'un arbre pour reposer un peu. Quand saint Gall crut son compagnon endormi, il se releva, puis se prosterna les bras en croix devant le reliquaire et fit à Dieu une fervente oraison. Pendant ce temps, un ours, descendu de la montagne, ramassait avec soin les miettes restées sur le sol après le repas. A la vue de ce nouvel hôte, l'homme de Dieu lui dit sans éprouver le moindre trouble :

« Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, prends du bois et mets-le dans le feu. »

Et l'ours d'obéir sur-le-champ.

« Au nom du Seigneur Jésus, continua saint Gall, retire-toi de cette vallée et n'y reviens plus. »

L'ours s'éloigna aussitôt; l'instant d'après, il avait disparu dans la profondeur de la forêt. Alors, le diacre qui, à l'insu du Bienheureux, avait été témoin d'un tel prodige, se jeta aux pieds du serviteur de Dieu. Celui-ci le releva en disant :

« Gardez-vous de raconter ceci jusqu'à ce que vous voyiez la gloire du Seigneur.

Au matin, Hiltibold se rendit sur le bord de la rivière pour y prendre du poisson. Mais, au moment de lancer ses filets, il aperçoit sur l'autre rive deux esprits immondes qui lui jetèrent des pierres. Le diacre, épouvanté, court raconter à saint Gall sa terrible vision. L'homme de Dieu se rend aussitôt sur les bords de la rivière et, traçant sur son front et sur sa poitrine le signe de la Croix :

« Fantômes impurs, dit-il aux deux démons,

Je vous ordonne, au nom de la toute-puissante et éternelle Trinité, de quitter ces lieux pour toujours. »

A ces mots, les esprits immondes prirent la fuite sur la montagne en s'écriant :

« Hélas ! que ferons-nous ? Cet étranger ne nous laisse point habiter parmi les hommes ; il ne nous permet pas même de demeurer dans la solitude. »

C'est ainsi que Dieu se plaisait à manifester sa puissance par le moyen de son serviteur.

Nos deux pèlerins explorèrent ensuite la vallée et trouvèrent ce qu'ils cherchaient : entre deux ruisseaux aux eaux fraîches et limpides, était une belle forêt avec une vaste clairière et des montagnes à l'entour.

« Le Seigneur est vraiment en ce lieu, » s'écria saint Gall à la vue de ce site ravissant. Et il y fixa son séjour, tandis que le diacre Hiltibold retournait auprès de Willimar.

Absorbé dans la contemplation des beautés divines, il oubliait souvent de satisfaire aux exigences de la chair. Mais Dieu veillait sur son serviteur. Comme jadis pour le prophète Elie, il pourvoyait à sa nourriture par l'intermédiaire des animaux. C'est pourquoi on représente notre Saint recevant d'un ours le pain que lui envoyait la Providence.

Notre Saint demeurait donc dans son ermitage, passant sa vie dans le jeûne et la louange du Seigneur. Mais, si éloigné qu'il fût du commerce des hommes, le lieu de sa retraite ne tarda pas à être découvert. Le bruit de sa sainteté se répandit bientôt. De toutes parts, on accourait pour le voir et pour réclamer le secours de ses prières. La bonne odeur de ses vertus lui attira un bon nombre de disciples, et, en quelques mois, il se vit à la tête d'une communauté fervente et nombreuse.

GUÉRISON D'UNE POSSÉDÉE — LA VILLE DE SAINT-GALL

Pendant ce temps, la vengeance divine frappait d'une manière terrible les persécuteurs de saint Gall. Gunzon, que nous avons vu si fier et si injuste à l'égard de saint Colomban et de saint Gall, ne devait pas tarder à venir implorer le secours du serviteur de Dieu. Un jour que notre Saint se trouvait chez le prêtre Willimar, ce dernier reçut une lettre de Gunzon, lui demandant de se rendre au château d'Oberling et d'amener avec lui le saint abbé Gall. Le duc avait une fille unique, appelée Frideburge et promise au roi Sigebert ; mais, depuis quelque temps, elle était possédée d'un démon qui la tourmentait cruellement. Deux évêques l'avait exorcisée sans pouvoir la guérir. Willimar conduisit donc saint Gall au château du duc.

Lorsque le serviteur de Dieu entra, la jeune fille n'avait pris aucune nourriture depuis trois jours. Elle était les yeux fermés et comme morte, sur les genoux de sa mère éplorée. A cette vue, le Saint ne put retenir ses larmes, et, se jetant à genoux :

« Seigneur Jésus, dit-il, qui avez daigné naître d'une Vierge, qui avez commandé aux vents et à la mer et chassé les démons, ayez pitié de cette pauvre enfant et délivrez-la du joug de Satan. »

S'étant relevé, il prit la main droite de la jeune fille, et, lui touchant la tête, il dit tout haut :

« Esprit immonde, je t'ordonne, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de sortir de cette créature de Dieu.

— Est-ce toi, Gall ? s'écria le démon. Tu m'as expulsé de mes temples ; c'est pour me venger que je suis entré dans cette fille, parce que son père t'a chassé toi-même. Où donc irai-je si je pars d'ici ?

— Là où le Seigneur t'a précipité, dans l'abîme ! » répondit l'homme de Dieu.

A ces mots, on vit sortir de la bouche de la possédée un oiseau noir et hideux. La jeune fille se leva guérie et saint Gall la rendit à sa mère, comme autrefois le Sauveur Jésus rendait à la veuve de Naïm son fils ressuscité. Voilà comment notre Saint se vengeait de ses ennemis.

Au comble de la joie, le duc offrit au serviteur de Dieu de magnifiques présents. Le saint abbé les accepta, mais pour les distribuer sur-le-champ aux indigents d'Arbon, sans en réserver un seul pour sa communauté, bien pauvre cependant.

Quelques jours après, la jeune fille renonçait à son mariage avec le roi Sigebert pour aller s'enfermer dans un monastère et y suivre les célestes attraits du divin Epoux.

Après cela, saint Gall se retira dans sa chère solitude. Le nombre de ses fils spirituels augmentait sans cesse. Notre Saint se faisait tout à tous : son humilité, sa grande simplicité étaient pour eux un exemple sans cesse renaissant. Aussi sa communauté était-elle une des plus florissantes de cette époque. Bientôt, une belle église, entourée de cellules, s'éleva dans ce désert. Ce fut là le berceau de l'abbaye de Saint-Gall et de la ville du même nom, qui compte aujourd'hui plus de 16 000 habitants.

Notre Bienheureux commença dès lors d'établir une discipline réglée dans son monastère, sans s'écarter de l'institut de saint Colomban, qu'il regardait toujours comme son maître.

Un matin, après Matines, le saint abbé dit à son diacre Magnoald de préparer l'autel parce qu'il voulait célébrer la messe. Le diacre s'en étonna. Il croyait que le Saint ne songeait plus à la défense que lui avait faite saint Colomban. Saint Gall comprit sa pensée :

« Allez, lui dit-il, préparez l'autel, je vais offrir le Saint Sacrifice pour mon père Colomban ; un ange m'a révélé cette nuit qu'il était passé des misères de cette vie à la félicité du ciel. »

La vision était vraie. Magnoald, envoyé au monastère de Bobbio, en Italie, en rapporta la crosse que saint Colomban avait recommandé, avant sa mort, d'envoyer à saint Gall, en signe d'absolution.

Dix ans après, les religieux de Luxeuil, à la mort de leur abbé, saint Eustase, envoyèrent prier saint Gall de venir les diriger. L'humilité du saint abbé fut effrayée d'une telle proposition et demeura inébranlable. Il demeura donc dans sa retraite, d'où il ne sortait que pour aller évangéliser les populations des alentours.

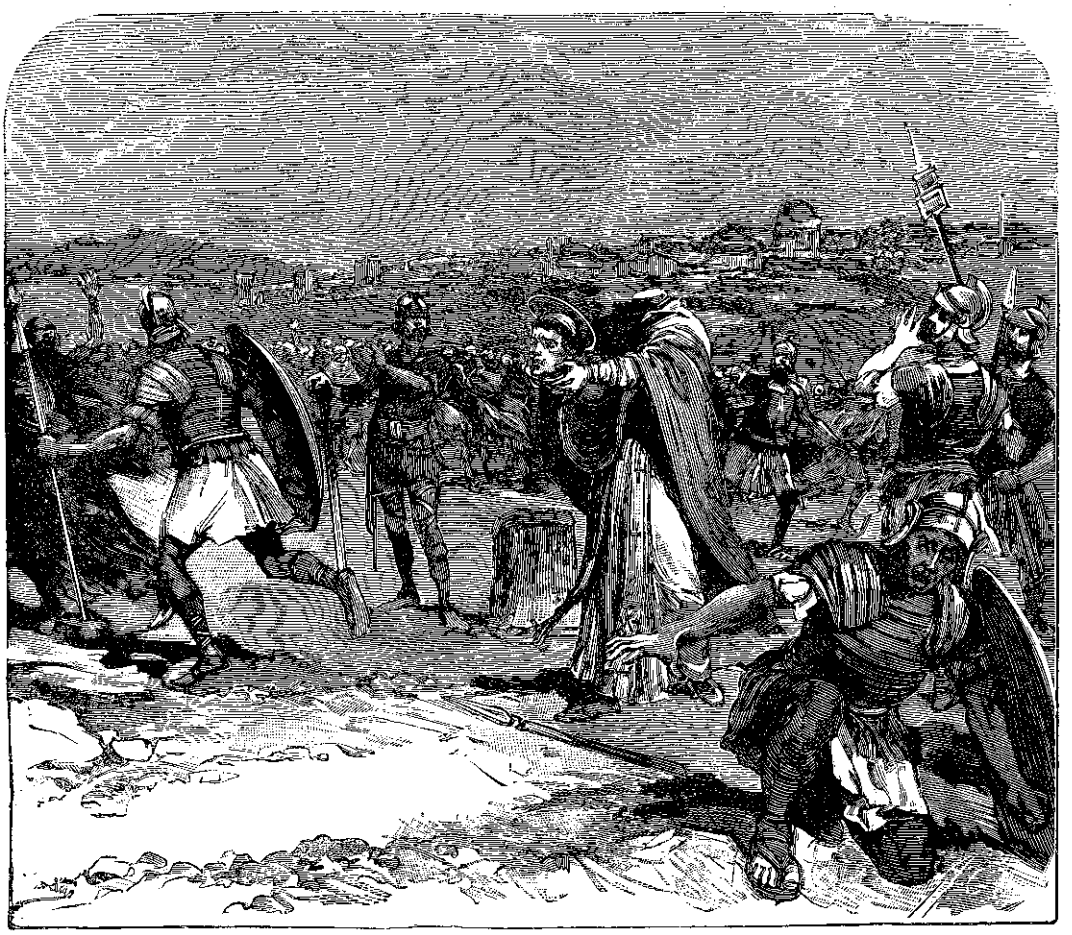
Il conservait toujours une sainte amitié pour le prêtre Willimar. Mais, étant l'un et l'autre fort avancés en âge, ils se voyaient plus rarement. Willimar s'en plaignit et le supplia de venir encore une fois donner une mission au peuple de sa paroisse. Saint Gall, vaincu par l'amour des âmes, fit le voyage d'Arbon. Malgré sa faiblesse, il adressa aux fidèles plus de dix instructions.

Ce fut le dernier acte de son apostolat sur cette terre de Suisse qu'il avait tant aimée. Trois jours après la mission, il fut pris de la fièvre chez son pieux ami, et quatre jours plus tard, le 16 octobre 646, son âme glorieuse s'envolait vers les cieux. Il était âgé de 81 ans.

SAINT ELOPHE

MARTYR DE SOULOSSE, AU DIOCÈSE DE SAINT-DIÉ, L'AN 362

Fête le 16 octobre.



Saint Elophe décapité, au moment où l'on allait profaner ses reliques, met en fuite ses bourreaux en s'avançant avec sa tête vers un monticule voisin.

Eliphius ou Elophe naquit à Soulosse l'antique Solimariaca, d'autres disent à Grand, vers le commencement du IVe siècle. Baccius, son père, de race patricienne, Lientrude, sa mère, issue du sang des rois germains, étaient chrétiens : ils vinrent des environs de Châlons-sur-Marne se fixer dans le pays des *Leuci* sous le règne de Constantin le Grand.

Soulosse est aujourd'hui un gracieux village, à 5 kilomètres de Neufchâteau, bâti au sein d'un des plus riants vallons arrosés par le Vair : autrefois c'était un pagum d'une grande importance, comme l'attestent les monuments découverts sous ses ruines; ses tombeaux, ses médailles, ses monnaies d'or, ses mosaïques, ses statues, enrichissent les musées de la Lorraine.

Quatre villages élevés sur les ruines de cette cité, Brancourt, Soulosse, Fruze et Saint-Elophe forment la paroisse à laquelle notre martyr a donné son nom encore vivant sur toutes ces ruines et sur tous ces tombeaux, proclamant la puissance de la foi sur les persécuteurs et la victoire du christianisme.

SA FAMILLE

Sur cette terre alors conquise par les Romains, en ces temps où le christianisme commençait à s'épanouir dans les Gaules, la famille de saint Elophe fut comme une plantation de roses dans le jardin de l'église de Toul; elle embauma de son parfum, non seulement le Soulossais, mais les Vosges, et tout l'héritage de saint Mansuy. Baccius et Lientrude eurent deux fils et trois filles, et tous les cinq sont sur les autels.

C'est Euchaire, l'aîné, qui reçut la consécration épiscopale et devint évêque de Grand. Il fut

martyrisé à Pompey, au confluent de la Meurthe et de la Moselle, en l'an 362.

C'est Libaire, fleur si pure, émule des Agnès et des Lucie, qui, sous d'autres cieux, donnèrent comme elle leur sang pour l'amour de Jésus-Christ. Elle reçut le voile des vierges des mains de saint Euchaire. Préférant son innocence à la gloire et aux plaisirs, elle fut une des premières victimes de la politique passionnée de Julien l'Apostat; elle eut la tête tranchée à la deuxième borne de la ville de Grand, où sa mémoire est en grande vénération, ainsi qu'à Rambervillers, qu'elle protégea d'une manière providentielle pendant la guerre de 1870-71.

C'est Suzanne, qui, à l'exemple de sa sœur, et pour la même cause, cueillit la palme du martyre sur les confins de la Lorraine et de la Champagne.

Manne, la plus jeune, aurait eu le même sort; mais avertie par Elophe du danger qui la menaçait, elle prit la fuite par les forêts des Vosges; elle vint, comme la colombe, chercher un abri dans un petit ermitage au pied de Sion-Vaudémont, à Puzieux; elle y vécut de la vie des anges, et, jusqu'à nos jours, on y respire le parfum de ses vertus.

Enfin, c'est Elophe celui qui a jeté sur cette famille de prédestinés le plus vif éclat, par la générosité de son martyre.

On se plaît à croire que Baccius et Lientrude partagent la gloire de leurs enfants, bien que leurs noms ne soient pas inscrits au catalogue des saints; avec d'autres traditions locales, c'est ce que prouve un chapiteau d'une croix très ancienne où, à côté des saints Euchaire, Libaire, Suzanne, Manne et Elophe, figurent deux personnages que l'on suppose être Bacciuset Lientrude. On peut observer la même disposition dans le soubassement du tombeau de saint Elophe.

SA VOCATION, SA MISSION, SON MARTYRE

Euchaire, par sa piété généreuse et par sa science, avait contribué à fonder une école épiscopale. Elophe, jeune encore, vint y faire ses premières études, sous la tendre et habile direction de son frère. Il fit des progrès si rapides dans les lettres et dans la vertu, que bientôt on le considéra comme une espérance et une gloire pour l'église de Jésus-Christ.

Marchant sur les traces de son frère, il s'engagea dans la cléricature. Quelques historiens ne le désignent que sous le nom de diacre. Des peintures très anciennes, la pierre tombale où repose sa statue, monument du XIII^e^ siècle, nous le font voir un bâton à la main : c'est ce qui a porté ses plus récents historiens à penser que notre Saint reçut la prêtrise et fut promu à la dignité de grand archidiacre de Toul : c'est ce qui s'accorde le mieux avec la célébrité qui s'est faite autour de saint Elophe et avec l'importance du rôle qu'il a joué dans l'œuvre de l'évangélisation du pays toulois.

Elophe était éloquent; il avait reçu de Dieu le don de la parole, et, de l'Eglise, la mission de prêcher. Il évangélisa le Soulossois, dont Solimaisaca était la capitale; il en fut l'apôtre et il en reste le patron.

Cependant la persécution contre les chrétiens sévissait dans les Gaules. Julien l'Apostat en personne avait fixé pendant quelque temps son séjour dans les provinces de l'est avant son départ pour l'Orient, et sa présence était le signal de nouvelles cruautés. Partout, à l'instigation des gouverneurs, toujours prêts à des complaisances envers le pouvoir, fût-il cruel et sanguinaire, il y eut des victimes destinées à assouvir la haine de l'apostat contre le nom de Jésus-Christ.

Des circonstances aussi douloureuses et aussi solennelles imposaient de grands devoirs : Elophe le comprit. Il ne se laissa ni intimider, ni décourager. Il est là comme le bouclier de la foi, et, à l'heure du combat, il se porte partout au secours des faibles et des découragés.

La hardiesse de son zèle, l'énergie de sa parole, son audace à braver le danger, le signalèrent bien vite à l'attention des sbires de Julien : il le sut, et il aurait pu fuir comme sa sœur à qui il en donna le conseil; mais, pour lui, il savait qu'il devait être au poste d'honneur, et il y resta, prêt à tout oser pour défendre sa foi et celle des chrétiens confiés à sa garde.

Un jour, il apprend qu'au sommet d'une colline qui domine le confluent de la Meuse et du Vair, une grande fête se prépare en l'honneur des divinités dont Julien voulait restaurer le culte dans toute l'étendue de son empire. Il accourt, et en voyant monter l'encens devant ces idoles infâmes et impuissantes, il est saisi d'un tel transport d'indignation qu'il se jette à travers la foule et va frapper audacieusement l'idole, qui tombe pulvérisée devant les spectateurs.

Il n'en fallait pas tant pour attirer sur lui l'orage qui le menaçait depuis longtemps déjà. Notre saint apôtre fut jeté en prison avec trente-trois autres chrétiens qui s'étaient ralliés à lui; mais Dieu vint au secours de ses serviteurs, et les portes de leur prison s'ouvrirent miraculeusement devant eux.

Quelque temps après, saint Elophe, dévoré d'un zèle ardent pour le culte du vrai Dieu, renouvela dans Soulosse même son acte de courage.

L'empereur, furieux, accourut, et fit comparaître le saint archidiacre devant son tribunal. Julien n'épargna ni les menaces ni les promesses pour l'entraîner à sacrifier aux idoles : mais tout échoua devant l'inébranlable fermeté du martyr, qui fut condamné séance tenante à la peine capitale. Il eut la tête tranchée l'an 362.

SES MIRACLES

Donner la mort, c'est le triomphe des persécuteurs! Il ne devait pas être de longue durée. Comme on s'apprêtait à profaner le corps du saint martyr, celui-ci se lève glorieusement, et, prenant sa tête entre les mains, il s'avance vers le monticule abrupt qui domine la prairie où, devant une grande assemblée, il avait subi le dernier supplice. On conçoit la surprise des assistants, la terreur des bourreaux. Pendant ce temps, Elophe marche à travers les sentiers de la montagne, laissant ici et là des souvenirs et des reliques que les fidèles regardent toujours comme bien chères.

Les fidèles qui accourent en grand nombre à Saint-Elophe vénèrent encore aujourd'hui toutes les étapes de la voie douloureuse du saint martyr. La première station est à la chapelle même de Sainte-Epéotte, ainsi appelée en mémoire de l'épée qui trancha la tête d'Elophe. Après avoir traversé la prairie, on arrive à un sentier pittoresque bordé de buissons, c'est là que nous rencontrons à mi-côte une source enfermée dans une crypte : le Saint la fit jaillir du rocher comme un bienfait. Selon une vieille cantate, elle renferme « maints médicamentaux pour guérir tous maux. » Un peu plus haut se voit une roche fen-

due, au fond de laquelle se dérobe une antique statue de saint Elophe; c'est là que notre Saint se cacha quand les bourreaux, revenus de leur étonnement, s'élancèrent à sa poursuite pour brûler son corps.

Au sommet de la colline, dans le cimetière, est un bloc de pierre creusé en forme de siège. Le Saint y a reposé son corps, et c'est de là, lorsque, la nuit venue, les fidèles le cherchaient pour lui donner la sépulture, qu'il leur adressa ses dernières recommandations. Il fut enterré à l'endroit même où est bâtie l'église. Dans le chœur se trouve le tombeau du Saint. Il se compose d'une large dalle sur laquelle saint Elophe est représenté grandeur naturelle et en plein relief, la tête dans les mains, revêtu des ornements diaconaux, et tenant contre la poitrine un bâton pastoral, insigne de sa dignité et de ses fonctions d'archidiacre. C'est là qu'il a reposé jusqu'à ce que saint Gérard, évêque de Toul, vînt lever les reliques dont une bonne partie fut donnée à Brunon, évêque de Cologne et frère de l'empereur Othon Ier.

LE CULTE DE SAINT ELOPHE

Le martyre de saint Elophe produisit une profonde impression dans tout le pays. Son tombeau fut le rendez-vous de la piété, des misères et des infirmités de toutes sortes. Des pèlerinages s'organisèrent, et chaque siècle est venu tour à tour déposer aux pieds du saint martyr l'hommage de sa reconnaissance et de son inébranlable confiance.

Un premier monument fut érigé en son honneur, il en reste encore un fragment : c'est un tympan de porte, formant demi-cercle, portant en son milieu, sculptée en relief, une double croix pattée, sur les bras de laquelle sont posées des colombes. Cette sculpture porte un cachet d'authencité incontestable, elle ressemble parfaitement aux sculptures similaires de cette époque qui ornaient les premiers monuments chrétiens.

Le monument primitif fit place, dans les premières années du XIIIe siècle, à un édicule de forme assez remarquable que l'on voit encore au cimetière.

Puis vint l'église; elle a été bâtie par les évêques de Toul; ruinée au XVe siècle, elle fut rebâtie à cette même époque, moins la tour qui conserve le caractère et tous les signes de l'époque de sa construction. C'est un monument remarquable de bon goût, de piété, d'unité architecturale : cette église est fréquemment visitée par les amateurs.

Une bonne partie des reliques reste à Saint-Elophe, et sont le plus précieux trésor de son église; elles sont conservées dans une châsse magnifique, dans une petite chapelle à l'entrée de l'édifice.

C'est là que les fidèles peuvent les vénérer, et, après tant d'autres, y puiser de saintes leçons et recevoir de grandes grâces.

SAINTE HEDWIGE, VEUVE

Fête le 17 octobre.

Hedwige eut pour père Berthold d'Andech, troisième du nom, marquis de Méran, comte de Tyrol, prince ou duc de Carinthie et d'Istrie. Sa mère, nommé Agnès, était fille du comte de Rotlech. Hedwige avait trois sœurs et quatre frères. Agnès, l'aînée de ses sœurs, fut mariée à Philippe-Auguste, roi de France; Gertrude, qui était la seconde, épousa André, roi de Hongrie, dont elle eut Elisabeth; la troisième fut abbesse de Lutzingen en Franconie. Les noms de ses quatre frères étaient Bertold, Elebert, Henri et Othon. Le premier mourut patriarche d'Aquilée et le second évêque de Bamberg; Henri et Othon partagèrent entre eux les Etats de leur père et s'acquirent une grande réputation dans le métier de la guerre.

Hedwige fut formée de bonne heure à la vertu, autant par les exemples que par les leçons de sa pieuse mère et des personnes qui étaient auprès d'elle. Dès son enfance, elle se fit remarquer par son air sérieux et réfléchi, et toutes ses inclinations étaient tournées vers la piété. On la mit fort jeune dans le monastère de Lutzingen en Franconie; ses parents l'en retirèrent à l'âge de douze ans, pour épouser Henri, duc de Silésie, qui descendait des ducs de Glogaw dans le même pays. Si elle consentit à ce mariage, ce ne fut que par obéissance à ses parents. Sa fidélité à remplir ses différents devoirs la rendit semblable à cette femme forte dont l'Esprit-Saint à tracé le portrait, et qu'il faudrait aller chercher aux extrémités de la terre. Toutes ses pensées et toutes ses actions avaient uniquement pour but la gloire de Dieu, sa sanctification et celle de sa famille. Elle passait dans la continence, du consentement de son mari, les fêtes, les jours de jeûne et tout le temps qui est spécialement consacré aux exercices de la religion. Elle eut six enfants : trois garçons, Henri, Conrad, Boleslas, et trois filles, Agnès, Sophie, Gertrude. Elle s'engagea ensuite par vœu, avec son mari, à garder une continence perpétuelle; et ce vœu, ils le prononcèrent l'un et l'autre en présence de l'évêque diocésain. On ne les vit plus dans la suite paraître dans les lieux publics. Pendant les trente-trois ans que le duc de Silésie vécut encore, il s'interdit l'usage de l'or, de l'argent et de la pourpre. Il laissa même croître sa barbe, ce qui lui fit donner le surnom de *Barbu*.

Ladislas, duc de la Grande-Pologne, ayant été chassé de ses Etats par la noblesse, on offrit à Henri cette principauté en 1233. Hedwige employa tous les moyens possibles pour le détourner d'accepter cette offre; mais elle ne put y réussir. Il se mit donc à la tête d'une armée; les princes voisins n'osèrent lui résister, il prit tranquillement possession de la principauté, et devint ainsi duc de Pologne.

La prédilection du duc pour Conrad, son second fils, le lui faisait désirer pour successeur. Hedwige n'approuva point sa conduite, elle se déclara même pour Henri qui était l'aîné de ses enfants. Les deux frères conçurent l'un pour l'autre une haine implacable. Leur mère voulut inutilement les réconcilier; ils en vinrent à une guerre ouverte : Conrad fut entièrement défait,

et il mourut peu de temps après dans la retraite et dans la pénitence. Cet événement fut antérieur de plusieurs années à la mort du père des deux princes. Hedwige en prit occasion de déplorer, avec encore plus d'amertume, les misères et l'aveuglement du monde, et de détacher plus parfaitement son cœur des choses créées. Dans l'adversité comme dans la prospérité, Dieu était son unique consolation.

Elle engagea le duc à fonder un monastère de religieuses, sous la règle de Cîteaux, à Trebnitz, peu éloigné de Breslaw, capitale de la Silésie. Ce monastère fut richement doté. On y entretenait mille personnes. Il n'y eut d'abord que cent religieuses. Le reste de la communauté était composé de jeunes demoiselles dont les familles étaient pauvres. On les élevait dans la piété, et lorsqu'elles ne se sentaient point de vocation pour la vie religieuse, on les établissait avantageusement dans le monde.

La duchesse pratiquait dans son palais plus d'austérités que les moines les plus fervents. Elle avait toujours auprès d'elle treize pauvres qu'elle nourrissait, en l'honneur de Jésus-Christ et de ses apôtres. Elle les servait elle-même à table, et souvent à genoux, avant de prendre ses repas. Elle lavait et baisait les ulcères des lépreux. Enfin, elle employait tous ses revenus à soulager ceux qui se trouvaient dans le besoin.

Lorsqu'elle eut une fois renoncé au monde, on ne lui vit plus porter que des habillements grossiers. Animée d'un désir ardent d'avancer dans la perfection, elle quitta son palais, du consentement de son mari, et alla se fixer près de Trebnitz. Elle se retirait quelquefois pendant plusieurs jours dans le monastère, où elle pratiquait toutes les observances de la communauté. Elle portait sur sa chair un rude cilice et jeûnait tous les jours, excepté les dimanches et les fêtes, où elle faisait deux repas fort légers. Quoique sa santé fût très délicate, elle passa quarante ans sans manger ni viande ni poisson. Elle ne s'écarta qu'une seule fois de cette règle qu'elle s'était faite, à l'occasion d'une maladie qu'elle eut en Pologne; et il fallut, pour l'y déterminer, un ordre du légat du Pape.

Le duc de Pologne, frappé des exemples de vertu que lui donnait son épouse, devint lui-même insensiblement son imitateur. Il avait dans son palais la modestie et le recueillement d'un religieux; les pauvres et les malheureux trouvaient en lui un protecteur et un appui; il était véritablement le père de son peuple. Il mourut saintement en 1233. Les religieuses de Trebnitz donnèrent en cette occasion les marques d'une vive douleur. Hedwige, pleine de soumission aux décrets de la Providence, les consolait en leur disant : « Voudriez-vous vous opposer à la volonté de Dieu? Nos vies sont à lui. Nous devons trouver notre consolation dans tout ce qu'il lui plaît d'ordonner, et nous soumettre quand il juge à propos de nous enlever de ce monde ou de nous priver de nos amis. » La tranquillité de son âme et la sérénité de son visage montraient, encore plus que ses paroles, combien elle avait fait de progrès dans la vertu qu'elle recommandait aux autres, et jusqu'à quel point la vertu triomphait en elle de la nature. Elle prit alors l'habit parmi les religieuses de Trebnitz, et vécut sous la conduite de sa fille Gertrude qui était abbesse de cette maison. Elle ne fit cependant point de vœux, afin d'être toujours à portée de secourir les malheureux par ses aumônes. Les religieuses ne pouvaient voir sans admiration son humilité et sa douceur. Comme elle ne portait que des habits tout usés, une des Sœurs lui dit un jour : « Pourquoi portez-vous ces haillons? Il vaudrait mieux les donner aux pauvres. — Si cet habit vous offense, répondit la Sainte, je suis prête à me corriger de ma faute. » Elle le quitta sur-le-champ, et en prit un autre.

Trois ans après la mort de son mari, elle eut la douleur de perdre son fils, Henri le Pieux, duc de la Grande et Petite-Pologne et de la Silésie. Les Tartares venus du nord de l'Asie ne se proposaient rien moins que d'envahir toute l'Europe. Ayant ravagé tout ce qui s'était trouvé sur leur passage, en traversant la Russie et la Bulgarie, ils arrivèrent devant la ville de Cracovie, qu'ils brûlèrent, vinrent se présenter devant Breslaw, en Silésie. Mais ils levèrent bientôt le siège et se retirèrent du côté de Legnitz. On attribua leur fuite aux prières d'un saint religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé Ceslas ou Cieslas. Le duc Henri rassembla tout ce qu'il avait de troupes pour s'opposer à l'ennemi. Tous les soldats de son armée se confessèrent et communièrent. Après quoi, remplis d'un saint courage, ils marchèrent contre les Tartares, résolus à vaincre ou à mourir. Henri donna dans le combat les plus grandes preuves de valeur et de prudence, et il eut quelque temps l'avantage : mais son cheval ayant été tué sous lui, il perdit lui-même la vie près de Legnitz. On porta son corps à la princesse Anne, sa femme, qui l'envoya à Breslaw, où il fut enterré dans le couvent des Franciscains que l'on bâtissait alors. Ses enfants, que l'on avait enfermés dans la citadelle de Legnitz, échappèrent à la fureur des infidèles. Hedwige s'était retirée elle-même avec ses religieuses et la princesse Anne, sa belle-fille, dans la forteresse de Crosne. A la nouvelle du désastre dont nous venons de parler, la princesse Anne et l'abbesse de Trebnitz furent plongées dans la plus vive affliction. Hedwige, toujours maîtresse d'elle-même, les consolait. « Dieu, dit-elle, a disposé de mon fils comme il lui a plu, nous ne devons avoir d'autre volonté que la sienne. » Puis, levant les yeux au ciel, elle fit la prière suivante : « Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir donné un tel fils, qui n'a cessé de m'aimer et de m'honorer, et qui ne m'a jamais causé le moindre déplaisir. Le voir vivre était pour moi un grand sujet de joie; mais j'en ressens une bien plus grande de le voir mériter par sa mort de vous être uni dans votre royaume. O mon Dieu, je vous recommande de tout mon cœur son âme qui m'est si chère. » Sa résignation et sa fermeté produisirent leur effet. C'est ainsi qu'elle faisait passer dans l'âme des autres les sentiments dont elle était pénétrée elle-même.

Son humilité fut récompensée par le don des miracles. Elle rendit la vue à une religieuse aveugle, en faisant sur elle le signe de la Croix. L'auteur de sa vie rapporte plusieurs autres guérisons miraculeuses dont elle fut l'instrument. Il ajoute qu'elle avait aussi le don de prophétie, qu'elle annonça sa propre mort. Se voyant attaquée de la maladie dont elle mourut, elle voulut recevoir l'Extrême-Onction, lorsqu'on ne la croyait point encore en danger. Elle ne cessa de méditer jusqu'à son dernier soupir sur la Passion de Jésus-Christ, afin de se préparer au passage de l'éternité. Dieu l'appela à lui le 15 octobre 1243. On l'enterra dans le monastère de Trebnitz. Elle fut canonisée par Clément IV, en 1266; et l'année suivante on renferma ses reliques dans une châsse. Le pape Innocent XI a fixé sa fête au 17 octobre.

SAINTE MAXIME, SAINT MARTINIEN
ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 16 octobre.

Les martyrs chantent dans la prison les louanges de Dieu.

INFLUENCE DE SAINT AUGUSTIN SUR LA VIE RELIGIEUSE ÉTAT DE L'AFRIQUE A LA MORT DU SAINT DOCTEUR

Saint Augustin, « le plus doux, le plus humble, le plus pauvre, le plus pur et le plus saint de tous les chrétiens », dit M. Bougaud; « l'aigle des Pères, le docteur des docteurs; en un mot, Augustin l'incomparable », ajoute Bossuet, « celui où l'on trouve le dernier degré de l'intelligence dont l'humanité est capable », ne fut pas seulement le plus illustre des docteurs de l'Eglise, mais il fut encore (ce que beaucoup de personnes ignorent) le premier législateur de l'Ordre monastique en Afrique, et l'on peut ajouter, dans tout l'Occident. L'éclat éblouissant du docteur et le pallium épiscopal laissent moins apercevoir chez lui la robe du moine, et voilà pourquoi ce côté de son existence a été parfois laissé dans l'ombre. Mais, pour être au second plan, son auréole de moine n'en a pas jeté des rayons moins beaux et moins purs. Son code religieux, œuvre à la fois de sa sainteté et de son génie, écrit vers 424, c'est-à-dire plus de cent ans avant la règle de saint Benoît, vient, suivant l'ordre des temps, immédiatement après celui de saint Basile. L'arbre monastique, qui plongeait ses racines dans la campagne de Tagaste, et dans les jardins de Valère, à Hippone, couvrit bientôt toute l'Afrique, et, dans la suite des temps, plus de soixante congrégations ou Ordres religieux devaient venir se reposer à l'ombre de ses multiples rameaux. C'est cette efflorescence merveilleuse qui jetait dans l'admiration le savant Baronius, et lui faisait s'écrier que cette belle chrétienté d'Afrique était sortie tout entière des monastères d'Augustin.

Hélas! la mort du grand patriarche préluda à l'anéantissement de l'Afrique chrétienne. Du lit de douleur où il allait rendre le dernier soupir, l'évêque d'Hippone pouvait entendre les cris des barbares qui assiégeaient sa ville épiscopale. Quelques années après, les Vandales, dont le caractère farouche est resté proverbial, sectateurs de l'hérétique Arius qui niait la divinité de Jésus-

Christ, dogme fondamental de tout le christianisme, avaient porté partout la dévastation. Des fleuves de sang qui baignèrent alors la terre d'Afrique, le plus large coula donc des veines de la famille augustinienne, dont les membres, formés à l'école du patriarche d'Hippone, dirigeaient presque toutes les églises de la contrée. Voici quelques-unes de ces fleurs moissonnées par la faux des Vandales.

LA JEUNE ESCLAVE

Un riche Vandale avait deux esclaves, Maxima et Martinien, auxquels il était très attaché. La première, par sa simplicité et sa modestie, avait gagné l'estime de son maître qui l'avait préposée au gouvernement de sa maison; le second, armurier très habile, n'était pas moins aimé du Vandale. Celui-ci, pour se les attacher plus étroitement, résolut de les unir par les liens du mariage. Or, Maxima, uniquement captivée par l'amour du Christ Sauveur, avait déjà promis à Dieu de conserver intacte la fleur de sa virginité. Cette union cependant souriait à Martinien, et la jeune captive, devant la volonté de son maître et les instances de son fiancé, n'osa pas résister ouvertement. Par de ferventes prières, elle confia à son céleste Epoux le soin de conserver son précieux trésor, et non, sans doute, sans quelque inspiration de l'Esprit-Saint l'assurant qu'elle était exaucée, elle accepta la main de Martinien.

Cependant, vint la nuit où elle se trouva seule avec son époux; elle laissa alors échapper son secret. « O Martinien, mon très doux frère, dit la vierge, depuis longtemps déjà je suis consacrée corps et âme à Jésus-Christ, et c'est dans ses chastes embrassements que je veux m'envoler au paradis pour m'enivrer des célestes délices. Il est le gardien jaloux de ma virginité, et soutenue par sa grâce, je suis prête à souffrir mille morts pour la conserver inviolable. Considérez-moi comme votre sœur, et non comme votre épouse; agir autrement serait profaner, par un détestable sacrilège, le temple du Saint-Esprit. Au contraire, si vous consentez à suivre mes conseils, si vous promettez à ce divin Maître de le servir désormais d'un cœur pur et d'un amour immaculé, il laissera tomber sur vous quelques-uns de ses trésors inépuisables qu'il répand à pleines mains sur ses fidèles serviteurs. Les moindres de nos actes seront, à ses yeux, autant de fleurs variées qui, tressées ensemble, nous formeront une couronne immortelle d'une inaltérable beauté. »

Ces paroles, accompagnées de la grâce divine que Maxima avait sollicitée par des prières si ferventes, émurent le jeune Martinien et changèrent entièrement ses dispositions. Acquiesçant aux pieux désirs de sa fiancée, il consacre, de concert avec elle, sa virginité au Seigneur. Dans l'ardeur de son amour, il confie son secret à ses trois frères, réduits comme lui en esclavage par les barbares vainqueurs de leur patrie, et leur fait partager son enthousiasme pour la chasteté. Bien plus, résolus désormais à ne servir qu'un maître, celui auquel ils venaient de donner leurs cœurs et leurs corps, ils se dérobent, peu de temps après, par une fuite commune, au service du Vandale. Maxima va s'enfermer dans un couvent de vierges; et les quatre frères viennent frapper à la porte du monastère de Tabraca (1), où la règle de saint Augustin était en pleine vigueur. Ils s'enrôlent joyeux sous cette bannière salutaire et André, vertueux personnage qui gouvernait la maison, les reçoit avec une sainte effusion dans la nouvelle milice.

(1) Aujourd'hui Tabarca, petite île de la côte algérienne.

LES SAINTS SONT DÉCOUVERTS ET MIS A LA TORTURE

Grande fut la fureur du Vandale quand il apprit la fuite de ses esclaves. Sur ses ordres, de rapides messagers se mettent en toute hâte à la poursuite des fugitifs. Bientôt, ils découvrent leur retraite, et les ramènent à leur maître chargés de chaînes. Il ne se contente plus cette fois de vouloir les unir par les liens du mariage, il prétend encore les contraindre à se faire rebaptiser, et à embrasser l'arianisme. Mais tous les efforts et toutes les menaces du barbare échouèrent devant l'héroïque fermeté des martyrs. « Pour ce qui est de nous faire rebaptiser, dirent-ils, nous y consentons volontiers, pourvu que ce soit dans le baptême de notre sang. »

Le bruit de ces événements courut de proche en proche et parvint bientôt aux oreilles de Genséric. Heureux de rencontrer une occasion d'assouvir sa soif du sang chrétien, le roi envoie aussitôt un émissaire au Vandale, lui recommande de mettre tout en œuvre pour vaincre la constance de ses deux esclaves. C'était plus que ne désirait ce dernier. Il ordonne immédiatement à ses soldats de s'emparer des martyrs; des bourreaux, armés de bâtons aigus et de fouets plombés, sont prêts à exécuter ses ordres. Il leur fait une dernière sommation, mais ils répondent invariablement: « Si vous voulez nous rebaptiser, ce sera dans notre sang. » Sur un signe du Vandale, les bourreaux déchargent alors sur les innocentes victimes une grêle de coups: les chairs volent en lambeaux, les os sont rompus et brisés, les veines ouvertes, toute forme humaine disparaît. Cependant, les martyrs respiraient encore. Par un inconcevable raffinement de cruauté, il les fit jeter dans un cachot; il voulait ainsi laisser refroidir les plaies saignantes des héros chrétiens, pour les tourmenter ensuite de nouveau et redoubler la souffrance en la ravivant.

JÉSUS-CHRIST VISITE LES SAINTS MARTYRS

Mais Notre-Seigneur ne laissa pas ses fidèles serviteurs sans secours. Il descendit dans leur prison, toucha leurs plaies, et, au contact de cette main divine qui ressuscitait autrefois les morts, toutes les cicatrices disparurent. Les gardes, en ouvrant la porte de la prison, furent étonnés de voir les martyrs se promener en chantant les louanges de Dieu. La fureur du Vandale était au comble. Maxima est saisie de nouveau, et ses pieds sont emprisonnés dans de fortes entraves destinées à l'écarteler. Mais l'instrument de supplice se rompt soudain, à la vue de la foule assemblée. Vaincu par ce miracle, le barbare n'osa plus la tourmenter, et lui ouvrit les portes de la prison. Sainte Maxima, — ou pour donner à son nom la désinence plus usitée en français, *sainte Maxime* — se hâta de profiter de sa liberté pour rentrer dans son cher couvent. Bientôt après, elle fut élue supérieure, et vécut saintement jusqu'à sa mort.

APOSTOLAT CHEZ LES PAIENS DES MONTAGNES ET DU DÉSERT — LA RÉCOMPENSE

Mais déjà le glaive de la justice divine s'était appesanti sur le persécuteur. Ce misérable fut

enlevé subitement par une mort honteuse; peu de temps après, tous ses enfants le suivirent au tombeau. Restée seule, sa veuve tomba dans une effrayante misère; elle offrit alors Martinien et ses trois frères à Sersaon, proche parent de Genséric. Mais à peine ont-ils franchi le seuil de la maison de leur nouveau maître, que ses serviteurs et ses fils, livrés au démon, sont saisis de délire et frappés par la vengeance divine. Searson, voyant qu'il n'avait rien à gagner à la possession de ces esclaves, dont la seule présence attirait sur lui la colère vengeresse de Dieu, les remet entre les mains de Genséric, comme un jouet sans valeur. Instruit par de si grands exemples, celui-ci, à son tour, s'en décharge sur Capsur, roi de Mauritanie, qui les relègue au fond d'un désert, au milieu d'une peuplade sauvage, étrangère encore à la connaissance du vrai Dieu. Vrais apôtres, les bienheureux exilés prêchent aussitôt l'Evangile avec une ardeur et un courage invincible, et la grâce divine accompagnant leur parole, de nombreuses conversions s'opèrent.

Cependant, ces semences avaient besoin, pour produire des fruits, des eaux fécondantes du saint baptême et des autres sacrements; et comme ces eaux s'écoulent sur les peuples par le canal du sacerdoce, il fallait des prêtres. Dans l'ardeur du zèle qui les dévore, nos nouveaux missionnaires prennent alors une résolution énergique. L'un d'eux, à travers mille dangers, franchira un pays inconnu où domine le roi le plus fanatique qui fût jamais: il ira, au delà des mers, jusqu'à Rome, demander au Pape des prêtres et des évêques pour ces lointaines plages. Ce pieux projet fut aussitôt mis à exécution; et, quand le Souverain Pontife vit prosterné à ses pieds l'envoyé des exilés devenus apôtres, quand il connut les merveilles qu'ils avaient déjà opérées, son cœur inondé de joie acquiesça sans peine à leur demande. L'eau du saint baptême coula sur le front d'une multitude de Maures, et les fleurs des vertus chrétiennes s'épanouirent bientôt sur ce désert jusque-là ingrat et stérile.

Mais le démon ne pouvait voir sans rage lui échapper des âmes qu'il avait tenues asservies si longtemps; il déchaîna la tempête. Le roi Capsur ayant informé Genséric des innombrables conversions dues au zèle apostolique de nos martyrs, le conquérant barbare sentit renaître sa fureur contre ces héros. Il envoie reprendre les captifs; on les attache pieds et mains liés à des chariots que des chevaux fougueux entraînent à travers une forêt hérissée de ronces et d'épines, parsemée de pierres aiguës et de troncs d'arbres. Cependant, au milieu de ce supplice qui fait frémir, les martyrs de Dieu se réjouissaient en toute patience, heureux de pouvoir féconder de leur sang cette terre où ils avaient jeté les germes de la parole évangélique. Ce fut par cette voie douloureuse qu'ils conquirent la couronne de l'immortalité, le 16 octobre 456.

SAINT LIBÉRAT, SAINT MAXIME ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN

Genséric, entrant en vainqueur à Carthage (439), avait répondu par une parole terrible à une députation de catholiques, venue pour implorer sa clémence : « J'ai juré, avait-il dit, d'anéantir deux choses: le nom romain et celui de catholique. » La ruine du catholicisme, tel fut, en effet, le point de mire de son astucieuse politique, et la source première de cette longue traînée de sang dont il baigna cette terre d'Afrique, que le grand Augustin venait de rendre si féconde en l'arrosant de ses sueurs. Mais ses crimes avaient enfin comblé la mesure, et la mort, ministre des vengeances du ciel, l'avait frappé, après un règne de 37 ans. Il eut pour successeur Hunéric, son fils aîné, qui hérita à la fois de son trône et de sa haine contre le catholicisme. Au commencement de son règne, par politique ou par ruse, il fit presque cesser la persécution et essaya de vaincre les catholiques par l'appât des faveurs, mais il glissa bientôt dans la violence et le sang, pente sur laquelle il était, d'ailleurs, entraîné par son caractère despote et farouche. A l'exemple de son père, il aimait de préférence à porter ses coups dans les rangs du clergé et spécialement dans les monastères.

A Capse, ville forte de Numidie, aujourd'hui *Cafsa* dans la Bysacène, à l'occident de Tunis, s'élevait, à l'époque d'Hunéric, un monastère, où, sous les lois simples et puissantes de la Règle *Apostolique* (c'est par ce nom qu'on désignait celle de saint Augustin), vivait, dans un grand esprit de ferveur, une communauté composée de sept membres. L'histoire nous a gardé leurs noms. C'étaient Libérat, le patriarche de cette pieuse tribu, Boniface, Serf, Rustique, Rogal, Septime et Maxime. Comme les premiers chrétiens de Jérusalem, dont saint Augustin a voulu renouveler la vie au sein de l'Eglise, ils ne formaient ensemble qu'un cœur et qu'une âme, et un grand esprit de douceur, de charité et de sainte cordialité régnait parmi eux. Le couvent de Capse était devenu le centre et comme le foyer de la vie chrétienne dans toute la contrée, où les fils spirituels de l'évêque d'Hippone exerçaient une influence salutaire par leur apostolat. Mais Dieu allait leur donner occasion de déployer ce zèle sur un plus vaste théâtre.

Un jour, des troupes d'hommes armés viennent frapper à la porte du monastère. C'étaient les émissaires d'Hunéric. Libérat, entouré de ses bien-aimés frères, marche au martyre d'un cœur dilaté. Bientôt, tous se trouvent en face du tribunal du roi barbare. Celui-ci essaye d'abord d'ébranler leur constance par les promesses les plus séduisantes et les plus flatteuses: richesses, honneurs, charges éminentes, faveurs royales, il leur offrait tout ce qui peut avoir quelque charme pour le cœur humain, s'ils consentaient à se faire rebaptiser par les Ariens.

Mais les fils de saint Augustin, ce chantre enthousiaste et sublime de la Trinité, au nom de laquelle s'administre le baptême, rejettent avec horreur les insidieuses propositions d'Hunéric. Tous lui répondirent par ce cri unanime de foi, tombé jadis des lèvres de l'Apôtre: « *Unus Dominus, una fides, unum baptisma:* un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême. C'est pour ce Dieu que nous désirons vivre; c'est pour le soutien de cette foi que nous sommes prêts à mourir; c'est par ce baptême que nous espérons être sauvés. » Ces paroles, prononcées avec un accent de confiance et de foi céleste, irritèrent profondément

le Vandale, qui donna aussitôt l'ordre de les charger de chaînes et de les jeter en prison. Mais, dit l'hagiographe, ces premières attaques furent trop douces pour entamer ces cœurs de diamant, façonnés pour l'épreuve du marteau. Des geôliers compatissants, tout en affectant quelques rigueurs pour paraître répondre aux vues du tyran, adoucirent, néanmoins, les souffrances des captifs, en permettant aux chrétiens de Carthage de venir recueillir de leurs lèvres des paroles de force et de courage.

Hunéric en est bientôt informé et frémit de colère. Sur ces ordres, Vandales et Ariens, animés d'une haine commune contre la foi catholique, se précipitent dans les maisons du voisinage, s'emparent de tout le bois et autres matières inflammables qui se trouvent sous leur main, et bientôt un immense bûcher s'élève sur un navire avarié dans le port de Carthage. Par la plus hideuse pensée que puisse concevoir un persécuteur, Hunéric, selon la remarque du chroniqueur, voulait que les martyrs fussent brûlés vifs dans l'eau, et noyés dans le feu. Tout cela cependant n'altéra en rien la joie et la sérénité des innocentes victimes. Ils se rendent joyeusement au supplice, et, pendant que les soldats qui les conduisaient les accablaient d'injures et de mauvais traitements, ils n'avaient en retour sur les lèvres que des paroles d'amour.

L'HYMNE DE TRIOMPHE — LE JEUNE MAXIME

Une foule immense encombrait les rues de la ville et couvrait le rivage; l'agitation tumultueuse et confuse de ces milliers d'hommes ressemblait au grondement de la mer en furie. Mais, au moment où les prisonniers vont entrer dans le champ clos qui sera témoin de leur dernier combat, une voix, dominant les bruits de la multitude, fit retentir les airs d'un cantique angélique et joyeux: « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* » C'était la voix de Libérat, le vaillant chef de cette vaillante milice. « Voici donc arrivée l'heure que j'ai si impatiemment attendue! continuait Boniface, voici le jour plus heureux pour moi que toutes les fêtes des rois. » Et tous alors de reprendre, dans un concert unanime de foi, le refrain: « *Unus Deus, una fides, unum baptisma.* »

Mais, parmi ces héros, ces sept nouveaux Machabées, Maxime, le plus jeune, faisait l'admiration de toute la foule. « Mon enfant, lui disent avec une hypocrite douceur les ministres d'Hunéric, pourquoi, dans un âge si tendre, cours-tu précipitamment à la mort, comme tes compagnons insensés? Sois plus sage qu'eux; tu n'as qu'à suivre nos conseils pour entrer dans les bonnes grâces de notre puissant maître. » Le saint enfant, vraiment grand par le nom et la grâce, répondit avec courage: « Je ne crains ni le feu ni l'épée; eh! qu'est-ce qui pourrait me séparer de mon père Libérat et du reste de mes frères? N'est-il pas juste que je professe sur un commun théâtre ce que j'ai appris à la même école? Dieu, qui préside à nos combats, nous a réunis sept; faut-il profaner ce nombre sacré que les Machabées ont autrefois scellé de leur sang? Je préfère mourir mille fois que de vivre un seul jour séparé de mes frères; j'aime mieux perdre mille vies que de flétrir par ma lâcheté le pur éclat de leur couronne, et la gloire de leur triomphe. » Tel était, ajoute un pieux hagiographe du XVI^e^ siècle, le ramage et le gazouillement de ces oiseaux du paradis, déjà captifs dans les griffes des vautours qui allaient les dépecer.

En vérité, en lisant de telles pages, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou la foi qui inspire à un âge si tendre un semblable héroïsme, ou l'aveuglement des persécuteurs, qui croyaient triompher d'une telle foi par le glaive et les bûchers.

L'HOLOCAUST

Les sept martyrs arrivent sur le navire. Un immense bûcher où avaient été jetés pêle-mêle du bois, de la paille, des sarments, de la résine s'élève sur le pont: c'est l'autel où Libérat et ses frères vont consommer leur sacrifice comme des victimes d'agréable odeur. En un clin d'œil, les bourreaux fixent leurs mains dans des claveaux de fer pour les maintenir à des poteaux dressés à la hâte; de lourdes chaînes, d'autres disent de gros clous, à l'exemple de la grande victime du Calvaire, lient solidement leurs corps à l'arbre du sacrifice.

Déjà, les bourreaux ont mis le feu au bûcher. La flamme s'est aussitôt élevée dans les airs. Mais, soudain, ô merveille! semblable à la voile d'un navire qui se gonfle au souffle du vent, la flamme forme d'abord autour des martyrs comme un cercle embrasé, puis se replie sur elle-même et s'évanouit comme une ombre, sans laisser de trace. Le Dieu qui avait autrefois transformé en un jardin de délices la fournaise ardente de Babylone, où avaient été jetés les trois enfants des Hébreux, venait de renouveler le même prodige sur la plage africaine, en faveur des sept fils de saint Augustin; son souffle tout-puissant avait éteint la fournaise qui devait les consumer. En vain, les bourreaux essayent-ils de raviver et d'attiser la flamme, en l'alimentant par quantité de paille, de sarments et de résine; trois fois elle est étouffée.

Mais, par contre, remarque l'hagiographe, la rage s'allume dans le cœur d'Hunéric; ses yeux s'enflamment, étincellent; sa bouche vomit, comme d'un cratère embrasé, des flammes de colère. Désespérant de voir les saints consumés par le bûcher, il ordonne qu'on leur rompe les os, et qu'on leur brise la tête à coups de leviers et de rames. Les bourreaux volent aussitôt sur le bûcher, et à coups de rames fendent la tête des victimes. Ce fut par cette brèche sanguinolente, dit l'hagiographe, que les âmes bienheureuses de nos martyrs sortirent de leur prison corporelle, pour s'envoler, comme un essaim de pures abeilles, vers les collines éternelles, le 17 août 484.

Par ordre d'Hunéric, les corps des héros chrétiens sont soigneusement attachés à d'énormes poids et précipités à la mer. Mais Dieu destinait à ces vaillants athlètes un tombeau plus auguste que l'immensité des abîmes. L'Océan ne put les garder prisonniers dans son sein, et les flots, dociles au souffle de Dieu, les ramenèrent au rivage. Le roi vandale pâlit d'horreur à la vue de cette nouvelle merveille, mais il comprit enfin que le Maître céleste des éléments était plus puissant que lui, et il n'osa plus insulter les martyrs. Les chrétiens, accourus en foule, leur donnèrent la sépulture dans le monastère des Augustins de Biga, heureux d'offrir aux restes précieux de leurs frères du ciel, une hospitalité digne de leur invincible courage.

Ces morts glorieuses étaient pour la famille naissante de saint Augustin un signe de magnifique prédestination, car le sang des chrétiens et surtout des moines est un sang qui rajeunit et féconde.

SAINT MOMMELIN

ABBÉ DE SAINT-BERTIN, ÉVÊQUE DE NOYON ET DE TOURNAI

Fête le 16 octobre.

« Voici le lieu de mon repos à jamais! » C'est en prononçant ces paroles du Roi-Prophète que Mommelin et ses deux premiers compagnons, conduits par la main de Dieu dans une petite barque, abordent à l'île de Sithiu.

MOMMELIN A LUXEUIL

Le VII[e] siècle vient de s'ouvrir. L'Église, après avoir longtemps lutté contre les Barbares, a soumis enfin ces races vigoureuses. De toutes parts, des apôtres parcourent nos contrées; de toutes parts, s'élèvent des monastères, témoins des sacrifices volontaires de la prière et de la pénitence. Mais il en est un, célèbre entre tous : celui de Luxeuil (Haute-Saône). Là, sous la direction paternelle de saint Eustaise, se sanctifient près de six cents moines; là vivent Omer, le futur apôtre des Morins, Bertin, son parent, Ebertramne et Mommelin ses compatriotes. Tous les quatre ont abandonné de grands biens et des familles d'illustre origine.

Mommelin (ou Mommolin) avait, dès son enfance, redouté la contagion du monde. A peine ses études finies, il prit le chemin du cloître, entraînant avec

lui Ebertramne et Bertin. Ils rejoignirent Omer à Luxeuil. Ce monastère était encore plein du souvenir de saint Colomban, et la règle sévère du saint fondateur était observée dans toute sa rigueur primitive. Dans un milieu si propre à favoriser leurs aspirations saintes, les trois jeunes gens avancèrent rapidement l'œuvre de leur sanctification. Leur ferveur, alimentée par une noble émulation, s'accrut avec les années : la prière, la méditation des saints Livres, l'étude et le travail des mains, la pratique des plus hautes vertus, telles furent longtemps leurs seules occupations.

Mais Dieu ne les avait comblés de tant de grâces, que pour en faire de zélés apôtres; ils furent enfin jugés dignes du sacerdoce et envoyés dans le centre de la Gaule, pour prêcher l'Evangile aux peuples.

MOMMELIN A LA COUR DE CLOTAIRE II

Rien, dans ce rude ministère, n'égala leur ardeur, si ce n'est peut-être leur humilité. Mais en vain voulurent-ils cacher leur science et leur vertu : la renommée de leurs succès parvint aux oreilles du roi Clotaire II, et ce prince désira jouir de leur présence. Quand ils parurent devant lui, Clotaire s'empressa d'interroger Mommelin. Il le questionna sur sa vie, son pays, ses ancêtres.

Le Saint répondit : « Je suis né à Constance, sur les bords du Rhin, et longtemps j'ai vécu sous la discipline du bienheureux Eustaise. » Puis il se mit à faire l'éloge de ce saint abbé; mais pas un mot ne sortit de sa bouche qui pût trahir son illustre origine. Le roi fut édifié plus qu'on ne peut dire; bientôt il nomma Mommelin chancelier du royaume, et chef de l'école palatine. Cette dernière fonction n'était pas moins importante que la première; le palais, en effet, renfermait un nombreux groupe de jeunes gens des premières familles de France qui y étaient élevés avec les fils du roi; le chef de l'école palatine était chargé de former à la piété, à la vertu et à la science ces jeunes nobles et ces jeunes princes, espoir de la patrie.

Tant d'élévation n'enfla pas le cœur de notre Saint. Il resta dans le palais ce qu'il avait été dans le cloître, humble et mortifié, fuyant avec horreur les moindres louanges. Il aimait tout le monde et tout le monde l'aimait. La religion et l'Etat se ressentirent de son crédit; les pauvres, les veuves, les orphelins étaient l'objet de sa sollicitude; sa douce influence s'étendait sur le roi et sur les grands, et plusieurs seigneurs, touchés par ses conseils, mais plus encore par ses exemples, revinrent à des sentiments de repentir et de pénitence.

MOMMELIN EN MORINIE

Omer évangélisait la Morinie, quand nos trois compagnons arrivèrent à la cour de Clotaire. La Morinie comprenait une partie des anciens diocèses de Saint-Omer, Boulogne et Tournai : Thérouanne en était la ville principale. Dès le troisième siècle, cette contrée avait été fécondée par les travaux des saints Fuscien et Victoric. Saint Victice au quatrième siècle, saint Maxime au cinquième, saint Antimond au sixième, en avaient tour à tour arraché l'ivraie sans cesse renaissante de l'idolâtrie. Omer devait recueillir le fruit de tant de labeurs; bientôt la moisson fut si abondante qu'il dut appeler à son secours de nouveaux ouvriers. Il se souvint alors des trois moines de Luxeuil, et fit appel à leur cœur d'apôtres. Mommelin, Ebertramne et Bertin accoururent à sa voix, heureux de quitter une cour dont ils regardaient les honneurs comme des fleurs dangereuses sous lesquelles Satan cache ses pièges.

Dévorés du zèle des âmes, ils se mirent à l'œuvre avec une incroyable ardeur. Tout le jour, ils annonçaient la divine parole. Vrais missionnaires, ils ne se contentaient pas de jeter dans les cœurs la semence de l'Evangile, ils savaient que la prédication, pour être féconde, doit être accompagnée de l'oraison : aussi ne manquaient-ils jamais, leurs courses apostoliques terminées, d'implorer le secours du bon Pasteur en faveur des brebis égarées.

Dès leur arrivée, Omer les avait établis sur la colline où s'élève encore aujourd'hui le village de Saint-Mommelin, à une lieue de Saint-Omer. Ils y bâtirent un oratoire et un petit monastère. Là, durant huit années, Mommelin fut à la tête de ses Frères. Bientôt les disciples affluèrent et l'habitation devint trop étroite. Il fallut chercher l'emplacement d'un plus vaste édifice. Après avoir beaucoup prié, Mommelin descendit avec trois compagnons dans une barque sans voiles ni rames. La Providence fut leur pilote; l'embarcation remonta le cours de la rivière et vint aborder dans l'île de *Sithiu* (aujourd'hui Saint-Omer). Bertin, en ce moment, prononçait les paroles du Psaume : « *C'est ici le lieu de mon repos.* »

Bientôt, un vaste monastère s'éleva dans cet endroit. Mommelin en fut le premier supérieur.

Quand il fut appelé à Noyon, Bertin lui succéda et gouverna le monastère avec tant de sagesse et de sainteté, que plus tard on oublia le vieux nom de Sithiu pour appeler le couvent *Abbaye de Saint-Bertin ;* mais saint Bertin n'avait fait que suivre les traces de son prédécesseur. Sithiu se souvint toujours de saint Mommlein, dont la vertu favorite était l'humilité : supérieur à ses Frères par la dignité, il semblait le serviteur de tous par sa douceur et son dévouement. Charitable pour les autres, il ne se croyait jamais assez dur pour lui-même : du pain d'orge mêlé de cendres et arrosé de ses larmes, telle était sa nourriture; et avec cela, que de nuits passées en prières, que d'autres où il n'accordait que quelques courts instants au sommeil, et encore le prenait-il sur un lit de cendre; le jour, son vêtement cachait un rude cilice.

Les malades accouraient en foule vers lui: il les recevait avec une douce gaieté, il adoucissait leurs maux par ses prières. Les lépreux eux-mêmes n'excitaient pas son horreur ; au contraire, il leur prodiguait les soins les plus touchants, lavait de ses propres mains leurs plaies infectes, et tandis que le commun des hommes ne voient en eux que des parias, lui les vénérait comme les membres de Jésus-Christ. Plus d'une fois, Dieu récompensa par des miracles un dévoûment si remarquable. A son contact, des aveugles recouvraient soudain la vue, des sourds entendaient, et des paralytiques se relevaient guéris.

MOMMELIN ÉVÊQUE DE NOYON ET DE TOURNAI

Grâce à Mommelin, de nombreuses brebis étaient ainsi rentrées dans le bercail d'Omer. Le jour était venu où Dieu devait le mettre lui-même à la tête d'un immense troupeau. Saint Eloi venait de mourir, et sa dernière prière avait été une supplication pour l'église de Noyon. « O mon Dieu, avait-il dit, donnez-lui pour pasteur un saint! » Il fut exaucé : les fidèles et le clergé réclamèrent Mommelin, d'une voix unanime. Celui-ci fut fort effrayé à la pensée d'un tel honneur; mais il fallut se rendre aux supplications de tout un peuple.

L'humble Mommelin prit pour modèle son prédécesseur. Un des premiers actes de son épiscopat fut de transférer dans la cathédrale les précieux restes du saint prélat. Les miracles d'Eloi attestaient qu'il était immortel dans le ciel et qu'il continuait à être le père de son peuple.

A l'exemple de ce saint pontife, le nouvel évêque parcourt son vaste diocèse. Partout, il prêche sans

relâche aux peuples le Dieu qu'ils ne connaissent point ou qu'ils ont oublié. Maintes fois, il se rend à Tournai, où, de concert avec saint Amand, il livre à l'idolâtrie les derniers combats.

Dans le Vermandois, il confie à Ebertramne le monastère de Saint-Quentin. Il se préoccupe surtout de donner aux religieux de son diocèse des abbés vertueux et énergiques, capables de maintenir la discipline monastique. Doux envers les bons, il sait, à l'occasion, user de sévérité envers les cœurs dépravés et les volontés rebelles. La pensée du jugement le pénétrait de crainte et il communiquait à tous ses salutaires impressions. Les infidèles se convertissaient, les pécheurs pleuraient leurs fautes; les prudents du monde admiraient en lui la grâce et l'inspiration divines; ses adversaires demeuraient subjugués par sa parole, ou le fuyaient, honteux et confus.

Jamais il ne flatta les grands. Aux courtisans qui venaient le visiter à Noyon, il répétait la parole de saint Jean : « N'aimez pas ce monde, où tout est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie; le monde passe avec ses convoitises; celui-là seul qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement. »

Les pauvres, les orphelins et les veuves trouvaient en lui un protecteur; les prisonniers recevaient fréquemment ses visites. Tous les délaissés, tous les cœurs affligés venaient puiser au trésor de sa tendresse, force et consolation.

MORT DE MOMMELIN — RELIQUES ET CULTE

Vingt-six années se passèrent ainsi pendant lesquelles Mommelin conquit à Dieu un grand nombre d'âmes par ses prédications, ses exemples et ses miracles. Sentant enfin s'approcher le terme de son exil terrestre, il appelle ses disciples et leur dit : « Je sais, mes petits enfants, que ma dernière heure est venue : écoutez donc le conseil que vous donne mon amour. Ayez toujours dans l'esprit la pensée du jugement suprême. Préparez-vous à rendre compte de votre vie au souverain Juge. Voilà, mes chers fils, la principale recommandation que je vous laisse. »

Il pria ensuite pour toutes les âmes confiées à ses soins, pour tout son cher diocèse de Noyon, il pria pour toute la grande famille humaine répandue sur la terre. Enfin, il supplia le Seigneur de lui faire miséricorde à lui-même et dit avec humilité : « O mon Sauveur, que vos souffrances soient pour mon âme un gage de pardon ! » Il reçut la Sainte Eucharistie; et, pendant l'action de grâces, son âme s'envola doucement vers le Seigneur.

Ses disciples l'ensevelirent en dehors de la ville, comme il l'avait ordonné. Plus tard ses reliques furent transportées dans la cathédrale. Sauvées par un fidèle de la fureur révolutionnaire, de nos jours encore, elles sont, à Noyon, l'objet de la vénération chrétienne. Son culte remonte au xe siècle. Le Saint est particulièrement honoré dans l'église de Saint-Mommelin, sur la colline qui fut son premier séjour à son arrivée en Morinie. On invoque saint Mommelin pour les enfants bègues ou qui tardent à parler. Son nom, dans la langue flamande, signifie en effet *marmotter, bégayer* (Mommelen). Peut-être est-ce là l'origine de cette dévotion? Quoi qu'il en soit, l'efficacité en a été souvent constatée et le culte de notre Saint est célèbre dans toute la Flandre.

SAINT BERTRAND

ARCHIDIACRE DE TOULOUSE ET ÉVÊQUE DE COMMINGES

Fête le 16 octobre.

Bertrand naquit au xie siècle d'une noble famille du midi de la France. Son père était Aton Raymond de Yla (Ile-Jourdain); sa mère était Hervaise ou Gervaise, fille de Guillaume III, dit Taillefer, comte de Toulouse.

Non contents de former eux-mêmes à la piété et à la vertu leur cher enfant, espoir de leur noble race, ces époux chrétiens le confièrent, nous dit la tradition, aux Bénédictins de l'Escale-Dieu. Ces bons religieux lui apprirent les éléments des sciences humaines, mais surtout la doctrine chrétienne, et les enseignements de nos Livres sacrés, si nécessaires à la véritable éducation.

A l'âge de dix-huit ou vingt ans, Bertrand, plein de courage et d'ardeur, désireux sans doute d'obéir à ses parents, et de suivre les glorieuses traditions de sa famille, embrassa la carrière militaire. Il prit pour modèle saint Martin, et s'efforça de se préserver des vices trop habituels dans les camps, en s'appliquant avec constance aux vertus opposées. Pieux, modeste, chaste, ne faisant jamais de mal au prochain, il conquit l'affection de tous ses compagnons d'armes, nobles ou roturiers, par son humilité, sa douceur, son dévouement. Il se distingua surtout par sa charité envers les pauvres, vertu dominante de saint Martin dans la vie militaire. Sa noblesse lui permettait d'obtenir des grades élevés, il préféra ne pas se prévaloir de ce titre, et attendre ce qu'on donnerait à son mérite personnel. Les richesses, il les possédait déjà; la gloire humaine, les honneurs, un brillant avenir s'ouvraient devant lui. Mais son âme se lassa bientôt des agitations du monde; il considéra d'un œil de dédain toutes ces vanités que le temps emporte pendant que l'éternité nous attend. En voyant le monde de plus près, il en constata les misères et les dangers, et il résolut de le quitter.

Dieu l'appelait à une milice plus calme, à ces pacifiques combats, où, enrôlé sous la bannière du Roi du ciel, on marche à la conquête des âmes sans verser le sang de ses frères. Il quitta donc l'armée et entra dans le sacerdoce.

Devenu chanoine de Toulouse, il fut bientôt appelé, à cause de ses mérites, aux fonctions importantes d'archidiacre (ou, comme nous dirions aujourd'hui, de Vicaire général). Le zèle apostolique, l'activité et la sagesse dont il fit preuve dans cette charge portèrent au loin sa renommée. La sainteté de sa vie ne brillait pas moins que son habileté dans le maniement des affaires, et rendait son influence très utile au salut des âmes, non seulement à Toulouse, mais jusque dans les diocèses voisins.

Sur ces entrefaites, l'évêque de Comminges vint à mourir : le chapitre de cette Eglise, réuni pour l'élection d'un nouvel évêque, donna toutes ses voix au vertueux archidiacre de Toulouse. Cette nouvelle remplit de joie et de tristesse le chapitre de Saint-Etienne de Toulouse et Mgr Isarn. Quelle joie d'apprendre qu'un si digne prêtre était élevé à l'épiscopat pour le bien de l'Eglise de Jésus-Christ,

mais aussi quelle tristesse de le voir s'éloigner de Toulouse!

Saint Bertrand fut sacré à Auch, par Bernard de Montau, archevêque de cette métropole dont dépendait l'évêché de Comminges. Le peuple de Comminges, le clergé en tête, alla au-devant de son nouveau pasteur et reçut au milieu des chants et des acclamations ce saint pontife, « cet homme connu par toutes sortes de bonnes œuvres, dit un vieux chroniqueur; qui ne devait sa dignité ni aux présents, ni aux sollicitations; ce serviteur de Dieu resplendissant par le lis de sa chasteté, agréable par son humilité, plein d'œuvres de miséricorde. »

Les espérances conçues dans ce beau jour ne furent pas trompées, car saint Bertrand fut le pasteur et le père du peuple de Comminges pendant environ cinquante ans. Que de traits de dévouement, que d'œuvres saintes et laborieuses, que de malheureux consolés, que de pauvres secourus pendant un si long épiscopat!

En l'an 1100, il assista au célèbre concile de Poitiers, où le roi Philippe 1er fut excommunié à cause de son divorce; le peuple, ami du plus fort, lança des pierres aux évêques qui, ôtant leurs mitres, demeurèrent inébranlables sur leurs sièges.

Comminges était la capitale de l'ancien pays de ce nom, dans la Gascogne; sous les Romains, c'était l'une des neuf villes de la Novempopulanie. Plus tard, elle tomba au pouvoir des Sarrasins, et devint une de leurs forteresses d'où ils s'élançaient pour exercer leurs brigandages dans le midi de la France. Après leurs défaites, sous Charles Martel et Charlemagne, ils durent s'enfuir, laissant Comminges à demi-ruinée. L'antique cathédrale n'avait pas encore été reconstruite, quand saint Bertrand devint évêque. Un de ses premiers soins fut de bâtir aussi magnifiquement que possible cet édifice que demandaient la gloire de Dieu et le bien de son peuple. Auprès de la cathédrale, il construisit un monastère et y réunit ses chanoines sous la règle de saint Augustin. Les offices furent célébrés avec ordre et piété, et le peuple édifié par les vertus des Chanoines Réguliers.

Un souverain de la France, Charles-Martel, croit-on, avait érigé Comminges en comté, et avait donné le titre et l'exercice de cette dignité à l'évêque même du lieu. Bertrand sut rendre son gouvernement doux et paternel; les pauvres et les opprimés furent traités par lui avec justice et charité; aussi, allaient-ils à lui, non comme à un juge, mais comme à un père. Comminges reprit son antique prospérité.

Un homme, au cœur égoïste et dur, pour ne pas nourrir un petit enfant, son fils, prétendait qu'il n'en était pas le père. La pauvre mère, sans ressources, vint se jeter tout en larmes aux pieds de l'évêque: « Ordonnez-lui, disait-elle, par l'autorité que Dieu vous a donnée, de nourrir cette pauvre créature. » L'évêque appela le coupable et lui reprocha sa cruauté; mais celui-ci ne voulut rien entendre: « Cet enfant n'est pas à moi, affirmait-il, je ne lui dois rien. » Le Saint ordonne d'apporter un vase plein d'eau froide, la bénit et y met une pierre: « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il à l'accusé, retirez cette pierre: si vous êtes innocent Dieu nous le montrera.» L'homme plongea sa main dans l'eau froide et aussitôt se sentit brûlé comme s'il l'avait mise dans l'eau bouillante. Saisi de confusion, il avoua son crime et consentit à toutes les réparations nécessaires.

Un jour, le bon évêque passa près d'un champ où des paysannes étaient occupées à arracher les mauvaises herbes; les ouvrières se mirent à genoux et l'évêque, selon l'usage, leur donna sa bénédiction. La confiance qu'on avait en sa sainteté était si grande, que les paysannes lui dirent sans hésiter: « Vénérable seigneur, écoutez la prière de vos servantes, cette mauvaise herbe, qu'on appelle ivraie, est tellement abondante dans ce champ que le bon grain est étouffé. Maudissez cette plante, afin qu'elle périsse et que le froment donne une riche moisson.» Le Saint invoqua la puissance de Dieu contre l'ivraie, qui se dessécha, et l'on n'en vit plus jamais dans ce champ.

Dans ses courses apostoliques, saint Bertrand recevait parfois l'hospitalité chez un brave pêcheur, de Tibiran, dont la demeure était près du château de Boucoulan, à l'endroit où la rivière de Neste se jette dans la Garonne. « Va, dit-il un jour à son hôte, prends tes filets et apporte-nous tel nombre de poissons. » Le pêcheur obéit, jeta ses filets et prit bientôt le nombre de poissons demandés; ensuite il continua sa pêche, mais ne prit plus rien. Une autre fois, l'évêque lui dit d'aller pêcher beaucoup de poissons. Le pêcheur n'hésita pas, et en quelques coups de filets il en recueillit un si grand nombre qu'il avait peine à les porter au logis.

Une guerre éclata entre les seigneurs du pays de Comminges et le comte de Bigorre; Sancio-Para de Olcia, commandant des troupes de Bigorre, porta la dévastation dans le pays de Comminges, ravageant les fermes et enlevant les animaux destinés à l'agriculture. Le saint évêque, rempli de douleur à la vue de l'affliction de ses enfants, alla trouver le général ennemi, et le pria de rendre aux paysans les animaux capturés. Sancio refusa, à moins qu'on en payât la valeur. Le pontife redoubla ses instances paternelles: « Rendez-les moi, dit-il, et je me charge de vous payer avant votre mort. » Sancio les rendit et l'on se sépara. Cependant le saint vieillard mourut, et Sancio étant allé en Espagne guerroyer contre les Sarrasins, fut fait prisonnier; il fut chargé de chaînes et jeté dans une prison, en attendant d'être transporté au-delà des mers et, sans doute, vendu comme esclave. Une nuit, pendant qu'il gémissait sur son malheur, une grande lumière illumina son cachot: « Sancio, dit une voix, levez-vous et venez. — Qui êtes-vous, seigneur, demanda le captif? — Je suis l'évêque Bertrand, à qui vous avez rendu les bœufs de son peuple, je viens accomplir ma promesse. A ces mots, les chaînes du prisonnier se brisèrent; il se leva, suivit son libérateur, et sans savoir comment il y était venu, au lever de l'aurore, il se trouva dans son pays, sur la montagne d'Esquito près d'Olcia. Alors le Saint lui recommanda de visiter chaque année son tombeau en témoignage de reconnaissance et disparut. Sancio obéit fidèlement, tant qu'il vécut.

Les dernières heures du bienheureux évêque avaient été dignes de sa vie. Saisi d'une fièvre ardente dans le cours d'une visite pastorale, le saint vieillard sentit que sa mort approchait. Il sollicita comme une dernière faveur d'être transporté dans la cathédrale construite par ses soins. On le déposa devant l'autel de la Sainte Vierge; ses chanoines et tout son peuple l'entouraient en pleurant; il les consola, leur adressa une dernière instruction; puis, les ayant bénit, il s'éteignit doucement, les anges emportèrent son âme au ciel, (16 octobre 1130). Les miracles opérés à son tombeau montrèrent qu'il n'oubliait point son peuple.

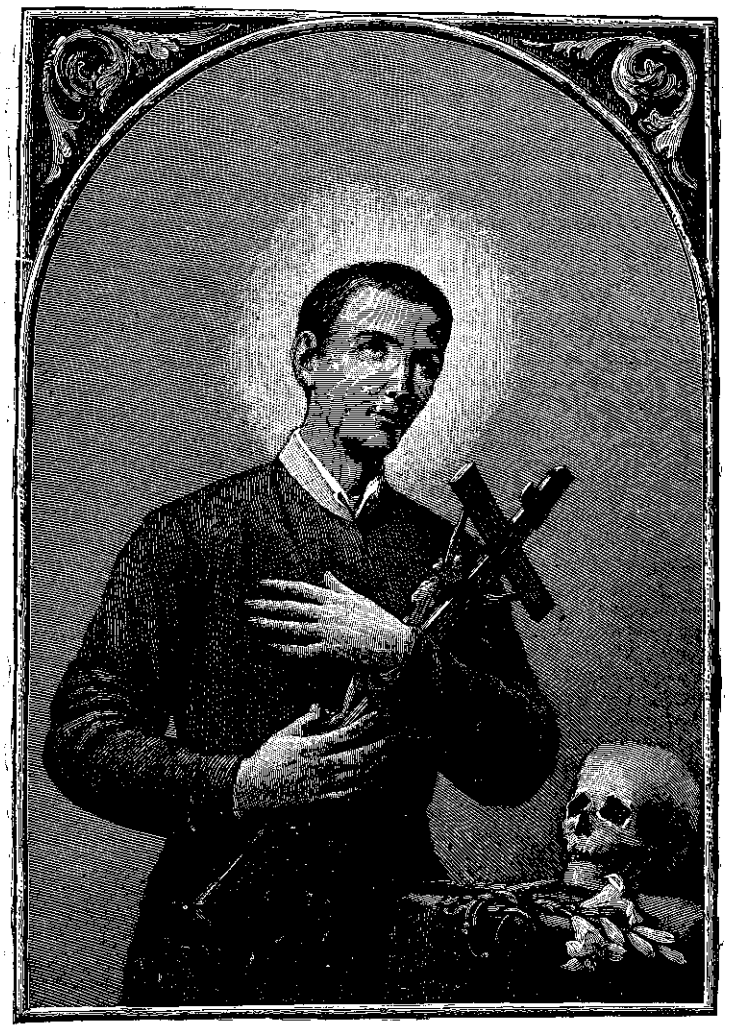
Deux siècles plus tard, le Pape Clément V, qui avait été évêque de Comminges, enrichit de nombreuses indulgences la cathédrale où reposent les reliques du Saint; entre autres faveurs, il lui accorda la grâce d'un jubilé, toutes les années où la fête de l'Invention de la sainte Croix tomberait un vendredi. Ce jubilé, ou *grand pardon*, amenait à Comminges un grand concours de fidèles; et même en notre siècle, au mois de mai 1850, environ cinquante mille pèlerins ont visité l'église de Saint-Bertrand.

SAINT GÉRARD MAJELLA

SURNOMMÉ LE THAUMATURGE DU XVIII[e] SIÈCLE (1726-1755)

FRÈRE CONVERS RÉDEMPTORISTE

Fête le 16 octobre.



Portrait authentique de Saint Gérard Majella
Canonisé le 11 décembre 1904

Le Saint, dont nous écrivons la vie, est un enfant du peuple; apprenti, serviteur, artisan, il est transformé en saint par la grâce. Si l'on met de côté les dons surnaturels purement gratuits que Dieu dispense à qui il lui plaît, ce que Gérard est devenu, tout enfant du peuple peut le devenir comme lui, par la pratique des vertus, par la souffrance et par la conformité à la volonté de Dieu.

LE SAINT ENFANT — LES PETITS PAINS BLANCS

Saint Gérard-Marie Majella naquit le 6 avril 1726, à Muro, petite ville située à vingt lieues au sud de Naples. Son père était un pauvre tailleur, pieux et honnête. Dès ses plus tendres années, l'unique attrait de Gérard était de dresser de petits autels et d'imiter les cérémonies du culte.

A peu de distance de Muro se trouve la chapelle de Capotignano, où l'on vénère une statue de la Vierge Marie tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Vers sa cinquième année, Gérard se rendit à ce sanctuaire, et, à peine y fut-il agenouillé, que le petit Jésus, descendant des bras de sa Mère, vint jouer familièrement avec lui, puis lui donna un petit pain blanc. L'enfant reporta tout joyeux ce présent à sa mère. « Qui te l'a donné? demanda celle-ci. — C'est, répondit-il, l'enfant d'une belle dame avec lequel j'ai joué. » Chaque matin, Gérard courait à la chapelle et chaque fois l'Enfant Jésus venait jouer avec lui et lui faisait cadeau d'un petit pain blanc. Sa sœur le suivit un jour en se cachant et vit l'Enfant Jésus descendre des bras de la Madone, caresser Gérard et lui donner le petit pain blanc habituel.

Vers l'âge de sept ans, Gérard, épris d'un amour surnaturel pour le Pain eucharistique, désirait ardemment de communier; un jour, à la messe, vint avec les fidèles à la Table Sainte pour recevoir la Sainte Hostie. Le célébrant, le voyant si jeune, passa outre, et l'enfant se retira en pleurant. Mais, la nuit suivante, l'archange saint Michel vint lui apporter le Pain des anges. Une autre fois qu'il était à genoux tout près de l'autel, un petit enfant sortit du tabernacle et lui donna la Sainte Communion.

A dix ans, Gérard fut admis à la Table Sainte; depuis, il communia tous les deux jours, outre les dimanches et les jours de fête. Mais il comprit que, pour participer à la gloire de Jésus, il devait participer auparavant à sa douloureuse Passion : comme prix de chacune de ses communions, il s'imposa donc une cruelle flagellation.

APPRENTI — DOMESTIQUE

Après la mort de son père, Gérard entra en apprentissage chez un tailleur. Le jeune apprenti se livra tout entier au travail, mais il continua à correspondre fidèlement à la grâce et à suivre son attrait pour l'oraison, malgré les mauvais traitements du contre-maître. Celui-ci le battait souvent avec fureur. Un sourire était toujours la réponse de la douce victime. « Quoi! tu ris, s'écria un jour ce forcené; dis-moi pourquoi tu ris? — C'est parce que la main de Dieu m'a frappé,» répondit l'angélique jeune homme.

Se sentant attiré vers la vie religieuse, Gérard demanda à entrer chez les Capucins : il fut refusé à cause de sa faiblesse de constitution.

En attendant l'heure de Dieu, il s'engagea à seize ans comme domestique chez Mgr Albini, évêque de Lacédonia, et y resta trois ans, faisant l'admiration de toute la ville.

Un jour que l'évêque était absent, Gérard avait fermé à clé la porte du palais. Il voulut puiser de l'eau, mais, tandis qu'il était penché, la clé tomba dans le puits. Il reste d'abord interdit, puis, après une prière, il court chercher une statue de l'Enfant Jésus et la descend dans le puits en disant : « C'est à vous, Seigneur, de me rendre la clé, afin que Monseigneur ne soit pas en peine. » O merveille! à la vue d'une foule de spectateurs, Gérard remonte l'Enfant Jésus tenant en main la clé perdue.

LE SAINT ARTISAN

Après la mort de son maître, Gérard dut vivre de son métier de tailleur. Du consentement de sa mère, il divisait son salaire en trois parts : une pour la famille, une pour les pauvres, la troisième pour les âmes du Purgatoire. Son amour de la souffrance était si ardent qu'il lui inspira de simuler la folie, ce qui lui attirait les injures et les coups. D'autres fois, il se faisait flageller durement par un ami.

Grande était sa dévotion à la Reine du ciel : « La Madone a ravi mon cœur, répétait-il souvent, et je lui en ai fait présent. » Et comme on lui parlait de mariage : « Je suis à la Madone, » répondait-il avec enthousiasme. Aussi garda-t-il sans souillure le lis de la chasteté et la robe de l'innocence baptismale. Plus tard, le seul nom de Marie suffira pour le faire entrer en extase.

Telle fut sa vie jusqu'à l'âge de vingt-deux ans.

LA VOCATION

Au mois d'août 1748, deux Rédemptoristes passèrent à Muro. Gérard demanda à entrer dans la congrégation, mais on lui fit observer que ce n'était pas possible à cause de la faiblesse de sa santé.

L'année suivante, des Pères Rédemptoristes étant venus prêcher une mission à Muro, Gérard leur parla encore de sa vocation. Loin de l'encourager, le supérieur lui conseilla de renoncer à son dessein, et sa mère, craignant de le voir s'éloigner, l'enferma à clé le jour du départ des missionnaires. Mais le prisonnier, à l'aide d'un drap, s'évada par une fenêtre, laissant un billet sur lequel il avait écrit : « Je vais me faire saint, ne pensez plus à moi. »

Ayant rejoint les missionnaires, il les supplia de le recevoir : le supérieur, admirant son énergie et son inébranlable fermeté, se décida à l'éprouver et l'envoya à la maison de Deliceto avec une lettre de recommandation ainsi conçue : « Je vous envoie un Frère inutile. »

LE SAINT NOVICE

Le 1er mai 1749, Gérard frappait à la porte du couvent de Deliceto. Ce couvent, fondé par le bienheureux Félix de Corsano, de l'Ordre des Augustins, était dédié à Notre-Dame de Consolation; il était abandonné depuis longtemps, quand saint Alphonse de Liguori, attiré par la sainte image de Marie, vint y établir ses religieux. C'est dans ce saint ermitage que Gérard passera la plus grande partie de sa vie.

Il se montra dès le premier jour, un modèle d'humilité, de patience, d'obéissance, de modestie, de douceur, de mortification et de dévouement. Il n'y avait emploi si pénible qu'il ne voulût prendre pour lui. Il faisait le travail de quatre et trouvait encore moyen de prendre pour lui celui des autres : « Laissez-moi faire, disait-il, je suis le plus jeune, reposez-vous. » Le travail n'était pas pour Gérard un obstacle à la vie d'oraison : car si le jour il travaillait beaucoup, la nuit il se retirait dans l'église pour prier et adorer Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement.

LE CODE DE LA PERFECTION

Gérard avait la noble ambition de devenir un saint et d'atteindre la plus haute perfection; de là, le vœu héroïque qu'il fit, du consentement de son directeur, d'accomplir tout ce qu'il y a de plus parfait. Sur l'ordre de ce même directeur, il mit par écrit ses mortifications, ses résolutions et ses sentiments. Citons quelques passages de ce code de perfection.

Mortifications. — Chaque jour, je prends la discipline et je porte le cilice en fer autour des reins. Je mets des herbes amères dans ma nourriture au dîner et au souper. Je porte un cœur à

pointes de fer sur la poitrine. Le samedi, je jeûne au pain et à l'eau. Le mercredi, le vendredi et le samedi, pendant la nuit, je me ceins le front et les reins d'une large chaînette; pendant le jour, une autre plus large me sert de ceinture.

Sentiments. — Tout ce que l'on fait pour Dieu est oraison; les uns s'engagent à ceci, les autres à cela; mon unique engagement à moi est de faire la volonté de Dieu. Rien ne coûte quand on agit pour Dieu. L'occasion de devenir un saint ne m'est offerte qu'une fois; si je n'en profite pas, c'est pour toujours.

Si je viens à me perdre, je perds Dieu; et Dieu perdu, que me resterait-il?

Résolutions. — Je veux répéter en toute tentation et tribulation : *Fiat volontas tua.*

Je ne parlerai que dans trois cas : quand il s'agira de la gloire de Dieu, ou du bien du prochain, ou d'une vraie nécessité.

Je ne m'excuserai jamais, quand même j'aurais les meilleures raisons pour le faire, pourvu que mon silence ne cause aucune offense à Dieu, aucun préjudice au prochain.

PÈLERINAGE AU MONT GARGAN

Il avait une grande dévotion à l'archange saint Michel. En 1753, les jeunes étudiants rédemptoristes de Deliceto obtinrent la permission de faire le pèlerinage du mont Gargan, célèbre par l'apparition du saint archange. Gérard fut chargé de les y conduire. Les pèlerins avaient reçu en tout 12 francs pour viatique; ils étaient douze, et le voyage devait durer neuf jours. « Dieu y pourvoira, » disait Gérard à ceux qui lui objectaient la modicité de la somme. La bourse ne contenait plus qu'un franc quand on arriva à Manfredonia : Gérard va acheter un bouquet sur le marché et le porte à l'église devant le saint tabernacle, en disant à Jésus-Christ : « C'est à vous d'avoir soin de ma petite famille. » Le chapelain du château ayant observé cet acte de dévotion, vint inviter le Saint à loger chez lui avec tous ses compagnons : Gérard le récompensa de cette charité en guérissant, d'un signe de Croix, sa mère infirme. On passa deux jours au mont Gargan. Le deuxième jour, le bon frère, voyant sa bourse vide, alla se recommander au saint archange, et aussitôt un inconnu, saint Michel sans doute, vint lui remettre en main un rouleau d'argent. Au départ, comme l'aubergiste réclamait un prix excessif, Gérard, indigné, lui dit : « Si vous ne voulez pas vous contenter de ce qui vous est dû, vous allez être puni : vos mules vont périr. » Au même instant, le fils de la maison accourt tout éploré disant que les mules se roulaient par terre avec violence, sans qu'on en connût la raison. Epouvanté, l'aubergiste s'humilia, et Gérard dut le forcer d'accepter ce qui lui revenait; puis, d'un signe de Croix, il guérit les mules.

A LA RECHERCHE D'UN TRÉSOR

Un jour qu'il rentrait à Deliceto, un aventurier, voyant le piteux accoutrement du Frère, le prit pour un sorcier et lui dit : « Si vous cherchez un trésor, me voici prêt à vous aider et à vous accompagner. » Mais, répondit Gérard, êtes-vous un homme de courage? — Ah! je vais vous dire qui je suis; » et là-dessus, le misérable lui raconta sa triste vie. « Bien, dit Gérard, je vais donc chercher un trésor pour vous; vous êtes une heureuse rencontre pour moi : le trésor est tout trouvé. » Ils pénétrent ensemble dans le bois qui longeait la route, et, arrivé à l'endroit le plus touffu, Gérard pose mystérieusement son manteau sur le sol, fait mettre le pécheur à genoux les mains jointes et, lui dit : « Je vous ai promis un trésor, je vais tenir ma parole. » Et montrant son crucifix : « Voilà le trésor que vous avez perdu depuis tant d'années. » Alors, il lui dépeint le triste état de son âme : le pécheur se met à pleurer et vient se confesser à Deliceto.

LE PARDON OU L'ENFER

A Castelgrande, le meurtre d'un jeune homme avait amené une haine mortelle entre deux familles, et la ville entière s'était partagée en deux factions rivales; de part et d'autre, la querelle était si grande, qu'on allait en venir aux mains. Le bienheureux Majella se présente chez le père de la victime, lui parle de Dieu et obtient une promesse de pardon. Mais la mère, outrée de cet apaisement, saisissant les habits teints du sang de son fils, les jette à la face de son mari : « Regarde, s'écrie-t-elle avec fureur, regarde ces vêtements sanglants, et puis, va te réconcilier, si tu en as le cœur! » Et, ainsi, elle réveille les sentiments de haine et de vengeance un moment apaisés : « Il ne faut pas que l'enfer l'emporte! » s'écrie Gérard à cette nouvelle; et il se rend une seconde fois chez le père de la victime, puis, mettant son crucifix par terre : « Marchez donc sur cette croix, dit-il; foulez aux pieds Celui qui a pardonné à ses bourreaux..... Ou Jésus, ou le démon! ou le pardon, ou l'enfer!... C'est Dieu qui m'envoie : Votre fils est en Purgatoire et il y restera aussi longtemps que dureront vos ressentiments....., si vous refusez de pardonner, attendez-vous aux plus terribles châtiments. »

A ces paroles de feu, les parents se rendirent : ce fut la paix et la conversion de toute la ville.

UNE CALOMNIE

Il y avait quatre ans que Gérard était chez les Rédemptoristes, lorsqu'une infâme calomnie fut lancée contre lui. Ce fut l'auteur d'une faute qui imagina cette accusation et qui la fit répandre par sa malheureuse complice. C'était au printemps de 1754. Saint Alphonse, sans ajouter foi à l'accusation, changea Gérard de résidence, et lui défendit de communier et d'avoir aucune relation avec le dehors. Il se soumit avec humilité : « Dieu me justifiera, si c'est sa volonté, » disait-il. L'épreuve durait depuis deux mois, quand le séducteur et sa victime écrivirent une lettre à saint Alphonse pour protester de l'innocence de Gérard et s'accuser d'avoir agi à l'instigation du démon. Ce fut en cette occasion que le saint fondateur fit cet éloge : « Si le Fr. Gérard n'avait pas d'autres vertus que celles qu'il a pratiquées dans cette pénible épreuve, elles suffiraient pour me donner la plus haute idée de sa sainteté. »

LA CLÉ DU PARADIS

Alors le P. Margotta demanda à saint Alphonse de lui donner Gérard pour compagnon dans la résidence de Naples; mais, après trois mois, ses miracles et sa sainteté lui avaient attiré tant de génération que le Saint jugea prudent de l'éloigner. Il fut donc envoyé à Caposèle où il passa l'hiver de 1754-1755 : on lui confia la charge de portier. « Cette clé est pour moi la clé du Paradis, » dit-il. Il tenait surtout à cette fonction, parce qu'elle comprenait le soin des pauvres : malgré leur multitude, il savait les contenter tous. Le froid et la famine se faisant durement sentir,

plus de 200 affamés se présentaient chaque matin à la porte du couvent et il leur distribuait d'abondantes aumônes.

Les vivres se multipliaient souvent dans ses mains. C'est ainsi qu'un jour, un étudiant vit, à une distribution de pain, les paniers remplis immédiatement après avoir été vidés, sans que personne y eût rien déposé..... Les provisions du grenier étaient presque épuisées. Au Père recteur qui lui recommandait de modérer ses largesses : « Dieu y pourvoira, dit Gérard. — Vous voulez donc des miracles à toute force ! » réplique le supérieur qui va inspecter le grenier et le trouve regorgeant du plus pur froment.

A la fin de l'hiver, Gérard fut de nouveau envoyé à Naples. Après un séjour de trois mois, il retourna à Caposèle, en mai 1755 : il devait quêter pour le couvent qu'on y bâtissait. Mais il était malade. Son supérieur sachant ce que l'obéissance pouvait sur le saint Frère, l'appelle, lui met la main sur la tête, en disant intérieurement, sans proférer une seule parole : « Au nom de la Sainte Trinité, je veux que vous récupériez la santé et que vous alliez faire la quête. » Gérard s'écria aussitôt : « Votre Révérence veut que je me porte bien et que j'aille faire la quête. Eh bien ! je me porterai bien, et je ferai la quête. » En effet, il fut rétabli de suite : partout il fut accueilli avec enthousiasme, et partout il donna de nouvelles preuves de sa sainteté et des dons surnaturels qu'il avait reçus du ciel.

DONS SURNATURELS

Il semble que Dieu ait voulu réunir dans la personne du bienheureux Majella toutes les faveurs qu'il a faites aux autres saints dans l'ordre mystique. Lorsque l'âme est tellement absorbée en Dieu que l'exercice des sens est suspendu, on dit qu'elle est en extase : l'extase est une élévation de l'âme vers une vision surnaturelle qui la charme et la captive. Il suffisait au bienheureux de penser aux perfections de Dieu, de contempler le mystère de la Sainte Trinité ou de l'Incarnation, de jeter les yeux sur un crucifix ou sur un tableau de la Sainte Vierge, de se trouver en présence du Saint-Sacrement ou de quelque merveille de la création, pour entrer dans un ravissement. Il s'élevait alors de terre à une hauteur considérable, Cette agilité surnaturelle alla même jusqu'au vol extatique : plus d'une fois, on le vit emporté comme une plume à travers les airs, les bras étendus.

Dieu est un feu consumant; les ardeurs dont il enflamme une âme s'étendent parfois jusqu'à la chair, et causent ce que les mystiques appellent l'*incendie*. Ainsi, dans une extase, le corps du Bienheureux devint si incandescent que la grille en fer devant laquelle il parlait, avec les pointes dont elle était ornée, se plia dans ses mains comme une cire molle. Dieu lui avait aussi donné la *science infuse*. Aussi Gérard, comme s'il eût été maître en théologie, discutait profondément les questions ascétiques et morales, résolvait les doutes avec l'aplomb et la sagesse d'un docteur. Il possédait aussi à un haut degré le don de prophétie, de discernement des esprits et de pénétration des cœurs.

Mais il est un phénomène mystique plus étonnant encore, la *bilocation :* elle a lieu quand une personne se trouve présente au même moment en deux lieux différents. Un des faits les plus célèbres de ce genre et des mieux avérés est celui qui arriva à saint Alphonse de Liguori, du 20 au 22 septembre 1774; on sait que ce saint, resté deux jours dans un profond sommeil, assistait en même temps le pape Clément XIV mourant.

Le Fr. Gérard fut favorisé plusieurs fois dans sa vie de ce don extraordinaire de bilocation. Durant une épidémie surtout, qui ravagea la ville, il se multipliait, courant d'un malade à l'autre, et, par la grâce de Dieu, présent dans plusieurs maisons en même temps.

SON POUVOIR SUR LA NATURE ET SUR LE DÉMON

Dieu rend souvent à ses saints une partie de l'empire que le premier homme, dans l'état d'innocence, avait sur la nature. Il suffisait à Gérard d'appeler les petits oiseaux pour qu'ils vinssent se percher sur sa main et ils semblaient prêter une oreille attentive à ses douces paroles.

Les lois de la pesanteur disparaissaient devant la volonté du saint ami de Dieu. Un jour qu'il passait sur le bord de la mer, il aperçoit une foule immense qui regardait avec effroi une barque chargée de passagers : la tempête allait l'abîmer dans les flots. Le Bienheureux fait le signe de la Croix, et, s'avançant au milieu des vagues, il crie à la barque. « Au nom de la Très Sainte Trinité, arrête-toi. » Et il la tire au rivage, sans plus de peine que si c'eût été un morceau de liège. Il eut peine à se dérober à l'enthousiasme de la foule en fuyant par les ruelles de la ville. Interrogé plus tard par un Père sur ce prodige: « O mon Père, dit-il, quand Dieu veut, tout est possible. Dans l'état où je me trouvais alors, j'aurais bien volé dans les airs. »

Un jour qu'il revenait à Deliceto, il se perdit dans les forêts de l'Ofanto. Il était nuit; il pouvait être précipité dans un abîme. « Voici l'heure de la vengeance ! » crie tout à coup une forme humaine. Le Bienheureux comprit que c'était le démon : « Monstre abominable, lui dit-il, au nom de la Très Sainte Trinité, je te commande de prendre la bride de ma monture et de me conduire à Lacédonia sans me faire aucun mal. » Le démon baissant la tête conduisit en murmurant, cheval et cavalier au terme indiqué.

AUTRES PRODIGES — SA DERNIÈRE MALADIE

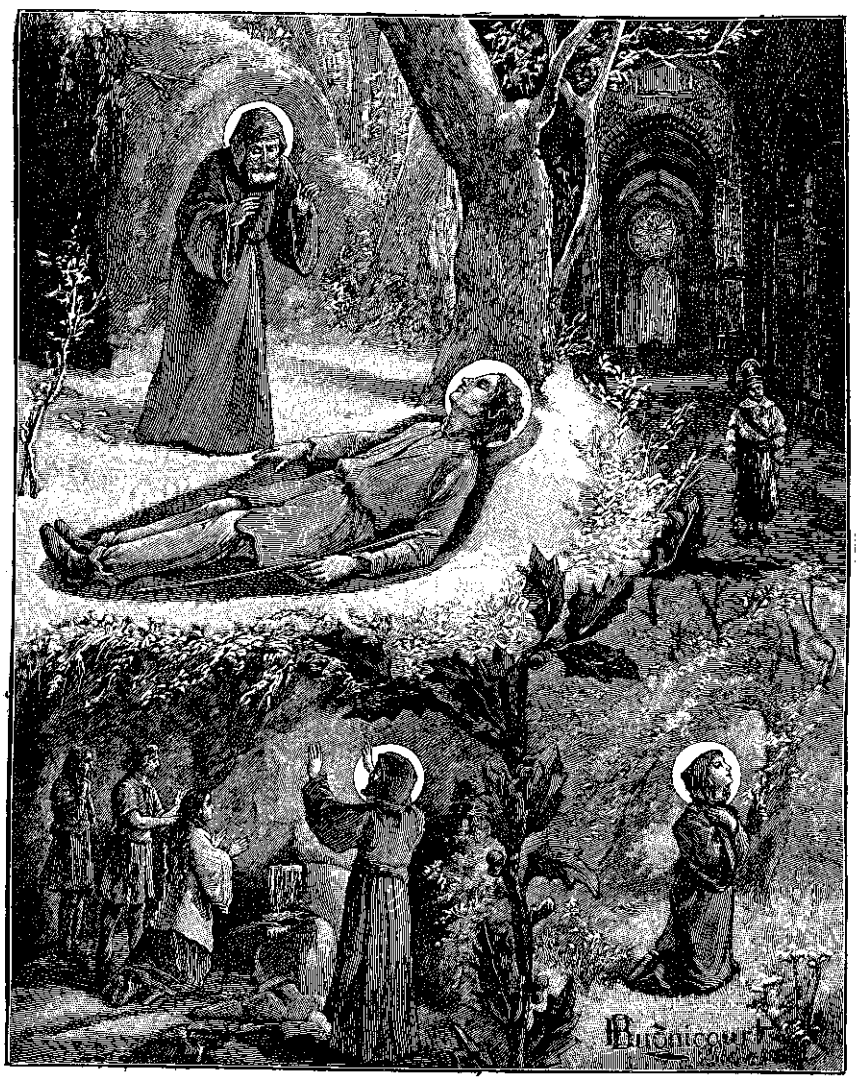
Les pièces qui ont servi au procès de béatification relatent des merveilles plus étonnantes encore, comme la résurrection d'un animal déjà tué et dépecé, la recomposition, dans leur première forme, d'objets brisés ou endommagés. Ayant, par mégarde, laissé tomber un grand vase d'huile, le vase fut brisé et l'huile entièrement répandue. Il rapproche les morceaux, et bientôt le vase se trouve intact comme auparavant, et plein d'huile jusqu'au bord. Que dire de son pouvoir sur les maladies ! D'après les contemporains de Gérard, les guérisons miraculeuses qu'il opéra pendant sa vie sont si nombreuses qu'il faudrait des volumes entiers pour les transcrire.

On était en 1755. Le Saint avait annoncé qu'il mourrait cette année-là et d'une maladie de poitrine. En juillet, il tomba malade en faisant la quête et rentra sans forces. Le Bienheureux s'affaiblissait de jour en jour. Le 6 septembre arriva une lettre du supérieur lui ordonnant de guérir, au nom de l'obéissance. « Je devais mourir le 8, dit-il, mais le Seigneur a un peu retardé ma mort. » Le 5 octobre, il dut s'aliter pour ne plus se relever : « Je souffre toutes les douleurs de la Passion de Jésus-Christ, » disait-il. Le 15, il annonça que ce serait son dernier jour : entre 10 et 11 heures de la nuit : « Voici la Madone, » dit-il d'un air joyeux, et il entra en extase. Deux heures après, son âme s'envolait vers Dieu.

SAINT JUNIEN

ERMITE AU DIOCÈSE DE LIMOGES

Fête le 16 octobre.



Saint Junien et saint Amand — Un gardien du tombeau de saint Junien. Le miracle des Poitevins — Saint Junien ermite.

Saint Junien, si célèbre dans le diocèse de Limoges et qu'il ne faut pas confondre avec un autre saint du même nom honoré dans le Poitou, saint Junien, disons-nous, naquit à Amiens, bien qu'issu de la race des comtes de Cambrai.

La tradition raconte que son père, officier de l'armée de Clovis, fut baptisé avec son fils, saint Junien, le jour même du baptême de Clovis, par saint Remi.

Tout jeune encore, notre Saint, animé de l'amour de Dieu, résolut de se consacrer tout entier à son service. L'Aquitaine avait alors un grand renom de sainteté. Les forêts, les sites pittoresques, le climat tempéré de ce pays, y avaient attiré un grand nombre de solitaires avides de silence et de méditation. Junien quitta donc résolument parents et patrie malgré le sincère attachement de son cœur, et après bien des étapes laborieuses arriva à Limoges.

Là, il entendit parler de tous côtés d'un saint

ermite nommé Amand (1), qui menait une vie très austère, à 7 lieues de la ville, dans une cellule bâtie à l'extrémité d'une sombre forêt, au confluent de la Vienne et de la Glane, en un lieu du nom de Comodoliac (2). Cette nouvelle lui parut être un avertissement du ciel, et, sans délibérer davantage, il se mit en route avec toute l'impétuosité de la jeunesse et l'ardeur de la sainteté. Il marche sans prendre aucun repos, malgré la difficulté des chemins et le peu de forces de ses quinze ans et arrive enfin au but tant désiré, excédé de fatigue, mais plein de joie. Il frappe timidement et à plusieurs reprises. Mais, ô douleur! le saint vieillard qui avait été souvent la victime du démon, craignant encore quelque piège tendu à son innocence, ne voulut point ouvrir et laissa le pauvre enfant se morfondre à la porte durant une longue nuit d'hiver. Celui-ci ne croyant pas payer trop cher le bonheur auquel il aspirait, attendit l'heure de la Providence; mais comme il était épuisé de fatigue et de sommeil, le saint enfant s'étendit au pied d'un arbre et sous la garde de Dieu qui veille sur l'orphelin. Junien s'endormit doucement, sans songer aux bêtes féroces qui parcouraient la forêt.

MIRACLE EN FAVEUR DE SAINT JUNIEN — SAINT AMAND

Il plut à Dieu de récompenser par un miracle la simplicité et la confiance de son serviteur. Durant la nuit, tandis que Junien dormait paisiblement, la neige tomba à gros flocons; mais elle respecta le corps du jeune Saint qu'elle entoura comme d'une auréole. On eût dit que l'ange du Seigneur avait étendu ses deux ailes pour le préserver des rigueurs de la nuit.

Comment dire les regrets du bon saint Amand, quand, au sortir de sa cellule, il aperçut cet enfant endormi! Il reconnut aussitôt son erreur, et le prodige dont il était témoin lui fit comprendre combien ce doux enfant était cher au cœur de Dieu.

Le réveil de Junien fut pour les deux Saints un moment de douce joie qu'on ne saurait dépeindre. Ce furent des effusions de tendresse l'un pour l'autre, transformés aussitôt en élans d'amour et de reconnaissance pour Dieu, principe et fin de leur mutuelle affection.

Dès ce moment, le saint anachorète, voyant dans Junien un secours de la Providence, se fit un devoir de l'adopter pour son disciple et de l'instruire des secrets de la vie spirituelle. Il s'établit entre ce vieillard blanchi par l'âge et cet adolescent une touchante émulation, une sorte de sainte rivalité. C'était à qui serait le plus humble, le plus patient, le plus charitable et le plus prévenant, à qui prolongerait davantage ses jeûnes et ses veilles, ses oraisons et ses travaux; à qui procurerait par ses discours et ses exemples plus de gloire à Dieu, plus d'édification au prochain, plus de prosélytes à la religion chrétienne.

Bientôt, au nom si célèbre de saint Amand s'adjoignit celui de saint Junien, et le nombre de ceux qui recouraient à eux indistinctement pour leur instruction chrétienne, la guérison de leurs maux ou la consolation de leurs peines, croissait de jour en jour.

Nos deux Saints craignirent alors avec raison de s'écarter du but primitif de leur retraite et de négliger les exercices de la vie érémitique.

Saint Junien qui, par la légèreté naturelle de son âge, risquait davantage de voir diminuer sa première ferveur, demanda et obtint de son maître de s'enfoncer parfois bien avant dans la forêt pour y vaquer à l'oraison. Le jeune cénobite choisit de préférence une clairière (1) à un kilomètre de la Vienne, et là, agenouillé sous une grande et belle aubépine, il s'entretenait longuement avec Dieu.

MORT DE SAINT AMAND

Dieu seul sait à quel merveilleux degré de perfection s'élevèrent nos deux Saints pendant les trop courtes années qu'ils vécurent ensemble. Mais, y a-t-il rien de stable ici-bas! Quand saint Amand eut achevé son œuvre sur la terre et qu'il eut suffisamment tracé à son jeune disciple la voie du ciel, le Seigneur l'appela à lui pour l'enivrer de ses joies célestes. C'était le 25 juin 500. On devine quels soins Junien prodigua au saint vieillard durant la maladie qui précéda cette mort et avec quel filial dévouement il l'assista à ses derniers instants. Après sa mort, il l'ensevelit de ses propres mains, et pour ravir à la mort tout ce qu'il pouvait conserver de son maître bien-aimé, il l'inhuma avec respect dans un sépulcre qu'il avait creusé dans le rocher de leur cellule même.

Voilà donc saint Junien seul désormais dans cette modeste cellule, dans cette solitude de Comodoliac où il continua sa vie d'amour de Dieu et de charité pour le prochain. Mais s'il était seul sur la terre, il avait un protecteur de plus dans le ciel, et, avec ce puissant appui, il pouvait s'envoler vers les sommets de la perfection, en se livrant avec plus d'ardeur à la pratique de la vertu.

MIRACLES — GUÉRISON D'UN POSSÉDÉ

Le Seigneur ne tarda pas à honorer du don des miracles son généreux serviteur qui, de son vivant même, fit des prodiges innombrables. L'espace restreint qui nous est confié ne nous permet d'en citer que quelques-uns des plus éclatants et des mieux attestés. En voici un premier :

Rorice l'Ancien, évêque de Limoges, qui avait fait bâtir une cellule pour saint Amand, avait un petit-fils nommé comme lui, Rorice. Ce jeune homme s'étant laissé enorgueillir par ses grands biens et ses brillantes qualités naturelles, le Seigneur le punit en le livrant à une légion d'esprits infernaux. Le malheureux fut tellement tourmenté qu'il perdit la raison. Pour le délivrer de cette cruelle affliction, ses parents s'adressèrent tout d'abord à des magiciens à qui ils promirent de grosses sommes d'argent. Mais ils se repentirent bientôt d'avoir recouru à l'art diabolique, qui, loin de diminuer le mal, l'aggravait de plus en plus.

Ils conduisirent alors Rorice aux tombeaux de plusieurs saints, mais n'obtinrent aucune amélioration. C'est alors qu'ils se souvinrent de la réputation de sainteté dont jouissait saint Junien. Ils partirent pleins de confiance et vinrent trouver le solitaire, à qui ils racontèrent naïvement leurs tentatives infructueuses. Le Saint les réprimanda doucement, et, se jugeant indigne

(1) Fête, 25 juin.
(2) Aujourd'hui, ville de Saint-Junien.

(1) Là où est aujourd'hui la collégiale de Saint-Junien.

de délivrer un possédé, demanda qu'on lui laissât Rorice pendant trois jours, afin qu'il pût implorer la miséricorde de Dieu.

Notre Saint se mit alors en prière, et le Dieu qui a dit : « Demandez et vous recevrez, » montra une fois de plus quelle puissance ses amis ont sur son Cœur. Les trois jours expirés, Junien interrompit son oraison et faisant le signe de la croix sur le démoniaque, en présence de ses parents et de ses amis, il chassa visiblement de son corps la légion impure qui s'en était emparée.

Ce Rorice qui, comme nous le verrons plus tard, conserva un culte si religieux pour son bienfaiteur, entra dans le sacerdoce. Il s'appliqua avec tant d'ardeur à l'étude de la théologie et fit preuve de tant de piété, qu'il mérita de succéder à son aïeul saint Rorice sur le siège épiscopal de Limoges, et d'être lui-même canonisé et vénéré comme saint.

SAINT JUNIEN TUE LE SERPENT

Une affluence toujours plus grande d'étrangers venait auprès de saint Junien, ne redoutant ni la longueur du chemin, ni les dangers de la route, ni les rigueurs des saisons, ni l'incommodité d'un séjour en pareil lieu, ni la présence d'un monstrueux serpent qui se cachait près de la demeure de saint Junien.

Ce serpent, sorte de dragon d'une grandeur démesurée, dit la légende, se jetait sur les troupeaux, tuant brebis et pasteurs, surprenant de malheureux laboureurs et mettant à mort les pèlerins.

Saint Junien, rempli de compassion à cause des nombreux malheurs dont cette bête maudite était cause, s'arma de la croix et alla au-devant du serpent : comme celui-ci s'allait jeter sur lui, il lui commanda de quitter le pays et d'aller se jeter dans la mer.

Aussitôt le dragon obéit aux ordres du pieux ermite et, s'élevant dans les airs, alla se jeter dans la mer, vers les Sables d'Olonne. Mais partout où il passa, il laissa une si horrible puanteur, que dans toute la province elle engendra une cruelle maladie qui faillit dépeupler tout le pays.

On eût dit un feu dévorant qui faisait souffrir atrocement ceux dont il s'emparait, et leur donnait la mort. On n'y pouvait trouver aucun adoucissement, encore moins la guérison.

MAL DES ARDENTS

Mais, le plus célèbre de tous les miracles qu'opéra saint Junien fut la guérison des habitants du Poitou, atteints du mal contagieux si connu dans nos annales sous le nom de « mal des Ardents ». Ce mal était un feu intérieur qui dévorait d'une façon si violente qu'aucune boisson n'en pouvait tempérer l'ardeur.

Ces malheureux, se souvenant des miracles opérés à Comodoliac par les prières de saint Junien, vinrent en foule supplier notre Saint pour la délivrance de ce terrible fléau. Saint Junien, effrayé d'une telle affluence de solliciteurs et craignant pour lui-même quelque tentation de vaine gloire, leur répondit avec simplicité qu'il ne saurait accéder à leur désir, n'ayant pour tout remède que l'eau de la Vienne qui coulait au-dessous de sa cellule. Cependant, touché de compassion pour leur misère, il leur dit de revenir le lendemain après avoir pris dans les villages voisins un peu de nourriture et de repos.

Le bon solitaire passa la nuit en prières et en supplications et quand, le lendemain, les malheureux arrivèrent à l'heure dite, ils virent tout à coup jaillir du rocher de la cellule une source claire et limpide. Le saint ermite, à cette vue, fut transporté de reconnaissance et de joie et, bénissant d'un signe de croix cette eau miraculeuse, il ordonna aux Poitevins d'en boire et d'en emporter pour leurs malades. Ainsi fut fait, et le mal disparut aussitôt.

Cette fontaine existe encore et l'on continue d'aller y puiser bien que le couvent construit par des Franciscains sur l'emplacement de la cellule leur ait été enlevé à la Révolution.

Les habitants du Poitou ont longtemps conservé une grande dévotion pour saint Junien, ils l'ont honoré d'un culte spécial dans les Eglises de Saint-Pierre et de Saint-Hilaire de Poitiers, et venaient tous les ans en pèlerinage à l'Eglise de Saint-Junien en mémoire de ce miracle.

MORT DE SAINT JUNIEN

Quand saint Junien fut âgé de cinquante-cinq ans, après quarante ans de la vie la plus sainte et la plus austère, le Seigneur l'appela à lui. C'était le 16 octobre, vers le milieu du VI^e^ siècle, sous le règne de Clotaire I^er^. Saint Junien alla rejoindre son ami Amand et chanter avec lui les éternels cantiques.

Rorice II, alors évêque de Limoges, voulut rendre les derniers devoirs à son saint bienfaiteur. Il présida à ses obsèques accompagné d'un grand nombre de prélats distingués. Il le fit d'abord inhumer sous l'aubépine dont nous avons parlé, et à l'ombre de laquelle saint Junien aimait à méditer. « A partir de ce moment, raconte un historien, il se fit sur ce tombeau un si grand nombre de miracles, que si la vie toute céleste qu'avait menée saint Junien n'avait pas été connue, ils auraient suffi pour attester sa sainteté et le bonheur dont son âme jouissait dans le ciel. » Le célèbre Grégoire de Tours vint exprès à Comodoliac, pour vérifier les faits. « J'ai vu moi-même, dit-il, de nombreux aveugles recouvrer la vue, des paralytiques qui étaient venus tout perclus s'en retourner en pleine santé. »

Quatre ans après, Rorice II voulut faire transporter le corps du Saint dans l'église de Saint-Augustin, à Limoges, afin d'être plus tard inhumé avec lui, mais le saint corps demeura constamment immobile, malgré tous les efforts qu'on fit pour le déplacer.

On fut obligé de remettre saint Junien dans son tombeau primitif, car le Saint avait fait comprendre par ce miracle qu'il tenait à rester dans son lieu de prédilection.

Depuis on a dressé, sur l'emplacement, un tombeau sculpté, et saint Junien continue à faire sentir sa bienfaisante puissance par les nombreux miracles accomplis près de son tombeau.

LE CULTE DE SAINT JUNIEN — LES OSTENSIONS

Saint Junien est vénéré dans tout le centre de la France. Son culte est surtout éclatant lors des *ostensions septennales* ou exposition des reliques des saints, qui se fait tous les sept ans dans le diocèse de Limoges.

La ville de Saint-Junien est renommée entre toutes pour le culte qu'elle rend à son saint protecteur.

Voici quelles sont les principales cérémonies des ostensions de Saint-Junien :

Depuis le commencement de l'année, des cérémonies très curieuses et d'origine fort ancienne animent la ville.

Ainsi, le 12 janvier, nomination des *suisses*, ou gardes du tombeau, dont nous parlons un peu plus bas.

Le 28, fête de saint Junien des Neiges, salutations des églises et des portes de la ville par les suisses, les pompiers et les sociétés musicales.

Le jeudi de la mi-Carême, bénédiction des drapeaux qui sont arborés à l'église paroissiale et à la chapelle du Pont. Comme pour le 28 janvier, salutations des églises et des portes par le même cortège.

Le 1er mai, plantation des mais devant les églises, et salutations habituelles.

Le dimanche de Quasimodo, ouverture solennelle des Ostensions. Les reliques sont exposées.

LES CHAPELLES

Le jour de la procession générale, on construit dans les rues des reposoirs qui rappellent diverses scènes de la vie de saint Junien; la rencontre de saint Junien et de saint Amand; saint Amand poursuivi par le dragon; l'inhumation de saint Amand. Une rue entière de la ville est plantée d'arbres et recouverte d'un épais feuillage pour représenter la forêt de Comodoliac.

Le miracle des Poitevins est même représenté par une scène dialoguée qui rappelle les mystères du moyen âge. Une cabane de verdure est représentée sur des gradins. Aux abords et dans l'intérieur de la cabane, on voit aller et venir saint Junien, qui a passé sa dernière nuit en prières. Parfois il se prosterne. Tout à coup arrivent de jeunes pèlerins en costumes de l'époque, à qui il a donné rendez-vous dès la veille. « Grand saint, ayez pitié de nous, s'écrient les pèlerins. — Que demandez-vous? — Ce que nous vous demandions hier, Junien l'ermite : la guérison pour notre ville de Poitiers et pour toute la contrée; nous demandons la délivrance du fléau qui fait, comme vous le savez, les plus terribles ravages parmi nous. — Enfants, je vais prier encore! » L'ermite se prosterne; les pèlerins, qui s'étaient retirés à l'écart, reparaissent, et des flancs d'un rocher jaillit tout à coup une source abondante. « Buvez, mes enfants, dit le Saint; emportez de cette eau à vos compatriotes, et ils seront guéris.

— Merci, grand saint Junien, » répondent les jeunes pèlerins, qui boivent l'eau miraculeuse, et en recueillent dans des vases pour en porter aux Poitevins.

Cette scène a lieu au moment de l'arrivée de la procession. C'est fort émouvant. La procession reprend alors sa marche, et saint Junien, suivi de tous les Poitevins, prend place dans la procession.

LES SUISSES

Les suisses, ou « gardes du tombeau de saint Junien » sont au nombre de quatre. Ils sont élus par les habitants du quartier du cimetière.

Leur costume se compose d'un pantalon très vaste, ayant quelque rapport avec celui de nos zouaves. Il est rouge et maintenu par une ceinture noire à agrafes; une chemise blanche à poignets, et collerette en dentelle; une écharpe et des rubans de soie noire. Les rubans de soie servent à maintenir les manches de la chemise, on en attache deux à chaque bras.

Le casque rappelle un peu une des coiffures militaires en usage sous Louis XIII. Le fond est gros vert; une cocarde tricolore au haut du front; le tour de tête se compose d'une bande rouge et de deux petites bandes blanches, de plus l'inscription : « Gardes du tombeau de saint Junien ».

Enfin, le sergent se distingue par l'addition sur le casque d'une croix en or entourée d'une palme également en or. Du côté gauche, on ajoute une branche de laurier.

Gants blancs, souliers découverts, bas blancs.

Comme armures, une longue épée à deux tranchants et munie de deux arêtes à 4 centimètres de la garde. La garde est garnie d'une enveloppe de cuir peint en noir, rouge et blanc. Ces quatre épées ou *colichemardes* sont de quatre grandeurs. La plus haute a environ 1m,50.

L'ÉGLISE — LE TOMBEAU DE SAINT JUNIEN

L'église a été construite du XIe au XIIe siècle. On y remarque surtout la rosace à 12 meneaux au chevet; les deux bénitiers côtelés placés près de l'entrée principale; le maître-autel, enlevé en 1819, à l'abbaye de Grandmont, dont un bas-relief en marbre blanc représente la scène des *Disciples d'Emmaüs*. Derrière le maître autel se trouve le tombeau de saint Junien, 2m,72 de longueur; 0m,83 de largeur; 1m,18 de hauteur.

Sur la face de l'Est, dit l'abbé Arbellot, le Christ est représenté dans sa gloire, accompagné des quatre attributs des évangélistes. Sur les deux faces latérales, vingt-quatre statuettes, douze de chaque côté, représentent les vingt-quatre vieillards de l'Apocalyse tenant à la main des instruments de musique et des vases à parfums. Au milieu d'eux, sur l'un des côtés, on voit la Vierge assise, tenant l'Enfant Jésus, cernée d'une auréole que quatre anges portent comme en triomphe. La face opposée montre l'Agneau de Dieu sur un disque ou large nimbe timbré d'une croix.....

Ajoutons que, pour l'ouvrir, il y a quatre serrures et que pour l'ouverture solennelle trois des clés sont distribuées aux principaux personnages de la ville; M. le curé-doyen garde la quatrième.

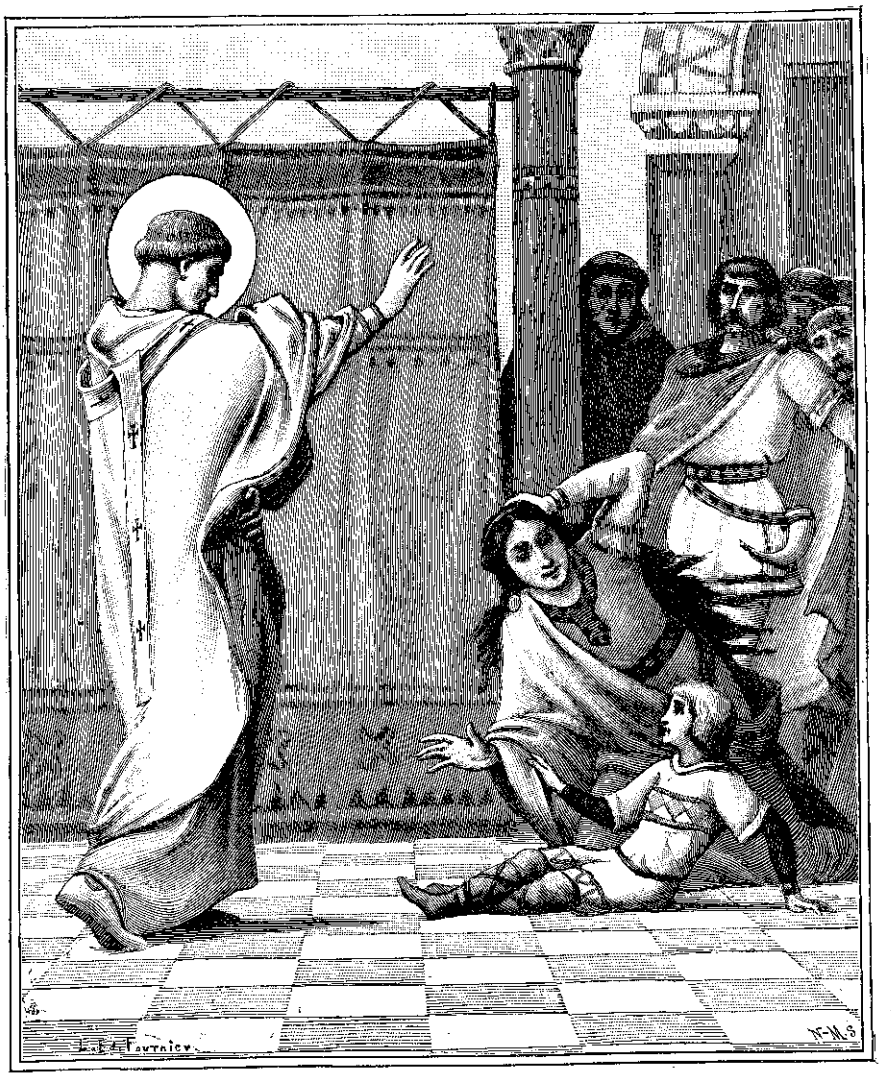
RÉFÉRENCES

Cf. Les articles historiques de M. Maurice Ardant et de M. le chanoine Maublanc sur les ostensions en Limousin; les savantes études de M. le chanoine Arbellot, président de la Société archéologique et historique du Limousin.

M. le chanoine Delort, curé-doyen de Saint-Junien, a soigneusement recueilli les traditions orales sur le culte de saint Junien et les solennités septennales.

SAINT MAIMBŒUF, ÉVÊQUE D'ANGERS

Fête le 16 octobre.



Saint Maimbœuf rend la vie à un enfant piétiné par un troupeau de cavales.

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE MAIMBŒUF
SAINT LEZIN LE NOMME ARCHIDIACRE D'ANGERS

Saint Maimbœuf, naquit à Villebernier, près de Saumur, en Anjou, vers l'an 574, le 6 janvier, à l'aube de la belle fête de l'Epiphanie.

« La coïncidence de cette naissance avec l'anniversaire de l'illumination des Gentils dans la personne des Mages, et de la sanctification des eaux par le baptême de Jésus-Christ, remarque le biographe de notre Saint, annonçait sans doute la gloire future de cet enfant prédestiné du ciel, qui devait plus tard illuminer des rayons de la grâce tant d'esprits aveugles et tant de cœurs endurcis. »

Ses parents occupaient un rang considérable dans la province. Attachés au service du roi Clotaire II, ils se signalèrent dans les guerres que ce prince eut à soutenir contre Théodebert et Thierry.

Maimbœuf reçut le saint baptême au jour même de sa naissance. Car, à cette époque, en Gaule comme en Orient, la fête de l'Epiphanie était dans l'Eglise une des solennités où se conférait avec éclat ce sacrement.

Pour se rendre de Villebernier à la basilique

où l'enfant devait être baptisé, il fallait traverser la Loire. L'on rapporte qu'au moment où le cortège venait d'entrer dans la barque, s'éleva soudain un vent impétueux qui, à plusieurs reprises, menaça de tout faire sombrer. La frayeur avait envahi les cœurs et l'on craignait surtout pour le sort du nouveau-né, quand, presque aussi subitement qu'elle s'était levée, se calma la tempête. On eût dit que le ciel s'empressait de secourir le petit Maimbœuf dont les jours avaient été un instant mis en péril.

Dès ses plus tendres années, l'enfant, par sa sagesse et sa piété, donna d'heureux présages de ce qu'il serait un jour. Il s'appliquait fidèlement à l'étude et à la prière. Aussi ses parents, ravis de ses précoces vertus, le présentèrent-ils de bonne heure au Pontife qui gouvernait alors avec tant de zèle l'Eglise d'Angers.

Depuis son élévation à l'épiscopat, saint Lezin n'avait cessé d'imprimer autour de lui une vive impulsion aux lettres et aux sciences sacrées. Il avait même fondé dans son propre palais une école pour l'élite de ses jeunes diocésains. C'est sous sa tutelle que grandit Maimbœuf. Il mérita bientôt toutes les prédilections de l'évêque, et obtint, ses études achevées, de franchir sans délai les premiers degrés de la cléricature. Saint Lezin se l'attachait ainsi d'une façon définitive.

Peu de temps après, dès que l'âge du pieux lévite le permit, Lezin l'éleva à la dignité d'archidiacre et le chargea de gouverner le monastère épiscopal de Chalonnes-sur-Loire, retraite où lui-même avait dans la prière coulé de si heureuses années.

VOYAGE ET SÉJOUR DE MAIMBŒUF A ROME

Le jeune archidiacre, dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, comme précédemment sur les bancs de l'école épiscopale, s'acquit l'estime et l'affection de tous. Déjà, charmé de ses talents et témoin de la tendre sollicitude de Lezin à son égard, chacun se disait que Maimbœuf avait toutes les qualités voulues pour succéder, sur le siège d'Angers, à celui qu'il regardait lui-même comme un père, et Lezin, loin de prendre ombrage de ces insinuations, se plaisait à redire cette parole du saint Précurseur : *Oportet illum crescere, me autem minui.* « Il est temps, il faut qu'il grandisse, et que moi je m'efface. »

Le vieillard, en conséquence, pour les affaires importantes de son diocèse, s'en rapportait au dévouement et aux aptitudes de son archidiacre. Quand après la construction du monastère qu'il venait de dédier dans sa ville épiscopale à saint Jean-Baptiste, il voulut se procurer quelques parcelles des ossements du saint Précurseur, c'est saint Maimbœuf qu'il députa pour cela vers le Souverain Pontife.

Ici se place un épisode merveilleux tout à la louange de notre Saint.

L'aménité de son caractère, son angélique modestie, sa science aussi solide qu'étendue, tout cet ensemble de qualités qui distinguaient l'envoyé de l'évêque d'Angers charmèrent le saint Pontife Grégoire le Grand, qui témoigna à Maimbœuf le désir de le garder quelque temps auprès de lui. Il l'admit, pour ainsi dire, dans son intimité, et, l'ayant même conduit plusieurs fois dans sa chapelle, il l'invita à y prendre part, avec ses clercs, aux chants de l'office de Matines. Ces faveurs ne furent point sans exciter quelques jalousies. Certains prélats cherchèrent à faire tomber en disgrâce l'archidiacre d'Angers et à le contraindre de quitter Rome à bref délai.

Un soir que, selon le bon plaisir du Pape, Maimbœuf lisait au pupitre les leçons de l'Ecriture Sainte, un flambeau à la main, tout à coup l'un des conjurés parvint à éteindre sa lumière et le laissa, devant le livre ouvert, dans l'obscurité. Maimbœuf eût dû se troubler, ce semble, et arrêter aussitôt la lecture commencée. Or, il n'en fut rien, ses lèvres continuèrent de chanter les louanges de Dieu, jusqu'au signal accoutumé donné par le président du chœur. Ce qui devait tourner à sa confusion ne servit de la sorte qu'à lui concilier l'estime et l'admiration parmi l'entourage du Souverain Pontife.

Saint Grégoire le Grand se montrait peu porté à partager les dépouilles des saints et à en livrer les reliques. Maimbœuf obtint néanmoins de sa libéralité un précieux fragment du bras de saint Jean-Baptiste, fragment qui fut, pendant de longs siècles, l'objet de la vénération des fidèles d'Angers.

De retour en son diocèse, le pieux disciple s'efforça d'alléger pour saint Lezin, devenu vieillard, le fardeau de l'épiscopat.

MAIMBŒUF ÉVÊQUE D'ANGERS — SES VERTUS

Epuisé par ses nombreux travaux et ses macérations, le bienheureux Lezin était sur son lit de mort. Près de rendre son âme au Seigneur, il mande les principaux membres du clergé, de la noblesse angevine et du peuple; et, comme inspiré du ciel, il les supplie de lui accorder pour successeur le fils de sa droite, l'archidiacre Maimbœuf.

Mais l'évêque mourant avait compté sans les obstacles qui allaient naître de l'humilité de son élu. Maimbœuf, en effet, commença par décliner l'honneur et la charge qu'on voulait imposer à ses épaules et il usa de toute son influence pour faire nommer à sa place l'un des membres les plus dignes du clergé d'Anjou. Dieu ne permit pas cependant que le désir de l'un de ses plus fervents serviteurs demeurât inefficace. L'évêque nommé ne fut que montré au diocèse. Il mourut, au bout d'un an.

Alors, malgré les intrigues de deux ambitieux que le ciel sembla punir aussitôt en les privant de la vue, malgré ses larmes et ses protestations, Maimbœuf dut courber la tête sous le joug que lui imposèrent, d'un commun accord, le roi, les évêques de la province et tout le peuple d'Angers.

Sur le siège épiscopal, Maimbœuf se montra comme un autre Lezin.

Il était le père des petits et des pauvres, un consolateur pour les affligés, un soutien pour

les malades. Avec une sollicitude toute paternelle, il prenait soin des clercs, des moines et des jeunes personnes appelées à la vie religieuse. S'il avait à sévir contre l'injustice et l'orgueil, il n'écoutait que son devoir et usait d'une fermeté douce qui laissait espérer le pardon. S'il avait à venger quelque outrage, quelque coup de la malice ou de l'impiété, il le faisait en répandant plus largement ses bienfaits sur ceux qui l'avaient offensé. Ni le débiteur insolvable, ni l'ingrat même qui avait abusé de ses faveurs ne recouraient en vain à sa générosité sans bornes.

Son zèle charitable brilla surtout en 651, au cours d'une horrible famine qui désola la France entière.

En cette cruelle année, Maimbœuf se multiplia pour subvenir à tous les besoins, mais il eut une sollicitude toute particulière, remarque son biographe, pour les malades, au chevet desquels il passa souvent de longues heures.

Si la mort venait à les ravir à une tendresse et à des soins presque maternels, lui-même, évêque, présidait à leurs funérailles, et, s'il le fallait, subvenait de ses deniers aux frais de leur sépulture. Est-il étonnant après cela que le biographe contemporain de notre Saint compare sa vertu, l'éclat de son dévouement, à celui d'un phare resplendissant? Et n'est-il pas vraisemblable que Dieu ait voulu récompenser, même ici-bas, la charité de saint Maimbœuf par le don des miracles?

MIRACLES DE SAINT MAIMBŒUF — SON CULTE

Sur quatre chapitres consacrés à la mémoire de saint Maimbœuf par le biographe que nous suivons dans ce récit, trois sont remplis du détail des merveilles accomplies par sa puissante intercession. En voici quelques traits :

Au cours d'une de ses visites pastorales, le pieux évêque arrive un jour au village appelé aujourd'hui Chartrené, non loin de la ville de Baugé. Il est bientôt environné d'une troupe d'enfants grossiers qui l'accablent d'injures. Le châtiment ne se fait pas attendre : il sera moins rude que celui qui atteignit jadis les jeunes insulteurs d'Elisée. Un seul ici expiera pour les autres. Soudain, en effet, un tourbillon s'élève, tellement impétueux que le plus acharné de ces petits vauriens est emporté et disparaît sans qu'on puisse le retrouver. Enfin, après de laborieuses recherches, on le découvre tout meurtri, tout déchiré, à demi-mort, au milieu d'un buisson d'épines où le vent l'avait jeté. Grand émoi des parents! Sans délai, ils le portent aux pieds de notre Bienheureux. Il fallut sa prière et son pouvoir miraculeux pour rendre l'enfant à la santé.

Dans un autre village de l'Anjou, à Carbay, près de la ville de Pouancé, le saint évêque guérit sur-le-champ deux jeunes personnes, l'une aveugle de naissance, l'autre percluse de ses deux mains. C'est sans doute le nombre et l'éclat des miracles opérés par saint Maimbœuf dans le Craonnais angevin qui lui ont valu depuis lors, en cette partie du diocèse, une vénération si constante. L'une des paroisses de cette contrée, Noëllet, placée d'ailleurs, comme Villebernier, lieu de sa naissance, sous son patronage, est encore, le jour de la solennité et dans l'octave de sa fête, le rendez-vous de nombreux pèlerins accourus parfois de très loin pour solliciter ses faveurs. Les gens de la campagne surtout s'empressent à son autel et au trône de ses reliques, implorant sa protection pour les bestiaux, les étables, les biens de la terre. Nulle part saint Maimbœuf n'est plus honoré et nulle part les bénédictions qu'il accorde ne sont plus abondantes.

A Angers, pendant que l'évêque célébrait les saints mystères dans sa cathédrale, un enfant s'étant soustrait un instant à la vigilance de sa mère, fut un jour piétiné par un troupeau de cavales et laissé pour mort sur la place Saint-Maurice. A peine remise de son émotion, la pauvre mère prit dans ses bras le petit corps inanimé et courut le déposer aux pieds de Maimbœuf. Touché des larmes et des supplications de cette femme, le saint évêque, sans mot dire, se prosterna sur le pavé du sanctuaire. Puis, sa prière achevée, il se releva, et, à ce même instant, l'enfant tressaillit, parut sortir d'un profond sommeil, et il sourit à sa mère. Ses membres, tout à l'heure meurtris et ensanglantés, avaient perdu jusqu'à la trace même des blessures reçues.

La renommée de notre Bienheureux franchit les limites de l'Anjou. Le roi de France, Dagobert Ier, désira s'entretenir avec le saint évêque et le manda à la cour. On ignore, il est vrai, le motif et les résultats de cette apparition de saint Maimbœuf dans une cour où le luxe rivalisait, dit-on, avec celui des monarques de l'Orient, et où l'on n'était que trop porté à en imiter aussi les excès. Ce que l'on sait, au rapport de son historien, c'est que Maimbœuf signala son voyage, et spécialement son arrivée à Paris, par des prodiges qui lui conquirent l'admiration de la population et lui préparèrent les voies auprès du roi.

« Il faudrait un gros volume, conclut le biographe ancien, pour raconter tous les miracles opérés de son vivant par le bienheureux Maimbœuf. »

UN ATTENTAT — ZÈLE DE SAINT MAIMBŒUF POUR LA FOI — SES RELATIONS

Des vertus si éminentes unies à des dons surnaturels si admirables eussent dû, ce semble, concilier au saint prélat l'estime et la vénération de tous. Un traître cependant se rencontra jusque dans son entourage. Ce misérable, qui avait nom Eracleus et portait le titre d'abbé, suborna un jour deux de ses affidés, lesquels vinrent offrir de sa part à l'évêque d'Angers — comme marque de leur profond respect, disaient-ils — une coupe de vin empoisonné. Averti par une lumière divine du piège qu'on lui tendait, Maimbœuf reçut avec sa bienveillance accoutumée les deux complices. Il les invita à sa table sans accepter leur dangereux présent, il leur dit simplement lors-

qu'il prit congé d'eux : « Je vous pardonne et je pardonne au coupable qui vous envoie. Toutefois, repentez-vous et ne commettez plus de semblable forfait. »

Confus d'avoir été découvert, le scélérat, auteur du crime, pour se dérober aux poursuites de la justice humaine, quitta précipitamment la ville et vint se réfugier dans l'asile inviolable de la basilique de Saint-Martin de Tours. Peu après, il mourut comme un réprouvé, livré à un affreux désespoir.

L'on parla de cet attentat dans le Concile réuni à Reims par Clotaire II, en 625, et, quelle que fût la mansuétude de Maimbœuf, il ne put empêcher un Canon disciplinaire édité à son occasion et destiné à réprimer efficacement à l'avenir de pareilles tentatives.

Divers décrets et plusieurs autres Canons importants furent portés dans cette assemblée.

Le zèle de l'évêque d'Angers eut tout loisir de s'exercer contre l'hérésie.

Même attitude de Maimbœuf au Concile tenu à Orléans, en 635, et à celui réuni dix ou douze ans plus tard à Chalon-sur-Saône. Partout et toujours, dit son biographe, son attachement inébranlable au Siège apostolique se traduisait par les discours les plus fermes et par la piété la plus éclairée.

C'est dans ces différentes assemblées conciliaires que saint Maimbœuf connut le célèbre évêque de Noyon, saint Eloi, et saint Ouen, archevêque de Rouen, le conseiller et comme le premier ministre de nos rois. C'est pour seconder son ami Maimbœuf que saint Ouen, à son retour d'Espagne, voulut passer par l'Anjou. Il y aurait répandu la semence de la doctrine catholique, et y aurait même opéré un miracle en faveur d'un paysan sévèrement puni de Dieu pour avoir profané le saint jour du dimanche.

DERNIERS TRAVAUX — MORT

Maimbœuf avançait en âge. Il avait jusqu'ici fidèlement continué toutes les œuvres de saint Lezin et suivi ses exemples.

Cependant, il était un point, un seul, sur lequel il semblait ne plus être son parfait imitateur. Saint Lezin, en effet, avait construit et doté magnifiquement, aux portes de sa ville épiscopale, l'église et l'abbaye de Saint-Jean-Baptiste. Et lui, parvenu à la vieillesse, n'avait encore rien entrepris de semblable.

Il eut, pour ainsi dire, à cœur de combler cette lacune, et, au déclin de la vie, il éleva à peu de distance de sa cathédrale, comme Lezin, une église et un monastère. Il les plaça sous le patronage de saint Saturnin de Toulouse et de tous les martyrs. L'église et le monastère eurent même plan, même style, même destination — qui était de donner l'hospitalité aux étrangers, aux pauvres et aux infirmes — que ceux fondés par le précédent évêque.

L'œuvre achevée, Maimbœuf pouvait aspirer à l'éternel repos. Depuis quarante-huit ans, il gouvernait l'Eglise d'Angers. Averti par le ciel que son heure suprême allait sonner, il ne songea plus dès lors qu'à se préparer à paraître devant Dieu.

A la nouvelle de sa mort imminente, une foule considérable de prêtres, de clercs et de fidèles dont les larmes disaient assez les regrets, s'était portée aux abords de son palais, et beaucoup avaient pénétré jusqu'à son chevet. Après avoir une dernière fois exhorté les uns et les autres à l'observation des préceptes divins, et spécialement à la pratique de la sainte charité, Maimbœuf éleva ses mains défaillantes et commença une touchante prière pour ceux de ses disciples que leur vocation appelait au service des autels.

Il ne l'avait pas terminée que son âme se détachait et s'envolait vers son Créateur.

Saint Maimbœuf mourut, croit-on, le 16 octobre de l'année 660.

Pendant de longs siècles, ses restes reposèrent dans l'église de Saint-Saturnin, qui n'avait pas tardé, en raison des miracles opérés sur sa tombe, à s'appeler église de Saint-Maimbœuf.

A la grande Révolution, église et reliques, tout a disparu. Seul, le culte du Saint reste toujours vivant et son intercession efficace.

ABBÉ L. TARDIF.

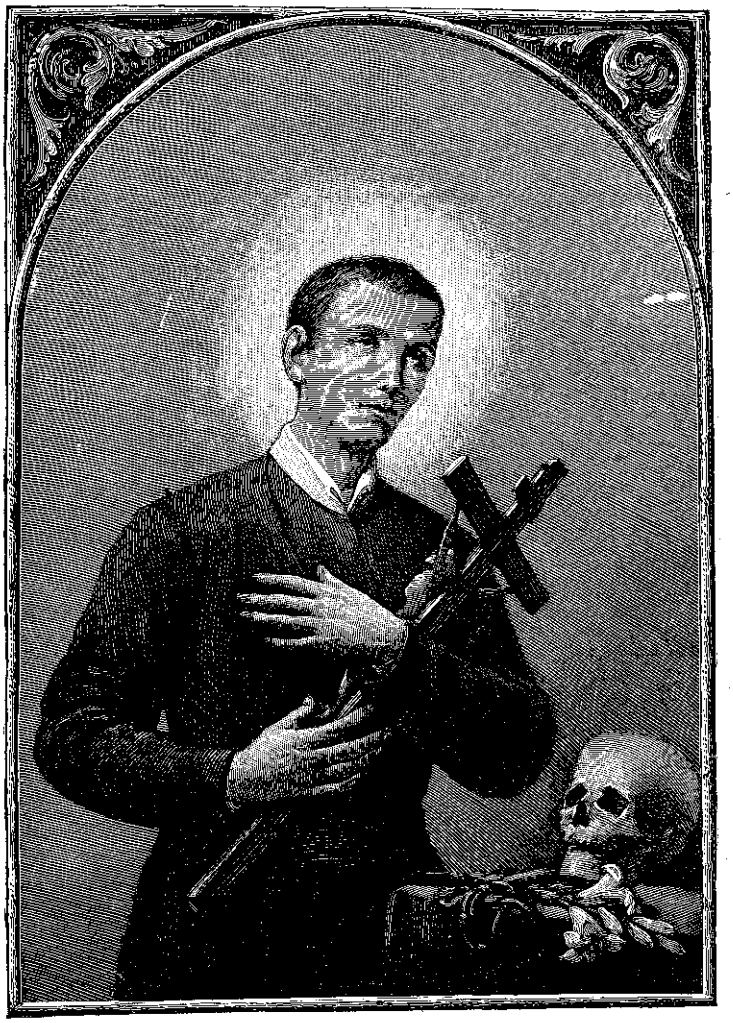
SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum (Bollandistes), t. VII d'octobre. — Abbé JACQUES RANGEARD : *Vie des saints évêques d'Angers* (manuscrits). — Dom F. CHAMARD : *Vies des saints personnages de l'Anjou* (t. Ier). — MARBODE, évêque de Rennes (1096 à 1123) : *Vie de saint Maimbœuf*. — *Bréviaire romain* (*Propre d'Angers*). — *Revue de l'Anjou*, année 1854. — *Vie de saint Ouen*, par les GRANDS BOLLANDISTES (mois d'août, t. IV), et par M. l'abbé VACANDARD. — Traditions locales.

BIENHEUREUX GÉRARD MAJELLA

Frère convers de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur.

SA VIE MERVEILLEUSE (1726-1755)



Portrait du bienheureux Gérard.

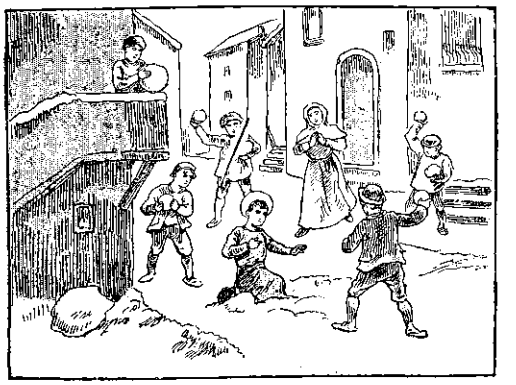
SA VIE

Le bienheureux Gérard Majella naquit le 23 avril 1726, à Muro Lucano, dans la Basilicate, province d'Italie située sur le golfe de Tarente. Dès son enfance, il donna des marques de sa future sainteté et il fut souvent favorisé d'apparitions célestes, spécialement du saint Enfant Jésus. Il apprit le métier de tailleur, puis se retira quelque temps dans une forêt pour y mener la vie érémitique. Sorti de sa retraite, il entra au service de l'évêque de Lacédonia, et finalement obtint d'être admis comme frère convers au couvent des Rédemptoristes de Deliceto.

Quoique chargé avant tout de travaux matériels, sa vie fut celle d'un apôtre, et on l'appela bientôt, de tout côté, pour l'entendre et lui demander des prières et des miracles.

Il mourut à l'âge de 29 ans, le 15 octobre 1755. Nous avons publié une notice plus complète, à la date du 16 octobre (n° 762); nous prions nos lecteurs de s'y rapporter. Nous donnons cette fois quelques épisodes de sa vie, d'après des gravures italiennes d'une aimable simplicité.

1. Le bienheureux Gérard, à peine âgé de cinq ans, s'était construit un petit autel qu'il ornait de fleurs et d'images pieuses. Pendant qu'il priait tout seul, les cierges allumés, ses parents l'observaient avec admiration par le trou de la serrure.

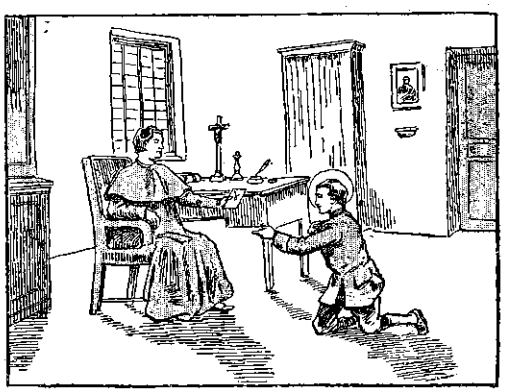


2. Par esprit de pénitence il se laisse accabler de boules de neige par des écoliers turbulents. Sa mère survient et veut disperser les petits vauriens. Mais Gérard s'écrie : « Laissez-les faire, ceci n'est rien; Jésus nous a aimés jusqu'à la folie. »

3. Un jour qu'il se divertissait avec quelques compagnons de son âge, il cessa le jeu, prit deux morceaux de bois, les joignit en forme de croix qu'il attacha à un arbre.

Il s'agenouilla pour prier, lorsque l'Enfant Jésus lui apparut et lui remit un beau pain blanc.

4. Etant au service de l'évêque de Lacédonia, il laissa tomber dans le puits une clé d'appartement. Dans sa foi confiante et naïve, il courut à l'église, prit une statue de l'Enfant Jésus, la suspendit à la corde et la descendit dans le puits. Un instant après, l'Enfant Jésus reparut tenant en main la clé perdue.



5. Il demande avec instance d'être reçu comme Frère convers chez les Rédemptoristes, à Rionero. On lui refuse longtemps cette faveur. Enfin, sur ses instances, le P. Cafaro lui remet une lettre de recommandation pour le supérieur du couvent de Deliceto.

Gérard entre en religion.

6. Un jour qu'il préparait la table, ayant jeté les yeux vers une image de l' « Ecce Homo », il fut soudain élevé au-dessus du sol et resta immobile, tenant en main un linge et une fourchette. On le surprit dans cet état, et il ne redescendit que sur un ordre de l'obéissance. Il lui suffisait souvent de penser à Dieu pour entrer en extase.

7. Le Père supérieur avait dit au Frère Gérard : « Dès que vous entendrez sonner à la porte, laissez là toute occupation et allez ouvrir. » Le Bienheureux prit si bien à la lettre l'ordre reçu, qu'au son de la clochette il accourut un jour de la cave sans prendre le temps de fermer le robinet du tonneau. Pas une goutte de vin ne se perdit.

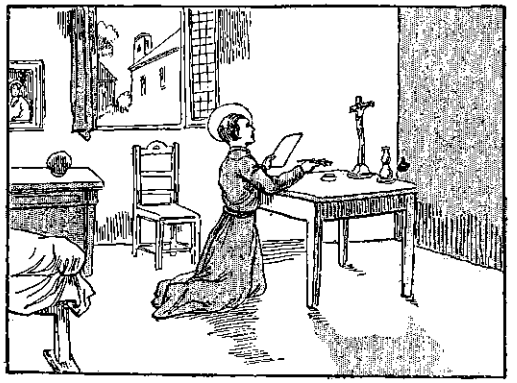
8. Pendant une de ses courses apostoliques il traverse un torrent débordé malgré la violence du courant. Deux hommes qui l'accompagnent lui disent qu'il s'expose à une mort certaine ; mais lui s'avance hardiment au nom de la Très Sainte Trinité et aborde miraculeusement sur l'autre rive.

9. A la suite des prodiges accomplis par Gérard, un libertin qui ne voit en lui qu'un habile magicien lui demande de lui faire trouver un trésor. « Volontiers ! » répond Gérard. Il le conduit dans un bois voisin et, lui présentant le crucifix : « Voilà votre trésor ! » dit-il. Il le prêcha si bien qu'il le convertit.

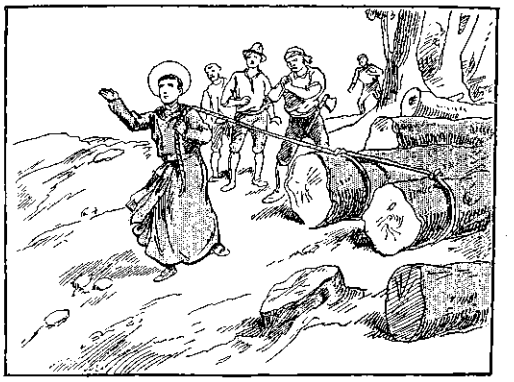
10. Le comte Carusi avait pardonné au meurtrier de son fils. Sa femme ralluma ses désirs de vengeance en lui montrant les vêtements ensanglantés de leur enfant. Gérard accourt à cette nouvelle, met un crucifix par terre et s'écrie : « Foulez-le aux pieds. Celui qui se venge foule Jésus aux pieds. » Le comte pardonne de nouveau.

11. En visitant la galerie de tableaux du comte Capucci, Gérard aperçut une image de la Madone, et, pris d'un élan d'amour, s'éleva jusqu'à elle et la baisa plusieurs fois amoureusement, en s'écriant : « Qu'elle est belle ! Voyez comme elle est belle ! » Il eut toujours pour Marie une dévotion filiale.

12. S'entretenant un jour de l'amour de Jésus-Christ, au parloir des Carmélites de Ripacandida, il fut soudain élevé dans les airs et avec une telle force que les barreaux de la grille qu'il tenait en main en furent tout tordus et en partie descellés. Toutes les religieuses étaient dans l'admiration devant ce prodige.

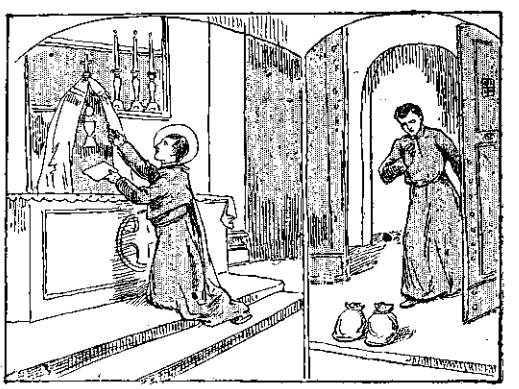


13. Sur un ordre de l'obéissance, le Bienheureux met par écrit les relations de son âme avec Dieu et les désirs de sainteté qu'il forme dans son cœur. Cet écrit nous a été conservé. On y voit que Gérard avait fait le vœu d'accomplir toujours le plus parfait et de ne jamais rien faire que pour la gloire de Dieu.

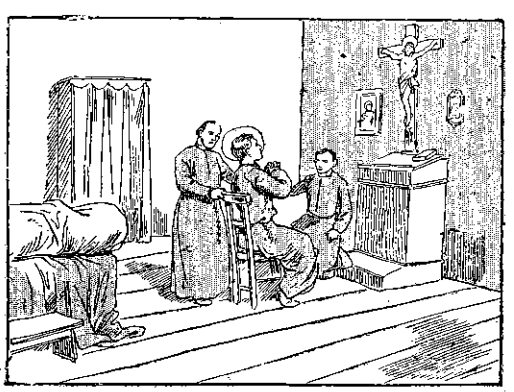


14. Des ouvriers, occupés à construire une église, ne pouvaient réussir à transporter des arbres dont ils avaient besoin pour leurs travaux. Gérard se chargea à lui seul de les amener sur le chantier, après avoir proféré ces paroles : « Au nom de la Très Sainte Trinité, créature de Dieu, je t'ordonne de me suivre.

15. Une barque surprise par la tempête allait être engloutie sans que personne pût lui porter secours. Le Bienheureux s'avança dans la mer et attira la barque jusqu'au rivage, aux applaudissements de la foule qui criait : « Miracle! »



16. L'argent étant venu à manquer au couvent de Caposele, pour payer les ouvriers qu'on y employait, le Bienheureux déposa une supplique sur l'autel. Ayant entendu sonner à la porte, il y courut et trouva deux sacs d'écus déposés là par un inconnu.



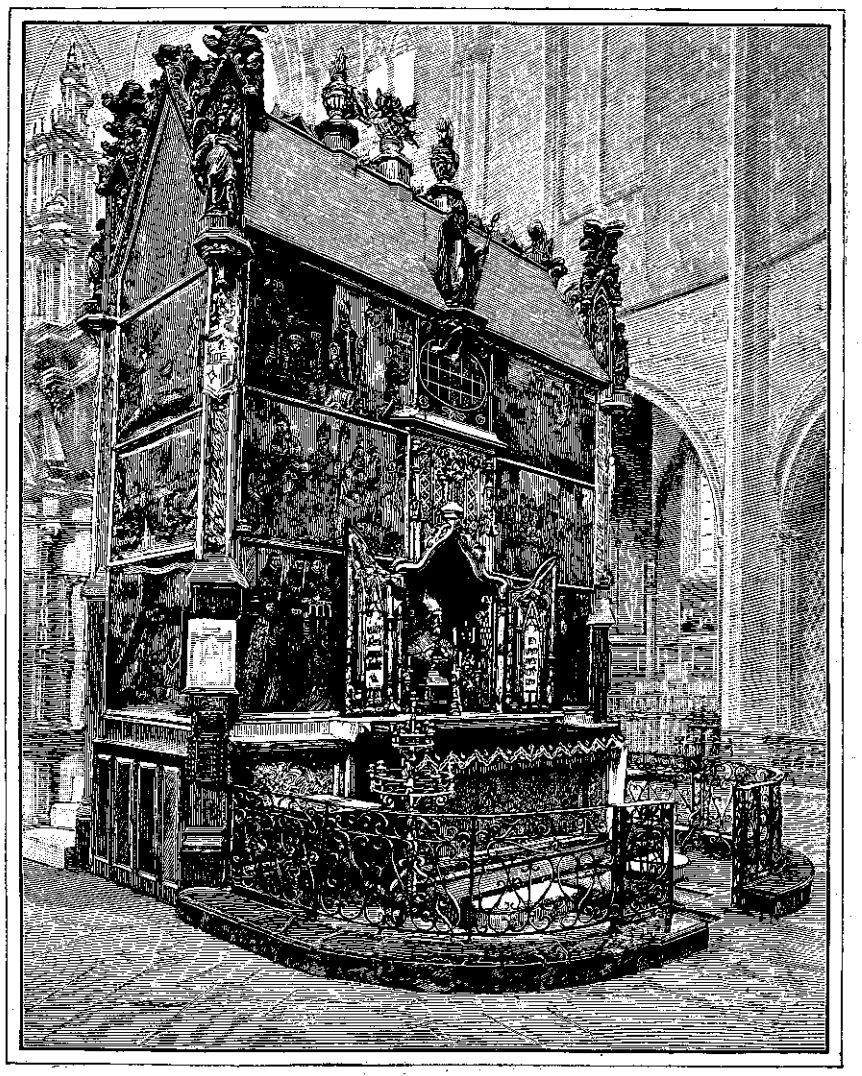
17. Pendant sa dernière maladie, le Bienheureux, en proie à la fièvre, se traînait au pied du crucifix, répétant avec amour : « Je souffre beaucoup, mais c'est peu, ô mon Jésus, en comparaison de ce que vous avez souffert pour moi. »

18. Après sa mort, la foule accourut pour emporter quelque relique du serviteur de Dieu. On lui taillait ses habits et ses cheveux, et, pour le défendre, on fut obligé de recourir à la force armée. Ses funérailles furent plus solennelles que celles des plus grands princes.

SAINT BERTRAND

évêque de Comminges († vers 1123).

Fête le 16 octobre.



Tombeau de saint Bertrand.

LA VILLE DE SAINT-BERTRAND

DANS un des plus beaux sites des Pyrénées, à l'extrémité d'un vallon qu'arrose la Garonne, se dresse altier le plateau rocheux où s'étale la ville de Saint-Bertrand, dominée par les contreforts élancés et le lourd beffroi de sa cathédrale.

Tout un passé de gloire sommeille à l'ombre des vieux murs de la cité où se mêlent l'art de Rome, celui du moyen âge et de la Renaissance. De bourgade celtique, elle se vit transformée en une ville opulente, grâce aux libéralités de César et de Claude. Aussi Saturnin, l'apôtre de ces contrées, après avoir prêché l'Evangile à Toulouse, se tourna-t-il aussitôt vers la capitale non moins florissante de Comminges. Sur le plateau, l'évêque missionnaire éleva un autel à Marie et selon l'usage apostolique dota la cité romaine d'un clergé gouverné par un évêque. Des inscriptions précieuses

y attestent encore l'extension rapide du christianisme à cette époque.

A côté de saint Saturnin, l'homme qui a jeté un plus grand lustre sur cette vieille cité est saint Bertrand, qui en fut le pasteur durant environ quarante-trois ans (1080-1123).

Quand il paraît à la fin du XI[e] siècle, l'Eglise en France traverse une crise redoutable. Par la simonie, le désordre s'étale même dans le sanctuaire ; au sommet de la société, le roi Philippe I[er] entrave les élections épiscopales et affiche le scandale d'une union illégitime.

La papauté, avec l'appui des évêques fidèles, entame centre ces vices une lutte sans merci. Le diocèse de Comminges n'a pas échappé à la dépression générale, aussi cette situation déplorable et ces luttes expliquent-elles tout l'épiscopat de saint Bertrand, le plus grand des pontifes de l'Eglise commingeoise.

SON HISTORIEN

L'histoire du Saint a tous les caractères d'authenticité puisqu'elle a été écrite, quelque quarante ans après sa mort, à la prière de Guillaume, archevêque d'Auch et son neveu, par « maître Vital, notaire apostolique » et Commingeois d'origine. L'hagiographe nous déclare d'ailleurs qu'il a recueilli « scrupuleusement les dépositions des témoins oculaires », s'est amusé « de l'exactitude des faits » et ne parle qu'avec « modération ». Il n'eut d'autre but, ajoute-t-il, que « d'arracher à l'oubli les vertus et les miracles du saint évêque » et donna lecture de ce travail « dans le palais de Latran, en présence du pape Alexandre et des cardinaux, à une époque de schisme ».

NAISSANCE — IL ABANDONNE LA CHEVALERIE POUR LE CLOÎTRE

Saint Bertrand naquit dans la petite place forte de l'Isle-Jourdain, alors rattachée au diocèse de Toulouse. Son père, Othon de l'Isle, avait épousé Germaine, fille du comte de Toulouse et sœur de Constance, reine de France.

« Issu d'une noble race, l'enfant se rendit encore plus illustre par sa foi et ses vertus; ses parents se plurent tous deux à appliquer leur fils à l'étude des saintes Ecritures afin qu'elles pussent le conduire à la voie du salut.....

» Lorsque notre Bienheureux eut atteint l'âge et la force de la jeunesse, il embrassa la carrière des armes, prit saint Martin pour modèle et s'attacha à imiter ses vertus. Sa libéralité était telle que riches et pauvres le chérissaient à l'envi. Ceux qui connurent la délicatesse de sa vie ne doutèrent pas que le lis de la chasteté n'ait toujours fleuri en lui. » (VITAL.)

Sur le front de cet adolescent « modeste, doux, pieux, lent à se plaindre », le vieil hagiographe nous fait entrevoir déjà l'auréole de la sainteté.

Soldat par condescendance envers son père, Bertrand, dès qu'il le put, déposa les armes ; mais en se donnant à Dieu il ne voulut pas se livrer à demi.

Pour offrir à son clergé relâché des modèles et des guides sûrs, l'évêque de Toulouse, en 1077, transforma ses chanoines en véritables religieux soumis à la règle de saint Augustin. Bertrand, avec eux, embrassa les rigueurs de la vie monastique et bientôt dépassa tous ses confrères par sa science, son zèle et sa vertu. Elevé pour ce motif à la dignité d'archidiacre, il devint le bras droit de son évêque, s'employa sans repos à procurer la décence du culte divin, le soulagement des pauvres et surtout l'obéissance du clergé à la discipline ecclésiastique.

BERTRAND ÉVÊQUE DE COMMINGES

« Notre Bienheureux, écrit Vital, se livrait avec un grand zèle à l'administration de la charge qui lui était confiée, et sa renommée s'étendait au loin. Vers 1080, l'église de Comminges devint veuve de son évêque. Ceux à qui incombait le pouvoir de lui chercher un successeur, ayant invoqué selon l'usage le Saint-Esprit, élurent l'archidiacre de Toulouse..... Ils vinrent annoncer à l'évêque et au Chapitre l'élection qu'ils avaient faite. Tous, jeunes et vieux, se réjouirent non sans éprouver une douleur légitime de ce que leur Eglise perdait ce fils.

» Les envoyés entraînent et conduisent vers la cité de Comminges..... cet homme reconnu le meilleur parmi les meilleurs et qui n'avait employé ni les demandes ni les offres pour parvenir à cette haute dignité. Ils l'intronisèrent avec les solennités d'usage, dans son église cathédrale, au milieu de l'allégresse d'une grande multitude. Plus tard, notre Bienheureux fut sacré par Guillaume Bernard dans son église d'Auch, métropole de dix cités épiscopales. » Après son sacre, Bertrand fut ramené avec honneur « vers l'église de sa cité » (VITAL).

LES LABEURS D'UN FÉCOND ÉPISCOPAT

Dès son retour d'Auch, saint Bertrand commence son œuvre de rénovation. Il doit relever des ruines matérielles, guérir les misères morales de son clergé. Evêque et comte de Comminges, il a le double devoir d'assurer la sécurité temporelle et la sanctification de son peuple pauvre et grossier.

Son premier soin fut de consacrer au culte, dans sa ville épiscopale, un édifice digne des vénérables origines de l'Eglise commingeoise. Bertrand avait été intronisé dans l'église de sa cité, et c'est dans cette même église qu'après son sacre il donna à son peuple sa première bénédiction d'évêque.

Cet édifice, faute de ressources et de soins, tombait sans doute en ruines, car des siècles s'étaient écoulés depuis la restauration royale de la cité et de son sanctuaire par Louis le Débonnaire. « Bertrand s'appliqua d'abord avec zèle à relever l'église dans la ville haute. » (VITAL.)

« Il la reprit aux fondations », ajoute un ancien bréviaire. Mais il ne se borna pas à reconstruire l'édifice, « il l'enrichit encore de beaux ornements..... parce qu'il aimait la beauté de la maison de Dieu ».

L'impulsion donnée par l'évêque se propagea, et jusqu'au flanc des plus rudes montagnes surgirent de belles églises romanes que nous admirons aujourd'hui.

SON ZÈLE POUR LA DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE

Parce que Bertrand aime la beauté de la maison de Dieu, il ne peut souffrir la moindre indignité chez les ministres du sanctuaire. Il veut réformer son clergé et lui donner des guides sûrs, capables de l'entraîner à la vertu.

« Dans ce but, il construit un cloître autour de l'église, autant que le permet l'exiguïté du lieu, entouré de précipices et de rochers, et y établit des Chanoines réguliers soumis (comme il l'avait été lui-même à Toulouse) à la règle de saint Augustin, afin qu'ils s'y acquittent des fonctions ecclésiastiques à l'honneur de la religion. » (VITAL.)

Il donne toute son affection aux prêtres fidèles, sollicite sans se lasser le repentir des égarés et parfois punit sévèrement les endurcis.

L'évêque, on le voit, demeure comme l'archidiacre embrasé de zèle pour le retour du clergé relâché à l'observation de la discipline ecclésiastique, et ce zèle, en quelques circonstances, Bertrand le poussera jusqu'à l'héroïsme.

LE CONCILE DE POITIERS

Le souverain d'alors, Philippe I^er^, donnait à son peuple un grand scandale. Marié depuis vingt ans environ avec Berthe de Hollande, dont il avait eu quatre enfants, il s'avisa un jour de la prétendue illégalité de cette union contractée dans un degré de parenté interdit par l'Eglise, et la fit annuler.

On reconnut bientôt que, s'il avait rompu ce lien, ce n'était pas pour obéir aux scrupules de sa conscience, mais pour donner un libre cours à ses passions. En effet, il alla peu après enlever Bertrade, femme de Foulques Réchin, et se maria avec elle, malgré l'opposition presque unanime des prélats de son royaume (1092). Le prince avait déjà été excommunié au Concile de Clermont. En 1100, un certain nombre d'évêques s'étant assemblés à Poitiers, ils reçurent l'ordre du pape Pascal II de renouveler l'excommunication contre le roi. Ce ne fut pas sans difficulté. En effet, le peuple excité envahit l'assemblée et lança sur les évêques une grêle de pierres. Ces prélats courageux, parmi lesquels l'histoire a noté le nom de Bertrand de Comminges, forts de leur devoir, ôtèrent leurs mitres et restèrent impassibles en face du danger.

En 1119, notre Saint, assistant à la bénédiction du cimetière de Sainte-Marie d'Auch, subit également sans faiblir, avec ses collègues de la province, les avanies d'une bande de clercs révoltés.

ZÈLE DU PRÉLAT POUR LES INTÉRÊTS DU PEUPLE

Mais il n'est pas moins préoccupé du bien-être et de la sanctification du peuple dont il est à la fois le comte et l'évêque, comme nous l'apprend Vital.

« Comte de droit royal, il commandait à tous, nobles et vilains. » (VITAL.) Les comtes des cités, distincts des chefs militaires, avaient alors pour mission de rendre la justice et de protéger les faibles. « Bertrand gouvernait avec prudence par sa parole, son esprit et sa vie. » (VITAL.)

Comme les grands évêques du moyen âge, il agit en défenseur de son peuple.

Une guerre ayant éclaté entre les seigneurs du pays de Comminges et le comte de Bigorre, Sancius Parra, commandant les troupes de Bigorre, porta la dévastation dans le diocèse, ravageant les fermes, enlevant les animaux destinés à l'agriculture. Le saint évêque, rempli de douleur à la vue de l'affliction de ses enfants, alla trouver Sancius Parra et le pria de rendre aux paysans les animaux capturés. Celui-ci refusa. Le pontife redoubla ses instances paternelles :

— Rendez-les-moi, dit-il, et je me charge de vous dédommager avant votre mort.

Sancius finit par se laisser fléchir. Or, quelques années plus tard, alors que le Saint avait déjà rendu son âme à Dieu, Sancius Parra fut fait prisonnier en Espagne par les Sarrasins. Une nuit, pendant qu'il se lamentait, une grande lumière brilla dans son cachot.

— Sancius, lui dit une voix, levez-vous et venez.

— Qui êtes-vous, seigneur ? demanda le captif.

— Je suis l'évêque Bertrand à qui vous avez rendu les bœufs de son pauvre peuple; je viens tenir ma parole.

A ce mot, les chaînes se brisèrent, le prisonnier se leva et suivit son libérateur. Sans savoir comment, le matin venu, Sancius se trouva sur la route de son pays natal (VITAL).

COMMENT SAINT BERTRAND SE FAIT TOUT A TOUS

Le peuple ne demeurait pas indifférent au dévouement du Saint, on l'aimait, on recherchait ses conseils et sa présence. Lors de son élévation à l'épiscopat, la ville basse seule comptait des habitants, le plateau restait dépeuplé. « Il n'existait plus de maisons sur la montagne, et voilà que, sous l'épiscopat du Saint, des hommes attirés par ses mérites y construisirent des habitations pour vivre auprès de lui. » (VITAL.)

A ce peuple avide de le posséder, Bertrand se prodiguait d'ailleurs sans compter. Type parfait du saint évêque, durant cinquante ans il ne cessa de visiter son diocèse. Si l'on songe au défaut de routes et à leur insécurité à ces époques reculées, si l'on connaît surtout le pays montagneux et pauvre où ces actes du zèle pastoral se multiplièrent, on s'explique le renom extraordinaire de sainteté qu'ils valurent à leur auteur.

Rien ne put arrêter le pontife, ni les pentes abruptes des montagnes, ni les dangers des voyages, ni le manque de provisions, ni son grand âge au déclin de sa carrière. Monté sur une mule, il allait d'église

en église porter aux rudes populations de son diocèse « le tribut de l'instruction et de ses aumônes ».

Grand seigneur, il se faisait tout petit auprès des humbles ; conversant avec les pauvres, enseignant la doctrine chrétienne aux enfants, et comme Jésus semant sa route de miracles. La plupart, en effet, se sont accomplis au cours des tournées pastorales. Plusieurs nous dévoilent la pauvreté des logements et la pénurie des provisions, tel celui où Vital nous montre saint Bertrand prenant son repas sous un noyer et, à la prière de son hôte besogneux, bénissant cet arbre. Celui-ci, dans la suite, produisit de si beaux fruits qu'un peu d'aisance entra dans la modeste chaumière que le noyer ombrageait.

PRÉCIEUSE MORT DE SAINT BERTRAND

Saint Bertrand avait vieilli dans les labeurs apostoliques.

« Pendant qu'il visitait son diocèse, pris de fièvre, il sentit ses forces décliner rapidement. Comprenant que son corps n'avait plus qu'un souffle, il se fit porter sur les bras des chanoines dans son église cathédrale, devant l'autel de la Sainte Vierge, patronne de l'Eglise.

» Après avoir consolé ses disciples et donné sa dernière bénédiction épiscopale, ce saint homme termina doucement sa dernière journée. Ce dut être vers 1123. Ses paroles, sa mort, sa vie, ses œuvres et ses miracles témoignent sûrement qu'il est retourné vers Dieu et règne heureusement pour l'éternité, parmi les saints et sublimes confesseurs de Jésus-Christ. » (VITAL.)

GLOIRE POSTHUME

Le culte du serviteur de Dieu se répandit dès après sa mort. Le peuple venait en foule à la cathédrale et priait à genoux sur la dalle qui recouvrait les restes du pasteur bien-aimé. Les malades, les affligés y retrouvaient la guérison de l'âme et du corps. Le martyrologe gallican a conservé le récit de ces miracles. Vital lui-même en cite plusieurs, spécialement des délivrances de captifs ; il raconte aussi que sa mère avait une grande dévotion envers saint Bertrand et lui avait voué son fils, et que, berger dans sa jeunesse, Vital était venu vénérer le tombeau du saint pontife avec plusieurs bergers et un captif, naguère délivré de ses chaînes.

Quand Vital lut son travail devant le pape Alexandre III, saint Bertrand avait déjà été proclamé saint par la voix publique, c'est-à-dire par le clergé et le peuple commingeois, comme tant d'autres saints du pays dont nous célébrons solennellement les fêtes. Les évêques qui lui succédèrent veillèrent jalousement sur le tombeau et donnèrent à la ville le nom de l'illustre pontife.

PIÉTÉ DE CLÉMENT V ENVERS LE SAINT

Deux siècles plus tard, un de ses successeurs, Bertrand de Goth, entreprit d'élever à la gloire de son patron une église plus grandiose que la vieille cathédrale jadis construite par le Saint. De cet édifice vénérable, il laissa seulement le lourd beffroi et une partie du cloître aux sveltes colonnettes. Bertrand de Goth lança vers le ciel une splendide nef ogivale entourée d'une couronne de chapelles et toute semée de grandes baies aux riches vitraux. L'œuvre n'était pas encore terminée quand Bertrand de Goth, devenu Pape sous le nom de Clément V, revint à Comminges entouré d'un brillant cortège de princes de l'Eglise ; on était au 16 janvier de l'an 1309. Il fit lever de terre le corps de saint Bertrand et le déposa de ses mains dans une précieuse châsse ciselée à ses frais. Il laissa également à l'église cathédrale sa chapelle et ses ornements pontificaux.

Clément V fit à l'église de Comminges le don plus précieux encore des nombreuses indulgences qu'il attacha aux fêtes du Saint. Citons celle du Jubilé, elle revient les années où le 3 mai tombe un vendredi, dure trois jours et, depuis des siècles, attire à Saint-Bertrand des foules immenses. Ce Grand Pardon, comme on l'appelle de son nom primitif, doit avoir en 1912 l'attrait spécial de coïncider avec la translation des restes de saint Bertrand dans une châsse due à la munificence du pieux baron Bertrand de Lassus.

Le siège illustre de saint Bertrand, qui compte dans ses diptyques deux saints, plusieurs pontifes de vénérée mémoire, des cardinaux et deux Papes, fut supprimé par la Révolution. Les hommes, acharnés dirait-on à la ruine de la vieille cité commingeoise, ne lui ont-ils pas ôté naguère son modeste titre de chef-lieu de canton ? La chaire épiscopale demeure vide ; du chœur silencieux, la louange perpétuelle ne s'élève plus sous les voûtes désolées de la chère église. Mais le nom de saint Bertrand, porté par tant d'enfants du pays, reste encore très vénéré dans les vallées et les montagnes commingeoises. La ville semble se réveiller, le 16 octobre et surtout les jours de jubilé, quand les foules accourent à son sanctuaire.

Le tombeau lui-même du pontife bien-aimé se dresse toujours glorieux au milieu de ces ruines, et, malgré le temps et les hommes, il nous parle invinciblement de résurrection.

Pratique. — Travaillons à devenir saints et Dieu nous donnera des saints pour nous conduire.

F. S.

OUVRAGES CONSULTÉS

Revue de Comminges, t. XII, année 1897, 2e trimestre ; t. XI, année 1896, 4e trimestre; t. X, année 1895, 2e trimestre. — *Histoire de Languedoc*, t. XIV et X. — *Histoire de Languedoc*, additions et notes du livre XXIX, p. 10, n° 9. — *Vie de saint Bertrand*, par l'abbé BOUCHE, curé d'Huos, 1895. Imprimerie catholique, Toulouse, Saint-Cyprien. — *Vie et miracles de saint Bertrand*, par le baron D'AGOS. Imprimerie Abadie, Saint-Gaudens. — Voir aussi les *Act. Sanct. Boll.*, octobre, t. VI.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

Fête le 17 octobre.

Simile est regnum cælorum, homini negotiatori quærenti bonas margaritas.
Je suis venu apporter le feu sur la terre, dit Notre-Seigneur, et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il s'allume !

Dans les premiers siècles de l'Église, la contemplation de Jésus-Christ dans son ensemble suffisait à exciter dans les cœurs les flammes de l'amour divin.

Mais, à mesure que le monde vieillit et qu'il incline vers sa chute, il se laisse aller aux langueurs et aux glaces de la décrépitude.

C'est dans ces temps de torpeur et d'engourdissement que Jésus-Christ, notre amour crucifié, trouve, dans les secrets de sa charité pour les hommes, des inventions nouvelles, pour les amener à profiter des inappréciables bienfaits de la Rédemption.

Au moyen âge, les peuples sont excités à la dévotion aux souffrances du Sauveur par l'apparition de saint François qui reproduit dans sa chair les plaies de Jésus-Christ en croix.

De même, au moment où la hideuse hérésie du jansénisme va replier tous les cœurs sur eux-mêmes, dominer les âmes par une ridicule et impitoyable sévérité; au moment où la révolution, fille ainée du diable, va proclamer ses orgueils et ses haines, Jésus-Christ veut propager dans l'Eglise le culte et la dévotion à son Cœur sacré, dont la blessure a répandu l'eau et le sang, source de notre vie et de notre salut.

Or, c'est pour instituer et étendre au loin parmi les hommes ce culte salutaire, que notre Sauveur a daigné choisir sa servante Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie.

Elle vint au monde en 1647, le 22 juillet, fête de sainte Madeleine, le type de ce cordial amour que Marguerite devait posséder à un si haut degré. Elle fut baptisée le 25, fête de saint Jacques, patron des Pèlerins, et l'un des trois grands témoins de la prière du Sauveur au jardin des Oliviers. Elle reçut le nom de Marguerite (*Margarita*), et elle fut vraiment cette perle que le divin négociateur acheta à un prix infini.

Prévenue par la grâce dès sa plus tendre jeunesse, elle eut de la laideur du péché une conception si profonde, que la moindre tache lui était un tourment insupportable. Il suffisait, pour l'arrêter dans les vivacités de son âge, de lui dire que c'était offenser Dieu.

Pressée continuellement de consacrer à Dieu sa virginité, elle le fit sans savoir ce que c'était, entre les deux élévations de la Sainte Messe, qu'elle entendait ordinairement les genoux mis sur la terre, quelque froid qu'il fît. C'est dans cette attitude, et en baisant la terre à chaque *Ave Maria*, que, n'osant s'adresser à Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle présentait à la Bienheureuse Vierge la couronne du Rosaire.

A l'âge de huit ans, la mort lui enleva son père. Sa mère, chargée de nombreux enfants et des embarras d'une multitude d'affaires, la mit en pension au couvent des Clarisses de Charolles, où elle fit sa première communion à l'âge de neuf ans.

Cette communion répandit tant d'amertumes sur tous les divertissements et les plaisirs innocents, qu'elle ne se sentait heureuse qu'en cédant à la grâce qui l'attirait dans la solitude, la faisait mettre en prières, presque toujours prosternée ou les genoux nus contre le sol, pourvu toutefois qu'elle ne fût point vue.

Elle fut prise en ce temps d'un grand désir de se faire religieuse, et ne pensait qu'aux Clarisses ; mais Jésus-Christ en avait disposé autrement.

Il commença par l'initier fortement au mystère de la souffrance. Elle fut affligée d'une maladie si pitoyable que, pendant quatre ans, elle ne put marcher. Ce qui la força de ne rester que deux ans au couvent.

Les médecins prodiguèrent en vain leurs secours, le mal l'avait réduite à la dernière extrémité. C'est alors qu'elle promit à la Sainte Vierge, si elle guérissait, d'être un jour une de ses filles.

Elle reçut la guérison en échange de son vœu, et de nouvelles protections de la Sainte Vierge qui la reprenait de ses fautes, lui enseignait à faire la volonté de Dieu, et traitait avec autant de rigueur que son Fils, celle qu'elle regardait comme sa fille bien-aimée. Elle la disposait ainsi aux fiançailles qu'elle devait célébrer au pied de la croix sur le calvaire.

Revenue à la santé, Marguerite ne pensait plus qu'à jouir de sa liberté, sans songer beaucoup à accomplir sa promesse. D'une humeur vive, enjouée, et singulièrement expansive, elle trouvait beaucoup de charmes aux amusements de son âge et au commerce de l'amitié. La tendresse dont l'entourait sa famille l'autorisait à se donner du bon temps comme elle l'a dit elle-même. Il lui arriva de sacrifier à la vanité et à l'affection des créatures ; et un jour de carnaval elle se déguisa pour se divertir avec ses compagnes. Ce souvenir lui arracha beaucoup de larmes dans la suite.

Mais le divin époux des âmes est un Dieu jaloux qui ne veut point le partage des épouses qu'il s'est choisies. Aussi de nouvelles épreuves vinrent-elles apprendre à Marguerite à se détacher des plaisirs du monde.

Sa mère, hors d'état de s'occuper de ses propres affaires, dut remettre son autorité entre les mains de personnes grossières, qui abusèrent bientôt de leur situation pour les réduire en servitude elle et ses enfants.

Marguerite ne pouvait rien faire sans permission: tout était sous clef, à ce point qu'elle était obligée d'emprunter des vêtements pour aller à la messe, quand ses geôlières, qu'elle appelle les bienfaitrices de son âme, le lui permettaient, et encore n'était-ce qu'après les plus durs reproches et les plus odieux soupçons. Ne sachant plus où se réfugier, elle se cachait dans un coin de jardin ou d'étable pour se prosterner, et répandre devant son Dieu tout son cœur avec ses larmes. Elle demeurait ainsi des journées entières sans boire ni manger; et le soir, quelques pauvres gens du village lui donnaient par compassion des fruits et un peu de lait. Quand elle rentrait à la maison c'était de nouvelles guerres, elle se mettait à travailler avec les domestiques, après quoi elle passait les nuits comme elle avait passé le jour, à verser des larmes devant son crucifix.

Mais alors Jésus-Christ se rendait tellement présent à son âme, il la pénétrait si fortement de la vue intime de sa douloureuse passion, qu'elle désirait souffrir sans fin, et trouvait légers les maux qu'elle endurait. Quand ces mains étrangères se levaient sur elle, elle regrettait que la pitié les arrêtât trop tôt et empêchât ainsi qu'elle ne reçût le juste salaire de ses péchés.

Ces épreuves lui apprenaient à se détacher des vanités du monde et à porter sa croix ; cependant, ce ne fut point la dernière lutte.

On jugea le moment venu de la fixer dans le monde par les liens du mariage. Elle était l'unique espoir de sa mère, qui espérait trouver chez Marguerite, une fois mariée, un asile et la fin de ses maux.

Marguerite n'osa d'abord prendre l'attitude ferme qu'elle aurait désirée. Elle voulut ménager les larmes de sa mère. Alors elle se laissa produire dans le monde, se para pour lui plaire, essaya de regimber contre l'aiguillon de l'amour de Dieu qui ne cessait de lui lancer ses flèches, et fut même plusieurs fois sur le point de se donner au monde. Pendant trois ans, elle eut à soutenir ce combat.

Le soir, lorsqu'elle quittait ses maudites livrées de Satan — c'est ainsi qu'elle appelait les atours dont elle se parait pour les fêtes, — le maître lui apparaissait tout couvert de plaies et ruisselant de sang, lui adressant des reproches amers sur des vanités qui avaient causé ses souffrances; alors elle réparait en prenant de sanglantes disciplines, en serrant des chaînes de fer autour de ses bras, des cordes à nœuds autour de son corps jusqu'à ne pouvoir ni manger ni respirer, en couchant sur des planches et des bâtons noueux; mais rien n'apaisait les troubles de sa conscience; et Notre-Seigneur lui donnait à entendre qu'il voulait moins son sang que le sacrifice entier de son amour et de sa volonté.

Fortement impressionnée par la terreur des jugements de Dieu, elle désirait parfois ardemment devenir une sainte. Alors elle cherchait une sainte dont la vie fût facile à imiter; mais elle n'en trouvait aucune qui se fût sanctifiée sans la croix. Dans ces moments-là, Notre-Seigneur lui montrait la beauté des vertus religieuses, de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance ; et elle formait la résolution de s'engager par des vœux à les pratiquer toute sa vie. C'est alors qu'elle commença à faire tout par amour et par obéissance.

Elle commença par aimer tendrement les pauvres, à panser et à baiser leurs plaies.

Elle attirait les enfants du village pour leur apprendre leur catéchisme et leurs prières.

Mais tout cela n'éloignait point les tentations; et elle finit par se ranger au sentiment de sa mère, et consentit à se marier. Voici comment Notre-Seigneur vint à son secours.

Une fois, après la communion, il lui fit voir qu'il était le plus beau, le plus riche, le plus puissant, le plus parfait, le plus accompli de tous les amants; lui reprocha que, lui étant promise depuis tant d'années, elle pensait cependant à rompre avec lui pour prendre un autre époux : « Apprends que si tu me fais cette injure, lui dit-il, je t'abandonne pour jamais ; si, au contraire, tu m'es fidèle, je ne te quitterai point, et je te rendrai victorieuse de tous tes ennemis. J'excuse ton ignorance, parce que tu ne me connais pas encore ; mais si tu veux me suivre, je me manifesterai à toi. »

Elle se détermina sur l'heure pour la vie religieuse, renouvela son vœu, en le connaissant mieux; et rien, dès lors, ne fut plus capable de l'ébranler, jusqu'à son entrée en religion.

Le monde revint à la charge cependant. Sa famille, par des vues intéressées, voulut faire pression sur elle de diverses manières. Mais Dieu, qui avait suffisamment éprouvé sa foi, lui envoya pour mettre

fin à ses hésitations un bon religieux de Saint-François, qui, après un mûr examen des grâces qu'elle avait reçues, déclara à sa famille qu'elle serait responsable de la vocation de Marguerite.

Ses parents consentirent donc à ce qu'elle se séparât d'eux.

Au printemps de l'année 1671, elle se dirigea vers le monastère de la Visitation de Paray-le-Monial. Dès son entrée au parloir, elle entendit intérieurement ces paroles : « C'est ici que je te veux. »

Trois mois après son entrée au monastère, elle reçut l'habit le jour de Saint-Louis, pour marquer qu'elle était chargée d'une mission spéciale pour la France.

Le divin Epoux lui fit voir que c'était le temps des fiançailles, qu'il avait dès lors sur elle un nouvel empire, qu'elle devait à un double titre l'aimer d'un amour de préférence, que lui, de son côté, lui ferait goûter, dans ces commencements, ce qu'il y avait de plus doux dans les suavités de son amour.

Les caresses du divin Maître étaient, en effet, si excessives qu'elles mettaient Marguerite hors d'elle-même, et la rendaient incapable de pouvoir agir. Puis, par un effet tout contraire, elle se trouvait tout à coup privée de ces sentiments extraordinaires, jusqu'à l'impuissance de se tenir en présence de Dieu. Elle s'en inquiétait et s'en plaignait à Notre-Seigneur. « Si je te voulais en ma présence sourde, aveugle et muette, lui dit-il, n'en devrais-tu pas être contente ? »

Déjà, dans les premiers jours de son postulat, elle avait entendu à son réveil des paroles comme celles-ci . « Tu as reconnu ton sentier et ta voie, ô ma Jérusalem, maison d'Israël, mais le Seigneur te gardera en toutes tes voies et ne t'abandonnera jamais. » Et ces autres paroles : « *Audi filia, et vide*, etc. Ecoute, ma fille, et vois, incline ton oreille, car le Roi est épris de ta beauté. »

Cependant, cette voie n'agréait pas aux supérieures de Paray-le-Monial ; elles lui disaient que cela n'était point l'esprit des filles de Sainte-Marie, et que si elle ne se retirait point de tout cela, on ne la recevrait point à la profession.

Marguerite, dans la désolation de son âme, s'efforçait de marcher contre cette voie qui lui était imposée. Sa maîtresse y travaillait de son côté. La voyant affamée de faire oraison, elle lui ordonnait d'aller balayer après avoir entendu la lecture des points posés. Mais, quelles que fussent alors les souffrances de son corps, le divin Maître l'inondait de délices, et après elle chantait :

Plus l'on contredit mon amour,
Plus cet unique bien m'enflamme.
Que l'on m'afflige nuit et jour,
On ne peut l'ôter à mon âme,
Plus je souffrirai de douleur,
Plus il m'unira à son cœur.

Bien que son naturel sensible les ressentît vivement, elle avait une faim insatiable d'humiliations et de mortifications. Notre-Seigneur la pressait de les demander. Mais alors la violence des efforts qu'il lui fallait faire pour se vaincre était telle, qu'elle était obligée d'appeler le divin Maître à son secours. « Hélas ! venez à moi, lui criait-elle, puisque vous êtes cause de ma peine. — Reconnais, lui répondait-il, que tu ne peux rien sans moi. Je ne te laisserai point manquer de secours, pourvu que tu tiennes ton néant et ta faiblesse abîmés dans ma force. »

Humiliations, rebuts, attraits, tout lui était sujet à nouveaux combats. Elle ne voulait aucune réserve à son sacrifice : Vaincre ou mourir ! disait-elle ; et souvent, elle allait passer de longues heures dans la prière et les larmes devant le Saint-Sacrement ; après quoi, elle remportait des victoires.

Alors l'Epoux céleste inondait son âme de tant de douceurs qu'elle était contrainte de s'écrier : « Suspendez, ô mon Dieu ! ces torrents qui m'abîment ou étendez ma capacité pour les recevoir. »

Le temps de sa profession approchait, ses supérieures, toujours en défiance contre les voies extraordinaires par lesquelles Dieu la conduisait, hésitaient à se prononcer sur sa vocation. Elles redoublèrent les épreuves qui lui avaient été si souvent prodiguées depuis son entrée en religion. Elle s'en plaignait au Maître : « Hélas ! Seigneur, vous serez donc cause qu'on me renverra ! — Dis à ta supérieure, lui fut-il répondu, qu'elle n'a rien à craindre en te recevant, et que si elle me trouve solvable, je serai ta caution... Je te rendrai plus utile à la religion qu'elle ne pense, mais d'une manière qui n'est connue que de moi. »

Les douceurs dont Jésus-Christ la comblait l'affligeaient. Elle aurait voulu la croix toute pure ; souffrir en silence, sans consolation, sans compassion. Elle ne se souciait plus ni du temps, ni des lieux, ni des dispositions qu'on pouvait faire d'elle ; en compagnie de l'Epoux, elle était contente partout.

« C'est ce que j'expérimentai, dit-elle elle-même, lorsqu'on me fit faire la retraite de ma profession, en gardant une ânesse avec son petit ânon dans le jardin, laquelle ne me donnait pas peu d'exercice, car on ne me permettait pas de l'attacher, et on voulait que je la retinsse dans un petit coin que l'on m'avait marqué, crainte qu'elle ne fît du mal, et ils ne faisaient que courir. Je n'avais point de repos jusqu'à l'*Angelus* du soir, que je venais souper : et puis je retournais pendant une partie de Matines dans l'étable pour la faire manger. » Elle disait alors avec simplicité : Si Saül, en cherchant les ânesses de son père, a trouvé le royaume d'Israël, pourquoi n'obtiendrais-je pas le royaume des Cieux en courant après de pareils animaux ? »

Le divin Maître ne lui laissait pas passer la moindre faute où il y eût tant soit peu de volonté ou de négligence, sans qu'il l'en reprît et l'en punît, quoique toujours avec miséricorde et bonté. « Apprends, lui dit-il un jour, après quelque faute, que je suis un Maître saint et qui enseigne la sainteté. Je suis pur et ne puis souffrir la moindre tache. C'est pourquoi, il faut que tu agisses en simplicité de cœur, avec une intention droite et pure en ma présence. Car je ne peux souffrir le moindre détour, et je te ferai connaître que l'excès de mon amour m'a porté à me rendre ton maître, pour t'enseigner et te façonner à ma mode et selon mes desseins ; que je ne peux supporter les âmes tièdes et lâches, et que si je suis doux à supporter tes faiblesses, je ne serai pas moins exact et sévère à corriger et punir tes infidélités. »

Un jour, pendant la retraite qui précédait la profession, comme elle s'offrait en holocauste en union avec Jésus-Christ, elle l'entendit qui lui disait : « Souviens-toi que c'est un Dieu crucifié que tu veux épouser : c'est pourquoi il te faut rendre conforme à lui, en disant adieu à tous les plaisirs de la vie, car il n'y en aura plus pour toi, qui ne soit traversé par ma croix... Elle sera rude, ajouta-t-il, la croix que je te prépare, si rude que si tu n'étais soutenue de mon bras tout-puissant, il te serait impossible d'y résister. »

Il lui dit encore : « Voici la plaie de mon côté pour y faire ta demeure actuelle et perpétuelle ; c'est là que tu pourras conserver la robe d'innocence dont j'ai revêtu ton âme. Tu vivras désormais de la vie d'un Homme-Dieu ; tu vivras comme ne

vivant plus, afin que je vive parfaitement en toi. Prends garde de te regarder toi-même hors de moi. »

A la suite de ces paroles, elle écrivit de son sang:

« Moi, chétif et misérable néant, proteste à mon Dieu, me soumettre et sacrifier tout ce qu'il désire de moi, immolant mon cœur à l'accomplissement de son bon plaisir, sans réserve que de sa plus grande gloire et de son pur amour. Je lui consacre et abandonne tout mon être et tous mes moments. Je suis pour jamais à mon bien-aimé, sa servante, son esclave, sa créature, puisqu'il est tout à moi, son indigne épouse, — sœur Marguerite-Marie, morte au monde. Tout en Dieu et rien en moi. Tout à Dieu et rien à moi. Tout pour Dieu et rien pour moi. »

Elle fit profession le 6 novembre 1672, et Notre-Seigneur lui dit que dès lors elle était son épouse.

Devenue professe, elle remplit à peu près tous les emplois du monastère, à l'infirmerie, au réfectoire, à la sacristie, et partout elle cherchait avec empressement toutes les occasions de souffrir et de s'humilier.

Le démon s'unissait à ses distractions pour lui faire commettre des maladresses. Un jour, il la précipita comme une flèche du haut en bas d'un escalier. Elle portait alors du feu dans un vase d'argile, qui demeura intact sans qu'un seul charbon roulât à terre.

Il lui arrivait d'autres fois de laisser tomber à terre la portion de potage qu'elle apportait au réfectoire, elle la ramassait pleine de poussière et en faisait sa nourriture.

S'il y avait sur la table un fruit gâté, un morceau mal apprêté, c'était pour elle. Elle s'adjugeait également les morceaux de pain que les pensionnaires laissaient traîner çà et là dans la maison.

Son bonheur était encore d'aider les sœurs converses à laver la vaisselle, à porter le bois, à faire la lessive.

Ses actes n'étaient pas moins héroïques dans les soins qu'elle donnait aux malades.

Sa sensibilité et ses aversions naturelles ne diminuaient pas. Un jour qu'elle combattait sans succès, le divin Maître se fit voir à elle tout couvert de plaies et lui reprocha sa lâcheté. « Que voulez-vous que je fasse ? lui dit-elle: ma volonté est plus forte que moi. — Mets-la dans la plaie de mon côté, tu y trouveras la force de te surmonter. — O mon Dieu s'écria-t-elle avec transport, mettez-la si avant et l'y enfermez si bien qu'elle n'en sorte jamais. »

A mesure qu'elle avançait, se vérifiait la promesse de Jésus-Christ de lui donner une croix si rude à porter qu'il lui faudrait son secours tout-puissant.

A partir du jour de sa profession jusqu'à sa mort, elle reçut de nouveaux gages d'amour dans la multiplication de ses souffrances.

D'abord Jésus-Christ lui fit don de sa couronne d'épines. Sa tête éprouvait des élancements terribles, qui lui ôtaient tout sommeil.

Une autre fois, il lui donna sa croix, gage d'une vie humiliée, méprisée, contredite, pleine de souffrances de l'âme et du corps ; alors elle chantait :

La croix est ma gloire
L'amour m'y conduit.
L'amour me possède ;
L'amour me suffit.

Ou encore

Je suis une biche harassée,
Qui cherche l'onde avec ardeur.
La main du chasseur m'a blessée,
Son dard a percé jusqu'au cœur.

Plus tard, il l'initia aux douleurs que son Cœur avait ressenties dans sa mystérieuse agonie. La sainteté de Dieu s'appesantissait sur elle, comme autrefois sur celui qui s'est fait *péché* pour sauver les hommes ; elle se sentait écrasée par la fureur et l'indignation de Dieu.

Peu à peu, il lui découvrit les secrets de son Cœur divin.

Il lui apparut souvent, et transformait son cœur en une fournaise ardente.

Le cadre restreint de cette vie ne permet pas de tout raconter ; nous dirons seulement que la propagation de la dévotion au Sacré-Cœur est le terme où devaient aboutir toutes les grâces que reçut Marguerite-Marie. Ce fut sa mission.

Un jour qu'elle était devant le Saint-Sacrement, il lui découvrit son divin Cœur en lui disant :

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour; et, pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes, par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore le plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'Octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets aussi que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur, et qui procureront qu'il lui soit rendu. »

« Le jour de la fête de saint Jean l'Evangéliste, écrit la Bienheureuse, le divin Cœur de Jésus me fut présenté comme dans un trône tout de feu et de flammes rayonnant de tous côtés, plus brillant que le soleil et transparent comme un cristal: la plaie de son Cœur y paraissait visiblement; il y avait une couronne d'épines autour de ce Cœur sacré et une croix au-dessus. Mon divin Sauveur me fit connaître que ces instruments de sa Passion figuraient l'amour immense qu'il a eu pour les hommes, et que son Cœur avait été la source de toutes les souffrances et de toutes les humiliations qu'il a voulu souffrir pour nous. » La vue de tant de souffrances, voulues par tant d'amour, doit opérer dans notre âme un effet semblable : amour immense pour Notre-Seigneur et généreux désir d'accepter tous les sacrifices, toutes les souffrances, toutes les immolations que cet amour nous demandera. La dévotion à la Passion de Notre-Seigneur et la dévotion à l'Eucharistie, mémorial de la Passion, voilà les deux sources de la vraie dévotion au Sacré-Cœur, par laquelle on obtient tant de grâces. »

Heureux qui sait souffrir avec amour pour Jésus.

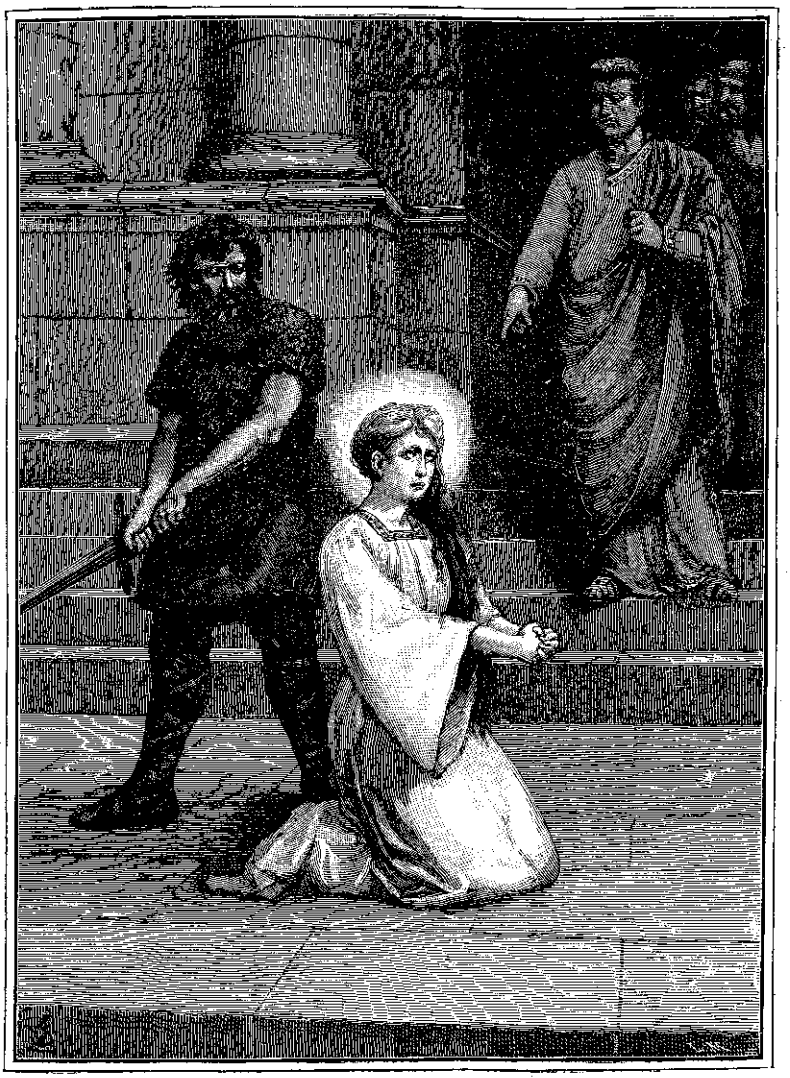
C'est par la B. Marguerite-Marie que le roi de France, Louis XIV, fut invité, de la part de Dieu, à mettre le Sacré-Cœur au milieu de l'étendard de la France ; il n'en fit rien, ce qui explique beaucoup de catastrophes, et beaucoup d'impuissances à l'heure présente.

Lorsque Marguerite-Marie eut accompli sur la terre la double mission de sa propre sanctification et de l'institution de la fête du Sacré-Cœur, elle alla recevoir la récompense promise aux vierges fidèles.

Elle mourut aux premières vêpres de saint Luc, l'Evangéliste du sacerdoce, de la souffrance et du sacrifice.

SAINTE SOLINE, VIERGE ET MARTYRE A CHARTRES

Fête le 17 octobre.



Martyre de sainte Soline.

CHARTRES ET POITIERS — JEUNESSE DE SOLINE

Sainte Soline, née en Poitou, martyrisée au pays des Carnutes, constitue un lien étroit entre les Eglises de Chartres et de Poitiers, demeurées toutes deux fidèles à son culte. Aussi le vicaire général de Chartres, devenu le grand évêque de Poitiers, Mgr Pie, pouvait-il s'écrier au jour de sa prise de possession : « Notre premier hommage sera pour vous, jeune vierge et martyre, bienheureuse Soline, qui aviez pris naissance et trouvé le bienfait de la foi dans la province de Poitiers, et qui vîntes recevoir à Chartres, aux premiers jours de la persécution, une couronne mêlée de roses et lis. Votre dépouille mortelle semble retrouver sa terre natale dans la cité chartraine : Pierre et Hilaire voulurent ombrager votre tombe de leurs temples contigus. Et votre nom, toujours connu dans l'une et l'autre contrée, demeure écrit dans leurs martyrologes comme un lien entre les deux Eglises (1). »

Les parents de Soline étaient riches et nobles, mais idolâtres. L'enfant fut convertie à la foi dès son jeune âge. Des prêtres, envoyés en Gaule par saint Pierre et ses premiers successeurs, parcouraient alors la contrée, prêchaient hardiment la bonne nouvelle et amenaient au christianisme les âmes sincères.

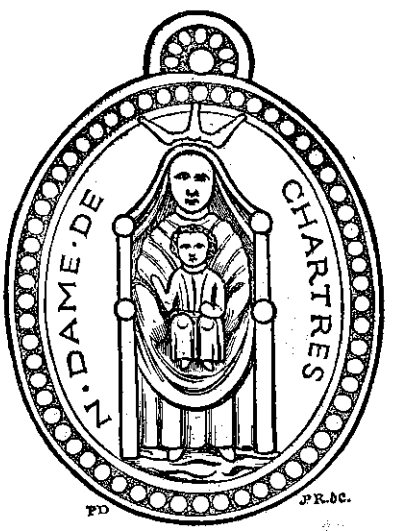
(1) Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Poitiers, à l'occasion de son entrée dans son diocèse, 25 novembre 1849.

Soline fut baptisée par l'un d'eux, peut-être par saint Martial, l'apôtre de l'Aquitaine. Choisie entre mille, la vierge prédestinée grandit pure au milieu des obstacles, comme un lis parmi les épines. Ses premières aspirations furent de vouer à Jésus-Christ sa virginité et de renoncer à tout autre époux sur la terre.

OBSTACLES A SON VŒU DE VIRGINITÉ SA FUITE AU PAYS CHARTRAIN

Cette résolution devait faire naître, dans le milieu païen où vivait Soline, de nombreux combats. La jeune fille réunissait en elle toutes les qualités que l'on aime à rencontrer dans une épouse : vertu, fortune, illustration de la famille, beauté dont une modestie virginale rehaussait encore l'éclat. Elle fut donc recherchée par de brillants partis. Rien ne put lui faire oublier son vœu.

Ses parents insistèrent plusieurs fois, ils ne comprenaient pas ses résistances. Son refus constant les irrita jusqu'à la violence et aux



Notre-Dame de Chartres.
(D'après une médaille d'argent.)

mauvais traitements. Soline garda sa fidélité à l'Epoux divin.

Cependant les instances deviennent plus fréquentes, les persécutions plus vives. Soline craint que le respect et l'amour filial qu'elle garde à ses parents ne la fassent changer de résolution. Elle voit le moment où elle pourra faiblir.

Mue par une inspiration divine, elle prend le parti de fuir la demeure paternelle. Elle brise avec le monde, renonce aux affections de la famille, abandonne ses richesses, et la voilà seule, sans guide, sans appui, sur les chemins de Touraine, prête à aller où la Providence voudra conduire ses pas.

AUX PIEDS DE LA VIERGE DE CHARTRES

Elle voyage ainsi de longs jours à la garde de Dieu. Elle ignorait encore où elle s'arrêterait, quand, arrivée sur les confins de l'ancienne Armorique, elle se souvint que Chartres, ville dès ce temps-là très considérable, était un centre de dévotion à la Vierge Mère de Dieu.

Depuis longtemps, on y vénérait, au fond d'une grotte mystérieuse, une statuette de bois, de forme assez grossière, représentant une Vierge assise sur un siège antique, le front orné d'un diadème, les yeux fermés et tenant sur ses genoux un bel enfant. La tradition populaire appelait cette image celle de la Vierge qui devait enfanter.

Avant même la naissance du Messie, les druides, prêtres païens de ces forêts, instruits des oracles prophétiques d'Isaïe, croyaient à cette vierge et lui rendaient honneur.

Aujourd'hui que le miracle attendu avait eu lieu, que Marie avait enfanté Jésus sans cesser d'être vierge, la grotte souterraine de Chartres, où son image était honorée depuis si longtemps, était devenue la première chapelle dédiée à la Mère de Dieu.

Soline se sentit attirée vers ces lieux mystérieux. Elle remonta le cours de l'Ebura (l'Eure), et s'achemina vers la célèbre Madone, désireuse de renouveler, sous les auspices de la Reine des vierges, son vœu de virginité.

Elle pria longtemps dans ce sanctuaire des vieux druides transformé en oratoire chrétien.

Soline crut avoir trouvé près de l'image de Marie le lieu de son repos; elle se retira peu après dans une grotte voisine, non loin de l'endroit où l'Eure divise ses eaux pour les répandre dans la vallée. C'est là que ses restes vénérés devaient reposer longtemps, au centre d'une abbaye d'architecture remarquable.

LA PERSÉCUTION

Du fond de sa grotte, tandis qu'elle donnait à toute la ville l'exemple des plus sublimes vertus et faisait même des miracles, au rapport de la tradition, Soline assistait aux débuts de l'Eglise de Chartres.

Sous l'action des apôtres venus de Rome, Potentien et Savinien, plusieurs druides se convertissaient, confessaient le néant de leurs idoles et renonçaient aux vaines prescriptions de leur culte; le préfet même de la ville, Priscus, se rendait à leur parole, devenait chrétien et faisait don de ses biens à la Vierge-Mère dont l'image avait été trouvée dans le sanctuaire druidique. Le troupeau fidèle augmentait de jour en jour.

Une apparente sécurité régnait dans la ville, mais ce calme ne fut pas de longue durée. Rome, dominatrice des Gaulois, envoya partout ses proconsuls, pour la plupart ennemis du nom chrétien.

Chartres reçut le préfet romain Quirinus : c'était un persécuteur acharné.

Les progrès de la religion nouvelle au sein de cette antique métropole du paganisme ne pouvaient qu'irriter le proconsul, et les chrétiens étaient voués d'avance à ses fureurs. Il connaissait sur ce sujet les dispositions de Domitien son maître, et, sans attendre les décrets de persécution générale qui furent portés quelques années plus tard, il les anticipa pour satisfaire ses propres mécontentements. Il donna ordre à ses soldats de massacrer les nombreux néophytes qui se pressaient, comme en d'autres catacombes, dans la grotte souterraine de Notre-Dame de Chartres. Les bourreaux n'épargnèrent même pas sa propre fille, Modeste, qui, devenue chrétienne à son tour, prenait part aux assemblées des fidèles. Savinien et Potentien furent jetés dans les fers.

La conduite de Soline vint encore exciter la colère de Quirinus.

Non contente de goûter dans la solitude les délices de l'amour divin, elle voulut apporter son concours à l'apostolat des premiers missionnaires de Jésus-Christ sur cette terre païenne.

Elle aussi prêcha la vanité des idoles et le mérite de la virginité chrétienne, et conquit au Seigneur tous ceux qui eurent le bonheur de l'entendre et d'être témoins de ses vertus. Elle ne tarda pas à être dénoncée.

Le proconsul, instruit par la voix publique de ce qui se passait, la fit saisir par des licteurs et citer à son tribunal.

L'INTERROGATOIRE

Soline arriva sous la tente du proconsul dressée sur le forum en face du palais. Quirinus prit place sur son trône.

« Jeune fille, dit-il d'une voix qui cherchait à inspirer la confiance et la persuasion, quelle est cette religion étrangère que vous pratiquez (1)?

— C'est la religion du Roi du ciel et de la terre, reprit Soline.

— D'un vil Crucifié, nous le savons; naguère, un gouverneur de la Judée l'a condamné à une mort ignominieuse en présence de toute sa nation.

— Oui, c'est vrai, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, a poussé l'amour pour les hommes jusqu'à se revêtir de notre chair mortelle et à se faire victime pour le salut du monde.

— Que dites-vous?..... reprit le proconsul ahuri par ces dernières paroles. Que signifient de pareilles expressions?..... Mais, au fait, vous êtes accusée de détourner les personnes de votre sexe des douceurs de l'hymen. Quels motifs peuvent vous inspirer de si étranges desseins?

— Je l'avoue, répondit la vierge Soline, j'ai engagé ma foi à Jésus-Christ et n'ai point voulu d'autre époux. »

Quirinus reprit plus vivement : « Tout cela est peut-être bel et bon pour des chrétiens, mais pour moi qui dois veiller à l'ordre public, et faire observer les lois, il me faut une autre justification. »

Soline répondit avec calme : « Vous avez charge de faire observer les édits des empereurs, moi je songe à mettre en pratique les lois de Dieu. Vous désirez plaire aux hommes, je désire ardemment plaire à Jésus-Christ. Faites donc ce qui vous paraît se concilier avec vos intérêts; pour moi, je fais ce qui m'est avantageux.

— Jeune fille, dit Quirinus, prenez garde, vous pourriez bien ne pas parler ainsi devant les supplices. »

Et d'un ton de voix dont il s'efforçait de tempérer l'irritation croissante : « Je vous conseille de réfléchir, ajouta-t-il. Depuis votre arrivée dans cette cité, vous n'avez pas cessé de propager la religion nouvelle de votre Crucifié. Songez-y, jeune étrangère, vous changerez de sentiments et de conduite, ou vous ne tarderez pas à payer de la vie votre impudence et votre audace. »

LE MARTYRE

La jeune vierge ne se laisse ni effrayer, ni séduire. Elle ne se trouble ni des caresses, ni des menaces. Comme il ne peut réussir à l'ébranler, Quirinus la fait jeter en prison. Le lendemain, il la rappelle, lui fait subir un nouvel interrogatoire, tente un suprême effort pour la faire apostasier. Plus ferme encore que la veille dans sa confession, Soline est condamnée au dernier supplice.

Elle reçoit joyeuse cet arrêt, offre elle-même sa tête au glaive du licteur, et recueille avec le coup de la mort la palme du martyre.

On ignore la date précise de ce triomphe.

D'accord avec la tradition constante des Eglises de Chartres et de Sens qui attribue à saint Pierre l'envoi dans les Gaules de saint Savinien et de saint Potentien, nous croyons pouvoir la rattacher à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne.

Le jour même de la mort nous est plus connu; les martyrologes les plus anciens fixent au 17 octobre la date du martyre de sainte Soline.

L'ABBAYE DE SAINT-PÈRE

Les restes de la douce victime, pieusement recueillis par quelques chrétiens, furent recouverts de parfums et ensevelis dans la petite grotte qui lui avait longtemps servi de demeure.

A cette même place, au pied de la colline sur laquelle s'étage l'antique cité de Carnutes, la piété de nos ancêtres a consacré à la mémoire de Soline l'abbaye de Saint-Pierre de Chartres, communément appelée autrefois abbaye de Saint-Père-en-Vallée. La sainte martyre en partageait le patronage avec le Prince des apôtres.

Ce monastère devint le théâtre de nombreux miracles dus à l'intercession de sainte Soline. Il jouit d'une grande célébrité par l'étendue de ses prérogatives, le nombre et la science de ses religieux.

Aujourd'hui, les dépendances de ce magnifique édifice servent de caserne, mais l'église, monument du XIII^e^ siècle, de dimensions et d'une beauté architecturale vraiment remarquables, est la seconde paroisse de la ville de Chartres.

L'église Saint-Pierre renferme une chapelle dédiée à sainte Soline. Sa statue s'élève sur un pilier environné de fleurs, et les fidèles y viennent prier comme autrefois.

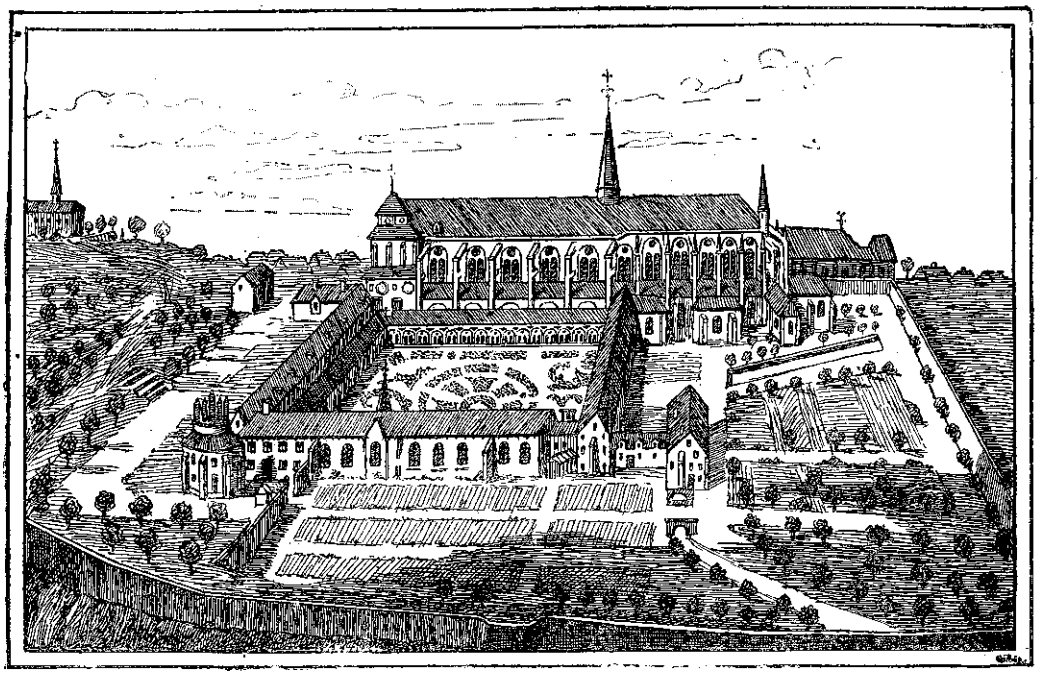
CULTE DE SAINTE SOLINE

Le XIV^e^ siècle avait produit, pour conserver les ossements de sainte Soline, une châsse dorée, chef-d'œuvre d'élégance et de finesse. La Révolution de 1793 n'a rien respecté. Reliquaires, cendres, tout a été misérablement dispersé. Néanmoins le culte de la Sainte survit à ces déprédations impies : il est aujourd'hui plus florissant que jamais dans les deux diocèses de Chartres et de Poitiers, surtout depuis que la plume puissante du cardinal Pie est venu le raviver dans une notice consacrée à sainte Soline.

Le pouvoir spécial octroyé par Dieu à l'intercession de la sainte martyre se manifesta surtout dans les sécheresses et dans les autres besoins ou calamités publiques. Ses reliques étaient alors portées en procession.

« Quand une sécheresse trop continue menaçait les récoltes, raconte M. de Chergé, on exposait à la cathédrale de Chartres la châsse de saint Taurin, évêque d'Evreux, et à l'église abbatiale de Saint-Père, la châsse de sainte Soline, et les nombreux et irrécusables miracles obtenus à la suite de cet acte de pieuse confiance dans l'intercession des deux Saints autorisaient les populations reconnaissantes à traduire leur pensée par l'épithète naïve et bien significative qu'elles

(1) Les termes de cet interrogatoire sont en partie empruntés à la vie de sainte Soline, par l'abbé Lomor.



Vue de l'abbaye de Saint-Père-en-Vallée
(D'après un dessin de 1696.)

donnaient à ces deux châsses vénérées : elles les appelaient *les deux aqueducs* du pays chartrain. »

Nulle église ne célébrait plus solennellement sainte Soline que l'église abbatiale de Saint-Père, heureuse de posséder son corps virginal. Elle en faisait trois fêtes par an : l'une au 17 octobre, jour anniversaire du martyre; une seconde, au 27 août, rappelait l'invention et la translation des reliques; enfin, la fête du 3 mars célébrait le retour des reliques au monastère après plus d'un siècle d'absence.

« Ailleurs, dit encore M. de Chergé, un de ces usages antiques dont le moyen âge nous a transmis tant d'exemples s'est maintenu jusqu'à la révolution. A la messe solennelle de la fête de sainte Soline, après le chant de l'Offertoire et avant les encensements, le fermier de la terre de Préaux (paroisse de Vert), précédé des huissiers de l'église, présentait à l'offrande une oie blanche ayant une gousse d'ail suspendue au cou par un fil de soie rouge. » On voulait sans doute figurer par là la pureté de la vierge martyre dont le cou délicat avait été teint de son sang.

Deux paroisses subsistent actuellement sous le nom de Sainte-Soline et ont une église sous son vocable. L'une est comprise dans l'archiprêtré de Melle (Deux-Sèvres); l'autre dans celui de Barbezieux, au diocèse d'Angoulême.

A Poitiers, la collégiale de Saint-Hilaire avait un autel ou chapellenie fondée très anciennement en l'honneur de sainte Soline. C'est sans doute ce qui a fait dire à quelques hagiographes trop confiants qu'elle y avait été ensevelie.

ORAISON

O Dieu tout-puissant, faites, nous vous en prions, que par les mérites et les prières de votre bienheureuse vierge et martyre *Soline*, le *vrai Soleil* éclaire nos intelligences et dissipe en nos âmes les ténèbres du péché. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

SOURCES CONSULTÉES

Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers, par l'abbé AUBER. — *Les vies des Saints du Poitou*, par C. DE CHERGÉ. — *Sainte Soline ou les premiers martyrs de l'Eglise de Chartres*, par l'abbé T. LORIOT, curé d'Oisonville (Eure-et-Loir). — *Histoire de Chartres*, par E. DE L'ÉPINOIS. — *Acta Sanctorum*, GRANDS BOLLANDISTES, au 17 octobre. — *Recherches historiques sur la fondation de l'Eglise de Chartres*, par A. C. HÉNAULT, 1884.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS-ISIDORE GAGELIN

PRÊTRE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES, MARTYR EN COCHINCHINE

Béatifié par S. S. Léon XIII, le 27 mai 1900.

Le bienheureux Gagelin.

François-Isidore Gagelin est le premier missionnaire martyrisé au XIXe siècle sur la terre annamite.

Il naquit à Montperreux, dans le diocèse de Besançon, le 10 mai 1799, de parents pauvres, mais pleins de foi. Il perdit de bonne heure son père. Sa mère, chargée d'une famille nombreuse, n'avait pas les ressources nécessaires pour permettre à son fils François une éducation ecclésiastique vers laquelle il se sentait attiré.

Celui-ci ne cachait cependant pas son désir de devenir plus tard prêtre et missionnaire.

Un jour qu'il pleuvait à torrents, sa sœur courut lui porter des vêtements pour le garantir de l'orage. Il les refusa : « Merci, dit-il, je veux me faire dur pour aller prêcher les sauvages dans les pays étrangers! »

Le curé du jeune Gagelin, frappé de ses heureuses dispositions, lui apprit les premiers éléments de la langue latine, et l'envoya, en 1812, au collège de Pontarlier. Dès le début, l'enfant fut irréprochable dans sa conduite et dans son travail. Il porta ensuite, partout où il alla, au pensionnat de Nozeroy, où il fit sa rhétorique, à celui de Dôle, où, en 1815, il suivit le cours de philosophie, et enfin au Grand Séminaire de Besançon, la même édification. Ses succès furent constants.

— Je ne veux pas que vous reveniez l'année prochaine au collège de Pontarlier, lui dit un

jour le sous-préfet, à l'occasion d'une distribution de prix; vous ne laissez de récompenses à personne.

« Presque toujours le premier de sa classe, presque toujours décoré de la croix, a dit encore un de ses condisciples, il songeait si peu à tirer vanité de ces avantages, que, loin d'être jalousé, il était aimé de tous. »

C'est que la piété allait chez lui de pair avec l'intelligence. La pensée de sa belle vocation le stimulait puissamment. Il se plaisait à entretenir ses amis des missions lointaines, et, comme le zèle ne va pas sans l'esprit de prosélytisme, il proposa à quelques-uns d'entre eux de tourner aussi leurs regards vers les pauvres idolâtres à convertir.

Pendant son séjour au Grand Séminaire, il résolut, avec l'avis du directeur de sa conscience, d'entrer au Séminaire des Missions étrangères.

Qu'allait dire sa pauvre mère, en apprenant sa décision?

François Gagelin s'arma de courage pour lui en faire part. Mme Gagelin fondit en larmes et déclara s'opposer à ce dessein; avec son calme et sa tranquillité habituels, le jeune séminariste lui répondit ces mots, où la piété filiale le dispute à la fidélité apostolique :

— Ma mère, vous m'êtes certainement bien chère, mais je sens que le bon Dieu m'appelle aux missions; vous n'oseriez pas vous opposer à sa volonté.

La pieuse femme s'inclina; elle accorda une permission si pénible à son cœur, mais qui, sollicitée de la sorte, ne pouvait se refuser.

François partit donc. La maturité de son esprit, son jugement et ses solides vertus le firent juger digne d'être envoyé presque aussitôt en mission. Il n'avait que vingt et un ans et venait de recevoir le sous-diaconat.

— Je laisse des parents dans la misère et la désolation, dit-il, au moment de s'embarquer. J'ai confiance pourtant que Dieu les soutiendra jusqu'à la fin de leur pénible carrière. Voici mon désir : Puissé-je faire connaître et adorer Jésus-Christ dans tous les pays du monde, afin qu'en lui et par lui gloire soit rendue à la Sainte Trinité!

LA TACTIQUE DE MINH-MANG
DEMI-CAPTIVITÉ DES MISSIONNAIRES

Le Bienheureux Gagelin aborda sur la terre de Cochinchine, qui, à cette époque, formait, avec la province du Tonkin, le royaume d'Annam.

En 1820, le roi d'Annam était Minh-Mang. Il succédait à un prince pacifique, Gia-Long, dont le long règne avait été une ère de tranquillité pour les chrétiens de ces contrées. Minh-Mang avait d'autres vues que son prédécesseur sur le catholicisme. Il en était, au fond, l'ennemi acharné. Néanmoins, il ne voulait pas, tout d'abord, se poser en persécuteur. Son plan comportait deux opérations principales : fermer absolument l'entrée du royaume aux nouveaux missionnaires; puis, enlever à leurs paroisses les prêtres qui travaillaient à l'intérieur du pays, les mettre dans l'impossibilité d'exercer leur saint ministère, sans pourtant user envers eux de violences odieuses.

C'est ainsi que le Bienheureux Gagelin, devenu prêtre, professeur au collège de Phuong-ru, dans la Haute-Cochinchine, puis missionnaire en diverses chrétientés de la Basse-Cochinchine, trouva un jour un ordre du roi qui, prétextant le manque d'interprètes, l'appelait à la cour où il utiliserait son dévouement et ses connaissances et lui procurerait une position honorable.

Les missionnaires connaissaient la signification précise de ces sortes de mandats. Sous le spécieux prétexte de services scientifiques à rendre, on voulait surtout les ravir à leur chrétienté et les empêcher de prêcher l'Evangile.

Quelque douloureux que fût le sacrifice, il fallait cependant l'accomplir, sous peine de plus graves dommages. Notre Bienheureux, après s'être fait réitérer trois fois l'instance royale, ne crut plus pouvoir s'y soustraire, et se livra de lui-même à une sorte de captivité qui dura un an.

Son travail à la Cour consista dans l'explication écrite d'un grand nombre d'estampes, de gravures et de cartes géographiques.

Soit pour séduire les missionnaires interprètes, soit pour voiler ses intentions malveillantes, Minh-Mang leur offrit le titre de mandarin. M. Gagelin, au nom de ses confrères, refusa ces avances. Il le fit avec une noble énergie :

« Je représentai au mandarin chargé de nous transmettre les prétendues grâces du roi, ce que nous étions venus faire ici, combien la dignité de maître de la religion (1) chrétienne est au-dessus de celle de mandarin, et combien nous étions loin de renoncer à la prédication de l'Evangile, pour laquelle nous avions abandonné nos proches, notre patrie, et foulé aux pieds tous les avantages temporels. »

La harangue produisit à la Cour annamite la plus grande impression. Un pareil désintéressement y était chose inconnue. On l'admira d'autant plus sincèrement.

Le Bienheureux Gagelin et ses compagnons en profitèrent pour faire autour d'eux un peu d'apostolat.

« Je saisis l'occasion, écrit-il, pour apprendre notre sainte religion aux infidèles du palais et de la ville. Si l'empereur m'envoyait quelque chose à traduire, j'amenais toujours, sous un prétexte ou sous un autre, l'entretien sur Dieu ou sur quelqu'une des vérités de la foi, suivant les circonstances. J'aimais surtout à parler de la bonne nouvelle aux habitants de la ville. »

Il ne limitait pas son zèle aux Annamites. Des chefs Moïs (sauvages) étant venus à Hué, il chercha l'occasion de les voir et leur exposa les beautés de la religion catholique. C'était, pensait-il, une semence qui pourrait germer plus tard.

Il lui arrivait souvent de mettre en défaut la vigilance de ses gardiens pour se rendre, à l'insu de Sa Majesté Minh-Mang, les dimanches et fêtes, dans les chrétientés voisines de la ville, et y offrir le Saint Sacrifice au milieu de ses chers enfants. Il avait, il faut le dire, la consolation de pouvoir chaque jour célébrer la messe dans un appartement du palais royal.

COURSES APOSTOLIQUES

Enfin, les missionnaires furent rendus à la liberté, grâce à une intervention du vice-roi de Cochinchine, qui intercéda en leur faveur auprès de Minh-Mang.

L'apôtre, avant d'arriver à son ancienne mission, essaya, sans grand succès apparent, d'évangéliser d'abord les Ciampois, peuple qui jadis avait contrebalancé la puissance de l'Annam. Ces infi-

(1) C'est sous ce titre que sont désignés les prêtres en Annam et en Chine.

dèles, attachés à diverses superstitions d'origine musulmane, reçurent en vain ses prédications.

Il les quitta pour parcourir sans relâche les provinces du Sud, depuis le cap Saint-Jacques jusqu'au golfe du Cambodge. Pendant quatre mois, il parcourut le pays en barque, suivant les arroyos, le grand fleuve, les canaux au bord desquels s'étendaient des stations chrétiennes, nombreuses et florissantes, renfermant environ 15 à 18 000 catholiques. Son voyage parut si fructueux que le supérieur de la mission lui en prescrivit un second l'année suivante.

Cette fois, M. Gagelin ne se contenta pas d'exhorter les chrétiens; il voulut porter l'Evangile à des provinces qui n'avaient jamais reçu la visite d'un prêtre. Il pénétra au milieu de populations à moitié sauvages, perdues dans les forêts du Cambodge, jeta dans leur sein les premières semences de la foi. Il rencontra chez elles la même obstination qu'au Ciampa. Du moins pouvait-il se rendre à lui-même ce témoignage: « J'ai versé la semence: j'espère que Dieu donnera la fécondité et l'accroissement. »

Dans ces courses apostoliques, le généreux missionnaire ne comptait pour rien des fatigues souvent excessives et ne ménageait pas sa santé pourtant débile.

Le vicaire apostolique de Cochinchine, Mgr Tabard, nouvellement nommé évêque d'Isauropolis, voulant récompenser les travaux et les labeurs de M. Gagelin, le nomma son pro-vicaire. Muni désormais de pouvoirs nouveaux, celui-ci continua ses visites aux chrétientés des provinces de Phu-yen, du Binh-dinh et du Quang-ngai, n'en négligeant aucune, voyageant à pied, prêchant, baptisant, confirmant. Partout, les fidèles gardèrent de lui le plus religieux souvenir.

Ses travaux ne lui laissaient pas de relâche: « En Europe, disait-il, les confesseurs ne sont surchargés d'occupations qu'à certaines époques de l'année et aux approches de quelques fêtes, mais dans le pays où je viens d'arriver, c'est fête tous les jours. »

Un prêtre et surtout un missionnaire ne se repose qu'au ciel. Minh-Mang va en ouvrir les portes au bienheureux Gagelin.

LE BIENHEUREUX SE LIVRE A SES BOURREAUX

En 1833, parut un premier édit de persécution. Il ordonnait à tous les catholiques, sous les peines les plus rigoureuses, d'abandonner leur religion. Le gage d'apostasie exigé était de fouler aux pieds la croix du Christ.

Le souverain Minh-Mang, fidèle à sa tactique astucieuse, ne dévoilait pas encore, même en cet acte de violence ouverte, toute sa pensée; il ajoutait à son édit un article secret qui ordonnait aux gouverneurs des provinces et aux mandarins supérieurs de se saisir des missionnaires.

M. Gagelin connut ce décret particulier par un mandarin de ses amis et chercha son salut dans la fuite. Mais bientôt, apprenant que dans les perquisitions faites à cause de lui des fidèles avaient été emprisonnés et qu'ils avaient faibli dans les tortures jusqu'à renier Jésus-Christ, au moins de bouche, il revint, très attristé de ces défaillances, pour relever le courage de ses chrétiens.

Sa voix trouva peu d'écho dans leur cœur. Il résolut alors de se livrer lui-même aux mandarins, pour empêcher, s'il le pouvait, la persécution et les apostasies; il demanda, avant d'exécuter ce grave dessein, l'autorisation de son évêque, et, l'ayant obtenue, il alla au-devant de ses juges, prêt à rendre compte de sa conduite et à confesser sa foi.

Minh-Mang, informé de sa démarche auprès du sous-préfet de Bong-son, le manda aussitôt à Hué. M. Gagelin partit pour la capitale, à la fin de juillet 1833.

Les sept premières semaines de captivité furent relativement assez douces pour le prisonnier. Le roi cachait toujours ses desseins: les satellites avaient ordre d'entretenir les missionnaires dans l'illusion sur le sort qui les attendait. C'est pourquoi M. Gagelin, enfermé dans la prison du Tranphu, put librement recevoir, chaque semaine une ou deux fois, la visite de deux de ses confrères également captifs, M. Jaccard, qui subira le martyre en 1838, et le P. Odorico, Franciscain. Pour le même motif, on se garda de lui faire subir aucun interrogatoire.

LES AVERTISSEMENTS D'UN AMI
DERNIÈRES LETTRES D'UN MARTYR

M. Jaccard avait trop de relations à la Cour pour ne pas connaître la pensée intime de Minh-Mang. Il n'hésita pas à dire à M. Gagelin qu'il serait condamné à mort.

Ce dernier fut bientôt mis aux ceps et séparé des autres prisonniers. M. Jaccard ne le visita plus autrement que par lettre; il parvint ainsi à le prévenir, le 12 octobre, de la condamnation à mort portée contre lui, et comme le confesseur, trompé par les soldats, faisait difficulté d'ajouter foi à cette nouvelle, son ami lui en affirma une seconde fois l'exactitude.

« Vous pouvez être certain que vous êtes condamné à mort, et cela pour avoir prêché la pure morale de l'Evangile. » Et le lendemain, il ajoutait: « Lorsque vous aurez subi le supplice de la corde, on vous coupera la tête pour la porter dans les provinces où vous aurez prêché le christianisme. Ainsi, vous voilà martyr! Que vous êtes heureux! »

M. Gagelin, certain maintenant du sort qui l'attend, laisse déborder la joie intime de son âme dans une lettre touchante. Il écrit aussitôt :

« Monsieur et très cher confrère,

» La nouvelle que vous m'annoncez que je suis irrévocablement condamné à mort me pénètre de joie jusqu'au fond du cœur. Non, je ne crains pas de le dire, jamais nouvelle ne me fit tant de plaisir; les mandarins n'en éprouveront jamais de pareil. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum domini ibimus* (1). La grâce dont je suis bien indigne a été, dès ma plus tendre enfance, l'objet de mes vœux les plus ardents; je l'ai spécialement demandée, toutes les fois que j'élevais le précieux Sang au Saint Sacrifice de la Messe. Dans peu, je vais donc paraître devant mon Juge, pour lui rendre compte de mes offenses, du bien que j'ai omis de faire et même de celui que j'ai fait. Si je suis effrayé par la rigueur de sa justice, d'un autre côté, ses miséricordes me rassurent; l'espérance de la résurrection glorieuse et de la bienheureuse éternité me console de toutes les peines et de toutes les humiliations que j'ai souffertes. Je pardonne de bon cœur à tous ceux qui m'ont offensé et je demande pardon à tous ceux que j'ai scandalisés..... Je quitte ce monde où je n'ai rien à regretter. La vue de mon Jésus cru-

(1) Je me suis réjoui de ce qui m'a été dit : nous irons dans la maison du Seigneur.

cifié me console de tout ce que la mort peut avoir d'amertumes. Toute mon ambition est de sortir promptement de ce corps de péché pour être réuni à Jésus-Christ dans la bienheureuse éternité..... »

Le lendemain, le prisonnier envoie encore à son ami ces quelques lignes qui témoignent de son calme en face de la mort :

« Je désire beaucoup vous voir, et je crois que vous pourrez pénétrer..... Je voudrais me confesser et recevoir le Viatique avant d'entrer dans mon éternité : je crois bien, comme vous le dites, qu'on ne me condamne qu'*en haine de la religion*, puisque l'on ne m'interroge point. Il serait essentiel d'obtenir une copie de ma sentence et surtout de savoir le jour de mon exécution, car c'est assez l'ordinaire de le cacher aux condamnés. La nouvelle que vous m'avez donnée de ma condamnation ne m'a fait nulle impression, sinon celle d'un contentement parfait. J'ai dormi cette nuit aussi tranquillement que de coutume, je mange d'un aussi bon appétit; seulement, la cangue qui me pèse sur les épaules me fatigue de jour en jour davantage et j'ai de la peine à rester assis..... Recommandez-moi aux prières de toutes les âmes ferventes. »

LE TRIOMPHE

Le jour suivant, 17 octobre, fut pour M. Gagelin celui du triomphe. Aucun message officiel n'avait divulgué la sentence de mort. Minh-Mang croyait garder son secret.

Vers 7 heures du matin, un soldat annonça au missionnaire qu'on allait le changer de prison. Celui-ci se prépara, sortit, et, dès qu'il se vit entouré par une escorte nombreuse de soldats armés, il comprit à cet appareil inusité qu'on le menait au martyre.

— Me conduisez-vous pour me trancher la tête?

— Oui, lui répondit un des gardes.

— Je n'ai pas peur, fit le martyr.

On partit immédiatement. Quatre soldats soutenaient les extrémités de la cangue; les autres, armés de piques, étaient placés de chaque côté; deux mandarins à cheval fermaient la marche. Le cortège se dirigea silencieusement vers le pont qui sépare la capitale du faubourg de Baidau.

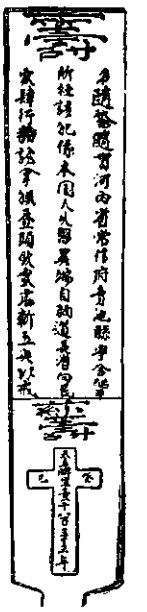
A la tête du pont, un crieur public portait une planchette sur laquelle était inscrite la sentence de mort conçue en ces termes :

« L'Européen Hoai-hoa (1) est coupable d'avoir prêché et répandu la religion de Jésus dans plusieurs provinces de ce royaume. A cause de cela, il est condamné à être étranglé. »

Tous les cent pas, le crieur public s'arrêtait, donnait quelques coups de tam-tam, et lisait à haute voix la sentence.

Sur le parcours, on entendait des païens s'écrier : « Qui a jamais vu quelqu'un aller à la mort avec si peu d'émotion? »

M. Gagelin, en effet, s'avançait, le front serein, jetant de temps en temps ses regards sur la multitude qui le précédait.



Fac-similé d'une planchette portant la sentence de condamnation d'un martyr.

Arrivés au lieu du supplice, les mandarins commandent halte. Le cercle de soldats se ferme autour de la victime. Des satellites enfoncent trois pieux en terre sur une même ligne et étendent une natte devant celui du milieu.

— Est-ce pour me décapiter ou pour m'étrangler? interroge le martyr.

On ne lui répond pas.

Il demande à se mettre à genoux : les soldats, tenant les extrémités de sa cangue, l'en empêchaient; sa demande n'est pas plus écoutée. Enfin, on le fait asseoir, les jambes étendues sur la natte, le dos appuyé contre le poteau du milieu.

Des soldats ouvrent ses vêtements, les abaissent jusqu'à la ceinture, ils lui prennent les mains, les ramènent derrière le dos et les attachent fortement au pieu central; on lui passe au cou une corde dont les deux extrémités s'enroulent autour des pieux fixés à droite et à gauche. M. Gagelin se prête à tout avec calme. Les dispositions achevées, les mandarins font un premier signe : une douzaine de soldats saisissent les deux bouts de la corde; à un second commandement, ils le tirent de toutes leurs forces, et le missionnaire exhale le dernier soupir.

Le corps put être recueilli par les chrétiens. En 1846, il fut transporté au Séminaire des Missions Etrangères, où l'on peut encore le vénérer aujourd'hui.

Bienheureux Gagelin, priez pour nous.

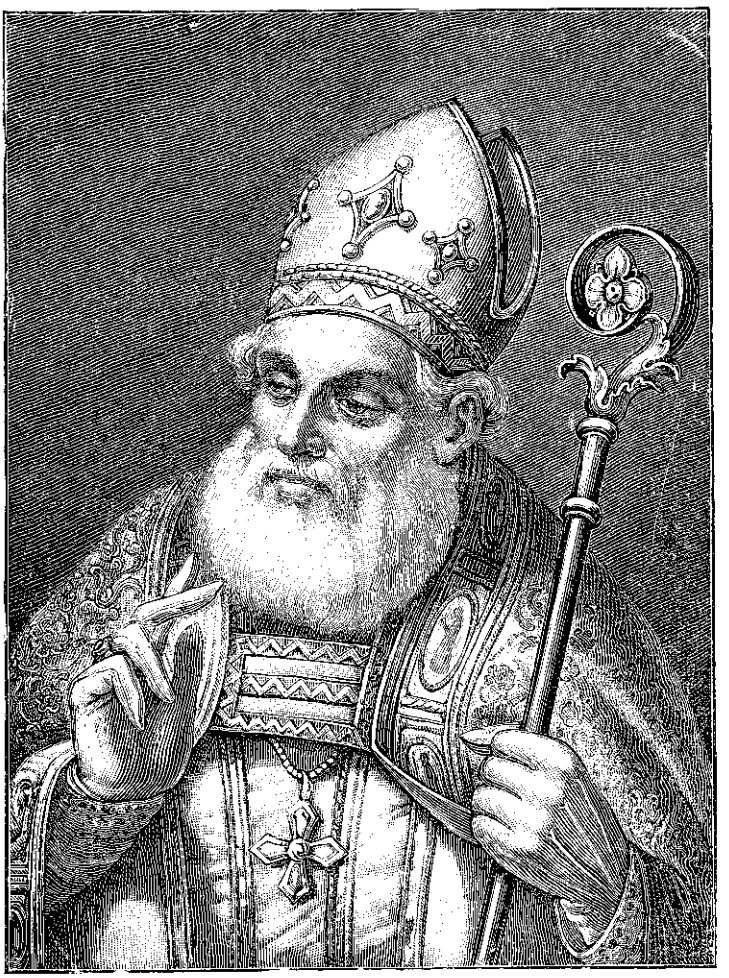
* * *

Cette notice a été composée par Adrien Launay, prêtre de la Société des Missions Etrangères, d'après le *Sommaire du Procès de Béatification*, les *lettres* des BB. Gagelin et Jaccard et du V. Delamotte, missionnaires martyrs, et la *Vie de M. l'abbé Gagelin, missionnaire apostolique et martyr*, par l'abbé J.-B.-S. Jacquenet, 1850.

(1) Nom annamite donné par Minh-Mang à M. Gagelin.

LE VÉNÉRABLE JEAN-ANDRÉ CARGA

ÉVÊQUE LATIN DE SYRA (1560-1617)



Portrait du vénérable Jean-André Carga.

PREMIÈRES ANNÉES — RELIGIEUX DOMINICAIN

Le 11 novembre 1560 naissait à Venise un enfant qui reçut au baptême le nom de Martin. Le nouveau-né avait, en venant au monde, le front marqué d'un signe en forme de croix et, chose plus singulière encore, une excroissance de chair en forme de cordon autour du cou. Son père était le seigneur Cruccio Carga, d'une noble famille de Saint-Daniel-du-Frioul, et sa mère, Modeste, appartenait à celle des Franceschi, de Venise.

De bonne heure, Martin se fit remarquer par sa piété. Même avant sa Première Communion il avait l'habitude de se confesser fréquemment et, avec l'âge, sa ferveur ne fit que croître.

Il fréquenta les écoles et reçut de maîtres pieux la brillante éducation des jeunes gentilshommes de son temps. D'un esprit sagace et d'un jugement droit, ses progrès furent rapides. Mais, loin de laisser la science dessécher son cœur, ainsi qu'il arrive parfois, Martin éprouvait un attrait de plus en plus marqué pour la prière, et sa dévotion à la Sainte Vierge était ardente. Un jour qu'il priait devant son image, il lui sembla voir le visage de Marie s'animer et ses yeux verser d'abondantes larmes. Il s'enfuit tout bouleversé et rencontra sa mère.

— Qu'avez-vous fait de mal, Martin? lui demanda-t-elle d'un ton sévère.

— Rien, répondit l'enfant, mais je suis bien triste, parce que je viens de voir pleurer la Madone.

Sa mère le suivit, incrédule, et fut elle-même témoin du prodige.

En 1576, la peste éclata à Venise. Parmi les nombreuses victimes qu'elle fit, Martin compta son père, un frère et une sœur. Marie, du reste, avait daigné lui prédire ce triple deuil et il s'y était préparé.

Vers cette époque, la grâce acheva de conquérir l'âme du pieux jeune homme. Martin dit adieu au brillant avenir que son nom et sa fortune lui présageaient dans le monde et entra au noviciat des Frères Prêcheurs.

Après une année d'épreuve au couvent des Saints-Jean et Paul à Venise, où le novice se fit remarquer par sa ferveur, on l'admit à la profession religieuse sous le nom de Frère Jean-André. Il étudia alors la théologie et, devenu prêtre, se livra au ministère de la prédication. Ses nombreux succès en Italie lui firent obtenir le titre de *prédicateur général apostolique.*

A CONSTANTINOPLE

Les biographes du vénérable Carga, qui ont multiplié les réflexions édifiantes, n'ont pas jugé utile de nous faire connaître plus en détails la première période de cette vie apostolique.

Vers 1602, nous retrouvons notre héros à Constantinople. Ses supérieurs viennent de le nommer prieur du couvent de Saint-Pierre de Galata et il gère en même temps, en qualité de délégué apostolique, les affaires religieuses des diverses missions du Levant.

La première fondation dominicaine de Constantinople remonte au moins à 1232. Vingt ans plus tard environ, Innocent IV constituait, dans la capitale islamique, les *Pellegrinanti per Cristo,* Pèlerins du Christ, Ordre mixte formé de Dominicains et de Franciscains et destiné aux missions. Cette Congrégation, au début du XVIIe siècle, était gouvernée par un vicaire général, Eustache Fontana, qui habitait le couvent de Saint-Pierre. Avant de repartir pour l'Italie en 1601, il remit le couvent aux Frères Prêcheurs d'Orient, qui déjà possédaient à Stamboul les deux petites églises de Saint-Nicolas et de Sainte-Marie.

Le nouveau prieur de Saint-Pierre, qui portait aussi le titre de vicaire, remplit sa charge avec le zèle d'un saint religieux. Sa vigilance s'ingéniait à rendre facile aux catholiques dont il avait la charge, l'accomplissement de leur devoir, et il était l'inébranlable soutien des missionnaires dans les fréquentes vexations qu'ils avaient à subir.

Les archives de l'église de Saint-Pierre nous apprennent que, en 1608, un firman du sultan Ahmed Ier reconnut ce sanctuaire comme étant sous le protectorat français.

ÉVÊQUE DE SYRA — LE RÉFORMATEUR

Le 13 juillet 1607, Paul V préconisait Jean-André Carga évêque de Syra.

Syra ou mieux Syros, a été nommée « la perle des Cyclades ». Vue du large, la ville érige en cascade, de la base au sommet d'une montagne conique, ses maisons blanches aux toits en terrasses. Le faite de la montagne est couronné par la cathédrale catholique.

Cette île appartenait aux Turcs depuis 1522 où elle fut enlevée aux Vénitiens par Khaïr-ed-Din Barbarousse. La population chrétienne, catholique pour la plupart, était d'environ 15 000 âmes. Dès le XIIIe siècle, l'évêque de rite grec Psyllos avait embrassé l'union avec Rome; la domination vénitienne et une forte immigration avaient maintenu le catholicisme. Les Grecs dissidents ne formaient qu'une minorité; ils n'avaient même plus d'évêque.

La principale préoccupation de l'évêque de Syra était de prémunir son troupeau contre les erreurs des schismatiques et de les confirmer dans leurs croyances.

Avec ses fidèles de foi chancelante, au lieu de procéder par voie de disputes, il usait au contraire de douceur et de charité, saisissant les moindres occasions d'insinuer dans leurs cœurs la vérité, leur montrant la mauvaise foi des sectateurs de Photius et l'inanité des doctrines mahométanes.

Son zèle intelligent fut couronné de succès: Jean-André Carga eut la joie de ramener à l'unité un grand nombre de schismatiques et de convertir beaucoup d'infidèles à Jésus-Christ.

L'évêque cependant n'ignorait pas qu'une tendresse incapable de sévir devient de la faiblesse coupable. Les archives de l'église de Syra ont gardé trace des justes sévérités du prélat. Il y est fait mention de diverses peines très rigoureuses qu'il ne craignait pas de porter pour déraciner les abus invétérés.

La ville et le port de Syra étaient fréquentés par des ecclésiastiques étrangers, notoirement coupables d'usure, de simonie ou d'autres transgressions canoniques: il lança contre eux un décret d'excommunication.

Quelques femmes, sous le fallicieux prétexte de divination et de magie, extorquaient habilement l'argent des simples: l'évêque chargea son vicaire général de surveiller étroitement les allées et venues des personnes accusées, prêt à les frapper des censures ecclesiastiques.

Tout curé par la faute de qui un malade mourait sans sacrements était par le fait même excommunié.

C'est ainsi encore qu'il réprima la licence de mœurs de certains jeunes gens dont la population se plaignait amèrement.

En 1610 parurent une ordonnance contre les parents qui retardaient le baptême de leurs enfants et un décret touchant les mariages mixtes. Tout catholique qui violait les sages prescriptions de l'Eglise au sujet des unions avec les hétérodoxes devenait passible d'une forte amende.

Jusqu'alors, Syra ainsi que les autres îles de l'archipel avaient la liturgie grecque et y étaient très attachées. Craignant qu'une ressemblance de rite n'amenât les catholiques à passer au schisme, l'évêque ordonna à tous ses prêtres de célébrer la Messe et de réciter l'office divin suivant le rite latin. L'exemple de Syra fut efficace, et, peu à peu, les autres îles adoptèrent la même réforme.

Il était sévèrement défendu aux catholiques de Syra de coopérer de quelque façon que ce fût à la construction où à la réparation des églises schismatiques.

Pareille sévérité nous surprend un peu maintenant et on serait porté à croire qu'elle devait amasser bien des haines contre l'évêque de Syra. Nous savons au contraire, que le peuple et le clergé, convaincus eux-mêmes de la nécessité de pareilles réformes, continuèrent d'aimer et de respecter un pasteur qui ne sévissait qu'avec répugnance et comme à contre-cœur. On rapporte qu'il ne pouvait lancer un décret d'excommunication sans que les larmes lui vinssent aux yeux. Et, si les coupables revenaient à de meilleurs sentiments,

le Père pleurait de tendresse et les embrassait affectueusement.

Désireux de pourvoir d'une façon plus régulière à l'instruction des jeunes filles de son diocèse, l'ardent apôtre groupa, sous le titre de *Sœurs de Sainte-Catherine de Sienne*, des religieuses du Tiers-Ordre dominicain, dont la mission était de propager par la parole et par l'exemple la pratique des vertus chrétiennes.

Il recommandait avec instance à ses prêtres d'être assidus à prêcher au peuple et à enseigner le catéchisme aux enfants. Durant tout son apostolat, il regretta vivement d'ignorer le grec; il prêchait en Italien l'Avent et le Carême, et faisait répéter en grec, par un de ses prêtres, tout ce qu'il avait dit. Il établit la pieuse coutume de sonner l'*Angelus* le matin et le soir, et ses prêtres furent tenus de dire l'office canonial en commun, chaque samedi et la veille des fêtes.

LE SAINT — LA CROIX PECTORALE OPÈRE DES PRODIGES

Sa vie édifiante faisait accepter plus facilement ses réformes. Vivant de deux onces de pain par jour, dormant peu, prompt à oublier les injures, généreux à faire l'aumône, et portant sur son visage l'épanouissement d'une douce joie spirituelle, il était considéré par tous comme un saint. Les Turcs eux-mêmes étaient conquis par sa grande bonté.

L'évêque de Syra vivait en cénobite. Il ne voulut jamais avoir aucune femme, si honnête fût-elle, pour son ménage ou les travaux domestiques. « Saint Paul et saint Augustin, aimait-il à répéter, n'en prenaient pas à leur service : je ne le ferai pas non plus. »

Les actes officiels relatent un grand nombre de ses miracles. Il les opérait ordinairement à l'aide de sa croix pectorale qui renfermait des reliques. Six personnes atteintes de graves maladies d'yeux furent guéries au simple contact de cette croix. Une femme souffrait depuis trois jours des douleurs de l'enfantement; l'évêque lui envoya sa croix et une bénédiction, et la malade fut heureusement délivrée. Une possédée se recommanda aux prières du saint prélat. Il la signa en disant : Va en paix! La nuit suivante, elle éprouva dans son œil gauche comme un coup de mousquet, et depuis ce moment ne souffrit plus. Quatre autres possédés, exorcisés par ordre de l'évêque avec sa croix pectorale, furent entièrement délivrés.

On disait de Jean-André Carga qu'il avait porté la bénédiction dans le pays. Les onze années de son épiscopat furent une période d'abondance et de tranquillité. Après sa mort vinrent la disette et la guerre.

LE MARTYRE

Naples et Venise étaient alors en guerre. Quelques galères napolitaines vinrent jeter l'ancre dans le port de Syra où se trouvait aussi une galère de Malte, alliée du duc d'Ossuna, vice-roi de Naples. Les Grecs orthodoxes de Syra écrivirent à Constantinople que ces vaisseaux étrangers avaient été mandés par Carga. Ils ajoutaient que l'évêque catholique et ses diocésains avaient promis de l'argent et des provisions à ces envoyés du vice-roi et du Pape venus pour s'emparer de l'île. Trop crédule, la Sublime Porte envoya aussitôt sur les lieux Ali-Pacha avec un navire de guerre. Il arriva à Syra le 15 octobre 1617.

Le bruit s'étant répandu qu'il venait avec l'intention de punir surtout l'évêque, la population catholique effrayée s'enfuit dans les montagnes et conseilla à l'évêque d'en faire autant. Mais il refusa, disant qu'il n'avait personne à qui confier ses ouailles. Appelé par le pacha, il se présenta intrépidement avec son chapelain Michel et l'évêque de Tinos, Nicolas di Rigo, son hôte depuis quelques jours.

A la demande que lui fit Ali de réunir ses fidèles, Carga répondit que c'était impossible. Il fut arrêté avec ses deux compagnons, conduit à bord du navire musulman et gardé à vue. Ali permit seulement de relâcher l'évêque de Tinos.

Le lendemain, en effet, il le fit venir et lui demanda :

— Pouvez-vous me dire d'où venait la flottille qui s'est approchée de l'île il y a quelque temps? De la part de qui et pourquoi venait-elle?

— Je l'ignore, répondit Nicolas di Rigo; je suis arrivé ici récemment, et je ne connais pas ce qui s'est passé à Syra.

— Est-il possible que vous ne sachiez rien de ce que le perfide évêque de Syra a fait contre le sultan? N'est-il pas votre ami?

— Si, il est mon ami, mais je ne sais rien de ce que vous me demandez.

— C'est une mauvaise excuse, et je n'en crois rien. Mais je vous tiens quitte parce que vous êtes sujet du prince de Venise, mon fidèle allié.

Après le départ de Nicolas di Rigo eut lieu l'interrogatoire du chapelain Michel.

— Qui êtes-vous? questionna le pacha.

— Je suis le chapelain de l'évêque de Syra; je me nomme Michel et je suis prêtre catholique.

— Où habitez-vous?

— A l'évêché.

— Vous êtes donc le confident de l'évêque et vous devez connaître ses trames iniques. Qu'a-t-il fait dernièrement quand les galères de Naples et de Malte sont entrées dans ce port? Ne les avait-il pas fait venir? Ne leur a-t-il pas, avec ses diocésains, fourni des vivres et de l'argent?

— Mon évêque est un homme vertueux, pauvre, incapable de fourberies et ne s'occupe que de son ministère pastoral. Je ne sais rien de ce que vous lui imputez, et, si d'autres le lui imputent, ce sont de pures calomnies.

— Vous êtes son complice et demain vous serez puni avec lui.

Ali-Pacha fit remettre le prêtre Michel dans son cachot et commença l'interrogatoire de l'évêque. Après s'être informé de sa qualité, il lui dit :

— Qui vous a envoyé dans cette île?

— Le Pape.

Un renégat ayant dit au pacha que les évêques sont créés par le Pape, le pacha voulut voir les Bulles de Carga, les lut et s'écria :

— Le Pape envoie donc ici des espions? Vous conspirez donc, vous et le Pape, avec les ennemis du sultan, pour introduire ici des gens qui veulent s'emparer d'une partie de l'empire?

Et comme l'évêque protestait énergiquement, Ali continua :

— Pourquoi donc avez-vous appelé les galères de Naples et de Malte dans ce port, sinon dans l'idée qu'elles s'empareraient de l'île pour le roi de Naples au nom du Pape? Pourquoi leur avez-vous fourni du secours?

— Ce sont là des calomnies forgées par la malignité de personnes malveillantes, répliqua l'évêque. Ni mes diocésains ni moi n'avons jamais eu l'idée de pareille conspiration. Quant au prétendu projet de conquête de l'île, voyez qu'aujourd'hui encore le port est plein, non seulement de galères napolitaines et maltaises, mais d'autres pays ennemis.

— C'est vrai, mais il n'en était pas ainsi quand s'y trouvait la flottille que vous avez appelée et à laquelle vous avez procuré de l'argent et des vivres, suivant l'information qui en est parvenue au sultan. Faites-moi donc venir vos chrétiens; je veux qu'eux aussi me rendent compte de leurs actes.

— Je ne puis me prêter à ce que vous désirez : mes diocésains se sont dispersés dans les montagnes, effrayés par votre arrivée menaçante, et non parce qu'ils étaient coupables. Même, si je le voulais, il me serait impossible de les faire comparaître devant vous.

— Finissons-en : Vos chrétiens me payeront leur trahison avec une grosse contribution; vous et votre chapelain serez pendus, si vous ne consentez pas à vous faire musulmans. Réfléchissez; j'attendrai jusqu'à demain votre résolution.

L'intrépide confesseur répondit qu'il était prêt à subir tous les tourments et la mort même plutôt que de renoncer à la foi de Jésus-Christ. Il affirma de nouveau que ni lui ni ses diocésains n'avaient eu aucune relation avec les Napolitains et qu'il ne leur avait fourni aucun secours, sa pauvreté le lui défendant même si on lui en eût demandé.

Il fut alors ramené à son cachot, apprit à son chapelain la sentence portée contre eux, et passa avec lui la nuit en prière.

Le lendemain 17 octobre le pacha les fit comparaître de nouveau et répéta ce qu'il avait dit la veille :

— Faites-vous musulmans ou vous serez pendus.

Carga répondit sans hésiter pour lui et son compagnon :

— Faites de nous ce qu'il vous plaira. nous souffrirons mille morts plutôt que d'abandonner la foi chrétienne.

Ali donna l'ordre de les pendre immédiatement à une vergue du navire.

Deux cordes furent vite trouvées. On revêtit les condamnés d'une chemise blanche et on leur ordonna de monter à l'échelle de corde de la vergue. Le chapelain qui montait le premier parut effrayé :

— Cher don Michel, s'écria l'évêque, prêtre du Seigneur, soyez courageux! Voilà l'échelle qui vous fera monter au ciel.

Le chapelain réconforté monta sans hésitation.

Sur le point d'endurer son supplice, l'évêque, loin de s'attrister, leva au ciel un visage souriant et recommanda à Dieu le cher troupeau qu'il allait délaisser : « Seigneur, vous m'aviez confié ces âmes, et jusqu'à ce jour j'ai veillé sur elles autant que mes forces débiles me le permettaient. Vos ennemis s'efforcent aujourd'hui de les ravir, mais il ne sera pas dit qu'elles ont péri par ma faute. Ma mort est proche; je les quitte pour venir à vous : à votre tour de les garder maintenant. Sauvez-les, Dieu de bonté, et ne permettez pas qu'elles tombent jamais entre les mains de ces bêtes sauvages ». Puis songeant à soi-même, le saint évêque ajouta : « Viennent maintenant les supplices et la mort! Mais accordez-moi, ô mon Dieu, votre divine assistance, et rendez-moi digne de souffrir et de donner ma vie pour vous! »

Quand ils furent arrivés à la hauteur de la vergue, le bourreau leur passa le nœud coulant autour du cou et les repoussa brusquement dans le vide. Un instant après les deux martyrs avaient rendu l'esprit.

LA SÉPULTURE — UNE TOMBE GLORIEUSE INTRODUCTION DE LA CAUSE

Trois jours et trois nuits les cadavres des confesseurs de la foi se balancèrent aux vergues de la galère musulmane. Chaque nuit on voyait une éclatante lumière auréoler l'évêque martyr. Soldats et marins furent témoins du prodige. A l'évêché, les voisins entendirent des chants harmonieux exécutés par des voix inconnues.

Enfin les catholiques obtinrent la permission d'ensevelir les restes de leur pasteur. Quelques prêtres accompagnés des fidèles qui avaient osé se représenter lui donnèrent la sépulture dans une chapelle dédiée à saint Marc et située non loin du rivage, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui un atelier de la Compagnie hellénique des bateaux à vapeur. Plus tard, le corps fut transporté en grande pompe à la cathédrale Saint-Georges et placé dans le tombeau épiscopal.

Des prodiges nombreux glorifièrent le tombeau de l'évêque de Syra. Lorsqu'on emporta son corps pour l'ensevelir, tous les assistants sentirent une merveilleuse odeur qui s'en dégageait. Quatre ans plus tard, quand on ouvrit le tombeau pour une possédée, le même parfum en sortit, et les mains du prêtre qui avaient touché le corps en restèrent imprégnées. Les malades guérissaient au seul contact de l'étole épiscopale et en buvant l'eau où elle avait trempé. Une malheureuse possédée depuis dix ans fut menée au tombeau, et dès qu'elle toucha le corps se mit à crier : « Nous sommes brûlés par ce pendu; il nous chasse. » Et elle fut délivrée. Des marins que la tempête surprit en pleine mer invoquèrent le nom de l'évêque et purent alors rentrer tranquillement au port. On regarda aussi comme miraculeuse la triste mort qui frappa dans l'année tous ceux qui avaient participé au supplice du saint prélat. Ces miracles et d'autres encore furent attestés sous la foi du serment par cinquante-cinq témoins, parmi lesquels l'évêque de Tinos qui avait été emprisonné avec Carga.

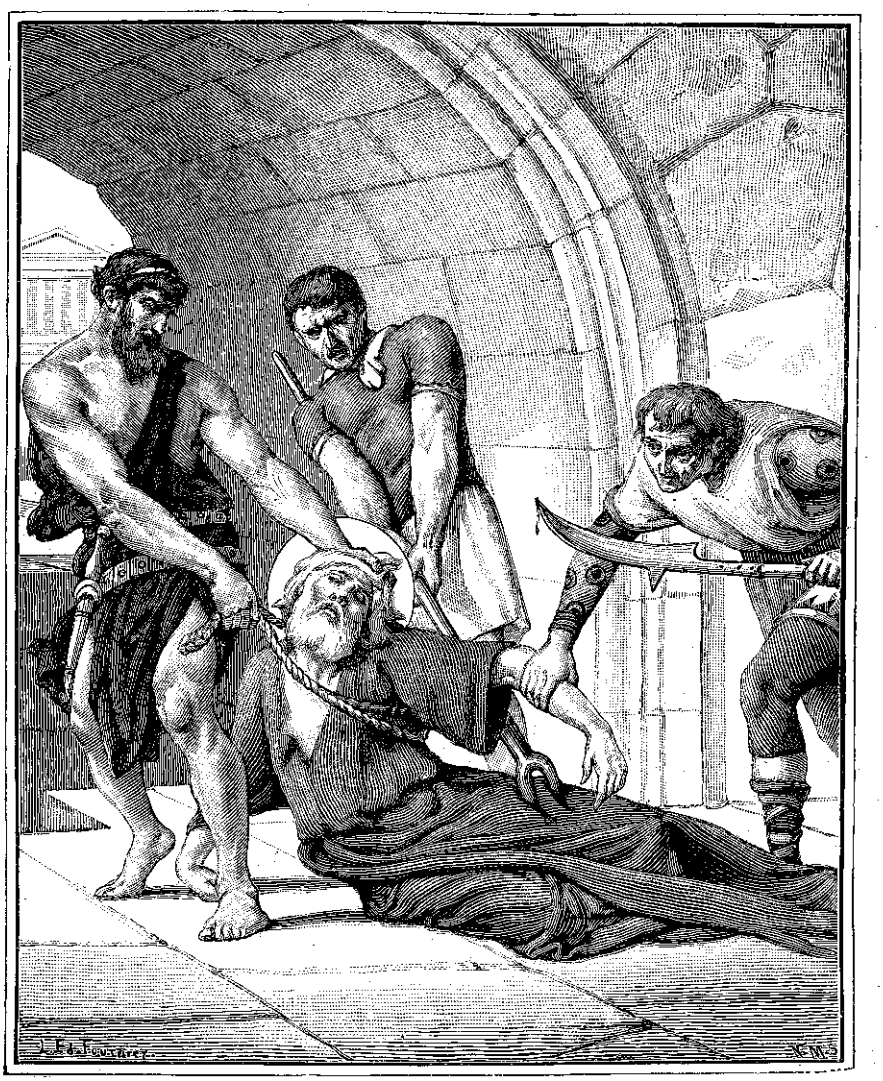
Dès 1624, Jean-André Carga fut déclaré Vénérable par Urbain VIII. Depuis cette époque, le procès de béatification, maintes fois repris, n'a pas encore abouti. Dieu veuille que son serviteur soit bientôt glorifié par les solennelles décisions de la Sainte Eglise!

SOURCES CONSULTÉES

F. L. Pinzani, *Vita del venerabile Monsignori Giovanni, Andreæ, Carga, di San Daniele,* Vescove e Martire di Sira, Sandaniele, 1853. — *Revue de l'Orient,* 5e année, no 3, 1900.

SAINT ANDRÉ, MOINE ET MARTYR

Fête le 17 octobre.



Pendant que les bourreaux traînent saint André à travers les rues de Constantinople. un boucher s'avance pour couper le pied du martyr.

LA PERSÉCUTION ICONOCLASTE
SOUS CONSTANTIN COPRONYME AU VIIIe SIÈCLE

Lorsque Constantin V succéda à Léon l'Isaurien sur le trône de Byzance, 18 juin 740, il aurait bien voulu employer tout de suite sa juvénile ardeur à poursuivre la politique de son père contre le culte des images. Mais comme il faillit perdre la couronne à cet amusement, il refréna pour un temps son impatience et résolut d'attendre des jours meilleurs.

En 752, l'iconoclasme reprit sa marche en avant. L'épiscopat byzantin, épuré depuis une trentaine d'années, partageait sur ce point du culte chrétien toutes les idées préconçues de l'empereur. Il tint donc de petites réunions conciliaires, en attendant le grand Synode de Hiéria ou Phanaraki, faubourg de Chalcédoine, 10 février-8 août 753, qui proscrivit toute image du Christ, de la Vierge et des saints.

Au bout de six ou sept ans, quand l'empereur eut la ferme conviction que les armes spirituelles du Concile n'obtenaient aucun résultat, il changea brusquement de ligne de conduite et commença la persécution ouverte. « Il s'en prit à la Sainte Vierge en personne et refusa de reconnaître son pouvoir d'intercession, peut-être même sa maternité divine. Ce pouvoir d'intercession, il le refusa également aux apôtres, aux martyrs, à tous les

saints. Non content de briser les images, il jeta les reliques à la mer, en commençant par celles de sainte Euphémie. Laïcisateur forcené, il pourchassa le mot *saint* et le supprima de partout, même des noms de lieu. Quant aux édifices du culte, il en désaffecta quelques-uns pour en faire des casernes ou des écuries et il en renversa quelques autres pour transformer leurs emplacements en dépôts de fumier.

» C'est aux églises des couvents surtout et aux monastères que le persécuteur appliqua ce traitement. Déclarant le mot de *moine* aussi indigne d'être prononcé que celui de *saint,* il ne désigna jamais les religieux qu'en disant : « Ces néfastes. » Pour éteindre leur maudite engeance, il porta la peine de mort contre les supérieurs qui recevraient des novices.

» Avec un empereur désireux d'aller jusqu'au bout, il fallait que le sang finit par couler. Constantin, lui, sema les cadavres tout le long des dernières années de son règne. Le 16 mai 761, Constantinople vit périr saint Pierre des Blaquernes sous les coups de la flagellation. Le 4 juin de la même année, expirait dans les tourments, saint Jean, supérieur du couvent de Monagria; le 28 novembre 764, saint Etienne le Jeune. Vinrent ensuite André le Crétois, « Paul de Crète, Paul le Jeune, d'autres encore, qui furent cousus en des sacs et jetés aux flots. Et que de mutilés entassés dans la prison du Prétoire! A un moment donné, cette prison compta jusqu'à 342 moines, et pas un sur le nombre qui n'eût souffert pour la foi, pas un auquel il ne manquât, ou les cheveux, ou la barbe, ou les oreilles, ou le nez, ou les yeux, ou les mains! » [Extraits de l'ouvrage du P. Pargoire, *L'Eglise byzantine.* Paris, 1905, p. 258-260.]

Cet empereur, qui maltraitait ainsi des sujets fidèles, n'était pas un païen, mais un homme baptisé, qui se piquait même à quelques heures d'être dévot. Et, pourtant, il aurait inventé la distinction entre le christianisme et le cléricalisme, trouvée par nos modernes persécuteurs, s'il n'eût moins tenu au mot qu'à la chose. Nous venons de voir qu'il abhorrait les moines et les saints, et qu'il ne voulait à aucun prix entendre prononcer ces mots-là en sa présence. Par ailleurs, il laissait les gens libres de suivre leur religion, à condition de n'avoir aucune image dans leur maison, de ne pas embrasser la vie religieuse, de posséder un nombre déterminé d'églises et de chapelles, de n'y mettre aucun tableau et aucune peinture, etc., etc.

On voit par ces quelques traits combien sa persécution ressemble étrangement à celle que subit en ce moment l'Eglise de France. C'est la fureur de la laïcisation poussée à l'extrême et ne reculant ni devant l'exil ni devant la prison ou la mort, pour faire triompher ses caprices.

Un exemple, pris entre mille autres, le martyre du moine saint André de Crète, va nous montrer la manière dont les chrétiens du VIIIe siècle savaient résister à cette rage des persécuteurs.

VIE RELIGIEUSE DE SAINT ANDRÉ EN CRÈTE
IL QUITTE L'ÎLE
POUR REPROCHER A L'EMPEREUR SES CRUAUTÉS

Saint André naquit dans l'île de Crète, pendant la première moitié du VIIIe siècle, à une date qui ne saurait être déterminée. Nous ignorons tout de sa famille, de son enfance et de son adolescence. Il semble être né dans un lieu dit Kastron (forteresse), nom de lieu des plus communs en Orient, surtout dans les îles de la Méditerranée.

Un des biographes de saint André, Syméon Métaphraste, a tracé de cette première partie de sa vie ce tableau séduisant : « André s'appliqua de bonne heure à la piété et donna promptement l'exemple de toutes les vertus. La gloire humaine ne lui parut point digne de louanges; les richesses ne captivèrent pas son imagination. Il ne chercha pas à se procurer une vie molle et désœuvrée, mais se soumit à un genre de vie dur, rigide et âpre, qui était tout à fait propre à le préparer à la lutte.

» Comme il brûlait d'un ardent amour pour la vertu et qu'il était affranchi des voluptés charnelles, il remporta d'éclatantes victoires sur les ennemis de notre âme, et devint pour tous un admirable exemple pour reconnaître et suivre la voie du salut. Il parvint à persuader à nombre de ses compatriotes de mépriser les choses de ce monde et de tendre vers le ciel, là où se trouve réellement notre vie véritable. »

De fait, nous apprenons par un grand nombre de témoignages que le jeune André embrassa la vie religieuse dans sa patrie. Certains disent même qu'il aurait mené l'existence de stylite, ce qui semble provenir d'une confusion avec un autre saint, Pierre des Blaquernes.

Il est probable que le moine André aurait terminé paisiblement ses jours dans son monastère, sans la persécution iconoclaste que l'empereur Constantin V venait de ranimer dans tout l'empire grec. A la fin de l'année 764, il décréta que tous ses sujets prêteraient serment de renoncer aux images, et il envoya dans les provinces de farouches gouverneurs, chargés de l'exécution de ce décret. Soit que le gouverneur de l'île de Crète ait usé de condescendance, soit qu'André ait voulu braver le tyran jusque dans sa capitale, toujours est-il qu'il monta sur un bateau faisant voile pour Constantinople.

PREMIÈRE ENTREVUE AVEC CONSTANTIN V
DISCUSSION AVEC LUI AU SUJET DES IMAGES

A peine débarqué dans la capitale, le moine André se mit à crier à qui voulait l'entendre : « Il faut vénérer les images pour les mêmes raisons qui nous font honorer Dieu. » Et, sans daigner prêter attention aux murmures que ses paroles et son costume monastique soulevaient sur son passage, il se dirigea vers la demeure de l'empereur.

Constantin V habitait, ce jour-là, au quartier dit de Saint-Mamas, au delà de la Corne d'Or, quartier qui répond au moderne Béchik-Tach, sur la rive européenne du Bosphore. Il y avait là un superbe palais, qui avait toutes les préférences du souverain et dans lequel ses prédécesseurs avaient pris l'habitude, depuis le milieu du Ve siècle, de venir en villégiature. Constantin V affectionnait cette résidence plus que toute autre, à cause du cirque ou hippodrome qui avoisinait le palais et qui était affecté de façon particulière aux courses impériales.

Lorsque le moine approcha, l'empereur se tenait sur son tribunal, ayant « à ses côtés une multitude innombrable d'assesseurs et de satellites, et semblant de là défier les regards des spectateurs. Son œil, terne et farouche tour à tour, s'abattait, avec la férocité d'une bête sauvage, sur les orthodoxes. Il faisait fouetter horriblement les uns avec des nerfs de bœufs, livrait les autres aux flammes ou à divers genres de supplices; à ceux-ci on crevait les yeux, à ceux-là on arrachait la langue, afin que les premiers ne pussent jouir de l'héroïsme

des autres athlètes et puiser du courage dans la vue de ces exemples, afin que les seconds ne pussent exciter leurs compagnons à la lutte. Il y en avait enfin à qui, dans un accès de colère, on amputait les pieds et les mains. »

Blessé au cœur à la vue de cet horrible spectacle, André se fraye un passage à travers la foule, bousculant ceux qui veulent l'arrêter, et, se plaçant soudain en face de l'empereur, quoique à une certaine distance de lui, il l'interpelle en ces termes : « Sire, si tu es chrétien, pourquoi t'acharnes-tu avec tant de barbarie contre l'image du Christ et contre ses serviteurs? » Il n'avait pas encore achevé ces paroles que Constantin, froissé, donnait l'ordre d'arrêter cet insolent.

Aussitôt, les officiers se précipitent sur le moine crétois. Les uns le tirent par la tête, d'autres par les mains; ceux-ci par le manteau, ceux-là par la tunique; tous, du reste, lui prodiguant les injures et les outrages. Sous le choc de si nombreux assaillants, André tombe à terre; on l'empêche de se relever et on le traîne, plus qu'on ne le porte, devant le tribunal de l'empereur. D'un geste de clémence, celui-ci ordonne aux courtisans de cesser.

Quand le moine, debout, a repris ses sens et qu'il regarde l'empereur, Constantin, sur un ton doucereux, lui adresse la parole : « D'où vient, lui dit-il, que tu pousses l'audace et la grossièreté jusqu'à refuser d'obéir à mes ordres et à débiter hors de propos, en ma présence, tout ce qui te passe par l'esprit? C'est, sans doute, afin d'attirer sur toi l'attention du souverain que tu as agis de la sorte? Eh bien! tu as eu raison. Tu n'auras perdu ni ton temps ni ta peine, si tu veux répéter ici, devant tout le monde, la profession de foi que j'ai imposée à tous mes sujets contre les images.

— Je n'ai aucunement besoin des biens de ce monde, riposte le moine, puisqu'il y a longtemps que je les ai méprisés. L'unique bien qui m'est agréable, c'est de jouir de la paix de l'âme et de vivre en union intime avec Dieu. Mais comme j'ai appris que tu professais des dogmes étrangers à la foi, que tu détournais les chrétiens de rendre aux images sacrées le culte qui leur est dû, et qu'ainsi tu jetais le trouble parmi tes sujets et la confusion dans l'Eglise, je n'ai pu supporter qu'une si horrible injustice fût commise sans soulever de protestation.

» Abandonnant aussitôt ma patrie et mes parents et traversant la vaste étendue des mers, je suis venu, le cœur brûlant de zèle, avec l'intention, ou bien de t'affranchir de cette erreur sacrilège, ou bien de donner ma vie pour le Christ, qui, tout Seigneur qu'il était, a daigné donner la sienne pour moi, sa pauvre petite image. »

Et l'entretien continua ainsi, sur un ton assez bienveillant de part et d'autre, jusqu'à ce que le moine, irrité de s'entendre continuellement proposer l'apostasie de sa foi, changeât soudain de langage. Il fit cette belle déclaration que nous empruntons au récit de Syméon Métaphraste, comme du reste les citations précédentes.

« Non, ô Christ, mon Sauveur, je ne te renierai pas. Je ne te frustrerai pas de la gloire de ma confession. Jamais, je ne mépriserai ton image. Sire, fais-moi rouer de coups, fais couper ma langue, amputer mes pieds, si cela te plaît. Car je suis prêt à tout souffrir plutôt qu'à déshonorer en quoi que ce soit le Christ, qui est tout pour moi et que, depuis longtemps, j'ai pris la résolution de suivre uniquement. »

Cette confession de foi si énergique et si belle lui attira l'admiration de tous les assistants.

SECONDE DISCUSSION D'ANDRÉ AVEC L'EMPEREUR LA FLAGELLATION

Comme on le pense, une pareille prière ne pouvait agir efficacement sur l'esprit prévenu d'un homme tel que Constantin V. Il railla ironiquement le Dieu matériel, adoré par le moine crétois alors que le Dieu des chrétiens est un pur esprit, qui n'est pas soumis à la corruption. Moïse lui-même avait défendu expressément de tailler des statues, et les premiers martyrs n'avaient pas de paroles assez outrageantes pour les dieux de marbre ou d'argile, devant lesquels se prosternaient les partisans du paganisme.

Toutes ces objections, André les connaissait depuis longtemps; elles étaient relatées et réfutées par les théologiens orthodoxes. Mais il lui parut déplaisant de discuter théologie avec un homme passionné pour les chevaux, les courses de char, la chasse et les batailles, et qui ne possédait, en fait de religion, que ce qu'il avait pu en retenir dans ses conversations avec les évêques de cour. « Penses-tu, dit-il à l'empereur, que l'outrage que l'on fait à une statue n'atteint pas la personne qu'elle représente? Et comment se fait-il donc que tu condamnes aux derniers supplices ceux qui ont insulté tes statues, comme s'ils t'avaient injurié en personne? Et pourtant, tu n'es que poussière, comme tes statues. Sache donc que, en outrageant l'image du Christ, on outrage la personne même que représente cette image. »

Le moine allait continuer sa démonstration, expliquer le sens de la défense qu'avait portée Moïse contre les images figurées, interpréter la réserve qu'avaient gardée les premiers chrétiens vis-à-vis des statues et des tableaux; il n'en eut pas le temps. L'empereur venait de lui couper la parole. Il s'était tourné, en courroux, vers les personnes de son entourage, muettes de stupeur, à la vue de la liberté qu'avait prise André, et il leur disait entre autres choses :

« Il serait temps d'apprendre à cet homme à être modéré et prudent, il serait temps de punir les témérités de son langage. Il convient lui-même que ceux qui insultent les statues de l'empereur méritent un cruel supplice. Combien plus ce supplice lui est-il dû, à lui, qui a l'audace de braver le souverain en personne! Allons, dit-il du ton de commandement qui lui était habituel, qu'on dépouille cet homme de ses vêtements, qu'on lui tende les membres avec des cordes et qu'on le flagelle rudement! »

Toutefois, s'avisant que la menace ne produisait pas grande impression sur le moine, il changea de ton et lui dit : « Voyons, n'attends pas d'avoir expérimenté les supplices; obéis à notre décret et soustrais-toi par ce moyen aux maux qui nous menacent. » A quoi André répondit ces paroles ironiques : « Sire, à ce que je vois, tu négliges la guerre contre les barbares et l'administration de tes Etats pour concentrer tous tes efforts contre le Christ et ses serviteurs. Penses-tu donc, en agissant de la sorte, pouvoir tenir paisiblement les rênes de l'empire romain? Ne redoutes-tu pas le jugement de Dieu? ou bien t'imagines-tu qu'il ne jugera pas toutes tes actions? »

Pour le coup, c'en était trop. Les nerfs de bœufs s'abattirent sur la chair du confesseur, maniés par de rudes bras qui en faisaient jaillir le sang à flots. La populace prodiguait les injures au martyr. Quelques-uns même lui jetèrent des pierres, tandis que d'autres, l'épée en main, s'apprêtaient à l'achever. Ce n'était pas ce que voulait Constantin V. Il espérait toujours ramener le moine

crétois à ses idées, et, avec lui, les gens de Constantinople et de l'empire grec qui tenaient encore pour le culte des images.

DERNIÈRE COMPARUTION DEVANT L'EMPEREUR
LA PRISON

Brisé de coups, mais la volonté de plus en plus affermie dans le bien, André fut amené devant le souverain, qui simula pour lui une fausse pitié. Mais il se rendit bien vite compte que le moine était intraitable et que ses promesses, comme ses paroles doucereuses, n'allaient qu'à fortifier les résolutions du martyr. Il ordonna donc de le conduire en prison, dans quelque salle obscure qui devait avoisiner le palais de Saint-Mamas, en attendant le dernier supplice qui lui serait infligé le lendemain. C'était le soir du 19 octobre 766.

Toutefois, il n'est pas d'usage qu'un empereur soit vaincu par un de ses sujets; aussi, avant de le jeter dans un cachot, Constantin Copronyme ordonna de briser à coup de pierres les mâchoires du moine crétois. L'ordre fut exécuté sur-le-champ, tandis qu'André, qui paraissait de moins en moins préoccupé de ce qui se passait sur la terre, tournait les yeux vers le ciel et adressait de ferventes prières pour ses bourreaux. Ainsi avait jadis prié le diacre saint Etienne, tandis que les Juifs broyaient son corps, sous les murs de Jérusalem.

La dernière nuit d'André fut ce que l'on peut supposer. Au milieu de ses compagnons de souffrance et de captivité, il endura tous les tourments que présentait alors un séjour dans une prison de l'Etat. Cependant, avec cette délicatesse et ce tact qui ont toujours caractérisé les vrais serviteurs de Dieu, il trouva moyen, même alors, de consoler et de réconforter ceux qui avaient plus souffert que lui ou qui, du moins, paraissaient plus abattus.

Le lendemain, l'empereur ordonna de tirer le martyr de la prison Phiala et le fit de nouveau comparaître en sa présence, près du palais de Saint-Mamas. Comme, d'après un proverbe emprunté à la sagesse des nations, la nuit porte conseil, il pensait sans doute que les tortures endurées la veille et la crainte de celles qu'il restait encore à supporter auraient brisé la force de résistance du moine crétois. Supposition inutile, car, loin de le trouver plus lâche ou plus coulant, Constantin Copronyme s'aperçut que l'audace de sa victime s'était considérablement accrue depuis la veille.

Il ordonna donc à deux licteurs de le dépouiller de ses vêtements et de fouetter tous ses membres. Et ce corps, qu'on avait broyé la veille encore et qui portait les traces sanglantes des coups, dut à nouveau se présenter aux bourreaux, qui s'acharnèrent à arracher des lambeaux de chair. Le sang avait beau ruisseler jusqu'à terre et jaillir sur les assistants, l'intrépidité d'André ne faiblit pas; il gardait, avec l'amour du Christ et des images, le trésor précieux de sa foi.

L'empereur était vaincu. Il se rendait compte alors que toutes ses prévisions étaient déjouées, et que, loin de gagner André à ses idées, celui-ci risquait fort d'attirer à lui une bonne partie de l'assistance. Comme la vie d'un homme lui était, en somme, assez indifférente, il donna l'ordre de le mettre à mort d'une manière ignominieuse.

LE DERNIER SUPPLICE
INVENTION DES RELIQUES DE SAINT ANDRÉ

La mort réservée au moine crétois était celle des plus vils criminels. Le moine devait, les pieds liés, être traîné par les rues de la capitale avant d'être jeté au Pélazion, dans la fosse où l'on précipitait les suppliciés. C'est pendant ce trajet que la populace avait coutume de s'acharner après les condamnés, pour déverser sur eux le trop-plein de sa haine et de ses vieilles rancunes.

Avec le déchaînement des passions qu'avait provoquées la politique religieuse de la dynastie isaurienne, Constantinople était devenu le rendez-vous de tout ce que l'empire comptait d'abject et de répugnant. C'est assez dire quelle voie douloureuse André devait encore parcourir.

Tandis que la populace, surexcitée par les émissaires impériaux, s'ameutait autour de ce cadavre, dans lequel restait à peine un souffle de vie, un boucher prit un énorme couteau sur son étal et, d'un seul coup, sous l'empire d'une rage criminelle, il coupa un pied du martyr. Ce coup de couteau fut le coup de grâce. André ne résista pas à cette amputation sauvage et, sur l'heure même, il rendit sa belle âme à Dieu.

Les bourreaux continuèrent à traîner le corps du Bienheureux, pour le jeter ensuite dans la fosse des suppliciés. C'est là, dans le cloaque infect du Pélazion, que demeura longtemps ce trésor précieux. Mais la divine Providence prit soin de le défendre contre les bêtes sauvages et les oiseaux de proie, en attendant le jour où seraient découvertes les saintes reliques.

Voici comment fut opérée cette invention. Il y avait dans ce quartier de Constantinople une douzaine d'hommes qui étaient possédés par des esprits impurs. Errant çà et là, selon que le démon les poussait d'un côté ou de l'autre, ils se trouvèrent un jour tous réunis dans le même lieu. Agités comme par une force intérieure et mystérieuse à laquelle ils ne pouvaient se soustraire, ils se rendirent vers le lieu où l'on jetait les corps des malfaiteurs et se mirent à invoquer la protection de saint André par des cris confus et inarticulés.

Ensuite, se jetant sur le monceau de cadavres, ils les écartent avec les mains pour mettre à découvert celui de saint André. Ils reconnaissent entre les autres le corps du martyr, dont la vertu surnaturelle les avait guéris, et ils emportent avec eux ces saintes dépouilles.

On les déposa religieusement, dès que la tourmente iconoclaste eut pris fin, dans un lieu nommé *Crisis*, soit qu'il y eut là un tribunal, soit que la superstition populaire eût déjà attribué aux magnifiques cyprès de l'enclos le don de discerner les coupables.

Depuis lors, s'élève sur cet emplacement un monastère de femmes dédié à saint André et dans l'église duquel reposaient ses reliques. Il se trouvait au nord du Stoudion, le couvent grandiose rendu si populaire par les actions d'éclat de saint Théodore. Aujourd'hui, l'église de saint André *in Crisi* s'appelle Khodja-Mustapha Djami, d'un vizir, apostat grec du XVI^e^ siècle.

Le culte de saint André *in Crisi* est assez répandu dans les Eglises orientales, en particulier dans l'Eglise grecque de Constantinople. J'ai à peine besoin d'avertir le lecteur que notre saint André de Crète ne doit pas être confondu avec un autre saint André de Crète, qui mourut vers 740 et qui est fêté le 4 juillet.

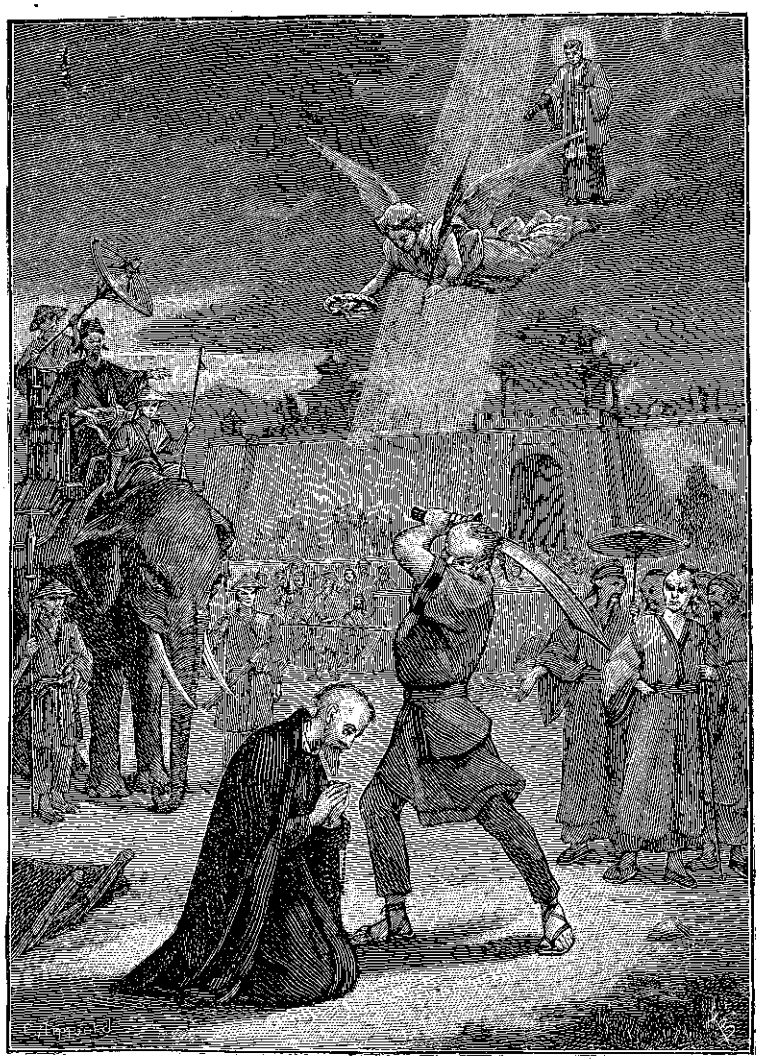
SOURCES CONSULTÉES

Deux vies anonymes et presque identiques des *Acta Sanctorum*, t. VIII, oct., p. 135-149. La traduction de Métaphraste est empruntée à l'ouvrage de Dom LECLERCQ, *Les Martyrs*, t. IV, p. 321-334.

VÉNÉRABLE MARCEL MASTRILLI, S. J.

MARTYR AU JAPON

14 septembre 1603 — 17 octobre 1637



Les Japonais ne pouvant avoir raison du P. Marcel par les supplices les plus raffinés, se décident enfin à lui trancher la tête.

MARCEL DANS LE MONDE

Marcel Mastrilli naquit à Naples le 14 septembre 1603. Sa famille était l'une des plus nobles et des plus anciennes de la cité. Son père le fit baptiser par les Jésuites et promit de le donner plus tard à la Compagnie, si telle était la volonté de Dieu. En attendant, il confia son éducation à un prêtre de haute vertu, nommé Vitaliano, également précepteur de ses trois autres enfants. Celui-ci leur communiqua son ardente dévotion envers la Très Sainte Vierge.

Déjà Marcel se faisait remarquer par sa ferveur. Un jour, en psalmodiant, il se mit à sangloter. Le prêtre, ému, lui demanda la cause de ses larmes.

« Je ne pleure pas de douleur, répondit l'enfant, mais par excès de joie. Il me semble, en effet, que je suis parmi les barbares et les infidèles qui me menacent de la mort pour notre sainte religion. » Marcel servait une fois la Messe à son précepteur qui la célébrait pour le repos de l'âme d'un domestique, victime d'un assassinat. Tout à coup, à l'*Agnus Dei*, le mort lui apparut avec un visage horrible et jetant le feu par les narines. Marcel tomba sans connaissance et resta tout le jour dans cet état. On sut bientôt que le domestique était mort sans confession et en entretenant des sentiments de vengeance.

Par crainte des jugements de Dieu, il se mit à châtier sa chair innocente par des jeûnes rigou-

reux, le port du cilice et de cruelles flagellations. Aussi mérita-t-il la protection de la Reine des Anges. Un jour, en se rendant à l'église, le pieux enfant est attaqué par un taureau. L'animal se précipite sur lui, le renverse sur la margelle d'un puits, mais Marcel se recommande à Notre-Dame dont il aperçoit une image sur la muraille voisine. A l'instant, le taureau s'éloigne et sa victime se relève sans blessures.

MARCEL AU NOVICIAT DES JÉSUITES

La Sainte Vierge lui mit au cœur le désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Il entra au noviciat le 25 mars 1618, à l'âge de quinze ans, et sa ferveur ne se démentit pas un instant.

Dès lors, il commença à souhaiter l'apostolat des Indes. Passant dans une rue de Naples, il vit un jour un ouvrier aiguiser la lame d'un sabre : « Voilà, dit-il à son compagnon, le fer qui m'abattra la tête pour Jésus-Christ au milieu des infidèles. » C'était le pressentiment de son martyre. Marcel prononça ses vœux de religion, le 25 mars 1621.

MARCEL ÉTUDIANT ET PROFESSEUR

Après les années d'études régulières exigées par l'Institut, Marcel fut employé pendant huit ans dans différents collèges de la Compagnie, sans oublier un seul jour son futur apostolat.

Etudiant en théologie, aide du Père ministre au collège de Naples, préfet des études au collège des Nobles, de fondation récente, il fait montre d'une inaltérable douceur et d'un dévouement à toute épreuve envers le prochain. Son humilité égalait sa charité. Les humbles besognes de la cuisine, le service des malades faisaient ses délices. Le louer, c'était le mettre à la torture.

Saint François-Xavier allait l'appeler par un prodige inouï à la mission du Japon.

MARCEL APPELÉ AU JAPON

Le 11 décembre 1633, le vice-roi de Naples, le comte de Monterey, avait fait célébrer magnifiquement la fête de l'Immaculée-Conception. Le P. Marcel, chargé de la décoration d'un des quatre autels qui ornaient la cour d'honneur du palais, donnait des ordres, la cérémonie finie, pour enlever les tentures, quand tout à coup un marteau pesant deux livres lui tomba sur la tête d'une hauteur de trente à quarante pieds. La victime demeura vingt jours en proie à des douleurs d'une violence extrême; le vingt et unième, les médecins déclarèrent que le malade était perdu. Celui-ci avait déjà les membres glacés.

Le 2 janvier 1634, le P. Marcel demanda au Provincial, le P. de Sangrio, qui l'exhortait au suprême sacrifice, de l'autoriser à faire vœu, si Dieu lui rendait la santé, d'aller prêcher l'Evangile aux Indes. Le supérieur permit tout, d'autant plus que la mort approchait. En hâte, on extrémisa le malade.

Le P. Marcel se fit alors apporter une image de saint François-Xavier et appliquer sur sa blessure une relique de l'apôtre. Toute la nuit, il demanda au Saint la grâce de pouvoir communier. Dès le matin, il se sentit exaucé. En effet, il put communier très facilement.

Quelques instants après, il dit à deux Pères présents : « Demain, je dirai la Messe. — Est-ce au paradis, Père Marcel, que vous célébrerez? — Ceci, je ne le sais pas, répondit le moribond, François-Xavier m'a bien dit que j'offrirai le Saint Sacrifice, mais il n'a pas ajouté en quel lieu. »

Depuis quelques heures, le P. Marcel agonisait. Auprès de lui se tenait le P. Jules-César Recupito.

Et un moment après : « Ah! quelle grande lumière vient du ciel! dit tout à coup le mourant. Au milieu de ce globe de feu, voici saint François-Xavier rayonnant de gloire, avec un visage d'une beauté, d'une amabilité ravissante. »

« Marcel! Marcel! » cria une voix, Cette voix parut venir de l'image du Saint appendue au côté gauche du lit. Il reconnut au milieu de l'image son bienheureux Père. Il était vêtu en pèlerin, avait le visage doux et resplendissant. S'adressant au P. Marcel : « Eh bien, Marcel, lui dit-il, d'un ton joyeux, eh bien, où en sommes-nous? Voulez-vous mourir ou aller aux Indes? — Je n'ai rien plus à cœur que ce qui plait davantage à Notre-Seigneur. — Mais ne vous souvenez-vous pas, répliqua le Saint, du vœu que vous fîtes hier devant le Père provincial de passer aux Indes si Dieu vous rendait la santé et la vie? — Oui, je m'en souviens parfaitement. — Eh bien, dites donc après moi les paroles que je vais prononcer. »

Ces paroles étaient la formule des vœux que les religieux de la Compagnie de Jésus prononcent après leurs deux ans de noviciat. Saint François-Xavier y avait ajouté la promesse de servir Dieu dans la mission des Indes.

Les assistants entendirent le P. Marcel réciter cette consécration et y virent pour la plupart l'effet du délire.

Le vœu prononcé, saint François-Xavier lui donna l'assurance qu'il allait guérir, lui fit baiser en signe de reconnaissance les plaies de son crucifix, puis lui ordonna d'appliquer au côté gauche de la tête, derrière l'oreille, un reliquaire contenant une parcelle du bois de la vraie Croix

Le malade obéit à la lettre, et saint François-Xavier disparut, laissant le malade en pleine santé. Quelques minutes après, l'agonisant d'il y a quelques heures chantait le *Te Deum* devant l'image de son céleste médecin et faisait tout au long à son supérieur et à son confesseur le récit de sa merveilleuse guérison.

Le lendemain matin (4 janvier 1634), il célébrait la Messe comme il l'avait annoncé.

MARCEL EN ROUTE POUR LES INDES

Désormais, Marcel est devenu le client bien-aimé de saint François-Xavier, dont il prend le nom et qu'il appelle « son saint, son père ». Celui-ci désormais le comblera de ses faveurs jusqu'au dernier soupir. Il lui fit vœu d'accorder tout ce qu'on lui demanderait en son nom (1).

Marcel se prépara au départ. A Nole, il exorcisait une dame de qualité. Le démon mis en fuite par une relique de saint François-Xavier s'écria en rugissant : « Je m'en vais maintenant, mais je te retrouverai sur le chemin des Indes, et alors nous combattrons tous deux. »

Depuis longtemps déjà, celui-ci avait commencé la lutte. Souvent, dans les diverses maisons où Marcel était passé, il l'enfermait dans sa cellule pour l'empêcher de se rendre au réduit isolé où il se flagellait; d'autres fois, il s'efforçait de l'épouvanter par des prestiges effrayants ou se promenait avec insolence dans sa cellule.

---

(1) C'est une tradition constante dans la Compagnie de Jésus depuis près de trois siècles que la neuvaine dite de la grâce, faite à saint François-Xavier du 4 au 12 mars, a été inspirée par la guérison miraculeuse du P. Mastrilli.

Sur le navire, il le maltraitera ou lui fera de ridicules reproches pour de prétendues infractions à certains usages de la Compagnie.

Déjà dans toute l'Italie et toute l'Espagne, qu'il traversa pour se rendre à Lisbonne où il arriva le 30 mars 1635, on le considérait et on le vénérait comme un saint. Philippe IV le reçut avec de grands honneurs et lui permit d'emmener avec lui quarante Pères dont le trésor royal payerait le passage.

Le P. Marcel s'embarqua le 9 avril, avec neuf Pères, trois Portugais et six Italiens, à bord de la *Capitane*. Vingt-trois autres missionnaires étaient sur le vaisseau-amiral.

« Le P. Marcel et ses compagnons, dit un biographe du XVIIe siècle, passant aux Indes, eurent la plus fâcheuse traversée qui s'était jamais vue depuis qu'on navigue en ces quartiers-là. »

Heureusement, saint François-Xavier s'était constitué leur pilote. Malgré les tempêtes, la famine, les épidémies, les apparitions terrifiantes du démon, la séparation des deux navires, tous les missionnaires arrivèrent sains et saufs le 8 décembre, à Goa. Les habitants, étonnés de cette merveilleuse traversée, s'écrièrent que cette année la flotte avait été transportée sur les épaules de saint François-Xavier.

MARCEL AUX PHILIPPINES

Goa possédait alors dans la maison professe des Jésuites le tombeau de saint François-Xavier. Marcel eut le bonheur d'assister à l'ouverture de ce dernier, ordonnée par la reine d'Espagne.

Puis, le 9 avril 1636, il quittait Goa qu'il appelait « son vestibule du paradis », pour se rendre à Macao et de là au Japon, accompagné de plusieurs autres Pères.

La Providence, en empêchant le voyage à Macao et en faisant aborder Marcel à Manille, lui facilita son entrée au Japon.

Après une halte à Malaca, alors en guerre avec les Hollandais, la flottille reprit la mer aux derniers jours de juin; mais, serrée de près par trois vaisseaux de corsaires hollandais, elle prit la route des Philippines et aborda heureusement à Manille, le 31 juillet 1636.

Le gouverneur des Philippines, Don Sébastien Hurtado de Corcuera, bientôt charmé de la vertu du P. Marcel, résolut de se l'attacher, afin de l'avoir comme compagnon et soutien dans la conquête de l'île Mindanao. Il le garda donc auprès de lui, et les autres Pères se rembarquèrent pour Macao.

Le 2 février 1637, le gouverneur s'embarqua avec le P. Marcel; onze vaisseaux l'accompagnaient. L'île était alors la proie d'un prince mahométan. On y arriva le 22 février. Le combat autour de Mindanao fut terrible. Un moment, les chrétiens eurent le désavantage. Alors le P. Marcel fit porter à la défense du général l'étendard du crucifix, et lui-même s'enfonça dans un bois voisin pour fléchir Dieu par une sanglante discipline.

Le ciel se mit de la partie; la victoire resta enfin aux chrétiens. Marcel guérit miraculeusement 78 blessés sur 80. Au mois de mars 1637, le gouverneur était de retour à Manille.

Avant de partir pour le Japon, le P. Marcel avait montré ce que peut « l'action bienfaisante du prêtre qui, la croix à la main, encourage le soldat sur les vaisseaux et sur le champ de bataille à braver la mort pour l'honneur de sa patrie et le triomphe de la foi ».

MARCEL AU JAPON

Vers la fin de juin ou au début de juillet, le Père s'embarqua sur le *Champan*, avec quelques Japonais que l'on avait gagnés à prix d'argent.

Il mit enfin pied à terre au pays de ses rêves, le 4 août 1637. Le 19 septembre, sur un petit vaisseau qu'il avait acheté tout appareillé, il aborda à la côte du royaume de Saxuma, puis, comme son intention était d'entretenir l'empereur du Japon lui-même, il passa au royaume de Tunga, puis à Xiguiro. Il gagna ensuite le port de Cuzo. Mais, à peine débarqué, Marcel est découvert. Il peut s'enfuir avec un de ses compagnons dans un bois voisin, tandis que les autres Japonais doivent le suivre par mer.

Les douaniers, malheureusement, ont donné l'éveil; on chasse le vaisseau, on le capture, les Japonais mis à la torture à Nangazaki font un aveu complet.

Les soldats, mis sur la piste de Marcel, finirent par le découvrir.

Au moment où ils l'enchaînèrent, la terre trembla si fortement que non seulement les soldats exécuteurs du crime, mais aussi ceux qui ne savaient rien, furent saisis d'épouvante.

Ayant repris leur sang-froid, les satellites, au nombre de deux cents, escortèrent le saint prisonnier dans la direction de Nangazaki.

MARTYRE DU P. MASTRILLI

Arrivé le 5 octobre 1637 à Nangasaki, le P. Mastrilli fut aussitôt interrogé par les magistrats sur sa condition et sur les motifs de son entrée au Japon.

« Je suis Européen, répondit le Père, dont le front rayonnait d'une splendeur surnaturelle, Italien de nation et du royaume de Naples. Je suis venu du Portugal dans les Indes; de Malacca j'ai passé aux Philippines et de là au Japon. Mon intention est de parler à l'empereur, afin, s'il vit encore, de lui rendre la santé et de lui enseigner la loi de Jésus-Christ. Je suis envoyé dans ce but comme ambassadeur par mon glorieux Père, saint François-Xavier. — Mais quel est ce saint Xavier? reprirent les juges. — C'est le premier religieux de la Compagnie de Jésus, qui, étant venu au Japon, a converti le roi de Bungo et tous ses sujets à la foi de Jésus-Christ. Il a terminé ici-bas son existence mortelle, mais il vit au ciel de l'éternelle existence, et, pour preuve, lui-même m'a rendu la vie. »

Le récit qu'il fit de sa miraculeuse guérison, la modestie de son air et de son attitude, impressionnèrent vivement les magistrats; mais, esclaves des ordres royaux, ils livrèrent le saint martyr aux plus affreux tourments.

Les deux premiers jours, le P. Marcel endura le supplice de « la cuve » et de « l'échelle ». Le premier consistait à pendre le condamné la tête en bas sur une cuve pleine d'eau et à y plonger le patient à plusieurs reprises jusqu'aux narines. Puis les bourreaux, après avoir tortillé la corde, abandonnaient le malheureux aux tours et aux retours de cette dernière, et la victime, replongée dans la cuve et relevée aussitôt, rejetait l'eau qu'elle avait bue, dans des crises atroces d'étouffement.

Dans le second, les bourreaux, puisant sans cesse de l'eau dans une cuve voisine, la faisaient avaler à l'aide d'un entonnoir à leur victime étendue et garrottée sur une échelle, et n'ayant de libre que la main gauche pour l'approcher de sa poitrine s'il

le voulait, en signe d'apostasie. Quand le martyr était rempli jusqu'à la gorge, ils lui mettaient des planches sur le ventre, y marchaient brutalement, de sorte que le liquide absorbé jaillissait par la bouche, les narines et tous les pores en causant d'intolérables souffrances.

Le lendemain, 7 octobre, après une nuit de prison, passée les chaînes aux pieds et aux mains et le carcan au cou, Marcel est appliqué une seconde fois au supplice de l'eau. On le ramène à demi mort dans sa prison.

Mais bientôt les juges, mécontents de ses premières réponses, lui font subir un nouvel interrogatoire. Marcel, après avoir répondu comme la première fois, leur propose de guérir l'empereur avec des reliques de son Saint.

— Laissez là ces folies et préparez-vous à de nouvelles tortures.

Sur le corps mis à nu du martyr, au mépris de toute bienséance, des lames ardentes sont apposées. Le courage du saint prêtre supporte héroïquement le supplice; mais sa pudeur virginale s'offense d'une telle impudence. Et s'adressant aux bourreaux. « J'ai offert mon corps tout entier à tous les supplices imaginables pour mon Créateur et Seigneur et je ne refuse aucun de vos tourments. Mais puisqu'il y a tant de membres auxquels vous pouvez exercer votre boucherie, pourquoi vous porter à cette fureur brutale et à ces indignités qui sont la honte de la nature humaine et que les barbares ne voudraient pas faire sentir, même à de misérables bêtes? »

Ces mots excitent leur confusion et arrêtent leur férocité. Plus mort que vif, Marcel est ramené en prison où, pendant sept jours, tous les soins lui sont donnés pour prolonger son existence.

Le 13 octobre, un officier apporte au prisonnier sa sentence de mort. Marcel l'accueille par un cri de joie : « Que cet arrêt est glorieux pour moi! Je n'ai qu'un regret, dit-il au messager, c'est de n'avoir pas les saints Evangiles à vous donner, pour vous remercier d'une si bonne nouvelle. » Apprenant qu'on lui réserve le supplice de la fosse, il ajoute d'un ton prophétique : « Oui, volontiers et avec joie, je souffrirai pour Dieu la fosse, mais je n'y laisserai pas ma vie. C'est le fer qui me l'arrachera; un coup de cimeterre séparera ma tête de mon corps. »

Le martyr se prépare toute la nuit au combat final. Sa prière est si fervente qu'il entre en ravissement. Son corps est élevé de terre; une grande lumière l'environne et inonde la prison. Tous, sentinelles, officiers, passants, sont témoins de ce spectacle.

Enfin brille le matin du 14 octobre 1637. Entouré des officiers de la justice et d'une troupe de satellites, le P. Marcel sort de prison. D'un regard attendri, il fixe le ciel, Aussitôt, on lui couvre la bouche d'un bâillon hérissé de pointes de fer, on lui rase le côté droit de la tête, on frotte le côté gauche d'une terre rouge, ce qui est au Japon la dernière ignominie, on le revêt d'une soutanelle toute usée et on le hisse sur un mauvais cheval.

Le martyr porte sur ses épaules son arrêt de mort.

Sur la place Yondo, où débouche le singulier cortège, bon nombre de Portugais, tout en larmes, font leurs adieux au martyr. Le Père les salue en inclinant la tête comme il peut, par trois fois.

Le voilà sur le bord de la fosse. Pour prolonger sa vie dans cet affreux supplice, les bourreaux lui serrent fortement la poitrine. Débarrassé de son bâillon, le Père remercie les juges et les gouverneurs de leur présence. « Vous verrez tout à l'heure, ajoute-t-il, combien est grand le Dieu que nous autres chrétiens nous adorons! Vous verrez combien précieuse est la vie que nous espérons. »

A l'instant, saisi par les bourreaux, il est enfoncé dans la fosse, depuis la tête jusqu'aux genoux.

Pendant plusieurs heures, le P. Marcel resta dans une immobilité absolue comme s'il eût été étendu sur une couche moelleuse.

Le croyant mort, on s'informa s'il n'avait pas besoin de quelque chose : « Non, répondit le martyr, si ce n'est que vous me laissiez jouir de mon paradis ». Il était ravi en Dieu.

Aux juges qui le pressaient d'apostasier, il répondit d'un ton indigné : *Acheiaque*, traduction de notre : « Laissez-moi la paix! »

Et gracieusement, il demanda pardon aux bourreaux pour la peine qu'ils se donnaient à le garder ainsi nuit et jour. En effet, le saint martyr resta ainsi dans l'immobilité, depuis 11 heures du matin, 14 octobre, jusqu'au 17, 3 heures de l'après-midi.

Informés de ce phénomène inouï, les magistrats donnent l'ordre de lui trancher la tête.

On retire le Père qui, troublé et inquiet, demande la cause de cette délivrance. « C'est pour vous trancher la tête, lui dit-on. — Ah! s'il en est ainsi, à la bonne heure! »

Mais Marcel souffre d'atroces tourments, car ses intestins cruellement déplacés tendaient à reprendre leur position naturelle. Il pousse un cri : « Mon Père! saint François-Xavier! mon Père! saint François-Xavier! »

A peine a-t-il dit ces mots que le bourreau lui assène par deux fois un coup de son large sabre. Le cou de la victime est à peine effleuré, et pourtant le coutelas, nous dit un des premiers biographes, était « d'un poids tel et si finement aiguisé, qu'il était capable de pourfendre un bœuf d'un seul coup, par conséquent, bien plus capable d'abattre la tête d'un homme, s'il n'était retenu par une puissance supérieure ».

Alors Marcel, sa prière finie, dit doucement au bourreau : « Exécutez, mon fils, ce que vous ont commandé vos chefs; cette fois, vous serez plus heureux. »

L'exécuteur obéit et la tête du martyr roula à ses pieds. A l'heure même, un nuage sombre plane sur le palais du gouverneur, un tremblement de terre agite la contrée. Cependant, les meurtriers s'acharnent sur leur victime, la déchiquètent de leurs armes, la livrent aux flammes et en jettent les cendres au fleuve.

Ainsi mourut à l'âge de trente-quatre ans celui dont la vie et la mort avaient été comme une sorte de miracle et qui accomplit encore après son trépas une foule de prodiges en faveur de ceux qui eurent recours à lui.

Le P. Mastrilli mêla son sang à celui des milliers de martyrs qui étaient morts pour la foi sur cette terre du Japon. A lui, comme à eux, il faut attribuer la renaissance du christianisme en cet empire, qui compte au XX^e^ siècle, 53 762 chrétiens, et, pour tenter le zèle des missionnaires, 40 972 080 païens.

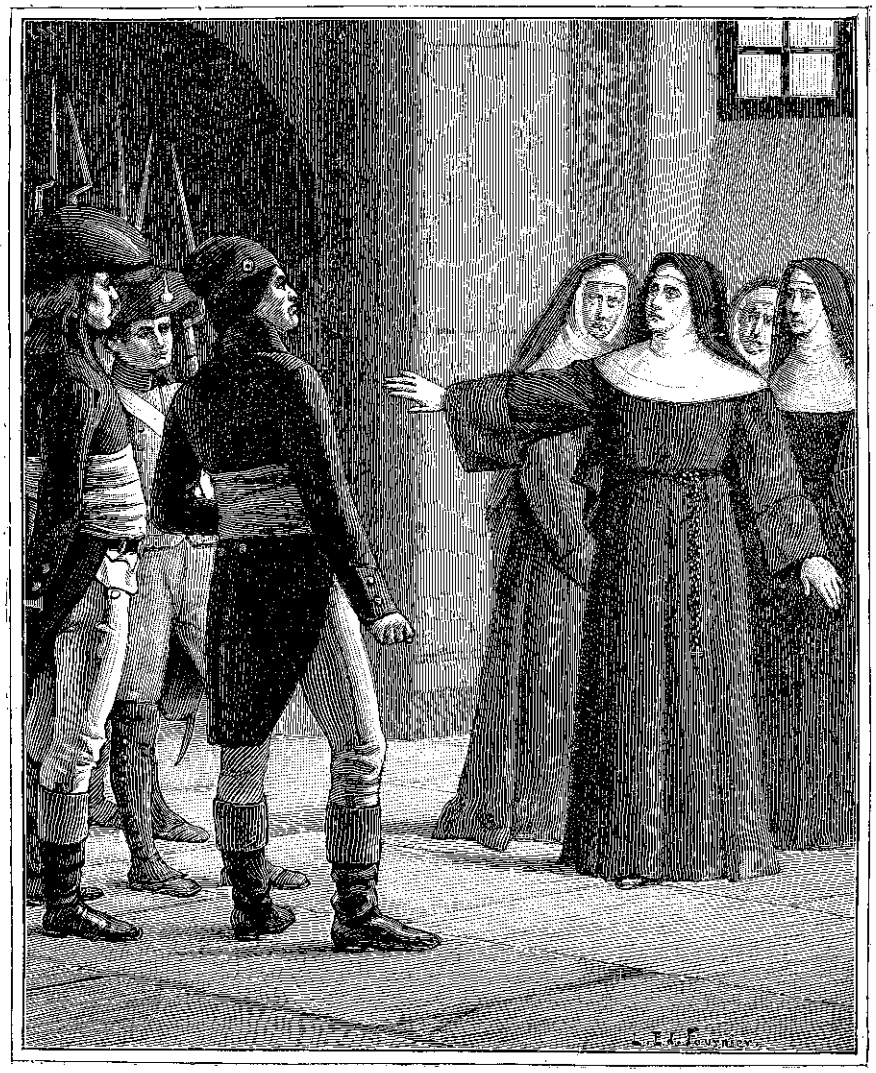
SOURCE BIBLIOGRAPHIQUE

La Vie merveilleuse du vénérable Marcel Mastrilli, par PIERRE-XAVIER POUPLARD, Société Saint-Augustin, Desclée.

LES VÉNÉRABLES URSULINES DE VALENCIENNES

Martyrisées sous la Révolution.

PREMIÈRE PARTIE — L'EXIL ET LA PRISON



Les onze Ursulines sont arrêtées dans leur couvent de Valenciennes.

Après les Carmélites de Compiègne, aujourd'hui béatifiées, un groupe de femmes mérite une place d'honneur parmi les victimes de la Révolution. Elles appartiennent à l'Ordre de Sainte-Ursule, et, chose étrange, leur exécution eut lieu après la réaction thermidorienne.

DÉBUTS DE LA RÉVOLUTION
LES URSULINES FIDÈLES A LEUR VOCATION

La communauté des Ursulines était en pleine prospérité quand éclata l'effroyable ouragan qui devait renverser les anciennes institutions du pays, faire couler des flots de sang et semer des germes d'anarchie dont, au XX^e^ siècle, nous recueillons encore les fruits désastreux.

Prise par Louis XIV en 1677, Valenciennes avait été assurée à la France par le traité de Nimègue; elle subit donc le contre-coup de l'agitation répandue dans les esprits par la réunion des Etats généraux en 1789.

C'est à l'heure où l'horizon s'assombrissait de toutes parts, que la Mère Clotilde Paillot, d'une famille très estimée dans tout le Hainaut, fut élue supérieure des Ursulines de Valenciennes

Elle était entrée au couvent à l'âge de dix-sept ans, et, dans les divers emplois qui lui avaient été confiés, elle avait donné sa mesure. Ferme et douce, persuasive et charitable, elle gouverna sa communauté d'une main toute maternelle; l'on disait d'elle qu'elle possédait le don « de subjuguer les cœurs », et elle usa de cette puissance pour conduire vers les sommets de l'héroïsme chrétien les âmes confiées à sa garde.

En prenant possession, en 1790, du poste que lui assignait la confiance de ses Sœurs, Mère Clotilde se trouva face à face avec une position difficile. L'Assemblée nationale avait aboli les vœux monastiques, et, sous prétexte de leur rendre leur liberté, elle invitait les religieuses à sortir de leur couvent. Mais quand les représentants du gouvernement se présentèrent au monastère de Valenciennes pour interroger les Sœurs, Mère Clotilde eut la joie de constater que ses filles étaient décidées à revendiquer la seule liberté dont elles étaient jalouses : celle de vivre et de mourir dans leur sainte vocation.

Les Ursulines, malgré les difficultés des temps, continuèrent à mener leur vie conventuelle; peu soucieuses des bruits inquiétants qui venaient du dehors, elles se donnaient tout entières à leur œuvre d'enseignement. La présence de leur aumônier et la visite de prêtres fidèles, parents ou amis des Sœurs, assuraient chez elles le service religieux.

Quatre mois plus tard, le 18 et le 22 août 1792, des décrets furent promulgués qui enlevaient aux religieux et aux religieuses le droit d'enseigner.

« Qui donc instruira nos enfants si on nous enlève nos Ursulines? » disaient les gens du peuple qui, depuis plus d'un siècle, avaient vu à l'œuvre ces modestes et infatigables institutrices.

A peu près en même temps, l'Assemblée décidait que tous les religieux et religieuses du royaume qu'on avait déjà dépouillés de leurs biens devaient évacuer leurs maisons avant le 1er octobre 1792.

DÉPART POUR MONS

C'était le dernier coup porté aux Congrégations, et les Ursulines, comme tant d'autres, se préparèrent à quitter les cloîtres où elles avaient espéré vivre et mourir.

Brutalement jetées hors de leur monastère, les pauvres filles furent dans un grand embarras. Elles étaient trop attachées à leur règle pour songer à reprendre la vie du monde, et la terre de France, elles en faisaient, du reste, la dure expérience, était, en 1792, peu hospitalière aux Ordres religieux. En Belgique, au contraire, ces mêmes Ordres, jadis durement traités par l'empereur philosophe Joseph II, étaient protégés par sa sœur, l'archiduchesse Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas. Les Ursulines de Mons, avec lesquelles celles de Valenciennes n'avaient jamais cessé d'entretenir de fraternels rapports, occupaient encore leur monastère, et c'est vers cette maison hospitalière que se dirigèrent les expulsées.

L'exode se fit non sans peine; une jeune novice, Angélique Lepoint, alla chercher dans son village natal d'Heusies des chariots sur lesquels prirent place les vingt-six religieuses à qui leur âge et leur santé permettaient le voyage. Elles étaient revêtues de leur costume religieux et emportaient le pauvre mobilier : un lit, une chaise, une cruche à eau, et une croix, qu'avaient daigné leur laisser les spoliateurs de leur couvent; de plus, condition essentielle en ces temps de trouble, un passeport municipal dont elles avaient eu soin de se munir d'avance.

Après les vexations subies depuis deux ans, les pauvres Sœurs durent éprouver, en touchant le sol hospitalier de la Belgique, un sentiment analogue à celui de ces émigrés dont on raconte qu'en arrivant à l'auberge de la Houlette, sur la frontière :

« Ils se débarrassaient de la cocarde aux trois couleurs, arborée pour voyager en France sans être suspects, et dont ils soulageaient leur chapeau dès qu'ils avaient passé la frontière. (1)

Une Sœur du couvent de Mons, Angèle Honorez, dans une curieuse relation « de ce qui s'est passé dans cette communauté pendant la Révolution française », raconte que le premier chariot arriva le 17 septembre, vers 6 h. 1/2 du soir; les autres suivaient de près, et quand toutes les Sœurs furent réunies, elles se rendirent au chœur pour chanter le *Te Deum*.

On dressa les lits tant bien que mal, on organisa un chœur : « Les deux communautés étaient très unies ensemble, » dit la Mère Honorez, mais gouvernées chacune par leur supérieure.

SÉJOUR DES URSULINES A MONS

Le séjour des Ursulines auprès de leurs sœurs de Belgique ne tarda pas à être troublé par les événements politiques; mais étroitement unies entre elles, les religieuses traversèrent ces mois d'inquiétudes et d'angoisses sans que la paix intérieure de leur double communauté en fût détruite.

La lutte entre les troupes républicaines et les Autrichiens se poursuivait aux environs de Mons, et, le 6 novembre 1792, une bataille fut engagée dont les échos arrivèrent jusqu'au monastère : « Les canons faisaient trembler notre maison, il y en avait deux cents qui se répondaient. »

Avec la conquête révolutionnaire s'abattirent sur la malheureuse ville les lourdes impositions; les églises furent dépouillées de leurs trésors, les particuliers de leur argenterie et de leurs effets.

Nos Ursulines de France virent alors se renouveler chez leurs sœurs de Belgique les scènes sacrilèges dont elles avaient été à Valenciennes les témoins attristés. Le 23 janvier, la maison fut envahie par des soldats, sous les ordres d'un de ces commissaires dont Dumouriez écrivait qu'ils étaient « des insensés ou des tyrans ». On mit les scellés partout, on prit possession des livres, papiers et argent, et, ajoute la Mère Honorez, la « procureuse » dut demander au commissaire ce dont elle avait besoin pour l'entretien de la communauté. Les religieuses, qui avaient commencé par cacher leurs vases sacrés et leurs reliques, furent obligées de les livrer : « On les emporta dans un tombereau, dit l'annaliste; ainsi nous en fûmes quittes à jamais. »

Quoique, par un décret du 2 mars 1793, la ville de Mons fût annexée à la France, les Autrichiens ne renonçaient pas au projet de la reprendre, et, quinze jours plus tard, la nouvelle de leur approche répandit le trouble parmi les envahisseurs.

Le 27 mars, le Mercredi-Saint, les troupes républicaines reçurent l'ordre de partir sur-le-champ, et leur exode provoqua dans la ville terrorisée une explosion de joie.

Le 1er août suivant, les armées impériales occupèrent Valenciennes, et nos religieuses françaises entrevirent le moment où elles pourraient y rentrer. L'archevêque de Cambrai, qui était

(1) G. LENÔTRE, *Vieilles maisons, vieux papiers*, 3e série, p. 336.

revenu à Mons après le départ des Français, les encouragea dans cette pensée.

Ce fut au mois de novembre de cette même année 1793 que s'effectua leur retour. Quatorze mois de vie commune et tant d'émotions partagées avaient créé entre les deux communautés des liens étroits qui ne se dénouèrent pas sans déchirement.

Un ami de la communauté se chargea de conduire la caravane; les Mères âgées étaient en voiture, les plus jeunes en chariot. Comblées de cadeaux par les personnes de la ville, qui leur offrirent, entre autres objets, « une jolie remontrance toute neuve », et tout heureuses de rentrer dans leur cher monastère, les Ursulines se mirent en route, accompagnées par les vœux et les regrets de leurs charitables hôtesses.

LES URSULINES RENTRENT DANS LEUR COUVENT DE VALENCIENNES

En rentrant dans leur cher monastère, les voyageuses retrouvèrent à Valenciennes plusieurs Ursulines qui, avec l'autorisation de leur Supérieure, étaient restées dans la ville au moment du départ de la communauté pour Mons. Ces religieuses, empêchées par des raisons d'âge, de famille ou de santé, d'accompagner leurs Sœurs, avaient traversé les angoisses d'un siège et d'un bombardement. C'était la Mère Marie-Thérèse Castillon, « procureuse », qui semble avoir espéré servir par sa présence les intérêts de sa communauté; la Mère Dominique de Wallers, ancienne supérieure, et Jeanne Perdry, ancienne maîtresse des novices, qui, toutes deux très âgées et infirmes, étaient confiées aux Sœurs converses; Régis Denis et Adrienne Namur.

Le premier acte des Autrichiens en entrant dans la ville, le 1er août, avait été d'établir un gouvernement appelé Junte, qui leva le séquestre mis sur les biens des émigrés et dont un journal du temps loue « le régime doux et paternel ».

La Mère Thérèse Castillon, « procureuse » des Ursulines, s'occupa activement de la réintégration de ses Sœurs dans leur ancienne maison.

En attendant que les formalités nécessaires fussent remplies, la vaillante Mère Thérèse s'installa rue Cardon, dans le monastère dévasté. Elle y fit faire les aménagements indispensables, mais ne réussit pas, malgré ses efforts, à reprendre possession de tout l'immeuble, une partie du couvent restant affectée à des services publics.

Malgré tout, ce fut avec une inexprimable satisfaction que les vingt-six exilées, revenant de Mons, rentrèrent en novembre dans leur monastère, où elles trouvèrent encore des murailles nues, des portes défoncées, mais on continua les travaux « avec une étonnante ardeur », et, dit un contemporain, la piété des habitants les seconda beaucoup.

Toutefois, malgré cette apparente sécurité et l'apaisement qui s'était fait dans la ville depuis le départ des troupes républicaines, des rumeurs sinistres venaient parfois troubler les esprits. Au delà de la frontière, à Cambrai et à Arras, la Terreur régnait, l'ex-Oratorien Joseph Le Bon y personnifiait ce régime atroce; accompagné de sa femme, il assistait aux exécutions: Le Bon plaisantant l'agonie de ses victimes, sa femme riant à gorge déployée et réclamant 50 000 têtes. « Mes musiciens jouaient le *Ça ira;* il y avait une galerie pour les spectateurs et une buvette au pied de la guillotine. » (1)

(1) G. Lenôtre, *Paris révolutionnaire*, 3e série.

Des fugitifs qui avaient réussi à fuir Arras, cette ville maudite, « dont les voyageurs se détournaient, faisant des détours de dix lieues pour l'éviter » (1), étaient venus se réfugier à Valenciennes, et leurs terrifiants récits impressionnaient péniblement les citoyens paisibles qui commençaient à peine à respirer.

L'on juge dès lors de la consternation qui se répandit dans la ville, quand on y apprit la défaite des Autrichiens à Fleurus, le 26 juin.

Le 1er juillet, Mons capitula devant l'armée républicaine, et le monastère, jadis si hospitalier aux religieuses françaises, fut envahi par des troupes. Les Sœurs, « toutes saisies à mort », écrit la Mère Honorez, durent, malgré leur frayeur, leur livrer toutes les provisions que renfermait la maison.

La prise de Mons présageait celle de Valenciennes : en effet, les Autrichiens, dont les communications étaient coupées, semblent avoir faiblement défendu les quatre villes qui étaient encore à eux : Condé, Landrecies, le Quesnoy et Valenciennes; les troupes républicaines, au contraire, étaient pleines d'ardeur et avaient l'ordre de passer les garnisons au fil de l'épée si elles ne se rendaient pas vingt-quatre heures après la première sommation.

VALENCIENNES AU POUVOIR DES RÉPUBLICAINS ARRESTATION DES RELIGIEUSES

Au milieu de la terreur qui régnait à Valenciennes, les Ursulines, cette fois, ne songeaient pas à fuir. Quand jadis elles avaient cherché un abri à Mons, c'était moins pour éviter le danger que pour s'assurer la liberté de continuer leur vie religieuse. La Supérieure crut devoir cependant rendre à sa famille une novice, Sœur Julie; les autres se serrèrent autour de leur Mère.

« Du courage, mes filles, disait la Mère Clotilde; le moment est arrivé d'en montrer. Souvenons-nous que nous sommes les épouses de Jésus-Christ. Le plus beau caractère d'une épouse, c'est la fidélité; et quelle preuve aurait-il de la nôtre, si nous n'avions rien à souffrir pour lui? Il est facile de le servir quand le chemin de la vertu est semé de roses; mais le propre d'une âme vraiment vertueuse, c'est de le servir dans l'adversité comme dans la prospérité..... »

Le 27 août, les Autrichiens, après avoir négocié avec les troupes françaises, se rendirent. Ils avaient commencé par stipuler que les habitants de la ville qu'ils abandonnaient, « prêtres, religieux et religieuses », ne seraient « ni recherchés ni inquiétés pour leurs opinions politiques ou religieuses », mais ces conditions ne furent pas acceptées par les républicains, qui exigèrent « que tous les émigrés ou déserteurs leur soient remis ».

Les Autrichiens, satisfaits d'avoir la vie sauve et les honneurs de la guerre, cédèrent sur ces points; ils se retirèrent, laissant le champ libre à l'armée française, qui, le 1er septembre, pénétra dans la ville par la porte de Tournai.

Depuis plus d'un mois, la Terreur était finie en France, et le 9 thermidor avait sauvé la vie à des centaines d'innocentes victimes, mais le régime du sang dont la chute de Robespierre avait délivré le reste du pays commençait seulement dans l'infortunée ville de Valenciennes, où le représentant Jean-Baptiste Lacoste, digne émule des terroristes, allait ramener ce qu'on appelait « la queue de Robespierre ».

Le manifeste publié par les représentants du

(1) G. Lenôtre, *Paris révolutionnaire*, 3e série.

gouvernement français, en prenant possession de la ville, était suivi d'un arrêt prescrivant de rechercher les traîtres, les fanatiques, les émigrés et leurs correspondants, de détruire dans les vingt-quatre heures tous les signes de féodalité et de royauté sur les meubles et les bijoux.

Etaient regardés comme traîtres et émigrés les prêtres revenus à Valenciennes pour y exercer leur ministère; les Ursulines, rentrées pour reprendre leurs fonctions d'institutrices, et la multitude de femmes et de vieillards que la Terreur avait jadis chassés de l'Artois et du Cambrésis. C'était contre cette foule d'innocents que s'acharna Lacoste.

Il commença par faire garder les portes de la ville; nul ne pouvait les franchir sans une carte de sûreté; la peine de mort fut prononcée contre quiconque chercherait à passer la frontière; tout un système de délation fut organisé, et les visites domiciliaires se multiplièrent.

Les Ursulines, au fond du monastère qu'elles avaient retrouvé avec un si grand bonheur dix mois plus tôt, attendaient leur sort dans la prière et le recueillement.

Le jour même de l'arrivée des Français, un commissaire se présenta à la grille du cloître; ayant fait assembler les religieuses, il les compta et se borna à dire qu'elles avaient vingt-quatre heures pour évacuer la maison.

— Cela suffit, citoyen, répondit la Supérieure.

— Reste là, reprit-il encore plus durement s'adressant à la Mère Clotilde.

Celle-ci comprit que, pour elle, en sa qualité de Supérieure, des mesures sévères étaient déjà décidées. Elle se hâta de pourvoir à la sûreté de ses filles et organisa rapidement le départ de celles qui pouvaient compter trouver en ville un asile sûr, de celles aussi dont l'âge et les infirmités nécessitaient des soins spéciaux. Neuf religieuses refusèrent de la quitter, et, entourée de cette petite bande de fidèles, elle attendit le retour du commissaire. Bien qu'il eût donné vingt-quatre heures pour faire partir les Sœurs, l'officier revint avant que ce délai fût expiré; il mit les scellés partout, déclara que les religieuses restées dans le couvent étaient prisonnières, et que les classes externes leur serviraient de prison. Il parut même furieux de ce que la Mère Clotilde, d'après ses ordres, eût fait partir le plus grand nombre des Sœurs : « Tu étais ici davantage, dit-il, songe que tu dois faire connaître toutes les personnes qui se trouvaient ici. » La Supérieure ne perdit pas son calme: « Je n'en ferai rien, dit-elle; mes religieuses sont sorties, voilà tout ce que je puis en dire. »

Le surlendemain, deux Ursulines, qui avaient à peine eu le temps de gagner Condé, où habitait leur famille, furent arrêtées et vinrent, comme prisonnières, rejoindre leur Supérieure: c'étaient les Mères Ursule Bourla et Marie-Louise Ducret. Deux autres, les Mères Scolastique et Joséphine Leroux, furent arrêtées dans le logement qu'elles occupaient à Valenciennes même.

Les arrestations, du reste, furent si nombreuses, qu'on manqua de place pour loger les détenus : il y en eut bientôt plus de quinze cents; dans une seule rue, celle des Récollets, plus de cinquante personnes furent arrêtées.

Il fallut transformer en prison les églises, les maisons de détention de la ville ne suffisaient plus. Ces prisons étaient misérables : la paille y manquait, la nourriture y était détestable : seuls les détenus pouvant payer étaient autorisés à faire venir leurs repas du dehors.

Une amie de nos religieuses, Elisabeth Clais, pénétra jusqu'à elles; elle leur faisait apporter des couvertures et de la nourriture, et venait quotidiennement s'informer de leurs besoins.

Mère Clotilde profita de l'obligeance de cette fidèle amie pour faire évader une jeune novice, Angélique Lepoint.

Une intuition secrète lui avait révélé, sans doute, que l'heure d'Angélique Lepoint n'était pas encore venue, qu'elle était appelée à rétablir, dans des temps meilleurs, l'Ordre de Sainte-Ursule à Valenciennes.

La Mère Clotilde la confia à sa dévouée visiteuse, et, portant un panier contenant de la vaisselle, Sœur Angélique suivit Mme Delarrière, dont elle semblait être la servante. La rencontre de deux soldats intimida si fort la pauvre novice qu'elle laissa tomber son panier.

— Ah! la maladroite, elle n'est bonne qu'à briser mes verres! s'écria Elisabeth Clais.

Et, faisant semblant de rudoyer sa compagne, elle l'entraîna hors de la prison.

Le lendemain, cachée sous des bottes de foin, Angélique Lepoint rentra dans son village d'Heusies: elle en sortit vingt-quatre ans plus tard, en 1818, pour ouvrir de nouveau un pensionnat à Valenciennes.

LA TERREUR A VALENCIENNES

De nouvelles arrestations continuaient à se produire, et bientôt le nombre des Ursulines détenues s'éleva à vingt et une.

Lacoste avait divisé les prisonniers entassés à Valenciennes en cinq catégories bien distinctes; celle des émigrés pris les armes à la main, celle des citoyens « détestant la Révolution » et empressés à « rejoindre l'ennemi »; des citoyens qui n'avaient songé qu'à « leur sûreté personnelle; des magistrats contraints à accepter des fonctions sous les Autrichiens, et des « suspects » qui avaient porté la cocarde noire ou repris la croix de Saint-Louis.

L'on constitua en même temps trois tribunaux : un Conseil de guerre qui jugeait les émigrés pris les armes à la main; un tribunal militaire et un tribunal civil ambulant, dont le siège était à Douai. Les pouvoirs les plus étendus étaient accordés à Lacoste.

« La latitude des pouvoirs qui te sont délégués, lui écrit Carnot, te donne la faculté de lever toutes les difficultés de circonstance qui pourraient se rencontrer dans l'exécution des grandes mesures d'intérêt public. »

Ces « mesures d'intérêt public » étaient l'arrestation et l'exécution d'une foule d'innocents, parmi lesquels un grand nombre de prêtres.

La Commission militaire qui entra en fonctions le 24 septembre 1794 ne se donnait pas la peine d'examiner longuement les affaires qui lui étaient soumises. Ses procédés étaient rapides, et l'exécution des condamnés suivait immédiatement la sentence. Dans la deuxième quinzaine d'octobre, seulement, il expédia cent seize causes criminelles, et, à côté de neuf exécutions d'émigrés pris les armes à la main, il y en eut quarante-huit qui ne peuvent s'expliquer que par la haine irréligieuse qui animait les juges.

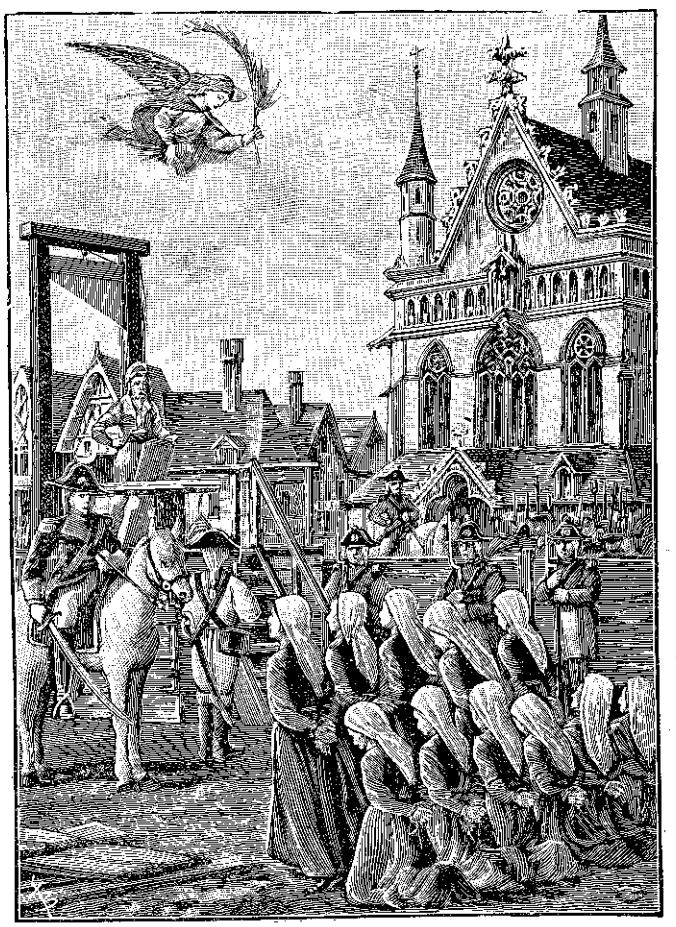
Il est indiscutable que les onze Ursulines, spécialement, ne furent exécutées qu'en haine de la foi. Ce fait ressort avec évidence de leur interrogatoire, comme nous le verrons dans la seconde partie de ce récit, et aussi des témoignages recueillis dans ces dernières années, quand fut instituée l'enquête canonique sur leur mort glorieuse.

(*A suivre.*)

LES VÉNÉRABLES URSULINES DE VALENCIENNES

Martyres sous la Révolution.

DEUXIÈME PARTIE — LE MARTYRE



Sur la place du Grand-Marché, à Valenciennes, les Ursulines se préparent au martyre par la prière.

LES RELIGIEUSES EN PRISON

Le 28 septembre, la guillotine fut dressée sur le « grand marché » de Valenciennes, et l'exécuteur du département de la Somme, Pierre Vermeille, fut appelé par Lacoste pour exercer dans la ville terrifiée les sinistres fonctions. Détail macabre : comme on lui recommandait de tenir le dessus et le dessous de la guillotine très propres, il prétendit avoir besoin pour ce service supplémentaire de l'assistance de ses neveux, qu'on s'empressa de lui adjoindre.

Les détenus qui devaient comparaître immédiatement devant la Commission militaire étaient transférés à la prison commune de la ville, dernière étape avant l'échafaud. C'est là que, le 15 octobre, furent réunies onze Ursulines retenues jadis ensemble dans leur ancien couvent, séparées ensuite pendant quelques semaines pour être envoyées dans différentes prisons, réunies encore pour la dernière fois à la veille du suprême sacrifice.

Autour de la Mère Clotilde Paillot étaient groupées à cette heure sinistre et solennelle : les Mères Vanot, Prin, Bourla, Ducret, Desjardin, Erraux, Lacroix, les deux Mères Leroux et la Sœur Barré.

Sur l'attitude des religieuses en prison, il nous a été transmis quelques précieux détails. Leurs compagnons d'infortune leur témoignaient, nous dit-on, de respectueux égards, que méritait, du reste, non seulement leur caractère religieux, mais encore leur simple et joyeux courage. La Mère Natalie, timorée par nature, attendait avec un calme inaltérable l'arrêt fatal ; la Mère Dé-

jardin, une des plus jeunes de sa communauté, en était la joie en prison comme aux temps plus heureux; la Mère Scholastique, scrupuleuse à l'excès, écrivait ces mots vaillants :

« Assurez-vous que nous sommes prêtes à donner notre vie pour Jésus-Christ. Nous nous sommes confessées, et je n'éprouve pas en mon particulier les peines d'esprit dont j'étais si souvent alarmée. »

Le 17 octobre, un vendredi, cinq des religieuses, les Mères Vanot, Prin, Bourla, Ducret et Déjardin, furent averties qu'elles comparaîtraient dans la journée devant la Commission militaire. La Mère Laurentine Prin, à cette nouvelle, s'écria : « Réjouissons-nous, bientôt nous porterons en nos mains la palme du martyre! » A dix heures, quatre soldats vinrent les chercher, et nous pouvons nous imaginer avec quelle affectueuse sollicitude la Mère Clotilde vit partir ses filles pour le redoutable tribunal! Elles étaient accusées d'avoir repris leur habit religieux et étaient de plus prévenues d'émigration. Sur ce dernier point, leur supérieure leur avait tracé la marche à suivre. Les noms des Ursulines ne figurent sur aucune des listes officielles des émigrés du district; de plus, elles n'avaient quitté Valenciennes, ville française, pour Mons, possession autrichienne, que sur un ordre formel d'expulsion, et elles étaient parties avec un passeport de leur municipalité. Comment, en justice, pouvait-on qualifier ce départ d'émigration?

La Mère Clotilde, soucieuse des droits de la vérité et ne voulant cependant pas négliger tout moyen légitime de défense, avait, d'accord avec ses filles, décidé qu'à la question : « As-tu enseigné ? » celles-ci devaient répondre : « Je suis allée à Mons avec un passeport de la municipalité et je suis revenue à Valenciennes pour pouvoir rendre service aux habitants en instruisant leurs enfants. »

JUGEMENT ET EXÉCUTION DU PREMIER GROUPE D'URSULINES

C'est dans l'ancien couvent des Ursulines qu'était installé le tribunal; nos religieuses, à qui ces murs rappelaient l'immolation qu'elles avaient faite jadis de leur jeunesse pour se consacrer à une austère et obscure mission de dévouement, allaient maintenant, dans ce même lieu, compléter et couronner leur sacrifice.

Leurs réponses furent simples, directes et courageuses.

A la question sur l'émigration, elles répondent, comme il était convenu.

— J'ai été quelque temps à Mons avec un passeport de la municipalité.

— Pourquoi es-tu revenue sur la terre française?

— Pour pouvoir enseigner la religion catholique, apostolique et romaine, dit la Mère Laurentine.

— Nous n'avons point d'autres vues, ajouta la Mère Natalie.

Les tribunaux révolutionnaires avaient deux poids et deux mesures : le mois suivant, des accusés, coupables, comme les Ursulines, d'avoir fui en Belgique, parurent devant le tribunal de Douai et furent acquittés, les conventionnels Delamaire et Merlui ayant déclaré les réfugiés en Belgique non susceptibles d'émigration, nouvelle preuve de la haine sectaire qui animait la Commission militaire de Valenciennes.

Les cinq religieuses et trois prêtres (1) jugés avec elles furent condamnés à mort.

Une relation très précieuse, datant probablement du temps, raconte avec une absence d'emphase qui ne manque pas de grandeur que les Ursulines accueillirent leur arrêt avec calme.

Cette nouvelle ne leur fut pas désavantageuse; elles s'y attendaient et n'en furent pas effrayées. Leurs compagnes ne le furent pas plus qu'elles, elles les regardèrent comme des saintes....., espérant les rejoindre bientôt.

En rentrant dans la prison, elles commencèrent leur préparation à la mort, l'arrêt devant être exécuté dans les vingt-quatre heures. Leurs compagnes émues les entouraient, mais, doucement, elles écartaient leurs témoignages d'affectueuse sympathie pour concentrer leurs pensées sur l'acte suprême qu'elles allaient accomplir.

— Mes chères Mères, dit la Mère Louise Ducret, présentement nous nous préparons à paraître devant Dieu.

Prenant un petit crucifix, elles le mirent devant elles, et, agenouillées autour de la Mère Natalie Vanot, qui récitait les prières des agonisants, elles s'y unissaient avec une ferveur et un calme admirables. Les autres religieuses, dit la relation déjà citée, se mettent aussi à prier pour elles. Les condamnées de la journée et celles du lendemain confondaient ainsi leurs supplications en attendant l'éternel revoir.

Le bruit des portes que l'on ouvrait les arracha à leurs prières, le moment était venu. Alors, prosternée devant sa Supérieure, la Mère Natalie parla au nom de celles qui allaient mourir. La scène est d'une simplicité émouvante : les paroles de la vénérable religieuse ont été pieusement conservées :

« A cet instant qui va décider de notre sort éternel, nous vous supplions, mes chères Mères, de nous pardonner les mauvais exemples que nous avons donnés à notre communauté; nous demandons pardon à chacune de nos Sœurs de tous les déplaisirs que nous leur avons causés, les assurant que nous n'avons aucune rancune pour les chagrins qu'elles auraient pu, involontairement, nous causer. »

Puis, s'adressant à la Mère Clotilde :

« Et vous, ma Révérende Mère, daignez recevoir les remerciements de nous toutes pour les soins maternels que vous nous avez prodigués pendant votre supériorité et nous donner à toutes votre bénédiction pour la dernière fois. »

La Mère Clotilde, plus émue que ses filles qui allaient mourir, leur donna, en pleurant, une dernière bénédiction. Cette femme, que nous verrons si forte quand viendra son tour de marcher à la mort, était, dit-on, « plus consternée qu'aucune autre, dans la prison », du départ des victimes.

La plus jeune du premier groupe de condamnées, Madeleine Déjardin, avait étonné le tribunal. Quand on l'y avait appelée, elle s'était présentée souriante aux commissaires :

— Ne vous donnez pas la peine de me chercher, me voici.

— Tu es bien gaie, répondit l'homme surpris.

— Comment ne le serais-je pas, je ne crains rien!

Du reste, sous des formes moins exubérantes, cette gaieté surhumaine était partagée par les autres victimes. Quand les prisonnières s'embrassèrent en se donnant rendez-vous là-haut, « les

(1) C'étaient MM. Caniot, ancien préfet du Séminaire de Notre-Dame, à Douai; Vienne, vicaire de Notre-Dame de la Chaussée, à Valenciennes, et Pannier, curé de Saint-Vaast-la-Haut.

condamnées seules étaient gaies et ne pleuraient pas ».

L'escorte militaire qui devait les accompagner tambours en tête attendait. Au guichet de la prison : « Allons, le jour de gloire est arrivé », s'écria la Mère Natalie, hantée, comme l'avaient été les Carmélites de Compiègne, par le souvenir de la *Marseillaise* dont, à cette époque, les accents remplissaient l'air (1). « Voilà le premier degré du ciel, » ajouta la Mère Laurentine.

L'exécuteur lia les mains des condamnées, qui l'en remercièrent; il leur coupa les cheveux, les dépouilla de leurs vêtements, ne leur laissant qu'une chemise et un jupon, auxquels elles obtinrent d'ajouter un mouchoir pour couvrir leurs épaules et qu'on promit de ne pas leur ôter avant la fin.

Prêtes pour le supplice, les cinq religieuses sortent à pied de la prison; elles récitent le *Miserere*, et la foule, à travers laquelle l'escorte leur fraye un passage, est curieuse, émue, consternée plutôt qu'hostile. Plusieurs témoins versent des larmes, d'autres observent pieusement les faits et gestes des martyres. On entend celles-ci réciter les litanies, puis chanter le *Magnificat* et se dire les unes aux autres : « Courage, mes Sœurs, nous allons au ciel. »

L'échafaud, situé environ à 200 mètres de la prison, est dressé sur la place du Grand-Marché, appelé aussi carrefour du Carreau, au point de jonction des rues de Lille, Saint-Géry et Cardon.

Du haut de la plate-forme de la guillotine, un huissier lit la sentence; puis commence le funèbre défilé, la Mère Natalie Vanot est appelée la première, mais la Mère Augustine Déjardin, dans sa hâte de mourir pour Dieu, s'avance : « Un instant, ma chère Sœur, dit doucement la Mère Natalie, c'est à moi à y monter avant vous. »

L'on dit que le bourreau, pour réprimer l'impatience de cette jeune femme qui avait soif du martyre, l'obligea à passer la dernière.

Au moment même où se déroulait sur la place du Grand-Marché cette scène digne des temps héroïques de l'Eglise, une Ursuline, gravement malade à l'hôpital civil, apprenait par la rumeur publique que l'on exécutait ses Sœurs. Par un suprême effort, la Mère Marie-Ursule Gillart se met à genoux sur son lit : « Seigneur, s'écrie-t-elle, ne permettez pas que mes Sœurs rentrent au ciel avant moi! » et, retombant, elle rend le dernier soupir.

UN SECOND GROUPE DE MARTYRES SE PRÉPARENT A LA MORT

La mort glorieuse de leurs compagnes semble avoir encore relevé et affermi le courage des Ursulines restées en prison. Nous en avons la preuve dans quelques lettres écrites par elles et qui ont heureusement été conservées.

La Mère Scholastique, née Leroux exprime, à une religieuse Ursuline de Mons, à laquelle elle écrit sous le nom de Flavie, sa joie de mourir :

« Nous éprouvons une satisfaction que la plume ne peut exprimer, je ne l'eus jamais cru..... Nous serions bien fâchées d'échapper à la gloire du martyre; il nous est assuré, et nous ne tarderons pas à le recevoir. »

Cette âme timorée, qui, en des temps paisibles, était poursuivie de terreurs chimériques, s'était élevée, en présence de la mort, à des hauteurs inconnues.

La Mère Clotilde écrivit aussi de sa prison; mais, pour ne pas compromettre ses correspondants, elle ne signait pas ou se contentait de ses initiales. Un mot, écrit après le supplice de ses filles, est adressé à une amie :

« Elle goûtèrent la joie la plus pure, dit-elle, en parlant des cinq religieuses martyres; elles ne marchèrent pas au supplice, elles y volèrent avec un courage et une joie qui mirent les bourreaux en admiration. »

Une autre lettre est adressée à une nièce, Domitille Paillot, Mme Grart de Florempret; elle est signée C. F.

« C'est de la prison que je vous écris..... Prenez part à mon bonheur. Je vous embrasse avec tout ce qui vous environne. Point d'inquiétude sur mon sort, je suis la plus heureuse du monde. Je vous aimerai toujours et j'espère que vous ressentirez les effets de mon souvenir..... A Dieu pour toujours. »

Un grand nombre de prêtres étaient incarcérés avec les Ursulines, ce qui procurait à ces dernières la facilité de se confesser. De leur côté, ces dignes ecclésiastiques étaient ravis de la fermeté de leurs compagnes; la relation de Mons déjà citée nous dit que :

« Toutes avaient un courage inouï, mais la supérieure les surpassait encore. La veille de la mort, elle leur fit faire la cène, ainsi qu'à quelques ecclésiastiques, leur disant : « Demain nous nous retrouverons en paradis. »

Touchante agape que celle où se réunissaient, la veille de leur supplice, ces prêtres et ces religieuses, âmes simples et droites, sublimes presque sans le savoir, qui se préparaient avec un si tranquille héroïsme au passage de l'éternité.

EXÉCUTION DU SECOND GROUPE D'URSULINES

Le 23 octobre, vers 9 h. 1/2 du matin, quatre soldats et deux officiers municipaux se présentèrent à la prison pour conduire au tribunal révolutionnaire la Mère Clotilde et cinq de ses compagnes : c'étaient les Mères Scholastique et Joséphine Leroux, âgées, l'une de quarante-quatre, l'autre de quarante-huit ans; Françoise Lacroix, âgée de quarante ans; Cordule Baret, âgée de quarante-quatre ans, et Anne-Marie Erraux, âgée de trente-deux ans.

Cette dernière, la plus jeune des onze Ursulines martyres, se révèle dans une lettre qu'elle écrivit quinze jours avant son exécution à son beau-père, M. Lefranc, à Pautigny, près de Pont-sur-Sambre. Elle y dispose, en faveur des siens, des modestes objets lui appartenant : sa bague de religieuse, un service d'argent et un peu de monnaie; puis elle y ajoute :

« Qu'il est heureux pour moi de répandre mon sang pour la foi et pour mes péchés! Je ne peux vous exprimer la paix et la joie de mon cœur; sortir d'une prison et d'un monde aussi corrompu pour aller dans le tabernacle éternel! »

Pour arriver à la rue Cardon, où siégeaient leurs juges, les Ursulines passèrent sur la place du Grand-Marché, au pied de la guillotine rougie du sang de leurs Sœurs, et où, quelques heures plus tard, elles devaient monter à leur tour.

On interrogea d'abord la Mère Clotilde; cette femme très douce, dont on disait qu'elle subjuguait les cœurs par son influence toute persuasive, montra une dignité et un courage dont ses ennemis mêmes demeurèrent surpris. Elle avait d'avance

(1) On sait qu'à la Conciergerie les Carmélites de Compiègne composèrent un cantique pour être chanté sur l'air de la *Marseillaise*.

accepté le martyre pour elle et pour ses filles avec une joie qui éclate dans ses lettres; mais elle se sentait vis-à-vis de sa communauté une responsabilité grave, et son devoir lui commandait de faire taire ses aspirations héroïques, pour disputer à une sentence inique les têtes des cinq femmes confiées à sa garde.

« Supérieure du monastère des Ursulines, dit-elle, mes religieuses étaient obligées de m'obéir, et c'est moi qui leur ai intimé l'ordre de revenir de Mons à Valenciennes. Mes Sœurs ne se sont réunies en communauté sur les terres de la République qu'en vertu de l'obéissance qu'elles me doivent. Pour moi, auteur et cause unique de la violation de la loi, vous pouvez me condamner, et j'y consens; mais les autres sont innocentes, et vous devez les acquitter. »

Les religieuses, ainsi protégées par la courageuse affirmation de leur Mère refusèrent de distinguer leur cause de la sienne:

« Elles répondirent qu'elles avaient contribué avec leur Supérieure au rétablissement de la maison des Ursulines, et que, pour tout l'or du monde et leur vie même, elles ne mentiraient pas. »

La Sœur Cordule, Jeanne-Louise Baret, ajouta :

« Pour moi, j'ai fait ce que la Supérieure a fait; si elle meurt, je dois mourir aussi. »

Pas un instant ces âmes, que l'esprit d'obéissance élevait à une hauteur de vues admirable, n'eurent la pensée qu'on pût séparer leur destinée de celle de leur Mère; celle-ci, cependant, insistait pour être seule condamnée.

Les six Ursulines furent condamnées à mort et, avec elles, quatre prêtres. Elles écoutèrent la sentence dans un profond recueillement; puis la Mère Clotilde, jalouse de revendiquer pour elle et pour ses filles le privilège de mourir pour Dieu et non pas sous un prétexte stupide, prit la parole :

— Je sais, dit-elle, que je dois mourir parce que j'ai été fidèle à mon devoir. Mais je ne meurs pas pour la République, je meurs pour la foi et la religion catholique, apostolique et romaine, que j'ai enseignée, parce que c'est pour cela que mon Institut a été fondé.

En rentrant dans la prison, les Ursulines commencèrent leurs préparatifs; elles se coupèrent mutuellement les cheveux, puis elles se mirent à réciter, comme l'avaient fait leurs Sœurs, les prières de l'agonie. Une nièce de la Mère Clotilde, Rosalie Leroy, arriva sur ces entrefaites. Elle ignorait la condamnation de sa tante et lui apportait quelques vêtements chauds; on était à la fin d'octobre, et les nuits, dans cette région du Nord, étaient déjà fraîches.

— Dans une demi-heure je ne serai plus, lui dit la Supérieure; je suis, avec cinq de mes religieuses, condamnée à mort.

Et comme la jeune fille fondait en larmes :

— Et de quoi pleurez-vous, ma nièce? Est-ce de ce que je vais voir mon Dieu? Ah! vous pleurez donc mon bonheur!

Au dehors, les tambours battaient aux champs, bientôt la garde entra; on fit l'appel des condamnées et on leur lut la sentence :

— Citoyens, dit la Mère Clotilde, nous vous sommes bien obligées; ce jour sera le plus beau de notre vie. Nous prierons Dieu de vous ouvrir les yeux.

— Nous pardonnons aux juges qui nous ont condamnées, ajouta la Mère Scholastique Leroux, au bourreau qui va nous exécuter et à tous nos ennemis.

Les détenus qui remplissaient la prison entouraient les religieuses; tous pleuraient, sauf les condamnées, qui tendirent en souriant leurs bras pour être liés. Puis on se mit en route; mais, par une inadvertance étrange, le nom de la Sœur Cordule fut oublié; elle seule resta pendant que ses compagnes étaient emmenées. Se jetant à genoux, la pauvre femme se désolait, conjurant Dieu de ne pas la priver de la couronne qu'elle avait tant désirée. Tout à coup, la porte se rouvrit; le geôlier, qui avait reconnu son erreur, venait chercher sa proie, et la Sœur Cordule, rayonnante, fut réunie au groupe privilégié.

Très calmes, comme si elles se rendaient, ainsi que jadis, aux offices religieux de leur chapelle bien-aimée, les Ursulines traversèrent la multitude houleuse qui était venue « voir guillotiner les nonnes ». Elles psalmodiaient le *Te Deum*, le *Veni Creator*, les litanies de la Sainte Vierge; leur attitude en imposa à la foule qui, peu à peu, se calma et se tut.

La Mère Clotilde, appelée la première, fut à cette heure suprême, comme elle l'avait été aux jours heureux de sa vie religieuse, l'exemple et le modèle de ses filles. C'était l'anniversaire de sa prise d'habit, et elle gravit les degrés de l'échafaud avec la ferveur généreuse qu'elle avait montrée, trente-six ans plus tôt, quand, jeune novice, elle revêtit la robe noire de sainte Ursule.

Le bourreau, en lui enlevant son mouchoir, lui arracha en même temps une petite croix d'argent, qui fut, dans la suite, remise à sa famille.

Ses Sœurs la suivirent, toutes calmes, recueillies, souriantes, simplement et doucement heureuses.

De même que leurs compagnes exécutées le 17 octobre, les six Ursulines furent inhumées au cimetière commun, appelé aujourd'hui cimetière Saint-Roch; c'est là qu'elles reposent, confondues, comme leurs Sœurs martyres de Compiègne et d'Orange, avec la foule des morts.

C'est là aussi que leur souvenir est le plus pieusement gardé en attendant qu'il puisse y être publiquement honoré.

Près des Carmélites de Compiègne, aujourd'hui béatifiées, les Ursulines de Valenciennes tiennent dignement leur place. Il y a six ans, l'Eglise a jugé utile d'instruire leur procès canonique, estimant qu'au temps difficile et troublé que nous traversons il est bon de mettre en lumière l'exemple de ces femmes fortes et douces qui rendirent jadis à Dieu un si magnifique témoignage.

Ce procès a abouti à l'introduction de leur cause en cour de Rome le 14 mai 1907; elles jouissent du nom de vénérables. Demandons à Dieu qu'elles soient bientôt placées sur les autels comme les Carmélites de Compiègne.

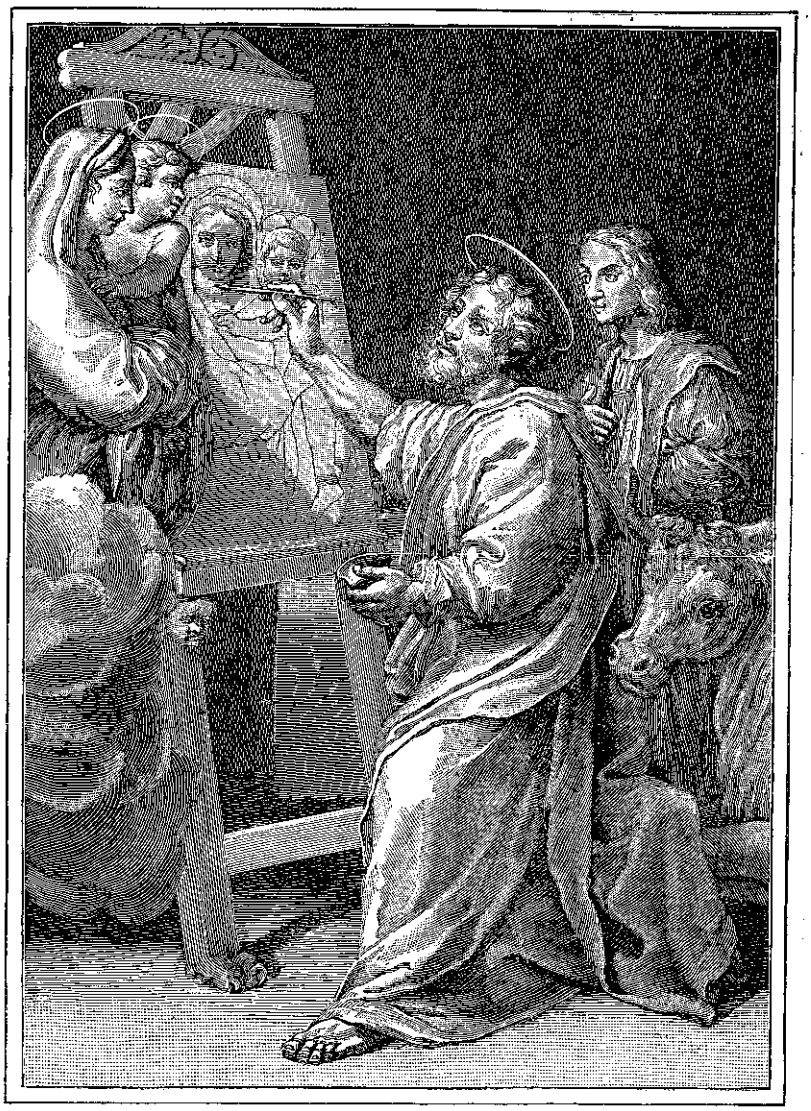
(D'après les *Contemporains*.)

BIBLIOGRAPHIE

Abbé Jules Loridan, *Les Ursulines de Valenciennes avant et pendant la Terreur*, 1901. — *Archives de Valenciennes et du département du Nord.* — *Histoire du martyre des onze Ursulines de Valenciennes*, manuscrit appartenant aux Ursulines de Saint-Saulve. — *Relation de ce qui s'est passé dans notre Communauté pendant la Révolution*, par une religieuse Ursuline de Mons. — Abbé Guillou, *Les martyrs de la foi pendant la Révolution française.* Correspondance et journal manuscrits de diverses familles de Valenciennes. — Ch. Thellier de Poncheville, *Vieux papiers et vieux souvenirs.* — G. Lenôtre, *Vieilles maisons et vieux papiers*, 3e série.

SAINT LUC, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

Fête le 18 octobre.



Saint Luc, patron des artistes, peint le portrait de la Sainte Vierge. — Raphaël, l'auteur de ce tableau, a voulu se représenter derrière saint Luc, comme un élève docile, assistant à la leçon du maitre. — A droite, le bœuf, emblème du saint évangéliste.

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA VIE DE SAINT LUC

Antioche était, au premier siècle de l'Eglise, la ville de Syrie la plus recommandable par la beauté de son site, par son commerce et la politesse de ses habitants.

Ancienne capitale du royaume de Syrie, elle avait conservé, sous la domination romaine, ses richesses et son activité intellectuelle et commerciale. Toutefois, l'un de ses plus beaux titres de gloire fut d'avoir été la patrie de l'évangéliste saint Luc, le fidèle disciple du grand saint Paul.

L'histoire nous apprend peu de chose des premières années du futur apôtre. De quelle religion était-il avant sa conversion? Suivait-il les superstitions de l'idolâtrie ou les observances de la loi mosaïque? Les Pères de l'Eglise, témoins autorisés des traditions chrétiennes, ne sont pas d'accord sur ce point. Quelques-uns pensent qu'il était juif, parce que les juifs étaient très nombreux de son temps à Antioche.

D'autres, tels que saint Jérôme et saint Grégoire,

assurent qu'il était grec, à cause de sa parfaite connaissance de la langue grecque et des usages des gentils.

Toutefois, l'opinion la plus commune est que saint Luc appartenait à une de ces familles juives, appelées *helléniste*s, parce qu'elles vivaient au milieu des grecs et en avaient adopté la langue. Elles lisaient la Sainte Ecriture dans la traduction grecque des Septante. Cette opinion s'appuie sur la connaissance admirable qu'avait saint Luc des coutumes judaïques.

Dès qu'il fut à l'âge d'étudier, Luc fut assidu aux écoles de son pays, où il fit bientôt de rapides progrès dans toutes les sciences.

Doué d'un caractère énergique et d'une intelligence élevée, il se livra, avec toute l'ardeur de la jeunesse, à l'étude des arts libéraux. Il aimait la peinture, et se rendit utile à ses compatriotes par l'art de la médecine, dans lequel il excellait. Enfin, il suivit avec tant de succès les leçons de rhétorique et de philosophie, qu'il faisait l'admiration de ses maîtres et de ses concitoyens. Estimé de tous pour ses mérites, il semblait que Luc allait occuper un poste important à Antioche, lorsque Dieu, qui avait ses desseins sur lui, résolut de lui envoyer un rayon de sa lumière, et de faire servir à sa plus grande gloire les connaissances profanes qu'il avait acquises.

SAINT LUC EMBRASSE LA RELIGION DE JÉSUS-CHRIST

A quelle époque Dieu lui fit-il cette grâce? Ici encore les renseignements certains nous manquent.

Quelques-uns placent sa conversion à l'époque où saint Barnabé et saint Paul illustraient par leurs prédications l'Eglise naissante d'Antioche.

Il est une autre opinion, suivant laquelle Luc aurait connu Jésus-Christ lui-même, vivant encore sur la terre.

L'heure était venue où Jésus-Christ, le Sauveur du monde, quittant sa paisible retraite de Nazareth, accomplissait les œuvres de son Père.

Le bruit se répandait partout qu'un homme extraordinaire avait paru dans la Judée, parcourant les villes et les bourgades, prêchant une doctrine nouvelle, annonçant un royaume nouveau, et confirmant la véracité de ses paroles par des miracles.

Luc fut frappé des récits merveilleux qu'il entendait sur le Messie. Il voulut voir cet homme qui se disait le Fils de Dieu, descendu du ciel sur la terre pour racheter le genre humain. Il le vit, et il crut qu'il était vraiment le Messie promis au monde et attendu depuis tant de siècles.

Un jour que Jésus-Christ enseignait au peuple ce magnifique conseil évangélique : « Que celui qui veut être mon disciple quitte tout et me suive, » notre Saint, gravant ces paroles dans le fond de son cœur pour les redire à la postérité, résolut de tout quitter, sa patrie, sa famille, les arts qu'il aimait, l'avenir brillant qui s'ouvrait devant lui, et de s'attacher à Jésus.

Obéissant au souffle de la grâce d'en haut, Luc se mit à la suite du Sauveur et devint bientôt un de ses plus zélés disciples.

Il était de ceux que le divin Maître envoya deux à deux porter la paix en son nom aux peuples de la Judée, et qui le suivirent pas à pas dans ses courses apostoliques.

Rien ne put jamais ébranler la foi et la confiance qu'il avait dans le Christ. Lorsqu'aux jours douloureux de la Passion, la plupart des disciples se demandaient, inquiets, si celui qui mourait comme un vil criminel était l'envoyé de Dieu, Luc, dit-on, resta l'un des plus fermes dans la foi. Il se montra digne ainsi de rendre à la vérité l'éclatant témoignage que le Seigneur allait lui demander.

Après l'Ascension du Sauveur, le saint évangéliste revint au Cénacle en compagnie des apôtres, où il reçut les dons de l'Esprit-Saint. Ce fut alors qu'embrasé du feu divin, il partit pour Antioche, sa patrie, où il convertit un grand nombre de juifs et d'idolâtres à la foi de Jésus-Christ.

SAINT LUC DISCIPLE, ET COMPAGNON DE SAINT PAUL

Quelques années plus tard, par un étonnant miracle de la grâce, Saul, le savant et fougueux pharisien, le persécuteur de l'Eglise naissante de Jérusalem, terrassé sur le chemin de Damas, converti et instruit par Jésus-Christ lui-même, en des visions admirables, Saul était devenu saint Paul, l'Apôtre des nations. Saint Barnabé, chargé par les apôtres d'enseigner l'Eglise d'Antioche, appelle saint Paul à son aide et bientôt l'Esprit-Saint les envoie prêcher au loin.

Après un premier voyage, ils reviennent à Antioche. C'est pendant les fréquents séjours du grand apôtre dans la capitale de la Syrie, que saint Luc s'attacha définitivement à lui pour travailler sous sa direction à la prédication évangélique.

Saint Luc lui-même dit clairement, dans les *Actes des Apôtres*, qu'il accompagnait saint Paul lorsque celui-ci, quittant l'Asie, afin de porter le flambeau de la foi en Europe, s'embarqua pour passer de Troade en Macédoine. C'était vers l'an 51 de Jésus-Christ. Luc fut dès lors l'un des compagnons les plus inséparables de saint Paul; ils ne s'éloignèrent l'un de l'autre que par intervalles et lorsque le bien des Eglises le demandait.

Ensemble, ils parcoururent la Macédoine et la Grèce. De nombreuses conversions et la fondation de diverses Eglises furent les fruits de cet apostolat, comme on peut le lire tout au long dans le récit des *Actes des Apôtres*.

L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC

Mais, en même temps que les envoyés de Jésus-Christ semaient dans le monde le pur froment de la vérité, le démon, pour détruire leur œuvre, faisait semer, par ses suppôts, l'ivraie de l'erreur et du mensonge. Diverses hérésies, nées, les unes du judaïsme, les autres du paganisme, cherchaient à obscurcir la foi dans les âmes. Pour appuyer leurs doctrines, plusieurs hérétiques écrivaient de faux récits de la vie de Jésus-Christ et de la fondation de son Eglise, et prétendaient que c'était là l'enseignement des apôtres.

Il est probable aussi que certains chrétiens de bonne foi, mais non suffisamment instruits, s'étaient mis à écrire sur ces sujets, sans en avoir la mission.

C'est ce qui rendit nécessaire la publication d'un livre authentique et véritable, dont l'autorité réduisît à néant les fictions de l'erreur. L'Esprit-Saint suggéra à saint Luc la pensée de faire ce livre et lui inspira également tout ce qu'il devait y écrire. Telle est l'origine de l'*évangile selon saint Luc*.

On en place généralement la composition vers l'an 53.

L'auteur sacré commence ainsi : « Beaucoup de personnes ayant entrepris d'écrire l'histoire des choses qui se sont accomplies parmi nous,

suivant que nous les ont transmises ceux qui, dès le commencement, les ont vues de leurs propres yeux, et qui ont été les ministres de la parole, j'ai cru très excellent, Théophile, après m'être informé exactement de toutes choses depuis leur premier commencement, de vous en écrire, par ordre, toute l'histoire, afin que vous connaissiez la vérité de ce qui vous a été annoncé. »

Quelques Pères ont attribué à saint Paul l'*évangile de saint Luc*, comme si le disciple n'avait été en cet ouvrage que le secrétaire de son maître. La vérité est que saint Luc a été réellement lui-même l'auteur de son évangile; mais il est certain qu'il l'a écrit sous les yeux de saint Paul, avec son approbation et selon la doctrine qu'il lui entendait prêcher.

L'évangéliste assure lui-même qu'il a pris soin de s'informer exactement de tous les faits auprès de ceux qui en avaient été témoins dès le commencement. Ceux-là mêmes, en effet, qui croient pouvoir placer saint Luc parmi les soixante-douze disciples ne pensent pas qu'il ait connu le divin Maître dès le commencement de sa prédication.

Parmi les témoins qui l'instruisirent, il est probable que le futur évangéliste avait entendu la Très Sainte Vierge elle-même. Saint Luc seul, en effet, nous donne le récit de la naissance de saint Jean-Baptiste, celui de l'Annonciation, le cantique *Magnificat*, l'histoire de la Purification et l'épisode de Jésus âgé de douze ans, retrouvé au temple par Marie et Joseph, au milieu des docteurs. La généalogie de Jésus-Christ qui se trouve dans saint Luc est généralement regardée comme étant celle de Marie, sa Sainte Mère, Aussi plusieurs ont-ils surnommé saint Luc l'*évangéliste de la Sainte Vierge*.

Au moment où le disciple de saint Paul écrivait son évangile en Grèce, il est probable que saint Matthieu avait déjà écrit le sien en Palestine, et que saint Marc avait composé à Rome celui qui porte son nom. Une quarantaine d'années plus tard, l'audace de nouveaux hérétiques déterminera l'apôtre saint Jean à écrire à son tour, et ainsi l'Eglise militante sera dotée de ces quatre colonnes divines qui sont les *quatre évangiles*.

SAINT LUC A ROME — LES ACTES DES APÔTRES

Saint Paul, étant retourné à Jérusalem, faillit y être massacré par les juifs ses ennemis. Les soldats du gouverneur romain l'arrachèrent aux mains de ces forcenés; mais le gouverneur, qui était païen, différa de lui rendre justice, espérant que Paul se rachèterait à prix d'argent.

L'apôtre resta ainsi captif durant deux années, et, à la fin, pour échapper aux nouveaux complots des juifs contre sa vie, il dut en appeler au tribunal de César, c'est-à-dire de l'empereur.

Il fut donc envoyé à Rome, sous bonne escorte. Son fidèle disciple saint Luc voulut l'accompagner dans ce long et pénible voyage. Comme il nous en a laissé le récit dans les *Actes des Apôtres*, leur traversée fut pleine de périls. Après avoir été, pendant plusieurs jours, sur le point d'être engloutis dans les flots irrités, ils firent enfin naufrage sur les côtes de l'île de Malte.

De là, un nouveau navire les conduisit en Italie; et après avoir débarqué, ils se mirent en route pour Rome. Dès que les chrétiens de cette ville apprirent leur arrivée, ils allèrent au-devant d'eux et reçurent saint Paul avec une grande joie.

L'apôtre dut attendre encore deux ans pour obtenir justice; on lui permit cependant d'habiter où il voudrait sous la garde d'un soldat. Le prisonnier était rattaché à son gardien par une chaîne. « Mais *on ne peut enchaîner la parole de Dieu*, » disait Paul, et il ne cessait d'enseigner la vraie foi. Saint Luc ne le quitta point durant cette captivité. En terminant sa lettre aux Colossiens, Paul leur dit: *Luc, le médecin très aimé, vous salue.*

C'est pendant ce séjour à Rome que le disciple de saint Paul écrivit, sous l'inspiration de l'*Esprit-Saint*, le livre des *Actes des Apôtres*, qui est comme la continuation et le complément de son *évangile*. Saint Luc y résume l'histoire de l'Eglise naissante, depuis l'Ascension et la Pentecôte jusqu'au martyre de saint Jacques, en insistant surtout sur l'apostolat de saint Pierre. Ensuite, il raconte les travaux de saint Paul depuis ses débuts à Antioche jusqu'à sa captivité à Rome.

LES VIERGES DE SAINT LUC

« En quittant le siècle, écrit le R. P. Hilaire, Franciscain, saint Luc avait quitté ses pinceaux par dégoût des beautés trompeuses et éphémères d'ici-bas; il les reprit dans un transport d'amour et de contemplation à la vue du Dieu fait homme, et de sa Mère, la Vierge ravissante. Saint Luc, à la fois peintre, évangéliste et médecin, aima le beau, le vrai et le bien, ce triple rayon du Dieu révélé, Père, Fils et Saint-Esprit, source de tout don, de toute lumière et de tout amour. Comme apôtre, saint Luc faisait le bien en guérissant les âmes par le baptême, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Comme évangéliste, il s'adresse aux intelligences, il instruit les siècles. Peintre, il parle encore à nos yeux pour imprimer dans notre mémoire les traits sensibles du Verbe incarné et de sa Mère, la virginale beauté qui ravit les cœurs.

» C'est donc avec raison qu'on a dit que Raphaël écrivait une page d'histoire, lorsque, dans un de ses chefs-d'œuvre, il nous représente saint Luc en extase, peignant la Vierge qui pose devant lui et tient son fils entre ses bras (1) ».

On conçoit facilement le désir des premiers fidèles de conserver les traits chéris de la Mère du Sauveur, et puisque saint Luc, sans être peintre de profession, était capable de retracer cette sublime image, pourquoi ne la lui auraient-ils pas demandée? Beaucoup d'images de Marie ont été attribuées à saint Luc : deux surtout sont célèbres, l'une longtemps vénérée à Constantinople et détruite enfin par les Turcs, l'autre encore entourée d'un culte filial, à Rome, dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure.

Les Grecs étaient unanimes à attribuer la première à saint Luc; des raisons très sérieuses permettent de croire qu'il est également l'auteur de la seconde.

Cette image qui a servi de type à tant d'autres copies conservées en diverses églises, est peinte sur une planche de cèdre d'environ $1^{m},50$ de haut sur 1 mètre de large. La Vierge, couverte d'un manteau comme d'un grand voile, l'Enfant Jésus complètement vêtu d'une robe qui descend jusqu'aux pieds, tout dans ce tableau respire une modestie et un idéal de pureté, trop souvent inconnu, hélas! aux peintres modernes. Point d'ornements mondains à ces vêtements simples et amples.

---

(1) *La Madone de saint Luc*, devant l'histoire et la science, par le T. R. P. Hilaire, de Paris; librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris.

La Vierge de saint Luc.

« Voyez la Vierge, reprend l'auteur cité plus haut, son calme et sa placidité parfaite, sa majesté sereine, sa suave mélancolie. Elle tient son Enfant comme la plupart des mères, mais avec une dignité et une grâce non communes. Ses mains, longues et fines, se croisent sur les genoux de son Fils sans affeterie ni recherche. Elle joint au naturel et à la simplicité tant de pureté et de noblesse, qu'on reconnaît facilement la Fille de David et la Mère de Dieu même. Toute sa physionomie et sa pose respirent une grandeur incomparable, mêlée de grâce et de bonté. »

DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT LUC

Peut-être saint Luc laissa-t-il aux fidèles de Rome ce précieux souvenir apporté avec lui de Jérusalem, lorsqu'il quitta cette ville avec son maître pour reprendre le cours de ses voyages apostoliques.

Les détails nous manquent sur cette nouvelle époque de sa vie.

Quand saint Paul, captif à Rome pour la seconde fois, attendait le jour de son martyre, saint Luc était encore auprès de lui, et même il restait son unique compagnon. *Luc est seul avec moi,* écrivait le grand apôtre à son disciple Timothée.

Après le martyre de saint Paul, l'an 67, saint Luc continua à semer dans le monde la parole divine. Saint Epiphane dit qu'il prêcha en Italie, en Gaule, en Dalmatie, en Macédoine. Métaphraste prétend qu'il évangélisa l'Egypte et la Thébaïde. Quelques-uns ont dit qu'il couronna sa vie par le martyre ; d'autres affirment, au contraire, qu'il mourut très âgé en Bithynie. L'Eglise, dans l'oraison de sa fête, le loue d'avoir porté toute sa vie dans son corps la *mortification de la croix pour l'amour de Jésus-Christ.*

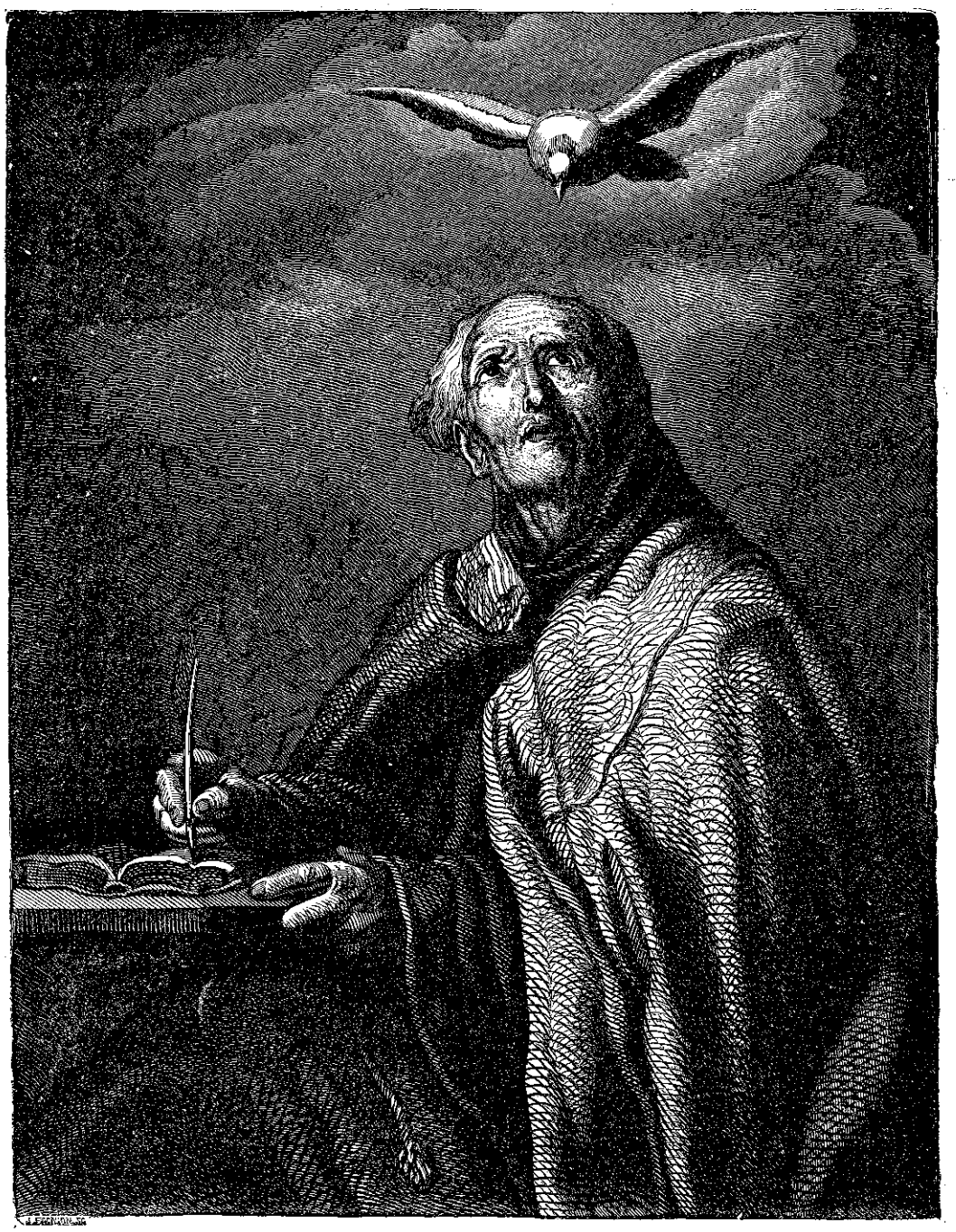
Son corps, qui se trouvait au IVe siècle à Patras, en Grèce, fut transporté à Constantinople, l'an 357, avec les reliques de saint André et de saint Timothée. Plus tard, le chef de l'évangéliste fut porté à Rome.

Saint Luc est le patron des peintres et des enlumineurs, des libraires et des relieurs, et aussi des médecins. Son emblème est le bœuf, parce qu'il commence son évangile en parlant de Zacharie, prêtre de l'ancienne loi, pendant laquelle les animaux servaient de victimes aux sacrifices, en attendant l'Agneau divin, Jésus-Christ.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA

Fondateur des Frères Mineurs de la Très Stricte Observance (1499-1562)

Fête le 19 octobre.



Saint Pierre d'Alcantara, dont la doctrine céleste était dictée du Saint-Esprit.

ENFANT DE PRÉDESTINATION

A la fin du xv^e^ siècle, l'antique cité d'Alcantara, en Espagne, était gouvernée par un magistrat nommé Pierre Garavito. Ce noble personnage était en même temps un savant jurisconsulte. La dignité de sa vie, l'excellence de ses services envers son roi n'avaient d'égales que sa charité envers les pauvres et sa sollicitude envers les prêtres et les religieux. Il avait épousé une jeune fille de noble condition, Maria Villela de Sénabria, non moins distinguée par sa piété et ses grandes qualités. C'est de cette union modèle que naquit, en l'an 1499, un enfant qui reçut au saint baptême le nom d'Alphonse, en espagnol, Alonzo. Un autre enfant, nommé Garcias, mourut au berceau, et le père de famille lui survécut peu; le jeune Alonzo n'avait pas dix ans. Sa mère se remaria peu après avec un personnage non moins distingué que Pierre Garavito, Alonzo Barrantès; elle en eut un fils qui occupa un rang distingué dans le monde et dont la descendance s'est conservée avec honneur jusqu'à nos jours.

Dès sa première enfance, Alonzo Garavito fit prévoir les hautes vertus dont il devait plus tard donner l'exemple. A l'âge de dix ans, il se faisait déjà remarquer par son ardeur à l'oraison et faisait chaque matin et chaque soir de longues prières à genoux dans l'oratoire de la maison paternelle. Sa mère lui inspira sa tendre dévotion envers la Sainte Vierge. Son caractère toujours égal, son humeur pacifique, son intelligence ouverte, tout contribuait à en faire un enfant de prédilection.

La plus grande joie du petit Alonzo était de prier dans les églises. Chaque soir, il y faisait une station en revenant de l'école. Un jour, il s'y oublia dans une contemplation si profonde, que ni le domestique envoyé à sa recherche ni ses parents prévenus et accourus à leur tour, ne purent, par signes ni par paroles, tirer de cette sorte d'extase l'enfant qui ne revint à lui qu'assez longtemps après.

UN ÉTUDIANT MODÈLE

En l'an 1513, Alonzo Barrantès, témoin des progrès remarquables de son beau-fils dans ses études, décida de lui faire suivre des cours plus relevés; aussi l'envoya-t-il à l'Université de Salamanque. Pierre se logea chez d'honnêtes gens tout près d'une église. Il prit l'habitude de se lever tôt et de passer dans les églises toute la matinée jusqu'à l'heure du cours. Pour ses repas, il pratique déjà l'abstinence et la mortification, dans lesquelles il excellera plus tard. Ses récréations consistent à visiter les malades des hôpitaux et à s'entretenir avec des ecclésiastiques. Chaque soir, le jeune étudiant fait son « examen particulier ». Il use déjà fréquemment du cilice et de la discipline.

Dès cette époque, il fuit avec soin les mauvaises compagnies, il évite scrupuleusement les conversations vaines, et surtout il prend l'habitude de contenir ses regards, acte de vertu dans lequel nous le verrons plus tard s'élever à un si haut point de perfection.

RELIGIEUX FRANCISCAIN

Deux ans se passèrent ainsi, durant lesquels Alonzo prit la résolution de se consacrer complètement à Dieu. Ce fut vers les religieux Franciscains de la Stricte Observance, réformés par Jean de Guadalupe et connus sous le nom de Frères du Saint-Evangile ou du Capuce, que son cœur le dirigea. Il n'y avait point alors de couvents où l'on observât plus sévèrement la règle séraphique. Fr. Michel Rocco, parent du jeune homme, était Gardien du couvent de Manxarétès. Le postulant qui avait quitté secrètement la maison paternelle n'avait point pris de nourriture, sinon la Sainte Eucharistie qu'il avait reçue avant son départ d'Alcantara, lorsqu'il arriva sur le bord d'un fleuve, le Tiétar. Grossi par les pluies, le fleuve ne pouvait être franchi par un bateau et il n'y avait point de pont. Le jeune voyageur priait sur la rive lorsque soudain, et sans savoir comment, il se trouva miraculeusement transporté sur l'autre rive. Toujours à jeun, il continua son chemin et arriva au couvent de Manxarétès, situé dans les gorges sauvages qui séparent la Castille du Portugal. Le P. Gardien crut d'abord à une escapade de tête folle, mais, ayant sondé la conscience de son jeune cousin, il se convainquit que sa résolution était inspirée du ciel et lui donna sans retard l'habit franciscain. Dès lors, Alonzo Garavito devint Fr. Pierre, et, suivant l'usage franciscain, il fut désigné sous le nom de sa ville d'origine, Alcantara. Le jeune novice de seize ans fut alors torturé par toutes espèces de tentations sataniques. Mais l'ardeur de la foi qui l'animait, le brûlant amour de Dieu qui dévorait son cœur, s'épanchaient en prières ardentes et en tendres effusions; il remporta sur l'ennemi les plus éclatantes victoires.

MODESTIE REMARQUABLE — SUPÉRIEUR A VINGT ANS

Dès lors, il se promit de ne point ouvrir les yeux sans une absolue nécessité. Il allait, l'esprit absorbé et ravi en Dieu; son intelligence était occupée de la méditation des choses célestes et sa mémoire remplie de la considération des divins mystères. Au bout d'un an de noviciat, il ne savait pas si sa cellule était plafonnée ou si elle n'avait que le toit comme couverture; il ignorait encore si l'église du couvent était voûtée. Il passa quatre ans dans un couvent sans voir un arbre planté dans la cour. Sa mémoire était si excellente qu'il n'avait pas besoin d'ouvrir les yeux pour réciter l'Office divin et possédait par cœur les Saintes Ecritures. Le novice s'acquitta avec zèle des diverses fonctions qui lui furent confiées; tour à tour sacristain, infirmier ou employé aux besognes les plus rudes, il est un modèle pour le noviciat.

Il fit profession au bout d'un an, et, peu après, fut envoyé au couvent de Belvis où il vécut deux ans en solitaire dans une cabane de feuilles et de branchages qu'il s'était construite lui-même. Sa vertu et sa sainteté étaient si éclatantes que, avant même son élévation aux saints Ordres, ses supérieurs l'employaient aux missions les plus délicates et ses compagnons le consultaient comme leur père spirituel. Ce fut là qu'il se lia avec le comte d'Oropeja, neveu du Père temporel du couvent de Belvis, et qui devint dans la suite le bienfaiteur et le fondateur temporel de la réforme de la Très Etroite Observance Franciscaine.

Fr. Pierre n'avait que vingt ans lorsque le Chapitre de la custodie d'Estramadure l'élut gardien du couvent que l'on fondait à Badajoz. C'est durant son séjour dans cette maison qu'il fut, pour la première fois, ravi en extase. On connut bientôt l'esprit de prophétie et la puissance miraculeuse dont Dieu l'avait doué, et, dès cette époque, les historiens nous en rapportent des témoignages irrécusables.

L'an 1522, malgré les résistances de son humilité, Fr. Pierre fut ordonné sous-diacre. Deux ans

après, l'évêque de Badajoz l'ordonnait prêtre malgré son désir de rester diacre, à l'exemple de saint François. Jamais le jeune prêtre ne put célébrer les saints mystères sans verser d'abondantes larmes; fréquemment il fut, durant cette cérémonie, ravi en extase. On se fera alors une idée de ce que devaient être les effusions de son cœur lorsque, pour la première fois, il monta au saint autel.

Le provincial fit prêcher le jeune prêtre devant lui. Pierre parla par obéissance et il s'acquitta de cette charge avec tant de clarté, d'éloquence, de zèle et d'orthodoxie, que l'on prévit les fruits de ses prédications. C'est alors qu'il fut désigné comme gardien du couvent de Notre-Dame des Anges à Robredillo. C'était un des plus pauvres de l'Ordre, si pauvre qu'il n'y avait même pas de cloître. Mais qu'importe au gardien qui, lorsque la charité des fidèles manque, reçoit devant tous les Frères assemblés et par les mains des anges de quoi nourrir sa communauté!

FR. PIERRE EN MISSION — LE DOCTEUR MYSTIQUE

Trois ans après, le provincial désigne Fr. Pierre comme missionnaire dans la province d'Estramadure. Il part, n'emportant pour bagages que les Saints Evangiles et une croix. Il renouvelle les prodiges de conversion des premiers apôtres. A sa voix les peuples s'émeuvent, les âmes reviennent à Dieu, les sommets des montagnes se couronnent de croix dont la plantation se fait au milieu de l'enthousiasme des fidèles. Le Chapitre général de 1537 accorda à notre Saint l'objet de ses vœux les plus ardents; il lui permit de se retirer pour vivre en solitaire au couvent de Saint-Onuphre de Lapa. C'est là qu'il composa plus tard le *Traité de l'oraison* et qu'il reçut la visite du vénérable Louis de Grenade, le fameux écrivain Dominicain. Le *Traité de l'oraison* ne fut publié qu'en 1561; sa doctrine est si sublime que le pape Grégoire XV, qui le béatifia en 1623, disait de lui : Il fut une « lumière éclatante pour diriger les âmes vers le ciel, et était doué d'une doctrine céleste, dictée du Saint-Esprit; c'est le docteur et le maître illustre de la théologie mystique ». Le *Traité de l'oraison* est un des plus sublimes et des plus pratiques à la fois parmi les ouvrages ascétiques et il serait à souhaiter qu'on en donnât une édition courante.

Mais Pierre ne devait pas demeurer longtemps dans sa chère solitude. Ses supérieurs l'en tirèrent bientôt pour lui faire défendre devant l'évêque de Placentia une cause judiciaire des plus importantes pour la nouvelle province de Saint-Gabriel. Là, comme ensuite à Alcantara, sa sagesse et son éloquence apaisent les querelles et convertissent les cœurs. Sa vie est semée de miracles. Il traverse à pied sec les fleuves gonflés par les orages, reçoit sa nourriture de la main des anges, guérit les malades. Et cette série de prodiges, attestés par des témoins oculaires, durera plus de vingt ans.

Le roi de Portugal voulut voir notre Saint. Pierre se rendit par ordre de ses supérieurs à Lisbonne; il garda sa vie pénitente au milieu des honneurs dont le roi l'accablait et profita de son séjour pour convertir plusieurs grands personnages et fonder l'hôpital de Notre-Dame de la Lumière.

PIERRE D'ALCANTARA COMMENCE LA RÉFORME DES MINEURS

En 1538, Fr. Pierre est élu Provincial par le Chapitre général tenu à Albuquerque. C'est alors qu'il va entreprendre l'établissement d'une réforme pour amener les Frères Mineurs de l'Observance à une sévérité encore plus grande et plus semblable à la pureté primitive de la règle. Alexandre IV avait permis la fondation de couvents de Récollection où les religieux pouvaient s'adonner à la contemplation, sans en être distraits par les exercices du saint ministère. Mais ce n'était pas assez pour le zèle du nouveau Provincial qui élabora sans retard un projet et un plan de réforme et l'exposa au Chapitre général tenu à Placentia, l'an 1540. Trois couvents furent bientôt fondés. Notre Saint dut interrompre son œuvre pour se rendre au Chapitre général convoqué à Mantoue. Il partit à pied, mais la maladie l'obligea à s'arrêter à Barcelone. Le général des Franciscains accéda cependant à sa requête et désigna le P. Louis Carvajal pour visiter, en qualité de commissaire, la province de Saint-Gabriel. A peine guéri, Fr. Pierre se rend au couvent de Rabidos, où, non loin de Lisbonne, dans un lieu désert, sur un rocher à pic, au bord de la mer, quelques religieux avaient entrepris de revenir à la primitive observance. Pierre en fut le premier maître des novices. C'est alors qu'on put réellement constater qu'il dormait à peine une heure et demie chaque nuit, assis sur ses talons ou à genoux, sans jamais s'étendre, et que la nourriture qu'il prenait, tous les deux ou trois jours, était en si petite quantité qu'à peine cela pouvait-il suffire à l'empêcher de mourir de faim. On constata aussi qu'il n'avait qu'une tunique, qu'il marchait toujours pieds nus, sans sandales, et tête nue; jamais non plus on ne le vit se chauffer. Tel fut son régime pendant quarante-cinq ans.

La pauvreté la plus absolue régnait dans les couvents de la réforme de Fr. Pierre. Les bâtiments eux-mêmes, aux proportions soigneusement déterminées, nous paraissent aujourd'hui incapables de loger des hommes. L'abstinence y était telle qu'on ne faisait la cuisine qu'une fois chaque semaine, préparant alors une marmite d'herbes ou de légumes bouillis dont chaque jour on faisait chauffer la portion nécessaire au repas. Ce régal était encore trop grand pour notre Saint, qui en détruisait la saveur en y versant de l'eau froide ou même de la cendre.

Cependant notre Saint continuait à prêcher de fructueuses missions, et sa réputation parvint à l'empereur Charles-Quint qui s'était retiré au monastère de Saint-Just d'Estramadure. Le vieux prince manda l'humble religieux. Il voulut le retenir pour son confesseur. Mais Pierre, effrayé, put, par ses instances et ses larmes, obtenir son congé. Il était alors dans tout le souci des débuts de la réforme que le pape Paul III avait enfin autorisée par Bref, l'an 1554. Des oppositions s'étaient élevées; l'humilité et la sainteté de Pierre triomphèrent de tout, et un généreux donateur permit d'élever le couvent de Pedroso, qui devint la tête de la réforme Franciscaine de la Très Etroite Observance. Le général des Franciscains désigna Fr. Pierre comme commissaire général de la réforme. Le succès de l'œuvre était assuré. Dès lors, notre Saint s'occupe d'aider les autres; il coopère à l'installation en Espagne des Clarisses de la réforme de sainte Colette que l'infante Jeanne, fille de Charles-Quint, avait fait venir de Gand, mais surtout il devient le collaborateur de sainte Thérèse et le véritable Père de la réforme du Carmel.

PIERRE ENCOURAGE SAINTE THÉRÈSE DANS SA RÉFORME

C'est en 1560 que saint Pierre vit pour la première fois, à Avila, la future réformatrice. Ce fut

une pieuse veuve, Guiomar de Ulloa, qui procura à la Carmélite, au milieu de ses épreuves, cette ineffable consolation. Pierre jugea vite l'état d'âme de la religieuse. Il montra clairement à l'évêque d'Avila quel trésor renfermait le Carmel de la ville épiscopale; puis il encouragea l'œuvre de la réforme, écrivit des conseils pour la mener à bonne fin, plaida sa cause devant les supérieurs ecclésiastiques, et fit si bien que, contre toute attente humaine, la réforme du Carmel aboutit en peu d'années. Plusieurs fois, Dieu avait daigné révéler à sainte Thérèse la sainteté du père spirituel qu'il lui avait donné; elle le vit, dans une apparition, assisté à sa messe de saint François et de saint Antoine de Padoue, et une autre fois, ainsi que d'autres personnes, elle vit Notre-Seigneur qui daignait apparaître et présenter des mets surnaturels à l'admirable modèle d'abstinence qu'est notre Saint.

L'année 1561 marqua aussi le succès définitif de la réforme de la Très Etroite Observance, qui fut érigée en province par le pape Pie IV et dotée de constitutions dont la lecture ferait frémir les âmes délicates et pusillanimes de bien des chrétiens de nos jours. La pauvreté fut garantie par les mesures les plus sévères; le nombre des ornements et vases sacrés fut même soigneusement délimité, ainsi que les dimensions des diverses parties des monastères.

La réforme était établie et elle devait subsister jusqu'au jour où Léon XIII ordonna l'union des différentes familles issues de l'Observance Franciscaine, qui furent toutes réunies sous le nom de « Frères Mineurs ». Elle était alors étendue dans les deux mondes, et, parmi ses gloires, il faut citer saint Pascal Baylon, le patron des Œuvres eucharistiques; saint Léonard de Port-Maurice, le sublime missionnaire et l'apôtre du chemin de la croix; saint Jean-Joseph de la Croix, les bienheureux André Hybernon et Gilles de Saint-Joseph; elle obtint la couronne du martyre en la personne du bienheureux Jean de Prado, brûlé vif au Maroc le 24 mai 1636, et, de nouveau, un de ses enfants était élevé sur les autels, l'an dernier, en la personne du bienheureux Bonaventure de Barcelone, en attendant qu'il plaise à Dieu d'y faire élever aussi le vénérable Jean-Baptiste de Bourgogne.

Telle fut l'œuvre établie par saint Pierre d'Alcantara, que l'on a considéré comme un fondateur et non comme un simple réformateur, puisque sa statue a été placée dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, parmi celles des saints fondateurs d'Ordres.

En même temps qu'elle était approuvée à Rome, la réforme gagnait du terrain et s'augmentait de plusieurs couvents, parmi lesquels celui qui devait devenir le tombeau du saint fondateur, le couvent de Saint-André d'Arenas.

Pierre, toujours infatigable, domptant par sa rigueur et sa patience les plus douloureuses infirmités, fait des voyages successifs à Tolède, pour la consolation spirituelle d'âmes douloureusement frappées; à Tiemblo, pour la réforme du Carmel; à Avila, pour le même sujet, et entreprend la visite générale de ses monastères. Deux nouvelles custodies sont érigées. Pendant ce voyage, saint Pierre obtient par ses prières la cessation de la peste qui désolait Albuquerque.

Durant cette période, notre Saint avait eu aussi des rapports spirituels étroits avec le duc de Gandia, qui devait renoncer au monde, se sanctifier parmi les fils de saint Ignace et devenir saint François de Borgia.

Au cours de la visite générale de ses couvents, Pierre dut interrompre son voyage. Il souffrait de telles douleurs et était si faible, qu'il avait dû accepter de cheminer, monté sur un vieux cheval, et renoncer à voyager comme auparavant à pied. Il était alors au couvent de Saint-Jean-Baptiste de Viciosa. Le comte d'Oropesa le supplia de se reposer quelques jours dans son château. Il ne voulut point coucher autrement qu'à terre; mais il obéit aux prescriptions des médecins quant à son alimentation. Cependant le mal ne fit qu'empirer, et, voulant mourir au milieu des siens, malgré les instances du comte, notre Saint partit sur son vieux cheval, accompagné de deux religieux. Il gagna le couvent d'Arenas, et fut envoyé par le gardien dans une petite maison ou hospice, distant d'une lieue, que l'on possédait pour la facilité du ministère et des affaires, dans la ville même. Pierre obéit, mais l'hospice était si humble qu'il n'y avait rien pour célébrer les saints mystères. Il fut donc privé de cette consolation.

Le vendredi, 16 octobre, le malade passa toute la journée en prières. Il consacra sa nuit à méditer sur la Passion et à se préparer au Saint Viatique, qu'il voulut, malgré sa faiblesse, recevoir à genoux. Il s'abima ensuite dans une profonde contemplation devant son crucifix. Le dimanche matin, à 4 heures, il reçut sur sa demande l'Extrême-Onction. Dévoré de fièvre, il accepte un verre d'eau; mais, jetant les yeux sur son crucifix, il rend le verre sans y toucher en disant: « O mon Dieu, vous avez souffert de la soif dans votre agonie! »

Cependant, le mourant fait ses derniers adieux à ses frères et leur adresse ses derniers conseils; il est récréé par une apparition de la Sainte Vierge et de saint Jean l'Evangéliste, pour qui il avait toujours eu une tendre dévotion; enfin, il se dresse sur ses genoux et il expire les bras en croix en entonnant le psaume 21: « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.* Je me suis réjoui des paroles que j'ai entendues, nous irons dans la maison du Seigneur. » C'était le 18 octobre 1562. Il était 6 heures du matin. Dans le même instant, sainte Thérèse, à Avila, eut la révélation de cette sainte mort et de la gloire céleste qui devenait le partage du serviteur de Dieu.

Les funérailles furent triomphales. Les miracles se produisirent nombreux auprès de l'humble tombeau, dans l'église du couvent d'Arenas, et le 14 avril 1622, Grégoire XV proclamait Fr. Pierre d'Alcantara bienheureux, et, le 25 avril 1669, Clément X l'inscrivait solennellement au catalogue des saints et fixait au 19 octobre pour l'Ordre séraphique sa fête, étendue depuis à l'Eglise universelle.

On invoque spécialement saint Pierre d'Alcantara, à raison des nombreux miracles qu'il accomplit en leur faveur, pour la protection des enfants. On les lui consacre en récitant sur leur tête, selon l'usage qui lui était si cher, l'Evangile selon saint Jean: *In Principio erat Verbum.*

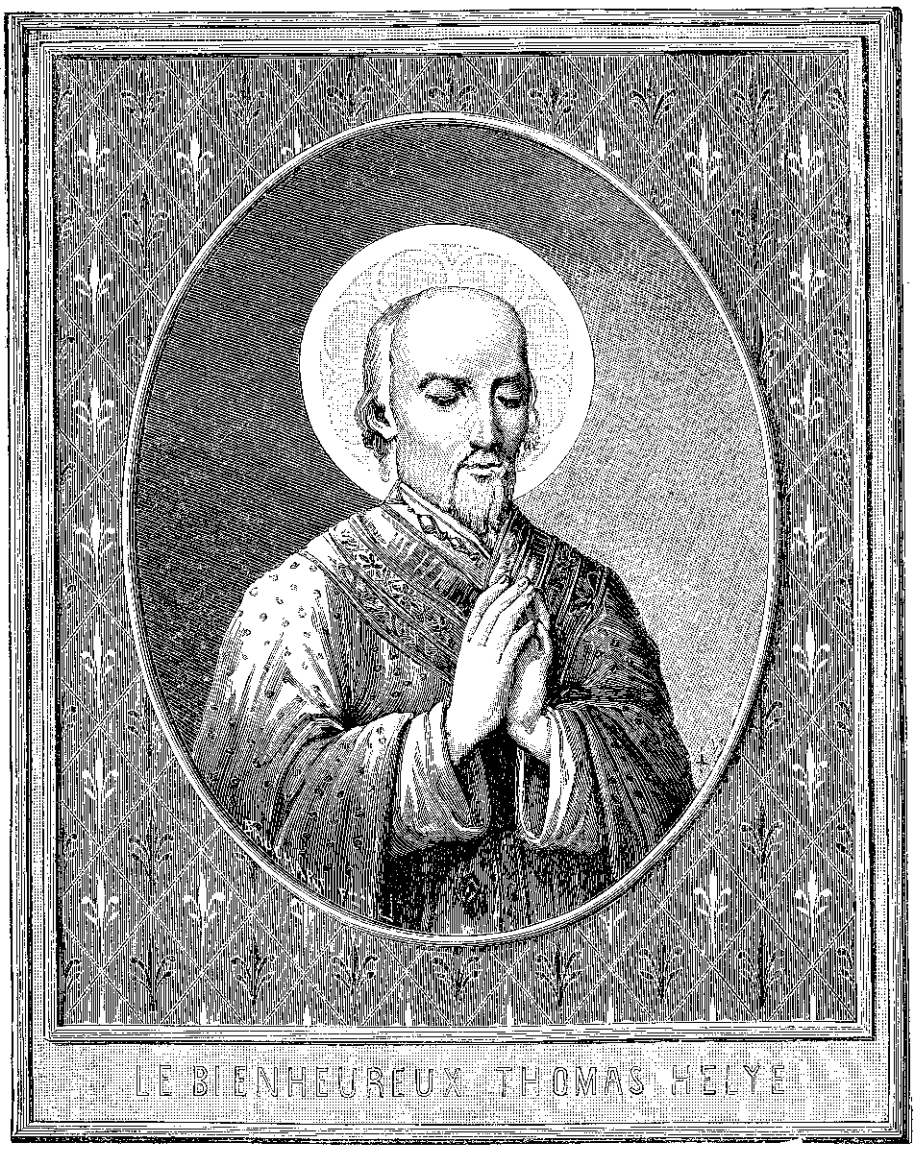
Les miracles accomplis par saint Pierre sont innombrables; nous ne pouvons même citer les plus célèbres; contentons-nous de rappeler, pour exciter la dévotion envers le glorieux confesseur Franciscain, la parole de sainte Thérèse: « Notre-Seigneur me dit un jour qu'on ne lui demanderait aucune chose en son nom (de Fr. Pierre) qu'il ne l'accordât; je l'ai prié d'en demander plusieurs à Notre-Seigneur que j'ai vues toujours accomplies; sa divine majesté soit louée éternellement. »

A. P.

LE BIENHEUREUX THOMAS HÉLYE, PRÊTRE

AUMONIER DU ROI SAINT LOUIS

Fête le 19 octobre.



Le Bienheureux Thomas Hélye.

(D'après un ancien portrait conservé à Biville.)

L'ENFANT

A l'extrémité nord du diocèse de Coutances, sur un des rivages les plus pittoresques de la Manche, et à peu de distance de Cherbourg, se trouve Biville. C'est là que naquit, vers l'an 1187, celui qui devait être un jour la gloire de ce pays presque perdu dans les ajoncs et les bruyères. Biville, en effet, est devenu célèbre par la naissance et par le tombeau du bienheureux Thomas Hélye.

Notre bienheureux eut l'incomparable grâce de naître de parents profondément chrétiens. Son enfance se passa sous le regard vigilant de sa mère Mathilde, et sous la paternelle discipline de maîtres pieux et zélés.

Ainsi guidée et protégée, sa jeune âme s'ouvrit à toutes les beautés de la vertu ; son intelligence vive et prompte, soutenue par une application constante, fit de rapides progrès dans les sciences. C'est par la piété et le travail que l'on forme les hommes.

Après les fonctions du prêtre et celles du père de famille, s'il est une mission presque sacrée, c'est sans contredit celle de l'instituteur. Il est grand, il est beau, il est noble, sublime malgré son obscurité, ce *métier* qui consiste à élever l'enfant. Il est grand quand on le considère au point de vue de la foi, et non sous le jour mesquin d'une situation plus ou moins honorable et lucrative parmi ses concitoyens.

C'est cette beauté surnaturelle de l'enseignement qu'entrevoyait l'œil illuminé du cœur du bienheureux Thomas; aussi, malgré les vives oppositions de sa famille, il consacra sa vie et ses forces à l'éducation des enfants de Biville et des environs.

Les historiens nous ont laissé un tableau de sa vie à cette époque qui mérite de fixer un instant notre attention : « Le matin, devançant l'aurore, il s'acheminait vers le temple du Seigneur, et là s'entretenait avec l'adorable Solitaire de nos autels jusqu'au moment de la classe. L'heure de la classe étant arrivée, il rassemblait autour de lui ses élèves, et s'appliquait à leur donner une instruction et une éducation vraiment sérieuses et chrétiennes. S'il lui restait quelques moments libres après la classe, il les employait à réciter les vêpres, à louer et à bénir le Seigneur. Le soir enfin, il venait encore à l'église retrouver le Bien-Aimé de son cœur et se délasser avec Lui des fatigues du jour. Il examinait sa conscience, demandait pardon à Dieu, et ce n'est qu'après avoir ainsi fortifié et purifié son âme, qu'il allait demander au sommeil un peu de repos pour son corps. »

C'est ainsi que le bienheureux Thomas avait compris son rôle d'instituteur. Pour lui, l'enfant n'était pas une machine à répéter de la grammaire et de la géographie; il le regardait comme un être venant de Dieu, et ayant pour fin de retourner à Dieu. Il cultivait son intelligence par l'enseignement des vérités naturelles, il fortifiait sa volonté par l'exemple d'abord et ensuite par l'explication des vérités de la foi, seule base de toute science sérieuse, il formait son jeune cœur à la pratique de la vertu.

Cette époque qui vit les prodigieux travaux d'un Thomas d'Aquin, d'un Bonaventure, d'un Albert le Grand, et de cette pléiade illustre et innombrable de génies et de docteurs valait bien la nôtre qui s'intitule orgueilleusement le siècle des lumières, pendant que tant d'âmes ignorent les vérités nécessaires au salut.

Ainsi donc ce prêtre que l'Eglise vénère sous le nom de bienheureux Thomas Hélye peut être présenté à notre siècle, comme le modèle des maîtres et un patron des écoles.

La transformation intellectuelle et morale que subit le pays sous l'apostolique influence du bienheureux Thomas, frappa les habitants de Cherbourg. Ils lui offrirent la direction de leur école.

A Cherbourg, le bienheureux Thomas fut ce qu'il avait été à Biville, un maître distingué, un modèle de toutes les vertus. Ses élèves, attirés par cet irrésistible empire qu'exerce la douceur unie à une haute dignité, firent de remarquables progrès dans la vertu et dans la science. « Leur piété devint si ardente qu'au rapport d'un historien, *ils ne connaissaient d'autre chemin que celui de l'église et de l'école.* » Heureux enfants et heureux parents!

Son zèle fut plus grand que ses forces; frappé par la maladie, Thomas dut revenir à Biville, chez son frère, pour y rétablir sa santé.

Aux yeux des hommes c'était un malheur, mais Dieu avait ses desseins. Du foyer de la douleur et de la souffrance, Thomas Hélye va sortir avec une nouvelle auréole; l'autel du sacrifice est pour lui le creuset où son âme si pure va se purifier encore davantage, et s'illuminer des plus chauds rayons de la sainteté.

Dès qu'il eut retrouvé ses forces, il se livra à la pénitence avec une ardeur effrayante. Cette vie que Dieu lui rendait, il semblait vouloir l'immoler tout entière à son Créateur. La pénitence devint le trait caractéristique de sa sainteté, ainsi que l'Eglise le chante dans l'oraison de sa fête : *Deus qui beatum Thomam spiritu pœnitentiæ clarescere voluisti.* Un peu de pain d'orge et de l'eau est sa nourriture, un peu de paille est son lit; sa chair virginale est martyrisée par un dur cilice; trois fois la semaine il jeûne au pain et à l'eau et c'est avec la même rigueur qu'il s'impose trois carêmes dans le courant de l'année.

Son âme s'éprend aussi d'amour pour la solitude et il ne connaît d'autre bonheur que d'aller prier et pleurer aux pieds des saints autels. La dévotion au Dieu de l'Eucharistie et à la Très Sainte Vierge font toutes ses délices.

La pénitence est une réparation, mais elle est aussi un préservatif contre le mal, un élan vers la Beauté immatérielle. Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir l'innocence rayonner sur le front de notre Bienheureux et son âme s'embaumer de tous les parfums des lis de la virginité. *Sicut lilium inter spinas.*

LE PRÊTRE

L'évêque de Coutances, informé de la vie extraordinaire de Thomas Hélye, résolut de se l'adjoindre comme auxiliaire dans l'œuvre du salut des âmes, en l'élevant à la dignité du sacerdoce.

Ce projet effraya l'humble serviteur de Dieu. La dignité sacerdotale lui apparaissait dans toute sa redoutable majesté et, nouveau François d'Assise, il supplia l'évêque de lui accorder du temps pour réfléchir et pour prier.

Thomas retourna donc dans sa chère solitude et consulta le Seigneur dans l'oraison et dans la pénitence.

Nous ne savons ce qui se passa entre Dieu et son fidèle serviteur, mais l'histoire nous raconte que le Bienheureux alla se mettre à la disposition de son évêque qui lui conféra les saints Ordres jusqu'au diaconat inclusivement.

Le saint diacre refusa avec une humble fermeté de recevoir immédiatement la prêtrise. Il se dirigea vers Rome et vers Saint-Jacques de Compostelle. Il voulait, par ces pèlerinages de pénitence, puiser auprès des tombeaux des saints apôtres l'esprit qui les avait eux-mêmes animés.

De retour en France, Thomas se rendit à Paris et y suivit pendant quatre ans les cours de Théologie du célèbre cardinal dominicain Hugues de Saint-Cher.

Sous la direction éclairée de ce pieux et savant religieux, Thomas Hélye fit de grands progrès dans la vertu et dans les sciences ecclésiastiques. Il fut, dit son premier biographe, le prêtre Clément, le modèle de ses condisciples « par son application continuelle à l'étude, par ses jeûnes,

ses abstinences, ses disciplines et la sainteté de ses occupations. »

Cette partie de la vie de notre Bienheureux fut si sainte et si édifiante que les commissaires apostoliques chargés des enquêtes pour le procès de sa béatification en furent *émerveillés;* c'est l'expression même de l'historien.

Thomas Hélye était donc prêt à recevoir l'incomparable dignité du sacerdoce. Aussi ce fut avec une grande joie que l'évêque de Coutances lui imposa les mains et lui confia l'évangélisation de son diocèse.

LE MISSIONNAIRE

La vie du nouveau prêtre fut désormais comme un continuel martyre pour le salut des âmes. Chères âmes! Elles lui apparaissaient empourprées du sang de Jésus-Christ, c'est par la valeur de ce sang divin qu'il en calculait tout le prix, et à cette vue il ne crut pas devoir refuser sa peine là où le Fils de Dieu avait donné sa vie.

Ses biographes nous ont dépeint ainsi sa vie de missionnaire: Il passait toujours les nuits à l'église; à la première veille de la nuit, il chantait, avec le clerc qui l'accompagnait, l'office des morts, les sept psaumes de la pénitence, les quinze psaumes graduels et sept autres psaumes avec les litanies et oraisons. La présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les suffrages des saints lui inspiraient pendant ce temps une dévotion inexprimable.

Ces exercices terminés, il congédiait son clerc et lui faisait prendre un peu de repos sur un lit préparé au bas de l'église. Il se livrait lui-même pendant ce temps à la méditation et à la contemplation des choses célestes; puis, lorsqu'il croyait son clerc endormi, il se donnait la discipline jusqu'au sang, à l'aide d'une courroie qu'il s'était procurée à dessein. Enfin, quand la fatigue le forçait à prendre un peu de sommeil, il le prenait assis sur un banc ou étendu sur le pavé de l'église, avec un livre ou une pierre sous la tête et son manteau en guise de couverture.

Le sommeil pris dans ces conditions devait, on le conçoit, être fort court. A minuit il appelait son clerc avec une douceur admirable: « Levez-vous, compagnon, lui disait-il, levez-vous. » Puis, il chantait avec lui matines, laudes et prime. Pendant ce chant, son attention était si grande que rien n'était capable de le distraire de la présence de Dieu; il était toujours debout, à genoux ou prosterné.

Chaque jour il célébrait la sainte messe de grand matin avec des sentiments de piété que le langage humain ne saurait exprimer; sa dévotion était plutôt celle d'un ange que celle d'un mortel. Après la consécration, il restait longtemps en adoration à la vue du prodige qui venait de s'opérer et des larmes abondantes s'échappaient de ses yeux. Après la communion, son visage, ordinairement pâle, devenait vermeil, manifestant ainsi l'ardeur de l'amour dont son cœur brûlait pour Jésus-Christ.

On comprend que les fidèles, témoins de cette piété angélique, fussent pénétrés d'un respect profond pour ce nouvel apôtre et eussent dans ses prières une confiance sans bornes; on les voyait accourir de loin pour avoir le bonheur d'entendre sa messe; ils se groupaient alors autour de lui et s'approchaient de si près de sa personne qu'il était contraint d'ordonner à ses clercs de les éloigner du sanctuaire.

Après la messe, ils lui présentaient des malades; le Bienheureux, touché de compassion, leur imposait les mains et souvent obtenait du ciel leur guérison.

Lorsque Thomas avait ainsi, par la prière et les œuvres de charité, attiré sur lui les grâces de Dieu, il se livrait avec ardeur au ministère de la prédication, annonçant la parole sainte chaque jour, plusieurs fois même par jour, surtout le dimanche et pendant le carême; il entendait ensuite les confessions des pécheurs et indiquait aux âmes saintes les voies de la perfection. Le reste était consacré au catéchisme, à la consolation des affligés, à la visite des malades et au soulagement des pauvres.

Il avait surtout pour ces derniers une compassion extraordinaire; sans cesse il prêchait aux riches la charité envers ces membres souffrants de Jésus-Christ et il savait exciter leur générosité en leur promettant, comme récompense, la grâce d'une bonne mort et une éternité de bonheur.

« Qui donc, dit sainte Thérèse, pourrait voir notre adorable Sauveur couvert de plaies, accablé d'afflictions, cruellement persécuté, sans avoir soif de partager ses douleurs, sans les appeler de toute l'ardeur de ses vœux? » Voilà la source où l'âme du saint missionnaire puisait l'ardeur du zèle et la flamme du sacrifice.

Il fixait son crucifix avec un tel attendrissement et une si grande ferveur qu'un jour il sentit tomber de ses yeux, au milieu d'un torrent de larmes, une goutte de sang qui colora son visage. Le crucifix, voilà le grand livre où il aimait surtout à lire.

Les fautes du prochain lui causaient aussi une peine immense. Voir son Jésus offensé était pour son âme aimante la plus cruelle douleur. Il éprouvait alors, disait-il, la souffrance qu'éprouva Jésus lorsque les soldats inhumains mirent sur sa tête adorable une couronne d'épines. Pour les expier, la lanière de cuir ne suffisait plus, il fallait du sang et il sillonnait sa chair virginale des coups acérés d'une pointe de fer qu'il portait à sa ceinture. Les plaies de son corps, que l'on découvrit après sa mort, furent les preuves irrécusables de son amour du sacrifice porté jusqu'à l'héroïsme.

Faut-il s'étonner maintenant des fruits merveilleux opérés par ses prédications.

Toutes les paroisses du diocèse de Coutances entendirent cette parole ardente et sainte, et le succès en fut si grand que les diocèses voisins appelèrent le généreux apôtre et voulurent participer aux torrents de grâces qu'il attirait sur ceux qui avaient le bonheur de l'approcher.

L'AUMONIER ROYAL — LE CURÉ

A cette époque, la France était gouvernée par saint Louis. Le pieux roi, ayant entendu parler des merveilles opérées par notre bienheureux, le fit venir à sa cour et se l'attacha en qualité d'aumônier. Thomas accepta cette fonction par déférence pour le monarque. Il s'en acquitta, disent les historiens, avec une si grande piété que toute la cour en était dans l'admiration. Aussi, lorsque le bienheureux demanda de se retirer afin de songer à son salut éternel, le roi ne lui accorda cette autorisation qu'avec le plus grand regret.

Les Bollandistes nous disent que le Bienheureux profita de la confiance que lui accordait le prince pour lui demander de prendre sous son patronage l'hôpital de Coutances, et de lui concéder quelques droits et franchises dans la forêt de Brix.

Pour témoigner à Thomas son estime, le grand monarque lui fit présent de la magnifique chasuble aux armes de la France et de Castille et, du précieux calice en vermeil que l'on conserve encore à Biville.

L'évêque de Coutances apprit avec joie le retour du saint prêtre dans son diocèse, mais à l'annonce de son projet de se retirer à Biville dans la solitude, il ne voulut point y consentir. Il lui offrit la cure de Saint-Maurice, petite paroisse située à quelques lieues de Biville.

« Allez, lui dit-il, tout l'avantage de votre bénéfice consistera à endurer beaucoup de misères et à nourrir la plupart de vos paroissiens ; cette paroisse, ajouta le prélat, est remplie de pauvres et d'infirmes qui vous accableront de soucis et vous feront répandre à chaque instant des larmes de compassion. »

Ces considérations qui auraient effrayé une nature moins fortement trempée, décidèrent Thomas Hélye. Il accepta. « Je vous assure, dit-il au prélat en se jetant à ses pieds, que ni le Souverain Pontife, ni le roi ne pourraient m'offrir rien qui me fût plus agréable ; le seul regret que j'éprouve, c'est d'avoir si peu de force et de vie à consacrer à ces paroissiens qui, désormais, vont m'être si chers. Si je puis être utile au service de mes Frères, je ne refuse pas le travail. »

Dieu bénit le dévouement du Bienheureux et donna à son ministère les plus douces consolations. La piété et les bonnes mœurs refleurirent dans cette paroisse délaissée. Mais Saint-Maurice ne jouit que peu de temps de la présence de son saint pasteur. Au bout de deux ans environ, la maladie força Thomas Hélye à abandonner entièrement les fonctions du saint ministère.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE THOMAS HÉLYE

Le prêtre Clément, contemporain de notre Bienheureux, raconte ainsi ses dernières années et sa mort.

Thomas, ayant résigné ses fonctions entre les mains de son Evêque, se retira à Biville et ne songea plus qu'à se préparer à la mort. De nombreuses infirmités, supportées avec un courage héroïque, contribuèrent puissamment à ce qu'il appelait la *purification de son âme.*

Une seule chose le contristait au milieu de ses douleurs : c'était de ne pouvoir offrir chaque jour le Saint Sacrifice de la Messe. Lorsqu'il ne pouvait aller à l'église, le curé de Biville faisait agiter la cloche pendant la messe, au moment de la consécration et de la communion, afin de prévenir le Bienheureux que la Victime adorable était immolée sur l'autel ; après la messe, il lui portait la sainte Communion.

Thomas, afin de mieux honorer le Saint-Sacrement, avait désiré que cette cérémonie fût accomplie avec toute la solennité que permettait l'Eglise. Un grand nombre de clercs et de fidèles, avides de contempler la ferveur du malade, accompagnaient le prêtre, portant des flambeaux et chantant l'invitatoire : « *Voici le Roi qui vient, allons au-devant ne lui*, ou bien : *Béni soit le Fils de Marie*, etc. » Arrivé au domicile du Bienheureux, le prêtre déposait la Sainte Hostie sur une table, couverte d'une nappe d'autel. Alors le Bienheureux, agenouillé près de la table, prenait lui-même son Sauveur entre ses mains, s'entretenait longtemps avec Lui, comme s'il l'eût vu sous une forme humaine, et enfin se communiait lui-même de ses propres mains. C'était là un spectacle qu'on aimait toujours à considérer et qui laissait dans l'âme des assistants une impression extraordinaire de joie et de bonheur. Aussi le voyait-on avec le plus grand plaisir se renouveler souvent. Dieu cependant devait bientôt y mettre un terme en abrégeant les jours et les souffrances de son dévot serviteur.

Une maladie vint surprendre le Bienheureux un jour où un mieux relatif lui avait permis d'aller exercer un office de charité auprès des seigneurs de Vauville, à peu de distance de Biville. La mort l'y attendait. Il le comprit facilement. « La fin approche, pouvait-il répéter avec saint Jean, la fin approche : *Finis venit, venit finis.* »

Il reçut pour la dernière fois le pain des Anges, puis il se fit lire les passages de l'Evangile concernant l'Incarnation et la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; la pensée de ces grands mystères et la présence de son Dieu dans son cœur ramenèrent en lui le calme et la confiance. Sur sa demande, un des prêtres présents récita ce verset du psalmiste : « *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.* » Au même instant, les yeux du Bienheureux se fermèrent pour toujours à la lumière d'ici-bas, pendant que son âme s'envolait vers le séjour éternel ; c'était le 19 octobre 1257.

CULTE DU BIENHEUREUX THOMAS HÉLYE

De tous côtés les peuples accoururent pour contempler une dernière fois les traits du saint prêtre et lui donner des marques de leur vénération. Son corps, transporté à Biville au milieu d'un concours innombrable d'ecclésiastiques et de fidèles, fut inhumé dans le cimetière.

L'enthousiasme fut à son comble quand, au cours de la cérémonie, deux malades recouvrèrent la santé.

« Le roi saint Louis, nous rapporte la tradition, fit élever, en l'an 1260, une magnifique chapelle gothique ou plutôt un commencement d'église, pour y déposer la dépouille mortelle du Saint. Le Souverain Pontife lui-même, raconte Clément, ordonna à l'évêque de Coutances, Jean d'Essey, de procéder à une information canonique sur la vie, les mérites et les miracles du Bienheureux. Le prélat était sur le point d'en envoyer à Rome le résultat, lorsque la mort vint le surprendre en 1273 et arrêter ainsi la procédure. »

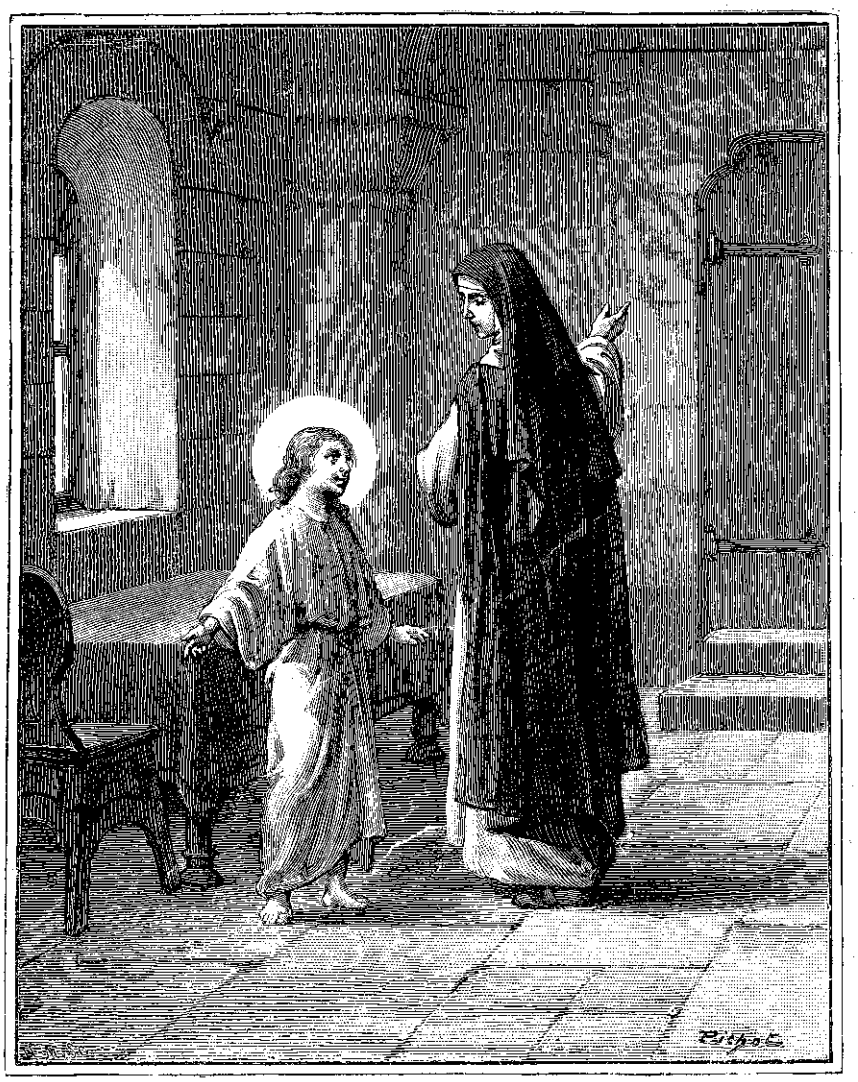
Mais la confiance des populations, toujours encouragée par de nouveaux bienfaits, ne se refroidit pas avec le temps. Nous lisons dans une information canonique, faite en l'an 1699 : « Le don des miracles que Dieu a accordé au bienheureux Thomas, ne s'étend pas à la guérison d'une seule maladie, mais on le réclame dans toutes sortes de *nécessités publiques ou particulières*, soit de l'âme, soit du corps, et on ressent dans ces circonstances les effets de sa protection ; car des aveugles, des muets, des sourds, des pestiférés, des paralytiques, des hydropiques, des personnes atteintes du mal caduc ou de quelque cancer, obtiennent leur guérison par son entremise ; bien plus, des morts ressuscitent. »

On s'étonne à bon droit qu'après tant de faits merveilleux et si bien constatés, Thomas Hélye n'ait pas reçu plus tôt les honneurs dus aux saints. Pie IX, de vénérée mémoire, l'a béatifié en 1859. Dieu a ses desseins.

Il était réservé à notre siècle d'indifférence, d'affreux égoïsme, de sensualité et de cupidité effrénées, de voir placer sur les autels un apôtre dont les vertus sont pour lui une leçon et un grand exemple.

LA VÉNÉRABLE AGNÈS DE JÉSUS

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE



La vénérable Agnès de Jésus quitte la compagnie de l'Enfant Jésus pour se rendre au chœur.

ENFANCE ET ADOLESCENCE

Agnès Galand naquit au Puy (Haute-Loire), le dimanche 17 novembre 1602, dans l'arrière-boutique d'un coutelier. Ses parents, Pierre Galand et Guillemette Massiotte, d'une condition voisine de la pauvreté, étaient des chrétiens convaincus. A cet humble foyer, Agnès, la troisième de sept enfants, ne trouva que de bons exemples. La maison paternelle s'élevait au pied du mont Anis que domine la cathédrale dédiée à Notre-Dame du Puy, et les nombreux pèlerins qui y venaient apprirent à l'enfant l'amour de la Sainte Vierge. Des vertus précoces et d'attrayantes qualités physiques valurent à la petite Agnès les caresses universelles. Son frère plus jeune s'en montra terriblement jaloux et lui fit payer ce succès par une haine et des coups qui ne parvinrent jamais à ébranler la patience de l'innocente persécutée.

De bonne heure son père la confia à un maître d'école intelligent et vertueux qui l'initia aux rudiments du français et à la pratique de la vertu. Dès l'âge de cinq ans, l'enfant est assidue à la confession fréquente et pleure amèrement des fautes qui ne sont pas toujours matière suffisante à l'absolution. Elle exerce déjà une salutaire influence sur ses jeunes compagnes et organise avec elles, en dépit des sourires et des quolibets, une procession

à travers les rues de la ville jusqu'à la cathédrale. A six ans, elle commença à s'exercer sérieusement à la méditation de la Passion de Notre-Seigneur. Elle se mortifiait, se donnait la discipline et portait des chaînes de fer. Une voix intérieure lui inspira de se vouer à Marie comme son esclave : elle s'empressa d'obéir. Trois jours après, elle prononça le vœu de virginité devant l'autel de Saint-François d'Assise qu'elle vénérait spécialement. Vers huit ans on l'admit à la Première Communion, et depuis ce jour son recueillement devint si profond à l'église que parfois son père, la croyant endormie, s'oublia jusqu'à la frapper. Agnès laissait croire à une irrévérence de sa part et, sans se plaindre, gardait son secret.

A peine âgée de onze ans, elle quitta l'école et apprit le métier de dentellière qui lui permit d'apporter, par son travail, quelque secours dans le ménage. Elle se sentait invinciblement attirée vers la Sainte Communion qu'elle aurait voulue quotidienne. Ses mortifications étaient nombreuses : en guise de matelas elle avait une planche soigneusement dissimulée sous les draps de lit, et pour oreiller un morceau de bois. Par les nuits les plus rigoureuses elle se levait et, à peine vêtue, priait et pleurait ses péchés. Avide de donner l'aumône, elle se fait quêteuse pour les pauvres honteux; soigne les blessés dont les plaies se ferment miraculeusement sous ses doigts; conduit, porte même quelquefois sur ses épaules jusqu'à l'hôpital les infirmes qu'elle trouve sur le bord du chemin.

Elle avait dix-sept ans. Ses vertus, non moins que ses remarquables qualités corporelles, la firent demander en mariage par plusieurs jeunes gens, et ses parents éprouvaient de ces recherches un sensible plaisir. Son confesseur lui-même, à qui elle n'avait pas révélé son vœu, entrait dans les idées de la famille. Mais lorsque Pierre Galand parla de mariage à sa fille, Agnès lui répondit : « Mon père, ne vous mettez point en peine de me chercher un époux, car j'en ai un qui ne mourra jamais. » Sa résolution fut inébranlable.

TERTIAIRE DE SAINT-DOMINIQUE
UNE VOCATION ÉPROUVÉE

Une vie spirituelle plus intense allait commencer pour Agnès sous la direction des Frères Prêcheurs à qui son père l'avait poussée à confier son âme, trouvant que la chapelle des Jésuites était trop éloignée et que sa fille perdait trop de temps aux exercices de piété. Les communions de la jeune fille se multiplièrent avec l'assentiment du confesseur et elle s'efforçait d'en mériter les joies suaves par un redoublement de mortifications.

Depuis longtemps elle aspirait à la vie religieuse. Mais la dot nécessaire lui manquait. Pour concilier son indigence et sa vocation, elle se fit recevoir, en 1621, dans le Tiers-Ordre dominicain. Dès lors, elle récita tous les jours l'office de la Sainte Vierge et sa charité grandit parmi les humiliations de ses directeurs et les épreuves du ciel, En 1623, une maladie mystérieuse d'une violence extraordinaire, dont elle fut frappée de la Septuagésime à Pâques, déroute la science des médecins.

« Ne sachant à quelle cause l'attribuer, dit un biographe, ils estimèrent qu'elle appliquait trop son esprit à l'oraison et déclarèrent positivement que, pour guérir, il ne lui fallait plus prier Dieu. » Son confesseur lui commanda d'obéir et la pauvre malade en éprouva une peine extrême : « Hélas, gémissait-elle, ils m'ont défendu de prier Dieu! » — Eh! que faites-vous donc? lui dit-on. — Ah! je prie Notre-Dame!

A peine convalescente, la jeune fille est en butte aux tentations du démon et à ses mauvais traitements. Sa foi reste inébranlable et triomphe de tous les dégoûts. Pour lui permettre de travailler plus efficacement au bien des âmes, Dieu lui accorde alors la faveur de lire dans les consciences.

A l'époque où nous sommes, quatre pieuses femmes venaient de se grouper, pour vivre en commun, dans un vieux château de Langeac et embrassaient la règle des religieuses du grand Ordre de Saint-Dominique. Dès qu'elle apprit cette fondation, Agnès manifesta le désir d'être admise en qualité de Sœur converse. Son confesseur, le P. Panassière, mit pour condition qu'elle saurait pétrir et cuire le pain, et dès le lendemain elle apprit la boulangerie chez son beau-frère. Plus tard, une veuve du Vivarais s'offrit à lui payer sa dot de Sœur de chœur et Agnès laissa la boulangerie pour apprendre à dire l'office.

Ce doux projet échoua, hélas! par la défection de la veuve, et la postulante dut abandonner tout espoir. Elle ne serait ni Sœur de chœur ni converse. La nouvelle de ce refus fut le signal d'une violente persécution contre la jeune fille. On l'apostrophait grossièrement; elle était accusée de lâcheté et d'hypocrisie. La calomnie l'atteignit jusque dans son honneur : Les passants la montraient du doigt en disant : « La voilà, la prétendue dévote, qui a été converse, qui a été Sœur de chœur et qui maintenant n'est plus rien! » On ne lui épargna même pas les coups. Son directeur et ses parents firent cause commune avec les autres. Alors la sécheresse l'envahit; le ciel semblait fermé, le recueillement la fuyait, et, sans l'énergie d'une volonté qui ne voulut rien céder des anciennes pratiques de dévotion, Agnès eût fléchi peut-être quand elle sentit le trouble entrer dans son âme. Revenu enfin à de plus justes appréciations, le P. Panassière fit de nouvelles instances pour l'admission de sa pénitente à Langeac, et bientôt la réponse favorable arriva.

NOVICIAT ET PROFESSION

Trois religieuses Dominicaines du Puy avaient été choisies pous aller initier à leur nouvelle vie les fondatrices de Langeac. Celles-ci vinrent elles-mêmes au-devant de leurs futures maîtresses, et, vers les premiers jours de septembre 1622, la pieuse caravane se mit en route. Tous allaient à cheval, sauf Agnès. Par un artifice infernal, les deux robustes montures qu'elle essaya successivement fléchirent sous le poids de son corps frêle et exténué, et la jeune fille fit le chemin à pied.

Langeac était le lieu de son repos. Le 4 octobre, elle revêtit l'habit religieux et reçut le nom d'Agnès de Jésus. Son noviciat de Sœur converse commençait. On lui confia la cuisine, et, sans y avoir jamais été exercée, elle aima sa charge et y apporta tout son dévouement. « D'ailleurs, dit M. de Lantage son premier biographe et son contemporain, son bon ange..... l'aidait souvent à s'en acquitter, apprêtant pour elle les viandes qu'elle ne savait apprêter et faisant pour elle plusieurs autres choses qu'elle ne pouvait faire à cause de son extrême faiblesse. » La vie dure des converses n'enlevait rien à sa sérénité d'âme pas plus que les incessantes tracasseries du démon qui se présentait à elle sous des formes horribles, éteignait son feu, renversait les plats et cachait les ustensiles de cuisine. Un jour, il la précipita du haut d'un escalier en présence de deux religieuses qui la virent tomber et, à leur grande surprise, se relever sans blessures. Ce fut ensuite un interdit de l'évêque

de Saint-Flour qui frappa le monastère, privant les Sœurs de Messe et de communion.

Peu à peu, la fatigue et la maladie avaient mis Agnès dans l'impossibilité de satisfaire à ses pénibles obligations. Elle se crut à charge à la communauté et désira sincèrement mourir, alors que la Mère Prieure avait résolu de l'élever au rang de Sœur de chœur. Les constitutions, il est vrai, plaidaient contre elle, mais plus encore les religieuses qui ne voyaient dans ce changement qu'une satisfaction donnée à la vanité. Dieu était avec la supérieure. Les difficultés s'aplanirent et Satan irrité se chargea lui-même d'en porter la nouvelle à Agnès : « Eh bien! Madame, lui dit-il avec rage, vous serez fille de chœur. » Quatre mois après avoir échangé le voile noir des converses contre le voile blanc des religieuses de chœur, la fervente novice fut appelée à la profession. Le tentateur essaya d'un suprême effort contre cette âme qui lui échappait définitivement : il persuada à la jeune fille qu'elle s'illusionnait, que le couvent serait pour elle un lieu de damnation. Agnès, dont un seul rêve : être toute à Dieu, avait rempli la vie, en vint à douter de sa vocation et aurait franchi la clôture si les portes en avaient été ouvertes. Prise soudain d'aversion contre ses directeurs et ceux qui voulaient la désabuser, dans l'excès de son angoisse elle s'écriait : « Mon Dieu, si vous avez résolu de me damner, faites-le vite, car je ne puis plus supporter ces assauts. » Soumise cependant aux décisions de son directeur, elle se prépara aux vœux par une confession générale. Le P. Panassière, son père spirituel, affirme n'avoir « jamais vu une âme si pure et si nette que la sienne ». Le 2 février 1625, la Sœur Agnès de Jésus prononçait ses vœux, à l'âge de vingt-deux ans et quelques mois.

LA VIE AU COUVENT

La délicate fonction de sous-portière que lui donna l'obéissance permit à Sœur Agnès d'exercer amplement sa charité envers les nécessiteux. Elle savait à propos joindre à l'aumône corporelle la parole encourageante et le mot surnaturel qui en doublent le prix. Sa réputation se propagea rapidement et on venait de loin s'édifier auprès d'elle, lui confier espoirs et chagrins. Ses prières opéraient souvent des prodiges. Un voisin de la famille s'était cassé la jambe dans une chute de cheval, et les médecins le déclaraient incurable. Il demanda des prières à la sous-portière du couvent de Langeac et bientôt se leva guéri, publiant partout qu'il en était redevable à la fille de Pierre Galand. L'humble Sœur guérissait les corps, convertissait les âmes, et sa modestie croissait avec son renom. Elle trouva tout naturel, un matin, d'attribuer à ses péchés la chute d'un mur du jardin que les pluies d'hiver avaient entraîné.

Agnès avait toujours vécu en douce intimité avec Jésus, son « Ami et son Epoux ». De plus en plus, sa sainteté se caractérise par un amour simple et naïf, et Notre-Seigneur prend plaisir à la favoriser de sa présence sensible. Un jour, elle trouve au parloir un enfant d'une ravissante beauté qui lui dit au moment où elle se préparait à retourner au chœur : « Demeure ici avec moi. — Je n'en ai pas la permission. — Où peux-tu donc être mieux qu'avec ton époux? — Nulle part, mais l'obéissance m'appelle au chœur. » Un doux sourire de l'Enfant-Dieu récompensa son obéissance et Sœur Agnès alla au chœur « où elle le retrouva qui par mille saintes caresses lui augmenta beaucoup l'état de jubilation qu'il lui avait causé ». De cette vie pleine de surnaturel on voudrait tout dire, mais il faut nécessairement se borner à une rapide esquisse. Notons cependant une maladie extraordinaire dont la Sœur Agnès fut atteinte en 1626. Notre-Seigneur l'y prépara par l'impression des stigmates de sa passion, qu'il consentit ensuite, sur les ardentes supplications de sa servante, à rendre invisibles. La vie d'Agnès de Jésus ne fut dès lors, pendant plusieurs jours, qu'une alternance de douleurs physiques et de célestes visions. Le 16 février, on la relevait sans connaissance dans le jardin du couvent. Avec une violence inouïe le mal prit possession de son corps. Elle était étendue, les bras en croix, les pieds l'un sur l'autre sans qu'il fût possible de les séparer. De fréquentes extases venaient ranimer la malade après ces douloureuses agonies qu'elle endurait en expiation des péchés des hommes. La vie et la mort semblaient lutter en elle. Enfin l'heure suprême parut imminente. Les Sœurs groupées dans la chambre récitèrent les litanies et les prières de la recommandation de l'âme. « Elle est morte! » annonça tout à coup le P. Panassière. La communauté éclata en sanglots et on songeait déjà aux funérailles quand la défunte, rendue soudain à la vie, s'écria : « Je suis revenue. » Elle était souriante et parlait. Sur l'ordre de son confesseur elle raconta qu'après être allée au ciel elle avait reçu de Marie l'ordre de revenir sur la terre, souffrir encore et arrêter le bras de Dieu prêt à s'appesantir sur les pécheurs.

Une période de visions et d'extases s'ouvrit alors pour l'humble religieuse. Agnès semblait vivre déjà au ciel et partager les glorieux privilèges des élus.

MAÎTRESSE DES NOVICES ET PRIEURE

La prieure de Langeac n'avait pas ménagé à sa fille spirituelle les humiliations et les épreuves. Sur de simples accusations sans fondement, elle venait de lui enlever son emploi de sous-portière. Agnès, qui se voyait ravir la possibilité de venir en aide aux pauvres, ressentit jusqu'au fond de l'âme cette déposition.

Sa récente maladie venait pourtant d'éclairer l'esprit des Sœurs et de la Mère prieure elle-même. Au Carême de 1626, celle-ci imposa à Agnès la charge importante de maîtresse des novices. Des esprits chagrins ne manquèrent pas de critiquer un tel choix ; mais Dieu se chargea de le justifier. La nouvelle maîtresse des novices, d'un jugement très sûr et d'une grande ouverture de cœur, fut à la hauteur de sa tâche. Elle reçut surnaturellement les lumières qu'une instruction trop sommaire ne lui avait pas données, ainsi que les grâces d'état requises par ses fonctions. Elle priait avant d'infliger une correction et donnait la préférence à la règle commune sur tous les moyens extraordinaires de sanctification. L'obéissance lui était particulièrement chère et elle prenait fait de tout pour en inspirer le culte. Un jour qu'elle se promenait avec ses novices, la Sœur Agnès aperçut au bord du toit le chat du couvent, prêt à sauter sur un mur voisin : « Je ne veux pas que tu sortes du couvent », se mit-elle à lui dire, et l'animal obéissant revint sur ses pas. « Retenons, mes Sœurs, ajouta la maîtresse, la leçon que nous fait aujourd'hui cet animal de la promptitude de l'obéissance. »

Vers la fin de 1626, la conduite du monastère fut confiée à la Sœur Agnès de Jésus, et elle reçut le titre de Vicaire. Bientôt après, les suffrages de la communauté s'unirent pour lui conférer la dignité de prieure. Les supérieurs et l'évêque de

Saint-Flour ratifièrent ce choix auquel seule l'intéressée opposa la plus vive résistance.

Tous rendent hommage à la sagesse de la prieure durant la querelle de juridiction entre Mgr de Noailles et les Dominicains. Ses lettres renferment de très judicieuses appréciations sur le gouvernement de femmes. Elle sait « la condescendance qu'il faut avoir à les ménager », patiente elle-même avec les faibles, mais elle est sans ménagement pour les âmes généreuses. Elle accepte tous les conseils que le bon sens inspire, approprie les emplois aux caractères, choisit des pénitences en rapport avec les infractions. La Mère Agnès ne louait pas et détestait les éloges; le titre de *Révérende* lui était à charge; elle encourageait les récréations qui entretiennent bonne humeur et santé et se montrait assidue à soigner les religieuses malades ou infirmes. La direction de la communauté ne souffrit jamais de ses fréquentes maladies et le P. Boyre la jugeait capable de gouverner un empire.

INFLUENCE HORS DU CLOÎTRE — LA CALOMNIE

La charité de la prieure du couvent de Langeac allait naturellement et sans cesse aux pauvres et aux souffrants. La Mère Agnès donnait sa propre nourriture, prêtait ses habits et trouvait d'infinies délicatesses pour secourir les pauvres honteux sans les blesser. Les riches étaient associés à ces libéralités; dans l'impossibilité de recourir aux hommes la prieure s'adressait à Dieu. Un jour les greniers du couvent sont vides; la Mère Agnès prie et voilà que le muletier de l'évêque de Saint-Flour arrive avec un chargement de farine. Au parloir, la Mère Agnès exerçait un véritable apostolat. Plus inclinée vers les humbles elle était recherchée de la haute société et édifiait toujours. A l'exemple de saint François de Sales, elle ne craignait pas d'offrir une épingle aux visiteuses frivoles qui arrivaient, épaules et gorge nues, et trouvait une sainte franchise pour tancer les mondaines et renvoyer « la chair à la boucherie ». Dieu lui accorda le don de prophétie et au contact de ses lettres les malades étaient guéris. Langeac dut à ses prières d'être préservé de la peste qui ravagea en 1629 et 1630 l'Auvergne et le Velay.

Le ciel n'oubliait pas de l'éprouver. La calomnie s'en prit à cette « fille de coutelier qui, ayant été choisie pour Sœur converse, a trouvé le moyen de s'élever à la qualité de fille de chœur », et l'évêque de Saint-Flour fut contraint de céder aux instances des Sœurs qui réclamaient sa déposition. La Mère Agnès en éprouva une vive joie. Mais son bonheur dura peu; les coupables reconnurent leur injustice et voulurent la réparer. Quatorze mois après sa déposition, elle fut nommée une seconde fois maîtresse des novices, puis réélue prieure. A cette nouvelle, elle pensa mourir de douleur. Elle saisit les mains de Monseigneur de Saint-Flour « croyant, écrit-elle, que jusqu'à ce que je me prosternasse et tant que je l'empêcherais de me donner sa bénédiction, je n'aurais point la charge. Mais il eut plus de force que moi, et, avec une main, il me prit les deux miennes et me donna la bénédiction ».

LA MÈRE AGNÈS ET M. OLIER — LA MORT

Le deuxième priorat de la Mère Agnès est marqué par une conquête qui intéresse l'Église de France entière.

M. Olier, fils d'un conseiller au Parlement de Paris, était abbé commendataire de l'abbaye de Pebrac, à deux lieues de Langeac. Après quelques années d'une vie mondaine la grâce en avait triomphé; la Mère Agnès devait achever la conquête. La Sainte Vierge confia à ses prières cette âme qui lui était totalement inconnue. Pendant qu'il se préparait à sa mission du Velay, M. Olier eut deux fois l'apparition d'une religieuse dominicaine qui lui dit : « Je pleure pour toi. »

Arrivé au Velay, il rendit visite à la Prieure de Langeac dont l'éloge était sur toutes les lèvres. « Ma Mère, lui dit-il, dès qu'il l'aperçut, je vous ai vue ailleurs. — Cela est vrai, vous m'avez vue deux fois à Paris où je vous ai apparu dans votre retraite de Saint-Lazare, parce que j'avais reçu de la Sainte Vierge l'ordre de prier pour votre conversion, Dieu vous ayant destiné à jeter le fondement des Séminaires de France. » La Mère Agnès mena vers la perfection cette âme qui lui avait été confiée. Au mois d'août 1634, M. Olier fut rappelé à Paris. « Adieu, parloirs, je ne vous verrai plus », s'écria la prieure de Langeac en se séparant de celui qui allait fonder la Congrégation de Saint-Sulpice et qui fut « l'enfant de ses larmes ».

Le 12 octobre, la Mère Agnès tomba malade. Les médecins déclarèrent qu'il y avait périmonie. Les plus incroyables souffrances furent, durant sept jours, supportées avec un courage inébranlable.

Le 19 octobre 1634, la Mère Agnès expira au milieu des prières de la communauté. A cette nouvelle, la ville de Langeac fut en deuil. Il y eut au couvent nombreuse affluence pour contempler ce visage dont la beauté toute céleste augmentait à mesure que s'avançaient les Messes pour le repos de l'âme.

Le marquis de Langeac, désireux d'avoir le portrait de la défunte, fit venir un peintre du Puy. Mais à peine celui-ci franchissait-il la cour du monastère que le visage de la religieuse se tuméfia horriblement et il fut impossible d'en prendre les traits. Le peintre se retira et aussitôt la figure de la morte reprit miraculeusement sa beauté première.

La Mère Agnès de Jésus avait trente-deux ans.

Porté en cour de Rome vers la fin du XVIIIe siècle, son procès de béatification traîna en longueur et c'est en mars 1808 seulement que Pie VII l'a déclarée Vénérable.

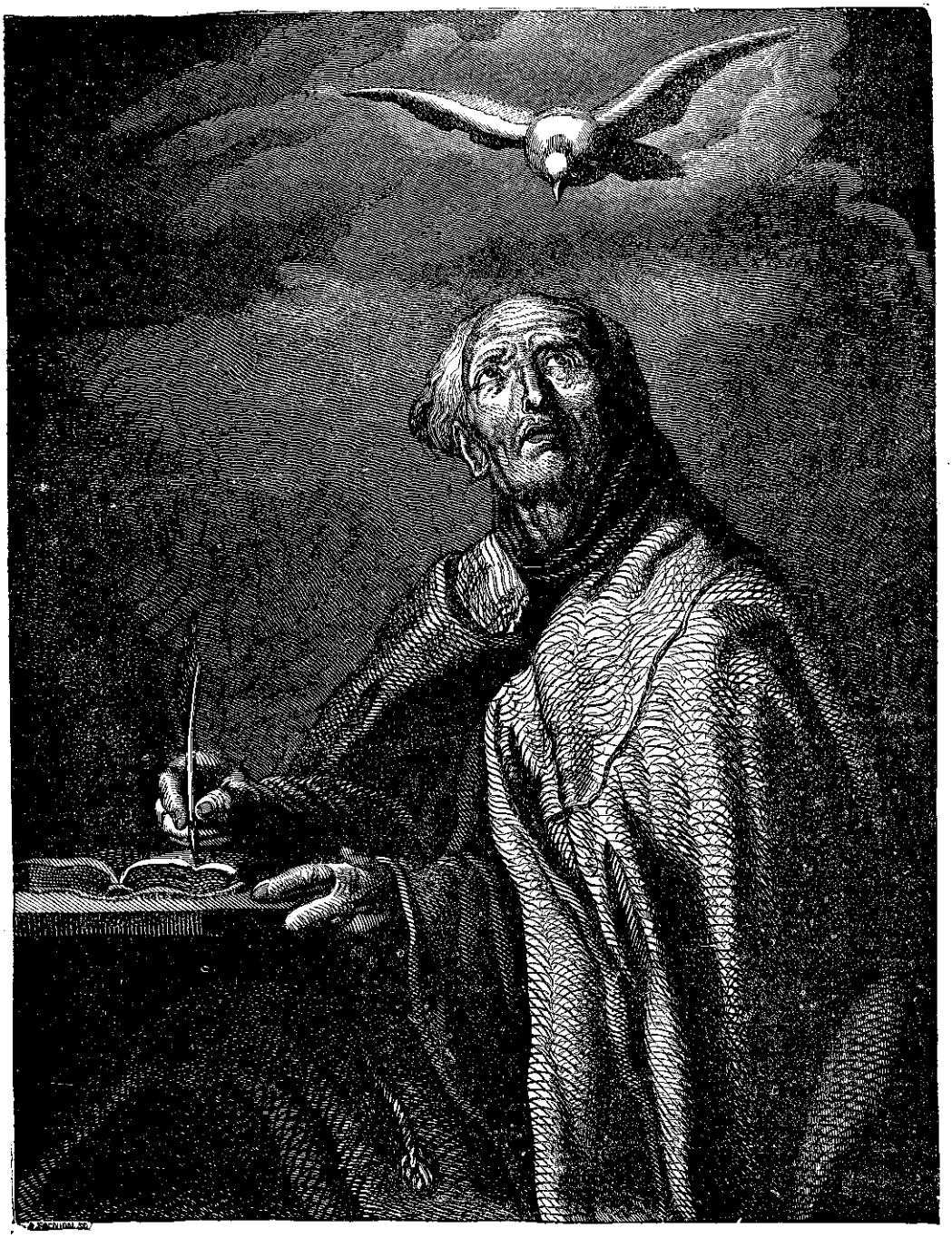
SOURCES

D'après *La Vénérable Mère Agnès de Jésus*, par la vicomtesse D'USSEL, chez Bloud et Barral, à Paris.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA

Fondateur des Frères Mineurs de la Très Stricte Observance (1499-1562)

Fête le 19 octobre.



Saint Pierre d'Alcantara, dont la doctrine céleste était dictée du Saint-Esprit.

ENFANT DE PRÉDESTINATION

A la fin du xv[e] siècle, l'antique cité d'Alcantara, en Espagne, était gouvernée par un magistrat nommé Pierre Garavito. Ce noble personnage était en même temps un savant jurisconsulte. La dignité de sa vie, l'excellence de ses services envers son roi n'avaient d'égales que sa charité envers les pauvres et sa sollicitude envers les prêtres et les religieux. Il avait épousé une jeune fille de noble condition, Maria Villela de Sénabria, non moins distinguée par sa piété et ses grandes qualités. C'est de cette union modèle que naquit, en l'an 1499, un enfant qui reçut au saint baptême le nom d'Alphonse, en espagnol, Alonzo. Un autre enfant, nommé Garcias, mourut au berceau, et le père de famille lui survécut peu; le jeune Alonzo n'avait pas dix ans. Sa mère se remaria peu après avec un personnage non moins distingué que Pierre Garavito, Alonzo Barrantès; elle en eut un fils qui occupa un rang distingué dans le monde et dont la descendance s'est conservée avec honneur jusqu'à nos jours.

Dès sa première enfance, Alonzo Garavito fit prévoir les hautes vertus dont il devait plus tard donner l'exemple. A l'âge de dix ans, il se faisait déjà remarquer par son ardeur à l'oraison et faisait chaque matin et chaque soir de longues prières à genoux dans l'oratoire de la maison paternelle. Sa mère lui inspira sa tendre dévotion envers la Sainte Vierge. Son caractère toujours égal, son humeur pacifique, son intelligence ouverte, tout contribuait à en faire un enfant de prédilection.

La plus grande joie du petit Alonzo était de prier dans les églises. Chaque soir, il y faisait une station en revenant de l'école. Un jour, il s'y oublia dans une contemplation si profonde, que ni le domestique envoyé à sa recherche ni ses parents prévenus et accourus à leur tour, ne purent, par signes ni par paroles, tirer de cette sorte d'extase l'enfant qui ne revint à lui qu'assez longtemps après.

UN ÉTUDIANT MODÈLE

En l'an 1513, Alonzo Barrantès, témoin des progrès remarquables de son beau-fils dans ses études, décida de lui faire suivre des cours plus relevés; aussi l'envoya-t-il à l'Université de Salamanque. Pierre se logea chez d'honnêtes gens tout près d'une église. Il prit l'habitude de se lever tôt et de passer dans les églises toute la matinée jusqu'à l'heure du cours. Pour ses repas, il pratique déjà l'abstinence et la mortification, dans lesquelles il excellera plus tard. Ses récréations consistent à visiter les malades des hôpitaux et à s'entretenir avec des ecclésiastiques. Chaque soir, le jeune étudiant fait son « examen particulier ». Il use déjà fréquemment du cilice et de la discipline.

Dès cette époque, il fuit avec soin les mauvaises compagnies, il évite scrupuleusement les conversations vaines, et surtout il prend l'habitude de contenir ses regards, acte de vertu dans lequel nous le verrons plus tard s'élever à un si haut point de perfection.

RELIGIEUX FRANCISCAIN

Deux ans se passèrent ainsi, durant lesquels Alonzo prit la résolution de se consacrer complètement à Dieu. Ce fut vers les religieux Franciscains de la Stricte Observance, réformés par Jean de Guadalupe et connus sous le nom de Frères du Saint-Evangile ou du Capuce, que son cœur le dirigea. Il n'y avait point alors de couvents où l'on observât plus sévèrement la règle séraphique. Fr. Michel Rocco, parent du jeune homme, était Gardien du couvent de Manxarétès. Le postulant qui avait quitté secrètement la maison paternelle n'avait point pris de nourriture, sinon la Sainte Eucharistie qu'il avait reçue avant son départ d'Alcantara, lorsqu'il arriva sur le bord d'un fleuve, le Tiétar. Grossi par les pluies, le fleuve ne pouvait être franchi par un bateau et il n'y avait point de pont. Le jeune voyageur priait sur la rive lorsque soudain, et sans savoir comment, il se trouva miraculeusement transporté sur l'autre rive. Toujours à jeun, il continua son chemin et arriva au couvent de Manxarétès, situé dans les gorges sauvages qui séparent la Castille du Portugal. Le P. Gardien crut d'abord à une escapade de tête folle, mais, ayant sondé la conscience de son jeune cousin, il se convainquit que sa résolution était inspirée du ciel et lui donna sans retard l'habit franciscain. Dès lors, Alonzo Garavito devint Fr. Pierre, et, suivant l'usage franciscain, il fut désigné sous le nom de sa ville d'origine, Alcantara. Le jeune novice de seize ans fut alors torturé par toutes espèces de tentations sataniques. Mais l'ardeur de la foi qui l'animait, le brûlant amour de Dieu qui dévorait son cœur, s'épanchaient en prières ardentes et en tendres effusions; il remporta sur l'ennemi les plus éclatantes victoires.

MODESTIE REMARQUABLE — SUPÉRIEUR A VINGT ANS

Dès lors, il se promit de ne point ouvrir les yeux sans une absolue nécessité. Il allait, l'esprit absorbé et ravi en Dieu; son intelligence était occupée de la méditation des choses célestes et sa mémoire remplie de la considération des divins mystères. Au bout d'un an de noviciat, il ne savait pas si sa cellule était plafonnée ou si elle n'avait que le toit comme couverture; il ignorait encore si l'église du couvent était voûtée. Il passa quatre ans dans un couvent sans voir un arbre planté dans la cour. Sa mémoire était si excellente qu'il n'avait pas besoin d'ouvrir les yeux pour réciter l'Office divin et possédait par cœur les Saintes Ecritures. Le novice s'acquitta avec zèle des diverses fonctions qui lui furent confiées; tour à tour sacristain, infirmier ou employé aux besognes les plus rudes, il est un modèle pour le noviciat.

Il fit profession au bout d'un an, et, peu après, fut envoyé au couvent de Belvis où il vécut deux ans en solitaire dans une cabane de feuilles et de branchages qu'il s'était construite lui-même. Sa vertu et sa sainteté étaient si éclatantes que, avant même son élévation aux saints Ordres, ses supérieurs l'employaient aux missions les plus délicates et ses compagnons le consultaient comme leur père spirituel. Ce fut là qu'il se lia avec le comte d'Oropeja, neveu du Père temporel du couvent de Belvis, et qui devint dans la suite le bienfaiteur et le fondateur temporel de la réforme de la Très Etroite Observance Franciscaine.

Fr. Pierre n'avait que vingt ans lorsque le Chapitre de la custodie d'Estramadure l'élut gardien du couvent que l'on fondait à Badajoz. C'est durant son séjour dans cette maison qu'il fut, pour la première fois, ravi en extase. On connut bientôt l'esprit de prophétie et la puissance miraculeuse dont Dieu l'avait doué, et, dès cette époque, les historiens nous en rapportent des témoignages irrécusables.

L'an 1522, malgré les résistances de son humilité, Fr. Pierre fut ordonné sous-diacre. Deux ans

après, l'évêque de Badajoz l'ordonnait prêtre malgré son désir de rester diacre, à l'exemple de saint François. Jamais le jeune prêtre ne put célébrer les saints mystères sans verser d'abondantes larmes; fréquemment il fut, durant cette cérémonie, ravi en extase. On se fera alors une idée de ce que devaient être les effusions de son cœur lorsque, pour la première fois, il monta au saint autel.

Le provincial fit prêcher le jeune prêtre devant lui. Pierre parla par obéissance et il s'acquitta de cette charge avec tant de clarté, d'éloquence, de zèle et d'orthodoxie, que l'on prévit les fruits de ses prédications. C'est alors qu'il fut désigné comme gardien du couvent de Notre-Dame des Anges à Robredillo. C'était un des plus pauvres de l'Ordre, si pauvre qu'il n'y avait même pas de cloître. Mais qu'importe au gardien qui, lorsque la charité des fidèles manque, reçoit devant tous les Frères assemblés et par les mains des anges de quoi nourrir sa communauté!

FR. PIERRE EN MISSION — LE DOCTEUR MYSTIQUE

Trois ans après, le provincial désigne Fr. Pierre comme missionnaire dans la province d'Estramadure. Il part, n'emportant pour bagages que les Saints Evangiles et une croix. Il renouvelle les prodiges de conversion des premiers apôtres. A sa voix les peuples s'émeuvent, les âmes reviennent à Dieu, les sommets des montagnes se couronnent de croix dont la plantation se fait au milieu de l'enthousiasme des fidèles. Le Chapitre général de 1537 accorda à notre Saint l'objet de ses vœux les plus ardents; il lui permit de se retirer pour vivre en solitaire au couvent de Saint-Onuphre de Lapa. C'est là qu'il composa plus tard le *Traité de l'oraison* et qu'il reçut la visite du vénérable Louis de Grenade, le fameux écrivain Dominicain. Le *Traité de l'oraison* ne fut publié qu'en 1561; sa doctrine est si sublime que le pape Grégoire XV, qui le béatifia en 1623, disait de lui : Il fut une « lumière éclatante pour diriger les âmes vers le ciel, et était doué d'une doctrine céleste, dictée du Saint-Esprit; c'est le docteur et le maître illustre de la théologie mystique ». Le *Traité de l'oraison* est un des plus sublimes et des plus pratiques à la fois parmi les ouvrages ascétiques et il serait à souhaiter qu'on en donnât une édition courante.

Mais Pierre ne devait pas demeurer longtemps dans sa chère solitude. Ses supérieurs l'en tirèrent bientôt pour lui faire défendre devant l'évêque de Placentia une cause judiciaire des plus importantes pour la nouvelle province de Saint-Gabriel. Là, comme ensuite à Alcantara, sa sagesse et son éloquence apaisent les querelles et convertissent les cœurs. Sa vie est semée de miracles. Il traverse à pied sec les fleuves gonflés par les orages, reçoit sa nourriture de la main des anges, guérit les malades. Et cette série de prodiges, attestés par des témoins oculaires, durera plus de vingt ans.

Le roi de Portugal voulut voir notre Saint. Pierre se rendit par ordre de ses supérieurs à Lisbonne; il garda sa vie pénitente au milieu des honneurs dont le roi l'accablait et profita de son séjour pour convertir plusieurs grands personnages et fonder l'hôpital de Notre-Dame de la Lumière.

PIERRE D'ALCANTARA COMMENCE LA RÉFORME DES MINEURS

En 1538, Fr. Pierre est élu Provincial par le Chapitre général tenu à Albuquerque. C'est alors qu'il va entreprendre l'établissement d'une réforme pour amener les Frères Mineurs de l'Observance à une sévérité encore plus grande et plus semblable à la pureté primitive de la règle. Alexandre IV avait permis la fondation de couvents de Récollection où les religieux pouvaient s'adonner à la contemplation, sans en être distraits par les exercices du saint ministère. Mais ce n'était pas assez pour le zèle du nouveau Provincial qui élabora sans retard un projet et un plan de réforme et l'exposa au Chapitre général tenu à Placentia, l'an 1540. Trois couvents furent bientôt fondés. Notre Saint dut interrompre son œuvre pour se rendre au Chapitre général convoqué à Mantoue. Il partit à pied, mais la maladie l'obligea à s'arrêter à Barcelone. Le général des Franciscains accéda cependant à sa requête et désigna le P. Louis Carvajal pour visiter, en qualité de commissaire, la province de Saint-Gabriel. A peine guéri, Fr. Pierre se rend au couvent de Rabidos, où, non loin de Lisbonne, dans un lieu désert, sur un rocher à pic, au bord de la mer, quelques religieux avaient entrepris de revenir à la primitive observance. Pierre en fut le premier maître des novices. C'est alors qu'on put réellement constater qu'il dormait à peine une heure et demie chaque nuit, assis sur ses talons ou à genoux, sans jamais s'étendre, et que la nourriture qu'il prenait, tous les deux ou trois jours, était en si petite quantité qu'à peine cela pouvait-il suffire à l'empêcher de mourir de faim. On constata aussi qu'il n'avait qu'une tunique, qu'il marchait toujours pieds nus, sans sandales, et tête nue; jamais non plus on ne le vit se chauffer. Tel fut son régime pendant quarante-cinq ans.

La pauvreté la plus absolue régnait dans les couvents de la réforme de Fr. Pierre. Les bâtiments eux-mêmes, aux proportions soigneusement déterminées, nous paraissent aujourd'hui incapables de loger des hommes. L'abstinence y était telle qu'on ne faisait la cuisine qu'une fois chaque semaine, préparant alors une marmite d'herbes ou de légumes bouillis dont chaque jour on faisait chauffer la portion nécessaire au repas. Ce régal était encore trop grand pour notre Saint, qui en détruisait la saveur en y versant de l'eau froide ou même de la cendre.

Cependant notre Saint continuait à prêcher de fructueuses missions, et sa réputation parvint à l'empereur Charles-Quint qui s'était retiré au monastère de Saint-Just d'Estramadure. Le vieux prince manda l'humble religieux. Il voulut le retenir pour son confesseur. Mais Pierre, effrayé, put, par ses instances et ses larmes, obtenir son congé. Il était alors dans tout le souci des débuts de la réforme que le pape Paul III avait enfin autorisée par Bref, l'an 1554. Des oppositions s'étaient élevées; l'humilité et la sainteté de Pierre triomphèrent de tout, et un généreux donateur permit d'élever le couvent de Pedroso, qui devint la tête de la réforme Franciscaine de la Très Etroite Observance. Le général des Franciscains désigna Fr. Pierre comme commissaire général de la réforme. Le succès de l'œuvre était assuré. Dès lors, notre Saint s'occupe d'aider les autres; il coopère à l'installation en Espagne des Clarisses de la réforme de sainte Colette que l'infante Jeanne, fille de Charles-Quint, avait fait venir de Gand, mais surtout il devient le collaborateur de sainte Thérèse et le véritable Père de la réforme du Carmel.

PIERRE ENCOURAGE SAINTE THÉRÈSE DANS SA RÉFORME

C'est en 1560 que saint Pierre vit pour la première fois, à Avila, la future réformatrice. Ce fut

une pieuse veuve, Guiomar de Ulloa, qui procura à la Carmélite, au milieu de ses épreuves, cette ineffable consolation. Pierre jugea vite l'état d'âme de la religieuse. Il montra clairement à l'évêque d'Avila quel trésor renfermait le Carmel de la ville épiscopale; puis il encouragea l'œuvre de la réforme, écrivit des conseils pour la mener à bonne fin, plaida sa cause devant les supérieurs ecclésiastiques, et fit si bien que, contre toute attente humaine, la réforme du Carmel aboutit en peu d'années. Plusieurs fois, Dieu avait daigné révéler à sainte Thérèse la sainteté du père spirituel qu'il lui avait donné; elle le vit, dans une apparition, assisté à sa messe de saint François et de saint Antoine de Padoue, et une autre fois, ainsi que d'autres personnes, elle vit Notre-Seigneur qui daignait apparaître et présenter des mets surnaturels à l'admirable modèle d'abstinence qu'est notre Saint.

L'année 1561 marqua aussi le succès définitif de la réforme de la Très Etroite Observance, qui fut érigée en province par le pape Pie IV et dotée de constitutions dont la lecture ferait frémir les âmes délicates et pusillanimes de bien des chrétiens de nos jours. La pauvreté fut garantie par les mesures les plus sévères; le nombre des ornements et vases sacrés fut même soigneusement délimité, ainsi que les dimensions des diverses parties des monastères.

La réforme était établie et elle devait subsister jusqu'au jour où Léon XIII ordonna l'union des différentes familles issues de l'Observance Franciscaine, qui furent toutes réunies sous le nom de « Frères Mineurs ». Elle était alors étendue dans les deux mondes, et, parmi ses gloires, il faut citer saint Pascal Baylon, le patron des Œuvres eucharistiques; saint Léonard de Port-Maurice, le sublime missionnaire et l'apôtre du chemin de la croix; saint Jean-Joseph de la Croix, les bienheureux André Hybernon et Gilles de Saint-Joseph; elle obtint la couronne du martyre en la personne du bienheureux Jean de Prado, brûlé vif au Maroc le 24 mai 1636, et, de nouveau, un de ses enfants était élevé sur les autels, l'an dernier, en la personne du bienheureux Bonaventure de Barcelone, en attendant qu'il plaise à Dieu d'y faire élever aussi le vénérable Jean-Baptiste de Bourgogne.

Telle fut l'œuvre établie par saint Pierre d'Alcantara, que l'on a considéré comme un fondateur et non comme un simple réformateur, puisque sa statue a été placée dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, parmi celles des saints fondateurs d'Ordres.

En même temps qu'elle était approuvée à Rome, la réforme gagnait du terrain et s'augmentait de plusieurs couvents, parmi lesquels celui qui devait devenir le tombeau du saint fondateur, le couvent de Saint-André d'Arenas.

Pierre, toujours infatigable, domptant par sa rigueur et sa patience les plus douloureuses infirmités, fait des voyages successifs à Tolède, pour la consolation spirituelle d'âmes douloureusement frappées; à Tiemblo, pour la réforme du Carmel; à Avila, pour le même sujet, et entreprend la visite générale de ses monastères. Deux nouvelles custodies sont érigées. Pendant ce voyage, saint Pierre obtient par ses prières la cessation de la peste qui désolait Albuquerque.

Durant cette période, notre Saint avait eu aussi des rapports spirituels étroits avec le duc de Gandia, qui devait renoncer au monde, se sanctifier parmi les fils de saint Ignace et devenir saint François de Borgia.

SAINTE MORT

Au cours de la visite générale de ses couvents, Pierre dut interrompre son voyage. Il souffrait de telles douleurs et était si faible, qu'il avait dû accepter de cheminer, monté sur un vieux cheval, et renoncer à voyager comme auparavant à pied. Il était alors au couvent de Saint-Jean-Baptiste de Viciosa. Le comte d'Oropesa le supplia de se reposer quelques jours dans son château. Il ne voulut point coucher autrement qu'à terre; mais il obéit aux prescriptions des médecins quant à son alimentation. Cependant le mal ne fit qu'empirer, et, voulant mourir au milieu des siens, malgré les instances du comte, notre Saint partit sur son vieux cheval, accompagné de deux religieux. Il gagna le couvent d'Arenas, et fut envoyé par le gardien dans une petite maison ou hospice, distant d'une lieue, que l'on possédait pour la facilité du ministère et des affaires, dans la ville même. Pierre obéit, mais l'hospice était si humble qu'il n'y avait rien pour célébrer les saints mystères. Il fut donc privé de cette consolation.

Le vendredi, 16 octobre, le malade passa toute la journée en prières. Il consacra sa nuit à méditer sur la Passion et à se préparer au Saint Viatique, qu'il voulut, malgré sa faiblesse, recevoir à genoux. Il s'abima ensuite dans une profonde contemplation devant son crucifix. Le dimanche matin, à 4 heures, il reçut sur sa demande l'Extrême-Onction. Dévoré de fièvre, il accepte un verre d'eau; mais, jetant les yeux sur son crucifix, il rend le verre sans y toucher en disant : « O mon Dieu, vous avez souffert de la soif dans votre agonie! »

Cependant, le mourant fait ses derniers adieux à ses frères et leur adresse ses derniers conseils; il est récréé par une apparition de la Sainte Vierge et de saint Jean l'Evangéliste, pour qui il avait toujours eu une tendre dévotion; enfin, il se dresse sur ses genoux et il expire les bras en croix en entonnant le psaume 21 : « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.* Je me suis réjoui des paroles que j'ai entendues, nous irons dans la maison du Seigneur. » C'était le 18 octobre 1562. Il était 6 heures du matin. Dans le même instant, sainte Thérèse, à Avila, eut la révélation de cette sainte mort et de la gloire céleste qui devenait le partage du serviteur de Dieu.

Les funérailles furent triomphales. Les miracles se produisirent nombreux auprès de l'humble tombeau, dans l'église du couvent d'Arenas, et le 14 avril 1622, Grégoire XV proclamait Fr. Pierre d'Alcantara bienheureux, et, le 25 avril 1669, Clément X l'inscrivait solennellement au catalogue des saints et fixait au 19 octobre pour l'Ordre séraphique sa fête, étendue depuis à l'Eglise universelle.

On invoque spécialement saint Pierre d'Alcantara, à raison des nombreux miracles qu'il accomplit en leur faveur, pour la protection des enfants. On les lui consacre en récitant sur leur tête, selon l'usage qui lui était si cher, l'Evangile selon saint Jean : *In Principio erat Verbum.*

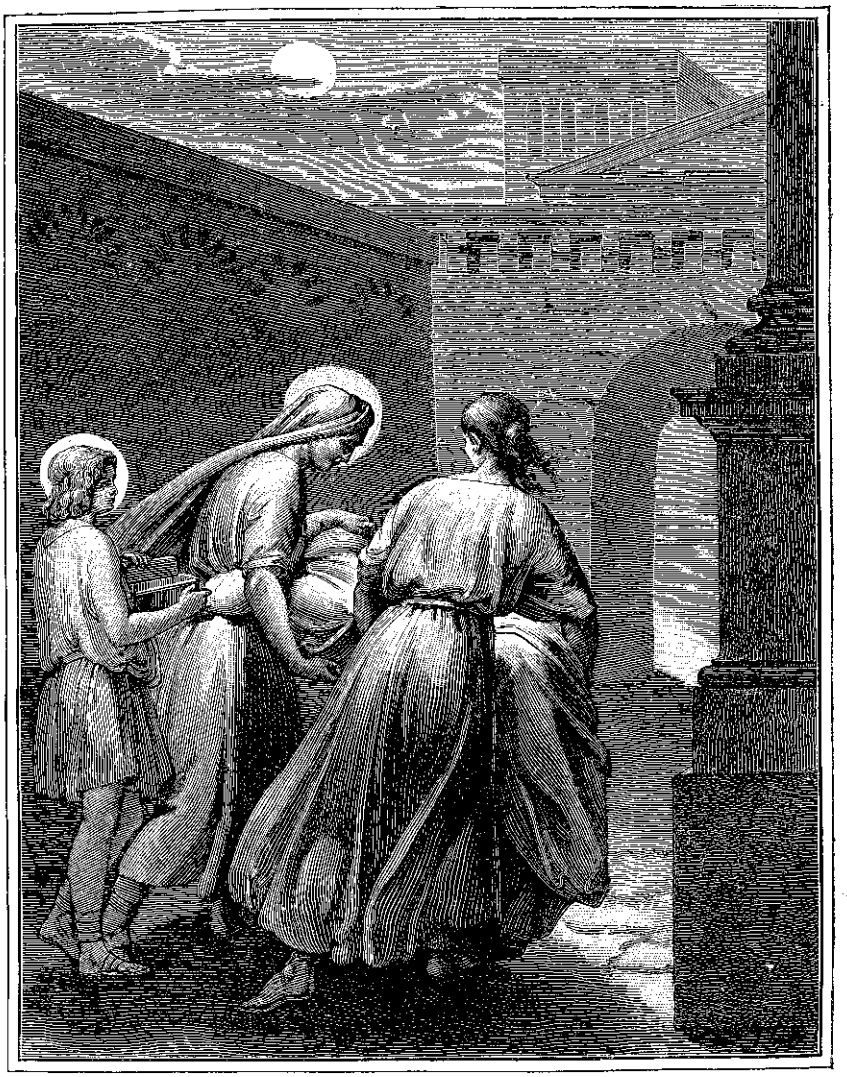
Les miracles accomplis par saint Pierre sont innombrables; nous ne pouvons même citer les plus célèbres; contentons-nous de rappeler, pour exciter la dévotion envers le glorieux confesseur Franciscain, la parole de sainte Thérèse : « Notre-Seigneur me dit un jour qu'on ne lui demanderait aucune chose en son nom (de Fr. Pierre) qu'il ne l'accordât; je l'ai prié d'en demander plusieurs à Notre-Seigneur que j'ai vues toujours accomplies; sa divine majesté soit louée éternellement. »

A. P.

SAINT VARUS ET SES COMPAGNONS,

martyrs d'Alexandrie (307)

Fête le 19 octobre.



Sainte Cléopâtre et son fils recueillent les restes sanglants de saint Varus.

UN CHRÉTIEN TIMIDE

Pendant la persécution de Dioclétien, qui sévit de l'année 303 à 313, l'Egypte et surtout la ville d'Alexandrie furent le théâtre d'horreurs inconcevables.

Parmi les officiers impériaux des cohortes égyptiennes, il s'en trouvait un, nommé Varus, qui allait ajouter au prestige de la noblesse, du talent et de la renommée, l'honneur incomparable d'être soldat de Jésus-Christ. Il se levait la nuit pour visiter les prisonniers chrétiens, baisant avec amour leurs blessures et marquant de leur sang ses yeux et sa poitrine afin d'obtenir, par les mérites des saints, la lumière à son esprit et le courage à son cœur. Car sa foi était vacillante et sa volonté se sentait faible : aussi craignait-il de s'avouer publiquement chrétien à cause de la mort terrible réservée aux serviteurs de Dieu.

Il arriva que plusieurs saints religieux, qui vivaient depuis longtemps au désert où ils déjouaient toutes les recherches des magistrats romains,

furent enfin arrachés à leurs retraites et jetés dans les prisons d'Alexandrie. Varus, ayant appris que ces saints personnages n'avaient pas mangé depuis une semaine, obtint à prix d'argent la permission d'entrer dans leur cachot. Il commença d'abord par détacher les entraves qui serraient cruellement leurs pieds, et les engagea ensuite à accepter la nourriture qu'il leur apportait. Il leur dit : « Saints martyrs de Jésus-Christ, demain, des hommes perfides vous arracheront la vie, priez pour moi le Christ Sauveur afin qu'il me communique la force qui vous anime. Je suis attaché à l'armée, et non le moindre ni le moins aimé des officiers; mais, en même temps, je suis chrétien et serviteur des saints. Hélas! je n'ai pas le courage de manifester hautement ma foi, par crainte des supplices. Priez donc le Seigneur pour qu'il fasse cesser cette tempête et que nous puissions proclamer sans crainte notre foi au grand jour. »

Les saints lui répondirent : « Personne ne fait la moisson si auparavant il n'a semé dans l'affliction. Celui qui cède à la crainte n'obtiendra jamais le triomphe, selon les paroles de Jésus-Christ : *En vérité, en vérité je vous le dis, si quelqu'un refuse de me reconnaître devant les hommes, je ne le reconnaîtrai pas devant mon Père qui est dans les cieux*. Sois plutôt notre compagnon dans notre voyage pour le ciel. »

Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, le jour commençait à paraître, et, à travers les soupiraux de leurs sombres retraites, les rumeurs du matin arrivaient confusément aux oreilles des prisonniers. Varus ne songeait pas à profiter des dernières ombres de la nuit; mais il baisait les pieds des martyrs et les arrosait de ses larmes brûlantes lorsque la porte s'ouvrit soudain, et, à la lueur des torches, on put distinguer un officier subalterne et quelques soldats, mandés au cachot pour conduire les accusés au tribunal.

Ils reconnurent Varus.

« Es-tu fou, lui demandèrent-ils, ne sais-tu pas que nous pouvons te dénoncer comme chrétien et te faire perdre et ton grade et ta vie? »

Varus leur dit : « Plût à Dieu qu'on me reconnût comme chrétien et qu'on me fît mourir avec ces saints! Mais qui me dénoncera? Ce ne sera sans doute pas vous, qui êtes de mes amis. » De tous les officiers d'Alexandrie, il n'en était pas un seul, en effet, qui fût aussi aimé et respecté que Varus; aussi les soldats venus pour prendre les martyrs, bien loin de vouloir le dénoncer, auraient souhaité que lui-même usât, à l'avenir, d'une plus grande prudence pour cacher sa qualité de disciple du Christ.

VARUS SE DÉCLARE CHRÉTIEN

Les confesseurs de la foi furent donc emmenés de la prison jusqu'au tribunal du gouverneur. Ils étaient six. Au désert, ils avaient eu un septième compagnon qui était mort avant leur captivité.

Ils furent conduits devant le juge entouré d'une foule nombreuse de soldats et de curieux.

— Quelle est votre condition? demanda-t-il aux saints confesseurs.

— Nous sommes chrétiens, répondirent-ils.

— D'où êtes-vous, et de quels parents êtes-vous nés?

— Nous n'avons pas de patrie sur la terre, mais, si tu veux connaître notre véritable cité, crois en Jésus-Christ, car la patrie des chrétiens est dans le ciel.

— D'où êtes-vous et comment vous appelez-vous? Répondez-moi, sinon, je le jure par tous les dieux de l'Egypte, je vous ferai écorcher vifs, et les chiens dévoreront vos entrailles.

— Nous ne craignons point tes menaces, dirent-ils, nous t'avons déjà dit que nous sommes des voyageurs et des étrangers, comme l'ont été nos parents.

Alors le juge s'écria :

— Ces misérables s'obstinent dans leurs réponses. Qu'on les dépouille de leurs vêtements et qu'ils soient rudement flagellés!

L'ordre fut aussitôt exécuté. Le juge s'aperçut alors que les martyrs n'étaient que six, et il n'ignorait pas qu'ils avaient été sept dans le désert. Il leur demanda :

— Où est donc votre septième compagnon?

Il avait à peine fini de parler que Varus, touché de la grâce, se détacha soudain de la foule et se joignit aux confesseurs de la foi :

— Leur septième compagnon, dit-il, a quitté la vie, mais il m'a constitué son héritier. S'il a donc des dettes à payer, c'est sur moi qu'elles retombent.

Le juge, tout surpris, demanda :

— Quel est cet homme?

On lui répondit :

— C'est un des meilleurs officiers de l'armée impériale.

— A quelle cohorte appartient-il?

— A celle de Tyane.

S'adressant alors à Varus :

— Quoi donc, lui dit-il, toi aussi tu t'es laissé séduire par ces chrétiens! Te voilà exposé maintenant à perdre tes revenus et une table bien servie pour aller à une mort déshonorante.

Varus répondit :

— Cette table, que tu dis bien servie, ne m'a pas encore rassasié depuis le temps que j'y suis assis. J'en ai trouvé une meilleure.

— Laquelle?

— J'ai trouvé le Pain descendu du ciel, le Pain qui donne la vie aux hommes. Au lieu d'un vin qui produit l'ivresse et étourdit la tête, j'ai pour breuvage le sang du Christ qui procure l'immortalité à ceux qui le boivent. Au lieu de viandes qui engendrent la corruption, j'ai la chair de l'Agneau pur et immaculé qui efface les péchés du monde.

Le juge dit alors aux saints solitaires :

— Voilà où l'ont conduit vos mensonges! Voilà ce que vous avez fait d'un bon soldat de l'empereur. Je le jure par tous les grands dieux, vous serez châtiés par une mort exemplaire.

Les saints lui dirent :

— Insensé! nous l'avons inscrit dans les cohortes angéliques, et toi-même tu viens d'entendre quelle table lui est servie maintenant. Mais attends un peu, et tu verras qu'il est encore un courageux soldat.

— Et quel courage peut-on voir dans des criminels livrés au supplice?

— N'est-ce donc pas être un soldat courageux que de te vaincre, toi qui as ici le droit de vie et de mort, ainsi que tes armées qui passeront avec toi?

Le juge, irrité de tant d'audace, s'écria :

— Misérables! Je vais détruire vos corps si vous n'adorez les dieux.

— Que les dieux qui n'ont fait ni le ciel ni la terre disparaissent de la face de l'univers, répondirent les saints. Tous les dieux des nations sont des démons, et c'est le Seigneur qui a fait le ciel et la terre.

Varus dit alors au juge :

— A quoi bon tes discours inutiles? Ces hommes

là sont en ton pouvoir, fais-en ce que tu veux.

— Mon dessein, dit le magistrat, est de perdre tous ceux qui refusent d'adorer les dieux. Rentrez donc en vous-mêmes et voyez si vous voulez éviter les supplices qui vous attendent.

Varus lui dit :

— Les supplices que tu nous réserves n'ont pas plus de durée qu'une toile d'araignée; quant à ceux qui te sont préparés à toi et aux tiens, ils n'auront jamais de fin

LE DÉFI — LA LUTTE — LA VICTOIRE

Le juge, hors de lui, ordonna qu'on étendit Varus sur le chevalet, et il adressa ce défi aux confesseurs de la foi :

— Si je suis vaincu par vous, de dépit je renoncerai aux dieux.

Les saints lui répondirent :

— Mesure-toi donc avec l'un d'entre nous, et si tu triomphes de lui, nous nous avouerons vaincus.

Le juge dit à Varus :

— Je le jure, sur ma tête, je te ferai souffrir de tels tourments que les soldats de l'empereur n'auront plus envie de déserter nos dieux pour adorer le Christ.

— Puissiez-vous, toi et les tiens, répondit Varus, devenir semblables aux dieux à qui vous vous confiez, ces dieux qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni parler, ni se mouvoir.

Le juge, courroucé, le fit détacher du chevalet et ordonna qu'on le flagellât sur tout le corps. Varus, se tournant alors vers ses compagnons, leur dit :

— Bénissez-moi, Pères saints, et priez Dieu afin que, le premier, je triomphe de la rage et des supplices de cet impie.

Les saints, levant les yeux au ciel, prièrent en ces termes :

— Soyez béni, Seigneur, vous qui réservez la couronne du martyre à ceux qui souffrent pour vous.

Cependant, la chair de Varus volait en lambeaux sous les coups de fouets. Ses compagnons tremblaient pour lui, mais il les rassura :

— Ne craignez rien pour moi leur dit-il, sachez que je crois plutôt être flagellé avec des flocons de laine qu'avec des lanières de cuir.

Le juge, voyant ses efforts inutiles, ordonna aux bourreaux de remettre Varus sur le chevalet et de lui déchirer le corps avec des peignes de fer. Le supplice se prolongea pendant plusieurs heures, sans qu'aucune parole de faiblesse pût être arrachée à l'athlète du Christ.

— Homme impie, crièrent enfin les saints solitaires au tyran, les rochers eux-mêmes céderaient devant tes violences.

Le juge leur dit :

— Que le Christ vienne donc le délivrer!

Mais Varus de s'écrier :

— Non, non, je ne veux pas être délivré de ces tourments qui me préserveront des supplices à venir et me procureront le repos éternel.

Le tyran, au comble de la fureur, ordonna qu'on frappât violemment le martyr dans la région du foie, et comme Varus semblait insensible à la douleur :

— Arrachez-lui les entrailles, sous ses yeux! s'écria-t-il.

Varus lui dit :

— Fils du diable et ennemi de toute justice, tu peux, à la vérité, m'arracher les entrailles, mais tu n'es pas assez puissant pour m'arracher ma foi!

L'ordre fut exécuté

A ce spectacle, les saints solitaires se mirent à verser des larmes :

— Vous voilà vaincus, s'écria le juge, vos larmes en font foi. Car pleureriez-vous si vous croyiez que la mort que je vous donne vous procure l'immortalité?

Ils lui répondirent :

— Ce qui nous arrache des larmes, ce sont tes procédés inhumains; mais nous rions et nous nous réjouissons dans notre cœur en voyant que quelques souffrances d'un instant suffiront à nous procurer un éternel repos.

— Qu'on les reconduise en prison, s'écria le juge. Je leur réserve des supplices proportionnés à leur obstination.

Pendant qu'ils s'éloignaient, Varus, qui respirait encore, eut la force de leur adresser ces adieux :

— Souvenez-vous de moi, vaillants athlètes du Christ et soyez sans crainte. Dès ce moment je ne répondrai plus un mot au tyran et je ne parlerai plus qu'à Dieu, le priant pour vous qui m'avez mis sur le chemin de la vie éternelle.

Après avoir été tourmenté pendant cinq heures consécutives, le courageux martyr rendit l'âme sans que personne s'en aperçût, tellement les bourreaux étaient acharnés contre lui. Ils reconnurent enfin que leur fureur s'exerçait inutilement contre un cadavre.

Varus avait vaincu le tyran.

Celui-ci, honteux de sa défaite, donna ordre d'emporter le corps du martyr en dehors des remparts et de le jeter aux immondices pour qu'il devint la pâture des chiens et des oiseaux de proie.

Le lendemain, les compagnons de Varus furent ramenés au tribunal, mais le juge, craignant d'être vaincu de nouveau par la constance des martyrs, eut soin de ne pas prolonger le jugement et le supplice. Comme ils persévéraient dans la foi, ils furent flagellés et conduits hors de la ville, où on leur trancha la tête.

SAINTE CLÉOPATRE RECUEILLE LES RELIQUES DE SAINT VARUS

Il y avait à Alexandrie une chrétienne du nom de Cléopâtre, originaire de Palestine, qui avait assisté au martyre de Varus; mais elle n'avait pas osé se déclarer chrétienne, par crainte des tourments. Elle se leva pendant la nuit et sortit avec quelques fidèles serviteurs et son fils âgé de douze ans, pour recueillir les restes précieux du confesseur de la foi. Après l'avoir apporté dans sa maison, elle l'enveloppa de bandelettes et d'aromates, le couvrit de vêtements magnifiques et le déposa dans un cercueil qu'elle enterra au-dessous de son lit. Elle le tint de la sorte caché pendant longtemps, et elle lui rendait les honneurs que méritent les reliques des saints.

La persécution contre les chrétiens ayant enfin cessé, en 313, en vertu de l'édit de Milan publié par Constantin, Cléopâtre résolut de retourner dans sa patrie et d'y transporter son précieux trésor. Afin d'éviter tout ennui de la part des autorités romaines, elle usa de ce stratagème. Par l'intermédiaire d'un citoyen riche et puissant, elle fit parvenir au gouvernement une supplique conçue en ces termes : « Mon mari, après s'être illustré dans les combats, est mort ici, et son corps est encore dans ma maison, car j'attends de le transporter dans ma patrie pour lui donner une sépulture convenable. » La loi romaine, on le sait, était pleine de religieux respect pour tout ce qui tou-

chait à l'ensevelissement des morts. De plus, en cette circonstance, le gouverneur reçut de Cléopâtre une somme d'argent qui aurait suffi à faire tomber toutes les difficultés. Aussi la requête eut-elle un plein succès.

Lorsqu'elle arriva dans son pays, à Thiré, au sud-est du Mont Thabor, elle déposa le corps du Saint dans le tombeau de ses parents qui se trouvait sur le chemin. Mais pour que son secret ne fût pas connu, elle s'abstenait pendant le jour d'y venir. On ne tarda pas à connaître le mystère qu'elle dissimulait avec tant de soin. Les habitants des environs apprirent le chemin du tombeau, et le Saint, pour récompenser leur foi, rendait la santé à leurs malades, délivrait les possédés et ressuscita même plusieurs morts.

Cléopâtre eut alors l'idée d'élever une église en l'honneur de son martyr. Sa fortune était assez considérable, mais elle avait à pourvoir à l'éducation de son fils qui entrait dans l'adolescence et à lui assurer une situation avantageuse. Elle n'hésita pas cependant à faire les frais d'une vaste et belle église qu'elle fit richement décorer. Elle retarda le départ de son fils pour Rome, où elle voulait le faire entrer comme page, au service de l'empereur. Elle lui prépara, en attendant, un beau costume militaire, se proposant de l'en revêtir, pour la première fois, le jour où se ferait la dédicace de l'église.

Quand l'église fut achevée, elle convoqua les évêques, les prêtres, les moines et tous les habitants de la contrée pour en célébrer la solennelle inauguration. La fête, commencée de grand matin, ne se termina que dans l'après-midi. Le Saint Sacrifice fut offert sur un autel dressé au-dessus des reliques, et les évêques firent réciter des prières publiques à l'intention de la pieuse dame et de son fils.

LA PRIÈRE DE CLÉOPATRE — L'ÉPREUVE

Quand la foule se fut retirée, Cléopâtre, restée seule dans l'église, se prosterna devant le tombeau du Saint et lui fit cette prière : « Je t'en prie, au nom de ton martyre et de ton triomphe, demande à Dieu, en retour des honneurs que je t'ai procurés, d'accorder à mon fils la santé et la faveur d'être admis à la cour de l'empereur. »

Elle sortit alors de l'église et offrit à la multitude un somptueux festin. Elle-même voulut servir les convives avec son fils, sans prendre ni l'un ni l'autre aucune nourriture jusqu'au soir. Mais, la nuit venue, quand tous se furent dispersés, l'enfant se trouva subitement indisposé. Il se mit au lit, et, en quelques instants, une fièvre ardente s'empara de lui et il semblait qu'il était sur le point de rendre l'âme.

Sa mère éplorée le pressait contre son sein : « J'en atteste le Seigneur, disait-elle, et la prière du saint martyr, je ne prendrai aucune nourriture avant de savoir ce qui va arriver à mon fils chéri. » Elle le tint étroitement serré pendant de longues heures, sans que la violence du mal diminuât d'intensité. Enfin, au milieu de la nuit, l'enfant rendit l'âme.

Folle de douleur, Cléopâtre prit le corps inanimé de son fils, le porta à l'église, et, le déposant sur le tombeau de Varus, elle reprochait amèrement au saint martyr de lui rendre le mal pour le bien : « Rends-moi mon fils unique, lui disait-elle, rends-moi celui pour qui j'ai tant fait et qui est ma seule consolation. Toi qui, depuis un an, as ressuscité tant de jeunes enfants, tu ne peux refuser de me rendre le mien. »

Elle priait ainsi à haute voix, en versant d'abondantes larmes, sans s'apercevoir qu'une foule silencieuse et compatissante emplissait peu à peu l'édifice. La journée se passa ainsi tout entière, et le Saint semblait sourd à ses ardentes supplications comme aux invectives que lui arrachait la douleur. La nuit était déjà avancée, et Cléopâtre se lamentait toujours, lorsqu'enfin, la fatigue triomphant de ses forces, elle tomba sans connaissance et s'endormit, la tête reposée sur le corps de son enfant.

CÉLESTE APPARITION — LA RÉCOMPENSE

Mais voici qu'une vision céleste s'offre à ses regards émerveillés. Varus lui apparaît tenant son fils par la main. Tous les deux sont revêtus de chlamydes étincelantes et de ceintures d'or, les agrafes de leurs tuniques brillent comme des diamants, et autour de leur tête resplendit une couronne d'étoiles. A cette vue, Cléopâtre se prosterne la face contre terre. Mais le saint martyr la relève avec bonté et lui adresse de doux reproches :

— O femme, pourquoi me poursuis-tu de tes instances, comme si j'avais été injuste envers toi. Je n'ai pas oublié la prière que tu m'as faite pour ton enfant chéri, de lui obtenir la santé et la faveur impériale. Sache donc que j'ai présenté cette dernière requête au plus grand des empereurs et qu'il l'a agréée. Regarde ton fils avec sa tunique étincelante. Peut-on voir un plus beau page ? Si maintenant tu veux le reprendre, tu es libre.

Mais l'enfant s'écria aussitôt :

« Non, non, maître vénéré, je ne veux pas qu'elle me rappelle dans ce monde d'iniquités, d'où je viens de sortir. Non, non ; laissez-moi en votre compagnie et en celle des saints avec qui nous vivons. »

Et, se tournant vers sa mère : « Ma mère, laissez-moi, de grâce, à mon bonheur ! Une mère peut-elle arracher son fils à la cour d'un roi, pour le jeter de la richesse dans la pauvreté, de la splendeur dans les ténèbres ? »

Cléopâtre leur dit alors : « Prenez-moi donc avec vous autres, afin que je partage votre félicité. »

Varus lui répondit : « Nous ne pouvons t'emmener encore, mais nous ne te quittons pas. Occupe-toi seulement de faire déposer les restes de ton fils à côté des miens, dans mon tombeau, et demande qu'on nous rende des honneurs semblables. Nous viendrons te prendre quand Dieu le voudra ».

Elle fit apporter une robe éclatante de blancheur dont elle revêtit le corps de son fils, qu'elle déposa auprès du Saint. Ses amies et ses servantes lui disaient : « Ne vaudrait-il pas mieux le revêtir de son habit de page, car chaque fois que tes yeux rencontreront ce vêtement dans ta maison, la blessure de ton cœur se rouvrira. » Mais elle ne voulut pas y consentir. « Ah ! vous ne savez pas, disait-elle, quel beau costume de page porte maintenant mon fils ! »

Le lendemain, elle donna un grand festin pour célébrer l'admission de son fils à la cour du Roi du ciel. Elle vécut encore sept années auprès du saint tombeau, où elle fut elle-même ensevelie à côté de Varus et de son fils bien-aimé.

SOURCES

Histoire des persécutions. — Grands Bollandistes : Actes de saint Varus et de ses compagnons, 19 octobre.

LE VÉNÉRABLE PHILIPPE HOWARD

Comte d'Arundel et de Surrey et martyr (1557-1595)

Portrait du vénérable Philippe.

NOBLE ORIGINE — MARIAGE A DOUZE ANS

PARMI les touchants souvenirs laissés par les prisonniers d'Etat sur les murs de cette partie de la Tour de Londres, connue sous le nom de « tour de Beauchamp », nul n'excite chez les catholiques plus d'intérêt que les inscriptions taillées dans la pierre par Philippe Howard, comte d'Arundel et de Surrey, premier pair d'Angleterre, condamné comme « papiste ». Ses vertus lui ont valu le respect de tous, même de ceux qui détestent et calomnient la religion catholique, pour laquelle il souffrit si longtemps et si noblement.

Philippe, dont la naissance causa la mort à sa jeune mère, Maria Fitzalan, naquit à Londres, à Arundel-House, le 28 juin 1557, sous le règne de la reine Marie. Il fut baptisé à Whitehall. Le roi d'Espagne, Philippe II, dont il reçut le nom, fut l'un de ses parrains. Son père, Thomas Howard, duc de Norfolk, fut décapité sur les ordres de la reine Elisabeth, en 1572. C'était un homme de bonnes mœurs mais qui favorisa la soi-disant réforme protestante.

Malgré le protestantisme de son père, auquel lui-même adhérait, mais de nom seulement, Philippe eut pour premier précepteur Grégoire Martin, un savant d'Oxford et surtout un bon catholique. C'était la coutume alors de marier très jeunes les enfants de la noblesse. Philippe, âgé seulement de douze ans, se vit fiancé à Anne Dacres, qui avait à peu près le même âge. Quand le jeune couple eut atteint l'âge de quatorze ans, le mariage fut ratifié.

A CAMBRIDGE — LE COURTISAN
DIFFICULTÉS D'UNE CONVERSION

Après la mort tragique de son père, Philippe resta deux ans à l'Université de Cambridge. D'après un biographe contemporain, il y perdit beaucoup de sa bonne éducation à cause des mauvais exemples qu'il avait sous

les yeux, de la liberté qui lui fut accordée, et surtout à cause des flatteries que lui prodiguaient certains ministres.

Les contemporains de la reine Elisabeth nous dépeignent la cour comme un puits d'iniquités. Ce milieu corrompu ne fut pas sans exercer une fâcheuse influence sur le jeune gentilhomme, âgé seulement de dix-huit ans, et n'ayant encore aucune expérience de la vie. Il alla même jusqu'à n'être plus aussi prévenant à l'égard de sa jeune femme, qui était un modèle de douceur et de bonté, dans le but de se concilier les faveurs d'Elisabeth, dont il était devenu l'un des plus gais courtisans.

Jusqu'en 1581, Philippe avait ostensiblement professé les doctrines de l'Eglise réformée. A cette époque, ayant été témoin d'une discussion entre quelques prêtres catholiques et des ministres protestants sur des points de doctrine et de discipline, l'enseignement divin d'une Eglise catholique et une frappa vivement son intelligence. La semence jetée devait plus tard croître et porter de bons fruits.

Mais, comme le dit amèrement son biographe, ni à ce moment, ni avant un ou deux ans, il n'eut l'intention d'embrasser et de suivre la vraie religion ; et après qu'il en eut l'intention, il se passa du temps avant qu'il mît son désir à exécution. La cause de ses hésitations est claire. Comme saint Augustin, il voulait être bon, mais non « maintenant » ; il voulait être catholique, mais il hésitait devant les sacrifices que réclame ce nom.

Enfin, en 1583, tandis qu'un jour il se promenait dans les galeries du château d'Arundel, il prit la ferme résolution de devenir membre de l'Eglise de Dieu et de mener une vie conforme à l'esprit de cette Eglise.

Quelque temps après, il fit part de son projet à son frère, lord William Howard, et il eut le bonheur de le convaincre de la vérité de la religion catholique en lui passant des livres de controverse dus à la plume du cardinal Allen.

PROJETS DE FUITE
ENQUÊTES DE LA POLICE D'ELISABETH

Prendre la résolution de se faire catholique et la mettre à exécution étaient deux choses bien différentes aux jours sombres de la reine Elisabeth. Les lois abominables qui avaient été édictées contre tout adhérent à l'ancienne foi avaient redoublé de rigueur. Aussi, pour pratiquer leur nouvelle religion dans la paix et le calme, les Howard résolurent-ils de passer dans les Flandres.

Dans ce but, Philippe envoya son secrétaire, John Mumford, à Hull, dans le Yorkshire, avec ordre de s'embarquer pour les Flandres et de préparer la retraite des fugitifs pour le jour où ils seraient en état de franchir la mer. Malheureusement, Mumford fut arrêté à Hull et obligé de rentrer à Londres. Il y trouva le comte en train de faire des préparatifs de fête pour la visite de la reine. Celle-ci lui avait, en effet, annoncé son arrivée. En reconnaissance de la magnifique réception qui lui avait été préparée, elle permit à Philippe de rester prisonnier dans sa propre maison, et elle ordonna à lord Hunsdon de le questionner sur la question religieuse. Philippe réussit à satisfaire son inquisiteur, qui le laissa avec l'ordre de ne pas le molester davantage.

Un mois après, sir Christophe Hatton envoya chercher Mumford, l'interrogea minutieusement sur les affaires privées des Howard et lui demanda également s'il n'était pas prêtre. Mumford se défendit d'être prêtre et affirma l'innocence de son maître et de ses parents. Les deux jours suivants, il fut encore minutieusement interrogé, et, à la troisième fois, la reine, le comte de Leicester et d'autres membres du Conseil entrèrent soudainement dans la salle. Comme ils n'étaient point satisfaits des réponses qu'on lui avait arrachées sous menace de la torture et de la roue, on l'expédia dans la prison de Westminster où pendant quelques mois il fut sévèrement gardé.

Il fut alors amené à Whitehall, et questionné de nouveau. Le résultat du jugement fut si satisfaisant que non seulement le discret et fidèle secrétaire recouvra sa liberté, mais encore obtint celle de son maître et des siens.

ABJURATION
ARRESTATION ET EMPRISONNEMENT

Ces diverses épreuves avaient obligé Philippe à retarder son entrée solennelle dans l'Eglise catholique. Une fois libre, il put trouver un bon prêtre pour faire son abjuration. C'était sa femme qui lui avait amené un prêtre très vertueux et très religieux de la Compagnie de Jésus, le P. William Weston. Celui-ci réconcilia, en 1584, le comte avec l'Eglise, l'encouragea par des avis tendres et prudents dans sa nouvelle vie, et lui fit faire de grands progrès dans la piété. Le comte recevait souvent la sainte Eucharistie, entendait la messe qu'on célébrait chaque jour dans son château ; souvent il voulait la servir lui-même et il le faisait avec grande humilité et profond respect.

Ce changement de vie n'échappa point à la vigilance des espions de Walsingham et de Leicester. L'on prévoyait que le comte ne serait plus longtemps en liberté. Déterminé à agir avant qu'il ne fût trop tard, Philippe résolut une fois encore, malgré l'opposition du P. Weston, à quitter l'Angleterre et à chercher la liberté dans d'autres pays. Aussi fit-il des préparatifs pour sa femme et son enfant, non encore venu au monde.

Avant de s'embarquer, il écrivit une lettre à la reine pour justifier sa conduite, lettre qui devait lui être remise lorsqu'il aurait fait savoir à ses amis d'Angleterre qu'il était sur le continent. Les préparatifs achevés, il s'embarqua sur les côtes de Sussex. Mais il ignorait qu'il avait été filé par des espions. Ses propres serviteurs et le maître d'équipage étaient à la solde du ministre. Aussi avait-on à peine perdu la terre de vue, que deux voiles donnèrent la chasse au bateau. Après une courte résistance, dans laquelle il reçut une légère blessure, Philippe se rendit. Il fut livré à sir Georges Cary, fils de lord Hunsdon ; puis le Conseil

l'envoya à la Tour. Son emprisonnement fut bientôt suivi de celui de son frère, William Howard, et de celui de sa sœur.

Le lendemain, il fut interrogé par une Commission du Conseil ; mais son innocence déconcerta tellement ses ennemis, qu'il resta plus de douze mois en prison, sans qu'on s'inquiétât de lui. Enfin, l'accusation de trahison, d'abord mise en avant, fut changée en celle de mépris. Il fut donc accusé d'avoir cherché à quitter le royaume sans autorisation et d'avoir correspondu avec le cardinal Allen, ennemi déclaré de la reine. Le comte se défendit, mais il fut condamné à une amende de dix mille livres et à l'emprisonnement.

Elisabeth n'épargnait pas facilement ceux qui l'avaient offensée. Philippe fut sévèrement gardé en prison, traité avec rigueur par le lieutenant de la Tour. Sa santé en fut altérée. Néanmoins, malgré ses souffrances, sa gaieté et sa patience ne se démentirent jamais.

CONDAMNATION DU VÉNÉRABLE

Trois années passèrent ainsi. Dans les milieux officiels on en voulait au catholique qui occupait le plus haut rang dans la noblesse du royaume, à Philippe Howard. Au début de 1588, le comte n'était pas gardé aussi rigoureusement qu'auparavant, il avait même obtenu de visiter dans sa cellule William Bennet, un vieux prêtre emprisonné pour cause de religion. Il put assister à la messe, grâce à sa femme qui avait gagné la fille du lieutenant de la Tour.

Au moment où partait d'Espagne l'invincible *Armada*, le bruit avait couru parmi les prisonniers catholiques qu'à l'instant où les Espagnols mettraient le pied sur le sol de l'Angleterre, tous les catholiques seraient mis à mort. Ce danger devint naturellement un sujet de conversation parmi les prisonniers, et Philippe eut l'idée d'adresser une prière commune pour solliciter le ciel ; idée bientôt abandonnée, de crainte, ce que confirmèrent les événements, qu'elle ne fût mal interprétée par leurs ennemis.

Après la perte de l'*Armada*, les prisonniers furent répartis dans différents cachots. Philippe resta dans la Tour. Des prisonniers furent interrogés séparément sur sa conduite. Bennet avoua, par crainte de la torture et de la roue, que Philippe lui avait demandé de célébrer la messe pour le succès des armes espagnoles.

Là-desssus, le comte fut accusé de haute trahison. Le prisonnier eut à comparaître à Westminster-Hall pour se défendre devant vingt-quatre pairs. Bien que les affirmations de Bennet fussent réduites à néant, Philippe fut, après une heure de débat, jugé coupable et condamné à la mort des traîtres. Il écouta, le cœur joyeux, la terrible sentence, puis fut reconduit en prison. Il n'en devait jamais sortir. Prévoyant qu'il ne pourrait adresser, comme c'était la coutume, un discours au peuple, il prépara un grand nombre de copies, en latin et en anglais, d'une déclaration, dans laquelle il affirmait solennellement son innocence du crime de haute trahison, avouait sa profession de la sainte foi catholique et remerciait Dieu de l'honneur qui lui était fait de mourir pour cette foi.

A la demande qu'il avait faite de voir sa femme ou au moins son enfant pendant son emprisonnement, il ne reçut aucune réponse.

PIÉTÉ DU VÉNÉRABLE — EXPIATION DU PASSÉ

Durant ces longues années d'emprisonnement, la patience, le courage et la gaieté ne firent jamais défaut à Philippe. Il passait de longues heures en prière. Le reste du temps était employé à la correspondance et à la traduction de livres de piété. Jusqu'au jour où sa santé s'affaiblit, on le vit jeûner régulièrement trois fois la semaine en dehors des veilles des fêtes. Un seul de ses serviteurs était au courant de ses austérités. Il se levait à 5 heures, priait à genoux sur la pierre nue et froide. A 9 heures du soir, il prenait son repos après avoir fait son examen de conscience.

Sa conduite d'autrefois envers sa femme était l'objet de son chagrin et de son repentir. Dans une lettre au P. Robert Southwell, il dit :

« Aucun péché, Dieu le sait, ne me pèse plus que celui causé par mes offenses envers ma femme. Dieu, qui a vu mon repentir, me pardonnera. »

Et dans une autre lettre à sa femme, il dit encore :

« Celui qui sait tout sait que le passé est un clou dans ma conscience et le plus grand fardeau que je ressente. »

L'attachement de Philippe à sa foi était grand. Avant de mourir, il fut encore mis à l'épreuve de beaucoup de façons, soumis à de grandes expiations que Dieu permettait sans doute en réparation du passé. Un an après son procès, un de ses geôliers lui fit comprendre que s'il voulait « se conformer », il rentrerait en grâce. Vers la fin de sa vie, cette offre lui fut renouvelée, mais elle ne toucha plus le prisonnier solitaire dans sa cellule. Une inscription tracée de ses propres mains sur les murs de son cachot portait ses paroles : « *Quanto plus afflictionis pro Christo in hoc sæculo, tanto plus gloriæ cum Christo.* Plus ma souffrance sera grande en ce monde, plus grande aussi sera ma gloire dans le ciel. »

CONFIANCE EN LA MISÉRICORDE DIVINE MALADIE DU VÉNÉRABLE

Ses lettres, ses écrits, ses conversations respiraient toujours la même gaieté. C'est qu'il avait une grande confiance en la miséricorde et en la bonté de Dieu.

Il vivait continuellement en sa présence, ce qui était pour lui une source de paix et de consolation. Cependant les années fuyaient, et le jour approchait où Dieu allait rappeler à lui son serviteur.

Philippe avait l'habitude de noter sur un calendrier, vers la fin de chaque semaine, les prières qu'il avait l'intention de réciter chaque jour de la semaine suivante. Sept jours avant sa mort, il accomplissait ce petit travail, lorsqu'arrivé au dimanche, jour où il devait mourir, il s'arrêta et dit : « Cela suffit maintenant », et il n'écrivit plus.

Au mois d'août 1595, au dîner, il tomba subitement malade. Des maux d'entrailles le prirent, et la dysenterie s'ensuivit. Les remèdes n'y firent rien. En peu de temps, il fut réduit à l'état de squelette. On lui refusa l'assistance d'un prêtre et on ne permit à aucun de ses amis, catholiques ou protestants, de lui rendre visite.

Quelque temps auparavant, Elisabeth avait dit à un ami de Philippe, qu'avant sa mort sa femme et ses enfants pourraient aller lui faire leurs adieux. En ayant eu connaissance, Philippe écrivit à la reine et à quelques membres du Conseil pour obtenir l'accomplissement de cette promesse. Le lieutenant de la Tour porta lui-même la lettre à la reine. La réponse fut que si le comte consentait à assister une seule fois au service protestant, non seulement sa demande serait agréée, mais qu'il rentrerait en grâce et qu'on ne vendrait pas ses propriétés. Philippe, au reçu de cette cruelle réponse, remercia le lieutenant, mais ajouta qu'il ne pouvait accepter à cette condition.

Après cet incident, la santé de Philippe baissa rapidement. Sur l'ordre de son médecin, il dut renoncer à la récitation de l'office divin et à toute lecture. Aussi avait-il constamment le chapelet entre les mains. Quelques jours avant sa mort, il dit à son médecin de ne plus se tourmenter à son sujet, son cas ne relevant plus de la science médicale.

SCÈNE TOUCHANTE DE PARDON

Aussitôt que la mort de Philippe devint certaine pour ceux qui l'entouraient, une touchante scène se déroula dans la cellule du prisonnier. Sir Michel Blount, le lieutenant de la Tour, qui probablement sur des ordres venus d'en haut l'avait toujours traité avec la plus grande dureté, s'approcha du lit du mourant, et, se mettant à genoux, lui demanda pardon. Philippe lui répondit avec bonté :

— Vous me demandez pardon ! Eh bien ! je vous pardonne de la même façon que moi-même je désire être pardonné de Dieu.

Alors, prenant les mains de sir Michel, il les baisa, et les tenant étroitement serrées, il ajouta d'un ton très doux :

— Je vous prie, moi aussi, de vouloir me pardonner tout ce que j'ai pu dire ou faire contre vous.

Puis Philippe, se levant un peu sur son oreiller, continua d'un ton grave :

— Monsieur le lieutenant, je dois vous dire que vous vous êtes montré très dur envers moi et envers mes serviteurs.

— En quoi, Monseigneur ? dit sir Michel.

— Je ne veux pas faire, dit Philippe, une récapitulation de tout ce qui est maintenant pardonné. Je veux vous dire seulement quelques mots qui vous seront très utiles si vous en tenez compte. Je ne parle pas pour moi, car Dieu va bientôt m'enlever à votre surveillance, mais pour ceux qui peuvent encore vous être confiés ici. Vous devez penser, Monsieur le lieutenant, que lorsqu'un prisonnier vient dans la Tour, il apporte avec lui beaucoup de chagrin. Oh ! alors, n'ajoutez pas l'affliction à son affliction ; car personne ne peut se dire : « Moi, je ne tomberai point. » Il est inhumain de fouler aux pieds celui que le malheur a jeté par terre. Dieu a en aversion l'homme qui n'a pas de pitié. Votre charge est de garder avec sûreté, non de tuer avec sévérité. Rappelez-vous, Monsieur, que Dieu qui gouverne le monde peut en quelques jours faire de vous un prisonnier et vous enfermer là même où vous gardez les autres. Adieu, Monsieur le lieutenant ; tant que je vivrai, vous pouvez venir à moi, vous serez toujours le bienvenu.

Sir Michel, profondément ému et baigné de larmes, se retira, ignorant la vérité prophétique de ce qu'il venait d'entendre, et qu'au bout de sept semaines il tomberait en disgrâce, serait privé de sa charge, saisi et enfermé dans la Tour.

MORT D'UN SAINT

Philippe passa sa dernière nuit en prière, tantôt disant son chapelet, tantôt récitant des psaumes ou d'autres prières qu'il savait par cœur. Le matin, à ses serviteurs qui pleuraient autour de son lit, il demanda quelle heure il était.

Ils lui répondirent « huit heures ».

— Eh bien ! alors, j'ai achevé ma course, j'approche de la fin de ma vie, ne pleurez pas, car je vais voir Dieu.

De nouveau il se mit en prière. D'une voix lente et faible, il continua à dire le chapelet jusqu'à ce que ses forces l'eussent abandonné, puis il prononça les noms de Jésus et de Marie.

A midi, les yeux fixés au ciel, les mains croisées sur la poitrine, il rendit doucement son âme à Dieu. C'était le dimanche 19 octobre 1595. Philippe n'avait que trente-huit ans, et il avait souffert onze années en prison pour sa foi.

Jusqu'au mardi, le corps de Philippe resta dans la chambre où il était mort. Alors il fut enveloppé d'un pauvre drap de lit et mis dans le cercueil ; puis, sans cérémonie, il fut placé dans la tombe de son père.

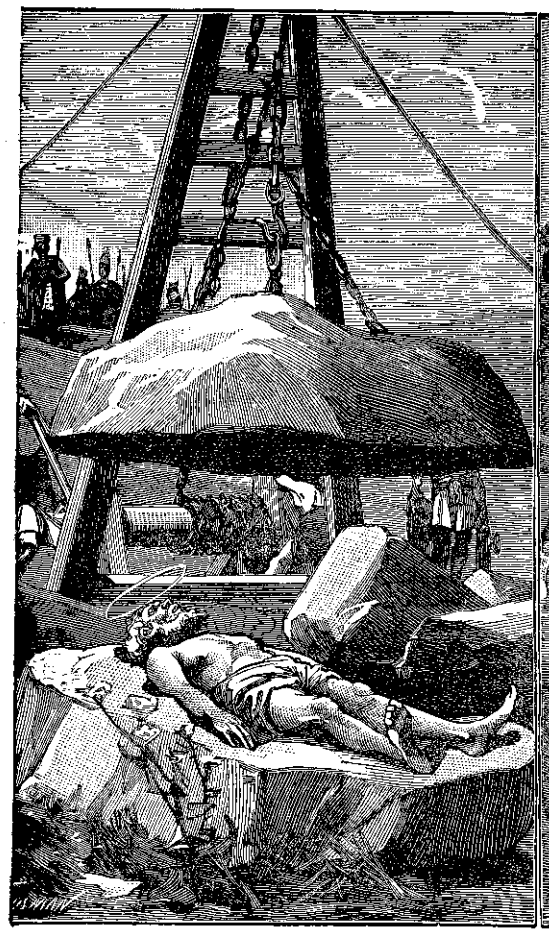
C'est là que ses restes reposèrent jusqu'en 1624, époque où son fils les réclama pour les donner à sa mère, Anne Dacres. Celle-ci les fit transporter d'abord à West-Horseley, dans le Surrey, et puis sous la chapelle collégiale, dans l'église de la paroisse d'Arundel, où ils sont encore. La cause de béatification de Philippe Howard a été introduite le 9 décembre 1886 avec celle de deux cent soixante autres martyrs anglais, et depuis lors il porte le titre de Vénérable.

SOURCES CONSULTÉES

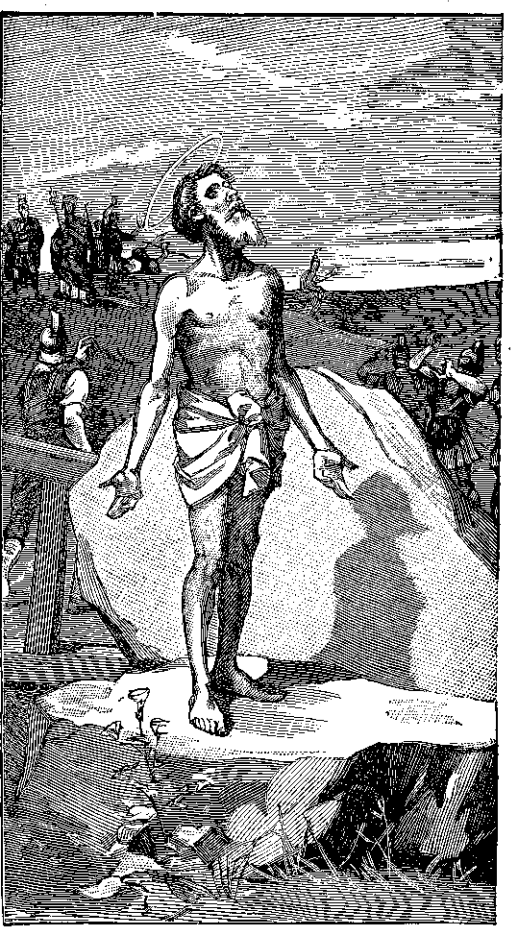
AMBROISE LEE, *The venerabile Philip Howard*, Londres, catholic Truth Society.

SAINT ARTÉMIUS, PRÉFET, MARTYR

Fête le 20 octobre.



Sur l'ordre de l'empereur Julien, Artémius est étendu sur la moitié d'une énorme pierre sciée en deux; puis on laisse retomber sur lui la seconde moitié. Les os se brisent, les entrailles s'écrasent et les yeux sortent de leurs orbites.



Vingt-quatre heures après cette horrible scène, la pierre supérieure est enlevée, et le saint martyr, qu'on croyait broyé, se lève intact.

Julien, qui veut en finir avec sa victime, donne l'ordre de le décapiter.

ARTÉMIUS ET LES CORPS DE SAINT ANDRÉ ET DE SAINT LUC — LA PRÉFECTURE D'ÉGYPTE

« Artémius, patricien d'origine, avait fait ses premières armes sous Constance Chlore et sous Constantin le Grand. Il faisait partie des légions qui guerroyaient à cette époque contre les Pictes en Grande-Bretagne, et contre les Germains et les Francs sur les bords du Rhin. Témoin de l'apparition miraculeuse de la croix, il avait vu le labarum substitué aux aigles romaines; il était entré dans Rome avec l'armée victorieuse de Constantin, après la défaite de Maxence; il avait assisté aux glorieuses journées d'Andrinople et de Chrysopolis durant l'expédition contre Licinius. Soit qu'il fût chrétien d'origine, soit que le miracle du labarum l'eût converti plus tard à la foi, Artémius, à la mort de Constantin le Grand, était compté parmi les plus fervents disciples de Jésus-Christ. » Tels sont les détails que nous avons sur la vie de ce courageux confesseur de la foi avant l'heure de son héroïque martyre souffert pour le nom du Christ. Nous les empruntons à l'abbé Darras (1).

Mais, dès ce moment, la figure de saint Artémius nous apparaît entourée d'une auréole toujours croissante de lumière et de sainteté. Constantin le Grand, nous dit l'histoire, avait choisi pour lieu de sa sépulture la basilique des douze apôtres, élevée par lui à Constantinople. Mais la nouvelle Rome, moins riche que l'ancienne, ne pouvait immédiatement enrichir de reliques sacrées les douze tombes au milieu desquelles Constantin avait placé la sienne. L'occasion s'en présenta bientôt.

(1) *Histoire générale de l'Église*, t. X, p. 118.

En effet, le bruit parvint aux oreilles de l'empereur Constance que les barbares des rives du Danube s'apprêtaient à traverser ce fleuve et à fondre sur les provinces de l'empire. Le César byzantin réunit à la hâte une armée et part contre les envahisseurs; mais, après bien des marches inutiles, il s'aperçoit qu'on a donné une fausse alerte. Rassuré sur l'imminence du danger, il revient sur ses pas et va camper non loin de la cité d'Odrysses (Andrinople).

A peine a-t-il planté ses tentes, qu'un évêque vient lui annoncer la nouvelle de la découverte des corps de saint André et de saint Luc en Achaïe : « Les restes du frère du Prince des apôtres, lui dit-il, reposent en la ville de Patras, et ceux de l'évangéliste, à Thèbes en Béotie..... » A cette nouvelle, l'empereur, étonné, s'écrie d'une voix forte : « Qu'on appelle sur-le-champ mon ami Artémius. » Artémius parut : « Réjouissez-vous, saint homme, lui dit l'empereur, nous avons de bonnes nouvelles. — Dieu veuille que César n'en reçoive jamais d'autres, reprit Artémius, mais de quoi s'agit-il? — Il ne s'agit de rien moins, cher ami, que de la découverte d'une tombe d'apôtre : pouvait-on souhaiter un plus précieux trésor? — Mais qui donc, seigneur, a fait cette heureuse trouvaille? — C'est l'évêque de Patras qui vient de me l'annoncer. Mais allez le rejoindre, et rapportez en notre ville de Constantinople ces saintes reliques. »

A ces mots, Artémius prit congé de l'empereur et vint en toute hâte au tombeau de l'apôtre. Les restes des saints André et Luc furent solennellement exhumés et portés en triomphe à Constantinople. Cette cérémonie achevée, Artémius repartit pour Ephèse en Ionie, et procéda de même à la translation des reliques de saint Timothée. Au retour de ces deux expéditions saintes, les évêques prièrent l'empereur de récompenser dignement le zèle de son ami en l'élevant à la préfecture d'Egypte. Cette prière fut exaucée, et, quelques jours plus tard, Artémius partait pour Alexandrie.

TYRANNIE DE JULIEN L'APOSTAT
HÉROISME DES PRÊTRES EUGÈNE ET MACAIRE

Cependant Constance était descendu dans la tombe, et Julien se voyait maître de tout l'empire. Sous le sceptre tyrannique de cet apostat qui entreprit de faire rétrograder le monde et de le ramener au paganisme, l'Eglise de Jésus-Christ eut à souffrir l'une des plus sataniques persécutions que l'enfer ait jamais soulevées contre elle. L'empereur apostat, philosophe et magicien tout ensemble, déploya toutes les ressources que sa situation mettait en sa main pour tenter de faire tomber les chrétiens (*les Galiléens,* comme il les appelait) dans le mépris public.

Partout le culte des faux dieux fut mis en honneur, les dignités furent pour les païens et les chrétiens voués par l'empereur au mépris, les églises profanées. Mais ces moyens ne suffisant pas, on en vint bientôt au sang, et le règne du persécuteur, pourtant si court, fit de nombreux martyrs.

Cependant, après les obsèques de Constance, Julien quitta Byzance, parcourut la Phrygie et la Cilicie, et après avoir, à l'exemple d'Alexandre de Macédoine, campé aux environs d'*Issus,* il dirigea sa marche vers Antioche. Altéré du sang des chrétiens, il se flattait d'anéantir bientôt leur race maudite. Dès son arrivée à Antioche, tandis qu'il se livrait à la débauche au palais impérial, on lui amena deux prêtres, Eugène et Macaire, à qui l'on voulait arracher une sacrilège apostasie. « Qui êtes-vous? Quelle est votre profession? leur dit le tyran. — Nous sommes chrétiens, reprit Eugène, nous sommes deux pasteurs du troupeau du Christ. — Le troupeau du Christ, où donc est-il? répliqua Julien. — Par toute la terre. Tous les hommes que le soleil éclaire sont appelés à en faire partie. — Vraiment! et de qui serai-je donc le chef, moi? Sur qui s'exercera mon empire si le Christ me ravit tous les hommes? — Vous-même, ô empereur, vous avez charge du troupeau dont nous sommes les pasteurs, car c'est Jésus-Christ qui donne ou ôte les couronnes à son gré. C'est par lui que les rois règnent et que les puissants commandent à la terre. Vous n'êtes devant lui qu'un faible roseau agité par la tempête; c'est lui qui vous l'enlèvera demain, si vous n'en êtes pas digne : votre règne est d'un jour et vous commandez à des hommes qui passent du soir au matin. Mais le règne du Christ est éternel et n'aura point de fin. — Impie, s'écria l'empereur, ton Christ naquit sous Auguste, vécut trente-trois ans et mourut sur un gibet. Quelle éternité y a-t-il là dedans? — Oui, comme homme, il est né sous Auguste, le Christ que nous adorons, il a vécu, et est mort sur la croix mais, comme Dieu, il a l'éternité pour lui. »

L'apostat, qui regardait le martyr comme un homme sans lettres, se mit à le railler : « Je comprends, lui dit-il, ton Christ est né deux fois; mais il n'y a pas de quoi t'en glorifier; chez les Grecs, il y a des hommes très sages qui sont nés non pas deux fois seulement, mais trois fois : tels Mercure et Pythagore. — Ce n'est point pour vous répondre, dit Eugène, que je prendrai la peine de relever une plaisanterie, dont, mieux que personne, vous connaissez l'inanité. Mais pour cette foule qui nous environne, et dont les âmes me sont plus chères que ma propre vie, je parlerai : Le Christ que nous prêchons a été annoncé par les prophètes; vos oracles et vos Sybilles même ont témoigné de son avènement. Sa mort sur la croix a racheté le monde coupable; mais il est ressuscité le troisième jour, en présence des soldats romains qui gardaient son sépulcre, et, après s'être montré pendant quarante jours à un grand nombre de disciples, il s'est élevé vers les cieux dans une ascension glorieuse. Dix jours plus tard, le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres, et, à partir de ce jour, ces hommes ignorants parlaient toutes les langues, voyaient les choses futures et prédisaient l'avenir. Ils ont ensuite conquis le monde, sans autres armes que leur faiblesse, leur nudité et leur pauvreté; ils ont ressuscité les morts, guéri les lépreux et chassé les démons. Et maintenant, empereur, comparez à ces merveilles les fables de vos dieux, et souvenez-vous que le Christ viendra vous juger à votre tour alors que les vivants et les morts comparaîtront devant lui. » Outré d'une telle audace, le tyran livra le martyr aux bourreaux pour être flagellé. Macaire montra la même fermeté et partagea le même supplice.

COURAGEUSE PROTESTATION DU PRÉFET ARTÉMIUS
IL EST DÉGRADÉ

Artémius avait pris place parmi la foule qui encombrait le tribunal. Témoin de cette scène barbare, il ne put contenir son indignation : « César! s'écria-t-il, oubliez-vous donc que vous

êtes homme en faisant torturer ainsi des innocents! Si vous tenez de Dieu l'empire, craignez que Satan ne vous ait demandé et obtenu pour cribler le froment du Christ et semer l'ivraie dans le champ des âmes. Mais le démon en vain s'agite; depuis que la croix s'est élevée sur le Calvaire, la puissance de l'enfer s'est ébranlée. Ne vous faites donc point illusion, empereur, et n'allez pas, par amour des démons, persécuter les chrétiens que Dieu protège. Apprenez plutôt que le Christ est invincible, et que ni la pourpre, ni le trône, ni le sceptre ne garantissent des coups de sa justice. — N'est-ce point ce que vient de vous apprendre l'oracle d'Apollon? — Allez dire à l'empereur : « Le palais superbe s'est écroulé; Phébus a perdu son temple et son laurier fatidique; la fontaine qui rendait des oracles a vu tarir ses ondes sonores!..... — Quel est le scélérat qui ose tenir un tel langage en présence de mon tribunal, demanda Julien? — C'est le préfet d'Alexandrie, vociféra la foule. — Artémius! le complice de la mort de mon frère! qu'on le dépouille sur l'heure de ses insignes préfectoraux, dont il s'est rendu indigne, et qu'on châtie cruellement son audace!..... Demain, je vengerai sur lui le sang de mon frère Gallus. »

Aussitôt fait que dit, Artémius est garrotté; les licteurs lui lient les pieds et les mains, et, au signal donné, une épouvantable flagellation commence. Elle dura si longtemps, que les bourreaux durent se relayer quatre fois.

PATIENCE ET RÉSIGNATION — LA PRISON

Sous cette grêle de coups, Artémius ne poussait pas un soupir et ne perdait rien de sa sérénité habituelle. On eût dit que ce n'était pas lui qui souffrait, et cependant tout son corps ruisselait de sang. L'étonnement était peint sur tous les visages. Aussi Julien donna-t-il l'ordre de relâcher les victimes et de les jeter en prison.

Tandis qu'on les y conduisait, les martyrs chantaient : « Vous nous avez soumis, Seigneur, à l'épreuve du feu comme l'argent dans la fournaise; vous nous avez accablés de douleur; nous n'avons plus maintenant qu'à passer par le feu et l'eau pour entrer dans le lieu du rafraîchissement. » (Ps. 65.)

Quant au bienheureux Artémius, il se disait à lui-même : « Artémius, voici que tu portes, gravées sur ton corps, les stigmates sacrées du Christ, il te faut donc pour lui sacrifier généreusement ta vie. » Puis il ajoutait : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez jugé digne d'être compté parmi vos saints. Voici que j'ai commencé de parcourir la carrière de la souffrance, accordez-moi de persévérer jusqu'au bout, car, vous le savez, je vous appartiens tout entier. »

Au milieu de ces suaves cantiques, les confesseurs de la foi arrivèrent sur le seuil de la prison. Toute la nuit qui suivit, ce ne furent que chants de joie et d'allégresse. Mais, le matin, devait avoir lieu une cruelle séparation.

L'EXIL — EUGÈNE ET MACAIRE DÉCAPITÉS

En effet, dès la première aube du jour, les portes du cachot roulèrent sur leurs gonds, et deux licteurs se saisirent des prêtres Eugène et Macaire, qu'un ordre de l'empereur condamnait à l'exil. Embarqués sur-le-champ, on les conduisit dans une retraite infecte et pestilentielle de l'Arabie où, jusque-là, personne n'avait pu vivre pendant un an. Mais à peine étaient-ils arrivés à leur nouvelle prison qu'on les décapita.

A l'heure même où leur tête tombait sous le glaive, un miracle insigne s'opéra. Toute la région souffrait cruellement de la sécheresse, et il était impossible de se procurer un peu d'eau sur une distance de plusieurs lieues à la ronde. Mais, par la vertu des saints martyrs, une belle fontaine aux eaux limpides jaillit du sol aride et desséché. L'onde miraculeuse avait la propriété de guérir toute langueur et toute maladie. Cette source, dit-on, n'a point encore tari.

NOUVEL INTERROGATOIRE — NOUVEAU TRIOMPHE

Cependant l'empereur manda de nouveau à son tribunal le courageux Artémius : « Ta témérité, lui dit-il, me force, malgré moi, d'user de violence à ton égard; jette un grain d'encens dans ce brasier, et tout est dit : Je te pardonnerai non seulement le sang de mon frère, mais je te comblerai, en outre, des plus grands honneurs; je t'élèverai à la dignité de préfet du prétoire; je t'établirai pontife des dieux tout-puissants; je t'appellerai mon père, et tu seras le second après moi dans l'empire. — Arrière! perfide serpent, répondit le martyr, tu voudrais cacher l'abîme sous la fleur, mais je connais ta fourberie, et tes amorces n'auront point de prise sur moi. Quant au crime dont tu m'accuses, sache, ô empereur, que je n'en suis point coupable. Jamais je n'ai fait à ton frère le moindre mal, ni de fait, ni de parole, ni même de pensée, car je le savais un chrétien fidèle et fervent. D'ailleurs, si tu veux une preuve plus convaincante, je te dirai qu'à l'époque de sa mort, j'habitais l'Egypte. J'en prends donc à témoin le ciel et la terre, les chœurs angéliques et le Fils de Dieu lui-même; je suis innocent du sang de Gallus, et je n'ai pactisé en rien dans l'infâme complot qui le voua au supplice.

» Pour ce qui est de renier le Christ et de sacrifier au démon, je te répondrai, César, comme les trois enfants à Nabuchodonosor :

» — Apprends, ô roi, que nous n'adorons point tes dieux, et que nous ne fléchirons pas le genou devant la statue de ton Apollon. (Daniel, II.)

» Aussi bien que moi, d'ailleurs, tu sais que le Christ est le seul vrai Dieu, annoncé par les prophètes, prédit même par la voix des Sybilles, des poètes et des oracles du paganisme. Je me sers de ces preuves, non pour moi, mais dans l'intérêt de ton salut éternel, ô membre apostat du corps de Jésus-Christ. J'ai honte de te voir appeler dieux le soleil, la lune et les étoiles, de te voir offrir à ces créatures inanimées et insensibles un tribut d'adorations qui n'est dû qu'à un Dieu seul. Mais pourquoi continuer encore le récit de telles abominations. Je n'ai plus qu'un mot à dire : C'est à vous, Seigneur, vrai Roi du ciel et de la terre, que je veux l'adresser. Non, jamais je ne déserterai votre noble drapeau; jamais je ne renierai cette religion divine que nos ancêtres nous ont léguée, pour embrasser l'abominable impiété des gentils. »

LE SUPPLICE — VISITE DU SAUVEUR

En face d'un tel courage, Julien resta muet.

« Abandonnez, empereur, le culte des démons, reprit de nouveau le martyr, car depuis longtemps déjà il tombe en pourriture. Revenez au bercail; le Christ, plein de douceur et de bonté, vous ouvre ses bras et s'apprête à vous rendre la grâce que vous avez perdue. »

Insensible à cette touchante invitation, l'apos-

tat donna l'ordre de châtier doublement l'invincible soldat de Dieu : « Qu'on dépouille cet insolent, s'écria-t-il, qu'on lui laboure le flanc avec des ongles d'airain rougis au feu; qu'on lui enfonce dans le dos des pointes aiguës et qu'on le traîne ainsi sur le sol. »

Cet affreux supplice qui dura plusieurs heures, n'arracha pas même une plainte à l'héroïque vieillard. Il fut reconduit en prison, où il demeura quinze jours sans recevoir aucune nourriture. Julien avait pris cette précaution barbare, dans l'espoir que l'illustre victime succomberait aux tortures de la faim. « Mais, dit l'abbé Darras, il comptait sans le Dieu tout-puissant qui nourrit ses enfants au désert, et sait ouvrir des sources de vie dans les murailles d'un noir cachot. » En effet, vers le milieu de la première nuit, la prison devint toute resplendissante d'une céleste clarté, et le Christ, entouré de nombreux séraphins, descendit au milieu des suaves accents des milices angéliques. « Confiance, bon serviteur, dit-il à Artémius, comme tu m'auras confessé sur la terre devant les hommes, ainsi je te confesserai devant mon Père qui est aux cieux. N'aie donc point de crainte, car bientôt tu seras avec moi dans le Paradis. »

A ces mots, le martyr se sentit fortifié, les plaies de son corps disparurent et il passa toute la nuit à bénir Dieu.

ARTÉMIUS, VRAI FROMENT DU CHRIST, BROYÉ SOUS LA MEULE — LE DERNIER COMBAT — LA VICTOIRE

Quinze jours déjà s'étaient écoulés depuis qu'Artémius avait été jeté en prison. Un incident inopiné vint rallumer la fureur de Julien et le fit souvenir de son prisonnier.

Le feu avait dévoré en une nuit le temple d'Apollon et le bois sacré de Daphné, si célèbres dans les fastes de l'histoire païenne. L'incendie arriva au moment où l'empereur se disposait à offrir un sacrifice; aussi affecta-t-il de l'attribuer à la vengeance des chrétiens. Il fit donc de nouveau comparaître Artémius. « Tu connais sans doute le sacrilège attentat commis par tes compagnons d'impiété; tu sais que les chrétiens ont incendié le temple d'Apollon? mais ils ne s'en réjouiront pas longtemps, car je me prépare à leur faire payer la peine de ce crime, septante fois sept fois, comme parlent vos Ecritures. — Oui, reprit Artémius, j'ai su que le feu du ciel, allumé par la vengeance divine, a consumé ton fantôme de dieu Apollon et le temple qui l'abritait. J'applaudis à la ruine des démons et au triomphe de la justice divine. L'heure approche, César, où ta mémoire s'écroulera avec fracas, pendant que ton âme sera livrée aux flammes inextinguibles de l'enfer.

Effrayé par cette menace, Julien ordonne aux bourreaux de faire leur œuvre : « Qu'on scie par le milieu ce bloc de pierre et qu'on écrase sous son poids ce maudit chrétien. » On obéit. Le martyr, vrai froment du Christ, est étendu sur une moitié de cette énorme pierre, puis on laisse retomber sur lui la seconde moitié qu'on tenait suspendue par des chaînes. Aussitôt les os se brisent, les entrailles s'écrasent et les yeux sortent de leurs orbites.

Vingt-quatre heures après cette horrible scène, la pierre supérieure est enlevée, et l'invincible athlète du Christ, qu'on croyait broyé, se lève intact.

A bout de ressources, Julien, qui veut en finir avec sa victime, donne l'ordre de le décapiter. Mais, avant d'offrir sa tête au bourreau, Artémius fléchit trois fois le genou, adore vers l'Orient et dit : « Jésus-Christ, unique et indivisible avec le Père, Sauveur du monde, couronne des martyrs et des confesseurs, recevez mon âme en paix. » Une voix répond du ciel que sa prière est exaucée, que Julien l'Apostat va périr misérablement en Perse, qu'un empereur très chrétien lui succédera et que l'idolâtrie tombera sans retour. A ces mots, le saint martyr, plein de joie, présente sa tête au soldat qui la lui tranche, et son âme s'envole vers les cieux.

SAINT JEAN DE KENTY

PRÊTRE SÉCULIER ET PROFESSEUR DE THÉOLOGIE

Fête le 20 octobre.

Saint Jean de Kenty revient précipitamment auprès des voleurs qui l'ont dévalisé pour leur remettre quelques pièces d'or qu'il a trouvées cousues dans son habit.

L'ÉTUDIANT POLONAIS

Si la Pologne, malgré ses malheurs, a vu en notre siècle tant de milliers de ses enfants rester héroïquement fidèles à la vraie religion de Jésus-Christ, elle doit principalement cet avantage aux saints qui, dans les temps passés, ont fait briller d'un éclat plus vif les lumières de la foi au sein ds ses populations. Saint Jean de Kenty fut un de ces illustres serviteurs de Dieu qui montrèrent aux Polonais, par delà la patrie qui peut périr, la patrie éternelle et bienheureuse.

Jean naquit vers l'an 1402, au village de Kenty, situé au pied des monts Tatry, non loin des frontières de la Silésie et à plus de huit milles de Cracovie, dans l'ancien royaume de Pologne. Sa famille était l'une des plus puissantes de la province ; son père se nommait Stanislas et sa mère Anne. Tous deux étaient excellents catholiques. Ils donnèrent à leur fils le nom de Jean, parce qu'il était né le 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste.

Ils se firent une joie autant qu'un devoir d'initier eux-mêmes leur enfant, dès l'âge le plus tendre, à la connaissance des vérités chrétiennes, et aux pratiques de piété. Dès qu'il sut parler, ils lui apprirent à réciter dévotement le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie*, et le *Je crois en Dieu*. Le petit Jean était fort docile et obéissant, intelligent et doux, et d'un sérieux au-dessus de son âge. Il commença ses études littéraires à la maison paternelle, sous le regard de ses bons parents. Ses progrès rapides laissèrent deviner les succès qu'on devait attendre d'un esprit aussi pénétrant et aussi réfléchi, et il fut décidé qu'on enverrait le jeune Polonais achever ses études et prendre ses grades à l'Université de Cracovie.

Ce centre d'éducation, qu'avait restauré la munificence de Jagellon grand-duc de Lithuanie, était

alors célèbre par la renommée de ses professeurs et le nombre de ses étudiants. Jean de Kenty s'appliqua avec ardeur à l'étude, non pour la gloire humaine, mais par obéissance à ses parents et par amour de Dieu.

Déjà il songeait dans son cœur à renoncer aux carrières mondaines pour se consacrer au service de Dieu et au salut des âmes, dans le sacerdoce ; c'était donc un motif de plus pour lui d'acquérir toutes les connaissances nécessaires à un ministère si sublime. Il ne trouvait pas dans l'étude un prétexte de négliger la piété et l'exercice des vertus, car il savait que la science sans la sainteté n'est qu'une trompeuse vanité. Il fuyait avec soin les compagnies suspectes. Humble, retiré, assidu au travail, ennemi du faste et du bruit, il ne cherchait point à briller ni à faire parade de sa science.

Mais son savoir, pour être moins connu, n'en était pas moins profond et moins solide. Il termina d'abord ses études de belles-lettres, puis il conquit successivement les grades de docteur en philosophie et de docteur en théologie, et fut jugé digne d'enseigner ces deux sciences et surtout la seconde, qui est la plus élevée de toutes les connaissances que l'homme peut acquérir.

SACERDOCE ET PROFESSORAT — VERTUS DE JEAN

Ordonné prêtre, il parut à tous les yeux un digne ministre du Seigneur par ses lumières et ses vertus, un parfait modèle à proposer aux jeunes ecclésiastiques, et il fut nommé professeur de théologie à l'Université de Cracovie.

Désireux avant tout de sanctifier les âmes, et plus confiant dans le secours de Dieu que dans sa propre habileté, il préparait ses leçons autant par la prière que par l'étude.

Sa première vertu était l'humilité. Il savait que sans cette base indispensable, rien ne peut tenir debout dans l'œuvre de la perfection ; mais quand l'humilité a préparé le terrain et creusé des fondations profondes, la foi et la charité, aidées de l'espérance, peuvent accumuler leurs bonnes œuvres et élever l'édifice de la sainteté jusqu'au ciel. Aussi le jeune et docte professeur veillait-il avec soin à ne pas se laisser surprendre par la vanité, au milieu des succès de ses études et de son enseignement. Il méditait souvent sur la grandeur infinie de Dieu, sur son éternité, sa puissance, sa bonté, sa science, sa justice, sa sagesse sans limite, et se considérant lui-même en présence de cette souveraine majesté, il voyait clairement qu'il n'était que néant, et que tout ce qu'il peut y avoir de bon dans l'homme vient de Dieu. Alors il s'humiliait, adorait et remerciait.

Il considérait aussi combien passent promptement toutes les illustrations terrestres, comment la mort renverse et comment le temps efface les grandeurs de ce monde. Et ainsi, il travaillait non pour le monde, mais pour Dieu.

L'humble estime qu'il avait de lui-même le maintenait dans la modestie, la candeur et une grande simplicité.

Cette angélique piété, qui avait jeté tant de charme et d'innocence sur son enfance, avait grandi dans son cœur avec les années. L'ordination sacerdotale, par des communications plus intimes avec Dieu, y avait ajouté un caractère d'élévation et de solidité qui faisait vraiment du jeune prêtre un homme de Dieu. Il avait une touchante dévotion pour Notre-Seigneur au Très Saint-Sacrement de l'autel. L'église semblait le lieu de sa résidence plutôt que sa maison, tant il y passait de longues heures en adoration et en contemplation.

Chaque jour, il célébrait avec ferveur le saint sacrifice de la messe, heureux d'avoir entre les mains, un moyen si efficace d'offrir à Dieu adoration, hommage, action de grâces, expiation pour les péchés du monde.

Il y avait à l'entrée du collège une sorte de Calvaire, où était représenté Jésus en Croix, et à ses pieds la Vierge Marie dans ses immenses douleurs. Parfois, au milieu de la nuit, le saint professeur se rendait en silence auprès de cette croix, et il y restait en prière jusqu'au matin, méditant les souffrances de notre divin Sauveur et arrosant la terre de ses larmes. On raconte qu'il reçut beaucoup de consolations et de faveurs spirituelles dans ce saint exercice et que plusieurs fois le crucifix sembla s'animer et répondit d'une voix distincte à ses demandes. On ajoute que ce crucifix ayant été transporté plus tard dans l'église de Sainte-Anne, il revint miraculeusement se replacer en ce lieu, sanctifié par les oraisons de saint Jean de Kenty.

Cette méditation assidue de la passion de Notre-Seigneur engendrait comme naturellement en lui un grand courage pour les austérités et la pénitence

SAINT JEAN, CURÉ D'ILKUSCH

L'évêque de Cracovie, désireux d'ouvrir un nouveau champ au zèle du saint prêtre, lui confia la paroisse d'Ilkusch.

Jean se livra tout entier au bien de son troupeau. Rien ne lui paraissait trop pénible pour le salut des âmes ou leur avancement dans la vertu. Il multipliait ses enseignements et ses exhortations, les proportionnant aux besoins et à la capacité de chacun. Il priait et se mortifiait pour les pécheurs.

Père de ses paroissiens, il ne pouvait voir souffrir un malheureux, il dépensait tout ce qu'il avait pour secourir les pauvres et leur donnait jusqu'à ses propres habits. Il lui arriva parfois dans ses charitables visites de se dépouiller même de ses souliers, en faveur de quelque indigent, et alors il revenait chez lui sans chaussures, laissant tomber s... ...anteau aussi bas que possible pour cacher aux passants ses pieds nus.

Un matin, en se rendant à l'église, il rencontre un mendiant étendu sur la neige, demi-vêtu, mourant de froid et de misère. Le bon pasteur se dépouille de son manteau, en enveloppe le malheureux, et le conduit au presbytère pour le soigner. Peu après, comme il était en prière, la Sainte Vierge lui apparut, le visage rayonnant de bonté, et rendit au serviteur de Dieu le manteau qu'il avait donné au pauvre, laissant le bon prêtre dans une grande joie intérieure.

Cependant la charge des âmes est terrible, car beaucoup ne veulent guère profiter du zèle le plus dévoué à leur salut. L'humble prêtre, songeant qu'il aurait à rendre compte à Dieu de toutes les âmes confiées à ses soins, fut effrayé, et il craignit de se perdre lui-même en voulant sauver les autres ; il alla donc offrir sa démission à l'évêque, le suppliant de donner la paroisse à un homme plus capable que lui. Le prélat accepta sa démission et Jean de Kenty vint reprendre sa chaire de professeur.

JEAN DE KENTY REPREND SES FONCTIONS DE PROFESSEUR PATIENCE ET CHARITÉ

Sauf le temps des pèlerinages, dont nous parlerons plus loin, Jean de Kenty consacra le reste de sa vie aux fonctions de professeur, au grand profit intellectuel et moral de ses élèves. Il fut élu deux fois doyen de la faculté de philosophie ; il expliqua aussi l'Ecriture sainte et écrivit trois volumes de *Commentaires* sur l'Evangile de saint Matthieu. Il resta toujours homme de prière, d'humilité et de dévouement.

Quelques-uns de ses collègues étaient loin de partager sa vertu, et ils traitaient sa sainteté d'hypocrisie. A l'occasion, ils ne lui ménageaient pas les ennuis, les paroles humiliantes, les procédés hautains et blessants. Jean de Kenty, très humble et très doux, acceptait avec une inaltérable patience toutes ces contrariétés, souffrant volontiers pour l'amour de Dieu, évitant de faire souffrir personne.

Quand il lui arrivait quelque chose de désagréable et de fâcheux, il avait coutume de se dire en lui-même : *Ut supra (Comme avant);* c'est-à-dire, voilà qui n'est pas nouveau, pourquoi s'étonner et se décourager, ce n'est pas la première fois que cela m'arrive ; nous nous en tirerons comme par le passé. Je suis traité *comme avant* moi, Jésus-Christ l'a été. Il a plus souffert que moi, il a été plus humilié que moi ; et cependant il était Dieu ; comment pourrais-je me plaindre ? Ne puis-je pas souffrir pour l'amour de Dieu ce que Dieu a souffert pour l'amour de moi ?

A l'exemple de saint Augustin, il avait en horreur les calomnies, les médisances, et autres manquements à la charité qui empoisonnent tant de conversations. Il évitait de parler de quelqu'un quand il n'avait rien de bon à en dire.

Il répétait souvent cette maxime qu'il avait exprimée dans les deux vers suivants, en forme de proverbe.

Conturbare cave, non est placare suave ;
Diffamare cave, nam revocare grave.

C'est-à-dire : « *Prends garde de fâcher, car il est difficile d'apaiser. Prends garde de diffamer, car il est difficile de réparer.* »

Toute sa vie, il fut très austère et très mortifié, profitant le premier de ce qu'il enseignait aux autres, savoir : que sans l'austérité et la pénitence, l'homme ne peut être maître de ses sens et de ses passions, et que si on ne dompte pas sévèrement la chair, elle se révolte contre l'esprit et devient une source de péchés.

Il évitait le luxe et la mollesse des habits ; il les voulait pauvres, mais cependant propres et convenables à son état. Il jeûnait souvent ; ne dormait que le strict nécessaire, et la dureté de son lit ne laissait pas sans pénitence même ce repos indispensable. De temps en temps, il passait toute la nuit en prières.

Depuis son élévation au grade de docteur en théologie, il renonça pour le reste de sa vie à l'usage de la viande. Un jour qu'il était vivement tenté d'en manger, il en fit rôtir un morceau et, l'appliquant tout brûlant sur ses membres, il disait : « O chair, tu aimes la chair, jouis-en à ton aise. » Il se fit ainsi des brûlures cuisantes et, à partir de ce moment, Dieu le délivra de cette tentation.

L'hiver, il affrontait le froid avec une grande énergie. L'été, il supportait patiemment la chaleur, trouvant ainsi, dans les intempéries des saisons, une nouvelle source de mérites.

PÈLERINAGES — JÉRUSALEM ET ROME
IL EST ARRETÉ PAR DES BRIGANDS

Notre Saint sollicita plusieurs fois des congés pour entreprendre de longs pèlerinages. Il y était attiré, non par la curiosité et le goût des voyages, mais par son ardente piété et le désir qu'il avait de privations, de fatigues et d'humiliations.

Il voulut d'abord aller à Jérusalem. Ce voyage était alors bien plus difficile qu'aujourd'hui et s'y hasarder, c'était risquer plusieurs fois sa vie. Ses amis ne le virent pas partir sans larmes ; mais lui se mit en route, à pied, plein de courage. Il traversa la Hongrie, la Thrace, les pays habités par les schismatiques hostiles aux Latins, les vastes provinces soumises aux Turcs, ennemis des chrétiens. Qui pourra dire tout ce qu'il eut à souffrir du froid, de la chaleur, de la faim, de la soif, de la fatigue, des difficultés des climats et de la méchanceté des hommes ! Il arriva cependant au terme de son voyage, vénéra cette terre de Palestine, témoin de la vie et des miracles du Sauveur, et baisa le sol du Calvaire, arrosé de son sang divin. Dans son amour pour Jésus-Christ, il eût souhaité lui sacrifier sa vie à son tour et répandre son sang par amour pour lui. Aussi ne craignit-il pas d'annoncer l'Evangile aux Turcs, dans l'espoir que, s'il ne pouvait réussir à les éclairer, il pourrait du moins s'attirer la grâce du martyre ; mais les musulmans admirèrent sa piété et ne le mirent pas à mort. Son heureux retour en Pologne remplit de joie ses disciples.

Après Jérusalem, saint Jean de Kenty voulut voir Rome : Rome, la capitale du monde chrétien, la ville des apôtres et des martyrs, la résidence du Vicaire de Jésus-Christ, chargé par Dieu de garder dans sa pureté la doctrine du salut ! Avec quelle humilité et quelle foi le pieux professeur reçut la bénédiction du Pape, interprète infaillible de la vérité ! Il pria au tombeau de saint Pierre et de saint Paul, vénéra les reliques des martyrs, et retourna content dans sa patrie.

Le saint prêtre accomplit ce pèlerinage quatre fois dans sa vie, allant toujours à pied, et portant sur son dos ses modestes provisions. Il dit à un de ses compatriotes qui s'étonnait de le voir repartir : « Je vais à Rome faire mon purgatoire ; par les nombreuses indulgences qu'on gagne dans ses basiliques, j'espère obtenir rémission des peines dues à mes péchés. »

Dans un de ces pieux voyages, il fut arrêté par des brigands qui le dépouillèrent de tout, à l'exception de ses habits.

« Avez-vous encore quelque chose ? lui dirent-ils.

— Plus rien », répondit le pèlerin.

Les brigands s'enfuyaient déjà, lorsque Jean se ressouvint de quelques pièces d'or, cousues dans son manteau. Craignant jusqu'à l'ombre d'un mensonge et ne tenant qu'à Jésus-Christ son unique bien, il courut après les brigands, les appelant à grands cris, et leur montrant l'argent qui lui restait. Les brigands, touchés de tant de simplicité, admirèrent la sainteté de cet inconnu et, se jetant à ses pieds, ils lui rendirent tout ce qu'ils lui avaient pris.

UN CONVIVE INOPINÉ — LA SERVANTE CONSOLÉE

Jean de Kenty ne conservait pour son usage que la moindre partie de son traitement de professeur ; il donnait tout le reste aux pauvres. Parmi les nombreux actes de charité du saint homme, l'Université de Cracovie conserva longtemps le souvenir du trait suivant :

Le professeur se trouvait un jour à table avec plusieurs de ses élèves, enfants de nobles familles dont on lui avait confié la surveillance. Il avait fait les parts et distribué à chacun celle qui lui revenait ; il ne restait plus que la sienne, lorsqu'un pauvre frappa à la porte, demandant d'une voix gémissante quelque chose à manger. Aussitôt le professeur se lève et lui donne sa portion. Les élèves se regardaient anxieux, se demandant comment leur maître dînerait ; ils considéraient tristement son assiette vide, quand tout à coup ils y aperçurent une part semblable à celle que le professeur avait donnée au pauvre. La main invisible d'un ange venait de servir l'homme de Dieu.

En souvenir de ce miracle, les professeurs du

collège de Cracovie établirent la touchante coutume d'inviter chaque jour un pauvre à leur table, pour y représenter Jésus-Christ. Si un indigent frappait à la porte de la maison durant le dîner, un serviteur l'annonçait ainsi : « Un pauvre est là. — Jésus-Christ est là », répondait un des professeurs, et on lui portait une aumône avec respect.

Quelques professeurs, désireux d'imiter la charité de leur saint collègue, se cotisèrent pour fonder une rente qui assurerait chaque année des habits à un certain nombre de malheureux.

Un matin, raconte Adam Opatoff, Jean de Kenty se rendant à l'église de Sainte-Anne, aperçut la servante d'une maison voisine qui revenait chez elle avec un vase de terre plein de lait. Elle fit un faux pas, le vase lui échappa et couvrit le pavé de ses débris mêlés au lait répandu. Comment se présenter devant sa maîtresse, après ce bel exploit ? La pauvre femme se met à fondre en larmes. Jean s'approche. « Ramassez les morceaux », dit-il. La servante obéit; et à mesure qu'elle les rapproche, ils se recollent merveilleusement à leur place. Voilà le vase rétabli ; mais il est vide, et la servante à demi consolée regarde avec anxiété le lait versé. « Allez remplir d'eau votre urne à la rivière », dit le prêtre. La servante descend à la Rudawa qui baigne les murs de Cracovie, remplit d'eau son vase et regarde : l'eau était changée en lait excellent. Elle s'empresse de rentrer à la maison et de raconter à tous le double miracle de l'homme de Dieu.

Un violent incendie dévorait les maisons qui avoisinent la place Sainte-Anne et menaçait tout le quartier. Jean s'était mis en prières pour obtenir la cessation du fléau. Il vit apparaître saint Stanislas, autrefois évêque de Cracovie. « Rassurez-vous, lui dit le Saint, le feu n'ira pas plus loin ; mais avertissez le peuple de changer de vie et de faire pénitence de ses péchés, sinon la justice divine lui enverra un plus grand châtiment. »

L'incendie s'arrêta en effet, mais le peuple ne tint point compte de l'avertissement céleste. Quelque temps après, le feu se déclara de nouveau, et malgré tous les efforts qu'on déploya pour l'arrêter il dévasta une partie considérable de la ville.

SAINTES AMITIÉS — DERNIERS JOURS

Le serviteur de Dieu évitait de fréquenter le monde, mais il était l'ami des plus saints personnages qui ornaient alors la ville de Cracovie, le bienheureux Sventoslas, dévot serviteur de Marie; le bienheureux Simon de Lipnicka, des Frères Mineurs de l'Observance, homme de grande simplicité et d'une séraphique charité ; le bienheureux Stanislas Casimir, de l'Ordre des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, le bienheureux Isaïe, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, modèle accompli de toutes les vertus.

Non content d'enseigner en professeur, il prêchait au peuple des discours plein de doctrine et d'onction, et il a laissé un volume de sermons.

Enfin, brisé par l'âge et les infirmités, les pénitences et les travaux, Jean de Kenty ne s'occupa plus que de se préparer à une sainte mort. Il ordonna de distribuer aux pauvres tout ce qui lui restait de biens en ce monde, se confessa avec beaucoup de larmes, reçut la Sainte Eucharistie et l'Extrême-Onction; et, au milieu de ses collègues de l'Université, qui entouraient son lit, il rendit doucement son âme à Dieu le 24 décembre 1473, âgé d'environ soixante-et-onze ans.

Il fut d'abord enseveli dans l'église de Sainte-Anne, au-dessous de la chaire où il avait souvent prêché. Mais plus tard, après les miracles opérés par son intercession, et l'approbation de son culte, on ouvrit son tombeau qui répandit une suave odeur ; ses reliques furent déposées dans une châsse et placées dans un magnifique monument.

Les prodiges et les grâces obtenus par le moyen du Bienheureux sont innombrables et l'ont rendu célèbre, non-seulement dans sa patrie, mais dans toute l'Eglise. Quelques années seulement après sa mort, on lui attribuait la guérison de nombreux malades abandonnés des médecins, la résurrection de plusieurs morts, la guérison de cinq paralytiques, d'un fou, d'un possédé du diable et de divers animaux domestiques. Nous trouvons dans les Grands Bollandistes le récit plus ou moins détaillé de deux cent cinquante prodiges semblables.

Une jeune fille de Prodniko, atteinte de folie furieuse, à la suite d'une maladie, fut conduite au tombeau du Saint, y recouvra pleinement l'usage de sa raison et s'en revint louant Dieu.

En apprenant cette guérison, un père de famille de la même ville, qui avait un enfant encore au berceau dont l'état était désespéré, le prit entre ses bras, le porta à l'église de Sainte-Anne où reposent les reliques de saint Jean de Kenty, y fit célébrer une messe en l'honneur du bienheureux et pendant le Saint Sacrifice, son enfant fut guéri.

Une pauvre veuve du village de Czyrin n'avait pour toute fortune qu'une vache dont le lait servait à son entretien et à celui de ses trois enfants. Un jour, victime de je ne sais quel accident ou de quelle maladie, cette vache était sur le point d'expirer. En présence de ce malheur qui allait la jeter dans la misère, la veuve en larmes se jette à genoux en suppliant le saint de Cracovie de venir à son secours. Bientôt l'animal à demi-mort se relève et se met à brouter l'herbe gaiement.

Un religieux dominicain, victime d'un accident de traîneau dans une descente rapide, eut une jambe brisée en deux endroits; après dix semaines de soins et de souffrances, le mal s'était aggravé au lieu de guérir, et le chirurgien désespéré déclarait l'amputation nécessaire. Alors le religieux fit vœu d'aller célébrer une messe d'action de grâces auprès du tombeau de saint Jean, s'il était préservé de ce malheur. Dès qu'il eut achevé sa promesse, il sentit la douleur diminuer et sa jambe se redresser : la guérison commençait, et peu de jours après, il put venir à l'église de Sainte-Anne accomplir son vœu.

Une noble dame, nommée Sophie de Rusce, du village de Zimna Woda, gravement malade depuis trois ans, avait en vain dépensé une partie de sa fortune en consultations médicales et en remèdes. Un jour qu'elle suppliait le Seigneur d'avoir pitié d'elle, elle aperçut tout à coup un personnage vénérable, revêtu des ornements sacerdotaux, qui lui dit : « Si tu veux être guérie, promets à Dieu d'aller en pèlerinage à mon tombeau, dans l'église de Sainte-Anne ». Sophie, songeant alors aux merveilleuses guérisons que beaucoup avaient obtenues par les mérites de saint Jean de Kenty, fit la promesse qui lui était proposée. Peu après, délivrée de ses maux, elle venait remercier son bienfaiteur à son tombeau, affirmant avec serment qu'elle lui devait sa guérison.

Jean de Kenty fut inscrit au nombre des saints par le pape Clément XIII, le 17 juillet 1767. Il fut proclamé patron de Cracovie et de la Lithuanie, à la requête de Mgr Martin Szyszkowski, évêque de Cracovie.

A l'Université de cette ville, on conservait religieusement la robe de pourpre qu'il avait porté comme docteur, et on en revêtait le doyen de la faculté de philosophie le jour de son installation, en lui faisant promettre d'imiter les vertus du saint professeur.

MATER ADMIRABILIS

NOTRE-DAME DU LYS

Fête le 20 octobre.

LA SAINTE VIERGE A QUINZE ANS

Depuis saint Luc jusqu'à Fra Angelico, depuis les travailleurs obscurs des catacombes jusqu'à nos artistes modernes, la peinture et la statuaire, agenouillées devant l'incomparable Vierge Marie, ont bien des fois essayé d'en fixer les traits sur la toile ou le marbre; elles nous l'ont, tour à tour, montrée à Nazareth, à Bethléem, au Calvaire, à tous les âges et dans toutes les situations; elles semblaient avoir oublié de nous la faire voir dans le temple de Jérusalem, à l'âge de 15 ans, à ce moment où la jeune vierge reflète à la fois, dans ses traits, les grâces charmantes de l'enfant et les délicates beautés de la femme.

L'image de *Mater Admirabilis* ou de Notre-Dame du Lis fut faite dans ce pieux dessein, et la Sainte Vierge montra par des miracles combien cette pensée lui était agréable.

Elle est vénérée à Rome, dans le monastère

du Sacré-Cœur, à la Trinité des Monts. Son histoire est des plus touchantes.

Aux premiers jours de mai 1844, des religieuses du Sacré-Cœur, à la Trinité des Monts, étaient réunies autour de la supérieure, dans un vaste cloître d'où l'on découvrait au loin Rome et la solitaire campagne romaine. Tout en travaillant, elles s'entretenaient pendant la récréation de midi, des pieux usages des Romains, accoutumés à venir à l'heure de l'*Ave Maria* chanter, aux pieds des Madones des rues, au son de la cornemuse, les prières du rosaire.

On demanda la Mère au parloir.

Une religieuse, voyant la place de la supérieure inoccupée, interrompit la conversation : « Ah! si la Sainte Vierge voulait prendre la place de notre Mère! — Voulez-vous que je l'y fasse venir? demande une jeune novice venue à Rome pour y faire ses études de peinture.

— Oui, oui! » s'écria-t-on avec empressement.

Au-dessus de la place de la supérieure, dans le cloître, se trouvait une large niche entre deux colonnes; c'est là que la jeune novice voulait peindre la madone destinée à présider aux récréations et aux travaux.

La nouvelle religieuse se souvenait avoir entendu sa mère lui recommander souvent, en lui apprenant à filer, de prier la Sainte Vierge, occupée elle aussi à ce travail dans le temple. Cette pensée lui était restée, et depuis longtemps elle méditait de représenter Marie au travail. Mais elle avait compté sans la difficulté de l'exécution; jamais elle n'avait étudié la peinture à fresque : aussi renonça-t-elle bientôt à son projet.

LA PEINTURE DES ANGES

La supérieure, mise au courant de l'affaire, insista auprès de la novice, et lui ordonna même d'entreprendre le travail par obéissance, au risque d'avoir à l'effacer ensuite. La religieuse obéit, et ce fut sans doute cet acte d'obéissance que la Sainte Vierge voulut récompenser.

Elle se mit à l'œuvre les premiers jours de juin, et, à la fin de juillet, tout était terminé; mais, au lieu de la belle Vierge annoncée par le peintre, on ne vit sur le mur qu'une image nuageuse, chargée de couleurs. L'épreuve avait été dure pour la novice; on voulut effacer le dessin, et l'on fit venir un peintre habitué au travail des fresques.

« Pourquoi détruire ce chef-d'œuvre? C'est là une fleur rare, vue à l'aurore et couverte encore de rosée, » s'écria l'artiste dans son langage admiratif. L'auteur de la peinture fut la première à s'en étonner. Mais, après quelques jours de séchage, la belle Vierge apparut en effet au fond de sa niche, fraîche et vermeille comme la fleur des champs; les anges semblaient avoir eux-mêmes achevé le travail.

On lui donna d'abord le nom de Notre-Dame du Lis, *La Madonina del Giglio*, mais les visiteurs la trouvèrent si belle qu'ils l'appelèrent « la Madone admirable, » *Mater admirabilis*, et c'est sous cette appellation latine qu'elle est connue.

PORTRAIT DE LA « MADONINA »

La Vierge est représentée sous la figure calme et douce d'une jeune fille de quinze ans. Elle paraît assise à l'entrée d'un portique découvrant dans le fond un paysage entouré de collines. La tête pleine de candeur et de modestie est couverte d'un voile blanc descendant sur la poitrine. Un large manteau posé sur ce voile retombe sur les épaules et laisse entrevoir le corsage fermé par un cordon à la mode romaine. Elle est occupée à filer du lin : à sa gauche, une quenouille chargée de lin est plantée sur une légère colonnette : à sa droite, un lis posé dans un vase incliné vers elle ses fleurs languissantes : il semble chercher la Vierge et lui offrir ses parfums.

La modeste fileuse baisse les yeux vers la terre et suspend son travail, comme absorbée par la méditation. Le fuseau s'échappe de la main droite, tandis que la gauche tient encore le fil à demi enroulé. Auprès d'elle, l'on voit une corbeille à ouvrage, garnie de fuseaux, au milieu desquels est un livre entr'ouvert.

C'est là véritablement l'image idéale de la Sainte Vierge à quinze ans, travaillant dans le recueillement et la prière.

HISTOIRE DE L'ADOLESCENCE DE LA SAINTE VIERGE

L'histoire nous la représente vivant dans la retraite, au milieu des jeunes filles destinées au service du Temple.

Le Temple, à cette époque, venait d'être restauré par Hérode; une partie des habitations qui l'entouraient était réservée aux femmes. On y recevait les jeunes filles de race royale ou sacerdotale, jusqu'au jour où elles pouvaient choisir un époux. Marie y avait été conduite dès l'âge de trois ans; elle y demeura douze années entières. La tradition lui donne pour maîtresses sainte Elisabeth et la prophétesse Anne.

Mais ici l'élève était bien supérieure à ses maîtres! « O mes chères amies, dit à ce propos saint François de Sales, combien allègrement pensez-vous que la petite Vierge monta les quinze degrés de l'autel! car elle venait avec un amour non pareil se donner, dédier, consacrer à Dieu sans réserve. Il semble que si elle eût osé, elle eût dit à ces bonnes dames qui élevaient les filles consacrées à Dieu : « Me voici entre vos mains comme une boule de cire, faites de moi tout ce qu'il vous plaira, je ne ferai nulle résistance à votre volonté. » Aussi était-elle si soumise qu'elle se laisait tourner à toute main, sans jamais témoigner aucune inclination à chose quelconque, se rendant si condescendante qu'elle ravissait tous ceux qui la voyaient; de quoi les anges aussi étaient tellement ravis que, troupes à troupes, les cieux ouverts, ils se penchaient sur les balustres de la Jérusalem pour la considérer! »

Les vierges du Temple prenaient part aux sacrifices du matin et aux oblations du soir, en chantant alternativement avec le chœur des lévites. Le reste du temps, elles étaient occupées à l'étude de l'Ecriture, à l'entretien des lampes et à la confection des vêtements sacerdotaux.

La Sainte Vierge, douée de l'usage de sa raison depuis sa naissance, dégagée en même temps des obscurités que le péché originel fait naître dans l'âme, comprenait mieux encore que les docteurs chargés de l'instruire les passages de la Bible mystérieusement interprétés dans les synagogues.

Pour elle également, le travail n'était pas un châtiment mais une occupation; Eve travaillait dans le Paradis terrestre, mais son travail n'était pas fatigant comme celui qu'elle eut à accomplir au sortir de l'Eden. Marie Immaculée était pure comme Eve avant le péché. Elle travaillait comme Eve, sans souffrance, sans fatigue.

La grande occupation des ouvrières du Temple

consistait à filer le lin, la laine et la soie, à broder et à coudre les ornements destinés aux cérémonies du culte. Dieu lui-même en avait donné le modèle à Moïse, et rien n'égalait, chez les Hébreux, la richesse et la beauté de tout ce qui servait au Temple.

PORTRAIT DE LA VIERGE MARIE AU TEMPLE PAR SAINT AMBROISE

Le grand docteur du IVe siècle nous a laissé dans son *Traité des Vierges* un admirable portrait de la Vierge Marie au temps où elle habitait le temple :

« Marie, dit-il, était Vierge jusque dans son cœur. Elle avait une candeur qui la rendait incapable du moindre déguisement et de la plus légère tromperie ; elle était humble de cœur, grave dans ses paroles, sage dans ses projets. Elle parlait rarement. Elle lisait assidûment les saints livres ; elle ne mettait pas sa confiance dans des richesses incertaines, mais dans les prières des pauvres ; elle était toujours appliquée à l'ouvrage ; elle n'avait jamais que des entretiens modestes ; elle ne voulait avoir d'autres témoins de son cœur que Dieu seul. Bien loin de blesser personne, elle faisait du bien à tout le monde ; elle rendait toutes sortes d'honneurs à ses supérieures ; elle ne portait envie à aucune de ses compagnes ; elle fuyait la vaine gloire et consultait en tout la raison ; elle aimait ardemment la vertu. L'a-t-on jamais vue prendre un air de hauteur pour ses parents, avoir un sentiment opposé aux leurs ; regarder avec dédain les gens au-dessous d'elle ; tourner en ridicule les défauts naturels des autres ; éviter la rencontre des pauvres ? Ses regards étaient pleins de douceur, ses discours d'honnêteté, ses actions de modestie. Ses manières n'avaient rien que de convenable ; sa démarche rien qui sentît la mollesse ; le ton de sa voix, rien de trop dominant ; tout son extérieur était tellement réglé qu'on voyait dans toute sa personne une image de son âme, et que toute sa conduite était un modèle accompli de toutes les vertus. Comme une grande maison se fait connaître dès son frontispice et qu'à son entrée on s'aperçoit qu'elle est au-dedans éclairée de toutes parts, de même, notre âme, débarrassée de tous les obstacles qui peuvent l'obscurcir, doit briller au-dedans d'une lumière si vive qu'elle se répande jusqu'au dehors.

» L'étendue de la charité de Marie était telle, qu'elle ne savait pas ce que c'était que d'y mettre des bornes, et qu'il n'y avait pas de temps où son zèle ne trouvât quelque occasion de s'exercer. Vous rapporterai-je la frugalité de sa nourriture ? Souvent elle se refusait les choses les plus nécessaires et prolongeait son jeûne pendant plusieurs jours. Lorsqu'elle était forcée de satisfaire aux exigences de la nature, loin de chercher des viandes délicates, les plus communes ou celles qu'elle trouvait les premières lui paraissaient toujours bonnes, songeant bien moins à flatter son goût qu'à soutenir sa vie. De même, elle n'avait recours au sommeil que par une nécessité absolue ; quoique alors, pendant que son corps était assoupi, son esprit veillât, et qu'il se rappelât souvent ses lectures ou qu'il reprît les ouvrages qu'il avait interrompus, ou qu'il exécutât ce qu'il avait projeté, ou qu'il prévît ce qu'il devait faire. Les moments que nous passons dans le sommeil sont utiles pour nous ; ils étaient, pour la Sainte Vierge, des moments de religion et de piété.

» Lorsque Marie demeurait seule, son occupation était continuelle. Si elle était avec les autres, elle était d'un abord affable ; sa démarche pleine de modestie la faisait respecter de tous ceux qui la voyaient, et, à chaque pas qu'elle faisait, elle semblait laisser après elle des traces de sa vertu. Elle paraissait aussi attentive à tout ce qu'elle faisait que si elle eût été exposée aux yeux de plusieurs censeurs ; elle s'acquittait de ses devoirs plutôt comme une personne qui les enseigne que comme un disciple qui les pratique. »

LES FILS DE LA VIERGE — LÉGENDE DE LA POURPRE

Marie travailla à la confection des ornements sacrés, comme elle travailla plus tard à la confection des vêtements de l'Enfant Jésus. Les fragments précieux qui nous restent de ces premiers travaux nous montrent quelles étaient l'adresse et l'habileté de la divine ouvrière.

Le souvenir de ces occupations de Marie était demeuré vivant au moyen âge, et les confréries de tisserands avaient presque toutes choisi la Sainte Vierge pour patronne. Dans le langage populaire même, on donne encore le nom de « fils de la Vierge » à ces légères filandres blanches, couvertes de rosée, qui voltigent dans les airs aux premières lueurs de l'aurore.

Une gracieuse légende, conservée par Vincent de Beauvais, nous dit aussi quelle était la respectueuse admiration des compagnes de Marie pour la céleste ouvrière. Le grand-prêtre avait donné à refaire et à broder le voile qui séparait le Saint des saints d'avec le sanctuaire. Les jeunes filles tirèrent au sort les différentes parties de la broderie à exécuter ; les unes eurent la soie, d'autres la laine, d'autres l'argent : Marie obtint la pourpre, la couleur des reines. Toutes reconnurent de bonne grâce que le sort avait eu raison, et que Marie seule méritait d'être appelée la *Reine* des Vierges.

La Vierge au Lis rappelle par sa présence ces touchants souvenirs. C'est la Madone des ouvroirs, des communautés et des écoles. Les jeunes âmes, travaillant devant un si parfait modèle, seront comme transfigurées par le travail et la prière, et, à l'exemple de la Sainte Vierge, elles apprendront à demeurer, dans toutes les situations de la vie, entre les lis, symbole des vertus, et la quenouille, symbole du travail.

PREMIER MIRACLE — GUÉRISON DE L'ABBÉ BLAMPIN

Marie semble avoir voulu montrer par des miracles combien elle agréait cette représentation du travail surnaturalisé : les plus célèbres sont la guérison de l'abbé Blampin et celle d'un religieux de la Compagnie de Jésus.

L'abbé Blampin, de la Congrégation du Sacré-Cœur de Marie, avait complètement perdu la voix, en prêchant aux nègres de l'île Bourbon : ses supérieurs l'envoyèrent à Rome : mais ni les secours du climat, ni les soins des médecins n'étaient arrivés à aucun résultat. Depuis deux ans, il lui avait été impossible d'articuler un seul mot. Sur le conseil de la mère Macrine, supérieure du Sacré-Cœur, il vint pendant sept jours prier devant la Madone de la Trinité.

Au septième jour, il se mit soudain à réciter le chapelet. Il parla dès lors sans difficulté.

C'était le 6 novembre 1845. Le bruit du miracle se répandit dans Rome. Le vénérable P. Libermann le constata, et Pie IX permit au P. Blampin, en souvenir de sa guérison, de célébrer la messe

devant l'image miraculeuse. A partir de ce jour, le pèlerinage était créé.

Une autre guérison fut obtenue quelque temps après, à la suite d'une neuvaine à *Mater amabilis*. Un jeune Père de la Compagnie de Jésus, au collège Romain, déjà à l'agonie, se lève soudain, en remerciant la *Madonina del Giglio*.

LA MADONE DES VOCATIONS

Mais les plus beaux miracles accomplis par la douce *Verginella* sont les merveilles des vocations religieuses suscitées, confirmées, consolées et fortifiées. Elle semble avoir voulu reposer dans un couvent, pour mieux faire voir quels étaient ses désirs et sa mission. Elle attire à elle les vierges, et parle au cœur de ceux qui viennent la visiter ce langage à la fois rempli de douceur et de souffrance, compris seulement de ceux qui l'ont une fois entendu!

Mater amabilis est bien véritablement la Vierge des lis, et l'on comprend mieux à ses pieds les admirables élans de saint François de Sales parlant de l'adolescence de Marie : « Qu'est-ce que la Sainte Vierge, sinon une fleur choisie parmi toutes les autres fleurs pour sa rare beauté et son excellence ? fleur qui, par son odeur incomparablement suave, a la propriété d'engendrer et de produire plusieurs autres fleurs! A qui appartiennent, je vous prie, tant de belles fleurs odoriférantes dont l'Eglise a été remplie et ornée, sinon à la Sainte Vierge, l'exemple de laquelle les a toutes produites ? N'est-ce pas par son moyen que l'Eglise a été parsemée des roses des martyrs invincibles en leur constance, des soucis de tant de saints confesseurs, et des violettes de tant de saintes veuves qui sont petites, humbles comme ces fleurs, mais qui répandent une très bonne et suave odeur? Et enfin, n'est-ce pas à elle qu'appartiennent plus particulièrement tant de lis blancs de pureté et de virginité ? d'autant que c'a été à son exemple que tant de vierges ont conservé leur cœur et leur corps à la divine Majesté par une résolution et un vœu très indissoluble de conserver leur virginité et pureté! O quelle divine abbesse! »

UNE PAROLE DE PIE IX — BREFS APOSTOLIQUES

De nombreux décrets du Saint-Siège sont venus confirmer et accroître la dévotion à *Mater admirabilis*. La parole de Pie IX a consacré, pour ainsi dire, cette image de l'adolescence de Marie.

Le 20 octobre 1846, le Pape venait prier devant la *Madonina del Giglio;* il voulut la bénir solennellement lui-même, et dit en la voyant : « C'est une pieuse pensée d'avoir représenté la Vierge à un âge où elle semblait être oubliée. » Cette parole, répétée partout, fut véritablement une parole inspirée. Elle consacra la dévotion à la nouvelle Madone, et, depuis lors, les cardinaux, les évêques, les fidèles, n'ont pas cessé de venir après le Pape s'agenouiller à ses pieds.

En 1849, un bref apostolique enrichissait d'indulgences le petit sanctuaire, et permettait de célébrer la fête de *Mater admirabilis* le 20 octobre, anniversaire de la première visite de Pie IX. En 1854, les indulgences furent augmentées encore, à la suite de nouvelles merveilles accomplies par la *Madonina*.

En 1855, le Pape éténdit à toutes les chapelles de *Mater admirabilis* les indulgences attachées au sanctuaire de Rome.

Puisse la Vierge du Lis faire naître et grandir partout des vocations religieuses! Puisse-t-elle introduire en grand nombre, dans le temple dont elle paraît garder l'entrée, des apôtres et des vierges!

SAINT HILARION, ERMITE

Fête le 21 octobre.

Saint Hilarion dans la solitude de Paphos. — A l'entrée de la grotte, guérison d'un paralytique.

NAISSANCE ET PREMIÈRE ÉDUCATION DE SAINT HILARION
UN DE SES MAITRES LE CONVERTIT

Comme la rose s'épanouit au milieu des épines, Hilarion, cette fleur de sainteté qui jeta tant d'éclat, naquit à Tabatha, dans une famille opulente et païenne.

Ses parents, ambitieux de le voir ajouter encore à la vaine gloire de leur nom, l'envoyèrent de bonne heure étudier dans les écoles d'Alexandrie. A la vivacité de l'intelligence, l'enfant joignait un grand fond de vertus naturelles qui le firent bientôt remarquer au milieu de ses compagnons, aussi corrompus que légers.

L'un de ses maîtres, chrétien secret et véritable apôtre sous le manteau de philosophe, voulut donner à son innocence d'autres remparts que les maximes, toujours plus ou moins corruptrices, du paganisme ; il découvrit à son disciple les beautés de la foi chrétienne, et cette âme, que n'avaient pas encore obscurcie les passions, s'ouvrit sans peine à la vérité et à l'influence de la grâce.

Baptisé à quinze ans, Hilarion devint bientôt le modèle des vieux chrétiens.

Les dangereuses frivolités du théâtre, les folies sanguinaires du cirque lui devinrent odieuses; il ne connut plus que le chemin de l'église et de l'école; son repos était de partager les entretiens des vrais serviteurs de Dieu.

DIEU LUI RÉVÈLE SA VOCATION DURANT UN PÈLERINAGE

A cette époque, le nom du grand saint Antoine résonnait dans toutes les bouches. Franchissant les limites du désert, où il aurait voulu les ensevelir, ses vertus faisaient l'admiration du monde et attiraient chaque jour des foules innombrables auprès de lui. Hilarion, pressé par une grâce secrète, vint aussi visiter le solitaire. A la vue du patriarche du désert, son cœur s'émut; son esprit, éclairé par une lumière surnaturelle, comprit que le monde n'est rien et que Dieu est tout : « Et moi aussi! s'écria-t-il, le Seigneur me veut ermite. »

Il revêt aussitôt la bure monastique, et, pendant deux mois, étudie la vie du patriarche de la Thébaïde.

La régularité de saint Antoine, son continuel recueillement, son amour de la prière, sa constante humilité au milieu des peuples qui venaient à lui, sa douce fermeté dans les réprimandes, son ardeur dans la prédication, ses jeûnes perpétuels enflammèrent Hilarion, qui, dès lors, ne brûla plus que du désir de marcher, sous ses ordres, à la conquête du royaume de Jésus-Christ.

Cependant, il ne put supporter longtemps l'immense multitude qu'attirait le parfum de sainteté de son maître spirituel. « Suis-je venu chercher au désert, s'écria-t-il un jour, le tumulte des villes, et dois-je partager les triomphes du héros dont je n'ai pas été le compagnon d'armes? »

Comme il se disposait à entrer plus avant dans la solitude, il apprit la mort de ses parents. Forcé par là de revenir dans sa patrie, Hilarion n'y reparut que pour y donner un grand exemple : il répandit ses biens dans le sein des pauvres et dit adieu, pour cette vie, à ses proches. Libre alors, comme il convient à un soldat de Dieu, il alla chercher un abri contre la vanité et les joies menteuses d'ici-bas dans une île marécageuse, à sept milles de Gaza.

SAINT HILARION ET LES VOLEURS

Une bande d'assassins, qui faisait trembler la contrée, s'y était déjà établie dans un but moins louable. Hilarion connaissait le danger. Mais, que lui importait la mort corporelle, pourvu qu'il évitât le péché qui tue l'âme? Cependant, ses terribles voisins, indignés de se voir braver par un enfant, résolurent d'en tirer une prompte vengeance.

Une nuit, ils marchèrent dans ce but vers le creux de rocher qu'habitait Hilarion. Mais Dieu fit passer sur leurs yeux corporels les ténèbres du péché qui obscurcissaient leurs âmes, et ils errèrent jusqu'à l'aube sans pouvoir rencontrer leur victime. Ils s'humilièrent alors sous la main qui les frappait, et leur fureur était tombée quand, au matin, ils aperçurent le jeune ermite qui priait à quelques pas d'eux. « Ne craignez-vous point, lui dirent-ils, les » criminels qui hantent ces parages? — Dénué de » tout comme je le suis, qu'ai-je à craindre? — » Mais ils pourraient vous ôter la vie! — Que m'im- » porte! puisque je suis prêt à mourir. Mais vous, » malheureux! que deviendrait votre âme si elle » tombait maintenant aux mains du Dieu tout- » puissant?..... Faites donc pénitence, si vous ne » voulez pas servir d'aliment aux feux de l'enfer! »

Fécondées par la grâce divine, ces simples paroles changèrent les coupables, qui s'efforcèrent, dans la suite, de réparer leurs torts envers Dieu et les hommes.

HILARION AUX PRISES AVEC SATAN

Mais quel était donc le héros qui tenait un tel langage? « C'était, dit l'historien, un pauvre adolescent de faible complexion. Le moindre changement de temps le faisait souffrir; les grandes chaleurs l'accablaient et le froid paralysait ses membres délicats. Cependant, il n'avait pour vêtement qu'un sac et un manteau de poil de chameau. Son unique repas, qu'il prenait au coucher du soleil, se composait de quinze figues, et, malgré cela, le fervent religieux poursuivait bien avant dans la nuit le labeur de ses oraisons. »

Tant de zèle pour la gloire de Dieu devait nécessairement enflammer le courroux du superbe qui avait voulu égaler le Roi des cieux, et se rendre semblable à lui. Satan vint donc s'attaquer à la vertu d'Hilarion.

Bientôt, l'austère Hilarion sentit s'allumer en lui les feux de la concupiscence. Son cœur, qui n'avait encore connu que les feux de l'amour divin, fut assailli par des fantômes impurs. Irrité contre lui, l'enfant se frappait la poitrine comme pour en chasser les pensées qui l'obsédaient. « Méchant petit âne, disait-il à son corps, avec la grâce de Dieu, je te dompterai; je t'accablerai sous les tourments de la faim et de la soif et, en même temps, je redoublerai tes travaux, si bien que tu ne penseras plus qu'à manger, sans te soucier de la luxure. »

Quand, au soir de ces longues et laborieuses journées, l'athlète du Christ tombait, épuisé par la fatigue et le jeûne, sur la natte qui lui servait de lit, des courtisanes venaient lui faire des propositions que, dans son innocence, il ne comprenait pas. Il se relevait alors, recommençait sa prière et les fantômes impurs disparaissaient. Mais l'ennemi irréconciliable de nos âmes recourait à d'autres ruses pour le distraire de son oraison.

Hilarion entendait les cris de loups et de renards qui se précipitaient sur sa cellule comme pour la renverser : un jour même il vit arriver sur lui un brillant quadrige : « Seigneur Jésus! » s'écria-t-il, et tout disparut. Une fois, pourtant, qu'Hilarion chantait les psaumes, le front incliné contre terre, troublé par les ruses infernales, il ne priait que de bouche, et son cœur était distrait. Fier de sa victoire, le démon lui saute sur le dos, et le flagelle cruellement. « Allons, lui dit-il, est-ce ainsi que tu dors? Voici de l'orge pour te réveiller », et il redouble ses coups.

Le saint ermite pleura sa faute, mais il s'en consola en voyant que le diable lui-même l'aidait à en faire pénitence. Depuis, il se tint si bien sur ses gardes que son adversaire, honteux de ses continuelles défaites, recourut à un stratagème plus subtil en lui faisant, par l'orgueil, un piège de ses vertus elles-mêmes.

COMMENT HILARION SE VENGE DE SATAN EN LE CHASSANT DU CORPS DES POSSÉDÉS

A mesure que le jeune anachorète croissait en âge, il redoublait ses austérités. A vingt-deux ans, il ne se nourrissait plus que de racines ou de légumes trempés dans l'eau. Il habitait une cellule de quatre pieds de haut sur cinq de large; véritable tombeau où il ne pouvait se tenir qu'assis ou couché : son corps y languissait, mais son âme y puisait la vie.

« C'est du superflu que de chercher la propreté

dans un cilice », disait ce grand pénitent, et jamais il ne lava son sac. Livré tout entier à la prière et à la méditation, il apprit les Saintes Ecritures par cœur, et finit par rester uni à Dieu aussi intimement que le permet la faiblesse humaine.

Malgré lui, le bruit de ses vertus finit par se répandre au loin, et bientôt les foules le vénérèrent comme le saint Antoine de la Palestine.

Après quinze années d'une union inféconde, une pauvre femme se voyait abandonnée de son mari. Son désespoir lui donna la force de violer la première la retraite du saint ermite.

A sa vue, Hilarion se trouble et détourne les yeux. La suppliante se jette alors à ses genoux. « Pardonnez à mon audace, c'est la nécessité qui m'amène ici comme le malade au médecin. Vous ne voulez pas regarder une femme? C'est pourtant l'une d'elles qui a donné au monde le Christ Jésus! Au nom de ce divin Sauveur, écoutez ma demande » ; puis elle lui expose son malheur. « Allez en toute confiance, je prierai avec vous, et nous serons exaucés, répondit l'homme de Dieu. » L'année suivante, l'heureuse mère inclinait son fils nouveau-né sous la main bénissante d'Hilarion.

Un second prodige manifesta plus clairement encore sa sainteté. L'illustre Aristénéta, riche en biens et en vertus, avait été avec toute sa famille chercher la bénédiction du patriarche de la Thébaïde. Elle était à peine revenue que ses trois fils mouraient en même temps. Folle de douleur, elle court aux pieds d'Hilarion : « Au nom de notre très clément Sauveur, au nom de sa croix, de son sang, venez à Gaza me rendre mes enfants. Votre charité éclairera les païens et renversera les idoles qu'ils y adorent encore. — Allez, je prierai d'ici, mais jamais je ne rentrerai dans vos villes; j'en connais trop les dangers. — Serviteur du Christ, rendez-moi mes enfants, s'écrie l'infortunée », puis elle embrasse les genoux du solitaire et le retient jusqu'à ce qu'il promette de venir au moins la nuit. Protégé par les ténèbres contre les scandales du monde, le moine arrive dans la riche demeure où pleurait Aristénéta. Il fait le signe de la Croix sur les cadavres, desquels s'échappe aussitôt une sueur abondante, et, peu après, il rend à l'heureuse mère ses enfants pleins de vie. « Bénissez Dieu qui a tout fait, » fit le thaumaturge, et, se dérobant à la hâte, il regagna sa modeste cellule. Elle ne tarda pas à devenir le rendez-vous de toutes les misères. Une femme aveugle se fait conduire au saint ermite : « Seigneur, ayez pitié de moi, j'ai dépensé toute ma fortune en remèdes et mon mal n'a point diminué. » Hilarion la guérit et dit : « Si vous étiez venue à Dieu avant de recourir aux hommes, il vous aurait exaucée comme aujourd'hui et vous auriez pu, par l'aumône, racheter vos péchés. »

Un païen de Gaza, frappé de paralysie, n'avait plus que la langue de libre, il s'en sert pour implorer l'anachorète. Celui-ci s'en sert pour dégager son âme des liens de l'erreur et lui rend ensuite la santé corporelle.

Il y avait à Jérusalem un géant qui se faisait gloire, dit l'historien, de porter plus qu'un âne. Devenu la proie du démon, il faisait par ses violences l'effroi de la contrée. Après bien des efforts, on l'enchaîne et on le mène à Hilarion. Le possédé se prosterna aussitôt et se mit à lui lécher les pieds. Celui qui avait si constamment vaincu le démon en lui-même le poursuivait aussi efficacement dans les autres et Satan dut abandonner sa victime.

Toute une légion infernale qui tourmentait l'illustre et opulent Orionus subit le même sort, et on l'entendit s'échapper du corps du patient en poussant une clameur confuse comme celle d'une multitude immense. Dans sa reconnaissance, le malade offrit à son bienfaiteur un immense trésor.

« Ne sais-tu pas que Giézi fut frappé de la lèpre pour avoir accepté l'argent de Naaman guéri par son maître Elisée, lui dit le Saint. Prenez et distribuez tout aux pauvres. Vous qui vivez dans le monde, vous les connaissez mieux que moi, je n'ai pas abandonné mes biens pour m'embarrasser de ceux des autres. Mais consolez-vous, mon fils, Dieu voit votre intention et vous en tiendra compte. »

Sa nouvelle victoire sur la cupidité rendit Hilarion plus que jamais redoutable à l'enfer. Italicus de Gaza doit lutter au cirque contre un païen qui se sert de sortilèges pour faire de sa victoire le triomphe de ses dieux. Le saint moine lui donne sa coupe en disant : « Remplissez-la d'eau que vous répandrez sur votre char et sur vos chevaux, le Seigneur vous donnera la victoire. »

Au jour de la lutte, le chrétien atteignit le terme de la carrière avant que son adversaire, retenu par une force mystérieuse, eût pu s'élancer.

Après avoir vainement tendu des pièges à la chasteté d'une vierge, un débauché a recours au démon. L'ennemi de toute pureté entre dans le corps de la jeune fille, et enflamme son âme d'une passion si violente, qu'elle en devient comme folle; ses parents la conduisent à l'homme de Dieu qui la délivre aussitôt, mais la blâme de s'être laissée parfois aller à la familiarité avec son persécuteur, « car c'est par là, dit-il, que commence à mourir l'innocence, et ce sont ces faiblesses qui ont livré votre âme au démon. »

Mais l'on ne pourrait tout énumérer : Hilarion guérit jusqu'aux animaux malades des pauvres laboureurs, et l'on accourait pour le voir du fond de la Germanie et des Gaules. L'on venait à lui, et lui menait à Dieu en gagnant ses pieux visiteurs à la vie religieuse; au bout de quelques années, les déserts de la Palestine furent parsemés d'ermitages où s'épanouirent les fleurs du ciel.

Rien n'égalait le zèle de ce bienheureux Père pour maintenir les Frères dans la ferveur. Quoique épuisé par les jeûnes, il les visitait tous chaque année, semant les miracles pour récompenser les bons comme aussi pour châtier et convertir les tièdes.

Un moine refuse un jour l'entrée de sa vigne à l'immense troupe de religieux qui accompagnaient le saint patriarche : son raisin se dessèche, et le peu de vin qu'il en tire se change en vinaigre.

Un autre, plus confiant dans la Providence, livre tout à ses hôtes et son champ, fécondé par la bénédiction d'Hilarion, rend cinq fois plus que les années précédentes.

Un ermite avare envoie au vénérable Abbé les prémices de son jardin : « Je n'en veux point, s'écrie-t-il, les mains du maître leur ont laissé une telle odeur de péché que les bœufs eux-mêmes n'en mangeraient point. » On met les légumes à l'étable, et les animaux, irrités, brisent leurs attaches et s'enfuient.

COMMENT SAINT HILARION REDEVINT ERMITE

Cependant, le bienheureux Père avait atteint sa soixante-troisième année, et, se voyant entouré d'une multitude de moines et continuellement assiégé par les pèlerins qui venaient de toutes les parties du monde, il trembla pour le salut de son âme. « Je reçois, se dit-il, ma récompense ici-bas, il faut aller me cacher pour prier et souffrir si je ne veux pas me rendre indigne de la miséricorde divine ». « Que l'on célèbre les miracles de ce vrai

serviteur du Christ, que l'on vante son incroyable abstinence, pour moi, je ne pourrai assez admirer son humilité », s'écrie saint Jérôme.

Les nobles, les magistrats, les princes, les évêques s'empressaient autour de lui, heureux de recevoir un peu de pain ou une [illegible] bénite de sa main ; et lui, foulant aux pieds le démon de l'orgueil, se dérobait à leur empressement.

Quand il voulut partir, plus de dix mille hommes accoururent pour arrêter par leurs larmes et leurs gémissements « leur père, leur unique secours, leur providence ici-bas » ; c'est ainsi qu'ils l'appelaient. Cette manifestation ne fit que confirmer saint Hilarion dans sa pensée.

« Rien ne m'arrêtera, dit-il, et je ne romprai pas le jeûne avant d'avoir quitté cette terre où j'expose tant mon éternité. » Après sept jours d'abstinence complète, il fallut lui céder. Il prit quarante de ceux qui pouvaient, comme lui, jeûner jusqu'au coucher du soleil et ils allèrent ensemble vénérer l'ermitage de saint Antoine, dont une vision lui avait révélé la récente et bienheureuse mort. Fortifié par ce pèlerinage, il s'enferma dans la solitude et mena une vie si fervente qu'on aurait dit qu'il commençait seulement à servir Dieu et qu'il voulait réparer le temps perdu.

Cependant, avec le bienheureux Antoine, le bonheur avait disparu pour la Thébaïde : les éléments eux-mêmes semblaient vouloir se mêler au deuil, car pas une goutte d'eau n'était venue fertiliser la terre trois ans encore après son trépas. Des malheureux cherchant quelques racines, découvrirent Hilarion qui se vit bientôt entouré d'une foule affamée demandant par ses cris et ses larmes la cessation du fléau. Le Saint se mit en prière, et bientôt la pluie tomba par torrents.

Ce prompt changement fit éclore une multitude de serpents qui faisaient mourir les hommes et les plantes. Par sa bénédiction, l'homme de Dieu donna à l'huile la vertu de tuer ces reptiles venimeux et de guérir leurs victimes.

Ces miracles éclatants attirèrent encore les peuples, et bientôt Hilarion, s'échappant de nouveau, allait chercher un abri contre les honneurs qui le poursuivaient partout, dans les déserts voisins d'Alexandrie.

Des religieux l'avaient arrêté dans sa course pour le faire reposer ; mais, le soir même du premier jour, il annonce qu'il va partir. On se jette à ses genoux, on le supplie de passer au moins une nuit. « Non, non, répond-il, vous payeriez trop cher votre hospitalité. Je ne veux pas que votre couvent soit renversé à cause de moi. »

Le lendemain, on comprit ces paroles prophétiques, quand on vit le monastère envahi par les satellites du plus puissant et du plus cruel ennemi des moines qui fût jamais (et qui, pourtant, mourut sans pouvoir les anéantir), Julien l'Apostat. Ils cherchaient Hilarion et son fidèle disciple Hésychius pour les mettre à mort, mais ils ne purent retrouver leurs traces.

Le saint ermite, en effet, poursuivi dans son nouveau refuge par l'amour et la juste admiration des fidèles, était passé en Occident.

Il vécut quelque temps dans l'île de Sicile, ignoré de tous et payant par la prière la dette que chaque homme doit à la société, mais Dieu lui réservait une autre mission.

Un possédé, dont le voisinage de l'homme de Dieu avait aggravé les tourments, s'écria un jour dans Saint-Pierre de Rome : « Le bienheureux Hilarion est en Sicile et c'est lui qui me guérira. »

Le démon n'avait pas menti, car, quelque temps après, le patient rentrait en Italie plein de force et de santé, et proclamant partout la haute sainteté de son bienfaiteur. Ce miracle fut le prélude d'une infinité d'autres, et bientôt, le thaumaturge, accablé par les multitudes, reprit la fuite.

Hésychius le conduit dans la ville d'Epidaure, mais sa charité pour le prochain ne lui permit pas de satisfaire son ambition d'être inconnu et méprisé.

Un énorme boa dépeuplait la contrée ; Hilarion, plein d'une sainte foi, fait enflammer un bûcher et ordonne à la bête de s'y précipiter. Le serpent obéit, et on l'entendit mugir dans les flammes comme Lucifer au jour où son orgueil creusa les enfers.

Une autre fois, la mer, soulevée par la colère divine, avait franchi son lit, menaçant d'engloutir ce pays sous un nouveau déluge ; les habitants saisissent le Saint et le placent sur le rivage comme une barrière que les flots ne pourront franchir. L'humble Hilarion fait trois signes de Croix sur le sable et étend sa main vers les flots qui se calment aussitôt et rentrent dans leurs bornes.

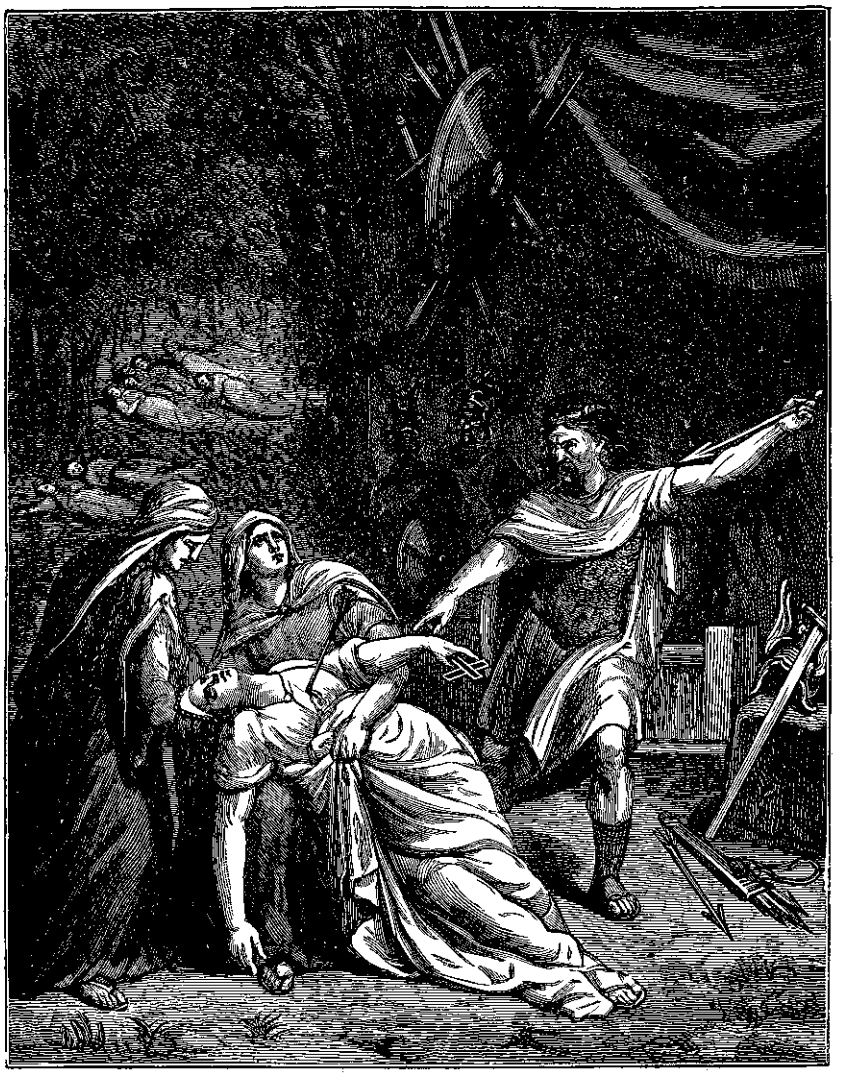
Plus honoré en Dalmatie qu'il ne l'avait été en Sicile et en Palestine, il chercha vainement à s'ensevelir dans l'oubli en allant dans les solitudes de Paphos ; partout, il était entouré de cette même admiration et de ces mêmes égards qui lui donnaient tant de craintes pour son éternité. « Dieu Tout-Puissant qui sauvez les âmes, s'écria-t-il un jour, ayez pitié de votre indigne serviteur et permettez-lui de se disposer à paraître devant votre redoutable tribunal par la prière et la pénitence », et il alla s'établir au milieu d'un pays idolâtre, dans des lieux presque inaccessibles. Il resta là cinq ans, savourant les délices de la macération et de l'oraison perpétuelle, séparé de tous, même de son cher Hésychius qu'il avait envoyé visiter ses fils spirituels en Palestine.

Un jour qu'il descendait de sa cellule, il rencontre un pauvre paralytique qui se traînait péniblement à terre. L'homme de Dieu ne peut le voir sans être ému de compassion, et il sacrifie son repos pour le bien de ce membre souffrant de Jésus-Christ. « Au nom de la Trinité Sainte, lève-toi et marche ! » Merveilleuse puissance ! les paroles résonnaient encore sur les lèvres d'Hilarion que, déjà, le malade était debout, tressaillant d'allégresse. De nouveau, le saint ermite fut entouré par les foules, et de nouveau, il trembla pour son salut ; mais le Seigneur le rassura bientôt en venant l'avertir qu'il allait l'appeler des dangers d'ici-bas aux joies sans mélange de l'éternité.

A cette nouvelle, les pèlerins accoururent plus nombreux et ils purent contempler le bienheureux Hilarion étendu sur sa natte et mourant dans un dernier élan d'espérance et d'amour : « Echappe-toi, disait-il à son âme pour l'encourager dans ses craintes dernières, brise les derniers liens ! Pourquoi tarder encore ? il y a bientôt soixante ans que tu sers le Christ ; peux-tu craindre la mort ? » Et il rendit l'esprit. Son corps, enseveli par les habitants et entouré du plus grand respect, fut rendu plus tard à la Palestine par Hésychius, et il opéra les plus éclatantes merveilles.

SAINTE URSULE ET SES COMPAGNES, VIERGES ET MARTYRES

Fête le 21 octobre.



Le martyre de sainte Ursule.

Le culte de sainte Ursule et de ses compagnes vierges et martyres a toujours été très célèbre en Occident. Aussi est-il beaucoup à regretter que l'histoire ne nous ait pas conservé plus de détails sur les vertus et la mort héroïque de ces généreuses chrétiennes, dont le martyre a illustré la ville de Cologne.

Voici du moins ce que les traditions nous apprennent de plus certain à leur sujet. Ces événements se sont passés vers la fin du IVe siècle ou vers le milieu du Ve. Cette dernière date est la plus probable.

Ursule était fille de Dionatus, roi de Cornubie, en Ecosse, et de son épouse Daria. La beauté de la jeune princesse n'avait d'égal que l'éclat de ses vertus. Un prince voisin, Conan, aspirait à sa main; mais Conan était païen. Du reste, Ursule avait voué son cœur à Jésus-Christ; elle refusa donc cette alliance.

Des événements inattendus ne tardèrent pas à lui susciter de graves difficultés.

A cette époque, l'empire romain en décadence était fort troublé par les invasions étrangères et ses propres divisions. On raconte qu'un général, désireux de consolider sa puissance en Armorique (Bretagne), y avait établi comme colons plusieurs milliers de ses soldats, la plupart, semble-t-il, originaires de la Grande-Bretagne. Pour assurer l'avenir de cette entreprise, il fallait constituer des familles régulières et trouver des épouses pour les nouveaux colons.

Le général fit exécuter en Grande-Bretagne ce

recrutement d'un nouveau genre, et des jeunes filles, au nombre de plusieurs mille, furent réunies de divers points.

Or, le prince Conan se trouvait parmi les nouveaux colons de l'Armorique et il n'avait pas oublié Ursule. Malgré le refus qu'il avait éprouvé une première fois, il persistait toujours à la regarder comme sa fiancée.

Ursule était du nombre des jeunes filles condamnées à ces alliances lointaines.

LE DÉPART — TEMPÊTE

Quelques-unes, attirées par les riches héritages distribués aux soldats qui allaient devenir leurs époux couraient avec joie à cette union. Mais les vierges chrétiennes, parmi lesquelles se distinguait Ursule, étaient loin de partager cet enthousiasme. Elles opposèrent même une certaine résistance, quand il s'agit de quitter Londres où on les avait réunies : c'est qu'elles avaient voué à Jésus-Christ leur virginité. Il fallut employer la force pour les faire monter sur les vaisseaux qui devaient les emmener.

Elles partirent.

Bientôt les côtes de la Grande-Bretagne se dérobèrent à leurs regards, car le ciel était sombre.

Une tempête violente ne tarda pas à s'élever : le vent poussa les embarcations, mais il les emporta par delà les îles de Zélande et de Hollande, jusqu'à l'embouchure du Rhin.

Sainte Ursule et celles de ses compagnes qui désiraient appartenir à Jésus-Christ seul se réjouirent de ce contre-temps, et vinrent s'établir à Cologne, sur les bords du Rhin.

D'anciens récits rapportent que la Sainte, profitant de sa liberté, aurait continué son voyage jusqu'à Rome pour y vénérer les reliques des apôtres et des martyrs, et revint ensuite à Cologne.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle se trouvait dans cette dernière ville avec un nombre considérable de ses compagnes quand vint l'heure du grand combat et de la dernière victoire.

LE MARTYRE

Le pays fut traversé par une de ces armées de barbares qui le dévastèrent si souvent dans le cours du v^e^ siècle. Plusieurs disent que c'était la grande armée des Huns. Cologne fut emportée d'assaut. Les païens vainqueurs n'étaient pas moins avides de débauches que de sang et de pillage. Mais Ursule et des milliers d'autres généreuses chrétiennes surent défendre leur vertu au péril de leur vie. Les barbares, furieux de cette résistance, les firent tomber en masse sous leurs flèches et leurs épées.

Lorsque, après en avoir tué un grand nombre, ils vinrent à sainte Ursule, le prince des barbares, frappé de sa beauté, voulut la consoler de la mort de ses compagnes et lui promit de l'épouser. Ursule s'y refuse absolument. Irrité de se voir dédaigné, il la perce d'un coup de flèche.

Son âme victorieuse alla rejoindre au ciel les centaines de vierges qu'elle avait soutenues dans leur combat, afin de chanter à jamais avec elles le cantique de l'Agneau.

Les traditions font monter à onze mille le nombre des innocentes victimes qui furent immolées ce jour-là avec sainte Ursule. Mais il faut sans doute compter dans ce nombre, non seulement les vierges venues de Grande-Bretagne, mais les jeunes chrétiennes de Cologne et des environs qui imitèrent leur courage et probablement aussi les autres habitants massacrés en ce jour par les barbares.

Toujours est-il que Cologne a toujours gardé une grande vénération pour *sainte Ursule et les onze mille vierges.*

Après le départ des Huns, les habitants de Cologne avaient enseveli leurs victimes dans la plaine voisine. Plus tard, à diverses époques, ces précieux restes ont été exhumés par centaines et ont enrichi Cologne et d'autres églises de l'Occident.

Déjà, au vii^e^ siècle, une église était bâtie sur le tombeau de sainte Ursule. Un jour, pendant que l'évêque saint Cunibert y célébrait la messe, une blanche colombe vint se reposer sur la tête du pontife, puis alla s'abattre dans un certain endroit de l'église. On creusa en cet endroit, et l'on y trouva une tombe, avec cette inscription : SANCTA URSULA, REGINA (Sainte Ursule, reine).

Aujourd'hui encore, Cologne possède une belle église dédiée à sainte Ursule, où l'on vénère son tombeau et la flèche dont elle fut percée. On voit aussi, autour de l'abside, mille sept cent soixante têtes enchâssées dans du velours cramoisi enrichi d'or, et dans la *chambre d'or*, six cent douze têtes avec quantité d'autres reliques des compagnes de sainte Ursule et d'autres martyrs. Les noms de la plupart sont inconnus, on en cite cependant qui se nommaient : Catherine, Clémence, Marguerite, Julienne, Aurélie, Sophie, Eugénie, Théodora, Christine, et une autre Ursule qui était nièce de la première.

De nombreux miracles s'opérèrent jadis auprès de ces reliques.

De toutes parts on accourait, les jeunes filles surtout pour demander à cette phalange de vierges de veiller sur leur virginité. C'est sur leur tombeau aussi qu'au xi^e^ siècle, saint Annon, archevêque de Cologne, aimait à passer la nuit en prière.

Un religieux qui avait pour ces vierges une très grande dévotion, atteint d'une maladie grave, vit une vierge d'une merveilleuse beauté venir à lui : « Qui es-tu? lui demanda le moine étonné de cette vision. — Je suis une de ces vierges pour lesquelles tu as tant de dévotion, et, comme par amour pour nous, tu as récité onze mille fois l'oraison dominicale, tu en recevras la récompense. Au lit de mort, tu nous auras pour te protéger et te consoler. » Le moment arriva bientôt où il fallut administrer au malade l'Extrême-Onction. Après la cérémonie, le moribond demande instamment à ses frères de se retirer pour faire place aux vierges saintes qui venaient. L'Abbé lui ayant demandé ce qu'il veut dire, le religieux lui raconte la vision qu'il a eue. Les assistants se retirent. Quant ils rentrèrent, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre. Les saintes martyres avaient emporté au ciel l'âme de celui qui les avait si souvent priées pendant sa vie.

Le bienheureux Hermann-Joseph, qui professait un culte plein de vénération pour les vierges martyres de Cologne, en reçut diverses faveurs et plusieurs apparitions. Il a composé en leur honneur de belles hymnes, dont l'air lui fut ensuite révélé dans une extase, pendant laquelle il entendit chanter quelques-unes de ces vierges.

Quand sainte Angèle fonda son célèbre institut pour l'instruction des jeunes filles, elle le plaça sous le patronage de sainte Ursule; de là, le nom d'*Ursulines* donné à ses religieuses. Cette patronne est bien choisie, puisque sainte Ursule a su conduire tant de jeunes filles dans le chemin de la vertu et de la fidélité à Jésus-Christ malgré les plus grands obstacles.

SAINT MALCUS, MOINE

Fête le 21 octobre.

Saint Malcus gardant les troupeaux de son maître.

DANS LE MONDE

Malcus était du bourg de Maronie, à dix lieues environ d'Antioche, en Syrie. Il y naquit à la fin du IVe siècle de parents riches bien que laboureurs. Il était leur seul enfant. Dès lors, Malcus était regardé comme le soutien de la famille. Quant l'enfant eut grandi, autour de lui on songea naturellement à le marier. Malcus refusait. Son père voulut l'y contraindre par ses menaces, et sa mère par ses caresses, mais l'adolescent resta insensible à toute autre voix qu'à celle de Notre-Seigneur, qui lui disait doucement au fond du cœur : « Mon fils, sois vierge. »

FUITE AU DÉSERT

Un beau jour, Malcus quitte la maison paternelle, devenue pour lui un danger, et demande au désert de Chalcis un abri contre les poursuites de ses parents. Là florissait, sous la conduite d'un Abbé, une communauté de saints religieux. Malcus se fait leur frère. Pendant de longues années, il gagne comme eux sa vie à la sueur de son front. Car c'était un des plus ardents au travail de la terre, en même temps qu'il s'adonnait avec zèle au travail de sa sanctification.

REGARD EN ARRIÈRE

Cependant, du fond de son désert, il apprend la mort de son père. Un voyage en son pays est aussitôt projeté. C'est pour consoler sa mère, veuve infortunée, privée maintenant de son époux après avoir vu son fils l'abandonner. C'est aussi pour vendre son héritage et en distribuer le prix en partie aux pauvres, et rapporter le reste à son monastère..... Rien de plus naturel, lui semble-t-il. Rien que de louable dans de telles intentions. Et pourtant le jeune solitaire se trompait. L'Abbé du monastère à qui il s'en ouvrit lui montra que ce n'était là qu'une ruse du démon, qui voulait, sous ce beau prétexte, lui faire perdre sa vocation. Le saint vieillard avait vu déjà plusieurs de ses religieux victimes de pareils artifices. Mais ses remontrances, ses supplications, ses larmes ne purent fléchir Malcus, et le maître fut condamné à la douleur de voir son disciple s'éloigner de lui.

« Hélas ! il n'est que trop vrai, mon fils, que le démon vous a endurci la conscience. Sans motif raisonnable, vous abandonnez votre solitude. En refusant d'écouter mes conseils paternels, vous vous exposez à la mort, car la brebis

qui se sépare de la bergerie est toujours exposée à la dent des loups. »

Telles furent les dernières paroles de l'abbé.

DÉPART DU MONASTÈRE — TRISTE AVENTURE

L'accomplissement de la menace ne se fit guère attendre. Avant de revoir la maison paternelle et de consoler sa mère, Malcus devait traverser un désert, désert non plus habité par les moines comme celui qu'il venait de quitter, mais infesté par des bandes de brigands. C'étaient les Sarrasins qui dépouillaient les passants et les emmenaient captifs. On ne traversait ce désert que par caravanes, afin de se défendre contre les barbares. Mais cette fois, comme bien souvent, les assaillants furent plus forts et la bande d'Ismaélites qui attaqua les voyageurs fit autant d'esclaves des soixante-dix personnes de tout âge et de tout sexe qui faisaient route avec le moine fugitif.

Malcus est pris par l'un de ces Arabes avec une femme dont le mari avait été saisi par un autre brigand. Pauvre moine! Le voilà jeté sur un chameau. Près de lui est péniblement assise la compagne de ses infortunes. La route est longue. Il fait bien chaud. Les captifs n'ont pour se désaltérer que leurs sueurs et le lait de l'animal qui les emporte! Enfin, voilà une rivière; avec quel bonheur ils espèrent pouvoir assouvir la soif qui les dévore, et, à la maison qu'ils aperçoivent sur l'autre rive, combattre la faim, par une nourriture autre que la chair demi-cuite à laquelle ils avaient été condamnés jusqu'alors !..... Mais cette rivière, le chameau la traverse sans s'arrêter et cette maison, c'est celle de leur nouveau maître; maison d'esclavage pour eux.

LA SERVITUDE

A leur arrivée, le barbare qui les avait amenés, en témoignage de leur servitude, les force à se prosterner devant une femme et des enfants à peine vêtus; c'étaient la femme et les enfants de leur maître. Puis : « Voilà des troupeaux, dit l'Arabe à Malcus, je t'en confie la garde. » Malcus s'en acquitta fidèlement, servant Jésus-Christ en la personne du barbare.

Sur ses montagnes il faisait oraison, car il n'est rien qui, si nous le voulons, ne puisse servir à notre sanctification.

Il chantait les psaumes qu'il avait appris au monastère.

MARIAGE FORCÉ

Voyant que ses troupeaux prospéraient entre les mains de Malcus, comme autrefois ceux de Laban sous la garde de Jacob, l'Arabe voulut attacher plus fortement Malcus à son service.

« Voilà la captive amenée avec toi, dit un jour le maître à l'esclave, prends-la pour femme.

— Je ne puis, répondait Malcus, il est défendu aux chrétiens d'épouser une femme dont le mari est encore vivant.

— Obéis ou meurs »; reprit brutalement le barbare en tirant son épée.

Malcus tend sa main à l'esclave, comme marque de son union avec elle. Mais, au fond de son cœur, il était résolu à perdre la vie plutôt que la virginité.

D'autre part, la femme était chrétienne, et ne voulait à aucun prix manquer à la fidélité jurée à son mari.

Aux yeux de leur maître, les deux captifs étaient mariés, mais, en réalité, ils vivaient comme frère et sœur, passant les nuits en prières. L'un songeait à son monastère, l'autre à sa famille ; tous deux à la liberté.

LA DÉLIVRANCE

Ils tentent de prendre la fuite. Ils profitent des ténèbres de la nuit pour tromper la vigilance de leur maître. Ils s'en vont à travers le désert. Ils marchent nuit et jour et pourtant ce qu'ils craignaient arrive : ils sont atteints par le farouche Arabe qui les poursuivait. Dès qu'ils l'aperçoivent sur son grand chameau avec son serviteur, ils se cachent à l'entrée d'une caverne, s'en remettant complètement à la Providence. Mais le barbare les a aperçus. Il se tient lui-même à l'entrée de la caverne, l'épée nue au poing, pour frapper de sa propre main les deux malheureux que son serviteur est chargé de faire sortir de l'antre. Zélé comme le maître, le serviteur se précipite au fond de la caverne. Mais les deux fuyards s'étaient blottis à droite en entrant; et au fond, il y avait une lionne et deux lionceaux. Le maître accourt aux cris du serviteur. Il croyait aller assouvir ses désirs de vengeance contre ses esclaves.....; il se trouve en face d'une lionne qui l'emporte comme le serviteur à ses lionceaux! Malcus était sauvé. Il trouve, en sortant de la caverne, le chameau chargé de provisions. Ils montent tous les deux sur l'animal qui les avait jadis amenés captifs; après dix jours de marche, ils arrivent enfin aux frontières de l'empire romain. La femme vécut longtemps encore; mais retirée dans un monastère.

Malcus rentra dans son couvent d'autrefois, se promettant bien de n'en plus sortir. La renommée de leur sainteté à tous deux parvint à saint Jérôme, qui s'entretint avec l'un et l'autre et apprit d'eux l'histoire qui précède, comme il l'indique lui-même, quand il la termine par ces paroles :

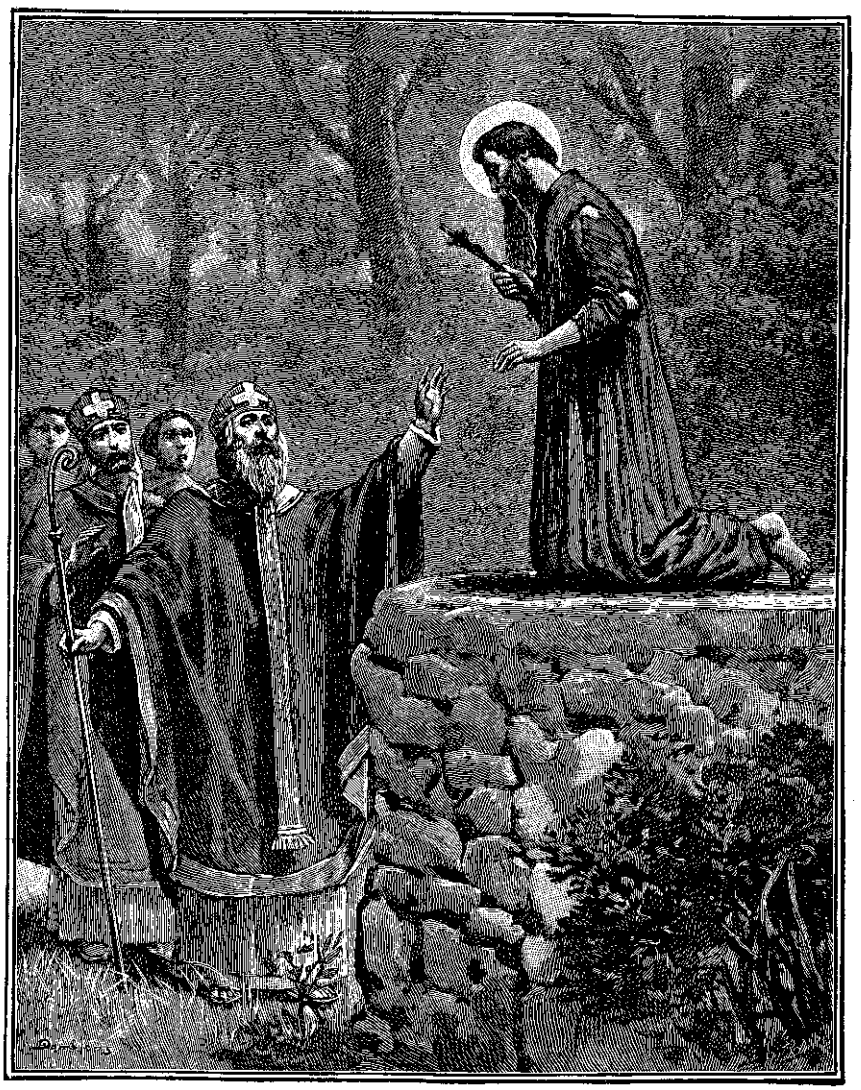
CONCLUSION

« Voilà ce que le vieillard Malcus m'a raconté lorsque j'étais jeune encore; et maintenant que je suis vieux, je le raconte aux autres personnes chastes, priant les vierges de conserver leur intégrité et chacun de mes lecteurs d'informer la postérité de ces merveilles, *afin que tout le monde sache que la chasteté ne peut être captive; qu'elle ne cède ni aux épées des hommes ni aux dents des bêtes farouches, et que celui qui s'est dévoué à Jésus-Christ peut bien mourir, mais ne peut jamais être vaincu.* »

SAINT WALFROY

LE STYLITE DES ARDENNES

Fête le 21 octobre.



Saint Walfroy, après s'être mortifié de longues années au sommet d'une colonne, en descend docilement sur l'ordre de son archevêque.

LA MONTAGNE DE SAINT-WALFROY

Sur la rive droite de la Meuse, dans la partie des Ardennes qu'on appela longtemps le *Luxembourg français*, se trouve le canton et le bourg de Carignan. C'était autrefois une station romaine placée à peu de distance de l'antique chaussée qui conduisait de Reims à Trèves; elle s'appelait alors Ivoix. La *Chiers* arrose de ses eaux limpides les prairies qui l'entourent : à peu de distance, vers l'Orient, se dresse une montagne qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Walfroy. De son sommet aride et silencieux, l'œil jouit d'un spectacle enchanteur, et l'âme du pèlerin et du retraitant y trouve dans la prière et la solitude de douces et profondes consolations.

Il y a douze siècles, sur ce sommet sauvage et consacré au culte des idoles, un saint ermite, nommé Walfroy, vint fixer sa demeure. Ardent admirateur des solitaires d'Orient, il résolut de

reproduire dans sa vie ce que leur pénitence avait eu de plus austère, et on le vit élever de ses mains une colonne au sommet de laquelle il passa une partie de ses jours, exposé à toutes les rigueurs et les intempéries de l'air. Les Stylites (1) de l'Orient avaient eu à supporter surtout les ardeurs d'un soleil de feu; Walfroy, le Stylite du Nord, voulut endurer, pour l'amour de Jésus-Christ, le froid glacial des rudes hivers, et le récit de ses souffrances volontaires, admirables mais non imitables, fait encore frémir.

LE SAINT ET L'HISTORIEN

Ce récit, nous le trouvons sous la plume d'un témoin oculaire, saint Grégoire de Tours, le père de notre histoire nationale.

En l'an 585, Gontran, roi de Bourgogne, envoya une ambassade à Childebert II, roi d'Austrasie, qui tenait alors sa cour à Coblentz. Le prince bourguignon avait choisi comme ambassadeurs deux évêques, un certain Félix et saint Grégoire de Tours. Leur mission terminée, les envoyés revinrent par la chaussée romaine qui joignait Reims à Trèves, et s'arrêtèrent à Ivoix. Ce fut là qu'eut lieu la rencontre entre l'historien et le Saint. Mais laissons la parole à l'illustre évêque de Tours :

« Lorsque nous arrivâmes, dit-il, près du château d'Ivoix, nous y rencontrâmes le *diacre Walfroy*. Il nous conduisit à son monastère où il avait bâti une grande église enrichie des reliques de saint Martin. Il nous reçut avec beaucoup de bonté. Dans le séjour que nous y fîmes, nous le priâmes de nous raconter comment il s'était converti à Dieu, pourquoi il avait quitté son pays, lui qui était Lombard d'origine, et comment il était entré dans la cléricature. Il résista longtemps et s'en défendit le plus qu'il lui fut possible, parce qu'il craignait les mouvements de la vaine gloire. Mais je le conjurai avec tant d'instance de nous donner cette satisfaction, qu'il se rendit enfin, et il nous parla de la sorte :

« J'étais encore enfant lorsque j'entendis prononcer le nom de saint Martin. Je ne savais s'il était martyr ou confesseur, ni où reposait son corps, mais déjà je célébrais des veilles en son honneur, et si j'avais quelque argent, j'en faisais des aumônes. »

LE DISCIPLE DE SAINT YRIEIX

Puis, le saint diacre raconta comment la Providence l'avait conduit au monastère d'*Atane*, en Limousin, où il s'était mis sous la direction de saint Arédius ou Yrieix, qui en était le premier abbé depuis 550.

Arédius, issu d'une opulente famille de Limoges, avait été élevé à la cour de Théodebert, roi d'Austrasie; mais il quitta le monde pour répondre à l'appel de Dieu et s'engagea dans le clergé de Trèves, dont il mérita l'estime par sa piété et son savoir. La mort de son père et de son frère l'ayant obligé de retourner à Limoges pour consoler sa mère, il en profita pour fonder près de là, à Atane, un monastère dont les constitutions furent empruntées à celles de Cassien, de saint Basile et des plus célèbres instituteurs de la vie monastique.

Arédius reçut avec une bonté toute paternelle le nouveau disciple que Dieu lui envoyait, et Eberwin, abbé de Saint-Martin de Trèves au x^e^ siècle, dans sa *Vie de saint Magnéric*, nous apprend comment le fondateur d'Atane formait Walfroy à la piété, à l'obéissance, au sacrifice, comment il lui enseignait la science ecclésiastique et lui apprenait à méditer les Saintes Ecritures, soit en les lisant, soit en les transcrivant.

DÉVOTION A SAINT MARTIN DE TOURS

Arédius avait une grande dévotion à saint Martin, et il ne passait point d'année sans aller visiter son tombeau à Tours.

» Un jour, continue Walfroy, l'abbé me conduisit à la basilique de Saint-Martin. Avant de nous en retourner, il prit un peu de poussière du tombeau, l'enferma dans un reliquaire et le suspendit à mon cou. Lorsque nous fûmes de retour dans son monastère, il voulut placer le reliquaire dans son oratoire, mais il trouva la poussière tellement augmentée que, non seulement elle en remplissait la capacité, mais qu'elle débordait jusque dans les jointures.

» Ce miracle éclaira mon esprit d'une lumière plus vive, et m'excita davantage à mettre toute ma confiance dans la puissance du Saint (1). »

Ce prodige, qui avait si vivement impressionné saint Walfroy, eut sans doute une grande influence sur sa vocation. Il résolut d'imiter plus complètement la vie du saint Thaumaturge des Gaules et d'annoncer à son exemple l'Evangile aux païens encore nombreux, surtout dans les campagnes. Walfroy dit adieu à saint Arédius et se fixa dans la partie des Ardennes où l'avait rencontré saint Grégoire de Tours. Mais, pour prêcher avec fruit, il faut aux ouvriers du Seigneur, avec la vertu, une mission reconnue et légitime : l'apôtre sollicita donc la grâce du diaconat, qu'il reçut probablement de saint Magnéric, archevêque de Trèves, dont dépendait le pays qu'il allait évangéliser.

Saint Walfroy avait construit sa demeure et un sanctuaire au sommet de la montagne qui dominait Ivoix. Quelques disciples étaient venus se mettre sous sa direction.

LE STYLITE — IL RENVERSE L'IDOLE DE DIANE

« J'y trouvai, dit-il, une idole de Diane que le peuple adorait, j'élevai auprès de cette idole la colonne sur laquelle je demeurai debout et nu-pieds, souffrant de grandes douleurs.

» Pendant l'hiver, j'étais saisi d'un tel froid que les ongles de mes pieds se fendaient et tombaient d'eux-mêmes, outre que l'eau, qui coulait sur ma barbe, s'y gelait par la rigueur de la saison, et en pendait comme des chandelles (2).

» Surpris de ce genre de vie, continue Grégoire de Tours, nous lui demandâmes quelles étaient sa nourriture et sa boisson sur cette colonne, et comment il avait renversé l'idole de Diane.

» Ma nourriture, dit-il, était un peu de pain avec des légumes, et ma boisson de l'eau. Cependant j'éprouvais une grande satisfaction au milieu de ces austérités.

» Lorsque je m'aperçus que les peuples venaient

---

(1) On appelle *Stylites* (d'un mot grec qui veut dire *colonne*) les solitaires qui, par esprit de pénitence, se condamnaient à vivre habituellement au sommet d'une colonne.

(1) Grégoire de Tours, *Historiæ Francorum*, lib. X, 15.

(2) *Ibid.*, lib. X, 15..... *In barbis meis aquæ gelu connexa candelarum more dependeret.*

à ma colonne, je me mis à leur prêcher que Diane, ses idoles, et le culte qu'on lui rendait n'était rien, que les chants qu'ils faisaient entendre dans leurs festins blessaient la majesté du vrai Dieu, qu'ils devaient bien plutôt adresser leurs hommages au Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. Mes paroles ne restèrent pas sans effet; car, comme je priais la miséricorde divine d'éclairer ce peuple ignorant et de dissiper ses ténèbres par les lumières de la foi, le Seigneur daigna m'exaucer et le peuple se convertit.

» J'appelai alors les plus fervents d'entre eux pour m'aider à renverser la colonne de Diane. J'avais bien pu briser les petites médailles gravées sur la base et sur les côtés, mais il m'avait été impossible de renverser la statue, et j'espérais en venir à bout avec du secours. Nous prîmes des cordes et nous tirâmes de toutes nos forces; tous nos efforts furent inutiles. Je me rendis alors à l'église, et, prosterné contre terre, je suppliai, les larmes aux yeux, le Seigneur de vouloir bien détruire par sa toute-puissance ce que les forces humaines ne pouvaient abattre.

» Ma prière finie, je vins rejoindre mes ouvriers; nous saisîmes la corde, et au premier coup l'idole fut renversée. Je la brisai sur-le-champ et la réduisis en poudre à grands coups de marteau.

» Mais bientôt après, allant prendre mon repos, je trouvai mon corps, depuis les pieds jusqu'à la tête, couvert de pustules dangereuses. Aussitôt j'entrai dans l'église, je me frottai avec de l'huile que j'avais apportée du tombeau de saint Martin, et je m'endormis.

» A mon réveil, qui eut lieu vers minuit, au moment où je me levais pour réciter l'office divin, mon corps se trouva aussi sain que si je n'avais jamais eu le moindre mal. Je reconnus que le démon m'avait frappé de cette plaie pour se venger de la destruction de la statue de Diane.

SAINT WALFROY RENTRE DANS LA VIE COMMUNE

» Lorsque j'eus la consolation de voir ces restes du paganisme abolis, je remontai sur ma colonne pour y continuer ma solitude, mais il ne me fut pas permis d'y rester longtemps.

» Les évêques (1) vinrent me visiter et me dirent: « La vie que vous suivez n'est pas bonne. Vous n'êtes pas comparable à Siméon d'Antioche, qui a vécu sur une colonne; la rigueur du climat ne vous permet pas de supporter un genre de vie si austère. Descendez au plus tôt, et demeurez avec vos Frères que vous avez rassemblés ici.

» Je descendis, parce qu'on ne peut sans crime désobéir aux prêtres du Seigneur. Je me promenai et je mangeai avec eux. Un jour que l'archevêque me conduisit à un village assez éloigné, il envoya pendant mon absence des ouvriers avec des haches et des marteaux qui renversèrent ma colonne. Le lendemain, je trouvai tout détruit, et je me mis à pleurer; mais je ne pouvais réparer ce qui était abattu dans la crainte d'être noté de désobéissance. Depuis ce temps, j'ai quitté ma solitude, et je demeure avec mes Frères dans le monastère. »

MIRACLES

» Comme nous demandions au saint anachorète, continue saint Grégoire de Tours, de nous faire connaître quelques-uns des miracles opérés dans ce lieu par saint Martin, il nous rapporta ces faits entre plusieurs autres: Un sourd-muet, fils d'un Franc d'une famille distinguée, fut conduit à l'église par ses parents; je le fis coucher, avec mon diacre et un autre serviteur, sur un lit placé dans le saint temple: pendant le jour, il vaquait à l'oraison, la nuit, il dormait dans l'église. Dieu, touché de pitié, me montra en songe saint Martin, qui me dit: « Renvoie l'agneau de l'église, car il est guéri. » Je ne vis là qu'un songe; mais le matin le jeune homme vint à moi, se mit à parler et à rendre grâces à Dieu, puis se tournant de mon côté, il me dit: « J'offre mes actions de grâces au Dieu tout-puissant qui m'a rendu la parole et l'ouïe. »

» Un homme qui, souvent impliqué dans des vols et diverses sortes de crimes, avait coutume de se parjurer, dit un jour : « J'irai dans l'église de saint Martin me justifier par serment, et je serai absous. » Au moment où il entrait, sa hache s'échappe de sa main, et il tombe sur le seuil de la porte, saisi au cœur d'une douleur violente. Le malheureux avoue de sa bouche le crime dont il voulait se laver par un parjure.

» Un autre, accusé d'avoir brûlé la maison de son voisin, dit : « J'irai au temple de saint Martin, je ferai serment, et je serai déchargé de l'accusation. » Il était hors de doute qu'il avait mis lui-même le feu à la maison. Lorsqu'il se présenta pour jurer, je me tournai vers lui et lui dis : « Si l'on en croit tes voisins, tu n'es point innocent de ce crime. Dieu est partout, et sa puissance est la même au dehors comme au dedans de l'église; si donc tu te reposes sur cette vaine sécurité que Dieu ou ses saints ne tirent pas vengeance des parjures, tu es en présence du saint temple; jure, si cela te plaît, mais il ne te sera pas permis de mettre le pied sur le seuil sacré. » Il leva la main et dit : « Par le Dieu tout-puissant et par les mérites de saint Martin, son pontife, je ne suis pas l'auteur de cet incendie. » Ce serment fini, il allait se retirer, lorsqu'il parut comme enveloppé de feu, et aussitôt, se précipitant à terre, il se mit à crier que le bienheureux évêque le brûlait violemment. On pouvait entendre cet infortuné s'écrier : « J'atteste Dieu que j'ai vu descendre du ciel le feu qui m'environne et qui souffle sur moi ses brûlantes vapeurs. » En disant ces mots, il expira (1).

» Ces miracles firent tant d'impression sur les esprits, que bientôt on n'osa plus, dans les environs, se livrer au parjure.

Tel est l'édifiant récit de l'évêque de Tours; il s'arrête à l'an 585. Avant de descendre de la montagne, Grégoire fut témoin durant trois nuits consécutives d'un fait qui lui parut extraordinaire, mais qui semble avoir été une aurore boréale ou un phénomène du même genre dont on peut lire la curieuse description dans son *Histoire des Francs* (2).

DESTRUCTION DU MONASTÈRE ET MORT DU SAINT

Dans ce récit d'une touchante simplicité, recueilli par Grégoire de Tours des lèvres mêmes du Saint, il est question du monastère construit par Walfroy sur la montagne où s'accomplissaient tant de merveilles. Le roi d'Austrasie, Childebert, à la demande de l'archevêque Magnéric, avait

(1) Probablement saint Magnéric, archevêque de Trèves, et quelques-uns de ses suffragants.

(1) Grégoire de Tours, *Hist. Franc.* l. VIII, n° 16.
(2) L. VIII, n° 17.

voulu contribuer de ses propres deniers à la construction de cette demeure et de l'église attenante. L'archevêque de Trèves tenait, en effet, le saint diacre en grande estime, et son historien Eberwin nous apprend qu'il le nomma *doyen d'Ivoix*.

Quelles attributions étaient alors attachées à ce titre? Et saint Walfroy, pour s'en acquitter, dut-il être revêtu du caractère sacerdotal? Il est difficile de résoudre ces problèmes. Peut-être le Saint remplissait-il les fonctions de ceux qu'on appela plus tard *doyens de chrétienté* ou doyens ruraux, chargés de visiter les paroisses, de baptiser solennellement les veilles de Pâques et de la Pentecôte et de rendre compte à l'évêque de leur mission.

Walfroy était au milieu de sa communauté le modèle de toutes les vertus religieuses, quand une douloureuse épreuve vint mettre le sceau à sa sainteté. Saint Grégoire de Tours parle d'un sanctuaire érigé à saint Martin sur le sommet d'une montagne et qui fut pillé et saccagé. On croit généralement qu'il s'agit du monastère et de l'église érigés par saint Walfroy. Voici en quelles circonstances advint ce triste événement :

L'Austrasie était à cette époque continuellement déchirée par les séditions et les discordes politiques. En 588, une conspiration éclata contre le roi Childebert. Quatre seigneurs francs, notamment le duc Ursion, étaient à la tête de ce complot. Mais la trame en fut découverte avant que les conspirateurs eussent eu le temps de mettre leur projet à exécution.

Poursuivis par Godégisèle, général du roi d'Austrasie, Ursion et ses complices se réfugièrent dans l'enceinte du couvent. Le monastère fut assiégé, pris et entièrement détruit et ruiné.

Ce fut sans doute à cette époque et à la suite de ce douloureux événement que saint Walfroy descendit de sa montagne pour aller habiter Ivoix. Il y mourut bientôt, le 21 octobre de l'an 594, selon les uns, de l'an 600, selon les autres, entouré de l'amour de ses frères et de la vénération reconnaissante des peuples.

CULTE ET RELIQUES

Un fait certain, c'est que le corps du Stylite fut inhumé sur la montagne, dans l'église qu'il avait élevée auprès de sa colonne. Pendant quatre siècles, il y reposa dans son tombeau solitaire, mais fécond en prodiges.

« En 979, dit Eberwin, l'église que saint Walfroy avait bâtie était négligée depuis longtemps; l'incurie fut cause qu'un jour un incendie s'y alluma; l'église et tout ce qui l'environnait furent consumés. Les fidèles, tristes et inquiets, se demandaient ce que les reliques du Saint étaient devenues, car le temps ayant brisé la châsse, elles étaient à découvert.

» Mais voilà qu'après l'incendie, quand on se mit à rechercher soigneusement les ossements du Saint, on les trouva préservés du feu, aussi entiers, aussi intacts, que s'il n'y avait jamais eu là d'incendie. Alors s'accomplit ce que le Psalmiste a dit des saints : *le Seigneur garde leurs ossements, et aucun ne sera brisé* (Ps. 33). Pour ce motif, et aussi parce que la montagne était très isolée, et, comme nous l'avons dit, négligée depuis longtemps, Egbert, archevêque de Trèves (1), jugea convenable de transporter ailleurs les reliques de ce grand Saint: il choisit la ville d'Ivoix, parce que ce précieux dépôt devait y être plus honoré et mieux gardé.

» On mit le projet à exécution; le clergé, les moines et une grande foule de peuple, acocmpagnant l'évêque, prirent les reliques sur la montagne; quand le cortège arriva près de la Chiers, à Margut, une pluie abondante commença à tomber. Mais Dieu, voulant faire éclater la gloire de son serviteur, permit que, de là jusqu'à Ivoix, pendant toute la durée du trajet, c'est-à-dire pendant plus de deux lieues, la pluie torrentielle continuât sans qu'une seule goutte vînt mouiller la châsse du Saint; de sorte que la précieuse relique fut visiblement préservée de l'eau, comme naguère elle l'avait été du feu..... »

Les reliques du Saint demeurèrent longtemps dans l'église paroissiale d'Yvoix : mais la ville ayant été plusieurs fois saccagée, la tradition s'est égarée et on ignore aujourd'hui le lieu précis où reposent ces ossements précieux.

Cette circonstance malheureuse n'a pas ralenti le concours des pèlerins qui viennent en foule demander à saint Walfroy des grâces spirituelles et temporelles, surtout la guérison de la goutte ou d'autres maladies des pieds. « Sans doute, dit Eberwin, Dieu opère ces merveilles en mémoire de son fidèle stylite qui, perpétuellement debout sur sa colonne, pendant sa vie offrait à Dieu, comme un hommage de son amour et de son culte, les douleurs cruelles qu'il avait à souffrir dans ses pieds. »

La fête de saint Walfroy se célèbre le 21 octobre.

En 1868, Mgr Landriot confia le pèlerinage au zèle et à la piété des *enfants de saint Vincent de Paul*. Ils y ont établi une œuvre de retraites ecclésiastiques, bientôt complétée par celle des retraites de patrons et d'ouvriers.

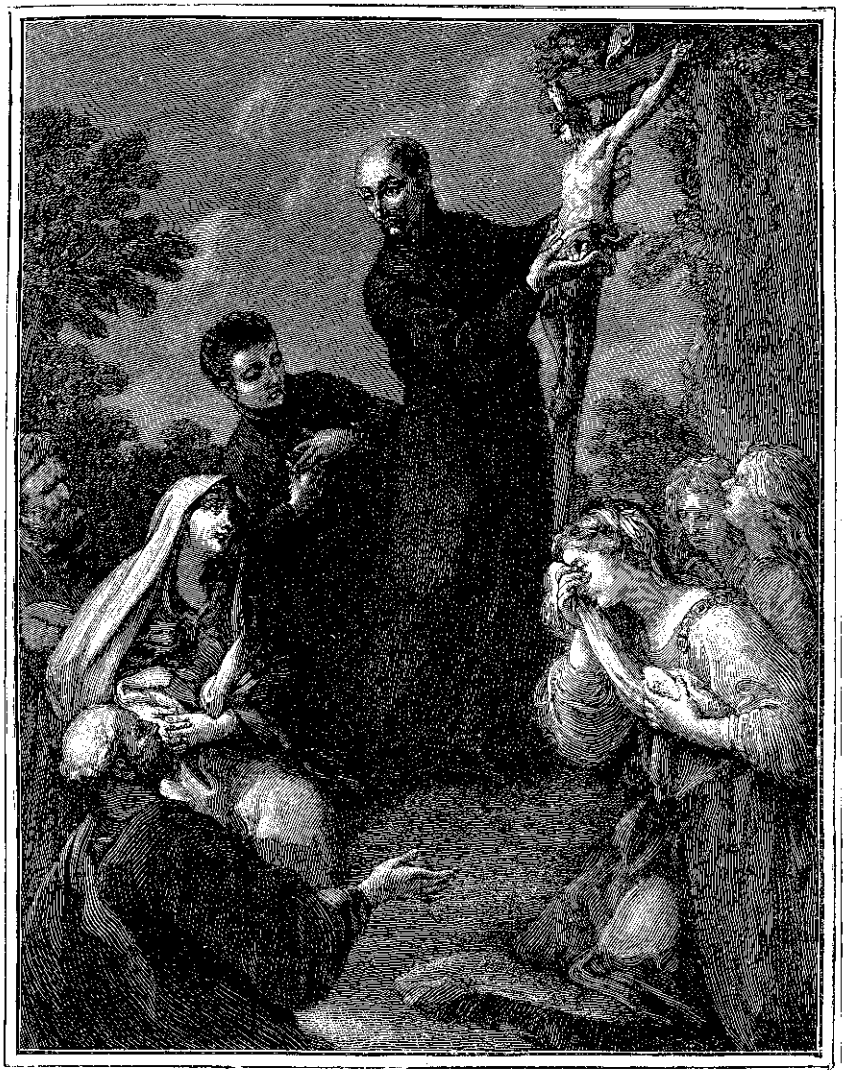
SOURCES CONSULTÉES

S. Grégoire de Tours, *Historiæ Francorum*. — Abbé L. Paulot, curé d'Herbeuval (Ardennes). *Vie de saint Walfroy*. Notice historique sur la montagne et le pèlerinage de saint Walfroy. Ballan, Sedan, 1893.

(1) Mort en 993, selon Brower, et inscrit au 9 décembre dans les Martyrologes.

LE VÉNÉRABLE LOUIS LA NUZA

de la Compagnie de Jésus, apôtre de la Sicile (1591-1656).



La prédication du Vénérable Louis la Nuza.
Tableau conservé au collège Germanique de Rome. (Cliché A. DESPREZ.)

NAISSANCE — UNE VOCATION ÉPROUVÉE

Ce grand apôtre de la Sicile naquit en 1591 dans l'antique cité d'Alicata, dont son père, Jean La Nuza, noble chevalier aragonnais, commandait la garnison. Il ne connut pour ainsi dire jamais sa mère dont il fut séparé dès sa naissance. Ce fut une des grandes peines de sa vie. Il pria pourtant beaucoup pour elle et eut la consolation de l'assister à son lit de mort.

Il fut baptisé à Girgenti et conduit par son père, d'abord à Palerme, ensuite à Saragosse, sa patrie. Il y reçut l'éducation qui convenait à son rang, sous la direction de savants précepteurs. En 1602, il dut retourner à Palerme, où son père était nommé, par le vice-roi, commandant de l'infanterie espagnole. L'enfant s'exerça de bonne heure au métier des armes. Revêtu des insignes militaires, le mousquet sur l'épaule, il montait la garde et remplissait les diverses fonctions du soldat. Son père, tout heureux de ses dispositions, encourageait ses ardeurs belliqueuses. Sous la conduite du P. Scamacca, Jésuite, l'enfant s'efforça d'imiter en tout saint Louis de Gonzague, et l'on put remarquer en lui les mêmes ardeurs pour la prière, le même culte de la pureté, le même recueillement devant le Saint Sacrement.

Le jeune homme eut bientôt la douleur de perdre son père, terrassé à Messine par la maladie. Transporté à Palerme, le chevalier La Nuza y arriva mourant; sous les yeux de son fils en larmes, il expira pieusement le 6 février 1603.

Louis La Nuza émit bientôt le désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus, mais les supérieurs lui conseillèrent de mûrir plus longuement ce pieux projet en terminant ses études classiques.

Trois années passèrent et l'attente durait toujours, lorsqu'une circonstance vint mettre le comble à ses désirs.

Brillant rhétoricien, il composa un jour un poème sur la passion du Christ et le déclama lui-même devant le provincial et les maîtres du collège. Il touchait à la fin, lorsque, de son air le plus humble, le plus insinuant, il implora de nouveau la faveur d'entrer dans l'Ordre. « C'est une grâce, dit-il, dont je suis indigne, mais qu'ont méritée pour moi mon divin Sauveur, sa divine Mère et les larmes d'attente que j'ai versées depuis trois ans. »

Le jeune poète ne fut pas plutôt descendu de l'estrade que le provincial l'embrassa affectueusement et lui dit : « Oui, mon fils, je vous accepte sans plus de retard. Allez à Messine commencer votre noviciat. »

LUTTES INTÉRIEURES — LA PAIX

Louis La Nuza commença son noviciat le 16 février 1609 à l'âge de dix-huit ans. L'ange du Saint-Sacrement, ainsi que l'avaient surnommé ses condisciples, y fut accueilli par le P. Jérôme Lombard, alors maître des novices; celui-ci vit du premier coup d'œil quel fonds d'humilité il y avait dans ce jeune homme, aussi résolut-il de tremper davantage son âme par une constante sévérité et de donner ainsi plus d'énergie à son caractère. Il ne le reprenait jamais qu'en public et toujours avec âpreté; dans les visites particulières, il le renvoyait sans vouloir l'écouter. Jamais il n'avait pour lui la moindre marque d'affection ni une seule parole de réconfort; c'étaient toujours à son adresse des reproches pleins d'amertume.

A cette épreuve si dure, Dieu ajouta la sienne. Jusqu'alors, le jeune homme avait été l'objet des caresses d'en haut; tout à coup, ce fut la nuit noire; plus de lumières pour son âme, plus de parole amie pour son cœur.

Sa santé subit le contre-coup de ces luttes intérieures; il perdit peu à peu ses couleurs et ses forces.

Le P. Gonfalonieri, provincial, le fit alors appeler et lui manifesta l'obligation où il se trouvait de le congédier momentanément à cause de son état de santé. Cette nouvelle fut pour lui un coup de foudre; il se jeta à genoux, pleura, pria, supplia, rien ne put fléchir le cœur du provincial. Le maître des novices en écrivit alors au P. Acquaviva, Supérieur général, lui dépeignant l'âme de feu qu'il y avait en ce corps débilité. De prudents ménagements dans l'obéissance referaient en peu de jours une santé que des mortifications excessives avaient délabrée. Les raisons parurent convaincantes, car la réponse apporta l'ordre formel de garder le novice.

Là se terminèrent les épreuves morales et physiques du jeune homme. La paix de l'âme lui revint, et avec elle une santé corporelle plus vigoureuse que jamais. Il put terminer son noviciat et prononcer ses vœux, le 17 février 1611.

Après de brillantes études de philosophie et de théologie qui furent suivies des quatre vœux solennels, le 1er novembre 1626, le P. La Nuza fut ordonné prêtre.

UNE STATION DE L'AVENT A PALERME

Ses supérieurs, connaissant depuis longtemps ses aptitudes remarquables pour la prédication, lui offrirent de prêcher la station de l'Avent à la maison généralice de Palerme. Sa réputation d'orateur attira dès le premier jour la classe lettrée de la ville.

« Il était difficile, dit un contemporain, d'entendre le P. La Nuza sans être touché. Il possédait un talent merveilleux pour la prédication, une prestance noble et majestueuse, un timbre de voix puissant et harmonieux, une élocution facile et abondante, une argumentation serrée, une clarté admirable dans l'exposition des passages les plus abstraits de la théologie; il avait en outre l'art de forcer l'attention des pécheurs par un style vif et animé, de les effrayer par des images saisissantes, et finalement de les conquérir. »

— Pourquoi prêcher avec tant de véhémence? lui demandait un jour un de ses amis.

— Que diriez-vous, répondit-il, si je vous invitais à ma table, et qu'au lieu d'une nourriture fortifiante je ne vous serve que des fleurs et des parfums suaves; vous penseriez que je me moque de vous; en attendant, vous resteriez à jeun; ainsi en est-il de la prédication.

LE SECRET DES CONVERSIONS « J'OUBLIE, MAIS DIEU M'INSPIRE »

L'affluence des premiers jours ne fit qu'augmenter autour de sa chaire. Les lieux où il devait parler étaient assaillis plusieurs heures à l'avance; l'assiduité était si grande que rien n'était capable de la diminuer, ni la rigueur des saisons ni la longueur des instructions qui duraient parfois trois et quatre heures.

Les églises étaient souvent trop petites, le Père sortait alors sur la place publique et il parlait en plein air aux quinze ou vingt mille auditeurs massés devant lui. Les résultats de ses instructions étaient merveilleux; les villes qu'il évangélisait finissaient toujours les missions dans les sentiments de Ninive pénitente. Ce n'est pas le talent naturel de sa parole qui explique ces conversions, c'est le don de toucher les cœurs que Dieu avait accordé à ses prières et à ses pénitences; il ne montait jamais en chaire que revêtu d'un cilice et ceint d'une lourde chaîne.

Ses prédications étaient chacune le fruit d'un long travail; elles étaient revêtues de toutes les formes de l'art oratoire et solidement nourries de textes de l'Ecriture et des Pères. Lorsqu'il les avait transcrites, très défiant de lui-même, il priait un religieux, grand littérateur et savant théologien, de corriger ce qu'il y avait de défectueux. Il les apprenait ensuite par cœur, et, une fois en chaire, il lui arrivait de ne pas dire un seul mot de son manuscrit.

— Mon cher Père Louis, lui dit un jour son correcteur, pourquoi donc me faire retoucher ce qu'ensuite vous ne prêchez pas?

— Il est vrai, répondit le saint religieux, que j'apprends mot à mot chacune de mes instructions, mais, lorsque je suis en face de mon auditoire, j'oublie subitement tout ce que j'ai appris, et c'est Dieu même qui me fait l'aumône des pensées que j'exprime.

PRODIGES AUTOUR DE SA CHAIRE

Des prodiges accompagnaient fréquemment ses instructions. Des milliers de spectateurs ont attesté l'avoir vu dans sa chaire, la tête couronnée d'une auréole lumineuse, ou bien la figure enflammée et rayonnante. Plusieurs fois l'on vit

à ses côtés un ange resplendissant qui l'assistait.

Un avocat invita un jour un de ses clients à le suivre au sermon du P. La Nuza. Par condescendance, le jeune homme, dont la vie était fort déréglée, n'osa refuser; il entra dans l'église et se perdit dans la foule: Lorsqu'il se vit séparé de son compagnon, se sentant très mal à l'aise dans cette atmosphère pieuse, il s'échappa subrepticement et se retrouva sur la place publique, heureux d'être délivré. Tout à coup, il se sent frappé à l'épaule, il se retourne et voit le P. La Nuza qui d'une voix sévère lui reproche sa fuite et lui ordonne de rentrer dans le temple. Le jeune homme effrayé revient sur ses pas, mais quelle n'est pas sa terreur, lorsque, du haut de la chaire qu'il n'a pas quittée, le Père l'interpelle en disant: « Rougis-tu d'être chrétien, toi qui dédaignes d'écouter la parole de Dieu? » Le jeune homme reçoit le reproche en baissant le front, écoute attentivement le sermon, va se jeter ensuite aux pieds d'un confesseur et rachète quatorze ans de vie criminelle par une sincère pénitence.

PÊCHEUR D'HOMMES

Le bruit des victoires surnaturelles du P. La Nuza se répandit bientôt dans toute la Sicile; on vit alors les évêques et les magistrats, les villes et les campagnes se disputer l'homme de Dieu. Palerme le posséda cinq années de suite pour l'Avent et le Carême; Messine l'accueillit avec de tels transports qu'il dut monter sur une barque, s'éloigner à quelques mètres du rivage et prêcher de là à la multitude.

Lorsque le Père montait en chaire, un silence absolu planait sur les foules, mais à peine avait-il parlé qu'une rumeur grandissante s'élevait du sein de l'auditoire; c'étaient des soupirs, des larmes, des sanglots, enfin une explosion de douleur et des cris implorant miséricorde.

A la suite de ces prédications, les maisons de jeux se fermaient, les restitutions s'opéraient, les unions coupables se régularisaient, les haines les plus tenaces faisaient place à la charité la plus ardente. Le Père savait à l'occasion prendre le ton sévère et terrible qui convenait le mieux à l'auditoire. Il avait une fois devant lui un groupe de femmes de mauvaise vie, attirées à l'église par la curiosité. Ses premières paroles furent celles-ci: « Quels sont donc les torts de Dieu envers vous, que vous vous acharniez à lui enlever les âmes rachetées de son sang?..... Quelle est, d'autre part, la récompense que vous attendez du démon pour les services que vous lui rendez? La récompense, la voici: il vous réserve pour l'éternité du venin d'aspic, du fiel de dragon, des flammes dévorantes, un feu éternel. Voilà ce que prépare le Maudit pour chacune d'entre vous. »

A ces paroles, les tristes créatures furent remplies d'une terreur sans pareille; leurs yeux se remplirent de larmes, le repentir les saisit; elles se coupèrent les cheveux, les brûlèrent sur la place de l'église et firent dès lors une rigoureuse pénitence de leurs désordres passés.

« NE CRAIGNEZ PAS LES SCRUPULES » SUR LES TRÉTEAUX DES SALTIMBAMQUES

Dieu avait accordé au saint religieux le don de lire dans les cœurs et de prédire l'avenir. Un jour qu'il prêchait à Messine sur la place publique, un gentilhomme de passage arrêta sa voiture pour aller l'écouter; le serviteur de Dieu l'aperçut dans la foule, et de son regard pénétrant il scruta le fond de son âme, puis il s'interrompit pour dire aux fidèles qui l'écoutaient: « Mes frères, recommandons à Dieu quelqu'un qui est parmi vous, car il ne s'est pas confessé depuis six ans et ne pense pas du tout à le faire. » Le gentilhomme demeura stupéfait de ces paroles où il s'était reconnu lui-même. Néanmoins, pour s'assurer que le prédicateur avait bien voulu le désigner, il se rendit chez lui le lendemain et lui dit: « Mon Père, je voudrais vous demander un conseil. J'aurais le désir de faire une confession générale, mais je crains de tomber dans le scrupule. » Le Père sourit alors malicieusement, et l'embrassant tendrement il lui dit: « Faites-la sans crainte et ne redoutez pas les scrupules, car vous en avez grand besoin, depuis six ans que vous ne vous confessez plus. » Le gentilhomme se retira réconcilié avec Dieu.

Une autre fois, il prêchait dans le port de Syracuse; il y avait près de là, ancrées depuis quelques jours, les galères de Malte. A le voir et à l'entendre, quelques jeunes officiers de la flotte se mirent à le contrefaire, imitant sa voix et ses gestes, à la grande joie de l'équipage. Le serviteur de Dieu les aperçut, et, sans se troubler, se tournant vers eux: « Riez bien, dit-il, car cette nuit il y aura pour vous matière à pleurer! » Et comme les jeunes gens accentuaient leurs moqueries: « Oui, dit-il, riez bien, car cette nuit il vous faudra pleurer. » Or, la nuit suivante, l'escadrille mit à la voile sur Malte; elle trouva dans le détroit un galion ennemi et l'attaqua avec fureur. Le combat fut long et sanglant; la victoire des Espagnols coûta bien des vies humaines, et aucun de ceux qui riaient tant la veille ne survécut à la lutte.

Le P. La Nuza était l'ennemi juré des saltimbanques dont les spectacles étaient trop souvent l'occasion de beaucoup de péchés. Il les chassait de leurs théâtres improvisés, et, prenant leur place sur les tréteaux, il prêchait à la foule. Tel était le respect universel dont on l'entourait que nul ne s'offensa jamais de ces saintes violences; il arrivait souvent qu'après son départ les comédiens reprenaient leurs exercices; le Père, averti, faisait alors durer ses prédications deux et trois heures, jusqu'à ce que la nuit tombât et que la foule lassée se fût écoulée.

SA MÉTHODE — THÈME ORDINAIRE DE SES MISSIONS

La méthode du P. La Nuza était celle des apôtres. Il arrivait à pied dans les localités, vêtu d'une soutane rapiécée, ne portant avec lui que son bréviaire et un bourdon de pèlerin. Il ne prenait jamais ni argent ni provision de voyage, et comptait uniquement sur les aumônes des fidèles. Reçu partout au son des cloches, le saint missionnaire se rendait directement à l'église pour adorer le Saint Sacrement et implorer le secours des anges tutélaires du lieu; ensuite, précédé de la croix, il parcourait les rues, invitant les habitants à profiter de la mission. Le soir, dans une église remplie de fidèles, il montait en chaire et parlait en termes enflammés sur la nécessité de la pénitence. Ses instructions étaient ardentes, nerveuses, pleines de doctrine. « L'âme en état de péché mortel, aux mains de qui se trouve-t-elle? Aux mains du diable. Si le pécheur meurt en cet état, quelle peine l'attend? L'enfer. Combien de temps souffrira-t-il en enfer? Toute l'éternité. Quel est le remède pour sortir du péché? La pénitence. » Tel était le thème ordinaire de ses missions.

Comme il ne suffit pas de semer mais qu'il faut encore que le grain germe et produise son fruit, le P. Louis faisait appel à de pieuses industries pour maintenir les peuples dans les bonnes résolutions de la retraite. Partout où il prêchait, il instituait des confréries qui groupaient les âmes de bonne volonté; l'une était pour les prêtres zélés désireux de promouvoir l'amour de l'Eucharistie, l'autre pour les hommes du monde qui s'occupaient des prisons, des hôpitaux et visitaient à domicile les malades pauvres; une troisième était pour l ; femmes chrétiennes qui employaient leur zèle auprès des jeunes filles pauvres en péril et auprès des pécheresses repenties.

MOYEN DE FAIRE VIOLENCE AU CIEL L'HÉROÏSME DE LA CHARITÉ

Comme ce n'est point la parole du prêtre qui convertit, mais la grâce d'en haut, le zélé missionnaire mettait tout en œuvre pour faire violence au ciel :

On le vit plusieurs fois monter en chaire portant une couronne d'épines. Il se l'enfonçait lui-même à coups de bâton devant les fidèles épouvantés qui, voyant jaillir le sang de tous côtés, s'écriaient : « Assez! Assez! »

Il apprit un jour qu'un de ses pénitents était retombé dans son péché; il alla le trouver dans la maison même du crime et le conduisit dans sa propre cellule. Là, il se jeta à ses genoux, et commença à se meurtrir le visage par des coups répétés. Le pécheur effrayé lui criait : « Laissez-moi, Père, c'en est trop. »

— Je ne cesserai qu'autant que tu promettras d'abandonner ton péché.

— Je le jure, Père.

Il tint parole et désormais vécut en bon chrétien. Le Père garda plusieurs jours la figure meurtrie et tuméfiée, mais que lui importait, puisqu'une âme de plus était sauvée!

Sa charité allait parfois si loin qu'elle devenait inimitable, témoin le fait suivant. Durant le Carême qu'il prêchait à Lentini, en 1644, il entendit une nuit des cris horribles sous les fenêtres de sa maison; c'étaient les plaintes douloureuses d'un pauvre jeune homme dont les jambes étaient rongées par la gangrène. Chassé de partout à cause de la puanteur qu'exhalaient ses plaies, il était obligé de passer la nuit en plein air. Le saint religieux alla le trouver, l'embrassa tendrement, lui prodigua d'affectueuses caresses et lui offrit à manger. « Ah! mon Père, répondit le malade, ce n'est pas la faim qui me tourmente, c'est la gangrène qui me ronge les chairs; regardez. » Le Père frémit à la vue de ces membres ravagés par le mal, puis, prenant la main du patient : « Courage, dit-il, tu guériras si tu promets de ne rien dire à personne de ce que je vais te faire. » Et alors il appliqua sa bouche sur les plaies purulentes, les lécha une à une et avec sa langue en retira tout le pus. Ce pansement effrayant se renouvela dix-neuf fois, toujours pendant la nuit. Le jeune homme se rétablit mais ne consentit à révéler le secret de sa guérison qu'après la mort de son bienfaiteur.

HUMILITÉ DU P. LA NUZA

La pierre de touche infaillible de la sainteté est l'humilité. Une âme qui n'est pas humble ne peut être agréable à Dieu. Les succès prodigieux des missions du P. La Nuza furent dus à sa grande vertu. Il recherchait toutes les occasions de s'abaisser auprès des populations. Il se plaignait qu'en toute occasion le peuple l'entourât de trop de vénération et d'estime. Pour échapper aux démonstrations de la reconnaissance populaire, il quittait toujours, la nuit, les lieux où il avait prêché.

Après un des Carêmes qu'il donna à Jacci, il se préparait comme d'habitude à partir à la tombée de la nuit, lorsqu'il vit sur la place publique une foule rassemblée pour le remercier et demander sa bénédiction. A cette vue, il monta sur son âne, et, traversant rapidement la foule, il cria à pleins poumons : « Vive l'âne de La Nuza! »

S'étant aperçu un jour que le coiffeur qui le rasait recueillait les poils de sa barbe, il se leva aussitôt : » Il ne manquait plus que cette folie! » dit-il. Et il s'enfuit à moitié rasé.

Une dame de Syracuse, fort désireuse d'avoir le portrait du Père dans son salon, lui demanda de poser devant un peintre.

— Si vous voulez mon portrait, Madame, faites peindre une tête d'âne; plus elle sera ressemblante, plus elle vous rappellera mon souvenir.

MORT DU P. LA NUZA

C'était au mois d'octobre 1656. Le P. La Nuza, bien qu'averti de sa fin prochaine, voulut comme un bon soldat tomber les armes à la main. Il obtint de ses supérieurs d'aller prêcher une mission à Carini, petite ville voisine de Palerme. Il y arriva le 9 et ouvrit le jour même les exercices. Les six premiers jours de la retraite furent suivis par une foule avide d'entendre une parole si apostolique. Le samedi soir, dans une instruction plus animée que de coutume, il exhorta tous ses auditeurs à la communion générale et ponctua ses exhortations par une vigoureuse discipline. Il redescendit de chaire exténué, tout en sueur, et écouta des confessions jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le lendemain, lorsqu'il voulut monter en chaire pour clôturer la retraite, il ressentit au côté une douleur violente et il s'évanouit dans un vomissement de sang. On dut l'emporter à la hâte au milieu des pleurs de l'assistance. Le prince de Carini offrit sa litière pour le transporter à Palerme où il serait plus à la portée des médecins. Il y arriva le jeudi soir; son cas fut jugé désespéré.

Le vendredi, il reçut en pleine connaissance les derniers sacrements. Alors, pour l'éprouver, Dieu lu iretira toute consolation, et une anxiété terrible le saisit au sujet de son salut. « Oh! que je crains, disait-il, de mourir comme une vieille bête, sans avoir rien fait de bon. » Ses terreurs disparurent enfin à la récitation du psaume *Confitemini* pour faire place en son cœur à une délicieuse quiétude.

Cependant, le bruit de sa mort prochaine s'était répandu en ville. Ses amis accoururent en foule pour le voir une dernière fois. Les premiers reçus furent ses pauvres bien-aimés; il trouva pour eux des paroles d'ineffable bonté et leur rappela les conseils tant de fois donnés de vivre en bons chrétiens.

Il expira bientôt, un doux sourire sur les lèvres, les yeux fixés sur son crucifix, tandis que ses frères, autour de son lit de mort, chantaient le psaume *Lætatus sum*, le 21 octobre 1656.

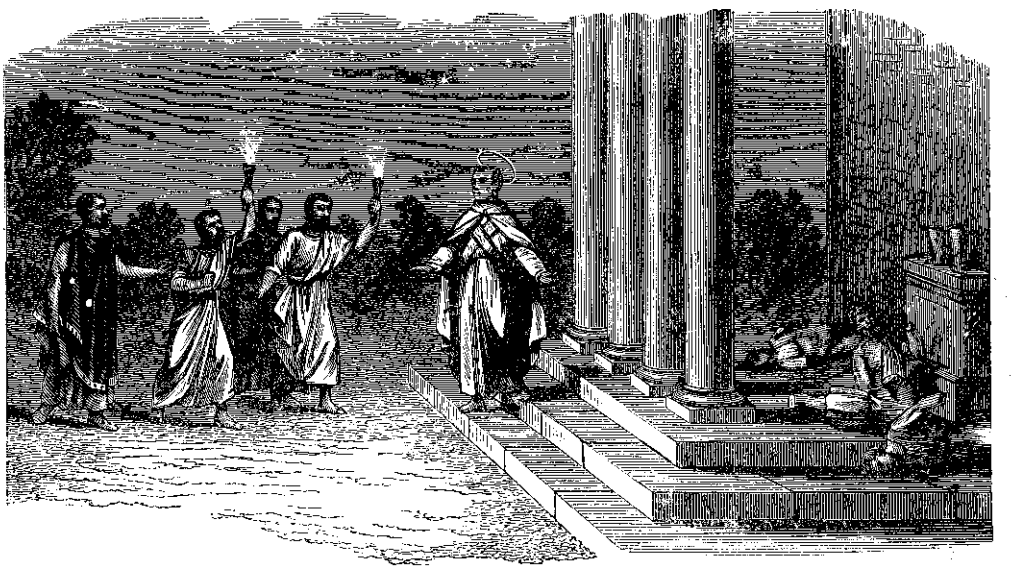
Le procès canonique du Vénérable est assez avancé, puisque la Congrégation des Rites a déjà constaté l'héroïcité de ses vertus.

SOURCE CONSULTÉE

Vita del Ven. Padre La Nuza, S. J., par le P. LONGARO, de la même Compagnie.

SAINT ABERCIUS, ÉVÊQUE D'HIÉRAPOLIS

Fête le 22 octobre.



Les prêtres des idoles accourent, attirés par le bruit des statues qui tombent.

En Asie-Mineure, au lieu où subsiste aujourd'hui la petite bourgade turque Bunibuk-Kalessi, s'élevait la ville sainte d'Hiérapolis, consacrée par les païens à Apollon. C'était la capitale de la petite Phrygie.

Saint Paul l'évangélisa (1), et, à l'avènement de l'empereur Marc-Aurèle, en 161, un saint évêque, ABERCIUS, y gouvernait le peuple chrétien.

Marc-Aurèle, que Dieu entoura de grâces insignes dont il ne sut pas profiter pour devenir chrétien et jouer le rôle de Constantin, inaugura son règne par un édit prescrivant à tous d'offrir des sacrifices aux faux dieux.

De toutes parts, on se rendait en foule aux temples des idoles et les prêtres païens faisaient là de grands festins avec les viandes des sacrifices et avec les vins des libations.

C'est ce qui se passait particulièrement en la ville sacrée d'Hiérapolis. Les processions étaient perpétuelles vers les temples, et Abercius, voyant ces hommes couronnés, ces femmes vêtues de blanc qui portaient leurs hommages aux démons, se retira, en proie à une grande douleur, en son oratoire et demeura longtemps prosterné.

La nuit venue, un jeune homme, brillant comme un ange, lui apparut et lui remit une verge en disant :

« Lève-toi, c'est l'heure, et avec cette verge, va renverser les vains simulacres qui trompent le peuple. »

Sans délai, il court au parvis du temple devenu silencieux après les sacrifices : de son épieu, il renverse Apollon, Hercule, Diane, Vénus, et les met en morceaux.

Les prêtres et les gardiens, alourdis par les viandes et les vins, se réveillent à ce fracas, accourent avec des torches et sont surpris de rencontrer Abercius.

« Allez dire aux magistrats et au peuple d'Hiérapolis que leurs dieux, repus de viandes, enivrés de vins, se sont rués les uns sur les autres et se sont taillés en pièces. »

Et comme les prêtres étaient stupéfaits, il ajouta :

« Ramassez donc ces débris, ils feront peut-être une chaux passable, » et il se retira sans qu'on osât le toucher.

A peine le soleil levé, la foule, ameutée par les prêtres des idoles, envahit le parvis et réclame vengeance.

« Mort à Abercius ! » criait-on de toutes parts.

Abercius, tranquillement assis au milieu de ses disciples, enseignait à l'aurore comme si rien ne s'était passé. On l'avertit que des furieux arrivaient et on lui dit : « Il en est temps, sauvez-vous.

— Non, répondit-il avec calme, il faut savoir mourir.

— Mais, il est écrit qu'on doit fuir la persécution.

— Eh bien, puisque vous le croyez bon, sortons. » Et, prenant un chemin détourné, il va s'asseoir au *Forum*, où il continue simplement sa prédication, tandis que les furieux le cherchaient chez lui.

Cependant, les païens, qui ont trouvé la maison

(1) Il écrit à Tite : *Festina ad me venire Hierapolim.* Hâte-toi de me rejoindre à Hiérapolis.

vide, accourent au Forum, et, plus indignés encore de le voir prêcher en plein air, ils allaient le massacrer, quand un spectacle horrible les arrête: ce sont trois démoniaques bien connus de la cité qui s'élancent en un accès indescriptible de fureur, lacèrent leur chair avec les dents et se livrent à des convulsions épouvantables. Les démons criaient:

« Au nom du Dieu véritable, Abercius, nous t'en conjurons, cesse de nous tourmenter avant le temps. »

La foule, arrêtée soudain par ces énergumènes, avait les yeux fixés sur Abercius, dont la noblesse mêlée de douceur les frappait d'étonnement, en même temps que les contorsions des malheureux les jetaient dans la terreur.

L'évêque éleva les mains:

« Dieu tout-puissant, Père de Jésus-Christ, dont la miséricorde dépasse infiniment la malice des hommes, je vous en supplie, délivrez ces trois infortunés des chaînes de Satan, afin que tout ce peuple vous reconnaisse pour le Dieu véritable. »

Et, de son bâton, déjà vainqueur des idoles, il les toucha; aussitôt, les démons sortirent en poussant des hurlements surhumains, et les trois pauvres possédés tombèrent inanimés aux pieds de l'évêque. Celui-ci les releva.

Ils étaient redevenus maîtres d'eux-mêmes, et, tout honteux de leur nudité, ils s'enveloppèrent de lambeaux de vêtements qu'on leur donna, et, s'approchant du Saint, ils jurèrent de ne plus le quitter. A ce spectacle, la foule changeante, qui voulait un instant auparavant massacrer l'évêque, s'écria:

« Le baptême! le baptême! Le Dieu d'Abercius est le vrai Dieu! »

Le saint évêque donna la doctrine à cette multitude avide de vérité, jusqu'au soir, sur ce Forum même profané la veille par des processions impies, et quand il voulut se retirer:

« Non! non! crièrent-ils, le baptême tout de suite! »

Abercius, pour les éprouver, remit au lendemain; mais ils demeurèrent devant sa maison; et à minuit, touché de leur persévérance, il sortit, et, allant à l'église, il commença à faire le baptême de 500 néophytes; c'était l'heure où, la nuit précédente, il avait brisé les idoles.

Toute l'Asie s'émut de cet événement: on accourait des diverses provinces à la capitale de la petite Phrygie pour entendre le thaumaturge, qui, assis sur une éminence hors de la ville, entouré de ses prêtres et de ses diacres, parlait aux foules dans la plaine. C'est là qu'on vit un jour, au milieu des pèlerins, s'avancer une noble matrone, Prygella, la mère d'Euxenianus Poplio, gouverneur d'Hiérapolis. Elle était aveugle et s'écriait:

« Homme de Dieu, rendez-moi la vue!

— Femme, je ne suis qu'un pécheur; si pourtant vous croyez fermement au Dieu que j'adore, lui, qui ouvrit les yeux d'un aveugle-né, peut vous guérir.

— Je crois; touchez mes yeux et je verrai.

— Si vous croyez, voyez. »

Aussitôt, les yeux de l'aveugle s'ouvrirent; le peuple faisait éclater ses actions de grâces; elle ne voulait plus quitter l'évêque et réclamait le baptême. Son fils, le gouverneur E. Poplio, vint remercier Abercius, demandant quelle récompense on pourrait offrir à qui méprisait tous les biens de ce monde.

« Aucune autre récompense que votre âme, » répondit l'évêque; mais Poplio n'osa se convertir.

Dieu daigna offrir alors, par son serviteur Abercius, la même grâce à un homme plus puissant.

Marc-Aurèle avait associé au trône son frère adoptif, Lucius-Vérus, et lui préparait pour épouse sa fille aînée, Lucilla, âgée de 16 ans, lorsque la future héritière de l'empire fut saisie d'une obsession démoniaque comme celles qui étaient si souvent la terreur du paganisme. Elle labourait ses chairs de ses ongles ensanglantés, se roulait, se rongeait.

Cependant, l'univers attendait l'alliance impériale; elle devait avoir lieu au temple de Diane d'Ephèse, où de grands préparatifs étaient faits, et Vérus, vainqueur des Parthes, y attendait déjà sa fiancée. Or, tandis que, dans cette extrémité, on consultait en vain augures et aruspices, l'enfant, au milieu des convulsions, répétait sans cesse: « Je ne sortirai d'ici que par ordre d'Abercius, évêque d'Hiérapolis. »

Le démon, en parlant ainsi, exécutait l'ordre de Dieu qui avait dit en une vision à son serviteur:

« Tu iras à Rome, c'est moi qui t'y conduirai pour y faire éclater la puissance de mon nom. Ne crains pas, ma grâce sera avec toi.

— Seigneur, que votre volonté s'accomplisse, » avait répondu le serviteur.

***

Cependant, la famille impériale, désespérée, avait envoyé en toute hâte des officiers à Hiérapolis. Aux portes de cette ville, ils aperçurent un vieillard vénérable qui achevait de parler à un groupe d'auditeurs et rentrait dans la cité. C'est à lui qu'ils s'adressèrent comme au plus digne de les renseigner.

« Où est la demeure de Poplio le gouverneur, lui demandèrent-ils?

— Je vous y conduirai, » dit le vieillard. Et il les accompagna.

A peine le gouverneur eut-il lu la lettre impériale, qu'au grand étonnement des ambassadeurs, il la remit au vieillard lui-même, en le suppliant de se rendre de suite au désir de Marc-Aurèle.

« J'irai volontiers, » répondit Abercius, d'autant que le Seigneur m'a déjà manifesté sa volonté.

Au bout de quarante jours, le Saint arrivait donc à Rome, mais l'empereur en était parti pour la guerre de Germanie et il fut reçu par l'impératrice Faustine, fille de la célèbre Faustine qui avait déshonoré le trône d'Antonin par tant de crimes et dont on avait néanmoins fait une déesse. Son temple, transformé en église, subsiste encore sur le Forum.

L'impératrice, tout émue, lui dit:

« Je sais, par la renommée et par les ambassadeurs qui vous ont accompagné, des choses

Abercius prit la main de Lucilla, elle sembla sortir d'un profond sommeil.

merveilleuses de vous, et que vous servez un Dieu très bon et très puissant ; sauvez ma fille : nous vous comblerons d'honneurs et de biens.

— Ce que Dieu nous donne gratuitement, nous en usons gratuitement ; où est votre fille ? »

On veut amener Lucilla ; le démon qui la possède s'y oppose, ce sont des rages et des convulsions plus étranges qu'aucune des précédentes.

« Te voilà donc, Abercius, s'écriait le démon par la voix de la possédée ; je l'avais bien dit que je t'amènerais à Rome. »

Une fois, en effet, que le Saint exorcisait une malheureuse créature à Hiérapolis, le démon en la quittant lui avait répondu : « Tu me chasses, mais je te chasserai et t'enverrai à Rome. » C'est à cette époque que le démon, qui sert Dieu malgré lui, était entré dans le corps de Lucilla et n'avait cessé de répéter : « Je ne sortirai qu'à la venue d'Abercius. »

Dieu voulait par son serviteur offrir le salut à la famille des Antonins.

« Oui, tu m'as fait venir, répondit le Saint, mais tu n'auras pas à t'en féliciter. »

Il fait conduire la jeune fille dans la cour attenante à l'hippodrome, où se trouvaient des officiers et des gardes. Le démon vomissait mille injures et tourmentait sa victime, et Abercius, les yeux au ciel, priait :

« Esprit du mal, sors de cette jeune fille, Jésus-Christ te l'ordonne. »

Et elle tomba inanimée.

« Qu'avez-vous fait ! s'écria Faustine effrayée ; le démon en partant a tué ma fille. »

Il est à remarquer que ces païens croyaient beaucoup plus au démon que certains chrétiens de nos jours, qui voudraient tant qu'il n'y eût pas d'enfer.

Abercius prit la main de Lucilla ; elle sembla sortir d'un profond sommeil.

Faustine, fondant en larmes, se précipita sur cette chère enfant, la tint longtemps embrassée, la couvrant de baisers. Puis elle supplia le Saint d'accepter un témoignage de sa reconnaissance.

« Que pouvez-vous donner à qui n'a besoin de rien ? Un morceau de pain et quelques gouttes d'eau me suffisent. »

Elle insista. Alors l'évêque, songeant aux pauvres d'Hiérapolis, demanda pour eux une distribution de blé et la construction de bains pour les malades aux sources thermales de la ville.

L'impératrice donna immédiatement l'ordre d'inscrire la cité d'Hiérapolis pour une distribution annuelle et gratuite de 3000 mesures de froment, qui ne fut supprimée que 200 ans plus tard par Julien l'Apostat, quand il abolit tous les privilèges des chrétiens et se fit un profit de la confiscation de leurs biens. Les bains aussi furent construits.

Tandis que les courriers portaient à Marc-Aurèle et à Vérus l'heureuse nouvelle de la guérison de Lucilla, Abercius demeurait à Rome, édifiant les assemblées des chrétiens par ses instructions et ses vertus.

Faustine, Lucilla, Marc-Aurèle et Vérus eurent ainsi tout le loisir de connaître le vrai Dieu, mais ne se convertirent point.

* * *

Dieu tenta un nouvel acte de miséricorde en faveur de l'empereur, qu'il avait, semble-t-il, préparé pour un grand rôle dans le monde. Son armée, enfermée par les Quades, allait périr de soif, dans un défilé, et les soldats, livrés aux tortures de la soif, ouvraient leurs veines pour boire du sang. En vain, tous les dieux avaient été invoqués, lorsque Marc-Aurèle, qui persécutait alors cruellement les chrétiens, eut l'idée de recourir au vrai Dieu. Il demanda les soldats chrétiens, et, tout d'abord, il fut indigné de voir

qu'ils étaient si nombreux, car il y avait notamment toute une légion de Mélitène. Par son ordre, ils invoquèrent le Tout-Puissant, les ennemis s'arrêtèrent, et, à cet instant, la foudre éclata en jets de flammes sur les Barbares, tandis qu'une pluie bienfaisante rendait la force aux Romains. Ces feux de foudre n'avaient rien des feux ordinaires du ciel, disent les écrivains païens.

Marc-Aurèle donna à la légion de Mélitène, qui avait obtenu le salut, le nom de *Légion fulminante*, et porta un édit, conservé par l'histoire, dans lequel il raconte le prodige dû aux chrétiens, et il ordonna qu'on cessât immédiatement de les persécuter. C'est la fin de la quatrième persécution.

Marc-Aurèle, de retour à Rome, eut un triomphe splendide : le Sénat éleva au champ de Mars une haute colonne de marbre, qu'on voit encore debout, et sur laquelle est sculpté le miracle de la Légion fulminante, attribué il est vrai à Jupiter pluvieux, mais figuré à la façon du Père éternel dans les vieilles peintures chrétiennes.

Aujourd'hui, la statue de saint Paul surmonte la colonne de Marc-Aurèle le philosophe, qui n'a pas su croire et qui n'a plus, lui, ni statue ni tombeau.

***

Après ce triomphe, Vérus épousa Lucilla à Ephèse, dans le célèbre temple de Diane, au milieu de la persécution reprise contre les chrétiens en Asie.

La miséricorde de Dieu se lassa, et la malédiction frappa alors coup sur coup la famille de Marc-Aurèle.

L. Vérus, à la suite d'horribles débauches, mourut subitement sur son char, auprès de Marc-Aurèle (170), empoisonné, dit-on, par Faustine. Elle-même mourut et on en fit une déesse comme sa mère. Marc-Aurèle, au milieu d'une lutte prolongée contre les barbares, mourut à son tour à Vienne (Autriche); il fut le dernier véritable empereur. Lucilla fut assassinée par son frère Commode, devenu empereur.

Revenons à notre Saint. Le Sauveur, qui lui avait dit de se rendre dans la grande ville, afin de proposer le salut aux empereurs, daigna lui parler de nouveau et lui ordonna de consoler les fidèles de Syrie qui venaient de donner tant de martyrs au ciel.

Il visita Antioche, Apamée, franchit l'Euphrate, visita la Mésopotamie, Nisibe, confondant partout les hérétiques et prêchant la véritable doctrine. Les églises voulaient faire des collectes pour le voyageur apostolique.

« L'épouse de César, dit-il, m'a ouvert les trésors de l'empire, je n'ai rien accepté : permettez-moi d'en user de même avec vous. »

Et toutes les insistances furent inutiles.

« Frères, ne faisons pas violence, dit alors un chrétien, Barksan, qui tenait un rang illustre, notre argent est indigne de lui, mais il ne peut refuser un hommage; proclamons Abercius l'égal des apôtres. »

De là, le surnom grec *Isapostolos*, qui est resté attaché à son nom.

Il parcourut encore la Cilicie, la Lycaonie et la Pisidie, rentra en Phrygie. A son retour, un peuple immense accourut de loin à Hiérapolis et le reçut avec un incomparable enthousiasme. Il reprit sa vie accoutumée, prêchant, administrant le baptême aux païens, exorcisant les démoniaques, guérissant les malades, multipliant les miracles. Il laissa à ses prêtres un livre précieux intitulé *Doctrine*, qui, malheureusement, a été perdu.

Une dernière vision céleste le réjouit.

« Abercius, lui disait le Seigneur, l'heure approche, où je t'accorderai le repos après tant de labeurs. »

***

Il désigna sa sépulture et fit graver sur le marbre pour son tombeau une longue inscription bien détaillée, qui, retrouvée en ce siècle, a donné une complète authenticité aux faits extraordinaires de la vie de ce saint, que des histoires du dernier siècle avaient prétendu contester. Les historiens profanes ont grand tort, en parlant du règne de Marc-Aurèle, de passer sous silence les choses capitales qu'on vient de lire en cet humble écrit.

SAINTE NUNILO ET SAINTE ALODIE

VIERGES ET MARTYRES

Fête le 22 octobre.

Nunilo et sa sœur Alodie, âgées, l'une de treize ans, l'autre de douze ans, refusent de renoncer à Jésus-Christ pour croire à Mahomet, et sont égorgées par un musulman d'Espagne.

Désireuses d'ajouter un fleuron à leur noble couronne, la ville de Huesca dans l'Aragon, et celle qui porte le même nom au royaume de Grenade, se disputent la gloire d'avoir donné le jour aux deux sœurs, vierges et martyres de Jésus-Christ, sainte Nunilo et sainte Alodie.

Alexandre de Moralès, que ses chroniques du temps de Philippe II ont rendu célèbre, croit que ces deux Saintes souffrirent le martyre près de Najera, dans la Rioja, tandis qu'il place à Bosca le lieu de leur naissance. Quelques écrivains ont, après lui, écrit par erreur Osca ou bien Huesca, ce qui explique les réciproques prétentions des villes dont nous avons déjà parlé, et qui portent ce nom. Toutefois, une tradition qui remonte à plusieurs siècles, et que confirme l'opinion de certains auteurs sérieux et de plusieurs écrivains célèbres, nous autorise à croire que sainte Nunilo et sainte Alodie, naquirent au village de Bagnarès, anciennement appelé Bosa, près de l'ancienne ville de Castrovigéto, aujourd'hui Castroviéjo, petite ville située au pied des montagnes de Caméros, province de Logrono.

Leur père était mahométan et leur mère chré

tienne, les mariages de ce genre n'étant que trop fréquents en ces malheureux temps, où l'Espagne gémissait sous le joug des Maures. Elevées par leur mère dans la religion catholique, elles gravèrent bien avant dans leur cœur, et dès l'âge le plus tendre, les saintes maximes de l'Evangile. Aussi leurs mœurs furent si pures au milieu des musulmans, leur piété si parfaite, qu'elles provoquèrent l'admiration de tous, et méritèrent d'être proposées aux jeunes personnes comme des modèles à imiter.

Nunilo était à peine âgée de treize ans et sa sœur n'en avait que douze, lorsque, à la mort de leurs parents, les deux sœurs furent placées sous la tutelle d'un fanatique mahométan, leur oncle paternel. En ce temps-là, Mahomet, calife de Cordoue, ennemi juré des chrétiens, publia un édit pour obliger ceux qui étaient nés d'un père mahométan ou d'une mère musulmane, à renoncer à la loi de Jésus-Christ, pour vivre selon les maximes du Coran. L'oncle de Nunilo et d'Alodie, qui n'avait pas attendu jusque-là pour tenter de soumettre ses pupilles à la loi du prophète, profita de la promulgation de cet édit, pour essayer d'obtenir ce résultat. Ses efforts furent inutiles, et comme les deux sœurs demeuraient toujours fermes dans la foi, le barbare tuteur les dénonça à l'émir Zumaly, gouverneur de la Werbétane, dont Castroviéjo, distant d'une lieue de Bosca, était le chef-lieu.

Zumaly fit aussitôt comparaître à son tribunal Nunilo et Alodie. Comprenant bien qu'elles étaient appelées à l'honneur du combat, les deux sœurs ne cessaient de s'encourager mutuellement, et de se communiquer les divines inspirations qui leur venaient du ciel pendant le chemin qu'elles firent nu-pieds, de Bagnarès à Castroviéjo.

Zumaly leur demanda si leur père était mahométan, comme en faisait foi l'accusation formulée contre elles. « Seigneur, répondit Nunilo, qui prit la parole en qualité d'aînée, nous n'avons pas connu notre père, qui mourut tandis que nous étions en très bas âge. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que notre mère était chrétienne, qu'elle nous éleva dans la religion de Jésus-Christ que nous professons, et cette religion, nous sommes prêtes à la confesser, même au prix de tout notre sang. »

Zumaly se sentant, après bien des efforts, incapable d'ébranler leur fermeté, renvoya les deux sœurs en disant qu'il pardonnait cette fois à leur aveugle égarement, mais qu'elles eussent à changer d'avis, car elles n'échapperaient pas à la mort, si elles ne revenaient pas sans tarder à la religion de leur père.

Joyeuses d'avoir confessé la foi devant le juge infidèle, Nunilo et Alodie quittèrent Castroviéjo, pour rentrer à Bagnarès, brûlant désormais d'obtenir la couronne des martyrs et de signer de leur sang la vérité de notre sainte religion, toutes leurs pensées, tous leurs désirs, toutes leurs occupations, n'eurent dès ce moment qu'un but : se préparer au martyre. Persuadées que le jour où elles seraient appelées à faire le sacrifice de leur vie n'était pas éloigné, c'est dans de continuelles prières et dans la pratique de toutes sortes de mortifications, qu'elles l'attendirent. L'insuccès des combinaisons du juge fut bientôt manifeste, et l'oncle des jeunes vierges put remarquer avec raison, qu'au lieu de changer de conduite, ses nièces donnaient des preuves plus éclatantes de leur attachement à la religion chrétienne et devenaient, par leur modestie et la pureté de leurs mœurs, un sujet d'admiration, tant pour les Maures que pour les chrétiens. Fidèles en tout à ses ordres, il les trouvait inébranlablement rebelles en tout ce qui touchait à la religion de leur père.

Sourd lui-même à la voix de la nature et du sang, le fanatique mahométan, dont les yeux demeuraient fermés à la lumière de la vérité, porta au tribunal de l'émir une nouvelle plainte contre les jeunes sœurs. « Elles ne font plus un secret de leur attachement à la religion chrétienne, disait-il, mais elles la professent publiquement, et maudissent celle de Mahomet et la loi du Prophète. Il faut, ajoutait-il, les châtier sévèrement, ou bien s'attendre à ce que leur exemple entraîne un grand nombre des nôtres à la religion chrétienne. »

Zumaly sentit une rage secrète s'allumer en son cœur en entendant les termes de cette seconde accusation. Il fait comparaître les deux sœurs, et met en jeu tous les moyens qu'il croit capables de les amener à l'apostasie. Mais ni les prières, ni les promesses les plus séduisantes, ni les terribles menaces ne peuvent ébranler la fermeté de ces vierges dont la tentation semble augmenter les forces.

Le juge, sentant encore ses efforts inutiles, change son plan d'attaque et il remet les deux sœurs aux mains de deux Maures de distinction, amis de leur père, espérant que leur zèle aurait plus de succès auprès de ces enfants ainsi séparées et privées, en conséquence, de leurs mutuelles exhortations à la persévérance dans la fidélité à Jésus-Christ. Pendant quarante jours, elles furent obsédées par les remontrances et les prières de tout ce qu'il y avait de plus savant et de plus distingué parmi les Maures. Mais, fidèles à Dieu et constantes dans la foi, elles déjouèrent tous les complots ourdis par l'enfer. L'avant dernière nuit qui précéda son martyre, Alodie se trouva subitement environnée d'une céleste clarté. Témoin du prodige, la fille du Maure auquel elle avait été confiée proposa à la jeune chrétienne de lui procurer la liberté. Alodie refusa généreusement de peur d'être privée de la gloire du martyre, mais elle sollicita la faveur de revoir Nunilo sa sœur, ce qui ne put se faire qu'au milieu des plus grands dangers. Heureuses de se revoir, les deux sœurs s'embrassent avec effusion, et s'exhortent à nouveau, avec une mutuelle ardeur, à tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

Convaincu enfin que tous les moyens de séduction sont inutiles, le juge, plein de dépit, mande encore les deux sœurs. « Je jure, leur dit-il, que si vous ne renoncez à l'instant même à la religion de Jésus-Christ, vous aurez la tête tranchée. — Faites comme il vous plaira, répondent hardiment les deux sœurs ; nous saurons mourir, mais nous ne pouvons renoncer à Jésus-Christ. »

Il y avait alors à Castroviéjo (chose heureusement bien rare), un prêtre chrétien qu'une vie de désordre avait conduit de l'oubli de son caractère sacré à l'apostasie. Dans l'espoir que ce nouveau Judas ébranlerait plus facilement les deux sœurs, Zumaly les fit mettre en ses mains.

« Vous êtes jeunes et nobles dit l'apostat dans un premier entretien, non, vous ne voudrez pas, vous

ne devez pas mourir encore. Vivez plutôt dans la religion que professait votre père. Ne suis-je pas moi-même prêtre chrétien, quoique je me donne les apparences d'un fidèle sectateur de Mahomet pour ne pas déplaire à nos dominateurs? Faites donc, au moins, vous aussi, comme ces hommes, qui restent chrétiens au plus intime de leur conscience, et n'hésitent pas à se livrer aux pratiques extérieures de la religion de Mahomet. Je trouverai, si vous le voulez bien, des témoins en présence desquels vous affirmerez que vous ne reconnaissez d'autres préceptes que ceux du Coran, et ne professez d'autre religion que celle du prophète; le gouverneur vous rendra la liberté, puis vous vivrez, si bon vous semble, en chrétiennes, dans le secret de votre demeure. »

Indignées par cette sacrilège proposition, et pleines d'un saint zèle pour la religion chrétienne, les deux vierges de s'écrier aussitôt : « Eh! quoi, croyez-vous donc que nous allons vous suivre dans l'apostasie, où vous ont entraîné de criminelles inclinations? Notre unique désir, à nous, est de mourir en rendant témoignage à la religion chrétienne; c'est de verser notre sang pour l'amour de Jésus-Christ, afin de régner avec Lui dans la gloire du ciel. Ne faut-il pas, d'ailleurs, mourir un jour? Et peut-il y avoir une occasion plus favorable que celle qui nous est offerte d'entrer au ciel, en confessant la foi de Jésus-Christ! »

Zumaly, que le rapport de l'apostat avait convaincu de l'invincible fermeté des deux sœurs, ordonna au bourreau, dans sa fureur, de leur trancher immédiatement la tête.

Nunilo s'offrit la première en sacrifice. Elle se mit à genoux, et après avoir ramené ses cheveux pour laisser sur son cou un libre accès au glaive : « Courage, dit-elle hardiment au bourreau, courage infidèle; hâte-toi de remplir ton office. » Troublé par tant de hardiesse, le bourreau manqua son coup et emporta une joue de la victime sans lui trancher entièrement la tête. Le corps tomba à terre et les convulsions de l'agonie découvrirent en partie les pieds de Nunilo. Ce que voyant, Alodie accourut pour mettre ordre aux vêtements de la martyre, puis, levant ses yeux au ciel, elle s'écria, comme si elle avait vu monter l'âme de sa sœur : « Nunilo, attends, attends-moi un instant. »

Puis, se disposant à la suivre, elle attacha sa robe aux pieds, afin que sa modestie n'eût rien à souffrir après la mort; elle enleva son voile, découvrant ainsi la ravissante beauté de son visage et inclina la tête; le cimeterre du bourreau l'immola sur le corps de sa sœur où elle s'était placée, comme sur un autel sacré pour s'offrir elle-même en victime.

C'est ainsi que les deux Saintes allèrent jouir ensemble de la vision béatifique, le 22e jour d'octobre 840, suivant le calcul des auteurs les plus sérieux.

Les Maures enlevèrent les précieux restes des martyres du lieu de l'exécution anciennement appelé le Jurcas, aujourd'hui les Horcajos, pour les abandonner dans un champ à la rapacité des chiens et des oiseaux de proie. Mais Dieu préserva miraculeusement ces reliques, et les chrétiens obtinrent l'autorisation de leur donner la sépulture.

Le Seigneur ne tarda pas à manifester leur gloire; de vives lumières environnèrent la tombe des saintes martyres. Le gouverneur les fit alors exhumer et jeter dans un puits profond que l'on combla avec d'énormes pierres. Près de ce fossé, situé sur les limites des deux villes qui célèbrent chaque année la fête des saintes martyres, au milieu d'un immense concours de peuple, se trouve une source qui porte le nom de Sainte-Nunilo et Sainte-Alodie, ainsi qu'une église sous leur vocable devenue un centre de pieux pèlerinages.

En dépit de tout ce qu'imaginèrent les Maures pour empêcher le prodige de se reproduire, les lumières dont nous avons parlé hantèrent encore le tombeau des vierges-martyres, et ce miracle se reproduisait au temps où le roi de Navarre Don Ignigo Himéneye reconquit, sur les Maures, la province de Rioja.

Ce prince qui en fut l'heureux témoin fit transporter les saintes reliques au monastère de Saint-Sauveur de Leyres, où elles sont un objet de pieuse vénération, Dieu opérant encore de merveilleux prodiges par l'intercession des glorieuses martyres. Cette translation eut lieu le 18 juin 842, deux ans après la mort de sainte Nunilo et sainte Alodie.

Ambroise de Moralès a écrit qu'après la conquête de Grenade, la ville de Huesca fut donnée en fief au comte de Lérin, aujourd'hui duc d'Albe, auquel le monastère de Leyres donna quelques reliques des saintes martyres. Le duc fit bâtir en leur honneur une église qu'il dédia aux saintes Nunilo et Alodie, et y déposa ces reliques. C'est là, sans doute, ce qui a donné naissance aux prétentions de la ville de Huesca dont nous avons parlé au début de cette histoire.

(*Extraits des plus célèbres écrivains sur les saints espagnols*, tome Xe). Traduit de l'espagnol par l'abbé Narcisse de Bojon, chanoine de Vich.

SAINTE CÉLINE OU CÉLINIE DE LAON

MERE DE SAINT REMY

Fête le 21 octobre.

Céline vivait dans la première moitié du ve siècle dans la ville de Laon. Chrétienne fervente, tout entière adonnée à la pratique de ses devoirs et des bonnes œuvres, son corps était sur la terre, dit Hincmar évêque de Reims, mais son âme semblait déjà vivre dans le ciel. Elle avait été mariée, jeune encore, à un noble chrétien de Laon qui s'appelait Emile. Ses vertus attirèrent les bénédictions du ciel sur son foyer domestique. Dieu lui donna successivement trois fils : saint Principe, qui devint plus

tard évêque de Soissons; un autre dont le nom ne nous a pas été conservé, mais qui fut le père de saint Loup, successeur de son oncle sur le siège épiscopal de Soissons; le troisième fut l'incomparable saint Remy, l'apôtre et le Samuel des Francs. La pieuse épouse d'Emile eut donc l'honneur d'être la mère de deux saints et l'aïeule d'un troisième.

Céline était déjà d'âge mûr quand elle donna le jour à saint Remy. Un saint ermite nommé Montan lui avait prophétisé la gloire future de ce fils prédestiné, et le premier miracle de l'enfant fut de rendre la vue à l'anachorète. Le plus bel éloge de cette mère chrétienne est dans l'éducation si sainte qu'elle donna à ses enfants.

Elle acheva sa vie dans la pratique de la vertu, et ses reliques étaient conservées autrefois dans l'église du couvent de Saint-Remy, à Reims. On célébrait sa fête dans les diocèses de Reims, de Laon, de Noyon et de Soissons.

SAINTE CÉLINE DE MEAUX, VIERGE

Fête le 21 octobre.

La vierge sainte Céline vivait à la même époque que la mère de saint Remy. D'une riche famille de Meaux, Céline avait déjà été promise en mariage par ses parents à un jeune seigneur du pays, lorsqu'elle eut le bonheur de se lier d'amitié avec sainte Geneviève, venue de Paris à Meaux pour quelques affaires. Elle fut tellement édifiée et charmée de la sainte vie de la vierge parisienne, qu'elle prit la résolution de l'imiter, elle se mit sous sa conduite et reçut d'elle l'habit des personnes consacrées à Dieu.

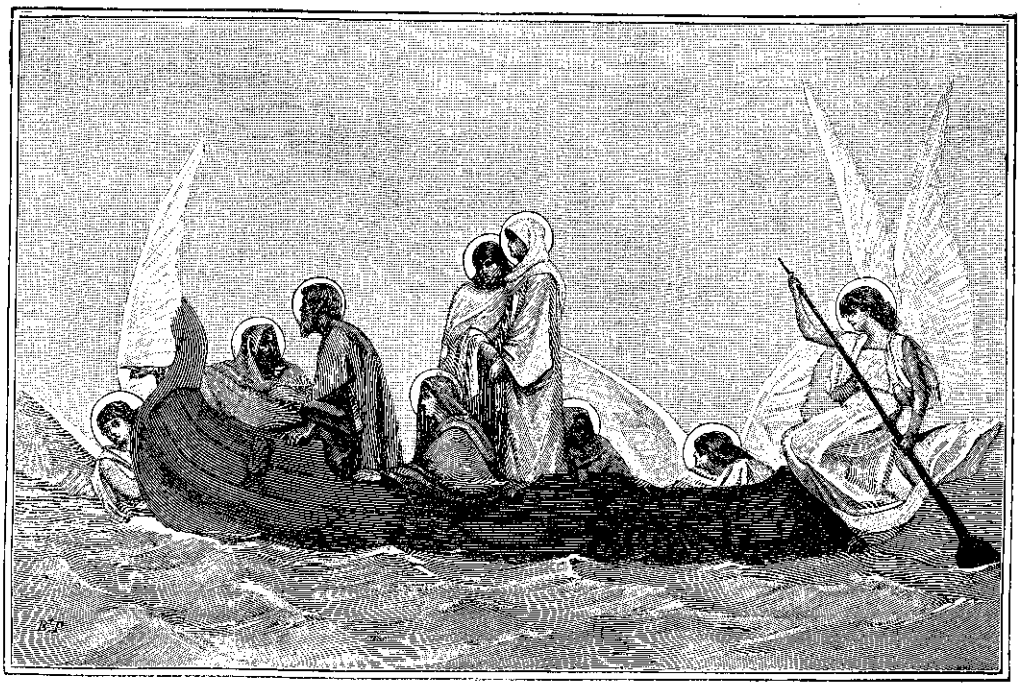
A cette nouvelle, son fiancé entre dans une grande fureur, il réunit une bande d'hommes armés et court à la maison de Céline pour enlever la jeune fille.

Geneviève et Céline s'enfuient en toute hâte et courent chercher un refuge à la cathédrale, mais elles trouvent les portes fermées. Que faire en cette extrémité? Elles vont tomber aux mains de leurs ennemis. L'Epoux céleste répond à leur confiance et à leur amour par un miracle, les portes du baptistère s'ouvrent sous la main invisible des anges, et dès que les vierges sont entrées, elles se referment devant les envahisseurs. A la vue de ce prodige, le jeune homme renonce à s'opposer à la volonté de Dieu, il se retire et laisse Céline tranquille.

Celle-ci fut fidèle à ses promesses à Jésus-Christ, et, après une sainte, vie alla recevoir au ciel sa récompense. La piété des fidèles de Meaux éleva un oratoire sur son tombeau. Plus tard, l'oratoire fut remplacé par une église et un monastère où l'on vit, au IX^e^ siècle, jusqu'à soixante Religieux réunis dans le service de Dieu, mais cette fondation fut ruinée par l'invasion des Normands.

SAINTE MARIE JACOBÉ ET SAINTE MARIE SALOMÉ
OU LES SAINTES MARIES DE PROVENCE

Fête de sainte Marie Salomé, le 22 octobre.



Les Saintes Maries conduites par les anges sur les côtes de Provence.
(Tableau de Henry de Gaudemaris dans l'église des Saintes.)

DEUX FAMILLES PRIVILÉGIÉES

Parmi les saintes femmes qui ont vécu auprès du Sauveur, pendant sa vie apostolique, les saintes Maries Jacobé et Salomé jouissent d'un culte qui ne vieillit pas. Toutes deux étaient issues de la famille royale de David.

La première avait épousé Cléophas ou Alphée, frère de saint Joseph l'époux de la Très Sainte Vierge, dont elle était devenue la belle-sœur. Elle eut quatre fils : deux apôtres, saint Jacques le Mineur et saint Jude; un disciple, Joseph; enfin, un dernier enfant, Siméon, qui devait succéder à son frère, saint Jacques le Mineur, sur le siège de Jérusalem.

La seconde était petite-nièce de sainte Anne, et, par conséquent, petite-cousine de la Sainte Vierge. Elle avait épousé Zébédée et était la mère de saint Jean l'Evangéliste et de saint Jacques le Majeur.

Salomé habitait la petite ville de Bethsaïda. Elle y vivait du produit de la pêche de son mari, élevant ses deux enfants dans la crainte du Seigneur, la pratique fidèle de la loi mosaïque et l'exercice d'une vertu solide et d'une innocence parfaite, qui devait faire de saint Jean l'apôtre bien-aimé de Jésus-Christ.

Marie Jacobé vivait à Nazareth. Son époux Cléophas cultivait les champs. Sa parenté et le voisinage de l'humble atelier de saint Joseph lui créaient des relations fréquentes avec la Sainte Famille, et bien des fois sans doute elle recueillit avec ses fils les paroles tombées des lèvres de la Vierge sans tache et de son divin Enfant.

AU SERVICE DU SAUVEUR

Quand vint pour Jésus-Christ l'heure de se manifester aux hommes et de prêcher l'Evangile, nos deux Saintes le suivirent dans toutes ses courses apostoliques. Elles mirent avec bonheur tous leurs biens à la disposition de celui qu'elles vénéraient comme un grand prophète.

Cependant, les apôtres avaient été appelés. Jacques et Jean, fils de Zébédée, étaient du nombre et cette prérogative avait flatté l'orgueil maternel. Un jour que Jésus venait de parler du royaume céleste et de ses gloires, Marie Salomé s'approche du Sauveur, lui présente ses deux fils, et, dans un acte d'audace que la véhémence de son amour maternel et sa parenté peuvent seules expliquer, elle lui dit: « Seigneur, faites que mes deux fils soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume. » Notre-Seigneur, pour ne pas l'affliger par un

Sainte Sara portée sur le manteau de Marie Salomé.

refus, s'adresse aux deux apôtres et leur dit : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je boirai moi-même? — Nous le pouvons », répondirent-ils aussitôt. Et Jésus de répondre : « Oui, vous boirez mon calice. Mais pour ce qui est d'être assis à ma gauche ou à ma droite dans mon royaume, ce n'est pas à moi de vous l'accorder. Cette faveur est pour ceux qui ont été prédestinés par mon Père. »

LE CALVAIRE ET LE SÉPULCRE

L'heure vint bientôt où le Christ, trahi par son disciple et livré à la fureur des juifs, gravit les douloureux sentiers du Calvaire. Les pieuses femmes, qui étaient à Jérusalem auprès de la Sainte Vierge, allèrent au-devant du divin Maître pour compatir à ses douleurs et pour adoucir par leur présence les souffrances de la Mère douloureuse. Quand la victime fut immolée, Marie Jacobé et Marie Salomé étaient au pied de la Croix. « Se tenaient debout auprès de la Croix, nous disent les évangélistes, la Mère de Jésus, et la sœur de sa mère, Marie de Cléophas et Marie-Madeleine. »

Dans la Passion du Sauveur, c'est la femme qui a le beau rôle. Les disciples se sont enfuis, les juifs s'acharnent contre la divine Victime; seules, les saintes femmes sont debout au pied de la Croix, participant par leur douleur à l'œuvre de la Rédemption.

Après le dernier soupir et la mise au tombeau, les saintes femmes retournèrent à Jérusalem dans la maison de la Très Sainte Vierge, et, quand le jour du sabbat fut écoulé, elles se rendirent avec des parfums au Sépulcre, dont un ange gardait l'entrée parce que le Sauveur était retourné à son Père. Là, elles apprirent de la bouche du céleste messager le grand mystère de la Résurrection et vinrent à Jérusalem l'annoncer aux apôtres.

AU MILIEU DES FLOTS

Après l'Ascension, elles se rendirent au Cénacle où l'Esprit-Saint les visita, et continuèrent auprès des apôtres le ministère qu'elles avaient rempli auprès de Jésus. Le zèle qu'elles montrèrent à Jérusalem pour la religion chrétienne exaspéra les juifs, qui les exposèrent, avec Lazare et d'autres disciples, dans un bateau sans voiles, à la merci des flots.

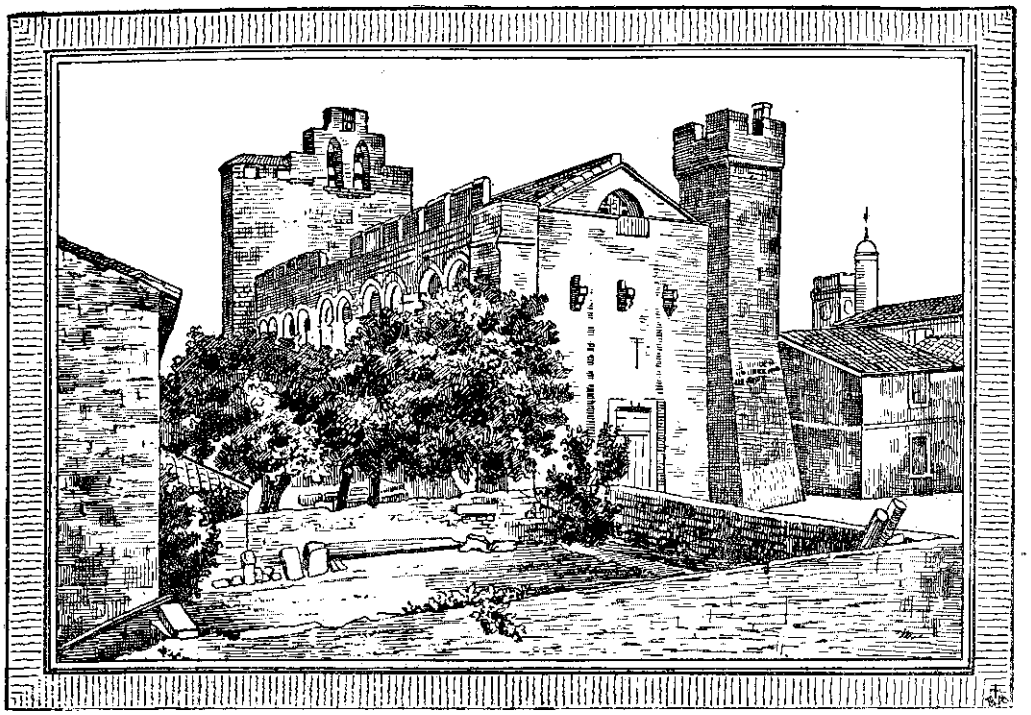
Mais Dieu veillait sur ses élus, et la nacelle, conduite par la main puissante des anges, aborda miraculeusement au rivage de Marseille, dans l'île de la Camargue, non loin de l'emplacement de la petite ville qui porte aujourd'hui le nom des Saintes-Maries.

Dans l'embarcation, parmi les disciples, se trouvait aussi sainte Sara, servante des saintes Jacobé et Salomé. A Jérusalem, les juifs l'avaient épargnée, et elle éprouvait une grande peine de ne pouvoir partager le martyre de celles qu'elle aimait et vénérait. Comme elle se lamentait sur le rivage, sainte Salomé lui jeta son manteau et l'humble servante, sur ce radeau d'un nouveau genre, traversa les flots et arriva jusqu'à la barque.

L'AUTEL — L'ORATOIRE

Pour remercier Dieu de leur heureuse navigation, nos saints exilés, après avoir mis pied à terre, voulurent élever un autel au Seigneur afin d'y célébrer les Saints Mystères. L'aridité de la région où ils se trouvaient les obligea de se servir de terre pétrie. Ils posèrent au-dessus de cette terre une plaque de marbre de Paros, débris sans doute de quelque monument païen. Un petit pilier de pierre soutenait l'autel et l'empêchait de s'écrouler.

Pour récompenser la fidélité héroïque de ses serviteurs, Dieu fit jaillir une source d'eau lim-



Église des saintes Maries Jacobé et Salomé.

pide à l'endroit même où ils s'étaient arrêtés.

Ce prodige détermina les deux Maries à se construire non loin de là un petit oratoire dans eqluel elles venaient faire oraison. Une cellule commune, bâtie par elles tout auprès, leur servait d'abri. Elles résolurent de terminer leurs jours dans ce lieu, retirées du monde et priant Dieu de bénir l'apostolat de saint Lazare et de ses compagnons, qui s'étaient séparés pour prêcher l'Evangile dans les provinces méridionales des Gaules. Elles menaient une vie contemplative, dans le calme des entretiens célestes et le commerce des anges. Sainte Sara, qui n'avait pu se résoudre à les quitter, s'occupait des soins du ménage. Elle allait quêter les provisions auprès des rares pêcheurs qui habitaient l'île. C'est ce qui explique le culte qu'ont pour elle les bohémiens, dont elle est la patronne légendaire.

La sympathie de tous les habitants de la Camargue entourait le petit oratoire et la cellule de nos Saintes; des conversions s'opéraient, et saint Trophime, évêque d'Arles, en visitant quelquefois nos solitaires pour leur apporter la Sainte Eucharistie, administrait le sacrement de baptême aux nouveaux convertis.

Après plusieurs années d'une vie paisible, les Saintes s'endormirent dans le Seigneur. Elles furent ensevelies dans le chœur de l'oratoire.

CULTE DES SAINTES MARIES
LES RELIGIEUSES DE SAINT-CÉSAIRE

Le lieu qui gardait les reliques de nos Saintes était en grande vénération parmi les peuples du Midi, qui venaient d'embrasser le christianisme. Vers le milieu du vi^e^ siècle, sainte Césarie eut la pensée d'établir aux Saintes-Maries un couvent de religieuses de l'Ordre que son frère, saint Césaire, venait de fonder dans sa ville épiscopale d'Arles. Le projet fut mis à exécution, et des vierges nombreuses vinrent chanter les louanges de l'Epoux dans le lieu sanctifié par la prière des Saintes. Saint Césaire leur donna une règle qui se rapproche beaucoup de celle de saint Augustin.

L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LA MER

Mais bientôt les Sarrasins envahirent la Gaule et mirent tout à feu et à sang. Le couvent des Saintes-Maries ne fut pas épargné; les religieuses furent égorgées sur les ruines de leur monastère. Dieu permit cependant que l'oratoire des Saintes ne fût pas détruit et que leurs reliques fussent à l'abri de toute profanation. On les cacha dans la terre auprès de l'oratoire. La désolation sembla pendant quelques années habiter cette terre sanctifiée par tant de vertus. Seul, un ermite veillait sur les précieuses reliques. Un jour cependant, Guillaume I^er^, comte de Provence, ayant entendu parler de ce lieu, voulut y construire une église.

Ce fut l'origine de l'église de Notre-Dame de la Mer, qui existe encore aujourd'hui. C'est peut-être la plus ancienne des Gaules, si bien qu'un auteur du moyen âge, Gervais de Tilbury, ne craint pas d'affirmer que c'est la première des églises du continent qui ait été bâtie en l'honneur de Marie.

Cet édifice porte du reste en lui-même les marques de son antiquité. Sa structure, ses meurtrières, ses murs crénelés et surmontés aux angles de tourelles, lui donnent l'aspect d'une vieille forteresse. Du côté du couchant, la crête du toit se termine par un petit groupe qui représente les saintes Maries, Jacobé et Salomé, placées dans une nacelle qui vogue sur la mer. Les armes de la petite ville des Saintes-Maries représentent la même image avec cette devise : *Navis in pelago*, la nacelle sur la mer.

INVENTION DES SAINTES RELIQUES — LA RÉVOLUTION

En 1448, le roi René fit faire des fouilles dans l'église de Notre-Dame de la Mer. On découvrit

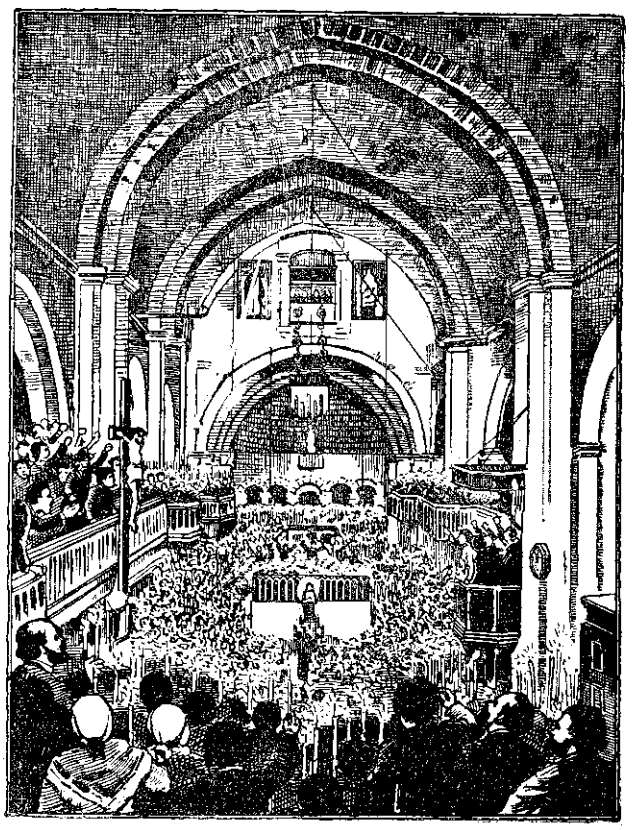
auprès du maître-autel deux corps, les mains croisées sur la poitrine, et répandant une suave odeur. A côté se trouvaient trois têtes d'enfants, probablement trois têtes des Saints Innocents qui avaient été apportées de Palestine par les saintes femmes, et une tête plus grande qu'on croit être celle de saint Jacques le Mineur, et de sainte Marie Jacobé. On découvrit aussi les débris de l'autel de terre pétrie, ainsi que deux plaques de marbre placées sous la tête des Saintes portant ces deux inscriptions :

HIC JACET SANCTA MARIA JACOBI
HIC JACET SANCTA MARIA SALOME

placées là par les chrétiens qui cachèrent les corps des Saintes pendant les invasions sarrasines.

Les précieuses reliques, reconnues par le cardinal Foix, légat du Saint-Siège, furent déposées dans une châsse de bois de noyer, qu'on ne pouvait ouvrir que du consentement du Pape ou du légat.

Quand arriva la grande Révolution, des forcenés envahirent l'église de Notre-Dame de la Mer, et détruisirent ce qui restait du petit autel construit par les Saintes. Une des plaques de marbre servit de fondement à un des *arbres de la liberté* qu'on planta dans le pays. Quant à la châsse, grâce à son apparence pauvre et modeste, elle fut épargnée. Quelques ossements toutefois furent profanés et jetés au feu, le 5 mars 1794. Des enfants, sur le conseil d'autres personnes, les retirèrent des flammes (1). Cependant, le curé des Saintes-Maries, Antoine Abril, craignant une nouvelle descente des révolutionnaires, prit les saints corps et les cacha dans la terre, chez un honnête homme du pays, Antoine Molinier. C'est là qu'ils furent retrouvés en 1797. On les reconnut solennellement, et on les porta en triomphe à Notre-Dame de la Mer, où ils reposent aujourd'hui.



Descente des châsses. Cérémonie annuelle du 24 mai.

TOMBES GLORIEUSES

Les Saintes firent un grand nombre de prodiges, et ces dernières années on racontait encore des miracles opérés sur leur tombeau.

Vers l'année 1340, un évêque qui avait occupé le siège de Saint-Pol, en Bretagne, Pierre de Nantes, souffrait cruellement de la goutte.

Voici comment lui-même raconte sa guérison : « Pendant bien des années, dit-il, j'ai été tourmenté d'une cruelle goutte et privé de l'usage de presque tous mes membres, sans pouvoir même changer de position dans mon lit, que j'étais contraint de garder continuellement. Mon mal ayant encore augmenté et les médecins déclarant que je touchais à ma fin, j'ai eu recours dans cette extrémité aux saintes Maries, et fait vœu d'aller visiter leur église si, par leur intercession j'obtenais la grâce de pouvoir m'y transporter, et sur le champ j'ai composé une hymne en leur honneur. Cette hymne à peine achevée je m'endormis d'un profond sommeil. Vers le milieu de la nuit, étant à demi éveillé, je crus voir les deux saintes qui faisaient des onctions sur mon mal, et m'assurèrent qu'il était guéri. A mon réveil, il l'était en effet; dans l'excès de ma joie, après avoir raconté aux personnes de ma maison la vision et le miracle, je me suis levé plein de force, et mis en chemin pour Notre-Dame de la Mer. »

Le 25 mai 1591, un enfant, Jean Antheaume, étant venu visiter l'église des Saintes avec sa mère, Marguerite Morel, se laissa glisser par une des meurtrières. A cette vue, la pauvre mère s'écria dans un élan de foi : « Hélas ! grandes Saintes, sauvez mon enfant! » On accourut. L'enfant était assis par terre et souriait. Il n'avait eu aucun mal.

Le 24 mai 1862, au moment où les châsses des Saintes étaient exposées à la vénération des fidèles, eut lieu la guérison subite d'un paralytique, M. Vidal Charles, de Montpellier.

Le même jour, en 1893, pendant la célébration de la messe solennelle des Saintes, Mlle Picamel, de Frontignan, aveugle de naissance, eut subitement les yeux ouverts à la lumière.

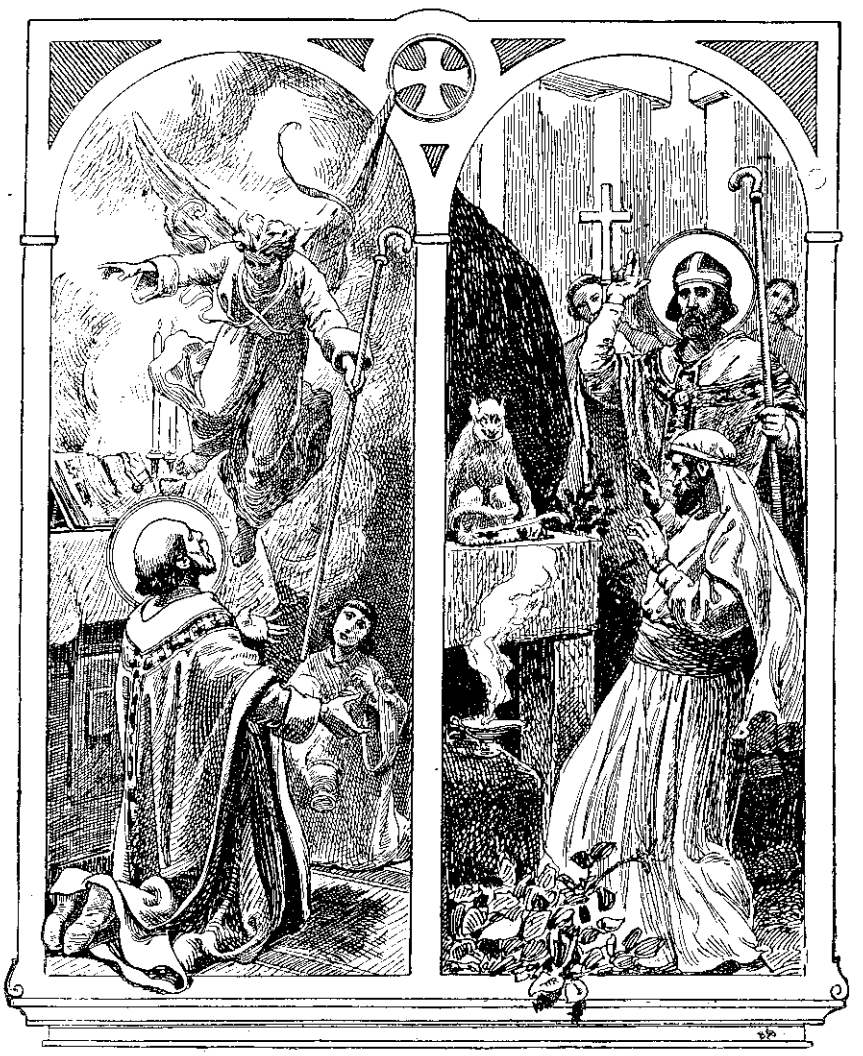
Le culte séculaire des saintes Maries est aujourd'hui dans toute sa splendeur. Chaque année, la petite ville de Notre-Dame de la Mer célèbre trois fêtes, une première les 24 et 25 mai, une seconde, à la fête de sainte Marie Salomé, le dimanche qui suit le 22 octobre, une troisième, à la fête de la Révélation (découverte) de leurs reliques, le dimanche qui suit le 3 octobre. On prie les Saintes avec confiance, on implore leur intercession. Que ces prières pleines de ferveur soient le salut de la France!

(1) Ces ossements, que l'on conserve dans une châsse spéciale, portent encore les traces du feu. Chaque année, une cérémonie se célèbre le 5 mars en expiation de cette profanation odieuse.

SAINT MELLON DE CARDIFF

ARCHEVÊQUE DE ROUEN

Fête le 22 octobre.



Saint Mellon reçoit du ciel son bâton pastoral. — Il confond un prêtre des faux dieux.

LE CHRISTIANISME A ROUEN

Rouen, l'antique *Rotomagus*, bien que César ne la mentionne pas dans ses *Commentaires sur la guerre des Gaules*, devait être déjà, cependant, par son commerce et sa situation, une cité florissante, puisque les Romains en firent la capitale de la seconde Lyonnaise.

Le christianisme y fut apporté par saint Nicaise, à une époque qu'il est difficile de préciser. Mais le véritable fondateur de l'église de Rouen fut saint Mellon. En effet, selon l'opinion la plus accréditée, saint Nicaise n'aurait point gouverné son église, mais serait mort sur les confins du diocèse, avant d'avoir pu pénétrer jusqu'à Rouen; saint Mellon, au contraire, vint prendre possession de son siège archiépiscopal et l'occupa de longues années.

NAISSANCE DE SAINT MELLON — SON VOYAGE A ROME SA CONVERSION

Saint Mellon, que d'autres appellent aussi Mélaine, né aux environs de Cardiff, dans la Grande-Bretagne, appartenait à une noble famille.

Il était encore idolâtre quand, parvenu à l'âge

d'homme, il fut envoyé à Rome avec les députés de son pays qui devaient acquitter le tribut annuel. Le cruel Valérien gouvernait alors l'empire. Prince impie et débauché, il persécuta violemment les chrétiens et en fit périr un grand nombre dans les plus horribles tourments.

A Rome, Mellon visita les temples des faux dieux et sacrifia au dieu Mars. Un jour qu'il se promenait avec ses compagnons, il vint en un pauvre lieu, où le bienheureux pape saint Etienne (253-257) instruisait quelques chrétiens. Les compagnons de Mellon s'éloignèrent bientôt de celui qu'ils considéraient comme un conteur de fables ; mais le jeune homme, cédant à l'attrait de la grâce, écouta ces divins enseignements avec beaucoup d'attention. Quand l'assistance se fut retirée, après avoir reçu la bénédiction du Pontife, Mellon, profondément ému, se jeta à ses pieds. Il lui confessa sa croyance à l'idolâtrie, sa famille et le nom de son pays.

Saint Etienne l'accueillit avec bienveillance et lui enseigna les vérités de la religion catholique, la croyance en un seul Dieu tout-puissant qu'il fallait adorer, et la fausseté du culte rendu aux idoles. Quand il le jugea suffisamment instruit et disposé, il lui conféra le saint baptême, puis il lui dit : « Nul ne peut être un vrai disciple du Christ, s'il ne renonce à tout ce qu'il possède. »

Rentré chez lui, le fervent néophyte vendit tout ce qu'il possédait, même les armes qu'il avait portées avec honneur sur les champs de bataille, et il en distribua le prix aux pauvres, préférant aux honneurs de la victoire les douceurs du pur amour et les consolations de la divine charité. Puis il s'attacha à saint Etienne, s'efforçant d'acquérir chaque jour une plus grande perfection.

SAINT MELLON EST ORDONNÉ PRÊTRE UN ANGE LUI APPORTE LE BATON PASTORAL

Mellon s'acquittait avec tant de zèle de toutes les obligations de la religion que le saint Pape résolut de lui conférer la dignité sacerdotale. Sa ferveur s'accrut encore dans ce nouvel et saint état; il se livrait aux veilles et aux mortifications, et fléchissait le genou devant l'autel, jusqu'à trois cents fois le jour aussi bien que la nuit.

Dieu voulut récompenser l'ardente charité de son serviteur. Un ange lui apparut, ainsi qu'au pape saint Etienne, pendant la célébration des saints mystères. Il était debout à la droite de l'autel, tenant en main le bâton pastoral. « Prends, lui dit-il, cette houlette avec laquelle tu conduiras dans les pâturages du Seigneur le peuple de la ville de Rouen. Le Seigneur t'a réservé ce vaste champ, afin que tu y plantes sa vigne et que tu y fasses régner son nom. »

Saint Mellon prit la houlette et dit à l'ange, dans un sublime élan d'amour : « J'irai partout où il plaira au Seigneur de m'envoyer, et j'annoncerai partout la gloire de son nom. » A ces mots, l'ange disparut. Revenu de sa surprise, le Pape serra dans ses bras son disciple bien-aimé, et le bénit en lui disant : « Frère très cher, il faut partir et te rendre au plus tôt dans les lieux que Dieu t'a préparés. »

VOYAGE DE SAINT MELLON

Peu après, saint Mellon prit congé du Pape qui lui conféra les pouvoirs les plus étendus. Il traversa le nord de l'Italie et le centre de la Gaule, semant les miracles sur son passage. Après un long et pénible voyage, il arriva à Auxerre, ville des plus anciennes de la Bourgogne où la renommée de ses vertus l'avait précédé.

Quoique païens, les habitants de cette ville accoururent au-devant de lui, portant sur une civière un des leurs, nommé Lupillus, qui s'était fendu le pied d'un coup de hache. A cette vue, le Saint ne put retenir ses larmes et leur demanda ce qu'ils désiraient, puis il ajouta : « Si vous voulez écouter et garder fidèlement mes paroles, je guérirai votre blessé. » Tous le lui promirent et se déclarèrent prêts à adorer son Dieu. Mellon se mit alors en prière, tenant à la main le bâton que l'ange lui avait apporté du ciel. Après avoir prié, il s'approcha du blessé et lui dit : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lève-toi et sois guéri. » Aussitôt, le malade se leva, parfaitement guéri, et parcourut la ville, annonçant à tous cet heureux événement.

SAINT MELLON REND LA VUE A UNE AVEUGLE ET BAPTISE UN GRAND NOMBRE D'HABITANTS

Le bruit de cette merveille parvint aux oreilles d'une noble dame, nommée Véronique, qui avait perdu la vue en pleurant la mort de son mari.

Elle envoya quérir le Saint par ses deux fils, et lui dit : « Je vous en supplie, homme chéri de Dieu, de même que vous avez guéri Lupillus, rendez la lumière à mes yeux. » Aussitôt, elle tombe à ses genoux, ainsi que ses deux fils. Le Saint adressa à Dieu cette fervente prière : « Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Maître, vous qui avez ouvert les yeux de l'aveugle-né, ouvrez aussi, je vous en supplie, les yeux de cette femme, afin que, par ce signe éclatant, on connaisse que vous êtes le seul vrai Dieu tout-puissant. »

Il fit ensuite le signe de la Croix sur les yeux de l'aveugle avec le pouce de la main droite et dit : « Que tes yeux s'ouvrent au nom de Jésus de Nazareth. » Et aussitôt ses yeux s'ouvrirent à la lumière.

Saint Mellon instruisit et baptisa Véronique et ses deux fils ainsi que Lupillus.

Satan, dont tant de conversions avaient excité la colère, apparut au Saint sur le chemin de Rouen : « Penses-tu, lui dit-il, être assez fort pour lutter seul contre moi ? Sache que je mettrai tout en œuvre pour te nuire, à toi et aux tiens. » Le Bienheureux lui répondit : « Arrière, fils des ténèbres, je ne crains point tes embûches, car, muni du signe de la Croix, je suis invincible. J'ai quitté Rome pour te chasser de ces lieux, pour briser ton empire et y faire régner le seul vrai Dieu, Jésus-Christ, ton Seigneur. » Ces paroles mirent en fuite l'esprit immonde, et le Saint continua son voyage.

SAINT MELLON DÉLIVRE UN POSSÉDÉ

Les doctes auteurs de la *France Pontificale* font remonter l'arrivée de notre Saint à Rouen à l'année 260. Dès qu'il aperçut les murailles de la grande cité, il tomba à genoux, appelant sur elle les bénédictions divines. A peine arrivé, il opéra presque autant de miracles que de conversions parmi les païens, et fit éclater partout la puissance du nom de Jésus.

Un noble et riche habitant, nommé Basuinus, avait un fils unique possédé du démon. Ni cordes ni chaînes ne pouvaient le retenir ; souvent il l'avait conduit au temple de *Roth*, l'idole toute-puissante des *Velocasses*, et lui avait offert de nombreux sacrifices pour apaiser sa colère. Mais en vain, le mal empirait chaque jour : l'enfant échappait à toute surveillance et déchirait à pleines dents tout ce qu'il pouvait saisir.

Théodore (c'était le nom du possédé) vint au-devant du Saint et s'élança sur lui pour le mettre en pièces. D'un signe de Croix, Mellon l'arrêta et lui dit : « Sache que tu n'as aucun pouvoir pour me faire du mal. » A ces mots, l'enfant tomba en syncope, disant : « Je brûle, je brûle; » puis il se calma et se trouva délivré de son ennemi. Toute la ville en fut dans l'admiration.

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE — CONVERSIONS

Là se trouvait aussi Quirinus, qui, depuis quatorze années, était privé de l'usage de ses membres. Il ne pouvait se mouvoir qu'à l'aide de béquilles. Sachant que l'homme merveilleux qui venait des pays inconnus avait délivré le possédé du démon qui l'obsédait, il tomba à ses pieds en s'écriant avec larmes : « Maître, j'ai vu les prodiges que tu viens d'accomplir, si tu le veux, tu peux me guérir. — Renonce à tes dieux, dit le Saint, et tu seras guéri. — Je crois, répondit Quirinus, au Dieu que tu viens nous annoncer. »

A ces mots, qui montraient l'étendue de sa foi, Mellon lui prit la main et le releva guéri, au nom de Jésus-Christ. Le paralytique rendit à Dieu de ferventes actions de grâce et courut vers son père, tenant ses béquilles à la main. Dans sa joie, il racontait à qui voulait l'entendre comment s'était opéré ce prodige.

Bientôt, les parents de Théodore et de Quirinus accoururent et lui demandèrent quel était ce Dieu puissant au nom duquel il chassait les démons et rendait la santé aux infirmes. Le Bienheureux Pontife en prit occasion pour annoncer au peuple de Rouen les vérités de la foi.

Sa prédication eut un plein succès. Tous ceux qui voyaient marcher Quirinus et admiraient la tranquillité de Théodore tombèrent à genoux et demandèrent la grâce du saint baptême, si bien qu'en ce seul jour, il baptisa plus de 200 hommes, sans compter les femmes et les enfants.

SAINT MELLON RESSUSCITE UN MORT

Dieu se plaisait à faire éclater les prodiges sous les pas de son serviteur. Le nombre des chrétiens s'accroissait chaque jour d'une façon prodigieuse.

Le peuple se pressait nombreux pour recueillir les paroles du Saint. Quoiqu'il parlât en plein air, il n'y avait pas, dans Rouen, de place assez vaste pour contenir tout l'auditoire, et plus d'un grimpait aux fenêtres et jusque sur le toit des maisons voisines pour être plus à portée de sa voix.

Un jeune homme, nommé Précordius, raconta à un de ses parents de telles merveilles opérées par le Saint, qu'il le décida à l'accompagner. Ils se rendirent tous les deux sur la place où l'évêque devait prendre la parole. Elle était déjà envahie par une foule immense. Ne trouvant pas d'endroit propice, Précordius monte sur le toit d'une maison. Mais comme le sermon durait depuis de longues heures, accablé de fatigue, il s'endormit. Un mouvement de l'un de ses voisins le précipita sur le sol, si malheureusement que, dans sa chute, il se brisa le crâne.

La foule pousse un cri de stupeur et unit ses lamentations et ses larmes à celles du parent de Précordius. Celui-ci, quoique païen, se jette en pleurant aux genoux du saint évêque : « Homme merveilleux, s'écrie-t-il, j'étais venu, attiré par ce jeune homme, pour entendre parler de son Dieu, et le voilà, sanglant et inanimé. Prends pitié de sa jeunesse, rends ce fils unique aux parents qui l'attendent encore. » Profondément ému, le prédicateur ordonne à la foule de se mettre en prière et d'implorer la miséricorde divine. Puis il fléchit sept fois le genou.

Prenant alors la houlette céleste que l'ange lui avait apportée, il implore la puissance du nom de Jésus et, s'approchant de Précordius, il le touche et lui ordonne de se lever en vertu de la puissance de ce nom terrible et doux. L'enfant se lève aussitôt, comme s'il n'avait éprouvé aucun mal, et, tombant à genoux, il implore la grâce du baptême. Le père du ressuscité, qui venait d'arriver, fut baptisé avec son fils et un grand nombre de spectateurs.

SAINT MELLON CONSTRUIT SA PREMIÈRE ÉGLISE

Quelque temps après ce prodigieux événement qui eut un immense retentissement dans la contrée et attira à la religion du Christ un grand nombre de fidèles, saint Mellon construisit sa première église sur le lieu même où il avait ressuscité Précordius. Cette église fut dédiée à la Très Sainte Trinité et à l'auguste Vierge Marie, Mère de Dieu.

La nuit de Noël, pendant qu'il y célébrait les divins mystères, le Saint fut tout à coup enveloppé de lumière, et une auréole éclatante, que tous les assistants aperçurent, vint couronner sa tête vénérable.

Malgré les édits sanglants portés par Maximien Hercule contre les chrétiens, l'Eglise de Rouen prospérait dans la plus entière tranquillité. Son saint évêque répandait dans tous les cœurs l'amour de la religion chrétienne, en donnant à tous l'exemple des plus belles vertus. D'une charité inépuisable, il répandait sans compter les offrandes nombreuses que les fidèles lui envoyaient de toutes parts, aussi les pauvres le considéraient-ils comme une providence visible. Lui-même distribuait les aumônes et guérissait à la fois les corps et les âmes. Il faisait faire à ses pauvres le signe de la Croix, après leur avoir remis son aumône dans la main droite.

Un de ces mendiants, dont la main droite était desséchée, lui tendit la main gauche. Le Saint, qui ne le connaissait pas, le saisit par cette main malade et le reprit sévèrement, disant que ce n'était point la main gauche, mais la droite qu'il fallait présenter. O merveille! à peine eut-il touché ce membre que la vie y circula abondamment. En reconnaissance de ce bienfait, le mendiant consacra le reste de ses jours à garder les portes de l'église.

RÉSURRECTION D'UN CHASSEUR MORDU PAR UN SERPENT

Tout près de Rouen se trouve le mont Sainte-Catherine. Là se cachait un énorme serpent, long de cinq coudées, dont la dent venimeuse avait fait déjà de nombreuses victimes.

Un jeune homme, appelé Ansigise, ami du Saint, poursuivait un magnifique cerf dans la direction du mont et, tout entier au plaisir de la chasse, sonnait allègrement du cor pour animer les chiens.

Réveillé par ces éclatantes fanfares, le serpent s'élance de sa sombre retraite, faisant entendre d'horribles sifflements, il accourt et se précipite sur le chasseur surpris, immobile d'épouvante. En vain, Ansigise veut repousser cette monstrueuse vision, le serpent lui fait aux bras de profondes blessures; bientôt le venin se répand dans ses veines, et il tombe inanimé sur le sol expirant sous l'étreinte du monstre.

En apprenant ce tragique événement, le père,

désespéré, va se jeter aux pieds du Saint et le supplie avec larmes de lui rendre son enfant.

Saint Mellon se rend au mont, suivi d'une foule nombreuse. A son approche, le serpent, acharné sur sa proie, redresse sa tête immonde et son œil brille de rage et de colère.

Mais le Saint lui commande sans frayeur :

« Va-t'en! je le veux, éloigne-toi, laisse cet enfant, car tu n'as plus ici aucun pouvoir. » O merveille ! le serpent déroule lentement ses anneaux, puis soudain, se déchirant lui-même, il expire sur la place. L'homme de Dieu s'approche alors de l'enfant qu'il aimait et lui fait sur le front le signe de la Croix : « Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, dit-il, lève-toi, et sois guéri », et, le prenant par la main, il le rend plein de vie à son père.

SAINT MELLON CHASSE LE DÉMON DE SON TEMPLE

Pour combattre l'influence sans cesse grandissante du divin Crucifié et tromper les foules trop crédules, le démon rendait des oracles dans le temple du dieu Roth.

Passant par hasard dans ce lieu, suivi comme d'habitude par une grande foule qu'il instruisait, saint Mellon aperçut le prêtre Sélédion offrant des sacrifices à son idole. « Malheureux, lui dit-il, pourquoi, méprisant le vrai Dieu que j'annonce, offres-tu des victimes et des prières à des images sourdes, aveugles et muettes, qui ne peuvent rien ni pour elles, ni pour les autres? » Sélédion lui répondit : « Mes dieux sont immortels; ils n'ont jamais connu le trépas. Le tien, au contraire, est mort sur une croix où l'avaient cloué les juifs, ses compatriotes. — Tu vas voir à l'instant celui que tu appelles un Dieu », repartit aussitôt le Saint. Et, s'adressant à l'idole : « Démon, dit-il, toi qui te caches en ce lieu, je te l'ordonne, au nom de Jésus de Nazareth que les juifs ont crucifié, sors de cette statue et montre-toi sur l'autel sous ta véritable forme, afin que le peuple puisse contempler ta divinité et la beauté de ta face. »

Malgré ses horribles clameurs, le démon dut obéir; il parut sur l'autel sous la forme d'une hideuse guenon. « Regarde, dit alors l'évêque à Sélédion, regarde et contemple ton dieu immortel. »

Rempli de fureur et tout couvert de confusion, le prêtre païen s'éloigna en courant, s'enferma dans sa maison et se pendit.

S'adressant de nouveau au démon, le Saint reprit : « Quel est ton nom et quelles sont tes attributions? — Je suis Seragon, dit le démon; Satan m'a chargé de pousser les hommes à l'assassinat, au vol, à l'intempérance, au faux témoignage et à toutes les impudicités. Mais, je t'en supplie, ne me replonge point dans l'abîme. — Hors d'ici, s'écrie le Saint, ne fais plus désormais de mal à personne, retire-toi dans un endroit écarté où ne se trouve aucune habitation. » Le démon s'enfuit, hurlant et rugissant, et abandonna pour toujours son sanctuaire.

AUSTÉRITÉS ET VIE INTÉRIEURE

Tant de prodiges montrent combien était grande la sainteté de l'homme de Dieu. Sa prière était continuelle. Jour et nuit, il adorait le Seigneur et fléchissait le genoux devant son autel. Sans cesse en oraison, il avait avec son divin Maître de doux entretiens, où il lui exposait la misère de son peuple et offrait ses souffrances pour le rachat des âmes. Il n'épargnait à son corps aucune austérité, le déchirant par les disciplines, l'affaiblissant par des jeûnes rigoureux et prolongés. Il vivait de pain grossier et de quelques légumes et buvait l'eau du ruisseau. Enfin, quand il était à bout de forces, il s'étendait sur le sol, regrettant ces heures données au repos comme un larcin fait à la majesté divine.

Malgré ces effrayantes austérités, on le trouvait toujours heureux, souriant, gai, empressé. C'était le père des pauvres, le protecteur des orphelins, le défenseur des veuves, la providence et le salut des infirmes.

UN ANGE LUI ANNONCE LE JOUR DE SA MORT

Accablé par les fatigues de son long apostolat qui durait depuis plus de cinquante années, saint Mellon sentait ses forces s'épuiser peu à peu. Un jour qu'il était en oraison, un ange lui apparut et lui dit : « Mellon, tu as bien combattu pour le Christ, tu as prêché son nom aux peuples et aux nations, tu as établi solidement son Eglise dans la région qui t'avait été marquée; pendant le cours de ta longue existence, tu n'as eu qu'un souci : observer la loi du Seigneur, garder pour son amour la pureté de ton corps et de ton esprit; voici le temps de la récompense; bientôt tu jouiras de ton Dieu et tu chanteras ses louanges avec tous les bienheureux dans l'éternel séjour. »

Heureux de connaître que le terme de son exil était proche, le Saint rendit à Dieu de ferventes actions de grâces; puis il appela ses disciples, convoqua les fidèles de la ville et leur adressa ses derniers avis.

SA MORT — CULTE ET RELIQUES

Pour mieux se préparer à la mort et achever de purifier son âme, il se retira dans une solitude, à Saint-Denys d'Héricourt, à 20 milles au nord-ouest de Rouen, dans le pays de Caux. Il y recevait la visite des anges et s'entretint avec eux jusqu'à l'heure de sa mort, qui arriva le 22 octobre de l'an 311 ou 312; d'autres disent 314.

Selon la coutume, il fut inhumé hors des murs de la ville de Rouen, dans une crypte au-dessus de laquelle on construisit, en 381, l'église de Saint-Gervais. Telle est, du moins, l'opinion des auteurs les plus dignes de foi. Cette crypte est immédiatement sous le chœur de l'église et l'on y descend par un escalier de 28 marches.

Des reliques du Saint, il ne reste que des parcelles. Le reste a été perdu ou brûlé. En 880, son corps avait été transporté à Pontoise, où un comte de Meulan lui avait élevé une église. Une seconde translation de ses reliques vénérées eut lieu en juin 1360.

Saint Mellon fut longtemps le protecteur principal de l'archidiocèse de Rouen, qu'il avait fondé. Avant la réimpression du nouveau bréviaire, sa fête était célébrée le 22 octobre. Elle a depuis été réunie à celle de sainte Nicaise, et l'église de Rouen a pris pour patron principal l'illustre saint Romain, qui fut archevêque de 626 à 638.

OUVRAGES CONSULTÉS

Grands Bollandistes, *Acta Sanctorum*, t. IX, d'octobre, p. 554 à 574.

Analecta Bollandiana, t. VIII. *Elenchi Episcoporum Rotomagensium avec table synoptique*, par E. P. Sauvage.

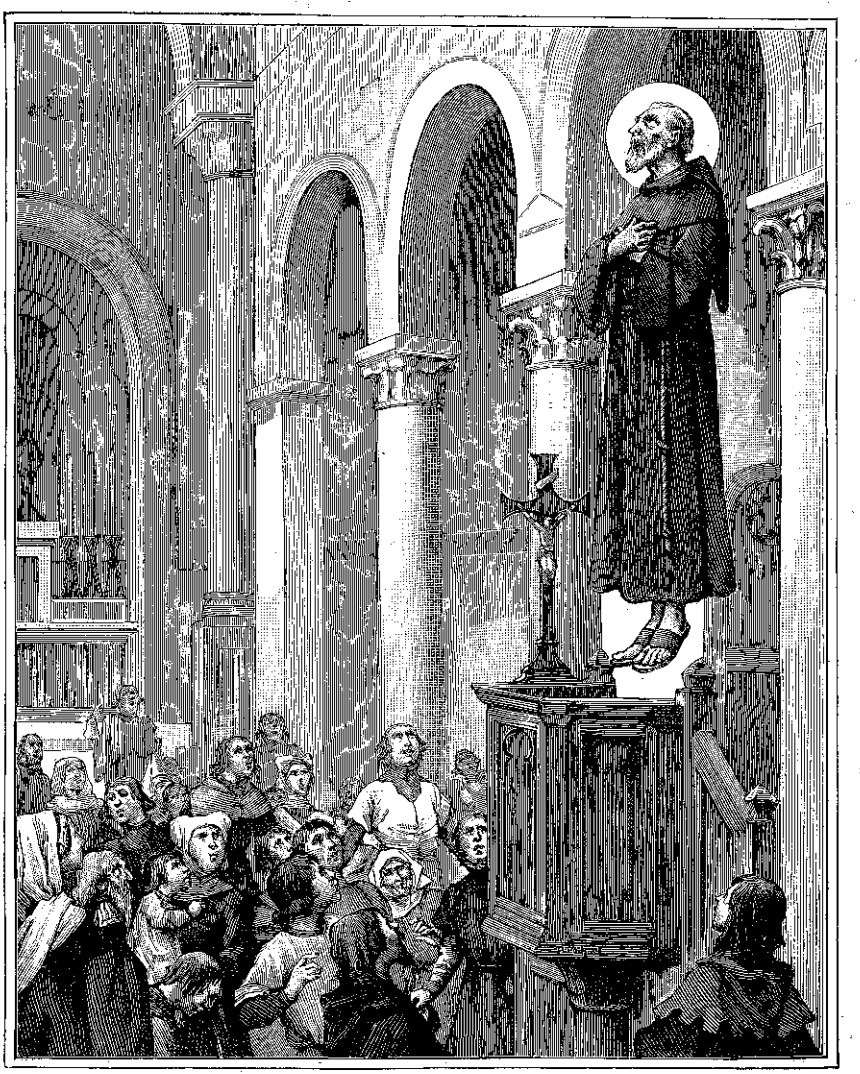
Th. Barthélemy. *Vies de tous les saints de France*, t. IV. Saint Mellon.

H. Fisquet. *La France pontificale*. Métropole de Rouen.

LE BIENHEUREUX LADISLAS DE GIELNIOW

DES FRÈRES MINEURS DE L'OBSERVANCE

Fête le 22 octobre.



L'extase du Bienheureux pendant son dernier sermon.

JEUNESSE DE LADISLAS — IL ETUDIE A CRACOVIE

Gielniow est une modeste bourgade de la province de Sandomir, dans l'ancien royaume de Pologne. Au XV^e^ siècle, elle se composait de quelques maisons en bois groupées sur les bords d'une petite rivière; elle n'avait donc rien qui pût attirer sur elle l'attention des hommes, quand Dieu voulut la faire sortir de son obscurité en y prenant un de ses saints. Ladislas, que la Pologne devait choisir comme son patron, naquit dans cet humble coin de terre, en 1440. On lui donna au baptême le nom de Jean.

Ses parents, chrétiens honnêtes et estimés, lui inspirèrent de bonne heure un vif attrait pour la vertu. Plus tard, écolier, il montra pour l'étude d'heureuses dispositions et devint le modèle de ses condisciples par son assiduité au travail et sa docilité aux leçons de ses maîtres. On résolut de cultiver ces germes pleins d'avenir, et on l'envoya à l'Université de Cracovie pour y prendre ses grades de licencié et de docteur en théologie.

Le jeune homme réalisa les espérances qu'on avait fondées sur l'enfant. Il s'enfermait dans sa petite chambre d'étudiant, et, seul avec ses

livres, il travaillait sans relâche pendant tout le jour et une bonne partie de la nuit. Il avait en horreur les mauvaises compagnies, et fuyait comme l'enfer les tavernes et les maisons de jeu. Ses visites les plus fréquentes étaient pour les églises; il y prolongeait sa prière, et son cœur s'échauffait au spectacle des cérémonies liturgiques. La vie des religieux jetait son âme dans l'admiration, et en lui s'éveillait peu à peu un ardent désir de les imiter et de marcher sur leurs traces.

SA VOCATION — SES VERTUS

Sur ces entrefaites, saint Jean de Capistran, le porte-étendard de la chrétienté, passa à Cracovie en 1454. Il y fut reçu comme un ange descendu du ciel.

Le roi de Pologne, Casimir, la reine-mère, Sophie, le cardinal évêque de Cracovie, les princes et les seigneurs de la cour, les conseillers et la noblesse du royaume, suivis d'une immense foule de peuple, se portèrent à sa rencontre et le comblèrent des témoignages de leur vénération. Perdu dans la multitude, Jean de Gielniow ne pouvait se lasser de contempler le visage de l'apôtre : il assista régulièrement à tous ses sermons et fut témoin des miracles qui accompagnèrent sa parole. Cette parole n'avait pas tardé à porter des fruits abondants; la ville fut transformée, et une multitude d'âmes furent attirées vers Dieu. On vit cent trente jeunes gens des plus nobles familles, des licenciés, des docteurs de l'Université de Cracovie, embrasser l'état religieux; d'autres sollicitaient la même faveur, et la duchesse de Masovie suppliait saint Jean de fonder à Cracovie un couvent de Frères Mineurs sous l'invocation de sainte Anne, sa patronne.

C'est dans ce couvent que Jean de Gielniow sollicita la grâce d'être admis, et il y reçut l'habit de l'Ordre, le 1er août 1461. Il prit, à partir de cette époque, le nom de Fr. Ladislas. Comme novice et plus tard comme profès, il se montra le modèle des religieux. Ses biographes sont unanimes à célébrer son amour du silence, son humilité, sa pureté de cœur. « Nul n'observait mieux que lui la règle du silence, on eût dit que sa langue était fixée à son palais par un lien indissoluble; nul ne recherchait avec plus de soin la solitude, nul n'examinait plus sévèrement les plus fugitives de ses pensées..... Quant à son humilité, elle allait bien au delà de ce qu'on peut imaginer; plus on lui témoignait de respect et de vénération, plus il se sentait convaincu de son indignité. Il réclamait pour lui la besogne la plus humble; c'est lui qui lavait la vaisselle, qui nettoyait le linge des Frères, qui balayait et lavait le couvent. On le rencontrait aussi à l'infirmerie, empressé autour du lit des malades, qu'il soignait avec une tendresse et un dévouement maternels, et jusqu'à la fin de sa vie il s'acquitta de cette tâche et réclama l'honneur de la remplir (1). »

Ladislas se complut aussi dans la pauvreté volontaire, si chère à saint François et à ses disciples. Il n'avait pour toutes richesses qu'un manteau déchiré et une corde, quelques livres et un crucifix. Et quand on louait devant lui son exactitude, son obéissance, il répondait en s'humiliant: « Pourquoi me donner tant d'éloges comme si j'étais un modèle de vertu, quand je ne veux et ne puis être autre chose qu'un fils soumis de saint François? »

(1) *Le palmier séraphique.*

LADISLAS EST ORDONNÉ PRÊTRE
IL REMPLIT LES CHARGES DE GARDIEN ET DE PROVINCIAL

Quelques années après sa profession, Ladislas reçut le sacrement de l'Ordre. Sa ferveur s'en accrut : il continua ses austérités comme par le passé, mais donna plus de temps à l'oraison et se livra davantage au recueillement et à la solitude. Son mérite ne demeura pas longtemps caché, et plusieurs fois ses supérieurs le désignèrent pour remplir les fonctions de gardien dans les différents couvents que l'observance possédait en Pologne. Partout où il passait il excitait une émulation infatigable. « Parmi les religieux de Pologne, éminents en science et en sainteté, Ladislas, dit son biographe, brillait comme le soleil au milieu des étoiles », et il ajoute « Ladislas était, dans ce pays, la citadelle de l'Ordre contre laquelle devaient se briser tous les efforts de ses ennemis impuissants ».

En 1487, malgré la résistance de son humilité, on le nomma provincial à Varsovie. La province comprenait alors, non seulement la Pologne proprement dite, mais encore la Moravie, la Bohême, l'Autriche, la Prusse, la Silésie, la Lithuanie et la Russie, c'est-à-dire une immense étendue de territoire et 24 couvents. Ladislas voulut les visiter tous; dans ces voyages, il marchait toujours à pied, sans autres provisions que son crucifix et sa confiance en Dieu, et escorté d'un seul religieux, son compagnon. Sur le chemin, il mendiait, au nom du Seigneur, le pain et l'eau dont il se contentait pour sa nourriture.

Dans les couvents qu'il visitait, il aimait, comme au temps de son noviciat, à remplir les charges les plus pénibles, souvent au détriment de ses forces; il profitait de l'heure de récréation des religieux pour aller soigner le jardin, planter ou récolter, tailler les arbres, puiser de l'eau, apporter du bois à la cuisine, et se faire ainsi le plus humble de ses Frères.

PERSÉCUTION — VOYAGE A ROME — ÉVANGÉLISATION DE LA LITHUANIE

En 1498 eut lieu à Milan le Chapitre général; Ladislas s'y rendit à pied, après quoi il partit pour Rome. Un des motifs qui l'attiraient dans cette ville était de justifier devant le Pape sa province de nombreuses accusations portées contre elle par la malveillance : il n'eut pas de peine à convaincre Alexandre VI de la fausseté de ces bruits.

A peine de retour après plus de cinq mois d'absence, il fut en butte à de nouvelles persécutions, dont il triompha encore par sa patience et sa douceur.

C'est à son zèle que différentes contrées de la Russie septentrionale, entre autres la Lithuanie, durent d'être instruites des vérités du christianisme. L'idolâtrie régnait encore dans ces contrées : on y adorait des serpents, le feu, les arbres. Peu de missionnaires s'offraient pour travailler sur ce sol ingrat. On fit appel au bienheureux Ladislas, qui envoya aussitôt un certain nombre de religieux de sa province prêcher aux idolâtres. Munis de pleins pouvoirs par le Pape, dévorés du zèle des âmes et du désir de verser leur sang pour Jésus-Christ, ils parcoururent la contrée, renversèrent les idoles et élevèrent à leur place la croix du salut. En peu de temps ils opérèrent un grand nombre de conversions. Les couvents de l'Observance se multiplièrent et, en 1496, la province de Ladislas, devenue trop vaste,

ful, divisée en deux : et on laissa sous son autorité les maisons de *Pologne* et de *Lithuanie*.

APOSTOLAT DU BIENHEUREUX LADISLAS — SES EXTASES

L'influence sainte de Ladislas s'étendit au loin. Dieu lui avait accordé le don de la parole, et son éloquence ardente pénétrait les âmes et les transformait. Il prêchait indifféremment aux riches et aux pauvres, dans les villes ou dans les campagnes. Les enfants eurent aussi part à son zèle. Souvent, malgré ses nombreux travaux, il les réunissait autour de lui, leur apprenait à faire de petites croix, leur enseignait à prier et semait dans leurs jeunes âmes les vérités célestes.

Le bienheureux Ladislas a laissé plusieurs volumes de sermons sur les principales fêtes de l'année. Il publia aussi en latin et en polonais des hymnes, des chants d'Eglise et des prières, des méditations sur les mérites de Jésus-Christ crucifié et sur ceux de la Mère des Douleurs. Ces écrits firent grand bien : ils expliquent en partie l'ardente dévotion des Polonais à la Sainte Vierge et à son divin Fils. Des chœurs d'enfants chantaient les hymnes, non seulement à l'église, mais encore dans les rues et sur les places publiques; et la foule écoutait avec ravissement ces voix enfantines et se pénétrait des vérités de la foi que proclamaient leurs lèvres.

Ladislas ne négligeait rien pour entretenir la ferveur de ces peuples; dans ce but, il avait institué de pieuses pratiques. Ainsi, chaque jour, après les Vêpres, dans les couvents de l'Ordre, les religieux demeuraient une heure à la chapelle, récitant tour à tour un *Pater* ou un *Ave*, inclinant la tête au nom de Marie et s'agenouillant au nom de Jésus. Beaucoup de séculiers, surtout en Lithuanie et en Samogitie, assistaient à ce pieux exercice et y prenaient part.

La Sainte Vierge témoigna par des prodiges combien cette façon de réciter le Rosaire lui était agréable. Ils se produisirent en particulier dans l'église d'un nouveau couvent fondé récemment par Ladislas : dans ce sanctuaire privilégié, les chœurs invisibles des anges répondaient par d'harmonieux concerts aux invocations des fidèles.

La méditation de Jésus crucifié jetait le Bienheureux dans des extases qui duraient quelquefois plusieurs heures. Parfois même son corps, comme s'il eût voulu suivre l'âme dans son élan, s'élevait jusqu'à une grande hauteur dans un tourbillon de lumière, et une immense félicité se reflétait dans ses yeux qui contemplaient la splendeur des cieux ouverts et l'infinie Majesté du Très-Haut. Son crédit était alors puissant sur le cœur de Dieu : il obtenait tout ce qu'il demandait, guérissait les malades et lisait dans l'avenir.

IL SAUVE LA POLOGNE

La plus grande grâce qu'il obtint du ciel, ce fut sans contredit le salut de la Pologne, menacée par une invasion de barbares.

Les Turcs avaient indignement mis à mort le roi de Bohême et de Hongrie : son neveu, Jean-Albert, roi de Pologne, voulut tirer vengeance de ce crime, mais la nombreuse armée qu'il réunit fut attirée dans une embuscade par la trahison du hospodar de Valachie. Sur 80 000 hommes qui marchaient à sa suite, 73 000 périrent misérablement au milieu des montagnes et des forêts de la Bukowine. L'année suivante, en 1499, les Turcs et les Tartares, sous prétexte de représailles, s'abattirent sur la Pologne comme une nuée de sauterelles. mirent tout à feu et à sang et emmenèrent plus de cent mille personnes en captivité.

En présence d'un tel désastre, la nation tomba anéantie : l'antique bravoure avait disparu, et la noblesse comme le peuple ne cherchait plus son salut que dans la fuite. Alors Ladislas se leva pour rappeler tout un peuple au sentiment du devoir : « Ce sont nos péchés, s'écria-t-il, qui ont attiré sur nous ces terribles effets de la colère divine; purifions nos cœurs, élevons nos âmes, et le Seigneur nous prendra en pitié. » Et il parcourait les villes et les campagnes, prêchant la pénitence et demandant des prières publiques.

Sa confiance en Dieu ne fut point trompée. Les Turcs et les Tartares, après avoir pillé et brûlé, selon leur coutume, s'étaient retirés entre le Pruth et le Dniester; ils y avaient pris leurs logements d'hiver, quand des pluies violentes firent tout à coup déborder les deux fleuves. Il fallut lever le camp; mais bientôt la neige tomba en telle abondance qu'il devint impossible d'avancer. Un froid extraordinaire gelait les hommes et les chevaux; de 70 000 barbares, 8 000 seulement échappèrent à cette mort affreuse; encore furent-ils attaqués par les Valaques qui en détruisirent la moitié. Ceux qui restaient reconnurent la puissance de Dieu qui protégeait la Pologne et se refusèrent à marcher de nouveau contre elle. Ladislas avait sauvé sa patrie.

LE BIENHEUREUX LADISLAS A VARSOVIE

En 1504, le bienheureux Ladislas se rendit au Chapitre provincial de Cracovie. Cinq fois, il avait exercé avec zèle et succès les fonctions de provincial, l'âge et les travaux avaient épuisé ses forces, et le fardeau commençait à peser lourdement sur ses épaules. Aussi demanda-t-il humblement à en être déchargé. Les Pères, à leur grand regret, accédèrent à ses instances. Ils lui laissèrent le choix d'une retraite pour y terminer ses jours et d'un compagnon pour le servir.

Cette faveur exceptionnelle effraya le saint religieux : « Quelle dangereuse licence vous m'octroyez là! s'écria-t-il. Voulez-vous donc que je n'aie plus pour guide que ma seule fantaisie? Oubliez-vous que je désire ardemment pratiquer jusqu'à mon dernier jour l'obéissance, comme j'en ai fait le vœu? Où irai-je si vous ne me tracez ma route? Il me faudra rester dans la rue, comme un aveugle sans guide, ou marcher au hasard, sous la direction du Seigneur Dieu. »

Emus de ces accents, les Pères du Chapitre le nommèrent gardien de la maison de Varsovie : délicate attention qui pénétra son âme de reconnaissance, car c'était dans ce couvent que jadis il avait prononcé ses vœux. C'était là aussi qu'il devait mourir et être glorifié après sa mort.

SON DERNIER SERMON — SA MORT

Le Bienheureux se rendit aussitôt dans sa nouvelle résidence et, à la grande joie des habitants de la ville, il prit pour lui, malgré son âge, les fonctions de prédicateur. Une multitude accourait chaque fois autour de sa chaire, avide d'entendre sa parole ardente et apostolique. Un jour de Vendredi-Saint, la foule se pressait plus serrée que d'habitude. Ladislas parla sur la Passion du Sauveur avec un accent si ému que l'auditoire éclata en sanglots. Il y avait dans une chapelle une statue de Jésus à la colonne; le saint prédicateur, la désignant aux regards, peignit avec de vives couleurs les souffrances du divin Maître;

puis soudain, comme s'il eût vu le marbre s'animer et le Christ supporter de nouveau les injures et les mauvais traitements : « Jésus ! mon doux Jésus ! » s'écria-t-il, et en même temps l'extase le saisit; une force surnaturelle le soulevant hors de la chaire le tint longtemps suspendu entre le ciel et la terre : et cependant le peuple criait au miracle et chantait avec enthousiasme la gloire du Tout-Puissant.

Ce devait être le dernier sermon du bienheureux Ladislas. Quand il revint à lui, il était si épuisé qu'il fallut le transporter à l'infirmerie. C'était sa dernière étape avant le ciel. Sa maladie dura un mois, pendant lequel il demeura dans le recueillement et l'extase, indifférent aux choses de la terre. Il mourut saintement, le 4 mai 1505, à l'âge de soixante-six ans. Il en avait passé quarante-trois dans l'Ordre franciscain.

CULTE ET RELIQUES

Cette mort fut un deuil, non seulement pour l'Observance, mais pour toute la Pologne. On fit au Bienheureux des funérailles solennelles, et il fut enseveli au milieu du chœur. Il avait désiré vivre et mourir obscur, mais Dieu glorifia son tombeau par de nombreux miracles, et des milliers de pèlerins vinrent honorer sa mémoire.

Il y avait soixante-sept ans que le bienheureux Ladislas était mort, quand un miracle remarquable lui valut de nouveaux honneurs. En 1572, Stanislas Karnkovius fut consacré archevêque de Gnesne et primat de Pologne : comme il traversait l'église, escorté de la noblesse et du haut clergé, une force irrésistible le renversa sur le tombeau du Bienheureux. Le prélat vit dans cet événement un signe de la volonté du ciel; bientôt Ladislas lui-même lui apparut et lui ordonna de transférer son corps dans un endroit plus digne. L'archevêque en référa aux nonces apostoliques présents à Varsovie, et ceux-ci, après enquête, autorisèrent la translation. La cérémonie eut lieu le 14 avril, en présence du roi Sigismond-Auguste, de sa sœur, la princesse Anne, des évêques et du peuple. Les ossements du Bienheureux furent enfermés dans une châsse précieuse qu'on déposa à droite et dans le mur du grand autel.

Le pape Urbain VIII commença l'enquête nécessaire pour la béatification de Ladislas; Sixte V lui donna deux fois, dans ses bulles, le nom de bienheureux : enfin ce titre lui fut confirmé par Benoît XIV, qui fixa sa fête au 22 octobre.

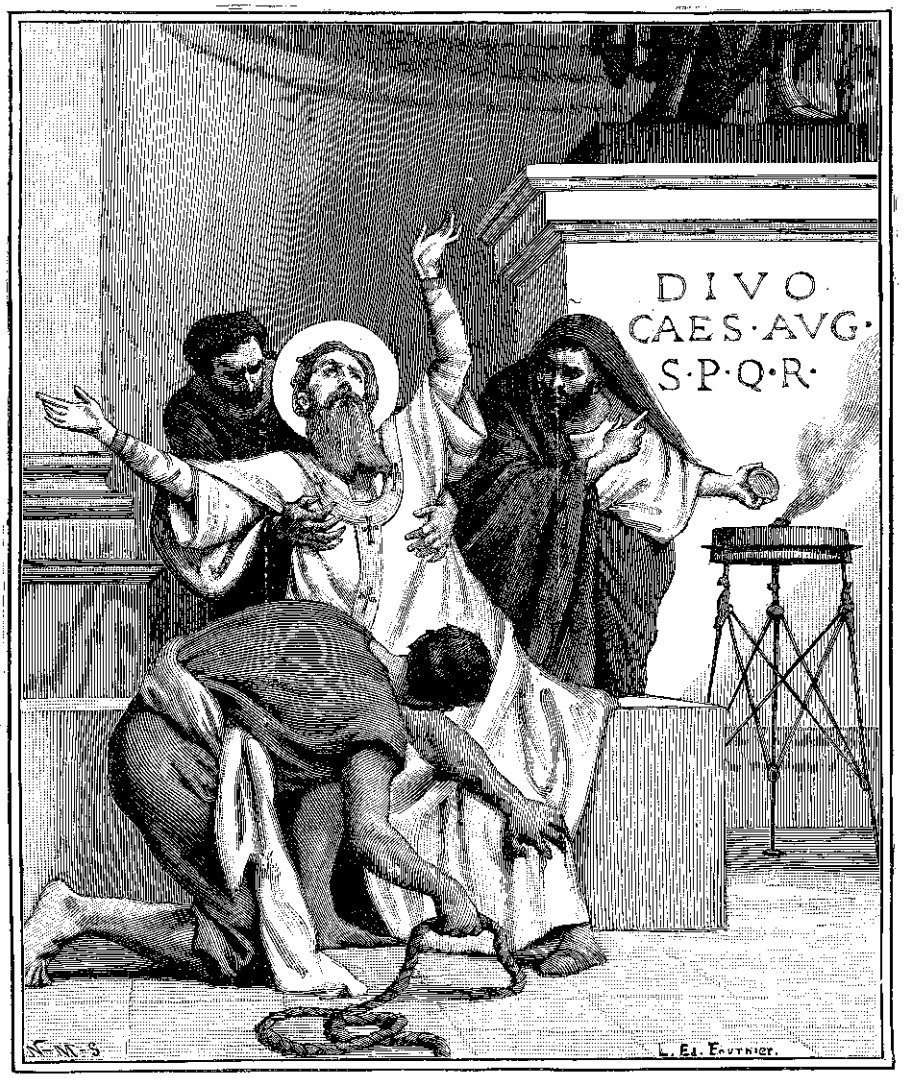
SOURCES CONSULTÉES :

Grands Bollandistes, *Acta Sanctorum*. — *Le palmier séraphique*, notice par VINCENT MOROWSKI.

SAINT PHILIPPE, ÉVÊQUE D'HÉRACLÉE

ET SES DEUX COMPAGNONS, MARTYRS

Fête le 22 octobre.



Sur l'ordre du gouverneur Bassus, les bourreaux lient les pieds à saint Philippe et vont le traîner et l'ensanglanter le long des chemins.

LES SCELLÉS

Au début du IVe siècle, saint Philippe vivait à Héraclée, métropole de la Thrace, aujourd'hui Ereckli, sur les bords de la Marmara.

D'abord diacre, puis prêtre, il montra tant d'érudition et de sagesse, ses mœurs étaient si pures que, du consentement unanime des fidèles, il devint leur évêque.

C'était en des temps troublés. La persécution contre les chrétiens sévissait de toutes parts dans l'immense empire romain. Dès les premiers mois de l'année 304, Dioclétien, vieux et malade, abandonnant à ses deux assesseurs, Maximilien Hercule en Occident, Galère en Orient, la direction des affaires de l'Etat, ces deux persécuteurs purent donner libre cours à leur fureur antireligieuse; sous leurs ordres, les préfets, ceux même qui se montraient favorables aux chrétiens et n'avaient pas encore sévi, durent marcher et agir.

C'est ainsi que Bassus, préfet de Thrace, brave homme au fond, se vit contraint d'envoyer un de ses officiers pour apposer les scellés sur la

porte de l'église d'Héraclée et en interdire l'accès aux fidèles.

L'évêque Philippe s'attendait à cet événement et il s'y était préparé. Depuis quelque temps déjà, il s'employait à réconforter son peuple. Au moment même où se présenta l'envoyé du gouverneur, le matin du jour de l'Epiphanie, il prêchait aux fidèles le courage et la patience.

L'officier de Bassus accomplit son œuvre, fit promptement évacuer l'église, en ferma les portes et les marqua de son sceau, au nom du gouverneur.

Le lendemain, le même policier vint faire l'inventaire des vases sacrés et des autres meubles de l'église et y apposa également le cachet du gouverneur. Les fidèles, témoins de ces sacrilèges, en étaient vivement émus. Le bienheureux Philippe, assis à la porte de l'église, dont l'entrée leur était désormais interdite, s'efforçait de les rassurer et de les fortifier contre de nouvelles épreuves. Avec une douce persuasion, il continuait de leur expliquer la parole de Dieu.

TRADITION DES VASES SACRÉS ET DES ÉCRITURES

Il leur parlait ainsi quand Bassus en personne traversa la foule et vint s'asseoir au premier rang, dans l'attitude d'un juge qui entre en fonctions.

S'adressant alors à Philippe et au peuple, il demanda : « Quel est parmi vous le maître des chrétiens, le docteur de votre Eglise? »

— Je suis celui que tu cherches, répondit Philippe.

— Vous ne pouvez ignorer, reprit Bassus, que l'empereur vous défend de vous assembler. Il veut que dans le monde entier les gens de votre secte reviennent au culte des dieux s'ils ne préfèrent périr. Maintenant, vous allez me livrer les vases d'or et d'argent dont vous vous servez et les livres que vous lisez. Que si vous ne le faites de plein gré, nous vous y contraindrons de force. »

Ces paroles de Bassus contiennent toute la substance de l'édit de persécution porté peu auparavant par Dioclétien. Les articles principaux en étaient : interdiction des assemblées chrétiennes; destruction de tout ce qui servait au culte, principalement des Livres sacrés, renfermant les Ecritures et la doctrine chrétienne; obligation pour les chrétiens de sacrifier aux dieux sous peine de mort.

Philippe fit au gouverneur cette noble réponse :

« S'il te plaît de nous faire souffrir, nous sommes prêts. Prends ce faible corps, déchire-le aussi cruellement que tu voudras. Quant à mes vases d'or et d'argent, prends-les si tu veux, nous en faisons le sacrifice. L'or et l'argent ne sont pas indispensables pour honorer le Seigneur; ce qui lui plaît par-dessus tout, plus que l'ornementation d'une église, plus que la richesse du mobilier, c'est la beauté du cœur. Mais, pour ce qui est de nos Livres Saints, inutile de nous les demander, nous n'avons pas le droit de les livrer. »

Le gouverneur, qui prévoyait sans doute cette réponse, avait amené avec lui ses bourreaux, et le plus féroce d'entre eux, Mucapor, sur un simple signe de son maître, commença sans autres apprêts à torturer l'évêque Philippe.

Un diacre, nommé Hermès, qui était, ainsi que le prêtre Sévère, l'inséparable compagnon du saint Pontife, ne put s'empêcher d'exprimer tout haut son indignation :

« Cruel inquisiteur, dit-il à Bassus, quand bien même nous te livrerions toutes nos Ecritures et qu'il n'en resterait aucune trace sur la terre, tu n'en serais pas plus avancé. Car, dis-moi, pourrais-tu les effacer du cœur des chrétiens? Nos fils, rappelant leurs souvenirs, en écriraient de plus considérables et les enseigneraient avec plus de force encore que nous. »

Tant de hardiesse lui valut une longue et cruelle flagellation. Puis, il lui fallut suivre dans le lieu saint le soldat Publius, chargé de confisquer les vases sacrés et les livres liturgiques. Ce Publius n'avait garde de s'oublier en la circonstance et Hermès le vit détourner avec adresse, pour se les approprier, quelques-uns des vases précieux dont il faisait l'inventaire.

Ce diacre, qui n'était pas le premier venu, car il était membre du Sénat municipal, et avait même exercé la première magistrature de la ville, s'opposa avec autorité aux agissements cupides du fonctionnaire. Celui-ci s'irrita et répondit par des coups qui mirent en sang la figure d'Hermès.

Le gouverneur l'apprit, et, par un reste d'humanité, voyant le visage ensanglanté de la victime, il ordonna qu'on la soignât, et adressa à ce propos de vifs reproches à son subalterne, dont il blâmait les violences.

Cependant, livres et vases précieux, tout avait été enlevé et porté en plein Forum : on y dressa un bûcher, et, bientôt, une flamme ardente dévora toutes les Ecritures, à la grande consternation des chrétiens. L'évêque demeurait calme; la lueur de cet incendie lui inspira de parler aux Juifs et aux païens qui l'entouraient de la rigueur du feu éternel, et des supplices que Dieu tient en réserve aux pécheurs.

Pendant le discours de saint Philippe, un prêtre païen vint à passer, suivi d'acolytes chargés de viandes immolées aux dieux, et des ustensiles nécessaires à un sacrifice. Ce que voyant, Hermès ne put s'empêcher de dire aux chrétiens : « C'est un festin qu'on nous apporte; mais c'est le diable qui nous y invite. Il ne fait cela que pour nous souiller. »

LES SOMMATIONS

Bassus revint à ce moment sur le Forum, suivi d'une nombreuse foule, et fit avancer Philippe et Hermès.

La multitude, comme c'est l'ordinaire, était partagée de sentiments à l'égard des martyrs. Les uns les plaignaient; les autres, et parmi eux beaucoup de Juifs, trouvaient qu'ils avaient bien mérité leurs peines, et que l'on devrait contraindre tous les chrétiens à rendre hommage aux dieux.

Bassus était de cet avis, car, à peine assis, il dit à Philippe :

« Sacrifie à nos dieux.

— Comment moi, chrétien, pourrais-je adorer des pierres?

— Tu ne peux refuser à nos maîtres, les très puissants empereurs, le tribut d'un sacrifice.

— Nous avons appris à rendre à nos princes l'obéissance, non le culte dû à Dieu.

— Sacrifie du moins à la Fortune. »

Et, ce disant, Bassus indiquait du geste une œuvre d'art, une statue dédiée à la fortune de la ville. « Vois, ajoutait-il, comme elle est belle! Quelle douce majesté! Quel aimable accueil elle semble faire à tous! »

Philippe demeurait froid devant ces considérations, et, quel que fût son amour de l'art, il répondit :

« Elle doit vous plaire, puisque vous l'adorez. Mais, après tout, ce n'est que de la pierre. Je ne vois rien en elle qui mérite mes adorations, je les réserve au Dieu du ciel.

— Et cette statue d'Hercule, ne l'adoreras-tu pas? Vois, quel colosse!

— Ah! que tu es à plaindre, dit l'évêque à Bassus, de méconnaître ainsi la nature de la vraie divinité et d'adorer ce que des mains humaines ont fabriqué! Voyons, qui est-ce qui fait ces statues? Parfois, c'est un ivrogne, un misérable artisan pour lequel tu n'as que du mépris. Quelle est la matière de tes dieux? Du bois, de la pierre, un vil métal tiré de la terre, de sorte que tu ne peux pour ainsi dire faire un pas sans fouler aux pieds la mère de tes dieux. »

Le Saint, avec beaucoup d'esprit, continua à montrer à Bassus l'inanité de ses croyances, et, si celui-ci ne fut pas convaincu, il eut, cette fois du moins, le mérite de ne point s'irriter.

Il se tourna vers le diacre Hermès et se mit à l'exhorter :

« Toi, au moins, sacrifie aux dieux.

— Non, je ne sacrifierai pas; je suis chrétien.

— Quelle est ta condition?

— Je suis décurion, je fais profession de suivre en tout les sentiments de mon maître que voici.

— Alors, si l'on décide ton maître à sacrifier, tu sacrifieras?

— Je ne dis pas cela. D'ailleurs, je suis sûr qu'il ne sacrifiera pas.

— Prends garde, je vais te soumettre au supplice du feu si tu persistes à parler de la sorte.

— Feu impuissant que celui dont tu me menaces, feu qui passe en un instant. Je ne crains que le feu éternel, celui qui est destiné aux disciples du diable.

— Sacrifie du moins aux très religieux empereurs, et dis : *Longue vie aux princes!* Cela tiendra lieu de sacrifice.

— Nous aussi, dit Hermès, nous aspirons après la vie.

— Si tu veux la conserver, cette vie, il faut te résoudre à sacrifier. Sinon, les supplices et la mort t'attendent.

— Tes menaces affermissent notre foi et notre courage » répondit Hermès.

Bassus reconnut la parfaite inutilité de ses instances, et envoya en prison les deux généreux athlètes.

EN PRISON

En route, l'évêque fut indignement outragé. La populace lui lança des pierres, le fit rouler à plusieurs reprises dans la boue. Chaque fois il se relevait tranquillement, sans témoigner la moindre indignation, et il se remettait à réciter des psaumes avec son compagnon. Sa patience faisait l'admiration des spectateurs.

Les deux martyrs, entrant dans la prison, entonnèrent une hymne de louange à Dieu.

Grâce au bon vouloir de Bassus, les débuts de leur captivité ne furent pas trop rigoureux. On leur permit de se retirer — faveur que la procédure romaine autorisait — dans une maison voisine de leur cachot, chez un citoyen nommé Pancrace. Aussitôt les chrétiens y affluèrent, heureux de pouvoir encore saluer leur pasteur, le consoler, recevoir ses avis et ses conseils. Ainsi, les chrétiens de Rome visitaient jadis saint Paul dans ses fers.

Mais les visites devinrent si nombreuses que Bassus se crut obligé d'en arrêter le cours. Il réintégra dans leur prison l'évêque et son diacre. Cependant, ceux-ci s'aperçurent vite que leur solitude avait une issue communiquant avec les arènes d'un théâtre qui y était contigu; ils sortirent donc et continuèrent à recevoir les visiteurs dans la vaste enceinte réservée aux spectacles. Cela dura deux ou trois mois. Bassus fermait les yeux.

Alors ce dernier fut remplacé dans ses fonctions par un préfet nommé Justin, homme violent et cruel. Les chrétiens ne gagnaient pas au change, et quand ils virent Justin à l'œuvre, ils n'eurent pas assez de regrets pour son prédécesseur.

Avec le nouveau gouverneur, les comparutions de Philippe et d'Hermès recommencèrent et l'on renouvela devant eux l'intimation ordinaire de sacrifier aux dieux ou au moins aux *divins* empereurs.

« Il faut obéir aux empereurs, répétait sans cesse le préfet.

— Si tu observes les lois d'hommes semblables à toi, lui répondit fort à propos l'évêque d'Héraclée, combien plus devons-nous garder celles que Dieu nous impose. Tes maîtres ne peuvent infliger qu'une souffrance passagère, tandis que Dieu a des châtiments éternels. »

Ces paroles ne convertirent pas le gouverneur. Plus prompt à s'emporter que Bassus, il menaça aussitôt Philippe de lui lier les pieds et de le traîner par les rues de la ville.

« Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi! »répondit l'évêque avec douceur.

Sur-le-champ, l'ordre barbare est donné et exécuté. Philippe, les pieds liés, est traîné le long des chemins, et son corps déchiré, meurtri par les aspérités des pierres, est ramené tout sanglant à la prison.

Un troisième compagnon vint alors s'adjoindre à Philippe et à Hermès : le prêtre Sévère, qui s'était tenu caché, avait échappé jusque-là aux actives recherches ordonnées par Justin.

Soudain, pressé du désir de recevoir la palme du martyre, sur une inspiration spéciale du ciel, il s'était offert de lui-même au gouverneur.

Quelque temps, les trois compagnons n'eurent à subir que la demi-captivité d'une maison particulière, mais le gouverneur voyant que son indulgence n'aboutissait à aucun résultat, s'en repentit comme d'une faiblesse, et voua ses prisonniers à une rigoureuse détention de sept mois entiers dans un cachot obscur et malsain.

DERNIÈRE CONFESSION AVANT LE MARTYRE

Au mois d'octobre de l'année 304, le gouverneur devant se rendre à Andrinople s'y fit précéder de ses trois captifs. Les fidèles de la ville d'Héraclée ne purent retenir leurs larmes à la nouvelle du départ de leur évêque, non parce qu'il allait à une mort certaine — (il ne l'eût pas évitée à Héraclée), — mais parce qu'on leur enlevait la consolation de le voir à ses derniers instants, de profiter de ses suprêmes paroles et du bienfait de son martyre.

A Andrinople, Philippe et ses compagnons furent logés chez un certain Semporius jusqu'à la venue du gouverneur Justin.

Celui-ci, dès le lendemain de son arrivée, voulut à nouveau s'assurer de leurs sentiments et les cita à comparaître devant lui dans une salle des thermes, immenses établissements de bains si vastes que la justice y était quelquefois rendue comme dans un lieu public.

Sept mois de réclusion n'avaient pas réussi à ébranler la fermeté de nos martyrs. Ils répondirent comme ils l'avaient fait jusque-là. L'évêque Philippe fut aussitôt dépouillé de ses vêtements, et battu de verges d'une façon si cruelle que ses entrailles étaient mises à nu.

Puis vint le tour d'Hermès qui comptait beaucoup d'amis parmi les soldats de Justin: il avait gagné leur estime et leur affection, lorsqu'il exerçait sa magistrature à Héraclée. Aussi tâchèrent-ils par tous les moyens de l'amener à un acte de complaisance quelconque envers les volontés du gouverneur : ce fut en vain. Hermès fut ramené avec son évêque dans la prison.

Trois jours après, nouvelle comparution, non plus aux thermes, mais au lieu accoutumé des audiences publiques.

A toutes les propositions du gouverneur, l'évêque répondit avec la dignité qui convenait à son rang. Il dit que toute sa vie il avait obéi aux empereurs, et qu'il était encore prêt à le faire, s'ils commandaient des choses justes, mais que, s'il fallait rendre à César ce qui est à César, il faut aussi rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

Hermès parla dans le même sens, mais avec moins de formes, car il se permit de railler certaines cérémonies lugubres du paganisme. « Parfois, dit-il, pour adorer vos dieux, vous vous présentez avec un extérieur malpropre, avec des vêtements sales, des cheveux mal peignés et en désordre, et vous croyez ainsi honorer les tombeaux et les temples de vos dieux. Ce n'est point ainsi qu'on adore.

« Est-ce que, par hasard, tu chercherais à faire de moi un chrétien? s'écria le gouverneur d'un ton irrité.

— Ce n'est pas toi seulement, mais chacun de ceux qui t'entourent que je voudrais convertir au Christ, » répondit Hermès.

Justin était vaincu par la longue et généreuse résistance des martyrs. Il assembla son Conseil, et, sans longue délibération, condamna Philippe et Hermès à être brûlés vifs « pour avoir abjuré le nom romain par la désobéissance aux empereurs ».

LE MARTYRE

L'évêque et son diacre accueillirent d'un cœur joyeux cette sentence de mort. Les tortures qu'il avait précédemment subies empêchaient le bienheureux Philippe de marcher, il fallut le porter jusqu'au lieu de son sacrifice.

Hermès, moins épuisé, mais dont le corps avait cependant été brisé par les coups de verge, suivait péniblement et en boîtant. Cela ne l'empêchait pas de distraire agréablement son maître par de gais propos. « Mon cher maître, lui disait-il, hâtons-nous d'aller au Seigneur. Pourquoi nous inquiéter de nos pieds, puisque, une fois arrivés au ciel, nous n'aurons plus l'occasion de nous en servir. »

Parvenus au lieu du supplice, Philippe fut descendu dans une fosse creusée devant un poteau. L'on couvrit de terre ses pieds et ses jambes jusqu'aux genoux; puis le bourreau lui lia les mains derrière le dos avec une corde qu'il fixa à l'aide de clous.

Il dit à Hermès de descendre lui même dans le trou; celui-ci le fit à grand'peine, car ses pas étaient mal assurés; il dut s'aider du poteau, ce qui lui inspira cette joyeuse saillie : « Comment, diable, même ici, tu ne peux me soutenir! »

Quand on lui eut enterré les jambes, il fit signe à un chrétien nommé Velogius de s'approcher, car il avait à lui transmettre pour son fils Philippe une dernière recommandation. Soit comme magistrat, soit comme diacre, Hermès, connu de tous pour un homme intègre et digne de confiance, avait reçu de divers chrétiens des dépôts d'argent. « Demandez à mon fils de restituer à chacun ce qui lui est dû, fidèlement et sans contestation », dit-il à Velogius.

Puis, voulant le récompenser par une bonne parole — il n'avait rien de meilleur à lui offrir en ce moment. — « Va, lui dit-il, tu es jeune, travaille bien comme ton père et vis honnêtement comme lui. »

Ses mains furent liées au poteau ainsi que l'avaient été celles de Philippe; on approcha d'eux le bois qui devait les consumer et on y mit le feu. Tous deux périrent étouffés dans ce bûcher circulaire construit sur le sol à la hauteur de leurs genoux, ce qui explique comment leurs corps furent retrouvés presque intacts, leurs visages à peine noircis par l'action du feu.

L'évêque avait les bras étendus dans l'attitude de la prière, Hermès portait sur ses traits l'expression de la joie qui remplissait son âme au moment du supplice.

Pendant ce temps, le troisième martyr, le prêtre Sévère, gémissait dans sa prison et se plaignait à Dieu de n'avoir pas été jugé digne de subir le sort de ses deux compagnons.

« Ne me rejetez pas, Seigneur, comme indigne des souffrances qu'endurent mes collègues. Donnez-moi plutôt une part à leur couronne, afin que je sois réuni dans la gloire à ceux dont j'ai pu partager la prison. »

Sa prière fut entendue et exaucée. Il fut appelé un jour plus tard au même supplice que Philippe et Hermès.

Les cadavres des deux premiers martyrs furent jetés dans l'Hébre, la Maritza actuelle. Mais les chrétiens veillaient; à l'aide de barques et de filets, ils parvinrent à faire, dit l'historien, une capture merveilleuse, beaucoup plus précieuse pour eux que celle des poissons et des perles, à recueillir les deux saints corps.

En attendant des jours meilleurs, ils les cachèrent à 12 milles d'Andrinople, dans un lieu charmant, couvert de vignes et de bois touffus, séjour des riches au temps des fortes chaleurs et appelé pour cela *Ogestitiron (l'endroit des villas)*.

« Il nous semble reconnaître dans l'antique Ogestitiron, écrit un missionnaire, le bourg actuel de *Kara-Agatch (l'arbre noir)*, où résident actuellement des religieux qui se dévouent à l'œuvre de l'union de l'Eglise gréco-slave avec l'Eglise romaine. Kara-Agatch est, en effet, sur les bords de la Maritza, à 12 milles du centre de la ville et sert encore en été de séjour pour les familles aisées d'Andrinople.

» Quoi qu'il en soit, ajoute-t-il, demandons aux saints martyrs Philippe, Hermès et Sévère de veiller du haut du ciel sur cette terre illustrée par leur mort glorieuse et de féconder les travaux de nos missionnaires. »

C'est aussi notre vœu le plus ardent.

SOURCES CONSULTÉES

Les Actes de saint Philippe, évêque d'Héraclée (*Acta sincera* de DOM RUINART), traduits par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de France. — *La persécution de Dioclétien*, t. Ier, par PAUL ALLARD. — Vie des saints, d'ADRIEN BAILLET. — Bulletin des *Missions des Augustins de l'Assomption en Turquie*, 1889.

LE BIENHEUREUX JEAN LE BON, DE MANTOUE

DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 23 octobre.

LES PLEURS D'UNE MÈRE

Né en 1351, dans la ville de Mantoue, de parents nobles et distingués, Jean reçut, sur les genoux de sa mère, une éducation chrétienne. Jeune encore, il perdit son père et, peu après, entraîné par les passions de la jeunesse, il oublia tout et se jeta dans une vie de désordres et de dissolution. Les occasions de divertissements ne manquaient pas. Mantoue était une ville où se donnaient rendez-vous tous les plaisirs de l'Italie.

Poussé par une curiosité commune à ceux de son âge, il abandonna sa mère et partit, en compagnie de quelques jeunes gens, pour visiter les plus fameuses villes d'Italie.

Une fois loin de sa mère, Jean ne connut plus de bornes. Il se laissa emporter à tous les dérèglements. Le poison versé dans son cœur par ses maîtres commença à circuler dans ses veines. Encore à la fleur de la jeunesse, il se sentit dévoré par ce feu mauvais qui consume les âmes. Toutefois, le jeune homme, au milieu de ces joies, n'était pas heureux.

Sa mère, comme autrefois sainte Monique, pleurait sur son âme. Elle demandait à Dieu de lui ramener ce prodigue transformé et converti comme un autre Augustin.

Ses larmes ne devaient pas être stériles. Jean avait appris d'elle à prier. Et ce que Dieu et une mère chrétienne font ensemble dans l'âme d'un enfant ne périt pas si vite; si le flot des passions peut un instant affaiblir la flamme sacrée de la conscience, quand cette flamme a été allumée par une mère, on peut affirmer qu'elle ne s'éteindra jamais.

Une fièvre violente vint bientôt saisir Jean au milieu de ses divertissements et, en quelques jours, sa vie fut en péril. C'était un appel de Dieu; le jeune homme comprit, ses souvenirs se réveillèrent; il vit, en face de la mort, le péril qu'il courait; il se souvint de sa mère et il promit à Dieu de renoncer à sa vie déréglée, s'il venait à être guéri, pour ne s'attacher plus qu'à lui.

CE QU'ON FAIT DANS LE DÉSERT

Le jeune homme recouvra la santé; il se souvint de sa parole. Il voulut, après avoir suivi saint Augustin dans ses égarements, l'imiter dans sa conversion, et nous verrons le disciple devenir, en s'attachant à la règle du maître, un flambeau de la vie monastique.

A peine de retour à Mantoue, Jean alla trouver l'évêque, le fit dépositaire de ses biens et, après

une confession générale de tous ses péchés, lui découvrit le projet qu'il avait formé de se retirer dans une solitude pour y vivre dans la pénitence.

L'évêque bénit son projet, et Jean, quittant ses riches vêtements, se revêtit d'une tunique grossière et sortit de Mantoue. L'émotion fut grande en voyant ce jeune homme devant qui s'ouvraient les plus belles espérances abandonner tout pour suivre Jésus-Christ. Son exemple émut plusieurs de ses compagnons de débauches, et ils le suivirent au désert.

Sur le versant des Apennins, du côté de l'Adriatique, au milieu des gorges de la Romagne, loin de tout bruit du monde, les nouveaux solitaires s'établirent dans une grotte près de Césène. Jean était le maître spirituel de tous.

Ces jeunes gens, naguère habitués à toutes les délicatesses du monde, s'adonnaient maintenant à des austérités corporelles qui paraissaient « tenir de la cruauté plutôt que de la vertu de pénitence ». Leur nourriture consistait dans quelques racines recueillies sur la montagne : ils allaient nu-pieds, vêtus d'une tunique de serge, et cependant ils étaient heureux dans cette solitude sous le regard des anges, plus heureux qu'autrefois au milieu des plaisirs du monde.

Le courage et la fidélité avec lesquels ils persévéraient dans ce genre de vie étonna les puissances de l'enfer. Le démon n'épargna rien pour arrêter de si grands progrès dans la vertu; il livra en particulier à notre Saint deux assauts que Jean repoussa courageusement.

Le premier fut sur la gourmandise. Toutes les fois qu'arrivait l'heure de prendre les racines, il lui représentait les morceaux délicats dont il s'était rassasié, les festins délicieux auxquels il avait pris part.

Le solitaire évita ce premier piège en ramassant un plat de feuilles de ronces épineuses et fort amères qu'il prit pour son repas sans aucun assaisonnement, avec la résolution de réitérer le remède si la tentation revenait. Mais ce moyen fut si efficace que l'ennemi n'osa plus l'attaquer sur ce point.

Il fut néanmoins éprouvé d'une autre manière. Sous les épines de son cilice et au milieu de la froideur de ses abstinences, la chair se révoltait encore. Le souvenir d'une créature qu'il avait autrefois aimée le poursuivait jusque dans son désert.

Le saint jeune homme dont le cœur était désormais à Dieu, pour surmonter cette attaque, s'enfonça avec un courage héroïque des pointes de roseaux très aiguës au bout des doigts entre la chair et les ongles.

La douleur qu'il ressentit fut si vive qu'il tomba en défaillance et demeura l'espace de trois jours à demi-mort.

Ce moyen qu'une prudence commune aurait condamné fut néanmoins tellement approuvé de Dieu qu'il lui fit connaître qu'il serait exempt le reste de ses jours de semblables tentations; il reçut en même temps la guérison parfaite de toutes les blessures qu'il s'était faites.

LA SOLITUDE FLEURIT

Les saints répandent autour d'eux un parfum qui attire. Jean ne demeura pas longtemps caché au fond de son désert. Le bruit de ses vertus rassembla autour de lui un grand nombre de nouveaux disciples. Il fut obligé de construire de nouvelles cellules à côté de la sienne et d'élever un oratoire beaucoup plus grand.

Ce ne fut pas encore suffisant. Chaque jour voyait arriver à Césène des phalanges de moines que l'amour de Dieu poussait au désert; ils venaient se réchauffer auprès du solitaire, car le monde, selon l'expression de l'hagiographe, « se refroidissait ».

Jean fit donc construire un vaste monastère au milieu des gorges sauvages avec une belle église qu'il dédia à Notre-Dame.

Les cellules furent bientôt remplies. Les solitaires se pressaient autour de leur maître, avides de recueillir les paroles qui tombaient de sa bouche. Jean n'avait pas fait de grandes études de spiritualité, mais Notre-Seigneur lui avait révélé cette science mystique qui s'acquiert surtout dans la pratique au pied du crucifix plutôt que dans les livres. Ses prières habituelles étaient le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo* et le *Miserere*. Il s'élevait cependant à des considérations sublimes sur Dieu, sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il faisait part à ses disciples des hauts enseignements qu'il recevait dans la contemplation.

LA RÈGLE DE SAINT AUGUSTIN

Ces pieux solitaires ne suivaient au début aucune règle particulière: ils se contentaient d'observer quelques règlements que le Bienheureux leur donnait de vive voix. Mais quand ils furent plus nombreux, Jean le Bon résolut de se conformer avec ses religieux à quelqu'une des règles anciennes déjà établies dans l'Eglise.

L'attrait de son cœur le portait vers le cœur embrasé de saint Augustin. Il choisit donc celle que l'évêque d'Hippone avait donnée à ses moines, encore tout imprégnée du grand amour qui guidait la plume du saint patriarche en écrivant sa règle.

Un nouveau rameau naissait ainsi à ce grand arbre planté par Augustin et destiné à couvrir de son ombre bienfaisante tout l'univers.

Ce sera de ce désert que, cinquante ans plus tard, en 1256, sortiront ces phalanges de moines ermites qui, s'unissant ensemble avec les différentes familles augustiniennes, formeront, sous le nom d'Ermites proprement dits, le troisième Ordre mendiant, une des colonnes que Dieu réservait pour soutenir son Eglise.

Une grande figure s'élevait alors comme toujours au-dessus de l'univers pour le gouverner, la figure du vicaire de Jésus-Christ, Innocent III. Jean s'adressa à lui comme à son père pour obtenir son agrément. Innocent III, avec sa sollicitude paternelle, bénit l'Ordre naissant, lui accorda ce qu'il demandait et permit de dresser des constitutions et de prononcer des vœux conformément à la règle de saint Augustin.

CE QU'ON PEUT FAIRE AVEC DES NOIX

La paix dont jouissaient les solitaires ne restait pas cependant sans être quelquefois troublée. Jean le Bon s'efforçait de résister aux hérétiques qui voulaient pénétrer dans le désert. Il fortifiait ses frères dans la doctrine de la vérité, leur répétant qu'il fallait croire fermement tout ce qui était contenu dans le Symbole des Apôtres. Ses discours si simples produisaient des fruits merveilleux.

Un jeune homme de Mantoue, ancien compagnon de Jean, devenu partisan acharné des hérétiques, se rendait souvent au désert de Césène. Les méchants sont riches en perfidie, et l'hérétique en se donnant pour catholique ne laissait

pas de faire valoir ses erreurs auprès des Frères : il ne négligea rien pour les arracher à leur recueillement habituel afin de pouvoir plus facilement les séduire.

Pendant qu'ils se rendaient à l'office, il allait dans leurs cellules et y portait des noix. A leur retour, les Frères étonnés ne savaient que penser : ils se troublaient et se croyaient l'objet d'une illusion diabolique.

Le supérieur s'en aperçut et il reprocha plus d'une fois aux religieux leur gourmandise et leur désobéissance. Les ermites étonnés ne savaient que répondre.

Un jour le Bienheureux Jean le Bon appela le jeune homme, le fit venir dans sa cellule et lui dit :

« Pourquoi ne croyez-vous pas en Jésus-Christ?

« Ma foi est plus grande que la vôtre », répondit l'hérétique. Pendant ce temps, un épervier entra dans la chambre. Il alla d'abord se poser sur les pieds, puis sur les genoux du visiteur. Le jeune homme, effrayé, veut repousser cet oiseau de proie : mais vains efforts; l'oiseau s'élance pour lui déchirer la figure, Jean le rassure. « Au nom de Jésus-Christ que les hérétiques renient, va-t'en », dit-il à l'épervier. Et l'oiseau s'envola.

Le jeune homme tomba à genoux aux pieds du Saint en disant : « Je crois en Jésus-Christ. » Et il avoua ses ruses.

L'EAU CHANGÉE EN VIN

Toutefois, les paroles empoisonnées de l'hérétique n'étaient pas restées sans fruit. Un novice, séduit par ses discours captieux, avait conçu des doutes sur le mystère de l'Eucharistie et la présence réelle de Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement. Il lui semblait impossible que les paroles d'un homme fussent assez puissantes pour changer au corps et au sang de Notre-Seigneur la substance du pain et du vin. Il eut cependant le courage de manifester ses doutes à son maître spirituel.

Jean le Bon le prenant par la main, le conduisit sans rien dire au fond de la vallée et le fit asseoir au bord d'une fontaine. Puisant ensuite dans une coupe de bois quelques gouttes de cette eau limpide, il la présenta au novice. Le religieux en but et dit qu'il n'avait jamais goûté de vin si excellent. « Mon fils, lui dit alors le Saint, si Jésus-Christ peut, par mes paroles, changer l'eau en vin, pourquoi ne pourrait-il pas changer le pain en son corps et le vin en son sang? »

Le disciple, éclairé par une lumière divine, pleura son péché et en fit pénitence durant toute sa vie.

COMMENT ON PARVIENT A FAIRE DES MIRACLES

Jean n'avait obtenu du ciel le pouvoir d'opérer des miracles que par la prière et la mortification. L'histoire nous a conservé le souvenir des pénitences qu'il s'imposait, et on frémit en les lisant.

Il s'obligea par vœu à faire tous les ans trois Carêmes. Le premier était celui que l'Eglise ordonne aux fidèles avant Pâques. Il l'observait avec une rigueur extrême. Le jour des Cendres, il prenait trois onces de pain, les partageait en autant de morceaux qu'il y avait de jours avant Pâques, et chacun de ces morceaux faisait son repas quotidien.

Puis, quand arrivait le Jeudi-Saint, il multipliait si abondamment les restes, qu'il en avait assez pour donner un repas aux religieux du monastère qu'il réunissait afin de célébrer avec eux les fêtes pascales.

Son second Carême commençait à l'octave de Pâques et se terminait au jour de la Pentecôte. Pendant ce temps, il ne prenait plus d'autre nourriture que la Sainte Communion.

Il faisait son troisième immédiatement avant Noël : il ne prenait alors pour ses repas que trois fèves par jour.

Pendant tout le reste de l'année, il jeûnait au pain et à l'eau le lundi, le mercredi et le vendredi.

S'il était rigoureux pour sa manière de vivre, il ne l'était pas moins pour se vêtir. Il ne portait dans sa cellule qu'une tunique tissue de paille. Ce vêtement peu commun lui causait des douleurs très aiguës; après sa mort, il servit à opérer un grand nombre de guérisons; le Saint semblait lui avoir communiqué sa vertu.

POURQUOI LE BIENHEUREUX JEAN LE BON AVAIT TROIS LITS

L'hagiographe qui nous a décrit sa cellule nous dit aussi qu'il avait trois lits.

Le premier était fait de troncs d'arbres, mal ajustés, et plus propre à faire souffrir le martyre au corps qu'à lui servir de lieu de repos; le Saint s'en servait aux jours de pénitence.

Son second était une fosse plus profonde d'un côté que de l'autre. Il descendait à certaines heures dans cette espèce de sépulcre et s'y couchait en mettant la tête du côté qui était le plus profond; il ne quittait cette posture qu'après avoir récité deux cents fois l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et le *Gloria Patri*.

Enfin, son troisième lit était une planche sur laquelle il se reposait, n'ayant pour chevet qu'un morceau de bois.

Le démon, irrité des progrès du Saint dans la vie spirituelle et prévoyant sans doute le grand nombre d'âmes qui lui échapperaient en venant se réfugier sous sa règle, ne cessa de lui livrer des combats. Tantôt il lui apparaissait sous des figures horribles pour l'effrayer et le distraire dans le doux repos de l'oraison, tantôt il le frappait à coups de bâton. D'autres fois, il suscitait contre lui les calomnies les plus noires afin de le diminuer dans l'estime des peuples.

Ce monstre infernal l'attaquait le plus souvent quand il était sur son lit de troncs d'arbres, et, ne pouvant supporter les souffrances volontaires que le Saint s'imposait par amour pour Jésus-Christ, il l'en retira un jour « et le jeta si rudement sur le carreau de sa chambre qu'il en demeura grièvement blessé. » Mais Jean fut toujours vainqueur de son ennemi, soit en usant du signe de la croix, soit en se disculpant avec une simplicité et une modestie angéliques, devant son évêque, des injures soulevées contre lui. De sorte que ces épreuves ne servaient qu'à augmenter sa patience et à embellir sa couronne, en relevant devant Dieu et aux yeux des hommes son insigne vertu.

CE QU'ON APPREND AU PIED DU CRUCIFIX

Les consolations qu'il recevait du ciel étaient en retour proportionnées à ses souffrances. Notre-Seigneur lui apparaissait en effet souvent après ces rudes attaques pour le consoler et le fortifier.

Un jour, Jean put même coller ses lèvres sur les pieds du divin Maître et baiser les plaies glorieuses du Sauveur. Depuis lors, le solitaire ne passa plus un seul jour sans méditer sur les mystères de la Passion.

C'était dans ce doux commerce avec son Dieu qu'il apprenait les choses futures et qu'il recevait les instructions spirituelles qu'il communiquait à ses frères. De toutes parts, on venait le consulter, et il répondait à tous après avoir prié devant son crucifix.

Deux célèbres avocats arrivèrent un jour à Césène pour se faire résoudre, par le saint ermite, une des questions les plus délicates du droit canon, touchant le mariage. Jean le Bon les engagea à implorer les lumières du Saint-Esprit avant leurs discussions; les deux visiteurs s'étonnèrent. Puis, s'étant mis à genoux, le Saint pria un instant et, se levant, il résolut d'une manière claire et précise, à la grande admiration des deux magistrats, la difficulté proposée.

LE PRIX D'UN RELIGIEUX — UN MIRACLE SANS PAREIL

Le cuisinier du monastère, récemment entré dans la vie religieuse, dégoûté des choses de Dieu, voulut un jour retourner dans le monde. Son exemple entraîna plusieurs jeunes Frères qui résolurent de le suivre.

Le Saint, averti par révélation de ce qui se passait, se rendit à la cuisine; il appela les Frères et leur ordonna d'allumer un grand feu au milieu de la cour. Quittant ensuite ses souliers il se jeta nu-pieds sur les charbons ardents, et s'adressant aux religieux : « Mes Frères, leur dit-il, le sujet de votre étonnement cessera si vous comprenez que Dieu fait tant de grâces aux âmes qui se sont consacrées à lui, que tous les éléments se mettent à leur service quand ils sont fidèles. »

Il sortit alors du brasier et, saisissant un tison enflammé, il alla le planter en terre par le bout qui brûlait. Aussitôt on vit le bâton se charger de feuilles et se couvrir de fleurs; un instant après, le Saint y cueillait deux fruits bien mûrs qu'il présenta au frère cuisinier. Le religieux, converti par ce miracle, persévéra dans sa sainte vocation.

LE CHEMIN QU'ON FAIT DANS UNE NUIT

Cependant, le bruit de ses miracles se répandait au loin; cette renommée universelle lui attirait tant de visites qu'il résolut de se retirer en quelque lieu inconnu pour être moins exposé aux louanges des hommes.

Or, un soir, pendant que les Frères chantaient l'office, il sortit secrètement de sa cellule et quitta le monastère. Une dernière fois, il se mit à genoux sur le seuil de l'église et pria son ange de le conduire où Dieu le voulait. Il se releva ensuite et s'enfonça dans la forêt. Le saint ermite marcha toute la nuit en priant. Quand l'aurore parut, il se mit à genoux pour réciter sa prière du matin. Jean se croyait déjà bien loin de Césène, mais en se levant il se trouva devant la porte de l'église d'où il était parti la veille. Les Frères allaient à Prime; il s'y rendit avec eux.

Ce miracle lui fit comprendre que Dieu n'approuverait pas sa retraite; mais qu'il le voulait au milieu de ses Frères pour les maintenir dans toute leur ferveur première. Et il le confirma par un nouveau miracle.

Il y avait dans les environs de Césène un jeune homme possédé du démon. Ses parents avaient plus d'une fois essayé de le transporter au monastère pour le présenter au Bienheureux. Mais le démon répondait qu'il n'irait jamais à Césène. On parvint néanmoins à l'y conduire. Le possédé ne fut pas plutôt arrivé dans l'église du couvent que, sans même attendre le Saint, le démon sortit du corps en poussant des hurlements, au grand étonnement de l'assemblée qui ne pouvait assez admirer le respect du démon pour le saint religieux.

ADIEUX AU DÉSERT — LE COUVENT DE SAINTE AGNÈS RÉSURRECTION D'UN MORT

Cependant, plus Jean approchait de son heure dernière, plus on voyait briller en lui cette multitude de grâces dont Dieu l'avait enrichi. Un jour, pendant qu'il priait dans sa cellule, un ange lui apparut et lui dit : « Jean, fidèle disciple du Christ, lève-toi et retourne dans la terre qui t'a vu naître. »

Le Saint obéit à la voix de Dieu. Il réunit ses frères, les exhorta à demeurer fermes dans la pratique de la règle qu'il avait embrassée et leur annonça qu'il s'en allait à Mantoue pour y mourir. Les religieux ne purent retenir leurs larmes en l'entendant dire qu'il ne reviendrait plus au milieu d'eux. Ils l'accompagnèrent jusqu'à la porte de l'église, reçurent une dernière fois sa bénédiction et revinrent au monastère.

Jean continua sa route avec quelques Frères et arriva bientôt à Mantoue. Ses compatriotes, qui avaient appris son retour, lui avaient fait bâtir un splendide couvent. Ils se portèrent au-devant de lui et le reçurent en chantant des hymnes. Le Saint prit possession de son nouveau couvent et le dédia à la jeune martyre sainte Agnès. Dès le lendemain de son arrivée, une mère en pleurs se présenta au monastère portant dans ses bras son enfant qui venait d'expirer. Elle demandait au Saint de lui rendre ce fils qu'elle aimait. Jean eut pitié de cette mère. Il fit apporter le corps de l'enfant dans sa cellule et, comme autrefois le prophète Elisée, il passa trois jours en prière : il ordonna ensuite à l'enfant de se lever, et l'enfant se leva et il le rendit à sa mère.

Ce fut le dernier miracle qu'il fit avant de mourir. « Celui, dit l'hagiographe, qui venait de rendre si facilement la vie à un mort ne désirait rien tant que de mourir pour aller jouir en paix de la vue de son Dieu. »

UN MIRACLE QUI DURE ENCORE

L'heure désirée arriva enfin. Jean le Bon reçut une dernière fois en viatique le Corps de Notre-Seigneur. Puis il dit à ses frères réunis autour de sa couche : « N'oubliez jamais d'imiter les exemples de Jésus-Christ notre divin Maître, c'est par ce moyen que vous arriverez à la perfection. »

On vit alors une joyeuse troupe d'anges environner le lit du Bienheureux, et une voix se fit entendre qui appelait Jean à venir jouir des délices éternelles au milieu de ses frères qui l'avaient précédé au ciel. Et au même instant son âme s'envola vers Dieu.

C'était le 23 octobre 1249. Jean était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans. Son corps fut enseveli avec de grands honneurs, et, dix-huit mois après, quand on ouvrit son tombeau, on le trouva aussi intact qu'au moment de sa mort.

Il fut déposé plus tard dans une châsse précieuse, et on le voit encore aujourd'hui à Mantoue aussi frais et vermeil que s'il venait d'expirer. Il est vêtu de l'habit des ermites de Saint-Augustin et porte sur ses pieds des marques de ses pénitences. C'est ainsi que Dieu aime à garder les restes de ses Saints.

SAINT CRÉPIN ET SAINT CREPINIEN

PATRONS DES CORDONNIERS

Fête le 23 octobre.

CRÉPIN ET CAÉPINIEN, DE FAMILLE ILLUSTRE, SE FONT CORDONNIERS POUR L'AMOUR DE DIEU ET LE SALUT DES AMES

Saint Crépin et saint Crépinien étaient deux frères jumeaux. Issus d'une illustre famille de Rome, ils quittèrent de bonne heure leurs parents, leurs biens et leur patrie, et vinrent dans les Gaules pour y travailler au développement de la religion chrétienne. C'était l'époque où les empereurs Dioclétien et Maximien rivalisaient de rage et d'impiété pour anéantir l'Eglise naissante. Ils répandirent beaucoup de sang ; mais ce sang, loin d'ébranler, fortifia au contraire l'édifice immortel dont on avait juré la ruine. Les bienheureux Quentin, Lucien, Rufin, Valère et Eugène, compagnons de nos deux illustres martyrs, confessèrent comme eux la foi du Christ, et confièrent à la terre des Gaules, en l'imprégnant de leur sang, le secret de ces innombrables merveilles dont notre pays a donné le spectacle durant la suite des siècles.

Saint Crépin et saint Crépinien se fixèrent à Soissons. Afin de n'être pas à charge aux rares chrétiens de cette ville et aussi pour se conformer au précepte de l'Apôtre, ils voulurent se choisir un métier, pour subvenir à leurs besoins; la profession de cordonnier leur parut plus paisible et ils l'embrassèrent. Dieu aidant, leur apprentissage ne fut pas long : en peu de jours on estima plus leur travail que celui de leur maître ; en sorte qu'ils purent établir une boutique par-

ticulière où voulurent s'adresser la plupart des Soissonais. Ce qui attirait cette nombreuse clientèle, c'était une excellente marchandise en même temps qu'un excessif bon marché : les deux jeunes ouvriers ne prenaient presque rien pour leur travail, et savaient, en outre, donner à leurs chaussures une élégance et un fini qui les rendaient supérieurs à tous les autres cordonniers du lieu. C'était une nouveauté sans exemple; on venait les voir de tous les côtés et on leur témoignait beaucoup d'admiration et de sympathie.

Toutefois, le but de Crépin et de Crépinien n'était pas la vaine gloire ou leur propre satisfaction. Aux félicitations admiratives des visiteurs, ils répondaient en parlant de Dieu, de Jésus-Christ, de la religion chrétienne, et le charme de leurs discours, accompagnés de manières polies et affables, plaisaient tellement qu'on ne venait presque plus que pour avoir le bonheur de les entendre parler de choses aussi magnifiques que nouvelles. Ainsi, peu à peu, ils insinuaient dans l'esprit des païens les croyances chrétiennes. Quelquefois méprisés par l'effet de la jalousie du diable, la patience et la douceur qu'ils montraient alors à l'égard de leurs ennemis étaient une nouvelle cause de conversions. La salutaire influence de la grâce compléta l'œuvre commencée par les exemples et les instructions de nos ingénieux cordonniers, et l'on vit la plupart des Soissonais abandonner leurs erreurs, déserter les temples des dieux et briser leurs idoles pour donner au Dieu vivant et véritable leurs adorations et leur amour.

Environ quarante années se passèrent dans l'exercice de ce fructueux apostolat.

DEUX CORDONNIERS CHRÉTIENS EN PRÉSENCE D'UN PAIEN

Vers l'an 286, Maximien, vainqueur des Bagaudes, commença à se montrer hostile aux chrétiens; la légion thébaine avec saint Maurice furent ses premières et ses plus illustres victimes. On vit l'empereur à Paris et à Meaux; la ville de Soissons le reçut au mois d'octobre. La désertion du culte des idoles et les progrès de la religion chrétienne dans cette ville irritèrent vivement Maximien qui, ayant appris d'où partait ce mouvement en faveur d'une doctrine qu'il détestait et condamnait, envoya Rictiovarus s'emparer des missionnaires. Ceux-ci s'occupaient à coudre des chaussures pour les pauvres, lorsqu'ils entendirent le ministre impérial leur demander : « Quels dieux adorez-vous? » Ils répondirent : « Nous n'adorons qu'un Dieu, le seul véritable; quant à Jupiter, Apollon, Mercure et tous les autres de leur espèce, nous ne saurions leur donner nos adorations ni même nos hommages. » Pour cette réponse, Rictiovarus enchaîne les généreux confesseurs et les conduit à son maître. Maximien les interroge : « D'où êtes-vous et quelle religion professez-vous? — Nous sommes sortis, répondent les Saints, d'une illustre famille romaine. Nous avons tout quitté pour venir dans les Gaules y prêcher la foi du Christ qui, avec le Père et l'Esprit-Saint, est un seul Dieu, créateur de l'univers, et dont le règne s'étend dans les siècles des siècles. Nous le servons dans la foi avec un dévouement prompt et généreux, et si nous avons un désir, c'est que nous l'honorions et le servions, tant qu'un souffle de vie animera nos membres. » Maximien s'irrite : « Par la vertu des dieux, dit-il, si vous persistez dans cette folie, vous serez soumis à des tourments sans exemple jusqu'ici, et je vous ferai périr d'une mort cruelle. Si, au contraire, vous consentez à sacrifier aux dieux, je vous comblerai de richesses et d'honneurs. » Les saints martyrs répondent : « Tu crois nous effrayer par tes menaces, mais pour nous, le Christ est la vie, et la mort, un gain. Quant aux honneurs et aux richesses que tu nous promets, donne-les aux tiens; pour nous, nous n'en avons que faire, puisque nous avons autrefois foulé aux pieds nos dignités et notre héritage, et nous nous réjouissons de ce mépris. O empereur! si comme nous tu connaissais le Christ et si tu l'aimais, il te serait facile de renoncer non seulement aux richesses et même à l'empire, mais encore au vain culte des démons, et sa bonté te donnerait la vie éternelle, objet de nos plus chères espérances. Mais si tu persistes à vivre dans ces vanités impies, notre Dieu juste te précipitera dans le Tartare avec ces affreux démons dont tu adores les simulacres. » Alors Maximien, d'un ton sévère, dit aux confesseurs : « Vous avez jusqu'ici fait périr assez de personnes par vos maléfices et vos détestables artifices. — Misérable, disent encore les martyrs, c'est par la permission de notre Dieu, que tu fus élevé à l'empire malgré ton indignité; tu voudrais maintenant détruire sur la terre le règne immortel de ton divin bienfaiteur, mais c'est en vain. »

LA FLAGELLATION

Impuissant en présence de cette courageuse et chrétienne attitude, Maximien, transporté de fureur, donna l'ordre à Rictiovarus d'infliger aux martyrs les plus effroyables tourments et de les faire périr de la mort la plus horrible.

Fidèle exécuteur des ordres du tyran, le féroce ministre fit d'abord suspendre nos bienheureux à des poulies pour y être frappés avec des bâtons noueux. Pendant ce supplice, les martyrs regardaient le ciel, implorant l'assistance et le secours du Christ. Rictiovarus, n'entendant que des prières au lieu des cris que devait leur arracher la vivacité de la douleur, fut outré de dépit, et ordonna de détacher les martyrs pour les soumettre à un genre de supplice plus terrible que le premier.

LES ROSEAUX CAPRICIEUX

Il enjoignit aux bourreaux de leur enfoncer sous les ongles des roseaux pointus et d'arracher de leur dos de larges lanières de chair. Au milieu de tourments si atroces, les martyrs priaient : « O Dieu, jetez un regard sur vos serviteurs, secourez-nous et ne souffrez pas qu'aucune tache déshonore l'œuvre entreprise en votre nom et pour votre gloire. Seigneur, faites éclater votre justice et délivrez-nous de l'homme inique et rusé. » Le Seigneur ne se montra pas sourd à ces prières : soudain les roseaux aigus s'élancent de leurs doigts avec tant d'impétuosité que plusieurs des bourreaux furent tués et les autres grièvement blessés.

UN BAIN D'ÉTÉ EN PLEIN HIVER

Rictiovarus, fou de colère, commande alors d'attacher des pierres meulières au cou des martyrs et de les précipiter dans la rivière de l'Aisne pour les y submerger ou les faire mourir de froid, car on était au milieu de l'hiver. A la vue de ce nouveau supplice, les martyrs furent remplis de joie. Mais ni les eaux ne les submergèrent, ni les pierres ne les accablèrent, ni le froid ne les saisit; bien plus, ils se trouvaient

au milieu de la glace comme dans l'eau d'un bain que l'on prend en été ; et, se débarrassant des pierres meulières, ils passèrent sur la rive opposée sains et saufs.

RICTIOVARUS, BORGNE, SE SUICIDE DE DÉSESPOIR

A la vue de ce miracle, Rictiovarus, que le démon enflammait de colère, ordonne qu'on se saisisse des rebelles, et qu'on les garde enchaînés dans une prison. L'emplacement du lieu où furent détenus les martyrs se trouve au nord de la ville de Soissons, occupé par une abbaye qu'on y éleva plus tard sous le nom de Saint-Crépin *in cavea* ou *en chaie*.

Pendant ce temps, sur le lieu de supplice, on faisait fondre du plomb dans une chaudière. Quand tout fut préparé, on y jeta les martyrs. Mais le feu pouvait-il atteindre ceux que gardait l'invincible main du Christ ? Plongés dans le plomb liquéfié, les saints martyrs, à l'imitation des trois enfants qui louaient le Seigneur dans la fournaise de Babylone, chantaient et disaient : « Hâtez-vous de nous secourir, ô Dieu notre Sauveur; et, pour glorifier votre nom, Seigneur, délivrez-nous, et montrez-vous miséricordieux pour nos péchés à cause de votre nom, de peur que les païens ne disent : Où est leur Dieu ? »

A peine cette prière était-elle achevée qu'une goutte de plomb sauta de la chaudière dans l'œil de Rictiovarus et l'aveugla en lui faisant souffrir d'inexprimables douleurs.

Au comble de la rage, le misérable et cruel ministre, sans prendre soin ni de son âme ni de son corps, s'occupe d'inventer de nouveaux supplices plus efficaces. Il fait donc fondre un mélange de poix, de graisse et d'huile et ordonne d'y jeter les martyrs. On obéit aussitôt. Mais les Bienheureux, l'âme tranquille, le visage souriant, et pleins de confiance dans le Seigneur : « O notre Dieu ! disent-ils, vous pouvez nous délivrer des tourments auxquels nous soumet l'impie Rictiovarus. Donc, de même qu'il vous a plu que nous souffrions pour confesser votre saint nom, ainsi daignez nous retirer sans lésion de ce supplice, pour que notre victoire tourne à la confusion de Satan et de ses suppôts. » Cette prière achevée, un ange descendit du ciel près de la chaudière d'où il retira sans aucune douleur les intrépides chrétiens.

En voyant cette délivrance, l'impie Rictiovarus ne se contient plus. Il s'indigne de l'inefficacité de tous ses supplices ; et, au comble de la démence et du désespoir, il se précipite dans le brasier, où le juste jugement de Dieu le condamna à périr. « Et ce fut sans doute, disent les Actes des martyrs, par une permission de la Providence que celui qui avait fait mourir tant de chrétiens, par le supplice du feu, périt lui-même dans cet élément, pour être ensuite précipité dans l'enfer et brûler éternellement dans les flammes inextinguibles. »

LA FIN DES COMBATS

Les saints martyrs, victorieux du tyran, se prosternent à terre, passent la nuit en prières pour remercier Dieu de leur triomphe et supplier sa bonté qu'après les avoir ainsi délivrés des assauts de la lutte, elle daigne leur ordonner maintenant d'aller à lui. Cette même nuit il leur fut révélé d'en haut qu'au lever du jour, ils recevraient la récompense de leurs travaux et de leur généreuse confession. Cette révélation les combla de joie.

L'événement vérifia bientôt la réalité de la vision. Quand Maximien eut appris la fin tragique de son prévôt, sans reconnaître que tous ces prodiges étaient une marque évidente de la protection de Dieu sur ses saints, il condamna les martyrs à être décapités. A cette nouvelle, les Bienheureux se répandirent en actions de grâces devant Dieu, de ce qu'il les arrachait aux misères de ce monde pour les mettre en possession de la gloire du ciel. Le 23 octobre, les têtes de Crépin et de Crépinien tombèrent sous la hache du bourreau.

UN PIEUX LARCIN

Les corps des martyrs, abandonnés à la voracité des chiens et des oiseaux de proie, ne reçurent aucune atteinte, parce que le Christ voulut les garder. Or, la nuit même qui suivit le martyre, on raconte qu'un pauvre vieillard, Roger, avec sa sœur Pavie, fort âgée comme lui, reçurent d'un ange l'ordre de recueillir les corps des saints martyrs et de les confier à la sépulture avec beaucoup de soin et de respect. Le vieillard se lève sans hésiter et se rend avec sa sœur au lieu du martyre : les saints avaient été décapités sur les bords de l'Aisne, mais comment transporter ces précieuses reliques jusqu'à l'endroit désigné pour leur sépulture ? Tandis qu'ils se concertaient sur les moyens à employer, ils aperçurent une barque sur le rivage. Faibles, ils étaient incapables de diriger cette embarcation, nous disent les Actes des martyrs. Toutefois, animés l'un et l'autre d'une très grande confiance, ils prennent chacun un des corps et les emportent avec une telle souplesse et rapidité qu'on eût dit qu'ils étaient portés eux-mêmes par leur fardeau. Ils déposent les saints corps dans la barque, puis, sans rame ni gouvernail, ils remontent avec vitesse la rivière au rapide courant, et quand ils arrivent chez eux pleins d'allégresse, ils placent les précieuses reliques dans un endroit secret. Personne, continuent les Actes, ne doute que la vigueur n'ait été communiquée à ces heureux vieillards par le Christ, en l'honneur de ses martyrs qui avaient souffert la mort en confessant sa foi.

CULTE SECRET DES RELIQUES

Les corps de saint Crépin et de saint Crépinien restèrent cachés dans la cabane de Roger jusqu'à la fin du IIIe siècle. Les pieux fidèles qui avaient été intimement liés d'amitié avec les heureux martyrs venaient en cachette vénérer les saintes reliques, et implorer devant elles la grâce de la persévérance dans la foi du Christ. Quand les empereurs romains furent devenus plus tolérants et qu'ils commencèrent à laisser quelque paix à l'Eglise chrétienne, les fidèles vinrent en plus grand nombre dans la pauvre cabane qui se transforma en un oratoire fervent.

PREMIÈRE TRANSLATION
GUÉRISON D'UN AVEUGLE, SOURD, MUET ET BOITEUX

Enfin quand, avec l'empereur Constantin, l'Eglise sortit des catacombes, les vieillards qui avaient dérobé ce trésor aux impies le révélèrent aux chrétiens, leur annonçant, avec une inexprimable joie, qu'ils possédaient dans leur chaumière les corps des martyrs Crépin et Crépinien. Environ trente ans s'étaient écoulés depuis leur martyre dont la plupart des fidèles avaient conservé le souvenir. On accourut donc de tous les côtés pour revoir et reconnaître la figure de ces chers martyrs dont les corps étaient demeurés intacts. La pauvre chaumière retentit de cantiques d'actions de grâces et devint

plus en honneur, disent les Actes, que la cour ou le palais d'un roi.

Or, le clergé et le peuple ayant tenu conseil, on décida que les saints corps seraient enlevés de ce lieu. Quand on eut préparé les tombeaux dignes de les recevoir, on les plaça sur une barque magnifiquement décorée que tout le peuple accompagna en chantant des psaumes et des cantiques.

On remonta le cours de la rivière et on s'arrêta devant le château de Crise. Là, une crypte avait été préparée pour recevoir les précieuses dépouilles et on les y enferma. Mais avant de les soustraire au regard de la foule, le Seigneur voulut, par un miracle, affermir la foi et augmenter l'allégresse de ce peuple religieux. A peine la barque avait-elle touché le rivage, qu'un enfant aveugle, sourd, muet et boiteux se trouva guéri, dès qu'il eut touché avec confiance la bière qui renfermait les saintes reliques ; et, se joignant à la foule, il louait Dieu et manifestait sa joie par des sauts. Tout le peuple vit ce prodige et en rendit grâces au Seigneur.

Quand le château de Crise fut détruit, on éleva à sa place une vaste église qui prit le nom de Saint-Crépin-le-Grand, pour la distinguer de la maison de Roger, érigée en oratoire public sous le nom de Saint-Crépin-le-Petit.

NOUVELLES TRANSLATIONS

Nous ne raconterons pas en détail l'histoire de ces reliques dont les peuples, les rois et les évêques se sont presque disputé la possession.

Nous n'indiquerons que la seconde translation dans la nouvelle église de Saint-Crépin-le-Grand. Elle fut faite, en 648, par saint Anséric, vingtième évêque de la ville de Soissons, assisté de saint Eloi, de saint Ouen, de saint Faron et de plusieurs autres prélats. Après un jeûne de trois jours, le clergé et le peuple se réunirent dans l'église élevée au-dessus du tombeau des saints martyrs. Saint Anséric et les évêques descendirent dans la crypte; aussitôt qu'ils eurent enlevé le couvercle des deux cercueils, une odeur suave se répandit dans toute la basilique. Les saints prélats, après avoir baisé et arrosé de leurs larmes les ossements sacrés, les placèrent dans une magnifique châsse en argent que saint Eloi avait eu soin de faire ciseler ou qu'il avait ciselée lui-même; puis, ne voulant céder à personne cet honneur, ils chargèrent eux-mêmes la sainte châsse sur leurs épaules et la déposèrent au-dessus de l'autel. La tête de saint Crépin avait été mise à part dans un vase d'argent, afin que le peuple pût facilement la vénérer et la baiser ; celle de saint Crépinien fut offerte à saint Eloi, qui en fit présent à l'abbaye de Solignac, près de Limoges.

Charlemagne ayant fondé un évêché à Osnabruck, en Westphalie, y fit bâtir une cathédrale qu'il dota d'une partie considérable des reliques de saint Crépin et de saint Crépinien. On conserve encore ces précieux restes qui sont: quatre os des bras ou des tibias, une épaule, l'os sacrum, dix grands fragments de divers ossements, une vertèbre de l'épine du dos et un os entier du fémur. La ville de Soissons est moins bien partagée. Par suite de nombreuses donations, elle ne possède plus aujourd'hui, dans une grande châsse en bois doré, que deux fragments de la tête de saint Crépin, une partie considérable d'un fémur et quelques autres petits ossements.

Chaque année, ces précieuses reliques sont exposées à la vénération des fidèles; les cordonniers de Soissons tiennent à honneur de les porter sur leurs épaules à la procession qui précède la grand'messe que l'association des cordonniers de la ville fait chanter annuellement.

PATRONAGE

Le culte de saint Crépin et de saint Crépinien est un de ceux qui sont restés le plus populaires parmi les chrétiens. Beaucoup de paroisses ont désiré les prendre pour patrons de leurs églises, et les fidèles, par l'intercession des martyrs, ont obtenu et obtiennent encore de nombreux miracles et des grâces signalées.

Dans les diocèses de Laon et de Soissons, en dehors des trois églises de cette dernière ville, les paroisses de Château-Thierry, de Saint-Crépin-aux-Bois, d'Aiguizy, de Bussiares, de Cugny, de Vichel, de Serches, de Venizel, de Verdelot, de Bouconville, et d'autres encore sont placées sous le vocable de saint Crépin et de saint Crépinien.

LES FRÈRES CORDONNIERS

Il existait en France et en Italie une association dite des frères cordonniers, et dont le genre de vie était très édifiant. Les membres dont elle se composait se levaient à cinq heures, récitaient des prières en commun à des moments fixés, entendaient la sainte messe chaque jour, n'interrompant le silence que par le chant des cantiques, faisaient une méditation avant le dîner, assistaient à tout l'office fêtes et dimanches, visitaient les pauvres dans les prisons, dans les hôpitaux et dans leurs maisons, et se mettaient enfin chaque année en retraite pendant plusieurs jours, etc. Sans doute, tous ceux qui exercent l'humble métier de cordonnier ne peuvent pas suivre, dans ses détails, le règlement que s'était tracé la pieuse association; mais, du moins, qu'ils tiennent à honneur de satisfaire parfaitement à toutes leurs obligations religieuses: devoirs de chrétiens, sanctification du dimanche, communion pascale, œuvres de charité, prière de chaque jour, etc.

De cette façon, leur petit commerce ne marchera que mieux, parce qu'ils attireront sur leurs travaux la bénédiction de Dieu et la protection de saint Crépin et de saint Crépinien.

Pour la commodité des dévots envers ces bienheureux martyrs, nous transcrivons, en terminant cette vie, quelques passages d'une prose qui se chantait le jour de leur fête, selon le rite soissonais :

« Louons par de pieux concerts ces apôtres de » notre pays, réunissons nos accents pour élever » jusqu'aux cieux ces illustres héros.

» Puissants en œuvres, grands par leurs vertus, » ils se cachent avec humilité dans une pauvre » maison pour répandre plus facilement la foi.

» Tandis que, pleins de joie, ils méprisent les » tortures dont on les menace, la grâce anime ces » généreux martyrs et les soutient dans un rude » combat.

» Tous deux baisent avec joie les fers dont on » les charge ; tous deux supportent les tourments » avec courage et se sacrifient volontiers.

» O vous ! dont le sang a arrosé cette terre, et, » comme une semence, y a fait germer la foi, » illustres athlètes ;

» Venez à notre secours, nous vous en sup- » plions; soyez, par vos prières, les défenseurs de » notre peuple, ô martyrs de Jésus-Christ (1) ! »

(1) Traduction de Henri Congnet, doyen du Chapitre de Soissons.

SAINT ROMAIN, ARCHEVÊQUE DE ROUEN

Fête le 23 octobre.

Saint Romain et la gargouille.

UNE ÉLECTION

L'an 626, Hidulphe, archevêque de Rouen, étant mort, le clergé et les fidèles se réunirent pour élire son successeur; mais ils ne pouvaient s'entendre sur le choix du sujet qu'il convenait d'appeler à une charge si sainte et si importante. Que faire? Perdre le temps en vains discours, en réunions turbulentes, en injures réciproques, en complots intéressés et indignes, pour aboutir enfin à une nomination détestable, comme cela s'est vu souvent de nos jours, dans des élections civiles et politiques? Nullement : les électeurs de Rouen furent mieux inspirés par leur foi. Ils résolurent de demander à Dieu les lumières qui leur manquaient en cette circonstance; d'un commun accord, ils passèrent trois jours dans le jeûne et la prière, suppliant le Seigneur de leur donner un pontife selon son cœur. Le troisième jour, un chrétien irréprochable apprit, par révélation divine, que l'élu du Seigneur était Romain, conseiller du roi Clotaire II. Il le dit à l'assemblée; on connaissait la science et les vertus de Romain; son nom fut accueilli avec une joie unanime, et une députation fut aussitôt nommée pour aller demander à Clotaire son sage conseiller.

Ainsi, trois siècles auparavant, pendant que l'Eglise de Milan cherchait un pontife, un enfant, inspiré de Dieu, s'écria tout à coup : *Ambroise évêque!* Et saint Ambroise, à qui on ne songeait pas, fut choisi avec enthousiasme pour évêque de Milan.

Mais, qui était Romain, ce nouvel Ambroise que Dieu donnait aux prières de l'Eglise de Rouen? Romain était de la race royale de France. Son père, Benoît, l'un des meilleurs conseillers de Clotaire Ier, et sa mère, Félicité, relevaient par leurs vertus chrétiennes l'éclat de leur noblesse et de leurs richesses. Longtemps, ils attendirent en vain un héritier de leur sang et de leur fortune; pour l'obtenir de Dieu, à qui rien n'est impossible, ils multipliaient leurs aumônes et leurs prières. Un jour, un ange apparut à Benoît et lui dit que ses vœux étaient exaucés : Félicité mit au monde un fils, et on le nomma Romain.

Benoît et Félicité, regardant cet enfant comme un don du ciel, mirent tous leurs soins à le préserver des mauvais exemples, à l'élever dans la connaissance des vérités saintes et la pratique des vertus chrétiennes; ils lui donnèrent aussi de bons maîtres pour l'instruire dans les sciences humaines. Romain brilla, comme une fleur pure et parfumée au milieu des jeunes seigneurs de la cour; plus tard, Clotaire II, juste appréciateur de son mérite, le choisit pour conseiller, et même, dit-on, pour chancelier.

Telles étaient ses fonctions auprès du prince, quand les députés de l'Eglise de Rouen vinrent supplier le roi de le leur céder. Clotaire agréa leur requête. Il était plus difficile d'obtenir le consentement de Romain lui-même; il ne se croyait aucunement digne d'une mission si élevée et si sainte : il n'acepta qu'après avoir connu que son élection venait du ciel.

SAINT ROMAIN ARCHEVÊQUE

Romain reçut les saints Ordres et se voua désormais sans réserve au bien du peuple qui l'avait choisi pour père. Souvent il passait la nuit tout entière dans la prière. Chaque jour, il célébrait les Saints Mystères avec une piété et une majesté qui remplissaient de dévotion et de respect tous les assistants. Sa vie austère, dans laquelle les mortifications volontaires s'ajoutaient aux travaux incessants de l'apostolat, apprenaient à ceux qui en étaient témoins à ne point chercher les plaisirs des sens et les délices du bien-être qui entraînent l'homme au péché.

Il visitait avec zèle toutes les localités de son diocèse, reprenait les pécheurs avec douceur et force, détruisait partout les restes du paganisme, renversant même, si c'était nécessaire, les édifices qui servaient de rempart aux superstitions et aux vices idolâtriques, car le salut des âmes passe avant les monuments de bois ou de pierre, quand même ces monuments plairaient aux architectes et aux artistes. Les chrétiens, excités par ses paroles et ses exemples, conformèrent davantage leur vie aux beaux préceptes de l'Evangile, et le spectacle de leurs vertus ne contribua pas peu à la conversion des païens de la contrée.

Mais, ce qui confirma singulièrement les prédications de saint Romain, ce furent les miracles dont Dieu honora son serviteur. Une année, la Seine, furieusement débordée, menaçait Rouen d'une ruine complète; les habitants, effrayés, avaient déserté leurs maisons et se réfugiaient sur les montagnes. Romain se trouvait en ce moment à la Cour où l'avaient appelé les affaires de son diocèse; il se hâte d'accourir au secours de son peuple, il s'avance vers le fleuve immense une croix à la main, bénit les flots irrités et touche l'eau de l'extrémité de son pied : aussitôt les ondes se replient sur elles-mêmes, se resserrent, pour ainsi dire, et l'inondation cesse ses ravages.

Une autre fois, pendant que le pieux pontife bénissait les fonts baptismaux, suivant l'usage, le Samedi-Saint, le ministre qui lui apportait la fiole du saint chrême, la laissa tomber et elle se cassa. Sans se troubler, saint Romain adresse à Dieu une fervente prière, puis s'abaisse, ramasse les morceaux de la fiole, les réunit les uns aux autres et ils se rejoignent comme si la fiole n'avait pas été cassée. Il présente alors l'ouverture du récipient à l'endroit du sol où le saint-chrême était répandu, et les spectateurs, ravis d'étonnement, voient la précieuse liqueur rentrer dans le vase d'où elle s'était échappée.

LA GARGOUILLE

Le prodige de saint Romain, resté le plus célèbre dans la mémoire du peuple fut son triomphe sur la *gargouille*, image et instrument de Satan. La gargouille, *beste horrible et monstrueuse, en forme de serpent*, disent les anciennes chroniques, dévorait les hommes et les animaux, faisait chavirer les barques sur la rivière; la terreur était générale (1).

(1) Plusieurs saints ont remporté des victoires analogues sur des monstres semblables; citons entre autres : sainte Marthe à Tarascon, saint Georges en Asie-Mineure, saint Marcel à Paris, le pape saint Léon IV aux environs de Rome. Quelques historiens ne veulent voir, dans ces récits, qu'une allégorie dont l'imagination populaire se serait servie pour représenter, sous une forme poétique, la victoire d'un saint sur l'idolâtrie et sur Satan. Nous pensons qu'en général ces récits conservent le souvenir d'un fait sensible et précis, et que plusieurs saints ont eu réellement à combattre des monstres : ces monstres étaient parfois une simple apparition visible du « dragon infernal », *Satan*, qui s'est souvent manifesté sous cette forme : telle fut la victoire de saint

Le pasteur résolut d'attaquer lui-même le monstre qui dévastait son troupeau; il demanda qui voulait le suivre.

Or, personne n'osait. Saint Romain, qui voulait des témoins et des ministres des hautes œuvres contre la gargouille, descendit dans les prisons et emmena un meurtrier qui, étant déjà condamné à mort et ne pouvant y échapper, consentit à le suivre; il prit aussi un voleur qui se sauva en route et regretta bien sa lâcheté, quand il sut le résultat.

L'archevêque arriva à la caverne où l'animal jetait feu et flammes; il donna son étole au meurtrier pour attacher le monstre; et, sans autre arme qu'un grand signe de Croix, il réduisit le monstre à l'impuissance, en sorte que le meurtrier le ramena en laisse dans la ville, avec l'étole. Là, on le consuma sur un bûcher dont les cendres furent jetées dans la rivière.

Or, ceci s'était accompli le jour de l'Ascension, et nos pères avaient trop d'esprit pour ne point faire mémoire d'un tel événement; on l'a sculpté partout (1). Du reste, le bruit du prodige parvint au roi Dagobert (le premier qui ne voulut tenir son royaume qu'à titre de vassal de saint Denys), et ce prince demanda que saint Romain vînt lui narrer l'événement.

« Quelle récompense voulez-vous?

— Que le Chapitre, en souvenir du condamné qui a ramené la gargouille, puisse gracier tous les ans, à perpétuité, un homicide détenu dans les prisons, au temps de l'Ascension. »

Ce privilège accordé solennellement fut respecté, confirmé par une série de princes; il a été, chaque année, l'occasion de fêtes splendides. On venait de loin pour voir, dans une procession sans pareille, le condamné délivré et heureux. Le Chapitre allait le chercher solennellement à la *Vieille-Tour:* on le couronnait de roses blanches, symbole de son innocence recouvrée; puis, ce flétri réhabilité portait la châsse de saint Romain, privilège quasi royal, et devenait généralement un bon chrétien. Noblesse oblige.

Un pape, Grégoire XIII, écrivit un jour une lettre à l'heureux Chapitre pour lui recommander Jean du Plessis qui fut sauvé avec un tel patronage. Le Chapitre de Rouen continua d'exercer ce privilège sans que les gouvernements les plus absolus y missent d'obstacle. On était bien aise de voir un malheureux échapper à la corde sans que la morale publique eût à en souffrir.

Mais on arriva à l'ère de la liberté. En 1790, les chanoines usent une dernière fois de leur droit, quoique la Bastille fût déjà prise; en 1791, les démolisseurs de la Bastille ne leur permirent plus d'arracher un prisonnier à la mort. Le tribunal du district de Rouen avait formulé une réclamation au nom de la loi, et le ministre de l'Intérieur, Dupont, effaça, au nom de la liberté, le privilège des chanoines de Rouen.

DERNIERS JOURS DE SAINT ROMAIN

Mais revenons à saint Romain. Après avoir rempli, pendant son épiscopat, tous les devoirs d'un bon pasteur des âmes, il apprit, par révélation, la fin prochaine de son exil terrestre. C'était le jour de l'Ascension; le vénérable évêque offrait avec ferveur le Saint Sacrifice de la Messe et songeait à la bienheureuse patrie où Jésus-Christ est allé nous attendre en ce grand jour: il vit un globe de feu paraître au-dessus de sa tête, et une main céleste s'avança, comme pour recevoir la Victime immaculée qu'il offrait au Père éternel; alors, il entendit une voix qui lui disait: « Prends courage, mon fidèle serviteur, dans peu de jours, tu recevras ta récompense, et tu seras placé parmi les saints prêtres du royaume de mon Père! » L'assistance était nombreuse, mais trois chanoines seulement eurent la grâce d'être aussi témoins de cette vision. Après la messe, ils en parlèrent à l'évêque, mais celui-ci leur défendit expressément d'en rien dire à personne tant qu'il vivrait encore.

Saint Romain, après avoir donné aux pauvres de nombreuses aumônes, se retira dans la solitude pour se préparer à la mort et s'endormit dans la paix du Seigneur, le 23 octobre 639. Ce zélé pontife est un de ceux qui ont le plus contribué à répandre en France l'usage d'adresser aux fidèles une instruction familière sur la doctrine chrétienne (*prône*), à la messe du dimanche, après l'Evangile.

Saint Romain fut enseveli dans la chapelle souterraine de l'église de Saint-Godard. Au XII^e^ siècle, ses reliques furent placées dans une châsse magnifique appelée la *fierte* de saint Romain et déposées dans une chapelle de la cathédrale. Cette châsse fut indignement brûlée par les protestants calvinistes en 1562; on la remplaça par une autre moins riche et moins belle, que la Révolution détruisit à son tour. Mais le tombeau en marbre rouge, dans lequel les restes de saint Romain reposèrent pendant cinq siècles, forme, depuis 1802, le maître-autel de l'église dédiée au saint évêque, à Rouen. — Saint Romain, délivrez-nous des sectes hérétiques et, en particulier, du dragon maçonnique, qui dévore aujourd'hui les âmes pour le compte de Satan!

Bernard de Menthon sur le démon au Mont-Joux (aujourd'hui le Grand-Saint-Bernard, dans les Alpes). D'autres fois, il s'agissait d'animaux véritables, doués par eux-mêmes d'une grande force de destruction et dont le démon, sans doute, excitait parfois la fureur. Il est certain, en effet, qu'il a existé de ces grands reptiles, en forme de serpents ou de crocodiles, généralement amphibies, capables par leur taille monstrueuse et leur cruauté de désoler les environs de leur repaire. L'armée romaine, commandée par Régulus, dut se former en bataille, pour en tuer un en Afrique. On a conservé longtemps le squelette de plusieurs de ces monstres.

(1) Les monuments, bannières, bas-reliefs qui rappellent la gargouille, sont innombrables et attestent à eux seuls la tradition: il est permis de croire que le nom de gargouille, donné aux têtes d'animaux qui versent l'eau du toit des églises, vient des têtes du monstre de Rouen, employées à cet effet en cette ville, et non d'une étymologie qui traduit *gargouille* par *irruption*.

SAINT PHILIPPE ET SAINT HERMÈS, MARTYRS

Fête le 22 octobre.

Erekli est une petite ville de Thrace, sise sur les bords de la Marmara. Au temps de l'empire romain, c'était une cité riche et populeuse. On l'appelait Héraclée.

En 304, grondait la persécution de Dioclétien. L'évêque d'Héraclée, Philippe, préparait les chrétiens aux solennités, toujours chères à l'Orient, de l'Epiphanie. Tout à coup, une troupe de soldats fait irruption dans l'église. L'officier qui la commande impose le silence au pontife et intime aux fidèles l'ordre d'évacuer le temple. « Nous cédons à la force, lui dit avec dignité Philippe. Mais penses-tu que notre Dieu soit enfermé dans des murailles? Tu ne sais donc pas que c'est surtout dans l'âme de ses serviteurs qu'il fait sa demeure. »

Le lendemain, Philippe était assis à la porte de son église fermée. Les chrétiens se pressaient encore autour de lui pour entendre de sa bouche une parole d'encouragement et de consolation. On ne pouvait rien contre le nouveau temple qu'il avait choisi, mais lui-même n'était pas à l'abri de la violence : il fut arrêté avec Hermès, son diacre, et plusieurs chrétiens.

« Où est le docteur des chrétiens? leur dit Bassus, gouverneur d'Héraclée, qui les avait fait venir en sa présence.

— C'est moi, répondit Philippe.

— Tu ne peux ignorer que l'empereur a interdit les assemblées chrétiennes.

— Je ne puis ignorer non plus que le Seigneur Jésus, maître et juge des empereurs, les ordonne.

— Quoi qu'il en soit du Seigneur Jésus, tu vas nous livrer les vases qui servent à tes cérémonies impies et les livres qui contiennent tes doctrines séditieuses.

— Prends nos vases, je te les abandonne; l'or n'est point nécessaire pour honorer notre Dieu, il suffit de la charité. Mais nos Livres Saints, ne me les demande pas; je n'ai pas le droit de te les livrer. »

Le droit n'est pas un obstacle pour l'iniquité. Bientôt les vases sacrés étaient distribués aux officiers, les livres liturgiques placés sur un bûcher immense; et, tandis que la flamme montait vers le ciel en jets effrayants, le vaillant évêque la comparait à la flamme de l'enfer qui doit un jour dévorer les persécuteurs.

A ce moment passait un prêtre païen avec ses acolythes : il allait offrir un sacrifice.

Le gouverneur et la multitude le suivirent, entraînant l'évêque et le diacre.

Il y avait dans le temple une statue d'Hercule, véritable chef-d'œuvre, dont la ville s'enorgueillissait. « Ce dieu, dit Bassus à Philippe, n'est-il point digne de notre vénération?

— Le métal est vil, le travail est d'un statuaire qu'ont peut-être souillé les vices les plus honteux, et tu veux que je l'adore!

— Je suis persuadé, reprit Bassus en se tournant vers Hermès, que toi, tu sacrifieras.

— Non, répondit Hermès, je ne sacrifierai pas; je suis chrétien.

— Et si nous persuadons Philippe, suivras-tu son exemple?

— Vous ne persuaderez pas mon maître. Et s'il vous obéissait, je ne l'imiterais pas. »

Le diacre était digne de l'évêque. On les reconduisit en prison. La populace, sans pitié pour les cheveux blancs du vieillard, le poussait brutalement, et plusieurs fois Philippe, comme le Christ sur le chemin du Calvaire, roula dans la boue; mais comme le Christ, il ne laissa ni monter à ses lèvres, ni se former dans son cœur une plainte contre ses bourreaux.

Après sept mois de la plus dure captivité, dont le seul adoucissement était le chant des psaumes, Justin, successeur de Bassus, les fit amener à Andrinople où il tenait sa cour. Le dénouement n'était point douteux : Philippe et Hermès furent condamnés à être brûlés vifs, afin de servir d'exemple aux autres.

Le cortège sortit de la ville. Le saint évêque n'avait plus qu'un souffle de vie; les bourreaux durent le porter au lieu du supplice. Hermès, lui, suivait péniblement, appuyé sur un bâton. « Maître, disait-il à Philippe avec une douce sérénité, hâtons-nous d'aller au Seigneur. Pourquoi nous occuper de nos pieds? Nous n'aurons plus l'occasion de nous en servir. »

On arrive enfin. Deux fosses peu profondes sont creusées; dans l'une, on place Philippe, et, après l'avoir attaché à un pieu, on le couvre de terre jusqu'aux genoux. Hermès descend dans l'autre avec le secours de son bâton, en disant gaiement : « Le diable voudrait m'empêcher de venir ici. » Puis le bourreau met le feu au bois amoncelé derrière les corps des saints confesseurs. En quelques instants la flamme a fait son œuvre. Les païens s'approchent pour jeter une dernière insulte aux cendres des martyrs. O surprise! Leurs corps sont frais et vermeils : Philippe est debout, les bras étendus, comme le Christ expirant; Hermès porte encore sur son front l'expression radieuse de sa joie. Le persécuteur rugit de honte, et, sur son ordre, les restes des martyrs sont jetés dans l'Hèbre : c'est la Maritza actuelle. Mais les chrétiens veillent sur ces précieuses reliques. Montés sur des barques, ils tendirent leurs filets dans toute la largeur du fleuve, et, dit l'historien, ils firent une capture merveilleuse : ils trouvèrent les corps des martyrs, plus précieux que l'or et les perles.

En attendant des jours meilleurs, ils les cachèrent non loin de l'Hèbre, dans un lieu nommé Ogestistiron (l'endroit des villas), situé à douze milles de la ville. Cette campagne était la plus belle d'Andrinople, couverte de vignes et de bois touffus : c'était là que les riches habitants se retiraient durant les chaleurs de l'été.

Il nous semble reconnaître, dans l'antique Ogestistiron, le bourg actuel de Kara-Agatch (l'arbre noir), occupé par des missionnaires catholiques. Kara-Agatch, en effet, est situé sur les bords de la Maritza, à douze milles du centre de la ville, et sert encore, en été, de lieu de séjour pour les familles aisées d'Andrinople.

Quoi qu'il en soit, demandons aux saints martyrs Philippe et Hermès de veiller du haut du ciel sur cette terre illustrée par leur mort glorieuse et de féconder les travaux de nos missionnaires.

L'Eglise célèbre le 22 octobre l'entrée au ciel des deux martyrs.

SAINT LUGLE ET SAINT LUGLIEN

MARTYRS AU DIOCÈSE D'ARRAS

Fête le 23 octobre.

Les deux saints préservent de l'incendie la maison de l'hôte qui les hébergeait.

TROIS VOCATIONS DANS LA FAMILLE DE DODONUS

L'Irlande, justement dénommée « l'Ile des Saints », parce qu'après avoir abjuré le culte des idoles, elle peupla le ciel de plus nombreux citoyens peut-être qu'aucune autre contrée, était, au VII^e^ siècle, divisée en plusieurs petits royaumes ou principautés régies par des gouverneurs.

De l'un de ces gouverneurs, Dodonus, et de sa noble épouse, Relanie, naquirent à cette époque saint Lugle et saint Luglien, plus une fille nommé Lilia. Le premier soin des pieux parents fut de donner à leurs enfants une éducation foncièrement chrétienne.

Ils confièrent Lugle et Luglien à des maîtres savants. Les deux frères en reçurent une instruction conforme à leur rang.

Quand vint pour leurs enfants le temps de se choisir une carrière, les parents chrétiens, loin d'opposer aux desseins de Dieu sur eux des vues tout humaines et égoïstes, favorisèrent leurs vocations diverses.

Lilia se retira dans un monastère. Plusieurs princes puissants lui avaient offert leur main;

elle préféra s'unir à l'Epoux des vierges et lui consacrer sa jeunesse et sa beauté.

Lugle, l'aîné des fils, ne se sentit point appelé à gouverner le royaume paternel. Il transmit à Luglien son droit d'aînesse, alléguant, pour faire accepter cette cession, l'infirmité d'un de ses yeux, et, attiré vers les sciences sacrées, embrassa la vie sacerdotale.

Le frère cadet, Luglien, monta donc sur le trône quand Dodonus mourut après un règne paisible. Il s'acquitta de sa charge avec une remarquable sagesse: il rendait lui-même la justice et était le protecteur des faibles et des opprimés. L'Irlande le bénit comme elle avait béni son père.

Cependant le jeune roi quitta le trône, après l'avoir glorieusement occupé quatre années, Dieu lui ayant fait sentir le néant des honneurs mondains et inspiré de vivre dans la solitude. Titres, grandeur, richesses, il laissa tout pour se vouer au service de Jésus-Christ.

SAINT LUGLIEN VÉRITABLE ERMITE — PÈLERINAGE DES DEUX SAINTS A JÉRUSALEM

Saint Luglien ne se fit pas anachorète pour la forme. Il se retira dans une grotte qui lui rappelait l'étable où naquit le Sauveur; nourri autrefois avec grande délicatesse, il se contenta de racines et d'herbes; revêtu naguère de riches vêtements, il se couvrit de lambeaux. L'onction de la grâce rendait douces ces austérités, et la joie que Dieu répandait dans l'âme de son serviteur se reflétait jusque dans les traits de son visage. Il goûtait d'ineffables consolations dans sa prière, prolongée bien souvent la nuit. C'est ainsi qu'il vécut durant six ans dans la solitude, connu de Dieu seul et ne s'entretenant qu'avec lui.

La méditation continue des souffrances du Sauveur en sa Passion lui mit au cœur le désir d'aller visiter les Lieux Saints.

L'entreprise n'était pas alors sans difficultés. Luglien n'avait pas de compagnon de voyage. Dieu y pourvut en envoyant à son frère Lugle la même heureuse inspiration. Le prêtre vint en toute hâte se joindre au solitaire, et les deux frères se mirent en route pour la Palestine.

Nous ne connaissons pas les détails de leur longue pérégrination. Nul doute qu'à cette époque, étant données la difficulté des communications et l'austérité des deux saints personnages, ce ne fût un pèlerinage de pénitence. La ville coupable présentait à leurs yeux un bien triste spectacle. Récemment, en l'an 636, elle était passée des mains des chrétiens aux mains de l'infidèle; les nombreuses églises élevées jadis par sainte Hélène venaient d'être renversées et le sol rasé; les villes de Judée saccagées et détruites; partout l'image de la dévastation et de la mort, châtiment du grand crime.

D'autre part, les traces toujours vivantes du Sauveur Jésus, le souvenir de ses glorieuses humiliations et de sa résurrection remplirent de consolation nos fervents pèlerins.

Tout ce que l'âme d'un Saint peut éprouver auprès de la Crèche, au pied de la Croix, au sépulcre de Jésus-Christ, ne dut-il pas vivement pénétrer dans ces deux âmes ouvertes à toutes les nobles impressions?

SAINT LUGLE ÉVÊQUE

Revenus dans leur patrie, saint Lugle et saint Luglien reprirent avec une ferveur nouvelle leur vie de sainteté, Luglien dans sa chère solitude, Lugle dans le ministère sacerdotal.

Ce dernier croissait de jour en jour dans l'estime du petit troupeau confié à ses soins; sa conduite de plus en plus sainte lui concilia les suffrages unanimes du peuple et du clergé, quand, l'archevêque d'Irlande étant mort, il fallut pourvoir à sa succession. Alors se renouvela le spectacle tant de fois donné par les Saints : on vit la vertu unie à la science, dans la personne de ce prêtre, se dérober aux honneurs qui le poursuivaient. En vain, cependant, se déclara-t-il incapable de remplir un si redoutable ministère, allégua-t-il son indignité. Ses protestations mêmes devinrent de nouveaux titres à lui conférer plus tôt la plénitude du sacerdoce.

Lugle accepta le fardeau que Dieu imposait à ses épaules.

Il fut pour ses brebis un pasteur parfait, vraiment animé de l'esprit de Jésus-Christ, prenant pour lui les conseils de saint Paul à son disciple Timothée. C'était bien l'évêque « sans reproche, sobre, prudent, de mœurs sûres, hospitalier, capable d'enseigner, sans nul penchant pour le vin ni pour la violence, mais modéré, ennemi des contestations, désintéressé, et sachant bien gouverner sa maison », comme son Eglise.

Il veillait scrupuleusement au choix de son clergé, afin de n'élever au sacerdoce que des sujets dignes en tout de leurs sublimes fonctions, distribuait fréquemment à ses ouailles le pain de la divine parole, était d'une charité inépuisable, semblable, dit un biographe, à l'arbre de l'Ecriture dont les branches offrent un lieu de repos aux oiseaux du ciel et procurent un abri aux animaux terrestres.

PROJET DE PÈLERINAGE A ROME INCIDENT DE VOYAGE

Luglien, le solitaire, avait eu le premier la pensée d'un pèlerinage aux Lieux Saints. Ce fut Lugle, l'évêque, qui prit l'initiative d'un pieux voyage au tombeau des Apôtres.

Son principal motif était de fuir les honneurs dont l'entourait la vénération populaire. Il voulait aller en pays lointain, où il restât inconnu et travaillât au bien des âmes, sans péril pour son propre salut.

Plein de ces pensées, il vint à l'ermitage de son frère Luglien.

« Frère bien-aimé, lui dit-il, la gloire de ce monde est passagère. Heureux celui qui, pour acquérir la vie éternelle, sait se soustraire à toutes les pompes d'ici bas! La patrie, c'est le ciel, et c'est là qu'il faut diriger toutes nos vues. Imitons notre divin Maître qui, pour sauver le monde, a quitté la gloire de son Père. Quittons aussi notre pays où le rang de nos ancêtres et les fonctions que j'exerce sont un aliment pour l'orgueil; consacrons le reste de notre vie à ramener à Jésus-Christ les âmes que le démon tient encore captives dans les ténèbres de l'idolâtrie. Passons les mers: ignorés du monde entier, connus de Dieu seul, nous craindrons moins les amorces de la vanité et nous parviendrons plus aisément au bonheur éternel. »

Luglien goûta pleinement les projets de son frère, et, croyant qu'ils étaient inspirés de Dieu, laissa le site pittoresque, témoin de ses veilles, de ses mortifications et de ses prières, pour suivre les pas de l'évêque.

Tous deux vendirent de concert les biens que leur réservait encore l'héritage paternel, en distribuèrent le prix aux pauvres et prirent le chemin de Rome. Leur adieu à l'Irlande était éternel.

Ils traversèrent d'abord la Grande-Bretagne, où saint Augustin de Cantorbéry avait déjà porté la lumière de l'Evangile. Ils y prêchèrent, eux aussi, s'attachèrent les foules; puis, pour se soustraire aux pièges que ce concours et cette estime universels tendraient à leur humilité, ils s'embarquèrent secrètement pour les Gaules.

A peine étaient-ils en mer qu'une tempête effroyable se déchaîne.

C'est le démon irrité qui tente de faire périr dans les flots ces deux vaillants apôtres. D'épaisses ténèbres rendent la nuit plus affreuse, le tonnerre gronde fortement, les mâts du navire se brisent et tout semble prêt à sombrer.

Soudain, un matelot, que la conduite des deux Saints avait édifié, pense à se réclamer de leur intercession pour apaiser le ciel, et sollicite, au nom de tous les passagers, leur puissante prière. A peine ont-ils commencé que le vent diminue de violence. La tempête s'apaise, et la sérénité renaît à la fois sur les flots et dans les cœurs. Peu après, le navire jette heureusement l'ancre au port de Boulogne.

Lugle et Luglien s'esquivent aussitôt pour échapper aux louanges de l'équipage miraculeusement sauvé.

L'AVEUGLE ÉVANTIN

Selon leur coutume, ils se mirent à instruire le peuple qui les accueillait.

Les païens étaient déjà nombreux autour d'eux, quand la nouvelle de la tempête apaisée eut cours parmi la foule. Des hommes échappés au naufrage annonçaient partout ce miracle. Leur récit provoqua l'admiration des auditeurs; ils se rendirent volontiers aux exhortations des deux saints, et demandèrent en grand nombre à recevoir le baptême.

Pendant une prédication, un aveugle de naissance, appelé Evantin, fend la foule, arrive auprès de saint Lugle, et, se jetant à ses pieds, lui dit :

« Homme de Dieu, au nom de celui que vous annoncez, accordez l'usage de la vue à un malheureux qui n'a jamais connu la lumière du jour.

— Mon frère, répond l'évêque en poussant un profond soupir, ce que vous demandez n'est pas en mon pouvoir; néanmoins, si vous avez la foi, Dieu peut vous guérir de votre infirmité. »

Les deux frères, espérant, pour confirmer leur faible parole, un miracle que Dieu avait souvent accordé aux Apôtres devant les idolâtres, se mirent en prière et attendirent avec confiance.

« Seigneur Jésus-Christ, s'écriait saint Lugle, vous qui avez rendu la vue à l'aveugle-né sur le chemin de Jéricho, prenez pitié de cet homme qui, en votre nom, nous demande la même faveur. En lui accordant la lumière corporelle, éclairez aussi son âme, et appelez à la lumière de la foi ce peuple entier, afin qu'il glorifie votre saint Nom et votre divine puissance. »

Après cette prière, il se disposa à célébrer le Saint Sacrifice et demanda de l'eau pour se purifier auparavant les doigts. La messe commencée, Evantin se tenait non loin du prêtre et répétait à haute voix ces paroles :

« Seigneur Lugle, père très pieux, souvenez-vous de moi. »

Un clerc, comme jadis les Apôtres en une circonstance analogue, voulait le faire taire, parce qu'il empêchait les fidèles de prêter au sacrifice une attention convenable.

Il prend le vase dans lequel l'évêque s'était lavé les mains, et, s'approchant d'Evantin, lui demande s'il croit au Sauveur Jésus qui, durant sa vie mortelle, ouvrait les yeux des aveugles par un seul attouchement.

« Oui, répondit Evantin, je crois qu'il peut dissiper les ténèbres de mon corps et de mon esprit.

— Croyez-vous toutes les vérités que vous ont annoncées les vénérables étrangers que voici?

— Oui, je crois à toutes et sans hésiter.

— Venez donc, mon frère, ayez confiance et que Dieu nous soit en aide. »

Ce disant, le jeune clerc présente au pontife l'eau de l'ablution, le prie de la bénir, retourne près de l'aveugle, et humecte de cette eau ses yeux malades.

Au même instant, les yeux d'Evantin s'ouvrent à la lumière. Le peuple pousse à cette vue des cris de joie et de reconnaissance, et le pontife célébrant entonne le *Te Deum*, continué par le clergé présent et par la foule.

Beaucoup d'habitants, jusqu'alors opiniâtrément attachés à l'idolâtrie, se convertirent à la foi chrétienne, et le nombre des fidèles de Boulogne s'accrut en proportion considérable à la suite de ce miracle.

PUISSANCE D'UN SIGNE DE CROIX

Quand Lugle et Luglien quittèrent Boulogne après leur mission si fructueuse, le peuple et les clercs leur firent cortège, en chantant des hymnes, jusqu'à une distance de quatre milles. Arrivés là, les deux Saints se retournèrent, bénirent une dernière fois la foule et la congédièrent, à grand'peine, ne gardant avec eux que les serviteurs qui les avaient suivis d'Irlande.

De Boulogne, ils vinrent à Térouanne (1), la ville épiscopale. Ils ne comptaient pas s'y arrêter, et ne frappèrent pas à la porte du palais épiscopal, dans la crainte que l'évêque, Théodoric Baïnus, averti par la renommée des récents miracles des deux frères, ne les retînt. Leur premier soin fut d'aller prier dans la métropole, puis, la nuit venue, ils se reposèrent de leurs fatigues en une hôtellerie, afin d'être prêts à reprendre le lendemain matin le bâton de pèlerin.

Malgré leur souci extrême de demeurer cachés, Dieu les fit connaître par un éclatant miracle.

Retirés dans leur chambre, ils veillaient, psalmodiant leurs prières accoutumées, quand, au milieu du silence de la nuit, retentit ce cri d'alarme : « Au feu? Au feu! » Un incendie éclatait dans la maison voisine de l'hôtellerie des pèlerins, attaquait plusieurs autres maisons, et, favorisé par la violence du vent, menaçait de détruire la cité tout entière.

Au milieu de l'épouvante générale, les deux Saints apparaissent, chassés de leur cellule bien plus par la charité que par la crainte des flammes qui lèchent déjà la maison de leur hôte.

L'évêque voit dans cet incendie une nouvelle circonstance que la Providence lui ménage pour amener son peuple à la foi du Christ.

Luglien s'agenouille et prie. Lugle s'avance à l'endroit où le feu semble le plus intense, la main levée comme pour bénir, et trace dans la direction de l'incendie un grand signe de croix.

Aussitôt, les flammes se replient sur elles-

---

(1) Térouanne, ville autrefois florissante, fut détruite sous Charles-Quint, en 1553. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un village de 1 000 habitants dans l'arrondissement de Saint-Omer.

mêmes, semblent chercher dans les entrailles de la terre un aliment à leur fureur, diminuent graduellement et s'éteignent enfin tout à fait sous les regards émerveillés des spectateurs.

ÉGORGÉS PAR DES BRIGANDS

La renommée s'attachait obstinément à leurs pas, quelque soin qu'ils prissent à la fuir. Ils sortirent en hâte de Térouanne, dès la pointe du jour, tremblant d'être reconnus et d'avoir à subir les mêmes honneurs qu'à Boulogne, et poursuivirent leur route vers Rome.

Ils cheminent joyeusement à la pensée des grâces qui les attendent, tantôt silencieux et priant, tantôt chantant les louanges du Créateur. Ils arrivent ainsi à la vallée de Seyrendal : les bois retentissent à leur passage du chant des psaumes. Cette petite circonstance détermina leur martyre.

La contrée, récemment ravagée par une armée de Vandales, offrait encore de toutes parts des traces de dévastation. Les bandits l'infestaient; pillant, rançonnant ou massacrant les voyageurs; ce qui restait encore de population honnête avait abandonné ces tristes lieux.

Trois frères surtout s'étaient rendus redoutables par leurs brigandages. L'un, nommé Bovon, résidait à Bunet; l'autre, Escelin, près de Ferfay; le troisième, Bérenger, non loin de Persy (près de Pernes). Eux et leurs satellites servirent de bourreaux à saint Lugle et à saint Luglien. Ils les virent arriver de loin et se cachèrent dans les taillis pour les surprendre à l'improviste.

Les Saints s'avançaient pleins de confiance, et cherchant à sanctifier par leurs prières cette forêt, théâtre de nombreux crimes.

A un signal donné, la bande sauvage fond sur eux et les entraîne loin de la route.

Les serviteurs irlandais, compagnons volontaires de Lugle et de Luglien, prirent tous la fuite au moment du danger; un seul d'entre eux, poussé par un sentiment d'humanité, se repent d'avoir fui lâchement, retourne sur ses pas, et court à l'endroit où sont ses maîtres. Il tombe le premier sous les coups des brigands, et est laissé à demi mort.

Les deux saints frères, touchés de compassion, prient près du corps inanimé de ce fidèle serviteur; le coup mortel ne tarde pas à leur être porté; ils sont égorgés, au moment où ils achèvent ce verset du psaume : « Mon âme vivra et vous louera, » et les bourreaux se partagent leurs dépouilles.

Dieu tira une prompte vengeance de la mort de ses martyrs.

Aussitôt le crime commis, le scélérat qui avait le premier frappé les deux frères reçoit le châtiment; il est dévoré par une bête féroce avant de sortir de la forêt. Effrayés, ses complices fuient dans toutes les directions.

Une pluie torrentielle entraîna doucement les corps saints dans le lit de la rivière qui serpente au fond de la vallée, et le courant les transporta l'espace d'environ une lieue jusqu'au village d'Hurionville, dépendant de la paroisse de Lillers.

RELIQUES A MONTDIDIER ET A LILLERS

L'évêque de Térouanne, Baïnus, recueillit pieusement ces restes vénérés, et les transféra dans la chapelle de son château à Almer, où, durant deux cent vingt-cinq ans, s'opérèrent des miracles.

Un petit oratoire fut construit à l'endroit de leur martyre, et des pèlerins y vinrent longtemps. Le souvenir de la tempête apaisée et de l'incendie miraculeusement éteint les portait à demander aux deux Saints la préservation contre ces sortes de calamités.

Au x[e] siècle, une partie de ces reliques quitta le château d'Almer pour la ville de Montdidier, en Picardie.

Voici en quelles circonstances, rapportées par les traditions locales.

« Un prêtre breton, nommé Paul Morand, habitant à Amiens, avait été frappé de cécité pour avoir mal parlé de saint Mathieu (de saint Machut, selon d'autres), dont on célébrait la fête. Pour réparer sa faute, il s'adonna au culte des Bienheureux et se mit à faire de fréquents pèlerinages.

Il fut guéri en invoquant saint Lugle et saint Luglien, au château d'Almer, près de Térouanne, où avaient été inhumés leurs corps.

Inspiré par une reconnaissance mal éclairée, Morand, avec l'aide d'un compagnon, s'empara la nuit des deux chefs des saints martyrs et d'une grande partie de leurs reliques. Sa fuite fut favorisée par un épais brouillard, qui le déroba à la vue des gens du château envoyés à sa poursuite.

Morand, songeant bientôt à vendre son précieux trésor, se rendit à Paillard, près de Breteuil, chez un de ses amis, cacha les reliques dans un coffre et partit aussitôt. La nuit suivante, la chambre où reposait ce précieux dépôt fut illuminée par des globes de feu qui sortaient du coffret, avec accompagnement de bruits étranges. Le propriétaire du logis courut avertir le clergé de Montdidier, qui savait déjà par révélation le bienfait dont il allait être l'objet.

On s'empressa d'aller chercher les saintes dépouilles, et on les déposa provisoirement au château de la ville. Elles furent transférées au prieuré de Notre-Dame, en l'an 950, sous le gouvernement de Hilduin, comte de Montdidier, qui assista avec sa femme Helwide à cette cérémonie. »

Plusieurs fois des incendies furent apaisés par la simple ostension de ces reliques. Le jour de Noël 1599, le feu dévora une partie des bâtiments des Sœurs Grises. On apporta les châsses des deux Saints sur le lieu du sinistre, et la flamme s'arrêta au pied d'une grange recouverte de chaume.

D'autres fois, la procession des reliques mettait fin à une contagion pestilentielle, à une sécheresse prolongée, à quelque autre fléau.

La ville de Lillers jouit comme Montdidier de la possession d'une partie de ces saints corps. Elle y fut portée en un temps où le château d'Almer offrait peu de sécurité; et, depuis lors, Lillers a pris pour patrons secondaires saint Lugle et saint Luglien, saint Omer étant déjà auparavant son patron principal.

SOURCES CONSULTÉES

BOLLANDISTES, au 23 octobre. — *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par l'abbé CORBLET. — *Les vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par DESTOMBES. — *Légendaire de la Morinie*. — *Les patrons des corporations*, par LOUIS DU BROC DE SEGANGE.

SAINT IGNACE, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

Fête le 23 octobre.

Saint Ignace, enfermé dans une étable, est le jouet de deux soldats cruels.

UN FILS D'EMPEREUR QUI SE FAIT MOINE

La vie de saint Ignace, qui fut patriarche de Constantinople de l'an 846 à l'an 877, nous oblige à retracer l'une des plus tristes pages de l'histoire ecclésiastique, les origines du schisme grec qui, aujourd'hui encore, désole l'Orient et retient tant d'âmes loin des voies du salut.

Ignace, né à Constantinople en 799, était petit-fils et fils d'empereurs, et pouvait croire, dans ses rêves d'enfance, qu'il monterait un jour, lui aussi, sur le trône impérial. Pour son plus grand bien, Dieu permit qu'il en fût autrement. Une révolution de palais força Michel Rangabé, son père, à abdiquer : le général de ses armées, Léon l'Arménien, s'étant révolté, Michel quitta de lui-même, pour éviter une guerre civile, la pourpre dont il n'avait été revêtu qu'un an et neuf mois.

La famille impériale se retira dans les îles des Princes, voisines de la capitale, où le nouvel empereur, soupçonneux et inquiet, la fit étroitement surveiller.

Soustrait ainsi par la Providence aux périls de tout genre qui l'attendaient à la cour, Ignace, alors âgé de quatorze ans, embrassa de son plein

gré la vie monastique dans le couvent de Satyre, et grandit au milieu du calme, adonné à la lecture des Livres Saints, à l'étude des Pères, aux exercices de la piété, ignorant heureusement les troubles de l'empire et les vicissitudes qui, sur le trône, faisaient si rapidement se succéder Léon l'Arménien, Michel le Bègue, Théophile l'Infortuné, l'impératrice Théodora et Michel III, dit l'Ivrogne.

Le jeune moine eut pourtant à souffrir des pièges tendus à sa foi par un abbé de caractère violent et qui partageait les idées des *iconoclastes* ou des briseurs d'images. Mais il triompha de ses sollicitations comme de ses rigueurs, et sa fermeté à demeurer orthodoxe malgré tout lui conquit l'estime des autres moines. A la mort de l'abbé, ils l'appelèrent d'une commune voix à lui succéder.

Sa bonté, sa sagesse, son zèle apparurent alors dans tout leur éclat. Sa renommée franchit l'enceinte du monastère, et des disciples nombreux ambitionnèrent le bonheur de vivre sous sa conduite. Son spacieux couvent devint trop étroit, et il fallut lui donner sur le continent et dans les îles, à Platos, à Hyatros, à Térébinthe, trois et quatre succursales.

Des évêques exilés pour la bonne cause, devinant en lui un futur et excellent défenseur de l'orthodoxie, l'engagèrent à entrer dans l'état ecclésiastique. Ce fut sur leurs instances qu'Ignace reçut les Ordres sacrés de la main de Basile, évêque de Paros, l'un de ceux qui avaient souffert sous les iconoclastes.

IGNACE PATRIARCHE — COMMENT PHOTIUS LE SUPPLANTE

Cependant, l'impératrice Théodora, femme de zèle et de grande vertu, cherchait pour le siège patriarcal de Constantinople un digne successeur à saint Méthodius qui venait de mourir.

Les compétiteurs ne manquaient certes pas : cette dignité, la première de l'empire, la seconde après celle du Pontife romain, était ardemment briguée. Mais Théodora ne voulait la confier qu'au mérite. Un homme de Dieu, saint Joannice, ermite de Bithynie, qu'elle consulta à ce sujet, lui désigna Ignace comme l'élu de Dieu : les évêques, le clergé, le Sénat, de leur côté, poussés par une même inspiration, applaudirent à ce choix. L'abbé Ignace dut, en conséquence, renoncer à sa solitude, à sa vie d'ascète, quitter ses frères pour être solennellement intronisé, malgré ses résistances, sur le siège de Constantinople, le 4 juillet 846.

Selon un antique usage, l'empereur, ou plutôt la régente, en son nom, envoya à Rome une ambassade pour remettre au pape (Léon IV) le décret d'élection et le prier de vouloir bien le ratifier.

Saint Ignace justifia toutes les espérances que les vrais catholiques pouvaient concevoir de sa promotion.

Dès le début, il entre en lice pour défendre, au prix de quelles souffrances, nous allons le voir, les saines doctrines.

Ses premiers coups atteignent la cour. Celle-ci abritait, à côté de la vertueuse Théodora, de bien tristes personnages : son fils d'abord, l'empereur Michel III, qui semblait avoir dans les veines le sang corrompu des empereurs ses prédécesseurs. Malgré l'éducation soignée que lui fit donner sa mère, à peine sorti de l'enfance, il s'adonna sans frein aux jeux violents du cirque, se mit en contact avec les conducteurs des chars et fraternisa si bien avec eux qu'il leur emprunta leurs mœurs grossières. Puis, descendant plus bas, il organisa en leur compagnie des cortèges grotesques dans lesquels on tournait en dérision les cérémonies de l'Église, les chants sacrés, les processions saintes, et, peu soucieux de sa dignité, un jour de grande fête, il alla jusqu'à parcourir à la tête de ses bouffons, montés sur des ânes, les rues de la ville.

On pouvait dire, de si mauvais goût que fût la plaisanterie, que c'étaient là des jeux d'enfant et espérer que l'empereur, croissant en âge, croîtrait en sérieux. Il n'en fut rien : toute sa vie, il ne fut jamais qu'un cocher de cirque et un débauché.

Près de lui, dévoré d'ambition, vivait le patrice Bardas, son oncle, frère de Théodora : ce n'était pas un homme ordinaire, il s'en faut; il avait autant d'habileté que de malice; homme de guerre et homme d'Etat, lettré, éloquent même, il eût été capable de gouverner si ses mœurs n'avaient été déplorables. Il quitta son épouse légitime pour vivre publiquement avec sa belle-fille.

Le saint patriarche ne pouvait tolérer un pareil scandale, d'autant plus odieux qu'il venait de plus haut; il eut d'abord recours aux exhortations, mais comme elles ne produisaient aucun fruit, il écarta de la Table Sainte le césar Bardas un jour d'Epiphanie où celui-ci osait s'y présenter, malgré ses désordres reconnus, pour y recevoir l'Eucharistie et il le déclara excommunié.

Bardas jura au patriarche une haine à mort.

Pour assouvir sa soif de vengeance, il lui faut d'abord se débarrasser de la princesse Théodora dont la vertu le gêne. Qu'à cela ne tienne, il persuadera à l'empereur de lui couper les cheveux, de l'enfermer dans un monastère, et Michel III, en fils dénaturé, n'hésitera pas à infliger à sa mère cet indigne traitement.

Après cet exploit, Bardas, tout-puissant sur la volonté du faible empereur, n'eut pas de peine à arracher Ignace à ce trône épiscopal où il siégeait avec gloire depuis onze ans, et, sur une imputation calomnieuse, à le reléguer dans son monastère de Térébinthe.

Ce n'était point assez. Pour l'exclure et le faire oublier à tout jamais, il fallait obtenir sa démission volontaire. On mit tout en œuvre pour cela, mais ce fut en vain. Sans attendre davantage un consentement qui tardait trop à venir, le ministre nomma, de son autorité privée et toute laïque, un successeur au patriarche Ignace en la personne de Photius, secrétaire d'Etat et premier écuyer de l'empereur. Celui-ci gravit en six jours tous les degrés du sacerdoce : le premier jour, il fut fait moine; le second, lecteur; le troisième, sous-diacre; le quatrième, diacre; le cinquième, prêtre; le sixième, évêque.

TRACASSERIES ET MARTYRE

Il y avait tout dans ce patriarche improvisé : les plus brillantes qualités jointes aux tendances les plus perverses. Vivacité d'esprit, connaissances étendues dans toutes les branches des sciences profanes, ardeur telle pour l'étude qu'il y consacrait ses nuits et se mit en peu de temps au courant des sciences ecclésiastiques, étonnante souplesse, art de séduire par l'aisance de ses manières et les habiletés de sa plume, énergie indomptable, et, à côté de cela, une ambition sans limites et un orgueil que rien ne put jamais briser. Tel était Photius, l'auteur du schisme grec.

A son tour, il essaya de décider Ignace à se démettre, sentant très bien que sa position serait fausse tant que le patriarche légitime n'aurait pas renoncé spontanément à sa dignité. Des évêques, déjà gagnés par ses fallacieuses paroles, furent envoyés en ambassade auprès du noble exilé, pour le persuader de céder à l'orage et de renoncer, par une abdication formelle, au patriarcat. Ignace savait que, s'il faiblissait, c'en était fait non seulement de son honneur personnel, mais du bien de son Eglise. Rien ne put ébranler sa constance.

Photius pourtant ne se tint pas pour battu. Sûr de l'appui du césar Bardas, dont il était la créature, il tenta de représenter auprès de l'empereur le vénérable évêque comme un factieux et un conspirateur. Tout lui réussissant, il entama une information juridique, envoya à Térébinthe des sbires qui mirent inutilement à la torture les gens du patriarche pour les obliger à déposer contre lui. Ignace lui-même commença dès lors à subir des traitements inhumains.

On le transporta à l'île d'Hière où il fut enfermé quelque temps dans une étable à chèvres, puis au faubourg de Promète, près de Constantinople, où on le commit à la surveillance d'un fonctionnaire brutal qui, un jour, d'un seul coup de poing, lui brisa deux dents. De là, chargé de chaînes, on le conduisit à Numère, puis à Mitylène, dans l'île de Lesbos, où il demeura six mois (859). Enfin, il revint à Térébinthe ; mais ces étapes diverses ne furent pour lui que des changements de prison et les phases successives d'un long et douloureux martyre.

Il était souvent laissé plusieurs jours sans nourriture; il portait habituellement les fers aux pieds, comme un insigne malfaiteur, et était gardé à vue par deux soldats cruels.

Cependant on lui laissait entendre que tous ces tourments cesseraient dès qu'il aurait offert sa démission.

Ses amis et ses partisans n'étaient guère mieux traités que lui. Les évêques qui avaient refusé de se séparer de leur métropolitain et de reconnaître l'intrus, les prêtres qui faisaient l'éloge d'Ignace étaient emprisonnés pêle-mêle avec des criminels, soumis à la question, chargés de chaînes et de carcans de fer. Un prêtre, nommé Blaise, qui, ne pouvant réprimer l'élan de sa respectueuse affection pour le patriarche, s'était laissé aller à en dire publiquement du bien, eut la langue coupée.

Toutes ces persécutions, renouvelées de l'époque païenne, n'étaient pas sans indigner les habitants de Constantinople. Le clergé, les évêques, même ceux qui avaient pris le parti de Photius, n'étaient pas sans manifester de la défiance. L'usurpateur le comprit, et comme il ne reculait devant aucune audace, il entreprit de gagner à sa cause le Pontife de Rome, qui était alors saint Nicolas Ier le Grand, et de lui faire ratifier, chose inouïe! sa propre élection, contraire à toutes les lois canoniques, et la déposition du patriarche Ignace, prononcée par lui au mépris de toute justice.

AGISSEMENTS DE PHOTIUS

Nous dirons ailleurs, dans la vie de saint Nicolas le Grand (1), par quels prodiges de diplomatie frauduleuse, à l'aide de quelles intrigues et de quels mensonges Photius mena à bout cette entreprise. Le Pape ne se laissa pas surprendre et ne consentit jamais à ce que l'intrus voulait de lui.

Il envoya deux légats à Constantinople, avec mission d'instruire en son nom cette ténébreuse affaire. C'étaient Zacharie, évêque d'Anagni, et Rodoald, évêque de Porto.

Ceux-ci, loin d'être reçus avec les égards dus à leur rang, furent d'abord séquestrés durant trois mois et circonvenus de telle sorte qu'ils ne purent rien connaître de la vérité, et finirent même par se laisser corrompre. Quinze mois après, oublieux de tous leurs devoirs, ils présidaient un Concile de près de 320 évêques où, grâce aux calomnies de 72 faux témoins, Ignace était condamné, déposé et son élection considérée, après onze ans, comme nulle et non avenue.

Non content de ce premier succès, Photius assigna pour prison à sa victime le tombeau de l'infâme empereur Constantin Copronyme. Dans cette salle funéraire, trop étroite pour qu'un homme pût s'y coucher, le vénérable évêque fut laissé quinze jours, dans une position gênante; sans sommeil et presque sans nourriture. Alors, quand on le jugea suffisamment affaibli, l'un de ses gardes lui prit la main et lui fit tracer de force une croix au bas d'un parchemin encore vierge. C'était comme sa signature apposée d'avance à une formule d'abdication que Photius se chargea de fabriquer et qu'il envoya au trop crédule empereur.

Sur cet acte qu'il crut véritable, Michel III relâcha le prisonnier, qui se retira quelque temps dans une maison de sa mère, à Pose, profitant de ce répit pour envoyer au Pape une relation véridique des injustices dont il souffrait et l'informer de la trahison de ses légats.

Cette mise en liberté de l'ancien patriarche inquiétait Photius. A l'entendre, il fallait se saisir d'Ignace, exiger qu'il lût lui-même publiquement l'acte de sa renonciation dans l'église des Apôtres, et ensuite, lui couper la main et lui crever les yeux pour lui ôter tout moyen de redevenir jamais patriarche.

Le jour de la Pentecôte, la maison où se cachait Ignace fut tout à coup cernée par une troupe de soldats envoyés par l'intrus. Jugeant qu'il avait tout à craindre, le persécuté revêtit un habit d'esclave, mit sur son épaule, comme un portefaix, un bâton garni à chaque extrémité d'un panier, et, à l'aide de ce déguisement, il traversa, la nuit, sans être reconnu, les rangs des soldats, monta sur un vaisseau qui le débarqua de l'autre côté de la Propontide, dans une île peu fréquentée, où il vécut en mendiant.

Photius le fit rechercher activement dans tous les monastères des environs de Constantinople. Plusieurs fois, des émissaires vinrent jusque dans l'île où il s'était réfugié, passèrent et repassèrent près de lui sans s'en douter, tant les mauvais traitements qu'il avait subis l'avaient rendu méconnaissable.

Sur ces entrefaites, un horrible tremblement de terre secoua pendant quarante jours les édifices de Constantinople. Le peuple, effrayé, s'écria que c'était le juste châtiment de la persécution infligée à son saint patriarche. L'empereur, le césar Bardas, Photius lui-même prirent peur, et l'on permit par décret public à Ignace de retourner dans son monastère. Ce qu'il fit, et, par une coïncidence merveilleuse, le fléau cessa tout aussitôt.

(1) *Saint Nicolas le Grand*, n° 1235 de la collection des *Vies des Saints*.

Le pape saint Nicolas connut enfin la vérité. Il en fut sensiblement affligé, mais il ne négligea rien pour réparer le scandale et y mettre un terme s'il se pouvait. Dans un Concile qu'il rassembla à Rome, la cause des légats prévaricateurs, celle de Photius et celle d'Ignace furent jugées selon l'équité. Les persécuteurs du saint patriarche furent frappés d'anathème, l'intrus déposé, exclu de tout honneur ecclésiastique, privé de toute fonction cléricale; son rival, au contraire, convaincu d'innocence et rétabli dans ses droits.

Photius entra dès lors en révolte ouverte avec le Saint-Siège. Ses violences, ses impiétés n'eurent plus de bornes; il falsifia des lettres qui venaient de Rome, il en fabriqua lui-même au nom du patriarche Ignace pour achever de le perdre dans l'esprit de l'empereur; en même temps, par une basse complaisance, il applaudissait à toutes les folies sacrilèges de ce dernier. Celui-ci, en effet, suivant sa manie déjà ancienne de parodier les choses liturgiques, avait imaginé d'imposer les mains à des gens perdus de vices, et de les faire prêtres et évêques; il mit à leur tête un prétendu patriarche nommé Théophile, et il disait à qui voulait l'entendre: « Théophile est mon patriarche, Photius est le patriarche de Bardas, Ignace est le patriarche des chrétiens. »

L'heure approchait néanmoins où la Providence allait intervertir les rôles et procurer dès ici-bas le triomphe du juste.

TRIOMPHE FINAL DE SAINT IGNACE

Bardas, le protecteur de Photius, périt tragiquement, par ordre de son neveu, l'empereur Michel, dans une expédition contre les Sarrasins de l'île de Crète. Photius, qui l'avait tant encensé durant sa vie, n'eut pas assez d'injures pour flétrir sa mémoire quand il fut mort.

Il comptait par là plaire à l'empereur, mais ce jeu peu avouable lui servit peu, car Michel lui-même ne tarda pas à être à son tour assassiné, tandis qu'il était ivre, par son rival Basile le Macédonien, soldat de fortune qu'il avait depuis un an associé au pouvoir.

Avec Basile le Macédonien, l'Eglise de Constantinople se prit de nouveau à respirer. Celui-ci avait vu de près les bassesses de Photius et n'était pas d'humeur à les supporter. Son premier soin fut de reléguer l'intrus dans le monastère de Scépé et de réintégrer avec honneur sur son siège le patriarche légitime qui en était indignement exilé depuis neuf ans.

Ce coup de théâtre plut au peuple, fatigué de tant d'injustices.

La sainteté de la victime avait d'ailleurs acquis dans ses malheurs un nouvel éclat: la sagesse de ses paroles et de ses premiers actes, à son retour, contrastant si vivement avec les violences de Photius, lui conquit sans peine l'estime et l'admiration de tous. Ce fut au milieu d'universelles acclamations qu'il rentra un jour de dimanche, processionnellement escorté, dans son église. On dit qu'à ce moment même un prêtre célébrait le Saint Sacrifice et chantait ces paroles : *Rendons grâces au Seigneur notre Dieu.* Tout le peuple aussitôt, faisant allusion à la délivrance de son patriarche, aurait continué d'une commune voix ces mots de la liturgie : *Oui, rendons grâces : cela est digne et juste!*

Tout ceci se passait un mois environ avant la mort du saint pape Nicolas, arrivée le 13 novembre 867. Mais, étant donnés l'éloignement et la difficulté des relations entre Constantinople et Rome, celui-ci ne connut qu'au ciel ce triomphe qu'il avait appelé de ses vœux.

Le patriarche Ignace reprit ses fonctions et, sans perdre de temps, se préoccupa de remédier aux maux passés. Usant de son plein droit, il interdit le ministère sacré, non seulement à l'usurpateur, mais à ceux qui avaient reçu de ses mains l'onction sacerdotale ou épiscopale et à ceux qui persistaient dans sa communion. En revanche, il pardonnait à tous les prêtres et évêques qui, séduits par les paroles artificieuses de Photius ou contraints par ses menaces, avaient été trompés et sollicitaient avec repentir les pénitences fixées par les Saints Canons.

Mais pour donner plus de poids à ces décisions, Ignace désirait un Concile solennel. Il l'obtint de l'empereur Basile et du pape Adrien II, successeur de Nicolas. Ce fut le huitième Concile œcuménique, tenu à Constantinople, dès le 5 octobre 869, sous la présidence de deux légats apostoliques.

L'intrus fut cité plusieurs fois devant cette auguste assemblée et invité à parler pour sa défense. Il se posa en victime, ne craignit pas de se comparer à Notre-Seigneur traîné injustement devant Hérode et Pilate, et garda le plus souvent un dédaigneux silence. Ses iniquités n'en furent pas moins mises à nu et frappées d'anathème. On dit que les évêques présents, pour signer l'arrêt de sa condamnation, trempèrent leur plume dans le sang même de Jésus-Christ.

Comment Photius, par sa merveilleuse souplesse, se releva-t-il d'une semblable déchéance et, en dépit des anathèmes dont il était accablé, osa reprendre publiquement, aux yeux mêmes du patriarche saint Ignace qui n'eut d'autre recours que d'en gémir, ses fonctions d'évêque, rentrer en faveur à la cour, séduire tout l'Orient? c'est le secret de son génie inspiré et aidé par l'enfer.

Ignace, parvenu à un âge avancé et accablé d'infirmités, demandait à Dieu d'être bientôt délivré de ce corps de mort. Il fut exaucé le 23 octobre de l'année 877, jour où les Grecs célébraient la fête de saint Jacques le Mineur. On plaça sur la dépouille mortelle du patriarche défunt la tunique de ce saint apôtre, auquel il avait une grande dévotion, et cette tunique, venue de Jérusalem quelques années auparavant, fut, comme il l'avait désiré, enfermée avec lui dans son tombeau.

La vénération du peuple était telle que les ais sur lesquels son corps avait reposé furent mis en morceaux, le drap qui avait recouvert son cercueil déchiré en mille pièces, pour constituer des reliques que chacun se disputait. Sa dernière demeure fut l'église du monastère Saint-Michel, qu'il avait lui-même fondé sur les rives du Bosphore. Il y accomplit des miracles.

Puisse-t-il être, aujourd'hui encore, du haut du ciel, l'un de ces puissants intercesseurs qui ramèneront bientôt, espérons-le, au bercail de Pierre et à l'unité de la foi les descendants de ceux qu'a si malheureusement égarés l'ambition de Photius!

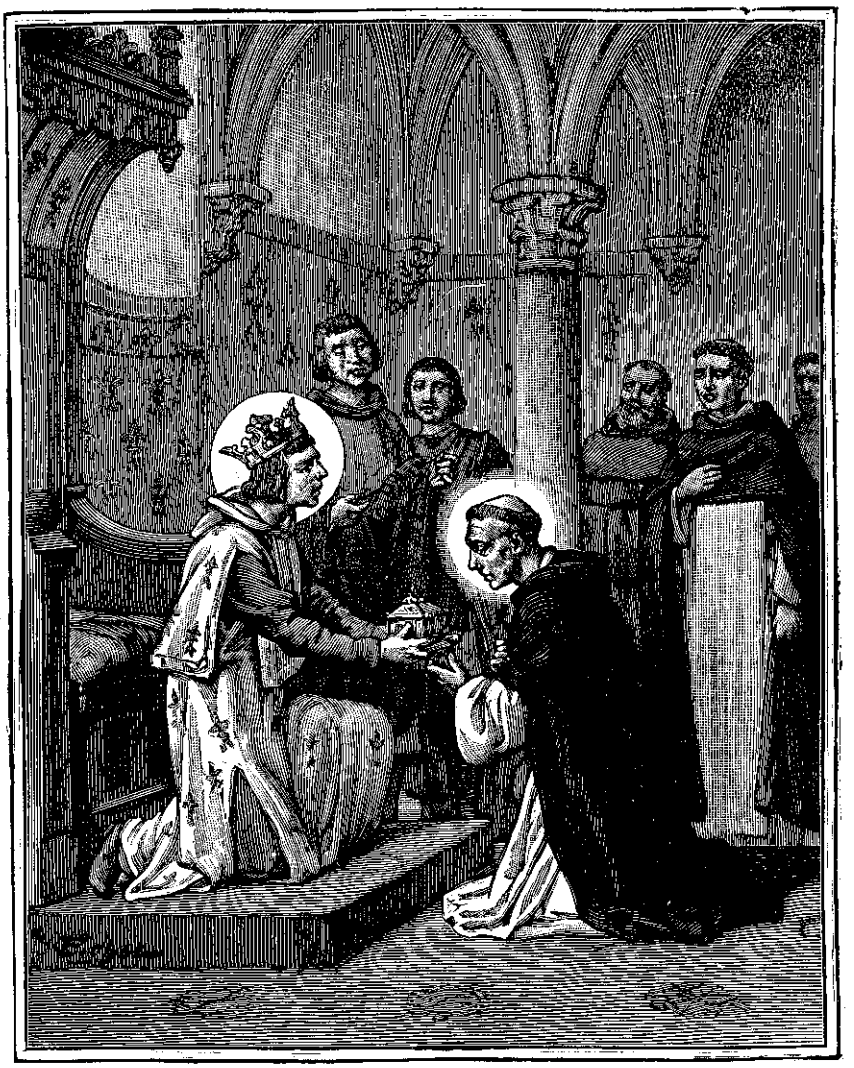
SOURCES CONSULTÉES

Vie des Saints, par ADRIEN BAILLET, au 23 octobre. — *Vie des Pères martyrs et autres principaux saints*, d'ALBAN BUTLER, traduit par GODESCARD. — *Histoire de Photius*, par l'abbé JAGER. — *Histoires ecclésiastiques* de ROHRBACHER, DARRAS, etc.

LE BIENHEUREUX BARTHÉLEMY DE BRÉGANCE

ÉVÊQUE DE VICENCE, DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

Fête le 23 octobre.



Saint Louis fait présent au bienheureux Barthélemy d'une relique de la vraie Croix et d'une épine de la sainte Couronne.

Le bienheureux Barthélemy, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, a pu s'honorer à juste titre d'une longue amitié avec le roi de France, saint Louis, « ce bon roys qui, selon Joinville, amoit toutes gens qui se mettoient à Dieu servir et portoient habit de religion ». Il jouit également, comme maître du Sacré-Palais, à Rome, de l'intimité de plusieurs Papes. Enfin, devenu évêque, il fut pour les deux Eglises qu'il eut successivement à régir l'ange de la paix.

Sa vie nous transporte en plein moyen âge et à l'époque la plus glorieuse de l'Ordre dominicain, au temps de saint Dominique, du bienheureux Jourdain de Saxe et de saint Thomas d'Aquin.

UN NOUVEAU FILS DE SAINT DOMINIQUE
MISSION DE PARME — BESOGNE ENLEVÉE

Barthélemy, dernier rejeton de la maison des comtes de Brégance, seigneurs de Vicence en Italie,

naquit au début du XIIIe siècle, en la fête de la Nativité de Marie. Son père était un fier chevalier, sa mère l'une de ces riches et généreuses matrones qui sont la providence visible des pauvres de leur contrée.

L'enfant quitta, jeune encore, la maison paternelle et vint étudier à Padoue, sous la conduite des Frères Prêcheurs établis en cette ville dès l'année 1217. Lié d'une étroite affection à ses maîtres, il acheva d'être conquis à l'Ordre par un sermon de saint Dominique, venu à Padoue entre 1218 et 1220. Il reçut les blanches livrées des mains mêmes du fondateur. Puis saint Dominique emmena avec lui le novice à Bologne, au couvent de Saint-Nicolas, et le confia au bienheureux Réginald, celui qui, au dire de Jourdain de Saxe, « ébranlait alors tout Bologne par sa parole de feu ».

Sous un tel Père, Barthélemy se soumit allègrement aux rigueurs de la règle primitive. Il connut, comme tout bon novice, « les nuits brèves sur une couche austère » succédant aux fatigues du jour. On ne pouvait voir, dit un chroniqueur dominicain, un religieux plus dévot, plus mortifié, plus zélé ni plus assidu au travail que Barthélemy.

Elevé à la dignité du sacerdoce, il fut chargé de *lire* et de commenter chaque jour les Saintes Ecritures devant ses frères du couvent de Bologne et de *disputer*, c'est-à-dire d'argumenter en forme dans une sorte de joute théologique, une fois la semaine.

Mais l'enseignement claustral n'absorbait pas toute son activité, et, digne émule de ces premiers religieux de l'Ordre qui « ne se seraient pas permis de prendre leur nourriture qu'ils n'eussent auparavant distribué le pain de la parole divine », il prêchait fréquemment. Sans s'épargner aucun labeur, sans craindre aucun péril, il parcourait Bologne et ses environs, travaillant à extirper l'hérésie et à pacifier les discordes. A cette époque, survint un tremblement de terre suivi d'autres fléaux : famine, peste, froids excessifs, inondations, précieuses occasions pour un apôtre d'exercer son zèle. Barthélemy ne faillit point à ce devoir.

En 1230, il missionne à Parme; il y était de nouveau en 1233, et, d'après le récit d'un Frère Mineur présent à ses prédications, il convertit les cœurs les plus farouches et amena des ennemis à se réconcilier publiquement. « On l'écoutait comme un ange du ciel, poursuit le chroniqueur, et l'église des Dominicains ne pouvant contenir la foule avide de sa parole, on vint lui offrir un lieu plus favorable appelé Martorana, près de Santa-Maria Novella. »

Un trait montrera la popularité dont jouissaient les missionnaires. Il y avait non loin de la résidence des Frères Prêcheurs une fosse profonde, malsaine, infecte, qu'il importait de combler au plus tôt. Les religieux se mirent d'eux-mêmes à la besogne, et avec eux Barthélemy, alors de passage à Parme. Mais les Frères étaient peu nombreux, et ils eussent succombé à la fatigue, si la population des alentours ne s'en fût émue. L'on vit alors, « spectacle inoubliable, dit la chronique de Parme, toutes les classes de la société se donner rendez-vous auprès des *pauvres du Christ;* sénateurs, officiers, chevaliers, nobles, seigneurs, soldats, marchands, artisans, avec leurs femmes et leurs enfants, depuis la fière matrone jusqu'à l'humble servante, se mirent à leur service, ne se lassant pas de porter de la terre, celui-ci dans des vases, celui-là dans ses mains, quelques-uns même dans le pli de leurs vêtements, si bien qu'en très peu de temps la fosse fut comblée ».

MAÎTRE DU SACRÉ-PALAIS — CHAPELAIN DU SAINT-SIÈGE GRAND PÉNITENCIER

Le pape Grégoire IX, qui avait connu et aimé saint Dominique, ouït parler de la vertu et de la haute science de Barthélemy : il le fit venir à Rome et le créa *maître du Sacré-Palais.*

Le patriarche des Prêcheurs avait le premier exercé cette charge éminente, qui dans la suite a toujours été fidèlement confiée, comme un héritage de famille, à l'un de ses fils. Au temps du bienheureux Barthélemy, elle consistait à donner des instructions aux familiers de la cour pontificale. Aujourd'hui, les attributions du maître du Sacré-Palais sont plus étendues : c'est toujours à lui que revient l'honneur de désigner ceux qui prêcheront devant le Souverain Pontife et sa cour les stations d'Avent et de Carême; il est le théologien du Vatican et le censeur des livres soumis à l'approbation du Saint-Siège.

Un peu plus tard, notre Bienheureux fut nommé *chapelain* du Pape. Pour certaines questions de droit ressortissant à la Chancellerie apostolique, le Saint-Père avait recours, non à des cardinaux solennellement réunis en Consistoire, mais à quelques conseillers intimes avec lesquels il délibérait dans sa chapelle privée : on les appela pour ce motif *capellani,* chapelains.

Barthélemy de Brégance fut aussi grand pénitencier. Cette dignité avait une importance souveraine à Rome où affluent les pèlerins de l'univers entier. Les plus grands coupables venaient au tombeau de saint Pierre comme à la source de toute miséricorde pour y solliciter le pardon de crimes parfois horribles. « Il fallait donc près de ce tombeau des hommes éclairés, choisis, capables d'examiner et de juger les consciences les plus ténébreuses. » (1) C'étaient les *pénitenciers* du Pape, munis de pleins pouvoirs pour absoudre en son nom. A leur tête se trouvait le *grand pénitencier :* celui-ci surveillait et dirigeait leur ministère, et en certains cas exceptionnellement réservés il était le seul avec le Pape à pouvoir donner l'absolution.

On voit par ce simple exposé la confiance qu'inspirait à Grégoire IX le bienheureux Barthélemy.

Sous le pontificat d'Innocent IV, en 1245, Barthélemy de Brégance faisait encore partie de la cour romaine; il s'achemina donc à la suite du seigneur Pape vers Lyon où s'assemblait le Concile général qui devait excommunier l'empereur d'Allemagne Frédéric II. Son rôle en l'illustre assemblée fut assez modeste et ses loisirs suffisants pour lui permettre, dans l'intervalle des séances, de rédiger de savants commentaires des Ecritures et divers traités théologiques parvenus jusqu'à nous.

BARTHÉLEMY ÉVÊQUE EN CHYPRE L'AMITIÉ DU ROI DE FRANCE

De Lyon, le Pape vint à Cluny où il reçut le roi saint Louis, la reine Blanche et Isabelle, sœur du roi.

Peu après ces entrevues et dans le temps où saint Louis organisait la Croisade, Innocent IV, informé que l'Eglise de Chypre souffrait de dissensions religieuses et que Limassol, l'une de ses principales villes, réclamait un évêque, résolut d'y envoyer son chapelain et pénitencier, le bienheureux Barthélemy.

---

(1) R. P. MORTIER, *Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs,* I., p. 275.

Chypre, « la perle de la Méditerranée », si l'on en croit les Orientaux, est une île célèbre par ses émeraudes, ses lacs salés, ses mines précieuses, la fertilité de son sol. Les croisés qui, avec saint Louis, y abordèrent en 1248 furent émerveillés. « Les froments et les orges, raconte Joinville, étaient mis par monceaux parmi les champs, et quand on les voyait il semblait que ce fussent des montagnes..... »

Le nouvel évêque résidait depuis plusieurs mois déjà à Limassol quand saint Louis y arriva. Barthélemy s'employa de tout son pouvoir à seconder les desseins du roi. Les troupes campaient aux environs de Limassol, près de l'église des Francs. Louis IX avait son quartier général à Nicosie, mais c'est au château de Limassol que le 14 décembre 1248 il accueillit « moult débonnairement » les messagers des Tartares et qu'il leur envoya les siens, c'est-à-dire trois Frères Prêcheurs, André, Jean et Guillaume; là aussi qu'il reçut honorablement Marie de Brienne, venue à Chypre solliciter des secours pour son époux, l'empereur latin de Constantinople. De septembre 1248 à juin 1249, le roi séjourna dans l'île, attendant pour passer en Égypte l'arrivée du reste de ses gens; c'est durant ce temps qu'il contracte avec l'évêque Barthélemy une amitié qui ne s'altérera point. Ensemble, ils obtiennent la conversion de plusieurs Sarrasins juifs qui demandent le baptême « sans autre intérêt que celui du salut »; ils négocient un rapprochement entre les évêques grecs et latins de l'île, auparavant très divisés.

Au printemps, le roi de France fit venir des îles de l'Archipel un grand nombre de vaisseaux pour transporter en Égypte ses chevaliers, au nombre de 2800. On mit à la voile le 19 mai : une horrible tempête dispersa la flotte trois jours après, jetant sur diverses côtes les vaisseaux : il ne resta auprès de saint Louis revenu se réfugier en Chypre que 700 chevaliers. Le roi montra en ces circonstances une grande force d'âme. L'évêque lui adoucit par sa sollicitude l'amertume de ce revers.

Enfin les troupes royales parvinrent en Égypte. On connaît la suite désastreuse de l'expédition, la défaite de la Mansourah, le roi fait prisonnier.

Délivré à prix d'or, il passe en Terre Sainte et se fortifie dans Jaffa. C'est là que sur un désir du Souverain Pontife vient le retrouver l'évêque de Chypre, soit pour quelques affaires secrètes, soit seulement pour le fortifier et le consoler dans les tristes conjonctures que traversait l'armée des croisés.

Saint Louis avait toujours en vue dans la Croisade la conversion des infidèles, et il se faisait escorter dans ce but d'un groupe de Frères Prêcheurs ou Mineurs pour leur « enseigner la foy ». Barthélemy fut quelque temps à la tête de cette troupe d'élite.

Il suivit le roi à Sidon; c'est là qu'il put le voir pendant quatre ou cinq jours ensevelir de ses propres mains et enterrer des cadavres si corrompus que personne n'osait plus leur rendre ce dernier devoir. L'évêque de Limassol lui-même rappelle en ces termes la cordialité de leurs relations. « Nous les visitâmes (le roi et la reine) à Joppé, puis à Sidon, enfin à Acre ou Ptolémaïde. Nous fûmes accueilli avec une extrême bénignité et chéri par eux d'une si grande tendresse qu'étant sur le point de retourner en France, ils nous prièrent avec instance de les visiter à Paris, nous faisant espérer qu'ils nous donneraient de saintes reliques. »

On peut présumer que Barthélemy revint à Chypre sur le vaisseau royal; la Sainte Eucharistie était conservée à bord. Le séjour de Louis en Chypre fut cette fois de courte durée, et, prenant bientôt congé de ses hôtes, il fit voile vers la France. L'évêque, tout plein de son souvenir, composant dans la suite un opuscule sur le *Cantique des cantiques*, le dédie à son royal ami, qu'il déclare entre tous « un homme selon le cœur de Dieu ».

MISSION CONFIDENTIELLE — DONS ROYAUX LE PLUVIAL DES PERROQUETS

Nous n'entrerons pas dans le détail des utiles réformes introduites par l'évêque de Limassol dans son diocèse. Les auteurs dominicains assurent que ce pasteur zélé « visitait avec soin toutes les paroisses commises à sa juridiction, instruisant lui-même son peuple, rétablissant la pureté du culte et de la discipline. »

Au mois d'août 1254, il est rappelé à Rome. Quelque obscurité plane sur cette période de sa vie. Eut-il à se démettre momentanément de son évêché? Fut-il chargé par le Pape d'une double mission diplomatique en France et en Angleterre? Ce que l'on sait de précis, c'est qu'il fut appelé à succéder, en décembre 1255, à Manfred dei Pii sur le siège épiscopal de Vicence. Ce diocèse, livré depuis de longues années au caprice du tyran Eccelin, gouverneur de province, qui chassait les évêques et emprisonnait les prêtres, était dans un état déplorable. Il fallait pour remédier au désordre une main douce et ferme, capable de dompter l'oppresseur et de relever les opprimés. Alexandre IV, successeur d'Innocent IV, crut l'avoir trouvée chez le bienheureux Barthélemy, dont il trace, dans la Bulle d'institution, le plus bel éloge, « homme puissant, dit-il, en paroles et en exemple, de grand renom, de science éminente, de vie et de conduite exemplaires ».

Malheureusement, le tyran Eccelin parvint à empêcher le nouvel élu d'arriver à Vicence. Contraint de se réfugier à Padoue pour y attendre des jours meilleurs, Barthélemy remplit dans l'intervalle plusieurs légations apostoliques. Lui-même nous apprend qu'il a été envoyé en Angleterre en 1258, chargé de négociations relatives à la foi, mission secrète et confidentielle auprès de Henri III. « Nous revînmes à Paris, ajoute l'évêque, avec le roi et la reine d'Angleterre. »

Saint Louis n'avait pas oublié l'hôte qui l'avait si cordialement accueilli à Limassol. Fidèle à sa promesse, il lui fit, au moment des adieux, un don précieux entre tous, celui d'une épine de la couronne de Notre-Seigneur. « Le très pieux roi de France, écrit Barthélemy, après avoir renfermé dans un reliquaire d'or une croix formée du bois de la vraie Croix et une épine de la sainte Couronne, ayant ployé le genou avec piété, nous l'offrit à nous qui étions agenouillés devant lui, et, de ses mains royales, il la déposa entre nos mains épiscopales. Puis, nous ayant donné le baiser de paix, il nous permit de regagner notre patrie. En plein hiver nous arrivâmes à Brie. Nous montâmes les Alpes toutes blanchies par la neige, tenant le reliquaire suspendu à notre cou.

» Le perfide Eccelin étant mort, nous nous hâtâmes vers Vicence. On était en 1260. Le clergé et tout le peuple vinrent au-devant de nous en s'écriant à haute voix : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* »

Le roi s'était également dépouillé, pour l'offrir à son ami, du célèbre manteau royal dit le *pluvial des perroquets*. Il est d'un seul morceau de drap, de couleur cramoisi, sur lequel sont brodés des perroquets en fil d'argent et en soies de couleur ;

ils sont disposés deux à deux dans les médaillons et alternent dans des figures géométriques avec les lis de France. Cette chape antique est conservée au trésor de la Sainte Couronne à Vicence; elle est, comme bien l'on pense, défraichie et rongée par le temps et ne laisse apercevoir que des traces très effacées du travail primitif.

LE BIENHEUREUX BARTHÉLEMY A VICENCE

La seule présence du Bienheureux dans sa ville épiscopale suffit à ramener le calme au milieu d'une population si longtemps troublée. Les magistrats eux-mêmes, lassés de tant d'excès, remirent aux mains de l'évêque, par un acte de gracieuse déférence, le gouvernement de la cité, lui demandant de vouloir bien présider leurs délibérations et s'engageant par serment à s'en remettre à ses décisions. De là vient que, dans les actes officiels, Barthélemy de Brégance est parfois honoré des titres de duc, de comte et même de roi, bien qu'il n'ait eu en réalité aucun royaume à gouverner.

Pendant plusieurs années, il use de sa souveraineté temporelle pour défendre les droits de son Eglise; il rétablit l'ordre dans les finances, il entre en conférence avec un évêque hérétique, de la secte des Patarins, qu'Eccelin avait appelé à remplacer l'évêque légitime exilé: la conversion de cet hérétique fut le coup de grâce pour la secte, du moins dans le diocèse de Vicence.

Il s'interpose heureusement entre les villes de Bassano, de Padoue et de Vicence, qui étaient en perpétuel conflit. Il fonde avec le même succès une ligue pacifique entre Venise et Vicence (1261), et dès ce jour les relations commerciales sont rétablies, les routes redeviennent sûres et une entente inconnue jusque-là finit par régner entre les deux républiques, au plus grand avantage de l'une et de l'autre.

A la faveur de la paix, les lettres refleurissent à Vicence: Barthélemy crée de nouvelles écoles, nomme à ses frais un lecteur des décrétales et du Droit Canon; un autre professeur de renom est chargé d'enseigner le digeste, un autre la médecine; la rénovation des études scientifiques et littéraires à Vicence est attribuée au bienheureux Barthélemy par ses contemporains qui le surnomment le « Père de la littérature vicentine ».

Tant de grandes œuvres ne font pas oublier à l'évêque sa qualité de Frère Prêcheur et il se plait à témoigner en toute occasion sa sollicitude envers ceux de ses frères qui résident en sa ville. Ils n'avaient jusque-là qu'un simple hospice : il fonde pour eux le monastère de la Sainte-Couronne.

Ne fallait-il pas à la Sainte Epine donnée par le roi de France un digne sanctuaire? Quand, sur l'emplacement d'un temple hérétique, l'église de la Sainte-Couronne commença à surgir de ses fondements, tous voulurent contribuer à son érection; les pauvres offraient leur travail sans demander de rétribution; les riches, laïques, ecclésiastiques même exempts de dimes, magistrats, médecins, professeurs y allaient de larges aumônes. Contemporaine et émule de la Sainte-Chapelle de Paris, la Sainte-Couronne de Vicence témoigne de la piété de notre Bienheureux, comme la Sainte-Chapelle atteste celle de saint Louis.

UN PANÉGYRIQUE — DÉMARCHES DÉSINTÉRESSÉES DERNIÈRE ET HUMBLE SUPPLIQUE

Le 5 juin 1267, le bienheureux Barthélemy était venu à Bologne pour assister à la translation des restes de saint Dominique. Il avait été invité à donner au peuple le sermon de circonstance et à proclamer les indulgences concédées par le métropolitain. L'archevêque de Ravenne retira d'abord de l'ancien tombeau de marbre les saintes reliques, fit baiser à tous les assistants le chef de saint Dominique et reposa ensuite dans un cercueil de cyprès ces précieux restes. Alors l'évêque de Vicence, du haut de la chaire, prononça le panégyrique ému de celui qu'il avait si bien connu.

Une vieille chronique rapporte que, en ce jour béni, on vit briller sur l'église de Saint-Nicolas de Bologne une mystérieuse étoile qui disparut dès que le corps de saint Dominique fut renfermé dans le tombeau.

Le Bienheureux rêvait encore d'assurer à ses frères une seconde résidence à Vicence, et, en 1266, il les met en possession de l'église de Saint-Dominique en la dotant de ressources suffisantes pour entretenir le culte divin.

Sa charité s'étendit même aux fils de saint François, et comme saint Bonaventure, Général de l'Ordre, qu'il avait déjà rencontré à Paris, passait par Vicence, allant à Padoue pour la translation des reliques de saint Antoine, nos deux Saints entamèrent ensemble des négociations auprès du Chapitre pour obtenir aux Mineurs l'une des sept paroisses de la ville. Les chanoines opposèrent quelques difficultés et les démarches n'aboutirent qu'en 1280.

Le bienheureux Barthélemy était alors descendu depuis dix ans déjà dans la tombe, quelques mois seulement après son ami saint Louis. Peu de temps avant sa mort, l'évêque avait demandé à Clément IV « la rupture de ses chaînes », c'est-à-dire l'abandon de son évêché et la faculté de finir paisiblement ses jours dans le cloître. Il se déclara dans cette supplique « abreuvé de vexations et d'angoisses ». Evêque persécuté, il déplore la difficulté qu'il éprouve de maintenir dans leur intégrité les droits de son Eglise, les affronts qu'il reçoit, sa prédication infructueuse; il ne manque pas d'attribuer tout cela à son indignité personnelle et supplie le Pape de vouloir bien le rendre à la vie pauvre et cachée de son monastère. Le Pape, dans sa bienveillante réponse, s'emploie à relever son courage, mais l'engage à ne point quitter la barre de son vaisseau. Barthélemy, aussi obéissant qu'il était humble, se résigna donc à mourir évêque de Vicence. Ses scrupules étaient d'ailleurs sans fondement et tous les documents contemporains proclament d'une seule voix les fruits abondants de son zèle.

Le corps du Bienheureux fut inhumé dans l'église de la Sainte-Couronne, entre l'autel de la Sainte-Epine et celui de la Sainte-Vierge, selon le désir qu'il avait lui-même exprimé. Le sanctuaire qui abrite ses restes est toujours debout, et, dans la crypte, trois statues, celles du Sauveur, de saint Louis et du bienheureux Barthélemy, rappellent toute l'histoire de la Sainte Epine de Vicence, rougie du sang du Christ, donnée par saint Louis, mise en honneur par notre Bienheureux.

En 1351, le sépulcre de Barthélemy ouvert, le corps fut retrouvé sans corruption, portant toujours au doigt l'anneau pastoral; le cercueil même était intact, quoique exposé à l'humidité.

Barthélemy de Brégance a été mis au rang des Bienheureux par le pape Pie VI, le 31 août 1793. Sa fête se célèbre le 23 octobre.

Bienheureux Barthélemy, priez pour nous.

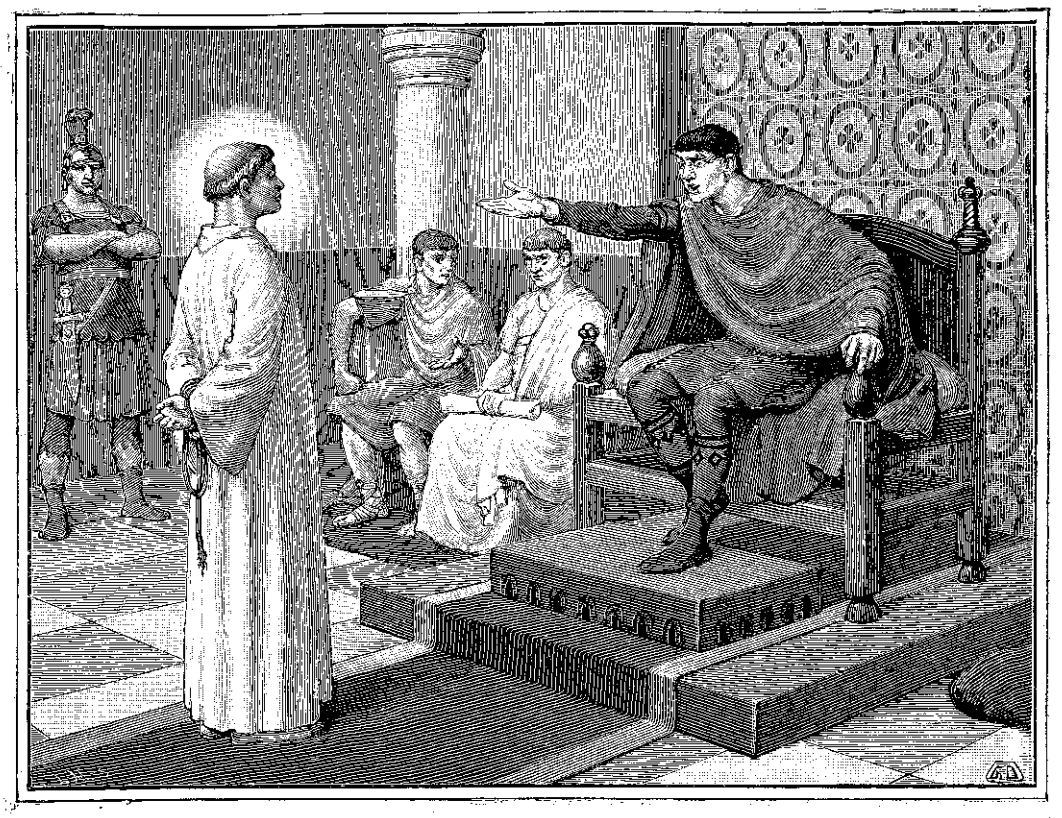
* * *

D'après *le Bienheureux Barthélemy de Brégance, évêque de Vicence,* par MARGUERITE DE WARESQUIEL. Paris, Lethielleux, 22, rue Cassette, 1905.

SAINT THÉODORET,

prêtre et martyr à Antioche († 362).

Fête le 23 octobre.



Saint Théodoret comparaît devant le comte Julien.

SÉJOUR DE JULIEN L'APOSTAT A ANTIOCHE

L'EMPEREUR JULIEN, que la postérité a justement flétri du nom d'Apostat, s'établit à Antioche avec la cour, les principaux fonctionnaires et une partie de son armée, dès le mois de juin de l'année 362. Son séjour dans la capitale de la Syrie devait se prolonger jusqu'au 5 mars 363, c'est-à-dire pendant la plus grande partie de son règne.

Il profita de ces huit à neuf mois de résidence pour mettre la dernière main aux préparatifs de son expédition contre les Perses, et pour organiser d'après des règles définitives sa grande lutte contre le christianisme. L'hostilité qu'il marquait à son ancienne religion ne se traduisit pas par des mesures violentes, car, avec le raffinement de haine que possèdent seuls les renégats, il veillait soigneusement à ne pas faire de martyrs. Mais tout ce qui pouvait gêner le libre exercice du culte, toutes les mesures odieuses qui mettaient les chrétiens hors la loi et hors la société, sans pourtant attenter à leur vie, trouvèrent en lui le défenseur le plus ardent et le plus vigilant.

A la persécution sanglante qui avait terrorisé, mais aussi purifié l'Eglise durant les trois premiers siècles, Julien substitua la persécution savante, plus dangereuse que la première, et dont nos gouvernants, en France, nous donnent l'exemple depuis près de quarante ans.

Par son ordre, on retira aux évêques et aux clercs les attributions juridiques et aussi nombre de privilèges civils que leur avaient concédés les empereurs Constantin et Constance. Ils n'eurent plus le droit de voyager gratuitement en poste impériale, alors que les prêtres païens continuaient à en bénéficier. Tous les maîtres chrétiens durent abandonner l'enseignement, quand la faculté d'enseigner était, par ailleurs, reconnue à tout le monde; tous les chrétiens

furent frappés d'une taxe spéciale ; l'autorisation fut accordée aux Juifs de rebâtir le temple de Jérusalem, détruit jadis par l'armée de Titus, afin de donner un démenti aux prophéties de Notre-Seigneur ; les églises chrétiennes furent profanées ou même incendiées et détruites dans toutes les villes où des temples païens avaient dû se fermer, parfois faute d'adorateurs; les chrétiens n'eurent plus le droit de s'appeler officiellement chrétiens, mais seulement Galiléens, etc., etc.

L'énumération serait trop longue de toutes les mesures sectaires prises en quelques mois par ce rhéteur à la haine recuite, ce répétiteur de lycée, comme on l'a surnommé justement, que les circonstances les plus étranges avaient mis tout à coup à la tête du plus vaste empire qui ait jamais existé.

LA PERSÉCUTION A ANTIOCHE

Le 22 octobre 362, pendant une nuit sereine et sans nuages, le feu prit au temple d'Apollon à Daphné, dans les environs d'Antioche. Le toit, s'écroulant, brisa la statue en bois du dieu en deux morceaux, qui furent bientôt consumés. Puis ce fut le tour des ornements du temple, des statues des Muses, des statues des rois séleucides, etc. ; en quelques instants, il ne resta debout du superbe sanctuaire que les murailles et la colonnade qui l'entourait de toutes parts.

La colère de Julien l'Apostat, à cette nouvelle, ne put se contenir ; mais il eut beau ordonner enquête sur enquête, interroger les prêtres survivants de cette catastrophe, les mettre même à la torture pour leur arracher la vérité, il lui fut impossible de découvrir les vrais coupables. Au surplus, peut-être n'y en avait-il pas ! Et l'incendie du temple païen peut avoir été causé par une vulgaire négligence, dont personne n'osa ou ne put prendre la responsabilité.

Dans sa rage folle, Julien n'hésita pas à en accuser les chrétiens. Ne se sentant pas assez fort pour imposer pareil traitement à toutes les églises d'Antioche, il tourna du moins son ressentiment contre le principal sanctuaire chrétien de la ville, qui était alors au pouvoir de la secte arienne. Il se commit là des abominations et des sacrilèges dont notre plume se refuse à retracer les détails. Parmi les profanateurs se distinguait au premier rang l'oncle de l'empereur, nommé lui aussi Julien, renégat comme son neveu, et qui était alors comte d'Orient, c'est-à-dire gouverneur du quart de l'empire.

Les représailles semblent même, au dire de l'historien Sozomène, s'être étendues à toutes les églises, qui furent fermées, du moins momentanément. Ces mesures de rigueur et d'autres plus violentes encore, qui s'annonçaient, mirent en fuite la plupart des prêtres et des clercs de la ville.

ARRESTATION DU PRÊTRE THÉODORET

Il fallait tout de même trouver une victime humaine sur qui l'on pût épancher le trop-plein de la colère impériale. Elle se présenta pour ainsi dire d'elle-même. Les païens ne se contentaient pas de fermer les églises et les chapelles des chrétiens, ils faisaient aussi main basse sur l'or et l'argent, les reliquaires, les vases et les ornements sacrés, bref, sur tous les objets d'église qui pouvaient avoir quelque valeur.

Dans le seul sanctuaire que possédaient alors les catholiques à l'intérieur des murs d'Antioche, au milieu de la défection générale, le prêtre Théodoret était resté à son poste avec quelques clercs de rang inférieur. Il avait la charge de veiller sur tout ce qui constituait le trésor de son église, ou, pour mieux dire, il était prêtre-sacristain et trésorier.

Sommé de livrer aux agents du fisc tout ce que possédait le sanctuaire, il s'y refusa fièrement. Arrêté aussitôt, il fut conduit devant le tribunal du comte d'Orient, le fameux Julien qui, après avoir trahi la foi de son enfance, venait de se comporter si ignominieusement à la Grande-Eglise.

PREMIER INTERROGATOIRE

Les mains liées derrière le dos, Théodoret comparut donc en présence de ce haut fonctionnaire pour être interrogé.

— Tu es, demanda le comte Julien, ce Théodoret qui, au temps de l'empereur Constance, empêchait d'adorer les dieux, détruisait les autels et les temples, bâtissait des églises et des sépulcres pour les morts? (Apparemment de petites chapelles pour les anciens martyrs.)

— J'ai, autant que je l'ai pu, répondit Théodoret, construit des églises et des sanctuaires de martyrs, par amour du Christ et pour la gloire de son nom ; j'ai détruit les idoles et les autels des démons, afin de délivrer les âmes de ceux qui étaient dans l'erreur et de les amener ainsi au culte du vrai Dieu.

— Puisque tu as avoué, honore maintenant les dieux.

— Sache que j'ai agi comme tu l'as dit, au temps de l'empereur Constance, et que, loin de m'en empêcher, on m'a puissamment aidé dans cette œuvre. Pour toi, je m'étonne aujourd'hui de te voir devenu subitement transgresseur de la loi divine et vengeur sans aucun motif de ces dieux qui ne sont que des démons.

PREMIERS SUPPLICES

Irrité de s'entendre ainsi reprocher son apostasie, le comte Julien commanda de frapper l'héroïque confesseur sur la plante des pieds. Mais, loin de s'apaiser, celui-ci n'en criait que plus fort :

— Tu pèches, Julien ; tu as renié ta foi et mérité ainsi la mort éternelle.

— Qu'on le soufflette, ordonna le magistrat, pour qu'il cesse de m'insulter et de blasphémer ainsi contre les dieux.

Le martyr lui dit aussitôt :

— Pauvre Julien ! Reviens donc de tes erreurs et de ta folie, et cesse de m'accabler d'injures et de coups uniquement parce que je te dis la vérité !

— Ah ! ah ! reprit le magistrat, tu te plains déjà, alors que l'on te traite avec tant de douceur ! Que sera-ce donc tout à l'heure, quand nous en viendrons aux supplices sé-

rieux, si tu n'as pas auparavant sacrifié?

— Je te l'ai dit et je te le répète, répondit Théodoret, cesse de pécher en appelant dieux des statues de marbre ou de bois qui sont l'œuvre des hommes ; tu ferais mieux de renoncer à ton orgueil et de te rappeler ce que tu as perdu par ton apostasie.

— Inutile d'employer avec moi ces paroles habiles à l'aide desquelles tu trompes les gens du commun.

— Lorsque tu adorais le vrai Dieu, tu confessais la vérité et tu haïssais le mensonge, tandis que maintenant, enflé de superbe, tu nommes dieux les idoles et tu appelles mensonge la vérité.

— Tu dissertes, sacrilège, comme si tu venais d'arriver d'Athènes.

— Je n'ai étudié ni à Athènes ni à l'école d'aucun rhéteur ; mais, abreuvé des divines Ecritures, par la grâce de l'Esprit-Saint, je répondrai à tes questions en souhaitant de te voir revenir à de meilleurs sentiments.

SUR LE CHEVALET

Le martyr fut alors étendu sur un chevalet et son corps tiré avec une telle violence qu'il semblait, dit le biographe, devenu long de huit pieds.

— Sens-tu la souffrance ? demanda alors le comte Julien. Quitte donc cette doctrine, sacrifie et vis.

— Tu oublies, répondit le martyr, ce que je t'ai dit. N'appelle pas dieux les œuvres de tes mains, mais reconnais le Dieu qui a fait le ciel et la terre, et Jésus-Christ, son Fils, dont le sang précieux t'a racheté.

— Quoi ! tu donnes à un Crucifié, qui est mort et enterré, le nom de créateur du monde ?

— Je prêche un Crucifié, mort et enterré, qui est ressuscité d'entre les morts, par qui tout a été fait, qui est le Verbe et la Sagesse du Père, et que toi-même adorais quand tu étais sage, si vraiment tu as pu jamais être sage.

— Crains maintenant les dieux et obéis aux ordres de l'empereur, car il est écrit : « Le cœur du roi est dans la main de Dieu. »

— Il est écrit, rectifia Théodoret, que le cœur du roi qui adore Dieu est dans la main de Dieu, mais non le cœur d'un tyran qui adore les idoles.

— Insensé ! traites-tu l'empereur de tyran ?

— S'il ordonne de telles choses et s'il est tel que tu le dis, ce n'est pas seulement tyran qu'il faut l'appeler, mais encore le plus misérable de tous les hommes.

LES ONGLES DE FER ET LES LAMPES ARDENTES

Le comte Julien ordonna alors de lui déchirer les flancs avec des ongles de fer, et les bourreaux exécutèrent l'ordre avec tant de brutalité que les côtes du martyr apparurent à découvert. Le dialogue, pourtant, continuait entre le juge, qui recherchait moins la mort de l'athlète du Christ que son apostasie, et sa victime qui se riait de tous ses efforts.

— Tu ne sens donc pas les tourments ? criait le magistrat.

— Je ne les sens pas, parce que le Seigneur, mon Dieu, est avec moi.

— A ce que j'apprends, reprit Julien, qui aurait voulu le faire passer pour un vulgaire criminel, tu es débiteur du fisc, et c'est pour ne pas rendre ce que tu dois que tu désires tant mourir. Sacrifie et sois sans crainte, ta dette te sera remise.

— Que votre or et que votre argent périssent avec vous ! répliqua le confesseur. Je ne suis redevable envers personne, sinon envers Dieu, à qui j'ai promis de garder une conscience pure. Va ! acquitte ta mission.

Les demandes et les réponses s'entrecroisèrent ainsi, avec le même piquant et la même fermeté de la part de Théodoret, si bien que le comte finit par commander d'approcher des flancs du martyr deux torches ardentes. Entre temps, le confesseur de la foi adressait à Dieu cette touchante prière :

— Seigneur, Dieu tout-puissant, qui avez créé le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment ; Sauveur du monde, ne laissez pas tromper l'espérance donnée à votre serviteur qui souffre ces tourments pour l'honneur de votre nom ; montrez à ces impies votre puissance, afin que tous sachent que vous venez en aide à ceux qui vous craignent et pour que soit glorifié votre nom béni dans les siècles des siècles.

Théodoret avait à peine terminé cette touchante supplication, que les bourreaux refusèrent d'aller plus loin. Ils avaient vu, disaient-ils, quatre anges, vêtus de robes blanches, qui conversaient avec le condamné. La conversion subite d'officiers de justice ou de bourreaux, pendant le procès des martyrs, n'est pas sans exemple, et, comme ceux-ci, ils encouraient d'ordinaire de terribles punitions.

DERNIER INTERROGATOIRE

En voyant partir les soldats convertis pour le dernier supplice, le courageux confesseur leur dit d'une voix forte :

— Allez de l'avant, frères bien-aimés ; je ne tarderai pas, dès que l'ennemi sera vaincu, à vous rejoindre auprès du Seigneur, qui a promis de me donner la palme de la victoire.

— Qui est l'ennemi et qui donnera la victoire ? fit le comte Julien.

— L'ennemi, c'est le diable qui agit par vous, répondit Théodoret ; quant à la palme de la victoire, elle est donnée par le Seigneur Jésus, le Sauveur du monde.

— Misérable, dit Julien, comment peux-tu proclamer créateur et rémunérateur celui que nous savons être né d'une femme, il y a environ trois cents ans ?

— Quoique tu sois indigne, répondit Théodoret, d'entendre la parole de Dieu, cependant, à cause des serviteurs de Dieu qui sont ici présents, et de peur qu'ils ne me croient vaincu, apprends ce que tu as perdu. Dieu, qui a fait toutes choses par son Verbe, a eu pitié des hommes qu'il voyait asservis aux idoles, après avoir abandonné sa foi : envoyant son Verbe, il prit dans le sein d'une Vierge une chair humaine, afin de rendre visible la divinité ; et, ayant ensuite volontairement souffert, il a daigné nous donner le salut dont tu as perdu le bénéfice.

— Je vois que tu t'obstines dans tes idées. Obéis et sacrifie, de peur que je ne te fasse

frapper du glaive, puisque tu méprises la torture.

— J'ai renoncé à ton père le diable. Je demande à achever ma course en présence de Dieu et à ne pas trouver grâce devant le tyran.

— Dis tout ce que tu voudras, répliqua le comte Julien ; je ne te ferai pas tuer.

LA MORT — JUSTES CHATIMENTS

Telles étaient, en effet, les instructions données par l'empereur à tous les fonctionnaires et à tous les gouverneurs. Tracasser les chrétiens de mille manières, les tourmenter au besoin pour essayer de leur arracher une apostasie ou pour faire impression sur les foules ignorantes, mais éviter de les mettre à mort. Toutefois, le comte d'Orient fut contraint cette fois d'aller plus loin qu'il ne l'aurait voulu, par suite de la nouvelle tournure que prit l'interrogatoire.

— Toi, Julien, dit subitement Théodoret, tu mourras dans ton lit en proie à d'horribles souffrances. Pour ton tyran qui se flatte de faire remporter la victoire par les païens, il ne sortira pas vainqueur de son expédition contre les Perses. Il périra de telle sorte que nul ne saura par qui il aura été frappé. Il ne reviendra pas dans le pays des Romains.

Effrayé de ces paroles qui constituaient presque un crime de lèse-majesté, et craignant que le martyr n'en dît de plus dures encore, le comte Julien le condamna à être aussitôt décapité.

— Je rends grâces à mon Dieu, qui a daigné mettre un terme à mes souffrances, répliqua Théodoret, tout joyeux.

Et, sur l'heure, on lui coupa la tête. C'était probablement en 362, le 23 octobre, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire.

Lorsque le comte d'Orient eut fait le lendemain à l'empereur son rapport circonstancié sur la confiscation du mobilier des églises et sur l'exécution du prêtre d'Antioche, Julien l'Apostat s'en montra fort irrité.

— Tu as agi contrairement à ma politique, dit-il à son oncle. Je me suis efforcé de détruire par tous les moyens la foi des Galiléens ; mais je n'ai commandé de violenter ou de tuer aucun d'eux. Tu as mal agi en donnant aux Galiléens l'occasion d'écrire contre moi, comme ils l'ont fait contre mes prédécesseurs, et d'attribuer le titre de martyrs aux malfaiteurs qui ont été mis à mort. Vois à ne faire périr aucun d'eux, et donne à tes subordonnés des instructions semblables.

Les châtiments dont le confesseur de la foi avait menacé les principaux coupables ne tardèrent pas à les frapper.

L'empereur, voyant Julien consterné et à demi-mort par suite des reproches qu'il lui avait adressés, voulut le réconforter et lui dit : « Allons-nous-en sacrifier, afin que les éclaboussures te purifient. » Pendant la route, le comte était navré. Les prêtres offrirent des oiseaux sacrifiés et plusieurs autres choses qu'ils retirèrent du feu et qu'ils présentèrent à l'empereur. Il en mangea et passa le reste à son oncle. Celui-ci, soit respect, soit crainte, mangea à peine et se retira chez lui, affecté de sa maladresse, ne se croyant pas rentré en grâce ; aussi ne voulut-il rien prendre. Le soir même, il fut saisi de coliques très douloureuses. Le sacrifice auquel il avait participé lui troublait les intestins, et il dut vomir le foie qu'il avait mangé. Comme il souffrait horriblement, il envoya demander à l'empereur l'ordre de rouvrir les églises.

— Je ne les ai pas fait fermer, je n'ai pas à les faire rouvrir, dit l'empereur.

Le comte Julien lui fit dire encore: « Sire, je souffre tout ceci à cause de toi et je défaille. »

— Tu n'as pas cru aux dieux, c'est pour cela que tu souffres ainsi, lui fut-il répondu.

Le pauvre comte, se nourrissant de diverses manières pendant assez longtemps, mourut, d'après la prédiction du martyr, rongé par les vers.

Quant à l'empereur, on sait que, vaincu et fugitif, il fut en pleine bataille tué par une flèche mystérieuse, le 26 juin 363; dans cette mort soudaine, amis et adversaires s'accordèrent à voir une terrible punition de Dieu.

Une fois de plus, le Seigneur n'avait pas permis que le sang de ses fidèles criât inutilement vengeance et que son saint nom continuât à être outragé.

SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum, t. X, octobris, p. 32-47. — TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. VII, p. 392-395 et 735-738. — P. ALLARD, *Julien l'Apostat*, Paris, 1903, t. III, p. 72-79. C'est à cet ouvrage qu'est empruntée ordinairement la traduction des actes du martyr. — Dom H. LECLERCQ, *les Martyrs*, t. III, p. 88-95.

SAINT MAGLOIRE

ÉVÊQUE DE DOL ET SOLITAIRE

Fête le 23 octobre.

Saint Magloire sur le point de mourir reçoit la Communion des mains d'un ange.

Dans le courant du v^e^ siècle, pendant que les Angles et les Saxons, encore barbares, se disputaient les lambeaux de la Grande-Bretagne qu'ils venaient d'envahir, la race valeureuse des Bretons vit naître Magloire, dont le nom signifie gloire et science. Dieu avait destiné ce Saint à être la lumière des peuples, en même temps que l'admiration des grands et des rois.

UN ANGE SE FAIT ÉCOLIER

Magloire était né de parents pieux qui mirent tous leurs soins à donner à leur enfant une éducation soignée, et surtout chrétienne. Magloire sut profiter de cette grâce. Il était d'ailleurs doué de brillantes qualités. Il aimait la vertu et surtout la virginité. Son intelligence était égale à sa piété. A l'école Magloire surpassait tous ses condisciples. Aussi était-il respecté et admiré de tous. La jalousie même disparaissait devant lui.

Un mystère qu'on ne pouvait s'expliquer déterminait presque les maîtres à se placer à l'école de leur élève. Le professeur, durant la classe, dictait un devoir que chacun copiait fidèlement sur de petites tablettes. Le lendemain on rendait les tablettes au maître d'école. Or il arrivait que la tablette de Magloire contenait toujours plus que le maître n'avait dicté. On voulut éclaircir ce mystère. On donna à Magloire une copie sur laquelle il n'y avait rien d'écrit. Le maître dicta la leçon et reprit la page que notre jeune Saint avait écrite, l'enferma soigneusement et se retira. Le lendemain le miracle s'était renouvelé. Un ange avait visiblement travaillé à la place de Magloire et Dieu récompensait ainsi la fidélité de l'enfant qui remplissait ses devoirs avec amour et humilité.

VOCATION ET APOSTOLAT

Cette âme ornée de tant de vertus était digne de recevoir la couronne sacerdotale. Magloire n'eût jamais osé aspirer à cette sublime dignité, mais Dieu

l'avait choisi. Saint Samson, oncle de Magloire, ayant entendu parler des vertus de son neveu, l'appela auprès de lui pour en faire le coadjuteur de ses bonnes œuvres et de son apostolat. L'humble jeune homme se croyait trop indigne d'approcher des autels, il résista longtemps mais enfin il se laissa vaincre et fut ordonné diacre.

Ses fonctions étaient désormais de distribuer la sainte Eucharistie aux fidèles et d'annoncer la parole divine. Il se donna tout entier à ce ministère. Il enflammait les cœurs des fidèles par son ardente charité. Les pécheurs revenaient à Dieu, et le peuple transporté de reconnaissance s'écriait : Le Seigneur nous a envoyé un prophète.

LES APOTRES DES BRETONS

Mais de plus grands travaux attendaient Magloire. Saint Samson, fatigué des dignités, résigna son siège épiscopal et vint chercher la solitude dans la petite Bretagne. Il ne pouvait abandonner celui qui avait été un si digne coopérateur de son ministère.

Le bienheureux Magloire suivit l'évêque Samson. Retirés dans une profonde solitude, ils vécurent quelque temps de la vie des anges, chantant les louanges de Dieu et ne s'occupant que du ciel. Mais plus les saints cherchent à se cacher, plus la renommée porte leur gloire au loin. Le roi Childebert, sachant la grande vertu de saint Samson, le pria d'accepter le siège de Dôl. Poussé par l'Esprit de Dieu, le solitaire vénéré accepta. Magloire le suivit, et sacrifia à Dieu sa chère solitude. Le saint évêque s'appliquait à conduire ses brebis dans les pâturages du Seigneur, et son neveu, quoique jeune selon les hommes, montrait l'expérience d'un vieillard.

MAGLOIRE NOUVEL ÉLISÉE

Quand l'évêque Samson comprit que l'heure de sa mort était venue, il fit appeler ses prêtres et Magloire avec eux. Après les avoir exhortés à la vertu et leur avoir promis son secours, il dit : « Autrefois le prophète Elie, ravi au ciel dans un char de feu, laissa à ses disciples Elisée comme un second père; aujourd'hui mon âme va rejoindre le Seigneur, je vous laisse donc pour me remplacer Magloire, dont vous connaissez les vertus ». Tous applaudirent à ce choix, et malgré ses refus, Magloire dut accepter le siège de Dôl.

Dédaignant tout faste, le nouvel évêque n'avait qu'une préoccupation : le salut des âmes que Dieu lui avait confiées. Il se donna sans réserve à son peuple.

LE DÉSERT FLEURI

Mais Dieu voulait mener notre Saint à la plus haute perfection par un détachement complet des choses de ce monde. Magloire venait d'accepter le siège de Dôl et dirigeait depuis quelque temps son Eglise lorsqu'un ange vint l'avertir de quitter ce fardeau, et de se retirer dans la solitude. Au lever du jour Magloire réunit le peuple dans la maison de Dieu, il lui expose l'ordre qu'il a reçu du Ciel : et, au milieu de l'affliction générale, ne pouvant lui-même retenir ses larmes, il procède à l'élection de son successeur. Budocius est élu et le Saint fait ses adieux à son peuple.

Mais on se refuse de voir dans cette entreprise la volonté de Dieu, on lui barre le passage, les pauvres qu'il a toujours aimés se jettent à ses pieds, c'est en vain : Dieu a parlé, Magloire se retire dans le désert.

Une vie nouvelle commence pour lui, une vie pleine de merveilles, car si Dieu l'avait arraché aux grandeurs, il ne voulait pas le laisser ignoré. Arrivé dans le lieu de sa retraite, Magloire se jette à genoux, remercie le Seigneur de lui avoir rendu la liberté et, sans plus tarder, il s'adonne à la prière et à l'étude de l'Ecriture Sainte. Sa vie est une vie de pénitent; il maltraite sans relache son pauvre corps qu'il appelle son grand ennemi et la cause de tous ses péchés. Il vit tout en Dieu et s'il revient parfois sur la terre, c'est pour y exercer les œuvres de charité.

MIRACLES

Magloire recueillait les voyageurs égarés dans le désert, et son humilité trouvait à cela un charme particulier. C'était de se faire le serviteur de ces hommes qui ignoraient sa dignité. Mais bientôt on ne parla dans le pays que de la sainteté du bon solitaire. Les infirmes vinrent chercher auprès de lui la guérison et les âmes souffrantes conseil et soulagement. Boiteux, aveugles, sourds-muets remplissaient la solitude qui se changeait en une véritable cité des malheureux. Un combat s'engageait alors entre la charité et l'humilité, et la charité l'emportait, car Magloire, voyant tous ces malades, se sentait touché de compassion et il les guérissait.

DÉCOURAGEMENT

Toutefois, l'évêque ermite s'affligeait de ce concours qui troublait sa prière et son humilité. Il se plaignait et faisait de tendres reproches au Seigneur de l'avoir mené dans une solitude où il retrouvait tous les dangers du monde, il fondait en larmes, se frappant la poitrine et se reprochant ses nombreux péchés. Il quitta subitement le désert et revint à Dôl chercher les consolations de Budocius. Celui-ci consola son père et lui assura que c'était la volonté de Dieu de lui faire accomplir ces prodiges et de le sanctifier plus par ce moyen qu'en le laissant dans une paisible solitude. Magloire revint donc en son ermitage et y reprit ses œuvres de charité ainsi que ses miracles.

SAINT MAGLOIRE ET LE LÉPREUX

Un seigneur, nommé Loïescon, qui vivait très pieusement et faisait de grandes largesses aux pauvres, était cependant attaqué d'une lèpre hideuse. Désespérant du secours des médecins, il vint trouver le serviteur de Dieu. Le solitaire adressa à Dieu une fervente prière, toucha Loïescon de la main, et la lèpre disparut à l'instant. Transporté de joie, le comte se jette aux pieds de Magloire et lui offre, comme gage de reconnaissance, une partie de ses terres situées dans l'île de Sarck.

DIEU COMMANDE AUX POISSONS ET AUX OISEAUX

Magloire consulta le Seigneur et accepta l'offre qui lui était faite. Il voulait construire une belle abbaye qui retentirait sans cesse de la louange de Dieu. Il vint visiter les terres que son protégé avait données au Seigneur. Il n'y fut pas plutôt entré que les poissons, quittant les étangs de Loïescon, vinrent dans le territoire concédé au serviteur de Dieu, et les oiseaux, quittant leurs bosquets, vinrent l'entourer en faisant retentir leurs chants mélodieux.

Le comte s'en aperçut bientôt car les poissons ne venaient plus dans ses filets. Sa femme, qui était loin d'être aussi vertueuse que lui, fit tant d'instances qu'elle persuada à Loïescon de changer de part avec Magloire. L'échange se fit, mais oiseaux et poissons suivirent Magloire. Le noble Franc ne voulut plus lutter davantage contre Dieu dont il reconnaissait la main dans ce prodige. Le solitaire commença aussitôt à construire à Sarek une belle

abbaye. Quand tout fut achevé, il appela soixante religieux et les plaça dans ce monastère dont il dut prendre la direction.

Il était la règle vivante des moines, et ses exemples étaient pour eux la meilleure prédication. Il pratiquait toutes les vertus, jeûnait fréquemment et au milieu des plus grandes fatigues n'accordait presque rien à son corps. On aurait cru que pour se reposer il redoublait de travaux et d'austérités.

Mais la vertu qu'il aima le plus, ce fut la virginité qu'il garda jusqu'à la mort. Son cœur étant pur, il voyait déjà Dieu ici-bas par l'œil intérieur de son âme éclairée par la foi; il communiquait sans cesse avec le ciel, et les anges se plaisaient à venir en sa compagnie.

Cependant, si rude qu'il fût pour lui même, il était doux et affable envers les autres. Il soignait les pèlerins qui venaient à lui avec une charité inaltérable et avec un grand respect, voyant Jésus-Christ dans ses membres souffrants. Aussi quand ses soins et ses ressources étaient épuisés, les miracles venaient à son aide.

RÉSURRECTIONS

Magloire avait envoyé ses serviteurs à la mer afin de prendre du poisson pour la Communauté. Il arriva qu'un des serviteurs tomba dans les flots et se noya. On voulut en vain le sauver, son corps resta enseveli sous les eaux. Affligé de ce malheur, dont il s'attribuait la responsabilité, Magloire se rend sur le rivage, se jette à genoux, prie avec larmes, et le noyé bientôt reprend vie et santé. Une autre fois c'est un pauvre laboureur qui a perdu tous ses biens et dont la fille unique, par un surcroît de malheur, est morte à la fleur de son âge. Le Saint ressuscite la jeune fille et la rend à son père.

Le démon, jaloux de notre Saint, déchaîna des fléaux sur le pays. Une cruelle famine désola durant quelque temps l'île de Sarck, mais le malheur ne servit qu'à augmenter les mérites et la renommée de Magloire. Tous les malheureux se jetaient dans ses bras et il les secourait en se dépouillant lui-même avec sa Communauté. Enfin les ressources manquèrent. Les moines voulaient priver les pauvres affamés du repas habituel qu'on leur donnait à l'abbaye. Mais Magloire fit venir plus de monde que de coutume et tous furent rassasiés. L'économe du couvent vint se plaindre au Père Abbé: « Les religieux n'auront absolument rien à manger aujourd'hui, dit-il avec désespoir. » Magloire fut attristé de ce manque de foi: en effet il se mit en prière et la Providence se chargea de donner à l'abbaye des vivres en abondance.

INVISIBLE PILOTE

L'abbé de Sareck avait de jeunes novices qu'il formait à la vie religieuse. Il leur permit un jour d'aller prendre leur récréation sur la plage. Les jeunes enfants aperçoivent un grand bateau désemparé rejeté sur la côte. Y courir, le visiter, s'y asseoir, fut l'affaire d'un instant, mais le jeu ne dura guère.

Tout à coup arrive une vague furieuse qui emporte les enfants en pleine mer, sans voiles, sans rames, sans mâts. Ils voient la mort se dresser devant eux et le désespoir glace leurs cœurs. Ils invoquent leur Père comme on invoque un saint du ciel, et ils reprennent confiance. Cependant le vent les pousse toujours, l'immensité de la mer se déroule sous leurs yeux. Les abîmes se creusent et s'agitent sous les flancs de la frêle embarcation, ils recommandent leurs âmes à Dieu et s'abandonnent à sa miséricorde. Elle ne leur fit point défaut. Magloire, averti du péril de ses enfants, priait pour eux. Le bateau désemparé aborda heureusement sur un rivage inconnu; la foule était accourue à la vue du miracle. On fait descendre les enfants, on les entoure, on les interroge; enfin on les conduit au roi de la contrée. Emerveillé au récit de ces marins improvisés, celui-ci se demandait comment un si grand serviteur de Dieu pouvait vivre dans un pays voisin sans qu'il le connût. Il résolut d'honorer saint Magloire et de le secourir dans les nécessités qui l'affligeaient. Il fit donc charger la barque de nombreuses provisions, et confiant dans la Providence de Dieu qui avait conduit les novices sains et saufs sur ses terres, il les renvoya à Magloire dans le bateau qui les avait amenés. En effet, conduits invisiblement par leur Père, les enfants revinrent à Sarek sans aucun accident, et ramenèrent l'abondance dans le pays.

APPARITIONS ET MORT

Cependant l'heure de la récompense arrivait, heure de consolation pour le maître, d'affliction et de tristesse pour les disciples. Dieu voulut faire connaître à son serviteur le jour auquel son âme bienheureuse entrerait dans l'éternité. A la veille de Pâques de l'an 528, l'ange du Seigneur lui apparut à trois reprises. Il l'avertit de sa mort prochaine et lui apporta des consolations célestes qui procurèrent un soulagement à ses souffrances. A la troisième apparition, l'ange, ayant pris une hostie, communia visiblement le Saint sur son lit de douleur. Magloire attendit joyeux et fort la visite du Seigneur jusqu'au 24 octobre. Ce jour-là les portes du ciel lui furent ouvertes et il naquit à l'éternité bienheureuse.

Les reliques de saint Magloire furent apportées à Paris lors de l'invasion des Normands, et elles ont été placées avec honneur dans l'église Saint-Jacques du Haut-Pas. Saint Magloire, **priez pour nous.**

SAINT SÉNOCH, ABBÉ EN TOURAINE

Fête le 28 octobre.

Saint Sénoch était originaire du Poitou. Il vivait au VI[e] siècle. Ses parents l'avaient élevé dans les erreurs païennes, mais Dieu, le prévenant de ses grâces, illumina l'intelligence de ce jeune enfant. Sénoch reconnut la fausseté de la religion qu'il pratiquait et se fit chrétien. Afin d'échapper plus facilement aux dangers du monde, il s'enfuit de la maison de son père et se réfugia dans la solitude. Un monastère ruiné lui servit de retraite; Sénoch en releva les murs, y construisit quelques cellules et un oratoire. Le fervent jeune homme se vit favorisé de la grâce des miracles. La renommée de sa sainteté lui attira plusieurs disciples qui vécurent sous sa conduite dans l'austérité et la prière.

Sénoch observait un jeûne presque continuel et voulant ressembler à son maître, qui avait consumé sa vie dans les souffrances par amour des hommes, il portait aux mains, aux pieds et au cou de lourdes chaînes.

Cependant si Sénoch est un exemple admirable de mortification et de pureté, il peut aussi servir de modèle aux pécheurs repentants. Le Sain tfut obsédé un jour par la tentation d'aller revoir ses parents, il céda, quitta sa solitude. Le démon, qui l'observait, sut profiter de ce moment pour lui inspirer l'esprit d'arrogance et de fierté.

Quand il revint dans le désert, hélas! Sénoch n'était plus l'admirable solitaire d'autrefois, le souffle du monde avait terni cette fleur jadis si belle et qui répandait des parfums si délicieux. L'amour-propre s'était glissé dans son âme.

Saint Grégoire, alors évêque de Tours, s'aperçut bientôt des ruses de Satan, il adressa de vifs reproches au solitaire. Celui-ci triomphant de lui-même les accepta en toute soumission et rentra en possession de la belle vertu d'humilité. Il demanda pardon à Dieu d'avoir laissé un instant la vanité enfler son âme et Dieu, qui aime les humbles, lui rendit le pouvoir de faire des miracles.

Saint Sénoch compatissait à toutes les misères, à toutes les douleurs. Il avait tant de sollicitude pour les pauvres qu'il leur construisait des ponts afin qu'il ne leur arrivât point d'accident au moment de la crue des eaux. Après une longue vie d'austérités et de prières, le Saint fut pris de la fièvre; il expira entre les bras de saint Grégoire de Tours accouru à son chevet, et alla recevoir la couronne de gloire que lui avaient méritée ses travaux.

LES DEUX CENTS BÉNÉDICTINS MARTYRS DE SAINT-PIERRE DE CARDEGNA

Fête le 6 août.

Au temps où les Maures étaient maîtres de la plus grande partie de l'Espagne et ravageaient, par de fréquentes incursions, les provinces chrétiennes du nord, deux cents religieux Bénédictins servaient le Seigneur au couvent de Saint-Pierre de Cardegna, près de Burgos, en Vieille-Castille. C'étaient de vrais fils de saint Benoît, admirables de régularité, d'austérité et d'obéissance. Avec quelle ferveur ils chantaient chaque jour les louanges du Seigneur. Dieu les écoutait avec d'autant plus d'amour qu'il leur réservait la grâce de remporter tous ensemble la couronne des martyrs.

L'an 872, les Musulmans, conduits par Zafa, dévastant la Vieille-Castille, se ruèrent sur le couvent de Saint-Pierre de Cardegna, forcèrent l'entrée de ce pieux et pacifique asile, et trouvèrent tous les moines réunis autour de leur abbé, saint Etienne. Désireux de verser leur sang pour Jésus-Christ, aucun d'eux n'avait voulu se soustraire par la fuite à la fureur des ennemis de la foi. Les soldats de Mahomet les égorgèrent tous jusqu'au dernier

Ainsi se tut sur la terre ce beau chœur de deux cents moines; mais si ce soir-là l'église de Cardegna resta dans le silence de la mort, quelles magnifiques vêpres les deux cents martyrs entonnèrent au ciel avec les anges. Et là-haut leur chant ne cessera plus.

Quand les infidèles se furent retirés, gorgés de sang et enrichis de pillage, les chrétiens donnèrent la sépulture aux martyrs. D'autres Bénédictins revinrent ensuite relever et repeupler le cloître désert; et de ces tombes jaillit une vie nouvelle pour plusieurs siècles. Pendant longtemps, chaque année, au jour anniversaire de leur glorieuse mort, on voyait le pavé, qui couvrait la sépulture des moines martyrs, suer une liqueur sanguinolente et parfumée, instrument de divers miracles. La fête achevée, le prodige disparaissait. Ce miracle annuel cessa quand les Maures eurent été définitivement chassés d'Espagne, à la fin du XV[e] siècle.

On obtint un grand nombre de faveurs par l'intercession des saints martyrs de Cardegna; de divers côtés on voulut avoir de leurs reliques, et les rois d'Espagne comblèrent de leurs bienfaits le monastère et son église.

L'an 1604, le P. Antoine Ordognez, étant en voyage, s'arrêta au bourg de San Esteban de Gormaz (sur la rive droite du Duero, en Vieille-Castille) et reçut l'hospitalité dans la maison de Catherine Gonzalez. Il était possesseur de quelques reliques des martyrs bénédictins et parla avec enthousiasme de la fête qu'on venait de célébrer en leur honneur à Cardegna. Aussi son hôtesse ne voulut-elle pas le laisser partir avant de s'être fait donner quelques fragments de ce précieux trésor. — Elle ne tarda pas à s'en féliciter. Une de ses voisines fut soudainement atteinte d'une maladie si grave qu'on la crut morte, et peut-être l'était-elle réellement. Son mari en larmes songeait déjà aux préparatifs des funérailles. Catherine Gonzalez, désolée de ce que la malade n'avait pu recevoir les derniers sacrements, arrive avec ses reliques et les place sur la tête de la pauvre femme : « Laissez-les là un moment, » dit-elle au mari. Bientôt la malade revient à elle et ouvre les yeux : « J'ai rêvé, dit-elle, qu'un reliquaire descendait du ciel et se posait sur ma tête. — Mais, ajoutèrent les assistants, nous avons justement mis sur ta tête les reliques des martyrs de Cardegna ». Alors la malade se mit à invoquer avec confiance les saints moines et, peu de jours après, sa guérison était complète.

L'ARCHANGE SAINT RAPHAEL

Fête le 24 octobre.

« Seigneur, s'écria Tobie épouvanté, ce monstre se jette sur moi ! — Prends-le par les ouïes, dit l'Ange et tire-le à terre »

(Tableau du Dominiquin.)

Si le monde des créatures visibles et matérielles est admirable de beauté et de variété, le monde des créatures spirituelles, le monde angélique, est incomparablement plus noble et plus beau encore, et rien n'égalerait notre admiration, s'il nous était donné de le contempler.

Semblable à un roi puissant entouré de ses grands officiers, Dieu aime à se servir du ministère des anges, princes immortels de sa cour céleste, pour le gouvernement de l'univers visible et pour le salut de ses élus qui voyagent encore sur la terre.

La mission de l'archange saint Raphaël, dont le nom signifie *Médecine de Dieu*, nous est admirablement révélée dans une histoire très certaine, puisqu'elle fait partie des Ecritures inspirées de Dieu : *L'histoire de Tobie.* Saint Raphaël nous y apparaît comme le *guide des voyageurs, le consolateur des familles éprouvées, le médiateur des unions saintes et selon Dieu, le*

médecin des malades, le protecteur des pèlerins de la vie.

UN HOMME DE BIEN — ÉPREUVES — DEUX PRIÈRES

Sept siècles avant Jésus-Christ, vivait en exil à Ninive, capitale de l'Assyrie, un homme juste, de la tribu de Nephtali; il se nommait Tobie. Emmené captif en ce pays, avec la plupart de ses compatriotes, par Salmanasar, roi des Assyriens et destructeur du royaume d'Israël, Tobie n'avait pas cessé sur la terre étrangère d'être fidèle au vrai Dieu et à tous ses commandements.

« Tout ce qu'il avait, dit l'auteur sacré, il le partageait avec ses compagnons d'exil, et parce qu'il se souvint de Dieu de tout son cœur, Dieu lui fit trouver grâce devant le roi Salmanasar, » qui lui accorda la liberté de ses actes et de sa résidence. Tobie en profitait pour visiter ses frères captifs et il les aidait de ses conseils et de ses aumônes. C'est ainsi que, passant par Ragès, ville des Mèdes, il prêta à Gabélus, un de ses compatriotes, une somme de dix talents qu'il avait reçue lui-même du roi.

Mais l'impie Sennachérib, successeur de Salmanasar, furieux du désastre qu'il avait éprouvé dans son expédition contre Jérusalem, fit retomber sa colère sur les Israélites captifs dans ses Etats. Tobie se multiplia pour soulager leurs infortunes et ensevelir ceux qui étaient mis à mort par ordre du tyran. Il fut dénoncé, dépouillé de ses biens et condamné à mort. Mais il réussit à s'échapper et se tint caché pendant quarante-cinq jours chez des amis fidèles.

Au bout de ce temps, Sennachérib ayant été assassiné par ses propres fils, Tobie revint dans sa maison et recouvra ses biens.

Cependant la persécution contre les Hébreux recommença; Tobie reprit ses œuvres de charité; parfois il abandonnait son repas pour aller recueillir le corps de quelque malheureux israélite massacré, et le cacher dans sa maison, en attendant de pouvoir l'ensevelir durant la nuit.

Une fois, harassé de fatigues à la suite de cette œuvre de miséricorde, il s'endormit au pied du mur de sa maison. Durant son sommeil, il tomba sur ses yeux de la fiente chaude d'un nid d'hirondelles et il devint aveugle.

Il était alors âgé de cinquante-six ans.

Ses proches ajoutaient à cette épreuve déjà si dure, les traits de leur raillerie : « A quoi t'ont servi, disaient-ils, tes aumônes et tes bonnes œuvres? — Ne parlez pas ainsi, répondait le vieillard; nous sommes les enfants des saints, nous attendons une autre vie que Dieu donnera à ceux qui lui sont fidèles. »

Cependant au bout de quatre ans, le nouveau Job ayant eu un jour à essuyer les injures de sa propre femme, adressa à Dieu cette prière, accompagnée de ses larmes :

« Vous êtes juste, Seigneur, vous êtes miséricorde, vérité et justice. Seigneur ne punissez pas mes offenses ni les péchés de mes pères; ordonnez que mon âme soit reçue en paix; car la mort m'est plus avantageuse que la vie. »

Or, pendant que le saint vieillard priait ainsi à Ninive, une jeune fille d'Israël, sa parente, exilée à Ragès (Ecbatane, dit le texte grec), répandait aussi devant le Seigneur ses larmes et ses prières. C'était Sara fille de Raguel; son affliction était immense. Sept fois ses parents l'avaient donnée en mariage, et chaque fois le cruel démon Asmodée avait tué son nouvel époux, sous ses yeux, le soir même des noces.

Un jour, une de ses servantes, dans un moment de colère, avait osé répondre à sa jeune maîtresse : « Meurtrière de tes maris, veux-tu aussi me tuer comme eux? »

A ces mots l'infortunée Sara se réfugia dans une chambre haute de la maison, et y resta trois jours à prier et à pleurer sans vouloir prendre de nourriture.

Le Seigneur n'attendait que la prière de ces deux âmes affligées pour venir à leur secours et les exaucer au-delà de leurs désirs (1). Et sa providence confia à l'archange Raphaël l'exécution de ses miséricordieux desseins.

LE GUIDE CÉLESTE

Le vieux Tobie, croyant sa mort prochaine, remit au jeune Tobie son fils unique le reçu signé par Gabélus à qui il avait prêté dix talents; mais pour aller recouvrer cet argent, il fallait entreprendre un long et périlleux voyage jusqu'à Ragès, au pays des Mèdes.

A peine sorti de la maison pour chercher un guide, le jeune Tobie aperçoit un noble adolescent, d'une sereine beauté, la tunique relevée à la ceinture, dans l'attitude d'un voyageur prêt à se mettre en route.

C'était l'archange messager du Très-Haut.

Sans se douter qu'il a devant lui un prince du ciel, Tobie l'aborde en ces termes : « D'où venez-vous, bon jeune homme ?

— Je suis un enfant d'Israël.

— Connaissez-vous le chemin qui conduit au pays des Mèdes ?

— Oui très bien; j'ai même demeuré chez Gabélus qui habite Ragès, ville des Mèdes, bâtie sur la montagne d'Ecbatane. »

Conduit dans la maison de Tobie, l'archange salue le vieillard par ces belles paroles : « Que la joie soit toujours avec vous !

— Quelle joie puis-je avoir, répond le malheureux aveugle, moi qui suis toujours dans les ténèbres et ne jouis point de la lumière du jour?

— Ayez bon courage, reprend avec assurance le mystérieux voyageur, sous peu le Seigneur vous guérira.

— Pourrais-tu conduire mon fils à Ragès, chez Gabélus?

— Oui, je le conduirai volontiers et vous le ramènerai.

— Dis-moi, reprit le vieillard, quelle est ta tribu et de quelle famille es-tu ?

— Je suis Azarias, fils du grand Ananias, dit l'ange. » (Azarias signifie *Dieu aide* et Ananias *Dieu est propice*. Le messager céleste pouvait donc, remarque saint Augustin, prendre ces noms qui désignaient si bien sa mission divine.)

Et comme il promettait de nouveau de ramener son protégé sain et sauf, le bon vieillard congédia ainsi les voyageurs :

« Bon voyage à tous deux; que Dieu soit avec vous dans votre chemin et que son ange vous accompagne... »

Il ne savait pas encore qu'il était exaucé à la lettre.

Cependant, après le départ de son fils, Anne, femme du vieux Tobie, ne tarda pas à exprimer sa douleur en plaintes amères : « Plût au ciel, disait-elle à son mari, qu'il n'eût jamais existé cet argent, qui a causé le départ de notre fils ! »

(1) *L'Archange saint Raphaël;* sa mission et son culte. — Excellente brochure de 140 pages, chez Retaux-Bray, 82, rue Bonaparte. Paris.

Le vieillard la consolait : « Ne pleure point, notre fils reviendra sain et sauf, je crois qu'un bon *envoyé de Dieu* l'accompagne. »

LE DANGER CHANGÉ EN REMÈDE — MARIAGE BÉNI DE DIEU

Quand les deux voyageurs arrivèrent sur les bords du Tigre, le jeune Tobie voulut se laver les pieds dans le fleuve pour se reposer de la fatigue.

Tout à coup un énorme poisson sortit de l'eau, menaçant de le dévorer : « Seigneur, il s'élance sur moi, s'écria le jeune homme épouvanté.

— Prends-le par les ouïes, répondit l'ange, et tire-le à toi. »

Tobie obéit intrépidement et le monstre vient expirer sur le rivage.

« Ouvre ce poisson, dit Raphaël, et conserve le cœur, le fiel et le foie, qui seront d'excellents remèdes. »

La chair du poisson fut salée et leur servit de provision de route.

Vingt-deux jours après leur départ de Ninive, les deux voyageurs arrivaient au pied d'Ecbatane.

« Où veux-tu que nous logions ? demanda Tobie.

— Il y a ici, répondit l'ange, un certain Raguel, ton parent. Il a une fille unique nommée Sara. Toute sa fortune te revient; il faut que tu la demandes en mariage à son père et tu l'obtiendras.

— Mais, j'ai appris, reprit Tobie, qu'elle a déjà été mariée sept fois et que le démon a tué ses époux. Si j'avais le même sort, mes parents en mourraient de chagrin.

— Ecoute-moi, dit l'ange, je vais t'indiquer comment certains hommes donnent sur eux pouvoir au démon. Ceux qui embrassent l'état du mariage en bannissant Dieu de leur cœur; qui, semblables au cheval et au mulet, ne songent qu'à leurs passions, le démon a pouvoir sur eux. Mais toi, après ton mariage, garde avec ton épouse la continence durant trois jours et ne songe pendant ce temps qu'à prier avec elle... »

Raguel accueillit avec bonté les deux voyageurs, et regardant Tobie, il disait à sa femme : « Comme ce jeune homme ressemble à mon cousin ! » puis s'adressant à ses hôtes : « D'où êtes-vous, mes jeunes frères ? leur demanda-t-il.

— Nous sommes de la tribu de Nephtali et le lieu de notre exil est Ninive.

— Connaissez-vous Tobie, mon parent ?

— Oui, nous le connaissons. »

Et comme Raguel ne tarissait pas en éloges sur ce charitable vieillard, l'ange l'interrompit en disant :

« Tobie, dont vous parlez, est le père de ce jeune homme ! »

A ces mots, Raguel se jette au cou de son jeune cousin et l'embrasse en pleurant. Sa femme et sa fille pleuraient aussi. « Que la bénédiction d'en Haut soit sur toi, mon enfant, disait-il, tu es le fils d'un bon et excellent père. »

Raguel ordonne de tuer un mouton et de préparer un festin. Mais au moment de se mettre à table, Tobie fait cette déclaration : « Je ne mangerai et ne boirai point, que vous ne m'ayez accordé ma demande; il faut que vous me promettiez de me donner pour épouse Sara, votre fille. »

Le père, épouvanté de ces paroles et redoutant pour son cher cousin le malheur qui avait frappé ses premiers gendres, hésite et garde le silence.

« Ne craignez point, dit alors le messager de Dieu, ne craignez point de donner votre fille à votre jeune parent; il craint Dieu et c'est à lui que votre fille est réservée pour épouse; c'est pour ce motif qu'aucun autre n'a pu l'avoir. »

Eclairé par ces paroles, Raguel prit la main droite de sa fille. il la mit dans la main droite de Tobie et prononça cette invocation :

« Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et de Jacob soit avec vous; qu'il vous unisse lui-même et qu'il accomplisse en vous ses bénédictions. »

Il prit ensuite un rouleau de parchemin et l'acte de mariage fut rédigé. Puis on s'assit au festin en bénissant le Seigneur.

Le soir, les parents conduisirent les jeunes époux dans la chambre nuptiale et les laissèrent. « Sara, dit Tobie, prions Dieu aujourd'hui, demain et après-demain, et durant ces trois nuits unissons-nous au Seigneur par la prière, car nous ne devons pas nous marier comme les païens à qui Dieu est inconnu. » Et suivant le conseil que son guide lui avait donné, il fit brûler sur des charbons ardents une partie du foie du poisson pris dans le Tigre. Alors l'archange Raphaël, fort de la puissance de Dieu, saisit le démon et alla l'enchaîner dans le désert de la Haute-Egypte. (Onze siècles plus tard, les solitaires chrétiens iront lui livrer bataille et le vaincre à leur tour.)

Cependant, au premier chant du coq, Raguel anxieux ordonna à ses serviteurs de creuser un tombeau : « Peut-être, disait-il, mon gendre aura-t-il eu le sort des autres maris de ma fille. » Quand la fosse fut prête, il dit à sa femme : « Envoie une de tes servantes s'assurer s'il est mort, afin que je l'ensevelisse avant le jour. »

La servante ouvrit discrètement la porte de la chambre et vit les deux époux qui dormaient d'un paisible sommeil. Elle revint aussitôt annoncer la bonne nouvelle.

Raguel et Anna sa femme s'écrièrent, dans le transport de leur joie : « Nous vous bénissons, Seigneur Dieu d'Israël, puisqu'il n'est rien arrivé de ce que nous redoutions. Vous avez exercé envers nous votre miséricorde et chassé l'ennemi qui nous persécutait. Vous avez eu pitié de deux enfants uniques; faites, Seigneur, qu'ils vous bénissent dignement et que toutes les nations sachent que vous êtes le seul vrai Dieu. »

Raguel ordonne aussitôt de combler la fosse déjà creusée; il fait tuer deux vaches grasses et quatre moutons pour les fêtes nuptiales. Il y invite ses voisins et ses amis.

A la prière de Tobie, l'ange alla seul jusqu'à Ragès, reçut l'argent de Gabélus et ramena Gabélus lui-même aux noces de son jeune parent.

Quinze jours de joie s'écoulèrent. Puis Tobie dit à Raguel : « Je sais que mon père et ma mère comptent maintenant les jours, leur cœur est en proie à l'inquiétude. » Ne pouvant donc le retenir davantage, Raguel remit à son gendre Sara sa femme et la moitié de tous ses biens en serviteurs, servantes, troupeaux, chameaux, vaches, argent, et il le laissa partir heureux et florissant de santé. Il avait en outre signé un acte par lequel Tobie, à la mort de ses beaux-parents, hériterait de tout le reste de leurs biens.

LE RETOUR — GUÉRISON — L'ANGE SE RÉVÈLE

Cependant Anne, mère de Tobie, rongée par l'inquiétude, allait chaque jour sur une colline d'où l'on découvre au loin la route. Enfin, elle aperçut les voyageurs, et revint en toute hâte dire au saint vieillard, son époux : « Voici ton fils qui revient ! »

Déjà, le chien de la maison, compagnon de route des voyageurs, arrivait joyeux au logis et caressait de sa queue le vieux Tobie. L'aveugle se lève, et se met à courir en heurtant de ses pieds; un serviteur lui donne la main; il va au-devant de son fils et le serre dans ses bras en pleurant.

Suivant le conseil de l'ange, le jeune homme frotte les yeux de son père avec le fiel du poisson. Une taie blanche s'en échappe, Tobie l'enlève et son père revoit la lumière du jour.

Bientôt arrive Sara, avec sa suite et sa dot.

Les nouvelles fêtes nuptiales durèrent sept jours.

Alors les deux Tobie prirent à part leur bienfaiteur et le supplièrent d'accepter en récompense la moitié de tous les biens qu'il leur avait procurés.

Mais le guide leur répondit : « Je ne veux plus vous tenir cachée ma secrète mission. Quand tu priais en versant des larmes, quand tu laissais ton repas pour cacher les morts dans ta maison et les ensevelir la nuit, c'est moi qui ai présenté ta prière au Seigneur. Parce que tu étais agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation t'éprouvât. Et maintenant le Seigneur m'a envoyé pour te guérir, et délivrer du démon Sara, la femme de ton fils.

« Je suis en effet l'ange Raphaël, l'un des sept qui nous tenons devant le Seigneur... »

En entendant ces paroles, les deux Tobie, saisis de frayeur, tombent la face contre terre.

L'ange les rassure. « Que la paix soit avec vous, dit-il, ne craignez point. Lorsque j'étais avec vous, c'est par la volonté de Dieu que je m'y trouvais; bénissez-le et chantez ses louanges. Je paraissais, il est vrai, manger et boire avec vous; mais je fais usage d'une nourriture invisible et d'un breuvage qui ne peut-être vu des hommes. Il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé; pour vous, bénissez le Seigneur et racontez toutes ses merveilles. »

Et en achevant ces paroles, il disparut.

Tobie, le père, vécut encore quarante-deux ans et vit les fils de ses petits-fils. Après la mort de son père et de sa mère, Tobie le fils revint avec Sara sa femme, et ses fils et ses petits-fils auprès de ses beaux-parents, qu'il retrouva dans une verte vieillesse. Il leur ferma les yeux, vécut lui-même jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans et mourut en paix, laissant une nombreuse postérité.

LA DÉVOTION A SAINT RAPHAEL

Dans le nouveau Testament, saint Raphaël s'est toujours montré le fidèle protecteur de ceux qui l'invoquent avec confiance. Il a délivré des voyageurs de périls imminents, obtenu la santé à des malades, favorisé de pieux jeunes gens dans l'heureuse conclusion d'un mariage chrétien, secouru des familles et des communautés dans la détresse, obtenu la victoire dans les tentations.

Sainte Marie-Françoise des Cinq Plaies, qui honorait d'un culte tout spécial le bienheureux Archange, le vit souvent apparaître auprès d'elle pour la soigner durant ses maladies. Plus d'une fois, il lui apporta la sainte Eucharistie.

Saint Jean de Dieu, cet héroïque serviteur des pauvres et des malades, fut plusieurs fois aidé, dans ses charitables fonctions, par saint Raphaël. Un jour qu'il manquait de pain pour ses pauvres, le glorieux archange lui apparut, vêtu en religieux, et portant une corbeille pleine de pains : « Mon frère, lui dit-il, d'une voie enjouée et affectueuse, nous formons un seul et même ordre, car il y a des hommes, qui sous un vêtemen tgrossier, peuvent être les égaux des anges. Recevez ces pains que vous envoie le ciel pour subvenir aux besoins de vos pauvres. »

La ville de Cordoue, en Espagne, était ravagée par une peste effroyable. Les vivants ne suffisaient plus à ensevelir les morts, et, ce qui est plus triste encore, beaucoup mouraient sans sacrements parce que les confesseurs survivants étaient trop peu nombreux. Un religieux de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, nommé le P. Simon de Susa, qui ne cessait de se dévouer aux malades, voyant ses efforts si insuffisants, se jeta au pied de l'image de la Reine des Anges, la suppliant d'envoyer saint Raphaël au secours de la ville.

L'archange lui apparut alors, sous la figure d'un beau jeune homme : « Je suis Raphaël, dit-il; je viens à ton aide; tes prières, tes aumônes et surtout ton humilité et ta charité, sont d'un si grand prix aux yeux de Dieu, qu'il calmera son courroux... Que les malades demandent à la Reine des Anges, *la Médecine de Dieu (Raphaël)*, et ils seront guéris. Apprends aussi que ceux qui m'invoqueront et porteront mon image seront secourus dans tous leurs maux et délivrés de l'impur démon Asmodée, qui perd les hommes et leur enlève la grâce de Dieu. »

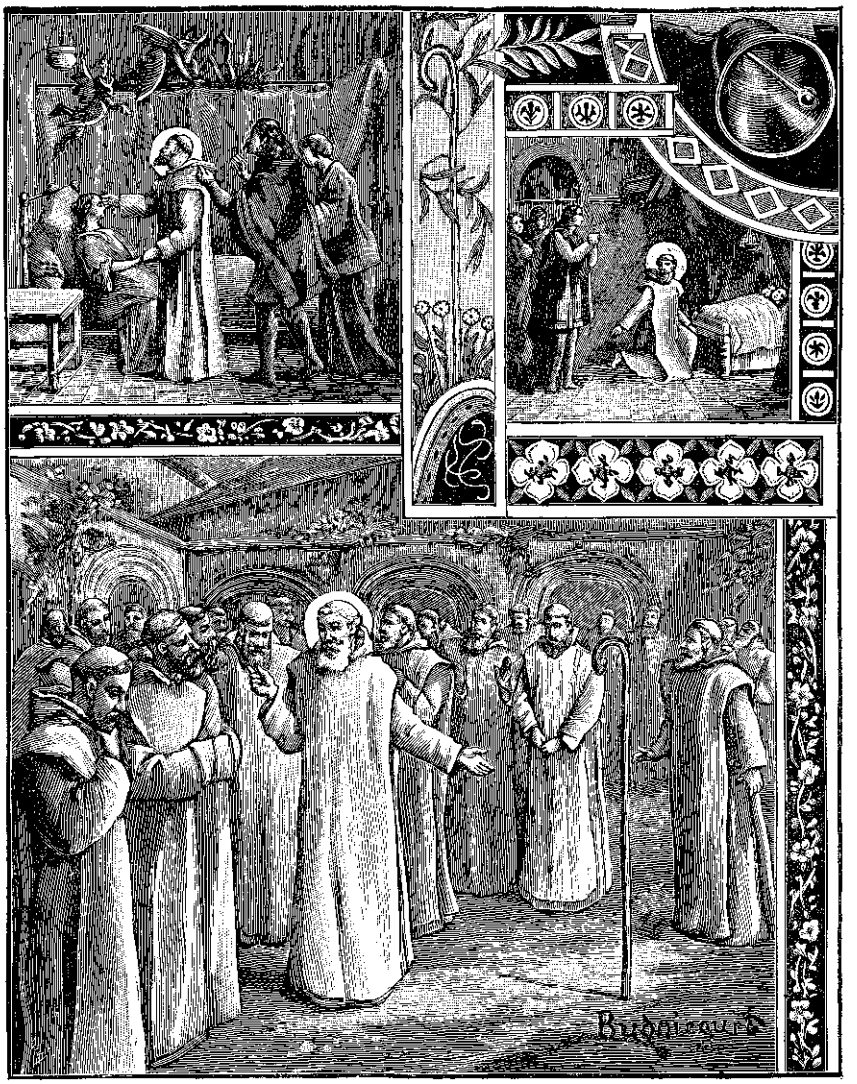
Simon alla aussitôt avertir l'évêque; tout le peuple invoqua la sainte Vierge et saint Raphaël et la ville se consacra au saint Archange. Aussitôt la peste cessa ses ravages.

La cité reconnaissante éleva sur une de ses places la statue monumentale de son libérateur, et dès lors, suivant le vœu qu'elle en avait fait, elle célébra chaque année, par une fête spéciale, l'anniversaire de cette délivrance.

SAINT MARTIN DE NANTES

ABBÉ DE VERTOU (527-601)

Fête le 24 octobre.



Miracles de Saint Martin — Il annonce à ses religieux sa mort prochaine et plante dans le sol sa crosse abbatiale, qui prit racine et devint un grand arbre.

NAISSANCE — PIEUSES ÉTUDES — LA VOCATION

Saint Martin naquit à Nantes, vers l'an 527. Ses parents joignaient à une grande fortune une solide piété. Ils inspirèrent de bonne heure à leur enfant les sentiments dont ils étaient animés eux-mêmes. Quand il fut en âge d'étudier, ils l'envoyèrent d'abord aux écoles de Nantes, puis à Tours, la ville du grand thaumaturge des Gaules, dont notre Saint portait le nom.

L'étudiant se fit remarquer par une grande régularité de vie. Sa modestie et sa douceur le faisaient rechercher et aimer de tous. Les études, loin d'être pour lui un obstacle à la ferveur, fournissaient au contraire des éléments à sa piété. La Bible était son livre de prédilection. C'est là qu'il puisait cet esprit de prière par lequel il s'unissait chaque jour davantage à Dieu. En même temps, il commençait à entrer dans ces saintes voies de la pénitence que nous lui verrons bientôt parcourir avec tant d'ardeur.

Le pieux jeune homme sentit bientôt naître

en lui, avec un profond dégoût du monde, le désir d'une vie plus parfaite. Depuis longtemps, Martin nourrissait le projet de quitter tout pour Dieu, lorsqu'un jour, saint Félix, promu récemment à l'évêché de Nantes, vint à Tours traiter avec l'archevêque de cette ville certaines affaires de son diocèse. Notre étudiant profita de cette occasion pour s'ouvrir de son pieux dessein à son évêque. Celui-ci, reconnaissant l'élu du Seigneur, l'emmena à Nantes et lui conféra aussitôt les Ordres mineurs.

LE DIACRE MISSIONNAIRE — UNE VILLE ENGLOUTIE

Saint Félix put alors apprécier quels trésors de science et de vertus étaient renfermés dans le nouveau lévite. Il résolut de l'attacher définitivement à son église, et le nomma archidiacre.

A cette époque, le paganisme n'avait pas complètement disparu des Gaules. En certains endroits, on adorait encore des idoles. C'est ainsi que dans le diocèse de Nantes, sur la rive gauche de la Loire, près du lac Grandlieu, se trouvait une ville nommée Herbauge, où le culte des faux dieux était encore en honneur. Jusque-là cette ville, très florissante, d'ailleurs, par son commerce, avait résisté aux prédications des missionnaires. Saint Félix gémissait amèrement de voir ces pauvres âmes persévérer dans leur idolâtrie.

Un jour, il fit appeler son archidiacre, et, tout en larmes, lui exposa l'état des habitants d'Herbauge. Le cœur de Martin, déjà embrasé du zèle apostolique, brûlait de répandre sa flamme au dehors. Quelle occasion favorable s'offrait à lui de faire connaître Jésus-Christ! Il partit donc, avec l'espoir de moissonner dans la joie, ce que ses devanciers avaient semé dans les larmes. Mais il ne devait pas être plus heureux. Le jour de son arrivée dans la ville, il ne reçut qu'injures et outrages.

Le soir venu, il ne put même trouver un logement pour la nuit: personne ne voulut lui accorder l'hospitalité. Il continua néanmoins ses prédications; mais elles n'eurent pas plus de succès qu'au début. Ce fut inutilement que le missionnaire fit tonner les menaces les plus terribles contre ces cœurs impénitents. On le prit pour un fou. Cependant, le Seigneur, pour récompenser sa persévérance, lui fit trouver un asile chez un pauvre paysan, nommé Romain, qui vivait avec sa femme et son fils dans un état voisin de la misère. Ils se convertirent à la foi, et reçurent de leur mieux le serviteur de Dieu.

Leur charité ne devait pas rester sans récompense. Saint Martin, mettant en pratique la recommandation du Sauveur à ses apôtres, résolut enfin de secouer la poussière de ses pieds et de quitter cette ville ingrate. Une révélation lui avait peut-être découvert quel terrible châtiment la justice divine réservait à Herbauge. Imitant la conduite des anges qui, autrefois, en sortant de Sodome, avaient emmené avec eux les deux justes qui s'y trouvaient, Saint Martin prit avec lui ses hôtes et s'éloigna de la ville. Il était à peine à quelques milles, lorsqu'un orage effroyable se déchaîna sur Herbauge. Le pays fut inondé et la cité coupable resta pour toujours ensevelie sous les eaux avec ses habitants.

LE PÈLERIN — L'ERMITE — LE MONASTÈRE DE VERTOU

Revenu à Nantes, saint Martin, qui n'était encore que diacre, fut ordonné prêtre. Il donna plusieurs missions dans la Bretagne et l'Anjou, et sa parole cette fois fut couronnée de succès.

Cependant, une voix intérieure lui disait de tout quitter et de se retirer dans la solitude. Avec la permission de son évêque, il entreprit le pèlerinage de Rome, aux tombeaux des saints apôtres. Durant le voyage, il visita les divers monastères qu'il rencontra sur son passage, s'informant des moindres observances en vigueur. Le monastère du Mont-Cassin venait d'être fondé quelques années auparavant par saint Benoît. Saint Martin s'y rendit et étudia avec soin la règle bénédictine. Après ces minutieuses recherches, il se fit une règle en rapport avec le nouveau genre de vie qu'il voulait embrasser.

Non loin de Nantes se trouvait une vaste forêt, nommée forêt de Du-men, mot qui signifie : pierre noire. On y trouvait en effet beaucoup de ces pierres mystérieuses, que nous appelons dolmens et menhirs, ce qui fait présumer qu'autrefois cette forêt avait dû être consacrée au culte druidique. C'est là que Martin se retira. Il s'y construisit une petite cellule avec des branchages; des racines, et quelques fruits sauvages formaient toute sa nourriture. Comme il n'y avait point d'eau là où il se trouvait, Dieu fit un miracle en faisant jaillir une source d'eau vive. Cette eau, d'après la légende, se changeait en vin lorsque la santé du Saint était atteinte.

Pendant dix ans qu'il resta dans cette solitude, l'unique préoccupation de notre anachorète fut de prier Dieu et de se livrer aux exercices de la plus rigoureuse pénitence. Il était en cela le digne émule des ascètes de la Thébaïde.

D'ailleurs, il ne devait pas rester seul dans ce genre de vie. Dieu allait lui donner de nombreux compagnons et faire de lui le père d'une nombreuse famille de moines, imitateurs de sa vie et de ses vertus.

Une nuit, il fut averti, pendant son sommeil, qu'il devait quitter sa retraite et retourner parmi les hommes, pour la plus grande gloire de Dieu.

Il en coûtait à notre Saint de s'arracher aux délices de la contemplation solitaire. Cependant, il n'hésita pas un seul instant dans son obéissance à la voix de Dieu qui venait de se faire entendre. Il partit aussitôt et se dirigea vers l'autre extrémité de la forêt, très rapprochée de la ville de Nantes. Il s'arrêta dans un endroit appelé Vertaw ou Vertau, aujourd'hui Vertou, mot qui veut dire en langue bretonne: ruisseau paisible. La Sèvre y coulait en effet au milieu d'épais ombrages; tout y favorisait la prière.

La présence du nouvel ermite fut bientôt remarquée des habitants. On se hasarda peu à peu à l'approcher, à venir lui demander conseil. Les fruits que sa parole produisait ne firent qu'augmenter le nombre des visiteurs. Saint Martin, sachant que c'était la volonté de Dieu qu'il travaillât au salut des âmes, les accueillait tous avec une grande douceur. De nombreux disciples vinrent bientôt se ranger autour de lui et demandèrent à partager sa vie. Ils se construisirent chacun une cellule, sur le modèle de celle de saint Martin. Mais l'expérience démontra que ce genre d'habitation était peu commode, et il fut résolu qu'on se réunirait en communauté. Les moines se mirent à l'œuvre pour la construction d'un monastère et, grâce aux largesses des habitants de Nantes, ils purent facilement conduire leur entreprise à bonne fin.

Le nouveau monastère, fut dédié à saint Jean-Baptiste, le patron des solitaires.

PÈRE D'UNE NOMBREUSE FAMILLE — DURINUM
LES DEUX-JUMEAUX

Vertou ne devait pas rester seul. Il allait être la maison-mère d'un grand nombre d'autres monastères qui prendraient sa règle et ses usages et se placeraient sous la direction de saint Martin. En quelques années, le nombre des religieux s'éleva à 300. Parmi les monastères fondés par le serviteur de Dieu, les plus célèbres furent, après celui de Vertou, ceux de Durinum, aujourd'hui Saint-Georges en Montaigu, et des Deux-Jumeaux.

Durinum était une ville florissante, au confluent des deux Maines, à six lieues de Nantes. C'est près de cette ville, sur les deux collines qui la dominaient, que saint Martin établit ses deux monastères de vierges et d'apôtres. Ils furent pour toute la contrée une source de bienfaits et de prospérité, car la religion rend toujours les peuples heureux. Elle apporte avec elle le véritable progrès. Pendant que les moines prêchaient la parole de Dieu, les vierges, qu'un cloître austère ne tenait pas enfermées, s'en allaient, sous les ailes de la charité, visiter les pauvres et les malades, et portaient partout la consolation et la joie.

L'abbaye des Deux-Jumeaux fut fondée dans une circonstance miraculeuse. Saint Martin revenait d'Angleterre où il avait délivré du démon la fille d'un roi chrétien dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom; débarqué sur les côtes de Normandie, il vit venir à lui un seigneur du diocèse de Bayeux, qu'il connaissait d'ailleurs et estimait beaucoup. Celui-ci venait d'être cruellement éprouvé; il avait eu deux enfants jumeaux qui étaient morts sans baptême. Toute la famille était inconsolable. Martin accourut et les exhorta à la confiance en Dieu. Puis, se mettant en prière et faisant prier avec lui tous les assistants, il supplia le Seigneur de rendre la vie aux deux jumeaux. Sa prière fut exaucée. En reconnaissance de ce bienfait, la famille offrit à Martin de bâtir à ses frais un monastère pour ses religieux. Telle fut l'origine de l'abbaye des Deux-Jumeaux dans le diocèse de Bayeux.

Devenu ainsi père d'une nombreuse famille, le serviteur de Dieu se faisait remarquer par sa vigilance et son dévouement. A des époques fixes, il visitait tous ses monastères, veillait à l'exacte observance de la règle, et donnait à tous des conseils précieux pour les soutenir dans le chemin de la perfection. Son zèle ne s'étendait pas seulement au troupeau choisi que Dieu lui avait confié: la Bretagne, le Poitou, le Maine entendirent tour à tour sa parole apostolique. Il montrait ainsi à ses disciples la règle qu'ils devaient suivre. Après s'être préparés dans la solitude et la pénitence au ministère de la parole, ils devaient répandre la bonne semence dans les cœurs.

MORT DE SAINT MARTIN

Cependant, l'heure approchait où le serviteur de Dieu allait être récompensé de ses travaux et de sa fidélité. Un jour qu'il était parti de Vertou pour se rendre à Durinum, il apprit par révélation que sa mort approchait. Il retourna aussitôt sur ses pas pour aller faire ses adieux à ses enfants de Vertou, qu'il aimait entre tous les autres. Il était encore à trois quarts d'heure du monastère, lorsque les cloches se mirent à sonner d'elles-mêmes. Etonnés, les Frères, se doutèrent du retour de leur père; ils se portèrent tout joyeux à sa rencontre. Mais leur joie se changea en une profonde tristesse, lorsque le Saint leur dit ces paroles : « Je n'ai plus longtemps à demeurer avec vous. Je vous laisse avec la paix de Jésus-Christ et toute l'affection de mon cœur. » Puis, fixant dans la terre son bâton pastoral : « Voici, ajouta-t-il, que je vous laisse le signe de ma juridiction sur vous, vous le regarderez comme une preuve que j'ai toujours aimé d'un amour particulier ce lieu où je vous rassemblai autrefois ».

Il était à peine reparti pour Durinum que le bâton pastoral prit racine, poussa des bourgeons, et devint, en quelques années, un grand arbre dont les feuilles étaient salutaires aux malades. Il fut toujours en grande vénération dans le pays. On raconte qu'à l'époque de l'invasion des Normands, quelques-uns de ces barbares voulurent monter sur cet arbre pour couper des branches et s'en faire des arcs. Mais ils furent punis de leur témérité, car l'un d'eux perdit les yeux d'un éclat de bois; un autre tomba de l'arbre et se brisa le cou; un troisième, que ces événements n'intimidaient pas, fit à son tour une chute et se cassa la jambe. Le reste prit la fuite, et l'arbre demeura intact et continua à être l'instrument des bienfaits divins.

Arrivé à Durinum, saint Martin donna ses derniers conseils à ses religieux, puis attendit dans le calme et la sérénité l'heure de son départ de ce monde. Avec quels transports de joie il envisageait cette patrie bienheureuse où il allait bientôt habiter! Mais avant de s'envoler vers son souverain Bien, il devait soutenir un combat suprême contre l'ennemi du salut. Sur son lit de mort, une troupe de démons furieux lui apparut en poussant des cris horribles. Comme autrefois son saint patron, le saint évêque de Tours, Martin dit aux esprits ténébreux : « Retirez-vous de moi, car il n'y a rien en moi qui vous appartienne! » Le bruit infernal cessa aussitôt, et au lieu du démon ce fut Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, avec ses anges et la bienheureuse Vierge Marie, vint à sa rencontre et l'introduisit dans son Paradis. C'était vers l'an 601. Saint Martin avait soixante-quatorze ans.

RELIQUES

A la nouvelle de la mort de leur Père, les moines de Vertou se rendirent à Durinum, dans l'intention de transporter son corps dans leur monastère; ceux de Saint-Georges s'y étant opposés, ils eurent recours à la ruse. Comme les religieux des deux abbayes se succédaient alternativement pour la garde du corps, ceux de Vertou profitèrent, pendant la nuit, du moment où ils étaient seuls pour accomplir leur pieux larcin.

Le corps de saint Martin reposa à Vertou jusqu'à l'invasion des Normands, époque où il fut transféré à l'abbaye de Saint-Jouin de Marnes, au diocèse de Poitiers. Les dévastations sacrilèges des guerres de religion et de la Révolution ont fait entièrement disparaître les reliques de saint Martin; mais son souvenir est encore vivant dans la Bretagne et le Poitou. Quarante paroisses du Poitou l'ont pour patron; plusieurs églises du diocèse de Nantes portent son nom. Et c'est à bien juste titre qu'on l'honore, car il fut pour cette contrée un véritable apôtre et l'un des premiers Pères de la vie religieuse en France.

SOURCES

Acta Sanctorum, 24 octobre, t. X. — *Les Petits Bollandistes.* — *Gallia Christiana.* — AUBERT : *Histoire de saint Martin, abbé de Vertou.*

SAINT FLORENT, ÉVÊQUE DE VIENNE

Fête le 3 janvier.

Saint Florent fut le septième évêque qui gouverna l'Eglise de Vienne après saint Crescent, disciple de saint Paul, au rapport de saint Adon, lui-même évêque de Vienne de 860 à 875.

Florent fut élu vers 240, pour succéder à saint Paracode. Le martyrologe romain nous apprend qu'il fut envoyé en exil du temps de l'empereur Gallien et qu'il y mourut. L'annaliste Matthieu de Westminster écrit, dans ses *Fleurs d'histoire*, à la date de l'année 241, que ce pontife se distingua par la pureté de sa vie comme par son savoir, et que, après avoir été exilé jusqu'aux temps de Gallus et de Volusien, il subit le martyre. Comme Gallus et son fils Volusien furent massacrés par leurs soldats en 253, c'est à cette date qu'il convient de placer la mort de saint Florent. Adon vante aussi la sainteté et la science du saint évêque qui fut remplacé par saint Lupicin sur le siège de Vienne.

C'est le 3 du mois de janvier qu'on célébrait la mémoire de ce saint évêque, arraché à son troupeau, jeté en exil, où il eut à souffrir plusieurs années les rudes travaux, les privations de tout genre, et les mauvais traitements par lesquels la cruauté impériale faisait passer les chrétiens et surtout leurs pontifes. Évêque et martyr, voilà deux mots qui tiennent peu de place dans l'histoire, et qui doivent en occuper beaucoup dans l'esprit des fidèles quand il s'agit d'un de nos apôtres et de nos aïeux dans la foi.

L'Eglise de Vienne honorait saint Florent comme martyr, quoiqu'il ne soit par certain qu'il ait versé son sang pour Jésus-Christ. Il mourut des suites de son exil, dit Adon. Le martyrologe dit de même : « Exilé, il acheva son martyre. »

L'Église de Rome elle-même célèbre avec l'office des martyrs la fête de six pontifes morts dans l'exil ou en prison. Ce sont les papes saint Marcel, saint Jean, saint Silvère, saint Martin et saint Pontien, auxquels il faut joindre saint Eusèbe, évêque de Verceil. L'Eglise de Vienne, en honorant saint Florent comme martyr, ne faisait qu'imiter les usages de l'Eglise Romaine sa mère.

SAINT DOMNIN, ARCHEVÊQUE DE VIENNE

Fête le 3 novembre.

L'Eglise de Vienne venait de perdre son chef vénéré, saint Julien (534); ce fut encore un saint qui fut choisi pour le remplacer.

Domnin, qui succéda à saint Julien, ne fit que passer sur le siège de Vienne, et cependant il a laissé dans son Eglise une grande et pure renommée.

C'était, dit saint Adon, un pontife versé dans la science sacrée et dans la science profane, ami des pauvres, zélé pour le rachat des captifs et remarquable par la sainteté de sa vie.

On ignore, du reste, l'année exacte de la mort de ce saint évêque. Son épiscopat ne paraît guère avoir duré plus de deux ans. Son Eglise l'honorait le 3 novembre, jour auquel il est marqué dans le martyrologe romain. Flavius Lacanius, qualifié de Clarissime (très illustre), fit, à la suite d'un vœu, et de concert avec les siens, élever sur le tombeau du saint évêque une basilique qui n'existe plus et qui était accompagnée d'une sacristie et d'un portique. Il est dit dans l'épitaphe consacrée à saint Domnin, évêque pauvre au nom du Christ, qu'il s'efforça toujours par ses vertus de représenter son divin Modèle, qu'il fut chaste d'esprit, pieux de cœur, riche d'éloquence; qu'il ignora l'injustice et fut habile à empêcher le mal; que sa foi resta sans tache; que, n'ayant rien en propre, il trouva pourtant le secret de racheter les malheureux captifs qu'entraînaient les fréquentes et désastreuses guerres de ces temps-là; qu'il leur donnait le vêtement et la nourriture, qu'il leur fournissait un abri et un toit. C'est surtout l'exercice de la miséricorde qui touche et émeut dans un prêtre de Jésus-Christ; et c'est le genre de sainteté devant lequel les peuples se prosternent avec le plus de respect et de vénération.

SOURCES CONSULTÉES

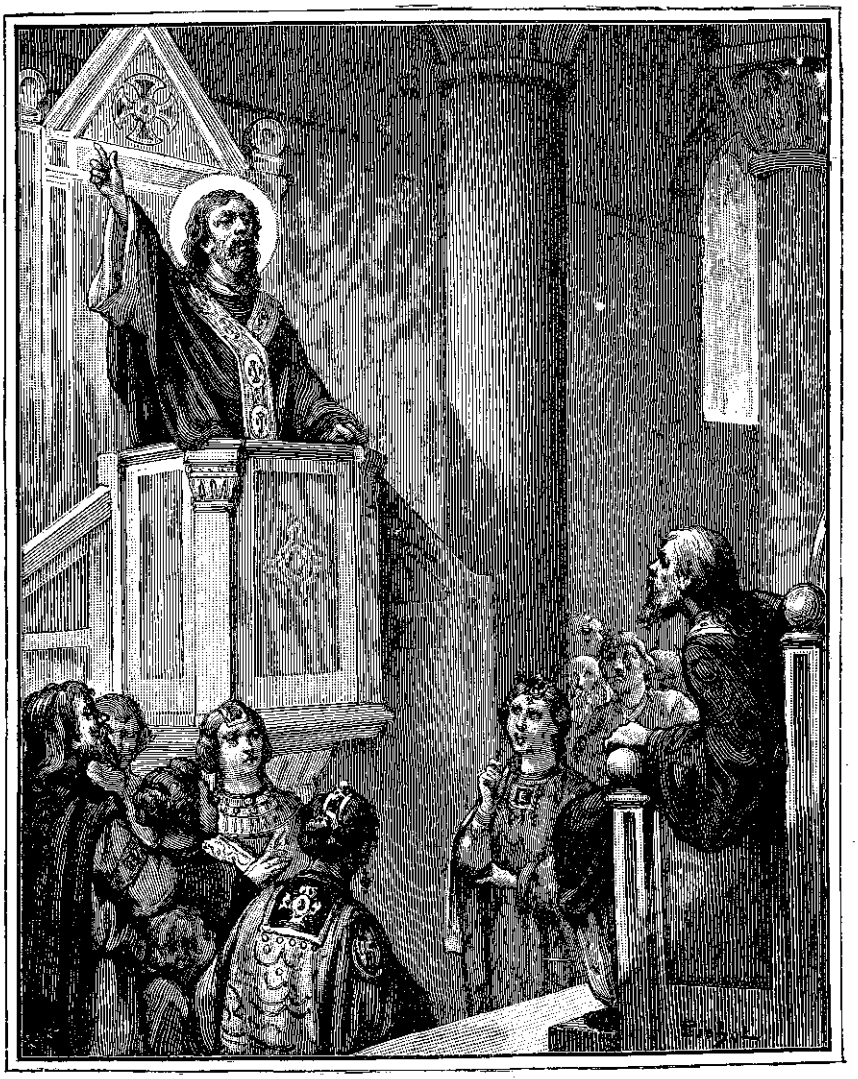
SAINT ADON : *Chronique.* — COLOMBET : *Histoire de l'Eglise de Vienne.*

E. V.

SAINT PROCLE

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

Fête le 24 octobre.



Saint Procle ne craint pas de s'attirer la haine de l'impie Nestorius, en proclamant du haut de la chaire, à Constantinople, la maternité divine de Marie.

NAISSANCE — ÉTUDES

La date de la naissance de saint Procle est assez incertaine : on la place généralement entre les années 380 et 390.

Rien de précis non plus ne nous est resté sur le lieu de sa naissance, mais tout porte à croire qu'il vit le jour à Constantinople même, ou tout au moins dans une des bourgades voisines, car nous le voyons, tout jeune encore, attaché au service de l'église de cette ville, inscrit au nombre des lecteurs. Son attrait pour l'étude, ses progrès remarquables dans les sciences, engagèrent ses maîtres à l'envoyer aux écoles supérieures, où il acquit une solidité de doctrine et une facilité de parole qui lui valurent plus tard une renommée universelle de docteur et d'orateur.

AUPRÈS DE CHRYSOSTOME ET D'ATTICUS

Des historiens, assez rapprochés des événements,

nous montrent Procle à l'école de Chrysostome, travaillant sous sa direction et avec lui dans la composition de ses célèbres ouvrages. Il était chargé aussi d'introduire les visiteurs. On rapporte qu'à cette époque, il aurait été témoin de l'apparition de saint Paul venant en aide au grand Docteur, dans la composition de ses merveilleux commentaires des Epîtres. Tillemont n'a pas trop de confiance dans ce récit qui sent beaucoup, dit-il, la fiction. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître pourtant que Procle a toujours témoigné beaucoup de respect et d'affection à la mémoire de Chrysostome.

Lorsqu'il eut achevé ses études avec grand succès, Atticus, à son tour, le prit à ses côtés, en fit son aide assidu dans la rédaction de ses sermons et de ses écrits, et l'éleva successivement, dans des intervalles assez rapprochés, au diaconat et à la prêtrise.

ÉVÊQUE DE CYZIQUE

A la mort d'Atticus (octobre 425), plusieurs songèrent à Procle pour le faire monter sur le siège épiscopal de Constantinople : sa science et ses vertus lui méritaient ces suffrages; mais le peuple réclamait Sisinnius qui lui fut préféré. Ce dernier eut l'occasion bien vite de montrer quelle grande estime il faisait, lui aussi, de la vertu de son compétiteur. Le siège de Cyzique, métropole de l'Hellespont, vint à vaquer à cette époque. Sisinnius, fidèle à la conduite de ses prédécesseurs dans la revendication des droits du patriarche de Constantinople sur les autres sièges (Atticus avait même obtenu, peu avant sa mort, un édit de Théodose II, qui défendait de consacrer un seul évêque dans tout l'empire sans le consentement du titulaire de Constantinople), y nomma Procle, le consacra évêque et l'y envoya au plus tôt. Cyzique résista. Sisinnius montra l'édit, mais les habitants répondirent qu'il avait été personnel à Atticus seul et que d'ailleurs ils avaient déjà, comme leur en donnait le droit la méthode d'élection d'alors, nommé comme évêque le moine Dalmace. Il n'est dit nulle part que Procle ait essayé de prendre possession de son siège : « Un homme sage, dit Tillemont, ne fait guère d'effort pour se charger d'un poids aussi pesant qu'est celui de l'épiscopat, surtout quand il s'agit de gouverner des peuples qui ne le souhaitent pas. » Ainsi donc Procle demeura « évêque sans évêché »; il resta à Constantinople, vivant retiré; mais pourtant il n'abondonna pas le ministère de la parole, dont il s'acquitta, sur l'invitation de Sisinnius, avec fruit et succès.

Sous Nestorius, Sisinnius mourait, au mois de décembre 427. De nouveau, Procle voit venir à lui de nombreux suffrages. Comme il y avait beaucoup de compétiteurs, la cour, désireuse de n'éveiller aucune jalousie, appela d'Antioche le prêtre Nestorius, dont la renommée était déjà fameuse. On connaît son histoire, on sait les troubles que causa son passage sur le trône de Constantinople. Mais Procle, l'orateur adoré de la foule, veillait, et c'est grâce à ses soins et à ses travaux que les Eglises d'Orient rejetèrent, comme elles le firent, les innovations dogmatiques.

Voici un fait qui montre bien son zèle pour la vraie foi : Un jour, le prêtre Athanase, ami et conseiller de Nestorius, prêchait : « Que personne, disait-il, ne dise plus que Marie est la Mère de Dieu. Marie est de race humaine, et il est impossible que Dieu soit engendré par l'homme. » Emu de ces paroles étranges et inouïes jusque-là, le peuple fit un grand tumulte et menaça de soulever une révolution. Il fallait détruire cette mauvaise impression. La veille de l'Annonciation (429), Nestorius invita Procle à prêcher devant lui dans la grande église où d'ordinaire il officiait. Procle, sans hésiter, y soutint, avec force et érudition, esprit et éloquence, toutes les vérités combattues par l'évêque hérésiarque. Dès les premiers mots, il y proclamait solennellement Marie Mère de Dieu, et il continuait. « Nous ne prêchons pas un homme déifié, mais bien un Dieu incarné..... Marie est la Mère de Dieu, car son Fils n'est pas seulement un Dieu ni seulement un homme, mais Emmanuel, Dieu et homme, sans aucune confusion des deux natures. » De grands applaudissements interrompirent souvent l'intrépide orateur. Nestorius, sur son trône, en fut indigné, il supportait mal la réprobation universelle contre ses doctrines nouvelles. Procle — il s'y attendait bien d'ailleurs — s'attira dès lors toutes les foudres et toutes les injures de l'hérésiarque; peut-être même fut-il englobé dans la persécution acharnée qui fut alors décidée et menée, deux années durant, contre les moines de la ville.

SON ÉLÉVATION AU SIÈGE DE CONSTANTINOPLE

Cependant, Nestorius, obstiné dans ses erreurs, était bientôt déposé par les Pères d'Ephèse (Concile de 431). Une troisième fois, le peuple réclame Procle. Quelques personnes influentes protestent et font remarquer qu'un évêque ne saurait être transféré d'un siège à un autre, malgré tous les exemples assez récents et dont on pouvait avoir entendu parler. Maximien fut élu. Il ne gouverna l'Eglise de Constantinople que deux ans et cinq mois et il mourut presque subitement le 12 avril 434. A cette nouvelle, les nestoriens envahissent les églises et réclament le rappel de leur chef, menaçant même de mettre le feu à la ville si on n'accède à leur désir. On annonce le désordre à l'empereur Théodose. Le même jour, Jeudi-Saint, il mande Procle et le fait introniser par les évêques qui étaient dans la capitale. Le corps du défunt était encore exposé dans la grande église métropolitaine, et le premier acte de son successeur fut de lui rendre les honneurs funèbres.

SA MODÉRATION ET SA DOUCEUR

Saint Cyrille, dont il fut toute sa vie l'intime ami, et Jean d'Antioche approuvèrent hautement cette élection et en augurèrent le plus grand bien pour toute l'Eglise. Procle leur envoya la lettre synodale relatant les faits de son intronisation, pour demander leur communion. Il l'expédia également à tous les évêques d'Asie. A cause du crédit dont il jouissait à la cour, plusieurs historiens ont dit qu'il avait arraché à l'empereur l'ordre de

chasser de leurs églises ceux qui ne voudraient pas la recevoir. Mais ce fait n'est pas démontré, il est, du reste, diamétralement en opposition avec la grande douceur et la modération dont Procle fit preuve durant tout son épiscopat; l'histoire, pourtant, ajoute qu'on condamna à l'exil les évêques qui refusaient de se réunir à l'Eglise, et que les autres devaient promettre obéissance au Pape, à Procle, à Cyrille et à Jean d'Antioche. Jamais il ne sépara personne de sa communion, et un de ses grands principes de gouvernement, même à l'égard des hérétiques, fut toujours « que la douceur est plus propre à ramener que la violence, et que c'est honorer l'Eglise que de faire aimer sa modération et sa bonté ». « On prétend, ajoute Tillemont, qu'il ne se fâchait jamais contre personne, étant toujours prêt à se condamner soi-même plutôt que d'accuser les autres. » C'est, sur ce point, le vrai modèle de notre saint François de Sales.

Cette condescendance se manifesta encore par la réception, dans sa communion, de Juvénal, évêque de Jérusalem, qui, dans son ambition, s'arrogeait sur toute la Palestine une autorité tout à fait condamnée par les saints Canons. On s'en scandalisa : mais Cyrille excusa son ami, faisant siens ses sentiments, et disant que « toutes les personnes sages approuvent la modération de Procle, car il est des occasions où il faut tolérer certains maux pour en éviter de plus grands ».

Et qu'on ne taxe pas cette douceur de faiblesse ou de lâcheté, ni de lenteur ou de mollesse! Procle ne connait pas ces défauts. Déjà il a résisté en face à Nestorius; saint Léon lui attribuera bientôt « une activité pleine d'adresse », et, dès son arrivée au siège de Constantinople, il écrit une lettre, pleine de force et de vigueur, au clergé et au peuple de Marcianopolis, contre leur évêque, Dorothée, qui a osé anathématiser l'expression, si catholique et si vraie, de « Mère de Dieu », appliquée à la Sainte Vierge Marie.

SON ACTION EN DEHORS DE SON DIOCÈSE
ZÈLE POUR LA FOI — ORDINATIONS

Cependant, les nestoriens, n'osant plus, depuis 431, répandre l'hérésie par leurs propres écrits, tentèrent de le faire sous le couvert d'hérétiques plus anciens, comme Eunomius, Apollinaire, etc., dont la doctrine d'ailleurs était assez semblable à celle de Nestorius sur la distinction des deux natures en Jésus-Christ. De grands travaux furent entrepris alors par eux pour traduire tous les ouvrages de Diodore de Tarse et de Théodore de Mopsueste surtout; ils les répandirent ensuite, principalement dans la Grande-Arménie. Les évêques s'en alarmèrent et envoyèrent une adresse à Procle pour avoir son sentiment. Celui-ci répondit l'année suivante (437). Après un examen sérieux des diverses propositions qu'on lui avait soumises, il composa sa lettre si célèbre et si estimée de toute l'antiquité. On peut la regarder, avec beaucoup d'auteurs, comme le traité le plus exact que les cinq premiers siècles nous aient transmis sur cette erreur du nestorianisme.

Des troubles étaient survenus en Arménie parce que plusieurs évêques étaient attachés aux erreurs de Nestorius et de Théodore de Mopsueste.

Procle envoya à ces prélats une lettre avec un certain nombre de propositions erronées, qu'il leur fallait condamner. Il écrit, en même temps, une fort belle lettre, pleine de charité, à Jean d'Antioche qui va présider leur Concile. Il le prie de veiller si bien sur son peuple qu'il ne mérite jamais aucun reproche sur ce point. Il lui rappelle, par l'exemple du grand prêtre Héli, combien il est dangereux de laisser le crime impuni. En homme prudent, Procle n'avait pas prononcé le nom de l'auteur des propositions condamnées, car, pour les Orientaux, Théodore restait toujours l'honneur de leur pays par son savoir et sa vertu. Les Orientaux se refusèrent d'abord à signer sa condamnation. Il fallut qu'une seconde lettre partit de Constantinople et les assurât qu'il ne leur était pas demandé de condamner nommément Théodore, mais ce qu'il pouvait y avoir d'erroné dans ses écrits. Ainsi se rétablit la paix.

Le pape Sixte III lui écrit en 437 pour le prier de traiter, comme violateur des Canons, tout évêque d'Illyrie qui viendrait à Constantinople sans avoir par écrit le consentement du titulaire de Thessalonique. (Cette province avait été placée en 421 sous la juridiction de Constantinople, par un décret impérial). Il approuve en même temps un jugement rendu par Procle en faveur de l'évêque de Smyrne et ordonne de l'observer pleinement.

En 439, Césarée de Cappadoce réclamait un évêque. Procle délibérait sur le choix à faire, quand les sénateurs, un jour de fête, vinrent le saluer. Thalassius, ancien préfet de l'Illyricum, se trouvait avec eux. L'ayant remarqué, Procle lui mit la main sur l'épaule et le nomma évêque de Césarée, présumant la permission de l'empereur qui avait déjà fixé son choix sur lui comme préfet d'Orient.

ADMINISTRATION INTÉRIEURE — BAPTÊME DE VOLUSIEN

Malgré ces dépenses d'action, éparpillée aux quatre coins de l'empire d'Orient, Procle n'avait pas d'autre joie que d'instruire ses fidèles du haut de l'ambon : il fut toute sa vie un grand missionnaire. Il parlait avec beaucoup d'éloquence et dans un style très agréable; il aimait à retourner la même idée sous les aspects les plus divers. Il nous reste de lui une vingtaine de sermons.

En l'année 436 ou 437, Mélanie la Jeune vint de Jérusalem à Constantinople. Son père, alors préfet du prétoire, était encore païen, et l'unique but de son voyage était de travailler à sa conversion. Elle-même l'instruisit d'abord des grandeurs du christianisme et des vérités de la foi. Puis elle lui ménagea de fréquents entretiens avec Procle. Les discours de l'évêque, si pleins de sagesse et de tact, l'amenèrent à la vérité, et, finalement, il le baptisa. Volusien disait, dans la suite, faisant allusion à sa propre conversion et à la manière du saint évêque : « Ses paroles sont si persuasives et si efficaces que si Rome avait seulement trois personnes comme lui, il n'y resterait plus un seul païen. »

TRANSLATION DES RESTES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Chrysostome avait très vite repris la place qui lui convenait dans l'Eglise de Constantinople. Atticus avait rétabli sa mémoire; dès 428, Sisinnius faisait célébrer sa fête. Mais ses restes, depuis plus de trente ans, souffraient encore de l'exil. Il devait être donné à saint Procle de rendre une dernière justice à cette grande mémoire. En 437, au jour anniversaire (13 novembre) de la mort du grand Docteur, le saint évêque fit un panégyrique, où il montra son estime et son amour ardent pour Chrysostome. Souvent, il fut interrompu par de longues clameurs venant des rangs du peuple : « Nous demandons que l'on nous rende notre évêque Jean! Nous voulons le corps de notre Père! » Procle fit connaître ce vœu à l'empereur, qui donna aussitôt les ordres nécessaires pour la translation des saintes reliques. La châsse qui les contenait quitta donc Cucuse et fut transférée, au milieu d'une foule nombreuse et toujours renouvelée, jusqu'au bourg de Chalcédoine. Là, la trirème impériale l'attendait. La mer était couverte d'une multitude de navires et de barques remplis de monde; le port était éclairé de torches, car c'était le soir (probablement le 27 janvier). Le convoi fut un véritable et solennel triomphe. Une place avait été préparée dans l'église des Saints-Apôtres, fondée par Constantin, comme lieu de sépulture des empereurs et des évêques de la capitale. On déposa le cercueil sur la pierre, Théodose le Jeune le couvrit de sa pourpre et pria le saint évêque de pardonner à tous ceux qui avaient été ses persécuteurs. Avant de renfermer le corps dans le caveau, Procle le présenta, une fois encore, au peuple du haut de l'estrade où siégeaient les archevêques. Celui-ci, dans son enthousiasme, poussa une acclamation formidable et s'écria d'une commune voix : « O Père, reprends ton trône! » Cette cérémonie, d'une grandeur si pénétrante, mit fin à un schisme, insignifiant peut-être, mais qui pourtant divisait la ville, car les partisans de Chrysostome n'avaient pas encore désarmé.

INTRODUCTION DU TRISAGION DANS LA LITURGIE

Ce fut un événement important dans la liturgie grecque. La plupart des historiens sont d'accord pour le placer au temps de saint Procle. Le *trisagion* est ce cantique que nous chantons encore, tous les ans, dans l'office solennel du Vendredi-Saint et que nous chantons même en grec dans toute l'Eglise latine, par respect pour son origine regardée comme miraculeuse. Voici dans quelle circonstance il apparut.

Depuis près de quatre mois, la ville de Constantinople était, à intervalles réguliers, secouée par de terribles tremblements de terre. Les habitants avaient déserté leurs maisons et s'étaient établis dans un endroit qu'ils nommèrent « le champ ». L'empereur et l'évêque y étaient et présidaient aux processions et aux litanies qui se partageaient toutes les journées, malgré le froid et la gelée. Un jour, la terre vacillait comme un vaisseau battu par la tempête, le peuple implorait la miséricorde de Dieu par les invocations traditionnelles : *Kyrie eleison*; soudain, un enfant, dit-on, fut, par la vertu divine, élevé dans les airs à la vue de tous. Ce ne fut qu'au bout d'une heure, et peut-être plus, qu'il descendit, assis comme sur une nuée, et se retrouva aux pieds de l'évêque. Il raconta alors qu'il avait entendu comme une grande multitude chanter ces paroles : « Dieu saint, saint et fort, saint et immortel, ayez pitié de nous »; on lui avait encore dit là-haut de rapporter à l'évêque et au peuple, ce qu'il avait entendu afin qu'on le chantât aussi dans les processions et dans les litanies, mais sans y rien ajouter. L'enfant, ajoute le Ménologe, expira, aussitôt son message rempli. Un quartier de Constantinople garde encore, avec son nom, la mémoire de ce fait miraculeux. Procle proclama alors l'avis céleste : on entonna l'hymne révélée; immédiatement, la terre cessa de trembler, et le peuple put rentrer dans la ville, au milieu des chants au Dieu Sauveur. Peu après, Théodose promulguait un édit, ordonnant d'insérer le nouveau trisagion dans la liturgie : on le chante encore un peu avant l'Epître, dans l'Eglise grecque. Depuis Grégoire VII, l'Eglise latine le fait réciter parfois à ses prêtres dans les grandes prières pour Prime et, chaque année, au jour du Vendredi-Saint, comme nous le disions plus haut.

SA MORT

Les Ménées portent à douze le nombre des années d'épiscopat de saint Procle. Il dut donc mourir vers le mois de juillet 446. On rencontre pourtant, et assez souvent, l'année 447 comme date de sa mort. Sa mémoire, chez les Latins et chez les Grecs, est célébrée le 24 octobre; ces derniers lui ont consacré une seconde fête, plus solennelle encore, le 20 novembre. Saint Procle a été loué par tous les écrivains de son siècle. Le pape Vigile le proclame « le plus savant évêque de son temps et l'un des plus illustres Pères »; Eusèbe se fait une gloire de suivre ses sentiments; Cyrille rapporte qu'il n'attaquait jamais sans vaincre.

SOURCES

TILLEMONT, *Mémoires*. Dom CELLIER, *Histoire générale des auteurs ecclésiastiques et sacrés*.

LE VÉNÉRABLE ANTOINE-MARIE CLARET

Archevêque de Santiago et fondateur des Missionnaires Fils du Cœur Immaculé de Marie.

(1807-1870)

Portrait authentique du Vénérable.

(*Photographie communiquée par les Pères du Cœur Immaculé de Marie.*)

NAISSANCE — SIMPLE TISSERAND

Le Vénérable dont nous allons raconter la vie naquit le 23 décembre 1807, à Sallent, en Catalogne, une des provinces de l'Espagne les plus intellectuelles, les plus riches et les plus industrielles. Il reçut au saint baptême les noms d'Antoine-Jean, auxquels il ajouta plus tard celui de Marie à cause de sa dévotion envers la Très Sainte Vierge.

Ses parents étaient de petits bourgeois qui dirigeaient eux-mêmes un tissage dont ils avaient la propriété. Foncièrement chrétiens, ils faisaient réciter chaque jour le chapelet par leurs ouvriers et n'en toléraient aucun de mœurs équivoques.

De bonne heure, le petit Antoine conçut le désir d'être prêtre et commença même d'étudier les éléments du latin, mais son précepteur étant mort, son père lui fit apprendre à tisser. L'enfant se soumit par obéissance, sans toutefois perdre l'espérance du sacerdoce. Aussi le voyait-on, dans ses moments libres, avec une grammaire à la main, et comme ses compagnons s'en étonnaient, il leur disait : « C'est que je veux être prêtre. »

En peu de temps, il devint un tisserand si habile que son père, voulant compléter sa formation, l'envoya en 1825 à Barcelone, centre très important de l'industrie textile. Là, grâce à son intelligence et à ses connaissances, il fut admis dans un grand établissement en qualité de contremaître; joignant la théorie à la pratique, il suivait à l'École de commerce des cours de dessin et de mécanique, afin de s'initier aux méthodes les plus perfectionnées, et remportait le premier prix au concours. Il apprenait également la langue française qu'il parla bientôt couramment. C'est ainsi qu'il aurait pu se créer dans le monde une position très avantageuse ou même donner un nouvel essor à l'usine de ses parents, si l'idée de se dévouer au service des âmes ne l'avait poursuivi constamment. Aussi ne profita-t-il pas de son séjour à Barcelone pour se livrer aux plaisirs mondains qu'offrent toujours les grandes villes et fréquenter les maisons de jeux, les cafés ou les bals.

Un danger auquel il échappa comme miraculeusement le fit réfléchir encore davantage sur sa vocation. Un jour qu'il prenait un bain de mer, une vague énorme le jeta au large, et, sur le point de périr, il implora avec confiance le secours de la Sainte Vierge. A ce moment, un de ses amis étant arrivé par hasard sur la grève, et le voyant dans cette extrémité, n'hésita pas à le secourir et put heureusement le ramener sain et sauf.

Sur ces entrefaites, son père vint le trouver à Barcelone pour lui faire part des vastes projets qu'il méditait au sujet de son industrie; il voulait constituer une grande Société par actions dont les capitaux serviraient à développer l'usine; il avait pensé que son fils pourrait prendre la direction de cette entreprise importante. Son étonnement fut grand en apprenant qu'il avait l'intention de se faire religieux; néanmoins, comme il était un chrétien de foi robuste, il se contenta de l'engager à entrer d'abord au Séminaire de Vich.

PREMIER APOSTOLAT

Durant ses années d'études qui devaient durer dix ans, le jeune homme s'étant toujours montré un élève, non seulement studieux, mais encore de vertu peu commune, l'évêque du diocèse résolut de lui donner un témoignage de confiance en avançant l'époque de son ordination sacerdotale et en le nommant, en 1835, vicaire dans sa propre patrie, à Sallent. L'abbé Claret y déploya un zèle tout apostolique et sut mériter les éloges de son évêque et l'affection de ses concitoyens.

Le pays était alors troublé par la guerre civile, et les soldats remplissaient la ville de Sallent. Le serviteur de Dieu leur prêchait souvent et leur faisait beaucoup de bien. Aussi le général Pavia, commandant d'une colonne du parti d'Isabelle, le prit en telle considération qu'il lui demanda s'il pouvait lui être utile en quelque chose. L'abbé Claret le pria alors d'éloigner de la cité une femme de mauvaises mœurs qui scandalisait toute la population.

Cependant, le Vénérable avait toujours souhaité de se rendre dans les contrées sauvages afin d'y répandre le règne de Jésus-Christ. Après avoir beaucoup prié, il résolut de résigner sa charge et d'aller à Rome pour se mettre à la disposition de la Propagande.

Il se rendit à pied à Marseille afin de s'y embarquer pour Civita-Vecchia. Près de Puigcerdà, des voleurs l'arrêtèrent, et, comme il n'avait pas d'argent, ils ne l'inquiétèrent pas. A Marseille, l'abbé Claret rencontra un jeune homme inconnu qui se mit à sa disposition et lui rendit toutes sortes de bons offices. Au moment de l'embarquement il disparut tout à coup sans qu'on sût qui il était.

Sur le bateau, un lord anglais touché de la vertu du jeune prêtre espagnol lui offrit une forte somme d'argent. L'abbé Claret refusa d'abord, mais, sur les instances du lord, il en accepta une partie et la distribua à des séminaristes pauvres qui faisaient le même voyage. L'Anglais fut si édifié de ce désintéressement qu'il lui signa aussitôt une lettre de change pour une somme importante, mais le serviteur de Dieu, ne voulut jamais s'en servir.

En arrivant à Rome, il résolut d'entrer chez les Jésuites, espérant qu'on l'enverrait ensuite dans les missions. Il y fut admis, en effet, mais, quelques mois après, comme il souffrait beaucoup d'une plaie grave au pied, ses supérieurs lui conseillèrent de retourner en Espagne.

ŒUVRE DES MISSIONS — IL FONDE UNE CONGRÉGATION

Après sa guérison, il obtint de son évêque de pouvoir donner des missions en Catalogne et jusqu'aux îles Canaries. Dans ce ministère, il fut vraiment admirable. Il ne se lassait pas de prêcher et de confesser; c'est ainsi qu'on le vit parler jusqu'à huit et douze fois dans une seule journée. Au lieu de se reposer la nuit, il récitait son bréviaire et passait des heures en méditation. Depuis saint Vincent Ferrier et le bienheureux Diégo de Cadix, on n'avait rien vu de semblable en Espagne. L'exemple suivant suffira à donner une idée de son activité extraordinaire.

Après deux jours de mission très pénible dans un village, le Vénérable fait dix heures de marche dans la montagne à travers des sentiers de mulets. Une foule énorme attirée par sa renommée l'attend dans la paroisse voisine; il prêche alors pendant plus d'une heure, puis récite son bréviaire, et, après avoir pris un peu de nourriture, il se remet en route et marche pendant sept heures pour se rendre dans une autre localité où il est attendu.

Durant ces missions, il allait toujours à pied, même dans les régions rendues dangereuses par suite du brigandage qui sévissait particulièrement à cette époque de guerre civile. Quand il rencontrait des voleurs, il les saluait aimablement, et, comme il avait l'air pauvre, on ne l'inquiétait jamais. En route, il récitait le chapelet à haute voix avec ses compagnons. Souvent dans ces courses Dieu le protégea visiblement.

Un jour qu'il était attendu dans une paroisse pour y donner une mission, il se trouva en face d'un torrent dont les eaux grossies par les pluies grondaient à travers les rochers. Le serviteur de Dieu cherchait avec son bâton un endroit guéable, mais il n'en trouvait point. Il entendit alors la voix d'un jeune homme qui l'appelait :

— Que cherchez-vous, mon Père?

— Un gué pour passer le torrent, car je suis pressé d'arriver.

— Vous ne pourriez passer, mais je vais vous aider.

— Toi? et comment le pourrais-tu?

— Vous allez voir.

Ce disant, le jeune homme prend le missionnaire sur son dos, le dépose sur l'autre rive et disparaît aussitôt. Le Saint fut toujours convaincu qu'il devait ce service à son ange gardien qu'il invoquait fréquemment.

Dans ses sermons, il ne faisait jamais allusion aux partis politiques et se contentait d'annoncer la parole de Dieu. Il complétait ses instructions en faisant distribuer des brochures pieuses, des rosaires, des médailles, etc., et consacrait à cette propagande des sommes importantes.

Cette œuvre des missions était d'autant plus nécessaire que les Ordres religieux, auxiliaires indispensables du clergé séculier, avaient été supprimés par les lois de 1835 et 1837. Ferdinand VII, en mourant (29 septembre 1833), avait laissé l'Espagne profondément divisée. Pour exclure du trône son frère don Carlos, il avait aboli la loi salique et fait proclamer par les Cortès sa fille Isabelle, âgée seulement de deux ans, avec Marie-Christine, sa mère, comme régente.

Les provinces du Nord se déclarèrent pour don Carlos, plus favorable au clergé. L'Angleterre et la France prirent parti pour Isabelle (1834). La guerre civile dura encore quatre ans, et, à la fin, don Carlos vaincu se réfugia en France.

Plus de 900 couvents avaient été violemment supprimés en 1837, les biens du clergé et des religieux avaient été vendus et dispersés.

Le vénérable Claret fonda une Congrégation (10 juillet 1849) dont les membres devaient être ses auxiliaires dans l'œuvre des missions. Ces missionnaires prirent le nom de Fils du Cœur Immaculé de Marie. Après la révolution de 1868, où il faillit sombrer, cet Institut acquit un développement vraiment extraordinaire. Aujourd'hui, il compte des missions très florissantes dans les deux Amériques. En 1906, il comprenait, 78 maisons avec 1 863 religieux.

ARCHEVÊQUE DE CUBA

Le bien opéré par le serviteur de Dieu et ses vertus éminentes firent penser à lui pour le siège archiépiscopal de Santiago de Cuba. Il refusa d'abord, mais, sur le désir exprès du Saint-Siège, il dut se soumettre et reçut la consécration le 6 octobre 1850, à peine âgé de quarante-trois ans.

Des témoignages rapportés au procès de béatification montrent à quel point ce choix dut déplaire au démon. « Un jour, raconte un des témoins, que je rendais visite au serviteur de Dieu, chez les religieuses de Sainte-Marie-Madeleine, je le trouvai récitant son office. Il me montra alors une feuille de papier de couleur foncée qui venait de tomber sur son bréviaire. Cette feuille contenait cette phrase en catalan : « A présent qu'on t'a nommé archevêque de Cuba, tu dois être satisfait, car là aussi tu feras des tiennes, mais sois assuré que de mon côté je ferai des miennes. » A la place de la signature il y avait des caractères illisibles.

Après son sacre, Mgr Claret s'embarqua pour Cuba. Cette île, qui compte environ 1 600 000 habitants est la plus grande des Antilles. Elle appartenait alors à l'Espagne et était avec Porto-Ricco tout ce qui restait à cette puissance de ses vastes possessions d'Amérique. Santiago, qui devenait la résidence du Vénérable, est situé à l'extrémité orientale de l'île; c'est un superbe port de mer fondé par Diégo Vélasquez en 1514, ayant une population d'environ 45 000 âmes. Cette ville ne fut érigée en archevêché qu'en 1804.

Lorsque Mgr Claret y aborda, la situation religieuse était déplorable: l'ignorance des vérités du salut, l'immoralité, le concubinage, etc., offraient le plus triste spectacle. Le serviteur de Dieu se mit à l'œuvre avec courage. Il commença par réformer plusieurs Ordres religieux et par mettre un peu d'ordre dans son Séminaire en instituant de sages règlements.

Entre temps, il donnait lui-même dans sa cathédrale une grande mission qui dura tout le Carême et opéra des conversions éclatantes; la communion générale qui la clôtura fut si nombreuse qu'elle dura six heures.

La physionomie extérieure elle-même de la cité fut transformée, et les enfants pauvres qu'on voyait courir tout nus dans les rues de Santiago reçurent des vêtements par les soins du prélat. Ce n'était qu'un commencement. On aura une idée du zèle de l'archevêque en apprenant qu'il visita son diocèse trois fois, donnant lui-même dans chaque localité trois ou quatre missions. Non content de prêcher et de confesser, il allait dans les hôpitaux, distribuait des brochures pieuses et instituait l'œuvre si utile des catéchismes.

Le gouverneur de Cuba était si satisfait qu'il avait l'habitude de dire : « Pour régénérer l'île, il me suffirait d'avoir des évêques comme celui-là. »

Pie IX, ayant eu connaissance de tout le bien qu'il faisait, lui écrivit une lettre fort élogieuse pour l'engager à persévérer malgré les haines des Sociétés secrètes.

ATTENTAT — DÉMISSION

La franc-maçonnerie, toute-puissante à Cuba, ne pardonnait pas à Mgr Claret son zèle d'apôtre; en conséquence, elle arma des sicaires pour se débarrasser de lui. En effet, pendant le séjour du prélat à Holguin, un scélérat affilié à la secte et dont la concubine avait été convertie par le Vénérable conjura sa perte. Avec d'autres complices, il l'attendit au retour d'un sermon et le frappa de son poignard. La blessure, heureusement, fut légère, et l'archevêque n'eut que la joue transpercée. Telle était sa charité que, non seulement il pardonna à son agresseur, mais qu'il intercéda encore pour lui auprès du gouvernement, afin qu'on ne le condamnât pas à mort.

Cet attentat n'ébranla pas son courage, préparé qu'il était à mourir pour ses brebis; mais, comme les Sociétés secrètes avaient juré sa perte, on lui conseilla de démissionner afin d'éviter des maux plus grands. Du reste, les dignités lui pesaient, et il souhaitait de redevenir simple missionnaire. C'est ainsi que, apprenant les dénonciations faites contre lui à Madrid par des bigames, il s'était écrié : « Si on me déchargeait de la mitre, je crois que je sauterais aux nues. »

Le Saint-Siège lui envoya un Bref très élogieux où nous relevons ce passage. « Nous souhaiterions, vénérable Frère, que vous puissiez continuer d'administrer votre diocèse, si vous le pouvez faire prudemment, sans danger pour votre vie. »

Le saint archevêque, profitant de la faculté qui lui était accordée, se démit de son siège, espérant redevenir simple missionnaire, mais Dieu le préparait à de plus grandes destinées.

A son retour en Espagne, en 1860, il apprit, en effet, qu'il venait d'être nommé grand aumônier de la reine Isabelle II, avec le titre d'archevêque *in partibus* de Trajanopolis en Phrygie.

La déposition suivante de la reine nous apprend à quel point le Vénérable répugnait à remplir une charge à la cour : « Il lui en coûta beaucoup d'accepter, parce qu'il ne voulait pas rester à la cour et parce que son humilité lui suggérait de vivre loin des honneurs. Je le choisis, parce que je connaissais sa vertu, que je le regardais comme un saint et que j'avais entendu parler des miracles qu'il avait accomplis étant missionnaire. »

GRAND AUMONIER DE LA REINE

Durant sa nouvelle charge, il s'abstint de résider à la cour, n'y paraissant que lorsque son devoir l'y appelait et ne se mêlant pas d'intrigues politiques.

Il employait ses moments libres à prêcher et à visiter les hôpitaux. Il eut à cœur de répandre partout les bons livres et la bonne presse, pensant avec raison que les mauvaises lectures sont le poison le plus pernicieux de la société moderne. Il y employa beaucoup d'argent. A Madrid, il avait établi une bibliothèque des bons livres et ne dédaignait pas lui-même de composer des brochures et des tracts qu'il répandait partout. On a compté qu'il écrivit plus de 120 livres et opuscules dont on imprima plus de 7 millions d'exemplaires. On a calculé également qu'il prononça plus de 10000 sermons.

La question de l'unité de catéchisme pour l'Espagne le préoccupait beaucoup. Il étudia les catéchismes des différents diocèses, prit dans chacun ce qu'il y avait de plus clair et en publia un qui passe pour un modèle. Pour l'aider dans son œuvre, il fonda une sorte d'académie de la bonne presse sous le vocable de saint Michel, qui a fait imprimer un nombre considérable d'ouvrages et les a répandus à profusion, méritant ainsi les éloges de Pie IX.

ESPRIT DE MORTIFICATION

Le serviteur de Dieu était très austère pour lui-même. Il passait souvent la nuit entière sans dormir. A Madrid, il avait dans ses appartements un lit magnifique, mais jamais il ne s'en servait.

Un jour, un visiteur, ayant entendu parler de la vertu du saint archevêque, parcourait le palais et, en arrivant dans la chambre à coucher, paraissait étonné d'y voir un lit moelleux. Le domestique s'en apercevant lui dit : « Ça, c'est le lit de l'archevêque, celui de M. Claret n'est pas tout à fait si commode. »

Il s'abstenait de manger de la viande et de boire du vin, même dans les dîners officiels. Une dame de la cour raconte que, pour n'avoir pas l'air de se singulariser, il se servait alors comme tout le monde, mettait longtemps à couper le morceau et, finalement, rendait l'assiette intacte. On a remarqué aussi qu'il n'usait jamais de tabac, chose peu ordinaire en Espagne.

Il avait fait à Dieu la promesse de ne jamais perdre une minute, et il l'observait si bien que ses familiers disaient « qu'il était le mouvement perpétuel ».

En voyage, il allait généralement à pied, ne prenant le *coche* que s'il était très pressé d'arriver; même à Cuba, il n'avait pas d'équipage; pour abréger les distances, il montait à cheval. Quand on lui disait de prendre une ombrelle pour se garantir du soleil sous ce climat torride, il répondait : « Il fait encore plus chaud en enfer. »

Dans les montagnes, on rencontre des myriades de *jejeu*, sorte de moustiques très importuns et dont la piqûre est fort douloureuse. Le serviteur de Dieu en avait parfois le visage et les mains couverts, mais il ne les chassait pas, et, quand on voulait le faire à sa place : « Laissez-les donc, disait-il, ils font leur devoir. »

Son esprit de pauvreté était également remarquable. A Madrid, il s'était choisi une pauvre chambre à l'hôpital de Monserrato. Il avait l'habitude de dire « que la pauvreté est indispensable au prédicateur de l'Evangile ». Dans les missions, jamais il ne recevait d'argent, et, si on l'obligeait à accepter quelques *maravédis*, il distribuait aussitôt le tout aux pauvres.

L'EXIL — SAINTE MORT

L'Eglise romaine n'eut pas de défenseur plus intrépide; le fait suivant en donnera une idée. Après l'occupation des Etats du Pape par les troupes piémontaises et la proclamation du royaume d'Italie, la pieuse reine Isabelle II avait dû, à son corps défendant, reconnaître le nouvel état de choses. Mgr Claret quitta aussitôt Madrid, afin de protester publiquement, et se rendit auprès de Pie IX, à Rome. Il ne revint en Espagne que sur le désir exprès du Souverain Pontife.

Durant le Concile du Vatican, il revint à Rome et y joua un rôle important. Il parla de l'infaillibilité avec tant d'autorité et de conviction qu'il lui rallia un certain nombre d'évêques hésitants.

Cependant, la révolution n'allait pas tarder à bouleverser l'Espagne. En présence des troubles persistants, le ministre d'Isabelle, Navaez, adopta un système de répression rigoureuse. Ce système, après sa mort (avril 1868), fut continué par Gonzalès Bravo qui fit déporter aux Canaries quatre généraux. Le 15 septembre 1868, la révolution, dirigée par le général Prime et l'amiral Topete, fut maîtresse de Madrid. Isabelle fut obligée de passer en France. Mgr Claret dut, lui aussi, s'expatrier. Il avait entendu célébrer les vertus du vénéré P. Jean, fondateur du monastère de Fontfroide, situé à 12 kilomètres de Narbonne. Les religieux de cette abbaye portent le nom de Bernardins de l'Immaculée-Conception et furent fondés vers le milieu du XIXe siècle par l'abbé Luc Patrice Barnouin. Ce sont des Cisterciens dont la règle primitive a été tracée par saint Bernard.

C'est au milieu de ces religieux, dont la vie austère se rapproche de celle des Trappistes, que le Vénérable résolut de terminer ses jours, sans honneurs ni privilèges, comme un simple moine.

Mais Dieu n'allait pas tarder à agréer son sacrifice. En effet, deux mois après son arrivée, il ressentit une première attaque d'apoplexie. Le saint évêque demanda alors les derniers sacrements avant la visite du médecin et déclara à haute voix « qu'il voulait mourir dans la foi catholique, selon les décrets du Concile du Vatican ». Sur les conseils de deux docteurs venus de Narbonne, il resta vingt-quatre jours sans prendre autre chose qu'un peu de liquide. On ne l'entendit pas se plaindre au milieu de ses souffrances, mais il priait jour et nuit et baisait souvent le crucifix. Sa robuste constitution lui permit de résister quelque temps au mal, mais, le 24 octobre 1870, vers 9 heures du matin, on le vit s'affaisser. Il eut encore la force de demander une suprême absolution, puis il s'endormit doucement dans le Seigneur.

On voulait déposer le corps du serviteur de Dieu dans l'église de l'abbaye, mais l'autorisation ayant été refusée par le gouvernement français, il fut inhumé dans un caveau du cimetière.

La reconnaissance canonique des restes du Vénérable se fit en 1897, en présence d'un représentant de l'évêché de Carcassonne; ils furent transférés, au milieu d'un grand concours de peuple, en Espagne et déposés dans l'église des missionnaires du Cœur Immaculé de Marie, à Vich. De nombreux miracles ont été opérés par l'intercession du serviteur de Dieu, et sa cause de béatification a été introduite en cour de Rome le 4 décembre 1899.

SAINT FRONT, APOTRE DU PÉRIGORD

Fête le 25 octobre.

Sur le commandement de saint Front, le colosse de Vénus croule, et un énorme dragon, sortant des débris, tue sept païens.

DE JÉRUSALEM A ROME

Saint Front naquit dans une petite ville de la tribu de Juda. Ses parents, fidèles observateurs de la loi, étaient de ceux qui attendaient avec patience l'arrivée du Messie, tant annoncée par les prophètes, bien qu'il fût déjà venu au monde, pauvre et ignoré, dans l'étable de Bethléem.

L'âge que pouvait avoir le jeune Front à la naissance du Sauveur, nous ne saurions le dire, car, sur toute son enfance et sa jeunesse, les légendes disent seulement qu'il fut soldat du roi Hérode, se convertit à la voix de saint Jean, puis se retira sur le mont Carmel, où il devint bientôt fort habile dans la connaissance de la loi et des prophètes.

Lorsque Jésus-Christ, sortant de Nazareth, se manifesta au monde par ses prédications et ses miracles, les enfants du Carmel descendirent de leur sainte montagne, et, reconnaissant en lui l'objet de leur longue attente, ils s'attachèrent à ses pas.

Front fut baptisé par saint Pierre et placé au nombre des disciples que le Sauveur envoyait deux à deux dans les villes et les bourgades avec le pouvoir de chasser les démons et de guérir les malades en son nom.

Après la Pentecôte, les apôtres et les disciples de Jésus-Christ se partagèrent le monde. Front s'attacha à la personne de saint Pierre et le suivit dans ses pérégrinations; c'est ainsi qu'il vint à Antioche, puis à Rome, où ses prédications et ses miracles attirèrent sur lui l'attention publique..... Une jeune fille était tourmentée depuis quatorze ans par les démons; Front les força à confesser publiquement la puissance du nom de Jésus, puis il les chassa ignominieusement à la face de tout le peuple qui se convertit en masse à ce spectacle.

DE ROME DANS LES GAULES

Cependant, Pierre, prince des apôtres, ayant établi son siège à Rome, envoya son disciple Front porter la bonne nouvelle aux peuples de la Basse-Guyenne; il lui donna saint Georges pour compagnon fidèle, et ils partirent tous deux, prêchant, convertissant les peuples et semant des miracles.

Cependant, la foi de notre Saint devait être soumise à une terrible épreuve; en effet, à peine était-il à quelques journées de Rome, que Georges, son bon compagnon, mourut subitement. Front fut inconsolable de cette perte cruelle; mais, se rappelant ce qu'avait fait Marthe et Marie à la mort de Lazare, il reprit en toute hâte le chemin de Rome, et s'en alla se jeter aux pieds du prince des apôtres, en lui disant : « Maître, celui que vous m'aviez donné pour compagnon est mort! Venez, et vous le ressusciterez! »

Saint Pierre, ému et de la foi et de la douleur

de son disciple, lui donna son bâton et le renvoya en lui recommandant de le poser sur le corps de son ami. Front revint, et, posant le bâton de Pierre sur le corps de Georges, il le rendit à la vie devant une foule innombrable d'infidèles.

C'est, dit-on, en souvenir de l'abandon que Pierre fit de son bâton en faveur de saint Front que les papes ne peuvent porter à Rome le bâton pastoral que les évêques portent en leurs diocèses. Ils ne le prennent qu'à Trèves, où saint Front a porté la partie supérieure du bâton de saint Pierre, après avoir laissé la partie inférieure au Puy.

NOTRE-DAME DU PUY

Cependant, les deux serviteurs arrivèrent bientôt au Velay. Là, ils devaient se séparer, car ce pays était réservé au zèle de saint Georges. Toutefois, Dieu voulut les réunir auparavant dans une dernière œuvre commune, je veux parler de la fondation de Notre-Dame du Puy. En effet, la Sainte Vierge, Mère de Dieu, les fit avertir par une pieuse femme qu'elle désirait être honorée en ce pays, sur la montagne d'Anis, proche de Vélaunes. A cette nouvelle, Front et Georges, son compagnon, gravirent aussitôt la montagne indiquée et la trouvèrent couverte de neige, bien que l'on fût en la saison la plus chaude de l'année.

Or, tandis qu'ils étaient là, un cerf survint tout à coup et, parcourant cette neige, il y traça le plan parfait d'une église. A ce spectacle, les deux saints apôtres n'hésitèrent plus et ils promirent à Marie de consacrer ce lieu à son culte. En effet, saint Georges y dressa un autel; ses successeurs y bâtirent une église, puis une ville qui fut appelée Le Puy, lieu du célèbre pèlerinage que nous connaissons.

Après cette fondation mémorable, il fallut se séparer. Les adieux furent touchants entre les deux saints; ils rompirent ensemble le Pain eucharistique, se partagèrent le bâton de saint Pierre et se quittèrent après s'être tendrement embrassés.

Georges demeura au Velay. Quant à saint Front, il partit vers de nouvelles conquêtes, en compagnie de trois nouveaux disciples : Frontaise, Séverin et Sévérian.

CONVERSION D'UNE VILLE

Vésone fut une des premières villes dans laquelle retentit la voix du saint apôtre. Elle était livrée à toutes sortes d'idolâtries. Quelques jours suffirent à Front pour convertir un grand nombre de ses habitants, chasser les démons et faire rentrer les idoles dans la poussière.

Un jour qu'il prêchait au théâtre, devant le peuple réuni, on lui amena un possédé du démon, furieux, qu'on était obligé d'attacher avec des chaînes. A peine fut-il en la présence du Saint, qu'il s'écria d'une voix lamentable : « O Front! envoyé de Jésus de Nazareth, tes paroles et tes prières me brûlent! » Puis il abandonna sa victime, dans un dernier accès de rage. A ce spectacle, un grand nombre de païens reçurent le baptême.

A la nouvelle de ce miracle, Chilpéric, puissant seigneur de Vésone, qui était paralytique et perclus de tous ses membres, envoya supplier le Saint de venir le voir. Or, comme il lui demandait s'il pouvait le guérir, Front lui répondit : « Oui, si vous voulez croire au Christ et recevoir le baptême. — J'y crois, » répondit Chilpéric, et il fut aussitôt guéri.

Après Chilpéric, saint Front guérit encore de la lèpre Aurélius, gouverneur de Vésone, qui se convertit avec toute sa famille, puis ressuscita le fils d'une pauvre veuve tombé dans un puits, et enfin un tout jeune enfant du nom de Chronope, qui devint son disciple le plus fervent et, plus tard, son successeur immédiat dans l'épiscopat.

Témoins de ces prodiges, les Vésonais abandonnèrent pour la plupart le culte des idoles et embrassèrent la religion chrétienne ; mais ce fut là le signal de la persécution contre le saint apôtre. Satan, voyant ses autels abandonnés, souffla sa rage infernale dans le cœur de ses fidèles..... Les prêtres des idoles résolurent de relever le prestige du culte païen, par la célébration de fêtes solennelles. Mais que peut l'homme, fût-il aidé par Satan et ses anges, contre le plus petit des serviteurs de Dieu ?

Front, sans s'effrayer, vint lui-même au temple des idoles, à l'heure du sacrifice; mais, au lieu d'offrir l'encens, il brisa les idoles à la face de tout le peuple, puis chassa du temple les démons, qui firent entendre d'affreux mugissements.

Toutefois, malgré ce coup hardi, l'idolâtrie était encore debout, car il restait le fameux temple d'Isis, divinité privilégiée des Gaulois. Le saint apôtre résolut de frapper le dernier coup, il profita d'une fête solennelle en l'honneur de la déesse et vint au temple, malgré les clameurs et les menaces des païens ameutés contre lui. A peine fut-il arrivé, que, sur son commandement, toutes les statues du temple et l'énorme colosse de Vénus se réduisirent en poudre; puis, aussitôt, un énorme dragon, s'élançant des débris, tua sept païens. La foule, effrayée, se jeta à ses pieds, demanda miséricorde, et, à sa prière, Front obtint de Dieu de ressusciter les sept païens tués dans l'acte de leur blasphème et qui le menaçaient de mort.

Le temple seul restait encore debout; mais saint Front, voulant persuader davantage ces pauvres idolâtres de la fausseté et de l'impuissance de leurs dieux, commanda qu'une partie s'écroulât et que l'autre demeurât comme témoignage aux générations futures : ce qui fut fait incontinent comme le Saint l'avait dit, et cette partie subsiste encore de nos jours.

Satan était donc vaincu et Jésus-Christ allait régner pour toujours sur cette ville convertie. Quant à Front, la persécution, qui voulait arrêter son zèle, fut la cause même qui l'obligea à porter la bonne nouvelle à d'autres populations.

Les prêtres des idoles essayèrent, en effet, un autre moyen contre notre Saint : ils le dénoncèrent comme un perturbateur auprès du gouverneur Squirinus, ennemi juré du nom chrétien. Celui-ci ordonna de l'arrêter et de l'amener avec ses disciples à son tribunal.

Aux menaces, saint Front répondit que les flammes de l'enfer étaient réservées aux infidèles qui refusaient de se convertir. Ceci ne calma pas Squirinus, qui ordonna de lui trancher la tête; mais, au moment où le soldat allait frapper, l'épée et la main qui la soutenait demeurèrent suspendues et immobiles, tandis qu'une éclatante lumière entoura la sainte victime. Frappés de terreur, juge et satellites quittèrent le tribunal, à l'exception toutefois du soldat bourreau qui tomba mort aux pieds du Saint.

Cependant, revenu de sa frayeur, Squirinus fit arrêter de nouveau, quelques jours après, les trois compagnons de saint Front et leur ordonna de choisir entre la mort ou l'apostasie; tous trois se montrèrent dignes de leur maître. « Notre gloire et notre bonheur, répondirent-ils, est de vivre et de mourir pour Jésus-Christ. — Qu'il en soit donc ainsi, » répondit Squirinus plein de rage. Et ils furent entraînés en dehors de la ville pour y souffrir les tortures les plus atroces.

Par dérision, on les couronna d'épines; on les attacha à des poteaux; on y cloua leur tête avec de longues pointes de fer, puis on transperça leurs épaules à la jonction des os, avec des tarrières embrasées. Mais tout fut inutile : ce raffinement de cruauté augmenta la gloire des martyrs et la honte de Squirinus. Ne pouvant plus vaincre leur foi, il leur fit trancher la tête..... Mais, à peine la sentence fut-elle exécutée, que les corps, se redressant soudainement, reprirent chacun leur tête et allèrent les déposer aux pieds de leur maître, alors en prière sur la montagne voisine. Front bénit une dernière fois ses disciples bien-aimés et ensevelit leurs saintes dépouilles, rendant grâces au Seigneur de ce qu'il avait bien voulu les appeler à la gloire du martyre.

Après tant de prodiges, faut-il s'étonner que le sang des martyrs soit devenu une semence si féconde de chrétiens. Squirinus, dans sa rage, crut arracher la racine de cette noble semence en exilant le bienheureux apôtre qu'il n'avait pu faire périr; mais il fournit, en réalité, un champ plus vaste à son zèle.

A TRAVERS LES GAULES

Chassé de Vésone, Front évangélisa tour à tour l'Angoumois et la Saintonge, prêchant, faisant des miracles et chassant les démons. « O Front, envoyé de Jésus! s'écriaient ces malheureux, pourquoi venir ici nous persécuter! Contente-toi de nous avoir vaincus ailleurs par tes prières.»

A Bordeaux, une barque, se détachant d'elle-même du rivage, vint chercher le saint apôtre et le transporta au delà du fleuve. A son arrivée, les idoles et les oracles gardèrent le plus profond silence. Les possédés et les démons firent entendre des cris déchirants. Alors, rapporte la légende, Jupiter, interrogé sur ce mutisme extraordinaire, répondit au sacrificateur : « Ne sais-tu pas qu'un disciple de Jésus le Nazaréen est dans la ville et qu'il nous ferme la bouche! »

A cette nouvelle, les prêtres et les idoles arrêtèrent l'apôtre et le conduisirent au gouverneur. Front fut battu de verges et chassé de la ville avec menace de mort s'il y rentrait; il quitta donc cette cité idolâtre, non toutefois sans y avoir jeté quelques étincelles de foi. En passant devant le temple de Vénus, divinité qu'il détestait, il le réduisit en poudre, au nom de Jésus, et les démons s'écrièrent en fuyant : « O nom terrible! qui nous violente et nous force de sortir! »

Blaye, Poitiers, Tours furent les nouvelles conquêtes du bienheureux apôtre.

A Blaye, il avait imploré sans succès la grâce de dix-huit captifs auprès du gouverneur; il s'adressa à Dieu, et, pendant la nuit, les portes des prisons s'ouvrirent d'elles-mêmes, et les chaînes des prisonniers tombèrent par le ministère des anges. Ce prodige changea le cœur des habitants, et ils reçurent le baptême.

A Poitiers, saint Front fut chassé à l'instigation des prêtres d'Esculape; puis, étant revenu, sur les ordres mêmes de Dieu, il trouva cette fois tous les cœurs dociles et jeta les fondements d'une des Eglises les plus florissantes de la Gaule.

A Tours, au contraire, il put à peine opérer quelques conversions, les Gentils le chassèrent impitoyablement. Front, se souvenant des paroles du Sauveur, secoua la poussière de ses pieds sur cette ville infidèle, qui devait s'abreuver du sang de saint Gatien, et alla porter ailleurs la bonne nouvelle.

Il visita le Maine, la Normandie, où il se rendit célèbre par ses miracles et où il laissa son nom à plusieurs localités, puis le Beauvaisis, qu'il ne fit que traverser. L'honneur de convertir ce dernier peuple était réservé à saint Lucien.

De Beauvais, saint Front se rendit à Soissons, où il enfanta de nombreux enfants à l'Eglise par ses miracles.

Il délivra la contrée d'un dragon monstrueux qui désolait le pays d'alentour et glaçait de terreur les habitants. Il alla seul à lui : « Au nom de Jésus, je t'ordonne de mourir! » Il expira sur l'heure.

Comme il célébrait les Saints Mystères, le jour de la Pentecôte, dans une ville qui s'appelle aujourd'hui Neuilly-Saint-Front, le vin manqua pour la consécration. Affligé de ce contretemps, le saint évêque se tourna vers Dieu, et, tandis qu'il priait, une blanche colombe apparut aux regards de tous, tenant en son bec une fiole pleine de vin; elle plana quelques instants sur l'apôtre; puis, déposant son fardeau sur l'autel, elle reprit son vol, laissant la suave odeur du parfum le plus doux.

Un seigneur de Lorraine, dont la fille était possédée du démon, lequel disait : « Je ne sortirai que chassé par saint Front », l'envoya chercher à Soissons. Il la guérit.

Mais saint Clément, évêque de Metz, envoyé par saint Pierre en même temps que saint Front, le supplia de venir. Les deux disciples de saint Pierre se fortifièrent mutuellement quelque temps, et c'est en sa faveur que saint Front se dessaisit, sans doute, de la partie supérieure du bâton de saint Pierre, avec lequel il avait fait tant de miracles et qu'on conserve à Trèves. Il allait d'ailleurs, sentant sa course sur la terre près de finir, revoir saint Georges, son ancien compagnon, à qui il avait laissé l'autre moitié du bâton; il le trouva évangélisant la Gaule narbonnaise, car la persécution l'avait jeté, lui aussi, loin de Vélaunes (Le Puy), sa ville épiscopale.

Ils cheminèrent ensemble vers la Provence, afin de visiter Marthe, sœur de saint Lazare, évêque de Marseille. Front entra chez elle comme il y entrait dans la Judée en la compagnie du Sauveur, et Marthe les reçut tous deux comme elle recevait autrefois Jésus et ses apôtres.

Toujours pleine de la même sollicitude, elle les consola, leur prédit la fin de la persécution et leur retour dans leurs villes épiscopales. Puis, s'adressant à saint Front, elle lui fit promettre de revenir donner la sépulture à son corps; car, avant la fin de l'année prochaine, disait-elle, je quitterai cette terre pour retourner à Dieu.

Front le lui promit et retourna vers ses fidèles de Vésone. La prophétie de sainte Marthe se réalisa : Dieu avait touché le cœur de Squirinus qui, de violent persécuteur, était prêt maintenant à se convertir, car les victimes de ses fureurs s'étaient vengées en priant pour lui. Dès qu'il apprit le retour du Bienheureux, il courut à sa

rencontre, se jeta à ses pieds en lui demandant le baptême. L'exemple du gouverneur fut suivi du grand nombre de ceux que la crainte avait retenus jusqu'alors, et Vésone n'eut désormais plus d'autre Dieu que le vrai Dieu.

DOUBLES FUNÉRAILLES

Un jour que saint Front parlait de Jésus-Christ à une grande multitude, il s'arrêta tout à coup, tenant ses regards fixes et le corps immobile comme un homme livré à une profonde réflexion; puis, les larmes coulèrent avec abondance de ses yeux; ce que voyant, les fidèles s'unirent à sa douleur et pleurèrent avec lui jusqu'à ce que, sorti de son extase, il leur raconta que saint Pierre, constitué par Jésus-Christ prince des apôtres, venait d'être crucifié à Rome par les ordres du cruel Néron.

Pour perpétuer le souvenir de cette révélation, le Saint posa aussitôt la première pierre d'une église dédiée à Pierre.

Un jour qu'il allait commencer le Saint Sacrifice de la Messe, il s'endormit paisiblement. Dans ce sommeil, Jésus-Christ lui apparut et lui dit : « Il est temps d'aller aux funérailles de Marthe, mon hôtesse. » Et, à peine ces paroles étaient-elles prononcées, qu'il fut transporté auprès de cette sainte, qu'il ensevelit de ses propres mains, au grand étonnement de la foule, qui ne savait qui il était ni d'où il venait. (Voir la *vie de sainte Marthe.*)

Cependant, le diacre, ayant attendu un certain temps pour la messe, alla réveiller le saint pontife. Celui-ci, revenu à lui, raconta à son peuple tout ce qui venait de se passer, et, pour prouver la véracité de ce miracle, il envoya des messagers chercher son anneau laissé par lui au tombeau de sainte Marthe.

Cependant, le temps était proche où le Christ allait récompenser les travaux de ce fidèle serviteur. Comme à Marthe, sa servante, il lui fit connaître le jour de sa délivrance, ce qui le combla de joie. Il réunit autour de lui ses prêtres et ses diacres, leur communiqua la bonne nouvelle; puis, ayant parlé des délices de la patrie céleste, il choisit son successeur et convoqua le peuple pour le huitième jour.

Ce jour étant arrivé, saint Front célébra les Saints Mystères, le visage tout rayonnant de la joie des bienheureux; il prêcha longtemps à son peuple, qui ne pouvait se lasser de l'entendre, et, l'oblation de la messe terminée, il fut soudainement enveloppé d'une vive lumière, au milieu de laquelle une voix se fit entendre qui l'appelait au séjour de son repos.

Front répondit à cet appel par un dernier chant de louange à la Très Sainte Trinité et s'endormit paisiblement dans le Christ, dont il avait été le fidèle disciple sur la terre.

C'était le 28 octobre, 42 ans après la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

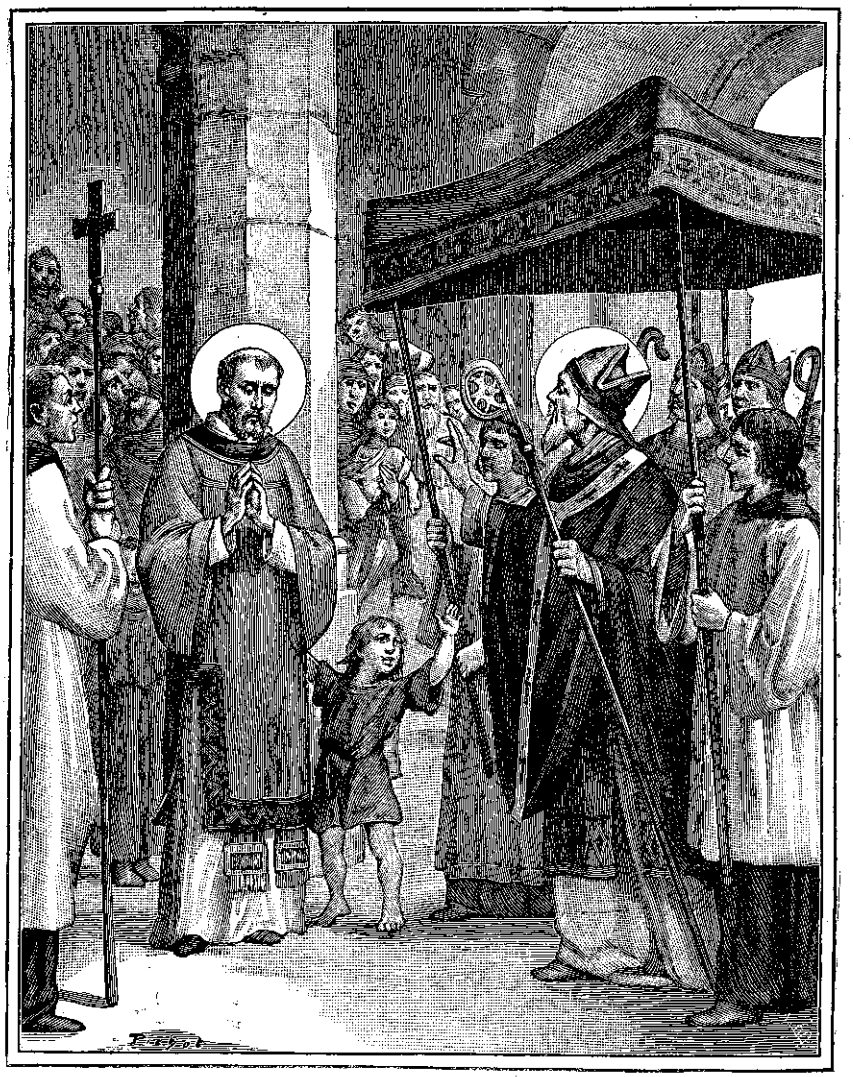
Tandis que saint Front mourait, saint Georges, son compagnon fidèle, le vit monter au ciel au milieu d'une troupe d'anges, de trois diacres, et disant : « Georges, soyez béni, vous et votre troupeau; je vous précède dans le ciel. »

Et le Saint, ayant annoncé cette bénédiction à son peuple, partit aussitôt pour le Périgord rendre les derniers devoirs à celui qui l'avait tiré du tombeau et dont les funérailles durèrent plusieurs jours au milieu des miracles, comme pour lui donner le temps d'arriver.

Le corps de saint Front fut, pendant de longs siècles, le trésor de la ville de Périgueux qui construisit, au x^e^ siècle, en l'honneur de son patron, une splendide cathédrale, encore aujourd'hui l'ornement de la cité. Ce magnifique édifice a beaucoup souffert de la barbarie protestante et révolutionnaire, mais la perte la plus regrettable est celle des reliques de saint Front, détruites par les calvinistes en 1575.

SAINT LOUP, ÉVÊQUE DE BAYEUX

Fête le 25 octobre.



Un enfant, inspiré de Dieu, propose à saint Sylvestre le diacre Loup comme évêque de Bayeux.

LE PROTÉGÉ DE L'ÉVÊQUE RUFFINIEN

La cité épiscopale de Bayeux, en Basse-Normandie, vénère, dans la personne de saint Loup, son quatrième évêque, l'un de ses plus illustres enfants.

Des mosaïques gallo-romaines et des thermes antiques voisins de l'ancien palais épiscopal, une inscription, disparue en 1682, signalaient la maison natale de Lupus et l'opulence de sa famille.

L'enfant fut baptisé par saint Ruffinien, deuxième successeur de saint Exupère sur le siège de Bayeux. Le logis paternel du jeune Saint était si rapproché de la demeure épiscopale, que le pontife, devinant les précieuses qualités de son protégé, l'admit en son école, au nombre de ses clercs.

Les leçons de Ruffinien et les exemples de pieux parents ne firent que développer les heureuses dispositions de saint Loup. Sa charité était si édifiante et si remarquée, que ses contemporains lui donnèrent le surnom d'*eleïmon*, l'aumônier par excellence, nom sous lequel le désignent Jean de la Barre et les autres chroniqueurs de Corbeil, la cité gardienne de ses saintes reliques.

La renommée porta bien vite au loin le bruit de ses austérités, de ses jeûnes et de ses longues veilles. L'amour de Dieu remplissait entière-

ment cette sainte âme; elle semblait si parfaitement régie par l'Esprit-Saint que l'évêque Ruffinien n'hésita pas à le créer lecteur de son Eglise.

Ce grand pontife, aux débuts de sa carrière apostolique, travaillait à réorganiser le clergé de la ville dispersé par les persécutions. Il s'appliquait particulièrement dans ce but à procurer aux nobles patriciens de l'antique cité romaine de Bayeux une éducation solidement chrétienne.

Grande fut sa joie de trouver dans le jeune patricien Lupus, son voisin, un élève docile et de mœurs exemplaires.

ORDINATION ET SACRE MIRACULEUX DE SAINT LOUP

Lupus, en effet, mena de front ses remarquables progrès dans les études et dans la pratique des vertus chrétiennes. Son cœur noble et généreux le portait vers Dieu.

De lui-même, il sollicita l'honneur de devenir un ouvrier apostolique, et l'évêque applaudit à sa détermination.

Lupus fut donc bientôt élevé à l'Ordre sacré du diaconat.

Cet Ordre, à l'époque où vivait notre Saint (Ve siècle), conféré à un clerc de la maison épiscopale, était une promotion souveraine pour le gouvernement du diocèse. Le clerc ainsi élevé en dignité devenait, par le fait même, le bras droit du pontife. Plus tard, cette charge insigne sera désignée par les titres d'archidiacre ou de vicaire général.

Le jour de l'ordination de Lupus au diaconat, un saint compagnon d'études, émule de son travail et de sa piété, fut soudain rempli de l'esprit de Dieu. Il interrompit la célébration des rites sacrés, arrêta le digne évêque et dit à haute voix :

— Sache, bienheureux Père, que lorsque tu auras passé de vie à trépas, celui à qui tu imposes maintenant les mains sera ton successeur.

— Mon fils, répondit le célébrant, que la volonté de Dieu soit faite, et qu'il advienne selon son bon plaisir en la personne de son fidèle serviteur.

La prophétie du clerc Etienne (c'est le nom du miraculeux interrupteur de cette cérémonie reçut bientôt son accomplissement. A deux ans de là, Sylvestre, métropolitain de Rouen et les évêques de la contrée venus à Bayeux pour enterrer, au *mont Phaunus*, le saint pontife Ruffinien, s'occupèrent de l'élection d'un nouvel évêque.

Avant de procéder à une affaire de si haute importance, les prélats convoquèrent la population et prescrivirent un jeûne, des prières et des pénitences extraordinaires.

Le saint métropolitain Sylvestre, cédant à la fatigue, prit, la nuit avant l'élection, un léger et court repos. Pendant son sommeil, il eut un avertissement du ciel. En songe, un vieillard vénérable lui apparut, et l'engagea vivement à sacrer Lupus évêque de Bayeux.

Le lendemain, qui était un dimanche, l'archevêque entra dans la basilique pour y célébrer les saints mystères. Soudain, traversant la foule des fidèles, un petit enfant, qui commençait à peine à bégayer ses premières paroles, nullement effrayé par le majestueux cortège du clergé et des pontifes, se transporta vivement jusqu'auprès du diacre Lupus, puis, le tirant par son habit de chœur, le mena à saint Sylvestre et dit à haute voix : « Seigneur béni de Dieu, consacrez le diacre Lupus évêque de notre ville. Il est l'élu de tout le peuple, il est le pasteur prédestiné de Dieu. »

Une requête si étonnante de la part d'un enfant parut un signe surnaturel aux membres de l'assemblée et reçut l'assentiment général. Sylvestre et ses illustres compagnons n'hésitèrent plus, et Bayeux eut son quatrième évêque.

APOTRE ET HISTORIEN

Devenu pasteur de sa cité, Lupus se consacra avec un dévouement admirable aux devoirs de sa charge épiscopale, sans rien changer à ses habitudes de miséricorde et de charité. Il était, dit un biographe, « humble en toutes ses démarches, sage en ses conseils, prudent en ses jugements, aussi persuasif que possible en ses discours. Il brûlait d'un zèle admirable pour ramener dans les sentiers de la foi ceux qui s'en étaient écartés. »

Pour seconder ses apostoliques desseins, il sollicita le concours de son clergé.

Il eut pour principal appui un ami, le prêtre Ansiac, qui devint son bras droit. Par leurs soins, la chrétienté de Bayeux, après bien des épreuves, fut restituée dans l'état florissant où l'avaient établie les saints pontifes Exupère, Regnobert et Ruffinien.

Saint Jérôme, le grand docteur de l'Eglise, pouvait, à cette même époque, vanter à la pieuse dame romaine Hédibie les écoles chrétiennes du pays de Bayeux.

Pénétré d'une vénération profonde pour les saints et illustres pontifes ses prédécesseurs, saint Loup entreprit de retracer les actes de leur vie. Ces écrits ont bravé les altérations des temps barbares, des historiens illettrés ou mal inspirés, et demeurent encore aujourd'hui en pleine harmonie avec ce que les traditions les plus autorisées, les monuments, la liturgie et l'histoire nous apprennent des origines de l'Eglise de Bayeux.

FERVEUR A L'AUTEL — PUISSANCE QUE SAINT LOUP Y ACQUIERT — LE LOUP VAINCU LES DEUX AVEUGLES

La ferveur du Pontife assura, plus encore que ses écrits, le succès de son apostolat. On remarquait surtout le recueillement avec lequel il célébrait les saints mystères; ses prières à l'autel en retiraient une puissance merveilleuse. Les biographes en rapportent deux preuves mémorables.

Un loup monstrueux avait établi sa retraite dans un bois situé près des murs de la ville entre l'Aure et la Drôme. « Ceste malte beste enragiée, dit le chroniqueur Jean de la Barre, estoit accoutumée de courir jusques aux portes de Bayeux. Malgré le désir de vengier ceus qu'elle avoit dévorés, les citadins et mesme leurs gens d'arme ne purent se débarrasser de leur mortel ennemy. »

Le saint évêque vint au secours de son peuple. « Mes frères bien-aimés, dit-il, je vous exhorte à veiller, à passer cette nuit en prières et oraisons, afin que Dieu nous soit propice et nous délivre de cette tribulation. Espérez en sa miséricorde et tenez pour certain que, s'il n'a pas voulu vous garantir de cette cruelle bête par les forces du corps, il désire que vous vous mettiez en devoir de la vaincre par celles de l'âme. »

Joignant l'exemple à la parole, le Saint se mit en prières et y persévéra toute la nuit. Au point du jour, il célébra le Saint Sacrifice pour la délivrance de ses ouailles. Ensuite, toujours revetu des ornements pontificaux : « Montez, dit-il encore, sur les murailles de la ville, et ne vous effrayez pas à l approche de cette bête aussi horrible que furieuse, mais ayez confiance en Dieu qui vous en délivrera. »

Ce disant, il se prosterne, répète trois fois la prière *Deus, in adjutorium*..... Seigneur, venez à mon aide. Puis, se levant, il sort de la ville et va au devant du monstre, sans autres armes que sa foi.

L animal accourt plein de rage, la gueule béante, prêt à fondre sur son adversaire. Sans s'étonner, saint Loup l'attend de pied ferme, jette son étole sur le cou de la bête qui s'apaise aussitôt, et, ainsi enchaînée, se laisse entraîner jusqu'a un gouffre profond formé par la rivière aux abords de la ville.

Saint Loup l'y précipite. C'est à cet endroit que fut construite plus tard l'église paroissiale de Saint-Loup de Bayeux.

Deux vieillards aveugles, à la nouvelle de ce miracle, que la reconnaissance universelle du peuple de Bayeux attribuait à saint Loup, se firent conduire à l'église pour tâcher de recouvrer la vue par son intercession.

C'était au moment du Saint Sacrifice.

Le prélat venait d'achever le *Pater;* il aperçut les deux malheureux agenouillés près de l'autel : son cœur fut ému de compassion. Il adressa pour eux au Tout-Puissant une prière intérieure fervente, les bénit et continua les rites sacrés.

A peine avait-il achevé cette courte interruption, que les deux aveugles purent contempler leur évêque célébrant la messe avec une piété angélique ; ils étaient guéris, et pour toujours.

Les chroniques, les légendes, les sculptures ont reproduit à l'envi ces deux événements merveilleux.

Les récits du moyen âge représentent fréquemment nos premiers pontifes terrassant des monstres et s'en faisant obéir par la vertu du nom adorable de Jésus-Christ. Dans beaucoup d'anciennes églises de Normandie, les statues et les vitraux reproduisent ces symboles pieux et touchants.

MORT DE SAINT LOUP

L'une des prédictions faites par le quatrième évêque de Bayeux, entre plusieurs autres, fut celle du jour de son trépas.

Quand il sentit approcher son heure dernière, étant encore en santé, il rassembla une partie de son clergé avec quelques personnes pieuses, et leur apprit, à leur grand étonnement, qu il allait bientôt quitter cette demeure temporelle pour celle de l'éternité.

Il demanda que son corps fût déposé à l'endroit où il avait dompté par la grâce de Dieu le loup qui désolait la contrée. Puis, prenant à part son ami et collaborateur, saint Ansiac, il lui annonça qu'ils partiraient ensemble, le même jour, pour le ciel, l avertissant ainsi de se préparer au grand voyage.

Tous deux moururent, en effet, le 25 octobre qui, cette année-là, était un dimanche, après avoir reçu dans d'admirables dispositions les derniers sacrements.

Le corps de saint Ansiac fut inhumé aux pieds de celui de son évêque.

DEUX THAUMATURGES AGISSANT DE CONCERT

Soixante-dix ans après leur mort, on construisit, pour abriter leur tombeau, un sanctuaire dédié à saint Loup.

C'est sur le même emplacement, croit-on, que s'élève l'église actuelle de Saint-Loup, aux abords de la ville de Bayeux, à une petite distance de la porte Aubrée, sur le chemin qui conduit à Saint-Lô.

Les deux corps reposèrent là paisiblement, exposés dans des châsses de bois bordées de fer doré, jusqu'aux invasions des Normands.

Vers l'an 853, la châsse de saint Loup et celle de saint Exupère, premier apôtre du Bessin, désormais inséparables, furent emportées avec leur précieux contenu (1) jusqu au pays de Gâtinais, au château de Palluau, proche de la rivière de Juine, à trois lieues environ de Corbeil. On les mettait ainsi à l'abri des profanations. Pendant quatre-vingts ans, les deux Saints signalerent ce lieu de leurs miracles qu'ils accomplissaient le plus souvent de concert.

En 943, le roi très chrétien de France, Louis IV d'Outre-mer, voulant leur offrir une retraite plus glorieuse et plus fréquentée qu'un humble château de campagne, les transféra provisoirement dans son palais de la ville de Corbeil, jusqu'à l'érection d'une église en leur honneur.

Les deux Saints, aussi appelés par le peuple saint Spire et saint Leu, apportaient à la ville une illustration d'un nouveau genre par les miracles signalés qu'ils accomplirent en son sein.

Il est difficile d'attribuer exclusivement à l'un ou à l'autre des deux thaumaturges les prodiges opérés.

Le plus souvent, le client exaucé s'était préalablement réclamé de leur commune intercession et unissait leurs deux noms dans l'action de grâces.

Voici néanmoins un miracle particulier à saint Loup.

Un certain Guillaume, habitant de La Ferté-Imbert, atteint depuis longtemps du mal caduc, fut voué par sa mère à Dieu d'abord, puis à son serviteur saint Loup. Elle le fit conduire en l'église de Corbeil. Le malade s'y rendit durant neuf jours consécutifs, et, après de ferventes invocations au Saint qui y reposait, il fut définitivement délivré de son mal.

LA DESCENTE DES CHASSES

En l'an 1317, Philippe le Long, se signalant par une munificence vraiment royale, procura le transfert des deux corps saints de leurs antiques châsses de bois dans des châsses neuves, toutes en argent doré.

On mit donc au jour les précieux ossements que l'on trouva, dit la chronique, « très beaux, luisants, et sans vermoulure, corruption ni consommation aucune, préservés par une grâce spéciale de Dieu ».

L'anniversaire de cette translation fut, en la ville de Corbeil, caractérisé jusqu'a la Révolution par une fête très imposante. Elle avait lieu chaque année le cinquième dimanche après Pâques.

---

(1) Néanmoins, le chef de saint Loup resta au trésor de la cathédrale de Bayeux jusqu'en 1562.

La veille, un peu avant minuit, on descendait solennellement les châsses de l'endroit élevé où elles reposaient pour les placer plus à la portée de la vénération populaire.

La foule assistait à l'office nocturne, puis à la messe de minuit.

C'est à ce moment que des miracles avaient coutume de se produire.

Les pèlerins pleins de foi, les infirmes avides de guérison s'approchaient des châsses et imploraient les faveurs surnaturelles avec les accents et les cris des lépreux et des aveugles que guérissait jadis le divin Maître.

L'an 1379 fut marqué par la guérison de deux muets de naissance. L'un, âgé de cinq ans, s'appelait Jacques Brouart; l'autre, Jean Martin, en avait six, tous deux du village de Franconville. Leur pieuse mère avait fait pour eux un vœu à saint Spire et à saint Loup. Conduits près des deux châsses, ils recouvrèrent en un instant la parole.

L'affluence des pèlerins était si considérable que, entraînés et comme perdus dans ce flot humain, l'un des deux enfants y avait perdu son chapeau et l'autre son soulier. Les premiers mots qu'on les entendit prononcer distinctement, intelligiblement, furent ceux-ci :

« Mon chapeau est tombé, mon soulier est tombé. »

Ils trouvèrent bientôt d'autres expressions pourr endre grâces à leur céleste bienfaiteur.

Le lendemain de la descente des reliques, une procession grandiose réunissait la foule autour des châsses vénérées, sur la place dite « du Tremblay ».

« Là, dit le chroniqueur en son naïf langage, icelles châsses estoient portées avec magnificence par une quantité d'hommes tous revestus d'aubes blanches ayans des chapeaux de fleurs en leurs testes, tenans des cierges blancs en leurs mains et nuds pieds, appelez les confrères de la saincte et dévote confrairie des porteurs des châsses des saints Spire et Loup.

« Ladite procession, précédée de clerons, cornets à bouquins, hautsbois et luminaires, arrive en une grande place appelée le Tremblay, où pour perpétuelle mémoire de la première translation qui y fut faicte a esté posée une haute croix de pierre et mise une grande table aussi de pierre sur laquelle l'on fait reposer lesdites châsses. »

La Révolution a brisé la chaîne de ces antiques et touchantes traditions.

Malgré ces profanations, une notable partie des reliques de saint Spire et de saint Loup a échappé à ses fureurs sacrilèges et a été rendue au diocèse de Bayeux.

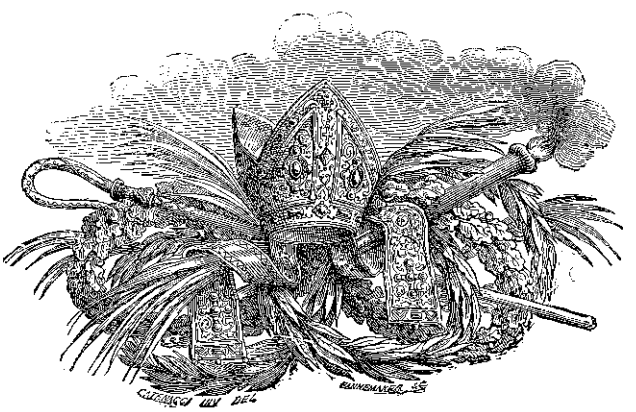
PRIÈRE

Seigneur, protégez, s'il vous plaît, en considération des prières de saint Loup, pontife, votre peuple contre tous ses ennemis, afin que, conservant la santé de l'âme et du corps, nous courions avec rapidité vers les promesses que vous nous avez faites.

Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

SOURCES CONSULTÉES

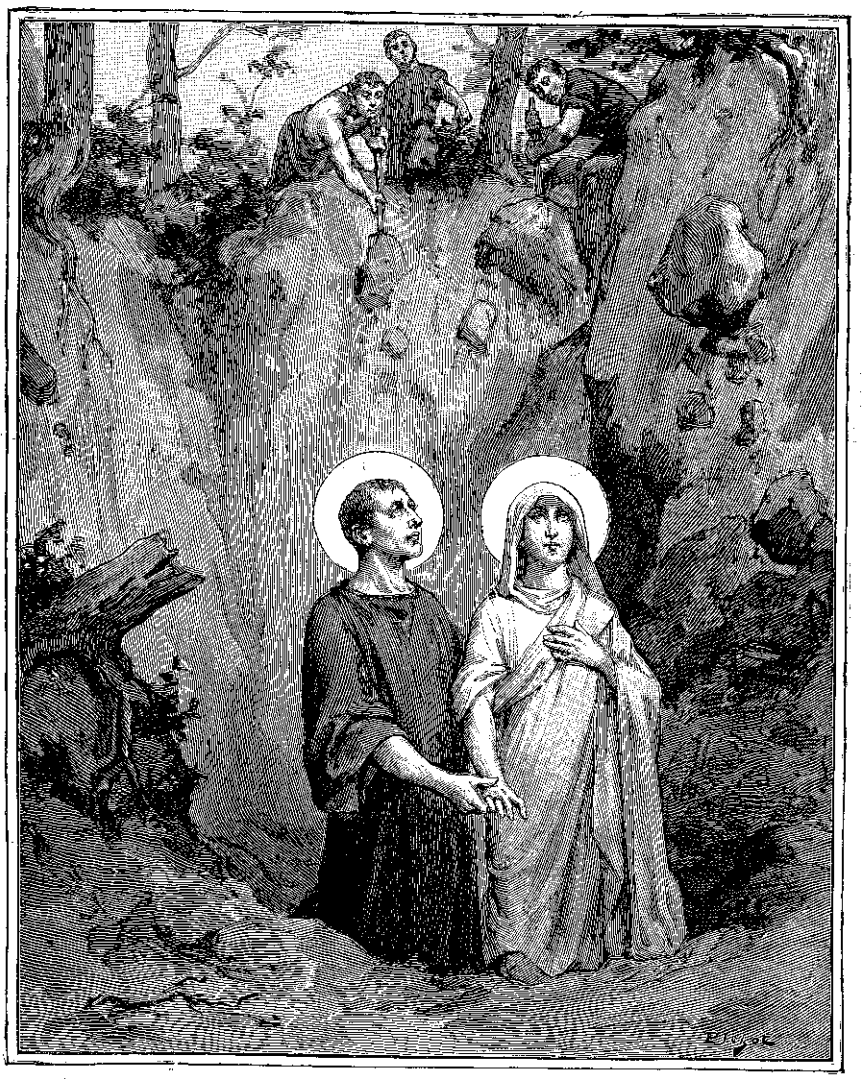
Bréviaires de Bayeux, 1444. — *Missels de Bayeux* 1545, 1584. — Récits de J.-B. DE LA BARRE, 1647 — *Cartulaire de Corbeil*. — *Histoire de Corbeil*. — HERMANT, *Histoire du diocèse de Bayeux*. — Notes locales. — *Martyrol. Gallic.* de DU SAUSSEY. — Notes de M. l'abbé LELIÈVRE, curé de Saint-Laurent de Bayeux, secrét. de la Soc. des arts, sciences et belles-lettres de Bayeux. — *Vies des saints Exupère et Loup*, par BOCQUET, Paris, 1627. — *Monographie de l'église de Saint-Spire de Corbeil*, par PINARD, 1857.



SAINT CHRYSANTHE ET SAINTE DARIE

MARTYRS A ROME

Fête le 25 octobre.



Saint Chrysanthe et sainte Darie sont ensevelis vivants dans une sablonnière.

LE PAIEN POLÉMIUS ET SON FILS A ROME
LA BIBLE DANS LES MAINS DE CHRYSANTHE

Au temps de Valérien, un sénateur d'Alexandrie nommé Polémius vint à Rome avec son fils Chrysanthe. On fit grand honneur à cet illustre personnage, et l'empereur lui donna, avec son amitié, une des premières places dans le Sénat romain.

Doué d'une vive intelligence, et déjà très versé dans les lettres et les sciences, Chrysanthe mit toute son ardeur à l'étude de la philosophie. La recherche de la vérité le passionnait. Pour la trouver, il interrogea tous les maîtres de l'époque, parcourut tous les livres des anciens sages; mais la diversité de leurs doctrines, loin de le contenter, rendait son esprit de plus en plus inquiet.

Dieu, qui se révèle aux esprits droits, permit alors que la philosophie de la Sagesse même se présentât aux yeux du jeune homme.

Chrysanthe ouvrit le livre des Evangiles, le lut avec le plus grand soin et ne voulut plus s'en détacher.

« Assez longtemps, ô Chrysanthe, se dit-il, tu

t'es complu à manier les livres des ténèbres, voilà que la lumière de la vérité t'éclaire maintenant. Serait-il sage de rejeter ces clartés pour retourner au mensonge? Tu as trouvé de l'or et les pierres les plus précieuses : prends garde qu'on ne t'enlève ces trésors, et qu'ainsi ne soient perdues les prémices de tes travaux. »

CHRYSANTHE APOTRE — LA PRISON

Amené par la Providence dans la grotte d'un saint prêtre nommé Carpophore, que la persécution obligeait de se tenir caché, Chrysanthe apprit en peu de temps les divines Ecritures, se pénétra profondément de la doctrine du Christ, et reçut le saint Baptême.

Apôtre aussitôt que chrétien, il prêche, il proclame Jésus-Christ Fils de Dieu. Ses parents déplorent cette conduite et s'en plaignent auprès de son père. « Ton fils, lui disent-ils, ose parler contre les dieux; ce crime retombera sur ta tête. Si l'empereur le sait, tu en porteras la peine, et nous avec toi. »

Le zèle de Chrysanthe lui valut la prison. Son père lui-même l'y fit jeter, et donna le commandement exprès de ne lui apporter que très peu de nourriture.

Mais que peut la persécution pour celui qui met sa confiance dans le Christ? Chrysanthe, heureux de participer à la passion de son Maître, se glorifiait de sa captivité.

TERRIBLE LUTTE

On en informa Polémius. « Si tu désires, lui dit-on, que ton fils renonce à ses nouvelles idées, procure-lui plutôt des délices et des voluptés, afin que, au milieu de ses plaisirs, il oublie qu'il est chrétien. »

Polémius goûte ce conseil. Sur ses ordres, la salle des festins est ornée de précieuses tentures de soie, la table chargée de mets recherchés; Chrysanthe y est introduit, revêtu d'habits précieux.

De jeunes servantes y avaient été amenées avant lui, choisies parmi les plus belles et parées avec luxe. Elles devaient, par leurs séductions, détourner Chrysanthe de la religion chrétienne.

Le Saint ne se laissa pas prendre à ces attraits mensongers. Son cœur, tout entier à l'amour de Dieu, ne connut point de partage.

Il détourna ses regards des jeux et des amusements qu'on lui offrait. Puis, connaissant sa propre faiblesse devant le tentateur, il eut recours à la prière comme à une arme de salut : « Venez, Seigneur, à mon secours, s'écria-t-il. Je sais qu'il est impossible de demeurer chaste sans votre grâce. Défendez-moi donc de ces bêtes qui m'assiègent, et, comme s'endorment les serpents à la voix de l'enchanteur, qu'ainsi ces femmes, prises de sommeil par votre permission, soient incapables de nuire à mon âme. »

Dieu permit en faveur de son serviteur un miracle qui déjouait les projets de Polémius et les ruses du démon. A peine Chrysanthe avait-il achevé sa prière, dit l'auteur des Actes, que les servantes furent prises d'un sommeil invincible. On ne put les en faire sortir qu'en les transportant hors de l'appartement.

Le démon, vaincu, mais non désarmé, prépara de nouveaux pièges.

DARIE — UNE VESTALE CONQUISE A JÉSUS-CHRIST

Il y avait parmi les prêtresses de Minerve une jeune vierge de remarquable beauté, joignant à ses charmes extérieurs la finesse de l'esprit, des manières affables, une éloquence persuasive.

C'est elle qui reçut la mission de faire de Chrysanthe un apostat et de se proposer à lui pour être la compagne de son existence. Elle s'appelait Darie.

Parée avec art, confiante dans l'attrait de ses dons naturels et dans l'éclat emprunté de quelques pierres précieuses, elle se présente hardiment devant le jeune homme et s'efforce, par de douces et flatteuses paroles, de le faire renoncer à ses idées chrétiennes.

« Ce n'est point la passion qui m'a amenée ici, dit-elle d'abord, mais, cédant aux larmes de votre père, je suis venue pour vous rendre à son amitié et au culte des dieux.

— Si vous êtes capable, lui répond aussitôt Chrysanthe, de me convaincre par des arguments irrécusables, je me rendrai volontiers aux désirs de mon père et à ses prières. »

Puis, passant en revue les dieux païens, il se demande à quels titres de sainteté et de puissance ils méritent l'adoration des hommes. Et il s'écrie : « On me contraindrait à vénérer comme dieux des blocs que l'on consolide avec des clous et du plomb! J'adorerais, moi, un Jupiter incestueux, un Mercure voleur, un Hercule assassin, une Vénus impudique! Darie, quelle espèce de divinité pouvez-vous reconnaître en ces criminels? »

Une aimable discussion s'engagea entre le Saint et la vestale, jusqu'à ce qu'enfin celle-ci dût s'avouer vaincue.

DISCUSSION AU SUJET DES DIEUX PAIENS

« Examinons encore, ô Darie, poursuivait Chrysanthe, ce que valent vos dieux; car enfin, nous ne devons vénérer et aimer que ceux en qui éclate une sainteté parfaite et une gloire sans tache. Or, quelle probité trouvez-vous dans Saturne qui dévore ses propres enfants aussitôt après leur naissance, et que trouvez-vous de louable dans Jupiter lui-même, traître à son père, assassin et usurpateur, qui a commis des crimes et des homicides aussi nombreux que les jours qu'il a vécus. Comment pouvez-vous croire qu'un être aussi souillé soit un dieu? Et que dirons-nous de la sainteté de Junon, de Pallas et de Vénus? Si donc tous ces personnages ne peuvent revendiquer les honneurs de la divinité, combien sont à plaindre ceux qui les honorent et les révèrent comme des dieux!

— Je sais bien, dit la vierge, que tout cela n'est que fiction des poètes et ne mérite aucune attention. Mais ignorez-vous ce qu'enseignent les philosophes au sujet de ces divinités? Dans leur haute sagesse, ils disent que ces divinités diverses ont été imaginées pour expliquer le gouvernement de l'univers. Interprétant par l'allégorie les noms des dieux, ils expliquent que Saturne est le temps; Jupiter, l'intensité de la chaleur; Junon, l'air; Vénus, le feu; Neptune, la mer; Cérès, la terre, et ainsi des autres.

— Mais, répond Chrysanthe, pourquoi se donner la peine de fabriquer leurs images, et quel avantage y a-t-il à adorer ces vains simulacres? Si la terre est une déesse, ne devrait-elle pas prodiguer ses biens à ses adorateurs? Or, elle ne rapporte rien à celui qui se contente de lui offrir des hommages sans la cultiver. La mer ne fournit-elle pas ses poissons à ceux qui connaissent mieux le métier de pêcheurs, tandis qu'elle ne concède rien à ceux qui lui rendent les honneurs divins. Il en est ainsi des autres éléments. Ils

sont faits pour servir aux besoins des hommes, par un effet de la bonté de Dieu. C'est donc folie d'adorer ces objets qui nous sont inférieurs. Celui-là seul mérite nos hommages et nos adorations qui nous fait de telles largesses et non des matières brutes qui nous viennent de sa bonté. »

Les raisonnements de Chrysanthe parvinrent à convaincre Darie. La grâce de Dieu acheva l'œuvre de conversion et la victoire du chrétien sur la vestale fut complète.

S'ils consentirent au mariage pour obéir à Polémius, ils se promirent de garder la continence avec la crainte de Dieu.

Darie reçut secrètement le baptême et le voile des vierges; et ainsi, les deux époux vécurent heureux, non de la joie des sens, mais de la compagnie du Saint-Esprit en qui ils s'étaient unis.

MÉSAVENTURES DES PERSÉCUTEURS DE CHRYSANTHE

Le bien est contagieux. Cette union toute sainte de Chrysanthe et de Darie fut un exemple que voulurent imiter beaucoup de chrétiens récemment convertis.

Alors une sédition s'éleva: les jeunes gens se plaignaient que Darie leur enlevait leurs fiancées; les femmes, que Chrysanthe les privait de leurs maris. On s'empara des prétendus coupables, et le tribun Claude fut chargé de les punir et de les vaincre.

Comme Chrysanthe refusait de sacrifier à l'invincible Hercule, on le lia avec des nerfs encore humides qui se rompirent, au grand étonnement des soldats. Jeté en prison, les ceps qui lui serraient les pieds furent réduits en poussière; l'eau lustrale dont on l'aspergea *pour rendre inutiles ses maléfices* se changea en un suave parfum.

On imagine alors de le coudre dans la peau d'un taureau fraîchement écorché, et de l'exposer aux brûlantes ardeurs du soleil; mais le martyr n'en ressent aucune incommodité, l'obscur cachot dans lequel on le ramène est soudain éclairé d'une lumière éblouissante.

La Providence semble ainsi se jouer de la malice et de l'habileté des bourreaux.

Pleins de rage, ils en réfèrent au tribun qui se fait amener le martyr et lui dit:

« J'ai eu raison jusqu'ici de tous les sorciers et enchanteurs; leur malice a dû céder à ma volonté : quelle est donc cette magie si puissante au nom de laquelle tu opères?

— Quand une étincelle de sagesse éclairera ton intelligence, lui répond Chrysanthe, tu comprendras que le principe de mon action n'est pas la magie, mais la toute-puissance du Dieu que je prêche. »

Cependant, Claude soumet notre Saint à une dernière épreuve; il ordonne de le fouetter le plus cruellement possible. Mais, par un miracle nouveau, les verges si dures entre les mains des soldats s'amollissent tellement, appliquées sur le corps de Chrysanthe, qu'elles ont à peine la force du papyrus.

CONVERSION ET MARTYRE DES PERSÉCUTEURS

A ce dernier prodige de la puissance divine, les yeux du tribun s'ouvrent à la lumière de la vérité. Claude se prosterne aux pieds du martyr en s'écriant :

« Ton Dieu est le vrai Dieu, il ne peut en être qu'ainsi; enseigne-moi quel il est; je veux le connaître, je veux le servir. »

Puis, se tournant vers les soldats qui avaient exécuté ses ordres: « Reconnaissez, leur dit-il, qu'il n'y a en cet homme que sincérité, justice et vérité; demandons-lui tous de nous pardonner nos cruautés à son égard, et supplions-le de nous réconcilier avec ce Dieu qui donne la victoire à ceux qui l'honorent. »

Tous voulurent être chrétiens; Chrysanthe les instruisit, et, en un même jour, Claude, sa femme Hilaria, ses deux fils Jason et Maur, ses amis avec leurs familles et tous ses soldats reçurent le saint baptême.

A la nouvelle de ces conversions, l'empereur Valérien entra dans une grande fureur. Il ordonna que, sur-le-champ, Claude, une pierre au cou, fût précipité dans la mer.

Comme les soldats et les autres chrétiens persévéraient dans leur foi, ils furent décapités. Unis dans le baptême, tous le furent encore dans la gloire d'un martyre souffert avec bonheur pour Jésus-Christ.

LE CACHOT DE CHRYSANTHE

Darie n'était pas étrangère aux luttes de Chrysanthe et aux manifestations de la Providence sur lui; de son côté, elle avait combattu les bons combats et confessé généreusement sa croyance en Jésus-Christ. Réunis maintenant, les deux époux sont amenés au tribunal de Valérien, et là, sans répondre aux interrogations que l'empereur leur adresse, ils s'encouragent mutuellement et se souhaitent de recevoir au plus tôt la couronne qui les attend.

Alors l'empereur ordonne d'enfermer Chrysanthe dans un cachot très profond, la prison Tullienne, afin de le tourmenter ensuite de diverses manières avec Darie. Notre martyr est donc descendu à une profondeur de 20 pieds, au milieu d'épaisses ténèbres et d'odeurs empestées; mais cet horrible cachot se trouve aussitôt tout embaumé de suaves parfums, en même temps qu'éclairé d'une douce lumière.

LE LION DÉFENSEUR DE LA VIRGINITÉ DE DARIE

Pour Darie, le secours de Dieu fut différent. Conduite dans un lieu de débauche, elle eut pour la protéger un lion qui s'était enfui de l'arène, et qui, entrant dans la maison où la vierge était en prière, s'étendit à ses pieds. Or, bientôt s'introduit dans la chambre un jeune homme des plus impudents de la ville. L'animal, se jetant sur lui, le serre contre terre avec ses griffes, puis, se tournant du côté de la vierge, il semble lui demander ce qu'il faut faire de cette proie. Darie lui dit: « Je t'adjure par le Fils de Dieu de permettre à ce jeune homme d'écouter ce que je veux lui dire ».

Le lion lâche prise aussitôt et court se placer à la porte pour en défendre l'entrée.

La vierge dit alors au libertin : « Malheureux, ce lion ne possède pas comme toi l'intelligence et la raison, et cependant il ne laisse pas de glorifier par son obéissance ce Dieu que tu offenses par tes crimes et tes honteuses actions. Sers Dieu et ne sois plus désormais l'esclave du plaisir et de Satan ».

Le jeune homme supplie alors Darie de le laisser sortir sain et sauf et lui promet de changer de vie. Sur l'ordre de la vierge, le lion laisse passer le nouveau converti qui annonce à tous que le Dieu des chrétiens est le Dieu véritable.

Des hommes venus de l'arène veulent se

saisir de l'animal ; mais, terrassés comme le jeune homme et épargnés comme lui par le commandement de Darie, ils se font chrétiens et deviennent des prédicateurs intrépides de notre sainte religion.

Furieux de ces événements, le préfet Célerinus, voulant en finir avec la martyre et son gardien, fit mettre le feu à la maison.

Mais Darie dit à l'animal : « Ne crains rien, n'aie aucune peur d'être pris, brûlé ou tué; car celui que tu as honoré en moi te gardera comme tu m'as gardée : tu peux donc t'en aller en paix ».

Le lion baissa la tête, traversa les flammes, et retourna dans sa loge, sans faire comme sans recevoir de mal.

Qui ne reconnaît à ces prodiges des marques évidentes de la protection de Dieu sur ses saints? Néanmoins, tel était l'aveuglement des païens qu'ils regardaient tout cela comme l'œuvre de la magie.

UNION DANS LA MORT

L'empereur Valérien voulut lui-même exhorter les martyrs à sacrifier aux dieux, mais, voyant que ses flatteries et ses menaces n'aboutissaient à rien, il ordonna de les suspendre et de les tourmenter de toute la force des supplices. Vaine cruauté; la machine se brise, les liens se rompent, les lampes ardentes s'éteignent; ceux qui osent toucher Darie voient les nerfs de leurs mains se dessécher et en ressentent de vives douleurs.

Il est temps enfin que le ciel couronne les athlètes du Christ : Valérien les fait conduire en dehors de la ville et enterrer vivants dans une sablonnière sur la voie Salaria.

Unis ici-bas d'une union toute céleste, ils ne furent pas séparés dans le martyre ou dans la sépulture.

Ces faits avaient lieu à la fin de l'année 256.

UNE MESSE INTERROMPUE PAR LE MARTYRE

En quittant Rome par la porte Salaria, on rencontre à un mille de la ville le cimetière de Thrason, célèbre par la sépulture de saint Saturnin, et, un peu plus loin, le cimetière dit des « Jordani » où furent enterrés, sous Marc-Aurèle, trois des fils de sainte Félicité : Alexandre, Vital et Martial.

C'est entre ces deux cimetières que s'étend l'arénaire où furent martyrisés et ensevelis saint Chrysante et sainte Darie.

Les chrétiens, dans un sentiment de dévotion, changèrent en cimetière la glorieuse caverne des martyrs, organisèrent à grand'peine, dans ce terrain friable, des galeries aboutissant à la célèbre crypte, et y déposèrent les restes du tribun Claude, des membres de sa famille et des 70 soldats.

L'année qui suivit la mort de nos deux martyrs, un grand nombre de chrétiens s'étaient assemblés pour fêter leur premier anniversaire et prier auprès des reliques des Saints.

Pendant l'oblation du Saint Sacrifice, des soldats, sur l'ordre de Valérien, obstruèrent à la hâte l'entrée du souterrain, et procurèrent ainsi à cette foule fidèle une sépulture glorieuse avec la palme du martyre.

Ces galeries furent dès lors étroitement gardées. Personne n'osa plus y revenir. Peu à peu, le lieu où reposaient nos martyrs finit par être oublié.

Ces jours d'épreuve passés et la paix enfin rendue à l'Eglise, la crypte deux fois vénérable de Chrysanthe et de Darie fut retrouvée; et c'est alors qu'apparurent, étendus sur le sol, les squelettes des chrétiens, hommes, femmes et enfants, des ministres sacrés tenant encore entre les mains les vases d'argent pour la célébration des saints mystères.

Le pape, saint Damase, restaurant la catacombe, ne voulut rien changer à cette merveilleuse et touchante mise en scène d'une messe interrompue par le martyre. Il y fit seulement apposer une inscription, ouvrit dans le mur une petite fenêtre d'où la postérité put contempler ce grand spectacle. On le voyait encore au VI^e^ siècle.

Dévasté par les Goths, le sépulcre de saint Chrysante et de sainte Darie fut de nouveau restauré.

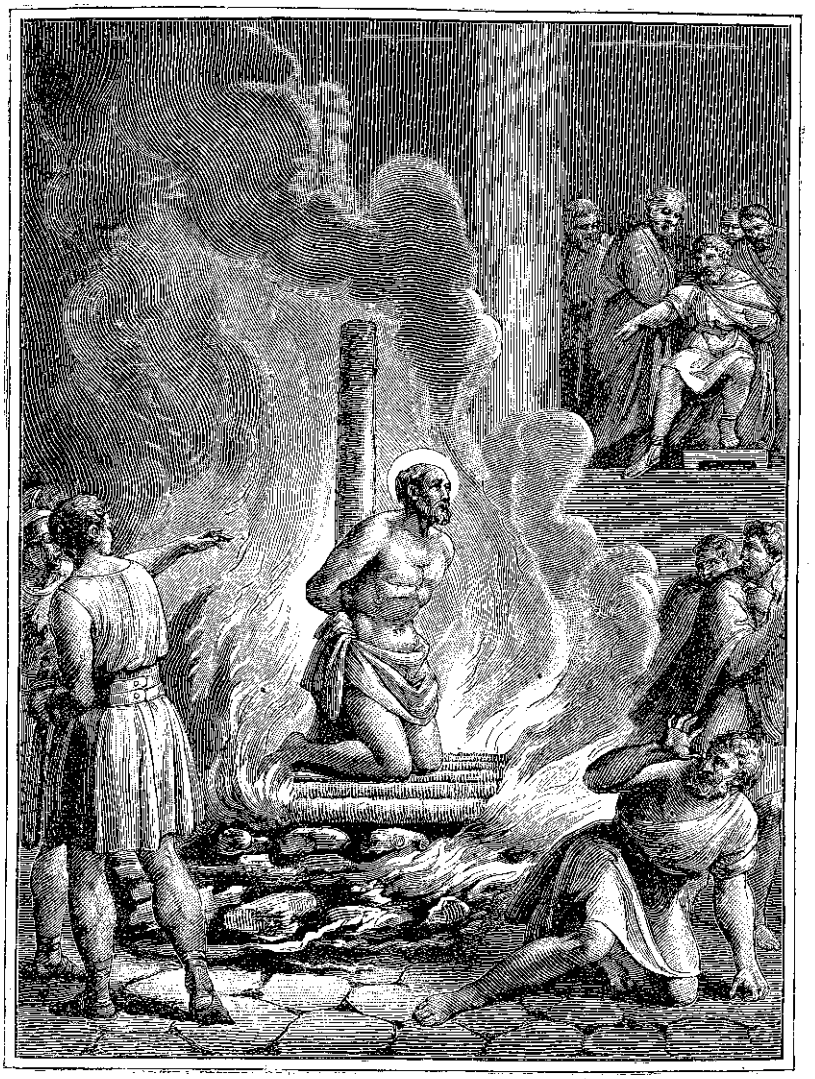
Au IX^e^ siècle, les pontifes romains rapportèrent dans la ville les corps des saints oubliés dans les catacombes. Les reliques de nos deux illustres martyrs furent ensuite transférées à l'abbaye de Prum, au diocèse de Trèves, en 842, et deux ans après à l'abbaye de Saint-Avold, au diocèse de Metz.

SOURCES CONSULTÉES

GRANDS BOLLANDISTES. — *Acta Sanctorum*, au 25 octobre. — *Vie des Saints*, D'ADRIEN BAILLET. — *Actes des martyrs*, par les RR. PP. BÉNÉDICTINS. — *Rome souterraine*, résumé des découvertes de M. de Rossi, par PAUL ALLARD.

SAINT MAR PÉTHION

martyr en Perse (448).



Saint Mar Péthion est préservé des flammes.

UN SAINT PEU CONNU

Les anciens documents relatifs aux églises orientales nous font connaître trois saints personnages qui ont porté le nom de Péthion: le premier est le saint martyr dont nous allons raconter le combat glorieux; le second, un patriarche des Chaldéens; le troisième, un prêtre séculier. On ne sait presque rien des deux derniers en dehors de leur nom; quant au premier, il nous est connu par un manuscrit syriaque paru dans les *Analecta Bollandiana* en 1888. C'est d'après ce texte que nous donnons la notice suivante.

L'auteur, tout à son héros et peu soucieux des événements qui concernent l'histoire générale, nous donne cependant une indication bien précieuse qui nous permet de placer notre Saint dans son cadre historique. Il nous dit en effet qu'il subit le martyre la neuvième année du règne d'Isdegerde II, roi des Perses, en l'année 448 de l'ère chrétienne. Cette longue persécution, commencée sous Isdegerde Ier, nous est connue par quelques lignes de Théodoret : « En ce temps-là, nous dit-il, Isdegerde, roi des Perses, déclara la guerre aux églises. Voici en quelle occasion : Un évêque du nom d'Abdas, qui se distinguait par toutes sortes de vertus, mû par un zèle imprudent,

détruisit un Pyrée ou temple du Feu. Le roi, averti par les mages, ou prêtres idolâtres, fit appeler Abdas devant lui. Il ne lui adressa d'abord qu'une légère réprimande et lui imposa seulement de reconstruire l'édifice. Comme l'évêque refusait, Isdegerde en vint aux menaces, jurant qu'il détruirait toutes les églises chrétiennes. Il commença par mettre à mort l'homme de Dieu, et il s'en prit ensuite aux églises. » Théodoret nous dit que cette persécution remplit les trente dernières années de son règne et qu'il transmit en héritage à son fils Varananas à la fois l'empire et sa haine du nom chrétien. Le fils et successeur de Varananas, Isdegerde II, poursuivit l'œuvre de son aïeul; c'est sous son règne, comme nous l'avons dit, que se place le martyre de saint Péthion.

ARRESTATION DE MAR PÉTHION

Le Grand Mage ayant réuni un Conseil plénier, parla ainsi aux seigneurs et aux prêtres du Feu qui dépendaient de lui : « J'ai pensé, ces jours derniers, que nous avons tort de renoncer à poursuivre Péthion, le chef des Nazaréens. Vous savez, en effet, qu'il est un adversaire redoutable des mages et que les prodiges qu'il accomplit tous les jours sont fidèlement rapportés au roi. N'est-il pas à craindre que ce dernier ne se laisse séduire et nous livre tous à la mort, moi surtout qu'il a chargé de réprimer l'audace des chrétiens? Que tous les hommes de cœur qui se trouvent parmi vous se lèvent donc maintenant à la suite du chef des prêtres et se rendent sans retard auprès de Péthion. Amenez-le dans le plus grand silence, de peur que les chrétiens avertis ne l'arrachent de vos mains. »

A ces mots, tous les seigneurs présents se mirent en route et, après deux heures de marche, arrivèrent à la retraite de saint Péthion. Par la porte entr'ouverte, ils le virent occupé à réciter l'office divin et attendirent qu'il eût fini sa prière. Il vint lui-même au devant d'eux et leur dit : « Pourquoi restez-vous exposés à la chaleur ardente du soleil, Messeigneurs? daignez donc entrer dans la maison de votre serviteur et reposez-vous à l'ombre de cette grotte. Que si, de plus, vous venez me chercher, me voici devant vous; c'est avec joie que j'irai recevoir la couronne du martyre. » Mais eux, muets d'étonnement, restaient immobiles. Il leur dit donc une seconde fois : « Je vous le répète, Messeigneurs, venez vous reposer à l'ombre et soyez sans inquiétude à mon sujet, car je ne ferai aucune difficulté de vous suivre. »

Mais ils se dirent entre eux : « Son aimable invitation n'est qu'un prétexte, et, si nous l'écoutons, il trouvera le moyen de nous échapper. Commençons par l'enchaîner, et alors seulement nous pourrons entrer pour nous reposer quelques instants avant de nous remettre en chemin. »

MIRACLES DU SAINT

Le chef des prêtres s'adressa donc à Péthion et lui dit : « Bien volontiers nous nous rendrions à ton aimable invitation, car nous avons besoin de repos. Mais nous devons avant tout accomplir les ordres du Grand Mage et te conduire en sa présence. C'est pour nous une question de vie ou de mort. Mais puisque tu es si bien disposé en notre faveur, accepte les chaînes que nous t'apportons. » Le Saint leur répondit sans témoigner aucune crainte : « Me voici devant vous, Messeigneurs, offrant à vos chaînes mon cou, mes mains et mes pieds. » Le chef des prêtres ordonna au premier archer, Tirbad, de descendre dans la caverne du solitaire et de l'enchaîner. Tirbad obéit, mais au moment même où il saisissait la chaîne pour la jeter sur Péthion, tous les anneaux se détachèrent et tombèrent un à un sur le sol. Stupéfaits, les païens s'imaginèrent que les anneaux de la chaîne avaient été mal attachés. Tirbad se fit alors apporter deux cordes toutes neuves et des entraves pour les pieds et les mains; mais, à peine les eut-il approchées du Saint qu'elles se rompirent. Les païens commencèrent alors à se dire les uns aux autres : « De deux choses l'une, ou bien cet homme est un habile enchanteur, ou bien nous devons reconnaître en tout cela la puissance de son Dieu. Essayons encore d'un lien plus fort. » L'un d'entre eux avait une corde de poils de chameau d'une résistance à toute épreuve. Il s'approcha donc du Saint et lui cria : « O enchanteur, homme plein de malice, cette fois tu ne te délivreras pas de ce nouveau lien! »

Le serviteur de Dieu lui répondit humblement : « Si le démon est pour quelque chose en tout cela, tu n'as à craindre ni châtiment ni vengeance, mais si c'est le Christ qui agit, que le feu du ciel descende et te confonde; qu'il s'attache à toi et à ta corde, pour venger les blasphèmes que tu as proférés contre le Créateur tout-puissant. »

Au même instant, un violent coup de tonnerre se fit entendre, et tous, saisis de frayeur, furent jetés la face contre terre. Ils restèrent ainsi pendant trois heures comme morts, après quoi le serviteur de Dieu fit sur eux le signe de la croix, et ils se relevèrent sains et saufs. Ils virent alors une flamme descendre du ciel et s'attacher à la corde de poil et à l'homme qui la tenait entre ses mains. La corde fut consumée; quant à l'homme, se voyant atteint par le feu, il se précipita vers Péthion en s'écriant : « Je suis chrétien, je suis chrétien! » Ce n'était point la conversion, car des paroles aux actes il y a souvent loin. Le chef des prêtres parla alors au serviteur de Dieu : « Daigne écouter la vérité que je vais te dire. C'est sur l'ordre du Grand Mage que nous sommes venus te chercher pour te conduire à lui. Et maintenant, si tu refuses, notre mort est assurée. D'autre part, nous savons que si nous te faisons violence le Dieu qui te défend nous mettra pareillement à mort. Fais donc ce qui te semble préférable; nous nous en remettons à ton jugement. »

Le Saint répondit : « Bien volontiers je marcherai avec vous, enchaîné ou non. » Et en disant cela il prit son bâton d'une main et il se mit à marcher devant eux comme un chef d'armée qui mène les siens au combat, chantant de tout son cœur les psaumes de David. Lorsqu'ils arrivèrent à Beth Cariphé, où résidait le Grand Mage, le chef des prêtres s'approcha du Saint et lui dit : « S'il te plaît, Monseigneur, reçois cette chaîne

et mets-là à ton cou, avant de te présenter au Grand Mage, de peur que si nous te présentions sans liens, il ne nous arrivât quelque malheur. »

Péthion reçut la chaîne de ses mains, la mit à son cou et se laissa conduire par Schahin, chef des satellites du préfet. Ils entrèrent ainsi dans la maison du Grand Mage qui, à la vue de l'homme de Dieu, lui demanda : « Es-tu Péthion, l'enchanteur, le chef des Nazaréens? »

Péthion répondit : « Je ne suis point le chef des Nazaréens, mais le serviteur et le ministre du Dieu des chrétiens. Quant aux enchanteurs et aux séducteurs des hommes, c'est vous, ô mages, qui ne connaissez pas le vrai Dieu. »

Enflammé d'une vive colère, le Grand Mage dit au préfet des satellites : « Donne-moi la chaîne que tu tiens entre les mains et à laquelle est attaché cet enchanteur. » Il saisit la chaîne et la tira avec beaucoup de violence. Mais elle se brisa par le milieu, et la partie qui resta entre ses mains s'enflamma aussitôt. Effrayé, le Grand Mage la jeta loin de lui et, en un instant, il n'en resta plus que quelques cendres. Cependant, loin de reconnaître la puissance de Dieu, il dit à ceux qui l'entouraient : « Doutez-vous maintenant que nous n'ayons à faire à un enchanteur? » Il ordonna en même temps que l'on conduisit le Saint en prison, jusqu'à ce qu'il lui fût loisible de s'occuper de lui. Son ordre fut aussitôt exécuté.

PÉTHION EN PRISON

Vers le milieu de la nuit, le Bienheureux était debout en prière, allant et venant dans sa prison. Une voix se fit entendre et réveilla tous les captifs, qui furent saisis de stupeur en voyant leurs fers tomber d'eux-mêmes et les portes du cachot s'ouvrir toutes grandes. Le geôlier fut éveillé à son tour et, à la vue des prisonniers libres de leurs liens, il eut la pensée de se tuer. Le Saint l'arrêta et lui dit : « Prends garde d'attenter à tes jours; aucun de nous n'a pris la fuite. Descends seulement et referme la porte de la prison. » Il se leva, referma la porte et la garda jusqu'au jour. Le serviteur de Dieu dit ensuite à ses compagnons de captivité : « Il ne conviendrait pas, après que vous avez vu la puissance de Dieu, d'abuser de sa grâce. Que chacun donc d'entre vous reprenne ses chaînes et les rive à ses membres. » Ils lui répondirent : « O Saint de Dieu, cela nous est impossible, il nous faut un serrurier avec ses instruments. » Quand le matin fut venu, le geôlier alla trouver le chef des prêtres pour lui raconter ce qui s'était passé. Celui-ci descendit à la prison emmenant avec lui un serrurier qui remit les fers aux captifs. Le chef des prêtres, à son tour, informa le Grand Mage de ce qu'il avait appris et vu.

Le Grand Mage ordonna que le Saint fût amené en sa présence. Péthion comparut donc devant lui, libre de ses liens comme la veille au soir. Le Grand Mage lui dit : « Homme pervers, j'apprends que tu ne renonces pas à tes enchantements, même dans la prison. Ils t'ont mérité mille morts. » Le Saint lui répondit : « Non, je ne suis ni un enchanteur ni un auteur de maléfices. Celui qui de nous deux est un enchanteur, tu le sais bien. Les démons montrent leur puissance là où sont leurs adorateurs. Comment donc obéiraient-ils à mes ordres, moi qui suis leur adversaire? Ce qui est vrai, c'est que par la vertu du Christ je détruis les mensonges des démons que vous servez. Quant aux prodiges que vous voyez s'accomplir, ce n'est point moi qui en suis l'auteur, mais le Christ que je sers. » Le mage entra alors dans une véhémente colère. Il ordonna qu'on serrât le serviteur de Dieu dans des liens étroits et qu'on l'entraînât loin de sa présence. « S'il n'est pas un enchanteur, qu'on le jette dans les eaux du fleuve. » Les satellites accomplirent non sans crainte les ordres de leur maître. Ils emmenèrent Péthion enchaîné jusqu'au bord du fleuve, et, choisissant l'endroit où les eaux étaient plus profondes, ils le précipitèrent dans les flots.

PÉTHION TRIOMPHE DE L'EAU ET DU FEU

Au moment même où le corps du Saint toucha l'eau, le fleuve se divisa en deux, comme le Jourdain au passage des Hébreux. Les eaux qui étaient passées s'écoulèrent vers la mer, tandis que celles qui arrivaient suspendirent leur cours et formèrent comme une muraille en amont. Péthion ne fut donc pas atteint par les eaux, et il reposa paisiblement dans le lit du fleuve. Les témoins du miracle furent saisis de crainte et de terreur, et ils criaient à haute voix : « Ton Dieu est grand, ô Péthion, aucun autre Dieu n'est semblable à lui. Vraiment, il est le Dieu vivant, vrai, éternel, celui qui a commandé aux eaux du fleuve et les a arrêtées afin de sauver son serviteur. Ta vertu est grande, ô Dieu! Malheur à nous qui ne te connaissons pas et qui n'avons point part à tes bienfaits! »

Ces hommes retournèrent en toute hâte vers le Grand Mage et ceux qui étaient avec lui pour leur annoncer le nouveau prodige. Ils descendirent jusqu'au fleuve et purent considérer à loisir le spectacle merveilleux des eaux suspendues comme une muraille escarpée au-dessus du saint confesseur. Plusieurs d'entre eux, touchés de la grâce, confessèrent alors la foi de Péthion. Quant au Grand Mage, ce miracle ne lui ouvrit point les yeux; mais il redoubla d'acharnement, déclarant que si les artifices de l'enchanteur avaient quelque puissance sur les eaux ils ne pourraient rien contre les ardeurs du feu. Péthion fut retiré du fleuve, et aussitôt la masse d'eau accumulée se précipita avec un bruit effroyable qui, retentissant au loin, plongea dans l'effroi tous ceux qui l'entendirent.

Le Grand Mage fit alors élever un immense bûcher et parla ainsi à Péthion : « O chef des enchanteurs et auteur d'infinis maléfices, jusqu'à quand tromperas-tu par tes prestiges la multitude des hommes? Par Ormuzd et sa fortune et par la couronne d'Isdegerde roi des rois, non seulement tes enchantements prendront fin aujourd'hui, mais encore je veux te livrer aux flammes. » Le Saint lui répondit : « Homme aveugle et dépourvu de sens, comment, après avoir vu tous les miracles accomplis par Dieu, ton cœur ne s'est-il pas ouvert pour comprendre sa puissance? N'en doute pas, de même qu'il a envoyé son ange pour écarter les

eaux du fleuve, il l'enverra de nouveau pour diviser les flammes que tu crois soumises à tes ordres, et par toutes ces merveilles il montrera hautement que ni le feu ni aucun autre élément ne peuvent rien contre ceux qui se confient en lui. »

Le Grand Mage fit signe qu'on jetât le Saint au milieu de l'ardent brasier. Les flammes formaient au-dessus de sa tête une voûte qui interceptait les rayons du soleil. Il resta ainsi sain et sauf pendant quatre heures, chantant les louanges de Dieu comme les trois enfants dans la fournaise.

Lorsqu'il eut fini de prier la voûte de feu s'entrouvrit, et les flammes, chassées de tous côtés par un vent violent, consumèrent un grand nombre de païens. Le Grand Mage et son entourage, qui se tenaient loin de là, n'échappèrent que par une fuite précipitée à la violence des flammes.

Il dit alors à ses conseillers : « Ecoutez bien ceci : Si nous laissons cet homme en vie, c'en est fini de la magie et de l'empire lui-même. Cet homme, en effet, surpasse par ses enchantements le puissant démon Beveraspag. Vous avez vu comment il commande au feu et à l'eau. » Le chef des prêtres lui répondit : « Ecoute à ton tour, ô prince des mages. Les prodiges accomplis par cet homme dépassent vraiment tout ce qu'on pourrait s'imaginer. Or, s'il accomplit tout cela par la vertu et la puissance d'Ahriman, comment nous expliquer la faiblesse et l'impuissance de son rival Ormuzd, le dieu bon? O toi, qui connais l'Avesta tout entier, réfléchis et dis-nous si Ahriman pourrait accomplir quelque chose de semblable? » Le Grand Mage ne voulut point avouer que les œuvres du Saint ne pouvaient être accomplies par le Dieu du mal. (On sait que les Perses, disciples de Zoroastre, admettaient deux principes: Ahriman, le dieu du mal; Ormuzd, le dieu du bien, plus puissant que son rival.) Il leur expliqua que les flammes fuyaient le corps du Saint à cause de son impureté. « Mais, ajouta-t-il, si l'impureté de cet homme fait reculer le Dieu du feu, le glaive ne l'épargnera point. »

LE DERNIER COMBAT

Le Saint, qui aurait pu tant de fois prendre la fuite, désirait trop recevoir la couronne du martyre pour recouvrer sa liberté. Il se remit entre les mains des satellites qui, sur les ordres du Grand Mage, le jetèrent de nouveau dans un sombre cachot. Il y resta enfermé deux mois et six jours sans recevoir aucune nourriture, ne cessant de s'entretenir avec Dieu à haute voix, de sorte qu'on l'entendait du dehors. Au bout de ce temps, le Grand Mage, qui s'était absenté pour un voyage, revint à Beth Cariphé et demanda des nouvelles de son prisonnier. Le gardien de la prison lui dit : « O prince des mages, ton prisonnier vit encore et il n'a rien perdu de sa vigueur. Bien au contraire, son visage est devenu plus frais et plus beau qu'auparavant, au point qu'il ressemble au dieu Narsai (dieu de la beauté chez les Perses). » Le Grand Mage lui répondit : « Demain, à la même heure, tu verras son cadavre aussi défait que s'il avait séjourné de longs jours dans le désert. »

Il fit appeler le chef des prêtres avec les mages et les seigneurs de l'endroit et leur dit : « Allez, conduisez cet insigne malfaiteur sur la montagne déserte où il habitait, à l'endroit même où la fille d'Adorhormazd fut immolée. C'est à cet endroit même qu'il doit périr. Vous aurez soin de lui couper les membres les uns après les autres, en cautérisant les plaies, de manière à prolonger son supplice. »

La fille d'Adorhormazd, à laquelle le Grand Mage faisait allusion, était la fille du préfet d'Holomana que Péthion avait délivrée du démon et baptisée. Elle était morte pour la foi avec un grand nombre d'autres chrétiens.

Le chef des prêtres hésitait à accomplir l'ordre reçu, alléguant une indisposition; mais le Grand Mage ne s'y trompa point : « Homme pervers, lui dit-il, je me suis déjà aperçu que tu inclinais vers la religion des Nazaréens. Que ton crime retombe sur ta tête! » Il lui fit arracher en même temps les insignes de sa dignité et confia le soin d'exécuter ses ordres à Mihr Burzi, officier impérial récemment arrivé de la cour. Ce dernier, accompagné d'une escorte et des bourreaux, conduisit le Saint sur la montagne désignée, et tout le long du chemin il l'exhortait à renoncer à la religion chrétienne. « Oseras-tu, lui disait-il, perdre la vie dans un supplice qu'il te serait si facile d'éviter? Dis seulement une parole, et tu pourras vivre et aller où tu voudras! »

Le Saint lui répondit avec un grand courage : « N'essayez point de me corrompre par de vaines promesses et ne perdez pas inutilement votre temps à vouloir me persuader; mais plutôt hâtez-vous d'accomplir les ordres que vous avez reçus. »

Mihr Burzi essaya encore vainement de le fléchir en lui montrant les instruments du supplice. Voyant qu'il n'avançait à rien, il donna ordre au bourreau de lui couper les oreilles et le nez. Le lendemain, on lui coupa les mains et les pieds; le surlendemain, les bras; puis successivement, les jours suivants, les genoux, les jambes; enfin, au sixième jour de ce long martyre, on lui trancha la tête. Ses restes précieux furent gardés pendant dix jours par une troupe armée et, lorsqu'elle se fut retirée, les chrétiens vinrent les recueillir pieusement pour leur donner la sépulture. Un monastère fut élevé dans la suite au-dessus de son tombeau.

Un grand nombre d'infidèles se convertirent à la suite des prodiges accomplis par le serviteur de Dieu. Les uns reçurent après lui la palme du martyre, les autres se rendirent dans d'autres pays, pour y vivre à l'abri de la persécution. Du nombre de ces derniers fut le chef des prêtres de Beth Cariphé, qui passa le reste de sa vie dans la prière et les exercices de la piété chrétienne.

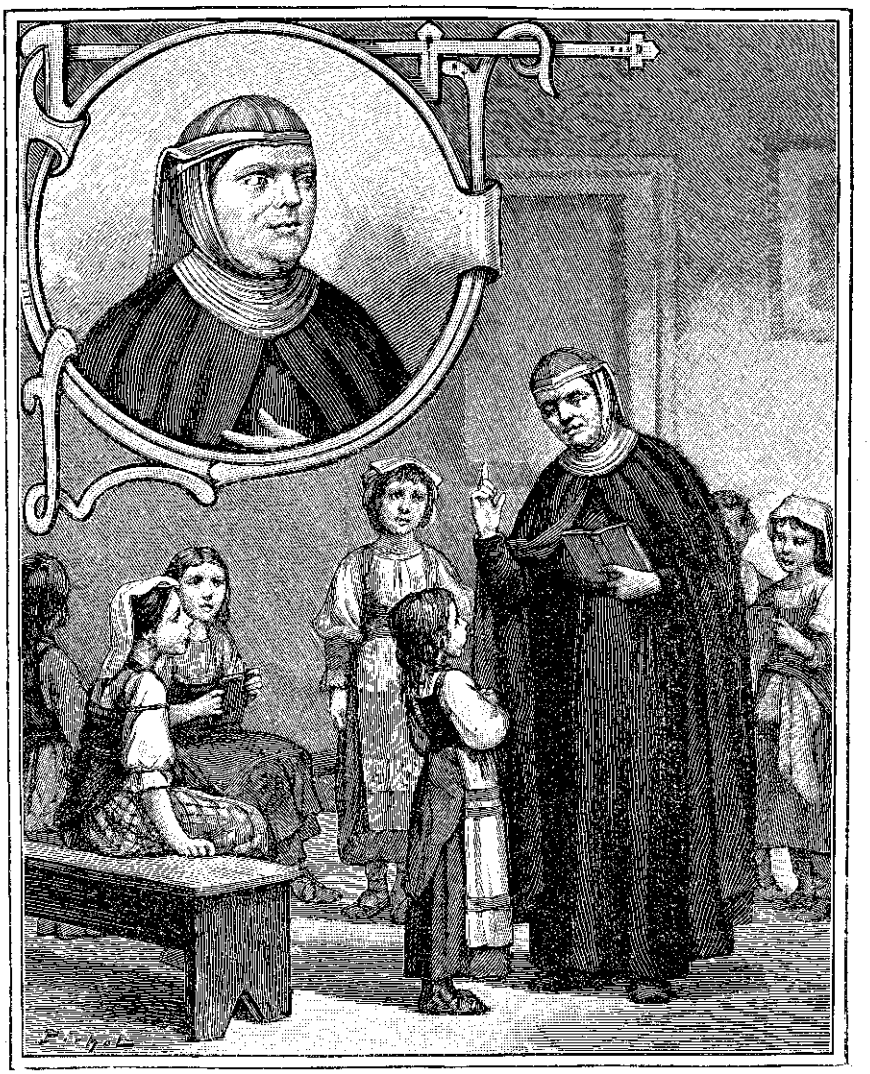
Le sang des martyrs devait être fécond et donner naissance à des chrétientés jadis florissantes, mais plongées aujourd'hui dans les ténèbres du schisme ou de l'infidélité.

SOURCES CONSULTÉES

Analecta Bollandiana, t. VII, 1888 : *Historia Sancti Mar Pethion, martyris*, publiée en syriaque et en latin par Corluy, S. J. — Assemani: *Bibliotheca Orientalis*, t. III. — Theodoret : *Histoire ecclésiastique*.

LA VÉNÉRABLE MARIE-JULIENNE DU T.-S.-SACREMENT

du Tiers-Ordre des Servantes de Notre-Dame des Sept-Douleurs (1816-1857).



La Vénérable mettait beaucoup de zèle à instruire les enfants pour les préparer à la Première Communion.

NAISSANCE DE LA VÉNÉRABLE ELLE EST ADOPTÉE PAR LA SAINTE VIERGE

La Vénérable naquit à Naples, le 23 février 1816. Son père, Fortunato Arenare, médecin très connu, et sa mère, Clara Frangese, lui donnèrent le lendemain, au saint baptême, les noms de Angèle-Marie-Anne-Marguerite-Jeanne-Josèphe, qu'elle changera à sa prise d'habit en ceux de Marie-Julienne du Très-Saint-Sacrement.

Elle eut sept frères, dont deux devinrent prêtres; l'un, don Raphaël, témoigne, au procès, de l'éducation hautement chrétienne qu'ils reçurent de leurs parents, éducation qui développa rapidement les vertus et la piété de l'enfant.

En plus des prières faites chaque jour en commun, on voyait la petite fille s'agenouiller fréquemment au pied de son lit; souvent, elle demandait d'être conduite à l'église où son recueillement faisait l'admiration de tous.

Elle avait à peine cinq ans quand la Sainte Vierge commença à lui apparaître; elle la fiança à son divin Fils Jésus et resta en communication presque quotidienne avec l'enfant qui trouvait cela naturel, croyant que tous autour d'elle jouissaient des mêmes faveurs. Marie lui dit un jour :

« Ta maman te donne la nourriture et ses soins, mais moi je suis ta vraie mère. » De fait, il est à remarquer que les prières de l'enfant étaient toujours exaucées. Ses parents la voyant, dans un âge si tendre, si sérieuse et si docile, craignirent un instant pour sa santé.

La Sainte Vierge lui ayant recommandé de ne jamais chercher à s'excuser même quand on l'accuserait à tort, la pauvre petite se fit une telle violence à ce sujet qu'elle eut plusieurs vomissements de sang et qu'à différentes reprises elle se laissa frapper par son père sans manifester son innocence. Son instruction était fort négligée au profit des soins domestiques, mais la Sainte Vierge lui apprit elle-même à lire, à écrire, à prier; on la vit corriger les devoirs d'une de ses amies sur des matières que nul maître humain ne lui avait apprises, et ses commentaires révélaient une profonde instruction.

Chez ses parents, son humilité lui faisait rechercher les travaux les plus rebutants et les plus pénibles; un jour qu'elle manquait de force pour pétrir le pain, la Sainte Vierge lui vint elle-même en aide pour terminer son ouvrage : le fait s'étant répandu, chacun voulut avoir un morceau de ce pain miraculeux.

Confirmée très jeune, elle est admise à la sainte Table à l'âge de six ou sept ans; sa grande piété fait l'édification de tous les assistants.

ADMISSION DANS LE TIERS-ORDRE
ENTRÉE AU COUVENT

A dix-huit ans, elle revêt l'habit de Tertiaire de Notre-Dame des Sept-Douleurs; sa mortification est déjà continuelle : elle ne dort que quelques heures, porte un cilice, se donne la discipline jusqu'au sang, met des cailloux dans ses chaussures et ne mange que fort peu de chose. Elle était jusqu'alors sous la direction du P. Coppolo, mais Notre-Seigneur, dans de fréquentes apparitions, lui ordonne de s'adresser au P. Longo; elle a beaucoup d'hésitations, et Notre-Seigneur lui dit qu'elle souffrira des yeux jusqu'à ce qu'elle reçoive de son futur directeur l'ordre de guérir. Les parents ne parviennent, par les remèdes, qu'à aggraver l'état de la malade; enfin, on demande au P. Longo d'écrire à Marie-Julienne qui est aussitôt rétablie. La maison ne désemplissant pas des voisins accourus pour voir les merveilles opérées, le P. Longo, sous la direction duquel elle restera jusqu'à la mort, voulut la faire entrer au monastère de Sainte-Monique à Naples, mais son père s'y refusa. Aussitôt Marie-Julienne tombe gravement malade, son corps enfle, et le chirurgien accouru en toute hâte se reconnait impuissant à la soulager. Le P. Longo, appelé, promet au père la guérison de Marie-Julienne s'il lui donne la permission de suivre sa vocation; celui-ci y consent; aussitôt la malade se lève complètement guérie et entre à Sainte-Monique, où elle garde son habit de Tertiaire et édifie toutes ses compagnes. Elle continue à suivre son règlement de vie antérieure, ayant seulement le titre d'agrégée; mais sa réputation de haute vertu attire beaucoup de jeunes filles dans ce couvent qui, depuis vingt-cinq ans, ne recevait plus de novices. Elle obéit en tout à la supérieure qui lui confie diverses charges, et les remplit avec tant de prudence et de vigilance que, avec l'approbation du cardinal archevêque de Naples, elle est nommée prieure du monastère, dignité qu'elle gardera jusqu'à sa mort.

FOI DE LA VÉNÉRABLE

Les témoignages concordent à dire que la sainte religieuse pratiqua naturellement, sans effort, toutes les vertus héroïques. Son confesseur, qui la suivit jusqu'à son entrée dans l'éternité, loue son obéissance; il affirme que les grâces particulières du Seigneur la conduisirent à un haut degré de perfection par la minutieuse observance des préceptes de Dieu, de l'Eglise et de ses devoirs d'état. C'était, dit-il, une âme privilégiée, favorisée de dons surnaturels, et je n'ai jamais eu l'occasion de blâmer en elle ni un acte ni une parole. Sa foi était la mesure de son respect pour les mystères de notre sainte religion. Toujours recueillie, elle vivait en la présence de Dieu, priait et méditait presque continuellement; souvent, elle entrait en extase, sans qu'on pût le prévoir, en présence de ses parents, de son confesseur et de ses compagnes, surtout le vendredi, pendant la méditation sur la Passion et les trois heures d'agonie; on pouvait alors lui toucher les yeux sans qu'ils se fermassent. Il lui arrivait aussi, étendue habillée sur son lit, d'avoir les affres de la mort; elle disait en latin les sept paroles de Notre-Seigneur sur la croix, laissait échapper un soupir, puis, ayant incliné la tête sur le côté, elle avait l'aspect d'une morte; peu après, elle revenait à la vie.

Marie-Julienne fut stigmatisée; elle portait à la paume de la main, au dos, des traces sanguinolentes; de plus, sa servante, Annarelle, affirme avoir épongé plusieurs fois une plaie à la poitrine, du côté du cœur. On voyait sur son front la trace de la couronne d'épines, et elle souffrait cruellement d'une épaule toute meurtrie, comme par le port de la croix du Sauveur. Lorsqu'elle s'approchait de la sainte Table, son visage était radieux; son confesseur la vit plusieurs fois hésiter et trembler; c'est quand, au lieu de l'Hostie sainte, elle apercevait le divin Enfant entre les mains du prêtre. On la voyait quelquefois courir vers une église et être attirée par une force invincible vers l'autel où était le Saint Sacrement, bien qu'elle ignorât que les Saintes Espèces y fussent conservées.

DÉVOTIONS SPÉCIALES DE LA VÉNÉRABLE

Grande était sa dévotion envers Marie qu'elle appelait « maman ». Elle portait sur elle une miniature de la Vierge des Douleurs et pouvait rarement achever la méditation du rosaire sans tomber en extase. Le chapelet, le *Stabat*, l'invocation à Notre-Dame du Bon Conseil étaient ses moyens ordinaires pour obtenir de Marie les plus grandes grâces. Parfois, après avoir prié seule pendant une journée, Marie-Julienne préparait des pétales de fleurs et des bonbons, puis la Vierge lui apparaissait et s'entretenait avec elle. Son confesseur, qui en fut plusieurs fois le témoin, entendait les réponses que la religieuse faisait à Marie. Quand on distribuait aux malades et même aux cholériques ces douceurs et ces fleurs bénies par la Mère de Dieu, tous recouvraient la santé.

La Vénérable avait une grande dévotion aux âmes du Purgatoire pour lesquelles elle souffrait volontiers; souvent, il semblait qu'elle fût entourée de flammes ardentes. Elle avait également un grand respect pour les hommes consacrés à Dieu, s'effaçait devant eux et écoutait attentivement leurs conseils.

Pour l'éprouver, on lui présenta un jour un sacristain revêtu d'une soutane, mais la Vénérable,

ne sentant pas sur les mains de cet homme le parfum de l'onction sainte, ne lui donna aucune marque de respect.

La bonne tenue des églises, leur ornementation lui tenaient à cœur. Les persécutions dirigées contre l'Eglise et le Pape la faisaient beaucoup souffrir, elle qui aurait voulu « baiser la trace des pieds des prêtres du Seigneur », et qui n'écrivait qu'à genoux aux ministres du culte.

ESPÉRANCE ET CHARITÉ

Marie-Julienne passa sa vie plus au ciel que sur la terre, n'aspirant qu'après les biens éternels, désirant uniquement d'entrer « dans la maison de sa Mère »; aussi le Seigneur se plut-il un jour à lui montrer son âme sous l'aspect d'une fillette de quatre ans, vêtue de blanc. Quand elle avait à exhorter les découragés, elle leur disait : « Souffrons un peu ici-bas pour nous réjouir éternellement là-haut. » A ceux qui désespéraient de leur salut : « Dieu est-il donc fait, disait-elle, d'une autre essence à présent? Et les saints dont il s'entoure n'étaient-ils pas des êtres comme nous? » Tous la quittaient consolés. Toujours calme, patiente, irréprochable, elle priait avec une confiance extrême, certaine d'être exaucée.

Sa charité était poussée aux dernières limites ainsi que son désir de plaire à Dieu en tout; elle craignait l'ombre même d'une faute et tremblait à la pensée d'une offense faite à son Seigneur. Mettant tout en œuvre pour éloigner le prochain des occasions de péché, elle se mortifiait pour les coupables, se flagellait quelquefois pendant la récitation des sept psaumes de la Pénitence, et éprouvait de fréquents crachements de sang pour sauver telle ou telle âme; ensuite, elle disait toute triomphante à son confesseur : « J'aurais donné mon sang et ma vie pour rendre cette âme à mon Sauveur. »

Un jour, ayant reçu la visite d'un prêtre qui lui demandait conseil, elle vit clairement qu'il suivait une mauvaise voie, le lui dit en toute franchise, et lui donna des conseils parfaitement appropriés à son état. Celui-ci, frappé de ce prodige, abandonne ses erreurs, entre dans un cloître où il pleure ses péchés et fait pénitence. Le démon lui fit sentir plusieurs fois son dépit de se voir arracher des âmes dont il se croyait le maître absolu. Les seuls noms de Dieu et de Jésus la mettaient hors d'elle-même, tant était grand le respect amoureux qu'ils lui inspiraient.

Inutile de dire avec quelle perfection elle remplissait les obligations des trois vœux de religion; elle s'astreignait à faire tous ses devoirs le mieux possible, à ne jamais rester oisive, à ne jamais se plaindre dans ses maladies, à ne rien faire sans la permission de son confesseur; son but était de servir Dieu par amour et non par intérêt. Voulant faire aimer Dieu comme elle l'aimait, elle mettait tant d'ardeur à instruire ses compagnes et les enfants, qu'elle put faire admettre à la Première Communion une fillette de cinq ans dont elle s'occupait depuis trois ans; cette petite savait et pratiquait parfaitement son catéchisme. Une parole de la Vénérable suffisait à faire cesser les discordes les plus aiguës; douce envers celles qui la brutalisaient, elle supportait les contradictions et les humiliations avec une patience et un calme héroïques. Dans son couvent, elle fut un jour bousculée et frappée du pied; non seulement, Marie-Julienne ne se révolta pas, mais le lendemain elle offrait à celle qui l'avait offensée des chaussures neuves et des sucreries.

Elle chargeait sa bonne, Anna Marciano, d'aller distribuer des vivres ou de l'argent aux pauvres; en manquait-elle, elle en demandait à son confesseur ou en empruntait.

Quelquefois, elle rentrait chez elle avec la maladie qu'elle avait enlevée à un infirme. Non contente de souffrir pour les vivants, elle prenait encore les peines des âmes du Purgatoire, et alors une chaleur anormale qu'elle qualifiait d' « un peu de fièvre » se dégageait de tout son corps.

ADMIRABLE PRUDENCE

C'est grâce à cette prudence que Marie-Julienne fut élue prieure et conserva cette charge jusqu'à la mort. Cette vertu attirait auprès d'elle l'archevêque de Corfou et le cardinal Franzoni. Ils se retiraient, comme tout le monde, enchantés des conseils de la Vénérable chez qui nous voyons passer des membres de la famille royale de Bourbon, des nobles et des gens de toute condition. Le cardinal, de même que le P. Bernard Clausi, aujourd'hui Vénérable, restèrent en communication fréquente avec Marie-Julienne qu'ils estimaient hautement. Rarement elle donnait de suite une réponse, car auparavant elle priait et faisait prier pour connaître la volonté de Dieu. Même prudence dans le choix des nouveaux sujets qu'elle n'admettait au couvent qu'après s'être munie de tous les renseignements possible. Comme maîtresse des novices, elle excella à connaître le caractère de chacune, ne heurtant personne, les corrigeant toutes de leurs défauts et les amenant à faire abnégation complète de leur personnalité.

Son confesseur nous apprend que, dans une apparition qu'elle eut au chœur du couvent de Sainte-Monique, la Sainte Vierge lui ordonna « d'avoir des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, une bouche pour ne point parler », voulant lui recommander par là cette grande sagesse dont elle devait se faire une règle en tout, alliant « la simplicité de la colombe à la prudence du serpent ».

FORCE D'AME

L'esprit de droite justice qui animait Marie-Julienne au point de lui faire offrir à Dieu son cœur et son corps sans souillure la portait à ne léser personne, soit parmi les novices et les religieuses, soit parmi les ouvriers qu'elle payait régulièrement et largement.

Notre bonne religieuse a avoué elle-même plusieurs fois que le Seigneur l'avait éprouvée de toutes façons « jusqu'à lui faire ressentir les peines de l'enfer ». Lorsqu'elle avait accompli quelque acte de vertu ou donné des conseils ascétiques aux novices, le démon la traînait par les cheveux dans sa chambre; malgré cela, elle ne se départit jamais de son calme et de sa patience, pas même quand, durant ses jeûnes, le diable lui apportait des mets exquis qu'il voulait lui faire manger de force. Lorsqu'elle priait pour la conversion des pécheurs, le démon cherchait à l'en dissuader et accompagnait ses conseils de violents coups de bâton.

Le résumé de ses résolutions écrites est l'abandon parfait à la volonté de Dieu, le renoncement à la volonté propre, l'action de grâces pour toutes ses peines et infirmités, la parfaite assurance que le démon ne dépassera jamais avec elle les bornes à lui assignées par le Seigneur. Lorsqu'elle craint de faiblir, elle s'agenouille sur des clous pour prier avec plus d'ardeur; toujours elle pratique

cette résolution : « Je bénirai Dieu envers et contre tout ! » Sa vie fut vraiment un long martyre que sa gaieté et son calme ne laissèrent pas paraître au dehors.

ESPRIT DE MORTIFICATION

Dès son enfance, Marie-Julienne avait banni toute conversation inutile, estimant que c'était « du temps perdu ». Au couvent, elle ne parle plus que pour donner des conseils ou obéir à son confesseur ; le vendredi, en souvenir de l'agonie de Notre-Seigneur elle garde le grand silence de 6 à 9 heures du soir. Elle jeûna toujours au pain et à l'eau trois fois par semaine et en vint à persuader à son entourage que toute autre nourriture lui était nuisible ; de fait, elle ne peut digérer les légumes cuits que son père voulait lui faire prendre. Jamais elle ne boit ni vin ni liqueur, si ce n'est par ordre du médecin. Elle ne repose que trois heures par nuit sur la paille ou la terre nue ; quand la maladie ou les infirmités la retiennent au lit, elle passe la majeure partie de ses nuits en prières. La vanité n'eut jamais de prise sur elle ; dans le monde et au couvent elle prend ce qu'il y a de plus mauvais et de rapiécé, même comme supérieure. Son grand amour pour la pauvreté fut encouragé par la Sainte Vierge qui lui dit un jour : « Qui demande tout au monde perd tout. Qui laisse tout pour Dieu a tout en abondance ; ton fiancé est riche et te fera son héritière. Tu as abandonné ta famille, tu en as une autre qui te couronnera. Pour les biens de la terre, tu auras ceux du ciel ; pauvre, tu ne manqueras de rien. Laisse-toi guider par moi, et tu opéreras des prodiges sur les créatures. »

Son humilité souffrait de toute louange et de toute marque de vénération ; les visites que lui rendaient les grands personnages et les princes de l'Eglise lui faisaient endurer mille tourments ; elle en gémissait et ne donnait de conseils que sur l'ordre de son confesseur.

DONS SURNATURELS

Marie-Julienne fut favorisée du don de prophétie ; elle annonce les malheurs publics ou privés, à celui-ci, sa mort ; à tel autre, son retour à la santé ou son élévation à une dignité. Le 15 janvier 1839, Notre-Seigneur lui fit savoir que sa patience était à bout et que son bras s'appesantirait sur le peuple. Elle vit alors la révolution, l'attentat contre le roi Ferdinand II de Bourbon, la famine, les massacres, les monastères pillés, les querelles intestines, les prêtres indignes désertant l'autel, etc. Cette triste vision se répéta le 19 du même mois. Le 16 mai, dans une extase, Marie-Julienne voit Notre-Seigneur triste et les yeux remplis de larmes, lui confirmant les malheurs qui devaient se succéder en 1848.

Bien qu'ignorant le latin et le français, il lui arrivait de parler ces langues et de les enseigner à ses élèves ; elle lisait dans les consciences. Il advint que pendant une lecture pieuse, on prit le livre de Marie-Julienne qu'on cacha sous la table ; néanmoins la Vénérable continua comme si le livre était resté à sa place. Elle eut le don de bilocation ; tombée en extase à Résina et interrogée par son confesseur, elle lui répond qu'en ce moment elle visite une religieuse malade au monastère de Sainte-Monique ; ce fait fut reconnu exact, et nous avons bien d'autres exemples de ce prodige. Des quantités de guérisons attestent la puissance de l'intercession de la Vénérable : cholériques, phtisiques, hydropiques recouvrent la santé.

Entourée de diverses personnes à Résina, la Mère Marie-Julienne faisait des fleurs artificielles : au grand étonnement de tous, une même et seule feuille lui servait à terminer toute la fleur ; les pétales semblaient sortir de ses doigts ; tous ces faits ne peuvent être expliqués d'une manière naturelle.

SOUFFRANCES
DERNIÈRE MALADIE — MORTE PAR CHARITÉ

Bien qu'elle eût de nombreuses maladies, la Vénérable demandait encore à Dieu de prendre sur elle les maux dont elle voulait débarrasser les autres ; il lui arriva en 1836 d'avoir dix-sept fois le choléra pour en délivrer les personnes en danger de mort. Jamais aucune de ces maladies ne l'a empêché de se confesser : le mal cessait au moment où elle se rendait au confessionnal et reprenait dès que la Vénérable rentrait dans sa cellule. Les médecins mandés à diverses reprises auprès d'elle constatèrent dix-sept maladies incurables et mortelles ; seule une force surnaturelle pouvait, disaient-ils, la maintenir en vie.

C'est encore par pure charité qu'elle prit la maladie qui la conduisit au tombeau. A la fin de l'été de 1857, les médecins lui ordonnèrent l'air de la campagne, et elle alla se reposer dans la famille Vigo, habitant Résina. Au bout de quelque temps, sa santé s'étant bien rétablie, elle se disposait à rentrer à Naples, quand une des filles de ses hôtes tomba si gravement malade qu'elle fut en peu de jours en danger de mort, malgré les ferventes prières de tous. La Vénérable, sur le désir de son confesseur, consentit à s'offrir à Dieu en holocauste pour sauver la jeune fille. Aussitôt la maladie abandonne l'enfant et prend possession de Marie-Julienne. Le médecin affirme l'extraordinaire marche de ce mal qui coïncide avec la guérison de celle qui était condamnée. Avertie de l'heure suprême par Notre-Seigneur, elle demande à recevoir les derniers sacrements qui lui sont administrés le 25 octobre 1857. Elle s'en alla vers Dieu en disant : « Maman m'appelle ; je vais vers elle à la place de la petite qui devait mourir. »

FUNÉRAILLES

Revêtue de son costume religieux, elle resta exposée à la vénération de tout le peuple, puis on la ramena toujours souple et comme vivante à son monastère de Sainte-Monique de Naples. Trois jours après eut lieu l'inhumation, et le corps fut déposé près de l'autel de la Vierge de Notre-Dame des Sept-Douleurs ainsi qu'elle l'avait annoncé quelque temps auparavant.

La réputation de haute piété qu'avait Marie-Julienne depuis longtemps ne fit que croître après sa mort. Continuellement on demande des souvenirs d'elle et on obtient par son intercession des grâces éclatantes. On peut lui appliquer cette parole de l'Ecclésiaste : « Son nom vivra éternellement, les nations raconteront ses vertus et l'Eglise proclamera sa louange. »

La Cause de cette sainte religieuse a été introduite en Cour de Rome, par un décret de la Congrégation des Rites du 29 avril 1898, et, depuis lors, elle jouit du titre de Vénérable.

SOURCES CONSULTÉES

Documents du procès de Béatification.

C^sse DE L.

LE BIENHEUREUX JEAN-ANGE PORRO

de l'Ordre des Servites de Marie (1450-1506).

Fête le 25 octobre.

Portrait du Bienheureux.
(Communiqué par les Religieux Servites de Saint-Marcel, à Rome.)

NAISSANCE — ÉDUCATION

En l'année 1906, les Servites célébraient solennellement le quatrième centenaire d'un de leurs frères en religion, le bienheureux Jean-Ange Porro. Depuis longtemps déjà il a quitté la terre, mais son Ordre reste encore embaumé par le parfum de son angélique pureté, qui lui valut à son lit de mort — fait unique dans l'histoire hagiographique — d'avoir les anges eux-mêmes comme gardiens et infirmiers.

Jean appartenait à l'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Milan, la famille Porro. « Rien ne manque à son blason, écrit un historien ; la lignée a donné des prélats à l'Eglise, des Généraux aux Ordres religieux, des guerriers à la patrie, des ambassadeurs aux princes, des gouverneurs aux cités..... Cependant, son

plus beau titre de gloire est d'avoir donné à la terre et au ciel le bienheureux Jean-Ange. »

C'est à Milan, vers l'année 1450, qu'il vit le jour, « fils aîné de très noble dame Franceschina de Govenzate et de l'illustre chevalier Protais ». Il n'eut qu'à jeter les yeux sur ses parents pour apprendre le chemin de la piété. Ceux-ci se faisaient un devoir de cultiver et de faire croître les heureux germes de vertus déposés par la Providence dans le cœur de leur enfant. Les paroles qu'il aimait à balbutier étaient les noms de Jésus et de Marie ; la vue de leurs images avait le don de calmer subitement ses colères enfantines ; ses jouets préférés étaient les objets de piété ; son passe-temps le plus agréable, de monter de petits autels. Souvent on le retrouvait dans un endroit solitaire occupé à prier et à flageller son corps innocent.

Heureuses dispositions, qui augmentèrent encore avec l'âge ! Evitant jusqu'aux moindres occasions, fuyant l'ombre même du péché, il sera appelé, comme plus tard Louis de Gonzague, un ange dans un corps mortel.

RELIGIEUX ET PRÊTRE
L'INNOCENCE VENGÉE

Jean venait d'atteindre sa quinzième année. Tout lui souriait, richesses, honneurs, titres. Mais ni la fascination du pouvoir, ni le miroitement des grandeurs humaines, ni les sanglots de sa famille ne parvinrent à ébranler le désir qu'il avait formé de se dévouer au service de Notre-Seigneur. La voix du Maître s'était depuis quelque temps fait entendre à son cœur, forte et impérieuse.

Désirant trouver un abri pour sa vertu au milieu de la corruption générale qui envahissait la société, il vint solliciter humblement son admission dans le monastère des Pères Servites, établis à Milan depuis l'année 1280. Tel il avait été dans le monde, tel il fut dans le cloître, un modèle de piété.

Un an s'était à peine écoulé que le novice prononçait ses vœux perpétuels de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, et que les supérieurs l'appliquaient aux dernières études qui précèdent le sacerdoce. Une fois ses études terminées, il fallut lui faire une sainte violence pour se laisser ordonner prêtre. Une si éminente dignité l'effrayait : « Seigneur, répétait-il souvent, les yeux mouillés de larmes, faites que je sois tout à vous, purifiez mon cœur de toute attache terrestre, afin que je traite dignement les saints mystères. »

Cependant, la science et la sainteté de l'humble religieux commençaient à être connues dans Milan ; son humilité en fut justement effrayée ; aussi, en 1473, dans la première année de son sacerdoce, sur son désir exprès, ses supérieurs l'envoyèrent-ils dans l'ermitage de Cavacurta, situé dans le diocèse de Lodi, entre cette dernière ville et Crémone. Le Bienheureux put y satisfaire son attrait pour la solitude et l'oraison. Un petit bosquet, touffu et entouré de roses, situé à l'extrémité du jardin, lui servait d'oratoire. C'est là que, chaque jour, pendant les grandes chaleurs de l'été comme au cœur de l'hiver, il venait s'entretenir avec Notre-Seigneur et sa sainte Mère. Les historiens nous affirment que souvent il y jouissait des communications célestes, demeurant plusieurs heures en extase et recevant la visite de Marie, qui plaçait entre ses bras son divin Enfant.

Ces stations régulières au jardin, pendant les heures quelquefois les moins propices de la journée, ne laissèrent pas que d'exciter les soupçons de certains religieux, d'autant plus que le bosquet n'était séparé de la rue que par une haie peu épaisse. Les esprits soupçonneux s'en rapportèrent au Père Général, alors de passage dans le monastère. Celui-ci, désireux d'éclaircir ce mystère, chargea quelques Frères de surveiller le Bienheureux, et tout doucement, à la dérobée, ils se mirent en embuscade non loin du bosquet. Or, on était au milieu de l'hiver ; toutes les campagnes environnantes étaient couvertes de neige, tous les arbres du jardin ployaient sous le poids du givre : seul, comme une gracieuse oasis, le bosquet du Fr. Jean fleurissait ; des roses toutes fraîches comme au printemps répandaient le parfum le plus exquis, et du milieu des rosiers en fleurs le Bienheureux, tombé en extase, était soulevé à plusieurs pieds au-dessus du sol.

La Providence venait de faire éclater au grand jour l'innocence de son serviteur. Une chapelle dédiée au Bienheureux rappela et rappelle encore à la postérité le souvenir du miracle.

II. REMPLIT DIVERSES FONCTIONS DANS L'ORDRE

La nouvelle de ce fait merveilleux se répandit vite dans le monastère et aux alentours. C'en fut assez pour inspirer à l'humble religieux le désir de quitter Cavacurta, malgré la paix dont il y jouissait. L'ermitage du Mont Senario, berceau de l'Ordre en 1234, fut le monastère où les supérieurs l'envoyèrent. Il s'y choisit une grotte que la présence d'un des sept fondateurs, Sosthène, avait déjà sanctifiée.

Le sujet habituel de ses méditations y fut la Passion de Notre-Seigneur et les douleurs de sa sainte Mère ; ses mortifications y devinrent plus effrayantes et ses jeûnes plus continuels. Seule, l'obéissance put l'arracher à sa solitude et lui faire accepter de s'occuper du bien spirituel des pauvres gens de la montagne.

Souvent un signe de croix de sa main rendit la santé aux malades et chassa le démon du corps des possédés. C'étaient surtout les pécheurs qu'il poursuivait de ses pressantes sollicitations.

— Seigneur, répétait-il souvent, que votre Passion ne soit pas inutile, combien vous avez souffert pour les hommes ! *Tantus labor non sit cassus :* Que tant de fatigues ne soient pas vaines !

Ce sont là même les paroles qui d'ordinaire terminaient ses prédications.

Une telle lumière ne devait pas demeurer longtemps cachée. La Providence arracha l'humble religieux à son ministère pour lui confier la direction du monastère de Chianti, en Toscane. Il en prit possession en 1477,

à peine âgé de vingt-sept ans, malgré lui et uniquement par obéissance. L'auréole de sainteté qui ornait son front fut cause d'un grand bien parmi tous les religieux.

La guerre qui éclata entre Florentins et Siennois l'obligea, par suite de la destruction du couvent, à regagner bientôt le Mont Senario. On lui confiait la charge de maître des novices. Pour la première fois l'humble religieux fit quelques difficultés : il se sentait, disait-il, trop inférieur, et craignait d'affronter pareille responsabilité. Une fois encore il sacrifia ses goûts personnels, et, en 1478, il descendit au noviciat de Florence. « Les élèves de Jean, écrit un biographe, et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire du Bienheureux, firent bien voir dans la suite qu'ils avaient eu un saint pour les former. » Celui-ci, en effet, avait composé pour ses novices un petit code de perfection religieuse, mais ses exemples plus encore que ses paroles les avaient excités à la vertu.

Quelque temps après, Chianti, qui s'était relevé de ses ruines après la guerre, le vit de nouveau comme prieur. Il était maître de novices pour la seconde fois quand, en 1487, les religieux du Mont Senario l'élurent pour supérieur. L'élection était providentielle. Du même coup se trouvaient apaisées les dissensions qui régnaient à ce sujet entre les membres de la communauté. Son gouvernement fut un bien pour tous, même pour les pauvres montagnards. La vénération qu'il inspira fut telle, rapporte un biographe, que de son vivant on alla jusqu'à exposer des *ex-voto* dans les églises au « bienheureux Jean-Ange Porro ».

UNE EXTASE — LES LEÇONS DE CATÉCHISME

A Florence s'était répandue la réputation du « faiseur de miracles ». C'était donc un continuel va-et-vient entre la ville et le Mont Senario. Désireux d'échapper à ces visites indiscrètes, le Bienheureux s'en retourna au monastère de Chianti. La réception qu'il y reçut ressembla fort à un triomphe. « Il est revenu, le Père saint », répétait-on de toutes parts.

A Milan, pensa-t-il, on avait peut-être perdu le souvenir de son nom, en tout cas le renom de sa sainteté n'avait certainement pas franchi les portes de la ville. Le Fr. Jean prit donc le parti de s'y rendre avec l'autorisation de ses supérieurs. Une besace sur l'épaule, il partit de Chianti sans compagnon de route et à pied.

Une nuit, il s'arrêta dans une épaisse forêt ; bien loin de se reposer, il passa son temps à prier et à faire oraison, donnant libre cours à ses larmes et aux élans irrésistibles de son amour envers Notre-Seigneur. Tout à coup, au milieu des épaisses ténèbres, la forêt fut entièrement illuminée. Les habitants, réveillés par cette lueur insolite et craignant un malheur, accoururent en toute hâte et trouvèrent le Bienheureux en extase, soulevé à plusieurs mètres au-dessus du sol, pendant que de toute sa personne émanait une éblouissante lumière. Le fait a été constaté lors du procès de béatification.

Notre-Seigneur avait amené son serviteur à Milan, afin qu'il y fût l'initiateur d'une œuvre grande et féconde. Le Concile de Trente a rendu obligatoire la pratique d'expliquer à l'enfance, les dimanches et les jours de fête, les éléments de la doctrine chrétienne, c'est-à-dire le catéchisme. L'inspirateur de cette louable coutume, que sanctionna ainsi plus tard ce Concile œcuménique, fut notre Bienheureux. Un bas-relief, gravé vers le milieu du XVI^e^ siècle, nous le montre entouré d'une multitude d'enfants que lui-même a rassemblés et auxquels il apprend les premières notions des vérités religieuses. Sans doute, la gloire et le mérite de la fondation des « Ecoles ou Congrégations de la Doctrine chrétienne » reviennent au vénérable César de Bus, en France, et à saint Charles Borromée, en Italie ; ceux-ci, néanmoins, ne firent que promouvoir et organiser une œuvre dont l'humble religieux Servite avait posé les fondements à Milan.

Le besoin, certes, s'en faisait vivement sentir. Les luttes continuelles qui ensanglantèrent le XV^e^ siècle, jointes à l'indifférence et à la corruption toujours grandissantes, avaient relégué à l'arrière-plan l'étude des vérités de la foi, de sorte que la société, plus encore que de tout autre mal, souffrait de l'ignorance religieuse. Milan n'en était pas indemne. Le Fr. Jean se mit donc à parcourir rues et places de la ville. « Venez, mes petits enfants, s'écriait-il, venez et je vous apprendrai les voies du Seigneur. » Nombreux ils se pressaient autour de lui. A l'église, selon leur degré d'instruction, il les divisait en différentes catégories, dirigées chacune par un de ses confrères. La leçon de « catéchisme » était suivie d'une abondante distribution de petits cadeaux, images ou médailles.

LA SOLITUDE DE CROVARA
PRÉDICTION DE SA MORT

Le séjour du Bienheureux à Milan fut court mais fécond. Vie de ferveur et de prière inaugurée dans le monastère dont il avait le gouvernement, concorde rétablie entre familles désunies, pécheurs ramenés dans les sentiers de la vertu, misères spirituelles et temporelles secourues avec charité, ténèbres de l'erreur dissipées aux rayons de sa doctrine ; partout où il y avait quelque bien à faire, quelque âme à consoler, quelque infortune à secourir ou quelque droit de l'Eglise à défendre, on trouvait le Bienheureux.

Dès lors, quels regrets et quelle désolation dans la ville quand, en 1493, il quitta son champ d'action pour aller se retremper dans la solitude de Crovara, pittoresque ermitage assis au pied des Apennins, sur le fleuve de la « Trébie », dans le diocèse de Plaisance, et célèbre par une image miraculeuse de la Vierge ! Ses paroles et ses exemples parvinrent à faire refleurir parmi les membres de la communauté la stricte observance primitive, et les religieux conservèrent longtemps ce cachet de piété et de sainteté que leur avait imprimé le Bienheureux. Les mortifications dont il y accabla son pauvre corps furent telles que bientôt, disent les biographes, le Fr. Jean en fut réduit à l'état de squelette et n'eut plus que la peau et les os. Elles lui occasionnèrent

une maladie grave, dont il se releva cependant au couvent de Cavacurta, où on venait de le transporter.

De retour au mont Senario, couvert d'un rude cilice, se contentant pour toute nourriture d'un peu de pain mêlé à de la cendre, il voulut attendre l'arrivée de son Juge suprême. Ce n'est pas là, néanmoins, qu'il devait recevoir sa visite.

Un jour, probablement en 1506, le saint religieux se rendit tout joyeux chez son supérieur :

— Père, lui dit-il, la volonté de Dieu est que je retourne à Milan ; ma sœur vient d'y passer à une vie meilleure ; c'est là que je la suivrai bientôt au ciel.

Le supérieur, ne doutant pas de l'ordre de Dieu, ne mit aucun obstacle à son départ. La besace sur l'épaule, le Bienheureux prit donc le chemin de Milan. On devine combien un tel voyage, à pied, au milieu des plus fortes chaleurs de l'été, dut être pénible pour un homme déjà âgé et exténué par le travail et les privations. A Milan, il demanda et obtint une pauvre petite cellule bien solitaire, d'où il pourrait, disait-il, se préparer tranquillement à faire le grand voyage vers l'éternité.

DERNIÈRE MALADIE
LES ANGES LUI SERVENT D'INFIRMIERS

Il était temps que le saint religieux allât recevoir au ciel la récompense de ses vertus. Rien ne le retenait plus sur la terre, et il soupirait après le moment où il pourrait s'envoler vers son Dieu. La maladie l'obligea à s'aliter définitivement. « Inutile de faire appeler le médecin, dit le Bienheureux ; ses soins ne me serviront pas, je m'en vais vers mon Dieu. »

Le médecin, néanmoins, arriva et commanda une saignée. C'était le lendemain qu'on avait décidé de la faire. Or, ce jour-là, par une distraction presque humainement inexplicable et tout à fait providentielle, oubliant que dans une pauvre cellule agonisait un de ses religieux, le supérieur et toute la communauté, sans en excepter un seul membre, sortirent pour prendre part à une procession publique. Le chirurgien arriva. Deux jeunes gens remarquables par la beauté et la noblesse de leurs traits le conduisirent à la chambre du malade. Tout y était prêt pour l'opération. Tandis que le premier tenait le bassin qui devait recevoir le sang, le second portait la lumière.

L'opération terminée, le médecin se retira, mais chemin faisant il rencontra le supérieur. Celui-ci, naturellement, commença à lui présenter ses excuses pour l'avoir fait attendre.

— Tranquillisez-vous, mon Père, l'opération est achevée et elle a pleinement réussi.

— Comment avez-vous pu entrer au monastère, puisque le portier lui-même est sorti avec moi ?

Et le chirurgien se mit à raconter que deux jeunes religieux l'avaient aidé d'une façon fort intelligente pendant toute la durée de l'opération. Le supérieur comprit alors que, pour honorer la vertu de leur saint confrère, la Providence avait envoyé deux anges lui servir d'infirmiers. Tous les religieux purent constater le fait, presque incroyable s'il ne nous était attesté par des témoins ou des historiens dignes de foi.

Le Bienheureux ne se remit pas ; au contraire, son mal alla en s'aggravant. Après avoir reçu avec dévotion les derniers sacrements, il voulut laisser à ses Frères en religion, en guise de testament, quelque souvenir salutaire et profitable à leur âme :

— Mes chers Frères, leur dit-il, voyez toujours dans vos supérieurs la personne elle-même du Christ ; aimez la solitude, la source de tant de biens ; gardez toujours le trésor inestimable de votre virginité ; enfin compatissez et participez aux douleurs de Marie.

L'humble Fr. Jean ne tarda pas à rendre le dernier soupir. C'était le 24 octobre 1506.

GLOIRE POSTHUME
MIRACLES ET FAVEURS SPIRITUELLES

Le corps du défunt fut déposé dans l'église des Servites, sous l'autel de l'Annonciation, dont la famille elle-même du Bienheureux était patronne.

La Providence se chargea de rendre glorieuse la tombe de son serviteur. Les innombrables *ex-voto* exposés sur les murs proclament assez haut que ses reliques furent une source intarissable de grâces et de faveurs, tant spirituelles que temporelles. On a dressé une liste de dix-neuf miracles opérés par son intercession et qui furent reconnus par la Congrégation des Rites lorsque, le 15 juillet 1737, elle confirma le culte rendu au bienheureux Jean-Ange Porro depuis le moment de sa mort.

En 1906, quatre cents ans s'étaient écoulés depuis la mort du Bienheureux, et la parole du Psalmiste s'est accomplie : « Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption. » Aujourd'hui encore, le corps du Bienheureux se trouve miraculeusement conservé ; le squelette entier est recouvert de peau, et en certains endroits de chair qui cède sous la pression des doigts. Il repose dans l'église Saint-Charles, à Milan, sous l'autel de la riche chapelle qui lui est dédiée.

Son repos n'a été troublé qu'en 1901, le 18 décembre. Pendant la nuit, des voleurs s'introduisirent dans le lieu saint et eurent le triste courage de violer la tombe du Bienheureux. Afin de pouvoir s'emparer des anneaux qu'avaient donnés les fidèles pour orner ses doigts, ils brisèrent ceux-ci ; le pouce fut même retrouvé le lendemain, gisant dans la poussière auprès du sarcophage.

Du haut du ciel, le bienheureux Jean-Ange continue à protéger sa bonne ville de Milan. A l'exemple de saint Charles Borromée, qui pendant son enfance avait été guéri d'une maladie grave par son intercession, enfants et grandes personnes se placent sous sa protection et implorent ses faveurs.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, t. X octobris, p. 883-908. — R. P. Lottaringo Raffaelli, *Vita del beato Giovanni-Angelo Porro*. Rome, 1906.

LE BIENHEUREUX BONAVENTURE DE POTENZA

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS CONVENTUELS

Fête le 26 octobre

Le bienheureux Bonaventure était plein de charité pour les pauvres et les malades, même en temps de peste et d'épidémie.

Sur la route de Salerne à Matéola, à peu près à mi-chemin, sur une petite colline, s'élève la gracieuse ville de Potenza, antique évêché de la province de Naples. C'est là que naquit, dans les premiers jours de l'année 1651, Charles-Antoine-Gérard Lavanga, d'une famille très humble selon le monde, mais grande devant Dieu. Son père, Lélio Lavanga, était tailleur; sa mère se nommait Catherine Pica.

A peine âgé de six ans, le jeune Charles fut confirmé, et, à partir de ce jour, il se fit remarquer par une singulière modestie et par une grande tendresse pour la très Sainte Vierge. A douze ans, il suivit les cours de latin qu'un pieux prêtre de Potenza avait établis chez lui, et ses succès dépassèrent toute espérance.

I

Les Bollandistes, qui ont recueilli tous les détails de sa vie, ne tarissent pas d'éloges à son sujet; il aimait, disent-ils, à faire de longues prières devant l'image de Marie, et à lui exposer ses besoins avec une naïve candeur. Et c'est cette bonne Mère, sans doute, qui lui obtint la pureté virginale dont le reflet embellissait son visage et dont le parfum embauma

toute sa vie. Sa gravité, sa profonde horreur du péché, sa docilité aux volontés de ses parents, faisaient de lui le parfait modèle du jeune âge. Il ne trouvait aucun charme dans les jeux et les amusements; ses délices étaient d'entendre parler de Dieu, ou de s'instruire des vérités de la foi.

En classe, il se tenait immobile et recueilli, attentif à la parole de son maître. Un jour un de ses compagnons d'études se permit de le souffleter et de le charger de coups; le saint enfant subit cet affront sans s'émouvoir le moins du monde. C'est qu'il avait appris déjà à imiter la patience du divin Crucifié, car il s'infligeait en secret de sanglantes disciplines et de terribles mortifications.

II

Une vertu si pure aurait pu se ternir au contact empesté du monde. C'est pourquoi, Dieu, qui avait discerné cette belle fleur au milieu du siècle, se la réserva exclusivement. Attiré par la grâce, le jeune homme se retira, à la grande joie de sa pieuse famille, dans l'Ordre des Frères Mineurs Conventuels, à Nocéra, où il reçut l'habit à l'âge de seize ans, et où il fit sa profession l'année suivante : il prit dès lors le nom de Bonaventure.

On l'envoya d'abord étudier à Aversa, et, de là, à Mataloni. Mais notre Bienheureux, tout absorbé en Dieu, s'adonnait à la philosophie moins par goût que par obéissance. Ses supérieurs comprirent bientôt que Bonaventure était appelé à la seule science des Saints, et voici à quelle occasion :

Etant à Mataloni, il entra quelques instants dans une petite cellule, où avait habité autrefois saint François d'Assise. Mais aussitôt la pensée de sa propre indignité lui fit regarder cet acte comme un crime, et il éclata en sanglots. Le Père Gardien du couvent surprit le saint religieux dans cet état :

— Qu'avez-vous à pleurer? lui demanda-t-il.

Bonaventure n'osait lever ses yeux pleins de larmes; cependant, sur l'instance du Père Gardien, il répondit :

— Comment ne pleurerais-je pas en me voyant, moi, si grand pécheur, dans la demeure qu'habita notre saint Fondateur?

De pareils sentiments ne pouvaient être le propre que d'une âme privilégiée. Il fut donc résolu que le Bienheureux, au lieu de continuer ses études de philosophie, irait au couvent de Sainte-Marie des Grâces se livrer librement à l'étude de la perfection religieuse. Il resta trois ans dans cette solitude, édifiant ses frères et donnant les exemples de la plus haute vertu. Puis il fut envoyé à Amalfi, où il passa huit années sous la direction du vénérable serviteur de Dieu, Dominique de Muro.

III

Nous ne pouvons pas le suivre dans le détail de chacun de ses actes. Qu'il nous suffise de dire qu'il était pauvre jusqu'à l'excès, se couvrant d'un vieil habit, n'ayant pour lit que la terre nue, une planche ou une mauvaise paillasse, et ne touchant qu'avec une extrême répugnance les pièces de monnaie, lorsqu'il était obligé de s'en servir.

Son obéissance surtout fut admirable; aussi fut-elle récompensée par des miracles. Comme il cherchait un jour la clé de la sacristie, le Père gardien lui dit en riant :

— Elle est au fond de la citerne, prenez un hameçon et repêchez-la !

Bonaventure court pour obéir, il prend un hameçon, le lance, sent quelque chose de lourd, tire, c'était la clé ! Le prodige fit grand bruit dans le couvent et ailleurs.

Des religieux avaient jeté sur la route des écorces de concombre. Le soir, le Père gardien fit remarquer que ces écorces auraient dû plutôt être portées à la mer. Immédiatement, et sans même que l'ordre lui en fût donné, notre Bienheureux ramasse un à un tous ces débris et passe toute sa nuit à les transporter jusqu'au rivage.

Un matin d'été, il apportait un morceau de glace pour l'usage du couvent. Son supérieur, pour l'éprouver, lui dit de le déposer dans l'armoire de la sacristie. Bonaventure obéit aveuglément. Au moment du dîner, on cherche la glace :

— Où l'avez-vous mise? demande le Père gardien.

— Dans l'armoire de la sacristie, répond simplement le Bienheureux.

On croyait, que par la chaleur qu'il faisait, la glace serait fondue et les ornements gâtés. Mais la puissance de Dieu, qui aime les âmes obéissantes, est plus forte que le soleil n'est ardent: la glace était entière et les ornements intacts.

IV

On ne saurait dire combien grande était la dévotion de Bonaventure pour l'adorable Eucharistie. Il passait des jours et des nuits entières auprès du tabernacle, et souvent il y était ravi en extase. Il avait soin que la lampe du sanctuaire ne s'éteignit jamais et veillât, pour ainsi dire, avec son âme Il serait encore plus impossible de raconter avec quels sentiments de piété il célébra sa première messe. Il eût fallu voir ses traits illuminés, et les larmes coulant le long de ses joues ; son corps soulevé dans de saints transports, et attiré vers ce Jésus, le trésor de ses mains, le bonheur de ses yeux, les délices de son cœur. Plusieurs fois il fut ravi au-dessus de la terre pendant le saint Sacrifice.

Sans avoir suivi un cours régulier de philosophie ni de théologie, notre Bienheureux n'en était pas moins très versé dans ces deux sciences. Ses frères le consultaient sur les cas les plus compliqués et les plus délicats, et il répondait avec une justesse et une précision qui démontraient que Dieu lui-même s'était chargé de l'instruire. Un jour les religieux disputaient ensemble sur l'Immaculée-Conception de la Très Sainte Vierge. Aucun ne le surpassa dans les louanges qu'il donnait à Marie.

— Marie, s'écria-t-il, a été créée infiniment belle par Dieu !

—*Infiniment* est trop dire, objecta quelqu'un.

Le Bienheureux répliqua :

—Dieu a donné à sa Mère autant qu'il a pu et qu'il a voulu. Je sais cela, non par la théologie, car je suis un ignorant ; mais je l'affirme par ma tête !

Et en même temps il baissait la tête, donnant à entendre qu'il donnerait volontiers sa vie à l'appui de sa thèse.

V

La réputation du saint religieux volant de tous côtés, plusieurs villes se disputèrent l'honneur de le posséder. Bonaventure fut d'abord envoyé à Naples, au couvent de Saint-Antoine. Dès qu'il y fut arrivé, il rechercha les fonctions les plus viles, se rangeant parmi les frères convers, et aimant à être méprisé et humilié pour l'amour du Seigneur. Il s'estimait indigne d'exercer l'office de son sacerdoce, et jamais il ne célébrait les divins mystères sans s'être confessé de ses moindres imperfections; il arrivait même qu'il avait recours plusieurs fois de suite au Sacrement de Pénitence.

Attirées par sa vertu, les âmes accoururent à lui, et il se vit, bien qu'à regret, obligé de prêcher, de confesser et de diriger. En cette situation, il donna toutes ses préférences aux pauvres et aux malades,

et l'Esprit de Dieu le consuma d'un tel zèle, qu'il dit un jour :

« Si j'étais appelé auprès de quelques pauvres infirmes ou moribonds, et que les portes fussent fermées, de façon que je ne susse par où sortir, je ne balancerais pas à me jeter par la fenêtre, afin d'aller sauver leur âme. »

De Naples, Bonaventure passa à Maranula, puis à Saint-Crescent. C'est en cette dernière résidence que le bienheureux serviteur de Dieu tomba malade d'épuisement et fut en danger de mort. La nourriture qui lui était servie aux repas, il la conservait pour ses pauvres, se contentant pour lui-même, comme a dit quelqu'un, de vivre de jeûne et d'abstinence. Cependant le supérieur de Saint-Crescent fut averti de ses mortifications qui dépassaient les forces de la nature et envoya un jour un poisson au saint religieux, avec ordre de le manger tout entier. Celui-ci, obéissant simplement, se mit à manger même les écailles et les arêtes, au point de se mettre les gencives tout en sang ; il faillit même être suffoqué. Des accès de toux violente attirent le Père gardien près de son lit :

— Que faites-vous, père Bonaventure ? demanda-t-il.

— J'obéis, je mange le poisson tout entier, répondit sans s'étonner le Bienheureux.

Pareil fait se renouvela plus tard à Naples. On sourira peut-être de cette simplicité, disons le mot, de cette naïveté enfantine dans l'obéissance ; nous n'hésitons pas cependant à signaler ces détails secondaires de la vie de ce serviteur de Dieu, parce qu'ils montrent combien cette âme était humble, détachée de son propre jugement, soumise à l'obéissance sans la discuter. Quant au fait en lui-même il est plus digne d'admiration que d'imitation ; mais si l'on n'est nullement obligé d'essayer de manger des arêtes de poisson pour être un saint, il est certainement nécessaire d'être très humble et très obéissant à ses supérieurs.

VI

Il fut envoyé à Montella, et ensuite à Sorrente, où tout le monde l'appelait le *Père saint, Padre santo*. Ayant reçu la nouvelle que sa sœur était mourante à Potenza, il demanda à ce qu'on ne l'envoyât pas chez lui, de peur d'y être accueilli avec honneur. Ses supérieurs ne jugèrent pas à propos d'accéder à sa demande et lui ordonnèrent d'aller au chevet de sa sœur. Mais, à mi-chemin, Bonaventure s'arrêtant brusquement, dit à son compagnon :

— Ma sœur vient de mourir ; il est inutile de continuer notre voyage.

En effet, sa sœur avait rendu le dernier soupir à ce moment.

Le couvent de Capri eut à son tour l'honneur de posséder ce trésor céleste. Quelques traits, plus admirables qu'imitables, nous montreront encore jusqu'où il porta l'obéissance. Le père Ignace, gardien du couvent, lui dit un jour :

— Attendez-moi ici, je cours au port pour voir s'il n'y a pas une barque qui nous emmène à Naples.

Il va et trouve un bateau prêt à partir : sans plus penser à Bonaventure, il se met en voyage et ne revient qu'au bout de trois jours. Pendant cet intervalle, le Bienheureux était resté en place, sans prendre ni nourriture ni sommeil.

Une autre fois, comme il travaillait dans le jardin au lever du soleil, avec le même père Ignace, on vint chercher celui-ci, qui dit en partant :

— Attendez-moi ici, je reviendrai bientôt !

L'affaire demanda plus de temps que le Père ne pensait, en sorte qu'il ne put rentrer que le soir. Il s'inquiéta de ne pas voir le Bienheureux au souper. On lui dit qu'il n'avait pas paru non plus au dîner.

— Oh ! fasse le ciel, s'écrie le père Ignace, qu'il ne soit pas encore à m'attendre dans le jardin où je l'ai laissé ce matin !

On y alla et, de fait, on le trouva à l'endroit même où le Père lui avait dit d'attendre.

Une femme avait perdu un anneau d'or et s'en vint consulter Bonaventure à ce sujet, lui demandant d'intercéder auprès de saint Antoine de Padoue, afin de retrouver l'objet perdu.

— Je reviendrai demain, ajouta-t-elle, pour avoir la réponse.

— Ma fille, répondit le Bienheureux, vous êtes trop simple ; comment pouvez-vous croire qu'un misérable pécheur tel que moi ait des rapports avec les saints du ciel. Cependant je veux bien prier le bon Dieu avec vous, et, s'il vous plaît de revenir demain, revenez.

Bonaventure s'en alla ensuite trouver le Père gardien et lui exposa l'affaire, disant :

— Cette femme est vraiment bonne et simple de croire que saint Antoine de Padoue va me rendre son anneau d'or.

Mais le Père gardien enjoignit à notre religieux de secourir la pieuse chrétienne, et le lendemain, en la revoyant, celui-ci lui déclara que l'objet perdu se trouvait chez elle dans un coffre, à telle place.

En effet, l'anneau se trouvait bien là. Et Bonaventure avoua que saint Antoine lui était apparu dans sa prière et lui avait révélé l'endroit en question.

L'île d'Ischia, qui eut aussi le bonheur de le posséder, fut témoin des mêmes prodiges. Sa nourriture était des plus pauvres et des plus austères. Le vendredi, il redoublait ses pénitences ; le sol et les murs teints de sang attestaient la rigueur de ses mortifications. Il s'appliquait en outre à l'instruction des enfants des matelots et des gens du peuple les plus ignorants, et travaillait avec d'autant plus de fruit que Dieu l'avait favorisé de dons miraculeux. On ne l'appelait que du surnom de *filet des pécheurs, Laqueus peccatorum*.

Il dit un jour à une pécheresse qu'il convertit :

— Vous avez voulu trop plaire au monde ; or, sachez que Dieu vous punira par où vous avez péché. Dans les derniers moments de votre vie, votre visage sera frappé d'une gangrène affreuse.

Trente-cinq ans après, cette femme fut en effet atteinte d'une plaie horrible, qui lui rongea la figure et la conduisit au tombeau.

Dans la nuit de l'Immaculée-Conception, il se chauffait après Matines avec quelques religieux, se tournant tout à coup vers le père Thomas de Cerroto :

— Mon frère, dit-il, mettez en ordre les affaires de votre conscience ; car dans deux ans à pareil jour, vous mourrez.

— Que la volonté de Dieu soit faite, répondit le père Thomas. Je ne vous demande qu'une chose : c'est que vous m'assistiez à ce moment.

— Ô mon frère, je le ferais volontiers ; mais à cette époque je ne serai plus ici.

Deux ans après, le père Thomas mourut et notre Bienheureux se trouvait alors à Naples, où il habita successivement les deux couvents de Notre-Dame et de Saint-Antoine.

VII

En 1703, il fut nommé maître des novices à Nocéra. L'obéissance était la grande vertu qu'il exigeait de ses fils spirituels, mais il commençait par donner l'exemple avant d'enseigner. Aussi ses disciples ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils étaient gouvernés par un Saint.

On avait mis sous sa direction un jeune homme d'un caractère indomptable, sur lequel les manières douces ou sévères n'opéraient rien. Le bienheureux Bonaventure, ne sachant comment le vaincre, le prend un jour à part, et, se jetant à ses pieds, lui demande pardon de n'avoir pas employé tous les moyens pour le convertir. Cet acte étonnant d'humilité frappe tellement le coupable qu'il en est ému : il promet de changer de caractère, et il tint fidèlement sa promesse.

En 1707, l'obéissance le rappela à Naples pour combattre un fléau épidémique : malgré ses 75 ans et ses infirmités, Bonaventure fit des actes héroïques de charité. Tous les jours, il gravissait une montagne pour aller distribuer des secours et soigner les pestiférés de la ville de Vomère. Tandis que tout le monde fuyait par peur de la contagion, notre Saint se prodiguait au chevet des mourants. Il guérit beaucoup de ces infortunés avec l'huile de la lampe de saint Antoine, auquel il attribuait ses miracles. Mais surtout il s'appliqua à guérir les âmes, et jamais, disent les biographes, il ne finissait ses exhortations sans exciter les soupirs et les larmes.

En 1710, il va fonder le couvent de Ravello, il recommence son apostolat dans ce nouveau pays, et un jour, ayant rencontré un lépreux, il le presse sur son cœur, l'embrasse avec amour; et à l'instant même le lépreux est complètement rendu à la santé.

Le temps de la récompense était venu. Plus de six mois d'avance, Bonaventure annonça sa mort pour la fin d'octobre.

Le 15 de ce mois, il se rendit suivant sa coutume au palais épiscopal, pour confesser l'évêque.

— Monseigneur, lui dit-il en le quittant, j'ai une chose de grande importance à vous recommander.

— Dites tout de suite, répondit le prélat.

— C'est, Monseigneur, que, lorsque je ne serai plus votre confesseur, vous mettiez tous vos soins à vous en procurer un autre qui vous parle avec une liberté apostolique.

Le huitième jour de sa maladie, il demanda les sacrements, et pria les Frères qui fondaient en larmes de lui pardonner tous les scandales de sa vie. Il voulut se jeter à bas de son lit pour baiser les pieds du Père gardien: celui-ci dut le retenir et lui commander de baiser plutôt les pieds du crucifix.

Après avoir reçu les sacrements, il se mit à chanter d'une voix forte des cantiques à Notre-Seigneur et à la très Sainte Vierge. Une heure avant sa mort, il récita trois *Ave Maria,* et rendit son âme à Dieu, sans agonie, le soir du 26 octobre 1711.

Son corps resté flexible répandait une odeur suave: l'évêque le fit porter dans les rues de la ville, où beaucoup de miracles s'accomplirent sur son passage.

A l'église, devant le Saint-Sacrement, le Saint ouvrit les yeux et inclina la tête: ses membres obéissaient encore à la volonté de ses supérieurs et leur contact opère de nos jours les mêmes merveilles qu'autrefois.

SAINT MAURIN D'AGEN, MARTYR A LECTOURE

Fête le 26 novembre.

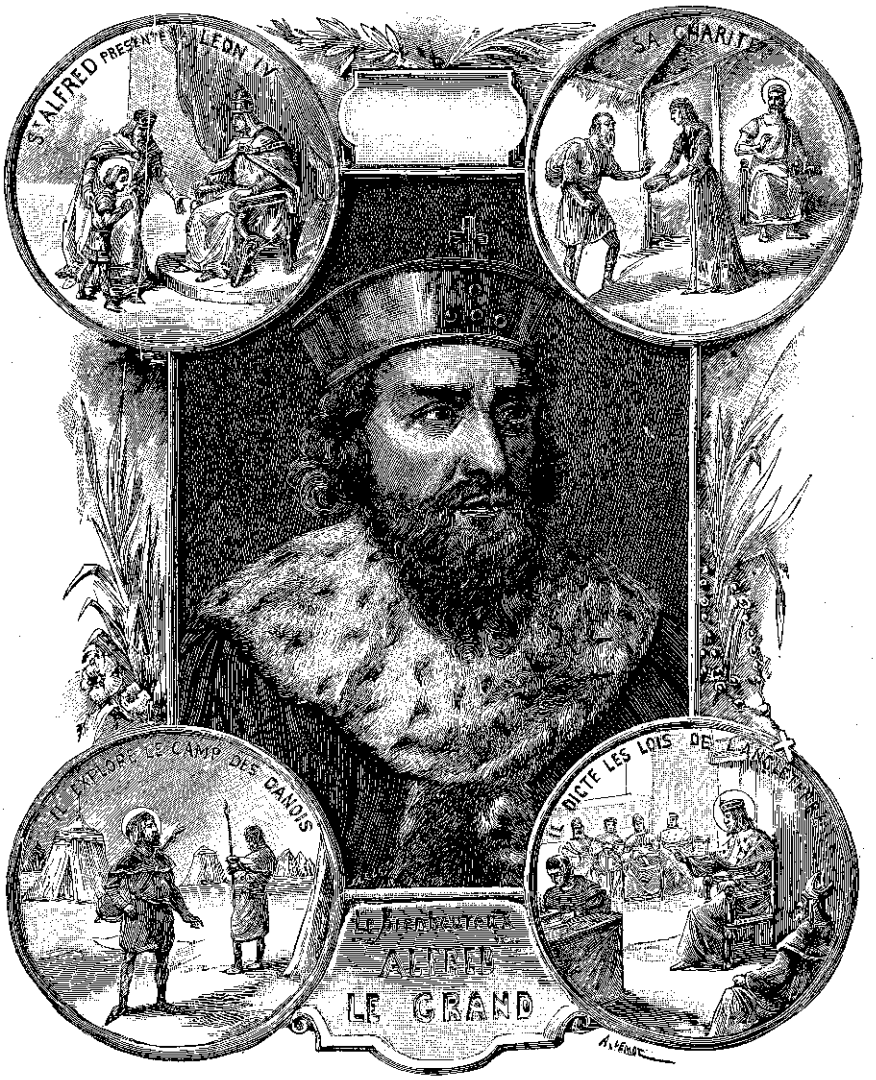
Eutychius et son épouse Alabanna, aussi pieux que nobles, habitaient Agen au VI^e^ siècle. Sans postérité, il y avait dix-huit ans qu'ils priaient Dieu de leur donner un fils, quand la naissance de Maurin vint réjouir leur foyer domestique, alors que toute espérance humaine semblait perdue.

Les catholiques étaient alors persécutés avec beaucoup de tyrannie par les Visigoths ariens et leur roi Euric. Résolus à tous les sacrifices pour donner à leur fils une éducation vraiment chrétienne, les parents de Maurin envoyèrent l'adolescent à Germain, évêque de Capoue en Italie, prélat renommé pour sa science et sa sainteté. L'évêque accepta ce dépôt sacré, il éleva le jeune homme comme son fils, le garda sept ans auprès de lui, et, charmé de ses progrès dans l'étude et la vertu, lui conféra l'ordre du diaconat. Alors il le renvoya auprès de ses parents dans l'espoir qu'il serait un soutien de la vraie foi dans sa patrie.

Il ne fut pas trompé. Maurin y défendit avec zèle la foi catholique. Lectoure avait pour gouverneur Walduan, hérétique farouche ; Maurin eut le courage d'aller prêcher la vérité dans les rues et sur les places de cette ville. Walduan le fit arrêter. Sur son ordre, on attache le prédicateur à un poteau, et des archers font pleuvoir sur lui une grêle de flèches. D'abord les traits viennent se briser contre sa poitrine; bientôt une force invisible les renvoie contre ceux qui les ont lancés et plusieurs archers en sont grièvement blessés. A ce spectacle, le gouverneur frémit de rage, il ordonne de jeter le martyr dans un cachot; mais la foule rend témoignage à la puissance miraculeuse du prédicateur catholique, elle vient déposer à la porte de la prison trois des archers blessés; Maurin prie pour ses bourreaux et les archers sont guéris. Le cachot du saint captif s'illumine d'une clarté céleste : c'est qu'un ange est venu visiter le soldat de Jésus-Christ. Cependant Walduan fait préparer un grand bûcher; on y entraîne le martyr, mais les flammes l'enveloppent sans le brûler, alors le gouverneur lui fait trancher la tête. On voit cette héroïque tête tomber sous le glaive, le martyr la recevoir lui-même dans ses mains et la porter jusqu'à la fontaine Militane.

LE BIENHEUREUX ALFRED LE GRAND, ROI D'ANGLETERRE

Mémoire le 26 octobre.



Le Bienheureux Alfred le Grand est présenté à Léon IV. — Sa charité. — Il explore le camp des Danois. — Il dicte les lois de l'Angleterre.

LES COURONNES D'ALFRED

« O Alfred, la merveille et l'étonnement de tous les siècles! s'écrie un auteur anglais, Spelman, dans son recueil des conciles d'Angleterre. Si nous réfléchissons sur sa religion et sa piété, nous croirons qu'il a toujours vécu dans un cloître; si nous pensons à ses exploits guerriers, nous jugerons qu'il n'a jamais quitté les camps; si nous nous rappelons son savoir et ses écrits, nous estimerons qu'il a passé toute sa vie dans une école; si nous faisons attention, enfin, à la sagesse de son gouvernement et aux lois qu'il a publiées, nous serons persuadés que ces objets ont été son unique étude. »

L'histoire a reconnu ces louanges en donnant à Alfred le surnom de Grand. L'Eglise a rendu également hommage à ses vertus; d'anciens martyrologes anglais citent son nom parmi les saints, à la date du 26 octobre. C'est pourcela que nous lui donnons le titre de *bienheureux*. Toutefois, aucun diocèse ne lui rend aujourd'hui un culte public.

L'ÉPÉE DE CHARLEMAGNE — DOUBLE BÉNÉDICTION

Alfred était le plus jeune des quatre fils d'Ethelwulf, roi d'Angleterre, et d'Osburge, sa première femme. Il était né en 849.

L'Angleterre, depuis un demi-siècle, se trouvait gouvernée par un seul maître. Les sept royaumes,

qui avaient formé pendant quatre cents ans l'Heptarchie, avaient été réunis en un seul par l'aïeul d'Alfred, Egbert, ami et compagnon d'armes de Charlemagne.

Egbert était à Rome, quand les députés anglais de Wessex vinrent lui offrir la couronne. Charlemagne le pressa d'accepter et, tirant son épée, la lui remit en disant : « Mon fils, après que votre épée m'a si utilement servi, il est juste que je vous donne la mienne. »

Le jeune monarque parut avoir reçu le génie du grand empereur avec ses armes. Quand il mourut, en 836, laissant le trône à son fils, Ethelwulf, l'unité de l'Angleterre était accomplie.

Ethelwulf voulut, lui aussi, se rendre à Rome, déposer son épée sur le tombeau des Apôtres. Un courant irrésistible a, de tous temps, emporté vers ce centre les peuples et les rois. C'est la bénédiction du Pape qui consacre ici-bas le pouvoir. Le saint roi l'avait compris : il voulut imiter son père, et vint, comme lui, recevoir la bénédiction de Pierre.

L'Angleterre avait déjà, depuis près de deux siècles, fondé à Rome un collège, la « Scola Saxonum », l'école des Saxons, où allaient étudier les jeunes Anglais. Ethelwulf y conduisit, en 853, son plus jeune fils Alfred : l'enfant n'avait que cinq ans. Il fut présenté au pape, et Léon IV, en souvenir de saint Léon III qui avait béni l'aïeul Egbert, voulut avoir auprès de lui le jeune prince. Il le garda deux ans.

En 855, son père vint le chercher et le ramena en Angleterre. Alfred devait se souvenir toute sa vie des leçons du pape et de cette familiarité avec les saints qu'on ne goûte qu'à Rome. L'enfant, en arrivant en Angleterre, n'y retrouva plus sa mère. Elle était morte sans avoir revu celui de ses enfants qu'elle avait le plus aimé. Ethelwulf épousa en secondes noces Judith, fille de Charles le Chauve. Elle fut pour les enfants une seconde mère.

LES PREMIÈRES LEÇONS DE LECTURE — DEUILS

L'évêque Asser nous raconte qu'un jour Alfred, entrant avec ses frères dans la chambre de la reine, lui vit entre les mains un livre d'or orné de miniatures et de dessins. Ce qui frappait l'enfant, remarque l'historien, c'étaient surtout l'éclat et la beauté de ces grandes lettres initiales aux reflets d'argent et d'or. « Je le donnerai, dit la mère, à celui d'entre vous qui saura le lire le premier avec moi. » Alfred était le plus jeune, mais il s'était promis de gagner le livre : il y arriva. Sa vie tout entière devait être, d'ailleurs, une vie d'étude.

Le cœur de l'enfant s'éveillait avec son intelligence. Bien des douleurs devaient l'éprouver avant qu'il eût atteint l'âge d'homme. En 858, il perdit son père : il n'avait alors que neuf ans. Son frère aîné, Ethelbald, hérita de la couronne. Il ne régna que deux ans, et laissa le trône à son frère Ethelbert. Ethelbert lui-même mourut après quatre ans de règne et le troisième fils d'Ethelwulf, Ethelred, prit, en 866, les rênes du gouvernement.

Ethelred avait toujours été le protecteur de son plus jeune frère ; il continua ce rôle.

Il lui servit de maître dans la science des armes. Ses leçons ne ressemblaient point, d'ailleurs, à celles de la stratégie ordinaire.

L'ART DE GAGNER DES VICTOIRES

Dans une attaque des Danois, à Hashdom, Ethelred avait confié à son frère la moitié de son armée. Le combat devait se livrer le soir, mais la nuit vint différer l'attaque.

Le lendemain, dès le lever du jour, Alfred, plein de cette ardeur que donne la jeunesse, attaqua l'ennemi ; mais bientôt les Danois, favorisés par leur position, chargèrent les Anglais avec tant de violence, que ceux-ci furent contraints de battre en retraite.

Ethelred, pendant ce temps, assistait à l'Office divin. Alfred lui dépêcha des courriers pour lui demander des secours, Ethelred attendit que l'office fût achevé ; alors seulement il se mit à la tête de ses troupes et s'avança au secours de son frère ; il ordonna aux soldats de faire le signe de la Croix et donna l'ordre d'attaquer l'ennemi.

Les Anglais reprirent le dessus, et la victoire demeura de leur côté. Ce succès fut regardé par tous comme la récompense de la prière d'Ethelred. Alfred y vit une leçon, et, désormais, il ne voulut jamais entreprendre une guerre ou inaugurer un travail sans commencer par la prière. C'est là le secret de tous les succès.

Les Danois, cependant, ne furent point découragés par ce premier échec ; ils revinrent à la charge, et, dans un nouvel engagement, Ethelred, blessé à mort, ne fut arraché aux mains de l'ennemi que par l'intrépide bravoure d'Alfred ; mais il ne tarda pas à succomber à ses blessures. Les Anglais le vénérèrent comme un martyr.

Alfred restait seul en face de l'ennemi ; il lui tint tête avec vaillance et le força à conclure une paix qui dura cinq ans. C'était en 871. Le jeune roi fortifia son pouvoir en faisant alliance avec les chefs voisins. C'est alors qu'il épousa la fille d'un prince de Mercie, la pieuse et douce Alswitha.

ALFRED SUR LE CHEMIN DE L'ENFER — CHATIMENT ET CONVERSION

Comblé de gloire et de joie, Alfred ne sut malheureusement pas en rendre honneur à Dieu, de qui nous viennent tous les biens. Il laissa aller son cœur à l'orgueil, devint hautain et dur vis-à-vis de ses sujets, et ses mœurs subirent d'humiliants écarts. Son peuple, scandalisé, lui retirait son affection.

Le roi étant allé visiter un de ses parents, le saint ermite Néot, celui-ci lui adressa des remontrances à la fois paternelles et sévères : « Pourquoi vous glorifier dans le mal? disait le moine, cette souveraineté dont vous vous vantez avec une vaine jactance, vous en serez bientôt dépouillé. Les barbares fondront sur ce pays et en triompheront par la permission de Dieu. Vous échapperez à peine tout seul ; vous serez errant et fugitif, pauvre et nécessiteux. Toutefois, prenez courage et agissez en homme, car j'ai obtenu de Dieu qu'après ces abaissements vous soyez rétabli en votre dignité première. »

Alfred eut le courage de ne point s'irriter de ces avis. Il reconnut ses fautes, et de fréquents entretiens avec le solitaire le ramenèrent au chemin du ciel.

Cependant, en 878, suivant la prédiction du moine, les Danois envahirent les États d'Alfred. Ses messagers parcoururent aussitôt le pays pour convoquer à la guerre, et le cri traditionnel : « Sauvons la patrie! » retentit sur les montagnes et le long de la mer. Ce fut en vain. Les nobles, irrités de la façon orgueilleuse dont Alfred les avait traités, ne répondirent point à son appel et le roi, attaqué par les ennemis, abandonné des siens, fut obligé de s'enfuir sous un déguisement de pêcheur.

LE ROI ET LE PÊCHEUR

Il trouva un asile dans une île située au confluent du Thane et du Parret, appelée depuis « l'île du Prince ». Un paysan le reçut dans sa cabane et lui donna l'hospitalité sans le connaître. Peut-être eût-il refusé de le recevoir s'il avait su son nom. L'humiliation du roi devait être complète.

La femme du paysan, étonnée de voir l'étranger si peu au courant des travaux des champs, fut touchée de compassion pour cet homme qui lui paraissait grand, même dans l'infortune. Elle voulut le garder dans sa chaumière et l'occuper comme un pauvre.

On raconte qu'elle lui confia un jour le soin de veiller sur des pains placés autour du feu, pendant qu'elle se rendrait à la fontaine. Alfred, peu habitué à cette surveillance d'un genre nouveau, laissa brûler les pains. La pauvre femme lui en fit de doux reproches en disant dans son bon sens : « Mon ami, si vous êtes si négligent, vous ne réussirez à rien dans le monde. »

LA RÉCOMPENSE DE L'AUMÔNE

Cependant, Alfred ne tarda pas à être rejoint par quelques-uns de ses barons, et l'île, où il s'était réfugié, devint bientôt le centre des opérations militaires. On y construisit à la hâte un château fort. Alswitha vint y rejoindre son mari, et l'on commença une guerre d'escarmouches. Il fallait conquérir à nouveau tout le territoire. Les débuts furent pénibles. Plus d'une fois, les vivres manquèrent aux guerriers; souvent, la pêche et la chasse seules leur fournissaient la nourriture indispensable.

Au plus fort de l'hiver, pendant que les soldats étaient à la chasse, un pauvre se présenta au château. Alswitha n'avait plus qu'un seul pain. Elle demanda s'il fallait le donner. Alfred, se souvenant de sa première visite à l'île, ordonna de partager avec le pauvre : « Celui, ajouta-t-il, qui a pu nourrir cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, saura, s'il le veut, nous nourrir tous avec un demi-pain. » Sa charité fut récompensée. Des communications furent établies avec les villes voisines, et les vivres ne manquèrent plus désormais.

Alfred se souvint alors des prophéties de saint Néot. L'ermite n'était plus de ce monde; mais il lui apparut en songe et lui dit : « Dieu m'envoie vous annoncer qu'il est enfin touché des peines que souffrent les Anglais. L'aumône que vous venez de faire lui a été si agréable, qu'il a résolu de vous rétablir dès maintenant dans votre royaume. » Alfred raconta sa vision à Alswitha, et la reine ajouta qu'il lui semblait avoir entendu la même voix dans le sommeil.

LE MÉNESTREL ET LE ROI

Il restait une entreprise difficile à tenter. Les Danois s'étaient emparés d'Icgléa, et nul ne savait le nombre de leurs forces. Il était indispensable pour l'attaque de s'en assurer. Alfred pénétra lui-même dans le camp ennemi. Déguisé en ménestrel, il fut reçu sans défiance; il put, tout en chantant, examiner à loisir les dispositions des barbares.

De retour à l'île d'Ethelengery, il prépara sa petite armée à une attaque, et, quelques jours après, il paraissait en face d'Icgléa, à la tête des Anglais.

Les Danois furent surpris : ils étaient occupés à fêter leurs idoles. Alfred invoqua le vrai Dieu et fondit sur l'ennemi. L'armée danoise fut taillée en pièces; l'étendard sacré fut pris, et le chef, Gothrum, obligé de se rendre.

Alfred se montra grand dans la victoire, comme il l'avait été dans la défaite. Il rendit la liberté aux Danois qui voulurent retourner dans leur pays et offrit à Gothrum le gouvernement d'une province, s'il consentait à embrasser le christianisme. Le roi barbare se fit instruire et reçut le baptême. Alfred lui servit de parrain et lui donna le nom d'Aldestan. L'Angleterre, dès lors, n'eut point de plus fidèle défenseur que le nouveau converti. La plupart des compagnons du chef imitèrent son exemple, et Alfred put se glorifier d'avoir conquis à la fois des terres au roi et des âmes à Dieu.

ALFRED, LÉGISLATEUR DES ANGLAIS

Il s'agissait maintenant d'organiser le royaume après ces longues guerres, et d'y faire fleurir la justice, la paix et la vertu.

Œuvre grande et difficile, plus que la victoire sur le champ de bataille. Un général victorieux n'est pas toujours administrateur et législateur. Alfred fut l'un et l'autre. Quinze années de paix lui permirent de réaliser ses projets.

L'Angleterre ne possédait point, jusqu'à lui, de code précis, uniforme et complet. Offa, roi des Merciens, et Ethelbert, le premier roi chrétien de Kent, avaient donné à leurs peuples des lois basées sur la justice et l'égalité. Alfred retint de leurs codes ce qu'ils avaient de meilleur, et travailla à les réunir en un seul corps de droit chrétien.

La façon dont il procéda pourrait, avec avantage, être imitée de tous les législateurs.

Il inscrivit en tête de son code les dix commandements de Dieu. Sur cette base immuable et divine, il assit toute la législation nouvelle. Aucune branche d'administration ne fut oubliée. Les lois concernant les églises furent collationnées sur les décrets des conciles; les évêques étaient de droit chargés de veiller à leur exécution. Le roi, à cet effet, confiait aux prélats le droit de requérir la force armée.

L'organisation civile et militaire fut aussi imitée de celle du peuple de Dieu, et Alfred paraît avoir résolu le problème si épineux des armées permanentes : tant il est vrai que la piété, selon le mot de l'apôtre saint Jacques, est utile à tout.

Guidé par cette instruction que donne la foi, le pieux monarque n'avait pas tardé à voir que l'organisation administrative, dictée par Dieu lui-même à Moïse, pouvait servir de modèle à toutes les organisations politiques dans les âges suivants, si l'on savait, en même temps, tenir compte des différents caractères des peuples et des divers intérêts nationaux.

Le pays fut divisé en comtés, les comtés en districts, ceux-ci en centuries. Les bases de la division étaient à la fois la population et le territoire. Les magistrats, placés à la tête de chaque division, sous les ordres de l'évêque et du comte, jugeaient les différends, en faisant appel aux interprétations des pairs et des compagnons, ainsi qu'on l'a pratiqué dans les Conseils d'arbitrage.

La Cour suprême du comté se réunissait deux fois l'an et jugeait les intérêts communs à toute la province.

Chaque citoyen était tenu de faire connaître la centurie à laquelle il était inscrit; de cette façon, l'organisation militaire devenait plus facile. A

l'exemple de ce qui se pratiquait sous Moïse, tous les hommes en état de porter les armes étaient appelés à la défense de la patrie. Ils étaient exercés à la guerre dans les places fortes et dans les campagnes, sans être astreints à séjourner longtemps hors de leurs habitations. De cette sorte, disparaissaient les inconvénients d'une armée permanente, source de corruption et de ruine économique pour un Etat, et l'on conservait en même temps l'avantage de mettre en campagne, au premier signal, une armée aussi nombreuse qu'exercée.

ALFRED ET LES ÉCOLES

Un autre travail s'imposait à Alfred. Les invasions successives des Danois avaient rapidement accéléré la décadence des lettres en Angleterre. Les monastères, centres traditionnels d'études ecclésiastiques et littéraires, avaient disparu; les écoles étaient sans maîtres.

L'Angleterre, qui avait envoyé Alcuin à la France, lui demanda à son tour des docteurs. Grimbold de Saint-Omer et Jean de Saxe furent envoyés par Hincmar auprès d'Alfred. Les deux moines trouvèrent à la cour le célèbre Asser, abbé de Ménère, l'ami intime et le futur historien du Saint.

Asser, parent du roi, n'avait consenti à venir à la cour que sur la promesse qu'il retournerait aussi souvent qu'il le voudrait à son monastère. Ce fut à regret qu'il accepta, plus tard, l'évêché de Schirburn.

Une foule de savants accoururent auprès d'eux, et bientôt le roi dut ouvrir des écoles nouvelles.

En 886, il fonda, à Oxford, l'université qui devait devenir une des plus célèbres du monde entier.

Le roi surveillait lui-même la marche des études, et, chose rare ! cet homme, occupé à la défense et à l'organisation de l'Etat, était à la fois le plus instruit, le plus lettré de son royaume. Il traduisit lui-même du latin l'*Histoire ecclésiastique*, du vénérable Bède; la *Consolation philosophique* de Boëce, et le *Pastoral* de saint Grégoire. L'histoire, la philosophie et la théologie trouvaient ainsi un premier fondement dans les livres du roi.

« Songeons aux punitions de Dieu, écrivait-il, si nous n'aimons la sagesse et la laissons aux autres. »

LE ROI ET LES MONASTÈRES
LES COURONNES DE SES FILLES

Alfred ne montra pas moins de zèle à fonder des monastères qu'il avait témoigné d'ardeur à créer des écoles. Par un sentiment, à la fois plein de reconnaissance et de piété, il établit dans l'île d'Ethlengey, qui lui avait servi de retraite aux jours d'exil, un monastère de religieux. La voix de ces hommes de Dieu ne devait pas cesser de faire monter au ciel des actions de grâces pour le retour de la paix.

Les enfants y étaient reçus dès le jeune âge, et tous se livraient aux études littéraires dans une partie séparée du monastère. Ils unissaient leurs innocentes voix aux voix puissantes des moines, pour le chant de l'Office divin. Le nom du fondateur était uni dans les prières à celui du pape et de l'évêque.

Alfred se préparait ainsi des avocats auprès de Dieu. Il voulut en accroître le nombre, en semant, pour ainsi dire, sur le territoire de son royaume, des abbayes et des prieurés.

Un des monastères qu'il affectionnait le plus, avec celui d'Ethlengey, était celui de Shaftesbury, c'était un monastère de vierges. Comme les moines de l'île, les religieuses de la cité chantaient l'Office au chœur, en actions de grâces pour la paix. Saint Alfred avait placé à la tête de l'abbaye la plus jeune de ses filles, Ethelgive. L'aînée, Ethelflide était devenue reine de Mercie, mais cette couronne royale lui apporta moins de secours que ne lui en fournit la couronne virginale d'Ethelgive. Alfred le savait, et c'est auprès de sa plus jeune fille qu'il venait souvent inaugurer ses entreprises, en lui demandant des prières.

LE BUDGET D'ALFRED LE GRAND — DERNIERS EXPLOITS

Les aumônes d'Alfred ne s'arrêtaient point, d'ailleurs, aux limites de la Grande-Bretagne.

Un historien nous raconte que le saint roi avait fait quatre parts de ses revenus annuels. La première était affectée aux pauvres, la seconde aux monastères, la troisième aux écoles et la quatrième aux missions. Des ambassades furent par lui envoyées jusque dans les Indes, afin de secourir les missionnaires.

Souvent aussi, des aumônes arrivaient à Rome, d'Angleterre.

Asser raconte que le pape Marin, pour témoigner toute sa gratitude à Alfred, lui envoya une relique du bois de la vraie Croix. Ce fut pour le Saint le plus auguste palladium dans les batailles, et son trésor le plus précieux durant toute sa vie.

Asser nous parle d'un ingénieux système inventé par le roi, afin de régler méthodiquement les heures de la journée. Il avait fait placer dans son oratoire des cierges en cire d'égale longueur et de même volume. Les chapelains les allumaient successivement et avertissaient le roi quand l'un était consumé et que le suivant commençait à brûler. De cette façon, Alfred pouvait connaître le temps employé aux affaires, et le temps consacré à la prière. Comme les cierges de l'autel, la vie d'un roi tout entière ne doit être aussi qu'une lumière placée auprès de la Croix, pour éclairer et diriger les peuples.

Le Saint portait continuellement sur lui un psautier, auquel il avait joint du papier blanc, nous dit encore Asser. Il ne passa point un jour sans y transcrire quelque pensée. Il aimait à relire plus tard ces notes courantes, en y ajoutant des commentaires : c'était tout à la fois un délassement et un examen de conscience.

Il ne dédaignait point de se mêler aux moines pour célébrer l'Office divin et il voulut se faire une règle de réciter tous les jours les heures canoniales dans son palais. Heureuse institution! Si elle était suivie par tous les chefs de peuples, peut-être beaucoup de questions se trouveraient-elles plus facilement résolues!

En 893, le farouche Hastings aborda avec deux escadres aux rivages anglais.

Un coup d'audace sauva la patrie. Les flottilles danoises avaient remonté la Léa pour débarquer des combattants sur le continent. Alfred fit détourner le cours de la rivière et s'empara du plus grand nombre des barques d'Hastings. Le roi de la mer put échapper à la mort et vint se retirer à Chartres, mais la plupart de ses soldats furent faits captifs.

Alfred, d'ailleurs, les traita en père plutôt qu'en vainqueur; les ennemis de la ville devinrent bientôt, sous sa conduite, les défenseurs du lendemain.

Ce fut le dernier triomphe du saint roi, il mourut à Winschester, le 26 octobre de l'an 900.

Alfred fut enseveli par ses fils, Ethelwerd et Edward dans la cathédrale de Winschester.

LA BIENHEUREUSE BONNE D'ARMAGNAC

Clarisse du royal monastère de Lézignan (1439-1462)

Fête le 26 octobre.

Le frère de la Bienheureuse veut la contraindre à quitter le couvent pour rentrer dans le monde.

FAMILLE — NAISSANCE — PREMIÈRES ANNÉES

Bernard d'Armagnac, second fils du célèbre connétable et petit-fils, par sa mère, de Jean de Berry, frère de Charles V, était marié depuis près de vingt ans à Eléonore de Bourbon, fille de Jacques de Bourbon, roi de Hongrie, de Naples et de Jérusalem, mais il n'avait pas d'enfant.

Connaissant par la renommée et par d'intimes relations de famille la vertu de sainte Colette qui travaillait alors à la réforme du monastère de Lézignan, les pieux époux se recommandèrent à ses prières. Colette les assura que leurs désirs seraient exaucés, mais elle leur recommanda d'offrir au Seigneur, pour être Clarisse au monastère de Lézignan, près de Narbonne, la première fille que le ciel leur donnerait.

Eléonore donna successivement le jour à deux fils, Jacques, connu dans l'histoire sous le nom de duc de Nemours, et Jean, comte de Castres, plus tard évêque de cette ville. Elle allait être mère une troisième fois, lorsqu'elle tomba gravement malade. Colette, avertie, envoya au châ-

teau de Carlat, non loin d'Aurillac, en Auvergne, deux Frères Mineurs qui devaient porter à la pieuse comtesse et à son époux des paroles d'espérance. Quelques temps après, naissait heureusement celle dont nous racontons la vie, la bienheureuse Bonne d'Armagnac (23 février 1439).

Selon que l'avait recommandé sainte Colette, ses parents l'offrirent au Seigneur, lui demandant de la prendre toute à lui dans le monastère de Lézignan, et pour manifester cette intention, ils voulaient lui donner le nom de Claire. Mais au moment du baptême, sa grand'mère maternelle, Bonne de Berry, qui tenait l'enfant sur les fonts sacrés, répondit à la demande du prêtre : « Bonne est son nom, car bonne sera-t-elle. » Le vieil auteur qui rapporte ce trait y voit comme une inspiration d'en haut. L'événement prouva qu'il en était ainsi, car, dès ses plus tendres années, Bonne, profitant des leçons qu'elle recevait — leçons corroborées, du reste, par l'exemple, — fit de sensibles progrès dans la pratique des vertus. Les premiers mots qui passèrent du cœur de sa mère dans son cœur et sur ses lèvres furent : « Jésus, mon amour! » Cette exclamation, on le verra dans la suite, devint en quelque sorte la devise de toute sa vie.

SES PARENTS LUI PARLENT DE LÉZIGNAN HÉSITATIONS DE BONNE — VICTOIRE DE LA GRACE

Les parents de Bonne l'avaient vouée à Dieu. De leur part, cet acte était méritoire mais, sans nul doute, il n'obligeait leur fille qu'autant qu'elle se croirait appelée à la vie religieuse. Quand elle eut atteint sa dix-septième année, son père lui exposa les diverses circonstances qui avaient précédé et accompagné sa naissance et lui proposa le couvent du monastère des Clarisses de Lézignan. Mais Bonne ne se sentait aucune inclination pour la vie cloîtrée.

Son père n'eut garde d'insister malgré la peine qu'il éprouvait de voir ses espérances déçues.

Catherine, sa dernière fille, plus jeune que Bonne de trois ou quatre ans, eut plus de courage que son aînée. Disant adieu à un monde qu'elle connaissait à peine, elle alla s'enfermer, sous la direction de sainte Colette, au monastère des Clarisses d'Amiens où l'avaient précédée, du reste, deux sœurs de sa mère, Isabeau et Marie de Bourbon.

Cette généreuse démarche émut-elle Bonne? C'est très probable, car ses historiens nous la montrent à partir de ce moment anxieuse, inquiète, quoique, ajoute l'un d'eux, « la magnanimité lui fit dissimuler le tout ». Du reste, elle se livrait aux fêtes et divertissements en usage dans les cours à cette époque; elle aimait les belles parures, et, comme rien ne lui manquait pour plaire, elle semblait destinée à une vie heureuse dans le monde. « Mais elle se peinait en vain, selon la parole du vieux chroniqueur, de penser trouver le repos de son âme parmi les délices du corps et la gloire mondaine. »

Elle semble y avoir réfléchi elle-même sérieusement quand il fut question de la marier. Son père, non seulement avait servi dans les armées de Charles VII, mais il avait été gouverneur du dauphin, plus tard Louis XI; il avait donc ses entrées libres à la cour du roi de France. Y avait-il fait paraître sa fille? L'histoire ne le dit pas d'une manière positive, mais un fils puîné du roi, Charles, duc de Berry et plus tard de Normandie, connut assez les vertus et la beauté de Bonne pour demander sa main.

Ce qui aurait mis au comble du bonheur une âme ordinaire ne fit qu'exciter dans celle de Bonne des inquiétudes, une anxiété plus grande.

Elle, jusque-là si heureuse, en apparence du moins, ne put retenir ses larmes, et quoiqu'elle ne les répandit qu'en secret, on remarqua cependant autour d'elle la tristesse qui l'avait envahie. On ne saurait dire quel eût été le résultat de cette lutte intérieure, si le ciel « qui œilladait son âme », dit naïvement le vieil auteur, n'avait frappé un grand coup.

Un jour, Bonne assistait au Saint Sacrifice dans la chapelle du château de Carlat avec la comtesse, sa mère, et une suite nombreuse. Tout à coup, au moment de l'Élévation, elle entend une voix forte qui lui dit (c'est toujours le même auteur, contemporain de saint François de Sales qui nous l'assure) : « Bonnette, Bonnette, si tu n'es religieuse comme tu le dois être, tu seras bien punie. » Sa première pensée est de regarder les assistants, s'imaginant que tous ont entendu, mais à leur maintien, elle comprend qu'aucun son particulier n'a frappé leurs oreilles. Se tournant alors vers l'autel, elle voit Notre-Seigneur Jésus-Christ, de grandeur naturelle, mais le corps tout couvert de plaies saignantes. Le spectacle est si frappant qu'elle ne peut en supporter la vue : elle se cache le visage dans son livre d'heures et se prosterne jusqu'à terre, en versant un torrent de larmes.

La messe étant finie, les assistants s'étaient retirés : Bonne était encore là sous le coup d'une indéfinissable émotion. Elle relève enfin la tête et regarde l'autel. Un ange, sous la forme d'un petit enfant, a remplacé le Sauveur; il lui présente, avec un visage souriant, trois couronnes d'or, sur chacune desquelles est gravé un de ces mots : « Pauvreté, chasteté, martyre ». Bonne comprend. A l'instant, ses incertitudes s'évanouissent, ses résistances tombent : elle promet à Dieu de lui appartenir désormais sans réserve comme sans partage.

LES ADIEUX — ARRIVÉE A LÉZIGNAN

Dès lors, notre Bienheureuse parut tout autre : son air, ses paroles, toute sa conduite ne respiraient plus que paix et joie. On se demandait encore quelle pouvait être la cause d'un tel changement quand elle se présenta devant son père. A genoux, les mains jointes, elle commence par demander pardon « de toutes les fâcheries et ennuis qu'elle lui a donnés », et quand le comte a dit que tout est oublié, Bonne lui baise les pieds comme pour le remercier; puis, se levant : « Monsieur, voici celle que vous avez faite si soigneusement élever, pour qui vous avez tant prié, veillé, jeûné..... Maintenant, Jésus, mon amour, m'a vaincue, et moi, par sa grâce, je vaincrai tous mes ennemis. Je lui ai déjà voué pauvreté et chasteté; je me donne et consacre corps et âme à celui qui a voulu mourir sur l'arbre de la sainte croix pour moi, pauvre pécheresse. »

A ces mots, le comte tombe comme évanoui; il ne reprend ses sens quelques instants après, que pour manifester à haute voix sa reconnaissance envers Dieu, et pour donner à sa fille des paroles d'encouragement. Peu après, Bonne fait la même communication à sa mère. « Madame, lui dit-elle, à genoux, vous savez comme vous et Monsieur mon père m'avez vouée et promise à Dieu avant que je fusse née, et moi, d'autre part, j'ai été en cela toujours rebelle à Dieu et à vous. Mais maintenant je me suis donnée et offerte à la

divine Majesté; Jésus, mon amour, m'a élue et m'a choisie pour son épouse. »

Un mois après, tous les préparatifs étant terminés, Bonne est de nouveau aux pieds de sa mère, demandant sa bénédiction, « laquelle la lui donna à mains jointes, en pleurant si chaudement et jetant des cris si piteux que tous les assistants sanglotaient de la voir si fort affligée ».

Bernard d'Armagnac, non moins ému, mais plus fort, veut encore demander à sa fille si elle croit pouvoir supporter la vie de pénitence et de renoncement dans laquelle elle va s'engager : « Oui, mon père, répond-elle sans hésiter, et, de plus, je voudrais mourir pour l'amour de mon Dieu. — « Va donc, Bonnette ! » dit-il, et il lui baise les mains, « n'osant toucher sa face qui resplendissait pour lors, en sorte qu'on pouvait bien juger qu'elle était remplie du Saint-Esprit, qui la rendait aussi constante, courageuse et riante ».

Enfin, non sans avoir fait une dernière visite à une léproserie de femmes auxquelles elle avait coutume de porter des paroles de consolation avec de larges aumônes, elle monte à cheval et prend le chemin du Languedoc.

« Elle arriva à Lézignan, raconte un autre biographe, le vendredi 24 mars 1459. Les principaux du lieu allèrent au-devant d'elle pour l'attendre. Son escorte était ainsi composée : son sénéchal, sept gentilshommes, sept demoiselles et six gardes. Quand elle marchait dans les rues de Lézignan pour se rendre au monastère, son sénéchal la menait par la main, chapeau bas, précédés qu'ils étaient des six gardes, mousqueton sur l'épaule. Les demoiselles, les gentilshommes, les pages et les laquais étaient à sa suite. Tout le monde se mettait sur les portes pour voir un si beau spectacle. » Ce n'était pas, du reste, une princesse quelconque qui disait adieu au monde; c'était la fille même de leur seigneur. Par son mariage avec Eléonore de Bourbon, Bernard d'Armagnac, avait hérité des biens patrimoniaux de Jacques II; il était donc comte de la Marche et de Castres et baron de Lézignan.

LE DUC DE NEMOURS VEUT S'OPPOSER AUX DESSEINS DE BONNE — ELLE TRIOMPHE ET PREND LE SAINT HABIT

Quand Bonne avait quitté Carlat, son frère ainé Jacques, qui s'était déjà illustré à la bataille de Formigny, se trouvait à la cour de Charles VII, précisément pour négocier son mariage avec le second fils du roi.

Apprenant le départ de sa sœur, il se dirige à marches forcées vers Lézignan où il arrive le même jour que Bonne, mais assez tard dans la nuit.

Sans que personne lui en eût parlé, la Bienheureuse connait l'arrivée et les intentions de son frère : elle se lève et passe le reste de la nuit en prière. Le matin, à la première heure, un garde, qu'elle interroge, lui ayant dit que Jacques s'était informé si elle avait encore ses cheveux : « Me voudrait-il prendre par les cheveux et me ramener à Carlat, dit-elle en riant? » Et d'un coup de ciseaux elle tranche sa belle chevelure.

Peu après son frère se présente. « Il la salue fort froidement, dit le biographe, et lui reproche au possible sa venue en ce lieu », puis lui offre de l'accompagner à la messe.

Bonne pensait aller l'entendre à la chapelle du monastère, « mais lui, la tirant rudement par le bras, la contraignit d'aller à la paroisse, et la faisait marcher si vite qu'elle lui dit tout en riant : Mon frère, et pourquoi allez-vous si vite? Il est encore si matin! Avez-vous sitôt oublié de conduire les dames, vous qui ne faites que venir de la cour? Sur cela, ils entrèrent dans l'église. Leur messe se dit à la chapelle de Notre-Dame, où notre Bienheureuse se recommanda de bon cœur à cette Mère de toute consolation ».

Marie, la femme forte par excellence, obtient aussi à ceux qui en ont besoin la force et le courage chrétiens. Il en fut ainsi pour Bonne que les reproches de son frère ne purent émouvoir, pas plus que ses menaces ne l'ébranlèrent. Jacques, tout en colère, quitta Lézignan, le lundi de grand matin, sans même prendre congé de sa sœur. Il nourrissait dans son cœur des pensées de vengeance contre le monastère, se promettant de les exécuter plus tard quand il serait devenu baron de Lézignan. Disons-le tout de suite : il n'en fut rien, grâce à une lettre de Bonne, dont Dieu se servit pour le toucher. Dans une vie très agitée, que termina une mort tragique, Jacques conserva toujours un grand attachement pour les Ordres de saint François et de sainte Claire.

Mais Bonne était libre. Dès le jour même, 27 mars, elle se revêtait de la bure des pauvres Clarisses avec une de ses demoiselles d'honneur, qui n'avait pas voulu se séparer d'elle. L'archevêque de Narbonne, Félix d'Harcourt, présida la cérémonie.

VERTUS RELIGIEUSES DE BONNE — MORT DE SON PÈRE ESPRIT PROPHÉTIQUE

La vie de la jeune novice ne fut plus dès lors que prière, pénitence et prodiges. « Une religieuse confessait franchement, raconte l'ancien biographe, qu'en regardant cette Bienheureuse, elle se sentait excitée à un grand amour de Dieu : il me semble, disait-elle, que je vois un ange, quand je regarde Sœur Bonne; et protestait l'avoir vue souvent ravie, et connaissait évidemment qu'elle avait de grandes révélations. »

La dévotion qu'elle avait eue dès l'enfance à la passion du Sauveur ne faisait que grandir; « elle s'était faite une loi de ne rien omettre de ce qui pouvait l'honorer ». Quand elle parlait ou écrivait, « de dix paroles, l'une était : Jésus, mon amour! tant elle était dévote à ce sacré et saint nom ».

Souvent, pour tout repas, elle ne prenait que les restes des autres religieuses; même étant malade, elle ne voulait d'autre nourriture que celle de la communauté. La renommée de ses vertus se répandit bientôt au loin et attira au couvent de Sainte-Claire de nombreuses et illustres vocations, parmi lesquelles sa cousine, Marie de Bourbon Carlat, déjà fiancée à l'infant d'Espagne.

Le père de Bonne, ne pouvant assister à la profession religieuse de sa fille à cause de ses infirmités, députa son chapelain, avec un magnifique coffret sculpté et doré qui contenait diverses reliques. En même temps il mandait à l'abbesse de déposer ce reliquaire sur la tête de Bonne, quand elle aurait prononcé ses vœux, souhaitant ainsi à sa fille les plus abondantes bénédictions du ciel. Un autre présent, non moins précieux pour une Clarisse, c'était le voile de sainte Colette, celui-là même que le Pape avait bénit et avait imposé à la grande réformatrice en recevant ses vœux et en l'instituant Supérieure générale de toutes les religieuses de Sainte-Claire. Et ce fut avec ce voile que la bienheureuse Bonne fit profession.

Rien de charmant comme le petit discours que l'auteur du manuscrit que nous aimons à citer met sur les lèvres de la Mère abbesse à cette occa-

sion. Toute la communauté étant réunie au Chapitre, « elle s'assit sur son siège et commença à dire : Vous savez, mes bonnes Mères et Sœurs, comme nous sommes assemblées ici pour l'honneur et gloire de Dieu, et pour épouser à sa divine Majesté notre pauvre fille et Sœur Bonne. Venez ça, ma fille, ma mie; voici comme vos bonnes Mères et Sœurs, ayant connu votre bonne dévotion et le zèle que vous avez au salut de votre âme, voire le grand amour que vous portez à votre sainte religion, vous ont reçu à la sainte profession..... »

Le jour même de sa profession, Dieu lui révéla que son père était gravement malade. Bientôt, par la même voix, elle connut sa mort, et quand, pour la préparer à cette grave nouvelle, on lui parla de la maladie du comte : « Oh! dit-elle, il est à présent guéri de tous maux. »

D'après la volonté expresse du défunt, son corps fut porté à Lézignan, revêtu de l'habit franciscain. On l'inhuma dans l'église du couvent, sur la porte, « à cette fin que tous ceux qui entreraient et sortiraient marchassent sur sa tombe », comme il l'avait expressément désiré.

Peu après, la Bienheureuse donna d'autres marques de son esprit prophétique. L'évêque de Carcassonne passait à Lézignan se rendant à la cour du roi de France; il voulut saluer Bonne. « Eh! Monseigneur, lui dit aussitôt celle-ci, où allez-vous? Vous ne retournerez pas à votre évêché si vous continuez votre voyage. N'employez pas tant de temps au service de ce roi mortel, car il vous en faudra rendre compte très étroit devant le Roi immortel. » L'évêque continua son chemin, mais bientôt on apprit qu'il était mort en route.

« L'archevêque de Narbonne l'estimait à ce point qu'il vint un jour à Lézignan tout expressément pour la voir. » Il voulait en même temps lui offrir un habit neuf. Bonne refusait de l'accepter, trouvant encore en bon état celui qu'elle portait. Cédant enfin aux instances du prélat: « Du moins, dit-elle, je n'en aurai plus d'autre, celui-ci me servira à la vie et à la mort. »

La peste sévissait dans la contrée, et Bonne en fut atteinte. Le confesseur de la communauté consulta, à son sujet, les meilleurs médecins. Ils conseillèrent des remèdes énergiques, selon l'usage du temps. « Bonne, qui avait toute sa confiance en Dieu, ne pouvait se résoudre à prendre les remèdes qu'on lui présentait. Mais enfin, elle en accepta trois ou quatre par obéissance, en disant à son confesseur : « Je vous satisferai, bien que je sois très assurée que ces amères médecines me seront employées inutilement, à moi qui ne dois point mourir de ce mal-là, ni vous non plus mon Père, car vous m'enterrerez de vos propres mains. »

ÉPREUVES SUPRÊMES — TRIOMPHE FINAL

Elle avait échappé à la peste, mais, sur la fin de l'année 1460, la sainte religieuse ressentit les premières attaques d'un autre mal qui devait l'emporter. On ne négligea rien pour l'en guérir; mais, selon qu'elle l'avait prédit, les soins et les remèdes n'y pouvaient rien : sa dernière heure allait enfin sonner.

Cet état de fatigue se prolongea environ une année. Vers Noël, elle demanda l'Extrême-Onction. En cette solennité, le Père confesseur célébra la messe à l'infirmerie, et « la Bienheureuse fit très dévotement la sainte communion avec si grande abondance de larmes qu'elle animait toute l'assistance à l'amour de Dieu. Le confesseur lui donna ensuite l'absolution générale; et quand il lui disait ces paroles : Je vous restitue à l'innocence et pureté du baptême, elle joignit les mains et, les mettant sur sa bouche, avec grande joie et jubilation, disait à voix basse : Ah! bonté, pitié et miséricorde de mon Dieu! »

Pendant la grand'messe — toutes les religieuses s'y étaient rendues, à la prière de la malade, n'étant pas juste, disait-elle, de laisser le Créateur pour la créature — apparaît tout à coup une belle dame richement vêtue et tenant un petit enfant entre ses bras. La Bienheureuse commença à essuyer ses larmes, pour la voir plus à souhait, mais la Mère de Dieu — car c'était elle — ne lui laissa en quelque sorte pas le temps. Elle s'approcha et lui dit : « Tenez, ma fille, mon petit enfant nouvellement né; gardez-le jusqu'à ce que je revienne. » Et la pauvre malade, au comble du bonheur, le prit dans ses bras et fut inondée de consolations surnaturelles. Elle s'écriait, dans son ravissement : « Je tiens maintenant le petit Jésus, mon amour. »

En revenant de l'église, ses Sœurs la trouvèrent dans ces transports et, au commandement de la supérieure, Bonne leur en découvrit la cause.

Le lendemain, on la crut à l'agonie; le confesseur commença les dernières prières. Tout à coup, elle se prit à crier : « Jésus, mon amour, veuillez-me secourir en ce pressant besoin! » Elle demanda ensuite une nouvelle absolution, et, à la question du confesseur si c'était la souffrance qui lui avait fait pousser ce cri : « Nenni, mon Père! C'est pour vision de diables que j'ai eue, la plus horrible et épouvantable qu'on ne saurait imaginer. Ils me montraient deux livres ouverts et me disaient que là-dedans était ma confusion. Mais un Frère Mineur qui avait les stigmates aux pieds et aux mains reluisantes comme soleil, ferma les livres et les attacha bien serrés avec sa corde..... Puis ils tâchaient de me mettre en désespoir de la miséricorde de Dieu, mais aussitôt que j'ai eu prononcé ces mots : Jésus, mon amour, ils se sont évanouis. »

Plusieurs fois encore, la pauvre agonisante fut tourmentée par d'horribles visions. Elle en était impressionnée jusqu'à trembler de tous ses membres; ses os semblaient se disloquer. Mais sa confiance en Dieu et la protection de saint Michel lui obtinrent la victoire. Elle voulut chanter, avec ses compagnes, l'hymne de la reconnaissance et du triomphe, le *Gloria in excelsis* et le *Magnificat*.

Enfin, le 3 janvier 1462, après avoir reçu une dernière fois le bienfait de l'absolution, après avoir pris congé de ses Sœurs en les exhortant « d'être fort zélées au service de Dieu et au salut des âmes », elle dit : « Mon Père, vous m'avez fait grand nombre de recommandations, mais je n'en oublierai aucune; surtout j'aurai mémoire de vous et de ce monastère béni de la main de Dieu même, et qui m'a été un moyen d'aller au paradis. »

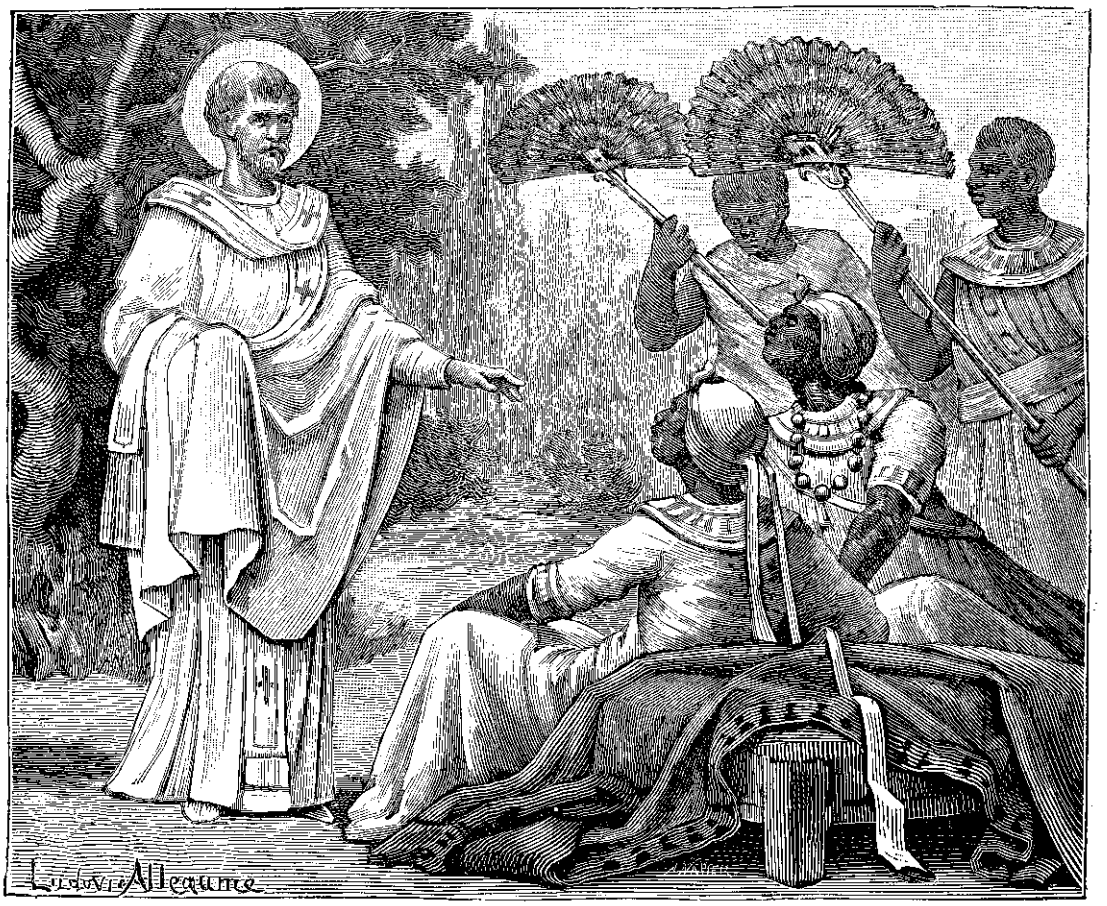
Le lendemain, « plus chargée de vertus et de mérites que d'années », Bonne d'Armagnac entra triomphante dans la patrie bienheureuse.

Sources. — *Plusieurs vies manuscrites et divers documents réunis pour la cause de la Bienheureuse à l'Evêché de Carcassonne.*

SAINT FRUMENCE

APOTRE DE L'ÉTHIOPIE (Abyssinie).

Fête le 27 octobre.



Saint Frumence convertit à la religion catholique romaine les frères Abreha et Atzbeha, rois d'Ethiopie.

Les journaux parlent sans cesse, depuis plusieurs mois (1887-88) des Abyssins, de leur empereur le grand Négus Joannès et de ses armées nègres, qui tiennent en échec les forces italiennes à Massaouah; nos lecteurs liront avec plaisir comment le christianisme s'est introduit jadis chez les Abyssins. Ils ont cessé plus tard d'être catholiques pour tomber dans l'hérésie d'Eutychès, ce qui a été pour eux un grand malheur.

L'ABYSSINIE AVANT SAINT FRUMENCE

D'après la chronique royale d'Axoum, les rois de la Haute-Ethiopie prétendaient descendre de Ménilehek, fils de Salomon, et de la reine de Saba, appelée Makéda par les Ethiopiens, Belkis par les Arabes.

La reine de Saba régnait sur l'Yemen (Arabie), si l'on en croit les historiens arabes; mais rien n'empêche que son fils juif soit allé s'établir sur le rivage opposé de la mer Rouge dans les territoires déjà subjugués depuis un siècle par ses ancêtres. Elevé à Jérusalem, Ménilehek-enb-el-Haquim (fils du Sage), disent les traditions éthiopiennes, amena avec lui une colonie israélite; il organisa son royaume éthiopien sur le modèle de la monarchie des Hébreux, et introduisit parmi son peuple le culte du vrai Dieu et la loi de Moïse. De fait, il existe encore, dans certains districts montagneux de l'Abyssinie, des tribus de race juive appelées Falashas. Mais l'idolâtrie ne tarda pas à reprendre le dessus, du moins au sein de la majorité des habitants, et même à la cour. Plus tard le polythéisme grec vint se mêler aux superstitions nationales.

Au commencement de la prédication évangélique,

nous voyons l'intendant des finances de Candace, reine d'Ethiopie, homme au cœur droit, venir adorer le vrai Dieu à Jérusalem. Il retournait dans son pays, quand un ange porta sur sa route le diacre saint Philippe, qui lui fit connaître la dignité du Sauveur Jésus-Christ et le baptisa. Bientôt saint Barthélemy traversa ce royaume lointain en y annonçant la vérité. Le bréviaire romain nous parle aussi des succès de l'apôtre saint Mathieu en Ethiopie, entre autres personnes notables il y baptisa Iphigénie, fille du roi, qui consacra à Dieu sa virginité et fonda une sorte de monastère avec plusieurs de ses compagnes. A cause de cela, saint Mathieu fut martyrisé aux pieds des autels.

Le long et fructueux apostolat de saint Panthène, le célèbre docteur d'Alexandrie au second siècle, paraît avoir eu pour théâtre l'Ethiopie plutôt que l'Hindoustan. Quoiqu'il en soit, ce n'est qu'au quatrième siècle que le Christianisme s'implante définitivement dans le royaume d'Axoum, par le zèle de saint Frumence.

SAINT FRUMENCE

Au temps du roi axoumite El.-Samara (312-315 après J.-C.), un philosophe de l'empire romain, natif de Tyr, nommé Méropius, avait entrepris le voyage des Indes avec deux jeunes parents, dont il faisait l'éducation, Frumentius et Ædesius. Au retour, le navire qui les portait s'arrêta dans un port de la côte éthiopienne (1). La paix, à cette époque, était rompue entre Rome et la Haute-Ethiopie. Les habitants de la côte massacrèrent Meropius et l'équipage de son navire. A cause de leur jeunesse, Frumentius et Ædesius furent épargnés et conduits à Axoum.

Ils plurent au roi. Le plus jeune, Ædesius, (connu en Ethiopie sous le nom de Sydracos), reçut la charge d'échanson royal; — Frumentius (dont le nom, également altéré par les Ethiopiens, est pour eux devenu Fremonatos) fut élevé à des fonctions plus importantes ; le roi lui confia la surveillance des archives, la direction du palais et la garde du trésor.

Peu après (car il ne régna que trois ans), le roi El Semera mourut. Avant d'expirer, voulant récompenser les loyaux services de Frumentius et d'Ædesius, il les affranchit.

Les deux jeunes Romains allaient profiter de la liberté que leur avait donnée le roi défunt pour rentrer dans leur patrie, lorsque la reine-mère (Itéghé) dont le fils aîné, encore enfant, ne pouvait régner par lui-même, leur demanda de demeurer avec elle et d'être ses ministres (*Bahtuded*) dans le gouvernement du royaume. Ædesius et Frumentius accédèrent au désir de la reine et restèrent à la cour d'Ethiopie. Frumentius continua à remplir les charges les plus considérables, et l'exercice du pouvoir fut entre ses mains.

Il profita de sa haute situation pour rechercher s'il n'y avait pas des chrétiens tant parmi les indigènes que parmi les Romains qui fréquentaient les marchés de la Haute-Ethiopie. Ses agents lui ayant amené quelques chrétiens, il les accueillit avec affabilité, leur apprit qu'il professait la même religion qu'eux, et les engagea à se créer des lieux de réunion, où ils pourraient prier Dieu en commun, de même que dans les pays chrétiens.

Plus tard, il fit bâtir une église. Des indigènes, descendants de ceux convertis à l'époque des apôtres, et qui conservaient confuse la connaissance des mystères de la religion chrétienne, se joignirent aux chrétiens originaires de l'empire romain et furent admis comme catéchumènes dans la nouvelle église.

Où cette première église fut-elle élevée? On peut supposer que c'était dans un port de mer, puisqu'elle était surtout destinée aux chrétiens venus de l'empire romain pour leurs affaires en Ethiopie. Or, à Massaouah, il y a un édifice, aujourd'hui mosquée Cheikh-el-Hammal, qui passe pour avoir été bâti par saint Frumentius. Au temps que Massaouah était chrétien, cet édifice était une église dédiée à la Sainte Vierge qui, et sans doute en souvenir de saint Frumentius, jouissait d'un droit d'asile, respecté depuis par les conquérants musulmans, même à l'égard des chrétiens et des idolâtres (1).

Cependant le jeune roi, dont Frumentius était le ministre, avait atteint sa majorité. Ce prince est celui que les Grecs appellent Aïzana et la chronique d'Axoum, Abreha. Il reçut probablement ce nom d'Abreha au moment de son couronnement.

Frumentius résigna entre ses mains l'administration du royaume, et lui demanda la permission de s'en retourner dans sa patrie. Le roi et sa mère cherchèrent en vain à lui persuader de rester auprès d'eux; Frumentius et son compagnon Ædesius quittèrent l'Ethiopie.

Arrivés en Egypte, ils se séparent : Ædesius se rend en toute hâte à Tyr, leur patrie. Mais Frumentius, poussé par l'esprit apostolique, va à Alexandrie trouver saint Athanase, qui venait d'être tout récemment élevé au siège patriarcal (2) (327). Il lui raconte les péripéties de son séjour dans le royaume d'Axaoum, lui communique l'espoir de voir les habitants de ce pays embrasser le christianisme, et

---

(1). Le récit de Rufin, reproduit par Socrate, Sozomène et Théodoret, appelle Indiens le peuple qu'évangélisa saint Frumentius : ce nom d'Indiens était souvent appliqué par les anciens aux Ethiopiens orientaux riverains de la mer Rouge.

(1) Arnaud d'Abbadie, *Douze ans dans la Haute-Ethiopie*, p. 7.

(2) Le patriarche saint Alexandre mourut le 17 avril 326, quelques mois après son retour du concile de Nicée. Saint Athanase lui succéda le 27 décembre suivant, élu, malgré sa résistance, par les Pères du Concile du patriarcat d'Alexandrie, réunis à cet effet.

le supplie d'envoyer un évêque et des prêtres qui les mettent dans la voie du salut.

Frappé de ce récit, saint Athanase réunit son Conseil patriarcal, puis, s'adressant à Frumentius : « Qui, mieux que toi, dit-il, peut dissiper les ténèbres qui obscurcissent les âmes de ce peuple et leur porter la lumière de la prédication divine? » Il l'élève donc à l'épiscopat et l'envoie évangéliser la Haute-Ethiopie.

C'est pendant le temps qui s'écoula entre le départ de Frumentius pour Alexandrie et son retour comme évêque missionnaire dans la Haute-Ethiopie, qu'il faut placer l'expédition contre les Bougaïétes dont parle l'inscription grecque d'Axoum, rapportée par Salt (24).

En effet, le roi Aïzana ou Abreha, que Frumentius devait convertir à la foi chrétienne, professait encore, au moment de la rédaction de l'inscription, le culte païen hellénique, puisque sur cette inscription, il se qualifie de « fils du dieu Mars l'invincible. »

Le commandement des troupes envoyées contre les Bougaïétes avait été confié, par le roi Abreha, à ses deux frères puinés dont l'un, nommé Saïazana fut, en récompense de ses victoires, associé à l'empire et couronné roi sous le nom d'Atzbeha.

Les deux princes régnaient de concert dans la Haute-Ethiopie, lorsque Frumentius revint, chargé de sa mission apostolique. Ils l'accueillirent avec affection, écoutèrent ses enseignements, et unirent leurs efforts aux siens pour convertir à la foi chrétienne les Ethiopiens, tant ceux qui suivaient la loi de Moïse que ceux qui étaient retournés au culte du grand serpent Arwé.

« Leur bouche, dit la liturgie éthiopienne, prêcha la parole évangélique du Christ, et leurs mains élevèrent ses temples. »

Nombreuses furent les églises que saint Frumentius fit bâtir sur divers points du royaume. Dieu confirma sa mission par des miracles semblables à ceux des anciens apôtres; en même temps qu'il guérissait les âmes, il rendait la santé au corps. Les Ethiopiens, en particulier les deux rois, étaient dans une grande admiration de ces merveilles. « Très cher ami, lui dirent-ils un jour, autrefois, pendant votre premier séjour au milieu de nous, vous ne faisiez pas de pareils prodiges. — C'est que ce pouvoir ne vient pas de moi, répondit Frumence, mais du sacerdoce dont je suis revêtu, c'est un don de Jésus-Christ. » Et il leur racontait comment il avait été sacré évêque par le patriarche d'Alexandrie.

ÉPREUVES ET DIFFICULTÉS

Mais sa prédication apostolique ne fut pas sans épreuves, et il faillit subir le contre-coup de la persécution arienne qui désola les provinces orientales de l'empire romain sous Constance, fils et successeur de Constantin le Grand. Non content de faire déposer saint Athanase de son siège patriarcal et de l'exiler, Constance chercha à le persécuter même dans les missions qu'il avait fondées. De ce nombre fut celle de la Haute-Ethiopie.

Vers 356, un moine arien, de race hindoue, venu dans l'empire romain à la fin du règne de Constantin, fut, après avoir reçu l'onction épiscopale, envoyé avec une mission tant politique que religieuse dans l'Yémen, dans l'Hindoustan, et enfin dans la Haute-Ethiopie. Par son intermédiaire, Constance écrivit aux rois Aïzama (Abreha) et Saïazama (Atzbeha), pour les avertir que « Frumentius, ayant été élevé à l'épiscopat par Athanase, devait venir se soumettre au patriarche George et aux autres évêques (ariens) de l'Egypte; il serait alors confirmé dans sa dignité épiscopale. Que s'il refusait, ce serait une preuve qu'il était partisan de l'impie Athanase. »

Cette lettre (citée dans les œuvres de saint Athanase), fut écrite alors que les destinataires, les rois Abreha et Atzbeha avaient depuis longtemps cessé de régner, soit qu'ils fussent morts, soit qu'ils eussent abdiqué. Leur règne, qui dura 26 ans, suivant la chronique d'Axoum, se serait terminé vers 341 ou 342.

Quoi qu'il en soit, l'évêque missionnaire arien Théophile, l'Hindou, pénétra dans le royaume d'Axoum. L'*Histoire ecclésiastique* de l'arien Philostorge, s'étend peu sur le résultat de son passage dans la Haute-Ethiopie : « Il y arrangea les affaires, dit-il; » termes bien vagues qui cachent une défaite. Saint Frumentius maintint sans faiblir la foi du concile de Nicée; c'est à son enseignement que le peuple de la Haute-Ethiopie doit sa piété envers la Sainte Vierge Marie, *Mère de Dieu*, piété inébranlable qui, plus tard, devait faire la force de ce peuple au milieu des flots montants de l'islamisme.

Quelques années après, en 362 et en 363, eurent lieu à Alexandrie deux conciles provinciaux, sous la présidence de saint Athanase. Ce fut probablement dans ces conciles, *où fut exposée de nouveau la doctrine du concile de Nicée*, que furent édictés et rattachés à ce concile œcuménique les canons dits *canons arabiques du concile de Nicée*.

L'un de ces canons, le quarante-deuxième, stipule que les Ethiopiens devront recevoir leur métropolitain des mains du patriarche d'Alexandrie, et que ce métropolitain aura les honneurs, mais non les pouvoirs patriarcaux. Un autre canon *arabique* détermine le rang du métropolitain de la Haute-Ethiopie dans les conciles œcuméniques; il doit siéger immédiatement après le patriarche chaldéen de Séleucie.

C'est sans doute pendant l'un de ces conciles, où la nouvelle Eglise de la Haute-Ethiopie devait être représentée, que saint Athanase, ayant appris la fermeté dans la foi de saint Frumentius, lui donna ce beau surnom de « Père du salut, Abba-Salama » que l'histoire et la reconnaissance des Ethiopiens lui ont conservé.

« Je te salue d'une voix joyeuse, dit la liturgie

éthiopienne. Je te glorifie, je t'exalte. Saluma, porte de la miséricorde et de la clémence, qui sur l'Ethiopie, plongée dans les ténèbres, a fait luire la lumière du Christ.

« Je te salue, Salama qui reçus l'ordre de révéler la doctrine cachée. Comme un porte-flambeau, tu la fis apparaître par ta suave lumière, par ta douce beauté; et, jusqu'à nos jours, l'Ethiopie en reçoit une joyeuse allégresse.

Saint Frumence continua jusqu'à sa mort à édifier l'Eglise d'Ethiopie par ses discours, ses vertus et ses miracles; enfin il s'endormit pieusement dans le Seigneur à l'âge d'environ cent ans. Les guérisons opérées à son tombeau furent un témoignage de la vraie doctrine qu'il avait prêchée et de sa gloire dans les cieux.

APRÈS SAINT FRUMENCE — NOMBREUX MARTYRS

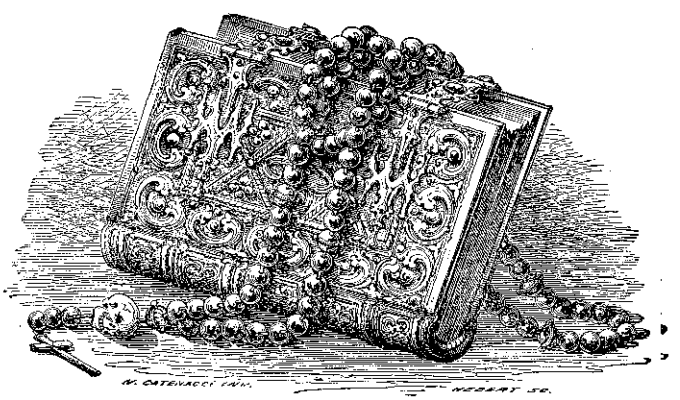
Le christianisme se maintint en Ethiopie après la mort du saint évêque et fit de nouvelles conquêtes, mais il eut à subir de rudes persécutions dans diverses provinces, spécialement dans le Damot. Parmi les nombreux martyrs que cite la liturgie éthiopienne, quelques-uns appartiennent à l'Arabie, d'autres à l'Egypte et aux différentes parties de l'empire romain. Mais on peut supposer avec raison que quelques-uns sont de nationalité éthiopienne. Parmi ceux-là, je placerais ceux dont la mémoire est célébrée le 23 juin, Palladius, les deux Cotylos, Adrama, Moses, Esan, Paliconos; ils furent mis à mort par des idolâtres ivres de fureur; puis cent cinquante martyrs condamnés par sept juges païens; rien ne put les ébranler, ni supplices, ni poix bouillante, ni glaive; le soldat Bisoé, attaché à un taureau furieux, son frère Nor et sa mère Didara; Behnuda, qui fut pendu à un palmier, et aussitôt cet arbre se couvrit de fruits.

Peut-être aussi faut-il compter comme martyrs éthiopiens Gaianus, Jovianus et Philippus qui souffrirent pour Jésus-Christ dans la ville de Barbaria, qu'Ortelius assimile à la Berberah moderne. Mais ces persécutions n'anéantirent point la foi de Jésus-Christ en Ethiopie, et nous raconterons, dans d'autres livraisons, l'histoire de plusieurs autres saints de cette vaste contrée, qui est plus tard malheureusement tombée dans l'hérésie entychéenne et dans une profonde ignorance. Les missionnaires catholiques, envoyés en Abyssinie ces dernières années, sous la direction de Mgr Massaia et de Mgr Taurin, par le Souverain Pontife, ont eu à souffrir de grandes persécutions. Que Dieu daigne leur accorder, par l'intercession de saint Frumence, de voir bientôt briller des jours plus heureux pour cette vaste contrée.

Extraits et résumés d'articles publiés par M. Romanet du Caillaud, dans le Moniteur de Rome.

---

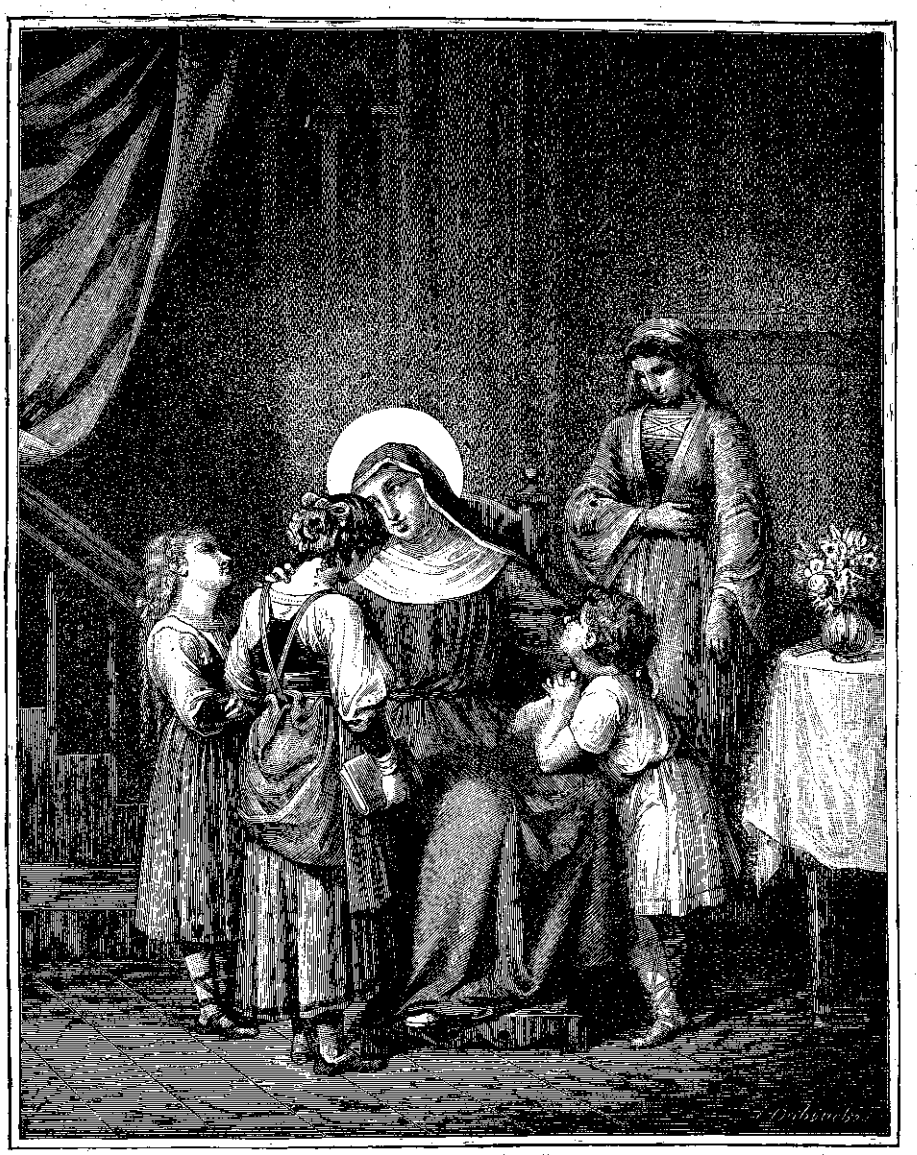
(30) Lequien *Oriens Christianus*, t. II, p. 644.
(5) *Vie de saint Thecla Haïmanot.*



LA BIENHEUREUSE HÉLÈNE DES VALENTINI, VEUVE

TERTIAIRE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 27 octobre.



Aux jours de fête, la bienheureuse Hélène recevait, dans sa retraite, la visite de ses enfants et leur donnait les conseils dont ils avaient besoin.

AVIS CÉLESTES — MARIAGE CHRÉTIEN

Udine est une ville de la province du Frioul, en Italie. Elle a été bâtie, dit-on, par les ducs d'Autriche, mais l'une de ses meilleures gloires est d'avoir vu naître et se sanctifier dans ses murs la bienheureuse Hélène, dont nous allons résumer l'histoire.

Sa famille était noble et chrétienne; Valentin, son père, et Elisabeth, sa mère, reçurent cette enfant comme un présent du ciel, en l'année 1390.

Ils s'appliquèrent suivant leur devoir à la former à la piété chrétienne dès ses plus tendres années, mais il plut à la bonté de Dieu de lui donner une incomparable maîtresse. Hélène entrait dans l'âge de raison, lorqu'un jour la Sainte Vierge lui apparut et lui dit: « Ma fille soyez bonne, ayez la crainte de Dieu, priez bien;

un jour vous serez une grande servante de mon divin Fils Jésus-Christ, Notre Sauveur. » A ces mots, la Vierge disparut; mais le souvenir de cette vision et de ces paroles resta à jamais gravé dans l'esprit d'Hélène, et fut pour toute sa vie une source d'ardeur et de courage dans le service de Dieu.

Fidèle à ses exercices de piété et à la fréquentation des sacrements, laborieuse, dévouée, obéissante à ses parents, douce et charitable vis-à-vis de tous, elle grandit en âge et en vertu et devint une jeune fille accomplie.

Plusieurs jeunes gens d'excellentes familles briguèrent l'honneur de l'avoir pour épouse et la demandèrent à ses parents. Hélène, pleine de réserve vis-à-vis d'eux, accepta la main de celui que son père et sa mère lui désignèrent comme le plus digne de son choix. C'était un noble citoyen d'Udine, nommé Antoine des Cavalcanti. Ce mariage célébré au pied des autels, au milieu de ferventes prières, fut béni de Dieu. Plusieurs enfants vinrent successivement prendre place au foyer domestique et augmenter la joie des deux époux.

Au reste, dès les premiers jours, Hélène, par sa douceur, sa soumission, sa prudence et son dévouement avait si bien conquis le cœur de son mari, que la paix la plus parfaite régna toujours dans le ménage. « Jamais deux horloges ajustées au même point pour mesurer les heures, dit naïvement un vieil auteur, ne marchèrent avec plus d'égalité et de rencontre que les volontés de Cavalcanti et d'Hélène. »

Mais tout passe en ce monde; après vingt-sept ans de cette union chrétienne, Antoine des Cavalcanti mourut et alla recevoir la récompense de ses vertus. La veuve en larmes, après avoir fait un acte de soumission à la volonté de Dieu, coupa les longues tresses de ses cheveux, et y joignant les ornements qui servaient à décorer sa tête aux jours de joie, elle jeta toute cette dépouille dans le cercueil qui venait de recevoir les restes inanimés de son mari. « C'est pour l'amour de toi, que je portais ces choses, dit-elle en s'adressant au défunt; emporte-les, puisque tu t'en vas. La mort a brisé nos liens; je ne veux plus désormais d'autre époux que Jésus-Christ. »

En effet, elle consacra sa viduité au Seigneur, et, renonçant à toutes les vanités et à tous les plaisirs du monde, elle réserva tout son temps à la prière et aux bonnes œuvres, à la sainte éducation de ses enfants et au bon ordre de sa maison. La fuite de l'oisiveté, de la paresse et des conversations inutiles, l'emploi exact et réglé de toutes ses heures, lui permettaient de donner à la piété un temps considérable. Elle fréquentait les églises et aimait à entendre la parole de vérité, respectant les prédicateurs comme les ambassadeurs de Dieu.

ÉTABLISSEMENT DU TIERS-ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN A UDINE — FERVEUR D'HÉLÈNE

Un jour qu'elle assistait au sermon dans l'église des Augustins, dédiée à sainte Lucie, le prédicateur, le P. Ange de Saint-Séverin, s'éleva avec beaucoup de vigueur contre l'esprit du monde, si différent de l'esprit de Jésus-Christ. Il flétrit l'orgueil, cause de tant de maux, l'appétit insatiable des richesses; la recherche exagérée des plaisirs et des commodités de la vie, qui énerve le courage de tant d'âmes; enfin, mettant son auditoire en face du jugement de Dieu et de l'éternité, il lui demanda à quoi lui serviraient un jour tous les biens de ce monde, si la damnation était au bout. Il engagea donc ses auditeurs à entreprendre désormais une vie sincèrement et fortement chrétienne, et, comme moyen pratique, leur conseilla de s'affilier au Tiers-Ordre de Saint-Augustin, dont il leur expliqua les avantages spirituels.

La pieuse veuve, qui avait suivi tout ce discours, avec la plus vive attention, vit dans la conclusion un trait de lumière pour elle et se sentit intérieurement poussée par la grâce à s'enrôler dans la sainte milice du Tiers-Ordre.

Dès que le prédicateur fut descendu de chaire, elle alla se jeter à ses pieds et le supplia de lui donner l'habit des tertiaires de Saint-Augustin.

Le Père l'encouragea avec bonté et lui promit d'appuyer sa requête.

Quand les religieux du couvent furent réunis en chapitre, le P. Ange leur soumit la demande de la servante de Dieu, et tous la jugèrent digne d'être admise dans le Tiers-Ordre.

Le jour fixé pour sa réception, Hélène invita ses deux sœurs, Danielle et Parfaite, à l'accompagner à l'église de Sainte-Lucie, sans leur dire pourquoi. Quand elles arrivèrent, la communauté des religieux était réunie au pied de l'autel. Avec les prières et les chants d'usage en pareille cérémonie, le P. Ange donna solennellement l'habit de tertiaire à la sainte veuve. Cet habit ne différait guère alors du costume ordinaire des religieuses, et les tertiaires le portaient ostensiblement, même au sein de leur famille et en public, comme marque de leur séparation du monde. Hélène fut la première tertiaire de l'Ordre de Saint-Augustin à Udine; son exemple fut suivi par d'autres; mais la veuve de Cavalcanti resta leur modèle dans la parfaite observance de la Règle.

La pieuse dame s'appliqua dès lors à vivre dans sa maison et au milieu de ses enfants, comme une vraie religieuse, qui n'appartient plus au monde, mais qui est toute à Dieu. Elle voulut vivre en parfaite pauvreté et chasteté, et dans une grande obéissance à sa Règle et à son directeur.

Elle donna à l'église de Sainte-Lucie ses robes de soie, qui servirent à faire des chapes et d'autres ornements. Son mari ayant laissé à ses enfants des biens suffisants pour leur condition, avec leur oncle pour tuteur, Hélène se mit à disposer en faveur des pauvres et des bonnes œuvres de sa fortune personnelle. Elle savait d'ailleurs que l'aumône attirerait les bénédictions de Dieu sur sa famille. Le cœur pur de toute avarice, l'âme pleine de confiance dans la Providence, elle se montrait d'une admirable générosité envers les malheureux. Elle visitait les pauvres, les malades, les affligés, et les douces et encourageantes paroles qui tombaient de ses lèvres n'étaient pas moins précieuses que ses aumônes. « Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde » a dit le Sauveur.

En digne fille de saint Augustin et de sainte Monique, Hélène intervenait pour calmer les esprits aigris, réconcilier les ennemis, ramener au sein des familles la concorde et la paix. Elle avait coutume de répéter: *Où est la charité, là est Dieu; pardonnez et vous serez pardonnés.*

Apprenait-elle la mort de quelqu'un? elle ne manquait jamais de prier pour lui.

Son assiduité à la prière était vraiment infatigable. Chaque matin, cette fidèle tertiaire se rendait à l'église de Sainte-Lucie, assistait à l'office des religieux et au sacrifice de la messe.

Chaque jour, elle se confessait et communiait. Elle avait coutume de se retirer dans une des petites chapelles latérales de l'église ; et là, avec un recueillement profond, immobile et silencieuse, elle passait une partie de la matinée dans la prière et la méditation.

Le sujet de ses méditations était les bienfaits de Dieu et plus habituellement la Passion de Notre-Seigneur. Bien souvent ses larmes attestaient la ferveur de son âme. C'est au milieu de ces suaves entretiens, qu'il plut à Dieu de la favoriser plus d'une fois de grâces et visions surnaturelles. Notre Sainte consacrait une demi-heure à se préparer à la communion, et une demi-heure à son action de grâces.

Hélène revenait à sa maison, avec une tenue si modeste et si recueillie, qu'elle n'était point distraite de sa prière, et, au milieu de ses occupations diverses, elle ne perdait jamais la présence de Dieu. La sainte tertiaire avait un temps réservé pour les lectures de piété ; c'était pour elle comme une nouvelle méditation. Elle n'était point curieuse de lire beaucoup de livres, mais attentive à profiter de ses lectures. Notre Bienheureuse ne se servit guère que de trois livres : l'un sur la croix du Sauveur, un autre sur l'humilité, et l'Evangile, dont elle avait toujours sur elle un exemplaire, à l'exemple de la vierge et martyre sainte Cécile.

Elle avança peu à peu dans la pratique des austérités corporelles jusqu'à un degré qui effraye notre pauvre nature. Pendant six années continuelles, elle s'abstint de viande, d'œufs, d'huile, et de fromage. Les jours de jeûne, Hélène se contentait de pain et d'eau pour son repas. Souvent, le vendredi soir, en guise de collation, elle prenait un fruit cru, et buvait un mélange de fiel et de vinaigre, en souvenir de ce qui fut offert à Jésus-Christ sur la croix. Elle se flagellait souvent avec rigueur, cachait sur sa tête une couronne armée d'épines de fer, et non contente de porter continuellement le cilice, elle avait une ceinture de fer hérissée de pointes. Le désir de châtier son corps, et de prouver son amour à Jésus crucifié, la rendait ingénieuse : elle eut l'idée de placer dans ses souliers trente-trois petites pierres, en souvenir des trente-trois années de la vie mortelle du Sauveur ; cette invention, dont elle usa longtemps, ne lui permettait plus de faire un pas sans souffrir.

Peu lui importait de passer pour folle, aux yeux des hommes, pourvu qu'elle s'humiliât et souffrît en union avec son divin Roi. Un jour, elle commanda à la servante de sa sœur, de la garrotter comme une criminelle, et de la conduire ainsi à travers les rues en l'injuriant, à l'imitation de Jésus-Christ, conduit chez Pilate.

Hélène suivait en ces choses l'inspiration de la grâce qui la poussait ; mais elle savait que l'obéissance est plus agréable à Dieu que toutes les austérités, parce qu'elle lui offre le sacrifice de ce que nous avons de plus cher : notre propre volonté ; aussi soumettait-elle toute sa conduite et ses austérités à l'approbation de son confesseur et n'entreprenait rien contre sa défense. La servante de Dieu lui dit un jour qu'elle voulait se retirer dans quelque désert pour y vivre en ermite, son confesseur n'approuva point ce projet, elle y renonça. Toutefois, ce prudent directeur, considérant que Dieu appelait cette âme d'élite à marcher dans une voie extraordinaire, lui permettait beaucoup de pratiques héroïques qu'il n'aurait pas accordées à d'autres.

« Mais, dit un historien, autant elle était exacte à découvrir toutes ses actions et l'état de son âme aux directeurs de sa conscience, autant elle était retenue vis-à-vis des autres personnes, évitant tout ce qui pouvait donner prise à la vanité, car dans l'ordre de la sainteté, l'orgueil fait tout perdre. »

Nous regrettons que les historiens nous aient conservé peu de détails sur la bonne éducation qu'elle donna à ses enfants ; nous y aurions trouvé de nombreux traits d'édification. Charles, l'un des fils de notre Bienheureuse, avait si bien profité de ses leçons et de ses exemples qu'un auteur contemporain, Jacques d'Udine, dit de lui : « Charles est la bonté même, et tous l'estiment ainsi. »

PÈLERINAGE A ROME — SOLITUDE ET SILENCE

A l'occasion du jubilé de l'an 1450, sous le pontificat du Pape Nicolas V, Hélène voulut aller à Rome gagner les indulgences de l'année sainte. Elle accomplit le pèlerinage à pied, avec de petits cailloux dans ses souliers. A Rome, Dieu récompensa sa ferveur par de nombreuses grâces. Le Pape, ayant entendu parler de ses vertus, exprima le désir de la voir. On lui présenta la sainte veuve et il lui demanda avec bonté si elle ne désirait pas quelque faveur : « Je n'en désire qu'une, répondit l'humble servante de Dieu, c'est le pardon de mes grands et nombreux péchés. »

Elle revint à Udine, où elle reprit avec une ardeur toute nouvelle sa vie de prière et d'austérité. Elle se renferma de plus en plus dans le recueillement et la solitude, et se voua désormais presque entièrement à la vie contemplative ; elle ne sortait plus de sa chambre que pour aller à l'église de Sainte-Lucie ; la charité seule pouvait lui imposer parfois une autre visite.

Le Provincial des Augustins étant venu au couvent d'Udine, elle alla demander sa bénédiction, et sollicita de lui comme une faveur la permission de s'imposer désormais un silence absolu, et de ne plus parler à personne, pas même à ses enfants et à ses amies, sans l'ordre de son confesseur. Celui-ci lui commanda de recevoir régulièrement la visite de ses enfants, à certaines fêtes, pour leur donner les conseils dont ils avaient besoin. Après l'entretien, elle les bénissait et les congédiait.

PERSÉCUTIONS DE SATAN

Le démon, si souvent vaincu par cette courageuse fille de saint Augustin, finit par la persécuter ouvertement. Elle était en prière dans sa chambre, quand il se fit un grand fracas, comme si toute la maison s'écroulait depuis le toit jusqu'aux fondements. Plusieurs fois, le même vacarme recommença. La Bienheureuse fut d'abord seule à l'entendre, puis tous les gens de la maison en furent effrayés. La sœur d'Hélène et les domestiques cherchèrent partout sans trouver aucune cause à un pareil bruit, ni aucune trace de chute. Pendant ce temps, Hélène continuait tranquillement sa prière.

Furieux, le démon entra dans sa chambre, sous une forme effroyable, et l'accabla de coups. « O doux Jésus, mon amour, s'écria Hélène, venez à mon secours ! » A ces mots, l'ange des **ténèbres** disparut.

Une autre fois, il se montra déguisé en ange de lumière, et d'une voix douce : « O mon Hélène, dit-il, allez au milieu du monde ; faites connaître à tous la vie pénitente que vous menez, vous qui avez toujours été si chrétienne, afin qu'à ce spec-

tacle les mondains se convertissent. N'est-ce pas la parole du Maître : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père céleste. » — Le Maître a dit aussi, répondit Hélène : « Que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite. » Le démon reconnu s'enfuit aussitôt.

Après les tentations de vaine gloire, Satan lui proposa des pensées de suicide ; il l'engagea à s'étrangler ou à se jeter par la fenêtre, on ne sait dans quel but d'orgueil ou de désespoir. Mais l'humilité et l'obéissance d'Hélène la préservèrent des illusions de l'ennemi.

La sainte veuve se rendait de grand matin à l'église de Sainte-Lucie, lorsqu'au moment de franchir le pont de la Roia, le démon la saisit et la jeta dans la rivière. Toute mouillée, mais sans blessure, Hélène s'écria : « Tu ne vaincras pas, méchant, et tu ne m'empêcheras pas d'aller à la messe aujourd'hui. » Sans revenir chez elle changer d'habits, elle alla droit à l'église et ne revint qu'après ses exercices ordinaires.

Lorsqu'elle craignait davantage les attaques de l'ennemi, Hélène priait quelquefois une autre tertiaire, la pieuse Dominica Spilimbergia, sa compagne habituelle, de rester auprès d'elle. En présence de ce témoin, Satan différait parfois ses visites, mais pas toujours. Dans un moment de rage, il battit si cruellement Hélène, que Dominica dut relever son amie toute blessée et l'aider à s'étendre sur son lit.

Un jour, il lui cassa une jambe. On appela le chirurgien pour la soigner, mais, la nuit suivante, le démon la démit de nouveau ; Hélène ne voulut plus rappeler un médecin et se contenta de recourir à Dieu. Et, grâce à sa patience, la cruauté de l'ennemi ne servit qu'à lui donner l'occasion de nouvelles victoires.

FAVEURS SURNATURELLES

Au reste, Notre-Seigneur ne l'abandonnait point. Une fois, ce divin Maître lui apparut quelques instants dans l'église de Sainte-Lucie et l'encouragea à la communion fréquente. Cette vision la remplit d'une telle joie surnaturelle, attira tellement son cœur à Dieu que toutes les choses de ce monde ne lui inspirèrent plus que du dégoût.

Souvent, à la sainte Messe, au moment de l'élévation, Jésus lui apparut sur l'autel, tel qu'il était sur la croix. Saint Nicolas de Tolentino lui dit un jour : « Courage, ma sœur, continuez ainsi, vous êtes sur la route qui mène au ciel. »

Par ses prières, elle guérit sa sœur d'un mal des jambes, et une autre dame d'Udine de l'épilepsie. Un noble Udinois, nommé Christophe Susava, était à l'agonie. Une dame, nommée Antonia, tertiaire de Saint-Augustin, envoya son neveu le recommander aux prières de sa pieuse amie. Hélène pria et le moribond revint à la santé.

Un jeune homme, nommé Roland, injustement accusé d'un vol, fut jeté en prison. Hélène, ayant rencontré sa pauvre mère en pleurs, au sortir de l'église, lui dit : « Courage, bientôt votre fils sera délivré. » En effet, peu après, on trouva le vrai coupable et Roland fut rendu à sa mère.

Une dame d'Udine, nommée Bienvenue, mariée depuis trois ans, gémissait de voir son union rester stérile ; prise en aversion et souvent maltraitée par son mari, elle s'enfuit à la maison paternelle. Hélène alla la consoler, l'engagea à prier avec elle, et la décida à retourner chez son mari, l'assurant que le Seigneur aurait pitié d'elle. En effet, moins d'un an après, l'heureuse naissance d'un enfant apportait la joie et la concorde dans ce foyer domestique.

Dieu voulut achever de purifier sa servante par l'épreuve d'une longue maladie. Pendant trois ans, elle resta clouée sur son lit de douleur, sans perdre jamais patience, heureuse de faire la volonté de Dieu et de rester sur la croix avec Notre-Seigneur.

Sœur Dominica, tertiaire de Saint-Augustin comme elle, fut son infirmière habituelle. La prieure, les autres sœurs tertiaires et plusieurs nobles dames de la ville, qui l'estimaient et l'aimaient, venaient parfois la visiter.

Quand elle sentit approcher ses derniers jours, elle demanda elle-même à recevoir les sacrements des mourants.

Après s'être confessée avec beaucoup de contrition, elle accueillit par des transports d'amour, le Saint Viatique, que les Augustins du couvent de Sainte-Lucie lui apportèrent en procession, au milieu des chants sacrés : « O mon doux Jésus, s'écria-t-elle, combien grande est votre bonté de venir visiter une misérable pécheresse comme moi ; je n'étais pas digne que vous veniez dans ma maison. Mais je savais bien que vous ne m'abandonneriez pas ; maintenant rendez-moi digne de vous recevoir. »

Après avoir communié, elle reçut l'Extrême-Onction.

A partir de ce moment, elle ne voulut plus recevoir aucune personne du monde, afin de n'être pas distraite de son unique affaire, celle de se préparer à paraître devant Dieu. Le divin Sauveur, suivi de la Sainte Vierge, de saint Augustin, de sainte Monique et de saint Nicolas de Tolentino, lui apparut et l'invita aux joies éternelles.

Le samedi suivant, elle pria les religieux qui étaient venus la voir, de ne point s'éloigner. Ils restèrent dans sa maison. Au commencement de la nuit, elle dit à la Mère prieure qui veillait près d'elle, de les appeler. Ils rentrèrent dans sa chambre : « Mes Pères et mes Sœurs, dit la mourante, vous voyez que Dieu m'appelle à Lui ; vous prierez pour mon âme. » L'un d'eux lui appliqua l'indulgence plénière *in articulo mortis ;* puis on lui lut la Passion. Au moment où le lecteur disait : Jésus, *inclinant la tête, expira,* Hélène souleva la tête pour baiser le crucifix qu'on lui présentait et à l'instant rendit son âme à Dieu.

C'était le 23 avril 1458, elle avait soixante-deux ans.

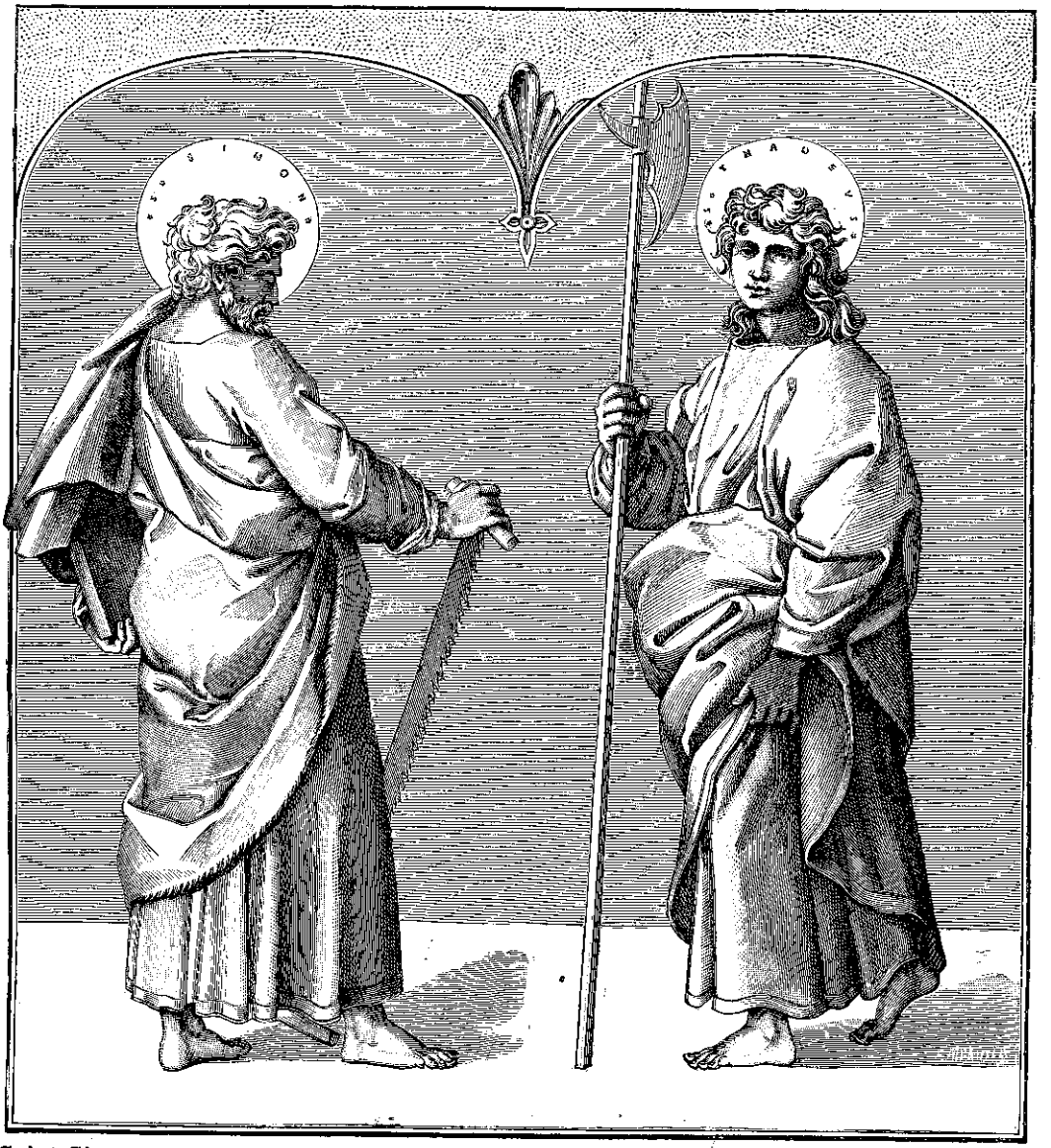
Sa tête resta inclinée sur le crucifix, dans la position de son dernier baiser. Beaucoup de personnes voulurent voir ce prodige, il y eut grande foule à ses funérailles.

Pendant que le corps était exposé à l'église de Sainte-Lucie, maître Jean Pelizario, paralysé du bras droit, s'approcha de la défunte pour lui baiser la main et fut guéri à l'instant.

Bien d'autres grâces furent accordées par son intercession ; et le Pape Pie IX a approuvé le culte immémorial rendu à cette servante de Dieu dans sa patrie.

SAINT SIMON ET SAINT JUDE, APOTRES

Fête le 28 octobre.



Saint Simon et saint Jude, d'après les dessins de Raphaël, gravés par Marc-Antoine. Les deux apôtres tiennent à la main l'instrument de leur martyre, devenu leur attribut caractéristique dans l'iconographie chrétienne

L'Eglise fête ces deux apôtres le même jour, parce qu'ils ont travaillé ensemble à la conversion des Gentils.

SAINT SIMON

Saint Simon fut surnommé le *Cananéen* pour le distinguer de saint Pierre qui s'appelait également Simon. Ce surnom semble lui avoir été donné parce qu'il était originaire de Cana, en Galilée, où Jésus changea miraculeusement l'eau en vin. Quelques auteurs pensent qu'il était l'époux des noces auxquelles Notre-Seigneur assista. En syro-chaldaïque, le mot *cananéen* signifie *zélé*. Or, Simon aurait eu les plus pressants motifs d'être attaché à Jésus et de se montrer très zélé pour sa gloire, si l'on en croit ce trait que la légende nous rapporte sur sa jeunesse :

C'était au mois d'Adar (fin de février et commencement de mars), Jésus n'avait encore que dix ou onze ans ; il réunit un jour les enfants de

son âge, ses compagnons de jeu, et les rangea à ses côtés, comme s'il eût été leur roi. Jésus était assis sur leurs vêtements, une couronne de fleurs sur la tête; autour de lui, rangés, les autres enfants criaient aux passants : « Venez adorer le Roi. » Et les passants venaient s'incliner devant Jésus.

Cependant, voici un triste cortège : c'est un enfant presque inanimé, porté sur une litière. Un serpent l'a mordu sur la montagne où il était allé ramasser du bois.

« Approchez et saluez le Roi! » crient les jeunes soldats du Roi Jésus.

Ils s'approchent. L'Enfant Roi se fait tout expliquer; puis : « Venez, dit-il aux enfants, venez tuer le serpent. »

« Allons, tuons le serpent », répètent les enfants, et tous suivent Jésus. Arrivés à la retraite du serpent, Jésus appelle l'animal malfaiteur : « Va, reprends sur le corps de cet enfant le venin qui le tue. » Le serpent obéit, et l'enfant est rendu à la santé ou plutôt à la vie; or, cet enfant, c'est Simon le Cananéen.

Nous rapportons ce fait sans le donner comme historique, car tous les miracles attribués à Jésus enfant sont mis en doute, comme contraires à la parole de l'Evangile qui dit que le miracle de Cana fut le commencement des miracles de Jésus.

*
* *

Devenu apôtre, Simon parcourut l'Egypte, la Cyrénaïque et l'Afrique, alla prêcher l'Evangile dans la Mauritanie et dans toute la Lybie, confirmant partout sa doctrine par des miracles. Enfin, après des persécutions supportées dans toutes ses courses évangéliques, il meurt martyr en Perse, dans les circonstances indiquées plus loin.

SAINT JUDE

Saint Jude était frère de saint Jacques le Mineur et de saint Siméon, évêque de Jérusalem, appelés *les frères du Seigneur*. Ils étaient tous fils de Marie, sœur ou belle-sœur de la sainte Vierge et de Cléophas, frère de saint Joseph. Avant son élévation au ministère évangélique, saint Jude aurait été agriculteur, d'après ce passage des *Constitutions apostoliques* : « Qu'il n'y ait parmi les fidèles aucune personne oisive. Que si quelqu'un veut l'être, qu'il ne mange point. Car Pierre a été pêcheur, ainsi que les autres apôtres; Jude, frère de Jacques, a été agriculteur. »

Saint Jude fut fait apôtre l'an 31 de l'ère commune, un peu après Pâques. Il était très cher à son divin Maître, et il en fut moins redevable aux liens du sang qu'à son mépris pour le monde, à l'ardeur et à la vivacité de son zèle.

L'Evangile ne dit rien de lui jusqu'à l'endroit où il est compté parmi les apôtres.

Dans la dernière Cène, le Seigneur ayant adressé un discours à ses disciples et leur ayant dit :

« Celui qui garde mes préceptes m'aime. Or, celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi, et je me découvrirai moi-même à lui. »

Saint Jude lui fit une question et lui dit :

« Seigneur, d'où vient que vous vous découvrirez vous-même à nous, et non pas au monde (1)? »

Jésus lui répondit :

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. »

L'apôtre saint Jude semble n'avoir pas bien compris ce qu'avait dit Jésus : « Que le monde ne le verrait plus, mais que pour eux ils le verraient. »

Mais Jésus lui fait entendre par sa réponse que le *monde* dont il parlait, c'était ceux qui n'avaient de goût que pour les choses de la terre, et qui se rendaient comme esclaves de la vanité du monde. C'est donc l'amour de Dieu qui fait le discernement des justes et des saints d'avec ceux qui sont appelés *le monde*.

Parti d'abord pour l'Afrique, où il convertit beaucoup de monde, l'apôtre saint Jude fit, vers l'an 62, après le martyre de saint Jacques le Mineur, son frère, un voyage à Jérusalem. Il annonça alors l'Evangile dans la Judée, la Samarie, la Syrie et la Mésopotamie.

Ce fut vers ce temps qu'il adressa une épître à toutes les Eglises d'Orient et particulièrement aux chrétiens convertis du judaïsme, qui avaient été l'objet spécial de ses travaux, pour les préserver des erreurs des Simoniens, des Nicolaïtes et des Gnostiques. Il s'éleva avec force contre les hérétiques, « météores errants, qui, après avoir ébloui un instant, vont se perdre dans la nuit éternelle. »

SAINT SIMON ET SAINT JUDE EN PERSE

C'est sur la terre de Perse que se rejoignent les deux apôtres. C'est là qu'ils combattent ensemble et meurent ensemble.

A l'entrée de la Perse, saint Simon et saint Jude rencontrent l'armée de Vérardach, général du roi des Babyloniens. Ce prince avait entrepris une guerre contre les Indiens, qui avaient envahi une partie des frontières de la Perse. Le général avait, dans son camp, sacrificateurs et devins, magiciens et enchanteurs, qui, à chaque station, sacrifiaient aux démons et donnaient des réponses trompeuses. Mais le jour où les apôtres se trouvèrent dans l'armée, les magiciens restèrent muets. La faute en était à Simon et Jude : « Ils ont reçu de Dieu, disait l'oracle consulté, une telle puissance, qu'aucun des nôtres n'ose parler en leur présence. »

Vérardach, informé, fit venir les coupables :

« D'où êtes-vous? leur demande-t-il.

— Nous sommes Hébreux.

— Qu'êtes-vous?

— Serviteurs de Jésus-Christ.

— Pourquoi êtes-vous venus ici?

— Pour votre salut, afin qu'abandonnant le culte des idoles vous puissiez connaître le Dieu qui est dans les cieux.

— Je vous entendrai après la bataille qui se prépare, si le succès couronne mon entreprise.

— Connaissez plutôt avant le Dieu tout-puissant qui donne la victoire.....

— Que vous me disiez l'issue de cette guerre, c'est tout ce que je vous demande pour ce moment.

— Pour dévoiler la tromperie de vos prétendus prophètes, nous leur donnons le pouvoir de vous répondre. »

Les magiciens parlèrent alors :

« Sanglante guerre! disent-ils, affreux carnage; que de morts de part et d'autre! »

Et les apôtres de rire, tandis que la crainte glaçait le général.

« Soyez sans crainte, dirent les vrais prophètes de Dieu, car, en entrant ici, nous avons apporté la paix. Demain, à cette heure, vous verrez revenir à vous ceux que vous avez envoyés, porteurs

(1) Saint Jean, XIV, 21-23.

d'un traité de paix. Ils seront accompagnés des ambassadeurs indiens qui vous annonceront leur soumission et la fin des hostilités aux conditions par vous proposées. »

Ainsi arriva-t-il, et les apôtres durent intercéder auprès du général en faveur des pauvres magiciens qu'il avait condamnés à périr sur un bûcher.

« Rendre le bien pour le mal, me dites-vous, reprit le général, est une des règles de votre religion, je consens à laisser la vie à ces faux prêtres, mais du moins que leurs immenses richesses vous soient livrées.

— Nous méprisons les biens de la terre, parce que nos richesses sont dans le ciel. Distribuez plutôt ces biens aux pauvres. »

Le roi de Perse, informé de tout par le général, supplie les bienheureux Simon et Jude de demeurer à Babylone. A partir de cette époque, ils séjournèrent en effet dans cette ville, y opérant chaque jour de grands miracles.

Ils avaient avec eux un grand nombre de disciples. Ils en choisirent plusieurs pour leur conférer les Ordres sacrés, parce qu'ils fondaient beaucoup d'églises.

Dans une petite ville, près de Babylone, deux tigres échappés de cage étaient la terreur de l'endroit, parce que nombreuses étaient chaque jour leurs victimes. Ce peuple consterné eut recours aux deux apôtres. Au nom de Jésus-Christ, les Saints commandent à ces tigres de les suivre dans la maison qu'ils habitaient à Babylone. Les tigres obéirent. Saint Simon et saint Jude profitèrent de cette circonstance pour parler à la multitude qu'un prodige si étonnant avait réunie.

« Ecoutez, dit saint Jude, écoutez vous tous, enfants des hommes, qui avez été créés à l'image de Dieu, vous à qui il a donné l'esprit, la mémoire, l'intelligence ; considérez ces bêtes féroces, aussitôt qu'elles eurent entendu le nom du Seigneur, elles furent changées en agneaux ; et des hommes persévèrent encore dans un tel endurcissement qu'ils ne comprennent pas que ce ne sont pas des dieux ces simulacres d'or et d'argent, fabriqués au gré de l'homme, sculptés sur la terre ou sur le bois. Et vous ne connaissez pas le Seigneur qui vous a créés, qui vous donne la pluie du ciel..... Afin que vous sachiez qu'il est le vrai Dieu, ces tigres vont vous avertir eux-mêmes qu'il ne faut adorer d'autre Dieu que Notre-Seigneur Jésus-Christ; voilà, en effet, qu'en vertu de son nom, ils ont perdu leur férocité. Ils vont demeurer au milieu de vous, doux comme des agneaux et, le soir, ils rentreront tranquilles dans leur cage. Pour nous, nous allons voyager et porter à d'autres provinces, à d'autres villes, la bonne nouvelle que nous vous avons annoncée. »

Mais le peuple ne voulait pas se séparer d'eux. Force fut faite aux apôtres de rester encore un an en Perse.

Dans cet espace, plus de soixante mille hommes furent baptisés ; le roi lui-même et tous ses dignitaires se firent chrétiens. Des églises s'élevèrent nombreuses sur les ruines des temples. Aussi le démon leur fit-il expier par le martyre la gloire de tant de triomphes remportés sur lui.

Dans la ville de Suanyr, les deux apôtres sont saisis et conduits au temple du Soleil. On voulait les contraindre à adorer les faux dieux..... Cependant Jude dit à Simon :

« Mon frère, je vois Jésus-Christ Notre-Seigneur qui nous appelle.

— Il y a longtemps, mon frère Jude, que je vois aussi le Seigneur au milieu des anges, car l'ange du Seigneur m'a dit, lorsque je priais : « Je vous ferai sortir du temple et je ferai crouler sur eux tout l'édifice. » Je lui répondis : Non, Seigneur, qu'il n'en soit pas ainsi; peut-être quelques-uns d'entre eux se convertiront-ils. »

Saint Simon parlait encore quand leur apparut à tous deux un autre ange qui leur dit :

« Armez-vous de force et de courage. Choisissez ou l'extermination pour cette foule impie, ou le martyre pour vous.

— Miséricorde, miséricorde pour ce peuple, s'écrièrent les deux apôtres; et que le martyre soit notre partage. »

Or, pendant que les apôtres seuls voyaient et entendaient ces choses, les pontifes les pressaient d'adorer les idoles du *Soleil* et de la *Lune*.

« Ecoutez tous et voyez, dit hautement saint Simon. Le soleil sert Dieu comme un serviteur docile; pareillement la lune est soumise aux ordres de son Créateur. Pour vous prouver que leurs simulacres renfermés en ce temple ne contiennent que des démons, je vais commander à celui qui est dans l'idole du Soleil et mon frère Jude à celui qui se trouve dans l'idole de la Lune, de sortir de ces statues et de les briser eux-mêmes en sortant. » Et les démons de sortir aussitôt des statues brisées, sous la forme de deux noirs Ethiopiens.

Le peuple, furieux de voir ses chefs-d'œuvre réduits en poudre, massacra les deux apôtres. Remplis de joie et d'allégresse, Simon et Jude rendaient grâces à Dieu d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom du Seigneur. Ce fut vers l'an 65 que les deux apôtres remportèrent les palmes du martyre. Leurs reliques sont vénérées en grande partie à Saint-Pierre du Vatican, sous l'autel qui leur est dédié. L'église cathédrale de Toulouse possède aussi une portion de ce trésor.

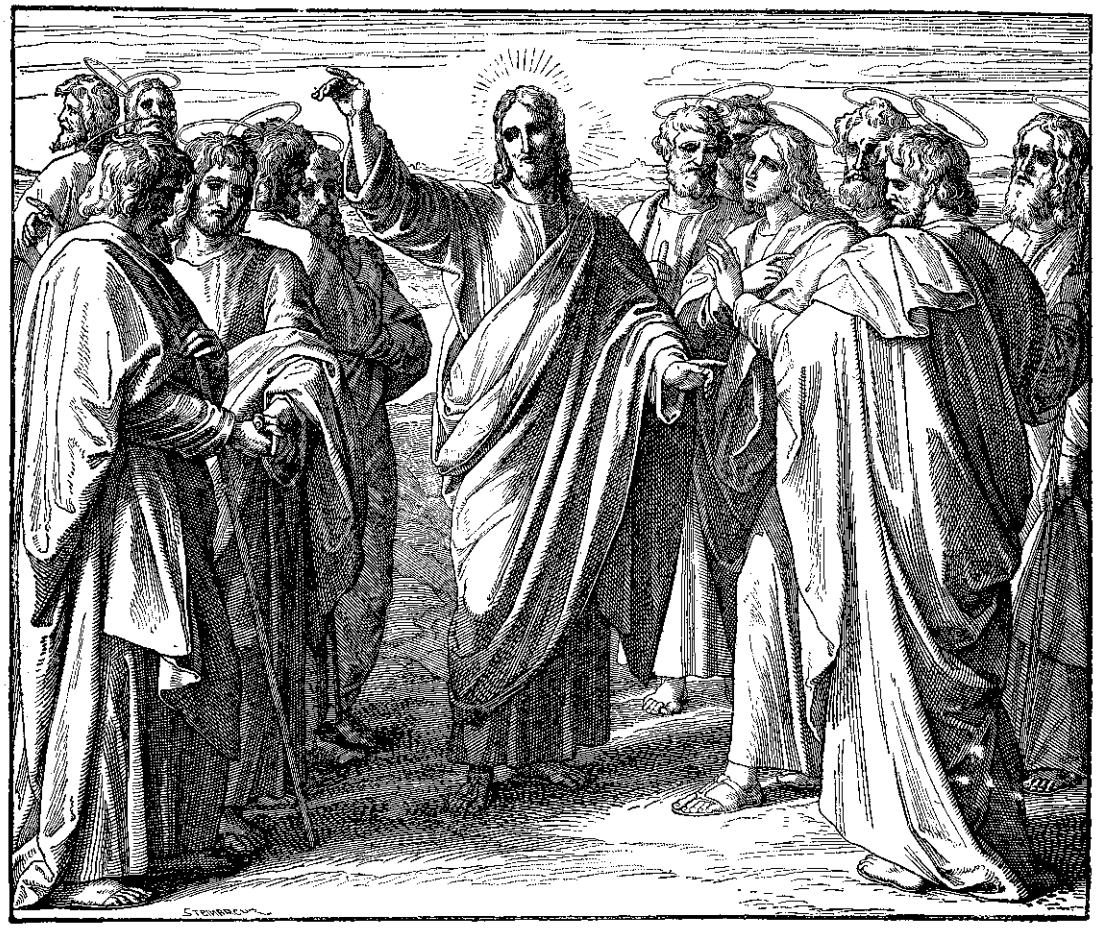
COMMENT LES SAINTS PUNISSENT CEUX QUI NÉGLIGENT LEUR CULTE

Un pieux évêque arménien vint, en l'année 1204, d'Orient à Cologne, pour s'agenouiller sur la tombe des saints rois mages, et il apporta avec lui un bras de l'apôtre saint Simon. Cette relique fut donnée au monastère des Prémontrés de Seyn. Elle opéra un grand nombre de miracles, dont voici un des plus remarquables.

Une femme, nommée Mechtilde, du bourg de Heymbach, souffrait d'un mal de jambes qui la rendait incapable de se mouvoir. Elle pria saint Simon et recouvra la santé. Dans sa reconnaissance, elle promit à l'apôtre d'aller chaque année en pèlerinage au monastère de Seyn, et de faire une aumône en son honneur.

Deux ans elle fut fidèle à sa promesse. Mais l'année suivante, sous un futile prétexte, elle négligea son pèlerinage.

Mal lui en prit, car une nuit l'apôtre se présenta à elle et lui dit d'une voix terrible : « Lève-toi, et pars pour Seyn. » Mechtilde, épouvantée, étendait le bras comme pour se défendre. Mais l'apparition lui saisit la main qui demeura recourbée sur elle-même. En même temps, la femme ressentit dans le bras une telle douleur qu'elle tomba comme morte. Au point du jour, son mari et sa fille la transportèrent dans l'église des Prémontrés, qu'elle remplissait de ses gémissements et de ses supplications. « Saint Simon, s'écriait-elle, venez à mon secours, désormais je serai fidèle à ma promesse. » Emus de ces cris, les religieux apportèrent la relique du saint apôtre. A peine la pauvre femme eut-elle



Saint Simon et saint Jude reçoivent leur mission de Notre-Seigneur.

(D'après la Bible de Schnorr. Paris, A. W. Schulgen.)

placé son bras sur celui de saint Simon, que tous ses doigts crispés se redressèrent les uns après les autres, et toute douleur disparut comme par enchantement.

Ce fait a été attesté par des témoins oculaires; il eut lieu en l'année 1259, le vendredi avant la Pentecôte. Il nous montre combien nous devons honorer les reliques des saints et des martyrs, qui ont été le temple de l'Esprit-Saint, et qui seront un jour glorifiés dans le ciel.

Saint Bernard avait quelques reliques de saint Jude qu'il portait toujours sur lui, et avec lesquelles il voulut être enterré, afin d'avoir quelque part au triomphe de l'apôtre au jour de la résurrection commune.

*
* *

Saint Simon est le patron des corroyeurs en Auvergne, peut-être en souvenir du corroyeur hospitalier qui reçut saint Pierre dans sa maison, et qui portait le même nom que l'apôtre de Jésus-Christ.

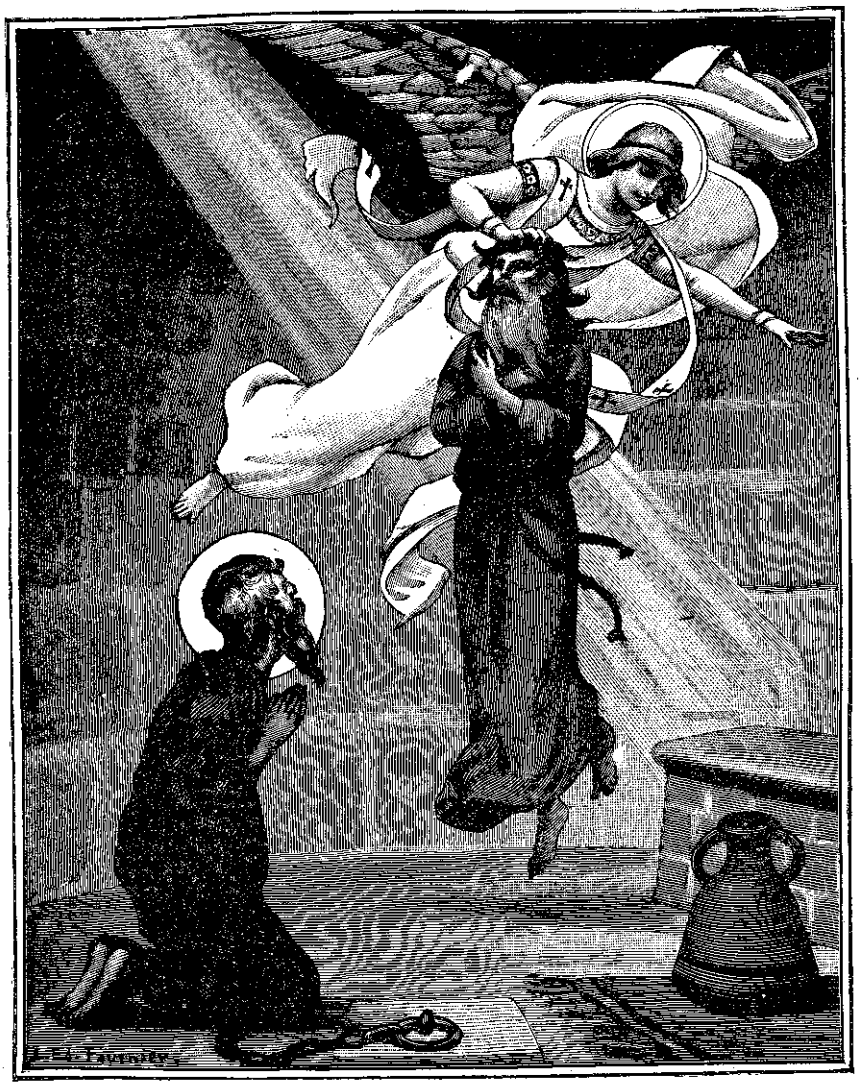
Quant à saint Jude, il est le patron des causes désespérées. Ce qu'atteste cette ancienne prière traduite de l'allemand :

« O Dieu! qui avez rendu très aimable et très agréable à vous et à nous saint Jude Thaddée, non seulement en votre présence et en celle de toutes les milices célestes, mais encore devant tous les enfants des hommes, quoique son nom de *Judas* le leur eût d'abord rendu méprisable, et qui l'avez constitué notre protecteur dans les *causes désespérées*, nous vous prions, par son intercession, de nous accorder votre secours dans tous les dangers que nous avons à courir. Amen. »

SAINT JEAN LE KHOZIBITE

archevêque de Césarée (V-VI[e] siècle).

Fête le 28 octobre.



Un ange transporte le moine Marcien dans la grotte de saint Jean.

NAISSANCE ET CONVERSION

JEAN naquit en Egypte, à Thèbes, la ville célèbre des Pharaons, dont les temples et autres monuments conservés à Louqsor et à Karnak, deux quartiers de la cité, attestent encore la splendeur sans précédent. Ce fut, semble-t-il, vers le milieu du V[e] siècle, un peu après l'année 450, que Jean vit le jour.

Déjà sa patrie, à la suite du Concile de Chalcédoine qui avait déposé le patriarche d'Alexandrie, le fameux Dioscore, s'était séparée du reste de la chrétienté. Aussi ne faut-il pas s'étonner que notre Saint ait été élevé dans la haine du IV[e] Concile œcuménique et dans l'admiration de la doc-

trine dite monophysite, qui n'admettait qu'une seule nature en Jésus-Christ. En fait, il paraît bien que les Egyptiens n'en étaient pas là et qu'ils différaient surtout par la terminologie de l'Eglise catholique.

Quoi qu'il en soit de ce point, les Egyptiens eurent tort de rejeter un Concile général et de préférer leur propre sentiment à celui de la catholicité. Jean, hérétique de nom, fut néanmoins élevé dans les principes du plus rigide christianisme. De bonne heure, il reçut l'habit monastique des mains de son grand-père, qui dirigeait sans doute quelque couvent. On sait que les monastères abondaient dans la province : le nom même de Thébaïde en est demeuré proverbial.

Un instinct mystérieux poussait le jeune moine vers les Lieux Saints ; il partit donc pour Jérusalem. Dès son arrivée sur la terre de promission, un songe vint, en troublant sa tranquillité coutumière, le détourner d'une voie qui le menait à la perdition. Avant d'adorer le bois de la vraie Croix et de poser ses lèvres sur la pierre du Saint-Sépulcre, le pèlerin reçut l'ordre d'accepter la communion de l'Eglise catholique. Ebranlé dans ses convictions religieuses, Jean eut vite fait de renoncer à ses erreurs.

Son pèlerinage accompli, il ne retourna pas en Egypte.

LA SOLITUDE DE KHOZIBA

Sur le chemin carrossable qui mène aujourd'hui de Jérusalem à la vallée du Jourdain et à la mer Morte, à deux heures environ du village de Jéricho, se dresse, à main gauche, dans une gorge sauvage, la laure de Khoziba. Le monastère est accroché comme un nid d'aigle à une anfractuosité de la roche. A une centaine de mètres plus bas, un affluent du Jourdain roule ses eaux torrentielles, formant, çà et là, comme pour se reposer de sa course précipitée, de petits bassins entourés d'un cercle de verdure. Joncs, roseaux, saules et caroubiers, chétifs arbustes que la dent des chèvres maintient à l'état de buissons, poussent çà et là sur les rives du torrent et mettent une note gaie dans ce sombre paysage. Rarement un site a réuni plus de sauvages beautés.

Une tradition locale, indépendante, à ce que l'on dit, des évangiles apocryphes veut que saint Joachim se soit réfugié là pour demander à Dieu de faire cesser la stérilité de son épouse, sainte Anne, qui devint ensuite la mère de la Sainte Vierge. Des fresques et des mosaïques, qui se voient encore dans l'ancienne église du couvent, représentent divers épisodes de la vie de saint Joachim.

Dans un opuscule, rédigé vers 630 par le moine Antoine, disciple et biographe de saint Georges le Khozibite, sont esquissés les débuts de ce monastère.

LES PREMIERS ERMITES

Les grottes du torrent furent d'abord habitées par cinq hommes de Dieu, d'origine syrienne, qui formaient une petite communauté religieuse avant l'arrivée de Jean l'Egyptien.

Ils s'aménagèrent de petites cellules dans les ouvertures naturelles de la montagne et vécurent là dans la concorde et l'amour de Dieu. Ils logeaient près de la petite église qui était dédiée au VII[e] siècle à saint Etienne, et ils construisirent l'oratoire où leurs saintes dépouilles reposèrent plus tard dans la paix du Seigneur.

Ainsi, les commencements d'une œuvre importante sont toujours modestes. C'est le mince filet d'eau coulant à fleur de terre qui grossit dans sa course et devient un grand fleuve. Dieu se réservait un homme selon son cœur pour grouper ces forces éparses et donner à la fondation naissante de plus amples développements. Cet homme, c'était Jean l'Egyptien, notre héros, qui est plus connu sous le nom de Khozibite.

JEAN MÈNE LA VIE RELIGIEUSE A KHOZIBA

Jean de Thèbes, une fois converti au catholicisme, se retira donc dans la gorge de Khoziba, auprès des cinq moines syriens, ses premiers habitants. Peu à peu, il devint leur chef et, à leur mort, il passa naturellement pour le vrai fondateur de la laure.

C'est lui, du reste — les témoignages sont irrécusables, — qui bâtit le couvent et l'église, sur l'emplacement de laquelle s'élève celle d'aujourd'hui. Outre le monastère, il y avait, comme de nos jours, des cellules disséminées des deux côtés du torrent dans les grottes qui surplombent le précipice. L'accès d'un bon nombre n'était et n'est encore possible qu'avec des échelles de corde suspendues aux flancs de la montagne.

Un solide fil de fer, attaché aux parois de chaque cellule, s'en va à travers les airs rejoindre le torrent et dispense les moines de descendre pour puiser de l'eau. Ils font, en effet, glisser un seau le long du fil de fer et, une fois plein, ils le remontent à l'aide d'un treuil. Rien n'évoque mieux, en un mot, l'idée de la laure et l'époque de saint Jean que la vue actuelle de son monastère, toujours habité depuis le V[e] siècle.

En peu de temps, Jean réunit et forma plusieurs disciples au genre de vie qu'il avait embrassé et il devint bientôt illustre par ses vertus et par ses miracles.

SES RELATIONS AVEC LE MOINE MARCIEN

Les livres liturgiques grecs rapportent que, dans sa chère solitude, Jean s'enchaîna dans une grotte, afin de mieux s'imposer la mortification de la vie sédentaire. Si peu

d'autorité qu'aient ces documents tardifs, le fait n'a rien en soi de bien surprenant et nous connaissons d'autres solitaires qui s'astreignirent à la même pénitence.

Les mêmes livres liturgiques assurent que Jean désirait depuis longtemps visiter le moine Marcien, son émule en sainteté, et converser avec lui des choses du ciel. Par malheur, les liens qui retenaient ses membres captifs lui rappelaient qu'il ne devait pas sacrifier son vœu à une vaine curiosité. Dieu eut pitié du désir innocent de son serviteur et, renouvelant pour lui le prodige de Daniel et d'Habacuc, il envoya un ange, qui saisit Marcien par les cheveux et le transporta subitement dans la grotte de son ami.

LE SOLITAIRE GUÉRIT DEUX POSSÉDÉS DU DÉMON

D'après les livres liturgiques grecs, un paysan, dont l'enfant était tourmenté par le démon, le cacha dans une corbeille sous des rameaux et des feuilles d'arbre et vint suspendre le tout à la fenêtre de la cellule de Jean. Celui-ci, intrigué par les cris de l'innocente créature, la délivra alors du malin esprit et la rendit toute joyeuse à son père qui ne l'était pas moins.

Les mêmes documents attribuent à saint Jean la délivrance d'un autre enfant possédé. Celui-ci avait été amené par son père à un certain moine Ananie, un ascète de grand renom, qui ne voulut pas les recevoir et les renvoya à Jean le Khozibite. Or, notre Saint séjournait dans le désert où il passait sans doute la période de Carême. Témoin de la foi du père et vivement ému par l'humilité d'Ananie, Jean se mit en prière et s'écria soudain :

— Esprit impur, le serviteur de Dieu Ananie, et non pas moi, te commande au nom de Jésus d'abandonner cet enfant.

Et aussitôt le démon se retira.

JEAN DEVIENT ARCHEVÊQUE DE CÉSARÉE DE PALESTINE

Ce miracle, ajouté à tous ceux qu'il avait déjà accomplis, aurait mis tellement en vue Jean le Khozibite qu'il serait devenu, peu après, archevêque de Césarée maritime, appelée aussi Césarée de Palestine, pour la distinguer de Césarée de Philippe. Tel est, du moins, le récit des Ménées.

La nomination de Jean ne paraît pas avoir été obtenue tout à fait de cette manière. Que ses vertus et ses prodiges se soient imposés à l'admiration de ses contemporains, même de ceux qui ne partageaient pas ses opinions religieuses, le fait est incontestable. A ce point de vue, il est juste de dire que les unes et les autres ont contribué à lui obtenir cette haute dignité. Mais si Jean a occupé alors la chaire métropolitaine de Césarée, il le doit, non à des miracles, mais à la faiblesse de son caractère.

L'empire byzantin était dirigé par Anastase Ier, qui, à de réelles qualités, joignait le défaut d'être un monophysite déguisé et de vouloir, coûte que coûte, retirer toute la portée doctrinale de la définition du IVe Concile œcuménique. De là le silence qui, dès le début de son règne, fut imposé à tous les évêques de son empire, sous peine de déposition, sur le Concile de Chalcédoine. Un pas de plus fut vite fait et, dans les synodes tenus à Sidon et à Tyr en 512 et en 514, on en vint à demander aux évêques des formules à peu près monophysites.

La plupart s'inclinèrent, selon l'usage, devant cet ordre de l'empereur, d'autres résistèrent ; de ce nombre fut Elie, archevêque de Césarée, que l'on déposa et que l'on exila. Jean le Khozibite fut élu à sa place. Il dut, par conséquent, souscrire à ce qu'on lui demandait. Il le fit, nous n'en doutons pas, par amour de la paix, par cette inclination excessive vers l'apaisement qui caractérise d'habitude les prélats de l'Orient, même ceux dont l'Eglise a reconnu le culte. Avec une pareille disposition d'esprit, l'Etat laïque a toujours raison ; il s'immisce de plus en plus dans les questions religieuses où il n'a que faire et finalement il en vient à considérer l'Eglise comme un simple rouage de l'Etat. C'est ce qui est arrivé dans l'empire byzantin et c'est ce qui a causé la perte de son Eglise jadis si florissante.

IL GUÉRIT LA FEMME D'UN HAUT FONCTIONNAIRE

C'est pendant l'épiscopat de Jean que se place une guérison miraculeuse, dont l'historien Evagre nous a conservé le récit. Un officier municipal des plus en vue, nommé Arcésilas, se trouvait en voyage du côté de Tyr, lorsque, par suite d'un accident, sa femme vint à s'arracher un œil. Celui-ci ne tenait plus que par quelques fibres et il allait être détaché par un médecin, quand l'archevêque Jean arriva dans la maison et s'opposa vivement à l'opération.

Il commanda alors au médecin de remettre l'œil à sa place et d'y apposer une éponge imbibée d'eau en serrant le tout avec des bandelettes. C'est ce qu'on fit et il s'ensuivit la guérison de la personne blessée, guérison qui fut considérée comme miraculeuse par les assistants et par les contemporains.

Le mari, qui résidait dans le monastère de Zosime, à cent kilomètres de Césarée, apprit presque en même temps et le grave accident survenu à sa femme et sa guérison, qu'il attribua à la vertu de son évêque et aux prières de son ami Zozime. Il en rendit des actions de grâce à Dieu qui avait écouté ses deux serviteurs.

JEAN RENONCE AU SCHISME MONOPHYSITE

En devenant archevêque de Césarée, Jean avait dû faire taire les scrupules de sa conscience et accepter la formule à demi monophysite que l'empereur Anastase soumettait à la signature de tout nouvel élu. Ce souverain mourut en juillet 518, et son successeur, Justin I[er], s'empressa de rétablir les relations entre l'empire et le Saint-Siège. Dès lors, se tinrent dans les diverses Eglises des Conciles provinciaux qui acceptèrent de nouveau le Concile de Chalcédoine et rejetèrent la politique religieuse des années précédentes.

Jean assista et signa au Concile de Jérusalem, tenu le 6 août 518, et qui réunit presque tout l'épiscopat des trois provinces de Palestine. Il siégeait en tant que métropolitain du premier siège, au tout premier rang, immédiatement après le patriarche qui présidait le synode. Par le fait même, Jean désavouait sa conduite passée, il rentrait dans le droit chemin, celui de la vérité, celui de l'entente avec Rome, qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Peu après, au cours de la même année, Jean reçut dans sa ville épiscopale saint Sabas, chargé par le patriarche de promulguer les ordonnances du Concile et d'en faire exécuter les prescriptions.

JEAN DONNE SA DÉMISSION ET MEURT A KHOZIBA

Les luttes théologiques ne convenaient guère à l'esprit de Jean ; il résigna bientôt sa charge et courut s'enfermer à nouveau dans sa chère laure de Khoziba. Tel est, en peu de mots, le récit des Ménées qui ne répond pas absolument à la vérité. La voici :

En l'année 519, après que le schisme d'Acace eut été dénoncé par l'empereur Justin et l'union rétablie entre l'Eglise de Rome et les Eglises de l'empire byzantin, le pape Hormisdas adressa plusieurs lettres au souverain, au prince Justinien, son neveu, et à d'autres personnages, dans le but de faire rendre leurs sièges aux évêques Elie, Thomas et Nicostrate. Ces prélats avaient été déposés et chassés par le précédent empereur à cause de leur zèle pour l'unité de l'Eglise et de leur attachement à Rome.

A quels diocèses appartenaient ces trois évêques ? Le Pape ne le dit point, mais la réponse de Justinien, datée du 7 juin 520, nous apprend qu'Elie avait gouverné le diocèse de Césarée, et c'est de Césarée maritime qu'il s'agit ici.

Dans sa réponse, le prince Justinien fait remarquer au Pape que sa demande sera d'une réalisation particulièrement difficile en ce qui concerne Césarée. Si Elie se plaint, en effet, et avec raison, d'avoir été injustement déposé, d'un autre côté, son successeur est tenu en si haute estime par ses diocésains et par l'Orient tout entier qu'il sera très pénible d'exiger de lui un pareil sacrifice. L'acceptation d'un compromis, dit en terminant le prince, serait encore la meilleure solution. Le détenteur actuel du siège de Césarée resterait évêque et, à sa mort, si Elie n'avait pas déjà succombé, celui-ci lui succéderait.

Soit que le Pape ait refusé son consentement, soit que l'empereur ait renoncé de lui-même à sa proposition, le compromis de Justinien fut abandonné. On n'attendit pas la mort de notre Saint pour le remplacer. mais celui-ci donna sa démission et revint dans son monastère continuer sa vie de prière et de renoncement.

Il put ainsi expier et réparer sa faiblesse d'un jour. C'est là qu'il mourut, chargé d'années et de mérites, après avoir laissé la réputation d'un grand thaumaturge.

Pratique. — Si nous avons eu le malheur de commettre des péchés durant notre vie, surtout des péchés mortels, imitons les saints qui, eux non plus, ne furent pas tous exempts des faiblesses humaines ; reconnaissons nos fautes, pleurons-les et faisons-en une sincère pénitence afin d'obtenir de Dieu miséricorde.

S. V.

SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum, t. XII, octobre, p. 587-593 ; P. VAILHÉ, *Jean le Khozibite et Jean de Césarée*, dans *Echos d'Orient*, t. VI, p. 107-113.

LA BIENHEUREUSE BIENVENUE DE BOJANI

DU TIERS-ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

Fête le 29 octobre.

Le jour de Noël, la Sainte Vierge apparaît à la bienheureuse Bienvenue et remet le divin Enfant Jésus entre ses bras.

Bienvenue naquit dans une petite ville du Frioul autrichien, le 4 mai 1255, de parents nobles par le cœur autant que par le sang. Déjà ils avaient eu cinq enfants, mais c'étaient cinq filles, et Conrad de Bojani souhaitait vivement la naissance d'un héritier de son nom et de sa fortune. Dieu ne jugea pas à propos cette fois encore de répondre au désir du seigneur de Bojani : il lui naquit *une* sixième enfant. Comme on craignait de lui en porter la nouvelle, Conrad vit cet embarras et en devina l'objet: c'était un bon chrétien, il se contenta de dire: « Elle est bienvenue; qu'on la nomme *Bienvenue.* »

Ce nom fut une prophétie, à considérer le rayonnement extraordinaire de grâces et de sainteté que cette âme d'élite devait répandre autour d'elle. On en vit bientôt poindre les premiers indices. De retour des jeux enfantins où ses sœurs l'avaient conduite, elle se voilait la tête et se retirait à l'écart au verger paternel; et là, à l'abri des yeux indiscrets et sous le seul regard de Marie dont elle apercevait la chapelle sur la colline d'en face, elle multipliait au gré de sa ferveur les prières, les génuflexions et les prostrations.

SES MORTIFICATIONS

A douze ans elle revêt un cilice; c'est ensuite

une chaîne de fer; l'un et l'autre furent remplacés un peu plus tard par une corde grossière; mais l'enfant grandit et se développa; la corde n'en fit pas autant et finit par pénétrer les chairs: impossible de l'enlever sans de cruels déchirements; faudra-t-il donc tout dévoiler? L'humilité de la Sainte en éprouverait un déchirement bien plus cruel: dans sa perplexité c'est Dieu qu'elle invoque par une fervente prière, et voilà qu'une extase survient au sortir de laquelle elle voit intacte à ses pieds la ceinture de corde.

Ce miracle n'était que le prélude de faveurs spirituelles autrement grandes. Marie qu'elle aimait tendrement lui apparut un jour; elle lui voua sa virginité. Marie agréa son vœu et la choisit en retour pour une de ses filles de prédilection. Bienvenue avait une mère dans l'ordre de la grâce, il lui fallait un père maintenant. Saint Dominique à qui dès l'enfance elle montrait une piété filiale, lui apparut à son tour et détermina son choix. Et comme l'enfant doit ressembler à ses parents, Bienvenue s'appliquait à imiter les vertus de Marie, spécialement la pureté et l'amour de la retraite: son vœu lui garantit la pratique de la première vertu; quant à la seconde, elle en trouvera la sauvegarde dans sa répulsion pour les réunions bruyantes, qui la poussera à éviter jusqu'aux innocentes réunions de famille et passer seule en sa chambre, dans la prière, les longues soirées d'hiver.

De son père, saint Dominique, elle voulut imiter l'austérité. A cet effet elle soumettait son corps à de longues abstinences de vin et de viande; ses parents ne l'eussent point souffert; sa piété inventive lui faisait découvrir chaque jour des ruses nouvelles pour le leur cacher et elle y réussit pendant dix ans. Elle ajoutait par intervalles, la veille de certaines grandes fêtes, tantôt une insomnie volontaire, tantôt un sommeil pris sur le pavé de sa chambre avec une pierre pour oreiller. Suivant la pratique générale des saints, elle usait souvent de la discipline, d'une discipline de fer. Elle voulut même dans un excès de ferveur se l'infliger trois fois la nuit; mais saint Dominique l'en empêcha. Il l'obligea à en parler à son directeur qui le lui défendit. En outre, Bienvenue passait ses carêmes au pain et à l'eau et jeûnait le reste de l'année trois fois la semaine.

Sa santé déjà frêle y succomba; elle tomba dans un tel état d'impuissance physique qu'il lui devint impossible de se mouvoir seule, même d'un pas; tout espoir humain de guérison fut perdu, l'eau était toute sa nourriture. Son état, au bout d'un an, s'aggrava d'un tremblement nerveux qui lui tenait les mains dans un état continuel d'agitation violente; bientôt elle ne put supporter la position du lit où elle étouffait et c'est sur une chaise à dossier qu'elle se vit clouée jour et nuit.

Mais elle était moins touchée de cet état douloureux que des privations qui en résultaient pour sa piété. Rien cependant ne pouvait arracher de plaintes à sa patience. Dieu lui en témoigna son contentement. Bienvenue eut le bonheur de recevoir tous les jours la communion des mains même de l'archange Gabriel durant les cinq ans que dura sa maladie, car la santé lui fut rendue dans les circonstances que nous allons rapporter. Bienvenue, malgré ses souffrances, ne pouvait supporter la privation absolue de ses chères visites au Dieu du tabernacle et se faisait porter une fois par semaine à l'église voisine dédiée à saint Dominique. Une femme gagée lui rendit ce service pendant deux ans au bout desquels la sœur de la Sainte dut s'en charger elle-même. Dans une visite, elle se sentit inspirée de promettre à saint Dominique un pèlerinage à son sanctuaire de Bologne, s'il obtenait sa guérison

A ce miracle elle voulut intéresser aussi sa bonne Mère. L'Annonciation approchait, elle redouble de ferveur et d'instances; le jour même de la fête, Bienvenue est ravie, elle voit Jésus vêtu d'habits pontificaux précédé de Marie qui conduit elle-même le chœur des vierges, et suivi des diacre, sous-diacre et acolytes, chacun avec les insignes de son Ordre; ils prennent place et le Saint Sacrifice commence: alors Marie envoie dire à Bienvenue qu'elle ira la voir le soir même dans sa maison et la vision disparaît. Le soir venu, Marie lui apparaît de nouveau, toute radieuse, mais cette fois avec saint Dominique: « Salut! ma fille, dit-elle. » Prudente à l'excès, Bienvenue lui demande: « Qui êtes-vous, madame? — La Mère de Dieu que tu as invoquée si souvent. — Soyez les bienvenus. » Marie dit alors quelques mots mystérieux à saint Dominique, puis se tournant vers la Sainte: « Votre père saint Dominique, dit-elle, a prié mon Fils qui a pour agréable de lui accorder votre entière guérison: mais qu'on sache bien que c'est son intercession qui vous l'aura obtenue; bien plus, *nous reviendrons tous deux vous assister au moment de votre mort.* » Et la vision laissa la malade sur ces consolantes promesses.

Le lendemain on la portait encore à l'église où elle communiait. Pendant son action de grâces, elle voit saint Dominique venir à elle; il la prend par la main et lui dit: « Levez-vous, ma fille. » Bienvenue se lève, elle était guérie. Sa sœur stupéfaite la voit se diriger seule vers l'autel de Marie et celui de saint Dominique; elle n'en peut croire ses yeux, il le faut bien cependant, quand, au moment de revenir à la maison, Bienvenue refuse absolument son secours; elle était vraiment guérie et il ne lui restait plus qu'à accomplir son vœu, ce qu'elle s'empressa de faire. Par une faveur nouvelle, saint Dominique daigna accompagner sa fille jusqu'en son sanctuaire de Bologne ainsi qu'au retour du pèlerinage.

Elle reprit ensuite avec ardeur ses anciennes austérités; peut-être même n'usa-t-elle pas assez de discrétion; de là, de nouvelles infirmités que ses mortifications non interrompues rendirent incurables et qui firent du reste de sa vie un martyre continuel.

Il y avait dans sa ville natale un couvent de religieuses Dominicaines. Elles furent tellement édifiées de la sainteté de la servante de Dieu, qu'elles voulurent lier avec elle les rapports de l'amitié la plus intime. Bienvenue eut donc ses entrées libres au couvent, où elle était toujours accueillie comme une sœur.

SES MIRACLES

Sa sainteté s'y traduisit en miracles. Une religieuse voulut un jour toucher Bienvenue en extase; elle en ressentit une telle suavité intérieure, une telle ardeur d'amour de Dieu que, durant plusieurs semaines, toutes les choses sensibles et terrestres lui inspirèrent le plus profond dégoût. Une autre religieuse souffrait d'une affection nerveuse qui lui arrachait, par intervalles, de vrais rugissements, Bienvenue, témoin d'un de ses accès, la guérit à l'instant. Elle voulut même une autre fois prendre sur elle une nouvelle infirmité de la même sœur; celle-ci, confuse et comme humiliée, réclame son mal avec un peu d'amertume. « Vous avez offensé Dieu, lui dit la Sainte. — Priez-le de me pardonner et de me rendre mon infirmité. » Bienvenue la lui rendit.

On lui présenta un jour une enfant aveugle, c'était une postulante de douze ans; la Sainte lui rend la vue et la miraculée en pleure de joie et de reconnaissance; mais le démon de la jalousie intervient; une malheureuse essaye de persuader à

l'enfant que ce n'est point à Bienvenue qu'elle doit sa guérison ; l'enfant le crut et... la cécité revint. Le lendemain, la Sainte revit sa petite aveugle : « Comment allez-vous mon enfant ? » lui dit-elle Et celle-ci de rougir sans répondre. — « Il a été fait comme vous avez cru, poursuit Bienvenue. » A l'instant recommencent les plus touchantes supplications. La thaumaturge se fait apporter un psautier, elle le met sous les yeux de l'aveugle, ouvert au psaume : *Voce mea*. Voilà que la jeune fille lit couramment; mais, au verso de la page, elle n'y voit plus : « Je suis assurée maintenant, dit-elle à la Sainte que je ne vois qu'autant que vous le voulez bien. » Cette fois la croyance était ferme, la guérison fut entière et définitive. C'est la confiance que Jésus exigeait des aveugles et des paralytiques de l'évangile. Ayons cette ardeur dans la confiance et nous pourrons à notre gré faire jaillir des miracles; ayons-en la grosseur d'un grain de sénevé et nous transporterons les montagnes.

La sollicitude de Bienvenue s'étendait aussi aux âmes du Purgatoire. Deux jeunes gens s'étaient pris de querelle à la suite d'une partie de plaisir, comme il arrive ordinairement: on en vint des paroles aux coups; on dégaina de part et d'autre. Au premier engagement, l'un tombe mort et l'autre mortellement blessé. Celui-ci eut du moins le temps de se repentir et de faire une mort chrétienne. On recommanda son âme à Bienvenue; elle lui apparaissait quelques jours après pour la remercier, au moment d'entrer au ciel, des longues et terribles souffrances dont ses prières l'avaient délivrée. — Ce duelliste repentant a de bien grandes actions de grâce à rendre à Dieu ; mais son malheureux compagnon !

Les prières de la Sainte délivrèrent aussi son père. Il avait vécu en chrétien, mais les âmes qui se contentent des vertus communes sont rarement exemptes d'un séjour au Purgatoire. Un jour qu'elle priait pour lui, il lui apparaît et la conjure de redoubler ses prières. Bienvenue qui s'entendait en expiations en offrit de ferventes pour une âme qui lui était si chère. Cette âme lui apparut de nouveau quelques jours après radieuse et éclatante; elle venait de monter au ciel.

SES VISIONS

Bienvenue eut aussi de fréquentes visions; le mystère de la fête que célébrait l'Eglise en était ordinairement le sujet. On se souvient de celles qui déterminèrent sa vocation religieuse; en voici quelques autres :

Un jour qu'elle méditait sur la Nativité de Marie dont la fête était proche, elle fut prise d'un vif désir de voir la sainte Enfant telle qu'elle était au moment de sa naissance dans les bras de sainte Anne. Elle en fait à Dieu la demande, et voici que les archanges Raphaël et Gabriel, sous l'apparence de deux beaux jeunes hommes, viennent lui dire de la part de Dieu : « Votre prière est exaucée, vous verrez cette nuit même la divine Enfant. Si elle étend vers vous ses petits bras, ouvrez-lui les vôtres; sinon ne sollicitez point cette grâce. » Et les messagers divins disparaissent. Bienvenue attend dans le ravissement la vision annoncée; elle ne tarda guère. Une vive lumière inonde sa chambre, voici sainte Anne portant Marie dans ses bras ! Bienvenue en pleure d'amour et de reconnaissance; fidèle à la consigne des anges, c'est Marie qu'elle observe surtout. O bonheur ! l'Enfant la regarde et lui tend les bras ; la Sainte la reçoit dans les siens. Impossible de décrire son bonheur; en elle tous les sentiments se mêlent et se confondent, chacun d'eux voulant dominer tous les autres: l'étonnement, l'amour, le respect, la reconnaissance; jamais plus qu'à cet instant cette petite Reine naissante n'a été la Reine de son cœur; la Sainte lui dit tout cela par les baisers dont elle la couvre. Marie ne répond pas, Bienvenue s'en plaint à sainte Anne : « Vous savez bien, répond-elle en souriant qu'on ne sait point parler à cet âge ». La Sainte s'en console en parlant à Marie le langage du cœur, puisque son cœur palpite au contact du sien. Ce bonheur, elle l'eut pendant plus d'une heure au bout de laquelle sainte Anne réclama son précieux dépôt et disparut, laissant Bienvenue embaumée des célestes consolations. Cette faveur était grande assurément; cependant il n'est pas un chrétien à qui Dieu ne fasse infiniment plus chaque fois qu'il communie.

Elle priait un jour dans l'église Saint-Dominique; un enfant merveilleux apparaît: « As-tu ta mère? lui dit la Sainte. — Et toi, répond l'enfant, as-tu la tienne ! — Je viens de la perdre. — Moi, j'ai encore la mienne. — Sais-tu l'*Ave Maria?* dit Bienvenue. — Récite-le toi-même. » La Sainte obéit : « *Ave Maria, gratia plena*, etc...., *et benedictus fructus ventris tui Jesus*. — Ce Jésus, interrompit l'enfant, c'est moi, » et il disparut.

Bienvenue demanda une autre fois à Notre-Seigneur de lui apparaître comme à Madeleine. C'était aux approches de Pâques; le jour de la fête, Jésus lui apparaît deux fois à quelques heures d'intervalle; elle se jette à ses pieds et pleure d'amour. Le Maître lui dit : « Veux-tu donc être une autre Madeleine? ne pleure pas; le temps est bien loin de ce que tu viens de voir. »

Une nuit de Noël, elle demande à Marie de lui montrer son Jésus naissant; Jésus l'a pour agréable et Bienvenue voit le divin Enfant dans les langes. Marie le lui remet dans les bras comme avait fait sainte Anne pour elle-même. O amour de Jésus! ô bonheur des âmes qui méritent de pareilles faveurs !

Bienvenue méditait un jour sur les angoisses de Marie à la recherche de Jésus et lui demandait de les éprouver pour avoir avec elle un trait de ressemblance. Elle est exaucée. Une dame apparaît, autour de laquelle joue un enfant ravissant de beauté. La Sainte le contemple avec amour, l'interroge; elle veut le toucher; mais il se dérobe et disparaît soudainement; cruelle déception! Bienvenue en sanglotte, elle en pousse des cris de douleur; elle fut trois jours en cet état et faillit en mourir; elle invoque Marie dans cette extrémité: Marie apparaît avec Jésus. Elle le lui met dans les bras en disant : « Tu as voulu expérimenter ma douleur, tu as été exaucée, ne me demande plus de pareilles faveurs. »

Bienvenue ne vit pas seulement Jésus dans les charmes de l'enfance ou l'éclat de sa résurrection, elle le vit aussi dans les abjections et les douloureuses péripéties de sa passion, depuis la trahison de Judas jusqu'à la consommation de son sacrifice au Golgotha. Elle fut particulièrement touchée des larmes de sang de Jésus en agonie, qu'elle vit porter au ciel par un ange, dans une coupe d'or.

Enfin, Marie voulut lui montrer son entrée triomphale dans le ciel, le jour même où l'Eglise en célèbre la fête.

SES EXTASES

Bienvenue eut aussi de fréquentes extases, parfois en dehors de ses visions, mais le plus souvent en même temps. Elle prenait un jour sa récréation avec les religieuses de Saint-Dominique, sous un arbre du cloître : tout à coup sa face s'illumine, ses yeux se colorent d'un rouge vif et versent d'abondantes larmes; elle reste une heure en cet état.

Revenue à elle, les sœurs la pressent de questions : « Qu'avez-vous vu? Qu'avez-vous vu? — J'ai vu, dit-elle, un de mes parents que mes prières ont tiré du Purgatoire et qui m'est venu remercier. »

Elle fut ravie une autre fois, au chant des premiers vêpres de l'Annonciation et raconta ensuite comment on chantait les vêpres au ciel. De même, chaque année, son âme allait, durant la Semaine-Sainte, savourer au ciel les lugubres et divines mélodies du chant de la passion, au moment où elles s'exécutaient sur la terre. Ce n'est pas à dire qu'il y ait quelque tristesse ou des chants lugubres au ciel, mais Dieu, dans ces visions, se mettait à la portée de sa servante pour toucher son cœur et entretenir sa piété.

SES ÉPREUVES

« Cet état de visions et d'extases, nous dit sainte Thérèse, est ordinairement accompagné de grandes souffrances; et désirer d'y arriver, c'est montrer qu'on n'a aucune idée des croix que Dieu envoie aux âmes qu'il favorise de ces grâces; or, ces croix sont très grandes et de diverses espèces, et sait-on si l'on aurait la force de les supporter? »

Bienvenue n'en manqua pas.

On connaît quelques-unes de celles que Dieu lui envoya, en voici d'autres qui lui vinrent du démon:

Encore toute jeune, elle priait un jour au verger paternel, quand elle voit apparaître tout à coup un beau jeune homme qui l'invite aux divertissements de la jeunesse. Bienvenue s'enfuit: il revient le lendemain lui dire « de la part de son confesseur, prétend-il, qu'il la dispense de son vœu de virginité : — Menteur, répond l'enfant, tous les ministres de Dieu disent le contraire. »

Une nuit qu'elle priait avec ferveur, elle voit subitement apparaître un chien qui flaire, inquiet, dans tous les recoins de sa chambre : « Quel est donc ce chien, dit-elle, qui ne me laisse pas la paix? — Tu le sauras bientôt répond la méchante bête. — Et depuis quand les chiens parlent-ils? réplique Bienvenue. » Le chien profère des menaces. « Bête infernale, je ne te crains pas, répond-elle, retourne avec tes pareils dans l'antre où te retient à jamais la justice divine. » Il se sauve en aboyant.

L'esprit malin varie ses formes; tantôt il prend celle d'un chat savant qui parle aussi bien qu'il miaule, tantôt celle d'un serpent, comme autrefois pour nos premiers parents. Un jour Bienvenue voit un énorme serpent se précipiter vers elle; elle se sauve en appelant au secours et n'éprouve aucun mal. La nuit suivante, le démon lui apparaît sans déguisement et l'apostrophe en ces termes : « Que fais-tu ici, méchante femme ? — La volonté de Dieu. — Je me suis bien vengé hier; tu as eu peur au verger. — C'était donc toi, esprit infernal? — Moi-même. — Je ne te crains sous aucune forme. »

Une autre fois, Bienvenue était allée prendre son repos en pressentant son arrivée ; il ne tarda guère. Elle voit un serpent se faufiler silencieusement près d'elle. La Sainte le laisse faire; puis tout à coup le saisissant par l'extrémité, elle lui frappe la la tête, la lui broie contre la muraille; le serpent siffle, s'agite, mais en vain; il ne peut toucher à la Sainte : « Quelle honte, lui dit-elle, qu'un ange autrefois revêtu de lumière en soit venu à prendre la forme d'une bête hideuse et maudite. »

Parfois, Satan lui lance de grosses pierres par la fenêtre et va les lui redemander sans plus de façon. « Où les as-tu prises, demande la Sainte ? — Dans le four à chaux des Dominicains ; je me voulais venger de l'un d'eux, ce sont tes prières qui m'en ont empêché. — Retire-toi, il n'y a rien ici qui t'appartienne. » Et il obéit.

Un jour il apparut à la Sainte sous la forme d'une bête fauve bondissante, les yeux en flammes, la gueule écumante et armée de terribles défenses. Bienvenue reste calme ; la bête engage la lutte ; la Sainte l'accepte ; elle laisse son voile accroché aux griffes du monstre. Satan néanmoins est vaincu et terrassé par sa courageuse adversaire qui lui met triomphalement le pied sur la gorge. Vaincu par une femme ! son orgueil humilié frémit, mais la puissance divine l'oblige à courber la tête ; de terrible qu'il était il devient suppliant, il conjure la Sainte de le renvoyer. Fidèle image des persécuteurs ; ordinairement forts devant la faiblesse, ils ne sont que lâches devant le vrai courage. Soyons donc des catholiques courageux. Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ?

La victoire sera la moindre de nos récompenses, même ici-bas. Notre Sainte l'éprouva ; c'était le plus souvent au sortir d'une de ces rudes épreuves qu'elle était visitée surnaturellement. Jésus reçut la visite et le service des anges après avoir été tenté du démon, et ses consolations n'arrivent, nous dit saint Paul, qu'à ceux qui ont passé par ses souffrances. « *Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Jesum consolatio nostra.* »

SA MORT

Comme saint Paulaussi, Bienvenue désirait mourir, afin d'être avec Jésus. Ce n'est pas qu'elle voulût se soustraire à la souffrance ; il lui arriva de dire, après sa guérison miraculeuse. « S'il plaît à Dieu de me rendre mes peines, je suis prête. » Mais l'amour éloigné de l'objet de ses tendresses est un tourment que nul tourment n'égale, et notre cœur ne sera en repos que dans la possession du Dieu pour qui il a été fait « *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te Domine* ». Bienvenue supplia donc un jour Notre-Seigneur à haute voix de la retirer de ce monde. C'était dans l'église de Saint-Dominique. Elle avait près d'elle sa sœur et une amie. A cette prière de la Sainte toutes deux s'exclament : « Ma sœur, que deviendrai-je ? dit l'une. — Ne m'abandonnez pas, dit l'autre, vous êtes ici-bas mon unique soutien toute ma consolation. » Bienvenue répond simplement : « Croyez-vous qu'auprès de Jésus je vous sois moins utile qu'ici-bas ? » Le divin Maître jugea comme elle et l'exauça. Sa prière finie, elle éprouve une vive douleur de poitrine. C'était la réponse divine. La Bienheureuse le comprit; aussitôt elle met ordre à ses affaires, choisit le lieu de sa sépulture et attend en paix l'heure bénie qui va l'unir à Dieu pour jamais.

Le mal s'aggrave rapidement; son Jésus, qu'elle a reçu avec tous les trésors de grâces qu'il apporte aux mourants, est là pour la consoler et la fortifier; saint Dominique aussi. Le démon ne saurait manquer l'occasion d'un dernier assaut. Bienvenue le redoute et invoque Marie. La Vierge lui révèle toutes les ruses de guerre qu'il prépare dans l'ombre. « Mais rassure-toi, ajoute la bonne Mère, je serai là pour te secourir. » Bientôt le démon apparaît, affreux, horrible comme jamais : « *Tu es damnée, lui dit-il, à cause de tes mortifications exagérées ; ta mort est un suicide volontaire.* » Bienvenue appelle Marie. « Peine inutile, poursuit le malin; ce n'est pas elle qui t'est apparue; c'est moi pour te tromper. » Qu'on juge de l'effroi, de la terreur de la Sainte ! elle continue d'appeler Marie; Marie lui apparut enfin et le démon s'enfuit.

Bienvenue expira dans cette vision comme dans une dernière extase. On vit au même instant une éclatante lumière monter au ciel, inclinée dans la direction de l'église Saint-Dominique, c'était le 29 octobre 1292. Bienvenue était âgée de 37 ans.

SAINTE ERMELINDE, VIERGE ET RECLUSE

Fête le 29 octobre.

Sainte Ermelinde reçoit d'un ange l'ordre de se retirer à Meldert.

SAINTS DU VI^e^ SIÈCLE EN FRANCE

Notre beau pays de France vit éclore, au VI^e^ siècle, une riche moisson de saints personnages, de tous les états et de toutes les conditions, qui, par leur piété et leurs vertus, amenaient au Christ les peuples francs et gaulois, les unissaient par les liens de la fraternité dans la même religion et préparaient le règne incomparable de notre Charlemagne, roi des Francs, empereur d'Occident et protecteur dévoué du siège apostolique.

Sur le trône, on vit briller sainte Clotilde et sainte Radegonde ; saint Cloud, petit-fils de Clovis et de Clotilde, privé par ses oncles d'un royaume terrestre, conquérait par ses vertus le royaume du ciel. — Saint Remy à Reims, saint Avit à Vienne, saint Viventiole à Lyon, saint Grégoire à Langres, saint Apollinaire à Valence, saint Claude à Besançon, saint Pragmace à Autun, étaient les modèles des évêques et devenaient les conseillers des grands et des princes.

De saints abbés, Avit à Mici, Thierri à Maineray, Eusice à Celle, Evroul à Ouche, fondaient ou gouvernaient de nombreux et florissants monastères.

Dans ce même siècle, peut-être dans la seconde moitié, vivait volontairement cachée aux yeux de

hommes, sainte Ermelinde, dont Dieu même devait faire resplendir les vertus, et dont nous allons retracer fidèlement la vie, en prenant pour guide les *Bollandistes*.

FAMILLE D'ERMELINDE

Ermelinde eut pour père Ermenold et pour mère Ermesende, nobles Francs, puissants par leurs richesses autant que par leur noblesse.

Sa famille était unie par une parenté très rapprochée avec la famille du bienheureux Pépin de Landen, maire du palais d'Austrasie, et de la bienheureuse Itta sa femme, qui donnèrent le jour à sainte Gertrude.

Cette parenté avec une famille qui devait monter plus tard sur le trône des Francs, et produire Charles-Martel et Charlemagne, les noms de son père et de sa mère et le sien propre, la grandeur de son corps, ne laissent pas de doute qu'Ermelinde ne fût de race franque.

Son père, le noble Franc Ermenold, avait-il reçu le baptême avec le roi Clovis, à Reims, après la bataille de Tolbiac, avec tous ces guerriers qui voulurent ainsi suivre leur chef, et abandonner comme lui leurs fausses divinités, pour adorer le Dieu de leur reine Clotilde, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui venait de les rendre victorieux?

Nous ne le savons. Mais si Ermelinde montra une piété si touchante dès son plus bas âge, où aurait-elle puisé une religion si précoce, sinon au sein d'une famille chrétienne elle-même, auprès de parents pratiquant cette religion?

Jamais, disent ses biographes, même dans ses premières années, Ermelinde ne laissa paraître rien de puéril dans son langage ou sa conduite; en toutes choses et partout, elle portait une gravité et un sérieux au-dessus de son âge. Elle aimait peu à prendre part aux jeux de ses compagnes; elle préférait se retirer dans la maison de ses parents et elle s'adonnait à la lecture et à l'étude des *psaumes*.

Nos pères aimaient l'Ecriture sainte, parole de Dieu, lettre venue du ciel, selon l'expression de saint Antoine. Elle était lue dans la maison du noble Ermenold, et sa fille apprenait de mémoire les *psaumes* inspirés de David, *psaumes* sublimes dont nul génie humain n'a pu imiter les beautés, et dont le chant si populaire dans l'Eglise catholique remue profondément tout cœur chrétien.

ADOLESCENCE D'ERMELINDE — ELLE SE CONSACRE AU SEIGNEUR DANS LA VIRGINITÉ

La pieuse enfant avait déjà atteint l'âge de l'adolescence. Ses parents lui proposèrent une noble alliance digne de son rang. Elle refusa; elle avait, leur dit-elle, consacré sa virginité au Seigneur, elle ne voulait point d'autre époux que Jésus-Christ.

L'Apôtre lui avait, en effet, appris que celle qui est mariée pense au monde et à plaire à son mari, mais que *la vierge* ne pense qu'au service du Seigneur. Elle avait compris cette leçon du grand saint Paul, et son parti était pris : elle n'aimerait que le Seigneur, elle ne penserait qu'à lui seul pour plaire à cet unique bien-aimé.

Ses parents essayèrent en vain de la gagner à leurs vues, elle résista à toutes leurs instances. Pour s'arracher à ces importunités et témoigner de sa volonté inébranlable de ne pas contracter d'alliance avec un homme quelconque, elle coupa elle-même et fit tomber sa belle chevelure.

Une longue chevelure était un signe distinctif de noblesse et de liberté chez les Francs, et on voit par notre histoire nationale, qu'un prince ou un roi était lui-même déshonoré par la perte de sa chevelure et jugé indigne de régner.

Pour une femme, le déshonneur était encore plus grand, elle ne méritait plus qu'un mépris universel.

Grâce à son généreux sacrifice, Ermelinde, désormais libre, renonça complètement au monde et à ses vanités; elle quitta la maison de ses parents pour suivre Jésus-Christ par la voie étroite et dure. Et, de ce premier jour jusqu'au jour de sa bienheureuse mort, elle ne regarda plus en arrière, nous disent ses biographes, elle ne recula jamais dans le chemin qu'elle s'était tracé.

Ses parents lui assignèrent pour sa subsistance les revenus de la villa ou métairie d'Odenka (aujourd'hui Terdonck), hameau de la paroisse de Lovenjoul, dans le diocèse de Malines, en Belgique.

Elle méditait chaque jour les bienfaits de Dieu, ainsi que la vie et la passion du Sauveur.

La conduite des saints, qui paraît une incompréhensible folie aux yeux des mondains, est, en vérité, une sagesse fort éclairée, puisée dans la méditation des vérités éternelles. Ermelinde savait ce qu'elle voulait, elle savait où elle allait en entreprenant cette vie de sacrifice et d'amour divin, et si elle ne recula jamais dans la voie du Seigneur, c'est qu'elle appliquait avec persévérance son esprit à méditer la bonté divine et la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Son âme, toute remplie des sentiments de la sainte Ecriture, *goûtait et voyait combien le Seigneur est doux :* elle méditait sur l'amour du *Père qui nous a tant aimés qu'il nous a donné son Fils unique, et, avec lui, toutes choses;* elle méditait sur l'amour du *Fils, Verbe fait chair, qui s'est anéanti sous la forme d'esclave, se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix.* Alors son cœur répétait cette parole enflammée du roi prophète : *Comme le cerf soupire après les sources des eaux, ainsi mon âme soupire après le Dieu vivant et fort.*

Saint Paul se glorifie de ne *savoir que Jésus-Christ Crucifié* : « La mort et passion de Notre-Seigneur » est le motif le plus doux et le plus violent, qui » puisse animer nos cœurs en cette vie mortelle, » dit saint François de Sales.

Cette science de Jésus-Christ crucifié a été la science des saints; elle fut, lisons-nous dans sa vie, la science d'Ermelinde, la source de sa force et le foyer inextinguible où se rallumait sans cesse son amour.

O Seigneur Jésus, *détournez mes yeux de la vanité*; donnez-moi de goûter votre douceur et vos amabilités infinies, et de vous méditer avec un cœur pur.

Odenka (Terdonck), hameau de la paroisse de *Lovenjoul*, passe, dans la tradition des habitants ainsi que nous l'avons dit plus haut, pour le lieu de naissance de sainte Ermelinde, et on y montre une fontaine qui porte son nom.

Beauvechain, paroisse voisine de la précédente et de *Meldert*, est aussi regardée comme le lieu de la première retraite de la Sainte.

Odenka, *Beauvechain* et *Meldert* sont dans le diocèse de *Malines*, en Belgique.

Au VI^e^ siècle, la règle bénédictine n'était pas encore adoptée par les femmes, en Belgique, comme l'établissent les *Bollandistes*. Ermelinde ne doit donc pas être rangée au nombre des religieuses de l'Ordre de Saint-Benoît. Elle n'habitait pas non plus dans un monastère proprement dit, car nous lisons dans la vie de sainte Gertrude, fille du bienheureux Pépin de Landen, et de la bienheureuse Itta, qu'elle fonda le premier monastère de femmes en Belgique, au

VII[e] siècle, sur les conseils et les plans de saint Amand.

L'histoire de cette époque nous fournit bien des exemples de *vierges* qui avaient reçu le voile de la main de l'évêque, et qui continuaient à demeurer dans la maison paternelle; mais Ermelinde vivait dans la retraite où elle s'était réfugiée. La pieuse solitaire fréquentait assidûment l'église voisine de sa résidence. Elle y passait la plus grande partie de son temps, disant avec le psalmiste : « *Qu'ils sont aimés, Seigneur, vos tabernacles; mon âme soupire et défaille dans vos parvis; mieux vaut un jour passé dans votre temple que mille années dans les palais des méchants.* »

UN ANGE ORDONNE A SAINTE ERMELINDE DE SE RETIRER A MELDERT — L'AUBÉPINE EN FLEURS

Les fréquentes visites d'Ermelinde à l'église avaient attiré sur elle l'attention de deux jeunes hommes, chefs de la localité, et ces deux frères avaient conçu, à l'insu l'un de l'autre, le projet de l'épouser. Mais leurs instances furent sans succès.

Le plus jeune gagna par des présents le gardien de l'église, espérant, avec son concours, enlever la vierge du Christ quand elle viendrait prier à son ordinaire, durant la nuit. Il n'osait, en effet, l'enlever durant le jour, par crainte du mécontentement et de l'opposition des habitants de la localité, pleins de vénération pour les vertus de la jeune vierge.

Mais le Seigneur, qui *veille sur ses justes comme sur la prunelle de ses yeux*, et qui déclare dans l'Evangile *ne pas laisser tomber un seul cheveu de nos têtes sans sa volonté*, avertit sa fidèle servante du danger qui la menaçait, et la nuit même où le complot devait s'exécuter, un ange vint du ciel, comme autrefois pour Joseph, lui ordonner de fuir et de se retirer à Meldert.

Ermelinde s'empressa d'obéir, et de gagner la retraite indiquée par le messager de Dieu.

Entre Beauvechain et Meldert, le voyageur rencontre une aubépine très ancienne, connue dans la contrée sous le nom d'*aubépine de sainte Ermelinde.*

Une tradition locale rapporte que la Bienheureuse, poursuivie par le jeune homme qui l'attendait sur le chemin de l'église, se cacha, en ce même endroit, au milieu d'un troupeau de brebis, et qu'elle planta en terre une branche d'aubépine qu'elle tenait à la main. Aussitôt Dieu fit grandir cette branche et la revêtit de fleurs.

D'après la même tradition, le ravisseur aurait demandé au berger des nouvelles de la fugitive, et celui-ci aurait répondu qu'elle était passée par là, et qu'elle y avait planté l'aubépine qu'il avait devant ses yeux, déjà toute couverte de fleurs.

VIE D'ERMELINDE A MELDERT — SA PÉNITENCE ET SA BIENHEUREUSE MORT

La servante de Dieu s'établit à Meldert selon l'ordre de l'ange. Elle fréquenta l'église de ce lieu avec non moins de piété que celle de Beauvechain. Toujours plus fervente dans la prière, elle augmenta ses pénitences et ses mortifications. Désormais elle n'usa plus de viande; des fruits et des légumes faisaient toute sa nourriture. Elle vécut longtemps dans cette nouvelle retraite, et la renommée de ses vertus lui amenait assez souvent des personnes désireuses de la consulter et de se recommander à ses prières.

A cette époque les reines Frédegonde et Brunehaut remplissaient notre pays de guerres et de meurtres, bien dignes de peuples encore à moitié barbares.

Ermelinde offrait à Dieu ses pénitences et ses mortifications, en réparation de tant de crimes et pour le salut et le bonheur de sa chère patrie et des princes francs, ses proches parents.

Le Seigneur, toujours miséricordieux, pardonna à la France à cause des saints qu'elle produisait alors, et il la choisit pour terrasser la puissance musulmane avec Charles-Martel, pour arrêter définitivement les grandes invasions barbares avec Charlemagne et pour fonder à jamais le pouvoir temporel du Saint-Siège.

Ermelinde ne devait point voir sur la terre la réalisation des desseins miséricordieux du Seigneur sur sa patrie. Elle mourut à Meldert, probablement vers la fin du VI[e] siècle, inconnue des hommes, disent ses biographes, mais connue des anges, ses frères, qui reçurent sa belle âme et la portèrent au doux paradis, parmi la troupe innombrable des vierges qui accompagnent partout l'*Agneau Immaculé* et font cortège à la Vierge-Mère, pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes.

DIEU RÉVÈLE LA GLOIRE D'ERMELINDE — MIRACLES UN ORATOIRE EST ÉLEVÉ SUR SON TOMBEAU

Quarante-huit ans après la mort d'Ermelinde, Dieu voulut manifester la gloire et la sainteté de sa fidèle épouse. Hugo, intendant du bienheureux Pépin de Landen, passant de nuit à Meldert, vit le tombeau de la Sainte tout resplendissant d'une lumière céleste, et, en même temps, il fut surnaturellement instruit de la sainteté d'Ermelinde. Semblable au *bon négociant* de la parabole évangélique, *lequel, ayant trouvé une perle précieuse, va vendre tout ce qu'il possède pour l'acheter*, Hugo se hâta d'aller vendre ses biens et il vint habiter près du tombeau d'Ermelinde, avec le consentement de son pieux maître. Par leurs soins communs et à leurs frais, un oratoire s'éleva sur la tombe. Les fidèles y accoururent, et des miracles si nombreux s'y produisirent, qu'on disait dans le Brabant : *tous les maux cessent au tombeau d'Ermelinde.* Cependant les maux de jambes étaient plus souvent guéris que d'autres.

Des monastères de religieux et de religieuses s'élevèrent bientôt près de ce lieu aimé du ciel, — et les *béguines* belges prétendent se rattacher aux religieuses de Meldert. Mais il faut dire que depuis longtemps il ne reste plus aucune trace de ces monastères.

RELIQUES — CONFRÉRIE

Le corps de sainte Ermelinde, reconnu solennellement en 1849, en présence du cardinal de Malines, et placé dans une châsse plus riche, repose depuis le XVII[e] siècle dans l'église paroissiale de Maillard. Il était resté jusqu'alors dans l'oratoire construit par Pépin de Landen et son intendant, restauré et orné par les comtes de Oyenbrudge, qui élevèrent aussi le mausolée en marbre noir où étaient les précieux ossements et sous lequel coule la fontaine miraculeuse. Anne de Oyenbrudge mourante fut ramenée soudain à une santé parfaite par quelques gouttes d'eau puisée à cette fontaine.

Cette guérison, représentée dans les tableaux qui décorent l'oratoire, était comme une récompense de la Sainte pour cette pieuse et généreuse famille qui, au prix de tous les sacrifices, avait, pendant deux siècles, protégé les saintes reliques contre les calvinistes et contre toutes les invasions si nombreuses dans cette partie de la Belgique. Les comtes de Oyenbrudge avaient considéré la garde de *ces*

précieuses dépouilles comme le plus sacré de leurs devoirs, et leur nom sera toujours associé au culte de sainte Ermelinde.

Cachée dans un champ, près du moulin, durant toute la période révolutionnaire, la châsse de la Sainte fut rapportée à l'église, le jour de la Pentecôte, en 1803. Une femme aveugle recouvra la vue en la touchant, durant le trajet.

Une confrérie, enrichie d'indulgences, a été canoniquement rétablie en l'honneur de sainte Ermelinde, en 1849, dans l'église de Maillard. L'ancienne confrérie était devenue caduque, à cause de la suppression de l'ancienne paroisse.

Ainsi la gloire véritable est attachée au nom de l'humble servante du Christ. Dieu rend au centuple à ses saints.

SAINT NAAMAS DE RODEZ, DIACRE ET CONFESSEUR

Fête le 3 novembre.

Naamas naquit à Rodez, au v^e^ siècle. Dès son enfance, il fit preuve d'une grande innocence et d'une grande piété, et fut reçu au nombre des clercs de l'église de Rodez. L'illustre saint Amans était alors évêque de cette ville. Il ne tarda pas à apprécier le mérite et les vertus du saint jeune homme, et il lui conféra l'ordre du diaconat.

Ce fut pour Naamas un nouveau motif de se vouer tout entier à l'amour de Dieu et à son service.

Parfait imitateur de saint Etienne et de saint Laurent, il était l'édification des fidèles, la consolation de son évêque et la terreur des démons. Ces esprits de malice tremblaient en sa présence, et sa parole les forçait à quitter le corps des possédés.

Un jour qu'on amenait un démoniaque à saint Amans, pour qu'il le guérît, le prélat renvoya les solliciteurs à son diacre, bien certain qu'aucune puissance de l'enfer ne pouvait lui résister. Naamas, pour obéir à son évêque, prononça sur le possédé les exorcismes accoutumés, ordonnant, au nom de Jésus-Christ, à l'esprit des ténèbres de quitter sa victime. Le démon, obligé de céder à la puissance divine, sortit plein de rage, annonçant au Saint qu'il se vengerait en le forçant à faire un long voyage.

L'esprit malin se jeta sur une jeune nièce de l'empereur (probablement Valentinien III), et il la tourmentait si cruellement qu'elle ne pouvait se tenir droite, ni couchée. Le prince appela les plus habiles médecins pour guérir ce mal singulier, mais aucun ne put réussir à la soulager; ils s'aperçurent bien vite que cette maladie venait d'un agent étranger à la nature, et contre lequel la médecine corporelle n'a pas de remède. L'empereur demanda donc des exorcistes pour chasser le démon qui tourmentait la jeune fille. Le mauvais esprit finit par répliquer aux exorcistes qu'il ne sortirait que sur l'ordre de Naamas, diacre de Rodez. On ne savait s'il fallait le croire. Cependant l'empereur, désireux de sauver sa nièce, envoya aussitôt des messagers à Rodez chercher ce personnage.

Dès que le saint diacre fut en route pour l'Italie, le démon se mit à tourmenter la possédée avec une telle fureur, qu'on craignait à chaque instant de la voir mourir. Des cavaliers furent envoyés en toute hâte au-devant de l'homme de Dieu, pour le supplier d'accélérer sa marche le plus possible. Naamas leur donna son manteau: « Retournez promptement, leur dit-il, et enveloppez la malheureuse enfant dans ce manteau, pour la calmer. » A peine ce manteau fut-il posé sur la possédée, que le démon la laissa, en criant: « Naamas de Rodez m'a chassé d'ici. » L'enfant était délivrée.

L'empereur, plein de joie, alla au-devant de l'homme de Dieu, qui arrivait humblement à pied. Il le reçut avec de grands honneurs et lui offrit de riches présents; mais le diacre les refusa. Il se contenta de demander des ouvriers pour achever une église que saint Amans avait commencée à Rodez. Le prince donna immédiatement l'ordre de mettre à la disposition de l'évêque tous les ouvriers qu'il demanderait. Il fit don au bienheureux diacre de précieuses reliques, entre autres de saint Pierre, de saint Laurent et de la vraie Croix.

Ce trésor, plus estimable que l'or, fut déposé par saint Naamas dans la nouvelle église. Peu après, le saint lévite mourut, et saint Amans, fondant en larmes, présida à sa sépulture, dans cette même église. Elle était dédiée à saint Pierre. Quelques années après, elle reçut aussi la dépouille mortelle de saint Amans et en porta le nom. Depuis lors, jusqu'à nos jours, les fidèles y ont uni dans une commune vénération les reliques du saint évêque et de son saint diacre. Qu'ils protègent toujours du haut du ciel le clergé et le peuple, et en particulier les jeunes aspirants au sacerdoce, afin qu'ils triomphent du démon!

LE BIENHEUREUX ARCHANGE CANETI

CHANOINE RÉGULIER DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 29 octobre.

Le Bienheureux archange prédit à Julien le Magnifique l'élévation de son frère, Jean de Médicis, au Souverain Pontificat.

LE JEUNE ORPHELIN A DIEU

Archange appartenait à la noble famille des *Caneti*, de Bologne. Il perdit son père et ses frères, tués dans une de ces dissensions civiles si fréquentes au moyen âge dans les villes d'Italie.

Déjà prévenu par la grâce de Dieu et doué d'une tendre piété dès son plus bas âge, Archange vit, dans ce triste événement, un exemple de la vanité des biens et des espérances de cette terre. Il renonça au monde pour se donner tout à Dieu. En 1484, il reçut l'habit des Chanoines-Réguliers de Saint-Augustin de la Congrégation du Très Saint-Sauveur.

TERRIBLE ÉPREUVE — SA CHARITÉ

Archange fut d'abord envoyé à Venise, au monastère de Saint-Sauveur. Ses supérieurs le chargèrent du soin de recevoir les hôtes et de les servir, emploi qu'il remplissait avec beaucoup de dignité, d'humilité et de charité.

Or, les meurtriers de sa famille s'étaient réfugiés à Venise et venaient parfois à l'abbaye de Saint-Sauveur. Un jour, en servant les hôtes, selon sa coutume, le jeune religieux reconnut, parmi les convives assis à la table du couvent, un de ceux qui avaient donné la mort à son père.

La vue inattendue du meurtrier de son père le

jeta dans un grand trouble, et le démon aussitôt lui suggéra la pensée de dénoncer le coupable et de le livrer à la justice, pour se venger.

Mais notre Bienheureux, en vrai disciple de Celui qui est mort pour les hommes, ses ennemis, et qui pardonna à ses bourreaux du haut de la croix, ne voulut point tirer vengeance des ennemis et des meurtriers de sa famille. Cependant, sentant le sang lui monter à la tête et son visage s'enflammer à la vue de l'assassin, il craignit que la tentation ne surpassât ses forces et quitta le service de la table, alléguant une indisposition.

Après le repas et le départ des hôtes, le supérieur du couvent vint, en bon père, auprès de Frère Archange pour s'informer de sa santé et savoir la cause de sa subite indisposition. Le jeune religieux lui exposa avec simplicité sa terrible tentation en présence du meurtrier de son père, et comment il avait dû fuir pour cacher son émotion.

Le supérieur entra dans une grande admiration de sa charité et de sa prudence. Il le félicita et lui promit le secret.

IL EST ORDONNÉ PRÊTRE — SON AMOUR DE LA VIE SOLITAIRE

Dieu récompensa l'acte héroïque de son serviteur par une abondance de grâces. Archange réalisa dès ce jour des progrès très rapides dans la ferveur et l'humilité.

Par obéissance, il consentit à être ordonné prêtre, car lui-même se jugeait trop indigne de cette sublime fonction pour la demander.

Son amour de l'oraison était si grand qu'il aurait souhaité être, non seulement séparé du monde comme il l'était déjà, mais encore éloigné de la fraternelle société des autres religieux, afin de n'être jamais distrait de ses conversations intérieures avec Dieu. Cependant, pour mortifier sa volonté et pratiquer l'obéissance, il passa treize ans dans le couvent de Saint-Sauveur ou celui de Saint-Antoine, tous deux situés dans la ville de Venise.

Il ne perdit jamais sa dévotion ni le désir d'avancer toujours dans la vertu. Jamais il ne manqua d'assister, soit de jour, soit de nuit, à l'office du chœur, ni à aucun autre exercice de sa congrégation.

Il célébrait tous les jours la messe avec une grande ferveur; il y suppliait le Seigneur de lui accorder la patience, et de lui ménager une retraite pour mieux s'adonner à l'oraison, si telle était sa volonté.

AU MONASTÈRE DE GUBBIO

Il apprit que le monastère de Saint-Ambroise, à Gubbio, était très convenable à la vie solitaire et contemplative. Il n'y avait alors que deux religieux. Archange demanda avec instances la permission d'aller les rejoindre. On la lui accorda et il vint à Gubbio, en 1498. Il y vécut sept années, adonné continuellement aux jeûnes, aux veilles, à la pénitence et à la prière.

Une partie du jour était employée à de pénibles travaux corporels, pour dompter la chair et la tenir sous la dépendance de la foi et de l'esprit.

Il creusa une citerne profonde pour l'usage de la communauté; il se construisit pour lui-même une cellule solitaire et écartée, véritable ermitage d'anachorète. On y montait par un escalier fort raide, de quarante-cinq marches. Deux planches servaient de lit, un siège en bois fixé au mur et quelques images, entre autres celle de la passion du Sauveur, en composaient tout le mobilier.

CALOMNIES CONTRE ARCHANGE

Cependant le pieux solitaire fut calomnié auprès de ses supérieurs par quelques religieux, qui le trouvaient trop singulier.

On le rappela à Venise. Il s'empressa d'obéir et demeura un an au monastère de Saint-Sauveur, où on le revit plus humble, plus docile, plus fervent que jamais.

Les supérieurs reconnurent la fausseté des accusations portées contre lui, et ils le nommèrent vicaire du couvent de Saint-Daniel-*in-Monte*. Malgré ses répugnances à exercer l'autorité, Archange obéit encore.

En 1507, il remplit les mêmes fonctions au couvent de l'Ile, près de Vicence.

Cependant il ne cessait de demander à Dieu de le ramener dans sa chère solitude du couvent de Saint-Ambroise, à Gubbio. Cette faveur lui fut accordée de nouveau en 1509

NOUVEAU SÉJOUR A GUBBIO — SA RÉPUTATION

Heureux d'y trouver dans le silence et la paix ses entretiens secrets avec Dieu, Archange se livra entièrement à la prière. Il y employait toutes ses journées et les nuits presque entières; comme s'il avait voulu se dédommager des années précédentes où il n'avait pas joui de même liberté.

Il y avait dans les environs un ermite du Tiers-Ordre de Saint-François, nommé Thomas de Fabriano, qui expiait par une vie pénitente et austère une existence auparavant remplie par le crime et les désordres. Thomas, attiré par la réputation d'Archange, venait tous les jours entendre sa messe, et souvent, après le saint sacrifice, ils s'entretenaient dans de pieuses conversations et leurs cœurs s'embrasaient mutuellement d'amour de Dieu.

Archange était le directeur de Thomas; il recevait l'aveu de ses fautes au tribunal de la pénitence, et, par sa prudente et sage direction, il le conduisit à une haute perfection.

De jour en jour, Archange était plus connu et plus vénéré, les peuples accouraient le consulter.

Les âmes affligées aimaient surtout à l'entretenir. Ses sages avis et ses saintes paroles ramenaient le calme et la joie dans les esprits, et tous les visiteurs se retiraient joyeux et consolés.

ESPRIT DE PROPHÉTIE — UNE VOCATION MANQUÉE

Beaucoup attribuaient au serviteur de Dieu l'esprit de prophétie.

Au témoignage de Thomas de Fabriano, François-Marie, duc d'Urbino, engagé dans une guerre périlleuse dont l'issue était fort incertaine, envoya un messager spécial consulter Archange sur le résultat de la lutte et solliciter le secours de ses prières. « Je ne suis, répondit le religieux, qu'un homme misérable et pécheur, indigne d'être exaucé de Dieu. Mais je ne refuse point de prier pour vous. Revenez demain au couvent. »

Aussitôt il se mit en prières et y persévéra pendant neuf heures sans interruption. Le lendemain, il chargea le messager du duc d'Urbino d'annoncer à son maître l'heureux succès de la guerre.

Le duc fut victorieux comme le Saint l'avait prédit.

Un médecin de ses amis, Antoine Asquisti, avait

une fille que Dieu appelait à la vie religieuse et qui voulait suivre sa céleste vocation. Mais le père refusait de donner son enfant à Dieu, et il la destinait au mariage. Archange déclara, à plusieurs reprises, aux parents de la jeune fille, que Dieu la voulait seul pour épouse. Les parents aveuglés par leur intérêt et leur affection la fiancèrent malgré tous les avertissements. Ce jour même, la jeune fille tomba malade et quelques jours après, elle mourut.

JULIEN LE MAGNIFIQUE

Julien le Magnifique, de l'illustre famille des Médicis, exilé de Florence sa patrie, à la suite des troubles qui désolèrent cette ville, était venu chercher un refuge à Gubbio. Sur le conseil de ses amis, il vint visiter le saint religieux et se recommander à ses prières. Il lui exposa avec larmes ses peines, ses infortunes, les tristesses de l'exil et lui demanda quand tout cela finirait. Le Bienheureux Archange le consola, lui conseillant de mettre toute sa confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il l'engagea à revenir le lendemain.

Julien revint, selon l'invitation du solitaire. Celui-ci lui dit : « Consolez-vous en Dieu Notre-Seigneur, et espérez en lui ; vous recevrez bientôt de divines consolations ; votre maison va recevoir une gloire plus grande que celle de son passé, et vos tribulations présentes seront changées en joie et en allégresse. »

Quelques jours après, Jean de Médicis, frère de Julien, était élu pape sous le nom à jamais illustre de Léon X, et Julien rentrait à Florence, au milieu de la joie et des acclamations publiques.

IL REFUSE L'ARCHEVÊCHÉ DE FLORENCE ET MEURT EN PAIX

Julien le Magnifique, au milieu de sa nouvelle fortune, n'oublia pas l'humble solitaire du couvent de Saint-Ambroise. L'archevêque de Florence étant venu à mourir, Julien dépêcha un envoyé auprès d'Archange, pour le supplier de venir aussitôt à Florence pour affaires urgentes, intéressant la gloire de Dieu.

Le bon solitaire suivit sans défiance l'envoi de Julien et fut reçu avec honneur par le Médicis.

Alors, celui-ci lui annonça la mort de l'archevêque et le supplia d'accepter, pour le bien des âmes, la charge épiscopale.

Mais aucune instance ne put triompher de l'humilité d'Archange, les honneurs et les responsabilités de l'épiscopat l'effrayaient ; sa paisible solitude favorable à l'oraison, l'attirait, et il ne désirait rien autre ici-bas.

Julien renouvela inutilement, durant plusieurs jours, ses offres et ses prières. Ne pouvant triompher de la résistance du Saint, il lui permit enfin de retourner à sa cellule.

Durant le trajet, Archange fut pris par la fièvre et il dut s'arrêter à Castiglione d'Arezzo, dans la maison de Baldo, fils d'Antoine Acquisti, son ancien ami. Baldo, sa mère et sa femme le reçurent avec bonheur et lui prodiguèrent les soins les plus dévoués.

Mathia, la mère de Baldo, était menacée de perdre la vue. Elle en était très affligée. Elle s'en plaignit au Saint : « J'aimerais mieux mourir que de devenir aveugle disait-elle ; je crois que je n'aurai jamais la patience de supporter une telle infirmité.

— Vous préférez mourir plutôt que d'être aveugle, lui dit Archange ; j'espère que Dieu vous accordera ce que vous désirez. » En effet, elle tomba malade et mourut peu après.

Cependant, malgré tous les soins, la maladie du religieux empirait tous les jours. Archange comprit que l'heure de la récompense était venue pour lui. Il reçut avec ferveur et humilité les derniers sacrements, puis il appela son compagnon, Antoine-Marie, et le pria d'écrire deux lettres, l'une pour le supérieur général de sa Congrégation, l'autre pour le duc d'Urbino.

« Hâtez-vous, lui dit-il, car je me sens mourir. »

Antoine-Marie n'avait pas encore achevé de rédiger ces lettres, lorsque Archange le rappela pour l'aider à revêtir son habit religieux. Il prit ensuite en main son bâton de pèlerin et, s'asseyant sur son lit, il demanda qu'on récitât les prières de la recommandation de l'âme. A la fin des prières, il répondit lui-même : *Amen*. Puis il ajouta, en union avec Jésus mourant : *Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains* », et il expira. C'était le 16 avril 1513.

Le corps fut déposé le lendemain dans un tombeau, au milieu d'un grand concours de peuple, dans l'église de Saint-François, à Castiglione. Mais les habitants revendiquèrent pour eux les restes mortels d'Archange. Ils les reçurent, au mois d'octobre suivant, avec une grande pompe, et ils les placèrent au couvent de Saint-Ambroise, dans la chapelle de la Sainte Vierge.

De nombreuses guérisons, obtenues par l'invocation d'Archange, manifestèrent à la terre la gloire dont le saint solitaire jouit dans le ciel auprès du Seigneur, notre seul Maître, à qui soit honneur, gloire et bénédiction dans les siècles des siècles. Amen.

UNE FLEUR DE LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE

SON ENTRÉE AU COUVENT (2 NOVEMBRE 1533).

« Je ne passais que quelques jours chez mon oncle, écrit-elle, mais ses entretiens, ses exemples, les paroles de Dieu que je lisais ou que j'entendais, laissèrent dans mon âme une empreinte ineffaçable. Cette lumière des beaux jours de mon enfance brilla de nouveau, et jetait une clarté de plus en plus vive ; je voyais le néant de tout, la vanité du monde, la rapidité avec laquelle tout passe. L'effroi me saisissait, quand je pensais que si la mort fût venue elle me trouvait sur le chemin de l'enfer. Ma volonté se sentait fortement inclinée à l'état religieux, sans pourtant achever de se rendre. N'importe, je voyais que c'était l'état le plus parfait et le plus sûr ; et ainsi peu à peu je me fortifiais dans la résolution de triompher de toutes mes résistances, pour pouvoir l'embrasser.

» Pendant trois mois, je livrai une bataille opiniâtre à ma volonté rebelle ; voici les armes dont je me servais pour la vaincre. Je me disais : Les peines et les souffrances de la vie religieuse ne sauraient

surpasser ce qu'on endure en purgatoire, et moi je m'étais rendue digne de l'enfer, — (c'est son humilité qui l'a fait parler ainsi, car on pense qu'elle ne commit jamais de péché mortel); — je ne me dévouais donc à rien de fort héroïque en acceptant le purgatoire de la vie religieuse jusqu'à mon dernier soupir; je m'en irais ensuite droit au ciel, terme unique où tendaient tous mes désirs. C'était plus, ce me semble, la crainte servile que l'amour qui m'imprimait ce mouvement vers la vie religieuse.

» Le démon m'attaquant à son tour me représentait que, élevée si délicatement, jamais je ne pourrais soutenir les austérités du cloître. Mon bouclier contre lui était la pensée des souffrances de Jésus-Christ. Je lui répondais que certes je ne faisais rien de considérable en souffrant un peu pour un Dieu qui avait tant souffert pour moi; d'ailleurs, cet adorable Maître viendrait au secours de ma faiblesse. Je ne me souviens pas bien toutefois si cette dernière pensée était présente à mon esprit; mais un fait certain, c'est qu'il s'écoula alors des jours qui marquent dans ma vie par les rudes assauts que j'eus à soutenir. Je me vis de plus travaillée de fièvres qui me causaient de grandes défaillances.

» Heureusement, j'étais déjà amie des bons livres, et ils me donnèrent la vie. Je lisais les lettres de saint Jérôme, je me sentis, par cette lecture, si inébranlablement affermie dans mon dessein d'être toute à Jésus-Christ, que je ne balançai plus à le déclarer à mon père. Un tel acte de ma part, c'était en quelque sorte prendre le saint habit. J'étais si jalouse de l'honneur de ma parole, qu'après l'avoir une fois donnée, rien au monde n'eût été capable de me faire retourner en arrière.

» Mon père m'aimait si tendrement que toutes mes instances ne purent le faire céder à mes désirs. — (Quant à la mère de notre Sainte, elle n'était plus de ce monde). — Je conjurai d'autres personnes de lui parler en ma faveur; leurs prières furent également inutiles. Tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'après sa mort je ferais ce que je voudrais. Comme j'avais appris à me défier de moi, et que je redoutais de trouver dans ma faiblesse un écueil pour ma persévérance, je jugeai qu'un tel parti ne me convenait pas, et j'exécutai mon dessein par une autre voie, comme je vais le dire.

Tandis que je méditais mon dessein, j'eus le bonheur de persuader à l'un de mes frères, en lui montrant la vanité du monde, d'embrasser l'état religieux. Il fut convenu entre nous qu'un jour, de grand matin, nous quitterions le toit paternel et qu'il me conduirait au monastère où était cette amie pour laquelle j'avais une grande affection. Cependant, malgré le doux lien qui me rendait ce couvent si cher, je me sentais alors prête à entrer dans tout autre, si j'avais eu l'espoir d'y mieux servir Dieu, ou si mon père m'en eût témoigné le désir; car déjà je cherchais sérieusement le bien de mon âme, et, quant au repos de la vie, je n'en tenais nul compte.

» Oui, je dis vrai, et le souvenir en est encore tout vivant, au sortir de la maison de mon père, mon âme éprouva la douleur d'une mystérieuse agonie. Je ne crois pas que la dernière heure puisse me réserver des angoisses plus cruelles. Je sentis tous mes os qui allaient se détacher les uns des autres. L'amour de Dieu n'étant pas encore assez fort, celui de mon père et de mes parents se réveillait plus tendre que jamais. Dans ce combat, je luttais avec un suprême effort. Ah! si Dieu, en ce moment, ne m'eût tendu la main, c'en était fait, toutes mes considérations étaient impuissantes, et je succombais vaincue; mais il daigna relever mon courage, je triomphais de moi-même, et j'exécutai mon dessein.

» Le jour où je pris le saint habit, Dieu m'éclaira d'une vive lumière; je compris combien il favorise ceux qui savent se vaincre pour le servir. Ma lutte intérieure n'avait été connue que de lui seul; au dehors on ne voyait en moi qu'un inébranlable courage. A l'instant même où je me vis revêtue des saintes livrées de la vie religieuse, un bonheur si pur vint inonder mon âme, que rien n'a jamais pu l'altérer jusqu'à ce jour; à une cruelle sécheresse qui me désolait, Dieu fit succéder le suave sentiment d'un tendre amour pour lui. Toutes les pratiques de la vie religieuse me devenaient une source de délices. Parfois il m'arrivait de balayer aux mêmes heures que je donnais jadis à mes plaisirs et à mes parures : la seule pensée que je n'étais plus esclave de ces vanités répandait dans mon cœur une joie toujours nouvelle; j'en étais étonnée et je ne voyais point d'où elle pouvait me venir.

« Quand ce souvenir m'est présent, il n'est rien, ce me semble de si difficile que je ne me sente le courage d'entreprendre : Que de fois j'en ai fait l'épreuve, et dans des choses importantes ! Lorsque, dès le commencement d'une œuvre sainte, j'ai vaincu les résistances d'une nature lâche, toujours j'ai eu à m'en applaudir. Quand on agit purement pour Dieu, il permet, afin d'accroître nos mérites, que l'âme éprouve je ne sais quel effroi, jusqu'au moment où elle aborde l'action : mais plus cet effroi est grand, plus aussi, quand elle en triomphe, elle embellit sa couronne, et plus elle rencontre de délices dans ce qui lui semblait si ardu. Dès cette vie même, il plaît au Divin Maître de payer cette grandeur de courage par des jouissances intimes, connues seulement des âmes qui en goûtent l'ineffable douceur. C'est pourquoi j'oserais dire, si j'avais à donner un conseil; apprenez par mon expérience à n'écouter jamais les craintes de la nature, et à ne pas vous défier des bontés de Dieu, quand, à différentes reprises, il vous inspire quelque haut dessein. Si sa gloire en est l'unique terme, ne craignez pas qu'il ne réussisse, car ce grand Dieu est tout puissant ! Qu'il soit béni dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il ! » *(Œuvres de sainte Thérèse, traduction de Bouix.)*

LA TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT-YVES

Fête le 29 octobre.

VIE DES SAINTS APRÈS LEUR MORT
LES DERNIERS MOMENTS DE SAINT YVES

Pour le chrétien qui meurt en état de grâce, dans la paix de son âme et l'amour de son Dieu, la mort n'est pas la mort, mais la naissance à une vie meilleure et éternelle. Cette vérité nous apparaît plus magnifique encore dans ces grands serviteurs de Dieu, que le Seigneur veut glorifier non seulement au ciel, au milieu de ses anges, mais encore sur la terre, au milieu des hommes mortels à qui les Saints sont donnés pour protecteurs et pour modèles.

Ainsi, au seuil de la tombe, commence pour les saints une nouvelle vie, et nous en donnons aujourd'hui un exemple à nos lecteurs dans la *vie de saint Yves après sa mort.*

Saint Yves, modèle des étudiants, des avocats, des juges, des prêtres et des curés, père des pauvres et des orphelins (1), gloire et consolation de la Bretagne, vit arriver la fin de sa carrière mortelle, âgé seulement de cinquante ans. C'était au commencement de mai de l'an 1303; le saint prêtre dit à la noble dame Typhaine de Pestivien: « Je pressens, par la faiblesse de mon corps, que le terme de ma vie approche, et c'est pour moi un grand sujet de joie. Et s'il plaisait à Dieu de hâter ce moment, je m'en réjouirais encore davantage; mon plus grand désir est de voir mon corps se dissoudre et mon âme s'envoler vers le ciel.

— Père bien-aimé, s'écria dans sa douleur cette pieuse dame, qui semblait en ce moment parler au nom de la Bretagne entière, père bien-aimé, demandez au Seigneur de retarder encore ce moment terrible, à cause de nous et de tous ceux qui vous aiment. Cruelle mort, c'est ainsi que tu viens nous séparer!... Pour ce peuple qui ne vit que de vos paroles et de vos bienfaits, je vous en supplie, restez encore quelque temps au milieu de nous! Saint Martin au moins ne refusait pas de vivre plus longtemps si c'était nécessaire au bien de son peuple.

— Si vous m'aviez vu, moi ou quelque autre, répondit le Saint, si vous m'aviez vu revenir victorieux d'un combat, vous vous réjouiriez avec moi, et maintenant que Dieu, se contentant du peu que j'ai fait pour lui, veut bien me donner le prix de mon travail, vous versez des larmes et vous vous laissez aller à la douleur! Jugez vous-même si c'est raisonnable! »

Déjà il avait fait son testament, déclarant laisser ce qui lui restait de biens à la chapelle de la Sainte Vierge, qu'il avait fondée près de Kermartin.

Malgré la fatigue qui le brisait de plus en plus, le saint prêtre continuait à dire la messe, à prêcher et à confesser. Le troisième jour avant sa mort, il voulut encore monter à l'autel, mais il était si faible que l'abbé de Beauport, l'abbé de Bégard et le seigneur de Kérimel durent l'aider à revêtir les ornements sacrés et le soutenir durant la messe. Il offrit la divine Victime avec la ferveur d'un séraphin, et des larmes brûlantes coulaient sur ses joues.

(1) Voir sa vie au 19 mai, nº 588.

Après la messe, il alla encore confesser quelques personnes qui lui demandaient cette faveur suprême. Ainsi, comme un bon soldat, il combattait jusqu'à la fin.

Mais le lendemain, il ne put plus se tenir ni debout ni assis, et dut se coucher sur son pauvre grabat. Il continuait à s'entretenir avec Dieu, il n'interrompait sa prière que pour consoler ceux qui le servaient et leur parler du ciel. Ses paroissiens, ses amis, apprenant qu'il touchait à sa fin, se pressaient en pleurant aux portes de la maison, demandant à le voir une dernière fois. L'évêque de Tréguier, Mgr Geoffroy de Tourmine, vint le bénir.

Le samedi, il se confessa au curé de la Roche-Derrien et supplia de ne pas tarder à lui apporter le saint Viatique. Avec quel amour il reçut son divin Roi et Sauveur! Puis, Hamon Gorrec, vicaire de Tréguier, suivi d'un nombreux clergé, vint lui administrer le sacrement de l'Extrême-Onction. Lui-même répondit à toutes les prières, les yeux sans cesse fixés sur l'image du crucifix, peinte sur le mur de sa chambre.

Le dimanche matin, 19 mai 1303, à l'aurore, son âme s'échappa de son corps, pour s'envoler dans l'éternité bienheureuse.

FUNÉRAILLES — LE TOMBEAU ET L'IMMORTALITÉ

La figure du bienheureux défunt resta calme et sereine; il semblait sourire.

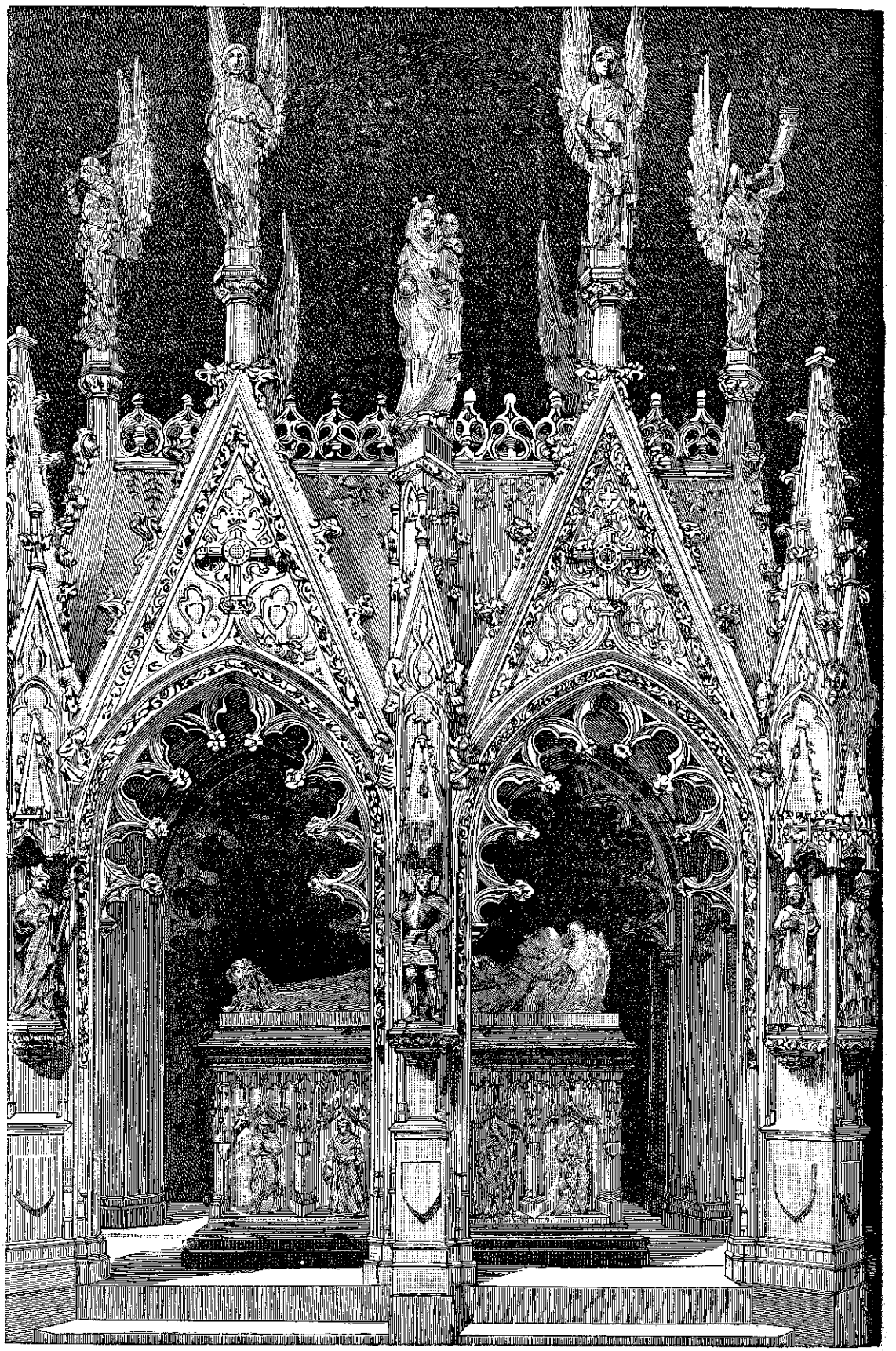
Pendant deux jours le corps resta exposé dans la salle où il avait expiré, au manoir de Kermartin; car tous voulaient lui baiser les mains et y faire toucher quelque objet de piété. On n'entendait que pleurs et lamentations; les pauvres surtout poussaient des cris déchirants.

L'évêque de Tréguier, entouré de son clergé et de tout son peuple, fit au saint prêtre de magnifiques funérailles et l'ensevelit dans sa cathédrale.

Le silence ne se fit pas longtemps autour de ce tombeau, écrit M. le chanoine France (1). Avant la fin de la semaine, le chevalier Alain de Keraurais, passant par la cathédrale, aperçut un jeune homme couché sur la tombe du bon curé. La terre était fraîchement remuée et aucune pierre ne le couvrait encore. « Que faites-vous là, dans cette posture, lui dit le chevalier? — Seigneur, répondit-il, je remercie le saint prêtre qu'on a enterré ici il y a sept jours. J'étais aveugle et il m'a rendu la vue. » Le bruit du miracle fit en peu d'instants le tour de la ville. Le jeune homme était du village de Coat-argroas, en la paroisse de Langoat. Il s'appelait Guyon, fils de Hamon. Tout le monde le savait aveugle, et, après sa guérison, il fut interrogé presque avec autant de curiosité que l'aveugle-né de l'Evangile. Bientôt une foule d'aveugles et d'autres malades vinrent prier sur le tombeau du bienheureux Yves de Kermartin.

« Un aveugle de Rocamadour, qu'on voyait tous les jours mendier de porte en porte, conduit par un petit chien, alla lui-même s'y prosterner, plein de confiance dans la puissance du

(1) *Saint Yves.* Etude sur sa vie et son temps. Chez Prud'homme, libraire à Saint-Brieuc.



Tombeau de saint Yves

saint prêtre, et le soir même, on le vit se promener complètement guéri! Ce miracle, dit Typhaine de Pestivien, causa une joie inexprimable dans toute la ville...

» Aymar, fils de Hamon de Kerguézai, se baignant dans la rivière qui passe à Lannion, tomba au fond de l'eau et y resta deux heures. On venait de l'en retirer et il était couché sans vie sur le rivage, quand ses parents arrivèrent en courant: « Grand saint Yves, s'écria la mère, rendez-moi mon fils et il sera à vous toute sa vie! » Aussitôt l'enfant ouvre un œil, puis l'autre, lève les mains comme s'il fût sorti d'un long sommeil et appelle sa mère!

Yves, fils de Savine, veuve Rivolan, de la paroisse de Plouguiel, mourut, le jeudi-saint, à l'âge de cinq ans. On se préparait à l'enterrer le dimanche de Pâques, quand sa mère s'écria: « O saint Yves, rendez-moi mon fils et il vous sera voué toute sa vie. Je promets de plus de déposer sur votre tombe bénie un cierge de la longueur et de la grosseur de son corps. » Aussitôt elle commença à prendre la mesure de l'enfant qui revint à la vie... Lorsque les prêtres arrivèrent quelques instants après pour procéder à la cérémonie funèbre, ils furent merveilleusement surpris de voir le jeune ressuscité venir lui-même au-devant d'eux et les prier de remercier avec lui le grand saint Yves...

A Fontarabie, sur la frontière d'Espagne, un pauvre voyant passer un noble Espagnol, nommé don Miguel, lui demande l'aumône au nom de saint Yves. L'*hidalgo* impatienté, au lieu d'aumône, crache dans la main du mendiant. Aussitôt il est saisi de folie furieuse, et il faut le lier avec des cordes.

On le mit sur un bateau qui faisait voile pour la Bretagne. A Tréguier, on le débarqua de plus en plus furieux; on le porta au tombeau du Saint, on fit célébrer des messes et distribuer des aumônes en son nom, et au bout de deux jours il fut complètement guéri.

Enfin en quelques années, on compta quatorze personnes sauvées des eaux, trois aveugles, quatorze paralytiques, neuf autres malades guéris, six aliénés rendus à la raison, et, chose plus merveilleuse encore, dix-sept morts ressuscités, dont trois enfants morts-nés.

Le nom du thaumaturge breton devint célèbre dans toute la France et tout l'Occident.

CANONISATION

Jean III, duc de Bretagne, se rendit à Avignon pour supplier le Pape Clément V d'ordonner les enquêtes nécessaires pour la canonisation du serviteur de Dieu. Clément V étant mort, le roi de France Philippe de Valois et l'évêque de Tréguier, au nom de ses collègues de Bretagne, insistèrent auprès de son successeur, le Pape Jean XXII. Le Souverain Pontife nomma une nombreuse commission de théologiens et de juristes, présidée par les évêques de Limoges et d'Angoulême.

Ces personnages se rendirent à Tréguier où l'évêque leur présenta plus de trois cents témoins qui attestèrent ce qu'ils savaient sur la sainte vie et les miracles d'*Yves Héloury de Kermartin*. Après ceux-là, il s'en présenta plus de cinq cents autres de toutes les parties de la Bretagne et des diverses provinces de la France.

Les dépositions des témoins, écrites par des notaires et scellées par les commissaires de l'enquête, furent présentées au Pape, à Avignon, par l'évêque de Limoges, le 4 juin 1331. Le Souverain Pontife nomma alors une nouvelle commission, présidée par trois cardinaux, pour examiner de nouveau toute cette affaire et terminer la procédure. Toutefois le procès ne fut achevé que seize ans après, et la sentence solennelle de canonisation fut prononcée par le Pape Clément VI, le 19 mai 1347.

« Au nom et par l'autorité de Dieu, des saints apôtres Pierre et Paul et la nôtre, disait le Pontife, de l'avis unanime de nos frères, Nous Clément, Evêque, serviteur des serviteurs de Dieu, décrétons et ordonnons, que Dom Yves, fils d'Héloury, de bonne mémoire, jadis prêtre du diocèse de Tréguier, et avocat des pauvres, soit inscrit au catalogue des saints et honoré comme tel par tout le monde; que sa fête soit célébrée tous les ans par l'Eglise universelle, le 19e jour de mai, qui est le jour de sa mort, et qu'on fasse son office avec solennité comme d'un confesseur non pontife, etc... »

Le Vicaire de Jésus-Christ accordait ensuite des indulgences à ceux qui assisteraient à l'élévation et à la translation des reliques et à la première fête du nouveau Saint.

DÉVOTION DES PEUPLES — LA SAINT-YVES D'HIVER

Cette cérémonie fut fixée au 29 octobre de cette même année 1347. Richard du Poirrier, évêque de Tréguier, y convoca le clergé et le peuple. La Bretagne, qui venait de perdre sa vieille indépendance, était alors déchirée par la guerre civile. Deux partis, soutenus l'un par la France, l'autre par l'Angleterre, s'y disputaient l'héritage du dernier roi Arthur; dans un élan commun de patriotisme et de foi, les belligérants suspendirent les opérations militaires pour assister à cette fête vraiment nationale.

Le brave et pieux duc Charles de Blois, naguère fait prisonnier au désastre de la Roche-Derrien, obtint la permission de s'y rendre un jour de l'octave. Suivant le vœu qu'il en avait fait, il partit nu-pieds de la Roche-Derrien, malgré un froid rigoureux. « Les habitants qui le voyaient passer les pieds ensanglantés, écrit M. France, pleuraient de pitié et jetaient sur la voie de la paille et même leurs habits, mais le duc les écartait pour marcher sur les pierres les plus dures, et il parvint ainsi, après avoir fait une grande lieue, jusqu'à la porte de la cathédrale. Il descendit, à genoux, les six marches du porche de la nef, et se traîna dans cette posture d'humiliation, jusqu'au tombeau de saint Yves pour lui rendre ses devoirs. »

Pendant les huit jours que les saintes reliques, tirées de leur sépulcre, restèrent exposées à la vénération des fidèles, le concours des populations fut immense. Une vertu miraculeuse sortait du saint corps et plusieurs malades furent guéris.

Tel fut le premier *pardon* de saint Yves, (c'est ainsi qu'en Bretagne on nomme les *fêtes patronales*). Cette fête fut célébrée chaque année, avec beaucoup de dévotion, le 29 octobre, jusqu'à la révolution française. On l'appelait la *Saint-Yves d'hiver*. Depuis quelques années on lui a rendu son éclat d'autrefois.

Le chef du bienheureux prêtre, séparé de ses autres ossements, fut enchâssé dans un reliquaire d'argent doré, soutenu par quatre lionceaux de même métal, et entouré d'une magnifique étole d'or ou scintillaient les pierres précieuses. Diverses villes ou châteaux voulurent avoir quelques fragments des reliques du saint breton, Son culte s'étendit rapidement en France, dans les Pays-Bas, en Italie. Au reste partout où

allaient des Bretons, ils y portaient la dévotion à leur saint compatriote.

L'Université de Nantes le prit pour patron, les avocats firent partout de même; à Orléans, la faculté de droit célébrait chaque année sa fête avec une grande solennité. Des églises, des chapelles, des hospices, s'élevèrent de divers côtés sous son invocation. Rome, centre du monde chrétien, possède encore aujourd'hui sa belle petite église de *Saint-Yves des Bretons*. Diverses confréries furent établies en son honneur. La protection du Saint ne cessa de répondre à la foi des peuples par de nouvelles grâces et de nouveaux prodiges.

LES DEUX TOMBEAUX — BARBARIE ET CIVILISATION LA FÊTE DE 1890

De l'an 1422 à l'an 1426, Jean V, duc de Bretagne, fit construire dans la cathédrale de Tréguier, un splendide mausolée à saint Yves, rehaussé d'ornements en argent doré d'une grande richesse.

Ce beau monument de l'art du XV^e^ siècle, ne trouva pas grâce devant la fureur impie et pillarde des vandales de la Révolution. « En 1793, écrivait, il y a quelques années, l'abbé Tresvaux, les soldats d'un bataillon révolutionnaire, composé de Parisiens portant le nom du *Temple*, forcèrent les portes de l'église cathédrale, brisèrent le tombeau de saint Yves et en jetèrent les débris à la mer. Ils s'emparèrent en même temps des ornements qu'ils trouvèrent à la sacristie, s'en revêtirent et se promenèrent ainsi dans la ville, simulant un convoi funèbre. Mais celui qui faisait le mort fut frappé subitement de maladie et mourut effectivement la nuit suivante. Les autres acteurs de cette farce sacrilège furent bientôt atteints d'un mal contagieux qui les enleva pour la plupart. C'est un fait qui était à Tréguier, de notoriété publique, et dont les anciens habitants peuvent encore attester la vérité. »

Mais si les tyrans de la Révolution ont pu briser un monument de pierre, ils n'ont pas pu détruire la foi et la générosité des Bretons. Un mausolée plus magnifique que le premier a été construit ces dernières années, et l'inauguration de cette belle œuvre d'art a donné lieu, au mois de septembre 1890, à des fêtes splendides, dignes de celles qui furent célébrées, il y a plus de cinq siècles, en 1347.

Le dernier jour du triduum, Son Eminence le cardinal Place, archevêque de Rennes, et Mgr Fallières, évêque de Saint-Brieuc (et de Tréguier), entourés de six autres prélats, présidaient les cérémonies, au milieu d'un concours d'environ 50 000 pèlerins.

A la suite d'une belle procession, à travers les rues enguirlandées et pavoisées, Mgr Freppel, évêque d'Angers, député du Morbihan, a prononcé un éloquent panégyrique du patron de la Bretagne.

« Ce patronage, si efficace dans le passé, disait-il en terminant, continuez, ô bienheureux Yves, à l'exercer auprès de Dieu en faveur du pays qui s'honore de vous avoir vu naître. Voyez à vos pieds ces évêques, ces prêtres, et ce peuple chrétien qui, depuis trois jours, célèbrent vos louanges et implorent votre secours. En retour des hommages qu'ils vous rendent sur la terre, obtenez-leur du haut du ciel les grâces qu'ils sollicitent par votre intercession.

» Dans ces temps troublés, où la violence opprime si souvent le droit, demandez à Dieu de faire régner parmi nous les vertus qui vous furent si chères : la justice et la charité. Vous qui avez défendu avec tant de vigueur les libertés de l'Eglise, prenez en main cette sainte cause. Soyez le protecteur des petits et des faibles, de tous ceux qui travaillent et qui souffrent.

» Conservez devant le trône de Dieu, comme vous le garderez dans l'histoire, le beau titre d'avocat des Bretons : ce sera pour eux-mêmes un titre de gloire et un gage de bonheur pour le temps et pour l'éternité. »

PETITES LITANIES DE SAINT YVES

Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, écoutez-nous.
Christ, exaucez-nous.
Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Fils Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Saint-Esprit, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Trinité, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, Reine de tous les saints, priez pour nous.
S. Yves, priez pour nous.
S. Yves, prêtre et ministre de Jésus-Christ, p. p. n.
S. Yves, lumière et modèle des juges, p. p. n.
S. Yves, arbitre des plaideurs, priez pour nous.
S. Yves, destructeur des procès, priez pour nous.
S. Yves, modèle des prêtres, priez pour nous.
S. Yves, très vigilant pasteur, priez pour nous.
S. Yves, trompette de la vérité évangélique, p. p. n.
S. Yves, règle de la justice, priez pour nous.
S. Yves, père des pauvres, priez pour nous.
S. Yves, refuge des veuves et des orphelins. p. p. n.
S. Yves, défenseur des innocents, p. p. n.
S. Yves, fontaine de miséricorde, p. p. n.
S. Yves, fleuve de charité, priez pour nous.
S. Yves, contempteur du monde, p. p. n.
S. Yves, ami de la modestie et de la chasteté, p. p. n.
S. Yves, fleur d'humilité, priez pour nous.
S. Yves, ami de la Croix, priez pour nous.
S. Yves, héros de la pénitence, priez pour nous.
S. Yves, merveille de patience, priez pour nous.
S. Yves, victorieux des démons, priez pour nous.
S. Yves, dévoué serviteur de la Vierge Marie, p. p. n.
S. Yves, délices du Roi des cieux, p. p. n.
S. Yves, honneur de la Bretagne, p. p. n
S. Yves, ornement de la France, p. p. n.
S. Yves, espoir des indigents, priez pour nous.
S. Yves, qui consolez les affligés, p. p. n.
S. Yves, qui guérissez les malades, p. p. n.
S. Yves, qui ressuscitez les morts, p. p. n.
S. Yves, glorieux patron de la Bretagne, p. p. n.
S. Yves, salut des marins en danger, p. p. n.
S. Yves, secours de tous ceux qui vous invoquent, priez pour nous.
S. Yves, très doux et très puissant protecteur, priez pour nous.
Agneau de Dieu, etc.
S. Yves priez pour nous. — Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

ORAISON QU'ON RÉCITE A TRÉGUIER

O Dieu qui avez donné saint Yves, votre confesseur, pour père aux pauvres, pour avocat aux veuves, pour tuteur aux orphelins; accordez-nous, par son intercession, la grâce d'être enflammés d'une charité semblable, et de préférer aux biens temporels qui passent promptement, la perle précieuse de l'éternité. Nous vous le demandons par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

LA BIENHEUREUSE PAULE DE MONTALDO

CLARISSE (1443-1514)

Fêtes le 29 octobre et le 18 août.

La bienheureuse Paule apaise une tempête par une courte prière.

NAISSANCE DE PAULE — SES PREMIÈRES ANNÉES
LA TEMPÊTE SUR LE LAC

Sur les collines qui s'élèvent à droite du Mincio et s'étendent du côté de l'Occident jusqu'à Châtillon, patrie de saint Louis de Gonzague, on aperçoit la petite ville de Volta, et, tout auprès, le bourg de Montaldo. C'est dans ce bourg, appartenant au diocèse de Mantoue, que la Bienheureuse Paule vint au monde en l'année 1443; elle était issue de l'honorable et pieuse famille des Montaldi.

Paule se distingua dès son enfance par une rare modestie, une candeur angélique et un grand attrait pour la piété; plein d'admiration pour ses vertus, le peuple l'appelait déjà « la sanctula, la petite Sainte. »

Elle éprouvait une joie extrême à s'entretenir avec Jésus-Christ suspendu sur la Croix, et répétait cent fois chaque jour cette invocation qu'elle-même avait composée :« Passion de Jésus-Christ, Sang de Jésus-Christ, Jésus, Marie, miséricorde! »

Son bonheur était d'accompagner ses parents à l'église paroissiale, où elle priait avec une ferveur admirable. Dieu, qui aime à recevoir les prémices du cœur, récompensa bientôt la piété généreuse de cette enfant par des grâces de choix, dont la plus précieuse fut de lui inspirer

un grand attrait pour la sainte virginité. Un jour, après avoir communié dans l'église de la paroisse, Paule dit à son père et sa mère : « Dieu m'appelle à la vie religieuse. J'ai lu la vie et la règle de sainte Claire. Je désire ardemment suivre les exemples de cette grande sainte et me consacrer à Dieu dans son Ordre. Si mon projet ne vous est pas désagréable, je renouvelle devant vous le vœu que je viens de faire d'aller au sanctuaire de Notre-Dame de Grâces demander conseil à la Mère de Dieu, pour qui j'ai la plus filiale vénération, et dont le souverain patronage fait toute mon espérance. »

L'église de Notre-Dame des Grâces est un magnifique sanctuaire que l'on appelle les Grâces de Mantoue. Elle est située au sud d'un lac, à cinq milles de cette ville et à sept milles de Montaldo.

Ce sanctuaire, dont le culte était alors confié aux soins des Frères Mineurs de l'Observance, voyait chaque année, surtout à la fête de l'Assomption, un concours innombrable de fidèles qui venaient y prier et vénérer la Mère de Dieu.

Les parents de Paule avaient accédé à sa demande. La pieuse caravane s'embarqua donc après avoir imploré le secours de Marie. Tout alla bien jusqu'au milieu du lac. Tout à coup, le ciel s'obscurcit et un orage épouvantable se déchaîne. La barque soulevée par les vagues n'avance plus et menace de sombrer malgré tous les efforts des rameurs. L'enfant seule n'a point perdu sa confiance et sa sérénité : « Soyez assurés, leur dit-elle, que Dieu nous viendra en aide. » Puis elle récite avec une grande dévotion son oraison jaculatoire : « Passion de Jésus-Christ, sang de Jésus-Crist, Jésus, Marie, miséricorde! » Au même instant la tempête s'apaise.

Heureusement arrivée au sanctuaire de la Mère de Dieu, Paule y répandit ses plus humbles et ses plus ferventes prières, et s'étant approchée des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, il lui sembla, pendant son action de grâces, entendre ces paroles au dedans d'elle-même : « Paule, embrasse la vie religieuse dans l'Ordre séraphique : va à Mantoue et demande d'être reçue au nombre des religieuses de Sainte-Lucie. C'est là que tu trouveras ce que tu cherches : une Mère divine et un Epoux céleste. »

Paule reçut avec joie l'avertissement du ciel. Sur-le-champ, elle résolut de solliciter son admission chez les Clarisses de Sainte-Lucie, et renouvela avec ferveur le vœu de virginité qui depuis longtemps l'unissait à son Dieu.

SON ENTRÉE EN RELIGION — SA PIÉTÉ ET SA FERVEUR

Le monastère de Sainte-Lucie, fondé en l'année 1380, avait un peu souffert de la tempête qui assaillit l'Eglise au commencement du XV^e^ siècle : mais, depuis neuf ans, il s'était relevé de ses ruines, et, sous la ferme direction d'une religieuse nommée Dorothée de Milan, il était devenu un des plus fervents de Mantoue.

Aussi, les religieuses de ce monastère ne firent-elles aucune difficulté de recevoir la bienheureuse Paule, car elles avaient appris quel trésor Dieu leur envoyait dans cette enfant.

Quelques jours après, le 15 avril 1458, Paule revêtit l'habit monastique. Elle était dans sa quinzième année.

On vit alors cette jeune novice consacrer toutes les forces et l'énergie de son âme à la poursuite des vertus religieuses. Elle était toujours la première à l'église, au chœur et à l'Office divin, et le temps qu'elle passait dans la solitude, elle l'employait à la contemplation des choses du ciel. Docile aux inspirations de la grâce, elle faisait une guerre continuelle à son corps et pratiquait d'une manière admirable les autres vertus monastiques.

Quand elle parlait plus tard de son année de noviciat, elle avait coutume de dire que ce temps avait été pour elle une année de véritable bonheur. En effet, ne perdant jamais de vue la sublimité de sa vocation, elle ne s'occupait que de Dieu dans ses paroles et ses actes. Elle aimait à méditer de préférence sur la Passion et la mort de Jésus-Christ, la sainte Eucharistie, la compassion et les poignantes douleurs de Marie. Très empressée à rendre service aux Sœurs, et très économe de son temps, tout ce qui lui en restait en dehors de la prière, elle l'employait à des travaux utiles au monastère.

Après une année de noviciat, Paule fut appelée à prononcer ses vœux perpétuels. Selon la coutume en vigueur dans les monastères des Clarisses de la stricte observance, elle ajouta aux vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, le vœu de clôture. Non contente de promettre l'obéissance à ses supérieurs, comme cela se pratique dans l'Ordre séraphique, elle se proposa encore d'obéir à toutes les Sœurs du monastère, à ses confesseurs et aux autres directeurs de son âme. Sa fidélité à observer son vœu d'obéissance était d'autant plus grande qu'elle recevait les ordres de ses supérieurs comme venant de Dieu même : « En accomplissant les préceptes de mes supérieurs, disait-elle souvent, je ne puis me tromper. » La fervente professe allait aussi plus loin que les autres dans l'observation de son vœu de clôture : car non seulement par ce vœu elle avait promis de ne jamais franchir le seuil du monastère, mais elle avait pris la résolution de ne jamais aller au tour ou à la grille du parloir, sans une nécessité absolue et sans un ordre de ses supérieurs.

Ce don absolu d'elle-même reçut aussitôt sa récompense, car, après l'émission de ses vœux solennels, Dieu remplit l'âme de la bienheureuse d'une paix et d'une joie inaltérables. N'estimant que les choses divines, Paule conservait dans les tribulations comme dans la prospérité la plus grande égalité d'âme et une parfaite union avec Dieu. De là, ses actions de grâces et ses chants de reconnaissance pour tant de bienfaits dont Dieu l'avait comblée.

Tout enflammée d'amour divin, elle s'écriait souvent : « Je vous aime, ô mon Dieu! je vous aime sans mesure, et jamais je ne cesserai de chanter vos louanges! Je vous rendrai, jusqu'à la mort, de très humbles actions de grâces de ce que vous avez voulu que je passe ma vie dans ce monastère, où, loin des séductions du monde et des embarras du siècle, je puis vous servir très parfaitement. »

Mais son amour et sa reconnaissance éclataient surtout à ses jours de communion. Elle s'écriait alors : « Mon Jésus, vous êtes véritablement sous les espèces et apparences du pain. Oui, c'est vous-même que je reçois dans le Très Saint-Sacrement, l'abrégé de vos merveilles. Quelles actions de grâces pourront jamais égaler un si grand bienfait? »

ELLE EST ÉLUE TROIS FOIS ABBESSE — SA CONFIANCE EN DIEU

La bienheureuse Paule ayant passé sa vie derrière les murs d'un monastère, sans rien faire de grand aux yeux du monde, on comprend

qu'elle n'ait brillé que par des vertus chrétiennes qui sont, à la vérité, devant Dieu, plus précieuses que l'or.

Pendant les cinquante ans qu'elle a vécu dans le monastère de Sainte-Lucie, jamais elle n'offensa la moindre de ses Sœurs. Elue trois fois abbesse par les suffrages unanimes de la communauté, elle gouvernait cette sainte demeure avec une prudence consommée. A l'imitation de Notre-Seigneur, elle enseignait la vertu par l'exemple autant que par la parole.

Son ardent amour des choses divines ne la détournait pas du soin des choses temporelles. Elle savait que les biens d'un monastère sont la propriété de Jésus-Christ, et, par conséquent, dignes de toute sollicitude, que souvent le relâchement de la discipline dans les familles religieuses, et même la ruine et la perte du monastère étaient dues à la pénurie des choses nécessaires. On montrait encore au couvent de Sainte-Lucie, à la fin du XVIII^e^ siècle, un monument de cette sollicitude de notre Bienheureuse : c'est un puits qu'on nommait *le puits de la bienheureuse Paule*. Elle-même l'avait fait creuser à l'époque d'une grande sécheresse, où les religieuses eurent beaucoup à souffrir du manque d'eau. L'eau de ce puits était si abondante que non seulement elle suffisait au monastère, mais que beaucoup d'habitants du pays l'employaient à leur usage quotidien, ou pour se préserver des maladies.

Dans le gouvernement du monastère, la bienheureuse Paule fut admirablement aidée par Dieu, en qui elle mettait toute son espérance. Il n'est aucune faveur qu'elle ne désirât vivement et ne demandât avec instances sans l'obtenir du ciel.

Ne pouvant contenir les pieux sentiments de confiance qui remplissaient son âme, elle avait coutume de les exprimer par des paroles ardentes. « Pour moi, s'écriait-elle, je me confie en Jésus; je sais qui il est; je sais aussi que je puis mettre en lui toute ma confiance. » Ou bien elle disait avec saint Paul : « Je sais à qui je me suis confiée, *scio cui credidi.* »

L'amour dont elle brûlait pour Dieu était si véhément qu'il la poussait à la pratique des vertus les plus héroïques. Parfois, à l'exemple de saint Paul, elle s'écriait dans un transport de charité : « Bienheureux, ô mon Dieu, celui qui vous aime! mille fois plus heureux celui qui n'aime que vous! Malheur à l'homme qui ne sait pas vous aimer! maudit soit celui qui ne veut vous donner son amour! »

SA FERVEUR DANS LES COMMUNIONS — SES EXTASES

Cet amour pour Dieu avait inspiré à la bienheureuse Paule un vif désir de la communion fréquente, aussi, ayant obtenu de son confesseur cette précieuse faveur, elle ne cessait d'en remercier le divin Maître. La joie qu'elle éprouvait en s'approchant de la Sainte Table lui faisait répandre d'abondantes larmes. Ce jour-là, elle privait son corps de toute autre nourriture. Elle ne pouvait songer à cette immense charité du Fils de Dieu se donnant à nous de la sorte, sans être immédiatement ravie en extase, ce qui lui arrivait surtout les jours de communion et au moment du Saint Sacrifice de la Messe. Ces grâces extraordinaires étaient la récompense de la pureté de son âme : en effet, si légères étaient ses fautes, que, durant toute sa vie, elle ne paraît pas avoir commis un seul péché véniel avec plein consentement.

Les jours où elle s'abstenait de la sainte Eucharistie, elle faisait la communion spirituelle, se préparant à cet acte de piété par la prière et un examen soigneux de sa conscience.

Souvent, quand le prêtre élevait le Très Saint-Sacrement pour le proposer à l'adoration des fidèles, Paule apercevait le divin Sauveur comme environné de rayons lumineux, et quelquefois il lui semblait voir et entendre autour de l'autel la Très Sainte Vierge et les chœurs des anges.

SON ESPRIT D'ORAISON

L'esprit d'oraison de la bienheureuse Paule s'accrut extrêmement par les entretiens familiers qu'elle eut avec la bienheureuse Osanne Andrésie, de Mantoue, Tertiaire de Saint-Dominique, qui exerçait par sa sainteté une grande puissance sur ses concitoyens. Comme Paule, liée par son vœu de clôture, ne pouvait sortir du monastère, Osanne, plus libre, la visitait souvent pour s'entretenir avec elle des choses divines, et elles s'excitaient l'une l'autre à servir Dieu plus parfaitement. Grâce à ces pieuses entrevues, Paule acquit un esprit d'oraison admirable.

A son culte pour la divine Eucharistie, elle ajoutait une grande dévotion envers la Passion de Notre-Seigneur et envers la Vierge Marie. Dès son enfance, elle s'était accoutumée à méditer sur les souffrances de Jésus-Christ, à vénérer ses plaies adorables, et à répéter sa prière si sublime dans sa simplicité : « Passion de Jésus-Christ, sang de Jésus-Christ, Jésus, Marie, miséricorde! » Obtenant par cette prière tout ce qu'elle demandait à Dieu, elle exhortait fortement ses Sœurs à la réciter, si elles voulaient être exaucées pour quelque grâce que ce fût.

On a conservé plusieurs des prières qu'elle adressait fréquemment à la Mère de Dieu. Ces prières n'ont-elles point revêtu plus d'efficacité en passant par les lèvres d'une sainte? A ce titre, nous en insérons ici un court et ravissant extrait : « Ah! Marie, Mère de Dieu! s'écriait la bienheureuse Paule, vous avez des entrailles de miséricorde, et, en acceptant d'être la Mère du Verbe divin, vous avez assumé la charge d'intercéder pour nous auprès de votre Fils Jésus. Ne doutant nullement de votre piété et de votre amour, je vous vénère, prosternée à vos pieds, je me donne toute à vous, et me consacre pour toujours à votre service : je vous choisis pour ma souveraine et ma patronne, et, si vous me le permettez, pour ma très douce Mère. »

Son esprit de charité lui faisait aussi adresser souvent des prières à Dieu pour son monastère, pour son pays et pour toute l'Eglise. Personne n'eut jamais recours inutilement à ses suffrages. Pour faire participer les âmes aux biens spirituels dont elle fut comblée, elle a laissé plusieurs écrits pleins de doctrine surnaturelle et de piété.

SON HUMILITÉ ET SA MORTIFICATION

Malgré ses nombreuses et éclatantes vertus, Paule maintenait son âme dans l'humilité, ayant toujours devant les yeux d'un côté sa propre bassesse, et de l'autre l'infinie Majesté de Dieu. Elle remplissait souvent les fonctions les plus communes et les plus humiliantes, et tenait à honneur de servir de ses propres mains les Sœurs converses et même les servantes du monastère, surtout dans leurs maladies. Croyant avoir fait un très mauvais usage des bienfaits si grands et si nombreux dont Dieu l'avait gratifiée, elle se regardait comme la plus vile de toutes les créatures, et si quelque calamité menaçait la ville de Mantoue ou son monastère, l'Ordre Séraphique ou l'Eglise, elle l'attribuait à ses péchés.

A ces profonds sentiments d'humilité, Paule

joignait une très grande mortification et dans la nourriture et dans le sommeil. Elle jeûnait depuis le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, jusqu'à Pâques, sauf les dimanches; le reste de l'année, elle observait le jeûne chaque mercredi, vendredi et samedi, et souvent, les autres jours, elle se contentait de pain et d'eau. Enfin, comme nous l'avons dit, à ses jours de communion elle ne prenait aucune nourriture.

Son sommeil était très court, et elle passait fréquemment des nuits entières en oraison. Quand, vaincue par la fatigue, elle se voyait contrainte d'accorder quelque soulagement à la nature, c'était sur la terre nue ou sur un tapis, la tête appuyée sur une pierre ou sur des branches sèches, que la fille de Sainte-Claire prenait ce léger repos. Elle portait continuellement un rude cilice, et en outre elle se déchirait fréquemment et cruellement le corps avec des disciplines faites de chaînes et de pointes de fer très aiguës. Atteinte de phtisie, de faiblesse, et plus tard de cécité, la fervente abbesse supporta toutes ses souffrances avec une admirable patience pendant plus de quarante ans, et sa joie au milieu des épreuves était si vraie que les religieuses doutaient parfois de la réalité de ses souffrances. Une seule chose la contristait, c'était d'entendre le médecin lui prescrire quelque remède, et ce sentiment ne provenait point du dégoût que pouvait lui inspirer le médicament ordonné, mais bien de la persuasion que c'était accorder trop de soucis à son corps. « Mieux vaudrait, disait-elle, donner cette médecine à un pauvre qui a plus besoin que moi de santé et de force. Ma maladie me plaît souverainement, puisqu'elle est selon la volonté de Dieu que je veux accomplir en toutes choses. »

SA MORT — SA RÉCOMPENSE

Une sainteté si éclatante ne pouvait rester cachée dans l'étroite enceinte d'un monastère. Aussi, le marquis de Mantoue venait-il souvent rendre visite à l'humble Clarisse et lui demander son avis sur les questions les plus importantes. On avait recours à elle en toutes circonstances, et les malades avaient plus de confiance dans ses prières que dans l'art des médecins. Des ecclésiastiques célèbres, tant réguliers que séculiers, lui demandaient conseil et l'écoutaient comme un docteur.

Mais cette vie si pleine de mérites touchait à son terme. Paule mourut à soixante et onze ans. Elle en avait passé cinquante-six dans la vie religieuse. Epuisée par les veilles, les jeûnes et de cruelles macérations, elle tomba gravement malade. Son état s'aggrava bientôt à la suite d'une lutte que Paule eut à soutenir contre le démon. Un jour qu'elle priait au sommet d'un escalier devant l'image du Christ, Satan, furieux, la précipita sur le sol. Son corps fut tellement rompu par cette chute que les Sœurs présentes la crurent morte.

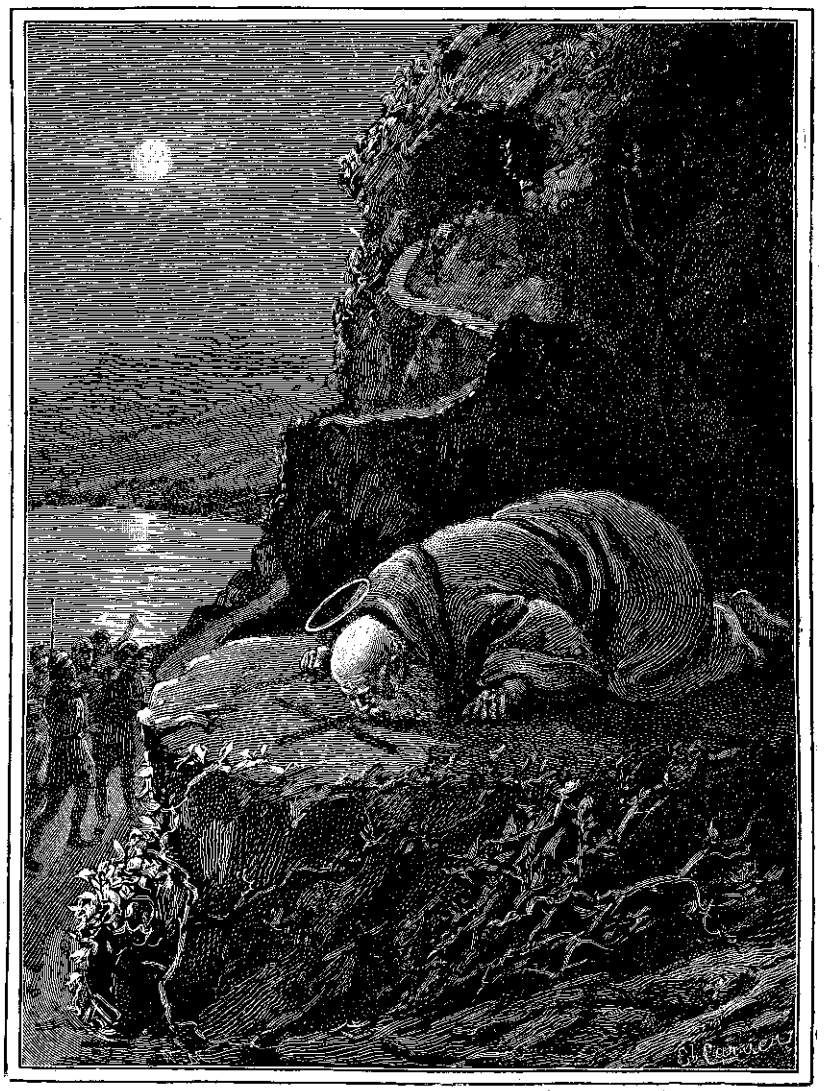
Etant proche de sa fin, malgré ses continuelles douleurs, la Bienheureuse ne détournait jamais ses pensées de Dieu ou des choses divines. Fortifiée par la réception des sacrements, et tenant pieusement embrassée l'image du Sauveur, elle expira en présence de son confesseur et de toutes ses religieuses, le 18 août 1514. Dès que son âme eut pris son essor vers le ciel, les Sœurs virent le corps de leur sainte abbesse tout resplendissant de lumière. Elles comprirent que leur mère avait déjà reçu la récompense éternelle due à ses mérites sans nombre. De nombreux miracles confirmèrent bientôt ce sentiment.

Les restes de la bienheureuse Paule, déposés dans l'église du couvent, furent plus tard transportés dans celle de Sainte-Catherine et de Saint-Vincent de Mantoue. Maintenant, on les honore dans l'église de Volta, où ils reposent en attendant la résurrection.

SAINT GERMAIN DE TALLOIRES

RELIGIEUX BÉNÉDICTIN, AU DIOCÈSE D'ANNECY

Fête le 29 octobre.



Saint Germain en prières au lieu appelé saut du moine.

Le voyageur qui se serait trouvé le 29 octobre 1838 dans la commune de Talloires (Haute-Savoie) eût été grandement surpris de ce qui se passait. Cette paroisse, si paisible d'ordinaire, avait pris un aspect inaccoutumé. Depuis le matin, les cloches n'avaient cessé de sonner leurs plus joyeux carillons. On voyait les maisons pavoisées, les chemins jonchés de feuillages et plusieurs arcs de triomphe champêtres se dresser dans les airs. La surprise de notre voyageur eût été encore bien plus grande si on lui avait appris que tous ces honneurs s'adressaient à un pauvre religieux et à un religieux mort depuis plus de huit cents ans. C'était cependant pour bénir la mémoire de ce moine qu'on avait fait tous ces préparatifs et que toute la population des environs arrivait en foule à Talloires. C'était ce jour que Mgr Rey, évêque d'Annecy, avait choisi pour la translation des reliques de saint Germain de Talloires. Le bienheureux avait passé sur la terre en faisant le bien, et, du haut du ciel, il continuait à répandre ses bienfaits sur toute la contrée. La piété des

fidèles avait voulu lui montrer sa reconnaissance en lui consacrant une chapelle dans l'église même de Talloires.

ENFANCE DE SAINT GERMAIN

Saint Germain vit le jour en Belgique, vers l'an 906, dans une petite ville des environs de Liège, appelée Montfort. De là vient qu'il est aussi connu sous le nom de saint Germain de Montfort. L'histoire n'a pas conservé le nom de ses parents : on sait seulement qu'ils étaient doublement fortunés, jouissant des biens de la terre et des richesses du ciel. Il eut un frère unique nommé Rodolphe.

Dieu avait entouré son berceau des plus tendres bénédictions. Formé de bonne heure à la vertu, Germain n'avait de goût et d'attrait que pour la prière et les choses divines. Les jeux ordinaires de l'enfance n'avaient pour lui aucun charme; il s'éloignait souvent de la maison paternelle pour se livrer complètement à la prière. On le voyait passer des heures et des journées entières dans les églises.

Il quittait souvent Montfort pour se rendre à Liège, où son grand bonheur était de servir la messe à l'évêque. Le prélat, admirant cette dévotion précoce, se prêtait volontiers aux désirs de l'enfant : il l'avait pris en affection et lui faisait fréquemment de petits cadeaux, mais Germain n'avait rien de plus à cœur que de s'en dépouiller pour en enrichir les pauvres. Ses parents étaient bien loin de s'opposer à d'aussi saintes dispositions; ils bénissaient au contraire le Seigneur de ces vertus et employaient tout leur soin à les fortifier et à les augmenter.

L'ÉTUDIANT A PARIS

Germain avait appris sous le toit paternel les premiers éléments des sciences humaines, on l'envoya alors continuer ses études à Paris, en compagnie de son frère Rodolphe. Dans cette capitale, qui était le rendez-vous des étudiants de tous les pays, Germain s'attira bientôt l'admiration et l'estime de ses maîtres et de ses condisciples. Toutefois, au milieu de ses succès, il sut conserver son âme dans l'humilité et l'innocence. Son cœur demeura pur, malgré les désordres et les scandales que cette grande capitale offrait toujours à la jeunesse. La prière, la vigilance, la fuite des occasions et aussi les sages avertissements de sa mère surent le prémunir contre tous les dangers. Pour écarter de lui les appâts enchanteurs du vice, il employa la mortification des sens et le jeûne. Mais ce qui le préserva surtout contre toute chute, ce fut sa tendre dévotion pour la Mère de Dieu; cette dévotion soutint d'ailleurs toute sa vie et lui valut dans la suite plusieurs apparitions de cette auguste Vierge.

IL EST CHOISI POUR PRÉCEPTEUR DE SAINT BERNARD DE MENTHON

Ses études terminées, Germain entra dans les Ordres; il reçut le caractère sacerdotal.

A cette époque, les parents de saint Bernard de Menthon le prièrent de prendre en main l'éducation de leur fils. Quelle fut l'occasion de ce choix, et quel concours de circonstances amena saint Germain de Montfort au château de Menthon, l'histoire ne le dit point. Il est probable que le baron Richard, issu d'une des plus nobles familles de Savoie et allié aux plus grandes familles de France, eut recours à ses amis qui habitaient Paris. La demeure seigneuriale était située sur un riant côteau, au bord oriental du lac d'Annecy. Avec le baron Richard habitait son épouse, Bernoline de Duin, petite-fille du vaillant Olivier, compagnon d'armes de Charlemagne.

Leur fils Bernard avait sept ans quand ils le confièrent aux soins de son saint précepteur. Germain vit dans cet enfant une précieuse plante qu'il devait cultiver; il s'appliqua à porter à Dieu, par la piété, ce cœur innocent, tandis qu'il enrichissait son esprit du trésor des connaissances humaines. Cette éducation eut un plein succès. Sous la sage conduite de Germain, le jeune Bernard fit les progrès les plus rapides, et il acquit en peu de temps une science que d'autres n'obtiennent qu'après de longues années de travail et de labeur.

A PARIS AVEC BERNARD DE MENTHON

Heureux de ce résultat, qui dépassait leurs espérances, les parents de Bernard résolurent de faire donner à leur enfant une éducation plus complète que ne le comportait l'éducation ordinaire des futurs chevaliers. Ils résolurent donc de l'envoyer à Paris, mais il fallait quelqu'un pour veiller sur lui, et au besoin, le protéger contre les séductions de la capitale. Personne n'était plus propre à cette mission délicate que Germain, aussi accompagna-t-il Bernard à Paris. Le disciple avait quatorze ans et son précepteur environ trente-deux. Ce dernier, comme un ange tutélaire, ne ménagea à son élève ni ses soins, ni ses exhortations. Grâce à lui, l'étudiant occupa bientôt un rang distingué parmi ses condisciples, dans l'étude de la philosophie, du droit et de la théologie. Mais il se fit encore bien plus remarquer par son horreur pour le péché et son ardeur pour sa propre sanctification.

A la vue des désordres et des ravages affreux que le vice causait parmi la foule des étudiants, l'innocence de Bernard s'alarmait et se révoltait. Heureusement, Germain était là pour le prémunir contre les dangers. Sous sa protection, le pieux jeune homme sut puiser, dans la prière et la mortification, une force assez grande pour lutter contre de pareils attraits.

Quelques années après, Bernard était rappelé au château de Menthon; quant à Germain, écoutant l'appel de Dieu, il se rendit au monastère de Savigny, près de Lyon.

SAINT GERMAIN A SAVIGNY

Dans cette maison, la règle de saint Benoît était pratiquée avec toute la ferveur des premiers temps, et chaque religieux était pour ainsi dire un saint. Avant de mettre son projet à exécution, Germain s'était débarrassé de tout ce qui pouvait attirer son esprit et ses pensées vers la terre; il s'était ensuite rendu auprès de son frère Rodolphe, à qui il avait fait part de son dessein. Celui-ci, poussé par l'exemple de Germain, se laissa entraîner par lui; tous deux vendent ce qu'ils possèdent et en donnent le prix aux pauvres. L'abbé Joire les reçoit au monastère de Savigny; c'est là qu'ils font leurs vœux et qu'ils s'engagent à suivre irrévocablement la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur.

SAINT GERMAIN A TALLOIRES

Saint Germain était depuis quelque temps à Savigny, qu'il édifiait par ses vertus, lorsque ses supérieurs, qui avaient remarqué en lui autant de capacité pour les affaires que de zèle pour la gloire de Dieu, l'envoyèrent à Talloires, dans le voisinage du lac d'Annecy, pour y établir une

communauté de Bénédictins. On lui associa son frère Rodolphe et quelques autres cénobites; bientôt ils y eurent construit un monastère avec une église, grâce aux largesses de la famille de Menthon.

SAINT GERMAIN EN TERRE SAINTE

Après avoir pleinement répondu aux desseins qu'on s'était proposés en l'envoyant à Talloires, Germain revint à Savigny et obtint du supérieur général la permission de visiter les principaux lieux de dévotion, et spécialement la Terre Sainte.

Pour procurer plus de mérite et de gloire à ses saints, le Seigneur les éprouve quelquefois et permet même qu'ils soient accablés par les plus graves tribulations. C'est ce que les légendes nous disent encore de saint Germain : ses pieux pèlerinages furent vraiment des pèlerinages de pénitence.

Pour se rendre en Palestine, il fallait beaucoup plus de peine que de nos jours, et les mahométans qui occupaient les Lieux Saints étaient aussi féroces que ceux d'aujourd'hui. Rien ne fut épargné au Bienheureux; pillé par des brigands, battu et laissé pour mort, il ne dut son salut qu'à Dieu qui veillait sur lui et qui voulait le ramener à Talloires, pour y être l'édification des habitants. Après trois ans d'épreuves de toute espèce, il revint en France et rapporta dans le monastère qu'il avait fondé un grand nombre de reliques précieuses. On les y conserva jusqu'à la Révolution française; alors les bandits qui terrorisaient la France, les brûlèrent sous les marronniers, en face du couvent de Talloires.

SAINT GERMAIN PRIEUR DE TALLOIRES

Dès que Germain fut de retour, les religieux résolurent de le choisir comme prieur. En acceptant, par esprit d'obéissance, la lourde tâche, dont on chargeait ses épaules, Germain sut se montrer digne de la confiance qu'on lui avait témoignée. Sa science et sa piété lui gagnèrent bientôt tous les cœurs. Les religieux trouvaient en lui un guide assuré et le plus tendre des pères. Ce n'était que les larmes aux yeux qu'il parlait à ses frères de Notre-Seigneur et des Lieux Saints. Il leur montrait aussi une foi qui soulève les montagnes. Sous sa paternelle direction, le monastère forma la famille la plus étroite et la plus unie, car c'est un privilège de la vie religieuse d'unir plus étroitement encore que les liens du sang.

Germain s'efforça de devenir un modèle accompli de toutes les vertus et une image vivante de la perfection religieuse. Aussi, sous son impulsion, le couvent prit une ardeur toute nouvelle pour la piété et donna au monde l'exemple des plus austères vertus. Cette heureuse influence se fit même sentir au dehors du cloître; une grande partie des officiers du baron de Menthon abandonnèrent leur maître pour embrasser la vie religieuse et se placer ainsi au nombre des disciples du Bienheureux. Mais, comme nous allons le voir, cette vie ne suffisait pas à l'austérité du Saint.

SAINT GERMAIN ERMITE

A un quart de lieue environ, au-dessus de Talloires, dans le roc qui sert de base à la haute montagne de la Tournette, et sur un précipice affreux, la nature a creusé une grotte profonde. Un sentier escarpé y conduit; les aspérités du rocher au pied duquel il serpente et qui parfois s'avance menaçant sur la tête, la vue ravissante du beau lac d'Annecy, des plaines et des coteaux qui l'avoisinent, tout cela forme un spectacle à la fois effrayant et grandiose, qui élève l'âme au-dessus de la terre, la force en quelque sorte d'adorer et d'aimer l'auteur et le créateur de tant de merveilles. Ce fut dans ce lieu si propre à la méditation et à la prière que Germain résolut de se retirer.

Vers l'an 960, il mit son projet à exécution; les légendes nous disent qu'il demeura dans cette solitude à peu près continuellement pendant quarante ans, jusqu'à sa mort.

Il y montait tous les matins, à l'aube du jour, après avoir assisté à l'office de nuit et célébré la Sainte Messe au couvent de Talloires. Puis il demeurait la journée entière séparé de tout commerce humain et n'ayant à traiter qu'avec Dieu seul. Sa vie se passait dans la prière, la méditation des vérités éternelles et dans les exercices de la plus austère pénitence. Il jeûnait tous les jours et ne prenait un peu de nourriture que sur le soir, au moment où il redescendait à Talloires.

LE SAUT DU MOINE

Chaque matin, en remontant à sa grotte, le Saint avait coutume de s'arrêter à un endroit qu'on appelle *le Saut du Moine;* là il se mettait à genoux pour faire une sainte préparation à ses exercices de la journée. Afin de mieux fixer ses pensées, il traçait sur la pierre avec le doigt une petite croix qu'il baisait au commencement et à la fin de sa prière. La croix ainsi que l'empreinte de ses genoux y sont demeurées gravées. Les mains sont fermées et les articulations des doigts bien distinctes.

Pour perpétuer le souvenir de ce prodige, on avait construit, sur l'endroit même, un petit oratoire. Quoique la pierre soit à découvert depuis bien longtemps, les vestiges de la croix, des genoux et des mains y sont encore parfaitement dessinés et attirent la vénération d'un grand nombre de fidèles.

AUTRES FAITS MIRACULEUX

Ce fut à partir de sa retraite que les faits merveilleux se multiplièrent sur le passage de saint Germain. Dieu semblait vouloir ainsi lui montrer combien ce détachement des créatures lui avait été agréable. Mais toutes les fois que Dieu favorise un des siens, le démon l'attaque aussitôt et cherche toutes les occasions de lui nuire. Le Seigneur permet cette épreuve afin d'augmenter le mérite de ses serviteurs. C'est ce qui arriva pour Germain. Un jour, de malheureux individus, poussés par l'enfer, résolurent d'empêcher le Saint de se rendre à son ermitage. Ils se placèrent à l'entrée du sentier qui y conduit et lui en refusèrent obstinément le passage. L'homme de Dieu, qui a mis toute sa confiance dans le Seigneur, ne se déconcerte pas; il va plus loin, monte sur le rocher qui forme la grotte, fait une prière, s'avance sur le faîte de l'abîme et, poussé et soutenu par Celui qu'il sert, il se laisse tomber et se trouve sans aucun mal à l'entrée de sa retraite. Les vestiges de ses deux pieds sont demeurés gravés et parfaitement dessinés sur la pierre. Malheureusement, ces empreintes ont été cachées à l'époque où l'on a converti en jardin le petit plateau d'au-dessus de la grotte.

Une autre tradition très répandue mais que nous ne donnons point toutefois comme certaine, nous apprend que sur la fin de sa vie, ne pouvant presque plus marcher, il était souvent transporté miraculeusement au couvent de Talloires et qu'il

en revenait de même. Plus d'une fois, des personnes le surveillèrent, elles le virent réellement dans sa grotte jusqu'au moment précis où l'on sonnait l'office; à cet instant, le Saint disparaissait et se trouvait le premier dans l'église du monastère.

GERMAIN REVIENT DANS LA FAMILLE DE MENTHON

Tandis que Germain se sanctifiait dans la retraite par la pratique des plus admirables vertus, le baron et la baronne de Menthon avaient retrouvé leur fils unique au sommet du Mont-Joux, aujourd'hui le Grand Saint-Bernard. La sainteté de cet enfant avait fait une si forte impression sur le cœur des deux nobles vieillards qu'à leur retour, ils réformèrent leur vie et ne voulurent plus travailler que pour le ciel. Pour mieux y réussir, ils rappelèrent de sa solitude Germain qu'ils avaient su apprécier pendant qu'il était le précepteur de leur fils. Ils le prièrent de vouloir bien être leur directeur dans les voies du salut. Le Bienheureux vit là de nouvelles âmes à conduire à Dieu, de nouveaux saints à former. Il resta auprès d'eux jusqu'à leurs derniers moments et les aida à franchir le terrible passage du temps à l'éternité.

SES DERNIERS MOMENTS — SA MORT

Après la mort du baron et de la baronne de Menthon, Germain retourna à sa chère solitude. Le legs qu'il avait reçu du défunt fut employé à la construction d'une chapelle à quelques pas au-dessus de la grotte.

Dès lors, le Bienheureux ne descendit que rarement à Talloires. Déjà, il jouissait des avant-goûts des délices du paradis. Plusieurs fois, il fut favorisé des apparitions de la Sainte Vierge, de saint Martin de Tours et saint Benoît pour lesquels il avait toujours eu la plus grande dévotion.

Enfin le saint religieux, qui n'était plus fait pour la terre, s'endormit doucement dans la paix du Seigneur, vers l'an mil. Il avait quatre-vingt-seize ans, d'après les uns, et plus de cent, d'après les autres. Sa dépouille mortelle fut ensevelie dans la chapelle qu'il avait fait construire. Elle reçut le nom de *Prieuré ou d'ermitage de saint Germain.*

CULTE DE SAINT GERMAIN

Après sa mort, le Saint devint bientôt l'objet de la vénération publique. A partir de 1 014, les fidèles se rendent en foule à son tombeau; les miracles et les guérisons se multiplient. Comme au temps de Notre-Seigneur, *les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent.* Six siècles plus tard, l'apôtre du Chablais, saint François de Sales, y vient lui-même en pèlerinage. Il y revient une seconde fois le 28 octobre 1621, avec son frère Jean François de Sales, évêque de Chalcédoine pour y faire la translation des reliques du Saint et les exposer à la vénération publique.

Quand vint la tourmente révolutionnaire, les religieux de Talloires furent obligés d'émigrer et la chapelle du Saint fut pillée et profanée. Mais Dieu déroba les reliques aux poursuites de l'impiété. Longtemps on les crut perdues, lorsqu'au commencement de ce siècle, un habitant de Talloires, *Nicolas Grillon*, travaillant à détacher la pierre de taille d'une fenêtre, découvrit une cassette vernie de noir. Au-dessus on lisait: *Ossements du bienheureux Germain.* » Il porta la cassette à M. le Curé qui put constater que les reliques avaient été conservées. L'authenticité en fut constatée par Mgr Claude-François de Thiollaz, qui les exposa solennellement à la vénération des fidèles. Une belle chapelle fut ornée dans l'église de Talloires et la translation se fit le 23 octobre 1831.

Une translation beaucoup plus solennelle eut lieu le 29 octobre 1838, sous Mgr Rey, évêque d'Annecy.

Enfin, un décret de la Sacrée-Congrégation des Rites du 6 avril 1889, confirmé par Léon XIII le 9 mai suivant, reconnaît le culte rendu à saint Germain de temps immémorial dans le diocèse d'Annecy.

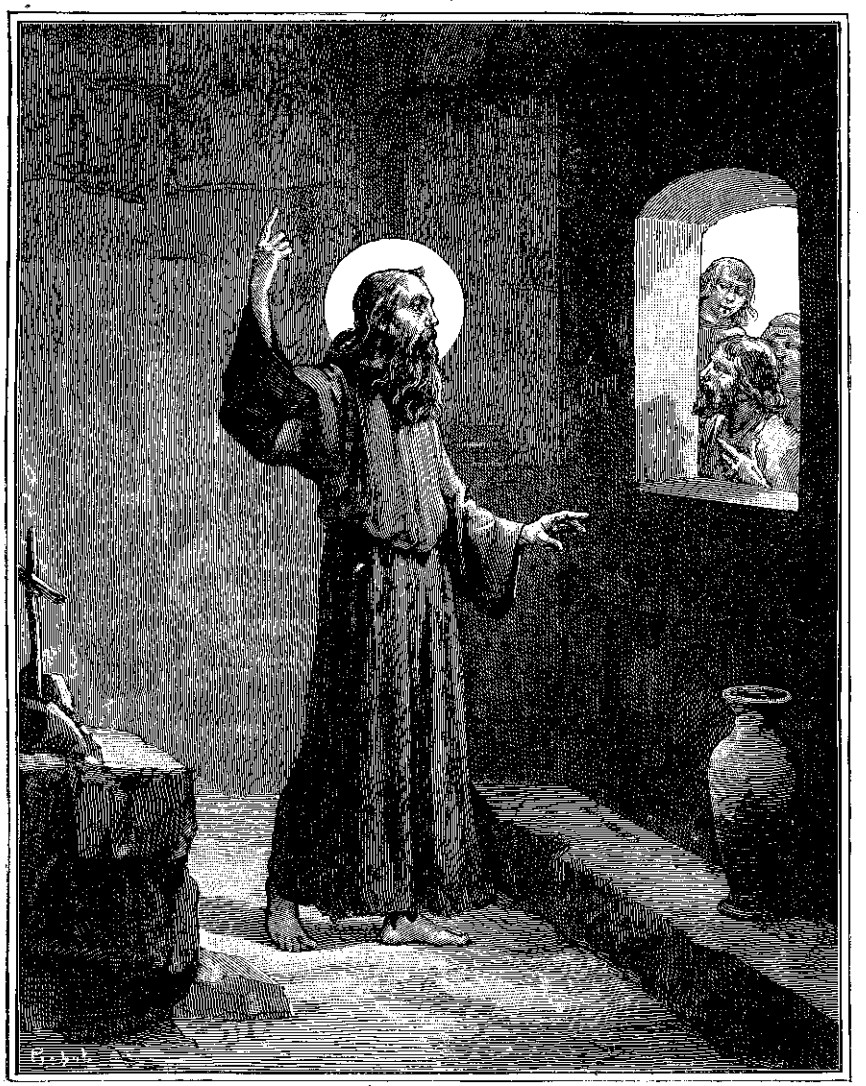
SOURCES CONSULTÉES

Mabillon. — *Acta Sanctorum O. S. B.* — Petits bollandistes, d'après la vie de saint Germain, par l'abbé Pinget.

SAINT THEUDÈRE,

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE SAINT-CHEF, EN DAUPHINÉ

Fête le 29 octobre.



Par une petite fenêtre ouverte dans le mur de sa cellule, le saint reclus Theudère distribue les conseils salutaires aux fidèles qui accourent de toutes parts.

LA VIE D'UN SAINT ÉCRITE PAR UN SAINT

Adon, évêque de Vienne, aux frères réunis dans le monastère de Saint-Chef, salut éternel en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je me suis proposé, dans cet écrit, bien-aimés frères, d'entretenir votre piété de la vie et des vertus de votre père saint Theudère, afin d'exciter de plus en plus dans vos âmes, par l'autorité de ses exemples, le désir du bonheur éternel. Puissiez-vous devenir les fidèles imitateurs de celui dont vous êtes, à ma grande joie, les fils spirituels.

Voici donc quelle fut l'origine, quelle a été la vie de ce saint homme. Theudère vit le jour dans la province viennoise; ses parents, illustres selon le monde, lui destinaient un riche patrimoine; mais, dès son enfance, il se mit à soupirer de tout son cœur après les biens que nos yeux ne peuvent voir. Et comme ses parents avaient de vastes domaines, il se hâta de donner tout aux pauvres pour devenir parfait disciple de Jésus-Christ, recevoir le centuple promis en ce monde et ensuite la vie qui n'aura point de fin.

S'étant ainsi débarrassé du fardeau des choses

temporelles, il conçut le projet de se rendre au monastère de Lérins, afin d'y servir Dieu avec plus de perfection.

SAINT THEUDÈRE ET SAINT CÉSAIRE

Il quitte donc sa famille, et, s'abandonnant tout entier à l'esprit de Dieu, il part pour Arles, où vivait alors le saint pontife Césaire. Il espérait que, guidé et encouragé par les sages avis de ce prélat, il pourrait plus facilement se rendre par une voie sûre vers l'île qu'habitaient les moines; mais Dieu, sans la volonté duquel rien ne se fait ici-bas, disposa ainsi les choses, que le Bienheureux dut s'arrêter à Arles, où le vénérable évêque lui persuada de se fixer pour quelque temps.

On rapporte qu'à la première rencontre, les deux Saints, qui ne s'étaient jamais vus, se saluèrent par leurs propres noms. C'est ainsi que, dans les solitudes de la Thébaïde, saint Paul et saint Antoine s'étaient salués le jour où ils se trouvèrent réunis pour la première fois.

Le bienheureux Césaire conçut une grande joie en voyant les grâces éminentes dont ce jeune homme était favorisé. Puis il lui dit : « Mon fils, ne te refuse pas à mes désirs, et le Seigneur te bénira. Demeure auprès de nous, soumis à la règle imposée aux aspirants du sacerdoce. Avec la grâce de Dieu, nous t'imposerons les mains; et, devenu prêtre, joignant le zèle à la douceur, tu rempliras les fonctions saintes avec mansuétude et humilité. »

Le Saint répondit : « Je sais, vénéré Père, que le Seigneur a dit : Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. Je me garderai donc de vous désobéir; vos paroles sont pour moi comme les ordres de Dieu ».

Theudère se fixa dans la cité arlésienne. Là, répandant nuit et jour son âme devant le Seigneur dans le jeûne et la prière, il devint de plus en plus cher à son évêque, en même temps qu'il était l'édification des fidèles.

Bientôt Césaire, voulant l'élever aux honneurs du sacerdoce, l'ordonna d'abord diacre, ce qu'il ne put faire qu'après avoir combattu les résistances opposées par la profonde humilité du Saint. Puis, un peu plus tard, selon les vœux unanimes du clergé et du peuple, il lui conféra la prêtrise.

Elevé à cette dignité, le Saint n'en parut que plus humble encore; et quelque éminents que fussent les dons qu'il avait reçus de l'Esprit-Saint, on le voyait chercher toujours la dernière place, méditant cette parole du Sauveur : « Celui qui s'abaisse sera élevé, » (S. Mathieu, XXIII, 12.) et cet autre oracle de l'Esprit-Saint : « Autant vous êtes élevé au-dessus des autres, autant devez-vous vous humilier en toutes choses. » (Eccl., III, 20.)

RETOUR DE THEUDÈRE DANS SON PAYS

Quelque temps après, l'homme de Dieu conçut le désir de revoir son pays natal et de consoler ses parents. Il en ouvrit son cœur au saint évêque, le priant d'autoriser et de bénir son retour. Césaire fut d'abord attristé de cette demande, mais, ne pouvant se refuser à un désir si légitime, il donna à regret son consentement. L'accompagnant à son départ de la ville, suivi d'une grande affluence de prêtres et de fidèles qui réclamaient le Saint avec larmes, de pauvres qui le regrettaient, il ne lui accorda enfin congé qu'en le comblant de bénédictions.

Theudère, poursuivant sa route, atteint la ville de Vienne. Il s'y arrête quelque temps pour vénérer les ossements des martyrs.

Saint Adon prend occasion de l'arrivée du Bienheureux dans sa ville épiscopale pour parler de cette cité antique et fameuse. Il énumère avec complaisance les imposantes murailles qui ceignaient alors la capitale de la province viennoise. Vienne est du reste plus célèbre par ses souvenirs religieux que par son ancienneté perdue dans la nuit des temps, ou par son importance politique qui en fit, en divers âges, le siège d'empereurs et de rois. L'Eglise de Vienne est peut-être la plus ancienne du monde après les Eglises apostoliques, et si elle fut célèbre par sa superstition, ayant élevé, dans l'ère païenne, un Panthéon aux fausses divinités, elle le fut bien davantage sous l'influence du christianisme, par l'éclat de sainteté qu'elle projeta pendant longtemps, par le grand nombre de ses évêques honorés plus tard d'un culte public.

ÉTABLISSEMENTS MONASTIQUES DE THEUDÈRE

Dès son arrivée à Vienne, Theudère chercha un lieu convenable pour y bâtir une cellule. Il le trouva non loin de la ville, et entreprit d'y construire un oratoire en l'honneur de saint Eusèbe de Verceil.

Il arriva en ce lieu un prodige digne d'être rapporté. Le toit était à peine jeté sur ce petit édifice que le coteau qui le dominait, s'ouvrant peu à peu, allait crouler et écraser la nouvelle construction. A la vue du danger, l'homme de Dieu se met en prière, levant les mains vers Celui qui a dit : Si vous aviez la foi gros comme un grain de sénevé, vous diriez à la montagne : va à la mer, et elle s'y jetterait. Aussitôt, merveilleux effet de la prière! l'éboulement se produit, mais, trompant les lois de la nature, il se dirige dans un sens oblique et laisse les constructions intactes. L'ermitage achevé, le Bienheureux place dans l'autel les reliques des Saints.

Cependant, le Seigneur ne voulait pas que la lumière restât sous le boisseau. Une multitude d'âmes ayant faim et soif de la justice se rendaient de toutes parts auprès de Theudère. Le Saint, toujours animé de l'esprit de Dieu, méditait le projet de réunir en famille ces âmes avides de retraite et de prière. Un jour qu'il se promenait sur les bords de la Gère, un sommeil subit s'empare de lui et une voix céleste le prévient que ce lieu-là même est l'emplacement où il doit élever une basilique en l'honneur de saint Symphorien. Le Bienheureux se met à l'œuvre, et, l'édifice construit, il s'occupe d'y réunir un essaim de moines.

Or, chaque jour, la réputation de sainteté de Theudère se propageait de loin en loin. Un grand nombre de pèlerins accouraient auprès de lui; parmi eux il vit un jour son frère Arvus et quelques autres membres de sa famille, amenés par le désir de le revoir. Le Bienheureux les reçut avec une sainte joie et un vif empressement, et, les entretenant avec une onction toute paternelle, il s'efforçait d'embraser leur cœur du désir de servir Dieu.

Plus tard, enflammé d'un nouveau zèle, Theudère se rendit dans un bourg appelé Alarone, et là il construisit une maison religieuse sous le vocable de saint Pierre, prince des apôtres. Il résida quelque temps dans ce lieu, adonné avec la plus grande ferveur à la prière, aux veilles et à la pénitence (1).

(1) Alarone eut une église paroissiale, aujourd'hui ruinée, connue sous le nom de chapelle de Saint-Chef; son vocable était saint Pierre.

FONDATION DE L'ABBAYE DE SAINT-CHEF

Enfin, le Bienheureux, suivant le cours de ses pérégrinations, arrive à la villa qu'habitaient ses parents, au bourg d'Arcisse (1), où sa famille avait fait construire une chapelle en l'honneur de saint Maurice. C'est dans cette chapelle que le Saint, répandant son âme avec une grande ferveur devant Dieu, le suppliait nuit et jour de daigner lui faire connaître un lieu favorable où il pût établir de saints religieux.

Sa prière est exaucée; un ange lui apparaît pendant son sommeil et lui montre le Val-Rupien (aujourd'hui Saint-Chef) comme le local convenable à l'exécution de son dessein. Ce lieu n'était alors qu'une forêt profonde et sauvage, repaire de reptiles sans nombre. S'étant réveillé, le Saint se rend aussitôt dans le lieu qui lui est désigné et s'y livre d'abord à la prière. Mais l'ennemi de tout bien, cet esprit jaloux qui a précipité nos premiers pères dans la prévarication par l'organe du serpent, se glisse de nouveau dans le corps des reptiles, leur souffle sa rage et met tout en œuvre pour effrayer l'homme de Dieu et le dissuader de son projet.

Le Saint a bientôt découvert le piège, et, se couvrant du bouclier de la prière, il déjoue, par sa foi et sa constance, l'astuce et la perversité de son adversaire. L'autorisation de l'évêque de Vienne obtenue, il élève promptement un oratoire en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie, et, aidé par les libéralités de ses parents et de ses proches, il fonde un monastère qu'il soumet aux règles dressées par les Pères de la vie religieuse.

SAINT THEUDÈRE RECLUS A VIENNE

« Une coutume pieuse et des plus touchantes, dit un auteur viennois, existait dans cette ville à l'époque où nous nous trouvons. Elle consistait à entretenir hors des murs de la cité un personnage d'une sainteté éminente, pour vaquer, dans une retraite absolue, aux saints exercices de la pénitence et de la vie contemplative. Confident des secrets et des perplexités les plus intimes du cœur humain, ce reclus se faisait, auprès de Dieu, dans le saint abandon de la prière, l'interprète des vœux et des besoins de chacun. Le sublime ascète était là comme une citadelle qui protège la ville et la nuit et le jour. »

On les établissait, dit Charier, au dehors de la ville comme des soldats aux postes avancés, pour soutenir les premiers chocs des ennemis invisibles (2).

Mais reprenons le texte de saint Adon.

La cellule du reclus de Vienne était devenue vacante. Saint Philippe, évêque de cette ville, jeta les yeux sur Theudère, se réjouissant de trouver dans son diocèse un personnage d'une éminente vertu, déjà père d'une grande famille monastique.

Le saint abbé, mandé par son évêque, se hâta de pourvoir à la direction de son monastère en remettant son autorité au prévôt Sévérien. Puis, faisant à ses frères les adieux les plus touchants et les recommandations les plus tendres, il s'empressa de se rendre à la ville métropolitaine.

(1) Arcisse, paroisse dans le voisinage de Saint-Chef, canton de Bourgoin (Isère).

(2) Les nouveaux Bollandistes estiment que le Bienheureux conférait le sacrement de Pénitence de sa cellule de reclus, faisant l'office de grand pénitencier.

L'archevêque le reçut avec une religieuse allégresse, et, convoquant le clergé et les fidèles, il les exhorta vivement à mettre leur confiance en ce serviteur privilégié de Dieu.

Le Bienheureux se fixa sur le mont Quirinal, auprès de la basilique de Saint-Laurent (1). La langue humaine ne peut exprimer jusqu'où furent portés l'abnégation, l'humilité, l'esprit de détachement en ce saint homme. Vous l'eussiez vu toujours plongé dans l'oraison, toujours baigné de larmes, toujours respirant cette incomparable paix que Dieu seul peut donner.

Il est à peine croyable combien modique était sa nourriture, simple et pauvre son vêtement, combien rude le cilice sur lequel il reposait, combien ses jeûnes étaient fréquents et prolongés.

Comme les fidèles accouraient de toutes parts auprès de lui, il avait soin, retiré dans le secret de sa cellule, d'en ouvrir une petite fenêtre, pour donner à ceux qui le faisaient confident de leurs peines les plus salutaires avis. Cependant, le Seigneur, qui voulait montrer de plus en plus la puissance de son crédit dans le ciel, le favorisait du don des miracles. Plusieurs, tourmentés par les mauvais esprits ou affligés d'infirmités diverses, obtenaient leur délivrance par les prières du serviteur de Dieu.

LA JÉRUSALEM CÉLESTE

Le Saint passe douze ans dans la retraite qu'il s'était choisie et qui lui devenait de plus en plus chère. Enfin, sentant que le cours de son pèlerinage s'abrège, il élève son âme vers le Seigneur avec de plus ardents désirs, et, plus persévérant dans la contemplation à mesure qu'il se voit rapproché du seuil de l'éternelle béatitude, il ne se résigne plus qu'à regret à tourner son attention sur autre chose que le Dieu de son amour.

La vivacité de sa foi lui rend familières les visions célestes. Il voyait dans les saintes demeures, par l'impatience de ses désirs, les phalanges des esprits bienheureux, l'auréole éclatante des apôtres, les glorieux trophées des martyrs, et son âme en était inondée de joie. Aucune harmonie, aucune saveur d'ici-bas n'eût été capable de le distraire de la pensée de Jésus-Christ. L'homme de Dieu se consumait en ces douces et laborieuses extases lorsqu'il se sentit atteint des dernières langueurs; la mesure de ses œuvres était pleine et débordante, son âme prit son vol pour les célestes régions (vers 580).

O homme mille fois heureux! la voilà donc enfin, la cité sainte après laquelle vous avez tant soupiré! La voilà, cette assemblée des saints qui fut l'objet de votre ambition; vos larmes sont désormais taries! Jouissez de votre bonheur, possédez ce Dieu vers lequel tendaient vos plus ardents désirs!

FUNÉRAILLES — TRANSLATION ET MIRACLES

La nouvelle de la mort du Saint fut à peine répandue dans la ville qu'elle y produisit un tressaillement indéfinissable; il se fit auprès de ses vénérables dépouilles un immense concours où se confondaient les pauvres et les riches, les prêtres et les fidèles. Les devoirs que la piété inspire en pareille circonstance ayant été rendus

(1) Le mont Quirinal de Vienne, aujourd'hui Sainte-Blandine, avait une église bâtie un siècle auparavant par saint Sévère, prêtre indien, et dédiée par lui à saint Laurent.

au saint corps, on le dépose dans un cercueil; puis les prêtres se mettent en devoir de charger sur leurs épaules le précieux fardeau pour le conduire à sa dernière demeure. Mais, ô prodige! ils ne peuvent le soulever de terre. L'étonnement est à son comble; on se regarde, on s'interroge; alors le pieux évêque qui préside la cérémonie annonce que le corps du Saint doit être reporté dans son monastère; aussitôt, nouveau prodige, le précieux fardeau devient si léger, qu'à peine en sent-on le poids.

On arrive à l'église de Saint-Romain, au faubourg de Vienne, appelé Brenniac (Pont-Evêque), et l'on s'y arrête pour consacrer une partie de la nuit à la prière et au repos.

Les charitables filles qui servaient Dieu dans les divers monastères de la ville, prévoyant les fatigues du pieux cortège, n'avaient point oublié de pourvoir aux besoins de ceux qui accompagnaient le saint corps. Avant toutes, l'abbesse du monastère d'En-Haut avait eu la prudente attention d'envoyer trois vases pleins de vin afin que l'on pût se désaltérer pendant le voyage. On fit honneur aux libéralités de la pieuse abbesse. Lorsqu'arrivèrent les moines de Saint-Chef avec leur supérieur Sévérien, quelques-uns, harassés de fatigue, avaient besoin de rafraîchissements; les outres étaient vides. On se disposait à reprendre les vases pour les rentrer au monastère quand on les trouva pleins tels qu'ils avaient été apportés. Et non seulement cette nouvelle boisson, qui rappelait le miracle de Cana, suffit au besoin de chacun, mais elle se trouva surabondante, de sorte qu'on put en reporter encore à la ville.

On se remet en route, les plus dignes religieux du cortège se succèdent sous le fardeau avec une sainte émulation; et comme le ciel devenait un moment sombre et nuageux, et qu'un orage menaçait, on invoqua le Saint, et l'horizon reprit aussitôt sa sérénité.

Quand on fut arrivé au douzième mille, (Diémoz) il se fit un nouveau miracle. Un aveugle de naissance attendait depuis trois jours l'arrivée des saintes dépouilles; dès qu'il eut touché le voile qui couvrait le cercueil, ses yeux répandirent d'abord du sang, puis s'ouvrirent pour la première fois à la lumière.

Un autre miracle se produisit au lieu même de la sépulture. Là, des personnes animées d'une grande confiance apportent un homme tellement perclus de ses jambes, que la plante des pieds adhérait à la base du corps. Le crédit du Bienheureux auprès du Tout-Puissant se manifesta, car l'infirme put aussitôt se lever et marcher. Ces deux hommes, l'aveugle et le perclus, se fixèrent pour le reste de leurs jours auprès du saint tombeau, racontant à tous la grâce qu'ils avaient obtenue.

Cependant, la nuit approchait, et la cire allait être insuffisante pour éclairer jusqu'à la fin la cérémonie de la sépulture. Les moines, attristés, ne savent quel parti prendre; mais Celui qui est tout miséricorde a pitié de leur détresse. La cire devint tout à coup si abondante dans la main de ceux qui la portaient, qu'on put allumer un grand nombre de flambeaux.

Le Saint fut donc enseveli avec un religieux respect dans le tombeau qu'il s'était lui-même préparé autrefois. Les miracles qu'il ne cesse d'y opérer témoignent de la gloire dont il jouit auprès de Dieu.

Le saint évêque Adon termine son récit par une pressante exhortation aux religieux de Saint-Chef : « Si vous voulez ressentir les effets de sa protection, mes frères et mes fils bien-aimés, efforcez-vous d'imiter une âme qui ne respirait que l'amour divin. Il n'avait d'autre ambition que de faire de vous des saints et de vous avoir pour couronne dans le ciel. Vivez de sa vie, suivez ses exemples, et sa tendre affection ne vous fera point défaut.

Que le Seigneur qui l'a gratuitement comblé de grâce et de gloire multiplie en vos âmes les saints désirs, qu'il vous affermisse dans cette obéissance parfaite et dans cette plénitude de justice dont l'éternelle félicité sera le digne couronnement. *Amen.* »

L'ABBAYE DE SAINT-CHEF — ORIGINE DE CE NOM

La maison religieuse que saint Theudère avait fondée en l'honneur de la Mère de Dieu, et où il fut transporté après sa mort, reçut plus tard le nom de Saint-Chef. Voici l'origine de ce nom. Au moyen âge, le chef du Saint, conservé dans un riche reliquaire, était exposé à la vénération publique. De là l'expression *d'aller au saint Chef*, en sorte que Saint-Chef est devenu synonyme du nom de Theudère.

Outre le chef du saint abbé, on offrait encore à la dévotion des fidèles celui de saint Théobald, archevêque de Vienne, restaurateur de l'abbaye au XI^e^ siècle.

Ces chefs vénérables étaient honorés dans une espèce de chapelle où, à certains jours, ils étaient éclairés par une illumination brillante. Cette chapelle a été ruinée et les reliques dispersées par les Huguenots en 1567.

L'illustre abbaye de Saint-Chef a subi de nombreuses vicissitudes. Saccagée par les Sarrasins au VIII^e^ siècle, rétablie presque aussitôt et prospère sous l'épiscopat de saint Adon (860-875), elle reçut une vie nouvelle en servant de refuge aux malheureux moines de Montiérender, chassés de Champagne par les Normands.

Le comte Hugues, plus tard roi d'Italie, fut pendant son enfance confié aux religieux de Saint-Chef. Il n'oublia point d'enrichir le monastère où il avait reçu sa première éducation. De nombreux prieurés dépendaient de cette insigne église.

En 1536, l'abbaye fut sécularisée et transformée en collégiale, composée de 28 chanoines astreints à des preuves de noblesse. En 1774, ils furent transférés dans l'abbaye de Saint-André-le-Bas à Vienne, et, en 1781, réunis à un autre chapitre noble de la même ville, celui de Saint-Pierre, sous le nom de Comtes de Saint-Pierre et de Saint-Chef.

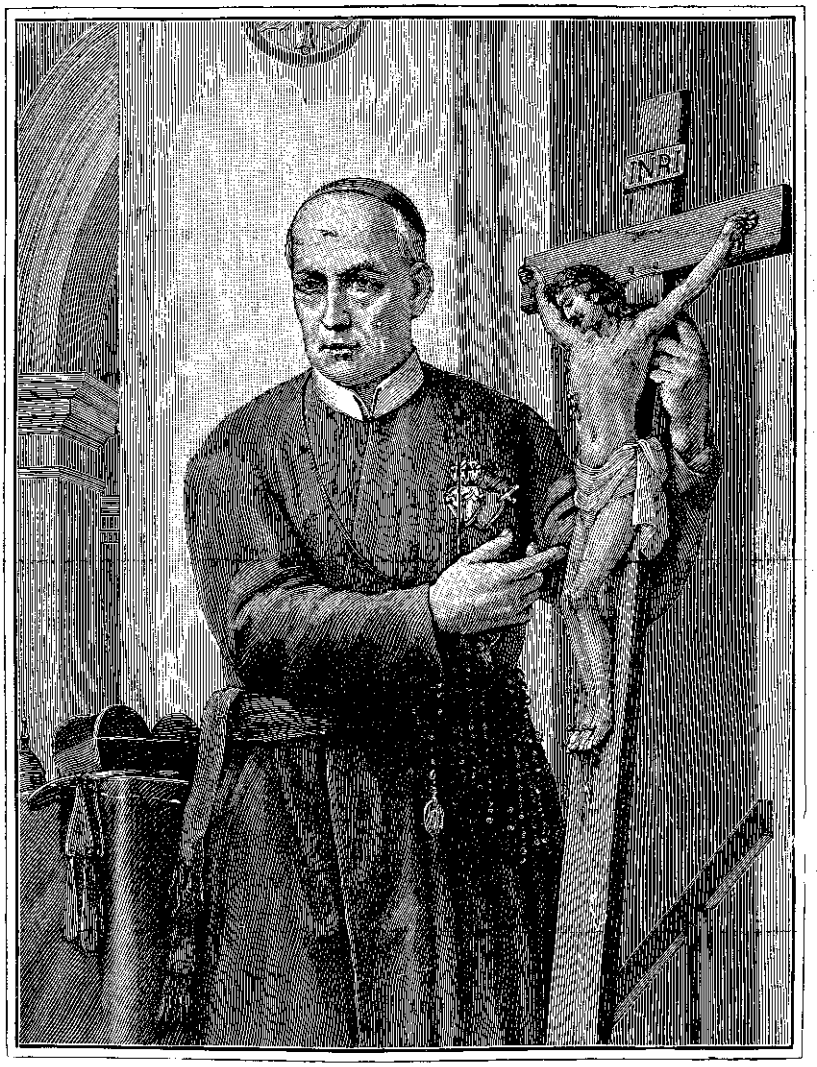
Les membres de ce nouveau Chapitre, au nombre de 36, portaient la soutane noire avec parements violets. Ils avaient encore pour insigne, suspendue par un ruban bleu, une croix d'or émaillée de blanc, surmontée de la couronne de comte; d'un côté, saint Pierre était représenté, et, de l'autre, saint Theudère. Plusieurs de ces chanoines furent promus à l'épiscopat.

Aujourd'hui, l'ancienne abbatiale de Saint-Chef, dépouillée des reliques de son saint fondateur, sert d'église paroissiale. C'est un vaste et bel édifice roman, classé parmi les monuments historiques. E. V.

Extrait de la vie du Saint, par ADON, MABILLON : *Acta Sanctorum, O. B.* — Ouvrages consultés : *Saint Theudère*, par l'abbé VARNET. — *Semaine religieuse de Grenoble.* — Les auteurs viennois : CHORIER, CHARVET, MERMET, COLOMBET, etc.

LE VÉNÉRABLE GAETAN ERRICO

Fondateur des prêtres missionnaires des SS.-CC. de Jésus et de Marie (1791-1860).



Le Vénérable prêchait souvent Jésus crucifié.
(*Photographie d'un tableau de* GAGLIARDI.)

NAISSANCE — DU HAUT D'UN ESCABEAU

Secondigliano est une petite ville de six mille habitants qui se cache au pied du Vésuve dans un nid de verdure. C'est là que vivaient à la fin du XVIII[e] siècle Pascal Errico et Maria Marseglia, son épouse. Le mari était passé maître dans l'art de fabriquer le macaroni. Affligé d'un naturel violent et de manières un peu frustes, il avait également un penchant trop prononcé pour le vin.

Sa femme, tisseuse de profession, avait une foi profonde et une religion très éclairée.

Le travail des deux époux suffisait tout juste à nourrir les neuf enfants dont Dieu les avait enrichis.

Gaétan, le second de cette belle famille, était né le 20 octobre 1791 ; il n'ouvrit les yeux à la lumière qu'après quarante jours, ce qui fit dire à sa bonne mère qu'elle avait là un fils plein de modestie.

Dès ses premières années, l'enfant se montra porté comme naturellement vers Dieu.

Le curé de la paroisse, ravi de ces dispositions, ne craignit pas de l'admettre à la Première Communion dès l'âge de sept ans.

A dix ans, Gaétan suivait déjà son père

dans les tournées qu'il faisait dans les villages voisins pour écouler ses pâtes. Très studieux, il emportait ses livres de classe et, durant le trajet, immobile et silencieux sur le siège de la voiture, il étudiait ses leçons.

A l'âge de seize ans, après avoir longuement réfléchi et prié, il obtint de l'archevêque de Naples la faveur de porter l'habit ecclésiastique et de commencer, en vue du sacerdoce, ses études philosophiques et théologiques. Il les fit à l'Université.

Comme ses parents étaient trop pauvres pour payer sa pension, il partait tous les matins à pied de la maison paternelle et franchissait les trois kilomètres qui séparent Naples de Secondigliano. A midi, il déjeunait d'un morceau de pain et d'une sardine qu'il arrosait d'eau claire. Sa promenade de digestion le conduisait ensuite au grand hôpital où il savait toujours, d'un sourire et d'un mot, consoler les malades ; puis à une église voisine pour la visite journalière au Saint Sacrement. De retour à l'Université, il y suivait les cours du soir et reprenait ensuite le chemin de sa maison. Il traversait tous les jours le village de Capodichino. Les paysans tenaient en grande estime ce jeune homme à l'allure si humble et si modeste.

— Voilà saint Gaétan qui passe, disaient-ils.

Les commères, un peu jalouses, s'abordaient pour se confier l'une à l'autre :

— Ce fils de Marie est un vrai petit saint.

Sur les traces du jeune étudiant, des imitateurs surgirent.

Ils furent bientôt cinq à partir tous les matins de Secondigliano pour l'Université. En les voyant, le cardinal-archevêque leur disait aimablement :

— Voilà mes cinq anges.

Gaétan, au terme de ses études, fut ordonné prêtre le 23 septembre 1815.

UN CONFESSIONNAL ASSIÉGÉ
PRÉDICATEUR POPULAIRE

A quelque six mois de là, sur les instances de son curé, il passa les examens de confesseur et commença aussitôt à Secondigliano même ses fonctions de directeur des âmes.

Très assidu au confessionnal, il était accueillant pour tous, mais plus particulièrement pour les pauvres. Les effets bienfaisants de sa direction se firent bientôt sentir. Les blasphèmes diminuèrent, les maisons de jeu manquèrent de clients, les rixes sanglantes s'espacèrent, tandis que les toilettes excentriques devenaient modestes et qu'une plus grande réserve dans les visites et les conversations relevait le niveau des mœurs.

Aux séances du confessionnal, le jeune prêtre ajoutait la prédication, mais une prédication populaire, claire, simple, sans affectation, ne visant qu'à instruire. Ses discours, parfois très longs, ne lassaient jamais l'attention des fidèles. Il put un jour prêcher cinq heures de suite sur la Passion du Sauveur sans fatiguer la nombreuse assistance qui l'écoutait ravie.

Il suppléait aussi son curé pour la visite des malades. On savait qu'à toute heure de la nuit il était heureux de se rendre auprès d'eux. Aussi les paroissiens abusaient-ils parfois de sa bonté.

A ces occupations diverses, don Gaétan adjoignit bientôt les fonctions de maître d'école.

Le gouvernement lui confia cette charge devenue vacante, sur la proposition du Conseil communal. Ce fut pour lui l'occasion de nouveaux dévouements.

Lorsque devant les fenêtres de sa classe passaient des hommes qui blasphémaient, aussitôt le professeur, prêtre avant tout, disait à ses élèves :

— Mettons-nous à genoux, mes enfants, et disons un *Ave Maria* pour que Dieu éclaire ces pauvres âmes sur le mal qu'elles font.

LES DÉBUTS D'UNE CONGRÉGATION

Dans le contact perpétuel avec les âmes, don Gaétan voyait l'extrême ignorance religieuse où elles se débattaient.

Après de longues réflexions sur cet attristant sujet, et plusieurs apparitions de saint Alphonse de Liguori l'encourageant à fonder une Congrégation nouvelle, don Gaétan jeta les bases d'un Institut de prêtres missionnaires, sous le vocable des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie.

Les difficultés surgirent et les critiques s'élevèrent de partout dès que l'on connut le plan du serviteur de Dieu. Pourquoi fonder une Congrégation nouvelle dans un diocèse qui comptait tant de saints religieux ?

Le pauvre don Gaétan, d'ailleurs, était-il capable de mener à bien un pareil projet ? N'était-ce pas chez lui un faux zèle, un fanatisme dangereux ?

Ces critiques arrivaient tous les jours aux oreilles de l'humble prêtre, mais celui-ci, fort des conseils de son directeur et des encouragements de son archevêque, allait de l'avant sans trouble ni inquiétude.

Il réunit autour de lui quelques prêtres gagnés à son pieux projet, leur exposa le but de leur association et la règle qu'ils devraient suivre. Ce petit noyau d'apôtres était à peine formé qu'on se mit à l'œuvre.

La première mission fut donnée à Secondigliano. Elle commença le 18 janvier 1834, et dura un mois. Le P. Gaétan vit une telle affluence accourir à ses instructions qu'il dut élever une estrade à la porte de l'église et prêcher à la foule réunie sur la place publique. Chacun de ses sermons se terminait, suivant la coutume des saints missionnaires d'alors, par une vigoureuse discipline ; c'était le meilleur moyen de rappeler aux fidèles la

nécessité de mêler notre sang à celui que le Sauveur répandit au Calvaire.

A la suite de cette mission, on emplit deux charrettes des armes délictueuses que les pécheurs repentants apportaient aux missionnaires en signe de conversion. Beaucoup de jeunes filles qui, auparavant, s'efforçaient par leurs atours d'être un appât pour le vice revinrent à de meilleurs sentiments.

UNE ÉPREUVE DOULOUREUSE

Après cette première mission, l'enthousiasme fut tel dans le clergé et les populations que le P. Gaétan reçut des appels de toutes parts.

Ces quelques jours de triomphe préparaient une épreuve nécessaire à l'œuvre nouvelle. Elle fut très pénible pour le fondateur. Dès qu'il fallut imposer une règle aux missionnaires, ceux-ci, malgré leur zèle, reculèrent devant le sacrifice et se retirèrent. Le P. Gaétan resta seul quelques mois. Cette désertion lui fut douloureuse, mais elle ne dura pas. Deux prêtres napolitains se présentèrent bientôt pour être admis dans l'Institut. Quelques jeunes gens de noble famille les imitèrent, si bien qu'au mois d'octobre 1837, le saint fondateur ouvrit un noviciat régulier.

La Congrégation, dès lors, prit un vigoureux essor et se répandit rapidement dans tout le royaume. Mentionnons simplement les fondations de Rocca Secca, Saint-Donat, Cerignola, Andretta, Gaëte et Rome.

Après de nombreuses démarches, le Vénérable obtint enfin, le 7 août 1846, le Bref autorisant le nouvel Institut.

Pendant les quatorze années qui s'écoulèrent après cette approbation jusqu'à sa mort, le Père s'efforça de former en ses fils un véritable esprit religieux et de saints désirs d'apostolat.

FATIGUEZ-VOUS — PERDEZ-Y L'HALEINE

Lui-même, d'ailleurs, donnait l'exemple. Prédicateur infatigable, il montait dans la chaire des cathédrales et sur l'humble estrade des églises de campagne, il parlait aux foules rassemblées en plein air, dans les chapelles des communautés religieuses, dans les prisons, près du lit des malades, jusque sur l'échafaud des condamnés à mort.

Sa parole, simple et ardente, faisait toujours les délices de l'assistance.

Ses compatriotes étaient très jaloux de la réputation de « leur Saint » et malheur à celui qui aurait mal parlé de lui. Le bruit courut que, au cours de la mission donnée à Mugnano, près de Naples, le Père avait été blessé d'un coup de poignard. Aussitôt, les habitants de Secondigliano s'arment de fusils, de couteaux et de matraques pour venger cet outrage. Il fallut que le Vénérable, pour les calmer, leur montrât sa poitrine intacte.

Lorsqu'il envoyait ses fils pour répondre à l'appel des évêques et des prêtres, il les accompagnait jusqu'à la porte de la maison, les bénissait avec amour :

— Allez, mes enfants, leur disait-il, fatiguez-vous pour Dieu, perdez-y l'haleine, s'il le faut, mais entraînez les peuples vers Lui et enflammez-les de son amour. Ici, je prierai pour vous afin que votre labeur soit fécond.

Il exigeait de leur part des lettres fréquentes sur les résultats obtenus. Lui-même les lisait à la communauté réunie et, constatant que, par le moyen de ses enfants, Dieu était plus connu et plus aimé, il pleurait de joie et d'enthousiasme.

LE CARBONARISME EN FUREUR

Le carbonarisme faisait alors de grands ravages en Italie. L'Eglise et l'Etat souffraient de ses maximes perverses. Du haut de la chaire, le Vénérable s'élevait avec force contre ces semeurs de discorde et de haine.

Il les flagellait vigoureusement, et ses paroles portèrent si bien qu'un groupe d'affidés vinrent le trouver un jour qu'il avait prêché à Naples, pour lui ordonner, sous peine de mort, de ne plus parler d'eux.

— Je m'en prends au vice et non pas aux vicieux, leur répondit-il ; vos maximes outragent l'Evangile, mon devoir est de combattre cette secte et d'éclairer les malheureux qui de bonne foi s'égarent parmi vous. Je ne crains pas vos menaces.

Dans la suite, il garda envers eux la même liberté de parole. Le poignard fut plusieurs fois levé sur lui. Un jour il se jeta au cou d'un assassin prêt à le frapper, l'embrassa tendrement et lui retira des mains un long coutelas. Le même individu, nommé Pelliccioni, sectaire endurci, tomba malade quelque temps après et fut admis à l'hospice des incurables. C'est là que le Père vint souvent le visiter et le préparer à une bonne mort.

SOUS UN CITRONNIER — « GARDEZ VOS YEUX »

Durant l'épidémie de choléra qui ravagea Naples et ses environs en 1854, le P. Gaétan, dédaigneux du danger, se prodigua auprès des mourants.

Les habitants de la ville, affolés par la peur, quittèrent leurs plaisirs et rentrèrent en eux-mêmes. Personne n'était sûr du lendemain, aussi chacun voulait-il être prêt à recevoir la terrible visiteuse.

Le Père, assis sous un citronnier, dans le jardin du couvent, écoutait les confessions et distribuait toute la journée des absolutions. De temps en temps, à un signal convenu, il se levait, et, laissant le pénitent à ses pieds :

— Attendez-moi un instant, mon enfant, je

reviendrai bientôt. Je vais au secours de quelqu'un qui se meurt.

Durant les trois mois que dura le fléau, il ne se coucha jamais dans un lit, obligé qu'il fut de se multiplier le jour et la nuit pour répondre aux sollicitations des malades.

Tout pénétré d'un culte très tendre envers la sainte Eucharistie, le Père chercha à l'inspirer à ses religieux. Rien de ce qui touchait à l'autel n'était ni assez beau ni assez riche. Pour se procurer des ornements plus convenables, il lui arriva même de faire de grosses dettes, que les offrandes des fidèles avaient bientôt éteintes.

Très soigneux pour les linges d'autel, il voulait que ses missionnaires les emportassent avec eux pour être toujours certains d'en avoir des propres. Apercevant un jour, dans une église de campagne, un corporal poussiéreux et taché, il dit gravement au curé :

— Comment mettez-vous à la table de Dieu un linge que vous n'oseriez mettre à votre propre table.

Il recommandait aussi aux religieux une grande réserve dans les regards.

— Gardez toujours vos yeux, leur disait-il, ils sont la porte ordinaire par laquelle entre le démon. — Nous sommes des hommes, mais les peuples nous croient des anges, et comme tels nous devons vivre. — Le prêtre doit être pur comme le cristal qu'un moindre souffle ternit.

En diverses circonstances, Dieu lui permit de connaître l'avenir.

— Thérèse, mon enfant, disait-il un jour à une de ses jeunes pénitentes après la confession, si Jésus te voulait avec lui, serais-tu contente ?

— Oh ! Père, que me dites-vous ? suis-je près de mourir ?

— Mais si Jésus te veut en sa compagnie, refuseras-tu ?

— Si Jésus-Christ le veut, je ferai sa volonté, répondit l'enfant.

De retour à la maison, elle raconta le dialogue à sa mère qui, pour la rassurer, lui dit que don Gaétan voulait parler de la vocation religieuse. Quelques jours plus tard, la jeune Thérèse Vitale tombait gravement malade et, dans tout l'éclat de sa virginité, répondit joyeuse à l'appel de Jésus qui la voulait au ciel.

LA DERNIÈRE LUTTE — MORT

Vers le milieu d'octobre 1860, le Vénérable fut pris subitement d'une fièvre violente accompagnée d'étouffements continuels. Le mal à peine déclaré fut reconnu mortel par les médecins.

Naples était alors à ces jours néfastes où Garibaldi, grâce à la trahison, régnait en maître. Le dictateur organisa, pour consolider sa conquête, un vaste plébiscite : Dieu sait quelle liberté fut laissée aux votants !

Le sous-préfet de Casoria vint trouver le P. Gaétan déjà malade et le somma d'influencer les votes des habitants de Secondigliano.

— Je ferai, répondit le moribond, ce que la justice et Dieu m'ordonneront.

Cette réponse déplut au fonctionnaire qui, perdant toute mesure, en vint aux injures et aux menaces et parla d'exil, de prison, d'échafaud, etc. A cinq jours de sa mort, au milieu des souffrances qui l'annonçaient, le saint religieux persévéra dans son attitude si noble et si énergique.

Néanmoins, toutes ces émotions achevèrent d'aggraver son état. Il reçut les derniers sacrements le 28 octobre, en présence de tous les religieux, répondit lui-même à toutes les prières, demanda pardon à ses religieux de toutes les faiblesses de sa vie, puis les bénit affectueusement. Il expira le 29 octobre, vers 10 h. 1/2 du matin, en répétant les invocations qu'il avait redites tant de fois en sa vie.

— Mon Jésus, je vous aime ! Marie, je veux vous aimer ! O ma Mère, aidez-moi ! Jésus, Marie, Joseph, secourez-moi !

La cause de sa béatification a été introduite sous le pontificat de Léon XIII, au mois de décembre 1884.

SOURCES CONSULTÉES

Vita del Venerabile Gaetano Errico, dal P. NICOLA ANGELINI. — *Lettere del Ven. Gaetano Errico, Fondatore della Congreg. dei PP. Missionari dei SS. Cuori*, pel P. VINCENZO M. PENNINO, etc. Napoli-Tipografia Angelo Sangermano, 1908.

LE BIENHEUREUX ANGE D'ACRI

DE L'ORDRE DES FRÈRES-MINEURS CAPUCINS

Fête le 30 octobre.

Le bienheureux Ange d'Acri montant au ciel.

NAISSANCE DU BIENHEUREUX — IMAGE RADIEUSE

Acri est une petite ville de la Calabre citérieure, dans l'ancien royaume de Naples. C'est là que naissait, le 19 octobre 1669, le Bienheureux dont nous allons esquisser la vie.

Au baptême, on l'appela Luc-Antoine : il ne reçut le nom d'Ange qu'au jour où il revêtit l'habit religieux. Mais, si les anges ne lui avaient pas encore donné leur nom, ils lui avaient donné leur genre de vie.

Tout jeune encore, le petit Luc faisait présager ce qu'il devait être un jour. Il avait à peine cinq ans, lorsque sa mère le surprit un jour à la maison, à genoux sur de petits cailloux, priant de tout son cœur devant une image de Marie. La seconde fois qu'elle le trouva dans cette attitude, elle vit avec admiration des rayons qui s'échap-

paient de l'image de la Vierge et venaient illuminer le visage de l'enfant. Fuyant les vains amusements si recherchés du jeune âge, Luc-Antoine se distrayait d'une façon plus sainte et non moins agréable. Il érigeait des autels aux saints et les ornait des fleurs les plus magnifiques. La majeure partie de son temps, il la consacrait à la prière et à la méditation. Quelquefois, il s'échappait de la maison paternelle et allait passer plusieurs heures de la nuit en prières devant la porte de l'église. Rien de plus doux pour le petit Luc que de servir les messes et d'entendre les sermons. Ses parents, ravis de sa piété, le firent étudier en vue de le rendre un jour capable de travailler à la gloire de Dieu. Conduite digne d'éloges! Hélas! que de pères et mères, bien loin de pousser au service de Dieu un enfant que Dieu lui-même appelle par des signes manifestes, entravent sa vocation et ravissent ainsi à l'Eglise un apôtre, et à beaucoup d'âmes peut-être leur moyen de salut.

VOCATION DE LUC-ANTOINE — DEUX DÉFAITES VICTOIRE DÉFINITIVE

En ce temps-là, un célèbre missionnaire Capucin, le P. Antoine d'Olivadi, vint prêcher une mission dans la ville d'Acri. Touché de ses discours, le pieux adolescent lui fait sa confession générale et lui exprime en même temps son désir d'entrer au noviciat des Capucins. Pour entretenir son pieux dessein jusqu'à l'âge requis, le P. Antoine lui conseille de méditer souvent la passion de Notre-Seigneur et de communier tous les dimanches. Le pénitent obéit. Dieu bénit son obéissance en lui donnant la force de dire enfin adieu au monde et à ses attraits trompeurs.

A dix-huit ans, Luc-Antoine entrait au noviciat des Capucins. Le diable ne pouvait manquer de venir attaquer un jeune homme qui donnait déjà de si belles espérances. Chose extraordinaire et qui nous montre bien qu'une vie sainte, même comme celle de Luc-Antoine, ne suffit pas à garantir l'homme de toute chute, mais qu'il doit toujours se défier de lui pour se confier en Dieu seul : deux fois le démon sut triompher du jeune novice. Dès son entrée au noviciat, il lui livra des assauts. Simulant un jour la voix de sa mère : « Luc-Antoine, lui disait-il, viens, je suis malade. » Puis il lui représentait d'un côté les plaisirs du monde, de l'autre les longues austérités de la vie religieuse.

Bref, le novice inexpérimenté commença ses premières armes par une défaite. Il rentra dans le monde. Honteux de sa lâcheté, il revint au noviciat, mais pour le quitter une seconde fois.

Cependant, malgré les instances de son oncle, il refusa de se marier : car il nourrissait encore le désir d'être religieux.

Cette victoire sur le monde lui attira les grâces de Dieu. En 1630, il entra, pour ne plus en sortir, au noviciat capucin de Belvédère. Le tentateur vint bien encore exagérer à ses yeux les rigueurs de la vie monastique, mais le novice se jetait aux pieds d'un crucifix et s'écriait tout en larmes : « Seigneur, Seigneur, secourez-moi, je n'en puis plus. — Faites ce que faisait le Fr. Bernard de Cléon », lui répondit une voix. Et, à l'exemple de ce saint religieux, notre Bienheureux se flagella tous les matins. Ainsi fortifié par la prière et la pénitence, Luc fut inébranlable, et le démon, vaincu, finit par renoncer à des attaques inutiles.

C'est à Belvédère que Luc-Antoine reçut le nom de Fr. Ange. Le noviciat terminé, le Fr. Ange prononça ses vœux.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES DON DE SAGESSE

Le jeune profès est aussitôt envoyé en divers couvents pour y étudier la philosophie et la théologie.

Ses progrès furent rapides. Dieu lui communiqua visiblement le don de sagesse. Le fait est attesté par des témoins oculaires. Un jour, une vive lumière éclaira sa cellule aux yeux de ses Frères étonnés. L'éclat en rejaillissait sur la maison tout entière. Dès ce jour, on s'aperçut que Dieu avait exaucé les humbles et ferventes prières que lui adressait souvent son serviteur pour obtenir la vraie science et la vraie sagesse. Les lumières surnaturelles dont Dieu avait éclairé son âme brillaient surtout dans l'interprétation des Saintes Ecritures.

MORTIFICATIONS TERRIBLES

Au milieu de ces merveilleux progrès dans l'étude, le Fr. Ange n'avait garde de négliger une science sans laquelle les spéculations les plus sublimes, les plus saintes même, ne servent de rien pour aller au ciel, je veux parler de la science qui fait les saints. « Si quelqu'un veut venir après moi, dit le divin Maître, qu'il prenne sa croix..... » Ange l'avait embrassée résolument cette croix ; il affrontait des austérités effrayantes pour le corps, mais source de consolations pour l'âme. Tous les vendredis, il avait soin d'imbiber sa langue de fiel et d'aloès, afin d'en sentir l'amertume toute la journée. Il se disciplinait jusqu'à se déchirer le corps, et, en guise de calmant, il interposait des orties entre ses habits et la chair nue. Il portait, en outre, un cilice très rude.

Ces mortifications ne l'empêchaient pas d'avoir le visage toujours souriant. Bien plus, sa joie était certainement l'effet de ses austérités. On comprend alors pourquoi saint Philippe de Néri s'écriait en montrant la discipline : « La joie ! la joie ! » Lacordaire allait plus loin : « Les grandes pensées, disait-il, sont au bout de cette ficelle. »

FR. ANGE DEVIENT PRÊTRE — AMOUR POUR L'EUCHARISTIE ET POUR LA MÈRE DE DIEU

Préparé par onze ans d'études et de mortifications, Fr. Ange fut appelé au sacerdoce en 1701.

L'humble religieux n'avait fait ce pas qu'en tremblant. Il avait longtemps prié et pleuré. C'est qu'il avait une juste idée des terribles devoirs du prêtre. En retour de ce grand bienfait, il promit à Dieu ce jour-là de se consacrer tout entier à l'extension de son règne.

Son amour pour Jésus-Christ s'alimenta désormais tous les jours aux feux du brasier eucharistique. Son union avec l'Agneau de Dieu devint si intime, que, plus tard, ce fut pour lui une chose comme ordinaire d'entrer en extase après la consécration. Tout son corps apparaissait alors comme une fournaise et le P. Ange était d'une beauté véritablement angélique.

Au reste, il ne montait au saint autel qu'après une heure de discipline et de prière. Dans le courant de la journée, il passait des heures entières devant le tabernacle. Rien de plus doux pour son cœur que de parler du Très Saint-Sacrement. Il lui suffisait de dire quelques mots sur la Sainte Eucharistie pour entrer en extase.

A cet amour pour Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, le P. Ange unissait une tendre piété

pour celle qui nous l'a donné, pour Marie, par qui le Fils même de Dieu, comme dit saint Thomas, est devenu « notre frère, notre rançon, notre nourriture et notre récompense ». Entendait-il le nom de cette divine Mère, son œil rencontrait-il une de ses images, le Bienheureux s'inclinait à l'instant. Il en parlait avec délices, surtout de sa Conception Immaculée, doctrine dont il se fit l'ardent propagateur.

SON CŒUR BRASIER D'AMOUR — JÉSUS ENFANT LUI APPARAIT

L'amour est expansif de sa nature; aussi, trop à l'étroit dans le cœur du P. Ange, menaçait-il parfois d'en briser la faible enveloppe. On était alors obligé de verser de l'eau froide sur sa poitrine pour tempérer les ardeurs de ce foyer brûlant. Toutes les paroles, tous les actes du P. Ange étaient empreints de cette flamme qui le consumait. « Qu'il est doux d'aimer Dieu! qu'il est doux d'aimer Dieu! O amour non aimé! » disait-il parfois. On l'entendit même un jour s'écrier sur la place publique : « Oh! qu'il est insensé celui qui n'aime pas Dieu! »

C'est encore cette délicatesse de son amour qui ne lui permettait pas de souffrir le moindre grain de poussière dans la maison de Dieu. Il balayait les dalles du sanctuaire, en essuyait les objets avec une attention scrupuleuse.

Aussi Jésus favorisa-t-il son serviteur de plusieurs apparitions. Il se présentait à lui sous la forme d'un petit enfant, et le Créateur et la créature se livraient alors à une familiarité de conversation qui confondait notre Bienheureux. Un jour cependant, des traits enfantins de Jésus, le P. Ange vit s'échapper des rayons de majesté qui le firent frémir. « Mon Dieu, mon Dieu, s'écria-il, si, avec tout votre amour, vous êtes encore aussi terrible, que serez-vous assis sur votre trône de juge?..... »

SA VIE N'EST QU'UNE PRIÈRE PERPÉTUELLE

S'il est vrai, comme l'affirme saint Thomas, que la prière procède de la charité, on comprendra sans peine comment la vie du P. Ange pouvait être une oraison perpétuelle. Le premier à l'office, il en sortait le dernier. Sur les chemins, sur les places publiques, dans les maisons particulières, partout le P. Ange priait. Son cœur exhalait souvent, comme autant de traits enflammés, des soupirs brûlants d'amour. Et comme on lui demandait une fois raison de tant de soupirs : « Je ne puis pas, répondit-il, je ne puis pas penser à Dieu sans que je sente mon cœur près de se fendre. »

SA PREMIÈRE MISSION (1702) — AVERTISSEMENT DE DIEU

Le P. Ange eût bien voulu n'avoir d'autre occupation que la prière et ne sortir jamais de sa cellule que pour se rendre à l'église. Mais ses supérieurs, qui connaissaient ses vertus et ses talents, l'appelèrent aux missions. Il s'y prépara avec le plus grand soin : il écrivit élégamment tous les sermons qu'il devait prononcer. Mais, malgré son incontestable mémoire, dès qu'il monta en chaire, il s'aperçut qu'il ne suivait qu'avec peine le fil de ses idées : souvent il fut même obligé d'en descendre sans avoir pu achever. Sa mission terminée, il revint au couvent, le cœur en proie à la tristesse. Il se mit à prier Notre-Seigneur de lui révéler la cause d'une infirmité qui pouvait être un obstacle au bien des âmes. « Ne crains rien, lui répondit une voix, je te donnerai le don de la parole. — Qui êtes-vous, demanda le moine. » Sa cellule se mit à trembler. « *Je suis celui qui suis*, lui répondit la même voix, comme jadis à Moïse; je te commande de prêcher dans un style simple, afin que tout le monde puisse entendre tes discours. »

Là-dessus, le P. Ange déchire tous les beaux sermons qu'il avait écrits, et ne veut plus ouvrir désormais que deux livres : *la Bible et le Crucifix*. Mais, avec ces deux grands livres, le P. Ange fit des merveilles. Mettant à profit ce don de sagesse qu'il avait reçu du ciel, ainsi que nous l'avons vu, il faisait jaillir de la Sainte Ecriture des lumières si grandes, des applications si appropriées aux besoins de son auditoire qu'un des plus savants hommes de son temps, Mgr Perimezzi, évêque d'Oppido, disait, ravi d'admiration : « Ce ne serait pas moi qui oserais hasarder l'explication d'un texte de la Bible devant le P. Ange d'Acri. »

CONVERSIONS REMARQUABLES

Du reste, c'est à ses fruits qu'on juge l'arbre. Le nombre des conversions qu'il opéra étonne et les circonstances qui en accompagnèrent quelques-unes étonnent encore davantage. Mais cet étonnement s'efface bientôt devant la sainteté connue de notre Bienheureux. La princesse de Bisignano, femme quelque peu mondaine, fut tellement touchée des paroles du P. Ange qu'elle se flagella aux yeux de tout le monde. Des blasphémateurs terrifiés se prosternaient à terre et baisaient le sol avec douleur. Enfin, on vit des impudiques notoires venir, la corde au cou, demander à toute l'assemblée des fidèles pardon de leurs scandales. Le Père recevait ces pécheurs convertis avec une bonté pleine de compassion et les renvoyait la grâce de Dieu dans l'âme et la joie dans le cœur.

LA VILLE REBELLE

En 1738, le P. Ange fut envoyé dans une petite ville d'Italie pour y prêcher une mission. Cette ville offrait alors le spectacle d'une luxure éhontée. Le Bienheureux a beau faire retentir les noms de Dieu, de sa justice, d'enfer, de tourments éternels, on ne l'écoute pas. « O cité, s'écrie le missionnaire, tu ne veux pas te convertir : cette nuit tu périras comme Sodome et Gomorrhe! » Un incendie éclata la nuit même.

UNE MISSION A NAPLES (1711)

Citons encore la mission de Naples. Un incident de cette mission montrera aux hommes qu'on ne se moque pas impunément de la parole de Dieu. Le cardinal de Naples avait appelé le P. Ange dans une des églises de sa ville épiscopale pour y prêcher le Carême. Le prédicateur commença le premier sermon avec sa simplicité de style ordinaire. Mais, habitués à un langage plus élégant et plus raffiné, les Napolitains furent choqués de la familiarité du P. Ange. Au troisième jour, l'église était vide. Grande surprise du curé qui, peu satisfait du succès de l'orateur, le congédia poliment. L'homme de Dieu prend son bâton, et s'en va sans rien dire. Informé de son départ, le cardinal, qui jugeait autrement des choses, lui dépêche un messager pour le prier de rebrousser chemin. Le Père obéit avec sa simplicité accoutumée.

Il remonte en chaire. La foule était immense. Peut-être que la nouvelle de son départ inopiné et les instances du cardinal avaient fait réfléchir quelques esprits. Sans doute aussi que beaucoup

savouraient déjà le plaisir de se moquer de lui une seconde fois ; quoi qu'il en soit, le prédicateur semblait avoir oublié sa mésaventure. Il prit comme toujours son style simple et familier.

Le sermon achevé : « Mes frères, ajoute le P. Ange, je vous demande de réciter un *Pater* et un *Ave* pour l'âme de celui que doit frapper un accident terrible au sortir de cette église. — Quel fanatique, se disent les uns ! — Le visionnaire ! ajoutent les autres ! » Quelques-uns seulement croient à la menace du Bienheureux. Comme la foule sortait de l'église, un homme tomba foudroyé sur la place publique aux yeux de tout le monde. On apprit que c'était un esprit fort qui s'était beaucoup raillé des discours du P. Ange et qui était revenu tout exprès pour s'en amuser de nouveau.

L'effet que ce châtiment opéra dans les esprits fut décisif. Peuple, bourgeoisie, noblesse, magistrature, toute la ville enfin accourut désormais aux sermons de l'homme de Dieu. Les conversions furent nombreuses. Tout le monde l'acclamait comme un saint. On mettait ses habits en pièces pour en faire des reliques, à tel point qu'on se vit obligé de l'entourer d'une escorte de soldats pour s'opposer à l'indiscrète dévotion de la foule.

LE GLAIVE DE DOULEUR

Le P. Ange eut toujours une ardente dévotion à la Passion de Notre-Seigneur. Il la méditait sans cesse, et Jésus lui apparaissait quelquefois couvert de sang et de plaies. Un jour (il était au couvent d'Acri), pensant aux souffrances de l'Homme-Dieu, il sentit tout à coup comme un trait aigu lui transpercer le cœur. L'horrible douleur qui s'ensuivit lui arracha des larmes et des sanglots. Notre-Seigneur lui apparut alors, le corps déchiré et ensanglanté. Non seulement le P. Ange comprima ses sanglots, mais il offrit à Jésus sa vive douleur comme un gage de son amour. « Que veux-tu ? lui demande alors le divin Maître. « Seigneur, je veux ce que vous voulez », répondit le P. Ange. La vision s'évanouit à l'instant. Et, de fait, selon la volonté de son divin Maître, le pieux serviteur de Dieu, quoiqu'avec des variations d'intensité, ressentit dans son cœur, jusqu'à la fin de ses jours, la douleur de cette blessure.

LE P. ANGE PROVINCIAL — SA CONSTANTE HUMILITÉ

En 1717, le P. Ange était nommé provincial de Cosenza. Règle vivante de ses inférieurs, on le vit donner en toute chose l'exemple de la plus entière abnégation. Il balayait lui-même la cuisine, faisait le lit des malades, soignait leurs plaies, servait les étrangers. Il exhortait surtout ses enfants spirituels à s'abandonner avec confiance à la bonté paternelle de Dieu. Lui-même n'était jamais en peine du lendemain. Et cette confiance absolue lui faisait donner tout le superflu aux pauvres.

Un jour, le Chapitre général s'était réuni dans un couvent de l'Ordre. En qualité de provincial, le P. Ange s'y rendit. Or, après le repas, ses compagnons se refusèrent tous à laver la vaisselle. Pour les confondre et leur donner en même temps une leçon d'humilité, le Général, qui connaissait la vertu du P. Ange, lui enjoignit de faire lui-même cette basse fonction. L'humble provincial, déjà vieux, ne savait comment remercier le supérieur de cette faveur. Il lui semblait naturel d'avoir à servir ses Frères, lui qui s'appelait sans cesse le « dernier de tous, le plus ignorant des hommes, un misérable qui avait déserté deux fois son couvent ». Il acceptait tous les affronts avec la plus vive allégresse. « Ignorant », lui disait un jour quelqu'un sur la place publique. Pour toute vengeance, le Bienheureux lui baise les pieds. Lui jetait-on des pierres, il en remerciait Dieu. Mais le prince de Bisignano, qui connaissait ses vertus, lui donnait-il quelque marque de respect : « Souvenez-vous, lui disait l'humble Capucin, que je suis le fils d'un chevrier. »

SON INFLUENCE — SES MIRACLES — SA MORT

Mais, plus l'homme de Dieu s'enfonçait dans le mépris de lui-même, plus Dieu le grandissait aux yeux des peuples. On accourait des quatre coins du monde pour lui demander conseil. Les évêques venaient se recommander à lui. Les foules baisaient ses mains, coupaient les franges de ses vêtements pour en faire des reliques. C'est que tous trouvaient dans l'homme de Dieu un père toujours prêt à guérir tous leurs maux, maux du corps aussi bien que les maladies de l'âme.

Il serait trop long de dresser ici la liste de ses miracles. On peut dire à la lettre qu'il est un de ces saints qui les ont semés comme à pleines mains. Le démon, le feu, l'eau, les insectes nuisibles, les maladies de tout genre, rien ne résistait à l'ardente prière du P. Ange. Il délivra surtout beaucoup de possédés, entre autres une personne que l'esprit malin tourmentait depuis dix ans. Un jour, on lui amenait une femme en proie aux fureurs de Satan. Mais, en route, le diable quitta instantanément le corps de la malheureuse, déclarant « qu'il ne souffrirait jamais d'être mis en présence du P. Ange ».

Nous l'avons dit plus haut, c'était presque une coutume chez le P. Ange d'entrer en extase après la consécration. Que de fois ne le vit-on pas pendant ses sermons entouré d'une vive lumière et soulevé de terre. Une fois, prêchant sur l'Eucharistie : « Voulez-vous du pain ? s'écria-t-il, voici le Pain des Anges. » Il tomba en extase et vola de la chaire à l'autel. Des esprits forts (on en trouve partout et toujours) doutaient de la réalité des extases du P. Ange ; mais, après avoir constaté le fait de leurs propres yeux, ils s'en revinrent pleinement convertis.

Il ne brilla pas moins par le don de prophétie. Il avertit plusieurs personnes de se préparer à une mort prochaine, alors qu'on ne le pouvait prévoir humainement.

Il connut la victoire du prince Eugène à Belgrade et la prise de cette ville sur les Turcs à l'heure même où Dieu accordait aux chrétiens ce triomphe.

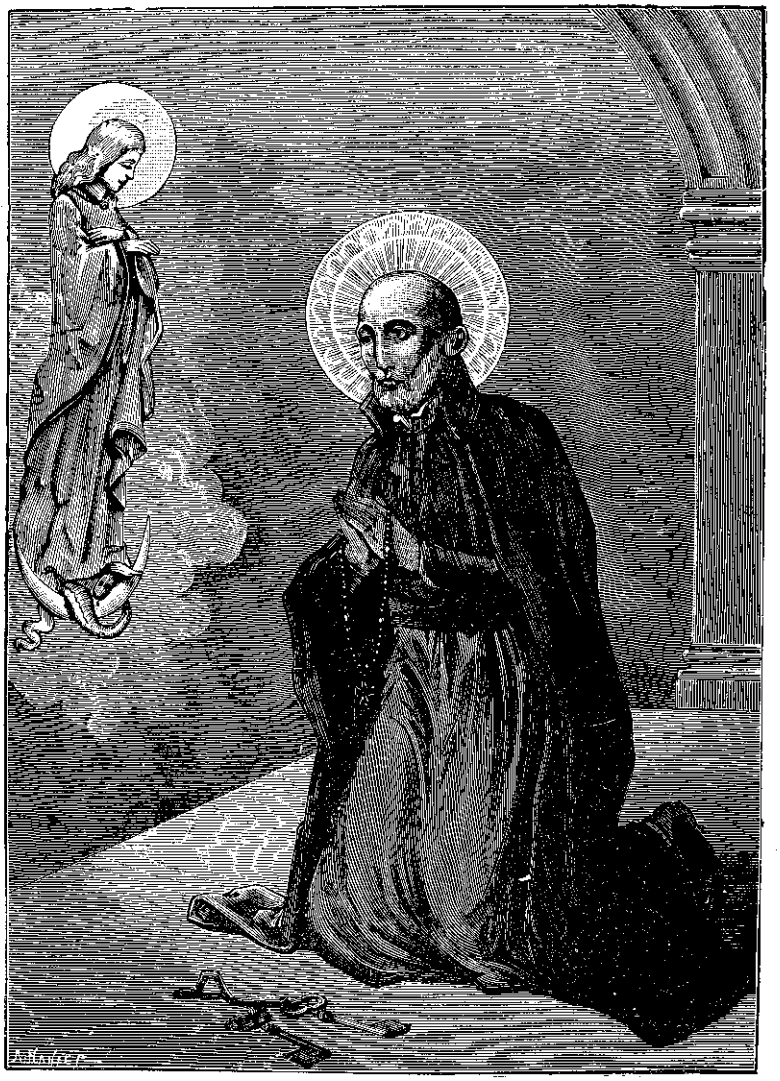
Six mois avant sa mort, le P. Ange fut frappé de cécité. Mais, par un miracle bien rare, il recouvra la vue pour réciter l'office et offrir le Saint Sacrifice de la messe. Enfin, quelque temps avant sa mort, il dit au Frère convers qui le servait : « Frère, je quitterai ce monde vendredi matin, au lever de l'aurore. » Le 24 octobre 1739, il tomba malade et reçut l'Extrême-Onction. Le démon voulut s'approcher de lui pour le tenter une dernière fois, mais, le regardant d'un air sévère : « Satan, lui dit le moribond, tais-toi. » Enfin, le 30 octobre, il expira en prononçant les mots de Jésus et de Marie. Il était âgé de 71 ans.

Les nombreux miracles qui s'accomplirent sur son tombeau déterminèrent le pape Léon XII à l'inscrire au nombre des bienheureux, en 1825.

SAINT ALPHONSE RODRIGUEZ

FRÈRE COADJUTEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Canonisé par Notre Saint Père le Pape Léon XIII, le 8 janvier 1888. — Fête le 30 octobre.



Portrait de saint Alphonse Rodriguez.

AMOUR DU JEUNE RODRIGUEZ POUR LA SAINTE VIERGE

Alphonse Rodriguez naquit à Ségovie, le 25 juillet 1511, jour où l'Espagne fête son illustre patron, le grand saint Jacques. Il fut élevé très chrétiennement par ses riches parents et ne tarda point à manifester les plus belles dispositions à la piété et à la pratique de toutes les vertus. Mais ce qu'on admira le plus en lui, dès sa plus tendre enfance, ce fut son amour pour la Vierge Marie : lui mettait-on entre les mains une image ou une statuette de la Mère de Dieu, il lui parlait avec une délicieuse naïveté, comme à sa mère et à sa protectrice.

— Oh ! ma Dame, disait-il, priez pour moi Jésus votre Fils ! Si vous saviez combien je vous aime ! Je vous aime tant, que vous ne pouvez m'aimer davantage.

— Tu te trompes, mon enfant, lui répondit un jour la Vierge immaculée qui lui apparut visiblement; tu te trompes, car je t'aime bien plus que tu ne saurais m'aimer.

A cette réponse inattendue, l'enfant resta muet de surprise et de confusion; mais il sentit s'accroître en son âme l'affection et la dévotion qu'il portait à Marie.

SAINT ALPHONSE RODRIGUEZ DANS LE MONDE

Après avoir fait ses études au collège d'Alcala, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, saint Alphonse Rodriguez revint à Ségovie,

où il eut la douleur de perdre son père. Tandis que son frère aîné, continuant ses études, suivait un cours de droit, notre jeune Saint fut mis à la tête de la maison; il dut prendre en mains la direction des affaires et l'administration des biens de la famille. Il faisait le commerce du drap, et en cela, comme dans toutes ses actions, il se montrait véritablement chrétien et loyal jusqu'au scrupule.

Notre-Seigneur désirait voir ce noble cœur tout entier à Lui, et, pour qu'il ne s'attachât point aux choses de la terre, il ne lui ménagea pas les épreuves. Rodriguez avait épousé Marie Suarez, qui lui avait donné deux enfants, un garçon et une fille; en quelques mois, il perdit sa fille et son épouse.

C'est alors que, dégoûté du monde, notre pieux commerçant se retira des affaires, assura à sa mère et à ses sœurs un revenu convenable, leur abandonnant presque toute la maison, et ne réservant qu'une petite chambre, pour y vivre avec son jeune fils. Alphonse Rodriguez n'avait alors que trente-deux ans.

PÉNITENCES ET ORAISONS

A partir de ce moment, il ne voulut plus s'occuper que de la mort, et penser à son salut éternel. Il fit une confession générale telle que, pendant trois ans il ne cessa de pleurer. Une nuit entre autres, tandis qu'il versait des torrents de larmes au souvenir de ses fautes, Notre-Seigneur lui apparut, accompagné de douze saints, parmi lesquels était saint François d'Assise. Celui-ci, s'approchant d'Alphonse Rodriguez, lui demanda :

— Pourquoi pleures-tu de la sorte ?

— Ah ! répondit-il, si un seul péché véniel mérite d'être pleuré toute la vie, comment ne pleurerais-je pas, moi qui suis si coupable ?

Cette réponse plut beaucoup à Notre-Seigneur, qui jeta un regard d'amour sur son serviteur, et en même temps la vision disparut.

Non seulement Alphonse pleurait, mais il se mortifiait et priait. Il était revêtu d'un cilice, il jeûnait le vendredi et le samedi et soumettait son corps à de fréquentes disciplines. Tous les jours il récitait le rosaire; souvent il s'approchait des sacrements, mais surtout il aimait à méditer la vie et la passion de Jésus-Christ, qu'il avait sans cesse devant les yeux.

Comme plusieurs autres saints, il mérita d'endurer dans son corps une partie des souffrances de son Maître crucifié. C'est ainsi que le Sauveur le récompensa de toutes ses héroïques vertus, et augmenta ses mérites.

VISION PROPHÉTIQUE — EXTASE

Parmi les grâces extraordinaires que reçut saint Alphonse dans le siècle, il faut citer une vision prophétique qu'il eut en 1568, par laquelle il connut d'avance la révolte des Maures et les malheurs de Grenade. Une nuit, pendant qu'il était en prières, il lui sembla être transporté dans les rues de cette ville, où des troupes de gens armés combattaient les unes contre les autres. Puis il fut conduit en esprit dans une église livrée au pillage et à la profanation ; des hommes faisaient manger leurs chevaux sur les autels et insultaient la Mère de Dieu. Saint Alphonse, à cette vue, ne put retenir ses larmes et redoubla ses prières ; or, l'année suivante, tous ces malheurs se réalisèrent à Grenade.

Dans une autre circonstance (c'était le 15 août, fête de l'Assomption), comme il faisait son action de grâce après la communion, il fut ravi en extase au pied du trône de la Bienheureuse Vierge Marie, qui l'accueillit avec tendresse, et présenta son âme à Dieu le Père, comme une offrande agréable et digne de la Majesté divine. Au sortir de l'église, le Saint put à peine retourner à son logis ; ses jambes fléchissaient, ses yeux semblaient ne plus voir le monde corporel, il ne reconnaissait plus les personnes qu'il rencontrait, tant son esprit était absorbé dans le souvenir de cette vision ineffable, qui lui avait causé un si grand ravissement.

DÉTACHEMENT ABSOLU DE LA TERRE. — VOCATION

Alphonse avait, comme nous l'avons dit, un fils qu'il aimait tendrement ; il résolut d'en faire à Dieu le sacrifice, ainsi que le raconte Ribadéneira. L'enfant avait alors trois ans; il était plein de grâces et charmait tous ceux qui le voyaient. Considérant quel malheur ce serait, qu'une si aimable créature fût un jour souillée par le péché, le père se mit en oraison, et pria Notre-Seigneur de l'attirer à Lui, s'il devait un jour l'offenser. Le petit innocent fut en effet choisi par le Seigneur et, quelques jours après, il était admis dans la compagnie céleste des anges.

Après la mort de son fils, Alphonse Rodriguez ne songea plus qu'à suivre son attrait pour la vie religieuse. Il vendit le reste de ses biens et partit pour Valence, où il manifesta le désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Le recteur du collège de cette ville lui conseilla d'étudier la langue latine, et le Saint, alors âgé de trente-huit ans, ne dédaigna point d'aller en classe avec les petits enfants, supportant patiemment leurs railleries et travaillant avec ardeur. Malgré ses efforts, il ne fit guère de progrès et, après deux années, il dut renoncer à son dessein.

C'est alors que Rodriguez, ne sachant plus que faire, eut la pensée de suivre dans un ermitage l'un de ses amis, qui venait de se retirer près de Valence, et qui aurait bien voulu attirer près de lui l'homme de Dieu. Alphonse fit part de cette idée à son confesseur, qui était le recteur du collège des Jésuites. Celui-ci lui répondit :

— Je crains beaucoup que vous ne vous perdiez.

— Et pourquoi me perdrais-je ainsi? demanda le Saint.

— Parce que vous voulez suivre votre imagination, ce qui est très dangereux; il vous faut l'obéissance.

Ces paroles firent une telle impression sur Alphonse, qu'il se jeta aussitôt aux pieds du recteur en disant :

— Je fais vœu de ne suivre jamais ma volonté propre, tant que je vivrai, que votre Révérence dispose de moi comme elle jugera à propos.

Le recteur l'engagea alors à entrer dans la Compagnie de Jésus, et, comme on ne pouvait le recevoir en qualité de religieux actif ou prêtre, il fut admis comme frère coadjuteur temporel, c'est-à-dire comme frère convers.

UN FRÈRE CONVERS MODÈLE

Saint Alphonse Rodriguez commença son noviciat le 31 janvier 1571, à l'âge de trente-neuf ans. De Valence, il passa ensuite au collège de l'île Majorque, prononça ses vœux simples le 5 avril 1573, et ses vœux solennels le 5 avril 1585. Il resta jusqu'à sa mort dans l'île Majorque, et il exerça pendant plus de trente ans les humbles fonctions de portier du collège.

Le matin, sitôt que la cloche sonnait, il se jetait à genoux, récitait le *Te Deum* et prononçait avec une ferveur toute particulière ces paroles : *Dignare, Domine, die isto sine peccato nos custodire,* daignez, ô Seigneur, nous garder sans péché durant ce jour.

nsuite il se tournait vers la Sainte Vierge et lui offrait la prière des Litanies, pour se mettre sous sa maternelle protection.

Après l'oraison et la sainte messe, il s'occupait de son office de portier, accueillant tous ceux qui entraient ou qui sortaient, comme si c'eût été Notre-Seigneur lui-même : aussi était-il humble et prévenant vis-à-vis de tous ; et, s'il lui arrivait de recevoir des injures pour avoir fait attendre involontairement quelqu'un, il écoutait avec un calme parfait et manifestait ensuite la plus grande joie et la plus grande reconnaissance, comme si on lui eût dit les paroles les plus gracieuses.

Il employait ses moments libres à la récitation du Rosaire ou à la prière mentale, et quand la cloche sonnait, il ne manquait pas de donner son cœur à la Sainte Vierge.

Au réfectoire, il n'était pas moins admirable : il priait alors la Mère de Dieu de penser aux âmes du purgatoire, pour lesquelles il avait une compassion spéciale, et offrait dans ce but toutes les mortifications qu'il pratiquait pendant le repas. Il arrivait souvent, qu'à la pensée des souffrances de ces pauvres âmes, il oubliait de manger et ne faisait que verser des larmes.

S'il devait sortir de la maison, il demandait à Notre-Seigneur de le faire mourir sur le champ, plutôt que de permettre le moindre péché, et, pour obtenir la protection de Marie, il récitait dévotement le *Monstra te esse matrem*. Aussi, pendant ses visites au dehors, il observait une modestie exemplaire; ses paroles étaient brèves et rares; son recueillement était tel, qu'on ne l'appelait dans l'île que le *Frère mort;* et, en effet, il était mort au monde.

SECOURS QUE SAINT ALPHONSE REÇOIT DE LA VIERGE MARIE DANS LES TENTATIONS

Saint Alphonse fut en butte à de terribles tentations de la part du démon, qui ne pouvait voir une si sainte âme progresser de la sorte dans les voies de la perfection. Il eut surtout à soutenir des assauts violents au sujet de la chasteté : pendant sept ans, ces combats ne discontinuèrent point; mais Rodriguez résista toujours courageusement, et, fort du secours de Marie, sa céleste patronne, il sortit toujours victorieux des plus effroyables épreuves.

Pour se venger de leur défaite, les démons le maltraitèrent avec une rage infernale : deux fois, dit son biographe, ils le précipitèrent du haut d'un escalier; la nuit, ils lui apparaissaient sous des figures horribles, et lui faisaient endurer d'atroces supplices.

Le saint Frère souffrait tous ces tourments avec une patience admirable, soutenant son courage par les saints noms de Jésus et de Marie, qu'il répétait fréquemment. Une fois, les mauvais esprits le soumirent à un feu si terrible, que, se sentant périr, il appela le ciel à son aide : aussitôt la troupe infernale disparut, et, un moment après, ses plaies furent guéries.

Le démon l'attaqua ensuite par le désespoir. Cette tentation, à laquelle fut sujet saint François de Sales, est une des plus douloureuses qu'on puisse éprouver. Rodriguez se mit à réciter le rosaire, et, à chaque *Ave Maria*, il ajoutait : *Sainte Mère de Dieu, souvenez-vous de moi!*

Mais la pensée de désespoir ne le quittait pas pour cela, et il se voyait sur le point de succomber, lorsqu'il se tourna vers sa divine Mère, en s'écriant avec angoisse : « Aidez-moi, Notre-Dame, car je péris ! » A l'instant même, la bienheureuse Vierge lui apparut, toute resplandissante de lumière, le démon s'enfuit, et la paix rentra dans l'âme du Saint.

Dans une autre circonstance, le tentateur étant revenu à la charge, la Très Sainte Vierge le chassa encore, et dit à son serviteur : « *Mon fils Alphonse, là ou je suis, tu n'as rien à craindre.* » Le démon retint ces paroles; et, un jour qu'Alphonse sentait des pensées de tristesse envahir son âme, une troupe d'esprits infernaux fit irruption devant lui et demanda avec raillerie :

— Où est Marie maintenant?

A l'instant même, une vive lumière éclaira la chambre, et la Vierge Immaculée apparut : les mauvais esprits s'enfuirent pleins de rage et la Mère de Dieu conforta son serviteur.

DÉVOTION DE RODRIGUEZ POUR LA SAINTE VIERGE

Rodriguez avait pour la Très Sainte Vierge une dévotion et une tendresse filiales : c'est à elle qu'il s'adressait quand il voulait obtenir quelque grâce. Le Père Colin, qui écrivit sa vie en espagnol, raconte que, devant quitter Majorque, il alla voir le Saint pour lui faire ses adieux. Il le trouva dans sa cellule, tout absorbé en Dieu, et, profitant de ce moment, il se jeta à genoux pour lui baiser les pieds. Rodriguez revint à lui; son visage se couvrit de rougeur en voyant le Père Colin humilié ainsi devant lui.

« Frère Alphonse, lui dit le Père, je vais vous quitter; mais, en mémoire des années que nous avons vécu ensemble, je vous prie de me donner quelque souvenir spirituel.

— Quand vous désirez obtenir quelque chose de Dieu, répondit alors le Saint, demandez-le avec confiance à la Très Sainte Vierge, et soyez sûr qu'elle vous obtiendra tout. »

En retour de cette affection, Notre-Dame avait pour Alphonse un amour de mère. « Un jour, il accompagnait un religieux à un château élevé sur le sommet d'une colline; comme il marchait difficilement et que la montée était rude, il resta un peu en arrière, offrant à Dieu ses fatigues et la sueur dont il était tout trempé. En ce moment la Très Sainte Vierge lui apparut et, avec un linge blanc qu'elle tenait à la main, lui essuya le front et le visage. Elle répandit, en même temps, une telle vigueur dans tous ses membres, qu'il accomplit le reste du voyage sans être aucunement fatigué. Que notre Mère est bonne, dit à ce propos le biographe, et que nous sommes ingrats lorsque nous ne l'aimons pas! »

OBÉISSANCE DE SAINT ALPHONSE

L'amour que le Saint portait à Notre-Seigneur et à sa très sainte Mère lui rendait doux et facile le devoir de l'obéissance, habitué qu'il était à voir Dieu dans la personne de ses supérieurs. Il resta parfois des journées entières à la même place, parce qu'on lui avait commandé de s'y trouver, bien qu'ensuite on n'eût plus songé à lui. Et si alors on riait de sa simplicité, il se réjouissait de se voir ainsi méprisé et humilié.

Le Père recteur voulut un jour l'éprouver et lui commanda d'aller au port et de s'y embarquer, sans lui dire ni où il l'envoyait, ni sur quel navire il devait prendre passage. Le Saint va immédiatement à la porte pour sortir et ne songe même pas à retourner en sa cellule. Un frère, prévenu de la chose, l'arrête, et lui dit que le supérieur veut lui parler, Alphonse revient sur ses pas :

— Où alliez-vous ainsi, demande le Père recteur,

et sur quel vaisseau vouliez-vous vous embarquer? car il n'y en a aucun dans le port.

— J'allais faire l'obéissance, répondit-il simplement.

Une autre fois, le même supérieur lui ordonne de partir pour les Indes; Alphonse se dispose à partir sur le champ.

— Où voulez-vous aller? dit le Frère qui était à la porte.

— Je vais aux Indes, comme me l'a commandé le Père recteur.

Le Père recteur, averti, fait rappeler aussitôt le saint religieux et lui dit :

— Et de quelle manière vouliez-vous donc aller aux Indes, mon frère?

— Je m'en allais au port, répondit Rodriguez; si j'y eusse trouvé un vaisseau, je me serais embarqué; si je n'en avais pas rencontré, je me serais mis à l'eau, et j'aurais été aussi loin que j'aurais pu, afin d'obéir.

Le supérieur l'appelle un jour et lui dit :

— Vous êtes vieux, infirme et incapable de rendre aucun service; il n'est pas convenable que la maison nourrisse plus longtemps un sujet inutile, vous pouvez donc partir.

A cet ordre, pourtant si dur, le bon vieillard baisse la tête sans répliquer un mot; il met son manteau sur ses épaules et se prépare à sortir de cette maison qu'il avait servie pendant plus de trente ans, et d'où on le chassait sans pitié. Il ne pense pas même à emporter quoi que ce soit. A la porte, il prie le Frère de le laisser sortir; mais celui-ci, averti par le supérieur, renvoie le Saint dans sa chambre.

PROPHÉTIES ET MIRACLES DE SAINT ALPHONSE

Douze religieux du collège de Majorque devaient se rendre à Valence. Le recteur ordonna à saint Alphonse de consulter le Seigneur sur l'issue de ce voyage; une voix intérieure répondit au Saint que la navigation serait *toute d'or*. Le voyage fut donc résolu; les commencements furent prospères; mais, comme le vaisseau approchait des côtes d'Espagne, il fut pris par des pirates et tous les passagers furent emmenés en captivité à Alger.

A cette nouvelle, la désolation fut grande à Majorque; on reprocha même à Rodriguez d'avoir induit tout le monde en erreur. Et pourtant, on ne tarda point à voir clairement que la navigation avait été d'*or*; car les Pères captifs firent de nombreuses conversions parmi les Turcs, souffrirent des persécutions et s'affermirent eux-mêmes dans la foi, jusqu'à ce qu'au bout d'un an, ils fussent rachetés et ramenés en Espagne, bénissant Dieu d'une aussi heureuse captivité.

Il y avait au collège un religieux, nommé le Père Jean Aguirre, qui reçut un jour l'ordre de passer en Catalogne. Comme le Saint l'aimait singulièrement, il se mit en prières afin de recommander à Dieu son voyage. La Vierge Marie lui apparut et lui révéla que, si ce Père s'embarquait, il serait infailliblement pris par les Turcs. Alors, Alphonse s'écria en versant un torrent de larmes :

— O chère Mère, le laisserez-vous tomber dans cet affreux malheur? Si vous le voulez, vous pouvez l'en délivrer. Je ne cesserai de vous prier, jusqu'à ce que je voie le Père de retour et dans ma chambre.

Or, à ce moment même, le supérieur, on ne sait par quel motif, envoya au religieux l'ordre de retarder son départ, et celui-ci revint au couvent. Quelque temps après, on apprit que des corsaires avaient pillé le navire et vendu l'équipage à Alger.

Parmi les jeunes religieux qui venaient faire leurs études de philosophie au collège de l'île Majorque, Alphonse distingua dès la première rencontre Pierre Claver, dont il devina, par un instinct surnaturel, la belle et sainte âme. Ils devinrent étroitement unis dans le Seigneur. Les entretiens du vénérable Frère firent faire au jeune philosophe de grands progrès dans la perfection et le décidèrent à se consacrer aux missions d'Amérique. Alphonse entrevit dans une extase la magnifique récompense que Dieu réservait dans le ciel à Pierre Claver, l'apôtre des nègres. — Les deux amis ont été canonisés le même jour : touchante disposition de la Providence.

MALADIE DE SAINT RODRIGUEZ — SA MORT

Alphonse Rodriguez avait quatre-vingt six ans. Depuis longtemps déjà, il souffrait d'une maladie douloureuse, et, pour ajouter encore à ses mérites, Dieu permit que son serviteur fut tourmenté cruellement par le démon.

Notre Saint, cependant, ne perdait jamais la sérénité de son âme, et plus il était tenté, plus il éprouvait les délices des consolations célestes. La Vierge Marie lui apparaissait fréquemment; elle réconfortait son esprit et son cœur par des suavités inexprimables et des ravissements d'une douceur infinie.

Lorsqu'on lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction, sa joie prouva bien qu'il n'était plus déjà habitant de la terre, mais du paradis.

Tous ceux qui l'entouraient pleuraient à la pensée que dans quelques heures il allait les quitter, notre Bienheureux, ouvrant les yeux, se prit à les regarder avec une expression de gaîté surnaturelle et à les consoler :

— Comment pouvez-vous vous affliger d'une chose qui est pour moi la source de ma plus vive allégresse?

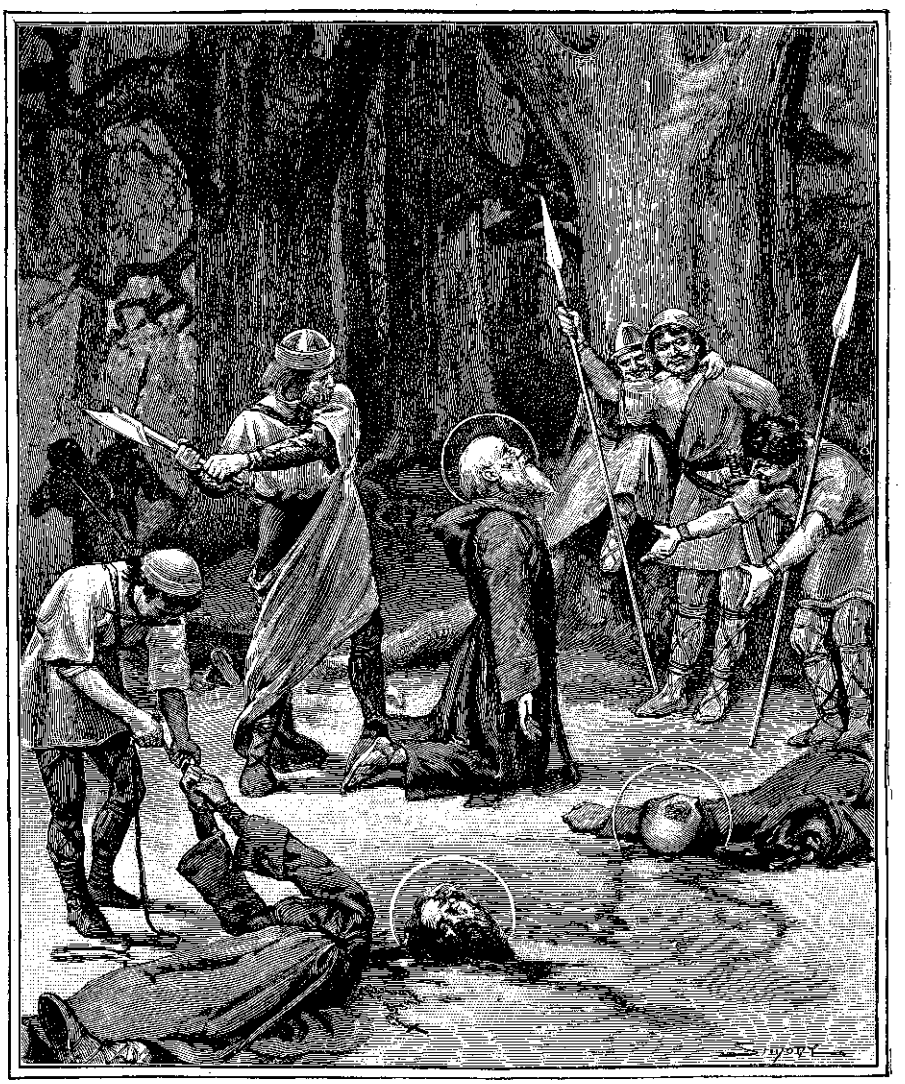
Puis il fit ses adieux à chacun, se recommandant aux prières de ses frères et promettant de se souvenir d'eux lorsqu'il serait dans l'éternelle patrie. C'est dans ces sentiments, et en prononçant les noms aimés de Jésus et de Marie, qu'il rendit son âme à Dieu la veille de la Toussaint, à minuit et demi.

On lui fit de magnifiques funérailles : le vice-roi et toutes les autorités civiles se joignirent aux autorités religieuses pour accompagner son corps jusqu'à sa dernière demeure. Des miracles éclatants ne tardèrent point à manifester publiquement l'héroïcité de ses vertus et de sa puissance dans le ciel.

Alphonse Rodriguez, béatifié par Léon XII, a été solennellement canonisé au mois de janvier par Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, pendant les belles fêtes de son Jubilé sacerdotal.

SAINT FEUILLEN OU FOILLAN, ÉVÊQUE MISSIONNAIRE

Fête le 30 octobre.



Saint Feuillen meurt martyr, sous les coups des païens, dans la forêt Charbonnière.

LE VŒU D'UNE MÈRE MARTYRE

Le père de saint Feuillen s'appelait Fintan, sa mère Gelgéhèse. Le premier était Irlandais, la seconde Ecossaise, tous deux de sang royal. Ils vivaient à la fin du VI^e^ siècle et au commencement du VII^e^.

Le père de Gelgéhèse avait nom Adelphius. Il était païen et animé d'un grand zèle pour la conservation du culte des faux dieux dans son pays. Sa fille était chrétienne. Après sa conversion à la religion de Jésus-Christ, elle avait donné, dans un légitime mariage, sa main et son cœur à Fintan, à l'insu de son père. Adelphius, à cette nouvelle, condamna sa fille à mourir sur un bûcher. Il rassemble son peuple pour être témoin du supplice, mais voici qu'une voix claire et forte se fait entendre dans les airs au roi et à toute l'assemblée : « Adelphius, disait-elle, ne mets pas à mort ta fille, et ne sépare pas ce que Dieu a uni. »

Ce père impie et méchant se raidit contre son cœur et l'ordonnance céleste. Gelgéhèse est liée sur le bûcher, et le feu est mis au bois. Au moment où les flammes commencent à monter, elle élève les yeux vers le ciel et s'écrie : « Sei-

gneur, je mets en vous toute ma confiance; délivrez-moi, et je vous consacre mon enfant. »

A l'instant, on vit sortir de terre un fort jet d'eau, de l'épaisseur d'une petite colonne, qui éteignit les flammes destinées à dévorer celle qui si courageusement avait renoncé au culte des idoles.

Adelphius, de dépit et de rage, condamna aussitôt sa fille à l'exil. C'est ainsi que, par la Providence divine, celle-ci fut rendue à son époux. Ils prirent ensemble le chemin de l'Irlande pour y habiter en paix et s'y sanctifier, eux et leurs enfants.

VOCATION DE SAINT FEUILLEN ET DE SES FRÈRES

Fintan et Gelgéhèse eurent trois fils; tous trois ont été placés sur les autels. Ce sont: saint Furcy, saint Feuillen et saint Ultain.

Leur pieuse mère les offrit tous les trois au Seigneur, demandant qu'ils s'appliquassent d'une manière toute spéciale et pour toujours à son service. Lorsque, plus tard, ils apprirent ce vœu, aucun ne voulut y manquer: tous trois se firent moines.

Dès l'âge le plus tendre, Feuillen montra un grand amour pour Dieu. Il aimait beaucoup la solitude et s'y retirait souvent, afin d'y prier dans une plus grande tranquillité et avec plus de recueillement.

Un autre saint exercice l'attirait : c'était la visite des monastères, qui, à cette époque, en Irlande, étaient nombreux et renommés pour la science, la piété et les vertus des religieux. Feuillen assistait aux offices, servait à l'autel et unissait sa voix dans le chant des psaumes à celle des moines. Il méditait beaucoup les grandes vérités de notre sainte religion et cette parole du divin Sauveur : *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi* (1).

Dès l'âge de onze ans, il était moine et se préparait par la prière et l'étude aux desseins que Dieu avait sur lui. Il devait être apôtre et martyr.

APOSTOLAT DE SAINT FEUILLEN

Parvenu à l'âge exigé par la loi de l'Eglise, Feuillen fut élevé aux Ordres sacrés et commença ses premiers travaux apostoliques. Il prêcha d'abord l'Evangile aux Irlandais, ses concitoyens, et convertit un grand nombre d'âmes, aidé par ses frères et quelques compagnons.

Il estima bientôt que son ministère devenait moins utile en un pays où la religion chrétienne avait fait de grands progrès; il passa en Grande-Bretagne et vécut plusieurs années au monastère de Cnoberesburg. Là, comme autrefois les moines de l'Egypte et de la Thébaïde, il vivait très pauvrement, jeûnait toujours au pain et à l'eau, travaillait de ses mains, gardait un grand silence, dormait peu, priait beaucoup et mettait tous ses soins à l'étude des Saintes Ecritures.

De la Grande-Bretagne, saint Feuillen passa en Belgique. Il était évêque lorsqu'il y vint, en 650. Il avait été très probablement appelé pour la conversion des ancêtres des Belges par saint Magloire, époux de sainte Waudru, seigneurs du Hainaut.

Il alla d'abord à Rome demander la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ pour son nouveau champ d'apostolat et pour lui-même. Le pape Martin Ier le reçut avec une grande joie.

A son retour de la Ville Eternelle, il fut averti, soit par un ange, soit par une voix mystérieuse, que des tribulations nombreuses, comme aussi de grandes consolations, l'attendaient, et qu'il aurait le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ.

La Belgique, au VIIe siècle, était loin de ressembler à la Belgique de nos jours. Elle était presque totalement couverte de forêts et de landes incultes; point ou peu de grandes villes; il n'y avait, çà et là dispersées, que des peuplades barbares vivant sous des huttes et plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie. Tous ces hommes étaient adonnés au jeu et à l'ivrognerie. Ils étaient querelleurs, colères, rancuniers jusqu'à la mort, mais aussi, il faut le reconnaître, francs et hospitaliers. Ils adoraient spécialement le soleil, la lune et le feu.

Saint Feuillen eut surtout à combattre les prêtres de ces fausses divinités, appelés druides.

Voyons-le aller de hutte en hutte, parler à ces hommes farouches des grands problèmes qui agitent l'humanité: Dieu, l'origine du monde, celle de l'homme, et surtout ce qui a trait à son âme. Il est avant tout bon et doux; de plus, il est instruit et il a reçu spécialement de Dieu le don de la parole. Il expose clairement nos dogmes avec leurs preuves, raconte avec simplicité, tendresse, et souvent avec feu, la vie divine de Jésus. Le récit de la Passion du Sauveur fait verser bien des larmes. La foi envahit doucement l'âme de ses auditeurs; ceux-ci sentent d'eux-mêmes le vide et la fausseté de leurs superstitions, et ils en viennent à brûler ce que naguère encore ils adoraient. Lorsqu'un certain nombre d'âmes sont converties, Feuillen les rassemble, et, à la place de l'autel des idoles, par les mains de tous, une humble chapelle ou une belle église est élevée. C'est là qu'on s'assemblera pour prier, là qu'on viendra assister et participer aux divins mystères; les plus fervents deviennent apôtres, et ainsi grandit le troupeau du Seigneur.

Pour continuer son œuvre sur la terre et la faire prospérer, Dieu veut avant tout des hommes profondément humbles, morts à eux-mêmes et au monde, n'ayant nul souci de la gloire humaine. Feuillen s'appliquait ces mots de saint Paul, si vrais, si profonds et si bien prouvés par l'histoire de l'établissement de l'Eglise chez tous les peuples : « Ce qui est fou selon le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages; et ce qui est faible selon le monde, Dieu l'a choisi pour con-

(1) Il aurait pu devenir roi d'Ecosse et d'Irlande; il méprisa ces honneurs humains, pour servir Dieu d'une manière plus parfaite en ce monde et le posséder plus sûrement après cette vie dans le ciel.

fondre les forts; et ce qui est vil selon le monde, ce qui est méprisable, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie en sa présence. »

LE MONASTÈRE DE SAINT ULTAIN

Sainte Gertrude, fille de Pépin de Landen, s'était retirée à Nivelles, avec sa mère, la bienheureuse Itte, ses sœurs et beaucoup d'autres vierges. Feuillen vint leur prêcher et leur expliquer les Saintes Ecritures. Il fut leur directeur spirituel et les conduisit dans les voies de la perfection chrétienne.

Sainte Gertrude possédait dans l'Entre-Sambre-et-Meuse un domaine assez considérable, dans le canton actuel de Fosses, en Belgique. Elle confia à Feuillen le soin de convertir ce pays à la religion catholique.

Dans ce but, elle lui donna la partie de ses propriétés qui renferme le vallon où est bâti Fosses et tout le territoire environnant. Le premier soin de notre Saint fut d'y construire une église qu'il consacra à saint Pierre, et, grâce à la générosité de sainte Gertrude, il y annexa un monastère où les moines, sous la direction de saint Ultain, suivirent probablement la règle de saint Benoît.

On croit que la tour de l'église actuelle de Fosses a été construite par saint Feuillen. Quant à l'église elle-même, elle a été détruite plusieurs fois par l'incendie et reconstruite à différentes époques.

Saint Ultain, après avoir vu les habitants de ce pays chercher au monastère un refuge contre les hordes de brigands qui infestaient alors la patrie des Belges, mourut saintement, en 686, selon l'opinion commune.

Saint Feuillen s'était fixé à Fosses pour toujours. Seulement, en qualité d'évêque régionnaire et de directeur de la communauté de Nivelles, il s'absentait assez souvent; dans ces nombreux voyages, il prêchait partout la parole de Dieu.

SAINT FEUILLEN MARTYRISÉ PAR DES BRIGANDS

Feuillen était parti de Fosses avec trois de ses moines. Entré dans la forêt Charbonnière, après en avoir traversé une partie, il arriva à un double chemin, s'égara et fit la rencontre de plusieurs individus.

C'étaient des hommes perdus, des païens, livrés à l'iniquité, vraiment possédés de l'esprit de Satan. Cet ennemi juré du salut des hommes, irrité de se voir ravir tant d'âmes, anima ces impies d'une haine implacable contre le saint prélat.

Les brigands cachèrent d'abord leur pervers dessein; ils abordèrent notre Saint et ses compagnons sous les dehors d'une honnêteté simulée, s'offrirent même de les accompagner et de les conduire par des routes sûres. Dans leur apparente obligeance, ils les prièrent d'accepter une retraite pour la nuit. Cet endroit porte aujourd'hui le nom de Le Rœulx et est situé près de Seneffe.

Feuillen devina le sort qui lui était réservé et se prépara à mourir saintement.

Après avoir récité Matines, nous dit un historien, voyant ses compagnons de combat trembler, il leur adressa ces paroles, le visage calme et serein :

« Je vous prie, mes frères, de ne pas vous troubler; que la mort imminente ne vous effraye pas; nous allons paraître devant le tribunal du Christ; souvenez-vous qu'il a dit en s'adressant à ses apôtres : *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme.* Maintenant donc que notre dernière heure est arrivée, que Dieu, dans ses décrets éternels et cachés, a décidé que nous tomberions aujourd'hui entre les mains des méchants pour sa gloire, louons-le parce qu'il est saint, parce qu'il est juste en toutes ses voies. Souvenons-nous des martyrs qui, autrefois, ont livré leurs corps aux bourreaux pour rester fidèles à l'Evangile. Mourons, nous aussi, dans la simplicité, sans être vus des hommes, pour rendre témoignage à Jésus-Christ. Le ciel est témoin que nous n'avons rien fait qui mérite le supplice qu'on nous inflige. Nous ne sommes que des serviteurs inutiles. Pourquoi donc craindrions-nous de nous engager dans la voie de la mort sans laquelle on ne peut entrer dans la vraie vie? Toutes les souffrances de ce temps ne sont rien en comparaison du poids immense de gloire qui nous est réservé dans les cieux. »

Ces paroles ranimèrent les cœurs effrayés des compagnons de saint Feuillen.

Les brigands leur tranchèrent la tête. C'était le 31 octobre 655.

La légende rapporte que, la tête de saint Feuillen étant séparée de son corps, sa bouche continua à articuler les prières qu'il avait commencées pour la conversion de ses bourreaux. Remplis de terreur, ceux-ci, pour échapper aux remords qui les poursuivaient déjà, s'acharnèrent sur leur victime, et, d'un coup de sabre, lui brisèrent le crâne.

HONNEURS RENDUS AUX MARTYRS
LE PASSAGE DE LA SAMBRE

La nouvelle de cet assassinat fut quelque temps ignorée.

Cependant, sainte Gertrude s'étonnait de l'absence si prolongée de saint Feuillen. Elle envoya des courriers à Fosses pour s'enquérir de lui.

Saint Ultain, que l'absence de son frère étonnait aussi, à l'arrivée de ces courriers, fit aussitôt parcourir la contrée en tous sens; mais les recherches n'amenèrent aucun résultat.

Ultain et Gertrude ne conservaient plus d'espoir de revoir vivant le saint évêque, mais ils auraient voulu rendre à son corps les honneurs qui lui étaient dus. Ils ordonnèrent, dans leurs monastères réciproques, un jeûne de trois jours, afin que Dieu daignât leur faire connaître le lieu où il se trouvait. Ces prières furent exaucées. La tradition rapporte qu'un ange apparut à sainte Gertrude, lui annonça la fin glorieuse de Feuillen, et lui promit que Dieu marquerait d'un signe l'endroit où gisait son corps.

Suivie donc du clergé et du peuple, qui se firent un devoir de se rendre à son appel, Gertrude et

ses religieuses sortent de la ville; à ce moment, elles voient surgir du côté de la forêt Charbonnière, au sud de Nivelles, une longue colonne de feu s'élevant vers le ciel : cette apparition anime le pieux cortège qui se rend dans cette direction.

Il y avait soixante-dix-huit jours que le martyre avait eu lieu; et cependant, les corps de saint Feuillen et de ses compagnons assassinés en même temps que lui étaient encore aussi exempts de corruption que si la mort remontait seulement à quelques heures.

Ces corps saints, enveloppés de linges blancs, furent placés sur des brancards faits à la hâte, et ramenés processionnellement à Nivelles où on leur fit des funérailles grandioses. Les compagnons du Saint furent déposés dans le cimetière du monastère de Nivelles.

Sainte Gertrude demanda l'honneur de conserver la relique de saint Feuillen; mais sa requête ne fut pas écoutée.

Ultain, qu'on avait averti par un courrier, était présent et avait officié aux funérailles. Il déclara que la volonté de son frère était d'être enterré à Fosses. La translation en cette ville se fit avec toute la pompe possible; on déposa le corps du Saint sur un char magnifique attelé de quatre bœufs.

Ici, se place un fait intéressant rapporté par les historiens. On devait traverser la Sambre, dont les eaux grossies par les pluies avaient débordé et roulaient avec violence, emportant tout sur leur passage. On voulut s'arrêter et chercher un bac ou large bateau qui pût transporter le char sur l'autre rive; mais les bœufs, résistant aux conducteurs, continuent et s'avancent directement vers la Sambre. Le miracle du passage de la mer Rouge par les Hébreux se renouvelle : les eaux arrêtent un moment leur cours, laissant un passage où l'on peut traverser la rivière sans danger.

Avant la canalisation de la Sambre, l'endroit où s'accomplit ce prodige s'appelait encore le *Gué des bœufs de saint Feuillen*. Bientôt, le cortège arriva à Fosses. Saint Feuillen fut enterré dans l'église du monastère.

Ses reliques se conservent toujours à Fosses, où elles sont, depuis plus de douze cents ans, l'objet d'une grande vénération.

Beaucoup de miracles obtenus par l'intercession de saint Feuillen sont venus confirmer dans la suite des siècles son éminente sainteté. Les habitants du pays virent souvent des lumières à l'endroit de sa mort et entendirent des mélodies dans les airs.

En outre, des malades, quelle que fût l'infirmité de leur corps ou de leur esprit, amenés en ce lieu, y prièrent et furent délivrés par l'intervention du bienheureux martyr.

En temps de guerre, les objets de valeur que l'on désirait conserver à tout prix étaient amenés sur des chariots à cet endroit, et — miracle bien digne d'être rappelé — aucun ne fut jamais perdu ni ne tomba entre les mains des voleurs ni des brigands. Les hommes et même les animaux poursuivis se réfugièrent en ce lieu et y trouvèrent toujours la vie sauve.

Le sang du saint martyr qui avait coulé sur la terre fut vu bouillonnant, par un grand nombre de témoins. On recueillit avec vénération ce précieux liquide dans une pyxide et on l'exposa dans l'église de Saint-Magloire.

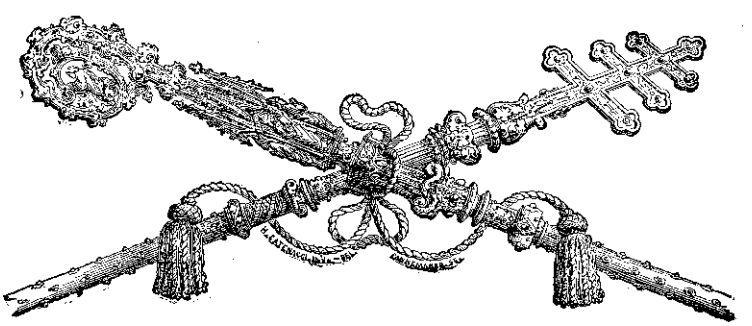
Une femme blessée à la tête, ayant invoqué saint Feuillen, fut guérie. Une muette recouvra la parole auprès du saint corps, caché, pendant les ravages des Normands, dans le rocher de Frêne, sur la rive droite de la Meuse, vis-à-vis de Profondeville. Une jeune fille aveugle et beaucoup de pestiférés recouvrèrent la santé. A Roliers, une femme, souffrant beaucoup de la tête, fut guérie instantanément dans une chapelle dédiée à saint Feuillen.

Parmi les miracles plus récents, mentionnons la guérison d'un fou et celle d'un enfant.

On invoque surtout saint Feuillen pour la guérison des maux de tête et des maladies nerveuses.

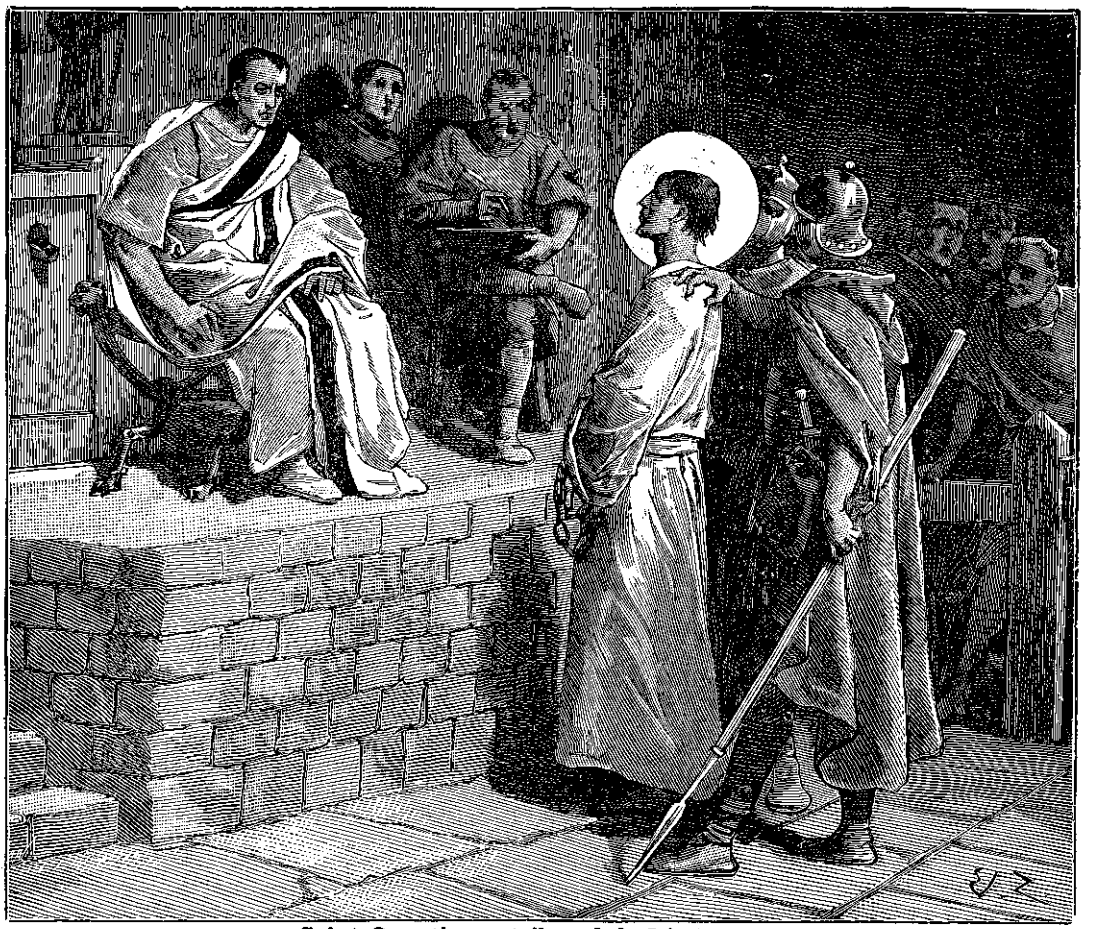
SOURCES CONSULTÉES

Les Grands Bollandistes, *Acta Sanctorum*, au 30 octobre. — *Saints de Cambrai et d'Arras*, par Destombes, et *Saints d'Amiens*, par Corblet. — *Vie de saint Feuillen*, écrite au XVIII^e^ siècle. — *Notes locales* de M. le curé de Buzet et de M. le doyen de Fosses.



SAINT QUENTIN MARTYR

Fête le 31 octobre.



Saint Quentin au tribunal de Rictiovare.

SAINT QUENTIN DANS LES GAULES
OU LES MISSIONNAIRES ROMAINS

Vers la fin du IIIe siècle, sous les empereurs Dioclétien et Maximien, une troupe de jeunes Romains vinrent apporter l'Evangile dans le nord des Gaules. Pleins de jeunesse et d'amour de Dieu, ils quittèrent leur patrie, leurs biens, pour enrichir les Gaules des bienfaits de la loi divine. C'est ainsi que saint Quentin, fils d'un sénateur de Rome, abandonna biens, parents et patrie, et prit le chemin des Gaules. Accompagné du bienheureux Lucien, il se rendit jusqu'à la ville d'Amiens. Là, les deux apôtres se séparèrent afin que la parole divine fût distribuée à un plus grand nombre d'âmes. Saint Lucien se retira à Beauvais tandis que saint Quentin demeurait à Amiens.

Dès lors, les deux apôtres se mirent à publier le nom du Christ, à prêcher sa parole, faisant accompagner leurs enseignements et prédications du témoignage de leurs miracles. Ils traçaient le signe de la Croix sur les yeux malades, et les aveugles voyaient; au nom de Jésus, ils faisaient parler les muets, entendre les sourds, marche les paralytiques. Mais ces merveilles, qui com blaient de joie les fidèles du Christ, ne serviren qu'à irriter les idolâtres.

Les bienheureux Quentin et Lucien, préparés à tout événement, s'adonnaient de plus en plus au jeûne et à la prière, afin que le Maître les trouvât prêts au moment de sa visite.

Elle ne tarda pas longtemps.

RICTIOVARE LE BOURREAU

En effet, il s'éleva à cette époque une violente persécution contre les chrétiens dans tout l'empire du tyran Dioclétien, mais particulièrement dans les Gaules, grâce à la cruauté incroyable de Rictiovare. Ce bourreau des chrétiens avait été envoyé comme préfet des Gaules ; dès lors, il se prit d'une telle rage contre les fidèles du Christ, que les flots de sang chrétien qu'il versa ne purent jamais l'assouvir, et Dieu sait s'il en versa! D'abord, en passant à Bâle, il y fit rechercher les chrétiens, puis les trouvant inébranlables, il les fit noyer au lieu où la Birsa se jette dans le Rhin.

De là, il se rendit au fort appelé autrefois Samarobriva, et depuis Amiens, où on lui apprit que saint Quentin faisait éclater ses vertus et ses miracles. A cette nouvelle, Rictiovare en conçut une indignation profonde. Il fit saisir aussitôt le bienheureux martyr et donna l'ordre de le jeter en prison. Pendant qu'on l'entraînait, le martyr était plein de joie et priait le Seigneur de ne pas l'abandonner, lui redisant la prière de David : « Seigneur mon Dieu, délivrez-moi de la main du pécheur, car vous êtes mon espérance dès ma jeunesse. »

INTERROGATOIRE

Le lendemain, Rictiovare le fit comparaître devant son tribunal.

« Quel est ton nom? » lui demanda-t-il. Le bienheureux Quentin répondit : « Je m'appelle chrétien, car je le suis en effet, et je crois de cœur au Christ et le confesse de bouche. Maintenant, j'ajouterai que je suis citoyen de Rome, fils du sénateur Zénon, et que mes parents m'appellent Quentin. » Le préfet lui dit : « Comment! malgré tant de noblesse, d'où vient que tu te sois livré à de telles superstitions, et que tu adores comme Dieu un homme crucifié par les juifs?

— La plus haute noblesse, répondit le martyr, c'est de reconnaître Dieu et d'obéir généreusement à ses lois. La religion chrétienne n'est pas une superstition; elle nous élève à la souveraine félicité, elle nous donne la connaissance de Dieu le Père Tout-Puissant, de son Fils Jésus-Christ, engendré avant tous les siècles.

— Quentin, quitte ces folies, sacrifie aux dieux.

— Je ne sacrifierai point à tes dieux, car ce ne sont que des démons. Ma folie est la véritable sagesse, celle que le Fils de Dieu nous a enseignée. Et la véritable folie serait de t'obéir en sacrifiant aux dieux.

— Si tu ne sacrifies, dit alors le préfet, je te tourmenterai jusqu'à la mort.

— Je ne crains point tes menaces, et suis prêt à endurer tout ce que Dieu voudra. Tu as tout pouvoir sur mon corps, mais le Christ prendra mon âme en pitié. »

SAINT QUENTIN EST BATTU DE VERGES

Ces paroles excitèrent la fureur du préfet : il ordonna de le flageller cruellement. Pendant ces tourments atroces, le bienheureux martyr levait les yeux au ciel, remerciait Dieu de pouvoir souffrir ces durs traitements pour Jésus-Christ, et lui demandait la force de vaincre le tyran, pour la gloire de son nom. Comme il terminait sa prière au milieu des coups que les bourreaux déchargeaient sur tout son corps, une voix se fit entendre qui disait : « Quentin, persévérez jusqu'à la fin, car je serai toujours auprès de vous. » Au même instant, les appariteurs, qui le flagellaient sans pitié, chancelèrent et tombèrent à la renverse, sans pouvoir se relever; se sentant brûlés tout vifs par un feu intérieur, ils demandaient, à grands cris, du secours au préfet.

JETÉ EN PRISON, QUENTIN EN SORT PAR MIRACLE ET PRÊCHE AU PEUPLE

Rictiovare, à ce spectacle étrange, attribue cette vengeance divine à la magie du saint martyr; il ordonna qu'on le jetât au plus profond de la prison, et qu'on ne permît à personne de le voir.

Les ordres du préfet furent exécutés; mais la nuit suivante, pendant que saint Quentin donnait un peu de repos à ses membres tout couverts de plaies, un ange lui apparut et lui ordonna de se rendre au milieu de la ville et de prêcher au peuple, afin de consoler les fidèles et de baptiser ceux qui ne l'étaient pas encore, pour la grande confusion des ennemis du nom chrétien.

Quentin se leva aussitôt; ses fers se détachèrent d'eux-mêmes; et, sous la conduite de l'ange, il traversa tous les corps de garde de la prison, sans rencontrer aucun obstacle.

A peine était-il arrivé au lieu indiqué par l'ange, que le peuple y accourut de tous les côtés en foule. L'apôtre parla alors longuement de la vanité des idoles, de la nécessité de la pénitence et du baptême. « Mes frères, disait-il, écoutez-moi; le Seigneur m'a envoyé pour vous enseigner la vraie foi et vous gagner à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Convertissez-vous donc, faites pénitence, et recevez le baptême, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Après plusieurs jours de cet apostolat, il eut la joie de voir une grande partie du peuple demander le baptême; il le donna à six cents personnes.

CONVERSION DE SES GARDES

A leur réveil, les gardes ouvrirent la prison; n'y voyant plus saint Quentin, ils se mirent à sa recherche, et bientôt ils le trouvèrent au milieu du peuple qu'il évangélisait. Jusqu'au fond de l'âme, frappés d'un tel prodige, ils embrassèrent eux-mêmes la foi, et ne craignirent point de proclamer hautement la grandeur du Dieu que prêchait Quentin.

De là, ils allèrent trouver le préfet, lui annoncèrent ce qui s'était passé, puis se mirent à maudire les dieux et leur culte, et à proclamer qu'ils ne reconnaissaient plus que le Dieu unique et véritable.

Le préfet, indigné, les regarda comme des magiciens et, ne pouvant supporter plus longtemps leurs injures envers les dieux, il les fit chasser de sa présence.

NOUVELLES TORTURES

« Si je ne tue ce magicien, disait Rictiovare, il finira par séduire tout le peuple et anéantir le culte de nos dieux. »

Pour tenter une seconde fois de vaincre son courage, il fit appeler de nouveau le saint martyr. D'abord il essaya la voie de la ruse. Il promit au martyr toutes sortes de faveurs et de richesses, des dignités, des vêtements de pourpre, des colliers d'or. « Que ferai-je de tous ces riens, de toutes ces vanités? répondit le Saint; Jésus seul me suffit. »

Rictiovare vit bien que sa constance était insurmontable, il crut que les tourments seraient plus persuasifs que les promesses, mais là encore, il eut la honte de se voir vaincu.

« Tu aimes donc mieux la mort que la vie? » dit-il au martyr. Le bienheureux Quentin répondit : « Je ne redoute point la mort, car si je meurs par tes mains, ce sera pour vivre avec le Christ. »

Le préfet lui fit alors infliger le supplice des roues, avec une telle violence, que tous les membres du Saint furent disloqués. Il ordonna ensuite de le frapper avec des verges de fer, de répandre de l'huile bouillante et de la poix sur ses plaies, pour rendre ses douleurs plus aiguës; et, pour assouvir davantage sa rage, il fit appliquer des torches ardentes à ses côtés.

Mais le saint martyr, plus embrasé du feu divin que de celui du tyran, remerciait Dieu et criait au préfet : « Juge inhumain, fils du diable, tes tourments me sont comme des rafraîchissements. »

Rictiovare, plein de dépit de se voir toujours vaincu, lui fit verser dans la bouche de la chaux détrempée dans du vinaigre et dans d'autres liqueurs fort amères. Enfin, il le menaça de l'envoyer à Rome pour lui faire souffrir de plus cruels tourments en présence de ses plus illustres parents. Le saint martyr lui répondit que Dieu étant partout, il saurait aussi bien mourir à Rome qu'en Gaule. « J'ai cependant la confiance, ajouta-t-il, qu'il n'en sera pas ainsi, parce que Dieu m'a révélé que je mourrai en Gaule. »

Le préfet Rictiovare se rendit au lieu appelé alors l'Auguste des Vermandois, et qui porte maintenant le nom glorieux de Saint-Quentin. Il y fit conduire le martyr, chargé de grosses chaînes et d'énormes liens. Puis il le fit paraître de nouveau en sa présence, renouvela les flatteuses promesses qu'il lui avait déjà faites, en vint encore à le menacer des plus cruels supplices; mais ni les promesses, ni les menaces, n'ébranlèrent la constance de Quentin; au contraire, il se réjouissait dans le Seigneur.

SUPPLICE DES BROCHES

C'est alors que le tyran, saisi d'une fureur inouïe, imagina des tourments dont on peut à peine se faire l'idée. Il fit appeler un forgeron, et lui commanda deux longues broches de fer, qui devaient transpercer le bienheureux Quentin de la tête aux jambes; il lui commanda encore dix clous destinés à percer les doigts du martyr entre la chair et les ongles. Il se félicitait d'avance que des tourments aussi aigus arracheraient enfin au bienheureux Quentin, ou la vie ou la foi. Il fut encore confondu; tel est toujours le sort des ennemis de Dieu.

Saint Quentin triompha de si affreux supplices, par la grâce de Dieu. Il endura tout avec patience, et se montra aussi généreux que dans tous les tourments antérieurs.

Pendant qu'il souffrait ainsi, le tyran, dépité, l'accablait d'injures et d'outrages : « Que les chrétiens, disait-il, viennent contempler leur maître au milieu de ses tourments et qu'ils prennent exemple sur lui. » Rictiovare ne savait pas qu'il disait une belle vérité, car la vue d'une constance si héroïque et si digne d'imitation n'était pas un petit exemple donné aux fidèles pour les affermir en la foi, et même aux infidèles pour les attirer à cette foi, qui donnait tant de courage à ceux qui en faisaient profession.

MORT DE SAINT QUENTIN

Le tyran, à bout de supplices, se résolut enfin à frapper le dernier coup. Sur le conseil d'un certain Séverus, il ordonna de trancher la tête au saint martyr. On le conduisit au lieu de l'immolation. Le bienheureux Quentin demanda alors aux bourreaux quelques instants pour prier. Les soldats les lui accordèrent, et le martyr, s'adressant au Seigneur, lui demanda de vouloir bien le recevoir en son glorieux paradis, afin qu'il pût jouir de sa vue pendant toute l'éternité. Sa prière finie, il présenta la tête aux bourreaux : « Je suis prêt, leur dit-il, faites votre office. » Et on lui trancha la tête.

Au même instant, les assistants virent sa sainte âme, sous la forme d'une blanche colombe, prendre son essor vers le ciel. Une voix se fit entendre : « Venez, disait-elle, Quentin mon serviteur, venez recevoir la couronne que je destine à vos mérites. » Ainsi mourut le bienheureux martyr Quentin, le 31 octobere 287.

Le préfet ordonna de conserver et de garder avec soin le corps du martyr. Son intention n'était point de lui rendre des honneurs mérités, il voulait attendre le moment favorable de s'en défaire en secret. La nuit suivante, il ordonna de le jeter dans la Somme, afin de le dérober, par ce moyen, à la vénération des chrétiens.

MISSION D'EUSÉBIE

Mais, dans la suite, Dieu trompa encore son attente et le corps de saint Quentin fut retrouvé, cinquante-cinq ans après, d'une manière toute miraculeuse. Voici comme se fit l'invention de ces précieuses reliques.

Le cruel Rictiovare était mort misérablement; les empereurs impies, ses maîtres, l'avaient suivi dans la tombe, et les persécutions avaient cessé. L'Eglise, longtemps agitée, jouissait alors de la paix sous le gouvernement des empereurs chrétiens. Or, sous le règne de Constance, fils de Constantin, et de ses frères Constantin et Constant, vivait à Rome une noble dame du nom d'Eusébie. Sa naissance et ses richesses auraient pu la rendre heureuse, mais depuis neuf ans elle était aveugle. Assidue à la prière, elle implorait souvent la clémence du Seigneur. Une nuit qu'elle demandait ainsi à Dieu la guérison de son infirmité, un ange lui apparut et lui dit : « Eusébie, tes prières sont exaucées, car le Seigneur les a trouvées agréables. Lève-toi, va dans les Gaules, informe-toi du lieu appelé l'Auguste des Vermandois et situé sur les rives de la Somme. Arrivée à l'endroit où la voie publique d'Amiens à Laon coupe la Somme, cherche avec soin, tu trouveras le corps du bienheureux Quentin, martyr du Christ, enseveli depuis longtemps sous les eaux. Lorsque, grâce à tes soins, il aura été enlevé de là et montré aux peuples, tu recouvreras l'usage de tes yeux. »

Cette vision se répéta la nuit suivante et, cette fois, Eusébie ne douta plus de sa réalité. Sans retard, elle se met en route; montée sur un char à cause de son infirmité, elle se dirige vers les Gaules. Outre les provisions du voyage, elle avait eu soin de prendre des linges précieux destinés à envelopper le trésor que Dieu lui avait fait connaître.

Parvenue, sous la direction de l'ange, au lieu indiqué, elle fit la rencontre d'un vieillard nommé Héraclien. Elle lui demanda où était le lieu que l'on nommait l'Auguste des Vermandois.

« C'est là tout près, » répondit le vieillard. Eusébie repartit : « Dis-moi, je te prie, si tu as connu autrefois en ce lieu un homme du nom de Quentin, que les païens ont mis à mort.

— Oui, certes, dit le vieillard, j'en ai entendu parler, mais il y a longtemps que cela est arrivé. — Si du moins tu connais l'endroit où repose son corps, dis-le moi, je t'en supplie. — Je n'en sais rien. » Eusébie, que l'ange avait parfaitement renseignée, demanda alors : « Je te conjure de m'indiquer seulement l'endroit où le grand chemin qui va d'Amiens à Laon traverse la rivière de la Somme. »

Ils cheminèrent quelque temps, puis le vieillard lui dit : « Voici le lieu que vous cherchez. » Alors Eusébie, voyant qu'une partie de la vision s'accomplissait, ne douta plus de l'heureux succès du reste.

LE CORPS DE SAINT QUENTIN EST RETROUVÉ

Elle descendit joyeuse de son char, et, se jetant à genoux pour prier, conjura plus fervemment que jamais le Seigneur de lui découvrir le corps du martyr, comme il avait accordé à sa servante Hélène de découvrir le bois sacré de la Croix.

Comme elle achevait sa prière, le lieu où le saint corps reposait sous les eaux se mit à trembler. Aussitôt, le corps du saint martyr, par une merveilleuse intervention divine, s'éleva au-dessus des eaux, qui l'apportèrent elles-mêmes jusqu'au bord, à portée de la main des hommes ; et, par une autre faveur du ciel encore, la tête, qu'on avait jetée plus loin, sortit également de l'eau, et vint se réunir heureusement à son saint corps.

La matrone, toute remplie de joie, retira de l'eau les précieuses reliques, les enveloppa dans les linges qu'elle avait apportés à cet effet, ne cessant de bénir le Seigneur et de le remercier de tant de faveurs.

Le corps du martyr était sans tache ni corruption, et dans toute son intégrité. Il était éclatant de blancheur, et répandait une suave odeur, en sorte que les assistants, émerveillés, semblaient oublier les joies profanes du monde, selon que l'atteste un témoin oculaire, le premier historien du martyr.

ON CONSTRUIT UN ORATOIRE

Après avoir enveloppé le saint corps, la vénérable Eusébie se disposa à le conduire avec respect, pour l'y ensevelir, jusqu'au fort des Vermandois, qui se trouvait à cinq milles de là. Mais le bienheureux martyr, qui ne voulait pas abandonner le lieu qu'il avait arrosé de son sang, dès que son corps eut été déposé sur le sommet de la colline voisine, le rendit si pesant, qu'on reconnut bien vite, à ce nouveau miracle, les volontés du Saint. Eusébie le fit donc ensevelir au même endroit, et elle commanda de bâtir un oratoire en ce lieu.

A peine avait-on achevé la sépulture, que la vénérable matrone sentit comme d'épaisses ténèbres tomber de ses yeux ; et soudain elle recouvra la lumière. Au même instant, tous les infirmes qui se trouvaient là eurent aussi le bonheur de retrouver la santé.

Eusébie fit retirer les broches de fer que l'on avait enfoncées dans le corps du saint martyr, et qui s'y trouvaient encore attachées, et elle les emporta avec elle à Rome, où elle retourna bientôt, publiant partout les merveilles que Dieu avait faites en elle, par les mérites de son glorieux martyr. La solennité de cette invention se célèbre le 25 juin.

L'ÉGLISE ET LES RELIQUES DE SAINT QUENTIN

De nombreux miracles attirèrent bientôt les foules au tombeau de saint Quentin. La chapelle, bâtie par Eusébie, devint insuffisante ; il fallut une église pour la remplacer.

Cette église, bientôt célèbre, devint le siège d'un évêché, dont saint Médard fut le quatorzième pontife. Pour échapper aux invasions des barbares, qui ravageaient souvent cette partie de la France, il se retira à Noyon, où il établit son siège. Les années qui suivirent furent malheureuses ; et c'est dans cette période de troubles que, pour soustraire à la profanation le corps de saint Quentin, on le confia à la terre.

SECONDE INVENTION DES SAINTES RELIQUES

Mais la longueur des années fit oublier l'endroit, en sorte que le peuple le vénérait là où il n'était point. Comme tout le monde était dans l'incertitude à ce sujet, un prêtre, du nom de Morin, religieux en apparence, mais qui cachait au fond de son cœur des sentiments vains et superbes, se vanta de pouvoir trouver le saint corps. Il voulut chercher sa gloire au lieu de celle de Dieu et de son serviteur, le glorieux Quentin, mais il fut vite puni.

Comme il creusait la terre, soudain sa robe se rompit en deux parties et il devint paralytique. Le lendemain, il mourut rongé de vers.

Cette terrible punition jeta une telle épouvante dans tous les cœurs, que personne n'osa plus chercher les saintes reliques, jusqu'au bienheureux Cler, à qui l'invention en était réservée, à cause de sa grande sainteté. Pendant trois jours, il observa un jeûne rigoureux, il pria avec abondance de larmes, et, plaçant toute son espérance en Dieu, il protesta devant sa divine Majesté de quitter son évêché, de se retirer dans la solitude, et de ne point manger jusqu'à ce qu'il eût trouvé le corps du martyr. Puis, ces saints préparatifs achevés, plein de confiance, il fit fouiller derrière l'église, où personne ne se fût jamais douté que le corps pût être.

Ses serviteurs creusèrent jusqu'à dix pieds de profondeur, mais rien ne paraissait encore. Le Saint y mit alors la main lui-même, fit allumer un grand nombre de lampes, et aussitôt il découvrit le sacré corps, ainsi que les clous dont on l'avait percé. Une odeur agréable en sortit, de même qu'une vive clarté, au point que la nuit parut, aux environs, aussi éclairée que le jour en plein midi. Cette invention merveilleuse arriva le 3 janvier ; on en célébrait chaque année la mémoire avec magnificence ; il n'en reste plus aujourd'hui qu'une cérémonie destinée à rappeler ce souvenir : c'est l'*Allumerie*. Le premier dimanche après le 2 janvier, on expose les reliques de saint Quentin dans la nef de l'église ; une brillante illumination les entoure et on chante solennellement les Matines.

Mais ce fut surtout lorsque saint Cler eut trouvé le corps du martyr que le peuple se réjouit et principalement les nombreux malades qui reçurent, à cette ocasion, la guérison de leurs maux.

Saint Eloi, évêque de Noyon, qui se trouvait là, et qui avait pris une grande part à cette insigne découverte, par ses prières, ses mortifications et sa sainteté, voulut enlever les dents de la tête du martyr. — Aussitôt le sang sortit des gencives, à la grande admiration et reconnaissance de tous ceux qui assistaient à ce miracle.

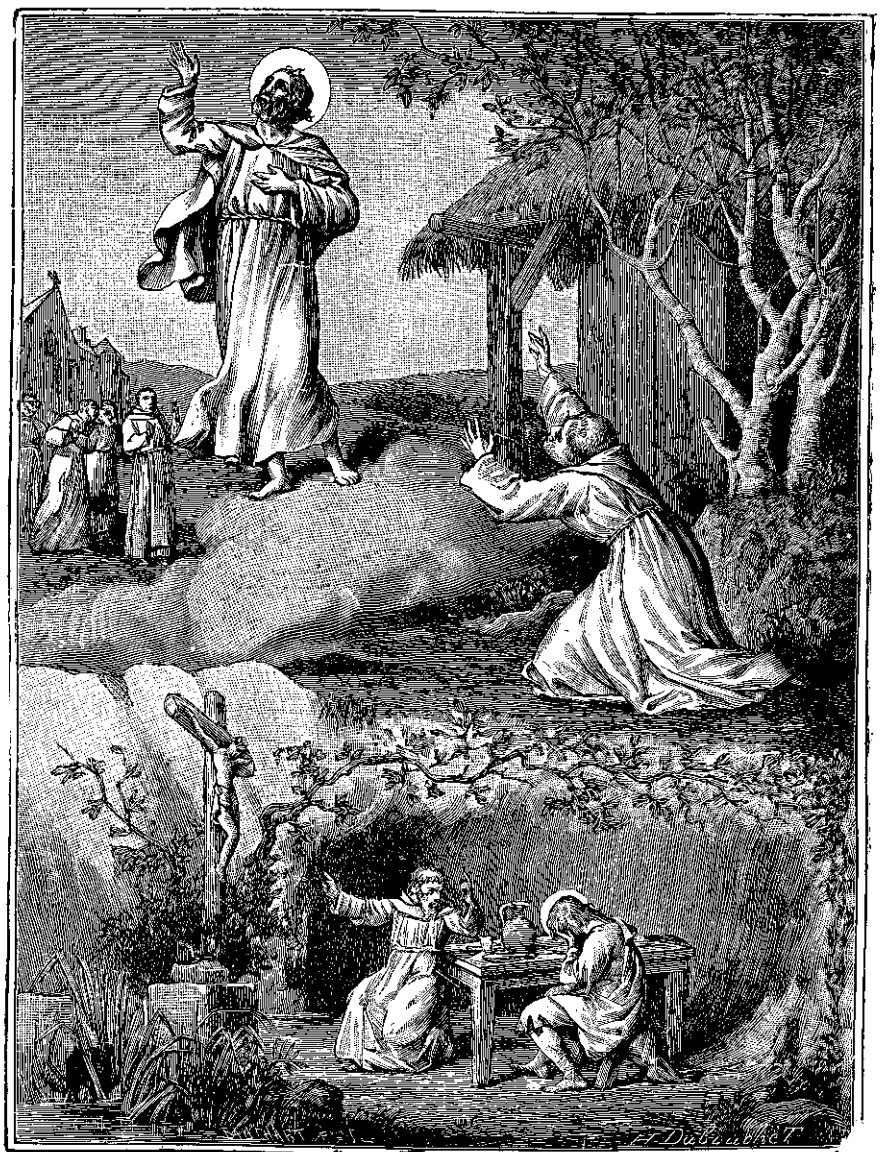
Après avoir enveloppé le corps du saint martyr dans un drap de soie, saint Eloi lui fit une magnifique châsse en argent, qu'il revêtit de pierreries. Il n'en reste plus aujourd'hui que le souvenir ; elle a disparu comme tant d'autres choses, pendant les horreurs de la Révolution. Dans la suite, à l'époque des Normands, on descendit le corps dans un caveau qui reçut aussi plus tard les restes de saint Cassien d'Autun et de saint Victoric.

On voulut un jour le tirer de cet endroit pour le transporter à Sinceny, dans une des terres des comtes du Vermandois ; mais le peuple de la ville, soulevé, accompagna le trésor qu'on voulait lui ravir ; les populations des lieux que l'on traversait se mirent à tout quitter pour suivre le cortège ; les usurpateurs, effrayés, redoutant la vengeance divine et l'irritation populaire, rendirent ce qu'ils avaient pris. Maintenant, le caveau ne renferme plus que les trois tombeaux vides, les reliques sont placées dans une sorte de confession au-dessus du maître-autel.

LE BIENHEUREUX THOMAS DE FLORENCE

FRÈRE CONVERS DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Fête le 31 octobre.



Conversion du bienheureux Thomas. — Il est ravi en extase à cause de son immense désir d'aller prêcher aux infidèles et d'y mourir pour Jésus-Christ.

UNE CONVERSION SINCÈRE

Né à Florence, d'une famille aisée et chrétienne, Thomas Bellaci (appelé plus tard Fr. Thomas de Florence), avait reçu d'abord une bonne éducation. Son esprit vif lui rendait les succès faciles dans ses études; mais bientôt, il se laissa entraîner par l'amour des plaisirs mondains, abandonna les pratiques de la religion et se livra à ses passions déréglées.

Dans cette vie criminelle, il ne tarda pas à dissiper tout son bien, et comme l'enfant prodigue, il se vit réduit à la dernière misère. Il alla alors frapper à la porte d'un de ses amis, qui était riche. Mais les amis de plaisir sont de faux amis; celui-ci, voyant qu'il n'avait plus rien à attendre de Thomas, refusa de l'écouter et le renvoya sans secours.

Le lendemain, Thomas le rencontre sur une place de la ville et veut lui parler de nouveau;

mais celui-ci lui déclare qu'il ne peut, sans déshonneur, s'entretenir publiquement avec lui.

Thomas se retirait, le cœur ulcéré, quand il rencontra un nommé Angelo, membre de la Société de Saint-Jérôme du Ceppo. Celui-ci, le voyant triste et apprenant sa misère, l'invita à souper avec lui. Le repas, plus que frugal, se composa de quelques légumes et de quelques fruits. « Maintenant, dit Angelo à son hôte, allons prendre une autre réfection. »

Et il le conduisit à la réunion des pénitents de Saint-Jérôme. Thomas, témoin des prières et des flagellations volontaires que s'infligeaient ces hommes, conçut un vif regret de ses péchés.

Il se convertit sincèrement et s'affilia à la Société de Saint-Jérôme.

Peu après, décidé à une pénitence plus austère, il sollicita la faveur d'être reçu comme simple Frère convers, dans l'Ordre de Saint-François.

Par son assiduité à l'oraison et par son obéissance, non moins que par son amour de la pauvreté et de la mortification, il ne cessait de tendre à l'imitation de son bienheureux patriarche saint François d'Assise.

De son obéissance, on cite un trait miraculeux : son supérieur, qui fut saint Jean de Capistran, lui ayant commandé de prendre et de tenir dans la main des braises incandescentes, il le fit et n'en éprouva aucun mal.

Comme saint François, il s'était imposé sept carêmes dans l'année, ne mangeant alors qu'une fois par jour du pain, assaisonné parfois d'un peu d'herbage, et buvant de l'eau pure.

La renommée de ses vertus se répandit bientôt dans tout le pays ; et, quoique simple Frère convers, il fut, du consentement du pape Eugène IV, choisi par les gouvernants de la Toscane, pour combattre dans cette province la secte pseudo-franciscaine de *Fraticelli*. Il réussit dans cette entreprise et fonda çà et là plusieurs couvents de l'Ordre de Saint-François, qu'il gouverna avec une rare sagesse.

THOMAS MISSIONNAIRE EN ORIENT
DIFFICULTÉS ET ÉPREUVES

Cependant, à la suite du concile de Florence, le bienheureux Albert de Sarteano, de l'Ordre de Saint-François, avait été désigné pour aller en Orient donner un nouvel essor aux missions catholiques, et travailler au retour des hérétiques et des schismatiques orientaux dans le sein de l'unique et véritable Eglise de Jésus-Christ. Il était accompagné de quarante autres Frères Mineurs, parmi lesquels Fr. Thomas de Florence.

Le but principal du bienheureux Albert de Sarteano était de parvenir en Ethiopie (1), afin de ramener à l'unité catholique cet empire, séparé de l'Eglise romaine depuis le VII[e] siècle, par l'ignorance et par l'hérésie d'Eutychès. Les députés de l'Ethiopie avaient assisté au concile de Florence, et adopté ses conclusions relatives à l'union de toutes les Eglises sous l'autorité du Pontife romain.

Il se rendit en Egypte avec ses compagnons, comptant passer par cette contrée pour se rendre en Ethiopie. Le sultan d'Egypte se montra bienveillant pour les missionnaires franciscains, les autorisant à parcourir tous ses Etats ; mais il refusa absolument de les laisser partir pour l'Ethiopie, ce pays étant en état d'hostilité avec les musulmans.

Les missionnaires durent alors prendre une voie détournée et beaucoup plus longue que celle de la mer Rouge. Le bienheureux Albert de Sarteano et ses compagnons s'embarquèrent donc pour l'Asie-Mineure. D'un de ses ports, ils espéraient, par la voie des caravanes, gagner Tauris en Perse ; puis, par les navires, qui, du golfe Persique, allaient à la mer Rouge, ils seraient parvenus en Ethiopie. Mais, dans la mer Méditerranée, ils furent faits prisonniers par des corsaires turcs, qui les accablèrent de mauvais traitements et les obligèrent à ramer sur leurs galères comme des esclaves.

Tels étaient les périls et les maux auxquels s'exposaient, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, des hommes qui auraient pu mener une vie douce et tranquille dans leur pays.

Cependant, Dieu pour l'amour duquel ils avaient tout quitté, vint à leur secours. Leur navire ayant abordé en un port où se trouvaient quelques marchands florentins, ils furent reconnus par eux et rachetés.

Ils poursuivirent alors leur voyage sur Tauris. Cependant, leur chef, le bienheureux Albert de Sarteano était tombé malade.

Détachant de sa troupe apostolique quatre religieux, deux prêtres et deux Frères convers, dont Fr. Thomas de Florence, il leur commanda de continuer leur route vers l'Ethiopie, et il désigna Fr. Thomas de Florence comme chef de la mission.

UN AN DE CAPTIVITÉ CHEZ LES MUSULMANS — LA JOIE DE SOUFFRIR POUR DIEU

Le voyage de ces quatre religieux ne fut qu'une suite de tribulations. Dans une ville musulmane, ils furent arrêtés, sur le soupçon d'espionnage, et mis en prison ; mais des marchands chrétiens obtinrent leur délivrance.

Ils traversèrent ensuite des pays où ils eurent beaucoup à souffrir, manquant de tout ce qui est nécessaire au soutien de l'existence humaine. Ils étaient sur le point d'atteindre l'Ethiopie, et se trouvaient dans un pays voisin, lorsque, pour la troisième fois, ils furent faits prisonniers par des musulmans.

Leurs nouveaux maîtres cherchèrent à leur faire renier leur foi. On les enferma dans une ancienne citerne ; ils y restèrent trois mois et vingt jours ; ne recevant pour nourriture qu'un peu de farine délayée dans de l'eau.

Durant leur emprisonnement dans cette citerne, l'un des prêtres franciscains mourut ; mais son cadavre ne fut pas retiré d'abord, et ses compagnons durent supporter, pendant plusieurs jours et par une chaleur torride, le voisinage de ce cadavre en décomposition.

Les confesseurs de la foi furent enfin extraits de la citerne et transférés à la prison publique. Fr. Thomas avait la permission de sortir, afin de recueillir, par son travail, de quoi pourvoir à sa nourriture et à celle de ses compagnons d'infortune. Tantôt il travaillait comme portefaix, tantôt il gardait dans la campagne les bœufs et les chameaux.

Or, un jour, il tomba au milieu d'une bande de vauriens, qui le couvrirent de boue et d'outrages et le frappèrent cruellement. Fr. Thomas fut si heureux de ces humiliations, qu'il alla aussitôt trouver ses compagnons pour leur exprimer sa joie : « J'ai acquis un trésor, s'écria-t-il ; je vous

(1) Appelée vulgairement Abyssinie par les Européens.

» reviens riche; Dieu a permis que les ennemis » de son nom m'aient maltraité. Il m'a soumis » à un rude combat, mais c'était afin que je fusse » victorieux; car il m'a couvert du bouclier de » la patience chrétienne. Voici, ajouta-t-il, en » montrant ses blessures, voici les traces de la » guerre, voici les marques du combat. »

Puis, les trois Franciscains se mettent à genoux pour rendre grâces à Dieu.

Alors, soudain les blessures de Fr. Thomas sont guéries.

DÉSIR DU MARTYRE. DIEU NE LEUR ACCORDE PAS CETTE GRACE

Brûlant du désir de souffrir pour Jésus-Christ, il se plaça un jour à la porte d'une mosquée, et se mit à prêcher la foi chrétienne aux assistants, leur reprochant leur attachement à la religion de Mahomet. En même temps, il tendait la tête pour leur montrer qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour l'amour de Jésus-Christ.

Un an s'était écoulé depuis que les missionnaires franciscains étaient captifs. Ils étaient sur le point de toucher au terme de leurs vœux : le martyre. Un renégat leur annonça que les musulmans allaient les mettre à mort.

Cependant, le bienheureux Albert de Sarteano, qui les avait envoyés en mission, avait appris leur captivité. Par l'entremise d'un négociant vénitien, puis d'un prêtre zélé, appelé Jean de Morastica, il fit parvenir leur rançon. Elle arriva au moment où ils allaient être martyrisés; mais le bon prêtre sut si bien traiter l'affaire qu'il obtint leur délivrance.

Il ramena donc en Italie les trois Franciscains survivants, fort attristés de n'avoir pas été jugés dignes de verser leur sang pour Jésus-Christ. C'était en 1443.

Fr. Thomas de Florence se retira près du couvent de Monte-Piano, dans la province d'Aquila, en un lieu solitaire où était bâtie une chapelle sous le vocable des Plaies de saint François. Là il mena la vie érémitique.

DERNIERS TRAITS D'AMOUR DIVIN — MORT DU BIENHEUREUX THOMAS — IL OBÉIT ENCORE APRÈS SA MORT

Or, un jour qu'un novice était venu lui demander quelques conseils, après les lui avoir donnés, Thomas vint à parler de son ancienne mission, et alors, transporté en extase, il s'éleva dans les airs, marchant dans l'espace, comme s'il avait été sur le sol. Les moines de Monte-Piano furent témoins de ce prodige; et, lorsqu'il fut descendu à terre, ils lui demandèrent où il allait:

« A Ortona, répondit-il, pour m'embarquer et » aller parmi les infidèles mourir pour Jésus-» Christ.

— Mais, répliquèrent les Frères, vous ne » pouvez pas y aller sans l'autorisation du Pape.

— Je le sais, dit-il; si mes supérieurs me le » permettent, j'irai à Rome la demander. »

Il fut fait ainsi; le Pape autorisa le Bienheureux à repartir pour les pays musulmans.

Mais Dieu ne lui avait inspiré ce généreux désir que pour compléter les mérites de son âme et il se contenta de sa bonne volonté. Comme le saint religieux se rendait à un port du royaume de Naples pour s'embarquer, il tomba malade au couvent de Monte-Colombo.

Son état s'aggravant, les habitants de Rieti le firent transporter au couvent de Saint-François de leur ville; il y mourut saintement, le 31 octobre 1447.

Après sa mort, il se fit quantité de miracles par son intercession. Or, au moment de la canonisation de saint Bernardin de Sienne, le vicaire général des Franciscains, saint Jean de Capistran, craignant que les miracles de Thomas de Florence ne retardassent la canonisation de saint Bernardin, vint au tombeau de Thomas et, au nom de l'obéissance, lui commanda de ne plus faire de miracles de quelque temps. Thomas de Florence obéit d'outre-tombe. Il ne fut donc béatifié que longtemps après, au XVIII^e^ siècle, par Clément XIV.

Le culte du bienheureux Thomas de Florence est sur le point de s'établir en Ethiopie. En 1889, le vicaire apostolique d'Abyssinie, Mgr Crouzet, a reçu un don de trois cents francs pour la fondation d'une paroisse éthiopienne, sous le vocable du bienheureux Thomas de Florence (1).

F. ROMANET DU CAILLAUD.

(D'après Fr. Juan de Calahorra, *Chronica de la provincia de Syria y tierra Santa de Gerusalem, que contiene los progressos que en ella ha hecho la religion desde 1219 á 1632. Primera Parte.* Madrid 1681. L. IV, c. VI. — Et Fr. Marcellino de Civezza, *Storia universale dei Missioni Francescane,* Rome 1,860. T. IV, c. XIII et XIV.

SAINT ÉPIMAQUE DE PÉLUSE, MARTYR

Fête le 31 octobre.

Péluse, aujourd'hui Tineh, est une très ancienne ville de la Basse Egypte. Dès les premiers siècles, la foi chrétienne y compta des fidèles; les deux plus illustres furent le martyr saint Epimaque et le savant prêtre saint Isidore.

Epimaque appartient au III^e^ siècle. Voué au service de Dieu, dans les pratiques de la vie religieuse, il vivait dans la prière et la retraite, non loin de Péluse, quand éclata une sanglante persécution contre les chrétiens. C'était probablement celle de l'empereur Dèce (l'an 250).

Cette tempête fit de nombreux martyrs dans Alexandrie, la capitale de l'Egypte.

VICTOIRE D'UNE VIERGE MARTYRE

Le préfet de la ville déployait un grand zèle à exécuter les ordres du tyran. On traînait à son tribunal des chrétiens arrêtés, soit dans Alexandrie, soit dans les environs. Certains disciples du Christ, saintement envieux de la gloire des martyrs et poussés par l'Esprit divin, se joignaient spontanément à leur cortège.

On admira surtout le courage d'une jeune chrétienne, nommée Eutropie. Arrêtée pendant qu'elle donnait ses soins aux martyrs, dit le ménologe de l'empereur Basile, elle fut étendue sur le chevalet; on lui déchira les flancs avec des ongles de fer, et on se mit à brûler ses plaies avec des torches enflammées.

« Il me semble que vous versez sur moi de l'eau

(1) *Missions catholiques* (de Lyon), année 1889, p. 264, col. 2.

fraîche, » dit la vierge martyre à ses bourreaux.

« Que faites-vous donc ? » cria le préfet aux soldats en entendant ces paroles. Mais la martyre répondit :

« Ce ne sont pas tes bourreaux qui me rafraîchissent, c'est ce personnage céleste que je vois debout auprès de moi. » Bientôt après, elle rendit à Dieu son âme victorieuse.

EPIMAQUE VOLE AU COMBAT

En apprenant le récit de ces événements, Epimaque, enflammé de courage pour la gloire de Dieu, quitta sa retraite de Péluse, et partit pour Alexandrie.

Deux jours de marche l'amènent dans la capitale de l'Egypte. Il court au tribunal. Le préfet siégeait, interrogeait, condamnait aux supplices. Epimaque, fendant la foule des curieux et des soldats, va droit à l'idole qu'on voulait forcer les martyrs à adorer, et la renverse avec son autel.

A cette vue, le préfet se lève, le visage écumant de colère.

« Chargez de chaînes cet ivrogne, s'écrie-t-il, et jetez-le au fond de la prison, jusqu'à ce qu'il ait achevé de cuver son vin. »

LES GARDES DEVENUS MARTYRS

Cinq jours après, le magistrat se fait amener quelques-uns des confesseurs de la foi, espérant que les supplices et les horreurs du cachot auraient abattu leur constance.

Il les interroge, les invite à sacrifier aux idoles et les trouve plus courageux que jamais.

Etonné, il interroge les gardes de la prison :

« D'où vient que la captivité leur a paru si légère ? demande-t-il d'un ton menaçant.

— L'honneur en revient à Epimaque, répondent les gardes. Il leur a expliqué les Saintes Ecritures et les a remplis d'ardeur, pour résister à vos ordres impies. Puissiez-vous, comme nous, ouvrir enfin les yeux et reconnaître le Dieu véritable.

— Quoi ? vous aussi, hurla le préfet, vous croyez à ce docteur de mensonges et à ses fables ridicules ? Vous allez voir par quels châtiments je vais châtier sa rébellion et la vôtre contre les dieux et les empereurs maîtres du monde. »

Sur son ordre, les bourreaux les couvrent de plaies et leur coupent la langue. Mais les héros continuaient à parler et disaient : « O Epimaque, qu'il est beau le chemin du martyre, où vous nous conduisez ! Nous avons compris que rien n'est comparable à l'éternelle récompense que Jésus-Christ nous prépare après les douleurs passagères que nous endurons pour lui. »

Le préfet leur fit trancher la tête.

COMBAT ET TRIOMPHE D'ÉPIMAQUE

Epimaque est amené devant le préfet.

« Comment t'appelles-tu ? lui dit le magistrat.

EPIMAQUE. — Je suis chrétien !

LE PRÉFET. — C'est ton nom que je demande. Je le sais bien que tu es chrétien.

EPIMAQUE. — Tu es plus aveugle que tes dieux de pierre. Si je suis ici, c'est parce que je suis chrétien, et que j'adore le Dieu véritable que tu devrais adorer toi-même.

LE PRÉFET. — Bourreaux, frappez-le à coups de bâton, jusqu'à ce qu'il dise son nom. Je veux en finir avec ce scélérat et ne pas lui laisser le temps de causer la perte de ses compagnons de captivité.

EPIMAQUE. — Je ne veux pas leur perte, mais leur salut. Un jour viendra où, plongé dans les supplices éternels d'une flamme dévorante, que ton impiété aura mérités, tu demanderas en vain qu'ils viennent rafraîchir ta langue avec un peu d'eau ; et pendant ce temps, eux jouiront d'une paix bienheureuse. Fais ce que tu veux, nous devons obéir au Dieu très bon qui nous a créés, plutôt qu'à tes ordres impies. »

Espérant effrayer les martyrs par le supplice d'Epimaque, le préfet les fait amener et leur dit :

« Etes-vous disposés maintenant à obéir aux décrets des divins empereurs ? Direz-vous encore que c'est une impiété de sacrifier aux dieux ?

— Oui, car ce ne sont pas des dieux, mais des démons. Il n'y a qu'un seul Dieu, c'est celui qui a créé le ciel et la terre, qui a donné la vie aux hommes et qui gouverne le monde et toute la nature par sa Providence. Ne vous étonnez pas, s'il ne se presse point de châtier ceux qui l'offensent : sa patience est un effet de sa bonté, qui leur laisse le temps de se repentir, s'ils en veulent profiter.

— Le Christ, Fils de Dieu, a daigné venir lui-même en ce monde pour nous instruire, dit Epimaque, et il a souffert, pour expier nos péchés, le supplice de la croix.

— Cesse de nous raconter des fables, reprend le préfet.

— Je ne raconte point de fables, réplique Epimaque. Et la preuve que je crois à la vérité de ce que j'affirme, c'est mon grand désir d'arriver, au prix du martyre, à la récompense que Jésus-Christ a promise. »

Le préfet ordonne aux bourreaux d'attacher ce chrétien à une colonne, de le battre de verges et de déchirer ses flancs. Le supplice dura longtemps ; quand les bourreaux étaient fatigués, d'autres les remplaçaient. Invincible dans les tortures, le héros s'encourageait lui-même à demi-voix : « Tu es bien heureux, Epimaque, disait-il, te voilà attaché au bois comme ton divin Maître et comme son disciple l'apôtre Pierre. Si le Seigneur du ciel et de la terre a bien voulu souffrir ainsi pour sauver ses serviteurs de l'abîme, à plus forte raison, devons-nous souffrir pour lui, afin de participer aux mérites de ses souffrances et aux splendeurs de sa résurrection. »

Or, parmi la foule des personnes accourues à ce spectacle, qui se pressaient pleines d'émotion aux abords du tribunal, se trouvait une jeune fille, qui avait un œil éteint. Un moment, comme elle s'était approchée davantage du martyr que l'on frappait, une large goutte de sang jaillit sur elle et l'atteignit au front. A l'instant, l'œil qui était perdu fut parfaitement guéri.

A la vue de ce miracle, les assistants entourèrent l'enfant, sur le front de laquelle la goutte de sang était restée figée ; et ils poussaient des acclamations en l'honneur du Dieu des chrétiens.

Cependant, les bourreaux continuaient à torturer leur victime, au point que ses ossements apparaissaient à nu sous les chairs en lambeaux.

Les assistants pleuraient.

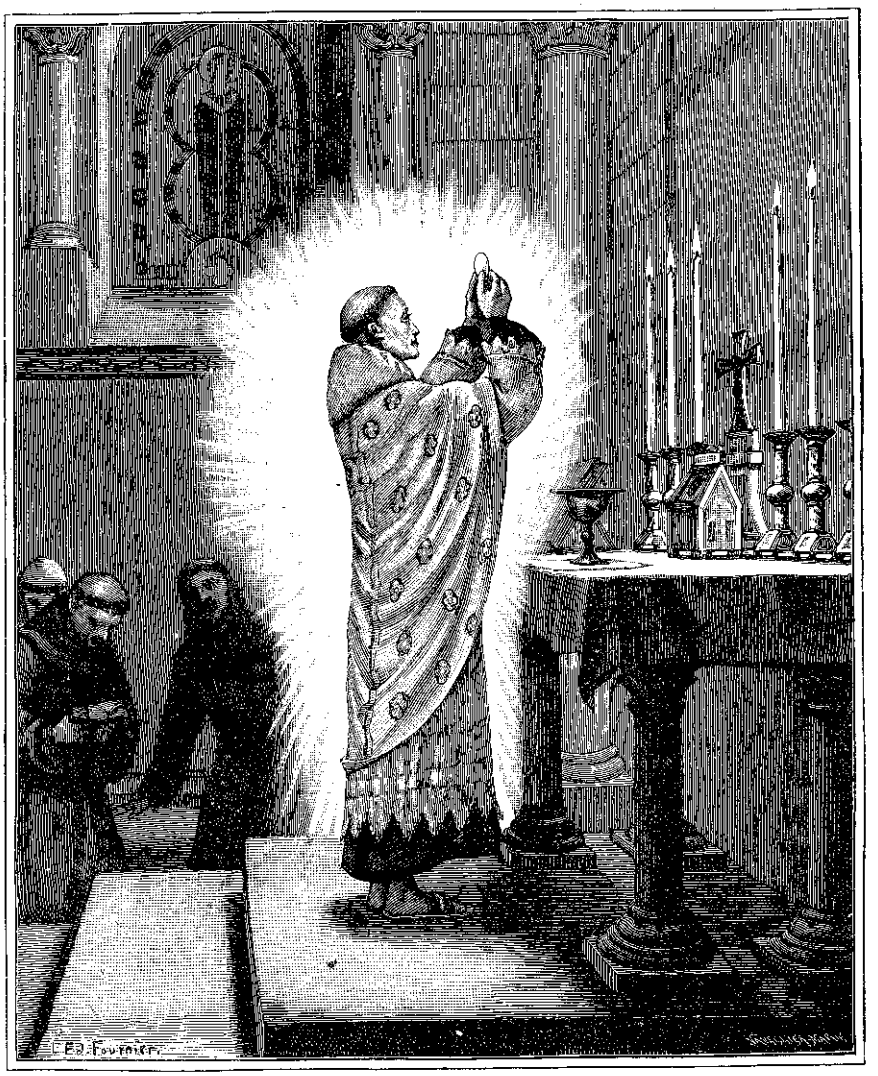
Epimaque leur dit : « Jésus-Christ nous a dit de ne pas craindre celui qui tue le corps, mais celui qui peut précipiter le corps et l'âme en enfer. Ne cherchez pas à m'attendrir ; le Christ me rend légère l'acuité des tourments. »

Le préfet était vaincu. Il mit fin à cette scène en faisant trancher la tête au martyr, qui s'en alla victorieux, intercéder pour ses frères auprès de Dieu, à qui soit amour et gloire dans tous les siècles. *Amen.*

LE BIENHEUREUX CHRISTOPHE DE CAHORS

L'UN DES COMPAGNONS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Fête le 31 octobre.



Plus d'une fois, pendant que le bienheureux Christophe disait la messe, les assistants contemplèrent une lumière qui lui faisait auréole.

CHRISTOPHE DE ROMAGNE ENVOYÉ EN FRANCE

En 1900, S. G. Mgr Enard, évêque de Cahors, proposait à ses diocésains de ressusciter le culte d'un des premiers disciples de saint François d'Assise, le bienheureux Christophe, qui, pendant plus de cinquante ans, édifia par ses vertus le pays du Quercy et l'illustra dans la suite par de nombreux miracles.

Sa mémoire fut longtemps en honneur dans la ville de Cahors, jusqu'au jour où les sacrilèges dévastations des prétendus réformés renversèrent son tombeau et dispersèrent ses reliques.

Le procès de l'Ordinaire a été engagé pour la reconnaissance et la confirmation du culte immémorial accordé à ce serviteur de Dieu, et tout fait espérer qu'il aboutira heureusement.

Sans rien préjuger des décisions de la Sainte Eglise, et n'attribuant qu'une autorité purement humaine aux faits prodigieux non encore exa-

minés ni approuvés, rapportons simplement, à la gloire du bienheureux Christophe, ce que l'on sait de sa vie et de ses miracles.

Il vivait au temps des Albigeois. Ces hérétiques, souvent attaqués et condamnés, s'étaient, malgré la défaite subie par eux à Muret, en 1213, malgré les foudres de l'Eglise et la répulsion que leurs désordres inspiraient à toutes les consciences honnêtes, multipliés dans le Languedoc et l'Aquitaine.

Ils parcouraient les villes et les campagnes, pillant les temples catholiques, dévastant les monastères, livrant aux flammes les prêtres et profanant les choses saintes.

Justement effrayé de leurs excès, l'évêque de Cahors, Guillaume de Cardaillac, n'avait pas hésité à lever des troupes dans le Quercy et à se jeter dans la mêlée, sous les ordres de Simon de Montfort, généralissime de la croisade, et du noble chevalier Guy de Lévis, marquis de Mirepoix.

La piété de ce dernier égalait sa bravoure; elle lui valut de la part de saint Dominique la glorieuse appellation de *maréchal de la foi*, que depuis lors, d'âge en âge, les Papes et les rois de France accordèrent, en titre héréditaire, aux aînés de sa descendance.

Ce fut le « maréchal de la foi » qui conçut l'idée d'attirer en France le saint Patriarche d'Assise, espérant le plus grand bien de la venue d'un si saint personnage dans les provinces infestées de l'hérésie. Il entreprit tout exprès le voyage de Rome pour solliciter du Souverain Pontife, Honorius III, l'autorisation d'emmener avec lui saint François. Il l'obtint.

François, de son côté, souscrivit avec empressement à cette demande comme à l'un de ses vœux les plus chers. Il venait de terminer son premier Chapitre général, dans lequel il avait partagé l'Europe entre ses frères, se réservant pour lui la France, qu'il aimait d'un amour de choix.

Mais l'homme propose et Dieu dispose. Le Saint s'était mis en route avec le vaillant chevalier, quand la maladie l'arrêta en Toscane. Sur l'avis du cardinal Hugolin de Florence, qui l'engageait à demeurer pour affermir en Italie les bases de son Ordre, il envoya à sa place, non sans envier leur bonheur, quelques-uns de ses compagnons, notamment le bienheureux Christophe de Romagne, avec, pour socius, le Fr. Pierre.

VERTUS DU MISSIONNAIRE

Ceci se passait en l'année 1217. Fidèle aux instructions du séraphique Père, Christophe s'établit d'abord à Mirepoix, au pied des Pyrénées. Ses débuts furent des plus humbles.

Le nombre des Frères Mineurs qui arrivèrent était si petit, lisons-nous dans les *Annales du Quercy*, le bâtiment si peu commode, que cette maison ne prit forme de communauté que vers l'an 1219.

Non contents de travailler à leur propre sanctification, les religieux se mirent à combattre, par l'exemple et par la prédication, la secte albigeoise. En particulier, les œuvres et les exhortations du fondateur produisirent la plus heureuse révolution dans toute la ville.

Christophe, en effet, se présentait à la France avec l'auréole d'un saint. Ses armes contre les Albigeois étaient une charité immense, un dévouement inépuisable et le don des miracles.

D'après Fr. Bernard de Besse, son premier biographe, et saint Antonin, archevêque de Florence, ce fut vers 1172 qu'il vit le jour en Emilie, province italienne aussi célèbre par la beauté de son ciel que par le caractère généreux de ses habitants. Il avait environ quarante-cinq ans, était prêtre et pasteur d'une paroisse, quand saint François jeta les fondements de son Ordre. Il n'hésita pas à sacrifier une situation honorable pour revêtir, comme le *poverello*, les saintes livrées de l'humilité et de la pauvreté.

L'évêque de Cahors et le maréchal de la foi ne tardèrent pas à apprécier le trésor que le ciel leur avait envoyé, et dans leur cœur ils bénirent Dieu en voyant à l'œuvre l'élu de François.

« C'était, disent les historiens, une âme d'une simplicité de colombe, d'une profonde humilité, d'une compatissance qui était tout entrailles pour les malheureux et les affligés. »

Dans le temps où les Frères de son Ordre n'avaient point encore de couvent dans le Quercy, Fr. Christophe se mit au service des lépreux. Il leur lavait les pieds, prenait plaisir à panser leurs ulcères, à faire leurs lits, à adoucir leurs amertumes et leurs peines, ayant grand soin de les pourvoir des choses nécessaires à leur subsistance.

Les exigences de la nature, qui consument une bonne part de notre temps, il paraissait à peine les ressentir. Il était comme spiritualisé, à force d'exercer contre lui-même une impitoyable rigueur. Au cilice affreux qui ne le quittait jamais, il ajoutait quelquefois une cuirasse ou une cotte de mailles pour mater sa chair; il ne mangeait qu'une fois le jour, sauf les dimanches et les jours de grandes fêtes, et le moins possible hors du couvent. Dans son extrême vieillesse, il ne retrancha rien de ses austérités, et il s'y adonnait d'un air si joyeux qu'il semblait que ce fût un autre corps que le sien qui les supportait.

Le don d'oraison, qu'il possédait à un degré éminent, le mettait en rapport facile et constant avec le ciel. Plusieurs fois, on le trouva dans sa cellule abîmé en Dieu, le visage transfiguré ou inondé de larmes brûlantes. Amant passionné de la solitude comme le séraphin d'Assise, son incomparable modèle, il s'était bâti sur les bords enchanteurs du Lot une pauvre petite cabane où il aimait à se retirer pour vaquer à la méditation ou au travail des mains.

CANDEUR DU FR. PIERRE

Tous les jours il offrait, avec grande dévotion, le Sacrifice de la Messe, et plus d'une fois les assistants contemplèrent, non sans un grand étonnement, une lumière qui lui faisait auréole et éclairait la chapelle où il célébrait. Dans ses fervents entretiens avec Jésus-Eucharistie, il obtenait, croit-on, plus de conversions de pé-

cheurs et d'hérétiques que dans ses sermons, car il ne se réputait pas grand prédicateur, et il n'avait, en effet, dans son langage, ni la poésie qui enchante, ni la fougue qui entraîne, bien que son zèle lui suggérât parfois des accents capables de toucher les plus endurcis.

Les prodiges produisirent autour de lui plus d'effet que les paroles. On dit qu'une colombe très blanche voltigeait parfois autour de sa tête quand il élevait l'Hostie sainte au moment de la Consécration. Son servant de messe, le jeune Fr. Pierre, qui avait quitté une noble famille et de grandes richesses pour prendre l'habit des Mineurs, âme simple et candide, voulut chasser la colombe la première fois qu'il la vit, et dérangea ainsi le Bienheureux au cours du Saint Sacrifice. Il ne réussit pas d'ailleurs à écarter l'oiseau, et après la Messe, le Fr. Christophe lui conseilla de le laisser désormais voleter en liberté.

C'est ce même Fr. Pierre que le Bienheureux interrogea un jour, connaissant son âme angélique, au sujet de son salut. Il tremblait au souvenir de ses péchés passés, et il les pleurait amèrement. Il pria donc l'enfant de demander à son ange gardien, avec lequel celui-ci avait de temps en temps des colloques familiers, si toutes ses fautes passées lui avaient été remises.

Fr. Pierre obéit aussitôt, et reçut de son bon ange cette inspiration qui remplit de consolation l'esprit du Bienheureux :

« Qu'il n'ait plus de crainte pour ses péchés passés, qu'il persévère seulement dans ses bonnes résolutions, et il recevra la couronne immortelle. »

LE CHAPITRE DES NATTES — CHAPITRE D'ARLES MESSAGE MORTUAIRE

En 1219, le Bienheureux revint à Assise, auprès de saint François, pour prendre part au second Chapitre général de l'Ordre.

Qu'on se représente cette magnifique assemblée de cinq mille moines, pour lesquels on avait dressé, autour du modeste sanctuaire de la Portioncule, des centaines de cabanes recouvertes de feuillage et de nattes (d'où le nom de Chapitre des Nattes). C'était véritablement le camp des soldats de Dieu. Venus d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Espagne, ils se racontaient les uns aux autres les joies et les souffrances de leur apostolat.

Ils tinrent leurs assemblées sous la présidence du cardinal Hugolin, protecteur de tout l'Ordre, et des statuts importants furent rédigés pour la plus grande gloire de Dieu et le bien des Frères.

Sans aucune défiance à l'égard de la bonne Providence, ils prolongèrent leurs séances plusieurs jours, sans s'inquiéter la veille de la nourriture du lendemain. Les vivres ne manquèrent point. D'Assise, de Pérouse, de Foligno et même de Spolète, on vit accourir des multitudes sympathiques, attirées par un spectacle aussi inusité, et qui, non contentes d'apporter aux pauvres du Christ les provisions dont ils avaient besoin, voulaient encore les servir de leurs propres mains.

Le bienheureux Christophe emporta dans le Quercy, où il revint fonder les monastères de Cahors et de Mirepoix, le précieux souvenir de ces merveilles.

Deux fois, il eut le bonheur de revoir, mais dans une extase, les traits aimés du séraphique patriarche. Au Chapitre provincial d'Arles, saint François, alors corporellement présent en Italie, apparut à ses fils réunis pour entendre un sermon de saint Antoine de Padoue. Celui-ci prêchait avec une éloquence toute divine sur le titre de la croix, quand le Saint d'Assise se manifesta à tous les regards, dans un tourbillon de lumière, bénit les Frères, et disparut.

Deux ans plus tard, le Fr. Christophe eut une extase au couvent de Martel, bourg du diocèse de Cahors.

Il vit venir à lui son bienheureux Père, qui lui donna sa main à baiser et le bénit en lui disant : « Mon fils, Frère Christophe, parcours ta province, et va dire à nos Frères que j'ai cessé de combattre le combat de la vie, et que j'ai quitté ce monde pour la patrie du ciel. »

Les religieux auxquels il rapporta cette vision eurent là une preuve nouvelle de l'esprit de prophétie qui animait le Père Provincial : bientôt, en effet, ils acquirent la certitude que saint François était mort au jour et à l'heure indiqués.

« PRENEZ GARDE AU ROCHER! » — RELIGIEUSE GUÉRIE LE CLOU AVALÉ — L'ANNEAU TROP ÉTROIT

Bernard de Besse, écrivain du XIII^e^ siècle, custode du couvent de Cahors et secrétaire de saint Bonaventure, rapporte beaucoup de prodiges accomplis par le bienheureux Christophe avant et après sa mort. Nous n'avons que l'embarras du choix.

Il y avait, nous dit-il, dans le bourg de Martel, un peu en dehors de la porte de l'île, un rocher élevé. Un jour que l'homme de Dieu passait par là, s'adressant aux personnes rassemblées en foule au-dessous, sur les bords de la rivière, pour y tenir le marché, il leur dit : « Retirez-vous tous, le rocher va tomber. » On se mit à rire : le rocher se dressait là, de temps immémorial, et on ne voyait aucune cause nouvelle de cassure et de chute. Cependant, sur les instances du Père, dont la sainteté était connue, chacun se retira : aussitôt, un bloc énorme se détacha du rocher, mais ne blessa personne dans sa chute. A cette vue, le peuple, préservé, rendit grâces à Dieu et à son serviteur Christophe.

Une Sœur de l'Ordre de Sainte-Claire, appelée Hilaria, mortellement atteinte, ne pouvait ni dormir, ni se remuer dans son lit, et l'on s'attendait d'un moment à l'autre à la voir mourir. Apprenant la mort du serviteur de Dieu, elle lui adressa avec larmes cette prière : « Père Saint, que j'ai vu et à qui je me suis confessée tant de fois, priez pour moi le Seigneur, afin que par vos mérites, il me rende la santé. » Après cette prière, elle entra dans un doux sommeil, et, le

lendemain, toute réconfortée, elle se leva, alla à l'église, y reçut la communion avec ses Sœurs, et fut entièrement guérie de son infirmité.

Un enfant nommé Raymond, s'amusant un jour avec un clou, le porta à sa bouche et l'avala. Le clou se fixa en travers de la gorge ; aussitôt l'enfant perdit la parole et devint tout noir. A cette vue, la mère poussa un cri de douleur et éleva vers le ciel ses mains suppliantes ; l'enfant restait toujours dans le même péril. Alors, se tournant vers le bienheureux Christophe, elle s'écrie : « Saint Christophe, guérissez mon fils, et je l'amènerai à votre tombeau. » Quand elle eut répété deux ou trois fois cette invocation, l'enfant vomit tout à coup un flot de sang, et, avec le sang, le clou, qui alla frapper la muraille, poussé par une force inconnue, comme le trait qui s'élance de l'arc. Tous les assistants louèrent Dieu et son serviteur, l'heureuse mère mena dévotement son petit enfant au tombeau du Saint, et y déposa en ex-voto le clou malencontreux.

Une femme, ne pouvant détacher un anneau de son doigt, eut l'inspiration de promettre au bienheureux Christophe un anneau et un cierge, si elle triomphait de cette difficulté. Aussitôt, l'anneau s'enleva comme par enchantement et, une fois de plus, il y eut lieu de rendre grâce.

L'ŒUVRE DU BIENHEUREUX CHRISTOPHE

Le plus grand bienfait rendu par le bienheureux Christophe au pays du Quercy, c'est de l'avoir, en quelques années, peuplé de couvents de Frères Mineurs, dont il fit autant de boulevards puissants contre l'hérésie et la corruption de son siècle.

Douze ans avant sa mort, c'est-à-dire en 1260, il pouvait amener au Chapitre général de Narbonne, présidé par saint Bonaventure, les délégués de dix Custodies qu'il avait fondées dans la belle province d'Aquitaine, plus tard l'une des plus florissantes de l'Ordre franciscain.

A côté des combattants, des hérauts de la parole sainte, il a soin de placer des âmes contemplatives, qui, dans l'intérieur de leurs pauvres monastères, élèveront vers le ciel leurs mains et leurs cœurs, tandis que dans la mêlée, les prédicateurs lutteront pour la défense de la foi et des bonnes mœurs, et il établit, à cet effet, plusieurs couvents de Damianites ou de Filles de Sainte-Claire.

Du vivant même de l'héroïque fondatrice, en 1249, il dote la ville de Cahors d'une maison de Clarisses, la première probablement qui ait été bâtie en France.

De cet important monastère sortirent ensuite, comme des rameaux de leurs tiges, les autres maisons de Pauvres Dames qui embaumèrent le Midi du parfum de leur piété.

Si aujourd'hui encore soixante-treize Fraternités du Tiers-Ordre fleurissent dans le district du gardiennat de Cahors, ne sont-elles pas en droit de faire remonter au bienheureux Christophe, comme à leur fondateur et premier apôtre, l'origine de leur prospérité actuelle.

Parmi les Tertiaires formés par le Bienheureux lui-même, il s'en trouva un, plus fidèle sans doute, qui mérita de voir l'âme radieuse de ce disciple de saint François emmenée au ciel par les anges. C'était le 31 octobre 1272, la veille de la fête de tous les saints dont il allait grossir le nombre, aux premières heures de la nuit. Christophe était âgé d'environ cent ans ; il en avait passé cinquante-six sous les livrées de la séraphique pauvreté.

Avant de quitter ce monde, il parla encore, devant ses frères assemblés, du royaume de Dieu, et ce n'est qu'après les avoir bénis et exhortés à pratiquer la règle qu'il s'en alla vers le Seigneur.

Dès que la nouvelle de sa mort fut connue dans la ville de Cahors, le peuple s'empressa tellement autour de sa dépouille que les Frères Mineurs, soutenus cependant par quelques vigoureux jeunes gens, ne purent empêcher qu'on mît en lambeaux son vêtement pour en faire des reliques. Il fallut laisser le saint corps exposé durant trois jours pour satisfaire la pieuse dévotion des fidèles. Enfin, ils l'ensevelirent dans leur chapelle avec tous les témoignages d'une entière vénération.

Son tombeau devint un lieu de pèlerinage où épileptiques, fiévreux, muets, aveugles, étaient délivrés miraculeusement de leurs infirmités. Toute la cité cadurcienne fut témoin, un jour, de la résurrection d'un enfant dont on avait porté le cadavre au tombeau du saint thaumaturge.

Marc de Lisbonne, écho de divers historiens, dit que les fidèles offraient en son honneur des nappes précieuses, des cierges, des ex-voto, après avoir été exaucés au gré de leurs désirs.

Ce culte public cessa, nous l'avons vu, par l'action néfaste des calvinistes. En 1580, ils mirent à sac la cité de Cahors, et, se livrant à tous les excès dont ils étaient coutumiers, ils brûlèrent les corps saints de la cathédrale et des autres églises, et en jetèrent les cendres dans la rivière. Le couvent des Cordeliers fut pillé, la tombe de son fondateur profanée, et ses ossements, objet d'une si grande vénération, disparurent sans qu'il ait été possible d'en recouvrer jamais la moindre parcelle.

Dieu, qui, au dernier jour, fera revivre la poussière dispersée du corps de ses serviteurs, peut, quand il le veut, revivifier leur culte. L'empressement des fidèles à invoquer le bienheureux Christophe en est un premier gage.

Hâtons de nos désirs et de nos prières sa glorification complète par la sanction du Saint-Siège apostolique.

***

(D'après la vie du *Bienheureux Christophe de Cahors*, par Fr. BERNARD DE BESSE, secrétaire de saint Bonaventure, et un *Aperçu général de son apostolat dans l'Aquitaine et de son culte*, par le P. FR.-X., O. M. C. Cahors, 1901.)

NOTRE-DAME DU SAINT ROSAIRE

Fête le 1er dimanche d'octobre.

Saint Dominique reçoit le saint Rosaire. — Les quinze mystères. — Lépante. — Lourdes.

LE NOM DE ROSAIRE

La piété chrétienne fut bien inspirée quand elle donna le nom gracieux de *Rosaire* à cette prière composée de cent cinquante *Ave Maria*, et auparavant appelée le *Psautier de la Vierge*. Le mot *Rosaire*, en effet, pris dans son premier sens, désigne un lieu planté de roses. L'imagination des fidèles se plut à emprunter cette image, et la salutation de Gabriel à la Vierge devint pour les serviteurs de Marie comme une fleur mystique destinée à orner son front.

Au jour de leurs fiançailles avec le Christ, les vierges portent une couronne de roses, car la rose qui fleurit au milieu des épines est le symbole de la virginité dont la mortification conserve le parfum. A la Reine des vierges, il sied donc d'offrir des roses. Les Saintes Lettres ne la comparent-elles pas du reste à cette fleur des jardins de Jéricho (1)? La poésie chrétienne a su magnifiquement développer cette gracieuse comparaison.

« Comme au milieu d'épines aiguës, chante Sedulius, surgit la rose délicieuse qui n'a rien pour blesser et qui éclipse la beauté de l'arbuste qui lui donne la vie; ainsi de la tige d'Eve a surgi Marie, et la Vierge des temps nouveaux a expié le forfait de la vierge antique. Comme l'épine

(1) Ecclésiastique, XXIV, 18.

produit la rose, ainsi la Judée a produit Marie. »

Le nom du Rosaire rappelle toutes ces analogies et ces convenances; mais il est temps de laisser le nom pour la chose elle-même et de rechercher l'origine du titre de Notre-Dame du Saint-Rosaire attribué à la Vierge Marie.

HÉRÉSIE DES ALBIGEOIS

Au XIIe siècle, une hérésie venue de l'Orient, répandue d'abord dans les pays slaves, passait bientôt en Lombardie et, de là, pénétrait en France. Elle se propagea surtout dans les provinces du Midi, et établit à Albi son camp principal, d'où son nom d'hérésie albigeoise.

Mélange bizarre de certaines idées chrétiennes avec les erreurs manichéenne et gnostique, cette doctrine considérait le mariage et ses effets comme des crimes; pour elle, le culte extérieur de l'Eglise catholique était un abus à détruire; les pasteurs étaient des loups ravisseurs qu'il fallait exterminer. Tout chrétien, qu'il fût roi, noble, bourgeois ou artisan, par un seul péché, était dépouillé de son baptême et devenait infidèle; à ce titre, il n'avait plus droit à son trône, ni à sa magistrature, ni à sa femme, ni à sa maison, à ses propriétés, au fruit de son travail.

Pendant quarante ans, l'Eglise employa pour ramener ces hérétiques les missions, les instructions et toutes les voies suggérées par la charité, chrétienne. Ce fut inutile; les Albigeois prirent même les armes pour défendre leurs erreurs.

SAINT DOMINIQUE ET LES ALBIGEOIS

Ils allèrent jusqu'à mettre à mort, en 1208, à Saint-Gilles-du-Gard, le légat du Pape, Pierre de Castelnau. A cette nouvelle, Innocent III, pénétré de douleuur, appela les princes à la croisade. Alors commença une guerre longue et cruelle dont les deux héros furent saint Dominique et Simon de Montfort.

Pendant que le chevalier combattait, Dominique, comme un autre Moïse, levait les bras dans la prière. Simon de Montfort fut successivement victorieux au siège de Béziers, à Carcassonne et plus tard à Muret; mais Dominique, par ses prédications, par l'exemple de toutes les vertus, remportait dans le même temps, sur les âmes, des victoires autrement efficaces.

INSTITUTION DU ROSAIRE

Depuis longtemps, il cherchait à s'associer des compagnons pour la prédication : la guerre semblait mettre à ce dessein un obstacle invincible. Ce fut dans le but d'obtenir le rétablissement de la paix et la réalisation de son projet que saint Dominique, mû par une inspiration divine, institua, en 1213, la prière du Rosaire.

Le bienheureux Alain de la Roche s'est fait l'écho d'une tradition, d'après laquelle la Vierge Marie aurait indiqué elle-même à saint Dominique la dévotion du Rosaire.

« Un jour, raconte-t-il dans son commentaire sur la vie de sainte Claire (ch. III), le Saint suppliait avec ferveur la Bienheureuse Vierge de prendre la défense de son propre honneur et de sa propre dignité contre les hérétiques blasphémateurs, d'opposer une digue efficace à cette immense inondation de maux qui détruisait tout, et de ne pas permettre la perte de tant d'âmes rachetées par le Sang précieux de son Fils. La Reine de miséricorde entendit les prières de son serviteur, et, se montrant à lui environnée d'une grande splendeur et d'une grande joie, elle lui parla ainsi : « Aie bon courage, Dominique, tu sais que c'est au prix de son sang et de sa vie que le Fils unique et bien-aimé du Père, et mon Fils aussi, a racheté le salut des hommes; il ne veut pas que ceux qu'il a sauvés et rachetés périssent maintenant. Il y aura donc à tant de maux un grand remède. Institue le Rosaire, transmets aux hommes la formule de prières que je vais t'apprendre, et enseigne à tous qu'elle est très agréable à mon Fils et à moi. Ce sera le moyen unique de renverser les hérésies, d'extirper les vices, d'exciter les vertus; ce sera le grand et extraordinaire instrument dans l'Eglise pour implorer la miséricorde de Dieu. »

Saint Dominique, consolé par cette vision, se mit à prêcher et à répandre la dévotion du Rosaire (1). Lui même aurait fondé, afin d'augmenter le nombre des adhérents et de les grouper, la célèbre confrérie qui porte ce nom.

Sans doute, bien des fois déjà, les chrétiens avaient élevé leurs cœurs vers Marie, la saluant avec les paroles de l'ange : *Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes benie entre les femmes.* « Cependant, dit Lacordaire, l'usage immémorial de cette salutation n'avait rien de réglé et de solennel..... Dominique, qui n'ignorait pas la puissance de l'association dans la prière, crut qu'il serait utile de l'appliquer à la Salutation angélique, et que cette clameur commune de tout un peuple assemblé monterait jusqu'au ciel avec un grand empire.

» Mais la répétition pouvait engendrer la distraction de l'esprit. Dominique y pourvut en distribuant les salutations orales en plusieurs séries, à chacune desquelles il attacha la pensée d'un des mystères de notre rédemption, qui furent tour à tour pour la bienheureuse Vierge un sujet de joie, de douleur et de triomphe..... »

SUCCÈS DU ROSAIRE

« Sa pieuse pensée, dit encore Lacordaire, fut bénie par le plus grand de tous les succès, le succès populaire. »

En effet, il n'est pas de chrétien qui ne connaisse le Rosaire, qui n'ait en sa possession cette fraction du Rosaire qu'on nomme le chapelet. Aussitôt instituée, cette prière fut adoptée de toutes parts, dans toutes les classes de la société; on la récita dans l'intimité et en public, dans l'intérieur des maisons et des familles, et, de siècle en siècle, le peuple chrétien s'est attaché à cette dévotion avec une fidélité incroyable.

Cependant, la dévotion au Rosaire fut interrompue au XIVe siècle par la peste terrible qui ravagea l'Europe; mais le siècle suivant la vit reprendre avec vigueur, sous l'impulsion ardente du Dominicain breton Alain de La Roche.

Dans la suite, cette forme de prière put sembler parfois un peu abandonnée; mais bientôt, sous la pression de quelque nécessité, sous la menace de quelque danger, elle ne tardait pas à reparaître et à exercer de nouveau son influence salutaire. C'est que cette invocation réitérée de Marie répond à un besoin du cœur chrétien.

« Le rationaliste sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole : celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en

(1) D'autres auteurs ont appuyé cette assertion, et la peinture a représenté souvent la vision de saint Dominique.

le redisant toujours, il ne le répète jamais. » (Lacordaire.)

EFFICACITÉ DU ROSAIRE — FONDATION DES FRÈRES PRÊCHEURS — DÉFAITE DES ALBIGEOIS

La salutation angélique tant de fois répétée ne pouvait manquer de toucher le cœur de la Sainte Vierge, et l'un des premiers, saint Dominique, devait ressentir l'efficacité du Rosaire.

Deux ans après l'institution de cette prière, en 1215, le Saint entrait à Toulouse pour y travailler à la conquête des âmes. Là, deux hommes lui furent envoyés par la Providence, s'attachèrent à lui, et voulurent embrasser une même forme de vie, basée sur la plus stricte pauvreté.

L'un d'eux, Pierre de Cellani, donna aussitôt à saint Dominique sa propre maison. D'autres citoyens de Toulouse, désireux de se consacrer à Dieu dans le ministère de la prédication, vinrent se joindre à eux.

Dominique voyait donc se réaliser ses plus douces espérances; l'Ordre des Frères Prêcheurs ou Dominicains était fondé, grâce à Notre-Dame du Rosaire, dans la capitale même de l'hérésie. Le pape Honorius III approuva le nouvel Ordre un an plus tard, le 22 décembre 1216.

Simon de Montfort, durant ce temps, guerroyait avec succès contre les Albigeois. Il leur avait porté un coup mortel en s'emparant de Toulouse, leur première place forte; ses victoires se poursuivirent jusqu'en 1218, année de sa mort. Son fils eut bien à essuyer ensuite quelques revers, mais le roi de France, Louis VIII, continua cette guerre qui se termina en 1229 par la conversion de Raymond VII, comte de Toulouse. Cette fois encore, Marie avait triomphé de l'hérésie.

LÉPANTE

En 1571, un immense péril menaçait la chrétienté; les Turcs s'avançaient de victoire en victoire jusqu'au centre de l'Europe. Le sultan, Sélim II, fils et successeur de Soliman, avait mis sur pied trois armées à la fois. A cette nouvelle, le pape saint Pie V conjura les princes chrétiens de réunir leurs forces contre l'ennemi commun. La plupart refusèrent. Venise et l'Espagne seules consentirent à écouter la voix du Pontife, et à joindre leurs troupes à celles du Pape; on parvint à équiper une flotte de 200 galères.

Don Juan d'Autriche, âgé de vingt-quatre ans, fut nommé généralissime. Le matin du dimanche 7 octobre, jour où les confréries du Rosaire avaient coutume de célébrer des processions en l'honneur de la Sainte Vierge, les deux armées se trouvaient en présence dans le golfe de Lépante. La flotte musulmane était plus nombreuse que la flotte chrétienne, mais le généralissime avait confiance dans les prières publiques du Rosaire demandées par saint Pie V, et il engagea le combat.

A cent lieues de là, à Rome, vers 5 heures du soir, le Pape se trouvait occupé avec son trésorier Bussotti et quelques autres ministres. Tout à coup, il se lève, ouvre une fenêtre vers l'Orient, tient quelques minutes les yeux fixés au ciel; puis, revenant vers les siens, « Ce n'est plus le moment de traiter d'affaires, s'écrie-t-il. Nous ne devons penser qu'à remercier Dieu de la grande victoire que notre armée vient de remporter sur les Turcs. »

En effet, à l'heure même, les Turcs perdaient à Lépante, avec leur chef Ali-Muezzin, trente mille hommes, et abandonnaient aux chrétiens 6000 prisonniers avec 190 galères.

Pour perpétuer le souvenir de cette victoire miraculeuse, saint Pie V inséra dans les Litanies de Lorette l'invocation : *Secours des chrétiens, priez pour nous.* Il fixa au 7 octobre, une fête en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire. Par un sentiment de délicatesse, remarque son biographe, ce saint Pape, fils de saint Dominique, ne voulut point faire mention du Rosaire, bien qu'il attribuât aux supplications des associés du Rosaire une large part du succès. Mais son successeur Grégoire XIII, remarquant sa modestie, règla que chaque année on célébrerait, le premier dimanche d'octobre, l'anniversaire de cette victoire, sous le titre de *Solennité du Saint-Rosaire.* Un acte de Clément VIII confirme la déclaration de Grégoire XIII, à savoir que, selon le sentiment du monde catholique, le triomphe de Lépante était dû à l'intercession de Notre-Dame du Rosaire.

PETERWARDEIN

Le 5 août 1716, deux grandes armées étaient en présence près de Peterwardein, dans l'angle formé par la réunion de la Save et du Danube, et se préparaient à en venir aux mains.

L'une était l'armée turque, envoyée de Constantinople par le sultan Achmed III. Elle ne comptait pas moins de 150 000 hommes.

L'autre était l'armée chrétienne, levée par l'empereur d'Allemagne Charles VI, et dirigée par le plus grand homme de guerre de l'époque, le Pce Eugène de Savoie.

On allait voir, encore une fois, la civilisation aux prises avec la barbarie comme à Vienne et à Lépante, et constater aussi, une fois de plus, la puissance du Rosaire.

Depuis plusieurs heures déjà le combat était acharné, quand, au milieu du jour, les Turcs ayant été forcés, massacrés ou mis en fuite, le vainqueur entra dans le camp ennemi et prit possession de la tente abandonnée du grand vizir. C'était l'heure même où les associés du Rosaire terminaient, à Rome, les processions publiques demandées par Clément XI.

En cette journée, l'invasion ottomane était à jamais arrêtée par l'épée du héros chrétien.

LOURDES ET LE ROSAIRE

Ces prodiges qui ont sauvé tant de fois l'Eglise aux jours de péril, la Vierge du Rosaire est prête à les renouveler, et le chapelet est encore l'arme des grandes victoires. Marie a voulu le rappeler en ce XIXe siecle. Aux Roches de Massabielle, la Vierge Immaculée daigna se manifester à une humble enfant des Pyrénées. Un chapelet, dont les grains étaient blancs comme des gouttes de lait, dont la chaîne était jaune comme l'or des moissons, pendait entre ses mains, jointes avec ferveur. Les grains du chapelet glissaient l'un après l'autre entre les doigts, bien que les lèvres de cette Reine des vierges demeurassent immobiles. Au lieu de réciter le Rosaire, elle écoutait peut-être, en son propre cœur, l'écho éternel de la Salutation Angélique et le murmure immense des invocations venues de la terre. (H. Lasserre.)

Cette merveilleuse apparition se renouvela quinze fois, autant de fois que le rosaire offre de mystères à méditer. La Vierge Immaculée ne semblait-elle pas dire au monde menacé par les foudres de la vengeance divine, aux peuples chrétiens envahis par des ennemis plus terribles que les anciens albigeois ou les barbares mahométans, opprimés par des sectes que le démon

dirige et inspire, dévorés enfin par le chancre du rationaliste impie : « Je vous apporte le salut : prenez ce rosaire que vous voyez entre mes doigts, c'est le gage assuré de la victoire! »

Le peuple chrétien a compris cette leçon venue du ciel, et les échos de Lourdes ne cessent plus de faire entendre les paroles de l'*Ave Maria*. A côté de la Grotte bénie où la Vierge s'est montrée à Bernadette, une basilique, vrai chef-d'œuvre architectural, s'élève en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire, et les miracles de tout genre, guérisons du corps et guérisons de l'âme, viennent attester à chaque instant la puissance de cette prière.

VAL DE POMPÉI

Au pied du Vésuve, près des ruines de l'antique Pompéi, la Sainte Vierge a voulu avoir un sanctuaire où elle fût honorée sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire, et s'est plu à y répandre ses grâces les plus abondantes.

Cet endroit, autrefois presque désert, était infesté de brigands qui arrêtaient et dévalisaient les voyageurs le jour comme la nuit. Un avocat converti, nommé Bartolo Longo, entreprit de ramener à de meilleurs sentiments cette population à demi sauvage.

Tandis qu'il en cherchait les moyens, il crut entendre une voix qui lui disait : « Si tu veux la paix, propage le Rosaire, la Sainte Vierge l'a promis, celui qui propage le Rosaire est sauvé. » Fidèle à cette inspiration, il se met à l'œuvre, et, après mille difficultés, réussit dans son entreprise. Aujourd'hui, à la place des repaires de brigands, s'élève une charmante cité, enrichie d'une basilique, d'un orphelinat et d'un observatoire, érigés par cet avocat.

En cette cité, la Vierge du Rosaire opère tant de merveilles que l'on a donné à la Valle di Pompéi le nom de Lourdes de l'Italie

HISTOIRE DE LA FÊTE DU SAINT-ROSAIRE

Grégoire XIII, nous l'avons dit, donna à la fête du premier dimanche d'octobre le titre de fête du Saint-Rosaire. Il approuva aussi un office pour cette solennité qui fut d'abord du rite double-majeur.

D'autres pontifes accordèrent aux confréries du Rosaire d'innombrables indulgences. Clément XI rendit cette fête obligatoire pour toute l'Eglise en souvenir de la victoire de Peterwardein. Benoît XIII fit consigner ces détails dans le bréviaire Romain. Léon XIII, par de nombreuses Lettres Apostoliques, s'est efforcé de propager de plus en plus cette dévotion, surtout pendant le mois d'octobre, second mois de l'année consacré à la Sainte Vierge.

Il a élevé la fête du Rosaire au rite double de deuxième classe. Il a désiré, encouragé et béni l'érection de la basilique de Lépante en l'honneur de celle qui délivra la chrétienté de l'invasion musulmane. Enfin, c'est encore sur son désir que les fidèles ajoutent aux litanies de Lorette cette invocation : *Regina Sacratissimi Rosarii, ora pro nobis.* Reine du Très-Saint Rosaire, priez pour nous.

CONCLUSION

Rappelons en terminant les paroles mêmes du Pape du Rosaire, insérées dans la légende de l'office divin :

« Vénérons la Très Sainte Mère de Dieu par ce culte qui lui est si agréable, par cette prière du Rosaire qui lui a fait si souvent mettre en fuite les ennemis terrestres des chrétiens, afin que pareillement elle nous accorde de vaincre les puissances de l'enfer. »

NOTRE-DAME DE LA SAINTE ESPÉRANCE

Fête le 4e dimanche d'octobre.

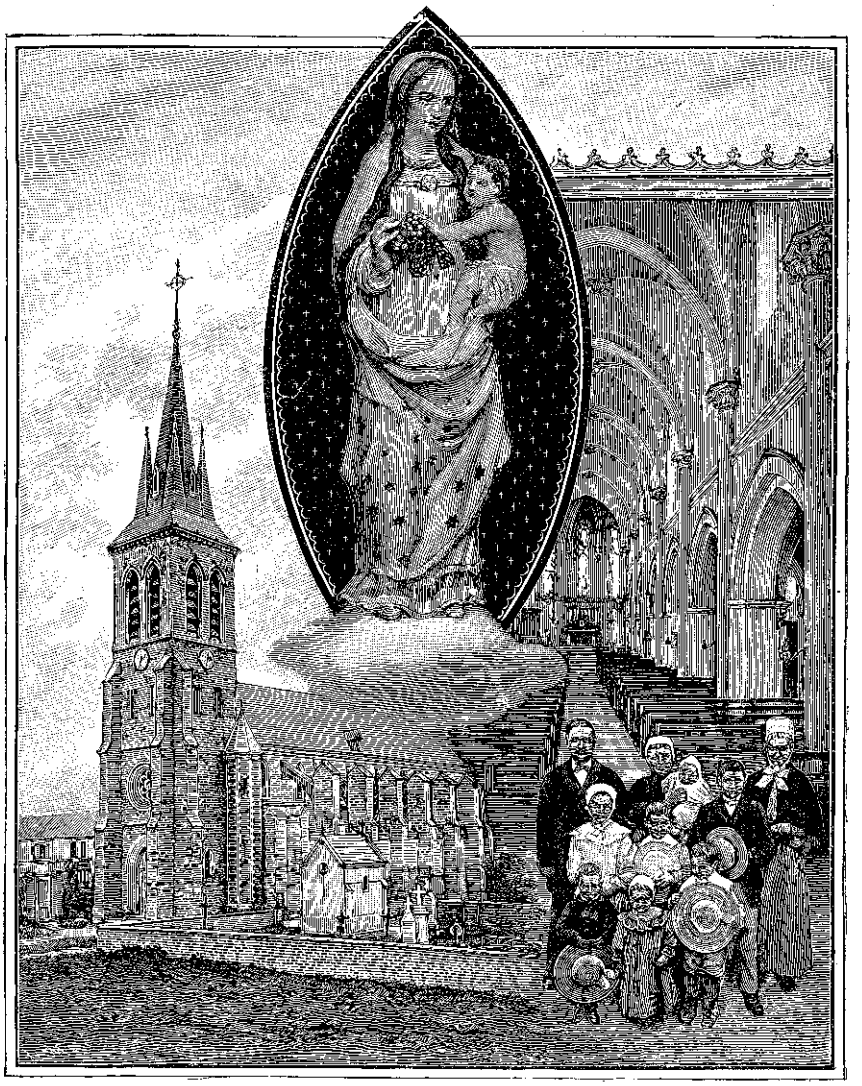


Image et sanctuaire de Notre-Dame de la Sainte-Espérance, au Mesnil-Saint-Loup.

L'HISTORIQUE de ce pèlerinage de la Sainte Vierge, inséré ici par exception, a pour but de montrer à nos lecteurs comment un prêtre pieux et zélé a pu régénérer, avec les secours de Marie, une paroisse tombée dans l'indifférence religieuse et lui imprimer pour longtemps une vie catholique si intense qu'elle semble être comme une image des communautés chrétiennes de la primitive Eglise où les fidèles ne formaient qu'un cœur et qu'une âme.

ORIGINE DE CETTE DÉVOTION

Le Mesnil-Saint-Loup est un petit village de 300 habitants, placé à la lisière de la Champagne et faisant partie du département de l'Aube. Il y a une soixantaine d'années, cette paroisse ne possédait qu'une pauvre église bâtie par les Templiers au XIIe siècle. A cette époque, la vie chrétienne y était très ordinaire.

En la fête de Noël 1849, cette paroisse eut le bonheur d'être placée sous la direction d'un saint prêtre, doublé d'un profond savant, M. l'abbé André, devenu plus tard le P. Emmanuel, abbé mitré olivétain, qui fut le fondateur de la *Revue des Eglises d'Orient* et s'occupa avec tant de zèle du retour des Grecs schismatiques à l'unité catholique.

Ce vaillant prêtre se mit résolument à l'œuvre.

Ses premiers travaux ne restèrent pas sans fruits. Il obtint la persévérance de plusieurs enfants de la Première Communion; c'était un gage pour l'avenir de la paroisse. Mais, avec raison, il voulait davantage, et Dieu qui aime les *hommes de désirs* se laissa toucher par ses prières et ses sacrifices.

Le 14 juin 1852, l'abbé André entreprenait le voyage de Rome. A cette époque, c'était un événement d'aller à Rome. Le voyage de l'abbé André fut plus qu'un événement, ce fut une grâce insigne de la Providence. Laissons ce saint prêtre nous raconter lui-même comment le nom de Notre-Dame de la Sainte Espérance lui fut donné pour la conversion et le salut d'un grand nombre d'âmes.

« Le lundi 14 juin 1852, je venais de célébrer la sainte messe. J'eus à peine le temps de rendre grâce à Notre-Seigneur, il fallut songer à partir. Je saluai le Saint-Sacrement, j'allais sortir de l'église, mais il fallut bien s'arrêter aux pieds de la Très Sainte Vierge; je me mis à genoux, je récitai un *Ave Maria* et je sentis tout aussitôt de grosses larmes dans mes yeux. Il y avait dans ces larmes de la douleur, de la joie et comme l'annonce de quelque chose d'indéfinissable, à quoi je tâchai de ne point penser afin de cacher mes larmes. Ma prière finie, je partis, laissant derrière moi tout ce que j'aimais sur la terre, et au milieu de tout cela une petite sœur que je ne devais plus revoir.

» Il y avait à peine une demi-heure que j'avais quitté ceux de mes paroissiens que j'ai vus les derniers avant mon départ. La diligence nous emportait vers Troyes. Je m'y trouvais avec un seul compagnon de voyage. Nous causâmes quelque temps, il s'endormit. Je dis mon chapelet..... Je me trouvai dans le même état que pendant mon dernier *Ave Maria* à l'église. Je priais et je pleurais. Donc, pendant cette prière, je sentis tout d'un coup, et cependant très doucement, se changer tout ce que je m'étais proposé de demander à notre Saint-Père le Pape pour la gloire de la Très Sainte Vierge. Je pensais à elle sans plus penser à moi, ni à la voiture ni à mon voyage; dans ce moment, elle était tout.

» C'est de ce moment que date le nom de Notre-Dame de la Sainte Espérance.

» Un peu après, commencèrent à se présenter à mon esprit les difficultés qui pourraient se rencontrer dans l'exécution des choses auxquelles j'avais pensé. Comment arriver auprès du Saint-Père? Est-il sûr que nous pourrons l'entretenir de choses aussi étranges? Comment écoutera-t-il tout cela? Mille semblables idées me passèrent par l'esprit; toutefois, il en est une autre qui y demeura, ce fut celle-ci: Si la Sainte Vierge veut, tout marchera! Cette pensée venait de Dieu, je pense; les autres venaient de moi.

APPROBATION DU TITRE « NOTRE-DAME DE LA SAINTE ESPÉRANCE »

» Nous arrivâmes à Rome, et aussitôt nous demandâmes la faveur d'être admis près du Saint-Père. Le 3 juillet, nous reçûmes la nouvelle que l'audience du Saint-Père nous était accordée pour le lundi suivant. Cette bonne nouvelle nous arriva un samedi, et nous remarquâmes tous les deux en même temps que c'était la Sainte Vierge qui nous envoyait en quelque sorte près de notre Saint-Père le Pape.....

» Quand nous fûmes introduits près de lui, nous étions en compagnie d'un bon nombre de Français; mais ce n'était pas au milieu de tant de monde que je pouvais demander ce que je désirais. Toutefois, excité par mon excellent ami, j'osai élever la voix et prononcer ces mots: « Très Saint » Père, deux prêtres du diocèse de Troyes vous » supplient très humblement de leur accorder » quelques instants d'audience particulière. » Le Saint-Père accueillit cette demande en inclinant vers moi la tête avec un sourire plein de bienveillance. Je n'ai jamais pu m'expliquer toute la hardiesse que j'ai mise à faire au Saint-Père une semblable demande.

» Quand le Pape eut béni et congédié l'assemblée, nous demeurâmes seuls avec lui. Notre premier mouvement fut de nous mettre tous les deux à genoux, tout près du Saint-Père. Nous demeurâmes environ vingt minutes à ses genoux et pour ainsi dire tout près de son cœur. Le moment étant venu pour moi de parler, je dis: « Très Saint » Père, nous vous supplions très humblement de » donner à l'image de la Très Sainte Vierge, qui » est vénérée dans notre église, le nom de *Mater* » *Sanctæ Spei, Notre-Dame de la Sainte Espé-* » *rance.* » Le Saint-Père, qui jusque-là s'était tourné vers ses suppliants, releva la tête, regarda en haut d'un autre côté de sa chambre, parut réfléchir, comme s'il eût cherché à comparer ensemble deux pensées pour apercevoir le rapport de l'une avec l'autre; puis, se retournant vers nous, après un moment de solennel silence, il parut rempli de joie, et, avec un accent de satisfaction bien marquée: NOTRE-DAME DE LA SAINTE ESPÉRANCE, oui!

» Le nom une fois gagné, je compris que tout était fini. Restait à demander la fête et l'indulgence. Je demandai d'abord la fête pour le quatrième dimanche d'octobre. Le Saint-Père accueillit encore cette demande, « mais, ajouta-t-il, il vous faut un rescrit. Vous irez trouver Mgr Gigli, le secrétaire de la Congrégation des Rites; il viendra ici s'entendre avec moi, et vous aurez le rescrit. »

» J'admirai la touchante bonté avec laquelle Sa Sainteté m'indiquait la marche à suivre pour la complète réussite de tous nos desseins. Je regardai la fête comme chose arrêtée, et je demandai l'indulgence plénière pour tous les fidèles qui feraient la sainte communion, dans l'église de Mesnil-Saint-Loup, le jour de la fête de Notre-Dame de la Sainte Espérance. L'indulgence fut accordée, mais seulement pour la première fête; j'étais heureux de cette concession, mais ce n'était pas tout ce que je désirais. Je fis une nouvelle demande pour que l'indulgence fût accordée à perpétuité. Le Saint-Père répondit, toujours avec le même accent de bienveillance et de satisfaction : « Oui, à perpétuité, pour la fête de Notre-» Dame de la Sainte Espérance. »

» Tout avait donc marché; ce fut pour nous la preuve que la Très Sainte Vierge avait voulu. Qu'elle en soit éternellement bénie! »

Le jour de l'Assomption étant venu, le 15 août 1852, les grâces que l'on devait à Marie furent publiées, et les cœurs pieux en bénirent Notre-Seigneur et sa sainte Mère. Au nom de Notre-Dame de la Sainte Espérance, les fidèles furent si touchés que tous pleuraient. C'est de cette fête que date la prière: *Notre-Dame de la Sainte Espérance, convertissez-nous.*

La première solennité fut célébrée le quatrième dimanche d'octobre à la joie de tous. On put remarquer à la Sainte Table bon nombre de jeunes gens qui, la veille, étaient venus se confesser assez tard dans la soirée; le respect humain les tenait encore. Mais le lendemain ils communièrent à la grand'-

messe devant tout le monde; le respect humain était foulé aux pieds. Ce fut la première victoire de Notre-Dame de la Sainte Espérance. A mesure que le nom de Notre-Dame de la Sainte Espérance se répandit dans la contrée, les pèlerins devinrent plus nombreux. En 1858, les journaux religieux du temps rendirent compte du pèlerinage. On y relatait l'affluence des fidèles venus de tous côtés, la joie des âmes, la solennité de l'office divin et surtout la procession au moment du départ.

LA PRIÈRE PERPÉTUELLE A NOTRE-DAME DE LA SAINTE ESPÉRANCE

Dès que les âmes furent en possession de la prière : *Notre-Dame de la Sainte Espérance, convertissez-nous*, elles s'y affectionnèrent de telle sorte qu'elles ne tardèrent pas à souhaiter quelque chose de plus pour faire comme une fête continuelle à Notre-Dame de la Sainte Espérance.

Dans des notes rédigées en ce temps-là même par le curé de Mesnil-Saint-Loup, nous lisons ce qui suit :

« Je m'étais persuadé qu'il fallait chercher à composer des litanies dans lesquelles, par tous les moyens et pour toutes les raisons possibles, on demanderait à la Très Sainte Vierge notre conversion. J'y travaillai dans la prière; un jour, je crus tenir, je tenais mes litanies; je les récitais à part moi. Je sortis de l'église dans le dessein de prendre immédiatement la plume et de les écrire. Je n'étais pas encore rentré chez moi que je n'y pensais déjà plus. Un peu plus tard, se renouvela le même dessein d'écrire; retour à la maison, oubli complet, pas de litanies. La même chose m'arriva une troisième fois. Je crus enfin comprendre que le dessein des litanies n'était qu'un rêve de mon imagination; j'y renonçai, tout en gardant le désir d'avoir quelque chose.

» Le 26 avril 1853, je faisais ma préparation à la messe, tout d'un coup, et cependant très doucement, je tins ce que j'avais désiré : *La Prière perpétuelle*. Rien n'occupait mon imagination; mon esprit n'était que le témoin attentif et calme d'une sorte de création qui se faisait en lui, mais à laquelle il était parfaitement étranger. »

La Prière perpétuelle fut proposée à la piété des fidèles de Mesnil-Saint-Loup le dimanche 1er mai 1853. Chacun était invité à recevoir l'assignation d'une heure, dans le courant de laquelle il réciterait un *Ave Maria*, précédé et suivi de l'invocation : *Notre-Dame de la Sainte Espérance, convertissez-nous!* Les douze heures du jour étant assignées à douze personnes, autant de fois douze personnes seraient enrôlées dans l'association, autant de pieux fidèles prieraient à la même heure Notre-Dame de la Sainte Espérance pour la conversion de tous.

Dans la journée du 1er mai, cinquante-six personnes furent associées pour la Prière perpétuelle.

Cette pratique ne tarda pas à se répandre d'une façon presque miraculeuse. En 1859, on comptait déjà plus de 17 000 associés; aujourd'hui, il y en a plus de 100 000 disséminés dans tous les pays du monde, et elle se récite dans presque toutes les langues.

LA PAROISSE TRANSFORMÉE

Une rénovation complète ne tarda pas à se manifester dans la paroisse sous l'action de la Prière perpétuelle. Dans les premières années, il ne se passait guère de fête sans qu'il y eût des conversions. La date la plus mémorable dans l'histoire de cette paroisse est celle du 5 mai 1859, qui fut comme une petite Pentecôte. Ce jour-là, la paroisse du Mesnil fut conviée à la confirmation dans l'église de Pâlis. L'abbé André s'enflamma à cette occasion d'un zèle apostolique et décida presque tous les non confirmés à se préparer à la réception de ce sacrement. Personnes âgées ou enfants, les confirmands furent au nombre de 75. L'allégresse était extraordinaire. Nous ne croyons pas qu'aucun des confirmés ait failli à la persévérance, au moins pendant bien des années. La cérémonie faite, ils revinrent tous au pays, en chantant des cantiques; l'abbé André, qui avait dû rester à Pâlis après leur départ, se hâta de les rejoindre. Il les trouva alternant les cantiques et les prières à l'église avec des jeux pleins d'entrain sur la place; et cela dura jusqu'à la fin du jour.

Le diable paraissait bien décidément battu par la Sainte Vierge. Le chiffre des communions avait à peu près doublé. De toute la jeunesse au-dessous de vingt ans, et elle était nombreuse, il n'y avait que deux garçons et quatre filles qui ne fissent pas leurs Pâques. Le respect humain était complètement vaincu; les hommes et les jeunes gens disaient leur chapelet et communiaient publiquement.

QUELQUES CONVERSIONS

« Toutefois, il se développa au sein même de la paroisse du Mesnil un esprit d'opposition, de libertinage et d'impiété, auquel on n'aurait pu croire. Des jeunes gens égarés, ne sachant assurément pas ce qu'ils faisaient, mais toutefois voulant faire opposition à Notre-Dame de la Sainte Espérance, trouvèrent bon de transformer une écurie en salle de danse. Mais ce que l'on ne soupçonnait pas, c'est que, sentant le besoin de pousser loin la résistance, on en vint à parodier et à contrefaire d'une façon horriblement sacrilège le chapelet, le *Magnificat* et le *Pater noster*.

» Notre-Dame de la Sainte Espérance ne se laissa pas vaincre. Elle jeta les yeux sur un de ces jeunes gens, d'autres disent le chef de l'opposition.

» Un dimanche soir, il allait avec quelques amis en partie de plaisir dans un village voisin; chemin faisant, il fut tout à coup touché d'en haut par une visite on ne peut plus inattendue. *C'était*, disait-il plus tard, *comme si la médaille de la Sainte Vierge fût tombée sur moi*. L'œuvre de la Mère des miséricordes était faite. La soirée se passa dans l'unique pensée de ce qui était *tombé sur lui*. Il cessa immédiatement ses relations avec le monde, disait jour et nuit des chapelets sur ses doigts, et s'entretenait avec Dieu dans un état d'oraison continuelle auquel il fut immédiatement élevé dès l'instant où *c'était comme si la médaille de la Sainte Vierge fût tombée sur lui*.

» Ses malheureux amis proclamèrent qu'il était *bête*, qu'il perdait la tête. Il n'avait heureusement perdu que ses péchés. Au bout d'un assez long temps, pendant lequel il ne cessait pas de dire des chapelets sur ses doigts, il se confessa, fit la sainte communion, et, peu après, renonçant à toutes choses, alla se faire religieux chez les Bénédictins de la Pierre-qui-Vire. Il y est mort. Les anciens du monastère n'ont point oublié le Fr. Albert. » (1)

» Parmi les conversions dues à la Sainte Espérance, une des plus remarquables, c'est celle d'Adeline Lhuillier. Elle avait été mondaine. Elle était devenue boiteuse et bénissait Dieu de son infirmité. Elle communiait plusieurs fois par semaine, et elle était toujours la première à

(1) Extraits du journal de Notre-Dame de la Sainte Espérance.

l'église. Elle tomba malade en l'hiver 1862, et le 24 mars, on crut qu'elle allait mourir. L'abbé André lui dit : « Avez-vous quelque chose à dire » au moment de paraître devant Dieu? » Elle répondit simplement, d'un visage très calme : « Non! » Puis elle ajouta : « Je ne mourrai pas aujourd'hui, mais demain. » Et le lendemain 25 mars, très doucement, à l'heure des vêpres, elle remit son âme à Dieu. »

UNE CONVERSION EFFRAYANTE

La fête de Notre-Dame de la Sainte Espérance, en 1859, fut suivie d'une conversion qui s'est opérée dans des circonstances telles que nous pourrions l'appeler la conversion terrible. Nous en empruntons les détails au *Bulletin de Notre-Dame de la Sainte-Espérance*.

« Les pèlerins venus de Troyes s'en retournaient, édifiés et joyeux. Dans un des pays qu'ils eurent à traverser, quatre hommes attablés à boire en un cabaret sortirent pour avoir le plaisir de voir les pèlerins, de les insulter, eux et Celle qui était le mobile de leur pèlerinage.

» L'un de ces insulteurs, plus hardi que les autres, fut doucement repris par une Sœur de Charité, qui lui dit qu'il ferait mieux de s'en aller chez lui que de faire ce qu'il faisait là.

» Les quatre rentrèrent au cabaret, se mirent à table, mais la joie n'était plus avec eux. Le plus brave des quatre fut immédiatement pris de douleurs inexplicables, qui lui firent dire d'abord : *Je ne suis pas bien!* puis : *Si je vous disais ce que je souffre, vous ne me croiriez pas!* On l'emmena chez lui, il se mit au lit. Ses souffrances ne se calmaient point.

» Au bout de quelques jours, on appela le médecin. Il ne connut rien à la maladie; ou plutôt il déclara qu'il ne trouvait point de maladie. Tous ses soins furent inutiles. Le mal allait toujours grandissant. Le pauvre patient reconnut tout haut et confessa devant tous ses amis qu'il était puni pour avoir insulté la *Sainte Espérance*. Il l'avait du reste reconnu dès le commencement. Comme il était entouré de gens peu religieux, on lui répondait qu'il était fou. *Mais non*, s'écriait-il, *je ne suis pas fou! Allez-moi chercher le curé du Mesnil, je lui dirai tout; qu'il m'apporte une médaille, et que la Sainte Espérance me guérisse!* Dans d'autres moments, il s'écriait : *Si vous saviez ce que je souffre! J'ai sept serpents dans le corps, et le diable est avec eux!* On lui répondait toujours qu'il était fou. On faisait même mine de le tenir par les bras dans son lit, et comme on ne voulait point aller chercher un prêtre, il demanda comme une grâce qu'on le laissât au moins se mettre à genoux sur son lit pour demander pardon. On le lui permit, et à plusieurs reprises il s'écria : *Sainte Espérance, pardonnez-moi, je n'y recommencerai jamais!*

» Ses souffrances durèrent neuf jours, terrible neuvaine! après quoi, sans avoir pu voir un prêtre, il expira.

» Le bruit d'un pareil événement se répandit vite dans le pays et les alentours, l'impression en fut très profonde, c'était le sujet de toutes les conversations, et les moins religieux disaient tout haut qu'il ne faut pas se moquer. »

PAROISSE MODÈLE

Il nous reste à indiquer les moyens employés par l'abbé André afin d'affermir et de développer la vie chrétienne dans sa paroisse. En 1864, ce prêtre zélé, après avoir édifié une nouvelle église, fondait deux monastères, l'un de Bénédictins, l'autre de Bénédictines de la Sainte Espérance et prenait lui-même l'habit religieux sous le nom de P. Emmanuel. Jusqu'à sa mort, arrivée le 31 mars 1903, il garda la direction de la paroisse.

Il exhortait surtout ses paroissiens à la fréquentation des sacrements, et aujourd'hui encore l'on a tous les dimanches dans une paroisse de 300 habitants l'édifiant spectacle de 60 à 70 personnes s'approchant de la Sainte Table. Signalons aussi les conférences hebdomadaires, qui ont pour but d'instruire d'une façon plus complète les différents groupes de paroissiens auxquels elles s'adressent.

Le premier dimanche du mois est réservé à l'adoration du Saint Sacrement.

Une coutume étonne et édifie les étrangers qui font le pèlerinage de Notre-Dame de la Sainte Espérance : c'est celle qu'ont les habitants du village de se réunir le dimanche, après vêpres, sur la place de l'église, et d'y organiser divers jeux auxquels prennent part, sans se mêler, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles. Le P. Emmanuel y voyait un excellent moyen d'entretenir la charité fraternelle et l'esprit chrétien et d'exclure de sa paroisse les cabarets et maisons de jeux.

Enfin, pour conserver la simplicité et la pureté des mœurs, le P. Emmanuel fit les plus grands efforts pour préserver sa paroisse du luxe et des toilettes mondaines. Les pèlerinages, devenant de plus en plus nombreux, menaçaient de faire naître chez les femmes l'amour de la parure. Le pasteur combattit avec force les exigences de la mode et la vanité féminine, poison mortel pour la véritable piété, et, en 1878, il fonda la Société de *Jésus couronné d'épines*, afin d'y enrôler les femmes résolues à être modestes et à garder le petit bonnet blanc traditionnel qui est devenu célèbre dans toute la région.

Ajoutons que, pour nourrir la piété de ses paroissiens et la rendre solide, le P. Emmanuel leur fit aimer, comprendre et goûter les prières et les cérémonies de l'Eglise. Au Mesnil, on chante l'office comme dans les cathédrales et les monastères, en partie ou en entier, selon l'importance des fêtes liturgiques.

Dans le but d'instruire ses paroissiens, le P. Emmanuel fonda le *Bulletin de Notre-Dame de la Sainte-Espérance;* on y trouve, avec des articles intéressants sur la foi et la morale chrétienne, des explications nombreuses des prières liturgiques et même un petit cours de latin, afin de mettre les fidèles à même de comprendre l'office chanté à l'église.

C'est grâce à ces différentes pratiques pieuses et surtout c'est par la dévotion de la Très Sainte Vierge honorée sous le vocable de Notre-Dame de la Sainte Espérance que cette paroisse autrefois si indifférente est devenue un foyer de vie chrétienne.

En juillet 1908, une touchante cérémonie attirait au Mesnil-Saint-Loup un grand concours d'étrangers : c'était la plantation d'une grande croix de Jérusalem, qui restera dans cette paroisse comme un gage d'espérance.

O Seigneur Jésus, faites que tous les fidèles qui se placent sous la protection de Notre-Dame de la Sainte Espérance soient préservés de tout mal en cette vie et qu'ils jouissent après leur mort des joies de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

Postface 2020
mois d'octobre

Les « ***Vies des saints illustrées*** » par la Maison de la Bonne Presse ont été conçues avec grand soin. Elle comprend, outre la vie des saints, presque toutes les fêtes importantes de l'année liturgique (Noël, Pâques, etc.). Cette série inclut les fascicules ayant été publiée à partir de 1870 jusqu'au pontificat de saint Pie X (*1910 environ*).

Veuillez consulter la postface plus élaborée dans le tome du mois de janvier.

Durant l'année, il sera nécessaire de noter quelques fêtes n'ayant pas encore été instituées par l'Église au moment de la publication de ces fascicules et étant donc absentes de cette série.

Pour le **mois d'octobre :**

- 3 octobre : Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Fête établie par Pie XI en 1925.
- 11 octobre : Maternité de la Sainte Vierge Marie. Fête établie par Pie XI en 1932.
- Dernier dimanche d'octobre : Fête du Christ-Roi. Établie par Pie XI en 1925.
- Le 3e samedi d'octobre ou l'un des huit jours qui suivent (au Canada) : Fête de Notre-Dame-des-Écoles. Privilège accordé aux écoles du Canada par Pie XII en 1947 (8 janvier et 24 octobre). Le 12 novembre 1952 le pape Pie XII proclame Notre-Dame-des-Écoles patronne des écoles et de la Jeunesse étudiante de tout le Canada. Une belle image de Notre-Dame-des-Écoles a été approuvée par saint Pie X le 28 novembre 1905 qui a servi ensuite comme modèle pour la conception d'une magnifique statue.

Quelques corrections :

- Notre-Dame du Très Saint Rosaire devrait être au 7 octobre et non à la fin du tome d'octobre.
- Saint Jean Léonardi devrait être au 9 octobre, et non au 11 octobre.

Les 20 premières pages de ce PDF donnent un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
canadienfrancais.org